

ANNÉE
DOMINICAINE

CUM PERMISSU SUPERIORUM

23566



ANNEE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

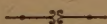
DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRÉS OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

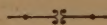
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre



AOUT



LYON

X. JEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18

—
1898

AUG 2 X



APPROBATIONS



PERMISSION DU RÉVÉRENDISSIME MAITRE GÉNÉRAL

Nos, Frater Antonius De Monroy, sacrae Theologiae Professor et totius Ordinis FF. Prædicatorum humilis Magister generalis et servus.

Cum jam tres tomos *Anni Dominicani* gallico idiomate evulgaverit R. P. Joannes-Baptista Feuillet, aliisque distentus, cœptum opus deseruerit, ut illud absolvatur peroptantes, harum serie et Officii nostri auctoritate, tibi R. P. Fr. Thomæ Souèges, Theologiae professori Provinciæ nostræ Tolosanæ, cujus etiam opera et studio tres priores hujus operis tomos in lucem prodisse novimus, cæteros quamprimum edendi licentiam facimus, dummodo duobus Ordinis nostris Theologiae professoribus fuerint approbati, et servatis aliis de jure servandis.

Datum Romæ, die 23 decembris 1682.

Fr. ANTONIUS DE MONROY,
Magister Ordinis.
Reg. fol. 6.

Fr. ANTONIUS CLOCHE,
Magister et Socius.

APPROBATION DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Si les vies des pères sont les lois des enfants, *Vitæ Patrum leges Posterorum*, il y a sujet d'espérer que les vies de tant de personnes éminentes en sainteté, qui ont rendu l'Ordre de Saint-Dominique illustre dans toutes les parties du monde, ne contribueront pas peu à conserver toujours l'esprit de sainteté dans le même Ordre, et à exciter ceux qui en font profession à imiter ces grands hommes qui les ont précédés et qu'ils doivent regarder comme leurs

pères. Nous espérons aussi que ce livre ne sera pas moins utile aux personnes séculières, puisque la vertu et la sainteté doivent être de tous les états. Elles y verront d'une manière presque sensible quelle est la bonté de Dieu à l'égard des âmes saintes, qu'il honore de tant de miracles, qu'il favorise de tant de grâces, qu'il console en tant de manières, à qui il rend bien le centuple de ce qu'elles peuvent avoir quitté pour son amour, à qui il fait déjà par avance goûter une partie des délices du ciel. Ce sont ces âmes, qu'il semble que Dieu ne fait paraître sur la terre que pour nous découvrir la grandeur du bonheur éternel; puisque, selon saint Bernard, l'état de la contemplation a succédé à l'état de la prophétie et que ces grandes âmes, qui ont si souvent communication avec les Bienheureux, sont comme les prophètes, qui nous apprennent des vérités éloignées de notre connaissance, et qui nous font connaître par leur propre expérience la grandeur du bonheur que nous espérons dans le ciel. C'est ce que nous témoignons dans notre couvent des Frères Prêcheurs du faubourg Saint-Germain, à Paris, ce 10 juillet 1684.

Fr. A. MASSOULIÉ, *Prieur du couvent et professeur en Théologie.*

Fr. O. FOURNIER, *professeur en Théologie.*

Fr. E. MAISONNEUVE, *professeur en Théologie.*

DÉCLARATION DES AUTEURS

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas entendre nous départir des limites tracées par les décrets de S. S. le Pape Urbain VIII.

Quant au titre de vénérable, il n'est qu'un simple hommage rendu indistinctement par nos anciens auteurs à tous ceux dont l'*Année Dominicaine* conserve la mémoire.





ANNÉE DOMINICAINE



I AOUT

Le V. P. BARTHELEMY MARTINEZ

*Missionnaire apostolique et Provincial de la Province
du Saint-Rosaire, aux Philippines (*)*

(1629)

CE vertueux Religieux naquit dans un village d'Espagne, de parents peu favorisés des biens de la fortune. Son père l'employa de bonne heure à veiller sur le petit troupeau qui faisait toute sa richesse. Plus tard, devenu Provincial, le Père Barthélemy Martinez aimait à rappeler les humbles fonctions

(*) *Hist. Philipp. lib. 2.*

de son jeune âge, et disait agréablement que le Seigneur l'avait traité comme David, en le retirant de la garde des brebis pour lui donner la conduite des enfants de Jacob, son serviteur, et lui confier le soin d'Israël, son héritage : *Sustulit eum de gregibus ovium, de post foetantes accepit eum, pascere Jacob, servum suum, et Israel hereditatem suam* (Ps. LXXVIII). Telle devait être, en effet, sa vocation. Pour l'y disposer, Dieu lui inspira un très vif désir de s'appliquer à l'étude des lettres. Les instances réitérées de l'enfant finirent par triompher des hésitations du père, lequel, touché de l'obéissance, de la douceur et de l'humilité qui accompagnaient la demande de son fils, lui permit d'apprendre à lire et à écrire dans son village, et plus tard, de se rendre à Salamanque pour y poursuivre ses études. Le jeune Barthélemy eut beaucoup à souffrir de l'indigence dans cette grande ville ; à la longue, ses bonnes grâces et sa piété lui attirèrent des ressources suffisantes pour l'accomplissement de son dessein. Voulant se donner tout entier à Dieu et perfectionner ce qu'il avait si bien commencé, il demanda l'habit de l'Ordre, au couvent de Saint-Étienne de Salamanque. Cette faveur lui fut accordée volontiers par nos Pères, en vue principalement de sa dévotion et de sa ferveur. Le novice chercha à se pénétrer de l'esprit de sa vocation, et s'y prépara à l'imitation de saint Dominique, par les jeûnes, les veilles, l'oraison, et la lecture assidue des exemples des Saints, selon la recommandation de saint Vincent Ferrier, dans son Traité de la Vie spirituelle, et l'axiome bien connu : *Verba movent, exempla trahunt* : « Les discours émeuvent, mais les exemples enlèvent les cœurs. »

Ses entretiens roulaient de préférence sur les missions lointaines, sur l'évangélisation des infidèles et les rudes labeurs des ouvriers apostoliques. Tous ses exercices tendaient vers cette fin. Le démon, prévoyant le dommage qu'il recevrait un jour de cet étudiant, s'acharna sur lui d'une façon terrible, et par ses fréquents assauts l'épuisa à ce point, qu'en moins d'une année, ce jeune homme de vingt ans était devenu méconnaissable. Seul, son directeur, le Père Diégo Alderete, connut la cause de cette transformation. Il lui conseilla de n'en rien dire, de prendre patience, l'assurant que le Seigneur le consolerait et tirerait gloire de sa faiblesse.

Barthélemy Martinez s'étant rendu très habile étudiant, fut envoyé au collège de Saint-Thomas à Alcalá, d'où bientôt on voulut le retirer pour le nommer maître ès arts et lecteur de philosophie au couvent de Salamanque ; mais comme l'inclination du jeune Religieux le por-

taît aux missions, il profita d'une occasion favorable et s'embarqua pour les Philippines, avec le B. Alphonse Navarrette.

II. — Dès son arrivée à Manille, il fut chargé d'un cours de théologie. Tout en s'acquittant de cette fonction, il exhortait sans cesse les religieux à se rendre de véritables Frères Prêcheurs par une intime union avec Dieu et par des prédications tout apostoliques. Joignant lui-même l'exemple à la parole, il étudiait avec ardeur la langue chinoise en vue d'aller un jour annoncer aux infidèles du Céleste Empire la bonne nouvelle de l'Evangile, et de se rendre utile aux Chinois réunis en grand nombre dans les faubourgs de Manille. Il y réussit promptement, et se concilia bientôt la confiance et l'amour de ces païens, qui payaient ainsi de retour son dévouement à leur égard. Le saint missionnaire avait pour eux une charité toute semblable à celle que l'Apôtre témoignait aux Corinthiens, quand il leur écrivait : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* : « Pour moi, je sacrifierai tout, et je me sacrifierai encore moi-même pour vos âmes » (II Cor., XII, 15). Si l'on voulait écrire le détail de tout ce que le Père Martinez entreprit pour le salut des Chinois, un volume y suffirait à peine. Disons seulement qu'il pouvait s'appliquer à la lettre ces autres paroles du même Apôtre : *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres* : « Je meurs chaque jour, mes frères, par le zèle que j'ai de votre gloire. » (I Cor., XV, 31). Il mourait, en effet, tous les jours, sous le poids des labeurs qu'il s'imposait, en attendant la suprême consolation qui lui était réservée de perdre la vie pour la conversion de ses Chinois bien-aimés.

Barthélemy Martinez, très soucieux de leurs intérêts, ne pouvait, d'un ceil indifférent, en voir maltraiter aucun par les soldats espagnols. Doué par tempérament d'un grand esprit de douceur, il ne laissait pas néanmoins de montrer dans ces rencontres que, s'il donnait communément du miel, il savait aussi faire sentir la pointe de son aiguillon. Toutefois, il agissait par un zèle supérieur à toute passion : ni le trouble, ni l'emportement n'eurent jamais de part à sa colère, et Dieu approuva souvent par des miracles ce qu'il entreprenait pour le bien et l'avantage des infidèles.

Le V. Père avait résolu de bâtir une église à Parian, village peuplé de Chinois idolâtres, presque sous les murs de Manille ; mais la municipalité lui ayant refusé l'autorisation d'y employer la pierre, par la crainte que cet édifice ne devînt, en cas d'émeute, une citadelle contre

la ville, le pieux missionnaire se vit obligé de construire son église en bois. L'ouvrage fut très bien conduit : les différentes pièces s'enchâssaient les unes dans les autres avec un art admirable qui rappelait la construction du temple de Salomon, dont il est écrit : « Pendant que l'édifice s'élevait, on n'entendit le bruit ni du marteau, ni de la hache, ni d'aucun instrument. » (III Reg. vi, 7.)

L'architecte, un Chinois idolâtre, très expert dans la matière, dirigeait l'ouvrage de sa case où le retenait une grave maladie, et tout était exécuté avec autant de perfection que s'il eût été présent. Le ciel lui conserva la vie jusqu'à l'achèvement complet du travail. Sentant alors ses forces l'abandonner, ce païen demanda le baptême et mourut avec la joie de se voir chrétien.

Bâtie à la hâte, cette église à trois nefs, l'une des plus belles de la région, ne put supporter l'épreuve du temps : il fallut la démolir quelques années plus tard. Dieu, néanmoins, consola son serviteur en lui ménageant des ressources précieuses pour un nouvel édifice, dédié aux Trois Mages. Le zélé missionnaire, plein de confiance dans leur intervention, se plaisait à dire que ces saints Rois, qui, par dévotion, avaient quitté leur pays pour venir adorer le Sauveur du monde dans sa crèche et lui offrir de riches présents, ne manqueraient pas de lui procurer le nécessaire, pour élever un temple digne de la majesté du Roi des rois. Sa foi et son esprit de piété furent visiblement récompensés ; les secours lui arrivaient à souhait, et, par les quelques traits que nous allons rapporter, on verra jusqu'où s'étendait l'action miséricordieuse de la Providence à son égard.

Plusieurs de ses ouvriers s'employaient un jour à traîner une énorme poutre, quand soudain, la pièce de bois leur échappant vint rouler contre une autre poutre devant laquelle se tenait un manœuvre. Le Père voit le danger, lève les mains au ciel, et, par un miracle évident, délivre cet homme, à la grande surprise des assistants qui le croyaient broyé. Il n'y eut qu'un cri d'admiration à la vue du prodige.

Une autre fois, tandis qu'on élevait un gros pilier, l'une des cordes servant à le monter se rompit. Tous les ouvriers de s'enfuir, laissant pour mort l'un des leurs, placé juste au-dessous de la colonne. Mais le Père Barthélemy était là, et, grâce à sa prière, cet homme eut le temps de parer le coup et ne reçut d'autre dommage que celui de la peur. Une préservation aussi merveilleuse fit une salutaire impression sur le cœur de ce païen, qui, par reconnaissance, demanda la grâce du baptême à celui qu'il regardait, à bon droit, comme son libérateur.

Pendant qu'on travaillait à la construction du nouvel édifice, le V. Père, impatient de voir le divin Maître prendre possession de la gentilité confiée à son zèle, éleva une chapelle provisoire qu'il ordonna d'abattre dès que l'église fut terminée. Pour cette besogne une vingtaine d'hommes étaient montés sur le toit, quand, tout à coup, ployant sous la charge, la toiture s'effondra, et entraîna dans sa chute tous les ouvriers. A cette vue, le Père Barthélemy se retire dans sa chambre, et attribuant à ses péchés tant de désastres successifs, prie Notre-Seigneur de lui pardonner, et de sauver ces malheureux; puis il donne l'ordre d'enlever les décombres. Tous les ouvriers furent retrouvés sains et saufs, à l'exception d'un seul, grièvement blessé, mais rendu dès le lendemain à une santé parfaite par le saint Religieux.

Le jour même où l'on avait commencé à élever cette petite église, Dieu avait aussi commencé, de son côté, à en favoriser l'exécution par un trait frappant de sa toute-puissante intervention. Un Espagnol, mordu par le chien d'un Chinois, voulut se venger de sa douleur sur le maître du chien. Dans ce but, il apostrophe brusquement l'entrepreneur des travaux et lui demande à qui appartient l'animal. « Je n'en sais rien », répond cet homme. « C'est donc à toi, reprend l'Espagnol, puisque tu n'en veux rien dire »; et sans attendre d'explication, il tire sa dague et lui en porte un coup vigoureux en pleine poitrine. Mais la main du Seigneur dirigea l'arme contre une croix d'ébène que le Chinois portait sous son pourpoint; la dague y laissa empreinte la marque du coup, sans faire le moindre mal au Chinois, qui se trouva amplement dédommagé de sa peur par cette grâce providentielle.

Ces secours miraculeux en présageaient d'autres d'un ordre plus relevé et qu'ambitionnaient surtout nos missionnaires. C'était merveille de voir les fruits de salut produits par le Père Barthélemy Martinez et ses compagnons au milieu des Chinois. S'employant jour et nuit à les instruire, sur les places publiques et dans leurs cases, ils épiaient jusqu'au moindre incident pour leur annoncer la parole évangélique. Leur confiance en Dieu leur fit surmonter tout obstacle, et ils eurent la joie de constater qu'à cette époque, pas un d'eux ne succomba sous la charge écrasante qu'ils s'imposaient. A la vue de ces Religieux dévoués à leur instruction avec un pareil désintéressement, les Chinois furent vite gagnés et vinrent en grand nombre recevoir le baptême.

Sans nul doute, le Père Martinez était très dignement soutenu dans ces œuvres par le zèle de ses confrères : néanmoins, comme il conserva toujours la part principale dans la direction de la mission et que c'est à son initiative que l'on doit les différentes églises qui y furent construites, nous rapporterons ici quelques particularités survenues de son vivant dans le district de Parian.

L'an 1628, un violent incendie éclata au milieu de la nuit dans une des maisons de la chrétienté. Les habitations contigües devinrent à leur tour la proie des flammes : en moins de deux heures, l'embrasement était général. La plus grande force du feu se porta vers l'église, et, sous l'action d'un vent impétueux, les flammes allaient infailliblement l'atteindre. On peut juger de la consternation des missionnaires. « Nous verrons bien, s'écriaient les Chinois, si le Dieu des chrétiens gardera sa demeure. » Ils le virent en effet. Dans cette extrémité, n'écoutant que leur foi, les Religieux sortirent la statue de Notre-Dame du Rosaire et la placèrent sur le foyer même de l'incendie. Le feu respecta la sainte image et prit une direction opposée, ce qui sauva le monument d'une ruine inévitable.

L'église préservée miraculeusement, l'un des plus beaux édifices de la contrée, était ornée de magnifiques tableaux, retraçant tous les mystères de la religion. Cette prédication muette fit une vive impression sur les Chinois, naturellement curieux, et facilita le ministère de nos Pères. Le résultat obtenu dépassa même leurs espérances, car, durant l'espace de quinze ans (de 1618 à 1633), on compta près de cinq mille baptêmes d'adultes. Les nouveaux convertis, rentrés plus tard dans leur patrie, y portèrent avec eux la lumière de la foi, et cette circonstance fit concevoir à nos Pères l'espoir fondé de pouvoir bientôt se frayer à leur tour une entrée dans la Chine, où ils étaient déjà renommés comme des amis et des bienfaiteurs de la nation.

Ces néophytes se montraient intrépides dans la confession de la foi. L'un d'eux, accusé juridiquement d'avoir reçu le baptême à Parian, fut déclaré, pour ce fait, coupable d'un crime énorme. Il écouta avec humilité et patience le blâme du mandarin, avoua qu'il était chrétien, et ajouta qu'après tout, il n'y avait de sa part aucune faute à embrasser la religion catholique. « La loi chrétienne étant excellente, dit-il, ceux qui la gardent et la professent ne sauraient être mauvais. » Puis tirant un petit livre, imprimé en caractères chinois, il le passa au juge. « Voilà notre loi, veuillez la lire attentivement, et

voyez vous-même si cette loi n'est pas bonne. » Le mandarin prit connaissance de l'imprimé, où se trouvaient les dix commandements de Dieu et l'énumération des œuvres de miséricorde. « Observez-vous tout cela ? » demanda-t-il. « Je l'observe, répondit le Chinois, et c'est en cela seulement qu'on est bon chrétien. — Mais où sont donc vos accusateurs, s'écrie aussitôt le juge, où sont ces trompeurs qui osent me faire entendre que c'est un grand mal de se faire chrétien ? Retournez en paix chez vous et demeurez toujours fidèle à votre loi. » Sur ces paroles, il le congédia.

Quand la première église fut achevée, un avocat de l'endroit demanda le baptême et renonça à son office pour consacrer une grande partie de son temps à la prière. Un jour qu'il s'était levé de grand matin pour aller à la messe, il fut accosté sur le perron du temple par un infidèle de ses amis. « Qu'il fait beau vous voir aller ainsi à l'église, lui dit ce païen sur un ton railleur, et qu'attendez-vous là ? — J'attends la sainte Messe qui va commencer tout à l'heure. — Oh ! la jolie chose que vous avez faite en renonçant au barreau ! Autrefois tout le monde vous respectait, et maintenant c'est à qui vous tournera en ridicule, en vous voyant, un chapelet au cou, passer vos journées à l'église ! — Ne vous moquez pas tant de ma conversion et écoutez bien ceci : Dieu vous fera mourir dans la religion chrétienne et j'assisterai à votre enterrement un cierge en main, dans cette église même où vous serez inhumé. — Pour cela, jamais, reprit le païen, je me laisserais plutôt couper la tête que de me faire chrétien. »

Les deux amis se séparèrent. Trois jours après, le Chinois tomba mortellement malade. Reconnaissant là un châtement des propos qu'il avait tenus, il fit appeler le Père Martinez, lui avoua la cause de son mal et le pria de le baptiser. Le V. Religieux s'empressa d'accéder à son désir et l'assista à ses derniers moments. Le lendemain, on pouvait distinguer dans le cortège funèbre l'avocat converti, une torche à la main, accompagnant jusqu'à l'église la dépouille mortelle de son ami.

Le Père Barthélemy avait conféré le baptême à un Chinois, qui fut atteint plus tard d'une grave maladie. Dans l'une de ses visites, le Père parla de l'Extrême-Onction, ce qu'il n'avait encore osé faire auprès de personne, et voyant les bonnes dispositions du moribond, il pria la famille de le rappeler si l'état s'aggravait. On vint le chercher de nouveau au milieu de la nuit. Il eut le temps de faire les saintes onc-

tions, et comme le Chinois ne donnait plus signe de vie, chacun se retira, le laissant pour mort. Le matin venu, un chrétien, entrant dans cette case, entendit très distinctement ces paroles : « Je ne suis pas mort, comme on vous l'a dit. Tous m'ont laissé et abandonné, mais la Très Sainte Vierge Marie est venue me consoler, cette nuit, et ne m'a quitté qu'au moment où vous êtes entré. » Cette merveille fit grand bruit dans le village.

Un autre Chinois, fixé depuis peu à Manille, tomba, lui aussi, dangereusement malade. Une nuit, il vit en songe un vieillard vénérable qui l'entraîna par force dans une grande et belle salle, ornée d'un crucifix. Au milieu se tenait un Religieux de Saint-Dominique entouré d'un grand nombre de païens qu'il instruisait des mystères de la foi. A son réveil, le malade raconta sa vision et fut très surpris d'apprendre que son rêve pouvait devenir une réalité. A Parian, lui dit-on, se trouve une vaste église, décorée d'un grand crucifix : là, les Religieux de Saint-Dominique enseignent à de nombreux catéchumènes les vérités de la foi. Le Chinois voulut s'y faire conduire. Accueilli avec bonté, il reçut la grâce du baptême et mourut avec toutes les marques de la prédestination à laquelle l'*Ancien des jours* l'avait fait parvenir comme par force, selon cette parole de Jésus-Christ : *Compelle intrare ut impleatur domus mea* : « Pressez-les d'entrer afin que ma maison soit remplie. »

Le trait suivant touche plus particulièrement le P. Barthélemy Martinez. Non loin de Parian, le feu se déclara dans un petit village d'Indiens. Réveillé en sursaut, le V. Père se mit à exciter tous les habitants pour arrêter les progrès de l'incendie, car il craignait que le vent, assez fort déjà, ne vînt à tourner et ne compliquât le désastre. Ce qu'il redoutait arriva. Le vent, changeant brusquement de direction, poussa les flammes sur la maison où les Pères s'étaient retirés. Nos missionnaires, cernés d'un côté par le feu toujours grandissant, et d'un autre, par une rivière très profonde, se crurent perdus. Dans cette extrémité, le Père Barthélemy fait un grand signe de croix sur les flammes, qui s'arrêtent soudain, sans avancer même d'une ligne. A la vue du prodige, on commença à vénérer le digne Religieux comme un saint. Déjà sa grande vertu l'avait depuis longtemps rendu redoutable à l'enfer. En voici quelques exemples.

Dans son voyage aux Philippines, il rencontra à Mexico une personne que l'on disait atteinte du haut mal. Le V. Père comprit qu'il s'agissait de tout autre chose et délivra cette malheureuse de la pos-

session qui la tourmentait. Il rendit le même service à un novice de Manille par ses oraisons et ses exorcismes.

Un jour, il voit se présenter à son confessionnal un jeune inconnu. Il l'écoute avec sa charité ordinaire; mais, en l'entendant s'accuser de la façon la plus brutale d'abominables infamies, il sent très bien qu'il a affaire au démon. Sans dire mot, le saint prêtre élève son cœur vers Dieu et commande intérieurement à son pénitent de déclarer qui il est. Sur cet ordre, le jeune homme tombe à la renverse, écume de rage et se roule dans d'horribles convulsions. Barthélemy lui applique aussitôt quelques reliques, fait un signe de croix sur ses lèvres et le délivre de toutes les marques de la possession diabolique.

Outre ces grâces, le Père Martinez eut à un degré excellent le don de prophétie. Il annonça longtemps à l'avance, et dans leurs moindres détails, toutes les circonstances de son voyage à Formose.

Dans l'une de ses courses apostoliques, il se vit abordé par un Chinois fort riche, mais idolâtre obstiné. Le missionnaire entoura cet homme de prévenances extraordinaires, au grand étonnement de son compagnon qui ne savait qu'en penser. « Frère, lui dit alors le Père Barthélemy, dans huit jours ce païen sera chrétien. » La chose arriva de la sorte. Le Chinois tomba malade le surlendemain et mourut peu après, régénéré dans les eaux du baptême.

Le Père Martinez avait annoncé maintes fois qu'il perdrait la vie dans un naufrage. Un jour, le navire qui le portait s'étant brisé en partie contre un écueil, les passagers au courant de la prophétie se crurent irrémédiablement perdus. Mais le V. Religieux, gardant son sang-froid au milieu de la confusion générale, se mit à invoquer saint Joseph à haute voix. « Glorieux Patriarche, s'écria-t-il, bien que je sache à n'en pas douter que je mourrai dans un naufrage, ne permettez pas du moins que ce soit dans cette occasion, à cause des personnes qui m'entourent. » Cette prière pleine de foi fut entendue; contre toute espérance, l'équipage entier sortit sain et sauf du danger.

III. — L'historien des Philippines place ici le tableau abrégé des vertus du Père Barthélemy Martinez. Nous le suivrons dans son récit, afin de ne pas omettre des détails intéressants.

Dans sa conviction, il n'y avait pas d'homme plus vil ni plus misérable que lui, comme il en témoigna hautement l'an 1625, au Chapitre de Manille, à l'occasion de son élection au Provincialat. Son humilité ne pouvant souffrir qu'on le préférât à plusieurs excellents

Religieux, plus anciens que lui dans la mission, il tenta l'impossible pour éviter cette charge, jusqu'à se prosterner aux pieds des électeurs, en les suppliant de l'enfermer dans un cachot, plutôt que de lui laisser exercer un office dont il se jugeait tout à fait indigne. Mais les élections étant des actes décisifs, il fut bien contraint de se rendre.

La ville entière applaudit à ce choix, et l'Archevêque de Manille adressa au Chapitre du couvent ses félicitations les plus sincères. On reconnut bientôt qu'on avait élu un véritable saint. Le Père Barthélemy se montra plus humble et plus petit dans cette élévation qu'il ne l'avait jamais été, au rang de simple Religieux. Ses habits, pauvres et usés, auraient pu être réservés à un novice en vue de lui faire pratiquer le détachement. Le Frère chargé du balayage, ayant un jour trouvé l'une de ses vieilles tuniques, la mit au rebut : le Provincial s'empressa de la ramasser et la porta comme précédemment. Frère Antoine de Viana, le fidèle compagnon de voyage du Père Barthélemy Martinez, affirmait lui avoir toujours vu faire ses courses à pied, sans jamais accepter l'aide de personne, soit pour traverser les marais, soit pour monter des côtes escarpées. Il ne souffrait même pas qu'on lui lavât les pieds dans les couvents où il descendait, bien qu'on le fît communément aux autres Religieux.

Quelque soin qu'il prit de cacher ses pénitences, on savait qu'il se disciplinait chaque nuit jusqu'au sang : en voyage, il se retirait à l'écart pour se traiter avec la même rigueur, et, par précaution, il portait sur lui un bâton de cire molle pour arrêter le sang qui coulait de ses plaies. Il avait en outre à son usage deux sortes de chaînes : l'une plus grosse, réservée pour ses sorties, l'autre plus ténue, garnie de pointes acérées comme des aiguilles. Cette dernière lui servait au couvent. Lorsqu'il déposait l'une, il reprenait l'autre, et par cette alternative de tourments endurait un martyre continu.

Ses jeûnes étaient excessifs et presque incroyables. Il demeurait quatre jours de suite sans rien prendre. Au réfectoire commun, il se contentait de quelques bouchées de pain sec et employait le reste du temps à écouter la lecture. A la longue, toutefois, il se rendit aux observations respectueuses de ses Religieux et consentit à manger davantage, mais ce fut au prix d'efforts inouïs qui lui causaient chaque fois des douleurs intolérables. Cette rigueur ne l'empêchait pas de se montrer condescendant à l'égard des autres, à l'imitation de saint Pierre disant à ses clercs, comme le rapporte saint Clément :

Deprecor vos, Fratres et conservi mei, ut si quis forte vestrum vigilare non potest, non sibi extorqueat, erubescens praesentiam meam. Testem Deum invoco, quod non indignor, si quis forte non potest vigilare : « Mes Frères et compagnons de travaux, si l'un ou l'autre d'entre vous ne peut se plier aux veilles qu'il me voit pratiquer, je le prie de ne point chercher à s'y astreindre à cause de ma présence. » Je prends Dieu à témoin que je n'éprouve aucune indignation, s'il s'en trouve parmi vous qui ne puissent veiller comme moi. » Tel est l'esprit des Saints : rigides et sans merci pour eux-mêmes, ils se montrent pleins de bonté pour les autres. Cette rare abstinence de nourriture dans notre Père Martinez était accompagnée de veilles prolongées. Le témoin déjà cité déposait qu'il ne l'avait jamais vu prendre de repos sérieux pendant les années de son Provincialat. N'usant en effet d'aucun lit, le V. Père s'asseyait sur un petit banc et dormait si doucement qu'au moindre bruit il s'éveillait.

L'asthme dont il souffrait contribua beaucoup à le priver de sommeil. Cette grave indisposition ne l'empêchait pourtant pas de suivre en tout et partout le régime de la communauté. Il assistait très régulièrement aux exercices, à moins d'un empêchement absolu, ce que Dieu permit quelquefois pour lui donner l'occasion de pratiquer la vertu de patience, l'un des traits distinctifs de sa haute sainteté. Au plus fort des oppressions, on n'entendait tomber de ses lèvres que ces dévotes paroles : « Béni soit le Seigneur ! »

L'heure des Matines le trouvait toujours éveillé. Il les récitait seulement en son particulier quand il se sentait vaincu et comme anéanti par le mal. Dans ce cas, il acceptait un compagnon et psalmodiait doucement avec lui. Ce Religieux remarqua qu'il écoutait très attentivement la lecture des Leçons et prononçait toujours avec un accent de dévotion plus marquée ce verset : *Funes ceciderunt mihi in praeclaris, etenim hereditas mea praeclara est mihi* : « La part qui m'est échue est des plus avantageuses, car j'attends un héritage inestimable ! (Ps. xv). » Il se hasarda à lui en demander la raison. « A Salamanque, répondit le Père, j'eus de très fortes tentations contre les Mystères de la foi, et comme je lis dans ce psaume, et surtout dans ce verset, tout ce que je dois demander à Dieu et espérer de sa bonté, je m'y trouve aussi plus attendri. »

Il donna d'autres preuves de son héroïque patience dans les occasions les plus pénibles. Mais ceci regardant son zèle, c'est sous ce titre que nous en parlerons.

IV.— Dès son arrivée à Manille, nous l'avons dit, le Père Martinez se mit à l'étude de la langue chinoise, car il aspirait de tout son cœur fonder une nouvelle mission dans le Céleste Empire. Dans ce but, il entourait les païens de ses meilleurs soins, ne négligeant rien non plus pour se concilier du même coup l'amitié des gouverneurs; et pas un de ces derniers n'osait lui refuser ce qu'il demandait. Quand il pressa d'entreprendre la conquête de Formose, il rencontra de très grandes oppositions. On finit cependant par acquiescer à ses désirs, tant on était persuadé que ce qui venait d'un si saint homme ne pouvait être que de Dieu.

L'amour des Chinois pour leur missionnaire répondit à la tendresse du sien : païens et chrétiens regardaient comme un miracle dû à ses prières tout le bien qui arrivait. Leur joie fut donc au comble en apprenant son élévation au Provincialat. Peu de jours après cet événement, le Père Barthélemy Martinez partit, sans rien dire, pour la visite de ses couvents. Ses néophytes, très affectés de ce départ précipité, montèrent sur une quinzaine d'esquifs, apportant chacun leurs petits présents, et débarquèrent avant l'arrivée du Père. Cette délicate attention lui fit verser des larmes, et il passa la nuit entière à les écouter et à résoudre leurs difficultés. Partout où il rencontrait des Chinois, le Père Martinez les comblait de ses prévenances et leur prêchait en véritable Apôtre. Voulaient-ils s'embarquer avec lui pour passer d'un lieu à un autre, il les accueillait volontiers et leur distribuait ses provisions. Un jour, dans la Nouvelle-Ségovie, il trouva deux cents de ces malheureux échoués sur cette île. Touché de leur sort, il leur abandonna sa barque et les ramena lui-même à Manille.

L'évangélisation de la Chine restait donc à ses yeux comme le but capital de sa mission : « C'est là notre vocation, disait-il à ses Religieux; gardons-la fidèlement selon la recommandation de l'Apôtre : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat* : « Que chacun se tienne à la vocation où il se sent appelé! »

Les Dominicains de Manille n'avaient, du reste, jamais perdu de vue cette mission. Diégo Advarte en 1596 et Louis de Cobo en 1598 essayèrent, mais vainement, de pénétrer dans ce vaste royaume. En 1611, Jean de la Piété, Dominicain Portugais, évêque de Macao et Vicaire apostolique de toute la Chine, vint chercher lui-même aux Philippines quelques-uns de ses Frères. Le Père Thomas Major et notre Père Barthélemy Martinez le suivirent avec empressement. Après s'être disposés à ce périlleux voyage par un redoublement

d'austérités et d'oraisons, ils prirent la mer ; mais une furieuse tempête les mit à deux doigts de leur perte, et les rejeta sur la côte.

Ces tentatives infructueuses ne découragèrent pas nos Pères. Ils n'avaient pu pénétrer en Chine par Macao, ils se dirigèrent sur Formose.

Cette île était trop belle et avait des voisins trop puissants pour n'être pas convoitée. D'un côté, les Chinois et les Japonais, la trouvant à leur portée comme à leur convenance, essayèrent d'y planter leurs drapeaux ; de l'autre, les Espagnols des Philippines et les Hollandais de Java voulaient ajouter cette terre à leur colonie.

Le vénérable Provincial faisait la visite de ses couvents dans la Nouvelle-Ségovie, quand il reçut une lettre très pressante du gouverneur de Manille le priant de revenir au plus vite pour des affaires qui regardaient le service de Dieu et celui du Roi catholique. La difficulté était de rencontrer un navire. Après avoir longtemps attendu, Barthélemy put enfin découvrir un vaisseau sans mâts à destination de Manille ; mais le temps vint alors contrarier son départ.

Nous ne saurions redire l'affliction du saint missionnaire devant ce nouvel obstacle. Nuit et jour, il se rendait sur la plage, conjurant les vents et les flots, suppliant Dieu de les apaiser. Son compagnon, moins ardent pour le départ, se permit de lui dire : « Père Provincial, se peut-il que vous ne vous conformiez point à la volonté de Dieu ? » A ces mots, le vénéré supérieur, tournant ses regards vers la Chine, répondit : « Vous dites bien, Frère, mais le démon fait tout ce qu'il peut pour retenir sous son empire des millions d'âmes qu'il précipite chaque jour en enfer et que nous voulons lui ravir. C'est pour cela qu'il m'a toujours empêché d'aller dans ce royaume et que, maintenant encore, il excite la tempête que vous voyez. » Il put s'embarquer néanmoins et rentrer à Manille.

Le gouverneur déclara au Père Martinez que son projet n'était autre que la conquête de Formose, mais qu'il fallait éviter d'en parler, et donner pour prétexte à l'expédition la répression d'un soulèvement dans la Nouvelle-Ségovie. C'était, en effet, ce par quoi l'on devait commencer. Il s'agissait maintenant de trouver un bon pilote. La Providence adressa Barthélemy à Pierre-Martin Garay, son ami particulier, lequel, ayant été captif des Hollandais, avait voyagé avec eux et connaissait toutes ces côtes. Celui-ci hésita : « Hé quoi ! mon Père, lui dit-il, après tant de dangers courus sur mer, vous voulez encore risquer une pareille navigation ! — Mon ami, répondit le Père, je dois

mourir dans cette entreprise. — S'il en est ainsi, dit alors le courageux marin, je ne me sépare pas de vous. »

Quelques jours après, une flotte de douze vaisseaux sortait du port de Manille. Mais la mer fut si mauvaise qu'il fallut un mois pour faire cent lieues, et arriver à Bigan, sur la côte des Ylocos.

Barthélemy et son guide entreprirent de se rendre par terre à la Nouvelle-Ségovie, capitale de la Province du même nom, et de là au port de Carite, dans le dessein de tout préparer pour la continuation du voyage, à l'arrivée des vaisseaux. Il songea d'abord à transporter dans notre couvent de la Nouvelle-Ségovie le corps du saint évêque Diégo de Soria, resté enseveli à Bigan. Le peuple s'y opposait, et les Religieux de Saint-Augustin tenaient à conserver dans leur église le dépôt sacré. Barthélemy sut si bien prendre les esprits qu'il obtint ce qu'il voulait. Lui-même commença l'ouverture du sépulcre, renferma avec respect dans une châsse les précieux ossements, et la fit porter sur un navire.

Aussitôt après, il se mit en route, avec son bréviaire et son bâton pour tout bagage. Pierre-Martin Garay l'accompagnait. La distance était de cinquante lieues, par des chemins affreux. Nos deux voyageurs essuyèrent des fatigues incalculables, n'ayant pour lit que la terre nue, pour nourriture quelques biscuits, obligés de traverser des marécages et des rivières où parfois ils entraient jusqu'à la poitrine, incommodés en outre par les sangsues qui abondent dans ces eaux. Quoique de constitution robuste, le pilote contracta une fièvre dont il pensa mourir ; il disait ensuite que le travail accompli par le Père en cette circonstance était au-dessus des forces humaines. Tous deux enfin arrivèrent à la ville, et les vaisseaux mouillèrent au port de Carite quelques jours après.

On eut vite raison des Indiens révoltés. Mais quand les soldats apprirent l'expédition projetée pour Formose, se croyant joués par une intrigue du Père Martinez, ils le chargèrent d'injures ; peu s'en fallut qu'ils ne le perçassent de leurs épées. Ils blessèrent le pilote dans une querelle injuste, ourdie contre lui, et s'imaginèrent que, faute de guide, on ne pousserait pas en avant. Mais cet homme énergique déclara qu'il devait faire le voyage avec le Père Barthélemy, et fût-il à demi-mort, il ne le quitterait pas. Les soldats se radoucirent et l'on mit à la voile. Le Provincial emmenait cinq de ses Religieux pour l'évangélisation du pays. A la sortie du port, un des navires heurta contre une roche et se brisa ; il fallut transborder l'équipage

sur les autres vaisseaux ; les soldats virent dans cet accident un pronostic fâcheux et recommencèrent leurs murmures. L'homme de Dieu souffrit en silence, attribuant tous les mécomptes à la rage de Satan.

Enfin, le 5 mai 1626, apparut l'île tant redoutée. Encore dut-on sans retard abriter la flotte dans une petite baie pour échapper à une furieuse tempête. Par une négligence du timonier, le vaisseau du Père Barthélemy faillit couler bas. Le saint Religieux se recommanda à sainte Catherine de Sienne, dont il faisait l'office ce jour-là même, et, son navire ayant été sauvé miraculeusement, par reconnaissance il appela l'endroit Cap de Sainte-Catherine. Mais l'abri n'était pas sûr ; après quelques heures de recherches, on en découvrit un meilleur, que l'on nomma Port de la Sainte-Trinité.

Il y avait dans le voisinage, séparé de la grande île par un étroit bras de mer, un petit îlot d'une lieue de tour. Les Espagnols s'en emparèrent, et, comme il s'agissait à la fois, pour eux, d'une conquête et d'une mission, ils construisirent en même temps une forteresse qu'ils appelèrent San-Salvador, et une petite église placée sous l'invocation de Tous les Saints.

Les habitants s'étaient d'abord enfuis à la vue des étrangers ; cependant, les missionnaires finirent par les apprivoiser, parvinrent même à les attirer aux instructions religieuses. Il est vrai, les conversions furent peu nombreuses au début parmi les adultes ; du moins, les indigènes permirent de baptiser leurs enfants, qui devinrent ainsi les prémices de l'Eglise naissante.

Le sacrement de la régénération fut administré, pour la première fois, aux deux petites filles d'un Japonais chrétien, établi dans l'île. On déploya pour la circonstance une grande solennité. Le chef de la flotte servit de parrain aux deux néophytes ; il y eut des décharges d'artillerie et de mousqueterie ; l'impression produite sur les esprits fut des plus heureuses. Le Père Barthélemy travailla pendant trois ans avec ses Religieux à la conversion des insulaires. Mais son désir étant toujours de se rapprocher de la Chine et d'écarter de ces parages les Hollandais hérétiques, capables d'entraver les progrès de la foi, il persuada au commandant espagnol d'occuper un point stratégique au lieu nommé Tan-Chui.

Le commandant transporta en cet endroit une compagnie de soldats avec quelques pièces d'artillerie, et dressa un fort qu'il appela Saint-Dominique. Bientôt après s'éleva une assez vaste église mise sous le

vocable du Saint-Rosaire. L'événement ne tarda pas à montrer que le conseil donné par le Père Martinez venait d'une lumière supérieure. Le fort était achevé depuis huit jours quand parurent les Hollandais. Vigoureusement repoussés, ils durent se retirer en désordre, leurs vaisseaux délabrés. La position était dès lors acquise aux Espagnols, et le nom du Père Barthélemy entouré d'honneur parmi les soldats. Pleins d'enthousiasme et d'allégresse après cet heureux succès, les combattants revinrent à San-Salvador, avec le V. Père, dans l'intention d'y chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. Mais, dans cette circonstance ils reconnurent par expérience la vérité de cet oracle du Sage : *Extremâ gaudii luctus occupat* : « les joies de ce monde sont très souvent suivies de gémissements et de larmes (Prov., xiv, 13). » Déjà ils touchaient l'île où ils devaient s'arrêter. Le Père Barthélemy Martinez, le général en chef et huit passagers descendirent dans une barque pour gagner la rive, quand soudain une vague renversa le canot. Le général et trois de ses compagnons purent se sauver à la nage ; les autres, et parmi eux notre saint Provincial, périrent dans les flots. Ce malheur arriva au commencement du mois d'août, 1629.

Il semble que Dieu se comporta à l'égard de notre grand missionnaire comme il avait fait avec Moïse, le plus fidèle de ses serviteurs. Car, après avoir montré au législateur de son peuple la Terre Promise, il lui dit qu'il pouvait la contempler à loisir, mais qu'il n'y mettrait pas les pieds : *Ostendit ei Dominus omnem terram, dixitque ad eum : Haec est terra pro qua juravi ; vidisti eam oculis tuis, et non intrabis ad eam* (Deut., xxxiv, 4). Cependant les Israélites y entrèrent sous la conduite de Josué, successeur de Moïse. De même, après la mort précieuse de Barthélemy Martinez, le Père Ange de Saint-Antoine eut le premier le bonheur de passer de l'île de Formose dans la province de Fo-Kien, sur les côtes de la Chine ; son séjour, troublé d'abord par divers interrogatoires et les persécutions des mandarins, devint plus paisible, avec le temps, car il put prêcher en public à Fou-Tchéou et à Fou-gan.

Admirons cependant la conduite de la Providence sur ses élus et disons avec saint Augustin : *Mala mors putanda non est, quam bona vita praecesserit. Neque enim facit malam mortem, nisi quod sequitur mortem. Non itaque multum curandum est eis, qui necessario morituri sunt, quid accadat ut moriantur, sed moriendo quo ire cogantur* : « Il ne faut pas s'imaginer que la mort précédée d'une bonne vie soit malheureuse, car rien n'est capable de rendre la mort malheureuse que

ce qui la suit. Et partant, ceux qui savent qu'ils doivent nécessairement mourir, ne doivent pas trop s'inquiéter de la manière dont ils mourront, mais du terme auquel la mort les contraindra inévitablement d'aller. » (*Cité de Dieu*, L. I, c. 11).

La mort du Père Barthélemy Martinez laissa des regrets universels. Le général, qui revenait triomphant et joyeux, dut s'enfermer dans son appartement pour étouffer ses sanglots. Les Religieux de Saint-Dominique, plus sensiblement atteints, trouvèrent néanmoins quelque consolation dans la douce confiance que leur vénéré Père les assisterait du haut du ciel. A Manille et à Parian, le deuil prit un caractère touchant : les communautés religieuses et le gouverneur firent célébrer des services funèbres à l'intention du V. Père, et tous, chrétiens et païens, s'unissant dans une commune douleur, le regrettèrent amèrement et le pleurèrent durant de longs jours : *Et planxerunt eum omnis Israël planctu magno et luxerunt eum dies multos.* (1. Mac., XIII, 26).

La B. Mère COLOMBE TROCAZANI

Professe du Monastère de Saint-Lazare, à Milan ()*

(1517)

CETTE Bienheureuse naquit à Milan, d'une très honnête famille, et la grâce, la prévenant de ses lumières, lui fit chercher Dieu de tout son cœur, dès ses plus tendres années. Une pieuse gouvernante lui fut, du reste, en cela d'un grand secours ; car en même temps qu'elle apprenait à l'enfant les lettres humaines, elle lui enseignait excellemment les pratiques de la vertu. Colombe dompta de bonne heure sa chair par le jeûne, les veilles et le cilice. Le vendredi, ordinairement, elle passait une bonne partie de la nuit sans dormir, priant et méditant avec ferveur. Tous les jours, elle récitait l'office de la Sainte Vierge, les Psaumes de la Pénitence et plusieurs autres oraisons ; en outre, elle fréquentait les églises de l'Ordre et fuyait les compagnies mondaines. Très réservée dans ses paroles et attentive à conser-

(*) Michel Pio.

ver son cœur dans l'ardeur actuelle de la dévotion, elle évitait soigneusement tout ce qui aurait pu la dissiper. Jamais on ne la vit oisive, mais toujours occupée à la lecture, à la prière ou au travail des mains, travail par lequel elle venait en aide à sa famille. La pureté de son âme se reflétait sur ses traits.

Une telle sainteté de vie n'empêcha pas les méchantes langues de déchirer la réputation de la jeune fille. Sa patience et les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même la conservèrent dans un calme absolu ; et elle n'exerça d'autre vengeance sur ses détracteurs que de prier pour eux plus affectueusement que jamais. Dieu bénit cette charité, car les ennemis de notre vierge, ouvrant enfin les yeux, reconnurent leurs torts et vinrent d'eux-mêmes lui demander pardon. Comme une colombe sans fiel, la vertueuse fille répondit qu'elle avait tout oublié, et qu'elle leur souhaitait à tous d'avancer rapidement dans le chemin de la vertu.

A cette époque, la peste causait d'effroyables ravages à Milan. Atteints les uns après les autres, les parents de Colombe et deux de ses frères tombèrent sous les coups du fléau. Les officiers chargés de la santé publique ayant fait fermer sa demeure, la pauvre fille s'y trouva seule sans secours humain, gisant sur un misérable lit et n'attendant que la mort. Dans cette extrémité, la Mère de Dieu lui apparut, accompagnée de deux jeunes vierges, et pendant plusieurs jours lui continua son assistance, jusqu'au moment où Colombe fut admise à l'hôpital. Là, une terrible épreuve attendait sa vertu, mais elle en sortit victorieuse par la grâce de Dieu. Le triomphe sur les sollicitations d'un infâme médecin valut à la chaste jeune fille une nouvelle visite de la Reine des Anges. Marie lui fit une onction avec une liqueur céleste et la guérit complètement.

Notre Bienheureuse résolut alors de se consacrer entièrement à Jésus-Christ sous l'habit de Saint-Dominique, et fut la première des Sœurs qui entrèrent au monastère de Saint-Lazare récemment fondé. Elle y porta pendant dix ans les livrées du Tiers-Ordre ; mais nos Pères, voyant la ferveur de cette maison, proposèrent aux Religieuses de prendre la règle du second Ordre, ce qu'elles firent très volontiers.

Si jusqu'alors la vie de Colombe avait été sainte, on peut dire qu'à dater de ce moment, elle devint toute céleste. Les offices du chœur faisaient ses délices, elle y trouvait comme un avant-goût des joies du Paradis. Jamais elle ne témoignait de répugnance pour les ordres de ses Supérieures. Elle s'exerçait aux emplois les plus humbles, obser-

vait à la lettre ses Constitutions, gardait inviolablement le silence et, par esprit de pauvreté, se privait même du nécessaire.

Elle prenait un court sommeil et passait en prière le reste de la nuit. Durant ses oraisons, Dieu lui communiquait des lumières et des connaissances extraordinaires. Une nuit qu'elle priaît devant un crucifix, Jésus lui apparut et agit si fortement sur son cœur, que ses membres reçurent l'impression des sacrés stigmates. D'autres fois, une brillante clarté l'enveloppait tout entière, ou un rayon lumineux sortait de sa bouche, tandis qu'elle chantait le *Salve Regina*. A la sainte Table, il n'était pas rare non plus de la voir entourée d'une lumière céleste. Enfin, le divin Maître daigna déposer sur son front une couronne d'or, symbole de la récompense qu'il préparait à ses mérites.

Colombe fut honorée pareillement de l'esprit de prophétie; elle pénétrait les pensées secrètes et découvrait les tentations qu'on avait peine à déclarer. Ses prières ne demeuraient jamais sans effet, et lorsqu'il n'était pas expédient qu'elles fussent exaucées, Notre-Seigneur le lui faisait connaître. Un grand nombre de malades se reconnurent redevables de leur guérison à la servante de Dieu, et les âmes du Purgatoire venaient fréquemment réclamer ses suffrages. Elle vit aussi lui apparaître son propre frère, Religieux Mineur, et Fr. Jérôme d'Alexandrie, Religieux de notre Ordre. Tant de faveurs n'altéraient en rien son humilité; mais plus elle cherchait à couvrir ses vertus, plus elle les rendait sensibles aux yeux de tous.

La principale dévotion de la Bienheureuse était pour la Passion de Notre-Seigneur: elle ne pouvait regarder le crucifix sans éprouver une défaillance. Les stigmates qu'elle portait dans sa chair la clouèrent sur son lit des mois entiers. Ce qui l'affligeait surtout, c'est qu'étant alors Prieure, il lui devenait difficile en cet état de s'acquitter de son office avec exactitude. Elle pria donc son Bien-Aimé de la rendre capable de remplir ses fonctions; ses souffrances diminuèrent dès lors, excepté le vendredi, où elles se ravivaient d'une manière plus aiguë. Méditant une fois sur le mystère de la Flagellation, la pieuse Sœur se sentit lier si fortement les mains et les pieds que, le cœur venant à lui manquer, elle tomba sans connaissance. Toute sa vie, elle garda parfaitement visibles les marques de ces liens, accompagnées d'une douleur très intense qui se renouvelait chaque vendredi.

La V. Mère Colombe eut à subir de terribles assauts de la part des démons; mais elle déjoua leurs efforts par son courage et par son recours incessant au Docteur Angélique. Très dévote au cordon de

saint Thomas, elle fut elle-même, disent ses historiens, favorisée de l'apparition de deux anges qui lui ceignirent les reins, comme ils l'avaient fait autrefois à son illustre Protecteur.

Trois fois on l'élut Prieure ; mais elle éprouvait tant de répugnance pour les charges, qu'au moment de l'une des élections, elle se cacha durant trois jours pour éviter ce qu'elle redoutait le plus. Comme elle ne cherchait point à commander, mais seulement à procurer avantage aux âmes qui lui étaient confiées, on ne pouvait rien voir de plus exact, de plus sérieux, de plus charitable que sa direction. Elle pleurait amèrement les fautes qu'elle voyait commettre, s'étudiant à les effacer plus par ses larmes que par ses corrections.

Toutefois, elle ne négligeait pas la réprimande lorsqu'elle la jugeait nécessaire, et ainsi employait à propos l'huile et le vin du céleste Samaritain. Jamais elle ne refusa à ses filles rien de ce qu'elle pût leur accorder ; elle faisait singulièrement éclater sa charité envers les malades, par ses prières, ses pieuses exhortations à bien user de la souffrance, et par ses soins empressés et délicats.

Cette même charité s'étendait libéralement à tous les pauvres, quels qu'ils fussent. L'amour de cette vertu ou, pour mieux dire, sa confiance en Dieu alla si loin, qu'elle recevait plus volontiers les filles pauvres que les riches ; car elle n'en refusait aucune, faute de dot, pourvu qu'elle fût sage et vertueuse. « Ne craignons rien, disait-elle à ce sujet, les ressources de la divine Providence sont infinies, et le bon Maître ne nous manquera jamais, tant que nous serons fidèles à le bien servir. »

Enfin, la V. Mère vit arriver le terme de son pèlerinage. Malgré sa faiblesse, elle voulut assister une dernière fois à la messe et l'entendit à genoux. Après la réception des sacrements, elle fut tourmentée par une soif étrange qui fit penser aussitôt qu'elle participait à celle du Sauveur en croix. « Eh ! Seigneur, disait la pieuse moribonde, quand vous enduriez vous-même cette soif dont vous vous êtes plaint en mourant, qui donc se mit en peine de vous donner une goutte d'eau pour rafraîchir votre langue ? Personne ne vous rendit ce bon service : et moi aussi, ô bon Maître, je me refuserai ce soulagement pour votre amour. » Elle demanda ensuite le crucifix, et collant ses lèvres sur la plaie du côté, elle demeura une heure entière en extase ; puis, entrant dans une douce agonie, elle passa aux joies de l'éternité, l'an 1517.

Quand son corps virginal fut déposé dans le sépulcre, la Bienheu-

reuse ouvrit les yeux comme pour certifier qu'elle regarderait du haut du ciel ceux qui se recommanderaient à ses prières. Dieu fit, en effet, plusieurs miracles par ses mérites, en délivrant ceux qui l'invoquaient de maladies même incurables et de violentes tentations.

La V. Mère Colombe apparut à différentes personnes, toute resplendissante de lumière, les assurant du bonheur dont elle jouissait en Paradis.



La V. Mère RENÉE

*Professe du Monastère du Tiers-Ordre de St-Dominique,
à Charmes en Lorraine (*).*

(1652)

LA V. Mère Renée naquit à Lamotte, en Lorraine, de parents fort vertueux, qui la confièrent, pour son éducation, à une dame chanoinesse d'Etangt. Sous sa conduite, l'enfant devint très habile dans les travaux d'aiguille, ce qui devait lui servir plus tard pour la décoration de l'église du monastère qu'elle fonda. Se sentant fortement attirée à la vie parfaite, elle communiqua ses impressions à l'une de ses compagnes, nommée Jacqueline Piquet, et toutes deux résolurent de venir se placer sous la direction de nos Pères de Toul, qui avaient embrassé depuis peu la réforme du Père Sébastien Michaëlis. Nos Pères les trouvant humbles, dociles, charitables et portées à tout ce qu'on jugerait utile de leur commander pour la gloire de Dieu, leur accordèrent, après plusieurs épreuves, l'habit du Tiers-Ordre. Pour vaquer avec plus de liberté aux exercices de l'oraison et de la pénitence, les deux novices se retirèrent dans une petite maison où elles reçurent en leur compagnie deux autres jeunes filles qui prirent aussi le saint habit. Un des premiers soins de nos Tertiaires fut de recueillir les enfants du quartier pour leur apprendre à lire et à écrire,

(*) *Ex relat. illius monast.*

et les initier aux pratiques de la piété. Cette œuvre de dévouement attira sur elles l'attention et l'estime des habitants de la ville entière, car on savait qu'elles refusaient tout salaire, se contentant pour leur subsistance du fruit de leur petit travail manuel et des secours qu'il plaisait à la Providence de leur faire porter.

Malgré une gêne extrême, elles trouvaient moyen de distribuer des aumônes et de s'employer à la visite des malades. La V. Mère Renée se distingua spécialement dans cette tâche, et, par son habileté à guérir les maux, s'acquit une renommée qui s'étendit bien au-delà du voisinage de la maison.

Nos Pères, en les voyant marcher d'un si bon pied dans les voies de Dieu, jugèrent le moment venu de leur donner une supérieure. Du consentement de toutes, la Mère Jacqueline fut élue Prieure. Dieu bénit visiblement ce choix, car durant sa charge, elle ne cessa d'exhorter ses filles à l'amour de la discipline et à la pratique des vertus évangéliques.

Sur ces entrefaites, un habitant du bourg de Porcieux vint offrir à nos Sœurs une maison et ses dépendances pour y ériger un monastère régulier. Après mûre délibération, il fut décidé que la Prieure, accompagnée de la Mère Renée, se rendrait à Porcieux pour examiner le local. Mais, dès la première inspection, on comprit que les bâtiments ne se prêteraient à aucune transformation convenable. Les vénérables Mères, qui nourrissaient le projet d'embrasser la clôture et rencontraient à Toul de grands obstacles à leur dessein, se fixèrent alors à Charmes, y louèrent une maison et attendirent en paix l'heure de Dieu. Un jour qu'elles allaient à la messe, la doyenne des chanoinesses de Remiremont, M^{me} Anne d'Estinville, les voyant passer, demanda quelles étaient ces Sœurs? On lui répondit que c'étaient des filles de Sainte-Catherine de Sienne qui voulaient s'établir en communauté; « mais jusqu'ici, ajoutait-on, elles n'ont pu y réussir faute de ressources. » Or, cette dame cherchait elle-même des Sœurs du Tiers-Ordre dans le but de leur laisser une partie de sa fortune, pour une fondation dominicaine. On n'eut pas de peine à s'entendre. La bienfaitrice acheta une maison, fit les démarches nécessaires auprès des autorités locales : peu après, le monastère était fondé.

La pieuse chanoinesse s'intéressa toujours vivement à ces bonnes Mères : elle leur envoyait de Remiremont des provisions pour leur entretien et des dons pour leur église. Souvent même, elle venait les voir et prenait un singulier plaisir à suivre les exercices choraux.

Comme elle avait toujours montré un très grand zèle pour l'instruction et l'éducation chrétienne de la jeunesse, elle voulut que ses protégées s'obligeassent à tenir une école gratuite. Toutes y consentirent de grand cœur, et pour mettre le dernier sceau à l'entreprise, elles se disposèrent à recevoir solennellement l'habit de l'Ordre, des mains du R. P. Vincent Bosside, alors Prieur du couvent de Blainville, depuis Vicaire général de la Congrégation de Saint-Louis, premier Provincial de la Province Toulousaine après la séparation des couvents réformés, et finalement Inquisiteur de Carcassonne. Le saint Religieux passa plusieurs jours à Charmes pour instruire les Sœurs des règles et des usages de l'Ordre. De temps à autre il y revenait encore, afin de cultiver, comme un sage jardinier, ce qu'il avait si bien planté. Il eut ainsi la consolation de mettre le monastère sur le pied d'une régularité parfaite. Trois jeunes filles reçurent l'habit en même temps que les deux Mères fondatrices, et l'année suivante, le jour même de leur profession (9 janvier 1633), le P. Vincent Bosside établissait la clôture. D'autres postulantes se présentèrent à leur tour; nous citerons, en particulier, M^{me} d'Amanty, née Julie-Marguerite de Laval, ancienne dame d'honneur de la duchesse de Lorraine.

Pendant que la petite communauté jouissait en paix du bonheur de la vie religieuse, la ville de Charmes, tombée au pouvoir du roi Louis XIII, à l'époque des guerres qui ensanglantèrent la Lorraine, fut mise au pillage. Les Sœurs se retirèrent alors à Châtel, ville éloignée de deux lieues, louèrent une maison provisoire, et reprirent leurs exercices réguliers en gardant toujours la stricte clôture. Mais bientôt, privées de ressources, n'ayant plus le moyen de payer leur loyer, elles résolurent d'envoyer auprès de la duchesse de Lorraine, retirée à Paris sous la protection du Roi, M^{me} d'Amanty, devenue Sœur Pélagie de la Pénitence.

On lui adjoignit comme compagne la Mère Renée. L'une et l'autre furent très bien accueillies : la duchesse voulut même retenir près d'elle son ancienne dame d'honneur, dans l'espoir d'utiliser son concours pour une fondation du Tiers-Ordre à Paris. La Mère Renée, qui se consumait d'ennui à la Cour, revint seule à Châtel, laissant sa compagne s'occuper de l'œuvre projetée, avec quelques autres Religieuses mandées exprès de Toul. Au bout de deux ans, il fallut renoncer à l'entreprise. Les Sœurs venues de Toul allèrent fonder une maison à Rosay-en-Brie et M^{me} d'Amanty rentra à Charmes.

La V. Mère Renée, toute joyeuse de retrouver sa chère solitude,

reprit avec un nouvel élan les devoirs de sa profession, et les industries d'une charité toujours désintéressée envers les pauvres et les malades, qui venaient fréquemment la consulter. Elle vaquait, en outre, de très grand cœur, aux offices les plus vils et les plus pénibles, et se mortifiait avec tant de rigueur, qu'elle se contentait ordinairement d'un morceau de pain sec à ses repas. Pour éprouver sa vertu, la Prieure l'exerçait fréquemment à l'humilité et à l'obéissance. Avait-elle, par exemple, commencé une broderie pour l'église, la Supérieure, sur un léger prétexte, lui ordonnait de défaire son ouvrage, et la docile Mère, sans se troubler, ni s'inquiéter, recommençait le travail avec une admirable paix.

Sa dévotion envers la Très Sainte Vierge fut approuvée par un miracle signalé. Un incendie, qui prit bientôt d'inquiétantes proportions, mit un jour en émoi toute la localité. On eut immédiatement recours aux prières de nos Sœurs. Toutes se rendirent au chœur. Tandis qu'elles conjuraient avec larmes Notre-Seigneur d'arrêter le désastre, la Mère Renée, sous le coup d'une inspiration soudaine, fait passer au tour une image de Notre-Dame du Rosaire en recommandant de la jeter sur les flammes. On s'empressa de le faire. A l'instant même l'incendie s'arrêta. Et pour qu'on ne pût douter de la réalité du prodige, cette image de papier fut retrouvée intacte sous les débris calcinés. La fumée seule l'avait noircie comme pour attester le miracle d'une manière plus authentique. Nos Sœurs la firent enchâsser plus tard dans un cadre magnifique avec une inscription en lettres d'or. Les habitants de Châtel, craignant que les Religieuses, en retournant à Charmes, n'emportassent cette relique, la demandèrent pour l'église paroissiale. Il y eut de longs pourparlers. Vaincues par les instances des citoyens, nos Sœurs durent céder ; ce ne fut pas sans regrets.

La V. Mère Renée mit le dernier lustre à sa couronne par une héroïque patience, qui ne se démentit jamais au milieu de grandes souffrances et des plus rudes contradictions. Enfin, mûre pour le ciel, elle décéda pieusement l'an 1652, emportant dans la tombe l'estime sincère de ses filles et de toute la ville. Le visage de la défunte, auparavant défiguré par un cruel abcès à la gorge, reprit aussitôt sa forme, avec une expression céleste qui parut à tous comme un reflet de la béatitude dont jouissait sa sainte âme. Il fallut garder deux jours entiers sans l'ensevelir la vénérable dépouille, pour satisfaire à la dévotion du peuple, avide de la contempler.



LE MÊME JOUR

1270 — A Rimini, l'illustrissime Père AMBROISE DE FLORENCE, profès de Santa-Maria-Novella, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Le Pape Clément IV, qui portait à notre Ordre une sincère affection, tira le vénérable Religieux du couvent d'Orviété où il exerçait la charge priorale pour le placer sur le siège de Rimini. Le Père Ambroise se montra digne de la confiance du Souverain Pontife pendant les cinq ans de son épiscopat, et après avoir édifié son clergé et tout son peuple, il se reposa dans le Seigneur, l'an 1270. Son corps fut enseveli dans notre église, selon son désir. — (Pio ; Fontana).

1274 — En Lombardie, le V. Père THOMAS DE BOZOLASCO, Provincial de cette Province, choisi par le Pape Grégoire XI avec le P. Barthélemy Cherrali, de l'Ordre des Mineurs, pour aller, en qualité de Légats, traiter de l'union de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine auprès de l'empereur Jean Paléologue. Ce prince avait déjà fait publiquement, à Saint-Pierre de Rome, abjuration du schisme : mais le patriarche de Constantinople et ses adhérents refusèrent obstinément d'y souscrire. Cependant, à la vue des progrès formidables des Turcs qui peu à peu envahissaient l'empire, ils prièrent eux-mêmes leur empereur de demander secours au Pape et de renouveler l'union des deux Eglises. Le Saint-Père accueillit volontiers cette demande et députa comme nonces apostoliques les deux Religieux susdits.

On trouvera à l'Appendice le texte de la lettre qu'il leur adressa en cette occasion, ainsi qu'une autre lettre écrite deux ans plus tôt par le même Pape aux inquisiteurs des deux Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, sur les services qu'ils rendaient à l'Eglise de Dieu dans la répression des hérétiques et des Sarrasins.

Quelles furent les suites de la Légation du Père Thomas de Bozolasco ? Nous l'ignorons, ainsi que la date exacte de sa mort. Mais l'importante commission et les pleins pouvoirs qui lui furent alors conférés peuvent nous donner une juste idée de l'estime dont le saint Religieux jouissait en cour de Rome.

1275 — A Cahors en Quercy, le V. Père ARNAUD D'ORGUEL, l'un des plus anciens Religieux de la Province de Toulouse. Rempli de cet esprit primitif qui animait les dignes enfants de saint-Dominique, le V. Père rendit

à sa Province des services signalés dans la conduite de plusieurs couvents. Ce fut sous son priorat à Cahors que nos Pères, établis jusqu'alors au delà des murs, vinrent se fixer dans l'intérieur de la ville, emportant avec eux, comme un trésor, les ossements de leurs Frères décédés. Les Religieux de Montauban eurent aussi le bonheur de posséder le saint homme à la tête de leur communauté. Mais ils ne purent en jouir longtemps, car Gérard de Frachet, Provincial de la Province de Toulouse, le nomma Prieur du célèbre monastère de Pruille, l'an 1258. C'était le septième Religieux qui occupait ce poste, bien que le Père Jean de Sainte-Marie, dans son traité de la fondation de Prouille, inséré à la fin du second Livre de la Vie de saint Dominique, le nomme au sixième rang. Voici l'explication du fait. Indigné contre Guillaume Claret, lequel administra vingt ans le monastère, comme procureur et prieur successivement, et ensuite quitta l'Ordre pour entrer dans celui de Cîteaux, après avoir vainement tenté d'entraîner les Sœurs dans sa défection, Jean de Sainte-Marie n'a pas voulu le comprendre sur sa liste et l'honorer du titre de Prieur.

Le V. Père Arnaud remplit cette charge durant six années et, s'étant retiré sur la fin de ses jours à Cahors, il y reçut le prix de ses mérites, l'an 1275.
— (B. Gui.)

1278 — A Toulouse, le V. Père PIERRE ARSIEN, originaire de Mauvoisin au même diocèse, célèbre par son éloquence. Comme il se distinguait par les vertus de sa profession parmi les plus illustres Religieux de sa Province, il reçut le titre de prédicateur général au Chapitre de Toulouse, l'an 1274. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait très saintement le couvent de Carcassonne lorsqu'on le nomma Inquisiteur (1277). Il mourut l'année suivante, en honorant cet office, l'un des plus importants de notre Ordre.
— (B. Gui.)

1303 — En Angleterre, le V. Père GUILLAUME MACLESFIELD. Il était né dans la ville de Conventer, et, ayant été envoyé au couvent de Saint-Jacques, à Paris, il y prit le grade de bachelier. Revenu dans sa patrie, il obtint à l'Université d'Oxford le titre de maître en théologie. Certains auteurs assurent qu'il eut à gouverner la Province d'Angleterre. Une chose plus certaine, c'est son élection comme définitiveur au Chapitre général de Besançon, l'an 1303. Il y assista en cette qualité, mais la mort le surprit en route à son retour. On ramena sa dépouille mortelle à Londres, où elle reçut une sépulture des plus honorables.

Le saint Pape Benoît XI, qui avait su apprécier sous son généralat les précieuses qualités du Père Maclesfield, ignorant sa fin prématurée, l'éleva à la dignité cardinalice dans la promotion qu'il fit aux Quatre-Temps de décembre de l'année 1303. Mais déjà, le V. Père était en possession, dans le

ciel, du manteau de gloire et d'honneur que ses excellentes vertus et son ardente charité lui avaient mérité.

Le Chapitre de Toulouse annonçait en ces termes, l'année suivante, la mort du savant Religieux : *Denunciamus Fratribus universis, quod tenentur ad suffragia pro Fratre Guillelmo de Maclesfield, defuncto post ipsum Capitulum, antequam ad conventum proprium pervenisset* : Nous déclarons à tous les Frères qu'ils sont tenus aux suffrages pour Fr. Guillaume de Maclesfield, mort après le Chapitre, avant d'avoir pu regagner son propre couvent.

On peut voir dans Echard la liste des ouvrages attribués au savant Religieux. — (Echard.)

1485 — A Pérouse, le R^{me} Père BARTHÉLEMY DE COMACE, d'une très honorable famille de Bologne. Il prit l'habit à seize ans et s'appliqua avec tant d'ardeur aux pratiques de la vertu et aux exercices des lettres que, contrairement à l'usage de la Congrégation de Lombardie, on le fit Maître en théologie avant sa quarantième année. Il fut deux fois successivement Prieur de Bologne, régent des études, enfin Vicaire général de toute sa Congrégation. Dans ces divers emplois, le V. Père fit briller une rare prudence et une juste rigueur, tempérée toutefois par des exhortations toutes paternelles et de salutaires exemples. Il laissa une haute estime de sa vaste érudition dans sa manière d'interpréter saint Thomas. Sa méthode d'enseignement, claire, pénétrante et subtile, le ton même de sa voix et jusqu'à son maintien imprimaient à ses leçons un cachet tout particulier. De même dans les charges de l'Inquisition qui lui furent confiées, on remarqua sa constance et son indomptable énergie à poursuivre les hérétiques et leurs détestables doctrines.

A la mort du R^{me} Père Salvi Casseta de Palerme, le cardinal Olivieri Caraffa, très désireux de placer à la tête de l'Ordre, dont il était le Protecteur dévoué, un homme capable d'affermir et de développer le bien inauguré sous le généralat précédent, demanda au Vicaire de Lombardie un sujet digne de répondre à ses vues. Celui-ci, après en avoir conféré avec son conseil, lui indiqua Barthélemy de Comace comme le Religieux le plus méritant, et, sur la présentation du cardinal, le Pape Sixte IV l'institua immédiatement Vicaire de tout l'Ordre. Mais quand les Pères du Chapitre, convoqués à Rome pour l'élection du Maître Général, se réunirent le samedi de la Pentecôte, 6 juin 1484, ils ne trouvèrent devant eux qu'un seul candidat, le Vicaire général, proposé par le Pape lui-même. En présence d'une situation qu'ils jugèrent anormale, ne se croyant pas suffisamment libres, tous préférèrent se retirer sans procéder au vote.

Peu après, Sixte IV vint à mourir. Son successeur, Innocent VIII, rappela à Rome les Pères capitulaires, et, le 9 octobre de la même année, un certain nombre d'entre eux donnèrent leurs voix au Père Barthélemy de Comace, qui

fut élu trente-troisième Général de l'Ordre. Cette élection n'avait point été unanime, car plusieurs des membres du Chapitre, redoutant la sévérité du V. Père, refusèrent de lui accorder leurs suffrages. En outre, elle avait été placée à une date irrégulière, contrairement à l'usage observé jusqu'alors.

Le R^{mo} Père Barthélemy de Comace était âgé seulement de quarante-six ans. Considérant les devoirs imposés par ses nouvelles fonctions, il se hâta de faire la visite des Provinces d'Italie. Il venait de parcourir le royaume de Sicile, et, traversant la Toscane pour se rendre en Lombardie, s'arrêta à Pérouse. La mort le surprit dans cette ville, alors ravagée par la peste, dans les premiers jours du mois d'août 1485, neuf mois seulement après son élection. Le V. Père avait eu le temps d'obtenir plusieurs privilèges pour sa chère Province de Lombardie et de faire don au couvent de Bologne d'un bras du B. Albert le Grand, que son prédécesseur avait lui-même rapporté de Cologne.

Echard cite différents opuscules laissés par le savant Général. — (Pio ; Echard.)

1500 — A Rome, le R^{mo} Père JOACHIM TURRIANI, trente-cinquième Maître Général, originaire de Venise et profès du couvent des SS. Jean et Paul de la même ville. Après son noviciat, il fit ses études de philosophie et de théologie et se rendit extrêmement habile dans les langues hébraïque, grecque et latine, à tel point qu'il y en avait fort peu qui l'égalassent et pas un qui le surpassât. Ses cours terminés, il enseigna publiquement et avec beaucoup de gloire la métaphysique à Padoue et illustra d'un riche commentaire la physique d'Aristote. Son admirable abstinence lui ménageait un temps précieux : on s'étonnait même de le voir jouir d'une si bonne santé avec un régime aussi austère, bien que l'expérience démontre que la frugalité est la source de la vie, suivant cet axiome de la médecine : *Natura paucis contenta est* : « la nature se contente de peu », et cette autre maxime : *Si vis esse sanus, sit tibi parca manus* : « Si tu veux être sain, retiens ta main », c'est-à-dire ne fais pas grande dépense pour la table.

Elu Provincial de sa Province, qu'on appelait alors la Basse Lombardie, il assista au chapitre général de Sienne l'an 1462, et rappelé une seconde fois à la même charge, il reçut dans son couvent des SS. Jean et Paul de Venise le chapitre qui s'assembla en 1487 pour l'élection du Général. Le choix unanime des électeurs tomba sur lui, et pendant les treize années de son gouvernement, il ne démentit pas les espérances qu'il avait fait concevoir à ses Frères. Le V. Père avait alors soixante et onze ans : malgré son grand âge, il visita plusieurs Provinces, réunit un chapitre au Mans (1491) et en présida deux autres à Ferrare (1494 et 1498).

Ce fut sous son généralat qu'on éleva au rite Tout Double les fêtes des Apôtres, des Evangélistes et des Docteurs, et qu'on érigea la Congrégation de

Toscane avec les couvents de Rome, Pise, Sienne, Viterbe, La Quercia, *San Marco* de Florence, etc., couvents revenus depuis à la Province Romaine ou à la Congrégation de Lombardie.

Mais une tache s'étend sur la mémoire du R^{mo} Père Joachim Turriani : il prit part, en qualité de juge, à la condamnation de Jérôme Savonarole. Il est vrai, on peut alléguer pour son excuse qu'il n'eut point précisément à porter de sentence, la sentence étant déjà prononcée par Alexandre VI, et que son rôle dans cette douloureuse circonstance, — rôle purement passif — lui fut imposé d'office et contre son gré. Quoi qu'il en soit, le V. Père se trouva dans une situation exceptionnellement délicate. Envoyé à Florence au titre de commissaire apostolique avec François Ramolino, auditeur du gouverneur de Rome, il arriva dans cette ville le 19 mai, et le 23 la sentence capitale était exécutée.

Eut-il la faiblesse de céder aux clameurs des ennemis de Savonarole ? se méprit-il sur la conduite et les intentions de l'illustre accusé ? Nous pensons plutôt que, forcé d'obéir et trouvant le procès déjà fabriqué par la haine des autres juges et par la malice des faux témoins, il ne put ni en faire voir la fourberie ni en découvrir la méchanceté.

Il comprit son erreur à l'attitude des Pères pendant la célébration du second Chapitre de Ferrare, et mieux encore à celle des Ferrarais, qui évitèrent de faire les largesses accoutumées. Ce souvenir empoisonna le reste de son existence ; jamais plus on ne le vit souriant, il s'éteignit après trois années passées dans une morne tristesse. Le V. Père avait atteint 84 ans, aussi sain d'esprit et de jugement qu'un homme dans la maturité de l'âge. Il fut inhumé dans le chœur de la Minerve, près de Léonard Mansueti, l'un de ses prédécesseurs.

Sa mort laissa de sincères regrets dans l'Ordre où il était aimé et vénéré, n'ayant jamais été fâcheux qu'envers ceux qui s'écartaient du droit chemin, et tout rempli de charité et de tendresse à l'égard des Religieux fidèles. C'est ce que nous apprend la petite chronique insérée à la fin des Constitutions. Nous y lisons cet éloge : *Hic Pater dulcissimus et humanissimus in benignitate et charitate Ordinem gubernavit, nulli molestus nisi malis, omnibus bonis bonus.*

Le nouvel auteur de la Bibliothèque de l'Ordre ajoute que Joachim Turriani était un « homme d'une vertu accomplie, possédant dans son intégrité l'esprit primitif de l'Ordre, et sachant rehausser par son insigne gravité et sa modestie religieuse ses paroles, ses gestes, sa démarche et toutes ses actions » : *Vir absolutissimae virtutis, ac priscoe integritatis, gestum, incessum, verba, insignis quaedam gravitas et modestia exornabat.* « Il aima singulièrement la pauvreté, est-il dit encore, surtout dans ses habits, s'étudiant à la pratiquer de telle sorte qu'il évitait soigneusement le superflu et se faisait même un plaisir extrême de manquer, à l'occasion, du nécessaire. » *Paupertati studuit, et maxime in vestitu. Non modo nihil unquam superflui affectabat, sed ipsis interdum carere necessariis in jucundissimis habebat.* — (Mich. Pio ; Echard.)

1500 — A Palerme, le V. Père DOMINIQUE DE BRESCIA, inquisiteur zélé, surnommé le marteau des hérétiques et le fléau des apostats dans les Provinces d'Italie. Il florissait l'an 1500. — (Lopez.)

155. — A Séville, au couvent de Saint-Paul, le V. Père MICHEL DE SAINTE-MARIE, digne des beaux noms qu'il portait par les qualités de son esprit et par ses mœurs angéliques. Au collège de Saint-Grégoire, à Valladolid, on le citait comme le modèle des étudiants, et tous le regardaient comme un saint. De retour dans son couvent, il marcha jusqu'à la mort dans les sentiers de la perfection.

Huit ans après son décès, son corps fut trouvé intact, flexible et exhalant un parfum céleste, bien qu'il eût été déposé dans un caveau humide, rempli d'eau une grande partie de l'année. — (Lopez.)

1628 — A Langeac, la très vertueuse Sœur ANGÉLIQUE DE LA ROQUE. Ayant eu l'avantage d'être élevée par la Séraphique Mère Agnès de Jésus, alors maîtresse des novices, elle profita si bien de ses grands exemples, qu'elle vécut dans une admirable ferveur d'esprit et mérita enfin, par une sainte mort, d'aller tenir rang dans les chœurs angéliques. — (*Mém. de Langeac.*)

1628 — A Valence, en Espagne, la V. Sœur MARGUERITE DE BLEDA, vierge d'une contemplation très relevée, d'une mortification rigoureuse et d'une générosité qui lui faisait remporter de fréquentes victoires sur les démons. Tels sont les éloges que lui décernent les actes du Chapitre général de Rome de 1628, ajoutant qu'elle était fidèle imitatrice de sainte Catherine de Siègne.





II AOUT

La Bienheureuse JEANNE D'AZA

Mère de notre glorieux Patriarche S. Dominique()*

(DOUZIÈME SIÈCLE)



vrai dire, la sainteté d'un serviteur de Dieu ne dépend en aucune sorte des qualités morales de ceux qui lui ont donné le jour. Cependant, tout le monde en convient, la transmission avec le sang de certaines vertus héréditaires n'est pas moins comme une prédisposition originelle à la sainteté. L'Écriture relève le mérite du prophète Samuel par la foi et la piété de ses parents. Elle commence l'éloge de saint Jean-Baptiste en disant que Zacharie et Elisabeth, son père et sa mère, étaient tous deux justes devant le Seigneur, marchant d'un pas irréprochable dans la voie des préceptes et de la justice. Ainsi plut-il au Tout-Puissant d'orner de sublimes vertus les parents de notre fondateur, saint Dominique, qui devait être Samuel par son éducation sous la discipline de l'Eglise, et Jean-Baptiste par l'austérité de sa vie et la ferveur de ses prédications.

Les biographes du treizième siècle appellent Félix de Guzman, père de notre glorieux Patriarche, « un homme religieux, pieux, vénérable », et plusieurs font observer qu'au jour de ses funérailles, on lui rendit certains honneurs réservés d'ordinaire à des personnages morts en odeur de sainteté.

Quant à sa mère, Jeanne d'Aza, ce n'est pas seulement l'histoire qui la dépeint comme une femme accomplie, c'est la sainte Eglise qui

nous la montre parvenue à l'héroïsme des vertus chrétiennes, digne en conséquence de recevoir les honneurs de l'autel. Il est donc juste que nous réunissions dans un récit fidèle les témoignages de louange filiale laissés par nos écrivains à la mémoire de la B^{se} Jeanne d'Aza. Ces témoignages, malheureusement rares, sommaires, transmis à la postérité avec cette sobriété de détails habituelle aux hagiographes du moyen âge, ne seront pas moins de nature à nous édifier. Les chrétiens de toute condition y trouveront un modèle achevé des trois grands devoirs imposés à tout homme ici-bas : devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. Les femmes chrétiennes et mères de famille y apprendront, en outre, comment satisfaire aux obligations spéciales qui leur incombent, de régler sagement leurs maisons et d'élever leurs enfants selon Dieu.

I. — A égale distance environ d'Aranda et d'Osma, dans la Vieille Castille, sur un plateau que termine, au nord-est, la première chaîne des montagnes de la province de Burgos, apparaît un village antique, appelé de son vrai nom *Caleruega*, et, dans la langue plus douce des historiens, Calaroga.

Il est adossé à une colline, d'où l'œil embrasse un immense horizon. Quoique sévère, même un peu sauvage, le site ne laisse pas de présenter un charme particulier, quelque chose de suave et de fort, rappelant, disent les voyageurs, les Saints Lieux de la Palestine. Vers le sommet de la colline s'élevait, au moyen âge, un château féodal, dont il reste encore certains vestiges, entre autres une tour de guerre, très massive, à la forme carrée, où sont incrustées des armoiries seigneuriales. Le peuple, organe de la tradition, désigne ces débris du passé sous le nom de *Palais des Guzman*. Tout autour s'étendent les vastes constructions d'un monastère de Religieuses Dominicaines, fondé en 1266 par Alphonse X, le Sage, roi de Castille et de Léon.

C'est sur ce coin de terre isolé que naquit le Patriarche des Frères Prêcheurs, c'est là que vécut et mourut la noble et sainte femme qui fut sa mère.

D'après Jean de Sainte-Marie, la B^{se} Jeanne d'Aza était une fille de la maison ducale de Bretagne : l'auteur prouve son assertion par des raisons qui lui semblent convaincantes. Mais la tradition de l'Ordre, s'appuyant de préférence sur Castillo, écrivain espagnol du xvi^e siècle, assigne à la Bienheureuse une autre origine.

Son père, Don Garcia Garciez, quatrième du nom, descendait

d'une race fameuse par sa noblesse et par d'importants services rendus au pays. Il était grand maréchal de Castille, majordome, précepteur, tuteur et curateur du roi Alphonse IX, le Noble. Son père à lui-même, comte de Cabrera et d'Aza, mourut dans la bataille d'Uclès, en 1108, avec le Seigneur Infant, dont il était le gouverneur. Don Garcia IV épousa Doña Sanche Bernadez de Transtamare, elle aussi d'illustre lignée, et en eut trois fils, et une fille, Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique.

Selon les conjectures les plus probables, Doña Jeanne naquit vers 1140, au château d'Aza, près d'Aranda-sur-Duero. Son enfance s'écoula dans une parfaite innocence et une tendre piété. Les détails manquent, il est vrai; mais, comme c'est une loi à peu près sans exception, qu'on ne s'élève pas du premier coup au faite de la perfection, il ne saurait être douteux que la jeune enfant, prévenue de la grâce et fidèle à y correspondre, n'ait commencé, dès l'aube de sa raison, à disposer en son cœur ces ascensions mystérieuses par lesquelles, au langage du Psalmiste, l'âme chrétienne monte chaque jour de vertu en vertu. La sainteté, d'ailleurs, était comme un apanage de famille dans la maison d'Aza. Les Garciez avaient déjà donné des saints à l'Eglise et devaient lui en donner encore. Sans parler de Jeanne elle-même, nommons le fils de Blanche de Castille, saint Louis, roi de France; saint Ferdinand, roi d'Espagne; le V. Martin de Huerta, évêque; le B. Pierre, fondateur de l'Ordre militaire de Saint-Jacques de l'Epée.

Parvenue à l'âge nubile, Jeanne d'Aza épousa Don Félix, fils du comte Rodrigo Nuñez de Guzman.

Certains auteurs ont vu dans le nom de Guzman l'indice d'une origine normande ou anglo-saxonne, et pour appuyer leur dire, font remarquer que, d'après la tradition, Dominique avait la physionomie blonde des races du Nord. D'autres, en dressant l'arbre généalogique des Guzman, leur donnent pour souche en Espagne un seigneur breton, nommé Guillaume, proche parent des comtes de Bretagne, venu vers 1040, avec d'autres gentilshommes de l'Armorique, mettre son épée au service de Ferdinand le Grand, roi de Castille, alors en lutte avec les Maures d'Espagne. Après de nobles exploits, Guillaume Guzman, autorisé à s'intituler comte de Roa, s'établit au village de ce nom, bâtit ensuite le château de Caleruega, épousa la fille d'un de ses compagnons d'armes, breton comme lui, et devint la tige de l'illustre famille des Guzman. Il eut pour fils Don Alvarez Diaz, l'un des plus

fidèles défenseurs du roi Garcias, attaqué par son frère Don Sanche, en 1066. Nuño de Guzman, fils d'Alvarez, ayant pris une part brillante aux victoires d'Alphonse VI sur les Maures, et notamment au siège de Tolède, l'an 1085, fut élevé par ce prince à de très hautes charges. Son fils, Don Rodrigue, devint, pour d'éminents services, le gendre du roi Alphonse VIII, et eut deux fils : Don Alvarez Diaz Rodrigue, et Don Félix Ruiz de Guzman, l'époux de Jeanne d'Aza.

La généalogie qu'on vient de lire est extraite d'un manuscrit de Prouille, rédigé en 1646 par le P. Cambefort, dominicain, curé de Fanjeaux, et paraît conforme aux données de l'histoire; quant à l'origine bretonne du premier des Guzman, elle n'est pas aussi certaine. Disons-le plutôt, la majorité des écrivains font des ancêtres paternels de saint Dominique des seigneurs complètement espagnols, mais appelés d'un nom emprunté aux Visigoths. On sait, en effet, que les conquérants de la péninsule hispanique, en introduisant dans leur nouveau royaume les coutumes féodales, imposèrent leurs noms originaires aux familles aristocratiques de la race vaincue. Le nom de Guzman se trouve mentionné dès le ix^e siècle dans un acte public.

Si la famille de Guzman, pour sa noblesse antique, a pu marcher de pair avec la maison d'Aza, elle a pareillement rivalisé avec elle pour ses héros de sainteté. En dehors de saint Dominique et du B. Mannès, l'Eglise a placé sur les autels plusieurs de ses membres : un saint Raymond, martyr; des BB. Cristobal et Vasco de Guzman, Rodrigue de Guzman, abbé de Silos; Jean de Guzman, archevêque franciscain.

Modèle lui-même des vertus chrétiennes, Don Félix, seigneur de Caleruega, vit se réaliser dans sa personne, non moins que dans son nom, cet oracle de l'Esprit saint : « Heureux l'homme qui s'unit à une femme vertueuse. » Eccli. xxvi, 1.

La B^{ne} Jeanne, en effet, était une copie vivante de la femme forte du Livre des Proverbes. A la beauté du corps et aux charmes de l'esprit elle joignait une piété solide et une remarquable énergie pour le bien. Loin de se laisser éblouir par les dons de la nature et de la grâce que la Providence lui avait départis dans une si large mesure, elle ne songea qu'à les rapporter à Dieu. Jamais le monde n'avait eu pour elle aucun attrait, et, dès les premiers jours de son mariage, elle s'appliqua fidèlement aux devoirs de son nouvel état. La noble châtelaine relevait la splendeur de son rang par une humilité sincère, et surpassait en simplicité et modestie jusqu'aux femmes attachées

à son service. Tout le temps que lui laissaient les soins domestiques, elle le consacrait à la prière et aux œuvres de charité. On la voyait alors passer des nuits en oraison, entreprendre des pèlerinages à des sanctuaires vénérés, ou bien descendre dans la chaumière du pauvre et y porter, avec l'aumône matérielle, les consolations de la foi. Un ancien auteur raconte comme il suit un prodige opéré par Dieu pour récompenser la charité de sa servante.

« Peu avant la naissance du B. Dominique, Jeanne d'Aza ayant achevé de distribuer aux indigents un tonneau d'excellent vin, fut saisie de frayeur à la pensée d'avoir commis un acte de nature à contrister son époux. Agenouillée dans le cellier même, témoin de ses prodigalités, elle fit à Dieu cette touchante prière : « Seigneur « Jésus, bien que je ne mérite pas d'être exaucée, je vous conjure ce-
« pendant d'avoir pitié de moi, au nom de votre serviteur, le cher
« petit enfant que je porte en mon sein et que j'ai consacré à votre
« service. » La prière n'était pas terminée, que le tonneau se trouva miraculeusement rempli. »

Tant de bonnes œuvres attiraient sur le château de Guzman les grâces les plus précieuses. Jeanne, bénie de Dieu, ne tarda pas à goûter les joies de la maternité.

Ses deux premiers enfants, Antoine et Mannès, « vrais vases d'élection », au dire de Constantin d'Orviéto, furent de sa part l'objet d'un soin jaloux. Avant même le complet épanouissement de leur raison, elle sema dans ces jeunes âmes la crainte de Dieu, l'horreur du mal, le détachement des biens terrestres et l'amour des pauvres. A l'école d'une si sainte mère, l'un et l'autre contractèrent des habitudes précoces de piété, et, parvenus à l'heure d'orienter leur vie, sacrifièrent avec joie les avantages de la naissance et de la fortune pour embrasser le ministère des autels. Antoine, nous l'avons dit dans la biographie du B. Mannès, son frère, consacra son sacerdoce au service des malades ; sa mort fut sainte, et sa tombe, suivant Thierry d'Apolda, glorifiée par le miracle. Quant à Mannès lui-même, le culte religieux qu'il reçoit dans l'Ordre des Prêcheurs, dont il fut l'un des seize premiers profès, témoigne hautement en faveur de sa sainteté. (1)

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 30 juillet. »

II. — Cependant, Jeanne d'Aza allait une troisième fois être mère.

Au premier soupçon qu'elle eut de son bonheur, la Bienheureuse redoubla de vigilance sur elle-même et de recueillement. Désireuse de ne transmettre que des impressions salutaires à l'enfant qui devait naître de son sein et qu'elle avait mission de former à la vertu, elle se tourna vers le ciel et offrit son fils à Dieu.

Cette oblation eut lieu à Silos, devant les reliques d'un saint abbé, appelé Dominique.

Fils de berger, et entré tout jeune dans l'Ordre bénédictin, Dominique avait gouverné successivement le monastère de Saint-Emilien, dans les montagnes de Celtibérie, et celui de Saint-Sébastien à Silos. Il sut rendre à cette antique abbaye sa splendeur première, et y mourut plein de jours et de vertus, le 20 décembre 1074. Presque aussitôt, le monastère de Saint-Sébastien prit le nom de son réformateur, et le tombeau de Dominique devint un lieu de pèlerinage des plus fréquentés. Malades et infirmes y trouvaient leur guérison. Les tristes victimes de la cruauté mauresque ressentaient tout spécialement la protection du saint abbé. On les voyait apporter de toutes parts à Silos leurs entraves rompues ; de là ce dicton populaire : « Tu n'auras pas assez des chaînes de saint Dominique. » Les jeunes épouses, près de devenir mères, venaient aussi se recommander à ce tout-puissant intercesseur.

Notre Bienheureuse s'achemina donc vers Silos, et son empressement fut d'autant plus vif qu'avant de concevoir l'enfant béni, elle avait été frappé d'un songe étrange. Il lui semblait voir s'échapper de ses flancs un petit chien tenant en sa gueule une torche ardente avec laquelle il embrasait l'univers. Inquiète d'une telle vision, elle avait hâte d'aller demander au bienheureux abbé Dominique lumière et espérance.

Après avoir franchi les quatre lieues qui séparent Caleruega de Silos, par des sentiers escarpés et rocailleux, Jeanne d'Aza se rendit immédiatement à la tombe du Saint. Pendant neuf jours, elle y multiplia ses prières, prolongeant ses veilles une partie des nuits. Des supplications si ferventes ne demeurèrent pas vaines. Dominique apparut à Jeanne, et, dévoilant à son esprit le sens prophétique de la vision, lui montra que ce chien, gardien fidèle de la maison de Dieu, et cette torche ardente, symbole du zèle apostolique, figuraient les glorieuses destinées du fils qui naîtrait d'elle, et de l'innombrable postérité religieuse que ce fils engendrerait à son tour.

Le temps a respecté l'illustre abbaye. Les enfants de saint Benoît l'occupèrent jusqu'en 1835, année de l'*exclaustracion* espagnole. Mais en 1881, une colonie de Bénédictins français, sortie de Ligugé, près Poitiers, vint s'y établir, et commença dès lors à faire monter nuit et jour vers le ciel la louange divine, interrompue un demi-siècle par le malheur des temps. Pour les reliques devant lesquelles s'agenouilla la B^{se} Jeanne, elles sont renfermées depuis 1733 dans une urne d'argent ciselé, d'un travail exquis, et présentées maintenant encore à la vénération des pèlerins. On conserve également le calice et la patène dont le saint abbé se servait à l'autel, son bâton abbatial enchâssé dans l'argent, la cellule, transformée en chapelle, où il passa de ce monde à une vie meilleure (1).

La Bienheureuse revint à Caleruega merveilleusement consolée, et, par reconnaissance pour saint Dominique de Silos, elle résolut d'appeler Dominique l'enfant qu'elle mettrait au monde.

Ces événements se passaient l'an de l'Incarnation 1170 : Alexandre III occupait le siège de saint Pierre, Frédéric I^{er} Barberousse tenait en Occident le sceptre impérial, Manuel Comnène commandait en Orient, Louis VII régnait en France, Henri II en Angleterre, Sanche VI en Navarre, et la Castille avait pour souverain Alphonse IX, le Noble.

Le château dans lequel notre Père saint Dominique vint à la lumière est remplacé, avons-nous dit, par un monastère de Religieuses dominicaines. Devant le chœur de l'église, s'élève un gracieux monument, entouré d'une balustrade et encadrant une fort belle statue du Patriarche des Prêcheurs. C'est la chapelle de la *Cuna* ou du *Berceau*, construite à l'endroit même où naquit le grand fondateur. Une intervention céleste désigna cet emplacement. « On connaissait, dit Rodrigue de Cerrate, la demeure où Dominique avait vu le jour, mais on ignorait absolument le lieu précis de sa naissance. Or, voici que tout à coup s'ouvrit le toit de la maison des Guzman. Le palais fut complètement inondé, sauf l'endroit où était né Dominique. En vain sur ce lieu privilégié on répand de l'eau en abondance : cette eau est rejetée par une force surnaturelle. » Les témoins du prodige résolurent aussitôt d'édifier un oratoire ; en attendant, une simple pierre indiqua la place miraculeuse-

(1) Voir sur le *Baculo del Santo* une intéressante notice publiée par Dom A. Guépin, abbé actuel de Silos.

ment révélée. Dieu opéra dans la suite une nouvelle merveille, en faisant jaillir une source cristalline dont les pèlerins boivent avec dévotion l'onde bienfaisante.

Cependant, la pieuse mère voulut procurer sans retard à son fils le sacrement de la régénération. Ecoutons Thierry d'Apolda.

« Porté aux fonts baptismaux selon l'usage, l'enfant nouveau-né fut sanctifié par la bénédiction sacerdotale et marqué de l'onction salutaire du chrême. Il fut baptisé au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; et, par l'inspiration de Celui dont le nom est le Seigneur, *Dominus*, on l'appela Dominique — ressemblance du Seigneur. Une noble dame, sa mère spirituelle, aperçut au front de l'enfant une étoile radieuse dont l'éclat illuminait le monde entier. »

L'église paroissiale, dédiée à saint Sébastien, subsiste encore; mais la cuve, de marbre blanc, dans laquelle Dominique avait été lavé de l'eau sainte, fut transférée au couvent de Valladolid, pendant que les Pères y tenaient le Chapitre général en 1605, et servit pour le baptême de l'Infant d'Espagne, plus tard le roi Philippe IV. Elle se trouve maintenant à Madrid et n'a d'autre usage que pour le baptême des princes et princesses de la famille régnante.

L'étoile mystérieuse sembla laisser son reflet sur le visage du saint Patriarche. « Une certaine splendeur, disent les plus anciennes chroniques, brillait entre ses cils, et attirait à lui le cœur de ceux qui le regardaient. »

A la lumière de si augustes présages, Jeanne d'Aza pouvait pres sentir ce que l'avenir réservait de gloire et de sainteté à ce fruit béni de ses entrailles. Aussi ne voulut-elle point le confier aux soins d'une nourrice étrangère.

« Elle-même, dit encore Thierry d'Apolda, elle-même l'allaita; elle le sevrà, elle le vit grandir avec joie. Lorsqu'il était encore au berceau, un essaim d'abeilles vint un jour voltiger autour de sa bouche, emblème de la divine sagesse qui devait plus tard couler de ses lèvres. Tout jeune encore, il quittait son lit en secret, et, comme sa couche lui semblait trop molle; il étendait sur la terre nue ses membres délicats. Il conserva assidûment pendant sa vie cette habitude de son enfance. » — « On eût dit, observe à ce sujet le Père Lacordaire, qu'il connaissait déjà la misère des hommes, la différence de leur sort ici-bas, et que, prévenu d'amour pour eux, il souffrait d'avoir un lit meilleur que le dernier d'entre ses frères; ou bien qu'initié aux secrets du berceau de Jésus-Christ, il voulait se faire une couche semblable à la sienne. »

Deux vertus, en effet, prirent principalement possession de l'âme de Dominique, dès le début de son existence : la compassion pour les malheureux et l'amour de Notre-Seigneur. Mais à qui en fut-il redevable ? — Après Dieu, à sa mère, la B^{se} Jeanne d'Aza.

« La compassion, dit Rodrigue de Cerrate, grandissait à vue d'œil dans ce jeune cœur ; on eût cru qu'il en avait puisé le secret dans le sein de sa mère. »

Thierry d'Apolda écrit de son côté : « Dès qu'il le put, avant même d'être sorti de la première enfance, Dominique apprit de l'exemple de ses parents à visiter les églises et à honorer Dieu. »

La Bienheureuse n'avait pas attendu que l'enfant fût capable de marcher pour le conduire devant les reliques de son patron, le saint abbé de Silos. Au rapport de la tradition, quelques semaines seulement après l'avoir mis au monde, elle se rendit à l'abbaye, accompagnée de son vertueux époux, et tous deux, comme Marie et Joseph présentant l'Enfant Jésus au temple, offrirent leur fils au Seigneur devant l'autel du B. Dominique. Le supérieur du monastère, le vénérable abbé Paschase, célébra la messe d'action de grâces. Quand vint, pour le prêtre, le moment de se tourner vers le peuple avant les oraisons, son regard tomba inopinément sur le petit Dominique, et au lieu des paroles liturgiques *Dominus vobiscum*, il se prit à dire, à l'adresse de l'enfant : *Ecce reparator Ecclesiae*, « voici le réformateur de l'Eglise. » S'apercevant de sa méprise, il voulut la corriger ; mais par trois fois les mêmes paroles revinrent sur ses lèvres : *Ecce reparator Ecclesiae*. Informé du prodige, l'évêque d'Osma n'hésita point à le présenter aux pieux parents comme un signe manifeste que leur fils avait été choisi de Dieu pour réformer un jour les mœurs du peuple chrétien.

Jeanne d'Aza allait encore avec Dominique visiter la tombe d'un autre saint, le B. Pierre d'Uclès, son grand-oncle. L'on peut croire à un séjour fréquent ou prolongé de la mère et du fils dans cette petite ville, car on y montre encore « l'ermitage de la B^{se} Jeanne », plus loin « la fontaine de saint Dominique », enfin un vaste enclos surnommé « le jardin du Saint ». Le monastère d'Uclès resta jusqu'en 1835 l'une des résidences principales des chevaliers de Saint-Jacques de l'Epée, dont il fut le berceau. Les Pères Jésuites, qui l'occupent aujourd'hui, conservent fidèlement des traditions à eux transmises par les habitants du pays.

Nous ne pouvons, faute de détails, suivre la Bienheureuse dans les

formes variées de son enseignement maternel ; mais, il est facile de nous en faire une idée. Maintes fois, sans aucun doute, la sainte femme, plaçant devant ses genoux son petit Dominique, eut soin de lui inculquer les principes fondamentaux de toute bonne éducation. Sans lui révéler en entier, de crainte d'aiguiser la pointe de l'amour-propre, les présages heureux qui avaient salué sa naissance, elle lui apprenait que tout homme a une mission providentielle ici-bas, et qu'il doit se préparer, dès sa tendre jeunesse, à remplir les fins pour lesquelles Dieu le créa. Et le saint enfant ouvrait son âme à des paroles si pleines de sagesse et d'onction, et ses yeux, ne rencontrant que des exemples de vertu, laissaient pénétrer profondément les exhortations de la mère. C'est ainsi que, nourri de pures et saines maximes, il progressa de jour en jour et atteignit sa septième année. A cet âge, une nouvelle phase allait s'ouvrir pour lui : une éducation virile devait succéder aux douces leçons de la tendresse maternelle ; il fallait, suivant l'usage des grandes familles, que le jeune Dominique allât, sous un toit étranger, demander la science indispensable à l'esprit et cette formation du caractère que réclament les exigences de la vie sociale. Inspirée par sa foi, la B^{re} Jeanne souhaitait pour son fils le maître le plus apte à lui communiquer tout ensemble, et les éléments des connaissances humaines, et le zèle pour l'acquisition des plus hautes vertus. Le ciel servit merveilleusement ses desirs.

L'église de Gumiel d'Izan, voisine de Caleruega, et lieu de sépulture des Guzman, avait, en ce temps-là, pour archiprêtre un frère de la Bienheureuse. Pasteur selon le cœur de Dieu, homme vénérable, chez qui l'éclat du sang se trouvait rehaussé par la droiture d'âme, la prudence, la science, la charité, une généreuse piété, le curé de Gumiel était vraiment digne de diriger l'éducation de son neveu et prêt à remplir sa tâche avec un dévouement sans bornes. C'est entre ses mains sacerdotales que Don Félix et Doña Juana remirent leur plus cher trésor.

On le conçoit aisément, Jeanne d'Aza ne se sépara de son enfant qu'à regret, et non sans lui avoir donné la double sauvegarde de ses conseils et de sa bénédiction. Elle pouvait se rassurer, sans doute, à la pensée que son frère, le vertueux archiprêtre, poursuivrait, avec plus d'efficacité encore qu'elle-même, l'œuvre délicate commencée sous de si favorables auspices ; néanmoins, cette mère sage et chrétienne ne se désintéressa point totalement. Sa sollicitude vigilante ne laissait pas de surveiller les progrès du jeune Dominique dans les

lettres et dans la vertu. Comme la mère de Samuel, elle devait, nous ne sommes pas téméraires de le croire, à des époques marquées, se transporter à Gumiel d'Izan avec son époux; là, renouveler à l'aimable écolier ses encouragements maternels, et recueillir, avec des larmes de joie, de la bouche de l'homme de Dieu chargé de cette éducation modèle, l'assurance que la nature et la grâce travaillaient de concert à faire de son élève un grand saint.

III. — En transmettant les noms des trois fils qui, par leur sainteté, furent la gloire la plus pure de Félix et de Jeanne, les historiens n'ajoutent pas en termes formels s'il naquit d'autres enfants de l'union des deux époux. Une phrase de Gérard de Frachet le donne pourtant à entendre. « Les BB. Mannès et Dominique, dit cet écrivain si rapproché des sources, eurent deux neveux qui vécurent dans l'Ordre d'une manière sainte et digne de tout éloge (1). » Il est certain, par ailleurs, que le nom de Guzman s'est perpétué en Espagne jusqu'à nos jours en d'illustres familles, et s'est allié, par des mariages, au nom de plusieurs souverains d'Europe (2).

Jeanne d'Aza continua donc auprès de ses autres enfants son œuvre d'éducatrice chrétienne et, par ses admirables exemples, fut pour eux, non moins que pour ses domestiques et tous les habitués de sa maison, une leçon vivante des plus sublimes vertus.

D'après un docte historien, la demeure des Guzman, grâce à la sage ordonnance qui régnait dans la famille et aux coutumes religieuses des maîtres, ressemblait plutôt à un monastère qu'à un palais. Tout en y maintenant la magnificence convenable au rang des seigneurs qui l'habitaient, on en avait banni la vaine ostentation, et ce raffinement d'un luxe qui, sous le titre spécieux de bienséances sociales, devient trop souvent pour les fils des nobles un dangereux écueil. Leur esprit,

(1) Duo vero nepotes eorum in Ordine sancte et laudabiliter vixerunt. *Vitas Fratrum*. Part. 2, cap. 1.

(2) Les souverains unis par les liens du sang à la famille de saint Dominique sont, d'après Moralès, Alphonse XI, roi de Castille, Henri II, Henri III, Jean I^{er}, Ferdinand, roi d'Aragon, Jean II, Ferdinand le Catholique et Isabelle la Catholique, Jean III, les empereurs Ferdinand, Charles-Quint, Maximilien, Rodolphe, les rois d'Espagne Philippe II et Philippe III, etc... (Voir Ambroise Moralès, généalogiste et historiographe du roi catholique Philippe II. — Cet auteur estime, d'après les documents qu'il a eus entre les mains, que Don Félix, père de saint Dominique, était de la branche aînée des Guzman. T. III, p. 332.)

séduit dès l'enfance par le spectacle d'une pompe frivole, se fait une idée fausse de la vraie grandeur, et croit volontiers qu'elle dépend du nombre des serviteurs, de la somptuosité de la table et de ces mille superfluités propres uniquement à alimenter l'orgueil. Ce n'est pas que les personnes de rang élevé ne puissent user, dans le vêtement et le train ordinaire de la vie, d'une plus grande distinction que la foule du vulgaire; mais cette distinction elle-même, pour rester dans l'ordre providentiel, doit être réglée par la prudence chrétienne. C'est précisément la sage et judicieuse modération qui se pratiquait au château de Caleruega, et dont Jeanne d'Aza était la première initiatrice. L'expérience quotidienne nous apprend que, dans la répartition des devoirs et des charges au foyer domestique, la femme a la part principale en ce qui regarde l'ordre intérieur de la famille, c'est-à-dire la direction des serviteurs et l'éducation des enfants, le mari se réservant pour lui les occupations plus relevées et aussi plus fatigantes de l'administration des biens et autres affaires extérieures. L'expérience apprend encore que, si sage et vertueux que soit le chef de famille, jamais, ou presque jamais, ne règnera dans sa demeure un ordre parfait, si l'épouse ne concourt par elle-même à l'établir et à le conserver. Une femme vraiment chrétienne suffit à elle seule pour sanctifier sa maison, et comme ses exemples sont bien plus souvent devant les yeux des enfants et des serviteurs que ceux du chef de la famille, aussi restent-ils plus profondément gravés dans leurs âmes, et les touchent-ils beaucoup plus que les exhortations et les avis.

D'après ces réflexions, nous pouvons, sans crainte d'exagérer, ni de faire injure aux mérites personnels de Don Félix, rapporter à son épouse, la B^{se} Jeanne, la majeure partie des louanges dues à l'ordonnance intérieure du château de Guzman. De là des conséquences nombreuses; toutes favorables aux vertus héroïques de Jeanne d'Aza. Si donc elle transforma la physionomie d'un palais en celle d'une maison religieuse, qui dira les labeurs qu'il lui fallut supporter pour réussir à une entreprise aussi ardue? Si elle s'appliqua avec un soin constant à écarter l'orgueil, le luxe, l'oisiveté qui engendre le vice, et mit à la place l'honnêteté, la simplicité dans les mœurs, l'assiduité au travail, la fidélité aux devoirs religieux, il faut qu'en elle aient brillé dans un très haut degré non seulement la prudence, la vigilance, la discrétion et circonspection, nécessaires à la conduite des autres, mais, en outre, l'humilité, le mépris du monde, l'abnégation, le dévouement aux intérêts du prochain, la mortification des sens et des désirs, la justice, la

constance, la charité, le zèle pour la gloire de Dieu, en un mot, tout le cortège des vertus inhérentes à la perfection de la vie chrétienne; et nous pouvons, à l'exemple des auteurs du ^{xiii}^e siècle, résumer le tout dans cette phrase : Jeanne d'Aza fut la digne mère de saint Dominique.

C'est dans l'exercice d'une vie aussi exemplaire que la Bienheureuse passa ses dernières années, honorée de son époux, chérie de ses enfants, respectée de ses serviteurs, vénérée des habitants de Caleruega et de toute la contrée. L'époque précise de sa mort est inconnue; on pense que Jeanne retourna à Dieu, pendant le temps que son fils Dominique, ayant terminé ses humanités, étudiait les sciences sacrées à Palencia, c'est-à-dire entre 1185 et 1194.

Quelques auteurs reculent la date de ce trépas jusqu'à 1205, se basant sur certains documents d'Uclès qui, sans le dire clairement, semblent supposer l'existence de Jeanne d'Aza dans les premières années du treizième siècle. « Moins chargée d'années que de mérites, dit le P. Tournon, la Bienheureuse finit son exil terrestre par une mort précieuse aux yeux du Seigneur. L'affliction fut profonde dans toute sa famille, pleine de respect pour ses vertus et de reconnaissance pour la sainte éducation qu'elle avait su donner à ses enfants. Mais, continue le même auteur, si cette perte fut sensible à tous, nul ne la sentit plus vivement que Dominique. Le caractère de son cœur et un juste retour l'attachaient par les liens les plus tendres à une personne qui ne l'aimait pas seulement comme son fils, mais comme l'ami particulier de Dieu, et celui de ses enfants sur qui le Seigneur semblait avoir fixé ses plus favorables regards. »

IV. — Le sépulcre de Jeanne d'Aza fut creusé dans une chapelle de l'église paroissiale de Caleruega, près du portique d'entrée : son corps y demeura enseveli un certain nombre d'années. Mais, plus tard; l'on songea à transférer les ossements de la Bienheureuse à l'abbaye de Gumiel, pour qu'il reposât dans le tombeau de famille, à côté des cendres de son époux. Quelle fut l'époque de cette translation? nous ne saurions le dire. Ange Moniquez, Cistercien, et historiographe de son Ordre, en l'année 1294, donne comme un fait certain la translation du corps de Jeanne d'Aza à l'église de Saint-Pierre de Gumiel, mais n'en marque pas la date. Deux autres documents de la même abbaye en font également foi. L'un est une inscription ainsi conçue : *Hac in capella, Sancti Dominici sanctus uterque parens sepultus fuit. Illa Joanna in Sancto Paulo Penafielensi; ille Felix hic requiescit*

adhuc : « Dans cette chapelle furent ensevelis les deux saints parents de saint Dominique, savoir : Jeanne maintenant transférée à Saint-Paul de Peñafiel, Félix qui repose encore ici. »

L'autre document est un parchemin gardé dans les archives et portant ces mots : *In duobus arcubus hujusce sacelli sepulti fuere nobiles ac pii Domini D. Felix de Guzman et D. Joanna de Aza parentes inclutorum sancti Dominici fundatoris Ordinis Praedicatorum et sancti Mamertis* : « Sous les deux arceaux de cette chapelle furent ensevelis les nobles et pieux seigneurs D. Félix de Guzman et D. Juana d'Aza, père et mère des illustres saints Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, et Mamert, ou Mannès. »

Dans les premières années du ^{xiv}^e siècle, Don Jean Manuel, fils de Manuel, Infant de Castille et petit-fils de Ferdinand le Saint, rempli pour les Dominicains d'une singulière affection, leur bâtit un splendide couvent à Peñafiel, province de Valladolid, et voulut y posséder le corps de la B^{se} Jeanne d'Aza, son illustre parente. Les Cisterciens de Gumiel, malgré leur vif désir de conserver un dépôt si précieux, ne purent que s'incliner devant une demande venant de si haut. On ouvrit le lieu de la sépulture des Guzman ; on y laissa les ossements de D. Félix et du B. Mannès, mais on retira les restes de la B^{se} Jeanne, pour les transporter à Peñafiel. La translation se fit l'an 1318, sous le pontificat de Jean XXII, second pape d'Avignon. A l'approche du saint corps, le religieux prince, Jean Manuel, alla à sa rencontre à quelques milles hors de la ville, et, prenant sur ses épaules la précieuse châsse, la porta ainsi jusqu'à l'église conventuelle, au milieu du clergé, des personnes de sa maison et d'une foule énorme chantant avec allégresse des psaumes et des cantiques. Après la célébration de l'office divin et le panégyrique de la Bienheureuse, les ossements sacrés furent renfermés dans le riche monument préparé pour les recevoir, et décrit comme il suit par Lopez (1).

« A gauche du maître-autel, on voit le tombeau de la B^{se} Jeanne d'Aza, mère de N. P. saint Dominique. La châsse qui contient ses reliques repose sur deux colonnes dorées, ayant doubles chapiteaux surmontés de globes d'argent, entre lesquels sont gravées les armes de notre saint institut. Une draperie relie les colonnes et porte cette inscription : SANCTA JOANNA, MATER BEATI DOMINICI. A chaque piédestal des colonnes, un chien en relief tient dans sa gueule un flambeau,

(1) III^e partie, livre I^{er}, ch. LXXIX.

et on lit au bas : *FORMA PRÆVISUS CATULI MATRI PRÆGNANTI APPARUIT.*
 « Sous la figure d'un chien il fut aperçu de sa mère enceinte. » —
 Sur une lame de métal plaquée entre les deux piédestaux est l'inscription suivante en lettres gothiques :

HIC JACENT OSSA SANCTÆ JOANNÆ

UXORIS DOMINI D. FELICIS DE GUZMAN PATRIS BEATI PATRIARCHÆ DOMINICI
 EJUS PIÆ MEMORIÆ DICATUM A FILIIS

« Ici reposent les ossements de sainte Jeanne, épouse de messire Don Félix de Guzman, père du B. patriarche Dominique. Monument dédié par ses fils à sa pieuse mémoire. »

« Tout autour du tombeau règne une grille en fer doré, fermée à deux cadenas ; les clefs en sont serrées avec soin au dépôt du couvent. Par-dessus cette grille, deux grands rideaux à fond d'argent, doublés de damas cramoisi et garnis d'une frange d'or, couvrent tout le sépulcre que surmonte une belle statue de notre P. S. Dominique. »

V. — Le roi Ferdinand VII, qui régna en Espagne de 1813 à 1833, ayant sollicité du Saint-Siège la reconnaissance du culte rendu de temps immémorial à la B^{se} Jeanne d'Aza, un procès canonique fut instruit à cet effet, l'année 1827. Une Vie espagnole de la Bienheureuse, imprimée à Madrid en 1829, contient, d'après les pièces du procès, d'intéressants détails sur les honneurs décernés pendant six siècles à la mère de saint Dominique, et sur les faveurs miraculeuses dont Jeanne d'Aza récompensa la dévotion de ses compatriotes. Détachons de l'ouvrage les endroits les plus propres à nous édifier.

Tout d'abord, à Caleruega, où la B^{se} Jeanne passa la majeure partie de son existence et finit saintement ses jours, la vénération populaire se manifesta en visites et pèlerinages à son tombeau. Même après la translation du saint corps à Gumiel, la chapelle où il avait reposé quelque temps ne cessa pas d'être fréquentée. La dalle qui recouvrait le sépulcre fut transformée en pierre d'autel, et souvent on y célébrait la messe. Un tableau de vaste dimension, appliqué à la muraille, représentait l'archange saint Michel ayant, à droite saint Dominique, à gauche la B^{se} Jeanne avec le chien de sa vision. La chapelle était fermée par une grille devant laquelle, maintenant encore, les fidèles s'agenouillent en sortant de l'église ou en y entrant, et beaucoup y font brûler par dévotion des lampes ou des cierges.

Les Religieuses dominicaines établies à l'endroit du « Palais des Guzman » obtinrent un fragment d'os de celle qu'elles appelaient communément *la sainte mère* ; elles l'invoquaient avec confiance dans leurs nécessités, portaient en procession la vénérable relique et recevaient très souvent des grâces de santé ou autres faveurs. De tout temps aussi, les habitants de Caleruega et des localités voisines recoururent à *leur sainte Jeanne*, comme ils se plaisaient à la nommer, et obtenaient par son patronage, non seulement le remède à leurs souffrances privées, mais la cessation de fléaux publics, ainsi qu'il appert des actes du procès. A une époque dont le souvenir ne s'est pas effacé, des nuées de sauterelles s'abattirent sur le pays, le convertirent en désert, ravageant tout, arbres, plantes, moissons. De plus, cette multitude d'insectes corrompit l'air, et causa une effrayante mortalité. Les infortunés habitants des campagnes ne virent d'autre ressource que de s'adresser à leur bien-aimée *Sainte*. Ils allèrent en foule devant sa chapelle, la suppliant avec larmes et gémissements d'interposer sa médiation auprès du Très-Haut. Leur confiance ne fut pas déçue : en quelques jours les animaux nuisibles disparurent de la contrée, les champs et les prairies recouvrèrent leur fertilité, et les pauvres gens se virent affranchis des infirmités et des malheurs qui les avaient tant affligés.

La translation de la Bienheureuse à Saint-Pierre de Gumiel détermina ou accrut les honneurs religieux rendus en cette église à son illustre mémoire. Outre les documents cités plus haut, et dans lesquels le titre de *Sainte* est attribué à Jeanne d'Aza, nous en avons un témoignage récent des plus authentiques. En 1827, à l'occasion du procès, les Cisterciens de Gumiel d'Izan, avec leur abbé, Dom Joachim Canos, après avoir établi, preuves en mains, les différentes translations des saintes reliques, déposèrent sous la foi du serment que les moines, leurs prédécesseurs, avaient constamment professé pour la Bienheureuse Jeanne un culte religieux, et que sa mémoire continuait d'être entourée, dans le monastère, du plus grand respect et de la plus grande vénération.

Les Frères Prêcheurs de Peñafiel, héritiers définitifs des glorieux restes de celle qui mit au monde le fondateur de leur Ordre, regardèrent toujours la Bienheureuse comme leur mère et protectrice. Gardiens de son sépulcre, ils se firent également les zélés promoteurs de son culte. De nombreux prodiges furent opérés en ce lieu par la droite du Très-Haut, pour glorifier sa servante. Un des plus célèbres,

consigné dans les registres du couvent, se rapporte au commencement du xvi^e siècle. Une sécheresse extraordinaire désolait Peñafiel et ses environs : plusieurs mois durant, les cieus restèrent fermés, les nuages ne donnèrent pas une goutte de pluie. Tout dépérissait dans les campagnes : les semences ne levaient pas, les fruits avortaient, les sources étaient taries, des maladies épidémiques se propageaient de toutes parts : bon nombre d'habitants songeaient à fuir sous d'autres climats. Dans cette calamité publique, on eut la pensée de recourir à la protection de la B^{se} Jeanne d'Aza. Des foules considérables vinrent s'agenouiller à son tombeau, et assiégeant le monastère, conjurèrent les Religieux de retirer les saintes reliques afin de les porter en procession. Il fallut céder. On organisa une procession solennelle, à laquelle assistèrent le clergé séculier et régulier, les autorités civiles et une multitude immense accourue de toutes les contrées voisines. La châsse, posée sur les épaules des prêtres, parcourut les rues de la ville. L'air retentissait du carillon des cloches. Aux sons harmonieux des instruments de musique se mêlaient les voix suppliantes de tout un peuple, chantant des hymnes et des cantiques, et demandant à Dieu pitié, miséricorde, par l'intercession de celle qui, pendant sa vie, s'était montrée si secourable aux malheureux. Le Seigneur se laissa toucher. Bien qu'il n'y eût dans l'air aucune apparence de pluie, à peine la procession était-elle rentrée dans l'église, qu'un vent imprévu se leva, rassembla les nuages, et le ciel versa sur la ville et les environs de Peñafiel une pluie bienfaisante et continue, qui fertilisa les champs et prépara une récolte très abondante. Ainsi fut assurée l'existence de nombreuses familles, qui toutes protestèrent à haute voix de leur reconnaissance envers Dieu et envers leur protectrice.

Aza, berceau de notre Bienheureuse, n'est pas resté en arrière dans l'expression de sa piété. A une extrémité de la ville, non loin d'une fontaine où les gens du pays venaient puiser leur eau, existait, dès le xv^e siècle, un petit oratoire public, connu sous le nom d'*Ermitage de sainte Jeanne*. Un bel autel y était dédié à la Bienheureuse. Non seulement les fidèles y venaient, individuellement ou par groupes, implorer son puissant patronage ; mais encore on y célébrait une fête solennelle, le lundi de Pâques, avec messe chantée, panégyrique, et autres cérémonies usitées en l'honneur des saints. Cette fête se réitérait un des jours des Rogations. Alors le Chapitre et la Municipalité se rendaient en pèlerinage à l'*Ermitage*, où l'on chantait une antienne avec le verset et l'oraison de la Bienheureuse. Cette coutume se pra-

tiquait encore au commencement du siècle dernier, malgré l'état de délabrement où se trouvait l'oratoire, à cette époque. La pauvreté des habitants d'Aza ne leur permettant pas de reconstruire la chapelle sur un plan convenable, ils prirent le parti, avec l'agrément et le concours du clergé, de transporter processionnellement l'image de la Bienheureuse dans l'église paroissiale, et la placèrent au-dessus d'un autel, où elle continua d'être vénérée des peuples et de répandre sur eux des bienfaits de toute sorte. Les moissons étaient-elles compromises soit par l'abondance des pluies, soit par une sécheresse prolongée, on recourait à l'assistance de la B^{se} Jeanne, et presque aussitôt la calamité cessait. La maladie ou l'infirmité venait-elle accabler les habitants, non seulement d'Aza, mais des bourgs et des villages voisins, on entreprenait des neuvaines ou des pèlerinages à l'autel de la servante de Dieu, avec l'assurance d'en recevoir guérison ou soulagement. L'intérieur des familles était-il troublé par le manque d'enfants ou quelque autre affliction, il suffisait d'implorer l'intervention de la « sainte Mère », pour que la sérénité reparût sous le toit domestique. En un mot, l'opinion de sainteté et la confiance des peuples pour la B^{se} Jeanne sont telles, en ce pays, qu'en tout et pour tout ils reconnaissent son action, et se glorifient d'avoir une médiatrice toute-puissante auprès de Dieu, comme remède universel à leurs maux. C'est ce qui ressort du procès de 1827.

Les dépositions recueillies en divers lieux ayant été soigneusement examinées, la Sacrée Congrégation des Rites, sur les instances de Sa Majesté catholique, Ferdinand VII, et des Grands d'Espagne, rendit, à la date du 27 septembre 1828, un décret de culte immémorial. Le Pape Léon XII, d'heureuse mémoire, le confirma de son autorité apostolique, concédant à l'Ordre entier des Frères Prêcheurs de célébrer la fête de la B^{se} Jeanne d'Aza, le 2 août de chaque année. Son nom est inscrit au Martyrologe dominicain avec l'éloge que voici : « A Peña-fiel, en Espagne, la B^{se} Jeanne d'Aza, mère du très saint Patriarche Dominique. Riche de vertu, et aimable à Dieu pour sa piété, elle s'endormit dans le baiser du Seigneur, à Caleruega. *Fête double.* »

On récite dans l'office du bréviaire et à la sainte messe l'oraison suivante, qui servira de couronnement à cette biographie : *O Dieu, qui avez révélé d'une manière extraordinaire à la B^{se} Jeanne, votre servante, la grâce de la vocation surnaturelle de son fils Dominique, nous vous demandons qu'imitant la mère, et le fils qui lui fut montré d'avance, nous obtenions, par la pieuse intervention de l'un et de l'autre, les récompenses éternelles.*



Le V. P. RÉGINALD DE PETRAZZA

*Premier Vicaire général de la Province de Saint-Jean-Baptiste
du Pérou (*).*

(15..)

A l'époque où la découverte du Nouveau-Monde éveillait toutes les convoitises, la divine Providence tirait du silence des cloîtres des hommes d'une trempe exceptionnelle, d'un désintéressement et d'un zèle héroïques, tels qu'il les fallait pour répandre sur ces contrées jusqu'alors inconnues la lumière de l'Evangile, et pour défendre en même temps, avec la cause de la religion, les intérêts de l'humanité. L'Ordre de Saint-Dominique eut la gloire de former ces vaillants. Grâce au très haut mérite et à la vertu de ses Religieux, on put bientôt voir se réaliser à la lettre, dans les Amériques, ces magnifiques promesses du prophète Isaïe, touchant l'expansion de l'Eglise. « En ces jours-là, le pays désert et sans chemin se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis. Elle poussera et germera, elle tressaillira de joie et de louanges : il lui sera donné la gloire du Liban, la beauté du Carmel et du Saron ; eux-mêmes verront la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu. » (Ps. xxxv, 1 et 2.) Le Père Réginald de Petrazza dont nous allons parler, profès du couvent de Saint-Paul de Séville, fut l'un des missionnaires les plus dévoués dans l'établissement du christianisme sur les plages américaines. L'ambition seule de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes l'avait conduit hors de sa patrie. Le rôle qu'il eut à remplir se rattache surtout à la conquête du Pérou, ce qui justifie le récit abrégé que nous insérons ici de la découverte de cette contrée.

Le 26 septembre 1513, quelques soldats espagnols ayant osé s'aventurer à travers l'isthme de Panama, furent récompensés de leur

(*) Melendez ; P. Roze : *Les Dominicains en Amérique.*

courage par la gloire d'être les premiers Européens dont les regards contemplèrent l'Océan Pacifique. A cette vue, Vasco Nunez de Balboa, leur chef, s'avançant jusqu'à mi-corps au milieu des flots, l'épée nue à la main, prit possession pour son maître, le roi d'Espagne, de cette mer et de toutes les terres que baignent ses eaux.

Quelques années plus tard, en 1519, sur cette même plage, fut fondée la ville de Panama. Cette cité devint bientôt le rendez-vous de tous les aventuriers qu'attirait dans ce nouveau monde l'amour de la gloire et des richesses. Vers la même époque, une colonie de Frères Prêcheurs envoyés par le célèbre Père Pierre de Cordoue, vicaire général de la Province de Sainte-Croix, à Saint-Domingue, vint s'y établir sous la conduite du Père Réginald de Petrazza.

De Panama, Nunez de Balboa entreprit lui-même quelques expéditions du côté du sud. D'autres après lui suivirent la même direction : mais ces essais n'aboutirent à aucun grand résultat, si ce n'est au soupçon fondé qu'il existait un vaste empire où l'or devait abonder.

En 1524, vivaient à Panama deux aventuriers d'un génie des plus audacieux : François Pizarre et Diego d'Almagro. Ces deux hommes qu'aucun obstacle n'arrêtait, résolurent de faire la conquête de ce riche empire dont on parlait tant. Dans ce but, ils s'adressèrent à un ecclésiastique nommé Fernand de Luque, homme très influent dans le pays : ils lui exposèrent leur projet et lui promirent de l'admettre en tiers dans tous les bénéfices de la conquête, s'il pouvait leur avancer les fonds nécessaires pour exécuter leur dessein.

Fernand de Luque, ayant accepté, leur procura ce qu'ils demandaient. Un contrat fut signé, et les deux intrépides Espagnols équipèrent sans retard un petit navire avec cent quatorze hommes dont François Pizarre reçut le commandement. Bientôt après il mit à la voile, se dirigeant vers le sud. Diego d'Almagro le suivit avec un autre navire et des troupes de renfort.

Cette navigation, dans laquelle les deux capitaines se bornèrent à reconnaître les côtes et à étudier le pays jusqu'à une centaine de lieues au midi de Panama, fut loin d'être heureuse. Les soldats eurent à souffrir de la faim et de la soif ; plusieurs moururent des fièvres ou succombèrent sous les traits des Indiens, de sorte que les deux navires se virent dans la nécessité de rentrer à Panama.

Cependant Pizarre et Almagro n'étaient point découragés. A peine de retour, ils s'occupèrent d'équiper d'autres vaisseaux, et bientôt ils reprirent la même direction, avec l'intention de pousser beaucoup plus loin.

Cette nouvelle expédition fut comme la première, pleine de privations et de dangers. Toutefois, l'or qu'on rencontra çà et là réveilla les espérances un peu endormies des troupes espagnoles; et, d'un commun accord, il fut résolu que l'on poursuivrait jusqu'au bout l'entreprise commencée. Mais comme les hommes et les vivres faisaient défaut, on convint que Diego d'Almagro retournerait à Panama avec les deux navires pour prendre des renforts, et qu'en attendant, Pizarre et le reste des soldats s'installeraient dans la petite île de Gallo, située à quelques lieues des côtes de la Nouvelle-Grenade.

En arrivant à Panama, Diego d'Almagro trouva le gouverneur indisposé contre lui par suite des plaintes que lui avaient envoyées ses soldats, sur les dangers et privations auxquels ils avaient été soumis pendant l'expédition. Celui-ci, loin donc de vouloir donner de nouveaux renforts, envoya au contraire un navire pour ramener les malheureux restés dans l'île de Gallo.

A l'arrivée de ce navire, Pizarre, se tournant vers ses compagnons de souffrance, traça avec son épée une ligne sur le sable du rivage en s'écriant : « Au sud de cette ligne, c'est le Pérou, c'est-à-dire la gloire et la richesse; au nord, c'est Panama avec la honte et la pauvreté. Que ceux qui préfèrent la gloire à la honte passent avec moi ! » A ces mots, il franchit la ligne dans la direction du midi.

Quatorze seulement eurent le courage de suivre leur intrépide capitaine. L'histoire a conservé leurs noms; et leurs descendants, plus tard, furent tous anoblis par un décret de la cour d'Espagne.

A la tête de cette poignée de braves, Pizarre se transporta dans l'île de Gorgone, à quelques lieues, au nord, de celle de Gallo. Cette île, beaucoup moins stérile, pouvait lui offrir des avantages plus grands et des ressources plus abondantes.

Après six mois de séjour, il sortit de ce lieu et s'embarqua sur un petit navire avec ses quatorze compagnons fidèles, pour aller à la découverte du Pérou.

Cette fois, le succès le plus complet couronna son entreprise. Il arriva à Tumbez où il fut bien accueilli. Il reconnut ensuite une grande partie des côtes, puis revint à Panama, chargé d'or, de richesses et de produits de tout genre, comme échantillons du pays dont il avait fait la découverte, à force de persévérance et d'intrépidité (1528).

Bientôt après, François Pizarre se rendit en Espagne, afin de solliciter du roi la permission et les moyens nécessaires pour entreprendre

la conquête du vaste et riche pays qu'il avait découvert, et réclamer pour ses associés et pour lui les récompenses que tous avaient si noblement méritées.

II. — Si nous insistons sur ces faits, c'est pour revendiquer une gloire dont il semble que le temps ait voulu frustrer notre Ordre.

Le Père Melendez, dans son grand ouvrage sur les Indes (t. I. c. iv), assure qu'il est de tradition dans l'Ordre (et il y en a des preuves dans les archives) que le P. Réginald de Petrazza fut le compagnon inséparable de Pizarre dans tous les voyages de ce chef (1524 à 1528), et partagea avec lui toutes les misères de l'île de Gallo.

La même affirmation se trouve dans le mémorial sur l'état du Pérou, adressé au R^m Père Général, Jean de Marinis, par le Père Antonio de Acuna, évêque de Caracas. D'ailleurs, un tel fait n'a rien d'in vraisemblable quand on pense à l'esprit de foi de ces temps-là. Jamais ces aventuriers espagnols n'auraient consenti à s'embarquer pour une telle œuvre, sans avoir avec eux un prêtre pour les assister à leurs derniers moments et leur donner l'absolution dans les dangers certains auxquels ils allaient s'exposer.

Le Père Réginald de Petrazza, après avoir partagé les travaux et les grandes privations de Pizarre et de sa petite troupe, l'accompagna dans son voyage d'Espagne.

Tous deux furent parfaitement reçus à la cour. Le roi régla avec François Pizarre toutes les questions concernant la future conquête, puis manda au Père Réginald de retourner avec l'illustre capitaine, et d'emmener six autres Dominicains pour travailler avec lui à la conversion du pays, à mesure qu'on le soumettrait par les armes. En outre, il ordonna qu'on fournît à ces missionnaires toutes les choses nécessaires, tant pour leur entretien personnel que pour le culte divin.

Le V. Père n'eut pas de peine à trouver des Religieux pour le seconder.

Ce furent : le Père *Thomas de Saint-Martin*, du couvent de Saint-Paul de Cordoue. Il avait été Régent des études dans le couvent de Saint-Thomas de Séville, et se trouvait alors régent de la chancellerie royale dans l'île de Saint-Domingue. Il fut plus tard le premier Provincial du Pérou et évêque de Chuquizaca.

Le Père *Vincent Valverde*, du couvent de Saint-Etienne de Salamanque, cousin de Pizarre, premier évêque du Pérou, premier inquisiteur et second protecteur des Indiens après Réginald de Petrazza.

Le Père *Martin Esquibel*, du couvent de Saint-Paul de Séville, et, plus tard, premier Prieur du couvent du Saint-Rosaire, à Lima.

Le Père *Pierre de Ulloa*, excellent prédicateur.

Le Père *Alphonse de Montenegro*, fondateur du couvent de Quito.

Le Père *Dominique de Saint-Thomas*, du couvent de Séville, second Provincial, évêque de Chuquizaca. Le premier, il formula les règles de la langue péruvienne, et en écrivit la première grammaire.

Ces six missionnaires furent placés sous la conduite du Père Réginald de Petrazza, par lettres du R^{mo} Père Paul Butigella.

Au commencement de l'année 1530, Pizarre et ses compagnons mirent à la voile pour retourner à Panama. A la fin de la même année ou dans les premiers mois de la suivante, tous ensemble partirent de cette ville pour ce fameux Pérou dont la conquête a illustré les noms de François Pizarre et Diego d'Almagro.

Nous n'avons point à raconter les péripéties de l'expédition : ce récit appartient à l'histoire générale du Pérou. Mais sans nous écarter de notre but, nous pouvons dire cependant, qu'après bien des misères et des fatigues, auxquelles les sept Frères Prêcheurs prirent naturellement leur part, Pizarre arriva devant Tumbez, ville péruvienne où il avait touché déjà dans son voyage de découverte.

Le vaillant chef ne fut pas traité par les habitants avec la même bienveillance que la première fois. Les indigènes, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre de l'Inca, soit pour un autre motif, se montrèrent très hostiles aux Espagnols et massacrèrent même les trois premiers qui descendirent sur le rivage. Pizarre, pour venger ses compagnons, incendia la ville, après l'avoir livrée au pillage. Les richesses recueillies en cette circonstance réveillèrent le courage de sa troupe, par l'espérance de pouvoir en ramasser de plus grandes encore dans la suite.

La petite armée se porta en avant à la rencontre de l'Inca dont la cour se trouvait à Cazamarca.

Quel spectacle que cette poignée d'hommes, s'avancant hardiment au milieu d'un pays ennemi et bien peuplé, pour détrôner un souverain que défendaient des milliers de guerriers ! Pizarre et ses compagnons seraient de vrais héros, si les motifs de leur conduite eussent été plus purs.

Arrivé dans la vallée de Piura, Pizarre, par prudence, commença à construire un fort pour protéger sa retraite, en cas d'insuccès, et il en confia la garde à une vingtaine de vétérans. De plus, il jeta les fondements d'une ville, à laquelle on donna le nom de Saint-Michel

de Piura. C'est en ce lieu que fut bâtie, par les Frères Prêcheurs, la première église qu'ait portée la terre du Pérou (1532).

Cette précaution prise, le capitaine espagnol continua sa route ; mais les Religieux de Saint-Dominique s'installèrent à Saint-Michel pour commencer leur œuvre de civilisation, à l'exception cependant du Père Vincent de Valverde. Ce dernier, nommé aumônier de l'armée, dut marcher à sa suite.

III. — Le 3 mai 1533 eut lieu la première rencontre de Pizarre et de l'Inca, et, peu après, la terrible bataille dont le résultat fut la prise de ce prince et la conquête assurée de tout le vaste empire du Pérou.

La plupart des historiens modernes font jouer, en cette circonstance, un rôle ignoble au Père de Valverde, et l'accusent d'avoir été, par son fanatisme, la cause de tout le sang versé en cette sanglante journée. Mais si nous consultons les auteurs anciens, dont plusieurs, comme Pedro Pizarre et Xerez, furent témoins oculaires de l'événement, et nous ont rapporté les faits simplement, tels qu'ils se sont passés, nous voyons que le Père de Valverde se présenta devant l'Inca ; et, fidèle à sa mission d'apôtre, il se contenta de lui dire qu'il n'était venu à lui que pour l'inviter, au nom de Dieu, à abandonner ses idoles et sa fausse religion, et à embrasser la seule vraie, celle de Jésus-Christ crucifié.

L'Inca lui ayant demandé sur quelle autorité il s'appuyait pour dire que la religion du Pérou était fausse, le Père de Valverde lui montra son bréviaire. Le prince le prit, et, après en avoir tourné quelques feuillets, le jeta à terre avec dédain.

Le V. Père le ramassa aussitôt, puis, sans dire mot, s'en retourna.

Pizarre, qui avait déjà fait tous les préparatifs pour le coup qu'il méditait, voyant l'occasion propice, ordonna à ses artilleurs d'ouvrir le feu, et bientôt le carnage commença.

Il résulte donc de ces témoignages véridiques que le Père de Valverde ne fit point d'abord le long discours qu'on lui a prêté dans cette circonstance ; d'ailleurs, le simple bon sens indique que le moment n'était favorable ni au Religieux pour traiter les grands mystères de la Religion, ni à l'Inca pour l'entendre.

En second lieu, la réponse alléguée de l'Inca n'est pas plus authentique que le discours lui-même : l'un et l'autre furent composés évidemment, longtemps après, par un auteur dont les sentiments étaient hostiles à l'Eglise et aux Espagnols : cela est visible par les paroles qu'il met sur les lèvres du prince indien.

Enfin, le Père de Valverde ne donna point le signal du massacre, et n'excita jamais aucun soldat au pillage. Garsilaso de la Vega l'affirme expressément, et soutient que ce Religieux n'eut jamais l'intention ni la volonté de pousser ses compatriotes au moindre des excès.

Pizarre, en effet, avait tout préparé pour une action décisive, et les Espagnols, placés sous ses ordres, savaient très bien que de cette affaire devait dépendre leur salut. L'insuccès était pour eux une mort certaine : aussi, l'amour de leur propre vie, mieux que le fanatisme, explique l'ardeur implacable dont ils firent preuve en cette circonstance.

Les mêmes auteurs modernes ont essayé également de jeter sur le Père de Valverde tout l'odieux du jugement dérisoire et de la mort inique dont fut victime le malheureux Inca. Cependant il est parfaitement prouvé que le V. Religieux ne négligea rien pour sauver ce prince. Voyant enfin qu'il ne pouvait réussir, il supplia Pizarre d'envoyer l'Inca en Espagne, où il savait bien que sa vie serait respectée.

On en vint même jusqu'à vouloir enlever au V. Père la gloire d'avoir converti l'Inca, et on a soutenu que ce prince n'avait consenti à recevoir le baptême de sa main que sur la proposition qu'il lui fit de substituer au supplice du feu, auquel il avait été condamné, la mort plus douce du garrot.

Le protestant Prescott, le célèbre auteur de *l'Histoire de la conquête du Pérou*, rapporte tous ces bruits, tels qu'il les a trouvés dans les écrivains dont il dut lire les ouvrages pour écrire le sien : mais il fait ressortir la grande différence des témoignages entre les auteurs anciens et les modernes au sujet du Père de Valverde, sans toutefois se prononcer. Cependant il ajoute en note ces paroles : « L'histoire, pour être juste, ne doit pas oublier que le Père de Valverde fut d'un zèle infatigable, tant pour la conversion des Indiens que pour l'amélioration de leur sort ; et que les premiers soldats de la conquête ne parlent de lui qu'avec le plus grand respect, comme on peut le voir dans une lettre envoyée au roi d'Espagne, où il est représenté comme un Religieux dont la vertu et la science furent d'un grand secours aux Espagnols. »

Au moment où s'accomplissaient ces événements, c'est-à-dire vers le milieu de 1533, une dizaine de Frères Prêcheurs, partis de l'île de Saint-Domingue, arrivèrent au Pérou.

Le Père Réginald de Petrazza, voyant la manière dont se compor-

taient les capitaines espagnols dans la nouvelle conquête, manière bien différente de celle que le roi d'Espagne avait prescrite, crut de son devoir de venir lui-même informer la cour de Madrid de tout ce qui se passait dans la mission du Pérou. Mais il ne voulut pas entreprendre un si long voyage sans nommer un Vicaire général à sa place. Il confia donc cette charge au Père Jean de Oliaz et partit pour l'Espagne. L'histoire ne dit plus rien du V. Religieux, et nous ignorons la date et les circonstances de sa mort.



LE MÊME JOUR

1553 — A Lima, le V. Père ALPHONSE DE MONTENEGRO, fondateur du couvent de Quito. Ce V. Père, l'un des six Religieux que le Père Réginald de Petrazza avait ramenés avec lui à l'époque de son premier voyage en Espagne, était un homme d'un vrai mérite, et, comme ses compagnons, il eut sa large part à tout ce qui se fit de grand et de bien au Pérou. Son rôle se rattache principalement à la fondation de la Province de Sainte-Catherine de Quito.

En 1586, les deux Provinces du Chili et de Quito furent séparées de celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou et constituées en Provinces indépendantes, la première sous le vocable de saint Laurent martyr, et la seconde sous celui de sainte Catherine martyre.

La demande de cette séparation avait été déjà faite dès l'année 1561 par le Père François de Saint-Michel, quatrième Provincial, et plusieurs fois renouvelée à Rome par les procureurs des Provinces; mais la question ne fut entièrement résolue que vingt-cinq ans plus tard.

Nous avons vu dans la vie du Père Réginald de Petrazza, que Pizarre, avant de pousser plus vivement la conquête du Pérou, s'était arrêté dans la vallée de Piura, et y avait fondé une ville appelée Saint-Michel de Piura.

Tandis qu'il s'avavançait en personne à la rencontre de l'Inca, il envoya de cette ville un de ses meilleurs lieutenants, le capitaine Sébastien Belalcazar, avec un petit corps d'armée, en expédition du côté de Quito. Ce royaume, situé entre deux rameaux de la Cordillère des Andes, avait été occupé, dès la plus haute antiquité, par un grand nombre de tribus diverses dont la plus puissante, celle de Quito, avait fini avec le temps par absorber les autres; de là le nom de Quito ou de Quito donné à la région entière.

Vers l'an 920 de l'ère chrétienne, un autre peuple établi dans la province de Cara, sur les rivages de l'Océan Pacifique, pénétra sous la conduite de son chef, Caran Shyri, par le fleuve des Emeraudes dans l'intérieur du pays, et s'en rendit complètement maître. Les successeurs de Caran continuèrent la conquête, et parvinrent à étendre leur domination jusqu'à Tumbez, sur la frontière du Pérou.

Les Incas, non moins ambitieux que les Shyris de Quito, virent avec un déplaisir extrême l'agrandissement de ces fâcheux voisins, et, sous prétexte de l'arrêter, envahirent leur territoire. Mais, défaits près de Mocha, ils furent obligés de se retirer précipitamment, l'an 1460.

La lutte recommença plus tard, et l'Inca Huayna-Capac, surnommé le Grand, se trouva seul maître de tout le pays, après la bataille de Hatun-Taqui.

Pour mieux cimenter l'union entre les deux peuples, le vainqueur épousa la fille du vaincu et vint fixer sa résidence à Quito même, où il régna trente-huit ans. Ce fut l'époque la plus brillante de ce royaume. A la mort de Huayna le Grand, ses deux fils se partagèrent la souveraineté; mais ils ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence, et la guerre civile éclata. Or, au moment où le pays se trouvait affaibli par ces divisions intestines et sanglantes, les Espagnols arrivaient sous la conduite de Pizarre. Le hardi capitaine profita habilement de toutes ces circonstances pour réaliser ses projets.

Pendant que Pizarre faisait la conquête du Pérou, son lieutenant, Sébastien Belalcazar, poursuivait sa route dans la direction de Quito. Après plusieurs mois de fatigues inouïes et de privations de tout genre, il arriva devant Quito, ville qui n'était plus alors qu'une ruine fumante.

Ruminagui, l'un des meilleurs généraux de l'Inca, après la prise de son prince, s'était retiré avec ses troupes sur le territoire de Quito, avec l'intention de s'en faire proclamer roi. Dans ce but, il avait fait assassiner tous les parents de l'Inca dont il craignait la compétition, et se croyait déjà assuré du succès, lorsque apparurent les Espagnols. Se sentant incapable de résister à de tels hommes, il s'empressa d'enfouir ses trésors, mit le feu à la ville et s'élança avec tous les siens de l'autre côté de la Cordillère, en escaladant la montagne escarpée qui, aujourd'hui, porte son nom.

Belalcazar trouva donc la ville presque entièrement détruite par l'incendie. Sans perdre de temps, il donna l'ordre de la relever, et pendant qu'on y travaillait s'avança vers le nord, pour achever et consolider sa nouvelle conquête. A son retour, le jour de la Pentecôte 1534, il prit solennellement possession de la ville au nom de l'empereur Charles-Quint, et l'appela Saint-François de Quito.

Les troupes de Belalcazar, pendant leur rude voyage de Saint-Michel de Piura à Quito, avaient eu pour compagnon et aumônier un fils de saint

Dominique, le Père Alphonse de Montenegro. Ce Religieux entra donc avec les conquérants dans la ville de Quito et eut ainsi l'honneur d'être le premier apôtre de ce pays.

Le V. Père fut bientôt rejoint par d'autres Dominicains, et sans plus de retard il jeta les fondements du grand couvent et de la magnifique église que l'Ordre y possède encore aujourd'hui.

Le couvent de Quito, placé sous le patronage de saint Pierre martyr, est le plus considérable de la Province de Sainte-Catherine, et l'un des mieux construits de toute l'Amérique du Sud. Sans compter plusieurs cours spacieuses, il possède deux grands cloîtres, dont chacun est entouré de deux galeries superposées conduisant dans les divers appartements réservés aux Religieux. Le cloître principal, au milieu duquel se trouve une magnifique fontaine, est décoré, dans la galerie inférieure, de briques émaillées, de différentes couleurs, et de nombreux tableaux, rappelant quelques traits de la vie de saint Dominique et des autres saints de l'Ordre.

L'église, dédiée au saint Patriarche, avec ses tours et ses murs tout crevassés par suite des tremblements de terre, reste toujours, malgré cela, l'un des plus imposants monuments de Quito. L'intérieur est tout or et peinture ; les chapelles nombreuses sont aussi dans le même goût. On remarquera d'ailleurs que les sanctuaires construits dans les premiers jours de la conquête sont en général dorés du haut en bas. On peut croire que les Espagnols, en voyant les murs du temple du soleil recouverts de plaques massives d'or, jugèrent nécessaire de dorer leurs églises, de crainte sans cela d'inspirer aux Indiens une idée trop mesquine de leur religion et du Dieu qu'ils venaient prêcher. Pour achever la description de l'église de nos Pères, le chœur des Religieux, situé au-dessus de la porte principale de l'église, est, pour ses boiseries, d'une beauté artistique incomparable. Toutes les stalles sont merveilleusement sculptées, et chacune d'elles est ornée, à son dossier, d'un large médaillon en bois de couleur représentant un saint ou quelque autre grand personnage de l'Ordre. Malheureusement la main du temps a passé sur toutes ces richesses, et il faudrait des sommes considérables, pour leur rendre leur éclat primitif.

Alphonse de Montenegro gouverna l'Ordre de Saint-Dominique dans le royaume de Quito jusqu'en l'année 1551, avec le titre de *Vicaire de nation*. Les chroniques dominicaines nous disent peu de chose sur la vie et les travaux du V. Père ; cependant il y a lieu de croire que c'est à lui encore que revient l'honneur d'avoir fondé les couvents de Guayaquil et de Loja.

Guayaquil, situé sur la rive droite du beau fleuve le Guayas, fut, avec Saint-Michel de Piura, l'une des premières villes espagnoles de l'Amérique du Sud. Sébastien Belalcázar, en 1535, en posa les fondements, et François Zocra, l'un de ses lieutenants, acheva la construction. Cette même année, elle reçut de l'empereur Charles-Quint le titre et les privilèges de cité royale ;

néanmoins elle ne fut parfaitement organisée qu'en 1537, par François Orellana, le fameux capitaine dont le nom se rattache à la découverte du fleuve des Amazones. Dans le même temps, elle fut aussi érigée en ville épiscopale.

Les fils de saint Dominique y vinrent dès les premiers jours, et s'établirent au pied d'un petit monticule, alors au centre de la ville, aujourd'hui sa limite extrême à l'est. Le couvent fut bâti en bois, mais l'église eut de fortes murailles de pierre, de manière à résister plus facilement aux accidents si communs dans ces parages.

Le voisinage de l'Océan Pacifique et la facilité de débarquement devinrent pour la nouvelle cité de Guayaquil une source inépuisable de richesses : par malheur ces avantages l'exposèrent à toutes sortes de dangers. La peste, les pirates, les incendies vinrent tour à tour menacer son existence, et chaque fois les Frères-Prêcheurs eurent à subir de très grandes pertes : souvent même il ne leur resta que les murs de pierre de leur église.

Cette fréquence de malheurs et d'accidents finit par décourager les Dominicains, et insensiblement ils renoncèrent à s'occuper de l'église et du couvent qui, pendant longtemps, restèrent dans un état pitoyable. Mais maintenant tout est parfaitement réparé, et l'église de Saint-Dominique de Guayaquil est une des plus propres et des plus élégantes de la ville.

Loja fut autrefois une magnifique cité, que le voisinage des mines d'or rendit aussi riche que peuplée, mais les tremblements de terre et des causes politiques en amenèrent promptement la décadence. Aujourd'hui, à la place de son grand couvent d'étude, fondé par le Père Alphonse de Montenegro, il n'existe plus qu'une petite maison habitée par quelques Religieux.

En 1551, Alphonse de Montenegro fut rappelé à Lima par le Chapitre provincial, et il y mourut en 1553. — (Melendez ; P. Roze.)

1602 — Au couvent de Muriano, l'Illustrissime Père DOMINIQUE FRE-GONIO, Vénitien, Religieux d'un haut mérite, très versé dans les Lettres divines et dans l'un et l'autre droit.

Le Père Dominique Mariot, archevêque de Spalato en Dalmatie, informé de ses précieuses qualités, et le jugeant, par un grand esprit d'humilité, beaucoup plus capable que lui de conduire le vaste diocèse confié à sa sollicitude, se démit en sa faveur de sa charge pastorale entre les mains de Grégoire XIII. Sa Sainteté ayant accepté cette démission, lui donna pour successeur l'homme de son choix. Vingt années durant, le nouveau Pontife travailla sans relâche à la réforme des mœurs, gravement compromises principalement du côté de la noblesse. Mais il connut bientôt par expérience la vérité de cet oracle de l'Apôtre : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution. » En effet, plusieurs de ses diocésains, et des plus influents, osèrent charger de graves calomnies le saint Prélat qui se vit alors contraint de se

justifier auprès du Saint-Siège, afin de conserver l'autorité nécessaire pour continuer tête levée ce qu'il avait si dignement entrepris. Grégoire XIII confia l'affaire à une commission de cardinaux ; l'innocence de l'accusé brilla avec tant d'éclat, qu'une Bulle fut immédiatement adressée au clergé et au peuple du diocèse de Spalato pour venger l'archevêque des indignités dont on avait voulu le couvrir.

Dominique Fregonio a publié un opuscule fort instructif sur une matière délicate, longtemps agitée en cour de Rome. Il s'agissait de savoir si, en droit, Henri IV avait pu s'emparer, comme il le fit, du royaume de France. Ce traité, dit le Père Souèges, accuse tant de jugement, de subtilité et d'érudition chez son auteur, qu'à lui seul il suffirait pour immortaliser sa mémoire.

Le vénéré Pontife reçut la récompense de ses mérites le 2 août 1602, au couvent de Muriano de Venise où il reçut la sépulture. — (Echard.)

1618 — Dans la Province rhénane, à Trèves, le V. Père GEORGES VETTER. Il prit l'habit au couvent de Bamberge et donna bientôt les plus belles espérances par son savoir et sa piété.

L'évêque de cette ville voulut assister à sa première messe et, en l'honneur du nouveau prêtre, traiter magnifiquement les personnes de distinction présentes à la cérémonie. Il fit plus encore. Ayant pris un soin particulier des études du jeune Religieux, qu'il affectionnait particulièrement, et fier de ses progrès dans les lettres, il lui confia les deux chaires de théologie et de mathématiques qu'il venait de fonder dans l'un de ses collèges.

Mais comme la fin de l'Ordre des Frères Prêcheurs est avant tout la prédication et le salut des âmes, ce fut aussi dans ces emplois que le Père Vitter donna des preuves plus éclatantes de sa vertu, de son zèle et de la grâce apostolique dont le ciel l'avait gratifié. Il gouverna, croit-on, les principaux couvents de la Province. L'évêque d'Eichstadt, prince de l'Empire, s'occupait de le prendre pour coadjuteur, quand le souverain Pasteur des âmes l'appela de ce monde au repos de la vie éternelle, vers l'an 1618.

Entre autres ouvrages laissés par le V. Père, nous citerons le livre intitulé : *le Benoni de Rachel*, c'est-à-dire son enfant de douleur. Sous des figures, des couleurs et des expressions charmantes, qui trahissent son exquise piété, l'auteur a recueilli de divers endroits de nos Livres saints, les traits et les textes se rapportant à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge, et en a composé une couronne de fleurs variées.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première se compose de cinquante-deux roses, tirées des principaux passages de l'Evangile. La seconde, de vingt-deux violettes sur les souffrances du Fils de Dieu. La troisième, de différentes fleurs, prises çà et là dans l'Ecriture ; et enfin la quatrième de dix lis en l'honneur de Marie, cueillis dans le Cantique des Cantiques. — (Gravina ; Echard.)

1643 — A Rome, le V. Père DOMINIQUE GRAVINA. Il naquit à Piperno, ville des Deux-Sicules, et fut confié de bonne heure aux prêtres qui dirigeaient le séminaire de Naples. Sa rhétorique et sa philosophie achevées, il vint rejoindre dans l'Ordre son frère Octavien et reçut l'habit au couvent de la Santé. Pendant son noviciat, on vit briller dans ce jeune homme les plus belles vertus : l'humilité, l'innocence, la ferveur d'un ange, jointes à une application soutenue au travail, qui le rendit fort habile dans l'étude de la théologie. Après plusieurs années d'enseignement, il obtint à Rome, l'an 1608, son grade de Maître, et fut en même temps nommé *Socius* du Procureur de l'Ordre. Ayant été chargé d'annoncer la parole de Dieu à Rome, à Naples, à Palerme, à Piperno, il le fit avec une onction admirable : des foules compactes se pressaient autour de sa chaire, avides d'entendre sa parole apostolique.

Le V. Père fut le premier docteur de sa Congrégation, et comme tel, théologien des trois cardinaux Dèce Caraffa, François Buoncompagno et Filamarino, qui occupèrent successivement le siège métropolitain de Naples. Il fut en outre consulteur du Saint-Office, maître et doyen du collège des théologiens de Naples, régent de l'étude du couvent de Saint-Dominique, vicaire général de la Congrégation de la Santé, provincial de la Province napolitaine. Et pour qu'aucune gloire ne lui manquât, le Pape Urbain VIII le nomma Vicaire de tout l'Ordre, à l'époque de la déposition du R^{mo} Père Ridolfi, et Maître intérimaire du Sacré-Palais pendant l'absence du Père Michel Mazarini.

Dans tous ces emplois, le Père Gravina donna la mesure de sa capacité et de ses vertus, gardant les prescriptions de sa Règle avec une fidélité inviolable. Il ne parlait que très rarement aux personnes du sexe, et tout porte à croire qu'il emporta dans la tombe le lis précieux de la virginité. La lecture assidue des Pères lui avait rendu leurs œuvres familières : dans les difficultés qu'il rencontrait sur les passages de l'Écriture sainte, il ajoutait le jeûne à la prière, à l'imitation du Docteur angélique, et chaque année, il se disposait à la fête de saint Thomas et à celle de saint Augustin par un jeûne rigoureux au pain et à l'eau. Quand, sur la proposition du Pape, on vint lui offrir plusieurs dignités ecclésiastiques, il refusa avec une humble modestie, en disant qu'il voulait mourir dans la simplicité de son état, comme son maître saint Thomas.

L'illustre Religieux a laissé un très grand nombre d'ouvrages pour la défense de l'Eglise. Nous citerons en particulier les *Prescriptions catholiques*, contre les hérétiques, qui ne forment pas moins de douze volumes in-folio ; neuf autres traités sur différentes matières, et une foule d'autres opuscules non imprimés, dont le moindre est une preuve du merveilleux génie de ce savant qui ne cessait, malgré ses occupations écrasantes, d'enrichir l'Eglise des fruits de ses veilles et de ses travaux.

A signaler encore le traité intitulé : *Cherubim Paradisi Sanctus Thomas Aquinas*, où l'auteur démontre avec une clarté saisissante, contre les détracteurs de la doctrine de l'Ange de l'Ecole, que saint Thomas remplit dans l'Eglise l'office de l'ancien Chérubin du Paradis terrestre, armé comme lui d'une épée flamboyante pour en garder l'entrée. L'ouvrage, assez volumineux, mérita au V. Père cet éloge des approbateurs de l'archevêché de Naples : *Antbori tam pio et scriptis praeclarissimae doctrinae non sunt denegandi typi, imo urgendi* : « Bien loin d'empêcher l'impression d'un livre d'une doctrine aussi rare que celui-ci, ou d'un auteur d'une piété si reconnue, il faut plutôt le presser de le publier. » Les Thomistes, ajoute le Père Souèges, devraient avoir sans cesse en main cet ouvrage, soit pour s'instruire plus à fond des avantages qu'ils trouvent dans la doctrine de leur angélique Docteur, soit pour déjouer les faux-fuyants des adversaires qui osent l'attaquer, soit enfin pour remercier Dieu du soin qu'il a toujours pris de susciter des personnes pleines d'érudition et de zèle pour confondre ces derniers. A ces titres, la mémoire du Père Dominique Gravina est restée parmi nous comme celle de l'un des plus pieux, des plus savants, des plus zélés et des plus aimables de nos auteurs.

Sa mort, arrivée à Rome au mois d'août de l'année 1643, laissa d'unanimes regrets dans le monde religieux et savant. On lui fit de splendides funérailles. A Naples et dans les principales maisons d'étude de l'Ordre, on prononça des oraisons funèbres où furent relevées éloquemment la sainteté, la science, la sagesse et toutes les vertus de ce grand Religieux. — (Echard.)

16.. — Aux Indes Orientales, le V. Père PIERRE MANSO. A la mort du Père Raphaël de Veiga, qui s'éteignit saintement dans l'île de Timor, les Frères Prêcheurs, encouragés par ses exemples, résistèrent longtemps aux efforts de l'hérésie qui s'emparait une à une de presque toutes les colonies portugaises dans l'archipel indien. Pierre Manso, l'un des plus intrépides, s'élança avec une nouvelle ardeur pour l'évangélisation de ces îles. Envoyé par le Vicaire général de ces missions dans la grande Savo, il y passa plusieurs années et y fonda une petite chrétienté, qui s'accrut bientôt par la conversion du frère d'un roi voisin et de quarante personnes de sa maison, que le bon Religieux eut la joie de baptiser.

Associé ensuite aux travaux du Père Antoine de Saint-Hyacinthe, à Macassar, et du Père Chrysostome de Saint-Jacques, à Amavi, il assista au baptême du roi de Mena, de ses sœurs et de la reine, auprès desquels il trouvait toujours la plus cordiale hospitalité, quand ses courses le ramenaient dans ces parages.

Dieu bénit visiblement son ministère. Pierre Manso élargissait tous les jours ses conquêtes et s'avancait de plus en plus dans l'intérieur de l'archipel. Il trouva à Batamian une moisson abondante. La reine de ce petit royaume,

devenue veuve depuis peu, désirait vivement embrasser la religion chrétienne. Le missionnaire dut s'arrêter pour l'instruire avec son peuple, et aidé de quelques Religieux accourus à son appel, il fit si bien l'œuvre divine, que le jour de saint Jacques, il administra très solennellement le baptême au jeune roi, qui fut nommé Pierre, à toute sa cour et aux principaux chefs du pays, ainsi qu'aux cinq fils du roi de Mena. Le lendemain, jour de sainte Anne, ce fut le tour de la reine et de son entourage. Le vice-gouverneur reçut plus tard la même grâce avec un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe.

Le Père Manso florissait l'an 1641. Nous ignorons en quel endroit et en quelle année il reçut la récompense de ses travaux. — (*Ant. ab. Incarn.*)

1354 — A Poissy, la V. Mère CATHERINE DE LA GUIGNARDE. Sa grande vertu la fit préférer, pour la charge priorale, à quatre princesses qui vivaient alors dans le monastère, savoir : la Sœur Isabeau de Valois, sœur du roi Philippe de Valois ; la Sœur Isabeau d'Artois, petite-nièce de saint Louis ; la Sœur Isabeau d'Alençon, petite-fille du roi Philippe le Hardi, et la Sœur Marie de Bretagne, fille du duc Arthur de Bretagne et d'Iolande, reine d'Ecosse et comtesse de Montfort. La Mère Catherine gouverna quatre ans son monastère et alla se reposer dans le Seigneur, l'an 1354. La liste des Prieures de Poissy porte qu'elle mourut à Paris, où les Religieuses s'étaient retirées pendant les guerres. Huit ans après, son corps fut ramené à Poissy et inhumé sous le grand cloître, à la porte de l'église. — (*Mém. de Poissy.*)

15.. — A Sétubal, en Portugal, la vertueuse Sœur BÉATRIX DE LA TRINITÉ, professe du monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Les trois premières Religieuses du monastère de Saint-Jean-Baptiste furent les trois filles du duc de Coïmbre, fondateur de la maison. Elles y brillèrent de l'éclat de toutes les vertus et attirèrent bientôt à leur suite quelques-unes de leurs parentes, nommément deux de leurs cousines, de sang royal comme elles, qui imitèrent leur sainteté. L'une s'appelait Sœur Béatrix de la Trinité. Méprisant dans un âge encore tendre les plaisirs, les richesses et les vanités du siècle, elle prenait ses délices dans les austérités et les exercices de la Religion. Un jour qu'elle faisait oraison dans son oratoire, l'une de ses tantes, depuis peu décédée, lui apparut, et pour l'engager à se disposer encore plus saintement à la mort, lui dit : « Tenez-vous prête ; vous êtes aux portes de l'éternité. » La Sœur ne tint nullement secrètes sa vision et les paroles qui lui avaient été adressées : mais soit qu'elle n'y ajoutât pas grande importance, soit qu'elle ne crût pas sa mort si prochaine, il lui arriva de recevoir un nouvel avis céleste. Elle rentrait dans sa cellule, après avoir rendu les derniers devoirs à l'une de ses compagnes, morte entre ses bras, quand soudain elle

entendit frapper plusieurs coups à la porte et distingua ces mots, fortement articulés : « Il faut partir. » Cette voix, à la vérité, lui causa de la frayeur : mais se rassurant aussitôt et considérant dans ces avertissements réitérés une marque insigne de la bonté de Dieu pour la disposer, comme une vierge sage, à aller au-devant de l'Époux, Sœur Béatrix ne songea plus qu'à quitter ce monde ; ce qu'elle fit très pieusement, suivant à un mois de distance les Sœurs qui l'avaient appelée.

La chronique du monastère parle au même endroit de deux Religieuses anonymes, mortes en grande opinion de sainteté, à une date incertaine. La première, fille du marquis de Ferreira et nièce de la duchesse de Coïmbre, gouverna pendant plusieurs années cette maison de Saint-Jean-Baptiste qu'elle-même avait fondée. Etant tombée malade, mais sans danger imminent, elle pria les Sœurs qui se trouvaient auprès d'elle de chanter le *Salve Regina*. Toutes ses filles acquiescèrent à sa demande, et la V. Mère joignant sa voix à la leur, chanta avec force, comme si elle eût été en pleine santé, la belle antienne à la Reine des Anges. Mais quand on arriva à ces mots : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende* : « Et montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles », la malade inclina la tête pour honorer le saint Nom de Jésus : au même moment ses yeux se fermèrent, son cœur cessa de battre, elle allait achever dans le ciel la salutation de louanges et d'amour commencée ici-bas.

La seconde Religieuse mourut aussi d'une manière assez singulière, qui montre le plaisir que Dieu prend à voir exactement remplis les exercices de piété, et le soin qu'il met à récompenser, même sur la terre, ses fidèles serviteurs. C'était la coutume de la V. Sœur de demeurer autant que possible au pied du tabernacle, dans un esprit de perpétuelle adoration, et, pour ce motif, de ne jamais manquer aux divins Offices. Elle dormait très peu et réduisait son repas à une petite partie de ce qu'on servait à la communauté. Elle allait ensuite à son exercice ordinaire. Après avoir persévéré longtemps dans cette sainte pratique, la Sœur tomba gravement malade ; et Dieu, disposant pour sa gloire et pour la consolation et le salut de sa servante tous les accidents de la maladie, permit que la fervente Religieuse vint mourir au chœur, à l'endroit même où elle l'avait si souvent et si dévotement adoré. — (Sousa.)

1671 — A Rouen, au monastère de Saint-Dominique, la vertueuse Sœur MARIE DE LA PRÉSENTATION. La croix fut son partage ici-bas. Après une fidélité, digne des âmes les plus courageuses, au milieu de peines intérieures très sensibles qui la purifièrent de ses plus légères imperfections, la sainte fille quitta ce monde dans des sentiments de ferveur et de contrition extraordinaires, et alla prendre possession de l'éternité bienheureuse, l'an 1671. Elle était âgée de vingt-quatre ans. — (*Mém. de Rouen.*)



III AOUT

Le R^{me} P. HIPPOLYTE-MARIE BECCARIA

L^r Maître Général de l'Ordre ()*.

(1550-1600)



LE grand Religieux, noble Piémontais, naquit l'année du jubilé universel 1550, sous le Pontificat de Jules III, dans la ville de Montréal ou Mondovi, qui dépendait alors des ducs de Savoie. Son père, Henri Beccaria, et sa mère, Catherine Conzelli, appartenaient à la plus ancienne aristocratie du pays. Quelques auteurs prétendent même qu'ils descendaient l'un et l'autre des empereurs grecs et que cette famille avait déjà donné à l'Eglise des saints martyrs et confesseurs, des cardinaux, des archevêques, des évêques et des abbés, et à l'Etat des personnages qui se distinguèrent dans les Lettres, dans la Magistrature et dans l'Armée. Ce qu'on peut dire de certain, c'est que le Père Hippolyte-Marie Beccaria, dont nous écrivons l'histoire, releva encore l'éclat de sa naissance par celui de ses vertus, de ses talents et des charges qu'il eut à remplir dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Il fut confié de bonne heure à des maîtres habiles, dans les écoles de Milan, et se rendit recommandable, au milieu de ses nombreux condisciples, par ses mœurs angéliques et ses précoces succès. Il aimait à fréquenter nos Pères, et à peine eut-il atteint sa quatorzième année, qu'il demanda l'habit, au couvent de Notre-Dame-des-Grâces,

(*) Pio; Echard; Fontana.

attiré par le charme des beaux exemples qu'il avait vu briller dans cette sainte maison.

La retraite et la prière servirent à corriger et à perfectionner son naturel vif et bouillant. Sa profession faite, on l'envoya à Bologne, où par une sérieuse application à l'étude, il devint, en peu d'années, un des plus grands théologiens de son Ordre.

A vingt-huit ans le V. Père enseignait la métaphysique et la Théologie, à Bologne d'abord, puis à Brescia et à Milan. Il marcha même très vite dans la carrière des emplois honorables et des dignités ; car après avoir soutenu avec éclat des thèses publiques au Chapitre provincial d'Imola, et, plus tard, à Rome, dans un Chapitre général, il fut placé à la tête du couvent de Sainte-Sabine, et de celui de Sainte-Catherine de Naples.

En 1585, le Chapitre de sa Province de Lombardie se réunissait à Mantoue pour l'élection du Provincial. Le Protecteur de l'Ordre ayant obtenu du Saint-Siège un Bref, en vertu duquel le choix des électeurs ne pouvait se porter que sur quatre candidats désignés par lui, le Père Beccaria, l'un des quatre Religieux proposés, réunit sur son nom la pluralité des suffrages.

Deux ans après, Sixte-Quint, qui appréciait son grand caractère, le nomma Inquisiteur de la foi dans le Milanais, puis Commissaire général du Saint-Office. Il n'y avait pas encore une année qu'il remplissait ce dernier poste, quand on convoqua à Rome le Chapitre général, pour donner un successeur au R^{me} Père Sixte Fabri de Lucques, que le Pape venait de déposer sous prétexte de santé, au vif mécontentement de tout l'Ordre. Le Père Hippolyte-Marie Beccaria fut élu au second tour de scrutin. Il avait alors trente-neuf ans ; ainsi, en moins de huit années, il put être deux fois Prieur, une fois Provincial, Commissaire du Saint-Office, et enfin Général.

Les maladies contagieuses, le grand schisme et tous les autres fléaux qui étaient venus fondre sur le quatorzième siècle, n'avaient peut-être pas fait autant de ravages que les nouvelles hérésies de Luther et de Calvin, dans les provinces du Nord surtout et en France. On ne voyait partout que pillages et ruines fumantes : ici des monastères incendiés ou occupés par les Luthériens, là des couvents détruits de fond en comble par les Calvinistes. Spectacle plus triste encore ! pendant que les bons Religieux s'opposaient avec zèle aux profanations des ennemis de Dieu, et n'hésitaient pas à sacrifier leur vie pour la défense de la foi, d'autres, moins en garde contre la sur-

prise du mal, semblaient se familiariser avec des monstres dont la seule vue aurait dû leur faire horreur.

Le nouveau Général crut qu'il était de son devoir de chercher efficacement le remède et de l'appliquer à tous ces maux. Dans ce but, non content d'écrire des Lettres très pressantes à toutes les Provinces de l'Ordre, d'assembler plusieurs Chapitres généraux et de porter de sages ordonnances pour faire refleurir partout la piété et l'étude, en ranimant le zèle des Religieux capables de démasquer l'erreur, il voulut voir et connaître les choses par lui-même. Le Pape, l'empereur, le roi catholique et plusieurs autres princes chrétiens lui accordèrent volontiers appui et protection.

II. — Le R^{mo} Père Hippolyte-Marie Beccaria employa les trois premières années de son Généralat à visiter les couvents du Piémont, du Milanais, de la Toscane, du royaume de Naples et de Sicile.

Bien qu'il fût délicat et de complexion peu robuste, sachant très bien que s'il ne pratiquait pas le premier toute la Règle, son exemple ne manquerait pas de servir de prétexte au relâchement, il se montrait partout un modèle de régularité. Dans chacune de ses visites, le pieux Général était accompagné de plusieurs Religieux distingués, dont les sages conseils et l'autorité lui furent d'un grand secours pour avancer l'œuvre de Dieu. Nous citerons en particulier le Père Vincent Calci de Crémone, élevé plus tard sur le siège de Venosa et le Père Alexandre de Francischi, depuis évêque de Forlì.

Il portait sur son visage et en son maintien une gravité sage et religieuse, mêlée d'une sainte et déférente humilité qui lui attirait l'affection et le respect de tous. Un peu irascible par nature, il parvint à force d'énergie à triompher de sa vivacité. Il témoignait le plus grand zèle pour le développement de la vie religieuse, et ce lui fut une peine extrêmement amère de la trouver tellement déchue en plusieurs endroits qu'il ne voyait nulle espérance de l'y faire refleurir.

Le Seigneur cependant répandit une bénédiction particulière sur ses travaux. Le V. Père rétablit ou perfectionna dans des Provinces entières la discipline régulière, excita l'émulation des jeunes Religieux, stimula les plus doctes à prendre la plume, envoya de bons théologiens dans quelques maisons d'étude et imposa l'exercice du saint ministère aux Pères anciens, capables encore de servir l'Eglise. Il voulut, en outre, que l'on fût très circonspect dans la réception des novices et soigneusement attentif sur leur capacité.

En 1592, Hippolyte-Marie Beccaria convoqua le Chapitre général à Venise. Il y fit statuer qu'un Père dans chaque Province serait chargé d'écrire tout ce qu'on trouverait de plus remarquable sur la sainteté, les vertus, les emplois des Religieux et les fondations des couvents. Il s'occupa de la correction du Missel, du Bréviaire et des livres cho-raux, afin que tout se fît avec plus d'uniformité et de dévotion, et prescrivit la manière d'ériger les confréries du très saint Nom de Jésus et du saint Rosaire. La Province de Pologne étant trop vaste pour un seul supérieur, le V. Père la divisa en deux, plaçant la nou-velle sous le vocable de saint Hyacinthe. Pour la même raison il dédoubla la Province du Mexique, et appela la seconde du nom de saint Hippolyte, son patron. Il rétablit celle de Dalmatie, et de sa propre initiative érigea la Province des Philippines. Il envoya à Pra-gue le savant Père Paul Nazario de Crémone pour restaurer les études théologiques et travailler à la conversion des hérétiques. Enfin, en terminant le Chapitre, le Père Beccaria informa les mem-bres de cette assemblée qu'il ne tarderait pas à les visiter dans leurs Provinces respectives.

Mais avant de se mettre en route, le pieux Général voulut répondre aux lettres qu'il avait reçues des Philippines. Depuis cinq ans, ses Religieux s'employaient avec zèle à faire connaître le saint Nom de Jésus dans ces lointaines contrées, et ils venaient de lui apprendre les bénédictions accordées par le divin Maître à leurs travaux antérieurs, ainsi que leurs projets d'avenir pour la propagation de la foi dans plusieurs royaumes où quelques-uns des leurs avaient pu pénétrer. Ils lui rendaient compte aussi du nombre et de l'état des couvents, tous fondés dans la plus exacte régularité.

Pleinement consolé de si heureuses nouvelles, le Révérendissime Père répondit à ces hommes apostoliques avec une grande effusion de charité :

« Mes Très Révérends Pères,

« Nous avons reçu les lettres que vous nous avez adressées des îles Philippines le 22 juin 1588, et dans lesquelles vous faisiez hom-mage d'une prompte obéissance au Maître de l'Ordre et au Chapitre général. Elles ont été lues publiquement devant les RR. Pères Défini-teurs du Chapitre, réunis cette année 1592 au couvent des SS. Jean et Paul à Venise. Nous ne saurions dire notre joie, en vous voyant, mes Révérends Pères, réparer, par votre dévotion et par vos travaux

dans les Indes, les pertes que l'Eglise subit tous les jours en Europe par le venin des nouvelles hérésies.

« Enfants rachetés du sang précieux de Jésus-Christ, qui faites vos divertissements des navigations les plus longues et les plus périlleuses, vous avez vu et vous voyez tous les jours les œuvres du Dieu terrible dans ses conseils sur le salut des hommes ; les grandes choses qu'il a déjà opérées, en Chine même, sur tant d'âmes plongées jusqu'alors dans les ténèbres de l'idolâtrie : ce qui ne peut manquer d'être pour vous le sujet de consolations ineffables et le mérite d'une récompense sans fin.

« Vous êtes ces animaux mystérieux qui, joignant leurs ailes pour exciter les autres à voler au ciel, y volent eux-mêmes les premiers et les y conduisent en leur tenant lieu d'avant-garde. Vous êtes les vrais soldats du Christ, toujours prêts à soutenir les attaques incessantes des légions infernales pour défendre la place, et arracher à leurs prises cruelles les âmes malheureuses et abandonnées. Pourrait-on voir un triomphe plus glorieux, ou espérer une plus riche couronne que celle qui est promise aux vaillants champions de la cause du grand Dieu des armées ?

« Après cela, croyez-moi, tout ce que vous souffrez est bien peu de chose en comparaison de vos espérances ; devenez donc, chaque jour, plus forts et plus résolus pour affronter de nouveaux travaux. Courage, mes RR. Pères, ayez sans cesse sous les yeux le salut de vos âmes, ramenez au bercail du Seigneur le troupeau de ses ouailles, et faites que l'honneur de votre Ordre aille de front avec la gloire de Dieu. Qui de vous oserait épargner sa peine, quand il s'agit de conquérir, bien que par un sentier étroit et difficile, une palme qui ne saurait tarder ?

« Souvenez-vous du testament de notre Père saint Dominique, dans lequel il vous fait espérer participation à sa propre récompense. Que vos paupières ne se laissent pas appesantir, que vos corps ne redoutent pas la fatigue ; c'est pour des œuvres fortes que notre sainte Religion a été établie, et qu'en s'acquittant fidèlement de sa mission elle a jeté de profondes racines et mérité dans la vérité le nom de Prédicateurs et d'Apôtres. C'est en vous seuls que se vérifie maintenant ce titre que nous devrions tous porter. Vous êtes, par conséquent, la joie et la couronne de l'Ordre entier. Acquittez-vous donc de votre saint emploi avec d'autant plus de perfection qu'il vous est confié par un effet tout spécial de la bonté de Celui qui n'a besoin de personne.

« Vous ne sauriez croire l'affection tendre avec laquelle les Pères Définiteurs du Chapitre ont approuvé votre dessein et accepté votre Province. Pour moi, je vous l'assure, à peine pourrais-je l'exprimer par mes lettres. Il me suffira de vous dire que, tous ensemble, nous avons remercié le divin Maître de la grâce qu'il a faite à l'Ordre en vos personnes, et que nous vous regardons et embrassons tous comme nos frères et nos très chers enfants. Nous louons l'humble obéissance que vous nous avez rendue ; nous approuvons l'élection de votre Province aux îles Philippines sous le vocable de Notre-Dame du T. S. Rosaire ; nous vous accordons toutes les grâces et privilèges des autres Provinces de l'Ordre, et confirmons, en même temps, de l'autorité des Définiteurs du même Chapitre général et de la Nôtre, le T. R. P. Jean de Castro pour Provincial.

« Plaise à Dieu que cette nouvelle Province jette si avant ses racines et monte si haut, en étendant ses branches de toutes parts, que nous puissions d'une même voix relever son mérite et la citer comme la Province modèle de notre saint Ordre ! Je souhaite que tout y aille de mieux en mieux et je me recommande à vos prières avec nos compagnons. A Milan, le 3 novembre 1592.

« Fr. Hippolyte-Marie Beccaria,

« Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs,
et votre serviteur en Notre-Seigneur.

« Fr. Paul Castruccio,

Maître, Provincial de Terre-Sainte. »

III. — Bientôt après, le Père Général se rendit en Autriche et en Allemagne et visita les couvents que les hérétiques n'avaient pas encore détruits. Il parcourut les royaumes de Pologne, de Bohême, de Hongrie, pénétra dans la Moravie et la Silésie où aucun de ses prédécesseurs n'avait mis le pied, quoique les circonstances n'eussent jamais été plus fâcheuses. Mais hélas ! il ne rencontra partout que désastres et ruines. L'esprit d'erreur et de licence, soufflé, à cette époque, par toutes les puissances de l'enfer, s'était infiltré jusque dans le cloître. Le Père Hippolyte-Marie Beccaria constata, au cours de ses visites, bien des signes de relâchement et de décadence. Devant les ravages causés par la révolte des novateurs, son cœur se serra, et, dans l'amertume de son âme, le saint Général put redire les plaintes du Prophète, pleurant sur la désolation de sa patrie bien-aimée : « Com-

ment l'or s'est-il ainsi obscurci ? Comment a-t-il changé sa couleur si belle ? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées au coin de toutes les rues ? Comment les fils de Sion, illustres et revêtus de l'or le plus pur, sont-ils devenus semblables à des vases de terre, formés par les mains du potier ? » (Thren. iv).

Le prudent Général travailla avec un zèle infatigable à la restauration de la discipline religieuse. Loin d'exiger de ces couvents désolés les contributions qui lui étaient légitimement dues, il réparait lui-mêmes les ruines matérielles amoncelées par le malheur des temps. Ici, il laissait pour les besoins du culte des vases d'argent et des linges sacrés ; là, il assurait, par des dons généreux, le vivre et le vêtement ; partout enfin, il exhortait ses fils à remplir mieux que jamais les devoirs de leur sainte vocation, disant qu'ils seraient toujours assez riches tant qu'ils conserveraient le trésor de leur foi et de leur innocence.

L'empereur Rodolphe II, informé de son mérite, le reçut avec les plus grands égards, et remit en ses mains une forte somme pour lui permettre de continuer ses largesses aux monastères d'Allemagne, beaucoup plus éprouvés que les autres.

Mais ce qu'on admira singulièrement, ce fut la fermeté du Père Beccaria à garder son habit au milieu des populations hérétiques, alors que ses fils en Religion n'osaient plus paraître avec les livrées dominicaines. Vainement voulut-on l'engager à prendre plus de précautions ; il répondit toujours qu'en quelque endroit du monde qu'il se trouvât, il porterait ostensiblement la marque sacrée de sa profession religieuse. Ceux qui connaissaient l'insolence et la grossièreté des hérétiques, étonnés de son courage, transmirent aux Frères Prêcheurs d'Italie cette particularité comme un prodige d'héroïsme et de vertu. Dieu bénit la constance du saint Religieux, car plus d'une fois, les princes luthériens eux-mêmes, les magistrats et les principaux coryphées de la secte lui rendirent hommage comme à un homme d'un mérite exceptionnel.

A côté des consolations extérieures qui récompensaient la fidélité de l'illustre Général, de fâcheux accidents mirent à l'épreuve son humilité, sa patience et sa résignation. Sans parler de la sollicitude de l'Ordre entier, d'où résultaient pour lui beaucoup d'affaires épineuses, le V. Père eut, comme l'Apôtre, à souffrir des fatigues de tout genre : les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Exposé dans ses voyages aux intempéries des saisons, souvent

il se vit contraint de coucher en plein air, ou dans quelque misérable grange sur un peu de paille, chose qu'on ne lit d'aucun autre de nos Généraux. Se rendant pour affaires à la cour impériale, il dut emprunter pour continuer sa route, et, l'argent lui ayant de nouveau manqué, ce fut l'empereur qui vint libéralement au secours de sa détresse. En pareilles rencontres, on pouvait admirer la vertu de l'homme de Dieu, la force de son esprit, toujours égal, dans l'adversité, comme dans la prospérité. Sous son généralat, l'Ordre fut assailli de terribles revers. En proie à l'infortune, Hippolyte Beccaria paraissait une colonne inébranlable, par sa patience, sa bonté, et la force de ses discours. Il possédait, en effet, une éloquence naturelle et persuasive, maniait le latin aussi aisément que sa langue maternelle. La solidité de son esprit et le rare discernement dont il était doué, dissipait comme par enchantement l'obscurité des questions les plus embrouillées. Il trouvait le nœud de la difficulté, et traçait d'un mot la conduite à tenir. Aussi, dans les Congrégations romaines auxquelles il assistait, comme dans tout ce qui regardait le bien général de l'Eglise et en particulier les intérêts de son Ordre, son sentiment prévalait toujours. Il avait pris dès son enfance l'habitude de parler sur un ton grave et soutenu, témoignant dans ses discours je ne sais quoi de grand et de sérieux, et possédait, en outre, le don de faire rayonner autour de lui la paix et la réconciliation. Cette grâce trop peu commune, il la devait à ses vertus religieuses et à sa vie si méritante, suivant cette parole du Sage : *Cum placuerint Domino viae hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem* : « Lorsque les voies de l'homme plairont au Seigneur, il réduira à la paix ses ennemis eux-mêmes. » (Prov. xvi, 7.) Pardonnant de bon cœur les injures les plus atroces, il savait à l'occasion combler de bienfaits ceux qui l'avaient offensé. Parti pour l'Allemagne au printemps de l'année 1593, le V. Père rentrait à Rome dans le courant de l'été 1595. Le Pape Clément VIII le reçut comme un ami, et lui dit obligeamment qu'il pouvait demander ce qu'il voudrait pour ses Religieux des Provinces ravagées par l'hérésie.

Son séjour en Italie fut de très courte durée, car avant l'hiver, il se remettait en route pour aller en Espagne présider le Chapitre de Valence, convoqué pour le mois de juin 1596. Il prit la voie de mer. Durant le voyage, notre saint Général ressentit les effets de la protection de Dieu. Au moment du départ il avait pu trouver place sur une belle galère, avec quelques-uns de ses compagnons, entre autres le V. Père Marc Marcianisi. Mais le commandant de l'escadre les obligea de

monter à bord d'un navire très mauvais, où ils eurent beaucoup à souffrir. Cette disgrâce toutefois était une disposition amoureuse de la bonté divine. En effet, au milieu de la traversée l'escadre fut assaillie par une horrible tempête, et la galère sur laquelle nos Pères s'étaient d'abord embarqués périt la première. Quatre autres vaisseaux furent également engloutis ; trois seulement échappèrent au naufrage, l'un était celui où le Père Hippolyte-Marie Beccaria et ses compagnons avaient dû monter pour obéir au commandant. Leurs prières les avaient sauvés de la fureur des flots, et, contre toute attente, leur navire entra le premier dans le port de Valence.

Les nombreuses communautés d'Espagne lui présentèrent un spectacle bien différent de celui qui l'avait si sensiblement affligé dans les royaumes du Nord. Mais il fut moins touché de la beauté et de la richesse des églises que de l'exacte régularité qui brillait partout. Philippe II l'accueillit avec de grands honneurs, et lui fit de gracieux reproches sur la conduite de plusieurs de ses Religieux, dont il avait, disait-il, beaucoup à se plaindre ; les uns refusaient des évêchés, qu'on leur offrait moins comme récompense de leurs travaux que comme moyen de rendre de nouveaux services à l'Eglise et à la patrie ; les autres ne se montraient pas plus faciles à accepter des emplois honorables que le roi désirait leur confier. « Ainsi, mon Père, ajouta-t-il, j'ai grand besoin que vous donniez votre sanction à mes prières pour engager le Père Gaspard de Cordoue à se charger de l'éducation du jeune Infant Don Philippe. » En effet, il ne fallut pas moins que l'autorité du Général pour forcer le saint Religieux à se soumettre aux importantes fonctions qu'on lui destinait à la Cour.

C'étaient des hommes de cette trempe que notre sage Supérieur avait coutume de proposer en exemple pour porter tous ses fils à rester fidèles à l'esprit de leur vocation. Au Chapitre de Valence, il fit une vive peinture des affreux ravages de l'hérésie dans les trois quarts de l'Europe. Il félicita les sujets du Roi catholique de ce qu'il leur était donné de pouvoir servir le Seigneur dans une entière tranquillité ; il les exhorta à redoubler de ferveur dans la prière pour leurs Frères continuellement exposés aux plus violentes épreuves, et après avoir fait lire, selon la coutume, les noms de ceux qui avaient terminé saintement leur carrière depuis le Chapitre précédent, il choisit lui-même plusieurs Religieux pour être envoyés dans les missions, particulièrement dans celle de la Nouvelle-Grenade.

IV. — Hippolyte Beccaria passa deux années entières à visiter les maisons de son Ordre en Espagne et en Portugal. Rentré à Rome, il n'eut rien de plus pressé que d'aller se jeter aux pieds du Souverain Pontife, pour lui remettre ses fonctions de Général. Désormais, il ne voulait d'autre sollicitude que celle de son propre salut. Le V. Père avait quarante-huit ans ; et, si son esprit était encore plein de vigueur, ses austérités et les fatigues des voyages avaient épuisé son corps et ruiné sa santé ; sa vue même se trouvait fort affaiblie. Clément VIII refusa d'écouter sa prière ; même il le chargeait souvent de l'examen d'affaires intéressant la religion, et lui remettait la décision des cas les plus difficiles.

Obligé de porter le joug jusqu'à la fin, le serviteur de Dieu ne pensa plus qu'à se sanctifier dans le travail par l'exercice de la patience et de l'obéissance. Il profita cependant des années qui lui restaient à vivre pour procurer de nouvelles faveurs à son Ordre. Ses parents, riches et puissants, se firent un bonheur de lui abandonner des sommes considérables pour ses œuvres de restauration et de piété. Grâce à leurs libéralités, le R^{mo} Père put donner suite à un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Etant jeune Religieux au couvent de Bologne, il avait conçu le noble dessein, moyennant le bon plaisir de Dieu, de refaire à neuf la chapelle et le tombeau du saint Patriarche. « Si jamais, dit-il un jour au sacristain, si jamais j'ai quelque crédit dans l'Ordre, je travaillerai à cet ouvrage. » Devenu Général, il tint parole. Par ses soins, la somptueuse chapelle où reposent les restes vénérés de saint Dominique fut lambrissée de marbres de prix, et le mausolée grandiose s'éleva sous la coupole où Le Guide a peint une idéale glorification du saint Patriarche.

Hippolyte Beccaria laissa, en outre, un revenu suffisant pour l'entretien des douze lampes qui brûlent jour et nuit devant le merveilleux tombeau. Il eut aussi la joie de faire construire une magnifique chapelle dédiée à saint Hyacinthe, au couvent de Mondovi, sa patrie, et de décorer d'un très beau tabernacle l'autel majeur du couvent de Notre-Dame-des-Grâces à Milan, où il avait pris l'habit.

Le dernier Chapitre général présidé par le V. Père se tint à Naples le 22 mai 1600 ; peu de mois après, le Seigneur appelait son digne serviteur au repos de l'Eternité. On pense qu'il eut lui-même, en se rendant à Naples, le pressentiment de sa fin prochaine, car dès qu'il aperçut cette ville, il prononça cette parole : *Haec requies mea in saeculum saeculi* : « Ce sera ici mon repos pour toujours. » La lettre qu'il

adressa à tous les Religieux de l'Ordre en leur promulguant les Actes du Chapitre, renferme une pensée semblable : « Nous croyons, dit-il, qu'il nous reste peu de jours à vivre : *Credimus enim, quod pauci erunt dies nostri.* » Cette lettre, dont le texte est renvoyé à l'appendice, fut comme le chant du cygne de notre saint Général : nous la résumerons ici brièvement.

Le R^{mo} Père montre d'abord que la célébration des Chapitres généraux de trois en trois ans a pour but de fournir aux Religieux, par les ordonnances qui y sont portées, les moyens de travailler à leur perfection et à celle des autres.

Secondement : à l'imitation de l'Apôtre, il ne faut jamais se contenter de ce qu'on possède, mais aspirer toujours à quelque chose de plus relevé. Et il cite à l'appui cette sentence de saint Bernard : *In via Dei, non progredi, regredi est.* « Dans la voie de Dieu, ne pas avancer, c'est reculer. »

Troisièmement : C'est une étrange illusion, dont il faut bien se garder, de s'imaginer que les ordonnances publiées dans les Chapitres aggravent le joug doux et facile du divin Maître : elles le rendent, au contraire, plus supportable. Puis, comparant les Religieux aux oiseaux du ciel, il ajoute : « Ne savez-vous pas que le vol des oiseaux est d'autant plus dégagé que leurs ailes sont mieux garnies de plumage ? Il en va de même des Religieux : plus le détail de leurs devoirs est manifesté par de sages règlements, plus ils se trouvent légers et aptes à s'élancer vers les régions célestes.

Quatrièmement : Ayant déjà surmonté les grands obstacles qui s'opposent à l'entrée en Religion, comme de quitter le monde, se renfermer dans un cloître, se soumettre à des hommes qui ont en main le commandement, etc., ne serait-ce pas une espèce de folie d'aller exposer son âme au péril de la damnation, en négligeant d'observer les lois que notre bonne Mère la Religion nous propose, et qui sont d'une pratique incomparablement plus aisée que tout ce que nous avons fait jusqu'ici ?

Cinquièmement : Cela est d'autant plus vrai que ce que nous semons avec la bénédiction du Seigneur, produit infailliblement une moisson de mérites très abondante ; car la bénédiction du Seigneur est par elle-même toujours efficace.

Enfin le saint Général conclut par la prédiction de sa mort à bref délai, comme nous l'avons dit, et s'appropriant ce verset de la seconde Epître de saint Pierre : *Justum autem arbitror, quamdiu*

sum in hoc tabernaculo suscitare vos in commonitione : certus quod velox est depositio tabernaculi mei : « Je crois juste, tandis que j'habite dans la chair mortelle, de vous ranimer par cet avertissement ; certain que dans peu de temps je quitterai ma fragile demeure. » Et, bien qu'il n'ajoute pas comme cet apôtre : *Secundum quod et Dominus noster Jesus-Christus significavit mihi :* « Selon que Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître », les vertus qu'il pratiqua et la mort précieuse qui les couronna, montrent qu'il ne parlait que par l'esprit du Fils de Dieu. Pendant sa courte maladie, le Père Hippolyte-Marie Beccaria ne témoigna aucune crainte de la mort, disant au contraire avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo :* « Je soupire après la dissolution de mon corps pour être avec le Christ », et avec saint Ambroise : *Si nunquam, bene ; si aliquando, cur non modo ?* « Si je ne devais jamais mourir, vous feriez bien de me souhaiter la santé ; mais s'il le faut quelque jour, pourquoi pas à présent ? » Quoiqu'il souffrît beaucoup, il ne répétait que ces paroles : *Benedictus Deus ; laudetur Deus :* « Dieu soit béni ! Dieu soit loué ! » Pour s'animer à la confiance, il se faisait lire les méditations de saint Augustin et pleurait de dévotion en entendant cette lecture : il se fit aussi chanter les versets de la Passion, puis il se confessa et reçut dans un profond recueillement le saint Viatique.

Après son action de grâces, le pieux moribond se tournant vers ses Frères, tira de son cœur quelques bonnes paroles de consolation, en les exhortant au mépris du monde, à l'observance des Règles, à l'amour de Dieu : « Frères bien-aimés, leur disait-il, corrigeons par une nouvelle vie les péchés que notre ignorance nous a fait commettre, de peur qu'étant surpris par le jour de la mort, nous ne cherchions le temps de faire pénitence, sans pouvoir le trouver : *Fratres, emendemus in melius quae ignoranter peccavimus, ne subito praeoccupati die mortis, quaeramus spatium poenitentiae, et invenire non possimus.* » Et parce qu'il savait bien que la pénitence n'est pas toujours sincère et véritable, il répéta plusieurs fois et avec beaucoup de force : *Spatium verae poenitentiae*, « le temps d'une véritable pénitence » ; il demanda ensuite pardon à tous les assistants et en leurs personnes à tous les Religieux de l'Ordre. Cet acte d'humilité fit fondre en larmes les Frères, qui se reconnaissaient eux-même coupables d'avoir si peu correspondu à la tendre charité de leur vénéré Supérieur.

Trois jours après, le démon lui apparut visiblement. L'auguste

malade résista fortement à ses attaques, se confessa de nouveau et demanda l'Extrême-Onction. Il répondit lui-même aux Psaumes de la Pénitence qu'on récitait près de sa couche, et se fit donner l'absolution générale et l'Indulgence plénière que le pape Clément VIII lui avait accordée pour le moment suprême. Après quoi, prenant en main son crucifix, il le couvrit de ses larmes et de ses baisers en redisant ces paroles : *Delicta juventutis meae et ignorantias meas ne memineris, Domine* : « Seigneur, ne vous ressouvenez plus des péchés de ma jeunesse ni de mes ignorances », et poursuivant ses colloques pleins de contrition, d'humilité et de confiance, pendant qu'on lui lisait les trois oraisons composées par Denys le Chartreux pour les agonisants, le R^{mo} Père Hippolyte-Marie Beccaria, prit tout à coup une expression de visage douce et sereine, et rendit ainsi son âme à Dieu le 3 août de l'année jubilaire 1600, la douzième de son Généralat et la cinquante-et-unième de son âge.

Il se fit un concours prodigieux dans notre église pour honorer sa dépouille mortelle. L'Université de Naples qui, depuis l'an 1589 l'avait agrégé parmi ses Théologiens, assista à ses funérailles. Sur la pierre de son sépulcre, on grava cette épitaphe :

D. O. M.

Fratri Hippolyto Mariae Beccariae a Monte Regali Pedemontano, Magistro Generali 51, totius Ordinis Praedicatorum vigilantissimo : Qui omnium virtutum gloria insignis, priscorum laudibus non inferior, gravi morbo correptus, assumptionis suae anno 12 a die 20 Maii, aetatis suae 51 a die 11 Martii jam incaeptis : Neapoli post Generale Capitulum, ac si videretur sibi, suo functus officio, viam universae carnis ingressus est die 3 Augusti, cum opinione sanctitatis, omnibus sui desiderium relinquens. Hujus tanti Patris praeclara gesta calamo commissa fuere.

Fraler Paulus Castruccijs Magister Provincialis Terrae Sanctae, ejus Socius et Conciuis : Conventus quoque sancti Dominici Neapoli, inconso-labili moerore confecti, Parenti optime merito, in quo nihil praeter mortem doluit, ex speciali gratia Dominorum de Brancatiis hunc tumulum demandarunt.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette épitaphe, ajoute le Père Souèges, ce sont ces paroles : *Priscorum laudibus*

non inferior : « Il ne mérite pas moins de louanges que les premiers Généraux de l'Ordre » ; parce que, en effet, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de sa religion, de sa vigilance, de sa sainteté. Il eut la consolation de voir la canonisation de saint Hyacinthe (1594), et la cause des stigmates de sainte Catherine de Sienne terminée à la satisfaction de l'Ordre entier. Il travailla beaucoup pour la canonisation de saint Raymond et la béatification de saint Louis Bertrand, mais l'une et l'autre ne furent publiées qu'après sa mort. Enfin, ce fut encore de son temps que se tinrent à Rome les célèbres disputes sur la grande question des secours de la grâce : *De Auxiliis gratiae divinae*, dont nous aurons l'occasion de parler, au 23 de ce mois, dans la vie du V. Père Thomas de Lemos, le vaillant défenseur des doctrines thomistes.



La Vénérable PAULE DE SAINT-THOMAS

*Sœur du Tiers-Ordre de N. B. P. S. Dominique,
à Naples.*

(1572-1634)

LA V. Sœur Paule de Saint-Thomas naquit à Naples, le 16 juillet 1572, et fut baptisée à l'église paroissiale de Sainte-Anne, quartier des Espagnols. Son père, Louis Cianosa, était natif de Barcelone, et sa mère, Jeanne Rodriguez, était Castillane. Dès le berceau, l'enfant sanctifia ses premiers bégaiements en y joignant l'invocation du saint Nom de Jésus, en quelque sorte à chaque respiration. Frappé de ce fait, le père ne put s'empêcher de dire : « Ma petite Paule fera de grands progrès dans l'amour de Dieu, car elle paraît avoir reçu l'esprit de saint Paul, son patron, lequel dans ses Epîtres répète si souvent le Nom de Jésus. » Elle-même disait plus tard à son confesseur : « Toutes les fois que je prononce cet adorable Nom, je sens dans ma bouche la douceur du miel, et dans mon cœur la suavité de la manne. »

L'amour de Paule pour son Sauveur s'accrut d'une manière sen-

sible, lorsqu'à l'âge de trois ans, elle se vit honorée de la présence du divin Maître sous la forme d'un gracieux enfant. Elle s'entretenait avec lui par des colloques si tendres et si affectueux que les personnes de la maison, l'entendant parler et ne voyant aucun interlocuteur, s'imaginaient qu'elle rêvait. Mais Dieu ayant, un jour, ouvert les yeux du père pour contempler la beauté de l'Enfant céleste, lui-même raconta les merveilles qui se passaient dans sa maison.

Comme des faveurs si extraordinaires ne tendent qu'à inspirer aux âmes qui les reçoivent le désir d'être conformes à l'objet aimé, la petite Paule, à peine âgée de cinq ans, avait déjà un vif attrait pour la mortification ; elle attendait que ses sœurs aînées fussent endormies pour quitter son lit et s'étendre sur le plancher. A huit ans, sa charité était admirable. Elle se privait de son déjeuner et de son goûter, prélevait même sur les repas principaux, afin de donner plus abondamment aux pauvres. Un jour, à la distribution accoutumée des aumônes, elle remarqua l'absence d'une mendiante, âgée, couverte d'ulcères, et si repoussante que son propre fils la délaissait. Sur-le-champ, Paule se rendit à sa demeure et trouva l'infortunée rongée de vermine et menacée d'une mort très prochaine. Aussitôt elle s'empressa de la nettoyer, alla ensuite chercher un prêtre, et vit la malheureuse mourir munie des Sacrements, à la grande édification des personnes du voisinage, qui ne savaient comment admirer la sagesse et la charité d'une si jeune enfant.

Malgré son désir de rester vierge, Paule fut contrainte par ses parents de subir le joug du mariage : Dieu voulait la proposer, dans cet état, comme un modèle accompli de modestie, de soumission et de patience. Son mari, homme dur et fâcheux, l'exerça beaucoup durant les vingt-deux années de leur union ; elle souffrit avec grande douceur ses injures, ses mauvais traitements même, et par la crainte de céder à l'impatience, elle prenait à dessein de l'eau dans sa bouche pour mieux retenir ses paroles. Néanmoins, lorsque dans ces rencontres il s'agissait de quelques affaires touchant à la gloire de Dieu, elle lui remontrait son devoir avec une liberté également forte et respectueuse. Etant gouverneur du territoire de Monte-Corvino, au royaume de Naples, il voulait, de sa propre autorité, sévir contre des ecclésiastiques compromis dans une affaire criminelle. Paule l'en empêcha, en disant que si ces prêtres étaient coupables, il appartenait à leur Evêque seul d'instruire la cause. La nuit, quand son mari dormait d'un profond sommeil, la servante de Dieu se levait pour

coucher sur la dure ; elle se flagellait deux fois la semaine, et portait sur les reins une grosse corde qu'elle quitta seulement le jour où son mari, s'en étant aperçu, entreprit de divulguer ses pénitences. Elle se confessait et communiait alors deux fois la semaine et pratiquait l'oraison avec grande ferveur.

II. — Demeurée veuve, et chargée de plusieurs enfants, comme elle était encore d'une grande beauté, un riche gentilhomme rechercha sa main. Mais Paule, repoussant les propositions les plus brillantes, et voulant faire comprendre à ce seigneur son intention formelle de n'avoir désormais d'autre époux que le Christ, se coupa les cheveux en sa présence, et le laissa aussi surpris qu'édifié. L'âme de son mari lui apparut, la remercia du dessein qu'elle avait formé de rester veuve, lui fit connaître la gloire dont il jouissait, et l'anima à la persévérance dans ses pieuses pratiques, en l'assurant qu'elle aurait dans le ciel une magnifique récompense. Paule habitait alors la ville de Barleta, où son mari avait rempli les fonctions de capitaine d'artillerie ; elle retourna bientôt à Naples, et se mit sous la direction d'un Religieux de Saint-François. Celui-ci la pressa de prendre l'habit de son Tiers-Ordre ; mais Paule n'y fit point profession, ayant, dès ce moment, une inclination plus marquée pour notre Père saint Dominique, et portant déjà sous son vêtement extérieur le scapulaire dominicain.

Vers cette époque commença pour elle une tentation impure, qui la tourmenta sept années durant. Rien ne pouvait l'apaiser, bien que la chaste veuve s'infligeât sept ou huit disciplines par jour, couchât toute vêtue sur une planche, demeurât parfois une ou deux heures, la nuit, plongée dans l'eau froide. Elle eut enfin recours à saint Thomas d'Aquin, pour lequel elle professait une singulière dévotion. Le patron des âmes pures lui apparaissait, la consolait, se montrait prêt à la défendre. Paule s'aidait encore du *Salve Regina* dans sa lutte contre Satan, disant à ce sujet que jamais elle n'avait rien demandé par le moyen de cette prière qu'elle ne l'eût obtenu, souvent même avant d'avoir achevé la pieuse antienne ; aussi conseillait-elle aux personnes tentées d'adopter cette pratique.

Son confesseur étant mort, la pieuse femme demandait instamment à Dieu de lui en donner un autre selon son cœur. Un jour, elle priait ainsi devant l'autel de saint Thomas, dans notre église du Rosaire, le visage inondé de larmes et couvert de ses mains. Tout à

coup, levant les yeux, elle se trouva, sans savoir comment, en face d'un autre autel, de l'église du Saint-Esprit, qui appartenait également à notre Ordre. Le Docteur angélique lui apparut, disant que lui-même l'avait transportée en ce lieu, afin qu'elle prît pour guide spirituel le Père Jean-Baptiste de Massa, Religieux de science et de vertu, très capable de conduire les âmes à Dieu. Paule s'adressa désormais aux Frères Prêcheurs pour sa confession, ce qui l'affectionna beaucoup à l'Ordre et lui inspira le plus vif désir d'en prendre les livrées. Une nuit, la Très Sainte Vierge, accompagnée de saint Dominique, de saint Thomas et de sainte Catherine de Sienne, avec un cortège d'esprits bienheureux, parut dans sa chambre et commanda au Docteur angélique de conférer à la pieuse veuve notre saint habit. Il le lui donna d'une manière si sensible et si consolante que, durant quatre jours, Paule s'en trouva comme revêtue. A cette occasion, elle quitta la bure franciscaine qu'elle avait portée par pure condescendance pour son confesseur. Enfin, l'an 1624, étant âgée de 52 ans, elle reçut publiquement la tunique dominicaine des mains du Prieur, Ambroise de Cordoue, plus tard évêque de Trepéa, et fut admise, par lui encore, à faire profession, l'année suivante.

Peu après, notre Père saint Dominique lui apparut, et lui dit d'une voix claire et distincte : « A l'avenir je veux que tu sois la mère de mes fils. » Cette déclaration pénétra la servante de Dieu d'un ardent désir de les voir parfaits ; aussi avertissait-elle le Père Prieur des moindres fautes qu'elle leur voyait commettre ; celui-ci, profitant avantageusement de cette connaissance, reprenait ses Religieux de leurs légèretés, ce qui les rendait des miroirs de modestie, surtout en présence de la Sœur, qu'ils savaient être observatrice zélée de leur conduite.

III. — Son nouvel état l'obligeant à une perfection nouvelle aussi, la pieuse Tertiaire résolut de l'établir sur les fondements d'une humilité très profonde. Elle demandait continuellement à Dieu cette vertu par les entrailles de sa miséricorde et par les mérites de la Sainte Vierge, qui, dans son Cantique, relève particulièrement la bonté du Seigneur d'avoir regardé la bassesse de sa servante. A l'une des portes de Naples se trouvait une madone qui opérait de nombreux miracles. Sœur Paule y alla tous les jours pendant un mois pour demander sa vertu favorite ; elle priait en même temps saint Joseph de lui obtenir cette grâce, par l'autorité que son titre d'époux lui donnait sur la

Vierge Marie ; elle se sentait aussi tellement obligée envers saint Thomas d'Aquin, qu'elle avait coutume de dire : « Quiconque veut être humble n'a qu'à s'adresser à ce grand Saint, comme, pour avoir une contrition parfaite de ses péchés, il faut recourir à sainte Marie-Madeleine.

Mais parce que les âmes avides de vertus ressemblent aux avares qui, pensant n'avoir jamais assez de richesses, en amassent toujours davantage, notre Sœur, estimant n'avoir fait aucun progrès en humilité, s'en plaignait un jour à sainte Catherine de Sienne, qui l'avait honorée de sa visite. La séraphique vierge lui répondit : « Ma fille, tu as l'humilité, mais cette vertu est de telle nature que plus on la possède, plus elle se tient cachée. »

La servante de Dieu concevait d'elle-même les plus bas sentiments, se réputant une infâme créature, digne d'être anéantie par Dieu, propre à attirer sur la terre tous les fléaux de la justice divine. Elle s'entretenait dans cette pensée par le raisonnement suivant : « Si Dieu avait accordé à la plus grande pécheresse du monde les faveurs que son infinie bonté a daigné me faire, sans nul doute, cette pécheresse, une fois convertie, serait devenue une grande sainte, tandis que moi je ne profite pas des grâces de Dieu et je vais de mal en pis ! »

Cette humilité ne se bornait pas à des paroles, elle se manifestait par des actes ; rien n'était plus délectable à la sainte femme que de rencontrer des sujets d'humiliations. Un jour qu'elle jetait de l'eau par la fenêtre, quelques gouttes tombèrent sur un passant qu'elle n'avait pas aperçu. Cet homme, mécontent déjà d'une mauvaise affaire, entra comme un furieux ; Paule alla à sa rencontre, lui présenta un bâton et, se mettant à genoux, le pria de la frapper à cause de sa maladresse. L'inconnu, surpris d'un tel langage, s'apaisa sur l'heure et sortit fort édifié.

L'humilité de Sœur Paule n'eut pas le même effet sur l'esprit d'une servante. Elle s'était prosternée à ses pieds pour lui demander pardon de paroles un peu vives qu'elle lui avait adressées pour un juste motif. L'insolente, après avoir traité sa maîtresse d'hypocrite et de démon, lui donna un coup de pied en plein visage. L'humble Sœur le reçut non seulement avec patience, mais avec un vrai plaisir, remerciant Dieu de ce mauvais traitement comme d'une grâce insigne.

Une autre fois, elle congédiait un ouvrier pour son obstination à des actes et des propos grossiers, malgré les remontrances réitérées

de la pieuse veuve. Ce rustre lui appliqua un vigoureux soufflet en se retirant. Sœur Paule, sans se troubler, se mit à genoux et présenta l'autre joue ; l'ouvrier, confus, n'osa lever la main.

Du temps qu'elle se confessait au Père Jean-Baptiste de Massa, une autre pénitente du même Père, jalouse des égards particuliers que le confesseur semblait avoir pour notre Sœur, la souffleta en pleine église de la Santé. La seule vengeance de l'humble Tertiaire fut d'aller visiter la méchante femme, tombée malade peu après, et de lui porter de petites douceurs pour aiguïser son appétit.

La servante de Dieu se vit attaquée dans son honneur et, à trois reprises notamment, chargée des plus noires calomnies. Elle dissipa l'obscurité de ces nuages par le rayonnement d'une patience angélique et d'une inaltérable charité. Elle avait tant d'horreur de sa propre estime, que plusieurs fois, elle pria ses confesseurs d'écrire ses péchés sur un parchemin, et d'aller les placarder à la porte des églises du Saint-Esprit, de la Santé et du Mont-Dieu, trois églises de l'Ordre qu'elle fréquentait. Elle-même écrivit sa confession générale dans quelques cahiers et les remit au Père Jean-Baptiste de Saint-Pierre, — Religieux dont nous avons donné la biographie au 10 juillet, — avec prière de les faire lire par les Religieuses de Sainte-Catherine de Sienne, afin que ces vertueuses Sœurs, bien persuadées des mauvaises dispositions de son âme, priassent pour sa conversion.

Autre trait d'humilité. Une dame de Naples, aux allures prétentieuses, désirait contracter amitié avec Sœur Paule et, pour en faire naître l'occasion, allait à dessein se placer près d'elle dans les églises. Notre Tertiaire, remarquant ces assiduités de mauvais aloi, pria un jour, poliment, cette dame de lui accorder une grâce qui n'exigerait pas grand effort de sa part. La femme mondaine promit aussitôt de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour lui être agréable. La Sœur affecta une certaine défiance sur la sincérité de cette promesse pour contraindre l'importune à s'engager de plus en plus, et finit par lui dire : « Ce que je vous demande, Madame, c'est d'ordonner à l'un de vos laquais de me chasser de cette église et de m'administrer ensuite cinquante coups de bâton. » La dame, très confuse, répondit qu'à la vérité elle serait toujours prête à lui rendre service, mais non pas à la faire maltraiter. — « C'est donc ainsi, Madame, reprit Paule, que vous tenez parole ? » Et elle s'éloigna, cette fois, mais pour revenir à la charge. Notre grande dame, lasse, à son tour, d'importunités si étranges, cessa ses poursuites fâcheuses, au contentement de l'humble Sœur, arrivée à ses fins par un ingénieux stratagème.

IV. — Plus était profonde l'humilité de la sainte femme, plus le feu de l'amour divin s'embrasait dans son âme. « Je ne saurais plus vivre, disait-elle à son confesseur, car désirant de tout mon cœur aimer Dieu, je vois que je ne l'aime point, et cela me brise la poitrine. » Elle se sentait défaillir au seul Nom de Jésus. « Mon doux époux veut venir en moi, s'écriait-elle, mais mon cœur lui résiste, et partant, ce cœur éprouve une très vive peine. O mon cœur, ô mon cœur ! pourquoi me trahis-tu ? pourquoi ne te consumes-tu pas dans les flammes de cette fournaise ardente ? » D'autres fois enfin, ne pouvant supporter la véhémence du saint amour, elle disait d'une voix encore plus forte : « Assez, mon Jésus ; assez, je n'en puis plus !... » mais ces transports passés, elle se plaignait de nouveau de ne pas aimer Dieu.

Son cœur, cependant, était soulagé par les larmes qu'elle versait à profusion, au temps de ses prières. Chaque jour, elle faisait dix heures d'oraison, deux le matin, deux après-midi, deux le soir, et quatre la nuit. Un jour qu'elle conjurait le Maître du Noviciat de demander des prières à ses novices pour lui obtenir un peu d'amour de Dieu, il lui fut impossible d'aller plus loin ; l'émotion lui causa une défaillance subite. Sa poitrine devint si brûlante qu'il fallut y jeter abondance d'eau, laquelle s'évaporait comme en tombant sur un métal rougi. Dans ces violences de l'amour, Sœur Paule, toute hors d'elle-même, s'écriait des heures entières : « Je veux, ô mon Jésus, mon Jésus, je veux... » sans pouvoir en dire davantage.

La charité, cette reine des vertus, ne saurait embraser un cœur sans le remplir en même temps du zèle le plus pur, et lui faire ressentir les injures qui attaquent le Bien-aimé. C'est en quoi Paule de Saint-Thomas s'est rendue singulièrement admirable, pouvant dire avec le grand Apôtre, son patron : *Qui donc est faible sans que je le sois avec lui ? qui souffre scandale, sans que le zèle me brûle ?* « Je voudrais, disait-elle, passer mille années de vie toute chargée de travaux, persécutions, douleurs, étendue sur un grabat, couverte de plaies, délaissée de tout le monde, et cela pour avoir le bonheur de retirer une seule âme du péché ! » Acte héroïque approchant de celui du même Apôtre, s'écriant : *Je souhaitais être repoussé du Christ en faveur de mes frères*, ou de celui de Moïse priant pour son peuple et disant à Dieu : *Remettez-leur cette faute, ou effacez-moi du livre où vous m'avez inscrit*. Notre Sœur tenait un langage semblable, peut-être plus surprenant encore, comme il lui arriva un jour qu'elle

intercédaît pour une fille abandonnée, devenue le scandale de la ville entière. Cette misérable avait menacé Paule de la jeter du haut en bas des degrés de sa maison, si elle venait encore lui rompre les oreilles avec ses remontrances. La charitable veuve conjura alors le divin Maître de toucher ce cœur endurci : « Seigneur, dit-elle, accordez-moi, je vous prie, cette pauvre âme ; que si vous me la refusez, et que vous ayez résolu de me donner à moi le paradis et à elle l'enfer, changez votre dessein : faites-lui part de la gloire et envoyez-moi dans les tourments ; j'en serai contente pourvu qu'il n'y ait pas faute de ma part, et que je puisse vous aimer encore durant l'éternité ! » Dieu ne put résister à pareille supplication ; il accorda aux larmes de sa servante l'âme de la pécheresse. Dès le lendemain, la malheureuse se trouvait entièrement changée et disposée à faire tout ce que voudrait Paule. Elle sortit enfin de son borbier, entra dans un monastère, et sous le nom de Marie-Colombe, y pratiqua sincèrement les vertus religieuses.

Paule priaît, un jour, dans notre église du Saint-Esprit, quand elle vit entrer une femme d'un âge déjà un peu avancé, mais ayant encore la fraîcheur de la jeunesse, et connue pour ses désordres. « Hé ! Seigneur, s'écria Paule, qui donc m'envoyez-vous ce matin ? » Se confiant en la bonté divine, elle s'approche de cette femme, et avec toute la douceur possible l'engage à quitter le péché. La malheureuse n'eut pas le courage de rompre tout de suite avec ses mauvaises habitudes, et partit pour Rome. Elle y passa deux ans ; elle croyait voir continuellement à ses côtés Paule la pressant de suivre une meilleure voie. N'y tenant plus, elle fit une confession générale, prit l'habit du Tiers-Ordre et revint à Naples. La charitable Sœur eut grande joie de la recevoir, et l'embrassa tendrement. Comme elle priaît pour sa persévérance, une voix l'avertit intérieurement d'apprendre à la nouvelle convertie la vie spirituelle. Dès la première leçon, Sœur Paule, voyant ses bonnes dispositions, lui coupa les cheveux et les offrit au Crucifix, lequel prenant la parole lui dit : « Ma fille, c'est de ta main que je reçois ce don. » A l'école de sa sage maîtresse, la docile pénitente fit de tels progrès dans l'humilité, la componction, et aussi dans la reconnaissance pour la grâce de son repentir, qu'elle mena une vie très édifiante et mourut entourée d'estime.

Paule convertit avec non moins de succès deux autres femmes, la mère et la fille, toutes deux plongées dans le vice. Le zèle la stimulait de telle sorte en pareilles entreprises qu'elle ne craignait aucune-

ment d'exposer son honneur et sa vie. Poussée par l'esprit de Dieu, elle entra, un jour, dans une maison mal famée et y trouva un homme qui venait d'être frappé d'apoplexie, et avait déjà le râle de la mort. Elle s'approche, lui montre le danger que court son âme, obtient de sa part un signe de connaissance et de repentir, fait venir un prêtre, et procure au moribond la grâce de la réconciliation suprême. Profitant ensuite de l'impression causée sur l'entourage par cette mort soudaine et imprévue, elle adresse une exhortation pressante et détermine les complices du malheureux à revenir au bien.

Cette action était trop glorieuse pour ne pas déplaire aux esprits infernaux. Ils lui apparurent en foule comme elle priait dans sa chambre, la chargèrent de malédictions et de coups, lui disant de les laisser en paix sans leur ravir leurs proies. Mais à la suite de ces mauvais traitements, Paule se trouva indiciblement consolée par l'apparition de l'âme du défunt, venant la remercier de sa charité, et implorer ses prières pour être délivrée du purgatoire.

V.— Telles sont les principales œuvres de zèle accomplies par cette vraie amie des âmes ; pour rapporter tout en détail, il faudrait un livre entier. Voici maintenant quelques traits de miséricorde temporelle, bien dignes de la récompense préparée par Celui qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au prochain.

Sœur Paule allait chaque matin porter aux pauvres, dans leurs demeures, des vêtements et des vivres qu'elle se procurait soit en les sollicitant de la charité de ses amis, soit en les achetant sur la pension que lui faisait le roi, en reconnaissance des bons services jadis rendus à la couronne par son père et son mari. Un jour, ayant rencontré une pauvre femme très mal vêtue, et ne sachant comment la secourir, elle ôta son voile pour le lui donner, et regagna sa maison en se couvrant la tête de son manteau.

Ses parents et ses proches la reprenaient des largesses, indiscretes suivant eux, qu'elle prodiguait de toute part. « Otez-moi donc la vue des pauvres, répondait la sainte femme, car mon cœur se fend de les voir dans le besoin et de ne pas les assister ». Souvent elle se rendait aux hôpitaux pour servir les malades ; non contente de les nettoyer et de les changer, elle n'hésitait pas à baiser leurs ulcères. Pour récompenser, même dès cette vie, son admirable charité et pour exciter sa persévérance, Notre-Seigneur lui apparut un jour, sur une place publique, couvert de plaies. Paule, se croyant en présence d'un pauvre

ordinaire, s'approcha et baisa ces plaies ; mais pendant qu'elle cherchait une aumône à lui offrir, le pauvre disparut, et Paule comprit qu'elle avait eu affaire au Roi des anges et des hommes. La même charité la conduisait souvent aux prisons de la ville et là elle distribuait des aumônes, adressait de consolantes paroles, invitait les captifs à se confesser et à changer de vie.

Comment raconter les pénitences de cette véritable amante de la Croix ?

Depuis qu'elle eut revêtu l'habit de l'Ordre, elle ne mangea plus jamais de viande et arriva même à ne pouvoir en supporter l'odeur ; elle jeûnait toute l'année, et avec une telle rigueur que ce qui aurait suffi à une autre personne une journée à peine, lui servait quinze jours complets. A chaque bouchée de pain, elle levait les yeux au ciel, et avant de boire en demandait la permission à son crucifix. Souvent, quand elle mangeait seule, elle se levait de table pour aller baiser l'image du Christ abreuvé de vinaigre sur la croix, ou bien elle se jetait la face contre terre pour remercier le Seigneur de ses bienfaits. Un jour qu'elle s'était prosternée ainsi jusqu'à trois fois, le démon lui apparut sous une forme sensible et se prit à la railler : « A quoi songes-tu ? Manger, pleurer, prier, tout cela ensemble. Tu ne sais donc pas qu'il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire ? Que chaque chose a son temps ? Voilà trois fois que tu donnes du visage en terre ! Moi aussi, quand je le veux, je fais des prostrations semblables. — Eh bien ! dit la sainte femme en se prosternant de nouveau, mets-toi la face contre terre pour rendre grâces à Dieu. » L'ennemi, furieux de cette réplique, s'enfuit en hurlant. Souvent la servante de Dieu saupoudrait de cendre les mets qu'on lui servait ; jamais non plus elle ne mangeait de fruits. L'ardeur qui la dévorait intérieurement lui desséchait les lèvres outre mesure ; mais, à moins d'une absolue nécessité, au lieu de prendre l'eau qu'on lui présentait, elle l'offrait au Seigneur en sacrifice, à l'exemple du roi David refusant de boire l'eau de la citerne de Bethléem que trois de ses braves étaient allés puiser au péril de leur vie.

Sœur Paule de Saint-Thomas prenait fréquemment des disciplines qui duraient deux heures de suite ; elle s'entourait d'un linge pour empêcher que le plancher de sa chambre ne fût trempé de son sang. Elle affectionnait tellement cette mortification qu'elle l'apprit à ses enfants dès leur bas âge, et la leur faisait pratiquer tous les vendredis en mémoire de la Passion. Son cilice lui descendait jusqu'aux jambes ;

elle portait encore des chaînes armées de pointes et, à certains jours, se ceignait les reins d'une ceinture de fer pesant neuf livres et lui causant de vives douleurs. Le Seigneur ajoutait aux austérités volontaires de sa servante des infirmités et des souffrances qui, disait-elle à son confesseur, ne laissaient aucune partie de son corps sans tourment. Mais ce lui était une joie indicible de souffrir, et quand cette joie lui manquait, elle s'en plaignait à Dieu comme d'une disgrâce.

De leur côté, les démons la torturaient par mille vexations. Tantôt ils lui apparaissaient sous l'aspect d'un ange rayonnant de lumière ou d'un gracieux jeune homme, tantôt ils prenaient des formes d'animaux immondes. Une nuit, Satan la frappa jusqu'à lui rompre le bras en plusieurs endroits. Au milieu du martyre qu'elle subissait, Paule ne proféra que ces mots : *Sit nomen Domini benedictum !* « le nom du Seigneur soit béni ! » Au matin, le Dieu de miséricorde lui apparut, l'appela à deux reprises sa *très chère fille*, et la laissa tellement consolée que les douleurs ne lui semblaient plus rien. Notre-Seigneur vint de nouveau, fit le signe de la croix sur le bras de la pauvre victime, et lui remit entièrement l'os qui était demeuré rompu quarante-huit heures.

VI. — Cette conduite du Sauveur envers sa fidèle épouse nous amène à parler de plusieurs autres grâces qui sont des preuves magnifiques de sa bonté envers les élus.

La dévotion de Sœur Paule à la Passion de Jésus-Christ lui faisant souhaiter d'avoir part à ses souffrances, elle eut recours, pour l'obtenir, à l'intervention de saint Thomas, de sainte Catherine et de sainte Gertrude.

Jésus-Christ daigna accorder à sa servante l'impression des sacrés stigmates.

Un jour de l'année 1620, vers la fête de Noël, elle priait les bras en croix devant son crucifix et demandait avec instances la conversion d'une femme débauchée. Elle venait de réciter le psaume *Misere-re* et ajoutait : « De grâce, mon Jésus, faites fondre sur moi toutes les douleurs de votre Passion, mais retirez cette âme du péché. » A l'instant, les clous se détachèrent de la croix, et, la sainte figure demeurant suspendue par miracle, vinrent s'enfoncer dans les mains et les pieds de la vénérable Sœur, ce qui lui causa les douleurs les plus aiguës. Sa prière finie, Paule rapprocha ses bras, et les clous s'étant remis en leurs places, elle ne laissa pas de ressentir toujours

depuis de violentes souffrances, qui la crucifiaient en l'enivrant d'amour. Elle demanda instamment à Notre-Seigneur que rien ne parût des stigmates aux regards humains. Elle obtint l'objet de sa prière, mais seulement en partie, car, par une disposition de la Providence qui voulait manifester ce prodige, plusieurs personnes purent le constater. Souvent aussi pendant ses veilles nocturnes, il lui arrivait de voir des rayons lumineux s'échapper de ses pieds et de ses mains.

Paule de Saint-Thomas reçut une infinité d'autres grâces de ce même Crucifix, qui daigna lui parler à diverses reprises et lui révéler des secrets importants. Mais la plus insigne faveur fut d'être admise à boire le sang rédempteur à la plaie du côté, ce qui l'inonda de consolation et lui rendit ce crucifix d'un prix inestimable. A son lit de mort elle le remit à l'une de ses filles, lui recommandant de le renfermer dans un étui de cristal, et de l'avoir toujours en grande vénération. Plusieurs fois elle vit son Ange gardien, ou son patron saint Paul, lui faire une blessure au cœur. Notre Seigneur enfin vint le lui retirer de la poitrine, comme il avait fait autrefois à sainte Catherine de Sienne, et le lui rapporta quelque temps après, tout purifié et marqué de son image, ce qui alluma en elle de nouvelles flammes.

Dans la nuit du dimanche 25 septembre 1622, Sœur Paule méditait sur l'humilité du Seigneur Jésus lavant les pieds à ses apôtres, sans excepter le traître Judas. A ce souvenir, elle pleurait de dévotion et d'attendrissement, quand elle vit paraître dans sa chambre, au milieu d'une gloire éclatante, l'adorable Trinité, puis la Vierge Marie portant dans sa main droite un précieux anneau, et dans sa gauche deux couronnes, l'une d'or et l'autre d'épines. Il y avait là encore son Ange gardien, sainte Madeleine, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin et plusieurs autres saints et saintes de l'Ordre. En présence de ces bienheureux, le Verbe incarné reçut de sa Mère le mystérieux anneau, et s'approchant de Paule, le lui passa au doigt, en disant : « Je veux faire de toi mon épouse, et voici le gage de nos fiançailles. » Le châton de l'anneau contenait deux mains placées l'une dans l'autre, avec cinq rubis en forme de croix. Jésus lui demanda ensuite laquelle des deux couronnes elle choisissait. Paule, tout abîmée dans son néant ne put que balbutier : « Seigneur, en ceci, comme en toute autre chose, je ne veux que votre gloire. » Le Sauveur lui mit alors sur la tête la couronne d'épines, et la vision disparut, laissant la Sœur comme

transportée en paradis. Son humilité néanmoins ne lui permettait pas d'appeler le Christ son Epoux ; s'il lui échappait d'employer ce terme, elle n'en était pas moins confuse que si elle eût commis une lourde faute. Sœur Paule avait, en outre, la consolation de voir à son doigt l'anneau divin, lequel fut également vu de quelques personnes intimes qui plus tard en rendirent témoignage. Pareillement les piqûres de la couronne d'épines demeurèrent visibles, au rapport de plusieurs personnes, qui déposèrent en ce sens dans les informations prises à Naples, par ordre de l'archevêque.

A la suite de ce mariage spirituel, l'amour de la Tertiaire dominicaine pour son Bien-aimé prit une nouvelle ardeur. Sans cesse elle s'entretenait avec lui, même pendant son sommeil, et pouvait vraiment dire avec l'Epouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille*. Certaines personnes marquaient leur surprise qu'elle fût toujours occupée de Dieu. Elle, au contraire, s'étonnait plus encore qu'un chrétien pût penser à autre chose qu'à lui ; d'où venait que les ravissements étaient pour la pieuse veuve d'une facilité extrême. Elle communiait chaque matin avec des dispositions admirables, et aurait voulu le faire encore plusieurs fois dans la journée ; aussi, en la fête de Noël était-elle saintement jalouse du bonheur du prêtre qui communie trois fois. Elle cherchait dans la communion spirituelle, fréquemment renouvelée, un dédommagement à l'inefficacité de ses désirs. Parfois quand elle se trouvait dans l'impuissance d'aller communier sacramentellement, Notre-Seigneur, ou saint Thomas, lui apportait la sainte hostie. Ses extases étaient souvent accompagnées de révélations prophétiques, plus tard, justifiées par l'événement. Parmi les apparitions célestes dont cette sainte âme fut favorisée, les plus fréquentes étaient celles de son ange gardien, de notre Père saint Dominique, de saint Thomas, de sainte Marie-Madeleine. Elle reçut également des lumières particulières sur les Mystères de l'Homme-Dieu ; aussi pouvait-elle répondre sans hésiter aux questions qu'on lui posait touchant les lieux, les temps, les personnes et les circonstances.

Dix ans avant son heureux trépas, elle entendit le Docteur angélique lui déclarer qu'elle mourrait en un jour fort solennel dans l'Ordre, et qu'il l'en avertirait trois jours d'avance.

Vers la mi-juin 1634, elle fut prise de douleurs si vives qu'elle put dire à son confesseur : « Je crois avoir obtenu de mon divin Epoux ce que je lui ai souvent demandé, de ressentir toutes les souffrances de sa Passion à la fois. » Il lui semblait que tout son corps était placé

sous une meule et réduit en poussière, et qu'elle brûlait dans une fournaise sans pouvoir être consumée. Malgré ses tortures, elle montrait un visage souriant, et pour seule plainte répétait cette louange au Très-Haut : *Sit nomen Domini benedictum*, ou le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*. Parfois elle s'écriait avec une jubilation sans pareille : « Oh ! la belle chose que de souffrir ! Mon Jésus, ou souffrir ou mourir ! »

Dieu permit au démon de venir l'éprouver, et par là augmenter ses mérites : « Tu n'as rien à craindre pour ton salut, lui dit Satan, tu es une si grande sainte ! — Ce n'est pas vrai, reprit l'humble Sœur, vous le savez, mon Jésus, je ne suis qu'une indigne pécheresse. — Quand on exposera ton corps, reprit l'ange infernal, il faudra que le vice-roi envoie sa garde pour écarter la foule. — Va-t-en, malheureux, au supplice éternel », répondit Paule. Le diable insista : « Tu as beau faire, la victoire me restera finalement ; c'est entre mes mains que tu tomberas. — C'est en celles de mon Jésus que je veux aller, reprit la malade, c'est mon Jésus qui triomphera. » — Satan voulut encore la tenter contre l'enseignement de la foi ; Paule le confondit en se mettant à réciter le *Credo*.

Le terme fatal approchait : saint Thomas, son cher patron et son oracle, apparut à Paule le dernier jour de juillet, l'avertissant de se tenir prête, que le jeudi suivant, 3 août, dans la soirée, elle quitterait la terre pour aller rejoindre son céleste Epoux. La pieuse Tertiaire se prépara au passage suprême, et bien qu'elle eût communie déjà sept fois depuis le commencement de sa maladie, elle désira le faire encore, et s'y disposa par une confession générale de toute sa vie. Cette vie n'avait été qu'innocence et pureté ; au témoignage de son confesseur, Paule n'avait jamais souillé sa robe baptismale. Après le saint viatique, elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, et se fit lire le symbole de saint Athanase *Quicumque vult salvus esse*. Plusieurs fois, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, son bon Ange et les saints, ses protecteurs, visitèrent son lit d'agonie. Enfin, le 3 août, au soir, comme nos Pères du Saint-Esprit chantaient les Matines de saint Dominique, et entonnaient le *Te Deum*, l'âme de Sœur Paule de Saint-Thomas s'envola vers la montagne de Dieu pour y chanter l'hymne éternel. C'était en l'année 1634 ; elle avait passé sur la terre 62 ans et 19 jours.

VII. — Au moment où expira l'épouse du Christ, se trouvait au pied de son lit une enfant de cinq ans, fille de Dame Antonia Caraccioli,

très dévouée à la vénérable Sœur. Cette enfant vit la sainte âme monter au ciel, en compagnie de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de saint Dominique, saint Thomas, sainte Catherine de Sienne, et plusieurs autres saints et Esprits bienheureux, la conduisant comme en triomphe au trône qui lui était préparé. A cette vue, la joie de l'enfant ne put se contenir; elle raconta sa vision avec tant d'assurance, répondit aux questions d'une manière si juste et si uniforme qu'on n'hésita pas à insérer son témoignage parmi les dépositions relatives à la servante de Dieu.

Une foule immense accourut à ses obsèques; chacun réclamait un morceau des habits ou autres objets ayant été à son usage. Au contact de ces reliques, le Seigneur opéra divers prodiges, mais le plus remarquable peut-être est le suivant :

Sœur Paule avait souvent dit à son confesseur qu'il lui semblait voir des yeux de l'âme la figure d'un Crucifix dans son cœur, que de là venaient ces défaillances si fréquentes, causées par l'amour. Cette déclaration fit naître le désir de s'assurer de la chose. On retira le cœur et on l'ouvrit. L'intérieur était desséché, comme par les ardeurs d'un feu mystérieux. On y remarqua au sommet comme des rameaux de chair entrelacés, ce que le Père confesseur interpréta représenter la haie qui entourait le jardin de Gethsémani, car la vénérable Sœur avait une grande dévotion au mystère de l'Agonie. Parmi ces rameaux, il y en avait deux de dimension plus grande, offrant clairement l'image d'un Crucifix, au pied duquel une Religieuse à genoux baisait avec amour la plaie du côté. On voyait distinctement sur le Crucifix le corps du Sauveur, avec la couronne d'épines, et cinq filaments rouges retenus par un nœud de chair, et rappelant les fouets de la flagellation.

On aurait souhaité conserver la langue qui n'avait su, pour ainsi dire, parler que de Dieu ou avec Dieu : un sentiment de respect fit abandonner ce dessein. Mais, tandis que la femme qui avait retiré le cœur de la défunte s'occupait de recoudre la poitrine, elle entendit une voix lui dire intérieurement : « Eh quoi ! ne voulez-vous pas aussi enlever la langue ? » Portant alors la main à la bouche de Sœur Paule, elle sentit la langue se détacher d'elle-même. « Cette langue et ce cœur se voient encore tout entiers au Couvent de la Santé, avec les particularités signalées plus haut, écrivait en 1676 le Père Marchese ; on trouve également, dans la sacristie du même couvent, une ampoule contenant du sang de la vénérable Sœur ; il est vermeil

liquide et frais. » Son corps resta dans l'église du Saint-Esprit, où nos Pères l'enterrèrent avec honneur.

Une remarque peut trouver ici sa place.

Bien que, d'après les Livres Saints, les vierges seules soient appelées à *suivre l'Agneau partout où il va*, les femmes engagées dans le mariage ne sont néanmoins pas exclues des grâces signalées et de la qualité d'épouses du Christ, pourvu qu'à l'exemple de Sœur Paule de Saint-Thomas, elles excellent dans la pureté du cœur, et possèdent cet amour qui transforme les âmes en Dieu par une union d'autant plus intime qu'elles en seront plus embrasées.

La vie de la vénérable Tertiaire, écrite tout d'abord par son confesseur, le P. Julien di Fiore, maître en théologie, a été insérée sommairement dans l'histoire de la Province du royaume de Naples, par le Père Théodore de Valle. Le Père Marchese l'a complétée dans son *Diario*, en s'inspirant en plus du procès qui fut instruit par commandement de l'Ordinaire, pour servir à la béatification de la servante de Dieu.

Le Chapitre de 1644, célébré à Rome avec la solennité de Chapitre *généralissime*, contient dans ses *Actes* l'éloge de la Sœur Paule de Saint-Thomas, la déclare décédée *en réputation de sainteté*, et mentionne spécialement ses œuvres de charité, son zèle à retirer les âmes du vice, ses flagellations sanglantes, ses jeûnes continuels au pain et à l'eau, son esprit prophétique, la conservation de son innocence baptismale, enfin l'image du crucifix empreinte sur son cœur. Voici le texte, que le lecteur aimera à trouver intégralement :

Item Neapoli, prope Conventum Sancti-Spiritus, obiit Soror Paula de Sancto-Thoma, Monialis Tertii Ordinis, cum fama sanctitatis, in vigilia Sancti Patris Dominici, prout multo antea sibi praedixerat, quae ad annos sexaginta tres vivens, in omnibus charitatis officiis se mirifice exercuit, praecipue in educendis e lupanaribus mulieribus prostitutis, et in aliis obstinatis peccatoribus ad Deum trahendis; corpus et disciplinis ferreis usque ad effusionem sanguinis et catenis in servitutem redigens, carnem continuis jejuniis in pane et aqua continue macerans, prophetico claruit spiritu, lethalis criminis per totam vitam innoxia, ut in processu jussu Ordinarii formato ejus Confessores testati sunt. Post ejus obitum, inventum est cor ejus à corpore extractum Crucifixi imaginem, cujus erat devotissima, continere. Sepulta est in ecclesia Sancti-Spiritus de Neapoli.



LE MÊME JOUR

12.. — A Bologne, le V. Père FRUGÈRE de Penna, ville de la Marche d'Ancône. Il reçut l'habit des mains du B. Réginald, dans l'église de Mascarella, première résidence de nos Pères à Bologne, et fut reçu également par lui à la profession. Au retour d'un séjour dans sa ville natale, le vénérable Père trouva, en septembre 1219, saint Dominique arrivé à Bologne, et installé avec ses fils à Saint-Nicolas. Il eut le bonheur d'être choisi par le bienheureux Patriarche pour lui servir de compagnon dans ses voyages de Bologne à Florence et à Rome. Durant plus de six mois, il vécut ainsi dans l'intimité de saint Dominique, priant avec lui, entendant ses confessions et s'inspirant de ses vertus pour sa propre conduite. Au procès de canonisation de notre bienheureux Père, il fut le neuvième témoin entendu, et ses dépositions furent de très grande valeur. Lui-même profita si bien des instructions et des exemples de son excellent maître, qu'il mérita de prendre rang parmi ses plus illustres fils. On ignore la date de sa mort.

1295 — A Vérone, l'illustrissime PIERRE DELLA SCALA, ou SCALIGER, d'après certains auteurs. Il appartenait à l'ancienne et noble maison des comtes de Vérone et de plusieurs autres villes de Lombardie. Selon la tradition, il fut admis dans l'Ordre par saint Dominique lui-même, à Bologne, vraisemblablement à l'automne de l'année 1219. Du moins il est certain qu'il se pénétra de l'esprit du saint Patriarche, et brilla par sa doctrine et sa sainteté. Longtemps il enseigna les saintes Lettres en divers couvents d'Italie, et prêcha dans toute la péninsule avec un remarquable succès. Il avait 90 ans d'âge et 70 de profession quand, robuste encore d'esprit et de corps, il fut choisi par le pape Nicolas IV pour occuper le siège de Vérone. Il y donna pendant cinq ans un exemple admirable de zèle, de sagesse, de charité pastorale, et mourut entouré de l'estime universelle, l'an 1295. Echard cite de lui plusieurs commentaires sur l'Écriture sainte et un recueil de sermons. (Fontana. — Echard.)

1553 — Au couvent de San-Salvador, dans les Indes occidentales, le V. Père JEAN GUERRERO, l'un des premiers fondateurs de la Province de Saint-Vincent, dans l'Amérique centrale. Il était originaire de Cordoue, en Espagne. Dévoré du zèle du salut des âmes, il s'embarqua le 9 juillet 1544,

avec quarante-cinq autres Religieux, sous la conduite de Barthélemy de Las Casas, pour aller annoncer l'Evangile dans le Nouveau-Monde. Il vécut presque toujours au couvent de Guatemala, exerçant très dignement l'office de Maître des Novices. Comme sa supériorité d'esprit et les ardeurs de sa charité ne trouvaient pas de quoi s'employer suffisamment dans la retraite du noviciat, le vénérable Père ajoutait à l'instruction des jeunes Religieux celle des Espagnols, ses compatriotes, et des Indiens, dont il apprit facilement la langue.

Sa vie austère et mortifiée faisait une impression profonde sur tous ceux qui l'approchaient : mais il donna surtout l'exemple d'une humilité et d'une obéissance parfaites. Ce fut par l'esprit de cette dernière vertu, plutôt que par son goût particulier, qu'il quitta le couvent de Guatemala pour se rendre à San-Salvador. Déjà fort souffrant au moment du départ, il n'arriva dans sa nouvelle résidence que pour y mourir (3 août 1553).

L'un des Pères du couvent, qui connaissait sa vertu, fit graver sur sa tombe, en guise d'épithaphe, les paroles suivantes :

Hic jacet verus Israelita, in quo dolus non fuit. — « Ci-gît un vrai Israélite, en qui ne se trouva jamais de malice. » — (Remezal.)

1604 — A la Guadeloupe, la mort précieuse des VV. Pères JEAN DE MORATELLA, VINCENT PALAU, JEAN MARTINEZ, JEAN CANO, HYACINTHE CISTENEZ, et du très vertueux Frère PIERRE MORENO, diacre.

Ils s'étaient joints à l'illustre Père Diégo de Soria, pour se rendre aux Philippines, comme nous l'avons dit, au 5 de juillet. A l'approche de la Guadeloupe, le saint Prélat eut le pressentiment d'un malheur, et fit tous ses efforts pour empêcher l'escadre de prendre terre. Mais le commandant de la flotte, le vice-roi des Philippines, les passagers, les Religieux eux-mêmes manifestant un avis contraire, on aborda dans cette île le 3 août. Vingt-cinq soldats de garde descendirent les premiers avec un porte-enseigne à leur tête; les passagers les suivirent. Un autel fut dressé sur la plage pour la célébration de la messe; après quoi l'on se dispersa de côté et d'autre, quelques-uns s'occupant de laver leurs habits. A cette vue, les insulaires, qui vivaient en vrais sauvages, approchèrent sans bruit, en se dissimulant derrière des arbres ou des plis de terrain, et quand ils furent à portée, décochèrent sur les étrangers une grêle de flèches. Le désordre se mit parmi les Espagnols; tous s'enfuirent pêle-mêle, les uns gagnant leurs barques, les autres se jetant à la nage, au risque de se noyer. Douze Religieux de Saint-Dominique se virent cernés de toutes parts. Trois d'entre eux parvinrent à se cacher dans des buissons. Là, prenant un crucifix entre les mains, ils prièrent ardemment Notre-Seigneur d'aveugler les Indiens, afin qu'ils ne les aperçussent pas. Leur demande fut sans doute exaucée, car les sauvages, passant

et repassant devant leur cachette, ne purent jamais les découvrir. L'histoire ne nomme pas ces Religieux, elle mentionne seulement ceux qui furent tués ou blessés. Les blessés furent les Pères Jean-Louis de Guete, du couvent de Valence, atteint d'une flèche à l'épine dorsale; Jean de Naya, du couvent de Saint-Pierre-Martyr de Calatayud, qui eut le bras percé, et Hyacinthe Calvo, du couvent de la Roche de France (*La Penna*), frappé en deux endroits. Tous les trois eurent la gloire, non de mourir pour Jésus-Christ, mais de répandre leur sang pour sa cause.

Disons quelques mots sur chacun des six Religieux qui moururent de leurs blessures.

Le premier, Jean de Moratella, natif de Murcia, en Espagne, appartenait au couvent de Valence. Il se distinguait par une humilité rare, une tenue pleine de dignité et une sévère mortification. Tout son temps était partagé entre l'oraison et l'étude. Pour cela il recherchait les lieux solitaires et savait même les trouver parmi le tumulte d'un vaisseau. Là, élevant son esprit et son cœur vers Dieu, il envoyait au ciel force soupirs et oraisons jaculatoires. Aussi jouissait-il d'une grande estime auprès de ses frères et des passagers; le prélat qui conduisait la phalange des pieux missionnaires, considérait Jean de Moratella comme un véritable Israélite, en qui ne se trouvait qu'innocence, sincérité, candeur.

Le second était le Père Vincent Palau, du même couvent de Valence, Religieux de grande exactitude et dévotion, tel que le comportait une si sainte Province, et qu'il le fallait pour des missions aussi pénibles que celle des Philippines.

Le troisième, Jean Martinez, de la Province d'Aragon, joignait aux qualités des précédents une douceur exquise. Quoi qu'il arrivât de fâcheux, rien ne troublait la sérénité de son âme. Sa haute vertu le mettait au-dessus de toutes les choses créées; de là venait que, ne s'inquiétant de rien, il ne faisait de peine à personne, et conversait avec une simplicité de colombe, sans pourtant oublier la prudence du serpent.

Le quatrième, le Père Jean Cano, né à Osma et profès du couvent de Saint-Paul, à Valladolid, était un Religieux d'un âge avancé et d'une vertu reconnue. Il excellait dans l'amour de la pauvreté, dans la pratique d'une humilité profonde et une ferme confiance en la bonté de Dieu. De son esprit de pauvreté résultait que, se considérant comme un étranger et un voyageur sur la terre, il se contentait des choses indispensables à la vie; tout le reste lui paraissait bagage importun et embarrassant pour qui veut avancer à grands pas. Son humilité lui faisait embrasser avec une avidité admirable toutes les occasions de mépris; il les recherchait même et se les procurait habilement; tel qui ne l'eût pas connu l'aurait pris, en effet, pour ce qu'il désirait paraître. Cependant cette humilité était rehaussée par une profonde sagesse et une expérience consommée.

Nul ne savait mieux diriger les autres et réussir dans les affaires les plus épineuses ; mais ne croyant pas qu'il y eût de meilleur sort que d'imiter le Sauveur, qui cachait ses divines grâces sous la petitesse et l'abjection, c'était aussi de ce manteau royal que le fidèle serviteur couvrait ses excellentes vertus. Etant diacre, on l'avertit de se tenir prêt pour recevoir la prêtrise. Il s'en excusa humblement, disant qu'il irait de bon cœur piocher au jardin plutôt que de monter à l'autel, ayant incomparablement plus d'inclination à ce travail qu'à l'honneur du sacerdoce. Les supérieurs n'admettant point ses excuses, l'humble Frère se cacha si bien, au moment des examens, qu'il ne fut pas possible de le trouver. Le jour de l'Ordination venu, craignant encore qu'on ne l'obligeât à se présenter devant l'évêque, il alla se blottir dans les combles de l'église. Il parut que le Seigneur approuvait pour le moment sa conduite ; car, bien que les Religieux le cherchassent dans les coins et recoins de ces mêmes voûtes, ils n'arrivèrent jamais à découvrir sa cachette. Plus tard cependant, l'obéissance le contraignit à se faire ordonner, et il dut se soumettre. Homme de grande mortification, il n'avait d'autre lit que le sol avec une pierre pour chevet : sa vie tout entière fut exempte de péché mortel, comme l'assura son confesseur, le Père Jean de Rueda, ou des Anges, qui fut lui-même un grand ouvrier évangélique au Japon et un illustre martyr.

Le cinquième Religieux qui mourut des flèches des sauvages fut Pierre Moreno, diacre du couvent royal de Sainte-Croix, à Ségovie, et membre du collège de Saint-Grégoire, à Valladolid. Son éloge a été présenté, d'après Lopez, au 29 de mars. Quelques détails nouveaux le compléteront, rectifieront même certains points. Le pieux Frère était entré dans l'Ordre à l'âge de quinze ans. Entendant parler de la régularité qui s'observait dans la Province des Philippines, et de l'ardeur avec laquelle nos Pères s'y employaient à la conversion des gentils, il résolut de passer dans cette mission sitôt qu'il le pourrait. Dieu avait orné son âme des plus belles vertus. Naturellement humble, retenu, silencieux, Frère Pierre Moreno tenait son cœur fermé à tout bruit du dehors, et par là se rendait plus familières les choses intérieures. Durant la traversée, sa vie ne fut qu'oraison et lecture pieuse, et par suite de la conversation qu'il avait avec le ciel, son visage paraissait d'une beauté angélique. Cette coutume de prier sans cesse avait jeté en son âme de si profondes racines que, se voyant blessé à mort, il s'avança au bord de la mer, se mit à genoux dans l'eau et rendit ainsi le dernier soupir. Les flots l'entraînèrent, toujours à genoux, jusqu'à cinq ou six brasses, sans qu'il pût aller plus loin. Les passagers apercevant ce corps à la surface de l'eau, les yeux ouverts et levés aux cieux, les mains croisées sous le scapulaire, avertirent de la merveille le commandant de la flotte. On s'approcha, quelques mariniers plongèrent pour s'assurer si le cadavre ne reposait pas sur quelque objet solide, et ne trouvèrent rien. On cria au

miracle et l'on résolut de prendre le saint Religieux dans la posture qu'il occupait. Pour cela il fallut passer des rames sous ses genoux. L'évêque et ses compagnons le reçurent dans leur vaisseau, attristés sans doute d'une telle perte, mais divinement consolés du prodige opéré par Dieu en faveur de son serviteur. Le vice-roi et sa femme, vivement impressionnés, demandèrent à conserver comme reliques du martyr son chapelet et sa chaîne de fer. Pour avoir un témoignage plus authentique du miracle, le vice-roi en fit faire deux informations juridiques, l'une au port de Saint-Jean d'Ulva, devant le grand vicaire de l'Ordinaire, l'autre devant le Proviseur de l'Archevêque de Mexico; tous les matelots et les passagers déposèrent comme chose publique et avérée le récit qu'on vient de lire.

Le Père Hyacinthe Cistenez vécut jusqu'au 10 du mois d'août; mais, pour ne pas le séparer de ses compagnons, nous donnons ici la notice qui le concerne.

Il était profès du couvent de Valence, en Espagne, et natif de la même ville. Son naturel fougueux et violent le faisant cruellement souffrir, il résolut de le soumettre au joug de Jésus-Christ, en le domptant à force de mortification et de pénitence. Malgré ses efforts pour tenir cachées ses austérités, sa maigreur et la pâleur de son teint le trahirent. On fit ce que l'on put pour modérer son zèle, mais il démontra avec de si bonnes raisons le besoin qu'il avait de ce remède et le profit qu'il en tirait, qu'on n'osa lui interdire ses pratiques. Sur les entrefaites, il fut assigné à la mission des Philippines et partit avec l'évêque Diégo de Soria. Etant malheureusement descendu dans l'île de la Guadeloupe, il reçut trois coups de flèches, et courut aussitôt vers un prêtre pour demander l'absolution; mais une quatrième flèche l'arrêta, et les Espagnols l'emportèrent dans un des vaisseaux. Ses plaies s'envenimant par suite du poison qui avait pénétré dans le sang, le pauvre Père souffrait d'atroces douleurs; il cherchait sa consolation à se confesser souvent, et à faire oraison pour demander au ciel force et secours. Il était né le jour de saint Laurent, et avait pris l'habit de la Religion à pareil jour. Comme cette fête approchait, il espérait que ce jour-là encore il serait reçu dans la gloire et revêtu du manteau de l'immortalité. Ses désirs furent accomplis. La veille de la fête, un Religieux, entrant pour le visiter, le trouva assis, échangeant de doux colloques avec un crucifix qu'il tenait à la main : « Comment êtes-vous, mon Père, lui dit le Religieux? — Je me meurs, et je ne doute nullement que demain, jour de ma naissance et de mon entrée dans l'Ordre, je ne sois délivré des misères de cette vie. » En même temps il le pria, lorsqu'on le verrait à l'extrémité, de lui mettre à la main un cierge bénit, et d'envoyer à sa mère la pointe de la flèche qui lui valait l'honneur et la consolation d'une mort si précieuse. Resté seul, il reprit ses oraisons jaculatoires et ses pieuses aspirations. Vers minuit, il appela les Religieux, leur demanda pardon à chacun en particulier, fit sa confession générale avec

des accents de contrition qui arrachaient les larmes, ensuite il se reposa un peu. Le matin venu, il s'écria : « Seigneur Evêque, je m'en vais; adieu, mes Pères, donnez-moi l'Extrême-Onction pour me fortifier contre les dernières attaques de l'adversaire et le vaincre en vrai soldat de Jésus-Christ. » On lui administra sans délai ce Sacrement, et l'on fit bientôt après la recommandation de l'âme. On était au milieu de la prière, quand le moribond prononça le saint nom de Jésus, et s'en alla ainsi recevoir les fruits de la rédemption, l'an 1604. (*Hist. Philipp., lib. I.*)

16.. — A Capoue, le V. Père ALBERT, Religieux d'un zèle tout apostolique. Par la force et l'onction de ses discours, il porta un grand nombre de personnes du sexe au mépris du siècle et à l'amour du céleste Epoux. Les ayant ensuite réunies, à Naples, dans une maison du quartier de Porta Medina, qu'il plaça sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, il leur donna une observance très sévère. Ce monastère fut officiellement agrégé à l'Ordre par le Chapitre général de Rome, l'an 1644. Nous ignorons à quelle date mourut le Père Albert de Capoue. — (Valle.)

1627 — A Lima, le vénérable et très saint Frère MARTIN DE BARRAGAN, convers. Il naquit en Espagne de parents pauvres qui conseillèrent à leur fils d'aller tenter fortune aux Indes. Il passa donc au Mexique, mais les aises et les délices du pays ne revenant ni à sa modestie ni à sa piété, il résolut de s'embarquer pour le Pérou. Il lui fallait d'abord se rendre au port d'Acapulco. Ce voyage fut des plus pénibles.

Le jeune Espagnol était contraint d'aller à pied, n'ayant d'autre nourriture que le gibier qu'il tuait avec sa mauvaise arquebuse. Arrivé à Acapulco, il n'y trouva point de navire, et se rendit, avec non moins de difficulté, au port de Réalejo, situé 400 lieues plus loin. Il put enfin prendre la mer. Mais bientôt, une furieuse tempête jeta le navire sur une île déserte : comme les vivres manquaient, Martin avec dix autres passagers demanda la permission de descendre pour faire provision d'eau et de quelques fruits sauvages. A leur retour au rivage, ces malheureux virent avec douleur le vaisseau relancé en haute mer par la force du vent et la violence des courants, et dans l'impossibilité de revenir les prendre!

Ne sachant que faire, Martin leva les yeux au ciel où il mit toutes ses espérances, dressa dans ce lieu une petite cabane et encouragea ses compagnons à suivre son exemple. Puis, ayant tué quelques loups marins, il couvrit sa logette de leurs peaux, et plaça une croix au-dessus et une autre à l'intérieur. Dans ce cruel abandon, l'oraison faisait toute la consolation de son âme. Il se plaisait au fond de sa pauvre cabane, où l'Esprit de Dieu le visitait et le remplissait de lumière et d'amour.

Une nuit qu'il méditait ainsi sur sa solitude et sur le peu de chance qu'il

avait d'en être délivré, une voix mystérieuse lui cria : « Ceci ne finit qu'avec la vie. » Rempli de frayeur, il poursuivit sa prière jusqu'au matin. Quelques mois plus tard, dans une circonstance analogue, la même voix se fit de nouveau entendre et aux paroles précédentes ajouta : « Tu ne sortiras jamais d'ici. » Mais Dieu lui révéla que c'était la voix de l'ennemi, qui cherchait à le pousser au désespoir. Pour mieux confondre le diable, Martin s'empressa d'avertir ses compagnons ; tous ensemble passèrent le reste de la nuit en oraison, et depuis conservèrent la pratique des saintes veilles.

Quand leurs habits furent devenus hors d'usage, les malheureux délaissés se fabriquèrent des sacs grossiers avec la peau des loups marins dont la chair était leur nourriture. Cependant Martin Barragan ne cessait d'exhorter ses compagnons à se recommander affectueusement à Notre-Seigneur, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en Lui. Sur son conseil, tous firent vœu à Notre-Dame du Rosaire, s'il lui plaisait de les retirer de cette île déserte, d'aller, pieds-nus, et couverts de leurs sacs, dans une église qui lui serait consacrée.

Deux ans se passèrent de la sorte, après lesquels Dieu se laissa fléchir à leurs gémissements et à leurs larmes. Il inspira au vice-roi du Pérou, qui avait appris la triste aventure de ces malheureux, d'envoyer à leur recherche. Le vaisseau fit un heureux voyage et aborda tout droit à l'île, le premier dimanche d'octobre, jour de la grande fête du Rosaire. Martin et ses compagnons, apercevant un navire, comprirent qu'on venait à leur secours ; ils se rendirent en toute hâte sur le rivage, emportant avec eux la croix qui avait protégé leur cabane, et l'ayant dressée sur l'arrière du vaisseau, parvinrent rapidement à Callao, port de Lima.

Sitôt que la nouvelle de leur arrivée se fut répandue, le vice-roi ordonna qu'on leur remît de sa part des vêtements convenables : mais tous s'excusèrent de recevoir sa charité avant l'accomplissement de leur vœu. Ils partirent donc en procession, pieds-nus, couverts de leurs peaux de loup. Martin Barragan marchait en tête, portant sa croix de bois et se distinguant entre tous ses compagnons par un plus profond recueillement. Une foule énorme les suivit à notre église, placée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire. La communauté étant venue les recevoir, les conduisit devant l'autel, et là ils firent une fervente prière d'action de grâces. Pendant neuf jours, on les vit renouveler leur pèlerinage. Enfin, le vœu étant accompli, chacun prit le patti qui lui parut le plus convenable. Martin n'en voulant point d'autre que celui de la croix et du service de la Très Sainte Vierge, sa libératrice, demanda avec tant d'humilité d'être reçu dans le couvent, en qualité de Frère convers, que le Prieur, vaincu par ses instances, lui accorda aussitôt le saint habit.

Durant son noviciat, il donna des preuves éclatantes d'obéissance, d'austérité, d'oraison, de douceur et de modestie. D'autre part, les Religieux avaient hâte de s'assurer par la profession un sujet si capable de faire un jour l'honneur de leur maison. Le V. Frère, âgé de cinquante-trois ans, prononça ses

vœux le 30 mars, entre les mains du P. François de Véga, et fut aussitôt envoyé au couvent de récollection de la *Magdalena*. Dans cette retraite, le nouveau profès, se laissant aller aux élans de sa ferveur, ne tarda pas à compromettre sa santé par l'excès de ses pénitences.

On dut le renvoyer au couvent du Rosaire pour s'y faire traiter, et, dès qu'il eut recouvré ses forces, les supérieurs lui confièrent la charge de portier principal. Il exerça longtemps cet office : au commencement, les fréquentes allées et venues dans l'intérieur de la maison lui rendaient plus difficile le recueillement de l'esprit, mais il s'y accoutuma au point de devenir entièrement maître de ses mouvements et de son temps. Sa charité tendrement compatissante envers les pauvres lui valut le don d'un rare discernement pour connaître les vrais nécessiteux des vagabonds et des fainéants. Les aumônes mêmes se multipliaient entre ses mains : il avait beau donner et distribuer, sa provision ne s'épuisait jamais. Un miracle si visible embrasait de plus en plus son zèle, et il n'y avait pauvres qu'il ne secourût à la porte du couvent ou en ville, procurant aux uns ou aux autres des vivres ou des habits.

Une certaine négresse, souffrant à la jambe d'un ulcère fétide, que les plus habiles chirurgiens n'avaient pu guérir, vint un jour demander l'aumône au couvent. Frère Martin ayant remarqué que les autres mendiants la fuyaient à cause de l'odeur qui s'échappait de sa plaie, la reçut avec une charité particulière et entreprit de la panser lui-même. Il le fit avec tant de soin et d'application, qu'en peu de jours, il guérit cette malheureuse, au grand étonnement de tous ceux qui la connaissaient.

C'était sa coutume, après avoir servi les pauvres, de leur faire balayer la salle où ils avaient mangé. Or, une nuit, Frère Martin de Porrès qui vivait dans une grande sainteté au monastère voisin de la *Magdalena*, lui apparut, et le reprit de ce qu'en retour de ses soins et pour s'épargner une peine, il obligeât ses protégés à faire la besogne qui lui revenait à lui-même. Frère Martin Barragan obéit à un conseil si salutaire, se remettant en mémoire combien ce que l'on fait pour les pauvres doit être pur et désintéressé, puisque Dieu veut bien se cacher en leur personne et récompenser, comme fait à lui-même, ce que l'on fait au moindre des siens.

Pendant les vingt années qu'il passa au couvent de Lima, il se leva tous les jours avant minuit pour se rendre à la chapelle du Rosaire. Il y restait en prières jusqu'à la messe de cinq heures, après laquelle il se retirait dans sa loge. Durant cette oraison prolongée, comme du reste, à la simple vue des images du Sauveur et de la Très Sainte Vierge, il éprouvait de fréquents ravissements. Tels étaient ses transports de ferveur lorsqu'il s'approchait de la Table sainte, que le prêtre devait attendre quelques instants que son agitation se calmât : sitôt qu'il avait communiqué, il entraînait dans un parfait repos.

Martin de Barragan porta longtemps sur ses épaules un cilice de fer râpé en forme de scapulaire, et plus tard autour des reins, une chaîne de fer armée de pointes aiguës. En outre, il prenait la nuit de sanglantes disciplines, et pour ajouter à cette pénitence une autre mortification, souvent allait se flageller dans le caveau des morts. Ses victoires sur l'enfer tenaient du prodige : d'un mot il mettait en fuite les esprits mauvais, aussi l'appelait-on communément la terreur des démons.

La principale de ses dévotions fut toujours le Rosaire. La T. Sainte Vierge ne l'avait-elle pas retiré du désert de son île le jour même de la solennité du saint Rosaire, et n'avait-elle pas mis le comble à ses faveurs en lui donnant la grâce de la vocation religieuse dans sa propre chapelle ? Frère Martin lui témoignait de toute manière une très humble et très affectueuse reconnaissance. Il s'était procuré une grande quantité de rosaires qu'il distribuait à ses pauvres, en les instruisant soigneusement sur la manière de bien réciter cette prière, sur les indulgences, les devoirs des associés, en un mot sur tous les avantages qu'apporte la dévotion à la Mère de Dieu.

On reconnut en plusieurs rencontres qu'il possédait l'esprit de prophétie. Un jour, les dames Luce et Claire de la Daga, qui s'occupaient de fonder le monastère de Sainte-Catherine de Sienna à Lima, désolées des entraves apportées à leur projet, vinrent à notre église et s'ouvrirent de leurs peines au Frère Martin. Alors le serviteur de Dieu, mettant la main dans sa manche, en tira deux belles roses : « Tenez, Mesdames, leur dit-il, prenez ces fleurs ; le Seigneur vous les envoie comme preuve que la fondation réussira. » Et il laissa les deux pieuses femmes non moins surprises qu'admirablement consolées.

Une autre fois, en quittant la chapelle du Rosaire après son oraison, il dit au Frère Blaise Martinez qui avait longuement prié avec lui : « Mon Frère, je suis sorti de cette chapelle pour entrer au noviciat ; quelque jour, je n'en sortirai que pour mourir et être porté au tombeau. » La prédiction s'accomplit à la lettre. Après avoir passé une nuit dans ce lieu de bénédiction et entendu la sainte messe, Frère Martin vint s'agenouiller un instant devant le maître-autel pour adorer le Saint-Sacrement. Il allait se lever, quand une attaque d'apoplexie le jeta à la renverse. On courut à lui, on l'emporta à la sacristie, on mit tout en œuvre pour le ranimer, mais inutilement. On vit même alors se réaliser une autre prophétie du bon Frère. Dans une maladie précédente, il s'était trouvé un peu négligé par les infirmiers du couvent. Frère Blaise, l'ayant remarqué, voulut s'en plaindre : « Mon cher Frère, ne dites rien, repartit l'humble Religieux, ils se corrigeront, avant peu vous les verrez tellement empressés autour de moi, qu'ils ne sauront quel soulagement me donner. » On lui administra des remèdes fort amers, que son grand esprit de mortification lui fit accepter, sans mot dire. Bientôt il demanda le saint Viatique, le reçut très dévotement,

de même que l'Extrême-Onction, et, ainsi muni de tous les secours religieux, expira doucement, l'an 1627, le 3 août, veille de la fête de saint Dominique, un peu après minuit.

Le corps du défunt resta souple et maniable. Son visage portait le reflet d'une beauté angélique et sa poitrine conserva, tout le temps qu'il demeura exposé, une si vive chaleur, qu'on l'aurait cru encore vivant. On mit en pièces ses habits qu'il fallut renouveler jusqu'à deux fois, et, chose plus merveilleuse, douze heures après son décès, un homme, en essayant de lui couper un ongle du pied, fit jaillir de la plaie un sang vermeil, ce qui l'arrêta dans son indiscrete dévotion.

Tous les historiens des grands hommes du Pérou font une honorable mention du saint Religieux. Le Père Melendez rapporte sa vie au troisième tome de son ouvrage sur les Indes, et les actes du Chapitre général de Valence (1647) donnent son éloge en ces termes :

Venerabilis Frater Martinus de Barragan, Laicus, in oratione, jejunio et cinere mortuorum, in quorum sepulchrorum antris, durissimis flagellis per singulas fere noctes, proprium corpus caedebat, Limae obdormivit in Domino; et inevitabili, tum capillorum, tum unguium, tum indumentorum spolio, a frequenti et irruente populo in ipsum sepultus.

« Le V. Frère Martin de Barragan qui passa sa vie dans l'oraison, le jeûne et la cendre des morts, et se retira presque toutes les nuits dans les caveaux et les lieux de sépulture pour y prendre de rudes disciplines, s'endormit dans le Seigneur à Lima, où il fut enterré au milieu d'un concours de peuple si prodigieux, qu'il fut impossible d'empêcher qu'on ne lui coupât les habits, les cheveux et les ongles. » — (Melendez).

1480 — A Abrantès, ville de Portugal, la V. Mère BÉATRIX DE LEYTOA, fondatrice du monastère de Jésus à Aveiro. Encore enfant, elle fut placée à la cour et fiancée à un jeune seigneur, nommé Diégo d'Atayde. Ce gentilhomme, qui possédait un rare degré d'instruction, semblait destiné à un avenir des plus brillants, quand la grâce de Dieu lui fit toucher du doigt la vanité des choses de ce monde et le prix inestimable de l'autre. Sans rien dire, il quitta brusquement les honneurs, et se retira dans notre couvent de Bemfica. Après bien des recherches, on découvrit enfin sa retraite, et pour couper court à de nouvelles tentatives de sa part, on lui fit contracter le mariage qu'avait retardé jusqu'alors la trop grande jeunesse de sa fiancée. En même temps il se vit chargé de l'un des premiers emplois de l'Etat. Mais à la mort désastreuse de l'Infant Don Pierre, qui gouvernait le royaume au nom d'Alphonse V, son neveu, et surtout au décès de l'Infante, sa femme, laquelle ne put survivre aux calamités qui venaient fondre sur sa maison, il se retira pour tout de bon de la cour,

et se fixa dans une modeste habitation, pour vaquer uniquement au service de Dieu, à la prière, à la pénitence et aux œuvres de charité. Les deux époux menèrent cette vie si sainte jusqu'au jour où il plut au Seigneur de rappeler à Lui le vertueux Diégo d'Atayde, l'an 1453.

Sa veuve, qui n'avait alors que vingt-sept ans, fut fortement pressée de s'engager de nouveau dans les liens du mariage ; elle résista à toutes les avances et déclara que rien n'ébranlerait sa résolution. Ne sachant pas, cependant, si elle devait rester dans le monde ou entrer au couvent, elle demanda à Notre-Seigneur, avec beaucoup de larmes et de pénitences, par les mérites de la Très Sainte Vierge, de lui manifester sa volonté. Et comme son humilité lui faisait craindre de ne point mériter d'être exaucée, elle s'adressa à plusieurs personnes de piété et redoubla ses aumônes.

Quatre ans se passèrent ainsi, quand elle eut l'idée d'aller conférer avec le Prieur des Dominicains d'Aveiro, le V. Père Jean de Guimaraens, homme de si sainte vie qu'on l'appelait communément « Le Père Angélique ». L'entrevue eut lieu au Carême de 1457. D'après le compte qu'elle lui rendit de son intérieur, le prudent Religieux jugea bon de l'engager à se fixer en ville, où il lui serait facile d'assister aux offices et aux prédications : Béatrix goûta le conseil, et en même temps pria le Père de lui acheter une maison dans le voisinage du couvent. Les choses marchèrent vite, et dès que le local fut disposé, la vertueuse femme s'y retira avec ses deux filles, nommées Catherine et Marie, et une dame déjà avancée en âge (24 décembre 1458). Toutes quatre inaugurèrent un genre de vie qui pouvait rivaliser avec la sainteté des monastères les mieux réglés. L'abstinence était le régime commun de la maison ; en outre, Béatrix se condamna à un jeûne si sévère, qu'elle ne prenait qu'un seul repas par jour. Elle portait un rude cilice sous sa robe de laine blanche, recouverte d'un manteau noir très court, pour joindre aux marques extérieures de la pauvreté, celles de la simplicité et de l'humilité religieuses.

Afin d'attirer sur elle l'abondance des bénédictions célestes, elle passait la plus grande partie de ses nuits en oraison. Ses filles, non moins généreuses, s'exerçaient à l'envi aux actions les plus basses et se livraient à de grandes austérités : leur couchette était très dure, et elles n'en usaient qu'après avoir récité, en commun, un certain nombre de prières vocales, entre autres, le Rosaire entier. La pieuse dame qui vivait avec elles, manquant de forces, à cause de son grand âge, ou, peut-être aussi, de ferveur pour une vie si pénitente, se retira chez elle ; mais Béatrix reçut à sa place une jeune personne, nommée Garcia Alvarez, ainsi qu'une orpheline de neuf ans, du nom d'Isabelle Louis, l'une et l'autre depuis Religieuses de mérite.

D'autres postulantes se présentèrent à leur tour. Il y avait, dans ce temps-là, à Aveiro, une dame fort riche, appelée Mencia Pereyra et sœur du comte de Feria. Devenue veuve peu après son mariage, elle désira s'adjoindre à

Béatrix de Leytoa. Le rang distingué qu'elle occupait dans le monde, ses malheurs et ses précieuses qualités, ne permettaient pas qu'on lui refusât cette faveur. Elle amena avec elle deux compagnes, et donna en entrant une forte somme pour l'agrandissement du local. La petite communauté, ainsi accrue, commença à vivre d'une manière plus régulière. Les saintes filles se levaient à minuit, pour réciter en commun les matines, lorsqu'on sonnait celles du couvent. Après l'office, elles prenaient la discipline, et aucune ne se recouchait : les unes continuaient à goûter les délices de la contemplation ; les autres se livraient au travail des mains, et quand reparaisait le soleil, toutes se rendaient silencieusement à l'église de nos Pères, pour entendre la messe.

Le Père Jean de Guimaraens, très édifié d'une telle ferveur, crut le moment venu d'ériger en monastère la maison de ces pieuses dames. Il leur en fit la proposition ; elles y consentirent de bon cœur. Comme l'Evêque de Coïmbre et les prêtres d'Aveiro mettaient des entraves au projet, la Mère Béatrix et ses compagnes s'imposèrent des jeûnes extraordinaires, et, à force de prières et de pénitences, obtinrent enfin l'aplanissement des difficultés. Pie II expédia les Bulles de la fondation, le 16 mai 1461, et le Général de l'Ordre, Martial Auribelli, reçut le monastère sous son obéissance. Le roi de Portugal, Alphonse V, de passage à Aveiro, eut la curiosité de visiter les nouvelles Religieuses. Pleinement satisfait de tout ce qu'il y vit, le monarque tint à honneur de poser lui-même la première pierre de l'église, en présence de l'Evêque de Coïmbre, et dit agréablement : « Qui sait si un jour ce monastère ne possédera pas quelque Religieuse de sang royal ? » Il prophétisait sans le savoir : dix ans après, sa propre fille, la B^{se} Jeanne de Portugal, y consacrait à Dieu sa virginité.

L'église et le monastère placés sous le vocable du T. S. Nom de Jésus, s'élevèrent avec une rapidité qui tenait du prodige. Les ouvriers assuraient que le matin, ils trouvaient la besogne plus avancée qu'ils ne l'avaient laissée la veille au soir, ce qui fit dire que les hommes y travaillaient le jour et les anges la nuit. Les principales Mères surveillaient l'ouvrage, se prêtaient elles-mêmes à certains travaux, et préparaient de leurs mains la nourriture des ouvriers.

Le diable ne pouvait dissimuler plus longtemps son dépit. Non content de déclarer une guerre sans merci à la vénérable Fondatrice, et de chercher à la troubler par des apparitions odieuses et ridicules, il lui suscita un puissant adversaire dans la personne d'un gentilhomme, lequel prétendait avoir sur l'immeuble des droits inaliénables. L'affaire fut portée devant le roi ; mandée à la cour pour défendre sa cause, la Mère Béatrix s'y rendit à pied avec un ancien domestique et la plus âgée de ses compagnes. Sa modestie et la simplicité de sa mise impressionnèrent vivement les dames d'honneur, qui l'avaient jadis admirée sous des dehors autrement brillants, et firent perdre

au démon incomparablement plus qu'il n'espérait gagner. On voulut la retenir quelque temps ; la sainte femme s'y refusait, quand une grave maladie l'arrêta malgré elle plusieurs semaines. Dès qu'elle se sentit moins faible, elle regagna en toute hâte son cher monastère. Elle eut la joie de trouver à son retour l'église achevée ; il n'y manquait plus que les décorations et les ornements indispensables, mais la Providence lui vint en aide en lui adressant six nouvelles postulantes. L'une d'elles était la sœur de la Mère Mencia ; elle s'appelait Thérèse Pereyra, et les autres : Violante Nunez, Guiomar et Béatrix Vétha, la mère et la fille, Isabelle Perez et Catherine Rodriguez, excellentes recrues qui firent monter la communauté au chiffre de quatorze Sœurs. Il plut à Notre-Seigneur de consoler ainsi sa digne servante, au moment où il se disposait à rappeler à Lui la Mère Mencia.

Tout le soin du monastère retomba dès lors sur Béatrix de Leytoa, dont la principale préoccupation fut de disposer ses filles à la réception du saint habit pour la fête de Noël de l'année courante (1464). Par esprit de ferveur, la communauté voulut jeûner la veille au pain et à l'eau, afin d'honorer la pauvreté de l'Enfant Jésus et les privations de Marie et de Joseph. La cérémonie fut très imposante. Les Dominicains partirent en procession de l'église principale d'Aveiro, suivis de tout le clergé et d'une foule innombrable, accourue des localités voisines, notamment de Porto et de Coïmbre. Ils entrèrent chez les Sœurs au chant du *Te Deum* : après la bénédiction des lieux réguliers, on célébra au milieu du cloître une messe solennelle, pendant laquelle le Père Pierre Diaz d'Evora fit entendre sa parole éloquente. A l'issue des Vêpres, chantées par nos Pères au Chapitre, le Prieur ferma les portes du monastère dont il remit les clefs à la Supérieure, et, le lendemain, saint jour de Noël, il reçut sa profession et celle de ses deux premières compagnes. Les autres furent ajournées à l'Epiphanie. Alphonse V, informé de la cérémonie qui se préparait pour la fête des Rois Mages, manifesta le désir d'y assister en personne. Il arriva, en effet, la veille du jour fixé pour la profession, se rendit le lendemain à la chapelle du monastère, et devant la joie de ces jeunes Sœurs, dont deux étaient les filles de la fondatrice, il se sentit ému jusqu'aux larmes.

Sous la bénédiction du Seigneur, la maison progressa rapidement en sainteté et en observance. La Mère Béatrix, la première aux exercices comme au travail, encourageait ses filles par ses exemples et ses exhortations, et toutes mettaient volontiers la main à l'œuvre, sans se soucier d'avoir des Sœurs converses. A tour de rôle, elles s'employaient à la cuisine, à la lingerie, au jardin, en un mot aux plus gros ouvrages de la maison. Pendant que la Prieure s'appliquait de son mieux à la perfection de son troupeau, il plut à Dieu d'éprouver sa fidélité par des coups assez rudes. La peste qui désolait alors le Portugal ravagea bientôt la ville d'Aveiro.

Devant l'imminence du danger, les Sœurs conjurèrent leur Mère de s'éloi-

gner pour ne point risquer une vie qui laisserait un vide irréparable dans le monastère, vu leur jeunesse et leur manque absolu d'expérience. La Prieure s'en excusa. « Le bon Pasteur, dit-elle, n'abandonne point ses brebis dans le danger : je veux vivre et mourir avec vous ! » Ses deux premières compagnes ressentirent bientôt les atteintes du fléau et moururent en prédestinées. Quatre autres Religieuses furent frappées à leur tour ; deux en relevèrent, mais une petite orpheline et la Sœur Catherine d'Atayde, fille aînée de la Mère Béatrix, succombèrent l'une après l'autre.

Dès que la fureur du mal eut cessé, plusieurs personnes de distinction vinrent se présenter en qualité de postulantes, entre autres deux Religieuses de Saint-Sauveur, à Lisbonne, qui avaient obtenu l'autorisation de passer au monastère d'Aveiro. La fondatrice, connaissant leur grande vertu, les admit sur-le-champ : elle reçut aussi la Mère Eléonore de Menezes, qui devait occuper un jour la charge priorale dans la maison, et pour comble de gloire, la très pieuse princesse Jeanne, infante de Portugal, fille d'Alphonse V, placée depuis sur les autels. Ainsi se trouvait réalisée la parole dite par le roi son père, le jour qu'il avait posé la première pierre de l'église.

L'an 1479, la peste fit de nouveau son apparition en Portugal : la ville d'Aveiro se trouvant plus menacée que jamais, le roi envoya immédiatement deux prélats au monastère pour retirer sa fille avec la Mère Béatrix de Leytoa et les Religieuses que la princesse jugerait à propos d'emmener. Les Supérieurs de l'Ordre accordèrent toutes les permissions nécessaires. Mais ce fut de part et d'autre un immense sacrifice. La petite caravane prit différentes directions, s'arrêtant ici et là, plus ou moins, selon les nouvelles qu'elle recevait des progrès ou de la diminution du fléau. Le chagrin qu'éprouva la Mère Béatrix, en se voyant ainsi contrainte d'abandonner ses filles, acheva de ruiner sa santé. Une fièvre persistante la saisit ; la pieuse princesse, alarmée de son état, la conduisit à Abrantès, dans l'espoir que l'air très pur de la ville serait son salut. On était au plus fort des chaleurs de juillet, cette circonstance aggrava le mal de la vénérable Prieure, qui s'alita pour ne plus se relever. Elle décéda le 3 août 1480.

Le Père Antoine de Sainte-Marie, chargé de suivre les Sœurs, l'assista à ses derniers moments, et déposa qu'il n'avait jamais vu mourir personne avec plus de foi et de piété. Deux ans après, on ramena à Aveiro ses restes mortels, et sa fille, Marie d'Atayde, alors Prieure, les fit inhumer au milieu du chœur, dans un caveau particulier, comme le réclamaient la qualité de fondatrice et la sainte vie de la Mère Béatrix de Leytoa. — (Sousa.)

1564 — A Florence, l'angélique Sœur LAURENCE LORINI, jeune d'âge, mais d'une vertu très avancée. Issue de parents riches de biens terrestres, plus riches encore de mérites, elle reçut une excellente éducation et ne tarda pas à devenir le modèle des jeunes filles chrétiennes. Craignant

d'exposer parmi les dangers du siècle le trésor de son innocence, elle se décida, âgée de quinze ans, à prendre l'habit religieux au monastère très fervent de Saint-Dominique de Florence. Si grande était la pureté de son âme que, dès les premiers mois de son Noviciat, elle jouissait habituellement de la vue de son Ange gardien. Cette faveur la maintint dans une très intime union à Dieu, surtout au chœur, où elle paraissait tout absorbée par sa présence. D'une obéissance parfaite, jamais, quoi qu'il dût lui en coûter, elle ne refusa d'exécuter à la lettre ce qu'on lui commandait. Son confesseur, voulant éprouver sa vertu, lui retira quelquefois la communion fréquente. Ce fut un réel sacrifice que Sœur Laurence eut assez de peine à accepter dans le principe. Mais son bon Ange l'ayant avertie qu'elle serait plus agréable à Dieu, en recevant avec soumission cette privation, elle ne s'en troubla plus.

Peu de temps après sa profession, elle ressentit les atteintes du mal qui allait l'emporter. A l'infirmerie, où elle resta plus d'une année, privée de voir ses Sœurs, à cause de la nature contagieuse de son mal, elle montra toujours une patience inaltérable, une admirable soumission, et un désir de plus en plus ardent d'aller aux nocés éternelles. Son unique consolation était de recevoir souvent la visite miraculeuse des Anges, et surtout celle du Roi des Anges, caché sous les espèces du Sacrement.

L'annonce de sa fin prochaine lui causa la plus vive allégresse. Elle désira voir la couronne de fleurs destinée à entourer son front après sa mort, et la considéra avec délices comme le signe de la couronne immortelle qu'elle attendait aux cieux. Une heure avant d'expirer, il lui sembla entendre les concerts des Anges, puis, couvrant le Crucifix de ses larmes et de ses baisers elle remit doucement son âme à Dieu, l'an 1564. — (Razzi.)





IV AOÛT

Le glorieux Patriarche

SAINT DOMINIQUE

Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

(1170-1221)

APRÈS s'être servi autrefois de moyens nombreux et variés pour convier ses élus au festin éternel, en dernier lieu, de nos jours, à la onzième heure, Dieu a envoyé son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout est prêt. Ce serviteur, d'après l'interprétation de saint Grégoire le Grand, c'est l'Ordre des Prêcheurs, destiné aux derniers âges, pour rappeler aux hommes l'avènement prochain du souverain Juge. L'Écriture, en effet, parle prophétiquement d'un Ordre futur de prédicateurs qui paraîtra vers la fin des siècles, et qu'elle désigne expressément par ces mots : « Il envoya son serviteur à l'heure de la Cène. » L'heure de la Cène, c'est la fin du monde, et nous sommes de ceux que doit surprendre la consommation des temps. Donc, à l'heure de la Cène, c'est-à-dire dans les derniers jours, a été envoyé un Ordre nouveau — nouveau, je dis bien, mais ancien aussi, — nouveau par son institution, ancien par les autorités qui l'annoncent ; nouveau,

le plus nouveau même par le temps, mais le premier par le caractère de sa mission. Après les ouvriers loués dès le matin pour la vigne, au prix convenu d'un denier, après ceux de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure, il reste maintenant l'heure à laquelle nous sommes parvenus, la onzième, où les derniers colons doivent se multiplier. Ce sont les Prêcheurs, dont l'Ordre était réservé par la Providence pour les périls de l'âge suprême, afin qu'à l'approche du jugement de Celui qui a été jugé dans l'humilité, s'accrût le nombre de ses témoins. L'illustre instituteur et Père de cet Ordre fut le Bienheureux Dominique. Avec la grâce de Jésus-Christ, nous allons retracer, dans un style sans recherche, mais sincère, sa vie pleine de vertus, son glorieux trépas et une partie des miracles que la divine Puissance lui a donné d'opérer avec tant d'éclat, de son vivant et après sa mort. »

C'est par ce prologue que le B. Humbert de Romans, cinquième Maître général des Frères Prêcheurs, ouvre sa *Vie de saint Dominique*, la troisième en date, publiée vers 1250, trente ans après la mort du Bienheureux Patriarche.

Assurément, les plus belles pages de notre *Année Dominicaine* devraient se rapporter au Fondateur de l'Ordre. Si, comme Humbert de Romans, nous présentons la biographie de saint Dominique dans un style « sans recherche », du moins, nous aussi, ferons-nous en sorte qu'elle soit parfaitement « sincère ».

D'ailleurs, un instant de réflexion le fera comprendre, chaque partie du grand ouvrage entrepris pour l'honneur de l'Ordre par nos devanciers d'il y a deux siècles, est, en réalité, à la louange du Patriarche Dominique ; car c'est en se pénétrant de son esprit que tant d'illustres et saints personnages, de l'un et l'autre sexe, ont accompli les œuvres de prière, de pénitence et de zèle qui remplissent nos Annales. Raconter la vie et les vertus de chacun d'eux, c'est faire l'éloge de celui dont ils sont la descendance religieuse. Aussi l'ensemble des *Biographies* et des *Notices* contenues dans les volumes de l'*Année Dominicaine* a-t-il, ce nous semble, à défaut de mérite littéraire, celui d'être un hommage filial, digne d'être déposé aux pieds du glorieux Patriarche, le jour où l'Eglise universelle honore sa mémoire et réclame son intercession.

Les pages que l'on va lire ne seront pas moins un tribut spécial de vénération et d'amour envers notre bienheureux Père (1).

I. — Saint Dominique naquit en 1170, et, d'après une ancienne tradition, le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste. Dieu permit ce rapprochement, pour mieux marquer les similitudes qu'aurait l'enfant béni avec le divin Précurseur, en préparant comme lui les voies au Seigneur par la prédication de la pénitence et la conversion d'un très grand nombre d'âmes.

Le lieu de sa naissance, Caleruega, dans la Vieille Castille, nous est connu par la biographie de la B^{se} Jeanne d'Aza : nous n'avons pas de motif d'y revenir. Nous connaissons aussi les illustres ancêtres, tant paternels que maternels, dont le sang coula dans les veines de Dominique. Nous tenons enfin pour un grand chrétien son père, Félix Ruiz de Guzman ; et, sur l'invitation de la sainte Eglise, nous honorons d'un culte religieux Jeanne d'Aza, son auguste mère.

Autour du berceau de cet enfant, les merveilles célestes forment une sorte d'auréole. Un songe mystérieux le désigne à sa mère sous l'aspect d'un animal, type de fidélité, qui aboiera sans se lasser contre les ennemis de la bergerie du Christ, et promènera par le monde, avec le flambeau de la *vérité*, l'incendie du divin amour.

Au baptême de saint Dominique, une étoile radieuse apparaît sur son front, et y laisse pour toujours une empreinte doucement séduisante.

L'imposition de son nom est, de la part de ses parents, un acte de religieuse reconnaissance envers un saint abbé, leur compatriote ; et le fondateur des Frères Prêcheurs rendra ce nom plus illustre qu'il ne l'a reçu.

(1) Parmi de remarquables travaux publiés, depuis un demi-siècle, sur le fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, signalons les quatre suivants :

1^o *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

2^o *Livre sur la vie et la mort de saint Dominique*, traduit de Thierry d'Apolda, par Mgr Curé, camérier d'honneur de S. S. Léon XIII.

3^o *Histoire de saint Dominique*, par la T. R^{de} Mère Drane, ouvrage anglais, traduit en français, en italien et autres langues.

4^o *Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique*, par les RR. PP. François Balme et P. Lelaidier, des Frères Prêcheurs.

Nous renvoyons à ces ouvrages les lecteurs qui désireraient une histoire érudite et plus détaillée du saint Patriarche.

Présenté au temple du Seigneur, il y est salué par le ministre de l'autel comme un réformateur pour l'Eglise chrétienne. Sa future éloquence est figurée par ce miel que l'abeille vient déposer sur ses lèvres enfantines, et son austérité, qu'aucun autre homme apostolique ne surpassa jamais, se montre en germe dans ce mépris inconscient d'une couche moelleuse pour goûter le repos sur la dure. En un mot, saint Dominique fut, à la lettre, prévenu dès ses premières années des bénédictions d'en haut, et des auteurs sérieux, frappés de tant de signes précurseurs de sainteté, ont pu se demander si, par un privilège sublime, le futur Patriarche des Prêcheurs et destructeur de l'hérésie albigeoise n'avait pas été orné de la grâce sanctifiante, avant même de paraître à la lumière. Mais ne nous arrêtons pas à une opinion que repousse l'enseignement catholique, en dehors des exceptions autorisées par le texte des Ecritures. On nous permettra du moins, dans un ouvrage qui recherche spécialement l'édification du lecteur, de reproduire une page du célèbre Père Louis Dupont, de la Compagnie de Jésus. Cette page est extraite de la vie de la Vénérable Marine d'Escobar.

« Un jour, raconte la servante de Dieu, me trouvant dans une grande affliction d'esprit, j'aperçus tout à coup Notre-Seigneur tenant par la main un petit enfant qui pouvait avoir deux ans. Redoutant quelque illusion diabolique, j'évitais de considérer cet enfant, et je fixais mes regards uniquement sur mon divin Maître. Après quelques instants, le Seigneur, remarquant mon embarras, plaça l'enfant devant les yeux de mon âme, de façon qu'il m'était impossible de ne point le voir. Je compris alors que c'était un saint enfant, d'une grande beauté. Ses vêtements, d'une étoffe soyeuse et distinguée, avaient la blancheur de la neige. J'éprouvais un bonheur indicible à le contempler, mais sans savoir qui il était. Notre-Seigneur me dit enfin : « Ma fille, cet enfant que je tiens par la main, c'est Dominique à l'âge de deux ans. Je te le fais voir si petit pour que tu apprennes combien, dès sa plus tendre enfance, étaient grandes la pureté de son âme et sa sainteté, et, par suite, quels justes motifs j'ai eus de le chérir entre tous, et de le protéger sans cesse. » Au même moment, je pénétrai, à l'aide d'une lumière divine, l'intérieur de l'enfant, et vis clairement que, dès cet âge si tendre, par une providence toute particulière de Dieu, il avait eu le privilège de faire des actes d'un très grand mérite. Une autre fois, faisant oraison pendant la nuit, j'aperçus devant moi la Très Sainte Vierge, vêtue d'une

robe magnifique, avec cet air de majesté et de modestie tout ensemble que je lui vois d'ordinaire. Elle tenait par la main le même petit enfant que Notre-Seigneur m'avait précédemment montré. Il portait le même gracieux vêtement, mais par-dessus, un collier d'or et de pierres précieuses extrêmement fines. Notre-Dame me dit alors : « Vois cet enfant, comme il est beau, comme il est saint ! » Et elle arrangeait maternellement les anneaux de sa chevelure et les pierres de son collier. Mais quand elle ouvrit ses bras, comme pour inviter Dominique à s'y jeter et à se laisser presser sur son cœur, l'humble petit enfant, qui semblait tout pénétré du sentiment de son indignité, se déroba avec infiniment de respect aux caresses de la Mère de Dieu. »

« Ces révélations, ajoute le Vénérable Louis Dupont, mettent au jour les origines de la vie spirituelle du grand Patriarche Dominique, lesquelles reposent sur le double et insigne privilège d'avoir été, dès le berceau, aimé d'un amour tout spécial par Jésus et Marie. Tous deux se plurent à accélérer en lui l'usage de la raison, pour que sans retard il pût commencer à pratiquer les vertus chrétiennes dans un degré héroïque. »

Saint Dominique grandit, sous la garde de ses pieux parents, en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes, à l'exemple du Sauveur enfant. A sept ans, placé entre les mains de son oncle, l'archiprêtre de Gumiel d'Izan, et initié par lui aux éléments des lettres, au chant sacré, au service des autels et à toutes les pratiques de la vie intérieure, il continua de croître, comme un autre Samuel, à l'ombre du tabernacle. L'histoire n'offre aucun détail circonstancié sur cette période de sa vie. « Pendant ce temps, dit un écrivain moderne, la grâce faisait en lui son œuvre, et déposait abondamment dans son âme la riche semence qui devait donner une si belle moisson de fleurs et de fruits. »

Le bourg de Gumiel a gardé le souvenir du jeune seigneur qui fut son hôte, durant plusieurs années. La maison qu'il habita en compagnie de son oncle s'y voit encore ; et dans l'église, si souvent témoin de ses pieux colloques avec Dieu, Dominique possède un autel devant lequel s'assemblent, à certains jours, les membres d'une confrérie florissante dont il est le patron.

Au rapport de l'historien espagnol, Gilles de Godoy, un autre frère de la B^{ne} Jeanne, Don Dominique Garcia d'Aza, prêtre lui aussi,

aurait achevé, à l'abbaye de *La Vid*, ou La Vigne, de Prémontré, l'œuvre de l'archiprêtre de Gumiel. Dans son ouvrage « Le meilleur des Guzman », Gilles de Godoy dit en propres termes : « L'archiprêtre de Gumiel emmenait fréquemment son neveu au monastère de La Vid, qui était proche ; c'était pour lui l'occasion de voir son frère, l'abbé de ce couvent. Le saint enfant avait, du reste, en singulière affection l'église abbatiale, dédiée à la Reine des cieux ; toutes les fois qu'il ne se trouvait pas chez l'archiprêtre, son oncle, on était sûr de le rencontrer là. »

Dominique fut-il donc élève de l'école monastique établie à La Vid, comme en tant d'autres abbayes de cette époque ? Certains indices le feraient croire. On lit sur la tombe de l'abbé Dominique Garcia d'Aza, fondateur du monastère, qu'il eut « la gloire incomparable d'être le précepteur de saint Dominique, Patriarche des Frères Prêcheurs. »

Suivant des traditions locales, rapportées par les historiens, il n'était question aux alentours que des miracles opérés déjà par l'angélique adolescent. Un jour, dit un témoin entendu pour le procès de canonisation, il imposa les mains à un aveugle et lui rendit la vue. Lui-même, tombé gravement malade, aperçut, en face de sa couche, un personnage céleste, revêtu des ornements pontificaux, lequel lui dit en le touchant au front : « Je suis Norbert, évêque de Magdebourg, je viens pour te guérir. »

Rien de plus gracieux que le portrait laissé par Thierry d'Apolda, de notre Bienheureux Père à douze ou treize ans. « On vit un enfant plein de talent, docile, doué d'une belle âme, vrai vase de grâce et trésor de science. Se perfectionnant chaque jour dans la pratique des choses de Dieu, ce vénérable enfant faisait de l'église sa demeure préférée, récitait les psaumes avec les clercs, chantait les hymnes, assistait dévotement aux saints mystères et servait à l'autel les prêtres de Jésus-Christ. Enfant prédestiné, il garda son innocence, aima la pureté, observa une parfaite discipline. Pudique en ses sens, il se montrait réservé dans ses actes. Rien de puéril en lui : il portait un cœur de vieillard, et sous les traits d'un enfant se cachait la sagesse d'un homme à cheveux blancs. »

Après sept années passées tant à Gumiel d'Izan qu'à l'abbaye de La Vid, Dominique regagna le toit paternel, où sa présence remplit de joie tous les siens. Sa mère principalement ne se lassait pas de contempler ce fils chéri, prévenu de tant de grâces célestes ; elle s'extasiait en secret des vertus qui ornaient son âme et en bénissait le Seigneur.

Volontiers elle ne se fût plus séparée d'un fils si digne de son affection. Mais les intérêts du jeune homme exigeaient de nouveaux sacrifices. Sa vocation au sacerdoce n'était pas douteuse, et le succès de ses premières études ne permettait pas qu'on négligeât ses talents. Il fut donc décidé par Don Félix et Jeanne que Dominique irait aux écoles publiques de Palencia. Il était alors dans sa quinzième année. Peut-être, en prenant congé de sa mère, Dominique eut-il le pressentiment qu'il ne la reverrait plus, et la B^{se} Jeanne la pensée qu'elle lui donnait sa dernière bénédiction. Mais dans ces cœurs si unis à Dieu, la foi dominait toute affection naturelle ; la mère et le fils, regardant le ciel, acceptèrent avec amour la volonté divine : ils ne devaient plus se retrouver ici-bas.

II. — Palencia, ville épiscopale du royaume de Léon, possédait à cette époque l'Université la plus célèbre qui fût en Espagne. L'habileté des maîtres y attirait une affluence considérable d'écoliers.

« Dès son arrivée dans cette ville, écrit Thierry d'Apolda, le sage jeune homme, Dominique, se mit au travail avec ardeur. Comme il avait été envoyé là pour apprendre, il s'appliqua tellement à l'étude qu'avec le secours de la grâce il eut bientôt dépassé bon nombre de ses compagnons d'âge. Laissant de côté les frivolités dans lesquelles la jeunesse perd son temps, il s'attacha uniquement aux choses nécessaires. Il fuyait les compagnies dangereuses, ne se mêlait pas aux jeux, ne voulait rien avoir de commun avec ceux qui, suivant la légèreté de leur cœur, s'adonnent aux curiosités superflues, aux folies mensongères et aux vains spectacles. Rejetant les joies que lui offrait un monde séducteur, il traversa d'un pied immaculé la fange des plaisirs, et consacra au Seigneur l'honneur d'une virginité sans tache. Aussi son esprit, exempt de souillures, recevait abondamment l'effusion des sciences libérales, qui se communiquent aux intelligences que nul souffle impur n'a ternies.

« Cependant l'angélique adolescent, bien qu'il pénétrât aisément dans les connaissances humaines, n'en était pas ravi, parce qu'il y cherchait en vain le sagesse de Dieu, qui est le Christ. Nul des philosophes, en effet, ne l'a transmise aux hommes ; nul des princes ne l'a connue. C'est pourquoi, de peur de consumer en d'inutiles travaux la fleur et l'énergie de sa jeunesse, et pour éteindre la soif qui le dévorait, il alla puiser aux sources profondes de la théologie. Ouvrant son cœur à la vraie science, ses oreilles à l'enseignement des saintes

Ecritures, il reçut avec tant d'avidité cette divine parole que, pendant quatre années qu'il l'étudia, il passait les nuits presque sans sommeil, donnant au travail le temps du repos. Il écoutait la vérité humblement, l'embrassait d'une affection douce et pieuse, la retenait fidèlement dans sa mémoire, et la mettait efficacement en pratique. Pour mériter de boire à ce fleuve de la sagesse, qui donne le salut, cet adepte passionné de la chasteté fut dix ans à s'abstenir de vin. C'était chose merveilleuse et aimable à voir que cet homme, en qui le petit nombre de ses jours accusait la jeunesse, mais qui, par la maturité de sa conversation et la force de ses mœurs, révélait le vieillard. Supérieur aux plaisirs de son âge, il ne recherchait que la justice ; attentif à ne rien perdre du temps, il préférait aux courses sans but le sein de l'Eglise, sa mère, le repos sacré des tabernacles, et toute sa vie s'écoulait entre une prière et un travail également assidus. Dieu le récompensa de cette fidélité à garder ses commandements, en lui inspirant un esprit de sagesse et d'intelligence qui lui faisait résoudre sans peine les plus difficiles questions.

« Et comme il aimait de tout son cœur le Seigneur qui l'avait créé, il ne négligea pas non plus le prochain, en qui Dieu veut que nous l'aimions. On vit donc briller dans le serviteur de Dieu, Dominique, une tendre compassion pour les misères d'autrui ; et ce sentiment d'affectueuse pitié était suivi d'effets réels et manifestes. Pendant le cours de ses études à Palencia, une cruelle famine désola l'Espagne presque entière. Les pauvres tombaient d'inanition dans les rues. Les orphelins, les veuves, les enfants, les faibles poussaient des cris de détresse ; nul ne s'en inquiétait. Durant ce temps, le cœur du jeune Dominique était oppressé et son âme vivement émue au spectacle de cette multitude d'indigents. Habitué déjà à entendre les conseils évangéliques et à suivre la perfection, il vendit ses livres et tout ce qu'il possédait pour en distribuer le prix aux malheureux : son exemple provoqua des imitateurs parmi les maîtres et les écoliers. »

La déposition d'Etienne de Metz aux Actes de Bologne donne ici un détail qui relève singulièrement le mérite de cette action : les livres dont le jeune étudiant se défaisait dans l'intérêt des pauvres étaient annotés de sa main et, par conséquent, devaient lui être extrêmement chers. Comme on s'étonnait, à cette époque où les manuscrits étaient si rares, qu'il se privât d'une ressource précieuse pour avancer dans les sciences, il répondit par cette belle parole : « Com-

ment pourrais-je étudier sur des peaux mortes, quand tant de mes semblables meurent de faim? »

Les historiens rapportent un autre trait propre à faire ressortir ce que renfermait de charité ce cœur de vingt ans.

Un jour, voyant une femme dont le frère était captif chez les Maures pleurer amèrement de ne pouvoir payer sa rançon, Dominique offrit de se vendre pour racheter le prisonnier. Mais Dieu, qui le jugeait nécessaire au rachat de nombreux esclaves spirituels, ne permit pas l'exécution d'un si généreux dessein. Une voix intérieure dit au jeune homme : *Non tibi sed Petro* : « Ce n'est pas à toi, mais à Pierre, qu'est réservée pareille mission. » Langage alors énigmatique, qui devait s'expliquer plus tard. Quand, environ vingt ans après, Dominique rencontra saint Pierre Nolasque, au Mas-les-Saintes-Puelles, en Languedoc, peut-être connut-il prophétiquement qu'il avait devant lui l'instituteur futur de l'Ordre de la Merci.

« Voilà, conclut Thierry d'Apolda, voilà, avec bien d'autres choses admirables, ce que l'angélique Dominique accomplissait, avant même d'être séparé du monde par son habit et ses pratiques claustrales. Pour mieux dire, ce n'était pas lui, c'était la vertu de Jésus-Christ résidant en lui, qui opérait ces merveilles. »

Arrivé au terme de ses études théologiques, vers l'âge de vingt-quatre ans, Dominique entra dans le sacerdoce, et d'après certains auteurs, enseigna quelque temps à l'Université de Palencia. Mais, au milieu de ses occupations sérieuses et saintes, il tenait toujours son regard fixé sur Dieu, attendant un signe révélateur de sa destinée providentielle.

Il y avait alors sur le siège épiscopal d'Osma un homme vénérable, appelé Martin de Bazan. Pontife au cœur droit et généreux, il ne désirait autre chose que le bien des fidèles confiés à ses soins, et particulièrement la sanctification de son clergé. Secondé par un vertueux prêtre, Don Diégo de Azévédo, qui lui succéda comme évêque, quelques années après, il avait réussi à persuader aux chanoines de sa cathédrale d'accepter la règle de saint Augustin, et de faire profession de la vie religieuse. Pour assurer le succès de sa réforme, le saint prélat recherchait partout où il pouvait les hommes de mœurs irréprochables et de vertus solides, disposés à embrasser l'état de perfection. Apprenant par Diégo, qu'il avait institué prieur du nouveau Chapitre, la réputation de science et de sainteté dont un de ses diocés-

sains, Dominique de Guzman, jouissait à Palencia, Martin de Bazan le manda près de lui, et l'invita sans détour à prendre rang parmi ses chanoines. Dominique vit dans l'appel de son évêque la voix de Dieu ; il consentit avec joie, et reçut des mains du prélat l'habit extérieur de chanoine régulier, tandis qu'intérieurement, par la grâce de Jésus-Christ, il se revêtait de l'homme nouveau.

« Aussitôt s'adonnant dans la crainte de Dieu à l'étude de la vraie sainteté, il commença de faire ce qu'il devait enseigner aux autres. Appliqué à suivre les traces des parfaits et à gravir le sommet des vertus, le nouveau chanoine consulta soigneusement les exemples antiques, pour y trouver la voie droite où il devait marcher. Il lut attentivement le livre qui a pour titre : *Conférences des Pères*, et qui traite de tout ce qui se rapporte à la perfection spirituelle. Non seulement il le lut, mais il s'attacha à le comprendre, à le goûter, à le mettre généreusement en pratique. Plein de mépris pour sa propre personne, il prenait, dans l'humilité de son cœur, toujours la dernière place, comblait de respect et d'honneur les chanoines, ses collègues, se regardait comme leur inférieur, les estimant tous plus saints que lui. Il faisait peu de cas des distractions extérieures, évitait les courses inutiles, et saintement avare de son temps, ne se montrait presque jamais hors de l'enceinte du monastère. C'est ainsi que ce pieux serviteur du Christ parut comme un astre lumineux dans le Chapitre d'Osma, et s'avancant avec une rapidité merveilleuse de vertu en vertu, attira sur lui l'affection de tous. Ravis d'une perfection si haute et si promptement acquise, ses frères furent unanimes, malgré ses résistances, à le nommer leur sous-prieur.

« Alors, semblable à la lampe qui brille sur le chandelier, ou à la cité bâtie au sommet de la montagne, Dominique devint pour tous un miroir de vie et un exemplaire de sainteté.

« On le voyait assidu à l'oraison, d'une charité suréminente, d'une compassion anxieuse, humblement soumis à ses inférieurs mêmes. Son cœur et ses sens veillaient toujours pour Dieu ; souvent il passait la nuit entière dans la contemplation, et sa prière s'échappait en soupirs ardents qui sortaient comme des rugissements de ses entrailles émues. Il ne pouvait empêcher sa voix et ses sanglots d'être entendus au loin. Il macérait son corps par des jeûnes sévères et une abstinence prolongée, prenant à peine l'indispensable au soutien de la nature. Le V. Diégo, son évêque, dut l'obliger, à cause de ses fatigues d'estomac, à reprendre l'usage du vin : encore n'en buvait-il

qu'en très petite quantité et largement étendu d'eau. Dominique, en même temps, souhaitait se consacrer tout entier au salut des hommes, persuadé qu'il ne serait un vrai membre de Jésus-Christ qu'à partir du jour où, suivant son exemple, il se dépenserait sans réserve pour gagner des âmes. Son cœur, rempli des plus saintes affections, s'émouvait tendrement de tout ce qui pouvait réjouir ou attrister le prochain. Les souffrances des malheureux l'affligeaient, la pensée des âmes en péril lui causait une blessure plus cruelle encore, et des flots de larmes, jaillissant de ses yeux, attestaient au dehors la commiseration profonde que récelaient ses entrailles ; car le Seigneur lui avait fait le don d'une parfaite charité. C'est ainsi qu'attentif uniquement à rechercher les choses d'en haut, il s'approchait de plus en plus de Dieu ; la gloire des Saints, sujet habituel de sa contemplation, et le désir de la patrie, après laquelle il soupirait sans cesse, lui faisaient abondamment verser des pleurs sur la prolongation de son exil. »

Ainsi parle Thierry d'Apolda.

« Le souvenir d'une telle vie, dit un auteur récent, ne pouvait s'effacer dans l'heureuse cité qui en reçut l'édification. Osma a conservé la mémoire du saint prêtre qui, pendant près de dix ans, vécut à l'ombre de son antique cathédrale. Le pieux chanoine est devenu le patron secondaire du diocèse dont il fut la gloire, et le patron principal du séminaire d'Osma. C'est en méditant les exemples qu'il a laissés que les jeunes clercs se préparent à devenir de vrais prêtres et de courageux défenseurs de la foi. La stalle dans laquelle le Bienheureux s'assit et pria, il y a bientôt sept cents ans, a revêtu, pour les chanoines, un caractère sacré. Aucun d'eux n'aurait la téméraire pensée de l'occuper, ne fût-ce qu'un instant. Enrichie de dorures et surmontée d'une statue du Saint, elle se transformait, jusqu'à ces derniers temps, le 4 août, en un autel sur lequel on célébrait la messe. Mais l'évêque d'Osma a naguère interdit cette coutume comme peu conforme aux prescriptions liturgiques (1). »

Cependant les vertus éclatantes du jeune chanoine l'avaient rendu extrêmement cher à son évêque, Diégo d'Azévédo. Il y avait d'ailleurs entre eux similitude d'esprit et conformité de grâces. L'un et l'autre brûlaient du même zèle de la maison de Dieu, et l'Esprit saint les portait avec le même élan à procurer le salut des âmes. Lors donc

(1) P. Balme, *Cartulaire*, Introduction, IV.

que Dieu se plut à révéler en eux sa grâce, afin de mettre au grand jour leur vertu à tous deux, il les choisit pour une mission qu'il avait en vue, et que ses deux serviteurs, quoique saints, ne soupçonnaient aucunement.

Au cours de l'année 1203, il advint qu'à la prière d'Alphonse IX, roi de Léon, et de sa noble femme Bérengère, reine de Castille, l'évêque Diégo dut aller négocier le mariage de leur fils, le prince Ferdinand, avec une princesse de Danemark. Le sage pontife, avant de partir, prit avec lui le sous-prieur de son Eglise, son bien-aimé Dominique, pour être, par ses dévots entretiens, la consolation de sa route non moins que l'ornement de sa religieuse société. En passant à Toulouse, les pieux voyageurs trouvèrent les habitants de ce pays pervertis par les doctrines mensongères des hérétiques. L'hôte lui-même qui les reçut était infecté de l'erreur. Touché de compassion pour sa misère, Dominique entreprit sur-le-champ sa conversion. Il s'attacha, pendant la nuit, à le gagner par un langage si affable et si persuasif, que l'hérétique revint sincèrement à la foi orthodoxe.

Ce triomphe du zèle apostolique fut peut-être pour le serviteur du Christ l'intuition première de sa véritable vocation.

« Le Bienheureux se hâte, dit Bernard Gui, d'offrir au divin Maître, avec une joie ineffable, cette âme ravie à Satan, prémices de la moisson sainte que lui-même, un jour, devait recueillir, présenter au Père de famille et déposer dans les célestes greniers. Dès lors il nourrit dans son cœur le projet de se dépenser au salut des mécréants, d'instituer à cette fin un Ordre de prédicateurs, et de le consacrer à l'évangélisation des peuples. »

Les ambassadeurs du roi de Castille quittèrent Toulouse, et, pensent-on, prirent la route du centre, ce qui leur permettait d'aller prier au sanctuaire renommé de Rocamadour, et peut-être aussi à la basilique, non moins célèbre, de Notre-Dame du Puy.

Ensuite ils remontèrent vers Paris et vraisemblablement s'y arrêtaient, chargés de solliciter en faveur de leur négociation l'intervention bienveillante de la cour de France, spécialement celle d'Ingelburge, princesse danoise, naguère réconciliée avec le roi Philippe-Auguste, son époux.

Là se trouvait également la fille de leurs souverains, la jeune Blanche de Castille, mariée depuis peu au prince Louis, fils aîné du roi de France et héritier présomptif de la couronne. Saint Dominique était par sa mère assez proche parent de Blanche de Castille ; il eut donc,

à ce titre, une part honorable dans l'excellent accueil fait à Diégo d'Osma.

Don Diégo et Dominique parvenus, après beaucoup de fatigues au terme de leur voyage, trouvèrent la cour de Danemark disposée à l'alliance que souhaitait la Castille. Ils revinrent incontinent en porter la nouvelle au roi Alphonse, et repartirent ensuite dans un plus grand appareil pour ramener la princesse en Espagne. Mais elle était morte dans les entrefaites. Le prélat, dégagé de sa mission, envoya un courrier au roi, et se dirigea vers Rome.

On comprend assez quels sentiments remplirent les cœurs de ces deux hommes de Dieu, Don Diégo et Dominique, lorsqu'ils s'agenouillèrent ensemble aux tombeaux des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et ne se relevèrent que pour aller se jeter aux pieds de celui qui gouverne le monde catholique, au nom et par la puissance de Jésus-Christ. Le grand Pape Innocent III occupait alors le trône pontifical. Il accueillit paternellement les pieux pèlerins ; mais à la demande que lui présenta l'évêque d'Osma de quitter son siège, pour s'appliquer à la conversion des Cumans, peuplade barbare et cruelle, campée au nord-est de la Hongrie, il opposa un refus formel. Cependant il l'autorisa, en repassant par le Languedoc, à s'y arrêter quelque temps, avec les auxiliaires qu'il jugerait utiles, pour combattre l'hérésie.

« Admirable prélat, s'écrie le biographe que nous suivons habituellement dans ce récit, admirable prélat, en qui l'humilité était si profonde qu'il voulait renoncer à sa dignité, et la charité si ardente qu'il souhaitait de s'exposer aux périls et à la mort pour le salut des âmes ! La sagesse du Très-Haut avait disposé toute chose selon son bon plaisir, et de façon à satisfaire les désirs du pieux évêque, mais autrement qu'il ne le pensait. Contraint de s'en retourner sans avoir obtenu la faveur sollicitée si instamment, Diégo emporta du moins dans sa plénitude la grâce de l'obéissance et de la charité. »

Les deux pèlerins quittèrent la Ville éternelle au commencement de l'année 1205, et faisant un long détour avant de rentrer en Espagne, allèrent visiter l'abbaye de Cîteaux, alors dans toute la splendeur de sa discipline régulière. Le pieux Diégo fut tellement séduit par la vie sublime des serviteurs de Dieu, qu'il obtint de revêtir l'habit monastique et d'emmener avec lui quelques moines pour s'initier, par leur conversation, aux pratiques de l'observance cistercienne.

Ainsi parlent généralement les premiers historiens de l'Ordre. Mais le P. Souèges repousse comme invraisemblable le fait de cette vêtue religieuse, même celui de la visite à l'abbaye de Cîteaux. Il donne pour raisons principales de son opinion :

1° Le silence complet des auteurs cisterciens de l'époque sur un acte de cette importance ;

2° La qualité de Diégo qui, en tant qu'évêque et réformateur de son Chapitre, ne pouvait sagement, de son chef seul, contracter des obligations étrangères ;

3° L'intention même du saint prélat d'aller au plus tôt, libre de toute entrave, se dévouer à l'évangélisation du Languedoc, ravagé par l'hérésie.

Quoi qu'il en soit, il est unanimement reconnu que saint Dominique ne prit pas l'habit cistercien. Don Diégo et son compagnon se remirent en route, et, descendant par les bassins de la Saône et du Rhône, se dirigèrent vers Montpellier.

III. — Or, en ces jours-là, trois légats du Saint-Siège, Almaric Arnald, abbé de Cîteaux, Pierre de Castelnau et Raoul, moines de Fontfroide, au diocèse de Narbonne, se trouvaient réunis avec des évêques et des prélats, à Castelnau, seigneurie voisine de Montpellier, pour délibérer sur la situation religieuse du pays. Depuis un an que, par mandat du Pape Innocent III, eux et douze abbés de leur Ordre s'appliquaient avec zèle à la répression de l'hérésie, aucun succès, pour ainsi dire, n'avait couronné leurs travaux. Au contraire, tout semblait conjuré pour stériliser leurs efforts. Le puissant comte de Toulouse, Raymond VI, soutenait ouvertement les hérétiques ; la plupart des seigneurs et chevaliers étaient gagnés à la secte dans l'intérêt de leurs passions ; les évêques, par indifférence ou lâcheté, soit même par connivence avec l'erreur, ne prêtaient point secours aux légats ; le clergé inférieur encourait le mépris universel. « Le titre d'ecclésiastique, dit un contemporain, était mis en parallèle avec ce qu'il y avait de plus odieux. Comme l'on dit : « J'aimerais mieux être Juif » que de faire telle chose », beaucoup disaient : « J'aimerais mieux être prêtre ». Quand les clerks paraissaient en public, ils ramenaient leurs cheveux sur le dessus de la tête, pour cacher leur tonsure, faite pourtant aussi petite que possible. Les familles nobles n'offraient presque jamais leurs enfants à l'Eglise, si ce n'est pour en percevoir les revenus. Les évêques ordonnaient qui ils pouvaient, et s'acquit-

taient de leurs autres devoirs suivant les circonstances. Quand Foulques de Toulouse, mis à la place du simoniaque Raymond de Rabastens, prit possession de son Eglise, il la trouva dans un état lamentable; aussi disait-on qu'il avait été envoyé pour ressusciter son évêché devenu cadavre. Il n'y trouva pour toute rente que 86 sols toulousains, et n'osant pas faire conduire ses mulets à l'abreuvoir commun, il leur faisait donner de l'eau du puits dans sa maison. »

Pour compléter le tableau, il faudrait ajouter le faste étalé par les prélats et autres dignitaires de l'Eglise. Les adversaires ne manquaient pas d'exploiter à leur profit cette disposition fâcheuse : « Voyez ces hommes, disaient-ils aux simples, comment pouvez-vous ajouter foi à leurs paroles? Ils vont à cheval, et ils vous prêchent le Christ, leur maître, qui allait à pied; ils sont riches, et lui était pauvre et abject. Nous, au contraire, nous venons à vous dans l'humilité, la pauvreté, l'abstinence; ce que nous enseignons, nous commençons par le pratiquer... » Paroles mensongères, car en secret ils se donnaient toute licence, mais qui ne laissaient pas de séduire les foules.

Les légats pontificaux abattus, découragés, songeaient donc à remettre entre les mains du Pape le mandat qu'ils avaient reçu de lui. Au moment où ils allaient prendre une résolution si funeste, on annonce l'arrivée à Montpellier de Diégo d'Azévédo, évêque d'Osma. Les membres de l'assemblée conciliaire l'invitent à se joindre à eux. Don Diégo accepte et se rend avec son fidèle compagnon, Dominique.

Ecoutons Jourdain de Saxe :

« Les légats reçoivent l'évêque avec honneur et lui demandent son avis, sachant que c'était un homme saint, juste et mûr, plein de zèle pour la foi. Diégo, doué de circonspection et expert dans les voies divines, s'enquiert tout d'abord des usages et des mœurs des hérétiques. Il apprend qu'ils attiraient à leur secte perfide par des voies persuasives, et par le dehors d'une sainteté simulée. Remarquant ensuite le luxe des vêtements et des montures, les dépenses excessives des messagers de l'Evangile : « Ce n'est pas ainsi, mes frères, s'écrie-t-il, qu'il faut vous y prendre. Il me semble impossible de ramener uniquement par la parole des hommes qui s'appuient de préférence sur l'exemple. Les hérétiques séduisent les âmes simples en leur présentant le simulacre de la pauvreté et de l'austérité évangéliques; si vous leur mettez devant les yeux un spectacle contraire,

vous édifierez peu, vous détruirez beaucoup, et ils ne vous écouteront point. Un clou se repousse par un autre clou ; opposez à une feinte sainteté une religion vraie : c'est par une humilité éclatante que l'orgueil des faux apôtres peut être confondu. »

« Les abbés et les prélats lui dirent : « Père excellent, quel conseil « nous donnez-vous donc ? »

« Il leur répondit : « Faites ce que vous me verrez faire. » Et aussitôt, l'esprit du Seigneur s'emparant de lui, il appela les gens de sa suite, et leur donna l'ordre de retourner à Osma avec ses équipages et tout l'appareil dont il était accompagné. Il ne garda qu'un petit nombre de clercs, et déclara hautement son dessein de rester dans le pays pour travailler à l'extension de la foi. Il retint aussi près de sa personne le sous-prieur Dominique pour qui il avait une grande estime et une non moins grande affection. Ce prêtre Dominique est l'instituteur de l'Ordre des Prêcheurs. A partir de ce jour, il ne fut plus appelé sous-prieur, mais Frère Dominique, homme vraiment du Seigneur par l'innocence de sa vie et sa fidélité constante aux divins préceptes. »

Les légats et les abbés hésitèrent un instant, craignant par une telle nouveauté de compromettre devant les peuples le prestige de leur autorité. Entraînés enfin par l'exemple du saint prélat, ils renvoyèrent, eux aussi, bagages et serviteurs, et, ne gardant que les livres nécessaires à la controverse, s'en allèrent à pied, dans un état de pauvreté volontaire, sous la conduite de Diégo, prêcher la foi du Christ. De leur côté, les ministres hérétiques, stimulés par l'envie, redoublèrent de zèle auprès de leurs adeptes ; mais il resplendissait dans l'évêque d'Osma un éclat de vertu qui lui gagnait le respect et l'estime même des incroyants. « Il n'est pas possible, disaient-ils, qu'un tel homme n'ait pas été prédestiné à la vie éternelle, et qu'il ne soit envoyé parmi nous pour enseigner la vraie doctrine. »

Mais quel était cet ennemi que devaient combattre les athlètes du Christ ?

L'hérésie albigeoise, enracinée dans la contrée d'où elle tire son nom, offrait un mélange confus du manichéisme oriental du III^e siècle et des erreurs cathares et vaudoises du XII^e. En réalité, remarque un auteur protestant, elle ne pouvait pas même être appelée une

hérésie chrétienne, c'était la négation radicale et complète de tout dogme chrétien (1).

La base de la doctrine cathare était la croyance à deux principes coéternels; le principe du bien, ou Dieu bon, créateur des esprits, et le principe du mal, Dieu mauvais, Satan, créateur des êtres matériels. Les hérétiques albigeois rejetaient l'Ancien Testament, comme étant l'œuvre du diable, mais ils admettaient l'Evangile. Pour eux, Jésus-Christ n'avait revêtu qu'un corps fantastique; en conséquence, la Rédemption n'était pas un fait réel, Marie ne méritait point le titre de Vierge-Mère, les Sacrements n'avaient aucune valeur pour le salut.

L'église cathare comptait deux sortes de membres : les *Parfaits*, appelés aussi *Bonshommes*, gens de bien par excellence, ou Amis de Dieu, et les simples *Croyants*.

Les Parfaits, l'élite de la secte, en se faisant *hérétique*, selon l'expression d'alors, reniaient d'abord leur baptême, puis s'engageaient à ne manger ni chair, ni œufs, ni fromage, à ne point mentir ni prêter serment, à ne point voyager sans compagnon; alors on leur imposait les mains, et on les revêtait d'un habillement noir qui les distinguerait à l'avenir du profane vulgaire. Dès ce moment, ils étaient affranchis de la fidélité conjugale, et pouvaient aller habiter indifféremment chez d'autres Parfaits ou Parfaites, à leur gré.

Les *Croyants*, qui formaient la majorité, vivaient séculièrement et non à la mode des Parfaits. C'est-à-dire qu'ils pouvaient se livrer aux usures, rapines, homicides, aux désordres de toute nature. D'ailleurs, ils seraient sauvés, sans obligation de restituer, ni de faire acte de repentir, pourvu qu'à l'article de la mort ils récitassent le *Pater*, et qu'un Parfait leur imposât les mains. Cette imposition des mains au moment suprême s'appelait le *Consolamentum*, la Consolation, visite de l'Esprit consolateur.

L'imposition des mains s'employait encore pour l'ordination des ministres, au nombre de quatre par diocèse cathare : l'évêque, ses deux assistants, appelés le *filz aîné* ou *majeur* et le *filz cadet* ou *mineur*, enfin le diacre, avec un sous-diacre parfois pour suppléant. Il va sans dire que ces prétendus ministres ne recevaient aucun caractère sacré. Leurs fonctions consistaient à se transporter d'un lieu à l'autre pour visiter leurs ouailles, pour prêcher et présider les cérémonies : à leur

(1) Consulter touchant l'hérésie albigeoise le R. P. Danzas, *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*; deuxième série, tome 1^{er}.

défaut, tout Parfait, ou Parfaite, avait mission pour les remplacer. Rien de plus simple d'ailleurs que les cérémonies de la secte. Il n'était besoin ni de croix, ni d'autel, ni de temple : le premier endroit venu suffisait. En face du « Texte », c'est-à-dire de l'Evangile, posé sur une table, ou sur un banc recouvert d'un linge, on récitait le *Pater*, on imposait les mains, et à certains jours on recevait l'*Adoration* des Croyants.

Cette adoration se faisait de la manière suivante. Devant le président assis, entouré de ses pareils les autres Parfaits, chaque Croyant, ou Croyante, l'un après l'autre, s'agenouillait en disant : « Bons hommes, ou Bonnes femmes, priez Dieu pour moi pécheur, afin qu'il me fasse bon chrétien, et me conduise à bon terme » ; et il recommençait jusqu'à trois fois, mettant un intervalle entre chaque prostration, comme fait le clergé catholique pour l'adoration de la Croix, le Vendredi Saint. Voilà le rite et le dogme cathares : travestissement odieux de certaines cérémonies catholiques et rejet des points essentiels de la révélation.

Quant à la morale cathare, ses conclusions découlaient en droite ligne de ce principe fondamental : il n'y a pas de libre arbitre ; la transgression d'une loi divine ou humaine est un simple accident physique dont l'homme n'est pas responsable. De là tous les désordres en vigueur parmi ces sectaires : le mariage condamné comme libertinage, le divorce érigé en système ; le vol, l'usure, la non-restitution du bien d'autrui réputés choses licites ; l'équivoque, le mensonge, le parjure même autorisés pour cacher les opérations ténébreuses de la secte ; la licence d'accomplir en secret des débauches sans nom, l'hypocrisie la plus astucieuse pour attirer les âmes simples et innocentes ; le suicide permis, conseillé ou ordonné en certaines circonstances ; le droit de propriété déclaré nul et remplacé par le communisme universel ; l'exercice de la puissance judiciaire refusé à l'Etat ; et, pour consommer l'œuvre de spoliation, le recours des chefs albigeois à ces bandes de pillards qui, sous le nom de *cotereaux* ou *routiers*, ruinaient les églises, massacraient les prêtres, dévastaient les villes et les villages, se souillaient des sacrilèges et des profanations les plus abominables.

Après cela s'étonnera-t-on des rigueurs exercées par les pouvoirs séculiers, quand tout moyen de douceur était épuisé, contre ces perturbateurs de l'ordre moral, ces destructeurs de la famille et de la société ? Comment surtout n'apprécierait-on pas les efforts réitérés de

l'Eglise pour ramener tant de pauvres égarés, et prémunir les fidèles contre les hypocrites séductions de la secte perverse? C'est à cette œuvre de zèle que saint Dominique allait consacrer presque exclusivement dix années d'un laborieux apostolat.

IV. — Après l'assemblée de Castelnau, l'abbé de Cîteaux regagna son monastère pour y présider le Chapitre de l'Ordre, promettant néanmoins de revenir avec un renfort d'ouvriers évangéliques. Restaient pour inaugurer le nouveau plan de campagne les légats Raoul de Fontfroide et Pierre de Castelnau, en compagnie de l'évêque d'Osma, de saint Dominique et des prêtres de la suite de Diégo. Ils se proposèrent de parcourir les provinces du Midi, en s'arrêtant là où ils le croiraient utile pour prêcher aux catholiques dans les églises, et discuter dans les salles particulières avec les hérétiques, sous la présidence d'arbitres acceptés de chacune des parties.

Leur premier champ de bataille fut Servian, bourg voisin de Béziers, où résidaient, sous le patronage du seigneur Etienne, châtelain du lieu, deux chefs cathares, Beaudoin et Thierry. Ce dernier, noble d'extraction, originaire de France, était un très habile sectaire qui séduisait la foule, comme jadis Simon le magicien, à Samarie, *se disant être quelque chose de grand* (1). Mais à la suite des conférences, qui durèrent huit jours, le peuple de Servian désabusé, confus d'avoir été le jouet d'un imposteur, l'eût chassé avec son complice, sans la crainte qu'inspirait le seigneur Etienne, protecteur des deux misérables. Bon nombre d'habitants rentrèrent dans le giron de l'Eglise, et accompagnèrent les saints missionnaires, à leur départ, jusqu'à plus d'une lieue.

Les vaillants soldats de la foi, se dirigeant en droite ligne sur Béziers, attaquèrent cette ville, peuplée en majeure partie d'hérétiques. Pendant quinze jours, on multiplia prédications et conférences. Et comme le légat Pierre de Castelnau faisait sentir vivement la pointe de sa parole enflammée, ses adversaires grinçaient des dents, et menaçaient d'attenter à ses jours, s'il ne se fût éloigné de la ville, sur le conseil de Diégo. L'opiniâtreté de la malheureuse cité devait lui être funeste; quatre ans plus tard, Simon de Montfort et ses croisés l'emportaient d'assaut et la saccageaient horriblement.

De Béziers, les hommes apostoliques vinrent à Carcassonne, autre

(1) *Actes des Apôtres*, VIII, 9.

foyer de l'hérésie. Huit jours durant, ils prêchèrent, discutèrent en public, sans grand succès, à en juger du moins, par le silence des historiens.

Avant de quitter la région, ils firent une tentative sur Verfeil, petite place-forte, résidence d'un certain nombre de chevaliers, tous entachés de l'erreur. Les chefs de la secte se prêtèrent aux conférences, mais répondirent aux prédicateurs de la vérité par des subterfuges grossiers et ridicules. Au cours de la discussion, raconte dans sa *Chronique* Guillaume de Puy-Laurens, chapelain de Raymond VII, se présenta le texte de saint Jean : *Personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est au ciel* (1).

« Comment entendez-vous ces paroles ? » demanda l'évêque d'Osma. — « Jésus, répondit un hérétique, se proclame ici le fils d'un homme qui est au ciel. — Ainsi, d'après vous, reprit Diégo, le Père de celui qui se dit son fils, et qui est au ciel, est un homme ? — Assurément. — Mais, ajouta l'évêque, le Seigneur dit dans Isaïe : *Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds*. Si donc celui qui siège au ciel est homme, et s'il touche la terre de ses pieds, il faut nécessairement que ses jambes aient en longueur tout l'intervalle du ciel à la terre ? — C'est ce que nous croyons. — Stupides hérétiques, s'écria Diégo, je vous supposais plus de bon sens. »

Aucun ne se convertit. Evidemment, sur la ville pesait toujours l'anathème lancé par saint Bernard, soixante ans plus tôt, quand, après avoir essayé vainement d'évangéliser Verfeil, secouant la poussière de ses pieds, il prononça cette malédiction : « Dieu te dessèche, Verfeil ! (Feuille verte). » *Viride folium, desiccet te Deus !* Et des fléaux de tout genre s'abattirent sur les malheureux habitants.

L'hiver de 1205 et le printemps de 1206 furent ainsi consacrés à de nombreuses et pénibles missions. Vers le mois de juin, arriva l'abbé de Cîteaux amenant, selon sa promesse, douze autres abbés. De son côté, Pierre de Castelnau avait rejoint ses compagnons, et tous de concert se mirent à l'œuvre en se rapprochant de Toulouse. Une de leurs premières haltes devait se faire à Montréal, sorte de forteresse située sur un plateau pyrénéen, à trois cents mètres d'altitude. Non loin de cette ville, aux confins de la paroisse d'Arzens, le Dieu riche en miséricorde opéra un éclatant miracle pour mieux accréditer la mission de ses envoyés. C'était le jour de la Saint-Jean-

(1) S. Jean III, 13.

Baptiste, fête chômée par les catholiques, mais nullement respectée des cathares, qui tenaient le divin Précurseur pour un esprit mauvais, de la création de Satan. Or donc, plusieurs de ces derniers moissonnaient dans un champ. Le bienheureux Dominique les apercevant se dirige vers eux, et, d'un ton plein de charité, leur reproche leur faute. Les hérétiques se prennent de colère contre l'homme de Dieu, et l'un d'eux cherche à le frapper. Au même instant, il voit la gerbe qu'il tenait en sa main tout ensanglantée. Il croit s'être blessé, et pousse un cri en se tournant vers ses compagnons. Ceux-ci regardent leurs javelles, et les trouvent également ensanglantées. Cependant leurs mains étaient sans blessure. Le prodige fut divulgué dans la région, et contribua sans doute à la conversion de plusieurs. L'auteur de l'*Histoire des Albigeois*, Pierre de Vaux-Cernay, qui raconte le fait, le tenait de son oncle, Gui de Vaux-Cernay, l'un des douze abbés cisterciens venus avec Arnald, et témoin oculaire du prodige.

Le lieu où s'accomplit cet événement extraordinaire s'appelle encore *le champ des épis*, et le fait lui-même *miracle des épis*. Le souvenir en est transmis à la postérité par un tableau saisissant que l'on voit dans l'église de Montréal, et par une croix érigée au champ des épis, sur le désir du R^{mo} P. Larroca, Maître Général de l'Ordre.

A Montréal, le catharisme régnait en souverain; nombre de Parfaits et de Parfaites y avaient *maison ouverte* pour les nobles et les bourgeois désireux de prendre part aux cérémonies du culte.

L'annonce d'une discussion solennelle et *contradictoire*, comme nous dirions aujourd'hui, attira de tous côtés à Montréal une foule considérable, et quatre chefs hérétiques des plus en vue accoururent pour soutenir la lutte. Ils s'appelaient Arnald Othon et Pons Jourdan, de Verfeil, Benoît de Termes et Guilabert de Castres, les deux derniers *filz majeurs* pour les régions de Carcassonne et de Toulouse. Les champions de la cause catholique étaient l'évêque Diégo, son disciple Dominique et les deux légats Pierre de Castelnau et Raoul. De part et d'autre il y eut, quinze jours de suite, de vigoureux coups portés et rendus; on rompit bien des lances. Arnald s'emporta en invectives contre l'Eglise romaine, qu'il appela l'Eglise du diable, la Babylone de l'Apocalypse, la femme de fornications. Diégo répondit avec calme, en s'appliquant à démontrer la vérité par les témoignages du Nouveau Testament. « Alors il arriva, dit Pierre de Vaux-Cernay, un miracle qu'il est impossible de passer sous silence.

« Un jour que plusieurs de nos prédicateurs, tous Religieux, avaient disputé, mais en vain, contre les hérétiques, un des nôtres, appelé Dominique, homme de toute sainteté, et compagnon de l'évêque d'Osma, rédigea un abrégé des arguments qu'il avait développés de vive voix, et remit son écrit à un certain hérétique, afin que celui-ci pût l'étudier. La nuit suivante, quelques cathares, rassemblés dans une maison, étaient assis près du feu. Celui auquel l'homme de Dieu avait confié son mémoire le montra aux autres, et ceux-ci lui dirent de le jeter dans le foyer : s'il brûlait, ce serait une preuve que leur croyance à eux était la bonne ; si, au contraire, le livret demeurerait intact, il leur faudrait reconnaître pour vraie la foi prêchée par les nôtres. La proposition est acceptée, et le manuscrit jeté dans le feu. Après être resté quelque temps au milieu des flammes, il en sort sans aucun dommage, à la stupéfaction des assistants. Sur quoi l'un d'entre eux, plus endurci que les autres, s'écria : « Qu'on le jette » une seconde fois, afin de mieux reconnaître la vérité. » On le jeta de nouveau, et il en sortit de lui-même comme auparavant. Ce que voyant, l'obstiné sectaire dit encore : « Jetez-le pour la troisième fois, » et du coup, nous saurons à quoi nous en tenir. » On lui obéit, et le manuscrit s'échappa du brasier, absolument intact. Malgré l'évidence du miracle, les hérétiques ne voulurent point se convertir ; bien plus, s'opiniâtrant dans leur malice, ils firent entre eux le pacte de ne rien dire de ce qui s'était passé, de crainte que les nôtres n'en eussent connaissance. Néanmoins, un chevalier qui penchait un peu de notre côté ne put se résoudre à tenir caché ce qu'il avait vu, et raconta le prodige à plusieurs personnes. »

L'historien termine par ces paroles, vraiment dignes d'attention : « Cela se passa à Montréal, ainsi que je l'ai appris du personnage très religieux qui avait lui-même communiqué à l'hérétique l'écrit en question. »

Cependant il avait été convenu qu'au terme de la discussion, l'on recourrait à l'arbitrage de quatre juges, dont l'impartialité paraissait hors de doute. Catholiques et hérétiques leur mirent entre les mains des livrets ou mémoires contenant les principaux arguments pour ou contre la thèse énoncée. Mais ces arbitres étaient amis de la secte : pressant le triomphe de la vraie foi, ils ne voulurent pas rendre de sentence, refusèrent même de restituer aux catholiques leurs mémoires. En dépit de ces manœuvres déloyales, cent cinquante dissidents revinrent sincèrement à la religion de leurs aïeux.

Au sortir de Montréal, tandis que les abbés cisterciens se dispersaient, par groupes de deux ou trois, pour évangéliser la région, saint Dominique se dirigea sur Fanjeaux, à une lieue plus loin. Cette ville, bâtie au sommet d'une montagne, et dont le château-fort dominait dans un rayon fort étendu tout le pays d'alentour, avait servi autrefois de station militaire aux Romains. Ils y avaient élevé un temple à Jupiter ; de là le nom de Fanjeaux, en latin *Fanum Jovis*. C'était maintenant un véritable repaire d'Albigéois. En ce lieu habitait le fameux Guilbert que nous venons de rencontrer à Montréal. De là, il déployait au loin son ardent prosélytisme.

A peine arrivé, Dominique provoqua une conférence publique, dont il est à croire, par le langage des écrivains, qu'il soutint tout le poids. On convint, là encore, de résumer dans des livrets les questions agitées.

De tous les mémoires orthodoxes, celui de saint Dominique, ayant paru le plus concluant, fut adopté, et remis à trois arbitres, pour être confronté avec le mémoire présenté par les hérétiques.

Après une longue discussion, le jury, ne parvenant pas à s'entendre, résolut de soumettre les deux écrits à l'épreuve du feu.

« L'Ordalie ou Jugement de Dieu, soit par l'eau, soit par le feu, était encore souvent usité au commencement du XIII^e siècle. On l'appliquait, non seulement aux personnes, mais encore aux choses, quelquefois même à des reliques dont on suspectait l'authenticité. L'Eglise n'a jamais imposé, ni même approuvé, de pareilles expériences, entachées de superstition. Mais la puissance de Dieu n'est pas liée par sa créature ; souvent le Seigneur, intervenant miraculeusement, s'est servi de cette pratique condamnable pour procurer sa gloire et le salut des âmes. Ainsi en advint-il en juillet 1206, dans la *grand'salle* de Guillaume de Durfort, seigneur de Fanjeaux. » (1)

Au fond de la salle se trouvait une de ces immenses cheminées du Moyen Age, capable d'abriter, sous son large manteau de bois sculpté, la plupart des assistants. On allume un grand feu et l'on y jette les deux mémoires. En un instant, celui de l'hérétique disparaît dans le brasier. Le mémoire du Saint, au contraire, resté intact, s'élance hors des flammes. On le rejette dans le feu une seconde, une troisième fois : il s'en échappe toujours, « lancé, dit un très ancien manuscrit de Prouille, par l'invisible main du Tout-Puissant, sur la

(1) P. Balmé, *Cartulaire* ; Introduction, VII. :

poutre qui formait le manteau de la cheminée, — ou, d'après une autre version également de Prouille, sur une très haute poutre posée verticalement pour soutenir l'édifice, — et y laissa trois traces profondes de brûlure que l'on voit encore. »

Devant ce triple miracle, les catholiques poussèrent des cris d'allégresse, et les hérétiques demeurèrent confondus.

Au siècle suivant, la grand'salle témoin du prodige fut achetée par le Provincial de Toulouse, avec le concours des magistrats de Fanjeaux, et convertie en chapelle dédiée à saint Dominique. A cet effet, le roi de France Charles le Bel délivra des lettres patentes. Le Pape Clément VI, dans une bulle de 1347, enrichissant d'indulgences le pieux sanctuaire, mentionne de « nombreux miracles que le Seigneur y opère tous les jours par les prières de saint Dominique : *In loco in quo Dominus noster Jesus Christus ad preces ipsius sancti Dominici innumerabilia miracula operatus est et saepius operatur.* »

En 1356, après que le Prince Noir eut brûlé Fanjeaux, qui tenait pour le roi de France, les Frères Prêcheurs, établis dans cette ville depuis quelques années, transférèrent leur couvent à l'ancien château des Durfort, et la chapelle primitive de Saint-Dominique devint partie intégrante de la nouvelle église. Chaque année, aux premières vêpres de la fête du B. Patriarche, à la place du répons d'usage : *O spem miram*, les Religieux chantaient cet autre répons, qui est le troisième des Matines dans l'office de saint Dominique :

R. *Verbum vitae dum palam promitur,
Surgunt hostes, liber conscribitur ;
Favent omnes : sic error vincitur,
Fides extollitur.*

V. *Ter in flammis libellus traditus,
Ter exivit illaesus penitus.
Sic error vincitur, fides extollitur.*

« Tandis que la parole de vie est publiquement annoncée, les ennemis protestent ; un mémoire est écrit, on consent à un accord : c'est ainsi que l'erreur est vaincue, et la foi exaltée.

« Trois fois le livre est jeté dans les flammes,

« Trois fois il en sort sans la moindre atteinte.

« C'est ainsi que l'erreur est vaincue et la foi exaltée. »

La poutre miraculeuse fut enlevée par les catholiques et conservée religieusement au monastère de Prouille, fondé peu après l'événement. Dans la suite, on la transporta dans la chapelle même de Saint-Dominique, à Fanjeaux, ainsi que la pierre du foyer, que l'on plaça sous l'autel. Ce qui donna lieu à une pieuse coutume, adoptée par les Sœurs de Prouille et relatée comme il suit par Malvenda, auteur dominicain : « Toute postulante, admise au saint habit, va, l'un des jours qui précèdent son entrée en Religion, faire célébrer la messe à cette chapelle et y communier. Après la messe, on retire le devant de l'autel, et, par une ouverture pratiquée à cet effet, la future novice agenouillée peut atteindre, en se penchant, la susdite pierre qu'elle baise dévotement, pendant qu'on chante une antienne à saint Dominique (1).

Aujourd'hui, on peut voir cette double relique dans l'église paroissiale de Fanjeaux : la poutre est dressée contre la muraille, en face de l'autel de saint Dominique, et la pierre scellée au-dessous de la poutre. Quant au mémoire, trésor bien plus précieux, il est malheureusement perdu; l'on ignore même ce qu'il contenait : quelques auteurs affirment, sur la foi d'une tradition locale, qu'il y était question de la sainte humanité de Notre-Seigneur, et incidemment de la Conception immaculée de la Vierge-Mère.

Après deux années passées dans les labeurs de l'apostolat, le V. Diégo voulut rentrer dans son diocèse, et choisit, pour gagner la Castille, la route qui traversait Pamiers, au comté de Foix. En arrivant dans cette ville, il y trouva Foulques, évêque de Toulouse, Bérenger de Consérans et plusieurs abbés du voisinage, venus pour le saluer à son départ. Le comte de Foix, Raymond Roger, dit le Batailleur, vint aussi lui rendre hommage. C'était un protecteur de l'hérésie. Il avait pour femme une hérétique, une sœur cathare, une autre sœur vaudoise, et avait fait épouser à sa fille et à son fils un Parfait et une Parfaite. Ce singulier personnage crut faire preuve d'impartialité en recevant à dîner tour à tour les missionnaires catholiques et les docteurs hérétiques, et offrit pour une conférence solennelle la grand'salle de son château. La discussion fut menée avec vigueur par l'évêque d'Osma, et roula principalement sur les doctrines des Vaudois. Ces derniers habitaient en grand nombre dans le pays, et comme ils

(1) *Hist.*, ann. 1206, chapitre vi.

étaient plus accessibles et plus sincères que les cathares, beaucoup d'entre eux, surtout des gens du peuple, se laissèrent convaincre et abjurèrent l'erreur. Plusieurs membres de la noblesse se convertirent également. Les principaux sont Durand de Huesca, futur fondateur des *Pauvres catholiques*, et Arnaud de Campragna, l'arbitre même de la conférence, lequel vint, séance tenante, offrir à l'évêque d'Osma sa personne et ses biens. Plus tard il entra dans l'abbaye de sa ville natale et y remplit d'importantes fonctions. Pour le comte de Foix, loin d'ouvrir les yeux à la vérité, lui et les siens persévérèrent dans leur funeste aveuglement.

La conférence terminée, Don Diégo prit définitivement congé de ses compagnons : « Il les laissa continuer leurs prédications, dit Thierry d'Apolda, et mit à leur tête le très dévot prêtre du Seigneur, Frère Dominique, à qui l'on devait rendre compte de tout. Il avait, en effet, apprécié en lui quelque chose de grand, et pour cela l'aimait d'une affection spéciale.

« Disant adieu à tous, il partit à pied, et traversant la Castille avec beaucoup de peine, arriva enfin à Osma.

« Là, atteint de la maladie qui devait mettre un terme à sa vie temporelle, il commença son éternité en recevant la gloire céleste. Il s'était rendu illustre, pendant sa vie, par ses œuvres saintes et ses nombreuses vertus ; il fut honoré de miracles après sa mort. »

Don Diégo mourut en 1207, et fut inhumé dans une des églises de sa ville épiscopale.

Les biographes de notre B. Père font généralement remarquer le rôle assigné par la Providence à Diégo d'Azévêdo. Chargé de préparer les voies à saint Dominique, en le couvrant du double prestige de son caractère épiscopal et de ses vertus, il disparaît et meurt sitôt que le but est atteint. « La mémoire d'Azévêdo, dit le P. Lacordaire, n'a point égalé son mérite. La France ne l'avait vu qu'en passant, l'Espagne le vit trop peu, et il mourut sans avoir rien consommé. Dieu ne l'avait destiné qu'à être le précurseur d'un homme plus saint encore et plus extraordinaire que lui, tâche difficile, qui suppose un cœur parfaitement désintéressé. Azévêdo remplit cette tâche avec la même simplicité qui lui faisait passer à pied les Pyrénées ; il s'oublia toujours lui-même, mais la postérité de saint Dominique lui garde un souvenir aussi grand que l'était son humilité. Je ne me sépare de

lui qu'avec la piété d'un fils qui vient de fermer les yeux de son père (1). »

V. — A l'époque où se tenaient les conférences de Montréal et de Fanjeaux, pendant l'été de 1206, saint Dominique, en conversant avec les catholiques, avait appris que beaucoup d'entre eux, gênés dans leurs affaires, confiaient leurs filles aux cathares pour recevoir une éducation conforme à leur rang. Il en résultait le plus souvent que ces jeunes filles, façonnées de bonne heure aux pratiques de la secte, en devenaient plus tard des membres dévoués et des auxiliaires redoutables pour la vraie foi.

Un jour, après avoir prêché dans l'église de Fanjeaux, le Saint était resté en prières, quand neuf dames ou demoiselles de la noblesse vinrent à lui, et s'agenouillant à ses pieds, lui dirent : « Serviteur de Dieu, soyez-nous en aide. Si ce que vous avez dit en chaire aujourd'hui est vrai, voilà bien du temps que notre esprit est aveuglé par l'erreur ; car ceux que vous appelez hérétiques, nous les appelons *bons hommes* ; nous avons cru en eux jusqu'à présent et leur étions attachées de tout notre cœur. Maintenant nous ne savons plus que penser. Serviteur de Dieu, ayez donc pitié de nous, et priez le Seigneur qu'il nous fasse connaître la foi dans laquelle nous devons vivre et mourir pour être sauvées. »

Dominique s'arrêta un instant, pour prier en lui-même, et répondit : « Prenez courage, je crois que le Seigneur, qui ne veut la perte de personne, va vous montrer à quel maître vous avez obéi par le passé. »

Aussitôt elles virent s'élancer du milieu d'elles un chat énorme, de la taille d'un chien, affreusement noir, aux yeux démesurés et flamboyants, à la langue large et sanguinolente, pendant jusqu'au milieu du corps, à la queue courte et redressée ; il exhalait l'infection la plus horrible. Durant une heure, cette bête immonde tourna çà et là auprès des pauvres femmes épouvantées, puis sautant sur la corde de la cloche, grimpa tout le long de cette corde et disparut en laissant derrière elle des traces fétides de son passage. Alors Dominique se tourna vers les nobles dames et leur dit : « Voilà le maître que vous avez servi. » Le jour même, ou l'un des jours suivants, il recevait leur abjuration.

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. iv.

La conversion de ces personnes de qualité accrut dans l'âme du Saint le désir, conçu d'avance, de fonder un monastère où les jeunes filles, soit catholiques, soit revenues de l'hérésie, seraient à l'abri des séductions de la secte, et consacrant à Dieu leur chasteté, deviendraient par la prière et la pénitence des victimes immolées pour le salut des peuples.

Mais comment réaliser un tel projet? Le Ciel se chargea de la réponse.

Dans la nuit du 22 juillet, en la fête de sainte Marie-Madeleine, la patronne et le modèle des âmes repentantes, l'homme de Dieu priaît en dehors de Fanjeaux, sur une hauteur d'où l'on domine une vaste plaine, parsemée de collines, au pied de l'une desquelles s'élevait un petit village appelé Prouille. Dominique connaissait ce village, il y allait souvent prier dans un sanctuaire dédié à la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu. Tout à coup il aperçut un globe lumineux descendre de la voûte étoilée, décrire dans les airs de nombreux circuits, et s'arrêter au-dessus de l'antique église. Le lendemain et le surlendemain, à la même heure de nuit, le prodige se renouvela sous ses yeux. Plus de doute : c'est à Prouille que Dieu voulait l'érection du monastère.

Sans perdre de temps, Dominique alla en conférer avec la châtelaine du lieu, noble dame de Na Cavaërs, laquelle, par son acquiescement empressé, devint la première bienfaitrice du berceau des Frères Prêcheurs. Autour de la chapelle de Notre-Dame on se hâta de construire une habitation modeste, mais bien accommodée aux exigences de la vie monastique. Le 22 novembre, fête de sainte Cécile, une future protectrice de notre Ordre, le petit couvent recevait ses pieuses habitantes, et le 27 décembre, jour consacré au disciple bien-aimé, l'un des patrons des âmes contemplatives, saint Dominique y établissait la clôture régulière et perpétuelle.

Les premières Sœurs de Prouille, au nombre de neuf, furent : Aladaicie, Raymonde Passarine, Bérengère, Richarde de Barbairan, Jordane, Guillemine de Beaupuy, Curtolane, Raymonde Clarette et Gentiane, la plupart, sinon toutes, les converties de Fanjeaux. Deux autres postulantes se joignirent à elles, l'une appelée Messane, l'autre Guillemine de Fanjeaux, qui fut la première Prieure. Une douzième, du nom de Françoise, porta au nombre apostolique le personnel de la communauté.

Le bienheureux Père leur donna pour vêtement religieux une robe

de laine blanche et un manteau, ou chape, de couleur tannée. Il leur interdit toute relation avec le dehors sans la présence d'une compagne, prescrivit le silence à l'intérieur du monastère, l'Office divin, l'abstinence et le jeûne, et pour travail des mains leur imposa de filer. Lui-même, prenant le titre de Prieur de Prouille, se réserva la direction spirituelle de la maison, et, sous son contrôle, en confia l'administration temporelle à Guillaume Claret, de Pamiers, l'un de ses premiers compagnons.

L'endroit élevé d'où le Saint aperçut le globe lumineux s'appelle encore : le *Seignadou*, « Signe de Dieu ». On y bâtit un oratoire où, les vendredis de l'été, se rendaient autrefois des processions pour implorer saint Dominique contre la grêle et les orages. Une belle croix de marbre blanc, entourée d'une grille, remplace aujourd'hui l'oratoire disparu. Non loin de là, une maison, appelée dans le langage du pays le *Bourguet Sant-Domenge*, fut, comme son nom l'indique, la demeure de saint Dominique à Fanjeaux. A côté de cette habitation se voit un réservoir creusé dans le roc et contenant une eau qui ne croupit jamais. La tradition porte que le Bienheureux venait prier en cet endroit et y versait d'abondantes larmes. Ces larmes, d'après un historien, devaient être la *source* du monastère de Prouille. Suivant une tradition, Dominique desservit quelque temps l'église de Fanjeaux, en qualité de curé; l'on y montre encore la chaire où si souvent il annonça la parole de Dieu.

Au XIII^e siècle, Prouille dépendait du diocèse de Toulouse; aussi l'évêque de cette ville, Foulques, intervint-il dans la fondation, en délivrant un acte authentique, par lequel « du consentement de son Chapitre, et à la prière de messire Dominique d'Osma, il donne l'église de Sainte-Marie de Prouille, avec un terrain de trente pas tout autour, aux femmes converties par les Prédicateurs délégués pour prêcher contre les hérétiques et combattre leur pestilentielle erreur... »

Remarquons, dans ce document, le titre d'honneur décerné à saint Dominique, avec la mention faite de lui seul pour motif de la donation : *ad preces Domini Dominici*, à la prière de *messire* Dominique; puis la dénomination de *Prédicateurs délégués contre l'hérésie*, qui lui est décernée ainsi qu'à ses compagnons. Dans ces quelques mots se trouvent indiqué l'Ordre, encore en germe, des Frères Prêcheurs. Ce n'est pas que le pieux évêque d'Osma, présent à cette époque dans le

Languedoc, fut totalement étranger à l'entreprise de son bien-aimé disciple. Il l'encouragea grandement; même, suivant les historiens, il se proposait, après avoir réglé les affaires de son diocèse, de revenir au pays de Toulouse, apportant pour le nouveau monastère des aumônes recueillies en Espagne, et amenant avec lui des clercs qui auraient pour office de lutter sans cesse contre les erreurs. Mais, nous le savons, la mission providentielle de Diégo d'Azévédo était de préparer les voies à un autre, plus grand que lui. A saint Dominique Dieu réservait d'être le fondateur des Sœurs d'abord, puis des Frères d'un Ordre de Prêcheurs.

Le 17 avril 1207, quatre mois seulement après l'inauguration de la vie claustrale à Prouille, le monastère reçut de Bérenger, archevêque de Narbonne, et métropolitain de la Province, une donation ainsi conçue :

« Nous, Bérenger, par la grâce de Dieu archevêque de Narbonne, donnons et concédons librement à la Prieure et aux Religieuses nouvellement converties par les exemples et les enseignements de Fr. Dominique d'Osma et de ses compagnons, à Fanjeaux et à Prouille, l'église de Saint-Martin de Limoux, de notre diocèse, au pays de Razès, et son annexe le territoire de Taix, avec jouissance des droits et revenus attachés à ces immeubles, afin qu'elles en jouissent à perpétuité. Et par la tradition de la présente charte, nous mettons en possession de ces biens les dites Religieuses, et en leur nom Fr. Dominique et Fr. Guillaume Claret... (1). »

Voilà donc la maison de Prouille reconnue par acte authentique pour un parfait monastère, ayant de vraies Religieuses — *Moniales* — sous les ordres d'une Prieure; et voilà saint Dominique déclaré pour ainsi dire officiellement le chef d'une société, dont les membres ont le titre de *Frères*, et s'appliquent à convertir les âmes. Ainsi s'accroissait la marche préliminaire à la fondation même de l'Ordre.

(1) *Notum sit omnibus quod Nos Berengarius, Dei permissione Narbonensis Archiepiscopus, damus et libere concedimus Priorissae et monialibus noviter conversis monitis et exemplis fratris Dominici Oxomensis sociorumque ejus, habitantibus nunc et in perpetuum in Castro Fanojovis et in ecclesia B. Mariae de Pruliano Tolosanae dioecesis, ecclesiam B. Martini de Limoso, nostrae dioecesis in Redesio cum omnibus decimis et primitiis territorii de Taxo eidem contigui, cum oblationibus et cum omnibus juribus suis et pertinentiis, jure perpetuo integre possidendam; et dictas moniales, et, per ipsas et nomine eorum, Fratrem Dominicum et Fratrem G. Clareti, cum traditione praesentis chartae, in possessionem mittimus, etc...*

Peu après, de nouveaux bienfaiteurs suivirent l'exemple de Foulques et de Bérenger, par des donations offertes « aux Sœurs et aux Frères de la *Sainte-Prédication* de Prouille ». Dénomination significative sous laquelle le peuple embrassait à la fois et l'habitation des Sœurs et la maison des Frères, située en dehors de la clôture.

Comblé des bénédictions célestes, le monastère de Prouille prit un rapide accroissement, devint une pépinière de florissantes fondations et répandit au loin un parfum de vertu. Il subsista de la sorte jusqu'à la Révolution française et fut alors entièrement rasé. Mais depuis, il a surgi de ses ruines, grâce à la munificence princière d'une noble chrétienne, la vicomtesse Jurien de la Gravière; et en avril 1880, le monastère du second Ordre de Nay (Basses-Pyrénées) envoyait neuf Religieuses de chœur rendre la vie à la maison qui fut sa mère, il y a deux siècles, et renouer les saintes traditions du passé. A l'heure présente, plus de quarante épouses du Christ réunies en ce lieu font nuit et jour monter vers le ciel la louange divine, et réalisent ce que le Bienheureux Jourdain écrivait des premières fondatrices : « Appliquées avec une incomparable pureté d'innocence au service de leur Créateur, elles mènent une vie sanctifiante pour elles-mêmes, édifiante pour le prochain, agréable aux anges, précieuse aux regards de Dieu. »

En outre, à côté de leur cloître, s'élève, par les libéralités des fidèles, avec les hauts encouragements de l'Evêque diocésain, du Maître général des Frères Prêcheurs et de Sa Sainteté Léon XIII, une imposante basilique consacrant à jamais l'endroit privilégié où, suivant la tradition, la Vierge Marie révéla à son serviteur Dominique la merveilleuse dévotion du saint Rosaire.

On lit dans un vieux manuscrit conservé à Fanjeaux :

« Saint Dominique priait, un jour, dans l'église de Prouille, et s'adressant à la Sainte Vierge, dont il défendait la cause, se plaignait avec larmes du peu de fruit de son ministère. Aussitôt la Reine des cieux lui apparut, et lui dit sous la forme d'un amical reproche : « Mon
« fils, vous ne vous y prenez pas bien pour convertir les hérétiques; vous vous attachez trop à discuter avec eux, comme si
« vous vouliez les ramener par vos propres efforts. Pour gagner les
« âmes contentez-vous d'exposer les principaux mystères de la foi,
« et arrêtez-vous de temps en temps pour prier avec ceux qui vous

« écoutent. Il en est des vérités de la religion comme du soleil dans
« la nature : il n'a qu'à se montrer pour répandre lumière et
« fécondité. Ainsi devez-vous simplement expliquer les vérités
« chrétiennes pour éclairer les esprits, et ajouter quelques prières
« pour réchauffer les cœurs. »

« Encouragé par cette vision, saint Dominique remonta à Fanjeaux, mit en pratique l'enseignement reçu du ciel, et bientôt le succès répondit à ses efforts.

« Peu après, il partit pour Toulouse, où la prédication du saint Rosaire fut si bien goûtée que l'homme de Dieu se vit contraint de prêcher en plein air, ou sous le porche des églises, pour être entendu du plus grand nombre. Mais c'est à Muret que le Rosaire eut son principal retentissement.

« Saint Dominique, avec les évêques et les abbés des environs, récitait le Rosaire dans l'église de la ville, pendant que Simon de Montfort combattait le roi d'Aragon. Bientôt après, on vit le noble comte revenir triomphant : avec une poignée de soldats, il avait mis en fuite une armée de quarante mille hommes. Tous les assistants attribuèrent cette victoire à la prière du Rosaire, et saint Dominique, de concert avec les prélats, organisa la Confrérie du Rosaire dans cette église. Ainsi l'inspiration première de la dévotion fut à Prouille, et la première confrérie naquit à Muret (1). »

Cette croyance, passée dans le pays à l'état de conviction inébranlable, est aussi l'opinion répandue dans l'Eglise et fondée sur les autorités les plus respectables.

Quand donc parut, au siècle dernier, le tome 35^e des *Acta Sanctorum*, qui conteste à saint Dominique l'institution du Rosaire dans sa forme actuelle, l'Ordre entier des Frères Prêcheurs s'en émut, et des protestations énergiques surgirent de son sein. L'un de ses écrivains les plus distingués de l'époque, le P. Mamachi, réfuta longuement dans ses *Annales* l'opinion des adversaires, et appuya sa thèse d'arguments solides et de témoignages d'une très haute valeur. Il termine sa dissertation en citant l'autorité du cardinal Prosper Lambertini, lequel occupait alors le Saint-Siège sous le nom de Benoît XIV, et il conclut par les paroles mêmes du savant pontife. « Personne n'est fondé en raison à dépouiller le saint Patriarche de l'honneur d'avoir institué le Rosaire

(1) *Annales de Fanjeaux.*

dans sa forme actuelle, et n'a le droit de rejeter une tradition pieuse, antique, constante, appuyée sur les Constitutions apostoliques des Pontifes romains, et sur les leçons du Bréviaire imposé à l'Eglise universelle (1).

Depuis Benoît XIV d'autres Papes ont parlé, tous dans le même sens. Il suffit de rappeler ici notre glorieux Pontife Léon XIII, heureusement régnant. Dans les Encycliques mémorables qui font justement de lui le *Pape du Rosaire*, S. S. Léon XIII confirme de la façon la plus solennelle la croyance générale, qui rapporte à saint Dominique la première inspiration et institution d'une dévotion si chère à tous les cœurs chrétiens (2).

Ajoutons une simple réflexion.

En l'absence de révélation céleste, l'institution du Rosaire, opposée à l'hérésie albigeoise, serait par elle-même un trait de génie. Les cathares n'admettaient d'autre prière que le *Pater noster* et repoussaient avec horreur le dogme du Verbe incarné. Saint Dominique encadre cent cinquante *Ave Maria* dans quinze *Pater*, et il oblige à méditer les Mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. On ne pouvait mieux combattre le mal que par le remède contraire, et le résultat en a montré l'efficacité.

VI. — Le saint évêque Diégo se proposait, on s'en souvient, de revenir dans le Languedoc, pour reprendre la prédication et former une société d'ouvriers évangéliques constamment opposés à l'hérésie. A la nouvelle de sa mort, légats, abbés cisterciens et autres prêtres, ses collaborateurs d'apostolat, se sentant comme privés de leur chef,

(1) Cum Rosarium constet certo quodam Orationum dominicalium et Salutationum angelicarum numero, quibus recitandis inter ea quaedam Redemptionis nostrae mysteria contemplamur; atque hujus precandi ritus et formulae nullum ante S. Dominicum extet vestigium; quis jure sancto viro honorem detrahat ejusmodi piae inventionis, rejiciatque piam, vetustam constantemque traditionem venerabilis Ordinis Praedicatorum, quam in suis Constitutionibus probarunt Romani Pontifices, et in Lectionibus Breviarii, quae ab universali leguntur Ecclesia, relatae voluerunt? Cum praesertim non desint monumenta quibus ostenditur, post S. Dominici obitum, nulla interjecta mora, in Ordine Praedicatorum ejusmodi precandi ritum esse propagatum. — Bened. XIV, *de Festis B. M. V.*, Cap. xii, num. 8.

Cf. Bened. XIV, *de Canonisatione Sanctorum*, t. IV, part. 2, cap. x, num. 21-25.

Cf. Mamachi, *Annal. Ord. Praed.*, lib. I, ad annum 1213.

(2) Voir principalement l'Encyclique *Supremi Apostolatus*, 1^{er} septembre 1883.

se retirèrent, et Dominique demeura seul avec deux ou trois compagnons, retenus près de lui sans autre lien que l'ascendant de sa vertu. Cet abandon lamentable n'abattit point la confiance du zélé missionnaire. D'ailleurs, au lieu du père qu'il venait de perdre, Dieu lui fit trouver un protecteur puissant dans la personne de cet évêque de Toulouse que nous connaissons déjà pour le premier bienfaiteur du monastère de Prouille.

Foulques ou Folquet, s'était fait, dans sa jeunesse, un nom parmi les troubadours provençaux. Touché de la grâce, il renonça, un jour, aux *chansons* et aux *sirventes* pour embrasser la vie cistercienne, fut abbé du Toronet, au diocèse de Fréjus, et monta en 1206 sur le siège épiscopal de Toulouse. Homme d'énergie et de foi, il devait être, dans ces temps agités, un ardent champion de la cause catholique, et se montrer constamment pour saint Dominique un soutien, un bienfaiteur et un ami.

Sur cette période de la vie de notre bienheureux Père, les historiens n'ont guère laissé autre chose que des traits épars, qui attestent du moins son zèle pour la conversion des hérétiques, sa patience, son humilité et son pouvoir de thaumaturge.

« Le prêtre de Dieu, Dominique, dit Thierry d'Apolda, resta pendant dix ans en divers lieu de la province de Narbonne, surtout aux environs de Carcassonne et de Fanjeaux, combattant l'hérésie et relevant la foi. Appliqué à sauver les âmes, il s'adonna tout entier au ministère de la prédication, et souffrit de grand cœur pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ beaucoup d'affronts, d'ignominies et d'angoisses.

« Homme tout évangélique, il prêchait jour et nuit dans les églises, les maisons, sur les chemins, dans les champs, partout où il pouvait. Il savait merveilleusement exhorter à la vertu, tonner contre le vice, attaquer l'erreur. Sa parole était comme une flamme. Maintes fois, en prêchant, il lui arrivait de verser d'abondantes larmes, et ses auditeurs pleuraient avec lui. Son langage ne laissait pas d'être très simple : visant à l'édification, il employait des exemples nombreux, pour inspirer le mépris du monde et l'amour de Jésus-Christ. Les hérétiques lui en voulaient et frémissaient de colère ; ils tournaient en ridicule la simplicité de ce docteur de la vérité, lui lançaient au visage des crachats et de la boue, lui attachaient derrière le dos de la paille par dérision. Pour lui, il s'en allait joyeux, tressaillant d'allégresse,

d'avoir été trouvé digne de souffrir le mépris pour le nom de Jésus. »

En ce temps-là devait avoir lieu une discussion solennelle avec les hérétiques ; l'évêque du diocèse se préparait à s'y rendre en grande pompe. Alors l'humble héraut du Christ lui dit : « Seigneur mon Père, il ne faut pas agir de la sorte avec les enfants de l'orgueil. Les adversaires de la vérité doivent être confondus par des exemples de pauvreté, de patience, de religion, non par le faste de la grandeur et le déploiement de la gloire du siècle. Armons-nous de la prière, et, faisant reluire en notre personne des signes d'humilité, avançons-nous nu-pieds au devant de Goliath. »

L'évêque approuva ce pieux conseil et tous se déchaussèrent. Or, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils rencontrèrent un cathare qu'ils croyaient orthodoxe et qui promit de les conduire droit à leur but. Mais il les engagea par malice dans un bois plein d'épines, où leurs pieds se blessèrent, et bientôt le sang coula tout le long de leurs jambes. Alors l'athlète du Christ, patient et joyeux, exhorta ses compagnons à rendre grâces de ce qu'ils souffraient et leur dit : « Confiez-vous dans le Seigneur, mes très chers Frères, la victoire est à nous, puisque nos péchés s'expient par le sang. » L'hérétique, touché d'une si merveilleuse douceur, avoua sa malice et abjura l'hérésie.

En une circonstance où ses ennemis menaçaient d'attenter à ses jours, Dominique leur dit d'un cœur intrépide : « Je ne suis pas digne du martyre, je n'ai pas encore mérité cette mort. »

Le martyre en effet était son rêve. Un jour qu'il montait de Prouille à Fanjeaux, par un chemin creux et rapide, pressentant quelque embûche, il ne laissait pas de chanter gaiement et de marcher d'un pas vif et alerte. A deux ou trois cents mètres de Prouille, des satellites de l'antéchrist l'attendaient pour le tuer. Surpris de son ardeur joyeuse et de sa sécurité, ils lui crient en le voyant : « Est-ce que vous n'avez pas peur de la mort ? Qu'auriez-vous fait si nous vous avions saisis ? — Je vous aurais suppliés, leur répond Dominique, de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et, après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, me laissant à demi-mort dans mon sang ou m'achevant à votre gré. » Ces paroles désarmèrent les assassins ; ils s'abstinrent désormais de lui tendre des pièges, dans la crainte de seconder ses désirs. L'endroit où fut dressée l'embuscade est marqué

aujourd'hui par une croix, et le chemin s'appelle : « chemin du sicaire », *Al sicari*.

Le Saint conversait, un jour, avec un humble villageois qu'il voulait dissuader de suivre les chefs cathares. Cet homme lui répondit : « Je manque du nécessaire, et comme ils me font vivre, je suis obligé de m'attacher à eux. » Dominique sentit en son cœur le même mouvement qu'il avait éprouvé à Palencia, à l'égard du jeune homme captif des Maures ; il eût voulu se vendre pour délivrer l'infortuné de l'esclavage de l'erreur : Dieu y pourvut encore d'une autre manière.

Dans ses courses apostoliques au pays de Toulouse, le Bienheureux passait souvent à gué la rivière de l'Ariège. Or, une fois, tandis qu'étant au milieu du fleuve il relevait sa tunique, les livres qu'il portait sous le bras tombèrent et disparurent dans l'eau. Tout en bénissant Dieu, Dominique conta sa mésaventure à une pieuse dame chez qui d'ordinaire il logeait, et qui se montra fort affligée de cette perte. « Ne vous contristez pas ainsi, dit le saint homme, ce que le Seigneur permet à l'encontre de nos souhaits, est toujours bon. » Trois jours après, un pêcheur retira suspendus à sa ligne les volumes parfaitement intacts, bien qu'il n'y eût ni cuir, ni étoffe pour les préserver. La dame prit les livres et les fit parvenir avec grande joie au serviteur de Dieu.

Une autre fois, Dominique traversait en bac la rivière du Tarn. Quand on fut au bord opposé, le batelier demanda un denier pour le passage. « Je suis un pauvre du Christ, répondit le bienheureux Père, je ne porte sur moi ni or ni argent ; mais pour ce service, Dieu vous donnera le royaume du ciel. » Le batelier, mécontent d'une telle réponse, insista avec aigreur, et tirant violemment la chape du Saint : « Ou vous me laisserez ce manteau, dit-il, ou j'aurai mon denier. » Dominique, levant les yeux au ciel, se recueillit un instant, puis, regardant à terre, montra une pièce de monnaie que la Providence venait d'y placer, et dit au batelier : « Mon ami, voilà ce que vous demandez, prenez-le et laissez-moi aller en paix. »

Au cours d'une autre pérégrination, Dominique rencontra un Religieux de nationalité étrangère qui se joignit à lui. Attristé de ne pouvoir échanger avec ce Frère quelques saintes paroles, il supplia le Seigneur de leur accorder à tous deux de se comprendre. Cette prière fut exaucée, et pendant les trois jours que dura le voyage, ils purent se consoler l'un l'autre par des entretiens tout célestes.

Le serviteur de Dieu préparait par des veilles et des prières le succès de ses prédications, et, se rappelant les exemples contenus dans l'Écriture de châtiments infligés par Dieu pour des fautes en apparence très légères, il craignait que ses péchés ne fussent un obstacle au bien. Ce sentiment d'humilité et de foi lui avait dicté l'oraison suivante, qu'il récitait avant d'entrer dans une ville : « Seigneur, je vous conjure, par votre bonté, de n'avoir pas égard à mes péchés, et de ne pas décharger sur ce peuple, à mon arrivée, les coups de votre colère ; ne le punissez pas, ne le détruisez pas à cause de mes iniquités. » — *Domine, pro tua bonitate, quaeso, peccator mea ne respicias, nec ad ingressum meum iram tuam in istum populum effundas : aut propter iniquitates meas illum punias aut evertas.*

En outre, il mortifiait sa chair tous les jours par des austérités excessives, et son esprit par une douleur pleine de compassion pour les âmes en péril. Il y avait dans son cœur un désir incroyable du salut de tous.

Les péchés du prochain le torturaient à ce point qu'il pouvait s'attribuer cette parole de l'apôtre : « Qui est infirme, sans que je ne le sois ? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?*

Divers témoins entendus à Toulouse, dans l'enquête de 1233, pour la canonisation du serviteur de Dieu, donnent sur sa vie et son apostolat dans le Languedoc de précieux détails. Ils nous le montrent passionné pour l'œuvre de la paix et de la foi, ami de la pauvreté, laissant à l'usage des Frères les vêtements neufs que parfois on lui offrait, ne touchant point aux viandes, mais, sans les refuser directement, les cachant avec adresse parmi d'autres mets, choisissant de préférence l'église pour lieu de son repos, quelquefois même, quand la lassitude l'accablait, se couchant sur le bord du chemin. « Lorsque nous traversions une forêt, rapporte un moine de la Boulbonne, il restait en arrière, et lorsqu'on allait à sa recherche, on le trouvait priant à genoux, sans nul souci des loups qui s'attaquaient fréquemment aux passants. »

Guillelmine, femme d'Elie Martin, qui lui donna souvent l'hospitalité, dépose en ces termes : « A son repas, il ne prenait jamais que le quart d'un poisson, deux œufs avec une lèche de pain, et un peu de vin détrempé de trois quarts d'eau. Je lui préparais un lit convenable, mais il n'y couchait pas, même étant malade. Parfois il éprouvait des douleurs de tête si violentes qu'on le pressait de se mettre au lit. A peine y était-il qu'il se levait et s'étendait à terre,

disant qu'il n'était pas accoutumé à reposer autrement. » Bécéda, religieuse de Sainte-Croix, s'exprime dans le même sens, et ajoute que par intérêt pour sa santé, elle l'observait furtivement la nuit, et le trouvait priant, debout ou prosterné. Ces deux femmes lui tissaient des cilices d'un poil très rude, pour lui et ses disciples, ou pour le seigneur Foulques.

Dominique avait une crainte très vive d'être pour le prochain occasion de scandale; aussi, quand, harassé de fatigue, il devait s'arrêter chez les séculiers, il commençait par étancher sa soif à quelque fontaine voisine, de peur qu'une soif trop ardente ne l'entraînât à dépasser la mesure, et ne l'exposât à scandaliser ses hôtes. On montre, aujourd'hui encore, sur le chemin de Montréal à Carcassonne, une source où l'homme de Dieu avait coutume de se désaltérer. Elle s'appelle « Fontaine de Saint-Dominique », et est surmontée de la statue du Bienheureux.

Apprenant que dans une ville des environs de Toulouse, peut-être à Toulouse même, habitaient ensemble plusieurs nobles dames, désireuses de bien faire, mais totalement circonvenues par les hérétiques, le saint missionnaire alla leur demander l'hospitalité au commencement d'un carême. Tout le temps qu'il logea chez elles, jusqu'à Pâques, il jeûna au pain et à l'eau avec son compagnon. Des lits convenables leur avaient été préparés : « Non, dit l'homme de Dieu, pas de cette mollesse, nous coucherons sur de simples planches. » Après un court repos accordé aux exigences de la nature, tous deux se levaient et passaient le reste de la nuit en prières. Un jour, le Bienheureux pria l'une de ces dames de leur procurer, à lui et à son compagnon, certains vêtements grossiers qui leur étaient fort nécessaires. « Quels sont ces vêtements ? demanda-t-elle. — « Des cilices ; mais, ajouta Dominique, que personne ne le sache, gardez-nous-en le secret. » Les hôtessees furent dans la stupeur et l'admiration devant une telle vertu, et ne se lassaient pas de dire : « En vérité, voilà des hommes excellents. » L'effet suivit les paroles : la grâce de Dieu aidant, elles furent conquises à la vraie foi. « Or, dit le B. Humbert après avoir rapporté ce trait, le serviteur de Dieu agissait ainsi par le mouvement de l'Esprit saint, non pas certes pour obtenir des louanges humaines, mais pour retirer les âmes de l'erreur. Aussi exhortait-il souvent ses Frères, lorsqu'ils seraient chez des séculiers, à procurer l'édification de leurs hôtes par l'abstinence, les

veilles, les bonnes paroles, la modestie religieuse, selon cette parole de l'Ecriture : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin que voyant vos œuvres vertueuses, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* (1).

Plusieurs miracles se rattachent à cette époque.

Un soir, revenant d'une conférence en compagnie d'un Frère cistercien, Dominique parvint à une église qu'il trouva fermée. L'un et l'autre s'agenouillèrent en dehors de la porte, et tout à coup se virent miraculeusement transportés au dedans.

Dans une paroisse où prêchait l'homme apostolique, on lui présenta divers malades : il les guérit en leur imposant les mains.

Une pauvre mère le conjura de venir visiter sa fille atteinte d'une fièvre tenace. Il lui répondit : « Retirez-vous, je prierai pour elle. » Le lendemain, la jeune fille était rétablie. On amena un possédé, Dominique prit une étole, en entoura le cou du démoniaque, et d'une voix impérieuse commanda aux esprits impurs de quitter cet homme à tout jamais.

Un jour, saint Dominique et ses compagnons furent surpris par une pluie torrentielle, et leurs vêtements entièrement trempés. Arrivés au lieu de leur destination, ses compagnons restèrent près du foyer, pour faire sécher leurs habits ; lui, au contraire, brûlant du feu de l'Esprit saint, entra immédiatement à l'église, selon sa coutume, afin d'y passer la nuit en prière. Le lendemain matin, les vêtements des autres, bien qu'exposés au feu, étaient encore tout humides, et les siens aussi secs que s'ils avaient été mis au chaud toute la nuit.

L'homme de Dieu fut protégé, d'autres fois, d'une manière plus merveilleuse encore.

Allant un jour de Carcassonne à Montréal, avec Frère Bertrand de Garrigue, il rencontra quelques personnes près de la route, et entreprit de les évangéliser. Soudain un violent orage se déclare : la pluie tombe en abondance : « Ne craignez rien, leur crie le Bienheureux, ne vous éloignez pas. » Et faisant le signe de la croix contre la pluie, il dissipe l'orage. En souvenir du prodige, on érigea plus tard à l'endroit même, une grande croix avec une petite chapelle surnommée « L'Oratoire de saint Dominique. » Le Père Percin, de Toulouse, écrivait au xvii^e siècle, que le miracle continuait de son temps. « Près de l'Oratoire, dit-il, dans un rayon de cinq à six pas, à la place que

(1) Matth. v, 16.

les auditeurs du Bienheureux Père occupaient, il ne tombe jamais ni pluie ni grêle; et des environs, quand un orage menace, on accourt à l'Oratoire et on se tient à genoux dans l'endroit marqué, jusqu'à ce que l'orage ait cessé. » Un monument inauguré en 1868 occupe actuellement la place de l'ancienne chapelle, détruite par la Révolution.

Saint Dominique renouvela le prodige une autre fois qu'il voyageait également en compagnie du B. Bertrand. Une tourmente était venue soudain les assaillir. Le Saint repoussa d'un signe de croix la pluie diluvienne : lui et le Frère, tout en marchant, la voyaient tomber à trois coudées devant eux, sans qu'une seule goutte atteignît le bord de leurs tuniques.

Près de Villefranche-de-Lauragais existe une bourgade, appelée Villenouvelle, qui, d'après une légende fort accréditée dans le pays, doit son origine à la circonstance suivante : saint Dominique, revenant de prédication avec quelques-uns des siens, s'arrêta pour se reposer à l'ombre d'un vieux chêne, au bas d'une colline sur laquelle était bâti un village qui portait le nom de Gondourville.

« Les gens de ce village, apercevant les missionnaires, descendent et viennent se grouper autour d'eux. Dominique se met à les prêcher. La nuit les surprend, un orage s'annonce. Le Saint exhorte ses auditeurs à solliciter avec lui d'en haut un temps favorable. Ils obéissent, se mettent en prières et aussitôt le ciel redevient serein. Trois brillantes étoiles répandent une clarté si vive que le Bienheureux peut continuer sa prédication, et les villageois convertis regagnent ensuite avec sécurité leurs demeures. Le lendemain, au point du jour, Dominique et ses compagnons, après avoir goûté sous le vieux chêne quelques heures d'un sommeil réparateur, quittent l'arbre hospitalier auquel le Saint, en souvenir, applique l'image de Notre-Dame des Anges. Plus tard le chêne qui servait de dais à l'image de Marie fut abattu, mais pour être employé à la construction d'un oratoire, que la piété des villageois de Gondourville voulut élever en cet endroit à l'honneur de la Mère de Dieu et à la mémoire de son serviteur Dominique. Bientôt, autour de l'oratoire, la plupart des habitants de la colline vinrent s'établir, et ainsi fut créée Villenouvelle (1). »

Le Père Percin, sur la foi d'un manuscrit conservé au couvent de Toulouse, signale comme un trait distinctif de saint Dominique

(1) P. Balme, *Cartulaire*, LII.

son affection pour les enfants, le soin qu'il prenait, quand il en rencontra sur sa route, de les instruire des vérités chrétiennes, leur enseignant à faire le signe de la croix, à réciter le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les exhortant à obéir à leurs parents et à respecter tout le monde. Il recommandait à ses Frères ces pratiques de zèle.

Les labeurs incessants, les vertus, les miracles du serviteur de Dieu accrurent à son égard la vénération des fidèles et du clergé ; il n'est donc pas surprenant qu'à plusieurs reprises on ait songé à l'établir Pasteur des peuples.

Les Chapitres de Béziers, Comminges et Conserans tour à tour le choisirent pour évêque. Il refusa, protestant vouloir, de préférence à tout titre épiscopal, vivre avec ses Frères dans une pauvreté absolue. « Le Bienheureux aimait mieux s'humilier avec les humbles, dit Thierry d'Apolda, il plaçait la pauvreté du Christ au-dessus des trônes et des empires, et il tenait à être libre de tout lien afin de pouvoir être le serviteur de tous. » Dans une de ces circonstances on l'entendit déclarer qu'il s'enfuirait la nuit avec son bâton plutôt que d'accepter l'épiscopat. A la troisième instance qui lui fut faite, il alléqua, outre les motifs précédents, qu'il avait à s'occuper de sa nouvelle plantation de Prêcheurs et de Religieuses de Prouille, que telle était sa mission. Néanmoins il consentit, en l'absence de l'évêque de Carcassonne, à remplir la fonction de Vicaire général ; mais c'était moins un honneur qu'un service et une charge. Il s'en acquitta avec le zèle qui lui était propre, sans négliger pour cela son œuvre d'évangélisation à travers les diocèses voisins. La douceur et la mansuétude accompagnaient chacune de ses paroles et de ses démarches. Il se montrait aimable envers tout le monde, disent de concert ses historiens, et tout le monde l'aimait, sauf les hérétiques et les ennemis de l'Eglise qu'il convainquait d'erreur dans la discussion publique ou la prédication. Cependant, il les exhortait avec une ardente charité à se convertir et à faire pénitence.

A partir de 1208, l'apostolat de saint Dominique dans le Languedoc prit un caractère nouveau, les légats pontificaux lui ayant donné juridiction pour réconcilier solennellement les hérétiques avec l'Eglise. L'homme de Dieu eut sans doute la consolation d'absoudre au for extérieur des milliers de pauvres égarés. Les noms d'une quinzaine seulement nous sont connus, grâce aux procès-verbaux d'une enquête faite en 1245, par ordre du Saint-Siège, après le martyre

des BB. Guillaume Arnaud et Etienne de Narbonne. Dans le nombre étaient plusieurs orphelines confiées aux Cathares malgré elles dans leur jeunesse. Le Saint les obligea, comme pénitence salutaire et signe de leur rentrée dans le bercail de l'Eglise, à porter ostensiblement deux petites croix d'étoffe cousues sur leurs vêtements à l'endroit de la poitrine.

Aux hérétiques formellement réconciliés, Dominique délivrait des lettres testimoniales. Deux seulement de ces diplômes ont échappé aux ravages du temps. L'un « autorise un maître pelletier de Toulouse, nommé Raymond d'Auterive, à garder chez lui Guillaume Hugues, jadis hérétique vêtu, afin qu'il ne résulte pour le patron aucune note d'infamie ni aucun dommage, et jusqu'à ce que le cardinal-légat, qui était alors Pierre de Bénévent, ait formulé plus explicitement ses intentions. »

Le second diplôme, plus intéressant que le premier, est ainsi conçu : « A tous les fidèles du Christ auxquels les présentes lettres parviendront, Frère Dominique, chanoine d'Osuma, humble ministre de la prédication, salut dans le Christ. Par l'autorité du seigneur abbé de Cîteaux, légat du Saint-Siège, qui nous a enjoint cet office, nous avons réconcilié le porteur des présentes, Ponce Roger, converti, grâce à Dieu, de la secte hérétique, et nous ordonnons, en vertu du serment qu'il nous a prêté, que, pendant trois dimanches ou jours de fête, il soit conduit par le prêtre, de l'entrée du village à l'église, nu jusqu'à la ceinture et frappé de verges. Nous lui enjoignons aussi de s'abstenir en tout temps de chair, d'œufs, de fromage, et de tout ce qui tire son origine de la chair, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte et de Noël, où il en mangera pour protester contre son ancienne erreur. Il fera trois carêmes chaque année, en jeûnant, et s'abstenant de poisson. Trois jours de la semaine en tout temps, il jeûnera et s'abstiendra de poisson, d'huile et de vin, à moins que l'infirmité du corps ou les chaleurs de l'été n'exigent une dispense. Il se vêtira d'habits religieux tant dans la forme que dans la couleur, auxquels seront cousues deux petites croix de chaque côté de la poitrine. Chaque jour, s'il le peut, il entendra la Messe, et assistera aux Vêpres les jours de fête. Partout où il sera, il récitera les Heures tant de jour que de nuit, de la manière suivante : dix *Pater noster*, sept fois dans la journée, et vingt au milieu de la nuit. Il observera la chasteté, ne quittera pas le village de Tréville, et présentera chaque mois ce diplôme à son chapelain.

« Nous ordonnons également au chapelain de prendre grand soin que le pénitent observe ce genre de vie, jusqu'à ce que le seigneur légat nous ait exprimé autrement sa volonté. S'il néglige avec mépris de l'observer, nous voulons qu'il soit tenu pour excommunié, comme parjure et hérétique, et séparé de la société des fidèles. »

« Je renvoie, dit le Père Lacordaire, ceux qui trouveraient ces prescriptions excessives et étranges aux pénitences canoniques de l'Eglise primitive, aux usages pénitentiels des cloîtres, et aux pratiques que s'imposaient volontairement et publiquement beaucoup de chrétiens du moyen âge pour expier leurs fautes. Tout le monde sait, pour n'en citer qu'un exemple, que Henri II, roi d'Angleterre, se fit battre de verges par des moines sur le tombeau de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, à l'assassinat duquel il avait donné lieu. Aujourd'hui même encore, dans les grandes basiliques de Rome, le prêtre, après avoir absous le pénitent, lui donne un coup d'une longue baguette sur les épaules. Saint Dominique se conformait naturellement aux coutumes de son siècle, et, pour quiconque les connaît, il y a dans les actes qu'on vient de lire un remarquable esprit de bonté (1). »

Le trait suivant confirme avec évidence cette conclusion. On avait arrêté à Toulouse quatorze hommes suspects d'hérésie. Dominique, en vertu des pouvoirs reçus du cardinal-légat, fut appelé à les interroger. Après un sérieux examen, il les convainquit d'erreur. Vainement on les exhorta à revenir à la foi. Impénitents et endurcis, ils furent, suivant la législation de l'époque, remis au bras séculier et condamnés au feu. A ce moment, Dominique regarda l'un d'eux, et, comme s'il apercevait sur son visage un rayon de prédestination divine, il dit aux officiers de la justice : « Mettez celui-ci à part, et gardez-vous de le brûler. » Puis, se tournant vers le criminel avec une grande douceur : « Je sais, mon fils, qu'il vous faudra du temps; mais enfin vous deviendrez bon et saint. » Chose merveilleuse et digne de mémoire ! cet homme, appelé Raymond Gros, demeura vingt ans encore dans l'aveuglement de l'hérésie. Ce fut l'an 1237 que, contrit et repentant, il vint s'offrir de lui-même aux Pères inquisiteurs, et fit sur les opérations secrètes du catharisme des révélations qui terrifièrent les hérétiques, et amenèrent la conver-

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. vi.

sion d'un grand nombre. Lui-même enfin prit l'habit de Frère Prêcheur au couvent de Toulouse, y vécut pieusement et y termina heureusement ses jours.

VII. — Tandis que saint Dominique, armé du glaive spirituel de la parole de Dieu, menait contre les ennemis de la foi une croisade toute pacifique, les horreurs de la guerre remplissaient le Languedoc. Seigneurs et chevaliers catholiques, tenant en mains le glaive matériel, s'efforçaient d'exterminer les artisans opiniâtres du trouble et du désordre. L'audace des Albigeois, en effet, pareille à une marée montante, avait rompu toute digue et promenait le ravage à travers les provinces du Midi. L'hérésie, devenue, au témoignage d'un judicieux écrivain, un crime social non moins que religieux, trouvait un puissant appui dans Raymond VI, comte de Toulouse. Homme de mœurs dissolues, parjure à tous les serments, ce prince couvrait des dehors du catholicisme une véritable apostasie, observait clandestinement les cérémonies cathares, donnait refuge dans ses états aux routiers et autres gens sans aveux. Après maints avertissements du Saint-Siège, il s'était vu excommunier par Pierre de Castelnau.

Malgré cet acte de vigueur, le légat pontifical ne se flattait pas de l'espoir de ramener la paix. Souvent on l'entendait dire : « Jamais la religion ne refleurira dans le Languedoc, si le sol de cette contrée n'est arrosé du sang d'un martyr. » Lui-même demandait à Dieu d'être choisi pour victime : il allait être exaucé.

Sur l'invitation de Raymond VI, désireux, à l'en croire, d'être relevé de l'excommunication, Pierre de Castelnau se rendit à Saint-Gilles du Gard, en compagnie d'Almaric, abbé de Cîteaux ; mais l'insolence du comte de Toulouse ne permit pas de l'absoudre. Le matin du 15 janvier 1208, au moment où les légats montaient dans une barque pour traverser le Rhône, deux inconnus s'approchèrent, et l'un d'eux plongea une lance dans le corps de Castelnau. Le saint Religieux s'affaissa, en disant à son meurtrier : « Dieu vous pardonne, comme moi-même je vous pardonne. » Bientôt après, il expira.

La complicité du comte de Toulouse ne faisait de doute pour personne ; dès lors la mesure était comble.

En apprenant le meurtre de son légat, Innocent III adressa au roi de France, Philippe-Auguste, et à tous les évêques et seigneurs du

royaume, une lettre émue et indignée. Il leur faisait un récit touchant de la mort tragique du B. Pierre, déclarait Raymond VI excommunié, déliait ses sujets du serment de fidélité, et invitait à la croisade contre les Albigeois. L'abbé de Cîteaux était chargé de recueillir des adhésions sur le territoire français. En même temps, les évêques de la province narbonnaise envoyaient à Rome leurs collègues Foulques de Toulouse et Navarre de Conserans, pour assurer le Pape de leur concours. Raymond VI, voyant l'orage s'amonceler contre lui, dépêcha vers Innocent III l'archevêque d'Auch et l'évêque déposé de Toulouse, Raymond de Rabastens. Ils devaient, entre autres choses, solliciter l'envoi d'un légat plus équitable que n'était, selon eux, Arnald de Cîteaux. Le Pape désigna Milon, l'un de ses chapelains, avec Thédise, chanoine de Gênes, comme conseiller. Les messagers apostoliques arrivèrent en France, se rencontrèrent à Valence avec Raymond VI, et le décidèrent à se réconcilier solennellement avec l'Eglise au lieu même où reposait le corps du martyr.

Le 18 juin 1209, se présenta aux portes de l'abbaye de Saint-Gilles le comte de Toulouse, à demi dépouillé de ses vêtements. Là, devant plus de vingt archevêques et évêques, il jura sur le corps du Christ et sur les reliques des saints, d'obéir aux ordres du Saint-Siège ; alors le légat Milon, lui passant une étole autour du cou, l'introduisit dans la basilique en le frappant de verges. Comme la foule encombraient l'église, Raymond ne put sortir par où il était entré. On lui fraya une voie à travers les caveaux destinés aux sépultures, et il passa nu et meurtri devant la tombe de sa victime. « Juste jugement de Dieu ! disent les chroniqueurs ; à ce mort qu'il avait méprisé de son vivant, Raymond VI fut contraint de rendre hommage. »

Cependant l'armée catholique était en marche, ayant à sa tête le duc de Bourgogne, avec les comtes de Nevers, de Saint-Paul, de Bar et de Montfort, sous la haute direction d'Arnald, abbé de Cîteaux. Le comte de Toulouse vint lui-même, revêtu de la croix, se joindre à elle ; on devait attaquer les comtés de Foix et de Comminges. Le 22 juillet 1209, Béziers fut enlevé d'assaut et saccagé ; trois semaines après, Carcassonne ouvrait ses portes aux vainqueurs.

Les croisés songèrent alors à élire un commandant militaire, et leur choix tomba sur Simon de Montfort, intrépide guerrier, illustré déjà en Palestine par maints exploits. Issu du mariage de Simon III, comte de Montfort et d'Evreux, avec Amicie, fille de Robert de Lei-

cester en Angleterre, le nouveau chef de la croisade était, dit le Père Souèges, un seigneur orné de toutes les qualités capables de relever le mérite d'un prince chrétien. Sa haute taille le distinguait parmi les autres chevaliers, comme Saül au milieu des enfants d'Israël. Une belle chevelure blonde ajoutait à la gravité de son visage, et son affabilité, jointe à une libéralité magnifique, le faisait aimer de tous. Fort expérimenté dans les affaires de la guerre, il était, en outre, d'une agréable conversation, prévoyant, vigoureux et actif, sage dans ses conseils, généreux dans ses entreprises, juste dans ses jugements, chaste comme un Joseph, zélé comme un Elie, humble et pieux comme un David, entièrement dévoué aux intérêts de Dieu.

Il avait épousé Alice de Montmorency, femme non moins recommandable par sa naissance que par sa sagesse et sa piété ; il eut de ce mariage quatre fils et trois filles.

Les auteurs dominicains de l'âge primitif signalent unanimement les rapports étroits qui unirent le comte de Montfort à saint Dominique.

Thierry d'Apolda s'exprime ainsi : « Aussitôt que l'illustre prince, Simon, comte de Montfort, vit l'athlète du Christ, Dominique, mener une vie si louable et si pure devant Dieu et devant les hommes, il conçut la plus vive affection pour lui et le tint en grande vénération à cause de sa sainteté. » — « Montfort, dit Jourdain de Saxe, avait pour le Bienheureux une dévotion spéciale et une vraie dilection. » — « Ils devinrent si intimes, ajoute un historien, que le comte choisit le B. Dominique pour bénir, en 1214, le mariage d'Amaury, son fils premier-né, avec Béatrice, fille du Dauphin viennois, et pour baptiser sa dernière fille, Pétronille, qui devint Prieure de l'abbaye de Saint-Antoine, à Paris. » Enfin, l'an 1256, un Chapitre général présidé par le B. Humbert, mentionnant l'anniversaire de la mort du « noble Simon, comte de Montfort, zéléteur de la foi et ami du Bienheureux Dominique » déclare qu'« on récitera un *obit* après l'office, afin qu'en ce jour les Frères prient pour son âme et pour sa race qui est unie à l'Ordre par les liens d'une grande dévotion ».

Simon et les siens se montrèrent des bienfaiteurs insignes du berceau de l'Ordre, qu'ils dotèrent de donations magnifiques et prirent sous leur protection spéciale.

Proclamé seigneur et gouverneur des pays conquis au nom de l'Eglise, Simon de Montfort ajouta à ses titres ceux de vicomte de Béziers et de Carcassonne ; plus tard, il devint en outre, par l'auto-

rité du Saint-Siège, comte de Toulouse et duc de Narbonne. Mais, dans le moment même, il vit ses forces considérablement réduites par la retraite successive des comtes de Nevers et de Bar, et bientôt celle du duc de Bourgogne. Car, en ces temps-là, si l'on s'engageait assez facilement pour un pèlerinage ou croisade de quarante jours, aussi aisément, ce terme expiré, on regagnait ses foyers. Montfort, avec une poignée de chevaliers, n'en continua pas moins la campagne et soumit tour à tour Limoux, Montréal, Fanjeaux, Mirepoix, Pamiers, Saverdun, Castres, Preixan, Albi et autres places. Mais l'ennemi reprend l'offensive, maints châteaux conquis se révoltent ; à Noël 1209, il ne restait plus au comte qu'un petit nombre de villes. Le vaillant capitaine perdit pas confiance, encouragé d'ailleurs par les lettres que lui apportait de Rome son noble et fidèle Robert de Mauvoisin, envoyé par lui, sitôt après son élévation, vers le pape Innocent III. Le Souverain Pontife confirmait Simon dans la possession de ses conquêtes, et l'exhortait à continuer la lutte.

Dans le courant de 1210, arriva un renfort de croisés lorrains et bretons, et, grâce à eux, l'on s'empara de Minerve et de Termes, deux solides refuges pour l'hérésie.

Raymond VI, dont le repentir avait paru si franc à l'abbaye de Saint-Gilles, ne se hâtait guère de remplir les engagements jurés. Loin de là. Il obtenait même du Pape l'autorisation de se justifier dans une assemblée, qui eut lieu vers la mi-septembre et qui n'aboutit à rien. On attendit encore : le Pape lui écrivit des lettres pressantes ; le roi d'Aragon, Pierre II, dont il avait épousé la sœur, s'entremet en sa faveur, et deux conférences se tinrent l'hiver suivant, à Narbonne et à Montpellier. Simon de Montfort y assista, et, dans l'une, fit l'hommage au roi d'Aragon pour la ville de Carcassonne, fief de ce prince. Pierre II fiança son fils Jacques, âgé de trois ans, à la dernière fille du comte, et le lui confia pour être élevé sous ses yeux. « Néanmoins, dit Pierre de Vaux-Cernay, le roi qui avait remis son fils premier-né entre les mains de Simon, donna peu de temps après sa seconde sœur en mariage au fils du comte Raymond : ce qui ne contribua pas peu à nous le rendre suspect et infâme, car à l'époque où fut célébré ce mariage, le comte de Toulouse persécutait ouvertement la sainte Eglise de Dieu. »

Raymond VI avait fait acte de présence aux réunions de Montpellier et de Narbonne, et finalement s'était retiré sans prendre même

congé des légats. Voyant la condescendance désormais inutile, l'abbé de Cîteaux lança contre lui l'excommunication, et Innocent III confirma la sentence.

Selon le droit du temps, les biens du comte de Toulouse se trouvaient confisqués ; il fut donc décidé qu'on envahirait ses états.

Raymond était un redoutable adversaire. Héritier d'une antique et illustre maison, il jouissait dans tout le Midi d'une puissance considérable, pouvait compter sur de nombreux vassaux, et avait pour alliés les comtes de Foix et de Comminges, le vicomte de Béarn, enfin le roi d'Aragon, auquel l'attachait une double alliance. Sitôt qu'il vit la lutte engagée contre lui, il se prépara pour la soutenir vaillamment.

Les croisés commencèrent par assiéger Lavaur, place-forte sur les confins du comté de Toulouse.

Le 3 mai 1211, en la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, l'armée donna un assaut suprême au chant du *Veni Creator*, entonné et poursuivi avec une dévotion intense par les prêtres et les évêques présents. « En les entendant et en les voyant, dit Pierre de Vaux-Cernay, l'ennemi, par une disposition de la Providence, fut frappé de stupeur et n'eut plus la force de résister, craignant ceux qui priaient ainsi plus encore que ceux qui combattaient. »

Dans ce clergé, adressant à l'Esprit saint des supplications ardentes, se trouvait, selon toute apparence, saint Dominique. Peu auparavant, Foulques, chassé de son évêché par le comte de Toulouse, s'était joint à l'armée des assiégeants, et le 15 mai, douze jours après la reddition de la place, il faisait en faveur de Prouille une donation importante, dont l'acte, daté de Lavaur, ne laisse guère de doute sur la présence du saint Patriarche en cette ville.

Après Lavaur, on prit Montgey, qui venait d'être le tombeau de six mille croisés allemands, victimes d'un guet-apens cruel ; Cassès, où cinquante Parfaits aimèrent mieux être brûlés que d'entendre parler de conversion ; Montferrand, dont le défenseur, Baudoin, frère de Raymond VI, contraint de capituler, se joignit à l'armée catholique et demeura fidèle. Plus tard, livré par un traître au comte de Foix, il fut pendu à Montauban, en haine de la religion.

Poursuivant sa marche, et renforcée par un secours de pèlerins français, l'armée catholique vint camper vers la mi-juin sous les murs de Toulouse. Le 20 juin, Montfort reçut, comme nouveau suzerain, l'hommage féodal de Guillaume de Cardaillac, évêque et

seigneur temporel de Cahors. Cette solennité s'accomplit en présence d'illustres et nombreux témoins, parmi lesquels figure, dans les Actes authentiques, notre Bienheureux Père, avec le titre de *Frère Dominique Prédicateur*.

C'est encore pendant ce siècle que s'opéra le miracle raconté comme il suit par Gérard de Frachet. « Un jour que le Saint priait dans une église dédiée à saint Antoine, des pèlerins anglais qui allaient à Saint-Jacques de Compostelle, voulant éviter d'entrer dans la ville, à cause de l'interdit qui pesait sur elle, prirent une petite barque pour traverser la Garonne. Ils étaient quarante : leur trop grand nombre fit sombrer la barque. Aux cris des pèlerins et des gens de l'armée, le B. Dominique sort de l'église. Voyant le péril, il se prosterne par terre de tout son long ; les bras étendus en croix, il verse des larmes amères, invoque le Seigneur du cœur et des lèvres, et le somme avec une pieuse confiance de délivrer ces pèlerins de la mort. Sa prière finie, Dominique se lève, le cœur rempli d'espérance, et se tournant du côté du fleuve, il dit à haute voix aux pèlerins déjà submergés : « Je vous ordonne, au nom du Christ, de venir tous au rivage. » Aussitôt, à la vue des croisés et d'un grand nombre de spectateurs, les naufragés apparaissent au-dessus des eaux, assis comme sur la terre ferme, chacun au lieu même où le fleuve l'avait entraîné. Les assistants leur tendent des lances et des piques, et ils échappent sains et saufs. »

L'armée catholique n'était pas assez nombreuse pour investir totalement une ville aussi grande que Toulouse. Raymond, dans une sortie, parvint à repousser ses adversaires, et lui-même, quelques semaines après, alla les attaquer à Castelnaudary. Simon se trouvait alors à Carcassonne. Il part, un dimanche matin, après avoir communiqué. Un convers de Cîteaux, lui trouvant l'air soucieux, veut le reconforter par quelques paroles. « Quoi ! répond le comte, pensez-vous que j'aie peur ? C'est l'œuvre de Dieu qui se fait : l'Eglise entière prie pour nous ; nous ne pouvons être vaincus. » La bataille fut sanglante : Montfort vainqueur descendit de cheval, aux portes de Castelnaudary, et sachant que la victoire est due à la vertu du Très-Haut, se dirigea pieds nus vers l'église et y fit chanter le *Te Deum*.

La fortune des armes continua d'être favorable à Simon. Des recrues arrivées simultanément de France, d'Auvergne, d'Allemagne et de Lombardie, permirent à deux corps d'armée d'opérer à la fois, et l'on s'empara en peu de temps de plusieurs places importantes.

Sur les entrefaites, Arnald de Cîteaux était devenu archevêque de Narbonne, et Gui de Vaux-Cernay évêque de Carcassonne. Tandis que le premier conduisait au delà des Pyrénées de belles troupes françaises, allant concourir à la fameuse victoire de Las Navas de Tolosa contre les Sarrasins, Gui de Carcassonne se portait, avec l'héroïque comtesse de Montfort, à la rencontre d'autres croisés venus de lointains pays. Voyant plusieurs de ces pèlerins, épuisés par la chaleur et la longueur de la route, marcher avec peine, l'évêque et la comtesse, dit le chroniqueur, les prenaient en croupe sur leurs chevaux; parfois même ils leur laissaient leurs montures et suivaient à pied. Grâce à ces renforts, on prit Marmande, Penne d'Agen réputée « la clef et la tête de tout l'Agenois », Moissac, Auterive, Saverdun, enfin, malgré une résistance opiniâtre, le château de Muret, sur la Garonne, à seize kilomètres au-dessus de Toulouse. Montfort va ensuite occuper Saint-Gaudens, et de là fait des excursions militaires jusqu'aux portes de Toulouse. Raymond VI n'a d'autre ressource que d'aller en personne solliciter l'appui du roi d'Aragon.

Tout fier encore de sa victoire sur les infidèles, Pierre II se crut peut-être le droit de traiter avec hauteur les représentants du Saint-Siège.

Dès le 6 janvier 1213, il était à Toulouse, et demandait une entrevue avec l'archevêque-légat et le comte de Montfort. Un concile se tint à Lavaur, plusieurs évêques et abbés y assistèrent. Le roi plaidait la cause de Raymond VI et des seigneurs ses alliés; on lui opposa leur mauvaise foi et leurs excès sacrilèges. Puis, faisant appel à ses sentiments catholiques, et lui remettant en mémoire le royal accueil qu'il avait reçu d'Innocent III, à Rome, en l'année 1204, et la promesse faite alors par lui de prêter à l'Eglise aide et protection, le concile lui déclara que, s'il persistait à défendre des princes excommuniés, lui-même tomberait sous les foudres de l'Eglise.

Pierre d'Aragon se retire avec l'intention de marcher en avant, et adresse quelques jours après au comte de Montfort un insolent défi. Simon députe Lambert de Thury, preux et discret chevalier, pour affirmer au roi sa foi de vassal dévoué, mais aussi pour relever le gant, si le monarque s'entête dans son obstination. La seconde hypothèse prévalut.

On arrivait au carême de 1213 : Gui de Carcassonne allait en France avec Foulques de Toulouse, en vue de décider Louis, fils aîné du roi Philippe-Auguste, à prendre la croix. Il laissa pour le temps de son

absence l'administration spirituelle du diocèse à son ami, le B. Dominique. Le saint Patriarche s'installa dans la maison de l'évêque, ayant pour compagnon Frère Etienne de Metz, un des pèlerins venus de Lorraine l'année précédente, et qui avait échangé le baudrier contre la ceinture monastique. Lui-même « rude macérateur de sa chair », fut témoin des austérités pratiquées par l'homme de Dieu, Dominique, pendant la sainte quarantaine.

Dominique s'adonna avec zèle à la prédication, jeûna tous les jours au pain et à l'eau, n'entra pas dans un lit une seule fois, passant les nuits à prier pour l'Eglise et pour les pécheurs. Cependant, dit le pieux témoin, arrivé aux fêtes de Pâques, il paraissait plus frais et plus vigoureux qu'auparavant. « C'est qu'au dedans, remarque le chroniqueur, il se nourrissait d'un aliment invisible, et cette surabondance des suavités divines, en réconfortant la faiblesse de sa chair, purifiait la sérénité de son esprit, pour lui faire connaître les mystères de l'avenir. » Il en donna la preuve dans la prédiction suivante.

La guerre devenait plus menaçante entre Simon de Montfort et le comte de Toulouse, et ce dernier commençait à prévaloir. Un convers cistercien, qui se trouvait près du Bienheureux, lui dit un jour : « Maître Dominique, est-ce que ces maux ne prendront jamais fin ? » Le Saint garda le silence. Le Religieux insista avec importunité. Dominique dit alors, en présence de Frère Etienne, qui le racontait souvent dans la suite : « Oui, la malice des Toulousains finira, mais pas de sitôt. Le sang d'un grand nombre sera encore versé, et un roi périra dans une bataille. » Ses compagnons, en l'entendant, exprimèrent la crainte qu'il ne s'agît du roi de France, qui venait de prendre en mains la cause de la croisade. « Ne craignez rien pour le roi de France, reprit Dominique ; c'est un autre roi, et bientôt, qui succombera dans les vicissitudes de cette guerre. » En effet, quelques mois après, le roi d'Aragon périt sur le champ de bataille « Plût à Dieu qu'il n'eût pas succombé en portant jusqu'au dernier moment les armes contre l'Eglise (1) ! »

Ce prince infortuné avait essayé, après le concile de Lavaur, de circonvenir par ses ambassadeurs le pape Innocent III. Mais le pontife, averti à temps par ses légats, se borna à lui adresser une lettre empreinte de la mansuétude la plus paternelle. Il lui représente le scandale qu'il donne au peuple chrétien et le tort qu'il fait à sa propre

(1) Constantin d'Orviéto.

réputation, en soutenant des excommuniés, ennemis de l'Eglise, et il lui enjoint de les quitter sans délai. Le Pape lui reproche d'avoir cherché, par des allégations mensongères, à extorquer subrepticement un mandat apostolique pour faire restituer aux comtes de Foix, de Comminges et de Béarn leurs terres confisquées. Si ces seigneurs veulent sincèrement se réconcilier, l'archevêque-légat les absoudra et leur rendra leurs biens. Le Pape, d'ailleurs, à la prière du roi, enverra prochainement un cardinal-légat *a latere* pour tout examiner et faire justice. Que le roi conclue une trêve solide avec Montfort, mais non avec des hérétiques obstinés, contre lesquels la Croisade devra se poursuivre. Innocent III rappelle enfin au souverain d'Aragon à quel péril il expose son âme en contrevenant davantage aux ordres de l'Eglise, et lui remet sous les yeux ses propres exemples, tant récents qu'anciens. Cette lettre est du 1^{er} juin 1213.

Mais le sort en était jeté.

Pierre II, sourd aux conseils de la raison et de la foi, activait les préparatifs de la guerre. Montfort, qui avait établi son quartier général à Fanjeaux, à cause de l'importance stratégique de cette place, disposait ses moyens de défense. On lui annonça l'arrivée de nouveaux croisés, guidés par les deux frères Manassès et Guillaume de Seignelay, évêques, l'un d'Orléans, l'autre d'Auxerre. Simon profita de la présence de ces prélats pour faire armer chevalier son fils Amaury; la solennité eut lieu à Castelnaudary, en la fête de saint Jean-Baptiste et saint Dominique y assista. Le premier fait d'armes du nouveau chevalier fut de prendre le château de Rochefort; puis il vint rejoindre son père, car on apprenait l'entrée du roi d'Aragon sur le territoire du Languedoc. L'archevêque de Narbonne réunit en assemblée conciliaire les évêques de Toulouse, Nîmes, Uzès, Lodève, Béziers, Agde et Comminges, avec les abbés cisterciens de Clairac, Villemaigne et Saint-Thibéry, et les chargea d'entamer des négociations pacifiques avec le roi d'Aragon.

Montfort était à Fanjeaux, en compagnie de saint Dominique et de ces prélats, quand arriva la nouvelle que « Pierre II, à la tête d'une armée considérable d'Aragonais et de Catalans, Raymond, comte de Toulouse, et les comtes de Foix et de Comminges, suivis d'une foule de citoyens et de peuple de Toulouse, étaient venus contre Dieu et son Eglise assiéger le château de Muret avec de grandes forces et

encore plus d'orgueil (1). » Le mardi 10 septembre, de grand matin, Montfort, avec le petit corps d'armée dont il dispose, se dirige vers Saverdun. Au milieu du jour, on fait halte près de l'abbaye de Boulbonne, dans l'Ariège. Le comte Simon entre dans l'église du monastère, y demeure quelque temps en prière, puis, tirant son épée et la déposant sur l'autel, s'écrie : « Seigneur Jésus, vous m'avez choisi, malgré mon indignité, pour faire la guerre en votre nom ; je prends aujourd'hui mon épée sur votre autel, afin de recevoir mes ordres de vous, puisque je combats pour votre cause. » Arrivé à Saverdun, il y passa la nuit, se confessa, écrivit son testament et l'envoya à l'abbé de Boulbonne, avec ordre de le transmettre au Souverain Pontife, s'il tombait dans la lutte. Tous entendent la Messe, pendant laquelle les évêques excommunient de nouveau le comte de Toulouse, les belligérants et leurs fauteurs, sans toutefois nommer le roi d'Aragon. Puis la petite armée s'avance dans la plaine en trois colonnes. Vers Auterive, on rencontre un passage marécageux, et la pluie tombe à flots. Près de là est une église, Montfort y entre pour prier ; le temps redevient serein. L'armée du Christ se remet en route, arrive vers le soir sur la rive gauche de la Garonne, en face de Muret, et pénètre dans la place sur un pont de bois, sans être inquiétée par les assiégeants. Aussitôt Foulques députe deux Religieux au roi d'Aragon et aux Toulousains pour demander une entrevue. Le roi refuse avec obstination et les Toulousains déclarent qu'ils répondront le lendemain.

Le jeudi 12 septembre, de bonne heure, Montfort se rend à la chapelle du château et y entend la Messe. Les évêques, les prêtres et les chevaliers de leur côté, vont l'entendre dans l'église du bourg. « Les champions du Seigneur, dit Bernard Gui, confessent leurs péchés, assistent à l'office divin, se nourrissent du pain salutaire et fortifiant de l'autel, et, après un repas frugal, se préparent au combat. Cependant Montfort, la Messe terminée, descend pour délibérer avec ses barons. Les évêques et les abbés se déterminent à une dernière tentative, et veulent aller pieds nus trouver le roi dans son camp. Ils se font précéder d'un Religieux pour le lui annoncer ; Simon donne ordre d'ouvrir les portes et de laisser passer cet envoyé. L'ennemi en profite pour l'assaillir lui-même ; une grêle de flèches tombe sur le lieu où les évêques sont assemblés. » Vous voyez bien, leur dit alors

(1) Bernard Gui.

Montfort, que nous n'avancions à rien. Il y a déjà grand tumulte, permettez-nous de combattre. » Cette permission obtenue, Simon ordonne aux siens de prendre leurs armes et lui-même monte au château. En passant devant la chapelle, il aperçoit l'évêque d'Uzès qui, célébrant la sainte Messe, se tournait vers le peuple pour dire le *Dominus vobiscum* de l'offertoire. Aussitôt Montfort pénètre jusqu'à l'autel, se met à genoux, et les mains jointes : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, je vous donne mon corps et mon âme. » Puis il va s'armer et vient s'offrir derechef, lui et ses armes. A la porte, on lui amène son cheval de bataille ; celui-ci se cabre et le fait reculer. Les assiégeants s'en aperçoivent et couvrent le comte de leurs huées dérisoires. Montfort leur répond : « Vous vous moquez de moi maintenant par vos clameurs ; mais j'ai foi dans le Seigneur, et j'espère bien crier après vous jusqu'aux portes de Toulouse. »

Puis il monte tranquillement à cheval et va dans le bourg où l'attend sa troupe fidèle. Foulques, revêtu de ses habits pontificaux, s'avance tenant une relique de la vraie Croix. Tous aussitôt descendant de cheval et vont l'un après l'autre vénérer la sainte relique. L'évêque de Comminges, Garcias de l'Orte, « homme d'une sainteté admirable », craignant que la longueur de la cérémonie ne ralentisse l'ardeur des croisés, prend la relique des mains de l'évêque de Toulouse, et d'une éminence bénit l'armée : « Allez, dit-il, marchez au nom de Jésus-Christ, je me porte garant qu'au jugement de Dieu tous ceux qui auront succombé dans ce glorieux combat obtiendront la gloire éternelle et la récompense des martyrs, pourvu qu'ils soient contrits et confessés, ou du moins résolus à se confesser dans le cas où ils n'auraient pu le faire, s'ils échappent à la mort. » A la demande de ces guerriers chrétiens, l'évêque de Comminges renouvelle jusqu'à trois fois cette promesse solennelle ; les autres évêques la confirment. Les croisés se pardonnent leurs torts réciproques, et on sort de Muret par la porte de Salles afin de donner le change à l'ennemi.

Nous n'avons pas à décrire ici toutes les péripéties de cette bataille fameuse, où, d'après Pierre de Vaux-Cernay, le choc des armées et le bruit des coups retentissaient au loin dans les airs, comme si des haches nombreuses eussent abattu les grands arbres des forêts ; car, ajoute-t-il, il n'est pas difficile pour Dieu de combattre des multitudes avec un très petit nombre. L'armée du Seigneur ne comptait, en effet, que huit cents chevaliers et quelques fantassins ; l'armée

ennemie, au contraire, montait à 40.000 hommes; des auteurs contemporains l'évaluent même à cent mille.

Pendant ce combat, les évêques et les abbés, avec leurs clercs et leurs Religieux, s'étaient retirés dans l'église paroissiale. « Parmi eux se trouvait l'ami de Dieu, Frère Dominique, chanoine d'Osma, le futur fondateur des Frères Prêcheurs. Tous, à l'exemple de Moïse dans la guerre de Josué contre Amalec, levant les yeux au ciel d'où vient le secours, priaient le Seigneur pour ses serviteurs qui exposaient leur vie à l'honneur de son nom et de la sainte foi. Ils chantaient à voix haute le *Veni Creator*, répétaient avec ardeur ce cri : *Hostem repellas longius pacemque dones protinus*, et en priant ainsi, ils poussaient de telles clameurs qu'ils semblaient plutôt rugir que prier (1). »

Le roi d'Aragon mourut dans la mêlée, et plusieurs de ses hauts barons avec lui. Les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges tournèrent le dos avec leurs troupes. Plus de vingt mille des adversaires périrent par le glaive ou dans les flots de la Garonne. Du côté des croisés, un seul chevalier succomba, avec quelques sergents d'armes.

Quant à Simon de Montfort, il se fit conduire à l'endroit où le roi d'Aragon avait été tué; le voyant étendu au milieu de la plaine, dépouillé de son armure, il descendit de cheval, et, comme David sur Saül, versa des larmes sur la mort de ce malheureux prince. Puis, comprenant que le miracle d'une si glorieuse victoire venait de la puissance de Dieu et non de celle des hommes, il quitta sa chaussure, se rendit à pied à l'église de Muret, pour remercier le Seigneur, et donna en aumône aux pauvres le prix de son cheval et de ses armes. Ses vaillants compagnons s'unirent à sa reconnaissance envers Dieu. Le lendemain du combat, les évêques et les abbés en transmirent le récit au Pape et à tous les fidèles du Christ, dans des lettres commençant ainsi : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes qui aiment la sainte Eglise d'une volonté parfaite. Le Dieu fort, le Dieu puissant dans les combats, a, le jeudi dans l'octave de la Nativité de Notre-Dame, accordé à sa sainte Eglise, en terrassant miraculeusement les ennemis de la foi chrétienne, une victoire et un triomphe glorieux (2).

(1) Bernard Gui.

(2) P. Balme, *Cartulaire*, xxxvi, passim.

Divers auteurs du ^{xvii}e siècle assurent, comme de tradition immémoriale à Toulouse, que saint Dominique, pendant la bataille de Muret, marchait en tête des troupes avec un grand crucifix de bois. Ce crucifix était vénéré dans la maison de l'Inquisition, à Toulouse, jusqu'à la Révolution française, et se trouve actuellement dans l'église de Saint-Sernin, portant en plusieurs endroits des tronçons de flèches enfoncés. Mais les historiens contemporains ne disent rien de semblable ; ils nous montrent, au contraire, saint Dominique priant dans l'église avec les évêques. Comme une tradition ancienne n'est pas sans reposer sur un fondement, il peut se faire que saint Dominique eût ce crucifix en mains, au moment où, à l'ouverture des portes, les ennemis décochèrent des traits sur les assiégés. Ne serait-ce pas la véritable solution ?

La bataille de Muret ruinait les espérances du comte de Toulouse et de ses alliés. Ils firent leur soumission, et furent même, l'année suivante, réconciliés avec l'Eglise par le cardinal Pierre de Bénévent, légat à *latere*. De son côté, Simon remit aux Aragonais leur jeune roi qu'il tenait en otage depuis qu'on l'avait fiancé à sa fille. Le Concile général de Latran, réuni en 1215, assura au comte de Montfort la possession de ses conquêtes. Raymond VI se retira en Angleterre. Mais son fils, Raymond VII, jeune homme à l'humeur chevaleresque, se croyant injustement lésé, entreprit de recouvrer, les armes à la main, l'héritage de ses ancêtres. Il y réussit. Dieu permit ce revirement de fortune, parce que, dit Guillaume de Puy-Laurens, « les barons et les chevaliers entre lesquels Simon avait partagé le pays conquis n'agissaient plus conformément au but primitif de la croisade ; ils s'étaient faits les esclaves de leurs désirs voluptueux et cupides, et le Seigneur n'était plus avec eux. » Montfort, à qui son adversaire Raymond VII reconnaissait « toutes les qualités d'un grand prince » et en qui d'autres trouvaient « la vertu d'un saint », ne put, par les ressources de son génie, arrêter le torrent des défections. Les Toulousains finirent par le chasser de leur ville et en ouvrirent les portes à leurs anciens maîtres. Simon, abreuvé d'amertume, harcelé par le cardinal-légat, qui semblait le rendre responsable de la mauvaise fortune de la guerre, perdait courage, et priait le Seigneur de ramener la paix par sa mort. Il y avait huit mois qu'il avait mis le siège devant Toulouse, quand, le 25 juin 1218, au matin, on vint lui annoncer que l'ennemi préparait un violent assaut. Le héros chrétien s'était rendu à l'église pour entendre la Messe, et y priait avec ferveur. On le presse

d'accourir et d'encourager les siens de sa présence et de son ardeur guerrière. « Laissez-moi, répond-il, assister auparavant aux Saints Mystères et contempler le sacrement de notre rédemption. » On revient à la charge : « Hâtez-vous, tout s'aggrave. Les nôtres ne peuvent plus tenir ! » et lui de répondre encore : « Je ne bougerai point avant d'avoir vu mon Rédempteur. » Quand le prêtre, à la Consécration, élève l'hostie, Montfort, les genoux en terre, les mains dirigées vers le ciel, s'écrie : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu mon Sauveur. » Et il ajoute : « S'il le faut, mourons pour Celui qui a daigné mourir pour nous ! » Cela dit, le chevalier du Christ se précipite au plus fort de l'attaque, repousse l'ennemi jusque dans ses retranchements ; tout à coup une pierre l'atteint au front. Il se frappe la poitrine, recommande son âme à Dieu et à la Bienheureuse Vierge, et lapidé comme Etienne, le premier martyr, s'endort avec lui dans le Seigneur.

Simon de Montfort laissait deux fils, dont l'un fut tué au combat de Baziège, près de Castelnaudary, et l'aîné, Amaury, se sentant impuissant à porter l'héritage paternel, céda tous ses droits à Louis VIII, roi de France. Le vieux Raymond mourut tranquillement à Toulouse, non sans avoir donné quelques signes de repentir. Son fils, Raymond VII, lui survécut vingt-six ans, se réconcilia sincèrement avec l'Eglise, s'engagea même à servir la chrétienté en Palestine pendant cinq ans. Privé de postérité mâle, il donna son unique fille en mariage à Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, avec réversion du comté de Toulouse à la couronne de France. Ainsi se termina la longue guerre des Albigeois.

VIII. — Au milieu des vicissitudes de la guerre, saint Dominique ne perdait pas de vue ses converties de Prouille. Agissant comme un sage administrateur et un prévoyant père de famille, il assurait la vitalité de son œuvre, tantôt en achetant pour de modiques sommes des maisons et servitudes nécessaires ou utiles, plus souvent en acceptant les donations gratuites que lui offraient les fidèles par reconnaissance d'un bienfait, par admiration pour sa vertu, ou piété envers Dieu et la Vierge Marie. A la suite de l'évêque Foulques et du comte Simon, se présentent comme principaux bienfaiteurs du monastère Gui de Montfort, frère du comte, les seigneurs Robert Mauvoisin, Enguerran de Boves, Lambert de Thury, Hugues de Larcy, et autres

compagnons d'armes du chef de la croisade. Parfois enfin, des chrétiens d'un rang plus modeste consacrent « à la Sainte-Prédication » leurs biens et leurs personnes, et reçoivent en échange, du Prieur de l'abbaye, droit de protection, avec participation à toutes les prières et bonnes œuvres des Sœurs et des Frères. Il est d'un attachant intérêt de suivre, anneau par anneau, la chaîne de ces donations diverses, dans le *Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique* dont nous avons parlé.

En septembre 1214, Simon de Montfort couronnait ses libéralités précédentes par l'abandon à son « très cher Prieur de Prouille » du château de Casseneuil qu'il venait de prendre dans l'Agenois, après de grands efforts. Des revenus de ce château et de quelques autres biens, l'homme de Dieu pourvoyait à son entretien et à celui de ses compagnons d'apostolat, et laissait tout le reste pour les Sœurs du monastère.

Autant qu'on peut le conjecturer, ses disciples d'alors étaient Frère Guillaume Claret et Frère Noël, attachés à la maison de Prouille, Frères Dominique de Ségovie, Etienne de Metz, Matthieu de France et Bertrand de Garrigue.

Guillaume Claret, citoyen de Pamiers, s'était joint au Saint, à la suite de la fameuse conférence de 1207, et avait été chargé, dès la fondation de Prouille, du temporel de la maison. Il succéda à Frère Noël, comme Prieur du monastère, et finit par quitter la famille dominicaine afin d'entrer dans l'abbaye de Boulbonne. « J'ai ouï dire, écrit Bernard Gui, qu'il supportait avec peine que l'Ordre eût renoncé aux revenus et aux biens possédés auparavant. » Le malheureux tenta même d'entraîner les Sœurs dans sa défection ; mais celles-ci résistèrent énergiquement.

Frère Noël, successeur de saint Dominique dans la direction spirituelle des Sœurs, s'acquitta de cette fonction avec grand zèle jusqu'à 1219 ou 1220. Passant un jour le torrent de Blau, il s'y noya. Son corps fut enseveli honorablement devant la grille des Religieuses.

Frère Dominique, appelé dans les chroniques tantôt Dominique le petit, tantôt Dominique de Ségovie, était espagnol. Il fonda le couvent de Madrid et celui de Ségovie, où il mourut en odeur de sainteté.

Frère Etienne, le Lorrain, nous est apparu déjà aux côtés du Bienheureux Patriarche, pendant le carême passé à l'évêché de Carcassonne.

Matthieu de France, originaire de Montfort-l'Amaury, dans l'Ille-

de-France, était Prieur de la collégiale Saint-Vincent-de-Castres, fondée par le comte Simon, et où l'on vénérât le corps du bienheureux diacre de Saragosse. Dominique, venu en pèlerinage auprès des reliques du saint martyr, était resté dans l'église à l'heure du repas. Le Prieur l'envoya chercher et on le trouva en extase, élevé d'une coudée au-dessus du sol. Emu d'un tel spectacle, Frère Matthieu se mit bientôt à la suite du Saint, et Dominique lui promit, comme à tous ceux d'ailleurs qu'il revêtait de l'habit religieux, « le pain de vie et l'eau du ciel ».

Bertrand de Garrigue se montra une copie vivante du bienheureux Père, dont il partagea habituellement les travaux, les veilles et les pénitences.

Enfin, dans les Actes de l'époque, il est trace d'un *donné* ou oblat, appelé Pierre, et de deux convers, Frère Aymeric et Frère Jean.

Mais à part l'habitation contiguë au monastère de Prouille, Dominique n'avait encore en aucun lieu de demeure fixe, pour lui et ses compagnons. Chaque soir, il lui fallait ou aller demander l'hospitalité dans une maison amie, ou se réfugier dans l'un de ces hôpitaux fondés pour abriter les voyageurs et les pèlerins. Une situation si précaire ne favorisait pas l'établissement d'un Ordre religieux. La Providence allait manifester ses desseins.

Parmi les habitants de Toulouse que subjuguait la parole ardente de saint Dominique et qui se donnèrent à lui, se trouvaient deux nobles citoyens : Frère Thomas, « homme tout aimable et d'une riche éloquence », dit le B. Jourdain, et Frère Pierre Seila, communément appelé par les historiens français Pierre Cellani. Ce dernier possédait une maison près du Château narbonnais. Par un acte du 25 avril 1215, il l'abandonna sans condition au serviteur de Dieu. On s'y installa, on y pratiqua la vie régulière. Ce fut comme le premier noviciat de l'Ordre; aussi Pierre Seila, qui vécut très saintement jusqu'en 1258, aimait-il à dire : « Ce n'est pas l'Ordre qui m'a reçu, c'est moi qui ai reçu l'Ordre dans ma maison. » Après que les Frères eurent été contraints, à cause de leur grand nombre, de s'établir en un couvent plus spacieux, la maison de Pierre Seila resta, pendant cinq siècles environ, la résidence des Pères inquisiteurs. La cellule occupée par saint Dominique avait été transformée en une très dévote chapelle. Aujourd'hui, ce qui reste de l'édifice est la propriété des Religieuses de Marie-Réparatrice.

Tout en formant ses disciples à la vie de perfection, Dominique se préoccupait aussi d'augmenter en eux la connaissance des sciences sacrées, car il s'agissait de fonder un Ordre doctrinal et apostolique. Or, il y avait à Toulouse un maître, de nationalité anglaise, appelé Alexandre Stavensby, illustre par sa naissance, sa science et sa renommée; il enseignait la théologie. Un matin, avant le jour, tandis qu'il préparait sa leçon, il appuya sa tête sur le bras du siège où il était assis et s'endormit. A ce moment il lui sembla voir sept étoiles, qui tout à coup augmentèrent d'éclat au point d'illuminer la contrée et même le monde entier. Sortant de son sommeil, il aperçut l'aurore et, appelant ses serviteurs pour porter ses livres, il entra dans l'école. Voilà que le B. Dominique et ses compagnons, au nombre de six, tous vêtus d'un habit semblable, s'approchèrent humblement du Maître et lui dirent qu'ils étaient des Frères prêchant l'Evangile de Dieu aux croyants et aux mécréants, et qu'ils venaient assister à son cours, avides de recevoir ses leçons.

Maître Alexandre les eut longtemps pour familiers et pour disciples, et se rappelant sa vision des sept étoiles, dont il faisait l'application au B. Dominique et à ses compagnons, il conçut pour eux une vénération profonde et les entoura d'une tendre affection. Plus tard, devenu évêque de Lichfield, en Angleterre, Alexandre Stavensby établit les Frères Prêcheurs à Chester, ville de son diocèse.

Cependant le Pasteur de l'église de Toulouse, Foulques, qui aimait particulièrement le B. Dominique, tressaillit d'allégresse de voir apparaître cette lumière nouvelle dans sa ville épiscopale. Il s'empressa de donner à la « Sainte-Prédication » l'institution canonique pour son diocèse, et le fit en des termes qui furent comme le programme de l'Ordre nouveau; il lui garantissait, en même temps, les ressources matérielles indispensables à son existence.

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit connu à tous, présents et futurs, que Nous, Foulques, par la grâce de Dieu humble ministre du siège de Toulouse, désirant extirper l'hérésie perverse, chasser le vice, prêcher la règle de la foi, et inculquer aux hommes les bonnes mœurs, nous instituons Prédicateurs dans notre diocèse, Fr. Dominique et ses compagnons, qui se proposent de vivre religieusement dans la pauvreté évangélique et d'aller à pied annoncer aux peuples la parole de vérité. Mais, comme l'ouvrier a droit à son salaire, et qu'on ne saurait fermer la bouche au bœuf qui triture le froment, à plus forte raison celui qui prêche l'Evangile doit-il vivre

de l'Evangile. Voulant donc que les ministres de la parole sainte reçoivent du diocèse tous les moyens nécessaires d'existence, du consentement du Chapitre de notre Eglise cathédrale et du clergé de Toulouse, aux susdits prédicateurs et aux autres que le zèle de Dieu et l'amour du salut des âmes animeraient à la même œuvre d'évangélisation, Nous assignons à perpétuité le sixième des dîmes destinées à l'ornementation et à l'entretien de toutes les églises paroissiales de notre juridiction, afin que les Frères puissent se vêtir, se soigner en maladie et se reposer de leurs fatigues. A la fin de l'année, le superflu, s'il y en a, devra être partagé entre les églises paroissiales et les pauvres, selon que l'évêque le jugera expédient. Puisque le droit a statué que toujours une certaine part des dîmes doit revenir aux pauvres, il conste que nous sommes tenus d'en faire bénéficier ceux qui, pour le Christ, ont embrassé la pauvreté évangélique et qui, par l'exemple et la doctrine, s'efforcent d'enrichir tous et chacun des dons célestes, de telle sorte que les biens temporels que nous récoltons servent à semer les biens spirituels dans les âmes.

« Donné l'an de l'Incarnation 1215, sous Philippe-Auguste, roi de France, le comte de Montfort étant suzerain de Toulouse, et le même Foulques évêque de la ville. »

Ainsi commençait à voir le jour l'Ordre des Frères Prêcheurs; et, selon la persuasion d'auteurs contemporains, Dieu faisait pour lui ce qu'il fait pour les plus grandes choses : il le manifestait avant sa naissance à de saints personnages.

Dans son livre, les *Vies des Frères*, publié sous l'autorité du B. Humbert, cinquième Maître général, Gérard de Frachet rapporte les faits suivants :

Avant l'institution de l'Ordre des Frères Prêcheurs, il y avait un moine de sainte vie, lequel étant tombé malade eut une extase et demeura trois jours sans aucun sentiment. Revenu à lui, il refusa de dire ce qu'il avait vu. A quelque temps de là, l'Ordre étant créé, deux Frères vinrent prêcher à l'église du monastère. Le moine s'informa soigneusement de leur office, de leur institut et de leur nom; puis, la prédication terminée, les prenant à part, il leur dit en présence de personnes très honorables :

« Je ne dois plus taire maintenant ce que Dieu m'a révélé dans sa bonté, et que j'avais tenu caché jusqu'à présent. Ayant été une fois ravi en extase pendant trois jours et trois nuits, je vis Notre-Dame,

la Vierge Marie, à genoux, les mains jointes, devant son Fils, le suppliant d'attendre encore le genre humain à pénitence. Après plusieurs refus donnés à sa Mère, comme elle insistait toujours, Notre-Seigneur lui répondit : « Ma Mère, que puis-je faire de plus pour les hommes ? J'ai envoyé les patriarches et les prophètes pour les sauver, et ils ne se sont point corrigés. Je suis venu moi-même, et leur ai laissé mes Apôtres : ils m'ont mis cruellement à mort, et mes Apôtres aussi. J'ai député vers eux des martyrs, des docteurs, des confesseurs en très grand nombre ; ils ne les ont pas plus écoutés. Mais parce que je ne dois rien vous refuser, je leur donnerai encore mes prédicateurs, pour les éclairer et les amender. Après quoi, il ne me restera plus qu'à me venger de leurs iniquités. »

En confirmation de cette vision, un Cistercien très âgé, de l'abbaye de Bonneval, en Dauphiné, fit au B. Humbert le récit d'une vision exactement semblable, racontée jadis par un homme ressuscité à un des douze abbés que le Pape Innocent III avait envoyés pour prêcher contre les Albigeois.

Autres révélations :

A la Chartreuse des Portes, au diocèse de Lyon, aujourd'hui de Belley, se trouvait un Prieur, appelé Etienne, d'une telle vertu qu'on l'avait surnommé le saint. Il devint évêque de Die et fut placé sur les autels. Ce Prieur déclara à ses Religieux que bientôt viendrait l'Ordre des Prêcheurs, et qu'ils eussent à l'entourer de toute la vénération et l'affection possibles. Ce qu'ils exécutèrent fidèlement, accueillant les Religieux de l'Ordre « comme des Anges du Seigneur », et les admettant à célébrer leurs offices choraux et la Messe conventuelle.

Le fondateur des Cisterciens réformés de Flora, en Calabre, l'abbé Joachim, mort l'an 1202, parle en divers passages de ses ouvrages des Frères Prêcheurs ; et, décrivant leur Ordre et leur habit, prescrit à ses moines d'avoir les plus grands égards pour cet Ordre, lorsqu'il surgirait après sa mort. Fidèles à la recommandation de leur Père, ces bons Religieux allèrent en procession, croix en tête, au-devant des premiers Frères Prêcheurs qui descendirent chez eux.

« Que tous ceux que Dieu a daigné placer dans cet Ordre, ajoute à ce récit le pieux Thierry d'Apolda, songent avec quelle dévotion et quelle ferveur ils doivent s'y comporter, puisque la divine Providence a fait ordonner par ses serviteurs, même à des étrangers, de l'entourer de tant d'affection. »

Un vénérable évêque d'Orange, cistercien, renommé en dehors même de son diocèse pour son éloquence et sa sainteté, dit un jour à son auditoire : « Pour moi, je vous annonce la parole de Dieu comme je sais ; mais bientôt viendront à vous de vrais prédicateurs, qui en auront la mission, la science, le nom et la vie. »

La B^{se} Marie d'Oignies, du diocèse de Liège, dont le cardinal Jacques de Vitry composa l'admirable vie, prophétisa également l'Ordre des Frères Prêcheurs, dix ans avant son apparition. Au sortir d'un ravissement, elle s'écria avec une jubilation extraordinaire : « Dans peu, le Saint-Esprit visitera son Eglise, et l'éclairera par de saints prédicateurs. »

Après les révélations dont il nous a fait le récit, Gérard de Frachet n'hésite pas à voir les Frères Prêcheurs désignés dans cet « Ordre des Prédicateurs » — *Ordo Praedicatorum* — auquel plusieurs Pères de l'Eglise appliquent certains textes de l'Ecriture. Bornons-nous à trois citations.

« Dans les coupes dont il est question au septième chapitre du Cantique des cantiques, dit S. Augustin, que faut-il entendre, sinon l'Ordre des Prédicateurs, lesquels versent à leurs auditeurs le vin de la céleste doctrine, et les enivrent de ce breuvage délicieux? »

Sur le texte de S. Luc : *A l'heure de la Cène, le maître de famille envoya son serviteur dire aux invités de venir parce que tout est prêt*; écoutons S. Grégoire : « L'heure de la Cène, c'est la fin du siècle, selon la parole de l'Apôtre aux Corinthiens (I. Cor., x, 11); le serviteur, c'est l'Ordre des Prédicateurs, allant dire aux peuples déjà invités par la loi et les prophètes, de secouer leur torpeur pour se préparer à goûter le festin. » Ainsi parle ce grand Pape. Ajoutons que la liturgie dominicaine fait la même application à notre saint Patriarche dans le premier répons des Matines de sa fête (1).

Enfin S. Bernard dit dans un sermon sur S. André : « Le fleuve, c'est l'Ordre des Prédicateurs, fleuve qui ne demeure pas dans le même lieu, mais qui s'étend et court pour arroser diverses terres. »

(1)

Mundum vocans ad Agni nuptias,

Hora cænæ Pater familias servum mittit.

Promittens varias vitæ delicias.

— Ad hoc convivium tam permagnificum

Elegit nuntium sanctum Dominicum.

— Promittens varias vitæ delicias.

Revenons en hâte à S. Dominique.

L'évêque Foulques avait approuvé pour son diocèse l'institut nouveau ; mais la pensée du bienheureux fondateur allait plus loin ; elle concevait un Ordre qui aurait pour office d'évangéliser le monde entier par la parole et l'exemple, et qui soutiendrait partout la foi véritable contre l'erreur.

Pour atteindre ce but, il fallait absolument la sanction du Vicaire de Jésus-Christ. L'occasion était favorable. Un concile œcuménique allait s'ouvrir à Saint-Jean-de-Latran pour la fête de la Toussaint. Foulques, obligé de s'y rendre, emmena avec lui son saint ami, le B. Dominique. Dès leur arrivée à Rome, ils obtinrent une audience du Souverain Pontife, et, le 8 octobre 1215, Innocent III déclarait par une bulle « prendre sous la protection des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et sous la sienne, le monastère de Prouille avec ses personnes et ses biens ». L'assemblée conciliaire, formée de 1.200 prélats, dont près de cinq cents archevêques et évêques, tint trois sessions publiques, les 11, 16 et 30 novembre. On y porta le fameux décret *Omnis utriusque sexus* prescrivant à tous les chrétiens la confession annuelle et la communion pascale.

Un autre décret important fut promulgué sur la prédication : « Parmi tout ce qui peut procurer le salut du peuple chrétien, disaient les Pères, on sait que le pain de la parole divine est nécessaire surtout. Or, à raison de leurs multiples occupations, d'indispositions physiques, d'agressions hostiles et autres motifs, pour ne pas dire le manque de science, — défaut si fâcheux dans un évêque et tout à fait intolérable, — il arrive fréquemment que les évêques ne suffisent pas à annoncer la parole de Dieu, principalement en des diocèses vastes et étendus ; c'est pourquoi, par une constitution générale, nous leur ordonnons de choisir des hommes aptes à remplir fructueusement l'office de la prédication, lesquels, puissants en parole et en œuvres, visiteront avec sollicitude, à leur place, lorsqu'ils seront empêchés, les peuples confiés à leurs soins et les édifieront par la parole et par l'exemple. A ces hommes on fournira largement ce dont ils auront besoin, de peur que, faute de l'indispensable, ils ne soient contraints d'abandonner la mission commencée. Nous voulons de plus que dans les églises cathédrales et autres églises, on établisse des hommes capables, pouvant servir aux évêques de coopérateurs et d'auxiliaires dans le ministère, non seulement de la

prédication, mais de la confession, pour les pénitences à imposer et pour tout ce qui intéresse le salut des âmes. »

N'était-ce pas entrer dans les vues de saint Dominique et généraliser ce que l'évêque Foulques venait de faire pour son diocèse ? Cependant, quand Dominique proposa au Pape la création d'un Ordre portant le nom de Prêcheurs et ayant mandat d'exercer par toute l'Eglise le ministère apostolique, Innocent se montra difficile, parce que, disent les chroniqueurs, l'office de la prédication lui semblait réservé aux évêques, successeurs des Apôtres. Alarmé, en outre, des faits et gestes des Vaudois, et autres sectes dangereuses, qui, tout en se targuant de la pratique des conseils évangéliques, semaient l'erreur, et avaient osé solliciter l'approbation apostolique, le concile venait de rendre un autre décret ainsi conçu : « De peur qu'une diversité excessive de Religions ne produise la plus fâcheuse confusion dans l'Eglise, nous défendons absolument que quiconque ce soit désormais en introduise de nouvelles. Celui qui voudra embrasser la vie religieuse devra adopter une des Religions déjà approuvées. Pareillement, quiconque voudra fonder à nouveau une maison religieuse, devra prendre la règle et les institutions d'un des Ordres reconnus. »

Une déclaration si formelle n'était-elle pas l'effondrement de l'édifice dominicain, à peine sorti de terre ?

Mais, remarque Jourdain de Saxe, Dominique possédait une telle constance de volonté, qu'il ne lui arrivait jamais, ou presque jamais, de revenir sur une chose qu'après mûre délibération il avait jugée raisonnable et selon Dieu. Repoussé par les hommes, il se tourna vers le ciel. Or, une nuit que, selon son habitude, il veillait dans l'oraison, il lui sembla apercevoir, au haut des airs, le Seigneur Jésus brandissant trois lances contre le monde. Tout aussitôt la Vierge Marie se jette aux genoux de son Fils ; elle le conjure de se montrer clément pour ceux qu'il a rachetés, et de tempérer ainsi la justice par la miséricorde. Le Christ lui répond : « Ne voyez-vous pas comme ils me prodiguent l'outrage ? Ma justice ne peut laisser un si grand mal impuni ! » Et sa Mère de reprendre : « Vous ne l'ignorez pas, mon Fils, car vous savez toute chose, il est un moyen de les ramener. J'ai un serviteur fidèle : envoyez-le vers eux leur annoncer votre parole ; ils se convertiront et ils vous chercheront, vous, le Sauveur de tous les hommes. Pour l'aider, je lui donnerai un autre de mes serviteurs qui travaillera comme lui. » — « Je me suis apaisé à la vue

de votre face, répondit le Christ, mais montrez-moi ceux que vous destinez à une telle mission. »

Alors la Reine du ciel présenta le B. Dominique, et le Seigneur dit à sa Mère : « Il fera bien, et avec zèle, ce que vous m'avez exposé. » Marie présenta aussi le B. François, que le Seigneur loua pareillement. A ce moment, saint Dominique considéra attentivement ce compagnon que jusqu'alors il ne connaissait pas, et le lendemain, l'ayant rencontré dans une église, il se jeta à son cou, le serra dans ses bras avec une sainte effusion, et lui dit : « Vous êtes mon compagnon, vous courrez avec moi : tenons-nous ensemble, personne ne prévaudra contre nous. » Puis il lui raconta sa vision, et dès lors l'un et l'autre ne formèrent plus qu'un cœur et qu'une âme dans le Christ, ce qu'ils prescrivirent à leurs postérités d'observer à jamais.

De son côté, le Vicaire de Jésus-Christ connut les desseins d'en Haut par une révélation semblable à celle qu'il avait eue six ans auparavant pour le Pauvre d'Assise. Il aperçut en songe l'église de Latran comme disjointe et prête à s'écrouler. Pendant qu'il contemplait tristement ce spectacle, voilà que Dominique accourait, et soutenait de ses épaules l'édifice chancelant. Le sage Pontife comprit sans peine le sens de la vision; rappelant l'homme de Dieu, il l'exhorta à retourner vers ses Frères; et, après en avoir délibéré avec eux, à choisir une règle approuvée déjà, qui servirait de base à l'Ordre projeté. Puis il se représenterait devant le Pape, et obtiendrait sans peine la confirmation désirée.

IX. — Saint Dominique revint dans le Languedoc en compagnie de Foulques, et, aussitôt après les fêtes de Pâques, se rendit à Prouille avec ses disciples, afin de prendre, à l'ombre du sanctuaire de Marie, et avec l'aide des prières de ses Sœurs, la grave décision d'où allait dépendre l'avenir de son Ordre.

Depuis quelques mois la petite famille s'était accrue, et à cette date les historiens comptent généralement seize compagnons autour du Saint.

Aux huit que nous connaissons déjà il faut ajouter d'abord son frère, le B. Mannès, « le contemplatif », dont la biographie se trouve au 30 juillet;

Michel de Fabra, premier *lecteur* ou professeur de théologie qu'ait eu l'Ordre, et fondateur de la Province d'Aragon;

Jean de Navarre, basque, natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, le seul

des premiers disciples du Bienheureux admis à déposer pour sa canonisation ;

Frère Laurent d'Angleterre, l'un des pèlerins sauvés des eaux de la Garonne pendant le siège de Toulouse, en 1211 ;

Suéro Gomez, qui, étant chevalier de Sanche I^{er} de Portugal, vint à la croisade Albigeoise, et connu ainsi saint Dominique. Il mourut saintement à Santarem, dans le couvent qu'il avait fondé ;

Pierre de Madrid et Michel de Uzero, qui propagèrent l'Ordre en Espagne ;

Enfin, Odéric de Normandie, modèle des Frères convers, lesquels, dit le Père Souèges, ont ainsi l'honneur d'avoir un Religieux de leur état parmi les compagnons de notre Fondateur appelés à faire choix de la règle que nous professons.

Les futurs Prêcheurs se prononcèrent pour la règle de saint Augustin, plus ancienne que celle de saint Benoît, plus en rapport, semblait-il, avec les besoins d'un Ordre apostolique. En outre, comme elle ne renferme que des principes généraux de perfection, tels que l'amour de Dieu et du prochain, la prière, la vie commune, la correction fraternelle, la garde des sens, l'obéissance au supérieur, la sollicitude du supérieur pour ses subordonnés, elle se prêtait merveilleusement à l'adjonction de préceptes particuliers.

Saint Dominique s'était trouvé maintes fois en relation avec l'Ordre de Prémontré, et il en avait observé les statuts, étant chanoine d'Osma. Il n'hésita donc pas à ajouter à la règle de saint Augustin les Constitutions norbertines dans leurs points principaux, savoir l'office choral de jour et de nuit, l'abstinence perpétuelle, le grand jeûne depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, le chapitre des coupes, la pauvreté du vêtement. Les Constitutions de Prémontré avaient un chapitre relatif au travail des mains ; celles des Frères Prêcheurs traiteront, à la place, de l'étude et de la prédication, occupations ordinaires de la vie dominicaine ; on y joindra des règlements spéciaux pour la construction des couvents, et l'élection des supérieurs. Saint Dominique introduisit deux points surtout qu'on ne trouvait nulle part ailleurs : « Le Supérieur, dans son couvent, aura le pouvoir de dispenser les Frères, lorsqu'il le jugera expédient, principalement en ce qui pourrait empêcher ou l'étude, ou la prédication, ou le bien des âmes. » — « Nous voulons que nos Constitutions n'obligent pas sous peine de péché, afin de pourvoir à la paix des consciences délicates ou timorées. »

Pour la profession on adopta la formule suivante :

« Moi, Frère N..., je fais profession, et je promets obéissance à Dieu, à la B^{se} Marie, — « à saint Dominique », ajoute-t-on maintenant, — « et à vous, Maître de l'Ordre des Prêcheurs », ou selon le cas, « à vous T. R. P. Prieur de telle maison, au nom du Maître de l'Ordre, et à vos successeurs, selon la règle de saint Augustin et les constitutions des Frères Prêcheurs, jusqu'à la mort. »

Le Religieux prononce cette formule les mains dans celles de son supérieur, comme pour l'hommage féodal, parce que, dans la pensée du bienheureux Fondateur, le Frère Prêcheur est un chevalier du Christ et de l'Eglise, toujours à la disposition de ses chefs pour guerroyer avec le glaive de la divine parole (1).

« Sous le rapport administratif, dit le Père Lacordaire, chaque Couvent devait être gouverné par un Prieur conventuel; chaque Province, composée d'un certain nombre de couvents, par un Prieur provincial; l'Ordre tout entier par un chef unique qui eut depuis le nom de Maître général. L'autorité, descendue d'en haut et se rattachant au trône même du Souverain Pontife, devait affermir tous les degrés de cette hiérarchie, pendant que l'élection, remontant du bas au faite, maintiendrait entre l'obéissance et le commandement l'esprit de fraternité. Un double signe brillerait ainsi sur le front de tout dépositaire du pouvoir, le choix de ses Frères, et la confirmation du pouvoir supérieur. Au couvent appartiendrait l'élection de son Prieur; à la Province, représentée par les Prieurs et un député de chaque couvent, celle du Provincial; à l'Ordre entier, représenté par les Provinciaux et deux députés de chaque Province, celle du Maître général; et par une progression contraire, le Maître général confirmerait le Prieur de la Province, et celui-ci le Prieur du couvent. Toutes ces fonctions étaient temporaires, excepté la suprême, afin que la providence de la stabilité s'unît à l'émulation du changement. Des Chapitres généraux, tenus à des intervalles rapprochés, devaient contrebalancer le pouvoir du Maître général, et des Chapitres provinciaux celui du Prieur Provincial; un conseil était donné au Prieur conventuel pour l'assister dans les devoirs les plus importants de sa charge. L'expérience a prouvé la sagesse de ce mode de gouvernement. Par lui, l'Ordre des Frères Prêcheurs a librement accompli ses

(1) P. Balme, *Cartulaire*, LI, passim.

destinées, aussi bien préservé de la licence que de l'oppression. Un respect sincère de l'autorité s'y allie à quelque chose de franc et de naturel, qui révèle dès la première vue le chrétien affranchi de la crainte par l'amour. La plupart des Ordres religieux ont subi des réformes qui les ont partagés en divers rameaux : celui des Frères Prêcheurs a traversé, toujours un, les vicissitudes de six siècles d'existence. Il a poussé dans tout l'univers ses branches vigoureuses, sans qu'une seule se soit jamais séparée du tronc qui l'avait nourrie (1) ».

La législation dominicaine ainsi tracée, les fondateurs revinrent à Toulouse, et leur protecteur insigne, le V. Foulques, qui leur avait déjà donné à son retour de Rome un hôpital situé près de la porte Arnaud-Bernard, puis deux églises, l'une à Pamiers, l'autre, Notre-Dame de Lescure, entre Puylaurens et Sorèze, les gratifia, avec le consentement de son Chapitre épiscopal, de l'église et du prieuré de Saint-Romain ou Saint-Rome, à Toulouse même. C'était leur permettre de faire aussitôt l'essai de leur vie régulière. Dominique et ses Frères quittèrent donc la maison de Pierre Seila, et le 28 août 1216, sous les auspices du saint Docteur dont ils adoptaient la Règle, vinrent s'établir à Saint-Romain. Au flanc de l'église, on construisit un modeste cloître, et au-dessus des cellules suffisantes pour étudier et pour dormir. Par amour de la pauvreté, saint Dominique les voulut de six pieds seulement de largeur sur cinq environ de longueur, séparées par des cloisons ne s'élevant pas jusqu'à hauteur d'homme, afin que les Frères, tout en vaquant librement à leur travail, fussent toujours en demi-présence les uns des autres.

Une planche avec un sac de paille ou quelques couvertures servant de lit, une table et un siège de bois composaient tout le mobilier de la cellule; l'image du Crucifix y était placée de telle sorte que le Religieux pût de sa couche y diriger son regard. Le premier couvent de l'Ordre fut occupé jusqu'en 1230. Devenu trop étroit par suite des recrues nombreuses, il dut être abandonné, pour l'endroit appelé le « Jardin des Garrigues ». Après avoir passé en diverses mains, Saint-Romain devint au xvii^e siècle la propriété des Pères de la Doctrine chrétienne, et disparut presque entièrement, à la Révolution française, sous la pioche des démolisseurs.

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. viii.

La vie conventuelle des Frères Prêcheurs ainsi inaugurée, Dominique songea à repasser les Alpes pour aller déposer les Constitutions de son Ordre aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Ce n'était plus Innocent III qui régnait à Rome. Ce grand Pape était mort à Pérouse, le 16 juillet précédent, et le Cardinal Conti, de l'antique race des Savelli, occupait la chaire apostolique, sous le nom de Honorius III. Ce Pontife connaissait l'homme de Dieu ; il l'avait vu à Rome pendant le Concile, il était informé de ses desseins et appréciait sa vertu. Aussi lui fit-il un gracieux accueil, et, le jeudi 22 décembre 1216, il donna solennellement, dans la basilique de Saint-Pierre, l'approbation au nouvel Ordre, par la bulle suivante :

« Honorius, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers fils Dominique, Prieur de Saint-Romain de Toulouse, et à ses Frères tant présents que futurs, faisant profession de la vie régulière : salut et bénédiction apostolique.

« A quiconque embrasse la vie religieuse il convient d'assurer l'assistance apostolique, de peur que de téméraires attaques ne le détournent de son dessein, ou ne brisent — ce qu'à Dieu ne plaise ! — la vigueur de la sainte Religion. C'est pourquoi, chers fils dans le Seigneur, Nous accédons volontiers à vos justes demandes ; Nous recevons sous la protection du Bienheureux Pierre et la Nôtre, et Nous fortifions du présent privilège l'église de Saint-Romain de Toulouse, dans laquelle vous vous êtes consacrés au service divin.

« En premier lieu, Nous statuons que l'Ordre canonial établi dans cette église selon Dieu et la règle de saint Augustin, y soit perpétuellement et inviolablement institué.

« En outre, que les possessions et biens justement acquis à cette église, ou qui pourraient, avec la grâce de Dieu, lui survenir par la concession des pontifes, la largesse des rois et des princes, les oblations des fidèles, et de quelque manière légitime que ce soit, demeurent fermes et inviolables dans vos mains et dans celles de vos successeurs. Nous avons même jugé utile de désigner nommément les possessions suivantes, savoir : le lieu même où est située l'église de Saint-Romain avec toutes ses dépendances, l'église de Prouille avec toutes ses dépendances, la terre de Cassaneuil, l'église de Notre-Dame de Lescure avec toutes ses dépendances, l'hôpital de Toulouse dit d'Arnaud-Bernard avec toutes ses dépendances, l'église de la Sainte-Trinité de Lobens avec toutes ses dépendances, et les dîmes que

Notre vénérable frère Foulques, évêque de Toulouse, dans sa pieuse et prévoyante libéralité, vous a cédées du consentement de son Chapitre, comme on le voit par les Lettres.

« Que personne non plus n'ait la présomption d'exiger de vous des dîmes, soit à l'occasion des champs que vous cultivez de vos propres mains ou à vos frais, soit à propos du produit de vos bestiaux.

« Il vous sera permis de recevoir et de retenir parmi vous, sans crainte de contradictions, les clercs et les laïques désireux de quitter le siècle, et libres de tout autre engagement.

« Nous interdisons à vos Frères, après leur profession, de se retirer de l'institut, sans la permission de leur Prieur, si ce n'est pour embrasser une Religion plus austère, et à qui que ce soit d'admettre ces transfuges sans votre consentement.

« Vous pourvoirez au service des églises paroissiales qui vous appartiennent, en choisissant et en présentant à l'évêque diocésain des prêtres dignes d'obtenir de lui charge d'âmes, et qui seront responsables envers lui des choses spirituelles, envers vous des choses temporelles.

« Nous statuons que personne ne pourra imposer à votre église des obligations nouvelles et inusitées, ni la frapper, pas plus que vous, de sentences d'excommunication et d'interdit, à moins d'une cause manifeste et raisonnable.

« Si un interdit général était fulminé, vous pourriez célébrer l'office divin à voix basse, sans cloches, et les portes closes, après avoir fait sortir les excommuniés et les interdits.

« Pour le saint chrême, l'huile sainte, la consécration des autels ou des basiliques, l'ordination des clercs, vous recourrez à l'évêque diocésain, s'il est en grâce et communion avec la sainte Eglise romaine, et s'il consent à vous les donner sans condition injuste. Dans le cas contraire, vous vous adresserez à tel évêque catholique qu'il vous plaira de choisir, pourvu qu'il soit dans la grâce et communion du Saint-Siège apostolique, et il satisfera à vos demandes en vertu de Notre autorité.

« Nous vous accordons la liberté de sépulture dans votre église, ordonnant que nul ne s'oppose à la dévotion et à la volonté dernière de ceux qui voudront y être ensevelis, à moins qu'ils ne soient interdits ou excommuniés, sauf le droit des églises auxquelles appartient la levée du corps des défunts.

« A votre mort et à celle de vos successeurs dans la charge de Prieur du même lieu, que nul ne prétende au gouvernement par la ruse ou la violence, mais celui-là seul qui aura été élu du consentement de tous, ou de la plus grande et meilleure partie des Frères, selon Dieu et la règle de saint Augustin.

« Nous ratifions aussi les libertés, immunités et coutumes raisonnables anciennement introduites dans votre église et conservées jusqu'à ce jour, voulant qu'elles soient à jamais inviolables. Que nul donc d'entre les hommes n'ose troubler cette église, enlever et retenir ses biens, les diminuer ou en faire un sujet de vexations; mais qu'ils demeurent intacts pour l'usage et le soutien de ceux à qui ils ont été concédés, sauf l'autorité apostolique et la justice canonique de l'évêque diocésain.

« Si quelque personne, ecclésiastique ou séculière, connaissant la teneur de cette Constitution, ne craint pas de l'enfreindre, et qu'avertie une seconde et une troisième fois, elle refuse de donner une satisfaction convenable, qu'elle soit privée de tout pouvoir et honneur, et sache qu'elle s'est rendue coupable au jugement divin d'une grave iniquité; qu'elle soit séparée de la communion du corps et du sang de notre Dieu, Seigneur et rédempteur Jésus-Christ, et subisse un châtiment sévère, au jugement dernier.

« Ceux, au contraire, qui conserveront à ce lieu ses droits et prérogatives, la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit sur eux; qu'ils reçoivent ici-bas le fruit de leur bonne action, et trouvent auprès du Juge suprême l'éternelle récompense. Ainsi soit-il ! »

Dix-huit cardinaux présents apposèrent leurs signatures, après celle du Souverain Pontife.

Cette bulle, si honorable et si efficace pour constituer la famille religieuse de saint Dominique, ne mentionnait cependant ni le nom ni le but spécial du nouvel institut : elle le désignait simplement comme un *Ordre canonial sous la règle de saint Augustin*. Mais voici que le jour même, rentré à son palais patrimonial de Sainte-Sabine, au mont Aventin, Honorius III délivre au bienheureux Patriarche une seconde bulle, « monument aussi court que prophétique », dit le Père Lacordaire, dans lequel les enfants de saint Dominique sont appelés *des champions de la foi et de vraies lumières du monde*.

Voici la teneur de ce document :

« Honorius, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils, Frère Dominique, Prieur de Saint-Romain de Toulouse, et à ses Frères qui ont fait et feront profession de la vie régulière, salut et bénédiction apostolique.

« Considérant que les Frères de votre Ordre seront les champions de la foi et de vraies lumières du monde, Nous confirmons votre Ordre avec toutes ses terres et possessions présentes et à venir, et Nous prenons sous Notre gouvernement et protection l'Ordre lui-même avec tous ses biens et tous ses droits.

« Donné à Rome, à Sainte-Sabine, le 11 des Calendes de janvier — 22 décembre, — la première année de Notre Pontificat. »

Le Vicaire de Jésus-Christ avait fait un pas de plus vers la réalisation des vœux de saint Dominique, il ne lui restait plus qu'à donner authentiquement à son Ordre le nom de *Prêcheurs*. Ce qu'il fit, le 26 janvier suivant, par une bulle non moins glorieuse pour la famille dominicaine que les deux précédentes.

« Honorius, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers fils, le Prieur et les Frères de Saint-Romain, Prêcheurs au pays de Toulouse, salut et bénédiction apostolique.

« Nous rendons de dignes actions de grâces au Dispensateur de tous les dons, pour celui qu'il vous a fait et dans lequel Nous espérons vous voir persévérer jusqu'à la fin. Dévorés au dedans du feu de la charité, vous répandez au dehors le parfum d'une renommée qui réjouit les âmes saintes et reconforte les faibles. A celles-ci, de peur qu'elles ne demeurent stériles, vous offrez, en médecins industrieux, de spirituelles mandragores, c'est-à-dire la semence du Verbe divin que féconde en elles votre salutaire éloquence. Comme des serviteurs fidèles, vous faites valoir les talents à vous confiés, de manière à les rendre au Seigneur avec surabondance. Athlètes invincibles du Christ, portant le bouclier de la foi et le casque du salut, sans craindre ceux qui peuvent tuer le corps, vous brandissez avec magnanimité contre l'ennemi ce glaive plus pénétrant que toute épée à deux tranchants, le Verbe de Dieu ; vous laissez enfin vos âmes en ce monde, pour les retrouver dans l'éternelle vie. Mais, parce que c'est la fin qui couronne et non le combat, et que la persévérance seule recueille le fruit de toutes les vertus, Nous prions et exhortons vivement votre charité,

par ces Lettres apostoliques, Nous vous l'enjoignons même pour la rémission de vos péchés, de vous fortifier de plus en plus dans le Seigneur, de répandre la parole divine à temps et à contre-temps, d'accomplir enfin avec plénitude votre devoir d'évangélistes. Si vous avez à souffrir pour cette cause quelques tribulations, non seulement supportez-les avec égalité d'âme, mais réjouissez-vous, et triomphez avec l'Apôtre d'avoir été jugés dignes de subir l'outrage pour le nom de Jésus ; car cette tribulation légère et d'un moment produira un poids immense de gloire, auquel n'est comparable aucune souffrance du temps.

« Nous vous demandons aussi, comme à des fils bien chers, que Nous entourons d'une affection toute spéciale, d'offrir pour Nous au Seigneur le sacrifice des lèvres, afin que vos suffrages Nous obtiennent ce que Nos œuvres seraient impuissantes peut-être à mériter.

« Donné au Latran, le douzième jour des Calendes de février — 21 janvier, — en la première année de Notre Pontificat.

« HONORIUS, Pape. »

Dans les trois documents qu'on vient de lire existe une gradation que les historiens expliquent comme il suit :

Certains membres du Sacré-Collège étaient opposés à la création d'un Ordre d'*hommes apostoliques* ; c'est pourquoi le Pontife évite d'en parler dans la bulle promulguée en consistoire public. Mais peu d'heures après, se trouvant seul avec Dominique, il prend à cœur de lui marquer sa bienveillance personnelle par les quelques lignes où il précise déjà davantage le but spécial de l'Ordre. Enfin, le mois suivant, sans ménagement aucun, il donne positivement aux Frères le nom de Prêcheurs.

Deux auteurs dominicains du XIII^e siècle, Etienne de Salagnac et Thomas de Catimpré, racontent, bien que d'une manière un peu différente, comment se fit l'insertion de ce nom.

« Le Souverain Pontife, écrit ce dernier, avait dicté : *aux Frères prêchant au pays de Toulouse* ; le notaire mit à la place : *aux Frères Prêcheurs*, etc... Le Pape s'en aperçut et dit : « Pourquoi avez-vous changé l'expression que j'avais indiquée ? — Très saint Père, répondit le notaire sans se troubler, le mot *prêchant* signifie sans doute l'acte de la prédication, mais celui de *Prêcheur* désigne à la fois et l'acte et l'office. » Le Seigneur apostolique se rendit à cette raison et les Frères de l'Ordre reçurent dès lors le titre de *Prêcheurs*.

Par un bref du 7 février suivant, Honorius confirma expressément la disposition de sa première bulle interdisant aux Frères de passer à une autre Religion, à moins qu'elle ne fût plus austère.

Pendant les quelques semaines écoulées entre l'arrivée de Dominique à Rome et la confirmation solennelle de son institut, le Saint avait exercé son zèle d'apôtre en enseignant dans les écoles publiques. A ses cours affluaient des foules, non seulement d'étudiants, mais de prêtres et de prélats. A la suite de la reconnaissance officielle de l'Ordre, Honorius III fit docteur et maître en Sacrée Théologie le bienheureux fondateur, et lui enjoignit de donner journellement une leçon aux gens de sa cour. Il érigea même cette fonction en office perpétuel, dont le titulaire, appelé *Maître du Sacré Palais*, n'a jamais cessé d'être un Frère Prêcheur. Cette charge est devenue une des plus honorables de la cour pontificale. Le Maître du Sacré Palais est le théologien du Pape, le censeur de tous les livres qui s'impriment ou s'introduisent à Rome. Lui seul a pouvoir d'élever au doctorat dans l'Université romaine et choisit ceux qui doivent prêcher devant le Saint-Père.

Dominique interpréta, la première année, dans le palais apostolique les Epîtres de saint Paul, et la seconde, le livre de l'Apocalypse. Au dire d'un auteur ancien, l'homme de Dieu écrivit son Commentaire sur S. Paul, « commentaire plein de science et de dévotion », aujourd'hui malheureusement perdu.

Outre l'approbation pontificale, le saint prédicateur reçut encore à cette époque comme une consécration céleste de sa vocation évangélique.

Un jour qu'il priait dans la basilique de Saint-Pierre pour la conservation et la dilatation de son Ordre, il eut un ravissement. Les glorieux apôtres Pierre et Paul lui apparurent, et lui présentèrent, le premier un bâton, le second un livre, en lui disant : « Va et prêche, car c'est pour cela que tu es élu. » En même temps il voyait ses Frères se répandre deux à deux par l'univers entier pour annoncer la parole de Dieu. Depuis ce jour, Dominique ne marcha plus que le bâton à la main, et portant constamment sur lui l'Evangile de saint Matthieu et les Epîtres de saint Paul. Il adopta aussi un sceau sur lequel était l'empreinte d'un Religieux ayant en main un bâton, et tout autour on lisait : *Sigillum Dominici magistri praedicationis*, « sceau de Dominique maître en prédication ».

Le bienheureux Père trouva également une douce consolation

dans la bienveillante amitié du cardinal Ugolin, évêque d'Ostie. Ce vénérable vieillard, qui devait, sous le nom de Grégoire IX, succéder à Honorius III, et inscrire Dominique et François d'Assise au catalogue des saints, aimait à recevoir dans son palais les deux serviteurs de Dieu. Une fois, raconte Thomas de Célano, un des premiers Frères Mineurs, les deux grands flambeaux de l'univers, Dominique et François, s'entretenaient suavement des choses divines avec le Seigneur d'Ostie. Tout à coup l'évêque émet cette réflexion : « Dans la primitive Eglise, les Pasteurs étaient pauvres et serviteurs dévoués des âmes, non par cupidité, mais par charité. Pourquoi ne ferions-nous pas de vos Frères des prélats et des pontifes ? Ils seront supérieurs aux autres par la doctrine et par l'exemple. » Là-dessus une lutte s'engage entre les deux Saints. Ils se pressent mutuellement de répondre, car chacun veut témoigner de la déférence à l'autre. Enfin l'humilité triomphe chez le B. François en l'empêchant de commencer ; elle triomphe également chez le B. Dominique, qui obéit par modestie et dit à l'évêque : « Seigneur, s'ils le comprennent, mes Frères doivent s'estimer en bonne place. Jamais, autant que je le pourrai, je ne souffrirai qu'ils acceptent la moindre dignité ecclésiastique. » Le B. François, à son tour, s'inclinant devant l'évêque : « Seigneur, dit-il, mes Frères sont appelés Frères Mineurs pour qu'ils n'aient pas la prétention de devenir plus grands, car leur vocation leur enseigne de se tenir à terre, et de suivre les traces de l'humilité du Sauveur. Si vous voulez qu'ils produisent dans l'Eglise des fruits plus abondants, ne changez pas leur vocation ; si même il le faut, ramenez-les malgré eux à l'humilité. Père, je vous en prie, de peur qu'ils ne deviennent d'autant plus orgueilleux qu'ils sont plus pauvres, ne permettez pas qu'ils s'élèvent à aucune prélature. » Le Seigneur d'Ostie fut très édifié de ces réponses, et rendit grâces à Dieu ; cependant il devait dans la suite confier la charge épiscopale à nombre de Frères Prêcheurs et Mineurs.

Dans la demeure du cardinal Ugolin, saint Dominique rencontra un jeune Italien, nommé Guillaume de Montferrat, lequel, plus tard devenu Frère, attesta, au procès de canonisation, l'impression produite sur son âme par la vue et les entretiens de l'homme de Dieu.

« Voilà environ seize ans que j'allai à Rome passer le Carême, et le Pape actuel, alors évêque d'Ostie, me reçut dans son palais. A cette même époque, Frère Dominique, le fondateur et premier maître de l'Ordre des Prêcheurs, se trouvait à la cour romaine et visitait

souvent le seigneur évêque. Cela me donna occasion de le connaître ; sa conversation me plut et je commençai à l'aimer. Bien des fois nous nous entretenîmes de notre propre salut et du salut du prochain. Il me semble n'avoir jamais conversé avec personne de plus religieux, bien que j'aie rencontré dans ma vie des hommes de très haute vertu. Nul ne m'a paru animé d'un si grand zèle pour le salut du genre humain. J'allai, la même année, étudier la théologie à Paris ; il était convenu entre nous qu'après deux années consacrées à cette étude, quand lui-même aurait achevé l'établissement de son Ordre, nous irions ensemble travailler à la conversion des païens de la Perse ou des contrées lointaines du Nord. »

Guillaume de Montferrat, en cela plus heureux que son Père Dominique, put réaliser ce rêve d'apostolat en pays infidèle, et y recueillir d'abondantes moissons.

Le Carême de 1217 terminé, le saint Patriarche songea à regagner le Languedoc ; mais, avant de quitter la Ville éternelle, il accomplit un grand acte. Comme chanoine d'Osma, il était lié déjà par les vœux de Religion : fondateur d'un Ordre plus austère, approuvé du Siège apostolique, ayant désormais à recevoir la profession de ceux qui s'engageraient sous la règle nouvelle, il commença par faire profession solennelle entre les mains du Pape, à titre de premier Frère Prêcheur.

X. — Grande fut la joie des Frères en revoyant leur Père bien-aimé, et en recevant de sa main, avec la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, les bulles de confirmation de leur cher Ordre ; mais profonde devint leur surprise, quand, ayant invoqué avec eux l'Esprit saint, Dominique leur déclara son intention de les disperser prochainement. Le comte de Montfort, l'évêque de Toulouse, l'archevêque de Narbonne, tous ceux qui s'intéressaient à l'œuvre naissante, s'opposaient à l'exécution d'un dessein en apparence prématuré. Mais lui de répondre avec une sérénité imperturbable : « Mes Seigneurs et mes Pères, ne me contredisez pas, je sais bien ce que je fais. »

Depuis son retour de Rome, il songeait sans cesse à sa vision de la basilique vaticane, et entendait à son oreille la parole des deux Apôtres : « Va et prêche, car c'est pour cela que tu es élu. » Un avertissement céleste lui avait été donné, en outre, sur la ruine prochaine du comte Simon. Il voyait en songe un grand et bel arbre dont les rameaux abritaient une multitude d'oiseaux. Tout à coup,

l'arbre fut renversé, et tous ceux qui habitaient sous son ombrage se dispersèrent. Déjà, en effet, les Toulousains s'agitaient contre leur seigneur ; peu après, ils l'expulsaient, et dès le mois de novembre de cette année 1217, Simon commençait ce long siège de Toulouse, au cours duquel il devait trouver la mort. En de telles conjonctures, c'était donc prudence pour les ouvriers évangéliques d'émigrer vers d'autres climats. Enfin, le serviteur de Dieu donnait de son dessein une raison d'un ordre supérieur : « Le grain fructifie, disait-il, quand on le sème ; il se corrompt lorsqu'il reste entassé. »

Prouille, qui de temps immémorial avait été un lieu de dévotion envers la B^{se} Vierge, était aussi le berceau de l'œuvre dominicaine. C'est à Prouille que le saint Patriarche avait fondé le monastère de ses filles et abrité ses premiers compagnons ; c'est à Prouille qu'il avait choisi la règle et tracé les Constitutions de son Ordre ; c'est de Prouille qu'il voulut envoyer ses fils par le monde à la conquête des âmes. Il les réunit donc dans l'antique sanctuaire pour célébrer l'Assomption de Marie. Une foule de pèlerins se pressaient sous les voûtes de l'édifice. Dominique offrit le sacrifice de la Messe, reçut la profession solennelle des Frères et leur commenta la parole du Sauveur à ses disciples : *Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature*. Puis s'adressant au peuple, il lui tint ce prophétique langage : « Depuis nombre d'années, je vous ai fait entendre de douces paroles. J'ai prêché, j'ai supplié, j'ai pleuré ; mais, selon le proverbe de mon pays : *là où ne vaut la bénédiction, vaudra le bâton*, voici que nous exciterons contre vous les princes et les prélats, et ceux-ci, hélas ! provoqueront contre cette terre les nations et les royaumes, et beaucoup périront par le glaive : les tours seront détruites, les murailles renversées, et vous, ô douleur ! serez réduits en servitude. C'est ainsi que vaudra le bâton, là où n'a pu prévaloir la douceur. » — « Et tout cela, s'écrie Etienne de Salagnac, nous l'avons vu et nous le voyons encore. »

Dans une réunion plus intime, Dominique voulut que les Frères se choisissent un abbé, auquel tous obéiraient et qui serait chargé du gouvernement suprême. Il se réservait toutefois à lui-même le droit de le surveiller et, au besoin, de le reprendre. L'intention du saint fondateur, en agissant ainsi, était de s'assurer le moyen de réaliser son rêve d'apostolat auprès des Sarrasins et des Cumans. Il espérait trouver le martyr dans ces contrées barbares ; et depuis quelque temps, il laissait croître sa barbe, à la façon des Orientaux. Les Frères

élurent Matthieu de France ; mais le titre d'abbé ne fut plus porté par aucun autre dans la suite ; car celui qui préside à l'Ordre entier s'appelle *Maître général*, et les prélats inférieurs reçoivent le titre de *Prieurs provinciaux* et *Prieurs conventuels*.

Ce résultat obtenu, le B. Père eut soin d'assigner à chacun son champ d'action. Fr. Noël et Guillaume Claret devaient rester au monastère de Prouille ; Fr. Thomas et Fr. Pierre Seila à Saint-Romain de Toulouse ; Dominique de Ségovie, Suéro Gomez, Michel de Uzero et Pierre de Madrid partiraient pour l'Espagne ; Fr. Etienne de Metz servirait de compagnon au Bienheureux dans ses voyages ; les sept autres enfin iraient à Paris, siège de la première Université du monde, « afin d'y fonder un couvent, de faire connaître l'Ordre, d'étudier et de prêcher ».

Munis de la bénédiction de leur Père, les nouveaux apôtres partirent à pied, sans argent, dénués de toutes ressources humaines. Des quatre Frères qui entrèrent en Espagne, Suéro Gomez et Pierre de Madrid furent si bien accueillis qu'ils purent aussitôt répandre la semence de la parole divine et produisirent des fruits abondants.

Il n'en fut pas ainsi de Frère Michel et de Frère Dominique : après plusieurs mois de labeurs stériles, ils allèrent rejoindre le saint Patriarche en Italie.

Les Frères destinés à la fondation de Paris se partagèrent en deux groupes. Le premier, formé du B. Mannès, de Michel de Fabra et du Frère convers Oderic, entra le 12 septembre dans la capitale. Le second groupe, comprenant l'abbé Matthieu de France, Bertrand de Garrigue, Laurent d'Angleterre et Jean de Navarre, n'arriva que trois semaines après. Au moment du départ, Dominique remit aux Frères les Lettres de confirmation du Souverain Pontife « afin de publier et dilater l'Ordre », et les exhorta chaleureusement à une confiance absolue : « Ne craignez rien, leur dit-il, tout vous réussira. Allez comme les disciples de Jésus-Christ, sans or ni argent. Confiez-vous dans le Seigneur, car, à qui craint Dieu rien ne manque. » Frère Jean de Navarre ne se laissa pas convaincre, et sollicita, au moins pour le voyage, un modeste viatique. Contristé du manque de foi de son enfant, le bienheureux Père se jette à ses pieds, il pleure, il le supplie : impuissant enfin à vaincre sa défiance, il lui fait remettre douze deniers.

Réunis à Paris dans les premiers jours d'octobre, les sept Frères Prêcheurs présentèrent à l'évêque, Pierre de Nemours, le « Privilège

pontifical » qui les recommandait, et louèrent une humble maison entre l'évêché et l'hôtel-Dieu. De la sorte, ils pouvaient aisément fréquenter les écoles du cloître Notre-Dame, exercer la charité à l'égard des pauvres et des malades, annoncer la parole de Dieu dans la chaire même de l'église cathédrale, au gré du seigneur Evêque.

Matthieu de France, supérieur de la petite communauté, avait suivi jadis, à la capitale, les cours universitaires ; il n'était donc point un inconnu. L'autorité de son nom, jointe à l'édification causée par la vue de Religieux pauvres et austères, attira l'attention sur les nouveaux venus et leur procura en peu de temps de généreuses vocations. Bientôt il fallut songer à une installation moins précaire : la Providence leur vint en aide pour cela.

Parmi les régents de la Faculté de Théologie s'en trouvait un, nommé Jean de Barastre, doyen de Saint-Quentin en Vermandois, et chapelain du roi Philippe-Auguste. Homme de foi et de bonnes œuvres, Maître Jean de Barastre venait de fonder, à la porte d'Orléans, par où l'on entrait à Paris en venant du centre de la France, un hospice destiné aux pauvres pèlerins, et placé sous le vocable de saint Jacques le Majeur, en si grand honneur à Compostelle. Ayant fait la connaissance des Frères Prêcheurs, il se sentit incliné vers eux, et leur abandonna les bâtiments de son hospice. Les Frères s'y établirent le 6 août 1218, dix mois après leur arrivée dans la capitale, mais ne furent mis définitivement en possession de l'immeuble que le 3 mai 1221, par un acte authentique, pour lequel intervint l'Université de Paris, en renonçant à certain droit qu'elle avait sur ce lieu. Quant au Fondateur, logé dans une maison voisine, il se réserva la première place au réfectoire, au chœur, au chapitre, quand il jugerait à propos d'y assister, et marqua sa sépulture dans l'église conventuelle, avec participation aux pieux suffrages de la communauté.

Telle fut l'origine du célèbre couvent de Saint-Jacques, « Ecole de science et de sainteté », qui, moins d'un demi-siècle après, renfermait dans sa vaste enceinte jusqu'à cinq cents Religieux, et entendait les accents d'un Albert le Grand, d'un Thomas d'Aquin, d'un Pierre de Tarentaise, plus tard Pape Innocent V.

Du titre de leur maison, les Frères Prêcheurs de Paris furent appelés *Jacobins* ; ce nom leur resta, passa même à tous les Dominicains français, malgré les réclamations des Chapitres et des Maîtres généraux du XIII^e siècle.

Dieu bénit les débuts de Saint-Jacques en lui envoyant, dès la pre-

mière année, de brillantes recrues, choisies pour la plupart parmi les étudiants universitaires.

L'un de ceux qui prirent l'habit à cette époque s'appelait Henri le Teutonique, et devait sa vocation aux circonstances suivantes. Il avait pour oncle un chevalier de Marbourg, qui l'avait élevé et pourvoyait à ses dépenses dans l'Université de Paris. Cet oncle étant mort lui apparut en songe et lui dit : « Prends la croix en expiation de mes fautes, et passe la mer. Quand tu seras de retour de Jérusalem, tu trouveras à Paris un Ordre nouveau, celui des Prêcheurs, et tu y entreras. Ne t'effraye pas de leur pauvreté ni de leur petit nombre ; car ils deviendront tout un peuple et ils se multiplieront, pour le salut de beaucoup d'âmes. » Henri prit la croix, et revenu à Paris, dans le temps que les Frères venaient de s'y établir, n'hésita pas à embrasser leur institut. Son oncle lui apparut peu après, et le remercia de l'avoir, par son secours, délivré du Purgatoire. Frère Henri de Marbourg, après avoir été successivement Lecteur au couvent de Cologne, premier Provincial de Terre Sainte, prédicateur renommé en Allemagne et à Paris, accompagna saint Louis à la croisade, et mourut au retour, en 1254.

D'après Gérard de Frachet, il racontait le trait suivant sur les commencements des Frères Prêcheurs à Paris.

« Deux Frères *itinérants* n'avaient encore rien mangé à trois heures de l'après-midi et ils se demandaient l'un à l'autre comment ils pourraient apaiser leur faim dans le pays pauvre et inconnu qu'ils traversaient. Pendant qu'ils tenaient ce discours, un homme en habits de voyageur se présenta à eux et leur dit : « De quoi vous entretenez-vous, hommes de peu de foi ? Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné surabondamment. Vous avez eu assez de foi pour tout sacrifier à Dieu, et maintenant avez-vous peur qu'il ne vous laisse sans nourriture ? Passez ce champ, et lorsque vous serez dans la vallée qui est au-dessous, vous rencontrerez un village ; vous entrerez dans l'église, et le prêtre de l'église vous offrira l'hospitalité ; alors surviendra un chevalier qui voudra vous avoir chez lui presque par force, et le patron de l'église, se jetant entre eux, emmènera le prêtre, le chevalier et vous dans sa maison, où il vous traitera magnifiquement. Ayez donc confiance dans le Seigneur, et excitez vos Frères à la confiance en lui. » A ces mots, il disparut, et tout se passa comme il l'avait annoncé. Les Frères, de retour à Paris, racontèrent ce qui était arrivé à Frère Henri et au petit nombre des pauvres Frères qui s'y trouvaient alors. »

XI. — Après la dispersion de ses enfants, le Bienheureux demeura quelque temps encore au pays de Toulouse. Le 11 septembre, nous le trouvons à Castelnaudary avec l'évêque Foulques ; ils réglaient à l'amiable un différend survenu entre les collecteurs de leurs dîmes respectives, exemptent de cet impôt les paroisses du diocèse qui ne compteront pas plus de sept familles, et choisissent des arbitres pour résoudre les difficultés qui pourraient naître à l'avenir.

Par un acte daté du 13 décembre, au siège de Toulouse, Simon de Montfort mande à ses sénéchaux de Carcassonne et d'Agen de protéger « comme ses biens propres les biens et maisons de son très cher frère le chanoine Dominique ». Mais alors le Saint n'était plus en Languedoc. Il avait, dans l'intervalle, admis parmi les siens Arnaud de Toulouse et Romée de Livia, fondateurs, l'année suivante, du couvent de Lyon, Raymond de Felgar ou du Fauga, fondateur du couvent de Montpellier, en 1220, et Ponce de Samatan, de celui de Bayonne vers 1221. Prenant ensuite congé de ses fils, il s'était mis en route pour Rome avec Etienne de Metz.

Suivant des traditions locales, consignées dans les archives publiques, Dominique visita en chemin Le Puy et Clermont, prêcha dans ces villes avec son succès habituel, et y posa les préliminaires des fondations effectuées trois ou quatre ans après. A Milan, les chanoines de Saint-Nazaire, le voyant vêtu comme eux du costume de clerc régulier, lui firent un accueil empressé, et à Bologne il fut reçu avec non moins d'égards par les chanoines de l'Ordre de Roncevaux, à l'hospice de Sainte-Marie de Mascarella.

D'après une relation conservée dans l'Ordre, le Bienheureux se rendit aussi à Venise dans les derniers mois de 1217, et y reçut du Doge et des membres de la Seigneurie un oratoire dédié alors à saint Daniel, et plus tard à saint Dominique lui-même, sur l'emplacement du couvent des SS. Jean et Paul, fondé en 1221. Il arriva enfin à Rome, au commencement de janvier, avec quatre recrues, les Frères Odon, Henri, Albert et Grégoire.

« Aussitôt, dit Thierry d'Apolda, le père et fondateur de la nouvelle Religion, le confesseur et prêtre de Jésus-Christ, Dominique, se mit avec ferveur à exercer l'office de la prédication pour lequel il avait été choisi de Dieu et institué par le Saint-Siège ; et il le fit dans le lieu même qui est le principal théâtre de l'autorité apostolique. La grâce était répandue sur ses lèvres, le Seigneur parlait par sa bouche. On était avide de l'entendre ; car ses discours ne consistaient point dans

les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans l'onction qui vient du cœur et la manifestation de la vertu d'en haut. Dieu coopérait avec lui et confirmait son enseignement par des prodiges. »

Cependant il fallait trouver un lieu convenable pour y asseoir un couvent. Au pied du mont Célius, en face des ruines imposantes des Thermes de Caracalla, s'élevait une antique église dédiée au Pape martyr saint Sixte II. Son corps y reposait avec ceux de cinq autres Papes. Près de la basilique, Innocent III avait fait commencer des bâtiments destinés à réunir sous une même règle des Religieuses vivant à Rome sans aucun lien de discipline. Dominique, ignorant ce dessein, sollicita d'Honorius III la permission d'installer ses Frères dans ce local : elle lui fut accordée. Sans perdre de temps, on s'occupa d'achever les constructions. Tandis qu'on y travaillait, un maçon visitant une crypte fut surpris par l'écroulement de la voûte et écrasé sous ses débris. Grande fut la consternation des Frères : « En quel état, se disaient-ils, l'âme de cet ouvrier a-t-elle paru devant son Juge ?... Et que va-t-on penser de notre Ordre, encore si nouveau ? » Dominique survient : il fait retirer le corps de dessous les décombres, il prie, et le défunt reprend la vie.

A quelques jours de là, le procureur du couvent, Jacques de Melle, contracta une grave maladie et fut réduit à l'extrémité. Les Frères entouraient sa couche, pour protéger de leurs prières la sortie de son âme, et se désolaient de la perte d'un homme d'autant plus utile à la communauté, que nul d'entre eux n'était connu comme lui dans Rome. Voyant la peine de ses fils, le B. Père leur commande de s'éloigner. Il ferme la porte, s'étend sur le corps du mourant, et, nouvel Elisée, retient la vie prête à s'échapper de ses membres. Il appelle ensuite les Frères, et prenant Frère Jacques par la main, le leur présente sain et sauf.

On vivait à Saint-Sixte d'aumônes quotidiennes recueillies dans la matinée, et, parce que l'Ordre était encore ignoré, bien souvent le nécessaire faisait défaut. Un jour, vers l'heure du repas, Jacques de Melle vint avertir le serviteur de Dieu qu'il n'y avait dans la maison que deux ou trois pains. Dominique, à cette nouvelle, parut ravi : il ordonna au Procureur de partager ce peu en quarante portions, selon le personnel de la communauté, et de faire sonner le repas. En entrant au réfectoire, chacun trouva à sa place une bouchée de pain ; on récita les prières de la bénédiction avec plus de joie encore que de cou-

tume et l'on s'assit. Un instant après, apparurent deux jeunes hommes semblables d'aspect, et s'avançant jusqu'à la table où était Dominique, y déposèrent en silence des pains qu'ils avaient apportés dans des linges blancs suspendus à leur cou.

Pareil miracle se renouvela plus tard devant une centaine de témoins. Le B. Dominique avait, un jour, commandé à Frère Jean de Calabre et à Frère Albert de Rome d'aller quêter par la ville. Mais ils s'y employèrent inutilement depuis le matin jusqu'à neuf heures, et revinrent tristement à la maison. Déjà ils atteignaient l'église de Sainte-Anastasie, quand une femme très dévouée à l'Ordre les rencontra, et leur remit un pain, en disant : « Je ne veux pas que vous retourniez tout à fait à vide. » Ils furent accostés plus loin par un mendiant de bonne façon qui leur demanda l'aumône. Les Frères s'en excusèrent, parce qu'ils n'avaient rien pour eux-mêmes. Mais le pauvre insistant, ils se dirent l'un à l'autre : « Que ferons-nous d'un pain ? donnons-le-lui pour l'amour de Dieu. » Ils donnèrent donc le pain, et perdirent aussitôt le mendiant de vue. Or, comme ils rentraient au couvent, le pieux Père à qui le Saint-Esprit avait tout révélé, vint à leur rencontre et leur dit d'un air joyeux : « Enfants, vous n'avez rien ? — Non, Père, » répondirent-ils, et ils lui racontèrent ce qui était arrivé, et comment ils avaient donné leur unique pain à un indigent. Dominique leur dit : « C'était un Ange du Seigneur ; le Seigneur saura bien nourrir les siens ; allons prier. » Là-dessus il entra dans l'église, et, en étant sorti au bout de quelque temps, il dit aux Frères d'appeler les Religieux au réfectoire. Et eux de répondre : « Mais, Père saint, comment voulez-vous que nous les appelions, puisqu'il n'y a rien à leur servir ? » Et ils tardaient exprès d'accomplir l'ordre donné. C'est pourquoi le B. Père fit venir Fr. Roger, le cellerier, et lui commanda de rassembler les Frères pour le dîner, parce que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins. On couvrit donc les tables ; on posa les coupes, et à un signal donné, toute la communauté entra au réfectoire. Dominique prononça la bénédiction, et tout le monde s'étant assis, Frère Henri de Rome commença la lecture. Cependant le serviteur de Dieu priait, les mains jointes sur la table : tout à coup, selon qu'il l'avait promis par l'inspiration de l'Esprit saint, deux beaux jeunes hommes, ministres de la divine Providence, apparurent au milieu du réfectoire, portant des pains dans deux nappes bien blanches qui leur pendaient de l'épaule devant et derrière. »

Ils commencèrent la distribution par les rangs inférieurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et mirent devant chaque Frère un pain entier d'une admirable beauté. Puis, lorsqu'ils furent parvenus jusqu'au bienheureux Dominique, et qu'ils eurent mis semblablement devant lui un pain entier, ils inclinèrent la tête et disparurent, sans qu'on ait jamais su où ils allaient ni d'où ils venaient. Le bienheureux Dominique dit alors : « Mes Frères, mangez le pain que le Seigneur vous a envoyé. » Puis aux Frères servants : « Versez du vin. » Ceux-ci répondirent : « Père saint, mais il n'y en a pas. » Alors le bienheureux Patriarche, plein de l'esprit de prophétie, leur dit : « Allez au muid, et versez aux Frères le vin que le Seigneur leur a envoyé. » Ils y allèrent, en effet, et trouvèrent le muid plein jusqu'au bord d'un vin excellent qu'ils s'empressèrent d'apporter. Et le bienheureux Dominique dit : « Buvez, mes Frères, du vin que le Seigneur vous a envoyé. » Ils mangèrent donc et burent tant qu'il leur plut ce jour-là, le lendemain et le surlendemain. Mais après le repas du troisième jour, il fit donner aux pauvres tout ce qui restait du pain et du vin, et ne voulut pas qu'on en conservât davantage à la maison. Pendant ces trois jours, personne n'était allé demander l'aumône, parce que le Seigneur avait fourni du pain et du vin en abondance. Le bienheureux Père fit ensuite un très beau sermon aux Frères, pour les avertir de ne jamais se défier de la divine Providence, même dans la plus grande pénurie.

Frère Henri, le lecteur de table dont il est question au récit précédent, était un jeune Romain fort beau, noble de naissance, et de mœurs plus nobles encore. Ses parents, outrés de dépit, voulurent l'arracher de l'Ordre. Instruit de la chose, le saint Patriarche, par prudence, lui donna des compagnons pour le conduire en un autre lieu. Frère Henri, sortant par la voie Nomentane, venait de traverser l'Anio, aujourd'hui le Teverone, affluent du Tibre, quand ses proches, à sa poursuite, parurent sur la rive opposée. Le novice se recommanda aussitôt à Dieu, par les mérites du bienheureux Dominique, et voici qu'à l'instant la rivière se mit à grossir, et les cavaliers, dans l'impossibilité de passer le gué, s'en retournèrent, laissant le jeune homme en paix. Celui-ci, les voyant partis, se décide à regagner Saint-Sixte, et l'eau du torrent s'abaisse pour lui livrer passage.

Un jour, le Bienheureux, éclairé d'une lumière céleste, annonça aux Frères réunis en Chapitre que deux d'entre eux mourraient corporelle-

ment, et deux autres spirituellement. La réalité suivit de près la prophétie. Frère Grégoire, homme d'une grande beauté et d'une grâce parfaite, mourut le premier, réconforté par les sacrements de l'Eglise ; trois jours après, Frère Albert, celui que le saint Fondateur avait envoyé quêter avec un autre Frère et qui avait donné à l'Ange son unique pain, s'en alla de ce monde, lui aussi pieusement muni des secours spirituels. Deux autres enfin sortirent de l'Ordre, pour mener dans le siècle une vie misérable.

Vers ce temps-là arrivèrent à Saint-Sixte Frères Dominique de Ségovie et Michel de Uzero, revenant d'Espagne sans y avoir rien fait ; puis Laurent d'Angleterre et Jean de Navarre, députés par Matthieu de France pour informer Dominique des difficultés que lui et ses compagnons rencontraient à Paris, auprès de certains dignitaires ecclésiastiques. L'exposé de cette situation donna lieu, sans doute, aux Lettres délivrées par le Pape, le 11 février 1218, et dont voici la traduction :

« Honorius, évêque et serviteur des serviteurs de Dieu, à ses vénérables Frères, Archevêques et Evêques, et à ses très chers fils, les Abbés, Prieurs et autres prélats auxquels ces Lettres parviendront, salut et bénédiction apostolique.

« Si vous avez la dévotion d'aimer et d'honorer les personnes religieuses, vous accepterez une œuvre chère au Dieu dont il est vrai de dire que Le servir c'est régner, et qui déclare fait à Lui-même ce que l'on fait au moindre des siens. C'est pourquoi Nous vous en prions, Nous vous y exhortons, Nous vous l'ordonnons même par ces Lettres apostoliques ; accueillez favorablement, par égard pour Nous et pour le Saint-Siège apostolique, les Frères de l'Ordre des Prêcheurs, dont Nous estimons le ministère utile et la religion agréable à Dieu. Assistez-les dans leurs nécessités, favorisez leurs louables entreprises : ils annoncent la parole de Dieu gratuitement et avec fidélité ; ils se vouent au salut des âmes, et arborant la bannière de la pauvreté, ils suivent le Seigneur uniquement.

« Agréez Nos prières, exécutez Nos ordres de telle manière qu'au jour du suprême jugement, placés à la droite avec les élus, vous jouissiez du royaume éternel et n'entendiez jamais la sentence de damnation portée contre les réprouvés, que le Seigneur, se tenant

lui-même pour méprisé, vouera pour un tel mépris aux flammes éternelles.

« Donné au Latran, le III des Ides de février, — 11 février — la seconde année de Notre Pontificat. »

Le 30 mars de la même année, Honorius octroya une nouvelle bulle, identique dans la forme à la Bulle solennelle de 1216, sauf qu'elle s'adressait, non plus aux Religieux de Saint-Romain de Toulouse, mais « au Prieur et aux Frères présents et futurs du couvent de Prouille ». Comme la première, cette bulle était souscrite par dix-huit cardinaux, les mêmes que précédemment, à l'exception de deux. C'est ainsi que Dieu affermissait de plus en plus l'œuvre de saint Dominique, en même temps qu'il accréditait son serviteur auprès des peuples par d'éclatants miracles. Le suivant est un des plus célèbres.

Un jour que Dominique prêchait à Saint-Marc, une noble dame, nommée Gutadona, veuve, n'ayant qu'un fils gravement malade, quitta tout néanmoins, pour aller entendre le sermon. Au retour, elle trouva son enfant sans vie. Comprimant sa douleur et se confiant dans la puissance de Dieu et les mérites du B. Dominique, elle prit une servante pour porter le petit défunt et courut à Saint-Sixte. L'homme de Dieu se tenait à la porte du Chapitre, en dehors de la clôture, debout et semblant attendre quelqu'un. Dès qu'elle l'aperçoit, la pauvre mère va droit à lui, dépose à terre le corps glacé, et, se prosternant, supplie le Saint par ses larmes de lui rendre son fils. Dominique, plein de compassion, s'éloigne quelque peu pour prier ; il revient ensuite, fait le signe de la croix sur le mort, lui prend la main, et le présente sain et sauf à sa mère, en défendant à celle-ci de divulguer ce qui s'était passé. Mais la nouvelle s'en répandit dans Rome et parvint jusqu'aux oreilles du Souverain Pontife. Honorius voulait qu'on publiât le miracle du haut de la chaire dans toutes les églises. Dominique s'y opposa en menaçant, si la chose se faisait, de s'en aller chez les infidèles et de ne plus jamais reparaitre à Rome. Du moins se vit-il entouré d'une vénération universelle. L'affection du Pape et des cardinaux, déjà grande à son égard, s'accrut bien plus encore ; les seigneurs et les gens du peuple le suivaient dans les rues comme un ange du ciel. On s'estimait heureux de le toucher, on lui coupait des morceaux de sa chape, en sorte qu'elle ne lui venait plus qu'aux genoux, et quand les Frères voulaient empêcher ces démonstrations enthousiastes : « Laissez-les faire, disait le Saint, puisque c'est leur dévotion. »

Au printemps de 1218, arriva dans la Ville éternelle l'évêque d'Orléans, Manassès, accompagné de Réginald, doyen de sa Collégiale de Saint-Aignan. Le prélat se proposait, après avoir vénéré le tombeau du Prince des Apôtres et réglé certaines affaires à la cour romaine, d'aller en Palestine accomplir un vœu.

Réginald, dont on ne connaît point d'une manière positive le pays natal, après avoir pris le titre de docteur à l'Université de Paris, y avait enseigné le droit canonique pendant cinq ans, avec un succès prodigieux.

En 1212, le suffrage des chanoines d'Orléans, avec la sanction du roi de France, l'avait appelé à occuper le siège décanal de Saint-Aignan. Homme d'un mérite supérieur, renommé pour sa science et la pureté de ses mœurs, il avait conçu en secret le désir de quitter sa haute fortune pour se donner à Dieu et à la prédication de l'Evangile; mais il ne savait encore de quelle manière exécuter ce dessein. Dans un entretien confidentiel, il s'en ouvrit avec un cardinal, qui lui dit : « Justement, il vient de s'établir un Ordre qui a pour but de joindre la pauvreté volontaire à l'office de la prédication; et le fondateur se trouve actuellement à Rome, annonçant la parole de Dieu. »

Ravi de cette déclaration, Maître Réginald s'empressa de chercher le bienheureux Dominique et lui confia les secrets de son âme. La vue du Saint et la grâce de sa conversation le séduisirent et le déterminèrent à prendre aussitôt l'habit de l'Ordre. Mais l'adversité, qui est l'épreuve de tous les saints projets, s'attaqua au sien. Réginald tomba gravement malade, et les médecins désespérèrent de le sauver. Dominique, au comble de l'affliction, se tourna vers la Miséricorde divine, la suppliant, ainsi que lui-même plus tard le dit aux Frères, de lui accorder au moins pour un peu de temps un fils qui était plutôt conçu que né.

A un moment que le malade, dévoré par une fièvre brûlante, ne dormait pas, la Reine du ciel, entourée de deux vierges d'une merveilleuse beauté, lui apparut et lui dit : « Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai. » Tandis qu'il délibérait en lui-même, une des vierges lui suggéra de ne rien demander, mais de s'en rapporter au bon plaisir de la Mère de Dieu. Celle-ci alors, étendant sa main virginale, lui fit avec un baume céleste une onction sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, en prononçant une formule appropriée à chacune. Les paroles suivantes ont seules été conservées. Pour l'onction des reins : « Que tes reins soient ceints du cordon de

la chasteté. » Elle dit à celle des pieds : « J'oins tes pieds pour les préparer à prêcher la paix. » Puis lui montrant le vêtement, tel que les Frères Prêcheurs le portent aujourd'hui : « Voici, dit-elle, l'habit de ton Ordre. » La vision disparut, et Réginald se trouva guéri.

Cependant, le saint Patriarche avait été surnaturellement instruit d'une faveur due, en réalité, à ses mérites.

Trois jours après, Réginald étant assis avec le bienheureux Père et un Religieux hospitalier de Saint-Jean, la Vierge Marie renouvela sur lui la miraculeuse onction, et pour jamais éteignit en son corps, non seulement les ardeurs de la fièvre, mais tout mouvement de la concupiscence. Revenu à la santé, il fit aussitôt profession, entre les mains de saint Dominique, et muni de sa permission, partit pour la Terre-Sainte en compagnie de l'évêque Manassès.

La présentation de « l'habit de l'Ordre », dans lequel un long scapulaire de laine blanche remplaçait le surplis de lin porté sur la tunique par les chanoines réguliers, fut un événement considérable dans l'histoire des Frères Prêcheurs. A la suite de la céleste vision, le saint fondateur et ses fils quittèrent le surplis pour prendre le scapulaire comme habit distinctif de l'Ordre; néanmoins, par-dessus leurs vêtements blancs, ils gardèrent la chape et le capuce de laine noire : double couleur, emblème de pureté et de pénitence.

Les auteurs dominicains du XIII^e siècle sont unanimes pour voir dans le don du scapulaire une faveur insigne accordée à tous les Frères Prêcheurs par Celle que plusieurs d'entre eux nomment *Ordinis Vestitaria*, la « Vestiaire » de l'Ordre. « Par une marque de tendresse spéciale et un privilège de grâce singulière, écrit Thierry d'Apolda, la Vierge Mère a revêtu les fils de cet Ordre sacré des livrées d'un habit très précieux, et les a, de préférence aux autres, ornés d'un costume particulier. Eux qui portaient le vêtement des chanoines réguliers se glorifient maintenant d'avoir reçu d'en haut les insignes inappréciables de l'auguste Mère de Dieu. Qui, en effet, parmi les saints, hormis le Saint des saints, a mérité jamais d'être honoré d'un vêtement offert par la Reine du ciel? Garde donc, Frère très cher, garde avec un soin jaloux cet habit royal et virginal dont tu es revêtu; qu'il reste pur en tout temps, pour que tu aies la blancheur de la chasteté dans ton corps, la lumière de la vérité dans tes œuvres et l'éclat de la sincérité dans ton cœur. »

XII. — Pendant que s'accomplissait à Rome cet événement extraordinaire, saint Dominique prenait possession de Bologne par plusieurs de ses enfants. Cette ville avait une Université rivale de celle de Paris, renommée principalement pour l'enseignement du Droit, de même que la capitale de la France l'était pour la Théologie. Avec une perspicacité vraiment surnaturelle, le bienheureux fondateur avait pressenti qu'à Bologne, comme à Paris, son Ordre trouverait à s'alimenter parmi les professeurs distingués et les étudiants nombreux qu'attiraient ces foyers des sciences divines et humaines. Il y envoya d'abord Jean de Navarre, un certain Frère Bertrand et Frère Ricard, déjà vieux, ayant l'autorité de Prieur ; Frère Christian arriva ensuite avec un Convers ; plus tard enfin les rejoignirent Michel de Uzero et Dominique de Ségovie.

Les trois premiers partirent de Rome emportant des Lettres d'Honorius III, à la date du 26 avril, pour les accréditer auprès de l'évêque de Bologne. Ils reçurent une hospitalité toute fraternelle des chanoines de Roncevaux, qui cédèrent aux nouveaux venus leur asile de Sainte-Marie de Mascarella, avec l'église de même vocable.

Les débuts de la fondation furent très laborieux ; les Frères eurent à endurer dans ce lieu les angoisses de la plus extrême pauvreté. L'arrivée de saint Dominique pour les fêtes de la Toussaint fit luire un rayon de soleil à travers l'obscurité de leur ciel, et Dieu, en considération de son serviteur, renouvela pour les Frères de Bologne la multiplication des pains opérée à Saint-Sixte. La table du réfectoire où s'accomplit le prodige se conserve dans l'église paroissiale de Mascarella ; une peinture du xv^e siècle, en partie effacée, y représente saint Dominique, la main levée pour bénir, six Religieux assis à ses côtés, et deux Anges debout en fonction de serviteurs.

Avant de quitter ses fils, pour se rendre alors en Espagne, le bienheureux Père promit d'envoyer à leur aide Frère Réginald, qui revenait de Palestine.

Réginald, précédé de sa réputation de docteur de Paris, et d'ancien doyen de la Collégiale d'Orléans, arriva à Bologne le 21 décembre, fête de l'apôtre saint Thomas, et se mit aussitôt à prêcher. « Sa parole ardente embrasait, comme une torche enflammée, quiconque l'entendait ; il ne se trouvait pas de cœur assez dur pour se soustraire à sa chaleur. Bologne tout entière était en feu, parce qu'un nouvel Elie semblait y être apparu (1). »

(1) Thierry d'Apolda.

Les membres de l'Université furent des premiers à subir l'ascendant irrésistible du Bienheureux : en quelques jours, plusieurs d'entre eux vinrent frapper à la porte de la Mascarella, pour embrasser la vie pauvre et austère qu'on y menait.

Nous ne voulons pas répéter tout au long ce qui a été dit dans la Biographie du B. Réginald (1) ; nous nous bornerons donc à un récit succinct des merveilles réalisées au couvent de Bologne sous le gouvernement de cet homme de Dieu.

Une de ses premières conquêtes fut Fr. Monéta, Maître ès arts dont la renommée s'étendait dans toute la Lombardie. Entraîné par ses disciples à la prédication de Réginald, le jour de saint Etienne, 26 décembre, ce docteur arriva au seuil de la cathédrale dans le moment que l'orateur, commentant les paroles du premier martyr, s'écriait : « Je vois les cieux ouverts ! Oui, les cieux sont ouverts à qui veut en franchir l'entrée. Frères bien-aimés, que tardez-vous ? Les cieux vous sont ouverts ! » A l'issue du sermon, Maître Monéta va trouver Réginald et se donne à lui. Cependant, retenu par des engagements très graves, il ne put quitter définitivement le siècle qu'un an après. Du moins, dans l'intervalle, amena-t-il à l'Ordre de nombreux sujets, et « chaque fois que l'un d'eux prenait l'habit, c'était pour lui comme s'il renouvelait sa profession (2). »

Les autres recrues principales de cette époque furent Clair de Sesto, Paul de Venise et Frugère de Penne. Frère Clair, originaire de Sesto, bourgade voisine de Bologne, avait enseigné les arts libéraux et le droit canon ; il devint Provincial de la Province romaine, pénitencier et chapelain du Pape.

Paul de Venise fit profession entre les mains de Réginald, le deuxième dimanche de Carême 1219, ainsi que le porte sa déposition de 1233. Fr. Frugère, né à Penne, dans la Marche d'Ancône, entra au couvent de la Mascarella, en même temps que Paul de Venise. Tous deux jouirent de la familiarité du bienheureux Patriarche, et l'accompagnèrent dans ses courses apostoliques à travers la haute Italie.

A ces trois Frères il convient d'ajouter le B. Guala, dont le nom est mentionné à l'occasion d'une vêtue célèbre qui eut lieu peu après.

Saint Dominique, en envoyant Réginald à Bologne, l'avait institué

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 12 février.

(2) *Vies des Frères*.

son Vicaire, avec plein pouvoir pour tout ce que demanderait le développement de la fondation. En fort peu de temps, l'habitation de la Mascarella était devenue absolument insuffisante. A la prière du cardinal Ugolin, alors présent à Bologne comme légat du Saint-Siège, l'évêque Henri de Fratta abandonna aux Frères Prêcheurs l'église de Saint-Nicolas des Vignes, située près des fossés, à l'intérieur de l'enceinte. Le recteur de la dite église, Rodolphe de Faenza, « homme de très grande dévotion, résigna son bénéfice pour l'amour de l'Ordre, et revêtit lui-même l'habit dominicain (1) ».

Restait à vaincre la résistance opiniâtre de la puissante famille des Carbonèsi, qui avait droit de patronage sur l'église, et qui possédait les terrains adjacents; ce fut la « gracieuse et aimable » Diane d'Andalò, fille spirituelle du B. Réginald, qui remporta cette victoire, et obtint de son père et de son aïeul la cession désirée.

Bien avant l'arrivée des Frères à Saint-Nicolas, l'endroit qu'ils devaient occuper dans la suite avait été signalé, disait-on, par des harmonies célestes et des apparitions de splendeurs. Une humble femme priait souvent à genoux, le visage tourné vers une certaine vigne, et comme on la traitait de folle : « C'est vous, répondait-elle, qui êtes des insensés. Si vous saviez quels hommes habiteront ce lieu et les grandes choses qu'ils y feront, vous adoreriez avec moi le Seigneur, car l'univers entier sera illuminé par eux. »

De son côté, Frère Clair se rappelait qu'en son enfance il avait entendu son père lui dire, en passant près de ces vignes : « Mon fils, on a fréquemment entendu ici des chants angéliques, c'est assurément d'un grand présage. » Et comme l'enfant faisait observer que ce pouvait bien être les chants des moines d'une abbaye voisine : « Non, non, mon fils, reprit le père, autre est la voix des anges, autre celle des hommes. »

Cependant, sous la direction de Frère Rodolphe, institué Procureur de la communauté, les murs d'un vaste couvent ne tardèrent pas à s'élever. Les Frères s'y installent et de nouveaux postulants arrivent. L'un d'eux se présente à la suite d'un songe symbolique dans lequel il s'est vu, pendant un orage, repoussé de trois hôtelleries ayant nom la Justice, la Vérité et la Paix. La Miséricorde enfin l'accueille, et lui conseille d'aller à Saint-Nicolas, séjour des Frères Prêcheurs, où il

(1) *Vies des Frères.*

trouvera « l'étable de la pénitence, la crèche de la continence, l'herbe de la doctrine, l'âne de la simplicité avec le bœuf de la discrétion, Marie qui l'illuminera, Joseph qui le perfectionnera, et Jésus qui le sauvera ».

Tancrede, chevalier à la cour de l'empereur Frédéric, était de passage à Bologne. « Viens dans mon Ordre », lui dit la Vierge Marie pendant qu'il dormait. En même temps lui apparurent deux Frères Prêcheurs, dont l'un, vieillard vénérable, lui adresse ces mots : « Tu implores la Vierge bienheureuse; viens à nous et tu seras sauvé. » Le lendemain, le chevalier veut entendre la messe; on le conduit à une église qui se trouve être Saint-Nicolas. Bientôt deux Religieux s'offrent à sa vue, et dans l'un, Prieur du couvent, Tancrede reconnaît le vieillard de sa vision. Il règle aussitôt ses affaires temporelles et entre dans l'Ordre.

« Il existait alors parmi les Frères, dit Thiery d'Apolda, une grande ferveur pour toute œuvre de vertu, une suavité de dévotion exquise, une vigilance continuelle à l'oraison, un zèle ardent pour la confession des fidèles et la prédication, une observance ponctuelle de la règle, une rigueur sévère dans la répression des fautes, en sorte qu'une infraction légère n'admettait pas de légère pénitence. »

Un Frère convers avait accepté sans permission une étoffe grossière. Réginald la fait brûler sous le cloître comme un objet maudit, et ordonne au coupable de se préparer à recevoir la discipline. Le Frère s'y refuse. Réginald le fait dépouiller de force, et après une prière émue, lui frappe les épaules si rudement que tous les Frères ne peuvent retenir leurs larmes. Le patient se relève et dit : « Père, je vous rends grâce; vous avez vraiment chassé le démon : j'ai senti comme un serpent s'échapper hors de moi. » Et il devint un très fervent Religieux.

A une époque où l'Ordre n'était encore qu'à l'état de petit troupeau, une tentation violente surgit dans le couvent de Bologne. Plusieurs Frères, trompés par l'esprit de défiance, se demandaient mutuellement à quels Ordres ils pourraient passer. Déjà même deux d'entre eux avaient obtenu du légat apostolique des Lettres pour entrer dans un monastère de Cîteaux. Tandis que Réginald donnait lecture des fatales Lettres, au milieu de la consternation générale, on voit entrer, seul et comme hors de lui-même, Maître Roland de Crémone, professeur éminent de philosophie à l'Université bolonaise,

lequel, sans autre préambule, demande l'habit de l'Ordre. Le bienheureux supérieur ôte son propre scapulaire pour l'en revêtir ; Frère Guala, sacristain, sonne la petite cloche du couvent : une foule immense envahit l'église ; les Frères peuvent à peine terminer le chant du *Veni Creator*, tant leur émotion est grande. Soudain toutes les tentations s'évanouissent, les deux Religieux disposés à partir s'élançant dans l'assemblée, confessent leur faute, déclarent renoncer au privilège par eux obtenu et font profession de persévérance jusqu'à la mort.

La nuit suivante, le Seigneur Jésus, entouré de sa divine Mère et de saint Nicolas, apparut à Frère Rodolphe, qui avait été plus attristé que d'autres, du découragement des Frères. Le saint évêque lui posa la main sur la tête en disant : « Frère, ne crains rien ; tout va bien pour ton Ordre et pour toi, car Notre-Dame a soin de vous. » Et à l'instant, Rodolphe aperçoit sur la rivière qui coule au bas de la ville un vaisseau rempli de Frères Prêcheurs : « Vois-tu ces Frères ? ajoute saint Nicolas, ne crains donc pas ; ils sont si nombreux qu'ils rempliront le monde entier. »

XIII. — Au milieu des travaux qui l'occupaient à Rome, pendant l'année 1218, saint Dominique tournait souvent ses regards vers la France et l'Espagne, et désirait connaître par lui-même les œuvres que ses fils y opéraient. Dans ce but, il quitta la Ville éternelle, à l'automne, emmenant un ou deux Religieux de son Ordre, et un Frère Mineur, du nom d'Albert, originaire de la Marche d'Ancône.

Divers incidents marquèrent le voyage. Un chien ayant déchiré à belles dents la tunique du Frère Albert, le Bienheureux en rapprocha les morceaux, et les colla d'un peu de boue. Quand le limon se fut desséché, le Frère eut l'idée de secouer sa robe ; elle n'offrait plus trace de déchirure.

Dans une hôtellerie de la frontière lombarde, on ne servit que du gras. Dominique et les siens le refusèrent, se contentant de pain et de vin. L'hôtesse, attribuant ce refus à l'avarice, s'emporta contre eux en invectives et en injures. Vainement Dominique essayait-il de la calmer. Cette femme continuant à vociférer, au grand scandale des assistants, il lui dit enfin avec douceur : « Ma fille, pour que vous appreniez à recevoir charitablement les serviteurs de Dieu, je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous imposer silence. » A l'instant la

malheureuse devint muette. Quand saint Dominique repassa huit mois plus tard, elle le reconnut et se jeta à ses pieds, lui demandant grâce par ses larmes. Après une courte prière, l'homme de Dieu fit le signe de la croix sur les lèvres de la suppliante, et sa langue se délia.

Sans perdre de temps, le Bienheureux franchit les Alpes, traversa la Provence, et dès la fin de novembre, il se trouvait dans son cher monastère de Prouille. Aussitôt il annonça son intention de fonder un couvent à Lyon. En choisissant alors cette ville de préférence à d'autres, il avait songé que Lyon était le berceau de Pierre Valdo, père de la secte vaudoise, et que les Frères Prêcheurs ont pour mission spéciale d'extirper l'hérésie perverse, de prêcher la foi et d'inculquer les bonnes mœurs.

Dominique chargea de la fondation Frère Arnaud de Toulouse, et Frère Romée de Livia : le premier, homme d'action et de lutte, que rien ne rebutait à cause de son inaltérable confiance en Dieu ; le second, humble et doux, simple et affable, d'une dévotion singulière pour la Reine des cieux. Empressés d'obéir, et emportant avec eux une copie des Lettres pontificales destinées à accréditer les Frères auprès des évêques dans les diocèses desquels ils s'établiraient, les deux fondateurs se mirent en marche, et arrivèrent à Lyon dans le courant de décembre. Ils s'établirent modestement sur une des pentes de la colline de Fourvière, au lieu appelé aujourd'hui le Gourguillon. Près de là se trouvait l'ancien amphithéâtre rougi du sang de tant de chrétiens, et plus haut la basilique, alors récente, érigée en l'honneur de la Sainte Vierge et du pontife martyr, Thomas de Cantorbéry.

Pendant ce temps, saint Dominique entra en Espagne par la voie de Roncevaux, Pampelune, Burgos. Cette dernière ville étant la résidence de la cour de Castille, le Bienheureux s'y arrêta pour présenter au jeune roi, Ferdinand III le Saint, et à sa mère, la reine Bérengère, la Bulle pontificale qui approuvait l'Ordre des Prêcheurs. Cette scène est sculptée dans un bas-relief de la cathédrale de Burgos, monument du XIII^e siècle.

L'histoire ne dit pas si, en quittant Burgos, Dominique alla visiter Caleruega, Silos, La Vid, lieux bénis, pleins des souvenirs de son enfance, et Gumiel d'Izan, où dormaient dans la mort, à côté l'un de l'autre, sa mère, la B^{se} Jeanne d'Aza, et son père, don Félix de Guzman : il est difficile de penser que son âme, si aimante, ait refusé un

filial hommage aux cendres de ses parents vénérés. Quoi qu'il en soit, l'homme de Dieu se trouvait certainement à Ségovie quelques jours avant Noël. Le peuple était dans une désolation extrême : depuis plusieurs mois la pluie ne tombait pas, et les laboureurs n'avaient encore pu faire leurs semailles. Or, le Bienheureux, prêchant en plein air devant une grande multitude réunie pour un pèlerinage de pénitence, s'écria après son exorde : « Mes Frères, ayez confiance ; aujourd'hui même, le Seigneur vous enverra une pluie abondante, qui changera votre tristesse en joie. » Il n'y avait pourtant nulle apparence de pluie ; le ciel était serein, et le soleil brillait de tout son éclat. Peu à peu les nuâges s'amoncelèrent, et une pluie subite dispersa la foule.

Une autre fois, en un jour de fête, le serviteur du Christ prêchait sur la place publique, devant le Conseil de la cité. Arrive un message royal. On en prend connaissance, puis Dominique poursuit ainsi : « Vous venez d'entendre les ordres d'un roi terrestre et mortel, écoutez maintenant les volontés du roi immortel des cieux. » Là-dessus un gentilhomme dit à haute voix : « Ce parleur va-t-il nous tenir ici tout le jour, sans nous laisser aller dîner ? » Et tournant bride, il se dirige vers sa demeure. « Vous vous en allez, reprend le Saint. Eh bien ! sachez-le, avant un an, le cheval qui vous porte aura perdu son cavalier, et vous-même, en fuyant vers le château que vous avez fait si bien bâtir, périrez sans pouvoir l'atteindre. » La prédiction s'accomplit à la lettre : l'année n'était pas écoulée que ce même seigneur, poursuivi par ses ennemis, fut tué misérablement avec son fils et un autre parent, sur la place où Dominique avait prononcé sa sentence.

Il n'y avait pas encore de couvent de l'Ordre à Ségovie, et le serviteur de Dieu logeait chez une pieuse femme du peuple. Un jour il déposa sa chemise de grosse laine pour revêtir un tissu de crin rude et piquant. Son hôtesse recueillit avec dévotion la tunique de laine et la serra dans un coffre de bois, contenant ses plus chers trésors. A quelque temps de là, en son absence, le feu prit dans la chambre et consuma tous les meubles, hormis le coffre, qui ne fut pas même noirci par la fumée. La femme, à son retour, reconnut le miracle, et en rendit grâces à Dieu, et à son hôte, le B. Dominique. Plus tard, elle donna la tunique aux Frères Prêcheurs de la ville, à l'exception des manches, qu'elle se réserva. La précieuse relique est aujourd'hui la propriété des Bernardines de Valladolid.

Dans le flanc d'une colline, au nord de Ségovie, le saint Patriarche avait découvert une caverne propre au recueillement et à la pénitence. Il y passait des nuits en prières, et s'y flagellait avec tant de rigueur que les parois de la grotte gardèrent pendant des siècles la trace de son sang. « C'était sa coutume de se faire frapper et de se frapper lui-même fréquemment, avec une chaîne de fer à trois branches. — Il prenait chaque nuit trois disciplines : une pour ses propres fautes, la seconde pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les âmes du Purgatoire. — Outre un cilice, fait du poil le plus rude des animaux, il porta toujours, jusqu'à la mort, une ceinture de fer autour des reins. » Ainsi déposèrent divers témoins, aux Actes de Bologne.

Avec le concours de généreux disciples gagnés par le spectacle de ses vertus, l'homme de Dieu fonda le couvent de Sainte-Croix, au-dessus de la grotte, théâtre de ses flagellations, et y institua Prieur Frère Corbolan, prêtre vénérable, qui bientôt après mourut en odeur de sainteté.

Quittant Ségovie, Dominique se rendit à Madrid, où il trouva un couvent en construction, et une petite famille de Frères groupés autour de Pierre de Médina. Le Bienheureux les affermit dans leurs résolutions, et reçut également à la profession plusieurs pieuses dames auxquelles il donna la règle de Prouille. On croit même qu'il les établit dans la maison préparée pour les Frères, la plaçant sous le vocable de saint Dominique de Silos, son patron. Mais le nom de Silos disparut avec le temps, et par une transformation qui eut tout le monde pour complice, le couvent resta dédié à son fondateur. C'est le célèbre monastère de Saint-Dominique le Royal. Le serviteur de Dieu confia, peu après, la direction spirituelle des Religieuses à son frère, le B. Mannès, et leur marqua sa sollicitude dans une lettre, pour nous d'autant plus précieuse que plus rares sont les écrits qui nous restent de lui. En voici la teneur :

« Frère Dominique, Maître des Frères Prêcheurs, à la Prieure et aux Sœurs du couvent de Madrid, salut et accroissement dans toutes les vertus.

« Nous avons grande joie et nous remercions Dieu de votre progrès spirituel et du soin qu'il a pris de vous tirer de la fange de ce monde. Combattez, mes filles, contre votre antique ennemi, par les prières et les jeûnes ; car nul ne sera couronné s'il n'a vaillam-

ment combattu. Jusqu'à présent vous manquiez d'une maison convenable pour suivre toutes les règles de notre sainte Religion ; mais, à cette heure, il ne vous resterait aucun sujet d'excuse, puisque, grâce à Dieu, vous jouissez de bâtiments où l'observance régulière peut être exactement accomplie. C'est pourquoi je veux que désormais le silence soit gardé dans tous les lieux marqués par les Constitutions de l'Ordre, savoir, au chœur, au réfectoire, dans les corridors, et que partout ailleurs vous viviez selon vos règles. Que nulle de vous ne franchisse la porte du couvent ; qu'aucune personne du dehors n'y entre, si ce n'est un évêque ou quelque prélat, pour prêcher ou pour faire la visite canonique. N'omettez par les disciplines et les veilles ; soyez obéissantes à votre Prieure ; ne perdez pas le temps en conversations oiseuses. Et parce qu'il nous est impossible de subvenir à vos besoins temporels, ne voulant pas non plus les aggraver, nous défendons à quelque Frère que ce soit de recevoir des novices à votre charge ; ce pouvoir n'appartiendra qu'à la Prieure avec son Conseil. Nous mandons à notre très cher Frère, qui a tant travaillé pour votre maison et vous a établies dans votre saint état, de disposer, régler et ordonner les choses comme il lui semblera bon, pour que vous viviez saintement et religieusement. Nous lui donnons pouvoir de vous visiter, de vous reprendre et même de déposer la Prieure, s'il le juge nécessaire, mais avec le consentement de la majorité des Religieuses ; il pourra aussi vous accorder des dispenses, selon qu'il l'estimera prudent. Adieu dans le Christ (1). »

De Madrid, saint Dominique reprit le chemin de la France, en passant par Guadalajara, Sigüenza, Osma. Aux environs de Guadalajara, ses compagnons, séduits par les artifices de Satan, l'abandonnèrent, à l'exception de trois, Frère Adam et deux convers. Informé surnaturellement de cette défection par la vision d'un horrible dragon qui, la gueule béante, cherchait à dévorer les Frères, le Saint avait essayé de les prémunir contre le péril, en ajoutant que personne ne succombe, s'il ne le veut. Se tournant vers les trois disciples fidèles, il leur adressa la question du Sauveur à ses apôtres dans une circonstance analogue : « Vous aussi, voulez-vous me quitter ? — A Dieu ne plaise, répondit l'un d'eux, que je laisse la tête pour suivre les pieds ! » Le bon Pasteur eut pitié des pauvres brebis qui s'égarèrent :

(1) Mamachi, *Annales*, à l'Appendice.

il recourut à la prière, sa ressource habituelle, et eut la joie de les voir lui revenir.

Les villes de Zamora, Saragosse et autres encore revendiquent l'honneur d'avoir reçu la visite de saint Dominique, dans ce voyage, visite accompagnée de faveurs même miraculeuses, et de la promesse qu'il y établirait des couvents aussitôt que possible.

Aux portes d'Osma, en un lieu appelé Saint-Etienne de Gormaz, il y eut au ^{xiii}^e siècle des Sœurs soumises dès le commencement à la juridiction de l'Ordre; plus tard les Supérieurs de la Province d'Espagne ayant voulu en abandonner la direction, les Religieuses de ce monastère en appelèrent au Maître Général, Humbert de Romans, parce que, disaient-elles, saint Dominique lui-même les avait reçues dans l'Ordre. Le Maître Général chargea saint Raymond de Pennafort de faire une enquête, et il résulta des lettres échangées, l'an 1262, entre saint Raymond et la Prieure de Gormaz, que réellement le bienheureux Fondateur les avait admises. A quelle époque? On peut croire que c'est à son retour d'Espagne, en 1219. Dans la suite, le monastère de Gormaz se réunit à celui de Caleruega (1).

Le Saint rentra en France vers le printemps, fit une courte apparition près de ses filles de Prouille, qu'il ne devait plus revoir, et dirigea ses pas sur Toulouse. En chemin, lui et ses compagnons entrèrent dans une hôtellerie, où ils n'eurent qu'un verre de vin à se partager entre huit. Le tendre Père, ému de compassion pour les Frères, dont quelques-uns avaient été habitués autrefois à une nourriture délicate, ordonna de verser dans un grand vase ce peu de vin avec beaucoup d'eau. Tous burent à leur soif, et trouvèrent que le mélange s'était changé en un vin délicieux.

Dominique laissa les Religieux de son escorte à Toulouse, pour reconstituer le couvent, démembré l'année précédente par la révolution qui avait chassé Montfort et rappelé le vieux Raymond, fauteur des hérétiques. Prenant pour unique compagnon Bertrand de Garrigue, « l'émule de sa sainteté et de sa dévotion », d'après Gérard de Frachet, il se mit en route pour Paris. Non loin de Cahors se dresse, sur un roc gigantesque, le célèbre sanctuaire fondé, du moins dans sa forme primitive, par cet ermite du premier siècle connu sous le nom d' « Amant du rocher », *Rupis Amator*, « Roc-Amadour ». Une tradition locale veut même que cet ermite soit le Zachée de l'Evangile,

(1) P. Balme, LXXIII.

venu de Palestine avec Lazare, Marie-Madeleine et les autres amis de Jésus. Nos deux pèlerins ne manquèrent pas de s'y rendre; ils vénérèrent, par une veille nocturne, la Madone de bois sculpté, œuvre du solitaire, et son corps à lui même, conservé si intact après mille ans de sépulture, qu'il était passé en proverbe de dire : « Telle chose est en aussi bon état que le corps de saint Amadour (1). »

Le matin venu, Dominique et Frère Bertrand reprirent leur route, et eurent bientôt rejoint des pèlerins allemands qui, les entendant réciter des litanies et des psaumes, voulurent marcher en leur compagnie. A la première étape, ces pèlerins les invitèrent à manger avec eux, et les traitèrent somptueusement, selon la coutume de leur nation. Il en fut ainsi quatre jours de suite. Après quoi, le Bienheureux dit à son compagnon : « Frère Bertrand, j'ai du remords de ce que nous moissonnions ainsi le temporel de ces braves gens, et ne semions pas le spirituel dans leurs âmes. Si vous le trouvez bon, mettons-nous à genoux, et prions Dieu de nous faire comprendre et parler leur langue, afin de leur annoncer Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi fut fait, et aussitôt ils se mirent à parler allemand avec une facilité extrême, à la stupéfaction des étrangers.

Pendant quatre jours encore, ils voyagèrent ensemble, s'entretenant du Seigneur Jésus. A Orléans, comme les pèlerins allemands allaient à Chartres, on se sépara, non sans s'être recommandé aux prières les uns des autres. Le lendemain, saint Dominique dit au B. Bertrand : « Frère, nous allons entrer à Paris; si les Frères apprennent le miracle opéré en notre faveur, ils nous croiront des saints, tandis que nous ne sommes que de pauvres pécheurs, et si cela vient aux oreilles des séculiers, nous serons fortement exposés à la vaine gloire. Je vous défends donc, en vertu de la sainte obéissance, d'en parler à qui que

(1) En 1562, les Huguenots, après avoir ravagé maints autres sanctuaires, arrivèrent à Rocamadour, pillèrent le trésor de l'église et portèrent leurs mains sacrilèges sur le précieux corps saint. Ils voulurent le brûler, mais sans succès; alors ils le tirèrent de sa niche et essayèrent de le couper en morceaux avec leurs hallebardes. Puis le chef de cette bande de brigands, saisissant le marteau d'un forgeron, l'accabla de coups en disant : « Puisque tu ne veux pas brûler, je vais te casser les os. » Un témoin de cette horrible scène certifia au Père Odon de Gissey, — Jésuite, auteur de l'*Histoire de Rocamadour*, 1631, — que le corps était tout à fait intact et sans corruption, la face ornée d'une longue barbe blanche, et le Père Odon lui-même, ayant fait l'examen de ce que les chanoines avaient pu recueillir après le départ des hérétiques, constata l'existence d'un bras et d'une main encore marqués des taches du sang qui avait coulé des doigts rompus (*Histoire de saint Dominique*, par la R^{de} Mère Drane, traduction de M. l'abbé Cardon).

ce soit, de mon vivant. » Le secret fut alors gardé ; mais après la mort du Saint, Frère Bertrand en fit la confidence à plusieurs Frères de grande piété.

XIV. — Saint Dominique et son compagnon, arrivés à Paris par la porte d'Orléans, rencontrèrent à quelques pas de là le petit couvent de Saint-Jacques, déjà peuplé d'une trentaine de Religieux. On conçoit la joie des enfants de voir, les uns après dix-huit mois d'absence, les autres pour la première fois, les traits augustes de leur Père vénéré. Non moins vive fut l'allégresse du saint Patriarche, à l'aspect d'une communauté si prospère, et capable d'étendre au loin le champ de son apostolat. Ayant toujours pour principe que le blé entassé ne fructifie pas, il résolut de disperser une partie des Frères de Saint-Jacques en divers points du territoire français. Cinq villes attirèrent plus spécialement son attention : Limoges, Reims, Metz, Poitiers et Orléans.

A la fondation de Limoges il destina Pierre Seila qui, l'année précédente, était venu de Toulouse se joindre aux Frères de Paris. Pierre Seila objecta respectueusement son ignorance, la pénurie de livres où il se trouvait. Dominique lui répondit avec une confiance intrépide : « Allez, mon fils, allez sans crainte ; deux fois par jour je penserai à vous devant Dieu. N'ayez aucun doute ; vous gagnerez à Dieu beaucoup d'âmes et produirez du fruit en abondance. » Frère Pierre racontait plus tard, dans l'intimité, qu'à chaque fois qu'une peine lui venait du dedans ou du dehors, il invoquait Dominique, en lui rappelant sa promesse, et tout réussissait.

L'évêque de Limoges, Bernard de Savène, et son archidiacre, Gui de Clozel, firent un accueil favorable aux Frères Prêcheurs, et les établirent près du pont Saint-Martial, au delà de la Vienne. Pierre Seila reçut à l'habit dominicain de nombreux Frères, et gouverna le couvent jusqu'à l'année 1233, où par autorité apostolique il fut nommé Inquisiteur pour le midi de la France.

La seconde fille du couvent de Saint-Jacques fut la maison de Reims, établie dans un faubourg de la ville, avec une église dédiée à l'apôtre saint Paul. Elle eut pour premier Prieur Frère Philippe, qui devint Provincial de Terre-Sainte après Henri le Teutonique.

Les Frères Prêcheurs de Reims exercèrent bientôt une influence considérable par leurs prédications et leur enseignement théologique ; aussi, l'an 1246, l'archevêque, d'accord avec son Chapitre métropo-

litain, transféra-t-il non loin de la cathédrale le couvent primitif, pour permettre à un plus grand nombre de clercs de suivre les leçons qui s'y donnaient.

Guerric de Metz, chargé d'établir un couvent dans sa ville natale, occupa en arrivant un côté de la demeure paternelle, y édifia une chapelle, des lieux réguliers, et sut par la renommée de ses œuvres d'apostolat et de charité, se concilier pour une installation définitive la faveur de Conrad, évêque de Metz et en même temps chancelier de l'Empire.

Les Religieux envoyés à Poitiers, sous la conduite de Frère Guillaume, reçurent le meilleur accueil de l'évêque Guillaume Prévôt et de son Chapitre, ayant pour doyen Philippe Balleos, bienfaiteur insigne des Frères. On leur donna l'église Saint-Christophe, voisine de Notre-Dame la Petite, dans le centre de la ville, avec des terrains adjacents pour la construction du monastère. Trente ans après, il fallut l'agrandir ; on édifia une vaste église, l'ancienne fut convertie en réfectoire et en salle capitulaire.

A Orléans, Dominique ne put envoyer que « des Frères jeunes et simples, humble et petite semence qui fut cependant, écrit le B. Jourdain, le principe d'une abondante germination pour l'avenir ». L'évêque Manassès les établit dans l'église Saint-Germain, près des anciens fossés de la ville, et ils s'y multiplièrent facilement en faisant le bien.

Le séjour du saint Patriarche à Paris, bien que fort court, fut donc fécond en grandes œuvres ; il fut marqué aussi par plusieurs épisodes intéressants. Selon certains auteurs, Dominique rencontra le roi d'Ecosse Alexandre II, lequel lui demanda des Religieux, et plus tard installa honorablement dans son royaume Laurent d'Angleterre, Simon Taylor et Frère Clément, fondateurs du premier couvent écos-sais. Le Bienheureux connut aussi un étudiant anglais, S. Edmond, qui, « devenu archevêque de Cantorbéry, écrit l'historien Fr. Nicolas Triveth, avait sans cesse dans son intimité des Frères Prêcheurs ».

L'auteur des *Antiquités nationales* rapporte le fait suivant : « Pendant que saint Dominique se trouvait au couvent de Saint-Jacques, il fut invité à prêcher à Notre-Dame. Avant de monter en chaire, il demeura longtemps à genoux en prières. La Bienheureuse Vierge apparut à son serviteur, brillante comme le soleil, et lui présenta,

écrit sur un feuillet, le texte de son sermon. Le Saint leva les yeux, et lut : « *Ave, gratia plena.* »

Les étudiants de l'Université eurent l'avantage d'entendre sa parole dans des conférences qui se tenaient l'après-midi. A l'une d'elles, Dominique raconta la guérison miraculeuse du B. Réginald. L'un de ses auditeurs, Jourdain de Saxe, alors maître ès arts et bachelier en théologie, alla trouver le serviteur de Dieu et se confessa plusieurs fois à lui. Dominique l'engagea à recevoir le diaconat. Peut-être entrevit-il la vocation de celui que la Providence destinait à devenir son successeur immédiat dans le gouvernement général de l'Ordre ; mais il ne l'influença en aucune façon. Enfin il donna le saint habit à ce jeune Guillaume de Montferrat, dont il avait fait la connaissance chez le cardinal Ugolin en 1217, et avec lequel il avait établi une convention si généreuse d'apostolat lointain.

Les affaires qui le retenaient dans la capitale une fois réglées, saint Dominique dit adieu au vénérable Matthieu de France et à ses fils, et prenant pour compagnons Guillaume de Montferrat et un convers du nom de Frère Jean, partit pour l'Italie, vers la Pentecôte. A Châtillon-sur-Seine, il alla demander l'hospitalité au curé de la paroisse. Le deuil régnait dans la demeure de ce prêtre : l'enfant de sa sœur venait de tomber du faite de la maison, et tout le monde pleurait sa mort. Emu de compassion, Dominique se prosterna contre terre, priant avec larmes. Se relevant ensuite, il prit l'enfant par la main et le rendit plein de vie à sa mère. Pour témoigner au Saint sa reconnaissance, l'oncle du jeune ressuscité donna un grand repas auquel furent invités des amis nombreux, craignant Dieu. On servit de l'anguille ; et, seule des convives, la mère de l'enfant n'y toucha pas, parce qu'elle souffrait de la fièvre. Dominique en fit la remarque, prit un morceau de ce poisson, et l'ayant béni, le présenta à cette dame, en lui disant : « Au nom du Sauveur Jésus, mangez, vous aussi. » Elle le fit et se trouva guérie.

D'après une tradition accréditée, et soutenue par le Père Mahuet, Dominicain avignonais, saint Dominique serait venu à Lyon, aurait visité ensuite le sanctuaire de Notre-Dame du Puy, et descendant par Aubenas, jusqu'à Avignon, serait rentré en Italie par le mont Genève (1).

(1) Voir *Chronique religieuse du vieil Aubenas*, par A. Mazon, imp. Jules Céas, Valence, 1894.

Une relation conservée à Rome, aux Archives de l'Ordre, veut, au contraire, qu'il ait passé par Metz, et dans cette ville, donné l'habit à plusieurs Frères. « Ces légendes, dit le P. Balme, ont du moins le mérite de rendre témoignage à la dévotion filiale des anciens Pères de l'Ordre, qui tous auraient voulu avoir le bienheureux Dominique pour fondateur de leur couvent (1). »

Au passage des Alpes lombardes, Frère Jean, le convers, se sentit pris d'une faiblesse telle qu'il ne pouvait plus marcher ni même se lever de terre. Le tendre Père lui dit : « Qu'avez-vous, mon fils, que vous n'avancez plus ? » Et lui de répondre : « Père saint, c'est que la faim m'accable. — Mon fils, prenez courage, marchons encore un peu et nous arriverons en quelque endroit où nous trouverons à réparer nos forces. » Mais le Frère répliqua qu'il lui était impossible de faire un pas de plus. Alors le Bienheureux, avec cette charité dont son cœur était plein, se mit en prière ; puis, s'adressant au Frère, il lui dit : « Levez-vous, mon fils, allez à ce lieu qui est en face, et rapportez-en ce que vous y trouverez. » Le Frère se leva, quoique avec peine, et se traîna jusqu'à l'endroit indiqué, à la distance d'un jet de pierre environ.

Il y trouva un pain d'une admirable blancheur enveloppé dans un linge très propre. Il l'apporta, et sur l'ordre du Saint, en mangea jusqu'à recouvrement de ses forces. Quand il eut apaisé sa faim, l'homme de Dieu lui demanda si maintenant il pouvait marcher. « Oui », répondit-il. « Levez-vous donc, dit le bienheureux Patriarche, et reportez le reste du pain, enveloppé du même linge, au lieu où vous l'avez pris. » Le Frère obéit, et l'on se remit à marcher. Un peu plus loin, le Frère, revenant à lui-même, se dit : « Mon Dieu ! mais qui donc avait posé là ce pain, et d'où était-il venu ? Insensé que je suis, de ne m'en être pas inquiété plus tôt ! » Et s'adressant au Saint : « Père, lui dit-il, d'où ce pain avait-il été apporté, et qui l'a mis en cet endroit ? — Mon fils, répondit ce parfait gardien de l'humilité, avez-vous mangé autant que vous en aviez besoin ? — Oui, Père. — Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, rendez grâces à Dieu comme il convient, et n'en cherchez pas davantage. »

Ce même Frère, de retour en Espagne, d'où il était originaire, raconta le fait ; plus tard, il se joignit à quelques Religieux, qui allaient prêcher la foi au Maroc, et y mourut saintement.

(1) *Cartulaire*, de Paris à Bologne.

Après la descente des Alpes, Dominique se rendit à Bergame, et y resta plusieurs jours malade. Néanmoins, il ne voulut interrompre ni son jeûne, ni son abstinence, et ne s'accorda quelquefois d'autre douceur que des fruits et des raves.

De Bergame il vint à Milan, où sa parole lui valut la conquête de trois jurisconsultes de grand renom : Amizo de Solar, Gui de Sesto et Roger de Merate. Le premier devint en Religion un très fidèle observateur de ses règles ; il gouvernait, comme Prieur, le couvent de Padoue, quand il fut appelé, l'an 1233, à déposer pour la canonisation de saint Dominique. Gui de Sesto, fort apprécié des cardinaux de la sainte Eglise romaine, fut créé, par Grégoire IX, inquisiteur de la foi en Lombardie. Enfin, Roger fut Prieur du couvent de Saint-Eustorge, à Milan, et un très utile Lecteur en plusieurs couvents de l'Ordre.

Ainsi escorté de ces importantes recrues et de ses deux compagnons de route, Dominique entra dans Bologne, vers le milieu de l'été 1219.

XV. — Ce n'était plus à la Mascarella, mais à Saint-Nicolas des Vignes que le bienheureux Patriarche retrouvait ses enfants. Leur nombre s'était grandement accru sous la bénédiction accordée d'en haut à la sollicitude et au zèle de maître Réginald. Outre les sujets d'élite que nous connaissons, il y avait alors Frères Pinamonte de Bergame, Jacques Ariboldi de Monza et Roboald d'Albenga. L'arrivée de saint Dominique les combla de joie, et tous le reçurent avec respect et dévotion, comme un père bien-aimé. Réginald le mit promptement au courant des œuvres opérées par son ministère, et lui présenta un acte dressé tout récemment par devant l'évêque de Bologne, en vertu duquel le seigneur Oderic Galiciani donnait aux Frères un bien valant plus de cinq cents livres bolonaises. Mais le Saint, qui, en vrai imitateur du Christ, chérissait la pauvreté évangélique plus que toute richesse, déchira l'acte et déclara que ses Frères n'auraient aucune possession temporelle, qu'ils vivraient d'aumônes, avec parcimonie, que, même quand il y aurait au couvent le suffisant pour la journée, on n'irait point à la quête et l'on ne recevrait rien de personne.

Dominique avait résolu de fixer désormais sa résidence à Bologne, d'en faire le centre de son action administrative sur les maisons de l'Ordre, principalement en Italie. En même temps il jugea opportun

d'envoyer Frère Réginald à Paris, près de cette Université où, dans sa jeunesse, il avait enseigné avec tant d'éclat. Ce départ fut pour les Frères de Bologne la cause de bien des larmes ; mais les décisions de leur vénérable fondateur et Père leur semblaient à tous des oracles du ciel : ils s'y soumirent humblement. On sait que les jours du bienheureux Réginald étaient comptés : après quelques mois d'un fructueux ministère dans la capitale de la France, il fut appelé à la récompense éternelle, vers le commencement de février 1220.

Durant cet été de 1219, Dieu enrichit la communauté de Saint-Nicolas de plusieurs nobles vocations. Etienne d'Espagne raconte lui-même sa prise d'habit. « Pendant que j'étudiais à Bologne, Maître Dominique y vint. Il prêchait aux écoliers et aux personnes de la ville. J'allai me confesser à lui, et je crus remarquer qu'il m'aimait. Un soir que j'étais en train de souper dans mon logement avec quelques amis, il envoya deux Frères pour me dire : « Frère Dominique vous demande, et vous prie de venir sur-le-champ. » Je répondis que j'irais aussitôt que j'aurais soupé. « Non, me dirent-ils, il faut que vous veniez tout de suite. » Je me levai, laissant tout là, et en arrivant, je le trouvai au Chapitre, entouré d'un grand nombre de Frères. Maître Dominique leur dit : « Apprenez-lui à faire la *venia* », — nom donné dans l'Ordre à la prostration de tout le corps. — Quand j'eus fait la *venia*, je mis mes mains dans les siennes, et il me revêtit de l'habit des Frères Prêcheurs en disant : « Je veux vous donner des armes pour combattre le diable tout le temps de votre vie. » J'admirai beaucoup alors, et dans la suite également, par quel instinct Frère Dominique m'avait ainsi appelé et vêtu des livrées de son Ordre, car je ne lui avais jamais parlé d'entrer en Religion. Ce fut donc par une inspiration ou une révélation divine qu'il agit ainsi. » Etienne d'Espagne devint le second Provincial de la Province de Lombardie.

Frère Bonvisi de Plaisance, Frère Paul de Hongrie, les bienheureux Jean de Salerne et Nicolas de Paléa furent d'autres conquêtes de l'éloquence persuasive de saint Dominique et de son affection si douce pour la jeunesse des écoles.

Fidèle à sa maxime qu'il faut semer le grain et non pas l'entasser, il prit alors la détermination de dilater son Ordre en Lombardie et dans les Marches. A Bergame, Milan, Plaisance, Vérone, Brescia, Faenza, Florence, des couvents furent fondés à cette époque ou peu après. Jacques Ariboldi et Roboald d'Albenga, envoyés à Milan,

logèrent d'abord chez les chanoines de Saint-Nazaire, eurent grand succès sur les hérétiques, et le 15 mars 1220, dimanche de la Passion, grâce à l'intervention du cardinal Ugolin, venu à titre de légat pour pacifier Milan et Crémone, furent mis par l'évêque Henri en possession de l'église de Saint-Eustorge, que desservaient jusqu'alors un Prévôt et quatre chanoines.

Jean de Salerne, placé, malgré son jeune âge, à la tête de la colonie de douze Religieux destinée à la fondation de Florence, s'établit d'abord à une lieue de la ville, dans l'endroit appelé Ripoli, où un riche marchand de Florence, du nom de Déodat, ayant de graves injustices à réparer, avait fait construire une chapelle qu'il donna aux Frères. Mais à la mort de ce bienfaiteur, les magistrats florentins les installèrent dans la ville même pour leur faciliter l'exercice du saint ministère.

Nous apprendrons plus tard quelques particularités relatives à la fondation de Faenza.

Sur ces entrefaites, Bologne vit arriver l'évêque de Barcelone, Don Béranger de Palou, prélat illustre et homme de grand cœur. Après avoir réglé en cour romaine les affaires de son diocèse, il venait supplier Raymond de Pennafort, Catalan d'origine, et maître à l'Université bolonaise, de retourner au pays natal, afin d'y enseigner la Théologie et le Droit. Béranger s'aboucha en même temps avec saint Dominique et obtint de lui plusieurs Frères pour la fondation d'un couvent à Barcelone même. Ces Religieux partirent quelques semaines après, et furent des mieux accueillis. Durant trois années, un des premiers citoyens de la ville, Pierre Gruny, tint à honneur de les loger dans sa maison. C'est là que le prévôt du Chapitre de Barcelone, Raymond de Pennafort, séduit à son tour par les charmes de la pauvreté évangélique, alla le 1^{er} avril 1222, Vendredi Saint, prendre l'habit des Frères Prêcheurs, et son exemple entraîna bon nombre de clercs et de jeunes nobles.

Cependant il tardait au saint Patriarche d'aller baiser les pieds du Souverain Pontife, et visiter ses enfants de la Ville éternelle. En conséquence, il quitta Bologne dans la seconde moitié d'octobre.

Apprenons de ses compagnons de route sa manière de voyager.

« Quand j'allai avec lui à Rome, dit Frère Bonvisi, au sortir d'une ville ou d'un village, le Bienheureux se déchaussait et marchait pieds

nus, portant ses souliers suspendus sur ses épaules, car il ne me laissait pas les prendre, malgré mon désir de le décharger. Arrivions-nous dans le voisinage d'une autre ville, il remettait sa chaussure avant d'y entrer. Il me dit une fois, à un passage semé de pierres très aiguës : « Malheureux que je suis ! il m'a fallu, un jour, me chausser ici ! — Pourquoi ? » lui demandai-je. — « Parce qu'il avait plu. » Dans ce même voyage, l'abondance des pluies avait grossi démesurément les ruisseaux et les rivières ; mais lui, toujours joyeux dans les tribulations, louait le Seigneur en chantant à haute voix le *Veni creator* et l'*Ave maris stella*. Parvenu à un torrent, il fit le signe de la croix sur les eaux, et me voyant très effrayé me dit d'entrer hardiment au nom du Seigneur. Confiant dans l'obéissance et dans le signe de croix tracé par le Bienheureux, je traversai avec lui sans accident les eaux débordées. Fallait-il s'arrêter quelque part pour manger ou chercher un gîte, il ne suivait pas sa volonté, mais celle de ses compagnons, et plus on le traitait mal, plus il était content. »

« Il prenait sans difficulté ce qu'on lui servait, dit de son côté Frère Ventura, sauf qu'il ne mangeait point de viande, ni d'aliments préparés au gras. Malgré la fatigue de la route, il observait un jeûne continuél depuis la fête de l'Exaltation jusqu'à Pâques, et même en été, il jeûnait les jours de jeûne établis par l'Eglise et tous les vendredis. Pendant la marche, il annonçait la parole de Dieu, par lui-même ou par d'autres, à tous ceux qui allaient avec lui, et, sous forme de discussion, de conversation, d'enseignement ou de lecture, il ne cessait de parler de Dieu. Parfois cependant il disait à ses compagnons : « Allez devant et pensons à Notre-Seigneur. » On l'entendait alors pousser vers Dieu des gémissements et des soupirs qui portaient du plus profond de son cœur.

« A son arrivée dans un lieu où il devait passer la nuit, il commençait par visiter l'église, s'il s'en trouvait une, et chaque matin, célébrait la messe à moins d'impossibilité absolue. Quand il logeait hors du couvent, sitôt qu'il entendait le premier coup des Matines de quelque monastère, il se levait, réveillait ses Frères, et allait célébrer tout l'office, tant du jour que de la nuit, avec grande dévotion, sans rien omettre. Après Complies, il gardait le silence en voyage avec ses compagnons jusqu'au lendemain matin, à l'heure de Tierce. Il se couchait sur la paille, tout vêtu, comme il avait marché le jour, si ce n'est peut-être qu'il retirait sa chaussure. Arrivait-il à un couvent de son Ordre,

au lieu d'aller se reposer, comme l'on fait d'ordinaire, il convoquait les Frères, leur annonçait la parole de Dieu, et leur procurait beaucoup de consolation. Si son séjour devait se prolonger, il se conformait pour la table aux usages de la communauté, observait la règle dans sa plénitude, et faisait son possible pour que ses compagnons l'observassent également en entier. »

Frère Jean de Navarre rend les mêmes témoignages, et ajoute : « Quand il marchait par les villes ou les bourgs, il levait à peine les yeux de terre, et si ses pieds heurtaient quelque obstacle, il disait en souriant : « Voilà notre pénitence ! » (1).

La première halte sérieuse du saint Patriarche, après son départ de Bologne, fut Ripoli, au couvent récemment fondé près de Florence. Il y resta plusieurs jours, allant prêcher dans la ville. Ses exhortations convertirent une femme bien connue pour ses désordres, et maintenant châtiée par une cruelle obsession diabolique. Elle s'appelait Béné. L'homme de Dieu l'affranchit, en outre, par ses prières, des étreintes de Satan. Mais le remède devint funeste, et quand Dominique repassa, l'année suivante, Béné lui avoua en toute simplicité que le bienfait de sa délivrance avait tourné au préjudice de son âme. Le Bienheureux lui demanda si elle consentirait à revenir à son premier état. Elle répondit qu'elle se remettait au bon plaisir de Dieu : « Je vais donc, reprit Dominique, prier le Seigneur qu'il fasse pour vous ce qui est le plus utile à votre salut. » Peu après, l'esprit malin tortura de nouveau la malheureuse, qui trouva dans cette épreuve une source de mérite et de perfection. Plus tard, elle prit le voile religieux, avec le nom de Sœur Bénédicta. Cette femme était molestée par un ecclésiastique, nommé Hugues, qui avait vu de très mauvais œil l'arrivée des Frères Prêcheurs. Elle s'en plaignit au Saint, qui lui dit : « Patience, ma fille, ce prêtre sera bientôt des nôtres, et il soutiendra dans l'Ordre de nombreux et longs travaux. » La prédiction se vérifia.

De Florence, Dominique se rendit à Viterbe, où le Pape résidait alors. Il y arriva sérieusement malade ; néanmoins, Guillaume de Montferrat le vit, là comme à Bergame, gardant son jeûne, et son abstinence, et prenant pour tout aliment spécial des pommes ou autres fruits.

Honorius III fit le meilleur accueil à l'homme de Dieu, et lui délivra

(1) Echard, *Actes de Bologne*.

plusieurs diplômes. A la date du 15 novembre, ce sont des Lettres fort obligeantes pour recommander aux évêques et aux prélats d'Espagne les Frères qui partaient avec Bérenger de Palou. Le 1^{er} décembre, autorisation est accordée aux Frères de Saint-Jacques de célébrer publiquement leurs offices dans l'église qu'ils tiennent des Maîtres de l'Université. Le 11 et le 13 du même mois, nouvelles Lettres sur le même objet. C'est qu'il fallait abattre les défiances jalouses, les oppositions systématiques de certains esprits étroits ou malveillants, habitués à voir les réguliers confinés dans leurs cloîtres, et s'étonnant, se scandalisant même que des Religieux mendiants allassent, le bâton à la main, prêcher l'Evangile en tout temps et en tout lieu. Honorius a donc raison de dire : « Le verbe de la prédication, c'est le froment, nourriture des âmes; or nos chers fils, le Prieur et les Frères de l'Ordre des Prêcheurs, sèment sans cesse le verbe au milieu de peuples nombreux, et laissent de côté tout le fardeau des richesses du siècle, afin de courir plus alertes par les champs de ce monde, que l'ivraie du vice a, plus que jamais, envahie. C'est volontairement qu'ils vivent dans l'abjection de la pauvreté, et s'en vont ainsi pleurant, jetant leur semence, afin de pouvoir avec allégresse, moyennant le succès venu d'en haut, rapporter leurs gerbes à l'aire du moissonneur divin. Nous estimons donc sainte leur entreprise, et leur ministère vraiment nécessaire. C'est pourquoi, Nous vous le demandons, favorisez cet office de la prédication auquel ils sont députés; avertissez les peuples confiés à votre sollicitude de recevoir dévotement de leur bouche la semence de la divine parole, de telle sorte que, préparés par vos exhortations, comme une terre bonne et fertile, ils produisent avec abondance, et qu'enfin, grâce à votre concours, ces Frères, réussissant dans leur ministère, obtiennent ce qui est le but et sera le fruit de leurs travaux : le salut des âmes. »

XVI. — Une des graves préoccupations d'Innocent III avait été, on s'en souvient, de favoriser la vie contemplative, en réunissant les Religieuses de Rome dans une seule communauté soumise à la clôture monastique. Dans ce but, il avait entrepris la restauration des bâtiments de Saint-Sixte, et confié le service de la basilique à des chanoines anglais de l'Institut fondé par le B. Gilbert de Simpringham. La mort inopinée du Pontife avait tout arrêté.

Or, en décembre 1219, plusieurs des clercs Gilbertins se trouvaient

à Viterbe pour solliciter les faveurs du Saint-Siège. Honorius III les accueillit avec bonté, et déclara prendre leur Ordre sous sa protection ; mais en même temps il délia les Religieux anglais de leur engagement, non rempli jusque-là, de desservir Saint-Sixte. C'est alors qu'il voulut revenir au dessein de son prédécesseur, et, afin de laisser aux Sœurs tous les bâtimens occupés depuis trois ans par les Frères Prêcheurs, à ces derniers il donna une partie de son propre palais, au mont Aventin, avec l'église adjacente de Sainte-Sabine.

Le projet du Vicaire de Jésus-Christ n'était pas d'une exécution facile ; car ces Religieuses romaines, dont beaucoup appartenaient à la noblesse, jouissaient d'une liberté passée en coutume, et plusieurs se seraient crues déshonorées de se soumettre à la volonté d'autrui. Le Pape ne voyait autour de lui aucun homme plus apte que Dominique à opérer la réforme, à cause du crédit que lui avaient acquis dans la Ville éternelle sa sainteté, son éloquence et ses miracles. Le serviteur de Dieu accepta humblement la commission apostolique, mais il désira être assisté de plusieurs auxiliaires puissants. Honorius lui désigna le seigneur Ugolin, cardinal et évêque d'Ostie, le seigneur Etienne de Fosseneuve, cardinal du titre des Saints-Apôtres, et le seigneur Nicolas, cardinal évêque de Tusculum, aujourd'hui Frascati.

En même temps, il fut convenu entre le Souverain Pontife et saint Dominique que les Religieuses de Saint-Sixte prendraient la règle de Prouille, et que pour les former on ferait venir quelques Sœurs de ce monastère. Afin d'augmenter le poids de cette décision, Honorius, par un diplôme du 17 décembre 1219, à Civita-Castellana, déclara « aux Frères et aux Sœurs de Fanjeaux et de Prouille sa détermination de donner l'église de Saint-Sixte de Rome à son cher fils, Frère Dominique, et mande aux dits Frères et Sœurs, lorsqu'ils seront requis par le même Frère Dominique, de se rendre à cette église, afin d'y servir le Seigneur avec dévotion, selon les statuts de leur Ordre. »

Tout étant disposé ainsi, le Bienheureux se présenta aux divers monastères de Rome, et avec toute la douceur et la discrétion que lui inspirait son zèle, manifesta la volonté du Saint-Père. Les Religieuses refusèrent net d'obéir et au Pape et à ses délégués. Un des monastères les plus célèbres s'appelait Sainte-Marie du *Transtévère*, c'est-à-dire d'au delà du Tibre. Dans l'église était conservée une image antique, où l'on croit que l'évangéliste saint Luc a reproduit fidèlement les traits du visage, la taille et les vêtements de l'auguste Mère de Dieu. Pendant la terrible peste de 590, qui enleva le Pape

Pélage II et un nombre prodigieux de Romains, saint Grégoire, encore simple archidiacre, fit porter en procession la vénérable image, et l'on vit, à son aspect, l'Ange exterminateur remettre le glaive dans le fourreau, tandis que retentissait au haut des airs l'antienne pascale : *Regina coeli laetare, alleluia !* etc., à laquelle Grégoire ajouta : *Ora pro nobis Deum, alleluia !*

Saint Dominique, s'étant rendu à Sainte-Marie d'au delà du Tibre, sut persuader l'abbesse et ses Religieuses, une seule exceptée, de recevoir les ordres du Vicaire de Jésus-Christ. Elles firent entre ses mains vœu d'obéissance, et promirent d'aller habiter où il voudrait, pourvu que leur chère Madone les suivît ; que si l'auguste image retournait à son sanctuaire, comme jadis, lorsque le Pape Sergius III l'avait fait placer dans la basilique du Latran, vers 905, elles aussi seraient dispensées de leur engagement. Dominique accepta la condition, et, fort de l'autorité que les Sœurs venaient de lui donner, leur défendit de franchir désormais le seuil du monastère.

Apprenant ce qui s'était passé, parents et amis accoururent, et reprochèrent amèrement à l'abbesse et à ses Religieuses de travailler à détruire une maison si illustre, en se livrant aux caprices d'un fourbe et d'un inconnu.

Ces discours ébranlèrent plusieurs des Sœurs, qui se repentirent de leurs promesses. L'homme de Dieu en fut surnaturellement instruit. Un matin, il vint au monastère, célébra la messe, prêcha ensuite avec beaucoup d'onction, et dit à la fin : « Mes filles, vous regrettez votre résolution, je le sais, et vous songez à retirer le pied de la voie du Seigneur. Comme les sacrifices spontanés sont seuls méritoires, je veux donc que celles de vous qui de leur plein gré consentent entrer, fassent de nouveau profession. » Aussitôt l'abbesse et toutes les Sœurs, celles mêmes qui avaient cédé au découragement, renouvelèrent leur profession, tout en maintenant la condition précédente. Le Bienheureux prit alors les clefs du monastère, comme supérieur légitime, et plaça des Frères convers pour veiller sur la clôture, et fournir aux Religieuses les vivres et objets nécessaires.

A celles-ci, il interdit toute conversation sans témoins avec leurs parents et leurs proches, enfin enjoignit à l'abbesse de venir avec ses Sœurs à Saint-Sixte, le vendredi après les Cendres au matin, pour prendre connaissance du local et résigner ses fonctions antérieures entre les mains des cardinaux délégués. Cette abbesse s'appelait Eugénie del Gora ; la chronique dominicaine du couvent loue grandement sa sainteté.

Le vendredi 14 février, les trois princes de l'Eglise se trouvèrent à Saint-Sixte et Dominique avec eux. Pendant qu'ils étaient assis au milieu du Chapitre, l'abbesse et ses filles présentes, voilà qu'un homme entre en s'arrachant les cheveux et en poussant de grands cris. On lui demande ce qu'il a. « C'est, dit-il, le neveu de Monseigneur Etienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer. » Le jeune homme s'appelait Napoléon, il était de la noble famille des Orsini. Son oncle, en l'entendant nommer, se pencha défaillant sur le B. Dominique. On s'empressa pour le soutenir, et le Saint, se levant, l'aspergea d'eau bénite. Puis, se rendant à l'endroit où gisait le corps du jeune homme, tout brisé et défiguré, il ordonna qu'on le transportât dans une chambre voisine et qu'on l'y renfermât.

Il dit ensuite à Fr. Tancrede, Prieur de Saint-Sixte et aux autres Frères, de tout préparer pour la sainte messe. Les Cardinaux, les Frères, l'abbesse et les Religieuses se rendirent à l'église, et Dominique célébra avec grande abondance de larmes. Au moment où, ayant consacré le corps du Seigneur, il l'élevait entre ses mains pour le faire adorer des fidèles, lui-même fut élevé d'une coudée au-dessus de terre, à la vue des assistants stupéfaits.

La messe achevée, il retourna au corps du défunt : cardinaux et autres personnes présentes l'y suivirent. Arrivé près du cadavre, il toucha de sa main très sainte la tête, les bras, les pieds pour les remettre doucement en leur place. Puis il s'agenouilla, tourné vers le brancard. Il recommença une seconde, une troisième fois, arrangeant le visage et tous les membres, au milieu d'un silence solennel. Enfin, se relevant de sa prière, il fit le signe de la croix sur le mort, et, debout du côté de la tête, ses mains tendues au ciel, son corps élevé du sol à plus d'une coudée, il cria : « Jeune Napoléon, je te le dis : au nom de Notre-Seigneur Jésus Christ, lève-toi ! » Aussitôt, en présence de la foule, le jeune homme se leva sain et sauf, et dit au bienheureux Dominique : « Père, donnez-moi à manger. » Le Bienheureux lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux et sans trace de blessure au cardinal son oncle. Le mort était resté gisant depuis le matin jusqu'à l'heure de None.

Le dimanche suivant, premier de Carême, les Religieuses du Trans-tévère entrèrent à Saint-Sixte. Dans le nombre se trouvait la noble Cécile Césarini, âgée de dix-sept ans, qui devint plus tard la compagne des Bienheureuses Diane et Amée, à Sainte-Agnès de Bologne, et qui forme avec elles deux ce groupe virginal dont l'Ordre célèbre

solennellement la fête, le 9 juin de chaque année. Un mémoire connu sous le titre de *Relation de la Sœur Cécile*, et dicté par elle à Sœur Angélique, autre Religieuse de Bologne, nous donne sur le séjour de saint Dominique à Rome, en 1220 et 1221, les détails les plus attachants.

Sœur Cécile, la première de toutes, reçut au seuil même du monastère l'habit de l'Ordre des mains du bienheureux Patriarche, et, pour la troisième fois, lui fit vœu d'obéissance. Après elle vinrent l'abbesse et les autres Sœurs de Sainte-Marie d'au delà du Tibre, quelques Sœurs de Sainte-Bibiane et d'autres couvents, plusieurs personnes séculières, en tout quarante-quatre Religieuses.

On choisit la nuit d'après pour la translation de l'image miraculeuse ; car on craignait les Romains qui, habitués à la visiter dans l'ancien sanctuaire, s'opposaient à son déplacement. Le bienheureux Dominique prit la madone sur ses épaules. Les deux cardinaux Etienne, dont il avait ressuscité le neveu, et Nicolas de Tusculum l'entouraient avec une nombreuse escorte, tous pieds nus, les uns précédant, les autres suivant avec des flambeaux. Les Sœurs, également pieds nus, attendaient dans un recueillement profond. Le Saint plaça la vénérable image au lieu qui lui était préparé, et elle y demeura plus de trois siècles. Quand les Religieuses, chassées de Saint-Sixte le Vieux par des fièvres épidémiques, allèrent habiter le monastère de Saint-Dominique et Saint-Sixte, que leur avait construit, sur la colline de Magnanapoli, la générosité du Pape saint Pie V, elles emportèrent leur cher trésor (1).

Le bienheureux Patriarche mit un soin tout particulier à la formation de ses filles de Saint-Sixte. Pour cela, il fit venir de Notre-Dame de Prouille huit Religieuses dont l'une, Sœur Blanche, originaire de Toulouse, eut le titre de Prieure. Quatre d'entre elles, après quelque temps, retournèrent à Prouille ; Sœur Blanche et les trois autres finirent leurs jours dans la Ville éternelle. Frère Odon eut la direction spirituelle de la communauté. Dominique allait souvent lui-même expliquer la règle, et adresser aux Sœurs des conférences auxquelles assistaient parfois des Frères et même des séculiers.

« Le second dimanche de Carême, raconte la Sœur Cécile, dimanche dans lequel on lit l'évangile de la Chananéenne (2), il y

(1) Consulter *La Vergine Acheropita dei SS. Domenico e Sisto*, par le R. P. Joach. Berthier, des Frères Prêcheurs ; Ferrare, à Saint-Dominique, 1889.

(2) Cet évangile se lit maintenant le jeudi qui précède.

eut prédication solennelle à Saint-Sixte. Une foule considérable remplissait l'église. Le B. Dominique se tenait debout près de la grille, afin que les Sœurs pussent le voir et l'entendre, et il prêchait la parole du Seigneur. Tout à coup une femme démoniaque interrompit le sermon en criant : « Ribaud, ribaud, par tes artifices tu m'as enlevé quatre personnes qui étaient à moi : oui, elles étaient à moi, et tu me les as enlevées. » Comme le peuple murmurait de l'interruption, le Bienheureux dit à plusieurs reprises : « Tais-toi, tais-toi ! » Le démon répondit par la bouche de la possédée . « Tu ne nous chasseras pas d'ici ; cette femme est à nous. Nous sommes entrés sept en elle de telle et telle manière. » Et chacun, d'un ton de voix différent, de raconter comment ils l'ont mise en leur puissance. L'homme de Dieu, voyant le tumulte augmenter, fit le signe de la croix sur la malheureuse et dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous l'ordonne, sortez de cette femme, et à l'avenir ne lui faites plus aucun mal. » La démoniaque fut prise d'une horrible contraction des membres, et vomit un amas de charbons mêlé de sang. On la crut morte. Le Saint ordonna de la porter hors de l'église, dans quelque maison, et d'en prendre soin jusqu'à ce qu'elle fût complètement guérie. En même temps il lui imposa le nom de Sœur Aimée. Plus tard cette femme par reconnaissance se fit Religieuse et vécut en parfaite santé, dans la pratique des bonnes œuvres. »

Une autre fois, le Bienheureux, inquiet de la santé de ses filles, se présenta au monastère, et demanda à Sœur Constance, la tourière, si les Sœurs Théodora, Thédramia et Nympha se portaient bien : « Elles ont la fièvre, répondit la tourière, et Sœur Théodora a été obligée de se mettre au lit. — Allez leur dire, reprit le Père compatissant, que je leur ordonne de ne plus avoir la fièvre. » Sœur Constance obéit, et les malades, guéries en un instant, allèrent rejoindre leurs compagnes, stupéfaites du prodige opéré par leur saint fondateur.

« C'était l'habitude constante du vénérable Père d'employer tout le jour à gagner des âmes, soit en prêchant, soit en confessant, soit par d'autres œuvres de charité. Le soir, il venait auprès des Sœurs, et leur faisait, en présence des Frères, un discours ou une conférence sur les devoirs de l'Ordre. Or, un soir, il tarda plus que de coutume à venir, et les Sœurs, croyant qu'il ne viendrait pas, étaient déjà rentrées dans leurs cellules. Mais voilà que tout à coup les Frères sonnent la petite cloche qui donnait le signal aux Sœurs, lorsque le

bienheureux Père venait les voir. Toutes se hâtèrent de se rendre à l'église, et la grille ayant été ouverte, elles le trouvèrent déjà assis avec les Frères et les attendant. Le B. Dominique leur dit : « Mes filles, j'arrive de la pêche, et le Seigneur m'a envoyé un grand poisson. » Il disait cela de Frère Gaudion, qu'il avait reçu dans l'Ordre, et qui était fils unique d'un certain seigneur Alexandre, citoyen romain et homme magnifique. Ensuite il leur fit une conférence qui leur causa beaucoup de consolation. Après quoi il dit : « Ce sera une bonne chose, mes filles, que nous buvions un peu. » Et appelant Frère Roger, le cellerier, il lui ordonna d'aller chercher du vin et une coupe. Le Frère les ayant apportés, le Bienheureux lui dit de remplir la coupe jusqu'au bord. Il la bénit alors, en but le premier, et après lui tous les Frères présents. Or ils étaient au nombre de vingt-cinq, clercs et convers, et ils burent tant qu'il leur plut, sans que la coupe fût diminuée. Quand tous eurent bu, le bienheureux Dominique dit : « Je veux que toutes mes filles boivent aussi. » Et appelant la Sœur Nubia : « Allez au tour, lui dit-il, prenez la coupe et donnez à boire à toutes les Sœurs. » Elle y alla avec une compagne, et prit la coupe pleine jusqu'au bord, dont pas une goutte ne se répandit. La Prieure but la première, ensuite toutes les Sœurs, tant qu'elles voulurent, et le bienheureux Père leur répétait souvent : « Buvez à votre aise, mes filles. » Elles étaient alors au nombre de cent quatre, qui burent toutes à leur gré; néanmoins la coupe demeura pleine, comme si l'on n'eût fait que d'y verser le vin.

« Aussitôt, le bienheureux Dominique dit : « Le Seigneur veut que j'aille à Sainte-Sabine. » Frère Tancrede, Prieur des Frères, et Frère Odon, Prieur des Sœurs, et tous les Frères, et la Prieure avec les Sœurs, s'efforçaient de le retenir en lui disant : « Père saint, l'heure est avancée, il est près de minuit; il n'est pas expédient que vous vous retiriez. » Lui cependant refusait d'acquiescer à leurs prières, et disait : « Le Seigneur veut absolument que je parte, il enverra son ange avec nous. » Il prit donc pour compagnons Frère Tancrede et Frère Odon, et se mit en chemin. Arrivés à la porte de l'église pour sortir, voilà qu'un jeune homme d'une grande beauté s'offrit à eux, tenant un bâton à la main et comme prêt à marcher. Alors le bienheureux Dominique fit passer devant lui ses compagnons, le jeune homme était en tête, et lui le dernier; ils parvinrent ainsi à la porte de l'église de Sainte-Sabine qu'ils trouvèrent fermée. Le jeune homme appuya sur un côté de la porte, qui s'ouvrit aussitôt; il entra le

premier, ensuite les deux Frères, et après eux Dominique. Puis l'inconnu sortit, et la porte se referma. Frère Tancrede dit alors au Bienheureux : « Père saint, qui est ce jeune homme venu avec nous ? — Mon fils, répondit il, c'est un Ange du Seigneur, envoyé pour « nous garder. » A ce moment, les Matines sonnèrent : les Frères descendirent au chœur, surpris d'y voir le bienheureux Dominique avec ses compagnons, et inquiets de savoir comment il avait pu entrer, les portes étant closes. Or, il y avait au couvent un jeune novice, citoyen romain, nommé Frère Jacques, qui, ébranlé par une tentation violente, avait résolu de quitter l'Ordre après Matines, lorsqu'on ouvrirait les portes de l'église. Dominique, en ayant eu révélation, fit venir le novice à l'issue des Matines, et l'avertit doucement de ne pas céder aux ruses de l'ennemi, mais de persister avec courage dans le service du Christ. Le jeune homme, insensible à ses avis, se leva, s'ôta l'habit de dessus le corps, et déclara qu'il était absolument décidé à partir. Le très miséricordieux Père, touché de compassion, lui dit : « Mon fils, attendez un peu ; après cela vous ferez ce que vous voudrez. » Et il se mit à prier, prosterné à terre. On vit alors quels étaient les mérites du bienheureux Dominique auprès de Dieu, et combien facilement il pouvait obtenir de lui ce qu'il souhaitait. En effet, il n'avait pas achevé sa prière, que le jeune homme se jeta tout en larmes à ses pieds, le conjurant de lui rendre l'habit qu'il s'était ôté à lui-même dans la violence de la tentation, et promettant de ne jamais quitter l'Ordre.

« Le vénérable Père lui rendit donc l'habit, non sans l'avertir encore de demeurer ferme au service de Jésus-Christ ; ce qui arriva, car ce Religieux vécut longtemps dans l'Ordre avec édification. Le lendemain matin, Dominique retourna à Saint-Sixte avec ses compagnons, et les Pères racontèrent en sa présence à Sœur Cécile et aux autres Sœurs ce qui était arrivé. Le Bienheureux confirma leurs discours, en disant : « Mes filles, l'ennemi de Dieu voulait ravir une brebis « du Seigneur, mais le Seigneur l'a délivrée de ses mains. »

Sœur Cécile, à qui nous devons le récit précédent, rapporte plusieurs autres faits arrivés, soit cette année-là, soit l'année suivante, pendant un nouveau séjour de saint Dominique à Rome. Ces faits attestent plus spécialement la puissance du thaumaturge sur l'esprit infernal.

Un jour qu'assis à une fenêtre du couvent, avec plusieurs Frères, le bienheureux Père prêchait aux Sœurs, le démon apparut sous forme

d'un passereau, voltigeant de côté et d'autre, au-dessus de la tête des Religieuses, ou tout proche de terre, de façon qu'on pouvait le prendre avec la main. Dominique, découvrant la ruse de l'adversaire, dit à Sœur Maximilla : « Levez-vous, prenez cet oiseau et apportez-le moi. » Elle se leva, le saisit sans peine et le tendit par la fenêtre au Bienheureux, qui se mit à le plumer en disant : « Ennemi ! ennemi, pour quoi viens-tu ici troubler les servantes de Dieu ? » Lorsque, au milieu de l'hilarité générale, il lui eut arraché toutes ses plumes, malgré ses piaulements lamentables, il le jeta à terre, en disant : « Va-t-en, ennemi des hommes, vole maintenant, si tu peux ; tu feras beaucoup de bruit, mais tu ne causeras aucun dommage. » Le passereau infernal entra par la fenêtre et s'élança vers un vase d'airain soutenu par trois chaînes, et contenant une lampe qui brûlait devant un autel de la Sainte Vierge. D'un grand coup, il renversa le vase et la lampe, qui demeurèrent suspendus, sans que la mèche s'éteignît ou qu'il tombât une goutte d'huile, ni quelque peu du son qui était au fond du vase. L'homme de Dieu fit remettre la lampe à sa place, et continua son discours.

Un autre jour, après la messe, le B. Dominique vint à la grille et dit aux Sœurs de se réunir près des moulins à eau, pour qu'il leur annonçât la parole de Dieu. Comme les moulins étaient alors en réparation, la clôture était levée, et le Saint se rendit, en compagnie de plusieurs Frères, au lieu où les Sœurs étaient assemblées. Elles s'assirent auprès du canal, et le bienheureux Père commença à leur parler des fourberies de l'ennemi. Or, voilà que Satan se présenta sous l'aspect d'un lézard à deux têtes, énorme et affreux à voir. Il se mit à courir au bord de l'eau, élevant et abaissant tour à tour sa queue et l'une de ses têtes, et paraissait prêt à s'élancer sur les Sœurs. Le bienheureux Père, sachant bien quel personnage il avait en présence, secouant la tête d'un air terrible, s'écria : « Ennemi ! ennemi !... » Puis, se tournant vers les Sœurs : « N'ayez pas peur, il ne peut vous nuire. » Déjà quelques-unes, dans leur épouvante, s'étaient levées pour s'enfuir. « Ennemi du genre humain, dit-il, je t'ordonne de te jeter dans cette eau sur-le-champ. » Le monstre obéit, et ne reparut plus.

Une autre fois, dans le temps que les Frères habitaient encore Saint-Sixte, le serviteur de Dieu, ayant veillé dans l'église, se retira vers minuit, et vint s'asseoir vers l'extrémité du dortoir pour écrire à la lumière d'un flambeau. Voici qu'un singe se présente, et par mille

grimaces et contorsions, s'efforce de le déranger. Dominique, comprenant à qui il avait affaire, fit signe au singe d'approcher et lui commanda de l'éclairer en prenant le flambeau dans sa main. Il fallut se soumettre. Mais bientôt, la chandelle venant à finir, l'animal sentit la flamme lui brûler les doigts et il se lamentait horriblement. Le Saint l'obligea de rester immobile, et, après s'être ainsi joué de celui qui voulait le jouer, il le frappa d'un bâton en disant : « Retire-toi, maintenant. » Or, le coup résonna comme s'il eût frappé sur une outre pleine de vent. Le singe se jeta sur la paroi voisine, et disparut, laissant après lui une odeur fétide qui fit bien voir qui il était.

Echard, sévère critique, rejette les trois derniers traits comme des puérilités indignes du caractère de saint Dominique, et, tout en avouant qu'il peut s'y trouver un fond de vrai, croit à des exagérations de langage, bien concevables, dit-il, pour l'âge avancé de la Sœur Cécile, auteur du récit.

Mais, outre que la *Relation* de la Sœur Cécile n'appartient pas au temps de son extrême vieillesse, et, qu'au témoignage de Sœur Angélique, qui lui servait de secrétaire, la sainteté de la servante de Dieu donnait pleine créance à ses discours, n'avons-nous pas, en faveur des faits qui nous occupent, des motifs de crédibilité tirés de considérations d'un ordre supérieur ? Tertullien n'appelle-t-il pas Satan le « Singe de Dieu » ? Les Vies des Pères du désert ne nous montrent-elles pas les démons se transformant en bêtes immondes ou grotesques pour molester les Antoine, les Pacôme et tant d'autres solitaires ? Une chose ressort clairement des luttes soutenues par les saints avec le diable, c'est le souverain mépris que ces amis de Dieu professaient pour l'ange déchu. Ainsi en agissait saint Dominique avec l'esprit rebelle : nous venons d'en avoir la preuve.

XVII. — L'Aventin, dont le nom signifie *séjour d'oiseaux*, anciennement couvert de bois, et compris dans les sept collines que renfermait l'enceinte du roi Servius Tullius, domine le Tibre, en face des débris du pont d'Horatius Coclès. Le pape Honorius III résidait sur ce mont, dans le palais de ses ancêtres, les Savelli. Tout à côté s'élevait l'église de Sainte-Sabine, construite au commencement du v^e siècle, et possédant, outre le corps de la sainte de ce nom, ceux du pape Alexandre I^{er} et des prêtres Eventius et Théodule, martyrisés tous les quatre sous l'empereur Adrien. Ce lieu, déjà vénérable par son antiquité et ses souvenirs, le devint à d'autres titres pour les Frères Prêcheurs,

dont il fut comme le second berceau. Car, si c'est à Prouille que l'Ordre fut conçu par le choix de sa législation, c'est à Sainte-Sabine qu'il prit vraiment naissance par l'approbation du Vicaire de Jésus-Christ.

La bénédiction divine éclatait visiblement sur les œuvres du saint Patriarche. « Semblable à un cep qui reste adhérent à la vigne, dit Thierry d'Apolda, le Bienheureux prêchant à Rome produisait dans les âmes des fruits abondants, et instituait deux illustres monastères, l'un de Frères, l'autre de Sœurs, remplis de personnes d'une très grande religion. C'est que, saint lui-même, il sanctifiait quiconque l'approchait. Sa charité débordante ne lui faisait jamais dire : « Assez. » Dévoré du zèle des âmes, il aurait voulu les attirer toutes à Jésus-Christ. »

Etienne de Salagnac écrit de son côté : « Après la confirmation de l'Ordre, un nouveau soleil avait semblé briller sur le monde. Saint Dominique dispersant ses enfants de toutes parts comme des rayons, ou plutôt comme des flambeaux lumineux, on vit aussitôt doyens, prévôts, archidiaques, abbés, prieurs, chantres, moines, chanoines réguliers, docteurs de Facultés et autres personnes éminentes en science et en vertu, soumettre leurs âmes et leurs corps au joug très suave du Seigneur, se répandre rapidement dans les provinces en deçà et au delà des mers, et orner de leurs couvents et de leurs églises les plus importantes cités. »

Parfois, rapportent également les témoignages primitifs, le Bienheureux, dans sa confiance au Seigneur et son ardeur pour le salut des âmes, envoyait prêcher des Frères simples encore et médiocrement lettrés : « Allez sans crainte, leur disait-il, Dieu vous a donné la grâce de la prédication, rien ne vous manquera. » Et tout arrivait comme il l'avait prédit.

Frère Bonvisi, au procès de canonisation, cite à cet égard un fait personnel. Il était novice à Bologne et n'avait pas encore étudié la théologie. Dominique lui ordonna, un jour, d'aller prêcher à Plaisance. Le Frère objecte son inexpérience et son peu de savoir : « Partez, mon fils, lui répond son bien-aimé Père, le Seigneur sera avec vous ; il mettra sur vos lèvres la parole du salut. » Frère Bonvisi se rendit à l'endroit que lui marquait l'obéissance : il prêcha, et Dieu lui conféra une telle grâce qu'à la suite de cette prédication trois Frères entrèrent dans l'Ordre.

Cette conduite hardie qui, en des circonstances ordinaires, serait

tenter Dieu, se justifie par une inspiration spéciale d'en haut, et par cette grâce miraculeuse habituellement accordée aux débuts des grandes œuvres surnaturelles. Dominique avait sans cesse à l'esprit le souvenir de la mission que lui avaient conférée les saints apôtres Pierre et Paul, et la vision de ses fils allant deux à deux par le monde en prêchant l'Évangile. Aussi, à certains Religieux de Cîteaux, observateurs quelque peu malveillants, dit-on, du langage et de la manière de faire de ses jeunes prédicateurs, il répliqua un jour : « Qu'est-ce à dire, mes Frères, ressembleriez-vous à ces Pharisiens qui épiaient les paroles et les actes du Sauveur ? Je suis sûr de mes disciples : ils iront, reviendront, rendront un compte exact de leur ministère, et produiront de grands fruits dans les âmes. »

Le saint Patriarche eut, dans les commencements de Sainte-Sabine, la joie de donner l'habit religieux à quatre jeunes Polonais, connus dans l'histoire dominicaine sous les noms de saint Hyacinthe, du B. Ceslas, des BB. Henri le Morave et Hermann le Teutonique. Tous quatre faisaient partie de la suite de l'évêque de Cracovie, Yves Odrowatz ; les deux premiers étaient même, pense-t-on, ses propres neveux. Ils se trouvaient à Rome lorsque saint Dominique ressuscita le jeune Napoléon ; peut-être furent-ils témoins oculaires du miracle, car l'évêque de Cracovie, ancien condisciple du cardinal Ugolin à l'Université de Paris, avait été mis par lui en rapport avec le Bienheureux. Désirant donc avoir des Frères Prêcheurs pour évangéliser les fidèles de son diocèse, le prélat en fit la demande à saint Dominique. L'homme de Dieu répondit que de grand cœur il souhaitait seconder ses désirs, mais que n'ayant personne alors capable de comprendre la langue polonaise, il se voyait obligé de renvoyer à plus tard l'exécution de ce dessein, « à moins, dit-il, que quelques-uns des clercs qui vous entourent ne veuillent embrasser l'Ordre et le dilater ensuite dans leur pays. »

L'évêque Yves, qui était grand serviteur de Dieu, goûta la proposition, et les quatre jeunes gens nommés plus haut, en se donnant au B. Dominique, devinrent les prémices de l'Ordre en Pologne, les apôtres du Septentrion, les fondateurs de nombreux monastères. Des fresques antiques, à Sainte-Sabine, rappellent la vêtue religieuse des deux Frères Hyacinthe et Ceslas (1).

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 18 juillet, la biographie du B. Ceslas, et au 16 août celle de S. Hyacinthe.

D'autres consolations bien douces attendaient saint Dominique dans ce lieu béni.

Une nuit, après être demeuré en prières dans l'église, il en sortit un peu avant minuit, et se rendant au dortoir des Frères, se mit de nouveau à prier à l'une des extrémités. En regardant par hasard à l'autre bout, il vit venir trois dames d'une merveilleuse beauté ; celle du milieu l'emportait sur les deux autres par une expression de visage incomparable. Ses compagnes avaient en mains, l'une un magnifique bénitier, l'autre un riche aspersoir qu'elle présenta à la dame vénérable. Celle-ci aspergea chacun des Frères sur sa couche et le bénit du signe de la croix. Mais arrivée près d'un certain Religieux, elle passa sans le bénir. Dominique remarqua quel était ce Frère, et alla au-devant de la dame jusqu'au milieu du dortoir, à l'endroit où la lampe était suspendue. Se jetant à ses pieds, il lui dit humblement : « Je vous en conjure, Madame, faites savoir à votre serviteur qui vous êtes. » Or, tout en adressant cette demande, il l'avait bien reconnue en esprit. A cette époque, l'usage n'existait pas encore dans les couvents des Frères et des Sœurs de chanter la belle et pieuse antienne *Salve Regina* ; on se contentait de la réciter à genoux après Complies.

La dame répondit : « Je suis cette Reine de miséricorde que vous invoquez chaque soir ; et lorsque vous dites : *Eia ergo, advocata nostra*, je me prosterne devant mon Fils pour le supplier de conserver cet Ordre. » Alors le fidèle serviteur, prenant confiance : « Madame, dit-il, quelles sont donc ces vierges si belles qui vous accompagnent ? — L'une est Cécile, l'autre Catherine, » répondit la Reine des vierges. Et lui de nouveau : « Pourquoi, Madame, avez-vous passé l'un des Frères en vous détournant ? — Parce qu'il n'était pas dans une posture convenable. » Et ayant achevé le tour des Frères, qu'elle aspergea et bénit, la B^{se} Marie disparut.

Le saint homme retourna pour prier à la place qu'il occupait auparavant. Tout à coup il fut ravi en extase et vit le Seigneur assis sur un trône, et debout à sa droite la glorieuse Vierge, sa Mère, vêtue d'une chape couleur de saphir. Autour d'eux se pressaient des Religieux de tous les Ordres, et il n'y en avait pas un seul du sien. Contristé et rougissant, il se prit à pleurer, et n'osait approcher ni du Fils ni de la Mère. Notre-Dame l'invita de la main à venir. Mais lui, toujours tremblant, hésitait à s'approcher, jusqu'à ce que le Seigneur lui eût fait signe à son tour. Alors il s'avança, et se prosterna devant eux en pleurant amèrement. Le Dieu de bonté lui dit : « Lève-toi. » Quand

il se fut levé, Jésus-Christ lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » Il répondit : « C'est parce que je vois ici des Religieux de tous les Ordres et que je n'en aperçois aucun du mien. » Le Seigneur lui dit : « Veux-tu voir ton Ordre ? » Il répondit en tremblant : « Oh ! oui, Seigneur. » Le Fils de Dieu, posant sa main sur l'épaule de la Vierge Marie, dit au B. Dominique : « J'ai confié ton Ordre à ma Mère. » Comme le Saint mettait une pieuse insistance au désir de voir son Ordre, le Seigneur lui dit de nouveau : « Tu veux donc absolument le voir ? » Il répondit : « Oui, Seigneur. » A ce moment, la glorieuse Marie ouvrit la chape dont elle était revêtue, l'étendant sous les yeux du B. Dominique, de telle sorte qu'elle embrassait de son immensité toute la patrie céleste, et Dominique contempla sous les plis de ce manteau une multitude innombrable de ses enfants. Le cœur inondé de joie, il se prosterna pour remercier le Seigneur et sa Mère, et la vision disparut.

Revenu à lui-même, il sonna la cloche des Matines, et les Frères se levèrent. L'office terminé, il les convoqua au Chapitre, leur fit un beau sermon sur l'amour et la vénération qu'ils devaient porter à la B^{se} Vierge, et leur raconta sa vision. Après le Chapitre, il prit à part le Frère que la Mère de Dieu n'avait point béni, et lui demanda doucement s'il ne lui avait pas caché quelque péché en confession : « Père saint, répondit le Frère, je n'ai rien sur la conscience ; mais cette nuit, en me réveillant, je me suis trouvé découvert. »

« Or, dit la Sœur Cécile dans sa relation, le B. Père raconta cette vision aux Sœurs de Saint-Sixte, comme si elle fût arrivée à un autre ; mais les Frères qui étaient présents faisaient signe aux Sœurs que c'était à lui-même qu'elle était arrivée. »

A cette occasion, la règle fut posée qu'en tout lieu, les Frères coucheraient avec une tunique, une ceinture et les pieds chaussés. *Cum tunica et caligis cincti dormiant* (1). On introduisit également la coutume que, chaque dimanche, deux acolytes en surplis passeraient dans les dortoirs, l'un aspergeant les cellules, l'autre remplissant les bénitiers. Enfin, au *Salve Regina*, maintenant chanté solennellement après Complies, quand on arrive à *Eia ergo*, le prêtre de semaine traverse les rangs, en jetant de l'eau bénite sur chacun des Frères agenouillés. Dans les monastères du second Ordre, la Religieuse officiante en fait autant pour les Sœurs.

(1) Const. Dist., I, cap. ix.

A Sainte-Sabine, comme à Saint-Sixte, le démon essaya, mais sans succès, de s'attaquer au serviteur de Dieu.

Un soir que le Bienheureux priaît prosterné devant un autel, Satan, voulant le chasser, lança du toit une énorme pierre noire avec tant de violence que toute l'église en résonna. La pierre passa près de la tête du Saint, de façon à toucher son capuce, et mit en pièces le pavé de marbre qui reçut le coup. Dominique resta immobile, et l'ennemi confus se retira en hurlant. La trace de la dalle brisée se voyait jusqu'en 1586, époque où des ouvriers chargés d'une réparation la firent maladroitement disparaître. Quant à la pierre, elle est conservée sur un tronçon de colonne, attachée avec une chaîne de fer. Elle pèse, dit-on, environ cinquante livres. On montre aussi dans un coin du jardin de Sainte-Sabine un oranger planté par saint Dominique, et dont la vigueur s'est renouvelée par une sorte de miracle, depuis un demi-siècle. Autrefois, quand le Pape se rendait, pour la bénédiction des Cendres, à Sainte-Sabine, où est marquée la Station, après la cérémonie, on lui offrait, dans une corbeille, du fruit de cet arbre; on en présentait ensuite aux cardinaux et aux principaux personnages, et des feuilles aux autres membres de l'assistance.

Le bienheureux Patriarche aimait, paraît-il, à laisser un mémorial de ses fondations. Dans la cour de l'habitation de Pierre Seila, il avait planté un figuier, que le peuple de Toulouse, au siècle dernier, disait encore être miraculeux, en ce qu'il renaissait de ses cendres, quand le tronc était mort. Egalement dans le préau de Saint-Romain, Dominique plaça l'*Agnus-castus*, ce gracieux arbuste aux branches pliantes, à la fleur blanc-violet retombant en longs épis, et qui était, chez les anciens, un emblème de chasteté. Enfin, pour borner notre énumération, il planta dans le jardin de Bologne un cyprès qui a subsisté jusqu'à ce siècle. Avec son bois on a sculpté deux statues : l'une de N.-D. du Rosaire, l'autre de S. Dominique, placées à l'entrée de la sacristie. On lit au-dessous de la première ce distique latin :

Virginis effigiem cernis : fuit ante cypressus :
Præscia Guzmani dextera fixit humi.

Sous la seconde se trouvent ces vers :

Cypressus fit grata sui cultoris imago :
Fili, gratus eris factus imago Patris (1).

(1) La statue de la Vierge que tu vois fut jadis un cyprès, mis en terre par la main industrieuse de Dominique.

Ce cyprès est la gracieuse image du Saint qui le planta : Mon fils, tu plairas à ton Père, en étant son portrait fidèle.

Malgré les soins multiples que lui imposaient les intérêts de son Ordre, la prédication au peuple, l'enseignement dans le palais pontifical, le serviteur du Christ trouvait moyen d'exercer son zèle à l'égard des pauvres, des affligés et des malades. Il visitait souvent, dans certains quartiers de Rome, ces *recluses* qui, par esprit de pénitence ou de recueillement, se renfermaient pour le reste de leurs jours dans des trous de murailles, ne communiquant avec le dehors que par une étroite ouverture. L'une de ces recluses, nommée *Bonne*, réalisant parfaitement son nom, habitait une tour voisine de Saint-Jean de Latran, et souffrait, en outre, d'un horrible ulcère.

Un jour qu'après l'avoir communie, Dominique, assis près de sa petite fenêtre, lui adressait des paroles d'édification, il la pria de lui montrer un de ces vers qui lui rongeaient la poitrine en lui causant un vrai martyre. Bonne mit pour condition qu'il le lui rendrait. Mais dans la main du thaumaturge, le ver se changea en un magnifique diamant. A cette vue, les Frères qui entouraient le Bienheureux lui dirent de garder la perle. La sainte femme redemandant avec larmes son trésor, Dominique le lui rendit, et le diamant reprit sa forme première. L'homme de Dieu quitta la recluse, après l'avoir bénie par le signe de la croix; tandis qu'il s'éloignait, l'ulcère disparut. Bonne se trouva parfaitement guérie.

Une autre recluse, appelée Lucie, logeait derrière l'église de Sainte-Anastasia, sur la route de Saint-Sixte; elle avait un bras rongé jusqu'à l'os par un mal cruel. Dominique, ému de pitié, demanda un jour à voir son mal et le guérit également par une simple bénédiction.

XVIII. — Cependant l'Ordre florissait de toutes parts, en fondations importantes et en excellents sujets : saint Dominique était dans la maison de Dieu comme un olivier fécond, chargé de feuilles et de fruits. Le Pape lui avait, par acte authentique, conféré pleine juridiction sur son institut dans le monde entier. C'est pourquoi le Bienheureux crut le moment arrivé de convoquer un Chapitre général, dans lequel, entouré des principaux de ses Frères, il assurerait l'unité de l'œuvre en promulguant d'une manière efficace la législation dominicaine.

Aussitôt donc après la fête de Pâques, qui tombait, en 1220, au 29 mars, il quitta la Ville éternelle. Peut-être même s'en était-il éloigné plus tôt, ou tout au moins pendant son séjour à Rome avait-il

eu soin d'aller à Viterbe, une fois ou l'autre, pour rendre compte au Pape de ses actes relatifs à Saint-Sixte et à Sainte-Sabine. Ainsi s'expliqueraient plus naturellement diverses Lettres pontificales délivrées, sans nul doute, à la prière du serviteur de Dieu ou à la considération de son mérite. Le 26 février, peu de jours après l'inhumation du B. Réginald à N.-D. des Champs, à Paris, Honorius avait écrit aux clercs de cette abbaye pour les féliciter de vouloir bien accorder aux Frères de Saint-Jacques la sépulture dans leur église. Le 20, le 23 et le 24 mars, le Pontife s'adressait aux peuples de Madrid, de Ségovie et de Bologne, il louait leur charité à l'égard des Frères et les engageait à persévérer dans ces bonnes dispositions. Le 6 mai suivant, il devait recommander à l'Archevêque de Tarragone, en Espagne, la propagation de l'Ordre dans sa province ecclésiastique, et le 12 du même mois, autoriser divers moines de Saint-Victor, de Vallombreuse et d'autres abbayes à se joindre à « Frère Dominique, Prieur de l'Ordre des Prêcheurs », pour exercer sous sa direction le ministère de la parole de Dieu.

Le saint Patriarche arriva à Bologne de manière à ouvrir le Chapitre général le jour de la Pentecôte, 17 mai. On ignore les noms des Religieux venus du dehors. On sait seulement que Dominique avait mandé par lettres d'envoyer de Paris quatre Frères, et que l'un d'eux fut le B. Jourdain de Saxe, vêtu depuis trois mois, mais « rempli de grâce et dispos pour toute sorte de bonnes œuvres ».

« Dans ce Chapitre, que présida le bienheureux confesseur et vénéré maître Dominique, dit Thierry d'Apolda, sous l'inspiration du Saint-Esprit, et de l'avis des hommes illustres qu'on avait appelés, furent posés les fondements de l'Ordre. La pierre principale y fut la pauvreté évangélique. En effet, par un statut perpétuel, les Pères rejetèrent toutes possessions et tous revenus temporels, renonçant même à ceux qu'ils avaient du côté de Toulouse, et préférant la pauvreté du Christ aux richesses des Egyptiens ». On abandonna ces biens aux Religieuses de Prouille ou à d'autres communautés de femmes.

Ce dépouillement de toute propriété ne comprenait pas sans doute l'immeuble qui constitue le couvent; car les observances de la vie régulière et commune requièrent nécessairement la possession paisible et incontestée du local occupé par les Religieux. Nous trouvons, de fait, les premiers couvents de l'Ordre généralement entourés de vastes enclos, où l'on cultivait avec soin les légumes et herbes qui faisaient alors la principale, sinon l'unique nourriture des Frères.

Saint Dominique, allant plus loin dans sa renonciation aux choses temporelles, aurait voulu que toute l'administration domestique fût remise aux mains des Frères convers, afin que les Religieux de chœur pussent vaquer sans aucun souci à la prière, à l'étude et à la prédication. Mais les Pères du Chapitre repoussèrent cet avis, alléguant qu'une mesure semblable avait failli anéantir récemment l'Ordre de Grammont.

L'humble serviteur du Christ dit ensuite au milieu de l'assemblée : « Je mérite d'être déposé, parce que je suis inutile et affaibli. » Les Frères refusant absolument d'accepter sa démission, il fut décidé avec leur assentiment qu'à l'avenir on établirait des magistrats appelés *Définiteurs*, qui auraient tout pouvoir, tant que durerait le Chapitre, pour statuer, ordonner, définir, déposer même le Maître général, s'il venait à prévariquer.

De plus, afin d'extirper les abus qui pourraient se glisser, et d'accroître le bien de l'Ordre, on décréta que le Chapitre général se tiendrait chaque année, à Bologne et à Paris alternativement. Cependant, par une dérogation immédiate, Bologne fut désignée pour le lieu de l'assemblée suivante.

D'autres règlements furent dressés sans doute, et peut-être ajoutés au catalogue des Constitutions primitives, mais l'histoire n'en a pas transmis le détail.

Les Pères du Chapitre se séparèrent, pénétrés de plus en plus de l'esprit de leur saint Fondateur, et l'on vit alors dans l'Eglise, disent les chroniques, une floraison de couvents et une riche moisson d'œuvres apostoliques. Quant au bienheureux Patriarche, il entreprit d'évangéliser la Lombardie, et, en compagnie des Frères Ventura, Bonvisi, et autres, prêcha pendant deux mois la parole de Dieu dans un certain nombre de villes, s'arrêtant aussi dans les couvents de son Ordre et les autres monastères situés sur son passage.

A Modène, un chanoine français, qui se rendait à Rome, vint le trouver à l'issue d'une prédication, et lui avoua qu'il était tourmenté par des tentations charnelles, au point de désespérer de son salut. « Prenez courage, lui dit le Saint, et confiez-vous en la miséricorde de Dieu. Je vous obtiendrai la continence de la chair. » Le chanoine se retira entièrement délivré.

Dominique rencontra François d'Assise à Crémone, dans un couvent de Frères Mineurs. Pendant qu'ils conversaient ensemble,

quelques Religieux s'approchèrent, disant : « L'eau pure nous manque ; de grâce, vous qui êtes nos Pères et les serviteurs de Dieu, suppliez le Seigneur de bénir notre puits. » Les deux Saints se regardèrent, chacun semblant inviter l'autre à donner la réponse. Dominique dit alors : « Puisez de l'eau, et apportez-nous-la. » Les Frères apportèrent dans un vase l'eau trouble du puits, et Dominique dit à François : « Père, bénissez, au nom du Seigneur. — Bénissez vous-même, répondit François, car vous êtes mon supérieur. » La pieuse contestation dura quelques instants ; après quoi, Dominique fit le signe de la croix sur le vase, et ordonna qu'on versât l'eau dans le puits, dont la source fut à jamais purifiée.

A Milan, le Bienheureux tomba malade : Frère Bonvisi s'installa à son chevet. Il ne l'entendit jamais se plaindre, et souvent reconnut à certains signes qui paraissaient habituellement sur son visage, qu'il était en oraison. Sitôt que l'accès de fièvre avait disparu, le Saint parlait de Dieu aux Frères, il lisait ou se faisait lire ; il louait le Seigneur et le bénissait de sa maladie, selon sa coutume qui était de se plaire dans la tribulation plus que dans la prospérité.

Le monastère de Colombe, fondé par saint Bernard sur le territoire de Parme, reçut sa visite, et c'est là qu'il faut placer, selon toute apparence, le fait raconté comme il suit par Rodrigue de Cerrate.

« Dominique arriva un soir à l'entrée d'un couvent dont tous les Religieux étaient déjà couchés. Craignant de leur causer de l'embarras, il s'étendit devant la porte avec son compagnon, et pria le Seigneur de pourvoir à leurs besoins sans éveiller les moines. Au même instant, ils se trouvèrent tous les deux dans l'intérieur. »

Frère Ventura déclare avoir remarqué souvent, au cours du voyage de Lombardie, que dans les couvents, soit de l'Ordre, soit étrangers à l'Ordre, lorsqu'un Frère en proie à la tentation ou au trouble allait converser avec lui, le saint Père le consolait et l'exhortait si bien que le Frère se retirait de lui pleinement réconforté. Chaque fois, à moins d'une impossibilité absolue, il prêchait aux Frères, pleurait beaucoup et provoquait ainsi les autres à pleurer.

Selon le sentiment le plus probable, un des meilleurs résultats de cette évangélisation de la Lombardie par le saint Patriarche fut l'institution du Tiers-Ordre, institution dont a si bien écrit le P. Lacordaire (1). Voyant de tristes signes de l'affaiblissement de la foi, et

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. xvi.

l'asservissement dégradant de l'Eglise sous la puissance laïque, Dominique, pour résister à l'effroyable combinaison du mal, « institua une association à laquelle il donna le nom de *Milice de Jésus-Christ*. Elle était composée de gens du monde des deux sexes, qui s'engageaient à défendre les biens et la liberté de l'Eglise par tous les moyens en leur pouvoir. Leur habit, resté le même pour la forme que celui du monde, s'en distinguait par les couleurs dominicaines, le blanc, symbole de l'innocence, et le noir, symbole de la pénitence. Sans être liés par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils participaient autant que possible à la vie religieuse. Ils observaient des abstinences, des jeûnes, des veilles, et remplaçaient par un certain nombre de *Pater noster* et d'*Ave Maria* la récitation de l'office divin. Ils avaient, sous l'autorité de l'Ordre, un Prieur de leur choix : ils s'assemblaient à des jours fixes dans une église des Frères Prêcheurs pour y entendre la messe et le sermon. Quand Dominique eut été mis au rang des saints, les Frères et les Sœurs de l'association prirent le titre de *Milice de Jésus-Christ et du bienheureux Dominique*. Plus tard, ce qu'il y avait de militant dans cette appellation disparut avec les causes publiques du combat, et l'association demeura consacrée aux progrès de l'homme intérieur sous le nom de *Frères et Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique*. C'est sous ce nom que Munion de Zamora, septième Maître général des Frères Prêcheurs, la confirma et en modifia les règlements ». Les Souverains Pontifes y ajoutèrent l'approbation apostolique et divers privilèges spirituels.

Le Tiers-Ordre se développa avec une rapidité merveilleuse, grâce en partie à l'esprit d'association qui régnait au moyen âge; on a pu dire qu'à cette époque de foi, à peine trouvait-on en Europe un chrétien fervent qui ne fût affilié à la famille de saint Dominique ou à celle de saint François par les liens du Tiers-Ordre. « L'histoire de cette institution, dit encore le P. Lacordaire, est une des plus belles choses qu'on puisse lire. Elle a produit des saints sur tous les degrés de la vie humaine, depuis le trône jusqu'à l'escabeau, avec une telle abondance que le désert et le cloître pouvaient s'en montrer jaloux. »

XIX. — Après avoir évangélisé la Lombardie pendant deux mois environ, saint Dominique rentra à Bologne un peu avant l'Assomption. Sur les entrefaites arriva pour le voir un vénérable Cistercien, alors Prieur de l'abbaye de Casemare, et plus tard évêque d'Alatri, avec lequel il avait contracté à Rome une étroite amitié. La veille de

l'Assomption, tandis qu'ils s'entretenaient doucement des choses célestes, Dominique dit à son ami, dans un épanchement intime : « Cher Prieur, je vais vous déclarer une chose que je n'ai jamais dite à personne, et que je vous prie de ne pas révéler de mon vivant. Jamais je n'ai demandé aucune grâce à Dieu que je ne l'aie obtenue. » Le Prieur, plein d'admiration d'une faveur si rare, et se souvenant du désir extrême qu'avaient les Frères de posséder parmi eux un Docteur fameux de l'Université, appelé Conrad le Teutonique, répondit : « Père, demandez donc pour votre Ordre Maître Conrad, dont vos Frères souhaitent si ardemment l'entrée en Religion. — Vous me proposez là une chose bien difficile, dit le Bienheureux ; cependant, si vous voulez prier avec moi toute cette nuit, j'espère de la bonté du Seigneur qu'il nous exaucera. »

Après Complies, Dominique demeura dans l'église avec son ami. Ils assistèrent aux Matines de la fête, et après l'office poursuivirent leur veille. A l'heure de Prime, au moment où le chantre entonnait l'hymne *Jam lucis orto sidere*, voilà Maître Conrad qui entre, et vient se jeter aux pieds de Dominique en lui demandant l'habit. Il le reçut au milieu de l'allégresse générale, se fit remarquer par sa conversation toute religieuse et ses leçons pleines de grâce, et mourut l'an 1239 à Magdebourg, en chantant des Psaumes avec ses Frères réunis autour de sa couche. Quant au Prieur de Casemare, il ne dévoila son secret qu'après la mort de Dominique, auquel il survécut plus de vingt ans. Il avait craint d'abord de mourir le premier, et en avait fait l'observation à l'homme de Dieu : « Non, avait répondu celui-ci, soyez sûr que vous vivrez plus longtemps que moi. »

Le saint Patriarche reçut encore, à cette époque, un jeune Apulien, nommé Thomas Paglio, qui, pour son innocence et sa simplicité, lui devint particulièrement cher, au point qu'on l'appelait son Benjamin. D'anciens compagnons du jeune novice, indignés de l'avoir perdu, l'attirèrent par ruse hors du couvent, et, lui enlevant sa tunique de laine, lui passèrent des vêtements profanes. Les Frères coururent aussitôt à leur Père vénéré, et lui dirent : « Voici qu'on emmène dans le siècle votre Benjamin. » Dominique se rend à l'église, pour demander au Seigneur justice de cet attentat. Sa prière fut immédiatement exaucée. A peine les ravisseurs eurent-ils revêtu d'une chemise de toile le pauvre agneau, que celui-ci poussa des cris lamentables en disant : « Je brûle par tout le corps ! » Il n'eut pas de repos qu'on ne l'eût reconduit au bercail, en possession de sa blanche toison,

Un fait analogue se présenta pour un jurisconsulte bolonais, que ses amis essayaient d'entraîner par force hors du cloître. Les Frères effrayés voulaient demander renfort à quelques chevaliers, amis de l'Ordre ; mais le bon pasteur leur dit : « Nous n'avons pas besoin de faire appel aux armes des mortels ; je vois autour de l'église plus de deux cents anges chargés par le Seigneur de nous garder. » Les agresseurs se retirèrent, en effet, saisis d'une frayeur céleste.

Une autre vocation, également extraordinaire, fut celle d'un prêtre qui, remarquant la ferveur avec laquelle Dominique et ses Frères s'adonnaient à la prédication sans s'inquiéter d'aucun salaire, désira entrer dans leur compagnie. Mais il lui semblait qu'auparavant l'acquisition d'un Nouveau Testament lui était indispensable. Or voici qu'un jeune homme se présente, lui demande s'il ne voudrait pas acheter un certain livre qu'il tenait sous son habit : « Quel est ce livre ? » dit le prêtre. — « Un Nouveau Testament. » L'ecclésiastique l'achète aussitôt avec grande joie. Il lui vient alors un doute sur sa vocation, et en même temps la pensée qu'il pourra trouver dans son livre la réponse divine. Il adresse une prière à Dieu, fait le signe de la croix sur la couverture et ouvre le volume avec confiance. Ses yeux rencontrent le Chapitre des *Actes des Apôtres* où est rapporté le commandement fait à saint Pierre de suivre les messagers du centurion Corneille : *Lève-toi, descends et va avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés*. Affermi par ces paroles, le prêtre renonça entièrement au monde et embrassa l'Ordre, qu'il honora par ses vertus et ses œuvres apostoliques.

Les habitants de Bologne avaient en si grande vénération saint Dominique, et témoignaient tant d'avidité pour entendre sa parole que le Bienheureux, afin de les satisfaire, allait prêcher tantôt dans une église, tantôt dans une autre. Souvent la foule venait le chercher à la porte du couvent, et l'y reconduisait encore après le sermon. Dans une de ces circonstances, deux étudiants s'approchèrent de lui : « Mon Père, dit l'un, demandez pour moi à Dieu le pardon de mes péchés ; je viens de les accuser tous, je le crois. — Je le ferai, mon fils, » répondit le Saint ; et s'étant un peu recueilli : « Ayez bon courage, reprit-il, vos péchés vous ont été remis. » Encouragé par cette réponse, le second dit à son tour : « Priez aussi pour moi, mon Père, car j'ai confessé mes péchés. » Dominique, après une courte prière, lui dit : « Dieu ne saurait être trompé, mon fils ; vous avez confessé vos péchés, mais non pas tous : il en est un que la

honte vous a fait retenir. » L'étudiant confondu répondit : « Mon Père, vous dites vrai ; maintenant je me repens, obtenez-moi mon pardon. »

Un autre jour, où l'on célébrait une grande fête, un écolier livré au vice impur vint à Saint-Nicolas pour entendre la messe et le sermon. Le bienheureux Père était à l'autel. Au moment de l'offrande, l'écolier s'avança, selon la coutume d'alors, et baisa la main du célébrant. Il en sortit une odeur si céleste que jamais de sa vie il n'avait senti chose semblable ; mais ce qui surprit et le consola bien davantage, c'est qu'il se trouva entièrement dégagé de toute tentation.

Un usurier, assistant à la messe de saint Dominique, se présenta pour recevoir la communion de sa main. Il éprouva aussitôt dans sa bouche l'impression d'un charbon ardent. Averti par ce châtiment et touché de la grâce, il revint sincèrement à Dieu et restitua tout le bien mal acquis.

L'esprit prophétique était habituel au saint Patriarche et servit plus d'une fois à l'avantage de ses enfants.

Un Frère qu'il avait chargé d'une mission à l'extérieur vint, au retour, se présenter à lui. Dominique l'apostrophe ainsi : « Quelque chose me dit que vous ne gardez pas vos règles : n'avez-vous pas de l'argent sur vous ? » Le Frère, se voyant découvert, avoue sa faute. Dominique lui fait rejeter sur-le-champ l'argent maudit, et impose au coupable une sévère pénitence.

Plusieurs fois, le démon tenta de jeter le trouble dans la communauté, Dieu le permettant ainsi pour réprimer les écarts de quelques Religieux et pour montrer la puissance de son serviteur sur l'esprit infernal.

Un convers attaché au service des malades mangeait souvent en secret le reste des viandes qu'il leur avait présentées. Un soir qu'il était tombé dans cette faute, il fut soudainement possédé par le démon. A ses cris effroyables, les Religieux accoururent, et Dominique, touché de compassion pour les souffrances du malheureux, gourmanda l'esprit mauvais d'être entré dans ce Frère. « Il l'a bien mérité, répondit Satan, car il a mangé, contre toute règle, de la viande qu'on sert aux malades. — Je l'absous de son péché, par l'autorité de Dieu, reprit le tendre Père ; quant à toi, ennemi des hommes, je t'ordonne au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de

sortir du corps de ce Frère et de ne plus le tourmenter. » A quoi le démon obéit sans résistance.

Un autre convers, saisi par le diable après le coucher des Frères, mettait l'épouvante dans le dortoir par d'affreux hurlements. On alla chercher saint Dominique. Le Bienheureux ordonna qu'on portât l'énergumène à l'église, où d'un souffle il éteignit toutes les lampes. Dominique dit au démon : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de dire pourquoi tu persécutes ainsi ce Frère, et de quelle manière tu es entré dans son corps. — Si je le possède, c'est sa faute, répondit l'esprit infernal ; dans l'après-midi, il a bu en ville, sans permission et sans faire le signe de la croix. C'est alors que j'entrai en lui sous la forme d'un moucheron, ou plutôt c'est lui qui m'avalait sous cette forme. » A ce moment, on sonna Matines ; le diable s'écria : « Je ne puis plus rester ici, maintenant que les enchaperonnés se lèvent pour venir louer le Seigneur. » Et sortant du corps de sa victime, il laissa le pauvre Frère étendu sur le pavé, comme mort. Les Religieux l'emportèrent à l'infirmerie, où il demeura jusqu'au matin sans avoir conscience de rien. Revenu à lui-même, et instruit de ce qui s'était passé, il profita de la leçon pour mener une vie parfaitement régulière.

Le trait suivant n'est pas sans enseignement.

Un novice veillant après Matines devant un autel se laissa apesantir peu à peu par le sommeil et entendit une voix qui disait : « Va et fais-toi encore raser la tête. » En réfléchissant sur cette parole, il comprit qu'il devait dévoiler des circonstances omises dans sa confession précédente. Il alla trouver le bienheureux Père et lui ouvrit toute son âme. Après cet aveu, comme il reposait doucement, il vit un ange descendre du ciel et lui poser sur le front une couronne enrichie de diamants. Le novice se réveilla plein de joie et bénissant Dieu.

Le démon s'adressait quelquefois directement à saint Dominique, mais toujours pour sa propre confusion. Un jour, il prit la forme d'un jeune homme qui voulait se confesser. Au prêtre qu'on lui envoya il débita des obscénités révoltantes sur un ton si dégagé que le confesseur, ne trouvant point dans ce pénitent les dispositions essentielles, le renvoya sans l'absoudre. Le jeune homme demanda un autre Religieux, puis un troisième, et ainsi jusqu'à cinq ; tous également lui refusèrent l'absolution. L'hypocrite s'emporte alors en amers reproches contre ces moines qui, du haut de la chaire, prêchent la conversion, et au saint tribunal repoussent les pécheurs. Au bruit qu'il fait, le

sacristain va trouver le bienheureux Père et l'informe du scandale qui se passe à l'église. Dominique s'y rend, mais découvrant par révélation l'artifice infernal : « Esprit malin, dit-il, pourquoi tentes-tu les serviteurs de Dieu sous cette apparence de piété. » Et il le réprimanda vertement. Le diable s'évanouit à la place même, laissant une odeur de soufre suffocante.

L'astucieux serpent agit une autre fois avec plus de finesse. Dominique demeuré dans l'église après Complies aperçut un Frère qui semblait prier très dévotement devant un autel. Il lui fit signe de la main d'aller se reposer. Le Frère, inclinant la tête, se retira. Le saint fondateur avertit ensuite les Religieux que personne ne restât plus dans l'église après le dernier signal. Néanmoins, le faux Frère, car ce n'était autre qu'un démon, revint la seconde, la troisième nuit, feignant de prier comme la première fois.

Dominique s'approche et dit : « Que signifie cette désobéissance? Je vous retrouve pour la troisième fois à faire une chose que j'ai expressément défendue! » Le diable, éclatant de rire, s'écria : « J'ai donc réussi à te faire rompre le silence. — Misérable, reprit le Saint, ne te réjouis pas de ton succès; ne sais-tu pas que je puis dispenser du silence, et moi-même parler quand je le crois utile?.. » Et il le renvoya confondu.

Une nuit, le saint Patriarche aperçut cet adversaire acharné des hommes, tenant un feuillet d'une main qui semblait armée de griffes de fer, et lisant à la lueur de la lampe. Dominique lui demanda ce qu'il lisait : « Les péchés de tes Frères, » répondit Satan. — « Donne-moi ce papier, au nom de Jésus-Christ », répartit Dominique. Le démon obéit et disparut. Le bienheureux Père trouva inscrites plusieurs transgressions, dont il ne manqua pas de reprendre sévèrement ses fils.

Thierry d'Apolda nous donne un récit encore plus significatif.

Un jour que le Saint, sentinelle vigilante, faisait la garde autour de la cité de Dieu, son couvent bien-aimé, il rencontra dans le dortoir l'ennemi du salut rôdant comme un lion en quête d'une proie. Il l'arrêta et lui dit : « Que fais-tu donc ici, bête infernale? » Le démon répondit : « Je cherche mon bénéfice ». Le Saint reprit : « Et quel bénéfice fais-tu au dortoir? » Le démon : « En ôtant aux Frères le sommeil nécessaire, je les empêche de se reposer et les rends paresseux; je suis cause qu'ils se lèvent lentement, je leur persuade de ne point aller à Matines, et quand cela m'est permis, je leur envoie des

songes et des illusions. » Le Saint le conduisit au chœur et lui dit : « Que gagnes-tu dans ce saint lieu? — Beaucoup de choses : je fais arriver les Religieux trop tard et partir trop tôt, je les remplis de distractions pendant la prière. » Interrogé au sujet du réfectoire, il répondit : « Qui donc ne mange pas plus ou moins qu'il ne faut? » Mené au parloir, il dit en riant aux éclats : « Pour ce lieu-ci, il est à moi, j'y règne en maître : c'est l'endroit des rires, des nouvelles inutiles, des paroles oiseuses. » On arriva enfin à la salle du Chapitre ; le démon voulut s'enfuir : « Ce lieu, dit-il, est pour moi un enfer ; j'y perds tout ce que je gagne ailleurs. C'est ici que les Frères sont avertis, qu'ils s'accusent, qu'ils reçoivent pénitence et absolution de leurs coupes. Je déteste ce lieu plus que tous les autres. »

Ayant ainsi contraint le diable à dévoiler ses ruses, saint Dominique se sentit plus affermi que jamais à placer parmi les Constitutions de son Ordre celle du *Chapitre quotidien*, qui se tenait régulièrement chaque nuit après Matines, ou le matin à l'issue de Prime. « L'expérience a démontré, dit le Père Souèges, le grand bien obtenu par les Chapitres en Religion, pourvu qu'ils soient tenus avec exactitude, sagesse et charité, ainsi que le faisait notre Père saint Dominique, gardant un si juste milieu, qu'il corrigeait le vice sans troubler le coupable. Mais si le sel amer et salutaire de la correction venait à s'affadir, et que le Chapitre ne fût plus qu'une cérémonie tout extérieure, comme les défauts ne diminueraient pas, le démon aussi n'aurait pas plus d'horreur de ce lieu que des autres du couvent. »

Saint Antonin rapporte un autre triomphe du B. Dominique sur l'enfer, d'après la déposition du cardinal de Viterbe, Raynier Capocci, ami du saint Patriarche, auquel il donna l'église de Sainte-Marie aux degrés, pour la fondation d'un couvent.

Un jour, on présenta au Saint un énergumène, dans l'église. Dominique revêtit l'étole, en passa une partie autour du corps de ce malheureux, et commanda aux démons de ne plus le tourmenter. Eux, témoignant souffrir une peine extrême de ses adjurations, s'écrièrent : « Laissez-nous sortir d'ici, pourquoi nous vexer de la sorte? — Je ne vous laisserai point partir, répondit le Saint, que vous ne me donniez des cautions pour preuve que vous ne retournerez plus dans cet homme. — Et quelles cautions voulez-vous? demandèrent les démons. — Les saints martyrs qui reposent dans cette église. — Nous ne pouvons pas vous les offrir à cause de nos démérites. — Je les veux absolument, insista le Bienheureux, pour que je

vous permette de vous en aller. » Les démons promirent alors de les lui donner, autant qu'il serait en leur pouvoir. Et un instant après : « Voici que nous avons obtenu, par faveur toute gratuite, ce que vous nous demandez : les saints Martyrs répondront pour nous. — Mais quel signe me donnez-vous que vous ne mentez pas ? » dit saint Dominique. — « Allez aux reliquaires qui contiennent leurs chefs, répondirent-ils, et vous les trouverez renversés. » Chose admirable, conclut le saint archevêque de Florence, chose qui doit être comptée absolument parmi les prodiges du ciel, on alla voir, et on trouva les châsses telles que les démons avaient dit. Les auteurs qui reproduisent le fait ne manquent pas d'observer que c'est au mérite du B. Dominique que Dieu accorda ce que les démons ne pouvaient obtenir par eux-mêmes.

XX. — Thierry d'Apolda nous a laissé de saint Dominique le portrait suivant :

« En lui la forme extérieure répondait parfaitement à la beauté de l'homme intérieur. Dominique était de taille moyenne mais bien proportionnée. Il avait le corps mince et agile, le visage beau et coloré, les cheveux et la barbe d'un blond assez vif, les yeux grands et beaux. De son front jaillissait entre les cils une sorte de rayonnement qui inspirait la vénération et l'amour. Ses mains étaient longues et belles, sa voix claire, harmonieuse, puissante comme le son d'une trompette. Il n'était pas chauve, mais il portait toute sa couronne monacale, semée de rares cheveux blancs.

« La main du Créateur avait elle-même façonné ce vase fragile ; elle l'avait orné de sa grâce pour que l'Esprit saint pût facilement le remplir de son onction ; elle avait disposé les membres de ce corps de manière qu'ils servissent de réceptacle aux dons de Dieu et d'organes à son Esprit.

« Heureux organes, heureux membres d'un corps où le cœur et la chair tressaillaient avec une harmonie si parfaite dans le Dieu vivant ! Rien ne troublait l'égalité de son âme, si ce n'est la compassion pour les souffrances d'autrui. Et parce qu'un cœur content réjouit le visage de l'homme, le calme de son intérieur se révélait au dehors par un air toujours souriant. C'était une sérénité comme on en voit sur le visage des saints ; sitôt qu'on le regardait, on en avait le cœur pénétré. Ce qui contribuait à le rendre aimable à tous, c'était la simplicité de sa conduite, où n'apparut jamais l'ombre de la finesse et du déguise-

ment. Partout où il se trouvait, soit en route avec ses compagnons, soit dans une maison étrangère, avec son hôte et sa famille, soit au milieu des grands, des princes et des prélats, il abondait en discours et en exemples qui provoquaient au mépris du monde et à l'amour de Jésus-Christ. Un clerc, ravi de son éloquence, lui demanda, un jour, dans quels livres il était allé puiser des choses si sublimes. Le Saint répondit avec douceur : « Mon fils, j'ai étudié principalement » dans le livre de la charité ; ce livre enseigne tout. »

« Il consacrait le jour au prochain et la nuit à Dieu, se rappelant que le Seigneur recommande sa miséricorde pour le jour, et sa louange pour la nuit. Durant le jour, personne n'était d'un commerce plus facile et plus agréable ; pendant la nuit, nul ne l'égalait pour les veilles et la prière. Il passait dans l'église le temps des ténèbres, priant tantôt à genoux, tantôt prosterné. Lorsque, épuisé de lassitude, il se sentait contraint au sommeil, il dormait un peu, devant un autel, ou en quelque autre endroit, la tête appuyée sur une pierre, comme le patriarche Jacob. Après quoi, il reprenait la ferveur de l'esprit, faisait le tour de l'église, s'arrêtant devant chaque autel, et invoquant le secours des saints. Ensuite, il visitait sans bruit les Frères endormis, les recouvrait quand leurs vêtements s'étaient dérangés, et, après les avoir bénits, retournait à l'église continuer ses oraisons. »

Notre bienheureux Père, associant aux dispositions de l'âme la coopération du corps, avait neuf manières de prier, rapportées également par Thierry d'Apolda, d'après un manuscrit de Carcassonne, qui contenait différentes figures explicatives, auxquelles l'auteur renvoie fréquemment.

La première était de courber très profondément la tête et les épaules devant l'autel, qui lui représentait Jésus-Christ en personne ; il se rappelait alors cette parole des Livres saints : *La prière de celui qui s'humilie pénètre les nues*. (Eccli. xxxv, 21.) Il invitait les Frères à imiter cette action quand ils passaient devant les crucifix de l'église ; de là est venue sans doute notre inclination profonde avant la génuflexion.

La seconde manière était de s'étendre tout de son long contre le sol. On l'entendait dire alors : *Mon Dieu, soye^z-moi propice, à moi pauvre pécheur !* ou bien : *Mon âme s'est humiliée dans la poussière ; mes entrailles se sont collées à la terre*, ou encore : *Mon âme s'est*

attachée au pavé du temple, vivifiez-moi selon votre parole. (Luc. XVIII, 13. — Ps. XLIII, 24. — Ps. CXVIII, 25).

Il enseigna aux Frères cette prostration, connue dans l'Ordre sous le nom de *Venia*, et leur disait pour les engager à la pratiquer pieusement : « Les Rois mages, en entrant dans la maison de Bethléem, trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère et se prosternèrent la face contre terre pour l'adorer. Nous aussi, nous trouvons l'Homme-Dieu avec Marie son humble servante. *Venez donc, adorons-le et prosternons-nous en sa présence, pleurons devant le Seigneur qui nous a créés.* (Ps. XCIV, 6.)

En troisième lieu, il se tenait debout, et se frappant les épaules avec sa chaîne de fer, il disait ce verset du Psaume XVII : *Votre discipline, Seigneur, m'a corrigé jusqu'à la fin; c'est votre discipline elle-même qui m'instruira.*

Quatrièmement, Dominique, le regard fixé sur l'autel ou sur un crucifix, faisait de nombreuses genuflexions, quelquefois depuis les Complies jusqu'aux Matines, voulant imiter par cette action le lépreux de l'Evangile, qui disait en fléchissant le genou : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir*; ou saint Etienne priant les genoux en terre pour ses persécuteurs, et disant : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* Alors le vénéré Père sentait naître en lui une grande confiance dans la miséricorde de Dieu, pour lui-même et pour les pécheurs, et pour la préservation des Frères novices qu'il envoyait prêcher. De temps en temps, sa contemplation était interrompue par des éclats de voix : *Seigneur*, disait-il, *je crierai vers vous, ne faites point silence à mon égard, de peur, si vous vous taisez, que je ne ressemble à ceux qui descendent dans l'abîme*, et d'autres expressions tirées de l'Ecriture. Parfois, il se parlait tout bas, suspendait ses genuflexions comme frappé de surprise, un temps même assez long; il semblait entrevoir le ciel par son intelligence, il souriait et essuyait des larmes de ses joues. Sa poitrine était haletante, comme celle d'un homme altéré en face d'une fontaine ou d'un voyageur aux approches de sa patrie.

Un cinquième mode de prier, habituel à saint Dominique de préférence au couvent, était de se tenir debout devant l'autel, sans appui, les mains parfois étendues devant sa poitrine, en forme de livre, comme s'il eût fait une lecture attentive sous le regard du Très-Haut. Alors lui revenait à la mémoire ce verset d'un Psaume : *Phinéas se leva, apaisa le Seigneur, et le fléau cessa.* (Ps. CV, 30.) Par

moments, le Bienheureux élevait les deux mains jusqu'aux épaules comme le prêtre à la sainte Messe, ou bien il s'en couvrait les yeux pour méditer plus profondément. On le voyait aussi tendre l'oreille comme pour mieux entendre une voix mystérieuse, et, dans ces diverses attitudes, il ressemblait à un prophète conversant avec Dieu ou avec un esprit céleste.

Sa sixième manière consistait à se tenir dressé sur la pointe des pieds, le visage au ciel, les mains jointes au-dessus de la tête, comme une flèche qu'un arc bien tendu lance avec vigueur. On pense qu'il obtenait alors, pour lui et pour ses Frères, un accroissement considérable des dons et des fruits de l'Esprit saint. Sa prière était celle-ci : *Seigneur, exaucez ma voix quand je crie vers vous, quand j'élève mes mains vers votre saint temple.* (Ps. xxvii, 2.)

Une autre manière, la septième, qu'il n'employait que rarement, et seulement pour obtenir quelque grâce tout à fait importante, était de se tenir droit, les mains et les bras fortement étendus en croix à l'imitation du Sauveur mourant, et poussant vers son Père ces clameurs puissantes qui lui valurent d'être exaucé pour le respect dû à son mérite infini. Dominique disait alors avec un son de voix grave et distinct : *Seigneur, Dieu de mon salut, j'ai crié jour et nuit en votre présence, j'ai étendu tout le jour mes mains vers vous... Ecoutez ma prière, j'ai étendu mes mains vers vous ; mon âme est devant vous comme une terre sans eau : exaucez-moi promptement.* (Ps. lxxxviii, 1 et 10. — Ps. cxlii, 6 et 7.)

Il avait prié ainsi, lorsqu'il délivra les pèlerins anglais en danger de se noyer sous les murs de Toulouse, et lorsqu'il ressuscita le jeune Napoléon à Rome. Dans cette dernière circonstance, aucun des assistants n'entendit les paroles qu'il prononça, et personne ensuite n'osa l'interroger, tant ce miracle avait inspiré pour lui de vénération et de sainte frayeur.

Le B. Dominique avait une huitième manière de prier, belle, dévote et gracieuse. Après les heures canoniales et après l'action de grâces qui suit le repas, l'homme de Dieu, tout plein de l'esprit de dévotion qu'il avait puisé dans les paroles divines chantées au chœur ou au réfectoire, gagnait sa cellule ou un lieu solitaire. Là, il s'asseyait, faisait le signe de la croix, et, prenant l'Evangile de saint Matthieu ou les Epîtres de saint Paul, qu'il portait toujours sur lui, il ouvrait le livre et lisait attentivement. *J'écouterai, se disait-il avec le roi-prophète, j'écouterai ce que le Seigneur Dieu me fera entendre*

en moi-même. (Ps. LXXXIV, 9.) C'était merveille de suivre les mouvements que produisait en sa personne ce saint exercice. Il faisait des gestes comme s'il eût parlé à un interlocuteur ; il paraissait écouter, discuter, lutter ; il souriait et pleurait tour à tour ; il regardait fixement, puis baissait les yeux, puis se parlait bas, puis se frappait la poitrine. Parfois il se couvrait le visage de ses mains ou de son capuce. Incessamment il passait de la lecture à la prière, de la prière à la contemplation. De temps en temps il se levait, et, posant le livre sur un siège, s'inclinait devant lui, le reprenait, le baisait avec amour, surtout si c'était le saint Evangile ; puis il se rasseyait et se remettait tranquillement à lire.

Enfin, la neuvième manière était propre à ses voyages. Dans les lieux solitaires principalement, il invitait ses compagnons à marcher en avant, ou à rester quelques pas derrière lui, leur rappelant ce texte du prophète Osée : *Je le conduirai dans la solitude*, dit le Seigneur, *et je parlerai à son cœur.* (Os., II, 14.) En cheminant ainsi à part, il méditait quelque passage des Ecritures ; on le voyait souvent faire un geste devant son visage, comme pour écarter des insectes importuns ; les Frères attribuaient à cette méditation familière des textes sacrés l'intelligence merveilleuse qu'il en avait acquise.

Telles étaient les différentes manières de prier de saint Dominique. Dans ses supplications quotidiennes, il embrassait les intérêts généraux et particuliers de l'Eglise entière. « Il avait une charité si grande pour les âmes, déclare Frère Ventura, qu'elle s'étendait à la fois aux fidèles et aux infidèles, à ceux-là même qui sont dans les douleurs de l'enfer, et il versait pour eux beaucoup de larmes. »

Recueillons d'autres témoignages sur les vertus de notre bienheureux Père, car neuf des Religieux qui le connurent à Bologne furent appelés à déposer au procès de 1233.

« Frère Dominique était assidu et dévot à l'oraison, dit Etienne d'Espagne, plus qu'aucun homme que j'aie jamais rencontré. Après Complies et l'oraison faite en commun, il nous faisait entrer au dortoir, et lui, demeurait dans l'église. Pendant qu'il priait ainsi la nuit, il éclatait en gémissements, au point que les Frères couchés dans le voisinage en étaient réveillés, et plusieurs émus jusqu'aux larmes. Il veillait fréquemment de la sorte jusqu'à Matines ; néanmoins il assistait à l'office, pendant lequel, allant d'un chœur à l'autre, il excitait les Frères à chanter à pleine voix et dévotement.

Il persévérerait ainsi dans la veille et la prière ; je ne me rappelle pas l'avoir vu la nuit dormir dans un lit, bien qu'on lui en préparât un. Souvent je l'ai vu célébrer la messe, et toujours, au Canon, ses joues étaient inondées de larmes ; il récitait l'Oraison dominicale avec tant de ferveur que les assistants partageaient son émotion. »

Frère Bonvisi s'exprime presque dans les mêmes termes : « Quelquefois je lui servais la messe ; j'observais alors son visage, et je voyais les larmes couler en telle abondance que l'une n'attendait pas l'autre. Cela lui arrivait également dans la psalmodie chorale. Après Complies, lorsque les Frères sortaient de l'église pour aller au dortoir, le saint Père se tenait caché dans un coin de l'église, et moi, voulant connaître ce qu'il y faisait, je m'y cachais aussi, et je l'entendais prier le Seigneur avec larmes et sanglots. » — « Mais comment saviez-vous que c'était lui ? » objecte-t-on au témoin. — « Je le voyais bien, car une lampe brûlait dans l'église ; du reste, je le reconnaissais à la voix et je suis parfaitement certain du fait. C'était d'ailleurs l'opinion commune parmi les Frères qu'il passait les nuits en oraison. »

Frère Rodolphe de Faenza dit à son tour : « Le Bienheureux n'avait d'autre lit que la terre, ou une claie, ou une planche avec une couverture, et il s'y étendait tout vêtu, sans rien ôter, si ce n'est parfois sa chaussure. Ses veilles excessives étaient cause qu'il s'endormait parfois à table ou sur un siège. Il suivait assidûment les exercices réguliers, et se nourrissait des mêmes aliments que la communauté. J'étais alors Procureur, continue le témoin, et si parfois il m'arrivait de servir quelque mets d'*extra*, que nous appelons *pitance*, Frère Dominique m'appelait et me disait à l'oreille : « Pourquoi tuez-vous les Frères avec ces pitances ? » Quand le pain, le vin, ou autre denrée manquait dans la maison, j'allais l'en prévenir, et il me disait : « Allez demander à Dieu d'y pourvoir. » Lui-même me suivait à l'église, et sa prière obtenait toujours de quoi nous sustenter. »

« Un jour de jeûne, dit de son côté Frère Bonvisi, je remplissais les fonctions de Procureur, le pain manqua au réfectoire. Frère Dominique me fit signe de mettre du pain devant les Frères, je répondis qu'il n'y en avait pas. Alors, le visage joyeux, il leva les mains en bénissant le Seigneur. A l'instant, entrèrent deux jeunes hommes portant deux corbeilles, l'une de pain, l'autre de figes sèches, et tous les Religieux en eurent abondamment. »

L'auteur des *Vies des Frères* raconte un autre fait également

miraculeux. Un jour, le Procureur se plaignit de n'avoir que deux pains pour une communauté très nombreuse. Dominique les fit couper en petits morceaux, les bénit et dit au servent de placer devant chaque Frère deux ou trois de ces morceaux, en faisant le tour des tables. Le servent obéit, et fit une seconde, une troisième fois, le tour du réfectoire. Quand tous eurent été rassasiés, il resta plus de pain qu'il ne s'en trouvait avant la distribution.

Pendant un temps, les Frères ne buvaient que de l'eau, à cause de leur extrême pauvreté ; mais on tâchait d'avoir toujours un peu de vin pour les malades. Cependant ce vin fit défaut, l'infirmier en avertit Dominique. Le serviteur de Dieu recourut à l'oraison, selon sa coutume, exhortant les autres à prier avec lui. Quand l'infirmier, pour obéir à ses supérieurs, essaya de soulever le baril, il le trouva plein jusqu'au haut.

Etienne d'Espagne, dont nous avons recueilli déjà le précieux témoignage, va déposer encore en faveur de la frugalité de son bien-aimé Père : « Les Frères, dit-il, avaient ordinairement deux portions ou mets cuits. Frère Dominique se contentait d'un seul ; malgré la fatigue occasionnée par ses veilles, il ne prenait que fort peu de nourriture et de boisson. Il aimait grandement la pauvreté, continue le témoin, portait un vil habit et un scapulaire court, qu'il ne voulait pas recouvrir de sa chape, même en présence des grands. Il exhortait fréquemment les Frères à la pratique de la pauvreté, leur enjoignait de n'user que de vêtements vils et grossiers, de ne point porter d'argent en voyage, mais de vivre partout d'aumône, de ne point s'immiscer dans les affaires temporelles, à moins d'en être chargés par office, et s'il trouvait des Frères particulièrement aptes au ministère de la prédication, il recommandait qu'on ne les employât pas à d'autres fonctions. Il voulait que ses Religieux fussent toujours appliqués à l'étude, à la prière ou aux œuvres de zèle ; il les exhortait aussi à approfondir l'Ancien et le Nouveau Testament. Il entendait que les demeures fussent humbles et petites. Frère Rodolphe, Procureur de Saint-Nicolas, ayant, en l'absence du vénéré Père, fait élever d'une coudée quelques cellules très basses, quand Frère Dominique le vit, à son retour, il fondit en larmes, adressa des reproches à Frère Rodolphe et aux autres Frères, et leur dit à plusieurs reprises : « Eh quoi ! « voulez-vous donc sitôt abandonner la pauvreté et construire des « palais ? » Et il ordonna de cesser le travail, qui resta interrompu jusqu'à sa mort. »

Suivant Frère Amizo de Milan, autre témoin, Dominique porta cet amour et cette recherche de la pauvreté « jusque dans les objets du culte, les ornements sacrés et les vêtements sacerdotaux. Durant son existence, il employa tous ses soins afin que les Frères ne se servissent, ni pour les autels, ni pour eux-mêmes; d'étoffes de soie ou de pourpre, et n'eussent des vases d'or et d'argent que pour les calices. »

Le même témoin commence sa déposition en ces termes : « Maître Dominique fut un homme humble, doux, patient, bienveillant, calme, pacifique, sobre et modeste, mettant une grande maturité dans tous ses actes et toutes ses paroles, procurant à tout le monde, et principalement à ses Frères, les plus tendres consolations, très zélé pour l'observance régulière, grand amateur de la pauvreté. » Frères Ventura, Bonvisi, Rodolphe, Etienne, Paul et Frugère tiennent absolument le même langage.

« On ne se souvient pas, ajoutent les quatre derniers, on ne se souvient pas d'avoir jamais entendu tomber de ses lèvres un mot de flatterie ou de détraction, une parole oiseuse ou nuisible au prochain ; loin de rendre le mal pour le mal, il bénissait ceux qui le maudissaient. Il était patient et joyeux au milieu des tribulations et des privations. — Je ne l'ai jamais vu ni irrité, ni indigné, ni troublé, dit Paul de Venise. — Il aimait ses Frères et les Religieux de tous les Ordres, reprend Frère Bonvisi. — C'était un consolateur par excellence, disent tous les témoins en chœur. — Principalement à l'égard des jeunes Religieux et des Novices, poursuit Etienne d'Espagne ; je le sais par le témoignage de plusieurs d'entre eux ; je le sais aussi par mon expérience personnelle. Peu après être entré au Noviciat, j'éprouvai des tentations nombreuses et variées : les avis salutaires et les prédications de Maître Dominique me consolèrent pleinement. — Sa parole était des plus pathétiques. Il avait plus que personne le zèle des âmes, tant des chrétiens que des infidèles, déclarent à la fois Guillaume de Montferrat, Rodolphe de Faenza, Paul de Venise et Frugère de Penne. — Quand nous aurons définitivement établi notre Ordre, disait-il souvent, nous irons chez les Sarrasins et les Cumans, nous leur prêcherons la foi du Christ et nous les gagnerons au Seigneur. — Je lui ai entendu dire, ajoute Frère Jean d'Espagne, qu'il désirait être battu de verges et coupé en morceaux pour l'amour de Jésus-Christ. — Zélé pour l'observation de la règle, disent encore les témoins, lui-même s'y conformant en tout, il

insistait énergiquement pour que personne n'y manquât. S'apercevait-il de quelque infraction, il punissait le délinquant avec sévérité ; mais il savait tempérer la rigueur de sa correction par de si douces paroles qu'il n'en résultait ni trouble, ni scandale : on s'éloignait de lui consolé. Quelquefois même, surprenant un Frère en défaut, il passait comme s'il n'avait rien vu ; puis, appelant le coupable, il lui disait avec un visage calme et un ton plein de bonté : « Frère, vous avez mal agi, confessez votre faute », et par la douceur de son langage il l'amenait au repentir. »

Les témoins que nous venons de citer terminent presque tous leurs dépositions par ces paroles, ou autres équivalentes : « Frère Dominique était orné de toutes les vertus, et je ne crois pas que de son temps il ait existé un seul homme qui puisse lui être comparé. »

Telle est aussi, en substance, la conclusion du B. Jourdain de Saxe, dans le chapitre consacré aux vertus du saint Patriarche :

« Qui atteindra jamais jusqu'à la vertu de cet homme ? Nous pouvons bien l'admirer, et comprendre par son exemple l'inertie de notre temps ; mais pouvoir ce qu'il a pu n'appartient qu'à une grâce singulière, si jamais Dieu la donne encore une fois à quelque autre homme qu'il voudra élever au faite de la sainteté. Imitons cependant, mes Frères, selon nos faibles forces, les exemples de notre Père, et rendons grâces au Rédempteur qui, dans cette même voie où nous marchons, a donné un tel chef à ses serviteurs. Prions le Père des miséricordes, afin qu'aidés de cet esprit qui gouverne les enfants de Dieu, et marchant sur les traces de nos ancêtres, nous arrivions par un chemin tout droit à l'éternelle patrie, où ce bienheureux Dominique nous a précédés » (1).

XXI. — Au point où nous en sommes de l'histoire de saint Dominique, l'année 1220 penche vers son couchant : notre bienheureux Patriarche n'a plus que quelques mois à vivre. Les intérêts de son Ordre demandant qu'il revît encore le Vicaire de Jésus-Christ et la Ville éternelle, il quitta Bologne vers le mois de novembre, accompagné de Frère Ventura.

C'est peut-être à ce voyage qu'il faut rapporter la fondation du couvent de Faenza. L'évêque avait reçu Dominique dans son palais. Les serviteurs du prélat remarquèrent plusieurs nuits de suite deux

(1) *Vita B. Dominici*, n. 46. (Echard, I, 23.)

jeunes gens d'une admirable beauté venir avec des flambeaux à la chambre du Saint, le conduire du côté de la cathédrale avec son compagnon, et le ramener bientôt après. Ils en informèrent leur maître, qui, s'étant assuré de la chose par ses propres yeux, alla un matin trouver Dominique et lui dit : « Mon très cher Père, vous savez comme moi cette parole de l'Ecriture : *Il est bon de cacher le secret du roi, mais il y va de l'honneur de Dieu de manifester et de confesser ses œuvres.* (Tob. xii, 7.) Dites-moi donc, je vous prie, quels sont ces deux jeunes hommes qui viennent vous prendre chaque nuit, et vous reconduisent ensuite? » L'homme de Dieu, paraissant surpris, répondit : « Monseigneur, de quels jeunes hommes Votre Grandeur veut-elle parler? — De ceux que nous avons vus vous accompagner avec des flambeaux. Je vous conjure, au nom de Jésus-Christ, de me dire qui ils sont. »

Dominique, touché de cette demande si pieuse et si pressante, répondit avec beaucoup d'humilité : « Je vous dirai donc, Monseigneur, pour obéir à vos ordres, que depuis longtemps j'ai consacré mes travaux à la plus grande gloire de Dieu et au salut du prochain, par la dilatation de mon Ordre. C'est pourquoi j'ai déjà établi mes Frères en diverses provinces de France, d'Espagne et d'Italie. Venu dans cette ville, je m'y arrête pour voir s'il ne plairait pas à Dieu de nous procurer l'emplacement d'un couvent. Comme je lui demandais cette grâce, il a eu la bonté de m'envoyer deux Anges qui, sous la forme des jeunes hommes que vous avez vus, me conduisent à Saint-André des Vignes, et, après Matines, me ramènent ici. Le Seigneur, en vous révélant ce secret, a voulu m'inspirer plus de confiance pour prier Votre Grandeur de me donner ce lieu. » L'évêque promit de seconder l'œuvre divine, et, dès le jour même, en parla aux magistrats. La donation de l'église Saint-André, avec un terrain adjacent, fut faite en bonne et due forme, et les habitants s'employèrent avec tant d'ardeur à jeter les fondements du couvent, qu'en moins de quatre à cinq mois, il fut prêt à recevoir vingt Religieux. Pour perpétuer le souvenir de la miraculeuse fondation, la rue par laquelle les messagers célestes accompagnèrent Dominique fut appelée la Rue des Anges.

Afin que le Saint pût prêcher plus commodément à la foule, on lui érigea, place d'Imola, une estrade en pierre qui se voit encore. Selon une tradition locale, saint Pierre martyr et saint Thomas d'Aquin prêchèrent plus tard dans cette chaire, et dès lors il fut défendu à

quiconque d'y monter, par respect pour les grands serviteurs de Dieu qui l'avaient sanctifiée.

Dominique trouva Honorius III à Rome, et obtint de lui plusieurs diplômes, qui témoignent de la sollicitude paternelle du Souverain Pontife pour les Frères et leur Fondateur. Par le premier Bref, en date du 8 décembre, le Pape relevait quelques-uns des Frères de l'irrégularité qu'ils avaient encourue pour une réception peu canonique des ordres sacrés, avant d'entrer en Religion. Par d'autres Lettres, des 18 janvier, 4 février et 29 mars, il recommandait avec éloge les Frères Prêcheurs à tous les prélats de la chrétienté. « Dans un temps, disait le Pontife, où l'iniquité abonde et la charité s'est refroidie, Dieu a suscité l'Ordre des Frères Prêcheurs, hommes riches en vertus, cherchant non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ, adonnés au ministère de la prédication, dans un esprit parfait de pauvreté, travaillant à détruire les hérésies et extirper les vices. » Il exhorte les prélats, non seulement à bien accueillir Frère Dominique, Prieur de cet Ordre, et à lui fournir tout ce dont il a besoin, mais encore à engager leurs peuples à aller entendre ses prédications, afin que son ministère soit plus fructueux.

La lettre du 29 mars ajoutait : « Si jamais, sous le nom de Prêcheurs, s'introduisent dans vos diocèses certains fourbes, recueillant des aumônes à leur profit, et au préjudice des vrais pauvres évangéliques, arrêtez-les comme faussaires et punissez-les. »

Enfin, par une lettre du 7 mai, Honorius autorisait les Frères Prêcheurs à célébrer sur un autel portatif, en cas de besoin. Toutes ces lettres sont signées du palais de Latran.

Dieu permit que Foulques de Toulouse arrivât à Rome, pendant que Dominique s'y trouvait. Ce fut une douce consolation pour l'un et l'autre de se revoir ; ils dressèrent ensemble un acte par lequel l'évêque donnait à Dominique et à ses successeurs l'église de Notre-Dame de Fanjeaux, avec ses revenus et ses dîmes, et le saint Patriarche, de son côté, faisait au prélat renonciation de la sixième partie des dîmes que Foulques lui avait donnée précédemment, pour l'entretien des Religieux établis dans son diocèse. Voici cet acte, qui est comme le testament de ces deux grands hommes, unis d'une si religieuse amitié.

« Au nom du Seigneur, soit connu à tous ceux qui verront la

présente page, que nous, Foulques, par la grâce de Dieu évêque de Toulouse, nous donnons et concédons, en notre nom et au nom de nos successeurs, pour la rémission de nos péchés, la défense de la foi catholique et l'utilité de tout le diocèse de Toulouse, à vous cher Dominique, Maître de la Prédication, ainsi qu'à vos successeurs et aux Frères de votre Ordre, l'église de Notre-Dame de Fanjeaux, avec toutes les dîmes et tous les droits qui en dépendent, tant ceux qui appartiennent à notre personne, que ceux de la fabrique et du chapelain de l'église. Nous vous l'assignons à titre perpétuel, à vous et à vos Frères, et vous en assurons la possession par la tradition de la présente charte : sauf la réserve, pour nous et nos successeurs, du droit cathédralique, de celui de procuration, et de la charge d'âmes que nous confierons au prêtre qui nous sera présenté par le Maître de l'Ordre, ou par le Prieur établi dans cette église, ou par les Frères eux-mêmes. — Et nous, Dominique, Maître de la Prédication, pour nous, nos successeurs et les Frères de l'Ordre, nous abandonnons à vous, Foulques, seigneur évêque, et à vos successeurs, la sixième partie des dîmes de toutes les églises paroissiales du diocèse de Toulouse, que vous nous aviez autrefois accordée du consentement des chanoines de Saint-Etienne, comme un diplôme public en fait foi. Nous déclarons nous désemparer à jamais de cette donation, et renonçons à la réclamer en vertu des lois et des canons.

« Fait à Rome, l'an du Seigneur 1221, le 15 des calendes de mai, — 17 avril. »

Suivent les noms des témoins. Trois sceaux, de forme ovale, sont attachés à l'acte : ceux de la cathédrale Saint-Etienne et de Foulques, d'égale grandeur, enfin celui de saint Dominique, plus petit, et le représentant debout en habit de Frère Prêcheur, le bâton de voyage à la main. Tout autour sont gravés ces mots : *Sigillum Dominici ministri praedicationum* — « Sceau de Dominique ministre des prédications. »

Les quatre ou cinq mois que le Bienheureux passa dans la Ville éternelle lui servirent avantageusement aussi pour affermir dans leurs observances ses enfants de Sainte-Sabine et de Saint-Sixte ; à cette époque se réfèrent sans doute quelques-uns des traits racontés plus haut. Selon Thierry d'Apolda, Dominique distribua aux Sœurs, alors au nombre de cent quatre, des cuillers de cyprès venues d'Espagne. Les auteurs qui fixent à l'année 1218, avant son voyage d'Espagne,

la translation des Sœurs à Saint-Sixte, disent que lui-même apporta de son pays le petit cadeau qu'il voulait faire à chacune. En adoptant la chronologie plus probable qui place en 1220 l'érection du monastère réformé, nous pouvons penser avec vraisemblance que ces cuillers furent, à la demande du Saint, apportées par les Frères espagnols convoqués pour le premier Chapitre de Bologne (1).

Dominique quitta Rome dans le courant d'avril ou les premiers jours de mai, et revint à Bologne, en traversant la Toscane. Dans une localité, appelée Sainte-Christine, non loin de Bolsena, il y avait une maison écartée où il recevait toujours une hospitalité généreuse. Le maître de l'habitation en fut récompensé par une faveur miraculeuse, du vivant même du Bienheureux. Un jour qu'une grêle épouvantable ravageait tous les vignobles de l'endroit, Dominique apparut dans les airs, étendant sa chape sur la vigne de son hôte, et la préservant du fléau. Tout le peuple fut témoin du prodige, et le possesseur de la vigne, par reconnaissance, prescrivit à ses héritiers de loger tous les Frères Prêcheurs qui passeraient en ce lieu, et de les traiter le plus largement possible, ce qui s'observait encore à la fin du XIII^e siècle.

En 1221, la Pentecôte tombait au 30 mai, date marquée pour la célébration du second Chapitre général à Bologne. Comme les Frères qui devaient y prendre part s'acheminaient vers la ville, deux d'entre eux furent accostés par un personnage vêtu à la façon d'un courrier. Il leur dit : « Où donc allez-vous ? »

— A Bologne, pour le Chapitre général.

— De quoi y traitera-t-on ?

— Sûrement on ordonnera que des Frères se répandent dans le monde entier pour y prêcher l'Evangile.

— En ira-t-il en Hongrie ?

— Sans doute ; si le Seigneur le permet, beaucoup y seront envoyés. »

A ces mots, le prétendu courrier bondit en l'air, en criant d'une

(1) Chez les premiers historiens de saint Dominique, la chronologie laisse beaucoup à désirer. C'est ainsi qu'il est impossible d'établir la date exacte de l'installation des Sœurs à Saint-Sixte et des Frères à Sainte-Sabine. Le récit de la Sœur Cécile serait favorable à l'adoption de 1218 ; certains Actes, pontificaux et autres, font incliner pour l'année 1220. — Voir dans Echard diverses dissertations sur la question.

voix terrible : « Votre Ordre nous couvre de confusion ! » Et il s'évanouit comme la fumée.

Les deux Frères, arrivés à Bologne, racontèrent leur aventure, pour montrer combien l'œuvre qu'on allait accomplir dans l'assemblée capitulaire déplaisait aux démons.

Au jour fixé, Dominique ouvrit solennellement le Chapitre, rendit compte de l'augmentation de son Ordre, et présenta les brefs que le Souverain Pontife lui avait accordés depuis l'année précédente. Il insista sur la nécessité de former aux sciences sacrées les jeunes Religieux, afin qu'ils pussent se rendre utiles à l'Eglise, et exhorta ses Frères à se pourvoir le plus possible des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Ordre comptait alors en Espagne, en France et en Italie, trente couvents au moins (1).

Dominique proposa de grouper ces couvents par Provinces, et annonça en même temps son intention d'envoyer des Frères en Angleterre, en Allemagne et en Hongrie.

Les membres du Chapitre approuvèrent d'un commun accord les propositions de leur vénéré Supérieur, qui porta désormais le titre de Maître général. Ils établirent huit Provinces.

La Province d'Espagne, à laquelle fut décernée la primauté d'honneur par égard pour la patrie du saint fondateur. Elle eut pour Provincial Suéro Gomez.

La Province de Provence, comprenant aussi le Languedoc, avec Frère Bertrand de Garrigue pour Provincial.

La Province de France, à laquelle on assigna pour Provincial Frère Pierre de Reims, Matthieu de France restant Prieur de Saint-Jacques.

La Province de Lombardie, dont le Provincial serait maître Jourdain de Saxe, non présent à ce Chapitre.

La cinquième Province, dite Province romaine, avait pour territoire toute la partie méridionale de l'Italie, et pour Provincial Frère Clair de Sesto.

(1) Les catalogues dressés par Bernard Gui en indiquent *soixante* ; mais l'on peut croire à une erreur de copiste, car ces mêmes catalogues, venant au détail, ne permettent guère d'admettre plus d'une trentaine de maisons. Ce qui n'atteste pas moins la fécondité de l'Ordre, attendu que les couvents, pour la plupart, possédaient quarante, cinquante et jusqu'à cent Religieux. — (Note du P. Christianopoli. *Analecta O. P.* fasc. I, p. 48.)

La sixième fut celle d'Allemagne, ayant à sa tête Conrad le Teuto-nique, le fameux docteur de Bologne conquis à l'Ordre par la prière de Dominique, en la nuit de l'Assomption.

La septième Province devait être confiée à Paul de Hongrie, et s'étendre jusqu'aux contrées du nord-est voisines de ces tribus barbares que le saint Patriarche avait souhaité si vivement aller évangéliser.

Enfin, la huitième Province fut celle d'Angleterre, ayant pour Provincial Gilbert de Fracinet.

On ignore si d'autres points importants furent arrêtés. Les Pères capitulaires prirent congé du B. Dominique, après avoir reçu sa bénédiction, et s'en retournèrent à leurs couvents; les Provinciaux surtout avaient hâte d'aller occuper les postes qui venaient de leur être assignés.

Saint Dominique donna pour compagnons à Paul de Hongrie quatre Frères, dont l'un était Frère Sadoc, « homme de grande perfection ». Ils s'avancèrent vers les rives du Danube, passèrent en Pannonie, augmentant leur nombre des généreuses recrues que la Providence plaçait sur leur route, et convertissant les peuples par leurs prédications, leurs vertus et leurs miracles. Plusieurs d'entre eux, après des efforts inouïs, pénétrèrent chez les Cumans, et réussirent à en convertir un grand nombre. Plusieurs aussi cueillirent la palme du martyre pour récompense de leurs travaux. Cette gloire fut réservée à Paul de Hongrie et au B. Sadoc, ce dernier égorgé par les Tartares avec les quarante-huit Religieux de son couvent, pendant qu'ils chantaient après Complies le *Salve Regina* (1).

La mission d'Angleterre eut un succès non moins heureux. Frère Gilbert, entouré de douze compagnons, se présenta devant l'archevêque de Cantorbéry, nommé Etienne. Ce prélat, apprenant qu'il était Frère *Prêcheur*, lui ordonna de monter en chaire dans une église où lui-même, ce jour-là, devait prêcher. Il fut tellement satisfait du sermon qu'il prit aussitôt sous sa protection le Provincial et ses Frères. De Cantorbéry, ils se rendirent à Londres, puis à Oxford, où ils élevèrent un oratoire sous le titre de Notre-Dame, et ouvrirent des écoles, dites Ecoles de Saint-Edouard, du nom de la paroisse où elles étaient situées.

Dans la division de l'Ordre en huit Provinces, il n'était pas ques-

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 2 juin.

tion de la Pologne. Cependant il y existait des couvents, fondés par ces jeunes prêtres polonais, auxquels, on s'en souvient, Dominique avait donné le saint habit, à Rome, l'année précédente. D'après une antique tradition conservée dans la Province dominicaine de Pologne, saint Dominique, à l'issue du second Chapitre général, écrivit à ses fils de cette contrée septentrionale une lettre fort affectueuse, pour les encourager à s'affermir dans l'esprit religieux et le zèle de l'apostolat. Certains critiques, il est vrai, attribuent cette lettre au B. Jean le Teutonique, quatrième Maître Général. Nous nous bornons à le signaler, faisant observer toutefois qu'il faut des raisons extrêmement sérieuses pour aller contre la tradition d'une Province entière où, depuis le XIII^e siècle, il est d'usage de lire publiquement cette lettre dans chaque couvent, une fois la semaine, et où l'on montre un manuscrit très ancien portant, avec le texte original, le nom du saint Patriarche.

A l'occasion du second Chapitre tenu dans leur ville, les magistrats de Bologne voulurent décerner au B. Dominique une marque solennelle de reconnaissance et de vénération. Par un acte public, du 30 mai 1221, ils le déclarèrent citoyen de Bologne, avec jouissance de tous les droits afférents à cette qualité. Les principaux motifs allégués dans le diplôme sont la noblesse de son origine, l'élévation de sa doctrine, ses œuvres, son titre de fondateur et chef de l'Ordre des Frères Prêcheurs, « autrement dits Chanoines de Bologne ».

A la date du 7 juin, on trouve Dominique intervenant pour l'acquisition d'un terrain contigu au couvent de Saint-Nicolas, et par suite nécessaire pour son développement. Le prix d'achat est fourni par un jurisconsulte, nommé Ugolin del Prato, très dévoué à l'Ordre.

XXII. — Le Chapitre de 1221 avait, pour ainsi dire, mis le sceau à la fondation définitive de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et la tâche de Dominique paraissait accomplie. Le Seigneur ne tarda pas à lui faire connaître que l'heure de la récompense allait sonner. Un jour qu'il priaît avec larmes et se consumait dans le désir du ciel, un jeune homme d'une grande beauté lui apparut et lui dit : « Viens, mon bien-aimé, viens ; entre dans la véritable joie. » Cette nouvelle lui causa un contentement ineffable. Etant allé voir quelques étudiants de l'Université pour lesquels il ressentait une grande affection, en les quittant, il les exhorta au mépris du monde et à la pensée de la

mort, et leur dit : « Mes bien chers, vous me voyez maintenant plein de santé ; mais avant la fête de l'Assomption de Notre-Dame, je serai enlevé de cette vie mortelle. »

Néanmoins, toujours occupé des intérêts de son Ordre, il se rendit à Venise, pour s'entretenir avec le cardinal Ugolin qui s'y trouvait. Peut-être voulait-il aussi donner l'adieu suprême à ce généreux protecteur et dévoué ami. De Venise, Dominique vint à Milan, puis à Bologne, aux plus fortes chaleurs de l'été.

Empruntons maintenant au Père Lacordaire le récit qui va suivre.

« Un soir, à la fin de juillet, Dominique rentra au couvent de Saint-Nicolas. Quoique très fatigué du voyage, il eut un long entretien sur les choses de l'Ordre avec Frère Ventura et Frère Rodolphe, l'un Prieur, l'autre Procureur du couvent. Vers minuit, Frère Rodolphe, qui avait besoin de repos, engagea Dominique à aller dormir et à ne point se lever pour les Matines ; mais le Saint n'y voulut point consentir. Il entra dans l'église et y pria jusqu'à l'heure de l'Office, qu'il célébra ensuite avec les Frères. Après l'Office, il dit à Frère Ventura qu'il sentait une douleur à la tête ; bientôt une dysenterie violente, accompagnée de fièvre, se déclara. Malgré la souffrance, le malade refusa de se coucher dans un lit ; il se tenait tout habillé sur un sac de laine. Les progrès du mal ne lui arrachaient aucune marque d'impatience, aucune plainte, aucun gémissement ; il paraissait joyeux comme à l'ordinaire. Cependant la maladie s'aggravant toujours, il manda près de lui les Frères novices, et avec les plus douces paroles du monde, qu'animait la gaîté de son visage, il les consola et les exhorta au bien. Il appela ensuite douze des plus anciens et des plus graves d'entre les Frères, et fit tout haut en leur présence la confession générale de sa vie à Frère Ventura. Quand elle fut terminée, il leur dit : « La miséricorde de Dieu m'a conservé jusqu'à ce jour une chair pure et une virginité sans tache ; si vous désirez la même grâce, évitez tout commerce suspect. C'est la garde de cette vertu qui rend le serviteur de Dieu agréable au Christ, et qui lui donne gloire et crédit devant le peuple. Persistez à servir le Seigneur dans la ferveur de l'esprit ; appliquez-vous à soutenir et à étendre cet Ordre qui n'est que commencé ; soyez stables dans la sainteté, dans l'observance régulière et croissez en vertu. » Il ajouta, pour les exciter davantage à veiller sur eux-mêmes : « Quoique la bonté divine m'ait préservé jusqu'à cette heure de toute souillure, je

vous avoue cependant que je n'ai pu échapper à cette imperfection, de trouver plus de plaisir à la conversation des jeunes femmes qu'à celle des femmes âgées. » Puis, troublé en lui-même de son aimable et sainte naïveté, il dit tout bas à Frère Ventura : « Frère, je crois que j'ai péché en parlant publiquement aux Frères de ma virginité ; j'aurais dû m'en taire. » Après cela, il se tourna de nouveau vers eux, et employant la forme sacrée du testament, il leur dit : « Voici, mes Frères bien-aimés, l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. » Et afin de donner une plus grande sanction à la clause de ce testament qui regardait la pauvreté, il menaça de la malédiction de Dieu et de la sienne quiconque oserait corrompre son Ordre en y introduisant la possession des biens de ce monde.

« Les Frères ne désespéraient pas encore de la vie de leur Père. Ils ne pouvaient croire que Dieu le ravît si tôt à l'Eglise et à eux. D'après le conseil des médecins, et dans la pensée que le changement d'air lui serait utile, ils le transportèrent à Sainte-Marie du Mont, église dédiée à la Sainte Vierge sur une hauteur voisine de Bologne. Mais la maladie, rebelle à tous les remèdes et à tous les vœux, ne fit qu'empirer. Dominique se croyant près de mourir appela de nouveau les Frères auprès de lui. Ils vinrent au nombre de vingt, avec leur Prieur Ventura, et se rangèrent autour du malade gisant devant eux. Dominique leur adressa un discours dont rien ne s'est conservé, sinon que jamais paroles plus touchantes n'étaient sorties de son cœur. Il reçut ensuite le sacrement de l'Extrême-Onction. Puis, ayant su de Frère Ventura que le Religieux préposé à l'église de Sainte-Marie du Mont se promettait d'y garder son corps et de l'y ensevelir, il dit : « A Dieu ne plaise que je sois enseveli ailleurs que sous les pieds de mes Frères ! Portez-moi dehors, dans cette vigne, afin que j'y meure, et que vous me donniez la sépulture dans notre église. » Les Frères le rapportèrent donc à Bologne, craignant à chaque pas de le voir s'éteindre dans leurs bras. Comme il n'avait pas de cellule propre au couvent, on le déposa dans celle de Frère Monéta. On voulut le changer de vêtements ; mais il n'en avait pas d'autres que ceux qu'il portait sur lui, et Monéta donna une de ses tuniques pour le couvrir. Frère Rodolphe soutenait la tête du Saint, et essayait la sueur de son visage avec un linge ; les autres Frères assistaient en pleurant à ce spectacle. Dominique, pour les consoler, leur dit : « Ne pleurez pas, je vous serai plus utile au lieu où je vais que je ne le fus ici. » Quelqu'un des Frères

lui demanda où il voulait que son corps fût inhumé ; il répondit : « Sous les pieds de mes Frères. » Une heure s'était écoulée depuis qu'on était arrivé à Bologne. Dominique voyant que les Frères, troublés par leur douleur, ne songeaient pas à la recommandation de l'âme, fit appeler Frère Ventura, et lui dit : « Préparez-vous. » Ils se préparèrent aussitôt, et vinrent se ranger avec solennité autour du mourant. Dominique leur dit : « Attendez encore. » Ventura, profitant de ce moment extrême, dit au Saint : « Père, vous savez dans quelle tristesse et quelle désolation vous nous laissez : souvenez-vous de nous devant le Seigneur. » Dominique, levant les yeux et les mains au ciel, fit cette prière : « Père saint, j'ai accompli votre volonté, et ceux que vous m'avez donnés, je les ai conservés et gardés : maintenant je vous les recommande, conservez-les et gardez-les. » Un moment après, il dit : « Commencez. » Ils commencèrent donc la recommandation solennelle de l'âme, et Dominique la faisait avec eux ; du moins on voyait ses lèvres remuer. Mais lorsqu'ils furent à ces mots : *Venez à son aide, Saints de Dieu, venez au-devant de lui, Anges du Seigneur, prenez son âme et portez-la en présence du Très-Haut*, ses lèvres firent un dernier mouvement, ses mains se levèrent au ciel, et Dieu reçut son esprit. On était au 6 août de l'an 1221, à l'heure de midi, un vendredi. Le même jour, à la même heure, Frère Guala, Prieur du couvent de Brescia, et depuis évêque de cette ville, s'étant appuyé un instant contre la tour où étaient les cloches du couvent, fut pris d'un léger sommeil. Dans cet état, il vit des yeux de l'âme une ouverture qui se faisait au ciel, et deux échelles qui descendaient jusqu'à terre par cette ouverture. Au sommet de l'une était Jésus-Christ ; au sommet de l'autre était la B. Vierge, sa mère. Au bas, entre les deux échelles, un siège était placé, et sur ce siège quelqu'un était assis, ayant la ressemblance d'un Frère ; mais on ne discernait pas quel était ce Frère, parce qu'il avait la tête voilée de son capuce, à la manière des morts. Le long des deux échelles, des Anges montaient et descendaient en chantant des cantiques ; et les échelles s'élevaient au ciel, tirées par Jésus-Christ et sa sainte Mère, et avec elle le siège et celui qui était assis dessus. Quand elles furent tout à fait en haut, le ciel se ferma et la vision disparut. Frère Guala, quoique encore faible d'une maladie récente, se rendit aussitôt à Bologne, et connut que Dominique était mort le même jour et à la même heure où il avait eu cette vision.

« Le même jour encore, deux Frères de Rome, Tancrede et Raon,

allaient de la ville à Tivoli. Ils y arrivèrent un peu avant l'heure de midi, et Tancrède ordonna à Raon d'aller célébrer la sainte Messe. Raon s'étant confessé avant de monter à l'autel, Tancrède lui donna pour pénitence de se souvenir au saint sacrifice de leur Père Dominique, malade à Bologne. Lorsque Raon fut parvenu à l'endroit de la Messe où l'on fait mémoire des vivants, et qu'il s'appliquait à la pensée qui lui avait été enjointe pour pénitence, il fut ravi en extase, et vit Dominique sortant de Bologne, le front ceint d'une couronne d'or, enveloppé d'une admirable lumière, et ayant à droite et à gauche de lui deux hommes vénérables qui l'accompagnaient. Un avertissement intérieur lui donna en même temps la certitude que le serviteur de Dieu venait de mourir et d'entrer glorieusement dans la sainte patrie.

« Il n'est pas difficile d'entendre ce que signifiaient les deux échelles du songe de Guala et les deux vieillards de l'extase de Raon. Ils représentaient, sans doute, l'action et la contemplation, que Dominique avait si merveilleusement unies dans sa personne et dans son Ordre.

« Par une disposition de la Providence, le cardinal Ugolin arriva à Bologne peu après que Dominique eut rendu le dernier soupir. Il voulut célébrer lui-même l'office de ses funérailles, et vint à Saint-Nicolas, où se trouvèrent aussi le patriarche d'Aquilée, des évêques, des abbés, des seigneurs, et tout un peuple. On apporta sous les yeux de cette multitude le corps du Saint, dépouillé du seul trésor qui lui fût resté : c'était une chaîne de fer qu'il portait sur sa chair nue, et que lui avait ôtée Frère Rodolphe en le revêtant des habits du cercueil. Il la donna, depuis, au bienheureux Jourdain de Saxe. Tous les regards et tous les cœurs étaient attachés sur ce corps sans vie. L'Office commença par des chants qui se ressentaient de la tristesse universelle, et qui tombaient des lèvres comme des larmes. Mais peu à peu la pensée des Frères s'éleva au-dessus de ce monde; ils ne virent plus leur Père vaincu par la mort et ne leur laissant que des restes inanimés. Sa gloire leur apparut par la certitude qu'ils en avaient. Un chant de triomphe succéda aux lamentations funèbres, et une joie inénarrable descendit du ciel dans les esprits. En ce moment, le Prieur de Sainte-Catherine de Bologne, nommé Albert, que Dominique avait affectionné, entra dans l'église, et, la joie des Frères tombant à l'improviste au sein de sa douleur personnelle, il ne se posséda plus. Le voilà qui se jette sur le corps du Saint; il le couvre

de baisers ; il le sollicite par de longs embrassements, comme s'il eût voulu le forcer de revivre et de lui répondre. Les reliques de son ami se montrent sensibles à l'excès de sa piété ; Albert se relève et dit à Ventura : « De bonnes nouvelles, Père Prieur, de bonnes nouvelles ! Maître Dominique m'a embrassé, et m'a dit que cette année même j'irais le rejoindre dans le Christ. » Il mourut, en effet, dans l'année.

« Quand cet office, qui n'avait plus de nom dans la langue de la douleur ni dans celle de la joie, fut achevé, les Frères déposèrent le corps de leur Père dans un coffre en simple bois, fermé de longs clous de fer. Il y fut mis tel qu'il était à l'heure de la mort, sans autre aromate que l'odeur de ses vertus. Une fosse avait été creusée dans l'intérieur de l'église, sous le pavé, et on en avait fait un caveau avec de fortes pierres. Le cercueil y fut déposé. On le recouvrit d'un bloc pesant, cimenté avec soin, pour qu'aucune main téméraire n'eût l'envie d'y toucher. Sur cette pierre on grava l'épithaphe suivante, composée par le cardinal Ugolin :

« Ici repose le corps du vénérable serviteur de Dieu, Dominique de Guzman, né à Caleruega en Espagne, dans le diocèse d'Osma ; fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont il fut nommé Maître général par Honorius III, dignité qui lui fut confirmée par les suffrages de ses Frères dans les Chapitres tenus à Bologne en 1220 et 1221. Le 30 mai de cette dernière année, il fut déclaré citoyen de Bologne, ainsi que tous ceux qui lui succéderaient en qualité de Maîtres de l'Ordre. Il s'endormit dans le Seigneur à midi, le vendredi 6 août 1221, sous le pontificat d'Honorius III ; et Nous, Ugolin, cardinal évêque d'Ostie et légat apostolique, après avoir célébré ses obsèques, avons de nos mains déposé là son vénérable corps. Que le Nom du Seigneur soit loué à jamais ! (1) »

(1) Hoc est corpus ven. Servi Dei Magistri Dominici *de Guzman*, nati civis Calarogitani in Hisp. diaec. Oxom. et Institutoris S. Ordin. Praedic. cujus fuit etiam Magister primus Generalis, per Honorium III, et postea hic Bononiae, per Capitulum generale Fratrum suorum confirmatus, anno superiori 1220, ac eo titulo ipso anno 1221 insignitus, quo per populum Bononiensem fuit etiam in die festo Pentecostes, 30 Maii, cum omnibus General. Magistris Ordinis dignitate successoribus, civis suus creatus ; ac qui in Domino obdormivit hic Bononiae feria sexta post meridiem, die sexta Augusti, Honorio III summo Pontifice. Et per me Legatum Ugolinum Cardinalem, episc. Ostiensem, post Officium, quod ipse ei feci, hic dictum ejus ven. corpus meis manibus locatum est, Sit Nomen Domini benedictum in saecula ! (*Ex monum. Bonon.*)

La tombe était au niveau du sol. « Aucun monument ne s'y éleva : Dominique était, à la lettre, sous les pieds de ses Frères, comme il l'avait voulu. La nuit du jour où il y fut placé, un étudiant de Bologne qui n'avait pu assister à ses funérailles le vit en songe dans l'église de Saint-Nicolas, assis sur un trône et couronné de gloire. Etonné de ce spectacle, il lui dit : « N'est-ce pas vous, maître Dominique, qui êtes mort ? » Le Saint répondit : « Je ne suis pas mort, mon fils, parce que j'ai un bon maître, avec lequel je vis. » Dès le matin, l'étudiant se rendit à l'église de Saint-Nicolas, et il y trouva le sépulcre de Dominique à l'endroit même où il l'avait vu assis sur un trône. »

XXIII. — Dieu, cependant, ne tarda pas à glorifier son serviteur, et le sépulcre de saint Dominique devint illustre par de continuels miracles. Les fidèles y accouraient en foule ; ils y demeuraient le jour et la nuit, et se déclaraient redevables des plus précieuses faveurs. Des possédés trouvaient une entière délivrance ; la santé était rendue aux malades, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la marche aux boiteux, l'usage des membres aux paralytiques : toutes les infirmités, en un mot, avaient leur soulagement. Aussi, la reconnaissance populaire demandait que l'on couvrît d'étoffes de soie la pierre sépulcrale, qu'on l'entourât d'une grille d'honneur ; et elle se plaisait à suspendre aux murs voisins des *ex-voto* représentant des yeux, des mains, des pieds et autres membres, selon le genre des grâces obtenues. Mais, loin de se prêter à de pareilles démonstrations, les Frères enlevaient ces objets, craignant qu'on ne les soupçonnât de cupidité. « Un nuage était sur leurs yeux, écrit le B. Jourdain ; il leur semblait suffisant que la sainteté de leur Père et fondateur fût connue de Dieu, sans qu'il fût utile de la faire parvenir à la connaissance des hommes. Couvrant leur propre estime d'un sentiment inconsidéré de religion, ils négligeaient le bien général de l'Eglise, et enfouissaient la gloire de l'Eternel. Quelques-uns, il est vrai, souffraient de cette conduite, mais n'osaient aller jusqu'à la contradiction. De là sorte, il arriva que la gloire de notre B. Père Dominique demeura près de douze ans privée de vénération (1). »

Et pourtant, les enfants du saint Patriarche étaient des premiers à recevoir ses faveurs du haut du ciel. Quelques mois seulement après la sépulture, un parfum des plus suaves s'était exhalé du saint

(1) *Lettre encyclique.* — Voir le texte, *Année Dominicaine*, février, à l'Appendice.

tombeau, et avait, pendant plusieurs jours, embaumé le cloître de Saint-Nicolas. D'un autre côté, un renouvellement de ferveur, de zèle et de charité circulait parmi les Religieux du couvent. Leurs prédications opéraient des conversions nombreuses; dans toute la Lombardie, les hérétiques revenaient par milliers au sein de l'Eglise. En même temps, les vocations se multipliaient : vint un moment où il fallut augmenter les bâtiments et démolir la vieille église pour en construire une nouvelle. Le tombeau de saint Dominique demeura, dès lors, exposé aux injures de l'air et à l'intempérie des saisons. Ce spectacle fit sortir les Frères de leur torpeur, ou de leur simplicité, et ils songèrent aux moyens de transférer les précieuses reliques dans une sépulture plus convenable. Le Provincial de Lombardie était Frère Etienne, l'ancien étudiant de Bologne mandé un soir par le saint fondateur pour recevoir l'habit de l'Ordre. Il jugea opportun d'avoir l'autorisation du Souverain Pontife. « Des fils avaient bien par eux-mêmes le droit d'ensevelir leur père, dit encore Jourdain de Saxe, mais Dieu permit qu'ils recourussent à plus élevé qu'eux, afin de donner à la translation du glorieux Patriarche un caractère de canonicité. »

Le vieil Ugolin Conti occupait, sous le nom de Grégoire IX, la chaire de saint Pierre. Il reçut les Frères très durement, et leur reprocha d'avoir négligé si longtemps l'honneur dû à un Père si illustre. « J'ai connu cet homme apostolique, ajouta-t-il, et je ne doute aucunement qu'il ne soit associé dans le ciel à la gloire des saints Apôtres. » Empêché par les devoirs de sa charge d'assister en personne à la translation, il écrivit à l'Archevêque de Ravenne de se rendre à Bologne, avec ses suffragants, pour le remplacer.

On était à la Pentecôte de l'an 1233, et la célébration du Chapitre général avait groupé plus de trois cents Frères autour du B. Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique dans le généralat.

« Cependant le jour solennel arrive, l'archevêque de Ravenne, les évêques de Bologne, de Brescia, de Modène, de Tournay et autres prélats sont réunis; une foule de personnes de diverses nations encombrent la ville; des chevaliers de Bologne veillent sous les armes, de crainte qu'on n'enlève la sainte dépouille, sauvegarde de la cité. Quant aux Frères, ils sont dans l'angoisse : ils prient, ils pâlisent, ils tremblent; ils ont peur que le corps du Saint, si longtemps exposé à la chaleur et à la pluie dans une vile sépulture, n'apparaisse rongé des vers et n'exhale une odeur qui diminue l'opinion de sa sain-

teté (1) ». Sous l'empire de cette crainte, ils auraient voulu que l'ouverture du tombeau se fît en secret. Dieu ne le permit pas. Toutefois, pour éviter la confusion causée par une foule compacte, il fut résolu que l'exhumation aurait lieu la nuit. Le 24 mai, mardi de la Pentecôte, avant l'aurore, l'archevêque de Ravenne et ses suffragants, le Maître général avec les définiteurs du Chapitre, le podestat de Bologne, les principaux seigneurs et citoyens, tant de Bologne que des villes voisines, se réunirent à la lueur des flambeaux autour de l'humble pierre qui couvrait depuis douze ans les restes de saint Dominique. En présence de tous, Frère Etienne, Provincial de Lombardie, et Frère Rodolphe, Procureur de Saint-Nicolas, se mirent à enlever le ciment qui liait la pierre au sol et qui était d'une très grande dureté. Frère Rodolphe, avec un marteau de fer, endommagea alors la maçonnerie du caveau, et à l'aide de pics, on souleva péniblement la pierre supérieure du monument. Un parfum inénarrable s'échappa aussitôt du sépulcre entr'ouvert. C'était une odeur de rose, de lis, de violette, de plantes aromatiques, ne ressemblant à rien de ce qu'on avait jamais senti. L'archevêque, les évêques et tous ceux qui étaient présents, remplis de stupeur et de joie, tombèrent à genoux en pleurant et en louant Dieu. On acheva d'ôter la pierre, on mit le cercueil hors de la fosse; les assistants, penchés sur ce bois précieux, le couvraient de baisers et de larmes. « On l'ouvrit enfin, en arrachant les clous de la partie supérieure, et ce qui restait de saint Dominique apparut à ses Frères et à ses amis. Ce n'étaient plus que des ossements, mais des ossements pleins de gloire et de vie par l'arome céleste qui s'en exhalait. Les évêques ne crurent pas leurs mains assez filiales pour toucher les os du Saint, ils en laissèrent la consolation et l'honneur à ses enfants (2) ». Le Maître général, aidé du Prieur et du Procureur de Bologne, prit avec une respectueuse dévotion ces restes sacrés, et les transporta dans un cercueil nouveau, fait de bois de mélèze, que l'on dit imputrescible.

Quand le jour eut paru, les évêques, le clergé, les Frères, les magistrats, les seigneurs se rendirent de nouveau à l'église de Saint-Nicolas, déjà inondée de peuple. L'archevêque de Ravenne célébra la Messe du jour, commençant ainsi : *Accipite jucunditatem gloriæ vestrae, gratias agentes Deo, qui vos ad cœlestia regna vocavit* : « Rece-

(1) Circulaire du B. Jourdain de Saxe.

(2) Père Lacordaire.

vez la joie de votre gloire, et rendez grâces à Dieu qui vous a appelés au royaume céleste », paroles qui semblaient aux enfants de saint Dominique autant de voix venues du Ciel pour exciter leur allégresse. Le cercueil découvert répandait dans l'église les plus délicieuses senteurs ; par intervalles le son des trompettes se mêlait aux chants, et des cierges sans nombre brillaient dans les mains de l'assistance. La cérémonie achevée, on couvrit la châsse, et on la ferma de trois clefs, dont l'une fut remise au podestat de Bologne, la seconde à Maître Jourdain et la troisième au Provincial de Lombardie. Le cercueil fut ensuite porté processionnellement dans la chapelle où s'élevait pour le recevoir un sépulcre de marbre, mais sans ornement sculpté.

Huit jours après, sur les instances de personnes distinguées qui n'avaient pu assister à la translation, on ouvrit le monument. Jourdain de Saxe prit dans ses mains le chef auguste du saint Patriarche, et le présenta à plus de trois cents Frères, qui en approchèrent leurs lèvres, et gardèrent longtemps l'ineffable parfum de ce baiser. Car tout ce qui avait touché les précieuses reliques restait imprégné de la vertu qu'elles possédaient. « Nous avons senti, dit le B. Jourdain dans sa lettre encyclique, nous avons senti cette délicieuse odeur, et nous en rendons témoignage. Nous ne pouvions nous rassasier d'ouvrir nos sens à l'impression qu'elle nous causait, quoique nous fussions demeuré de longues heures près du corps de saint Dominique à la respirer. Elle n'apportait avec le temps aucun ennui, elle excitait le cœur à la piété, elle opérait des miracles. Touchait-on le corps avec la main, avec une ceinture ou quelque autre objet, l'odeur s'y attachait aussitôt. »

D'éclatants prodiges avaient accompagné la translation des restes de saint Dominique, aussi Grégoire IX voulut-il procéder sans retard à la cause de sa canonisation. Par un bref du 11 juillet 1233, il délégua pour faire l'enquête canonique sur la vie et les vertus du serviteur de Dieu trois ecclésiastiques éminents, savoir : Tancrede, archidiacre de Bologne ; Thomas, prieur de Sainte-Marie de Réno, et Palmeri, chanoine de l'église de Campagnole, au diocèse de Reggio. Frère Philippe de Verceil, Religieux de l'Ordre, fut légitimement institué procureur de l'enquête par Frère Ventura, Prieur du couvent, et Olderand, notaire impérial, rédigea les dépositions des témoins. Du 6 au 30 août, la commission pontificale entendit les neuf Frères Prêcheurs, dont nous avons rapporté plus haut les principaux

témoignages. Comme ces témoins, sauf Jean de Navarre, n'avaient point connu saint Dominique dans les premiers temps de son apostolat, les représentants du Saint-Siège crurent nécessaire d'établir en Languedoc un second centre d'enquête, et déléguèrent à cet effet l'abbé de Saint-Saturnin de Toulouse, l'archidiacre de la même église, et celui de Saint-Etienne. Vingt-six témoins furent entendus ; en outre, plus de trois cents personnes honorables confirmèrent par leur serment et leurs signatures tout ce que ces témoins avaient dit des vertus de saint Dominique et des miracles obtenus par son intercession.

Après avoir reçu les Actes de la double enquête, Grégoire IX prit l'avis des cardinaux, et dit à cette occasion, en parlant de saint Dominique : « Je ne doute pas plus de sa sainteté que de celle des apôtres Pierre et Paul. » Puis, dans une cérémonie solennelle accomplie à Pérouse, en présence d'un très grand nombre d'archevêques, évêques et autres prélats, de Frères Prêcheurs, et de fidèles accourus de toutes parts, le seigneur Pape déclara le serviteur de Dieu, Dominique, digne d'être inscrit au catalogue des Saints, et ordonna que sa fête fût célébrée dans l'Eglise universelle. La bulle de canonisation, datée de Riéti, est un des plus beaux documents émanés du siège apostolique pour la glorification d'un saint. En voici la traduction :

« Grégoire, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Nos vénérables frères les archevêques et évêques, et à Nos chers fils les abbés, doyens, archidiacres, prévôts, prieurs et autres prélats des églises à qui ces Lettres parviendront, salut et bénédiction apostolique.

« La source de la sagesse, le Verbe du Père, dont la nature est bonté, dont l'œuvre est miséricorde, qui rachète et régénère ceux qu'il a créés, et veille jusqu'à la consommation des siècles sur la vigne qu'il a tirée d'Egypte, Notre-Seigneur Jésus-Christ, fait paraître de nouveaux prodiges à cause de l'instabilité des esprits, et modifie les merveilles par suite des défiances de l'incrédulité.

« Après la mort de Moïse, c'est-à-dire à l'expiration de la loi en face de l'Eglise naissante, il monte sur le quadrige de l'Evangile, pour accomplir les serments jurés à nos pères. Ayant en main cet arc de la parole sainte, qu'il avait tenu bandé pendant tout le règne des Juifs, il s'avance à travers les flots, dans cette vaste étendue des nations dont l'étoffe écarlate de Rahab figurait le salut ; il va fouler

aux pieds la confiance de Jéricho, la gloire du monde, ce monde qu'à l'étonnement des peuples il a déjà vaincu par le premier frémissement de la prédication.

« Le prophète Zacharie avait vu ce char à quatre chevaux quatre fois sortir d'entre deux montagnes d'airain. Le premier char avait des chevaux roux, et en eux nous étaients représentés les maîtres des nations, les forts de la terre, ceux qui, se soumettant par la foi au Dieu d'Abraham, le père des croyants, ont, à l'exemple de leur chef, et pour assurer les fondements de la foi, teint leurs habits dans Bosra, c'est-à-dire dans les eaux de la tribulation, et rougi de leur sang tous les insignes de leur milice; ceux-là à qui la joie de la gloire future a fait mépriser le glaive temporel, et qui, devenus martyrs, c'est-à-dire témoins de la loi nouvelle, ont souscrit le livre divin par la voix de leur confession, augmentée du poids de leurs miracles, et ont consacré le Livre et le Tabernacle, ouvrage de Dieu et non de l'homme, et tous les vases du ministère évangélique, par le sang d'hosties raisonnables, substitué au sang des animaux; ceux-là enfin qui, jetant le filet de la prédication sur l'immensité des mers, ont formé de toutes les nations qui sont sous le ciel l'Eglise de Dieu, multipliée au delà des grains de sable des rivages.

« Mais parce que la multitude a engendré la présomption, et que la malice est née de la liberté, le second char a paru avec des chevaux de couleur noire, symbole de deuil et de pénitence; et en eux nous était représenté ce bataillon conduit par l'Esprit au désert, sous la direction du très saint Benoît, nouvel Elisée du nouvel Israël, bataillon qui rendit aux enfants des prophètes, avec les charmes de la société et d'une cohabitation agréable, le bien perdu de la vie commune, qui rétablit le filet rompu de l'unité, et se répandit par les bonnes œuvres jusqu'en cette terre de l'aquilon d'où vient tout mal, et fit reposer dans les cœurs contrits Celui qui dédaigne d'habiter les corps soumis au péché.

« Après cela, comme pour récréer les troupes fatiguées, et faire succéder la joie aux lamentations, le troisième char est venu avec des chevaux blancs, c'est-à-dire avec les Frères des Ordres de Cîteaux et de Flora qui, semblables à des brebis tondues et chargées du lait de la double charité, sont sorties du bain de la pénitence, ayant à leur tête saint Bernard, le béliet revêtu d'en haut de l'esprit de Dieu, qui les a menés dans l'abondance des vallées couvertes de froment, afin que les passants délivrés par eux crient

avec force au Seigneur, chantent des hymnes et asseoient près des flots le camp du Dieu des batailles.

« C'est avec ces trois armées que le nouvel Israël s'est défendu contre un pareil nombre d'armées de Philistins. Mais à la onzième heure, lorsque le jour penchait déjà vers le soir, et que, la charité s'étant refroidie dans l'iniquité, le Soleil de justice descendait lui-même au couchant, le Père de famille, voyant la vigne qu'il avait plantée de sa main et cultivée par des ouvriers loués à divers intervalles, n'être plus seulement embarrassée de ronces et d'épines, mais presque démolie par une multitude hostile de petits renards, tendant à lui faire contracter l'amertume d'une vigne sauvage, a voulu rassembler une milice plus propre encore à la protéger.

« C'est pourquoi, comme nous le voyons présentement, à la suite des trois premiers chars, différents par leurs symboles, Dieu a suscité, sous la figure du quatrième char, attelé de chevaux forts et de couleur variée, les légions des Frères Prêcheurs et Mineurs, avec leurs chefs armés pour le combat. L'un de ces chefs fut saint Dominique, homme à qui Dieu avait donné la force et l'ardeur de la foi, et au cou duquel il avait attaché, comme au cheval de sa gloire, le hennissement de la divine prédication. Dès l'enfance, il eut un cœur de vieillard, pratiqua la mortification de la chair et rechercha l'Auteur de la vie. Consacré à Dieu comme un Nazaréen sous la règle du B. Augustin, il imita Samuel dans le service assidu autour du sanctuaire, et continua Daniel dans la ferveur de ses religieux désirs. Athlète courageux, il suivait les sentiers de la justice et la voie des saints, ne se reposait pas même un moment de la garde du tabernacle et des offices de l'Eglise militante, soumettait la chair à l'esprit, les sens à la raison, et, transformé en un seul esprit avec Dieu, s'efforçait de se perdre en Lui par l'excès de la contemplation, sans diminuer dans son cœur et dans ses œuvres l'amour du prochain. Pendant qu'il lançait des flèches meurtrières aux délices de la chair, et frappait d'éclats lumineux l'intelligence aveuglée des impies, toute la secte des hérétiques trembla, toute l'Eglise des fidèles tressaillit.

« La grâce, cependant, croissait en lui avec l'âge, et le zèle du salut des âmes l'enivra d'une ineffable joie. Adonné sans réserve à la parole de Dieu, il engendra au Christ une multitude innombrable de chrétiens convertis par ses soins et faisant profession du ministère évangélique, obtint d'avoir un nom et une œuvre dans

la terre des patriarches. Devenu pasteur et prince parmi le peuple de Dieu, il institua par ses mérites un nouvel Ordre de prédicateurs, le régla par ses exemples et ne cessa de le confirmer par des miracles évidents et authentiquement prouvés. Car, outre les signes qui manifestèrent sa puissance et sa sainteté durant le cours de sa vie mortelle, il rendit la parole aux muets, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'action aux paralytiques, la santé à une foule de malades, et il parut clairement par tous ces prodiges quel était l'esprit qui animait la glèbe de son corps très saint.

« Nous donc qui l'avons connu familièrement au temps que Nous occupions dans l'Eglise une moindre charge, et qui avons eu, dans le spectacle même de sa vie, une preuve insigne de sa sainteté, maintenant que des témoins dignes de foi Nous ont attesté la vérité de ses miracles, Nous croyons, avec le troupeau du Seigneur confié à Nos soins, que, grâce à la miséricorde de Dieu, il pourra Nous être utile par ses suffrages, et qu'après Nous avoir consolé sur la terre par son amitié pleine de charmes, il Nous aidera dans le ciel de son puissant patronage. C'est pourquoi, du conseil et du consentement de Nos Frères et de tous les prélats assistant alors le Siège apostolique, Nous avons résolu de l'inscrire au livre des Saints, et Nous statuons fermement et vous ordonnons à tous, par les présentes, de célébrer et de faire célébrer sa fête avec solennité aux Nones d'août, veille du jour où il déposa le fardeau de la chair, et pénétra, riche en mérites, dans la cité des Saints, devenu semblable à eux par la gloire, afin que le Dieu qu'il honora vivant, touché de ses prières, nous accorde la grâce dans le siècle présent et la gloire dans le siècle futur.

« Désirant, en outre, que le tombeau d'un si grand confesseur, qui illustre l'Eglise entière par la splendeur de ses miracles, reçoive tous les honneurs dignes de la dévotion chrétienne, Nous confiant dans la miséricorde de Dieu et dans l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, à ceux qui, vraiment contrits et confessés, visiteront avec la piété convenable ce même tombeau, le jour de la susdite fête annuelle, Nous remettons pieusement une année des pénitences infligées.

« Donnée à Riéti, le 5 des Nones de juillet, — 11 juillet 1234 — a huitième année de Notre pontificat. »

Grégoire IX avait fixé au 5 août la fête de saint Dominique, parce

que le 6, jour de sa mort, était empêché par la solennité, très grande alors, du Pape martyr Sixte II. Plus tard, Clément VIII ayant consacré le 5 août à la Dédicace de Notre-Dame des Neiges, la fête de saint Dominique fut reportée au 4, jour qu'elle occupe actuellement dans le calendrier ecclésiastique.

XXIV. — L'ancienne *Année Dominicaine* rapporte, après la bulle de canonisation, une quarantaine de guérisons ou autres faveurs miraculeuses accordées par saint Dominique, du séjour de la gloire. Bornons-nous à quelques-unes :

Un jeune Anglais, Nicolas de Busc, étudiant à Bologne, fut pris de douleurs de reins et de genoux, qui le firent beaucoup souffrir pendant huit mois et l'obligèrent enfin à garder le lit, totalement privé de la jambe gauche. Les médecins déclaraient la maladie incurable. Abandonné de tout secours humain, l'étudiant fit un vœu à saint Dominique; puis, voulant offrir un cierge qui fût de sa taille, il prit un cordon pour mesurer la longueur et la grosseur de son corps. A chaque mesure, il invoquait avec ferveur le nom du Bienheureux. En terminant, il s'écria tout à coup : « Je suis guéri ! » Et pleurant de joie, sans chercher aucun appui, il courut à l'église des Frères remercier son libérateur : c'était le jour même de la translation des restes de saint Dominique, comme l'assure le B. Jourdain, témoin oculaire de cette guérison.

Peu de temps après cette même translation, un Frère Prêcheur, Jacobini de Mantoue, s'entretenait avec un Frère Mineur, nommé Nicolas de Vérone, de l'odeur merveilleuse par laquelle le Tout-Puissant avait glorifié son serviteur, et il faisait hautement l'éloge du saint Patriarche. Frère Nicolas, trouvant les louanges exagérées, s'en offensa, alla même jusqu'à des paroles de vivacité et de mépris. Soudain, il fut pris d'une fièvre violente qui le tourmenta toute la nuit.

Le lendemain, Frère Jacobini alla le voir et lui dit : « Prenez garde, mon Frère, que votre fièvre ne soit un châtiment de vos propos outrageants pour saint Dominique ! » Mais lui, de plus en plus obstiné, répondit comme la veille avec aigreur et emportement. Vers midi, la fièvre augmentant toujours, le malade, consumé par un feu intérieur, entra en lui-même et se dit : « N'ai-je pas attiré le coup qui me frappe, en parlant d'un Saint d'une manière blasphématoire ? S'il plaît à Dieu, par les mérites de son serviteur Dominique de me guérir

aujourd'hui, je fais vœu non seulement de ne jamais rien dire contre ce grand Patriarche, mais encore de fermer la bouche à tous ses détracteurs. » A peine finissait-il ces mots, qu'il se sentit débarrassé de la fièvre et de toute souffrance. Lui-même tint à faire connaître par lettres aux Frères Prêcheurs ce qui lui était arrivé.

Frère Barthélemy de Clusa, chantre de Tripoli, homme des plus vénérables, s'en retournait à son poste, et les Religieux de Bologne lui confièrent une copie de la bulle de canonisation pour leurs Frères d'outre-mer. Il arriva, par la force du vent, que le vaisseau se brisa en face du port. Toutes les lettres et les effets furent perdus ou endommagés ; seule la bulle de canonisation resta intacte, Dieu faisant un miracle pour que ces nations lointaines pussent recourir au patronage du B. Dominique.

Dans une localité de Sicile, appelée *Castro di Giovanni*, un jeune homme, souffrant d'une hydropisie fort avancée, était contraint néanmoins d'aller chaque jour ramasser un fagot dans la campagne, pour gagner sa pauvre vie. Un jour qu'étendu sous un sureau, il se lamentait sur sa misère : Saint Dominique, se dit-il, pourrait bien me guérir. Aussitôt il l'invoque, et promet de servir gratuitement les Frères, pendant une année, au couvent de Piazza. A l'instant même paraît devant lui un Religieux, et levant la main vers le sureau : « Prenez, dit-il, des feuilles de cet arbre, broyez-les et buvez-en le suc. » Le malade obéit ; soudain, se trouvant guéri, il rapporta sur ses épaules un énorme fagot, et, disant adieu à sa mère, vint à Piazza servir les Frères selon sa promesse.

Un vaisseau allant de Sicile à Gênes fut surpris par une tempête effroyable, en sorte que le naufrage semblait inévitable. Il y avait à bord deux Religieux de l'Ordre, dont l'un, contristé de ne pas entendre le nom de son bienheureux Père parmi ceux auxquels les passagers avaient recours, se mit à dire : « Pourquoi ne priez-vous pas saint Dominique ? — Nous ne connaissons pas ce Saint-là, » lui répondit-on. « Invoquez-le quand même, reprit-il, et je vous promets son assistance. » Tous alors firent vœu de se rendre, pieds nus, un cierge à la main, en pèlerinage à son autel, et criaient avec larmes : « Saint Dominique, secourez-nous ! » A l'instant les flots se calmèrent, l'air redevient serein, et quelques jours après, matelots et passagers allaient, sous la conduite des deux Frères, accomplir leur vœu.

Dithmar, abbé d'un monastère Cistercien, au diocèse de Mayence,

était un homme de grande sainteté, fort dévot à saint Dominique et accueillant toujours les Frères avec une extrême bienveillance. Un jour qu'il se rendait au Chapitre général de son Ordre, il tomba malade et les médecins désespérèrent de le sauver. En se réveillant d'un assoupissement causé par la faiblesse, il vit entrer saint Dominique, avec un autre Frère; mais il ne le reconnut pas. Il pensa que c'étaient deux Religieux venant le visiter par amitié. Saint Dominique s'assit à la tête du lit, son compagnon se tint aux pieds. Le Bienheureux dit au malade : « Prenez courage, Père Abbé, et confiez-vous dans le Seigneur; car vous ne mourrez pas cette fois, vous allez guérir. »

Dithmar répondit : « D'où savez-vous cela, mon ami ? » Le Saint reprit : « Je suis Dominique, le fondateur de cet Ordre que vous aimez tant; je suis envoyé par le Seigneur pour vous annoncer la bonne nouvelle de votre guérison. » L'Abbé, comblé d'une joie indécible, voulait prolonger l'entretien; mais déjà l'habitant du ciel avait disparu. Le lendemain, quand les médecins revinrent, ils trouvèrent leur malade en pleine convalescence et lui demandèrent comment il avait échappé à la mort. « Ce n'est pas l'art de la médecine terrestre qui m'a ramené à la vie, leur dit l'Abbé, mais la grâce d'une onction céleste dont saint Dominique a été le messager. »

Au couvent d'Ascoli, le Prieur s'occupait avec quelques-uns de ses Religieux à placer sur l'autel de saint Dominique une grande pierre. Tout à coup, par un faux mouvement de ceux qui la soutenaient, la pierre tomba sur la main du Prieur et lui écrasa trois doigts. Celui-ci, dans la violence de la douleur, recourut promptement à son vénéré Père, et se fit apporter un doigt du Saint, que l'on gardait dans le couvent. A peine l'eut-il appliqué à sa main qu'elle se trouva parfaitement guérie. Le B. Jean de Verceil, sixième Maître général, voulant faire un présent insigne au roi Philippe le Hardi, fils de saint Louis, lui donna cette relique. En échange, le roi envoya pour le couvent d'Ascoli une épine de la sainte Couronne.

Sumlu, ville de Hongrie, où des Frères avaient apporté un autre doigt de saint Dominique, devint le centre d'une dévotion très grande envers le Bienheureux, et le théâtre d'une foule de miracles, parmi lesquels se trouvent plusieurs résurrections de morts.

Un gentilhomme des environs était venu, en compagnie de son épouse et de son petit enfant, pour vénérer la relique du Saint. L'en-

fant, saisi d'un mal subit, ne tarda pas à expirer. Le père, au désespoir, porta le corps du petit défunt sur l'autel de saint Dominique, et s'écria d'une voix lamentable : « O saint Dominique, je suis venu à vous tout joyeux, et voici que je m'en retourne triste et désolé : rendez-moi mon fils, je vous en supplie ; rendez-moi la joie de mon cœur. » Il pria ainsi jusqu'au milieu de la nuit. A ce moment, l'enfant ouvrit les yeux, fit quelques pas dans l'église, et les parents, pleins de joie et de reconnaissance, le ramenèrent chez eux sain et sauf.

Le jeune serf d'une comtesse appelée Justine, pêchant sans précaution dans une rivière, perdit pied et se noya. On retira son cadavre après un temps assez long. La comtesse, fort affligée, pria saint Dominique de ressusciter son esclave, promettant de lui donner la liberté, et s'engageant, par vœu, à se rendre elle-même, nu-pieds, à Sumlu vénérer la sainte relique. Le jeune serf aussitôt recouvra la vie, et sa pieuse maîtresse, venant accomplir sa promesse, raconta aux Frères comment l'enfant était ressuscité ; puis, en leur présence, elle l'affranchit de tout servage.

Le bruit des miracles que la droite du Très-Haut opérait sans cesse sur les vivants et les morts, à l'intervention du B. Dominique, se répandit dans toute la Hongrie. Un homme persistait néanmoins à n'y pas croire. Or, il arriva que son fils tomba malade et mourut. Un des voisins, venu pour passer la nuit auprès du défunt et consoler le père, dit à ce dernier : « Croyez donc que le B. Dominique est tout-puissant au ciel, et invoquez-le du fond du cœur. Il a déjà par ses mérites ressuscité bien des morts, peut-être ressuscitera-t-il aussi votre enfant. » Ces paroles furent pour le père infortuné un trait de lumière. Repentant de son incrédulité, il en demanda pardon au Saint, et toute la nuit, le conjura avec larmes et gémissements de lui rendre son fils. Sur l'aube du jour, le mort remua la main, ôta le voile qui couvrait son visage et se leva plein de vie. Le lendemain, le père et le fils allaient à Sumlu remercier leur bienfaiteur, publier sa gloire, et demander à Dieu de bien user de la grâce qu'ils avaient reçue.

Dans la ville d'Albe-Royale, une des principales de la Hongrie, et assez voisine de Sumlu, le curé se disposait à faire la sépulture d'un défunt, quand un des assistants s'écria : « Pour moi, je crois que ce mort ressusciterait, si on lui appliquait le doigt de saint Dominique ! » Tout le monde étant de cet avis, on alla au couvent des Frères, et le

Prieur, entouré de personnes tenant des flambeaux, apporta lui-même la relique dans un vase de cristal. L'ayant ensuite trempée dans l'eau, il versa de cette eau entre les lèvres du défunt, qui ressuscita sur-le-champ.

C'est ainsi que, par une grâce spéciale de Dieu, notre bienheureux Fondateur prodiguait les bienfaits, après sa mort, dans une contrée dont l'évangélisation avait été, de son vivant, un de ses rêves les plus caressés.

Encore un miracle d'un caractère très spécial.

Le fils d'un seigneur hongrois était mort avant l'âge de raison. Ses parents fort affligés supplièrent les saints Cosme et Damien, pour lesquels ils avaient une grande dévotion, de leur rendre cet enfant. Les saints Martyrs reçurent pour réponse de l'oracle divin que le Tout-Puissant remettait la décision au jugement de son serviteur Dominique. Le bienheureux Patriarche, choisi pour arbitre, pria le Seigneur d'exaucer les supplications des deux martyrs, et les Anges reportèrent dans le corps du petit défunt son âme déjà envolée au ciel. Devenu grand, le ressuscité entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, mais sans rien révéler du miracle dont il avait été l'objet. Tandis qu'il étudiait à Paris, un de ses Frères de noviciat fut tenté de quitter l'Ordre, sans qu'aucune persuasion ne pût le retenir. Notre jeune Hongrois, enflammé par le zèle de la charité, prit à part le pauvre novice et lui dit : « Si vous saviez, mon Frère, quelle grâce Dieu vous a faite de vous appeler en Religion, jamais vous ne songeriez à retourner au siècle. Pour vous mieux convaincre, laissez-moi vous découvrir une chose que je n'ai encore dite à personne. J'étais tout enfant, lorsqu'il plut à Dieu de me retirer de ce monde. Durant le temps que je fus en Paradis, à ce qu'il me semblait, je vis des choses si belles sur la gloire admirable de saint Dominique, choisi par Dieu pour arbitre de ma résurrection, et sur le bonheur de ses enfants fidèles jusqu'à la fin, que l'on ne saurait acheter trop cher pareille félicité. Courage donc, mon Frère, je vous prie, le travail n'aura qu'un temps, la gloire sera éternelle. » C'est ainsi que l'on connut ce que l'humilité avait tenu caché si longtemps, et le novice tenté se trouva affermi pour toujours dans sa vocation. Ce Frère rendu à la vie était d'une rare maturité, et d'une dévotion surprenante. Bien qu'habituellement silencieux, il racontait des choses merveilleuses de la nature des Anges, de la gloire des Saints, de celle surtout de la Très Sainte Vierge qui, disait-il, ressuscitée et

triomphante, règne d'une manière suréminente, avec son divin Fils Jésus.

Le savant archevêque de Florence, saint Antonin, à la troisième partie de ses *Œuvres* (1) établit tout au long les rapports frappants de similitude qui existent entre saint Dominique et Notre-Seigneur, soit pour diverses particularités de son enfance, soit pour le caractère spécial de ses vertus, soit pour sa mission tout apostolique, continuée dans sa postérité spirituelle, soit enfin pour la nature des miracles opérés pendant sa vie. Nous ne nous y arrêtons pas : le lecteur, instruit maintenant de l'histoire du saint Patriarche, peut faire lui-même les rapprochements. A la place, rapportons la célèbre révélation faite à sainte Catherine de Sienne touchant notre grand et vénéré Fondateur, telle que la raconte le B. Raymond de Capoue, confesseur et biographe de la Sainte.

« Dans une vision imaginaire, Catherine aperçut Dieu le Père produisant de sa bouche le Verbe divin revêtu de notre nature, puis le B. Dominique sortant tout resplendissant de lumière de la poitrine du même Père éternel ; et elle entendit une voix qui disait : « Ma fille bien-aimée, j'ai engendré ces deux fils : l'un par nature, l'autre par une douce et tendre adoption. » Comme elle s'étonnait d'une comparaison si haute, qui égalait, pour ainsi dire, un Saint à Jésus-Christ, Celui qui avait prononcé des paroles si surprenantes les lui expliqua ainsi :

« Mon Fils, engendré éternellement, ayant pris la nature humaine, m'a rendu en toutes choses une obéissance parfaite jusqu'à la mort de la croix ; Dominique, mon fils par adoption, a réglé selon ma volonté toutes ses œuvres, depuis son enfance jusqu'à son dernier soupir. Jamais il n'a transgressé mes préceptes ; jamais il n'a violé la virginité de son âme et de son corps ; toujours il a gardé l'innocence de son baptême.

« Mon Fils par nature a manifesté publiquement au monde ce que je l'avais chargé de dire, et a rendu témoignage à la vérité, comme il le déclara lui-même à Pilate, au jour de sa Passion ; mon fils d'adoption a prêché la vérité tant aux hérétiques qu'aux vrais fidèles : il l'a fait non seulement par lui-même, mais encore par les autres ; sa prédication a continué dans ses successeurs ; il prêche encore et prêchera toujours.

(1) Tit. XXIII, cap. 1.

« Mon Fils par nature a envoyé ses disciples à la conquête des nations; mon fils d'adoption a dispersé ses Frères à travers le monde.

« Mon Fils par nature est mon Verbe; mon fils par adoption est le héraut, le ministre de mon Verbe. Aussi ai-je donné tout particulièrement à lui et à ses Religieux l'intelligence de mes paroles et la fidélité à les suivre.

« Enfin, mon Fils par nature a dirigé tous les actes de sa vie, sa doctrine et ses exemples, en vue du salut des âmes; mon fils d'adoption, Dominique, a mis tous ses soins à retirer les âmes de l'erreur et du vice : sa pensée principale dans la fondation et le développement de son Ordre a été le salut du prochain. Aussi l'ai-je comparé à mon Fils par nature, dont il a imité la vie, et, tu le vois présentement, son extérieur même ressemble à la disposition du corps sacré de mon Fils (1). »

XXV. — Le premier tombeau de saint Dominique n'avait été qu'une maçonnerie de briques, fermée d'une pierre au niveau du sol. Le second, inauguré en 1233, se composait d'un sarcophage en marbre blanc, de forme oblongue, sans sujets sculptés. Il était placé, selon toute apparence, en avant du chœur des Religieux. Mais la piété des Frères ne se tenait pas pour satisfaite. A l'aide d'aumônes recueillies dans les diverses Provinces de l'Ordre, ils firent exécuter, de 1265 à 1267, par Nicolas de Pise, artiste de génie, un troisième tombeau, tout de marbre et orné de splendides bas-reliefs. Nous y reviendrons tout à l'heure.

La translation du corps du saint Patriarche dans ce nouveau sépulcre eut lieu aux fêtes de la Pentecôte 1267, pendant la célébration du Chapitre général que présidait Jean de Verceil, sixième Maître de l'Ordre. Le B. Barthélemy de Bragance, Dominicain, évêque de Vicence, nous a laissé le procès-verbal de la solennité, dans laquelle lui-même prononça un remarquable discours. Philippe, archevêque de Ravenne, en présence de cinq autres évêques, des Frères Prêcheurs, du Podestat et des Anciens de la ville, opéra de ses mains la translation; et, avant de renfermer la tête du Saint, il la fit baiser aux principaux personnages, et, d'une estrade élevée en plein air, la présenta aux hommages de la foule.

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, II^e partie, ch. vi.

L'an 1383, sur la demande des magistrats, pour lesquels saint Dominique était le grand protecteur de la cité, son chef auguste fut retiré du sarcophage et placé dans un reliquaire d'argent, appelé le *Tabernacle*, afin de pouvoir être exposé plus facilement à la vénération publique et porté en procession. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, fait par Rosetti, artiste de Bologne, mesure 1 mètre 38 de hauteur, et ne contient pas moins de quatre-vingts statuettes ou figurines, avec huit émaux au socle, représentant diverses scènes de la vie du Saint.

Quant au monument grandiose qui sert lui-même de reliquaire aux ossements de notre bienheureux Fondateur, nous n'en donnerons qu'un aperçu très sommaire, renvoyant les lecteurs de l'*Année Dominicaine*, ainsi que tous les amis du beau, à l'ouvrage vraiment artistique : *Le tombeau de saint Dominique*, publié par le R. Père Berthier, des Frères Prêcheurs (1).

Lorsqu'on s'avance dans l'église des Dominicains de Bologne, capable avec ses annexes de contenir huit mille personnes, on trouve, à droite, vers le milieu de la nef, une vaste chapelle resplendissante de fresques, de statues, de marbres et de dorures. Œuvre d'Ambrosini, architecte bolonais de la fin du xvi^e siècle, cet édifice, qui a 38 mètres de haut, 14 de large, 24 de profondeur, laisse voir au fond, sous une majestueuse coupole, l'*Arca* ou tombeau de saint Dominique.

Le tombeau, par ordre chronologique, comprend trois, et même quatre parties : 1^o Le sarcophage primitif de marbre blanc, avec six bas-reliefs sculptés par Nicolas de Pise, comme on l'a dit. Les sujets sont : la résurrection de Napoléon Orsini, le livre sauvé des flammes, les pains apportés par les Anges, la vocation du B. Réginald, la vision d'Innocent III, l'apparition des saints Apôtres Pierre et Paul au bienheureux Fondateur.

2^o Une cimaise pyramidale à deux corniches, placée vers 1490 au-dessus du sarcophage, par Nicolas de Bari, surnommé par le peuple *Nicolò dell' Arca*, sculpteur insigne, élevé à Bologne. Vingt belles statues, dont trois dues au ciseau de Michel-Ange, ornent cette cimaise triomphante, et représentent des Anges, les Evangélistes, les saints protecteurs de Bologne, enfin, au sommet, le Père éternel, l'« Ancien des jours », posé sur le globe terrestre et bénissant le monde.

3^o La *predella*, ou gradin élevé sur la table de l'autel qui est adossé à la face antérieure du monument. Ce gradin contient trois bas-reliefs

(1) Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul,

admirables, bien que de dimensions réduites : l'Adoration des Mages, la naissance et l'enfance de saint Dominique, sa glorification dans le ciel. L'artiste lui-même fut tellement satisfait de son œuvre que, sur le piédestal où est assise la Vierge dans l'Adoration des Mages, il a signé bien visiblement : ALPHONSUS DE LOMBARDI FERRARIENSIS FECIT. L'exécution de la *predella* eut lieu vers 1532. Lombardi sculpta sur les autres faces du pourtour les divers symboles dominicains ; le lis, la palme, l'étoile, le chien portant la torche. Ce fut alors aussi que l'on pratiqua dans la partie postérieure du mausolée un enfoncement permettant à une personne de s'agenouiller tout près des reliques.

Enfin, l'autel, refait vers 1767, a pour devant un bas-relief en marbre, exécuté par le français Boudard, directeur de l'Institut de sculpture à Parme, à la même époque. Le sujet, composé par Bianconi de Bologne, est l'ensevelissement de saint Dominique.

Tel est ce tombeau qui mesure, dans sa hauteur totale, 6^m,20 ; dans sa largeur 2^m,42 ; sur les côtés 1^m,20, et qui inspirait l'aveu suivant à Léandre Albert, Dominicain de Bologne, au xvi^e siècle : « Je ne dirai qu'une chose, qu'on me la pardonne ! J'ai vu beaucoup de très nobles tombeaux d'argent, de marbre, de bronze, tant dans l'Italie, que j'ai parcourue tout entière, qu'en Allemagne et en France, et non seulement je n'ai pas rencontré un tombeau plus admirable que celui-ci : je n'en ai pas vu un seul qui l'égale. »

Le Père Lacordaire émet une idée semblable en termes bien plus délicats : « Ces sculptures, je les ai vues deux fois, et deux fois, en les regardant à genoux, j'ai senti, à la douceur de ce tombeau, qu'une main divine avait conduit celle de l'artiste, et forcé la pierre d'exprimer sensiblement l'incomparable bonté du cœur dont elle couvre la poussière. »

Bologne a pris saint Dominique pour patron, et sa fête était célébrée autrefois avec une pompe extraordinaire. Dès le matin arrivaient au couvent, portant des cierges et des torches, le Légat, l'Archevêque, des représentants du clergé de toutes les églises, les Anciens de Bologne, les Docteurs de l'Université, une foule de nobles, le Podestat, le Capitaine avec ses compagnies de soldats, les diverses Corporations ouvrières et les Confraternités. Le soir, une procession solennelle se déroulait à travers la ville, au milieu des chants et des fanfares, auxquels se joignaient les sonneries des cloches et les détonations de l'artillerie. Arrivés sur la grande place, tous se groupaient autour

d'une estrade d'où l'on bénissait la foule avec la tête du Saint, portée dans son « Tabernacle » sur les épaules de deux Frères, à l'aide d'un brancard.

Qui nous rendra ces heureux temps !

L'Ordre possède, en l'honneur du saint Patriarche, un Office propre attribué par certains auteurs au B. Jourdain de Saxe, mais qui est plus vraisemblablement l'œuvre de Fr. Constantin Médicis, évêque d'Orviéto. Il y règne une poésie douce et calme, que l'âme se délecte à méditer. Quoi de plus pieux que le Répons qui, d'après le rit dominicain, se chante aux Premières Vêpres, avant l'hymne, et à Matines, avant le *Te Deum* !

O sublime espérance laissée par toi
A ceux qui te pleuraient à ton heure dernière,
Lorsque tu promis qu'après ta mort
Tu serais utile à tes Frères !
— Accomplis, ô Père, ce que tu as dit,
En nous aidant de tes prières !
— Tu as opéré tant de prodiges
Pour le salut des corps infirmes ;
Obtiens-nous le secours du Christ,
Pour guérir nos âmes souffrantes.
— Accomplis, ô Père, ce que tu as dit,
En nous aidant de tes prières.
— Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.
— Accomplis, ô Père, ce que tu as dit,
En nous aidant de tes prières (1).

L'antienne de *Magnificat* aux Secondes Vêpres mérite également d'être signalée :

O lumière de l'Eglise
Docteur de la vérité,
Rose de patience,
Ivoire de chasteté !
Tu nous as servi généreusement
L'eau de la Sagesse ;
Prédicateur de la grâce,
Joins-nous aux Bienheureux (2).

(1) O spem miram, quam dedisti mortis hora te flentibus ! dum post mortem promissisti te profuturum Fratribus. Imple, Pater, quod dixisti, nos tuis juvans precibus. — Qui tot signis claruisti in ægrorum corporibus, nobis opem ferens Christi, ægris medere moribus. — Imple, Pater, quod dixisti, nos tuis juvans precibus. — Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. Imple, Pater, quod dixisti, nos tuis juvans precibus.

(2) O lumen Ecclesiæ, Doctor veritatis, Rosa patientiæ, Ebur castitatis, aquam sapientiæ propinasti gratis ; Prædicator gratiæ, nos junge Beatis.

L'Oraison de l'office rappelle que l'Eglise du Christ a été illuminée par les mérites et les enseignements de saint Dominique, et demande que, grâce à son intercession, les secours temporels ne manquent pas à cette Eglise divine, et qu'elle trouve toujours aussi un accroissement de profit spirituel (1).

Cette mention des *secours temporels* est une allusion manifeste au Tiers Ordre, institué, en principe, pour assurer à l'Eglise des défenseurs, armés au besoin ; et dans l'*accroissement de profit spirituel* se trouve indiqué le but spécial de l'apostolat des Frères Prêcheurs.

La Messe n'est autre, dans la liturgie dominicaine, que celle des Docteurs, avec un *Alleluia* propre et une Séquence, ou Prose, d'une large conception. On en trouvera le texte à l'Appendice ; en voici une traduction pour la piété du lecteur :

Que la cour céleste éclate en une harmonie nouvelle,
modulée sur un thème nouveau !

Et de la terre que notre chœur y réponde en mélodies
joyeuses, à la gloire de Dominique !

Du désert du monde, le Roi des siècles appelle l'homme de
son cœur, comme Moïse de l'Egypte.

Sur la nacelle de la pauvreté, il passe le fleuve des vanités,
pour le salut du peuple.

Le prédicateur de la terre à sa mère est présagé, sous la
forme d'un chien symbolique,

Portant à sa gueule un flambeau ; tel, Dominique entraîne les
nations à la loi de l'amour.

C'est le nouveau législateur, avec le zèle ardent d'Elie, et la
sainte haine du mal.

Il écarte les renards de Samson (2) ; et, avec la trompette
de Gédéon, met l'ennemi en déroute.

Encore dans la chair mortelle, il rappelle un mort du tom-
beau, et le rend vivant à sa mère.

Du signe de la croix, il éloigne la pluie ; il rassasie la troupe
des Frères d'un pain venu du ciel.

Heureux Dominique ! il devient pour l'Eglise entière une
cause d'allégresse et de triomphe !

(1) Deus, qui Ecclesiam tuam beati Dominici, Confessoris tui, — Patris nostri — illuminare dignatus es meritis et doctrinis : concede ut ejus intercessione temporalibus non destituatur auxiliis et spiritualibus semper proficiat incrementis.

(2) Les hérésies, comparées aux renards de Samson, qui se séparaient par la tête et se tenaient par la queue.

Le monde s'emplit de sa postérité, et les phalanges des
cieux s'ouvrent pour le recevoir.
Le froment est tombé en terre, l'astre s'est voilé : mais le
Créateur souverain
Féconde les ossements de Joseph, fait resplendir les rayons
de l'astre, pour le salut de tous.
Oh ! comme la fleur de sa pureté se révèle à l'incomparable
odeur qu'exhale son tombeau !
Les malades accourent et trouvent la santé ; les aveugles,
les boiteux la guérison, en des prodiges sans nombre.
Disons donc, à pleine voix : A l'illustre Dominique, louange,
honneur !
Appelez de vos cris son suffrage, pauvres volontaires, qui
marchez après lui.
Et toi, Père tendre et généreux, guide et protecteur du trou-
peau, par ton incessante prière,
A la Cour du souverain Roi, défends, dans tous les siècles,
ce troupeau que tu as quitté.

D'autre part, le B. Jourdain de Saxe adresse à son prédécesseur
l'ardente prière qui suit :

« O très saint prêtre de Dieu, auguste confesseur, prédicateur admirable,
bienheureux Père S. Dominique, pur comme une vierge choisie, cher et
agréable au Seigneur plus que nul autre en tes jours mortels ; homme illustre
par ta vie, ta science et tes miracles, nous nous réjouissons de t'avoir comme
protecteur puissant auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vers toi, qu'entre
les saints et les élus de Dieu, je vénère d'une dévotion toute spéciale, j'élève
la voix, du fond de mon cœur, en cette vallée de misères. Je t'en prie, ô
Père clément, sois favorable à mon âme pécheresse, prête l'oreille au cri de
mes supplications. . .

« Toi qui, à la fleur de l'âge, dédias ta pureté à l'aimable Epoux des vierges ;

« Toi qui, sanctifié aux Fonts sacrés, rempli de l'esprit de Dieu, dévouas
ton âme au Roi des rois dans un très chaste amour ;

« Toi qui, fort des armes de la vie religieuse, créas de nobles ambitions
dans ton cœur ;

« Toi qui, marchant de vertus en vertus, t'élevas toujours du bien au mieux ;

« Toi qui offris ton corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu ;

« Toi qui, excité par la grâce divine, te consacras à Dieu tout entier ;

« Toi qui, entré dans la voie de la perfection, abandonnas toutes choses
pour suivre pauvre le Christ pauvre, et préféras les trésors du ciel à ceux
de la terre ;

« Toi qui te renias toi-même absolument, portas vaillamment la croix, et t'efforças de marcher sur les traces de notre Rédempteur, notre véritable Maître ;

« Toi qui, enflammé du zèle de Dieu et du feu céleste, embrasé d'une immense charité et d'une irrésistible ferveur d'esprit, te lias par le vœu de la pauvreté la plus parfaite, te dépensas tout entier à la vie apostolique, et, par un décret de la Providence, instituas pour ce ministère l'Ordre des Prêcheurs ;

« Toi qui, dans l'univers entier, éclairas la sainte Eglise par tes mérites glorieux et tes exemples ;

« Toi qui, sorti de cette prison de chair, es monté plein de mérites au royaume éternel ;

« Toi qui, revêtu de la première innocence, es devenu notre avocat auprès de Dieu ;

« Toi donc, qui as désiré avec tant de zèle la sanctification du genre humain, viens-nous en aide, à moi, à tous ceux que j'aime, au clergé et à tout le peuple, ainsi qu'au sexe pieux ;

« Montre-toi propice à ceux qui t'invoquent : sois-nous vraiment Dominique, c'est-à-dire fidèle gardien du troupeau du Seigneur. Veille sur nous sans cesse, réconcilie nos âmes avec le Très-Haut ; et après cet exil, présente-nous avec allégresse au Fils de Dieu, notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dont l'honneur et la louange, l'ineffable joie et la béatitude parfaite, avec la glorieuse Vierge Marie et toute la cour céleste, subsistent sans fin dans les siècles des siècles. Amen (1).

(1) Le texte latin se trouve à l'Appendice de février, dans l'*Année Dominicaine*.





La V. Mère MARIE POUSSEPIN
Fondatrice des Sœurs de Charité Dominicaines
de la Présentation de la Sainte Vierge ()*

(1653-1744)

PAR un rescrit tout récent, en date du 9 avril 1897, la S. Congrégation des Evêques et Réguliers a reconnu authentiquement les origines dominicaines de la Présentation de Tours : en conséquence, elle autorise ses membres à porter désormais le nom de « Sœurs de Charité dominicaines de la Présentation de la Sainte Vierge ».

Ces Sœurs ont été créées, en effet, sous la direction d'un Religieux de Saint-Dominique, le P. Mespolié, du couvent de Paris, et leur Mère Fondatrice était tertiaire, ainsi que ses compagnes. Si elle ne put maintenir son œuvre sous la Règle du Tiers-Ordre, comme elle l'eût vivement désiré, elle s'étudia à conserver du moins tout ce qui en fait la physionomie : l'esprit de charité, de pénitence et d'oraison, la pratique, dans une large mesure, des exercices réguliers empruntés à la vie monastique, et même les livrées extérieures, aux couleurs dominicaines, qui forment l'habit distinctif de ses filles.

Mais ce qui relève son mérite et lui assure en même temps le tribut de notre reconnaissance, c'est que par la fondation de son institut, Marie Poussepin ajoutait, comme on l'a si bien dit, à la couronne de la grande famille de saint Dominique un fleuron qui lui manquait jusqu'alors : la Sœur de Charité proprement dite. L'Ordre des Frères Prêcheurs n'avait donc plus rien à envier à la splendide création de saint Vincent de Paul : la Fille de Charité dominicaine avait vu le jour. Depuis deux siècles, elle est à l'œuvre. Héritière des traditions de l'Ordre et toute remplie de son esprit apostolique, elle marche à sa suite, toujours prête à mettre au service des Prêcheurs cette sainte complicité de la bienfaisance et toutes les ressources que les industries de la charité peuvent fournir à l'apostolat.

(*) *Mém. de la Présentation.*

Pour tous ces motifs, nous nous faisons un vrai bonheur de placer à côté de saint Dominique, dans nos Annales, la noble femme qui a accompli pour l'honneur et le bien de son Ordre de si grandes choses.

I. — Marie Poussepin naquit à Dourdan, au diocèse de Versailles, le 14 octobre 1653. Son père, Claude Poussepin, et sa mère, Julienne Fourrier, jouissaient dans tout le pays de la considération que procure une réputation intacte et justement acquise. Ils se livraient à l'industrie des bas de soie.

La famille, originaire de Paris, remonte au moins au xv^e siècle, et les diverses branches qui la composent affectent le même caractère, gardent les mêmes traditions : l'amour du travail, la droiture, la religion, la charité, toutes les vertus qui distinguèrent plus tard la V. Mère Fondatrice de la Présentation.

Cette enfant de bénédiction, premier fruit d'une union particulièrement agréable à Dieu, fut régénérée dans les eaux du baptême, en l'église Saint-Pierre, paroisse de ses parents.

Elle grandit à l'ombre du toit paternel, et dans cette atmosphère de vertu, sa belle et riche nature se développa rapidement. Son extérieur était agréable, son intelligence rare, son esprit vif et pénétrant. Tant d'avantages eussent pu lui être funestes, si sa pieuse mère n'avait dirigé vers Dieu toutes ces heureuses qualités. Une douceur angélique, jointe à un caractère enjoué, faisait aimer la chère enfant de toutes les personnes qui l'approchaient. Jamais une parole dure n'effleura ses lèvres, et le calme de son âme se reflétait sur son front candide, qui était comme environné d'une auréole de paix et de charité.

Marie perdit un frère et une sœur que Dieu lui avait donnés : mais le 31 octobre 1665, la divine Providence combla le vide fait à son cœur aimant, en envoyant à la famille un autre enfant qui reçut le nom de Claude, comme le petit ange envolé. Marie, qui comptait douze ans de plus, entoura son nouveau frère de soins délicats en attendant qu'elle lui servît de mère.

En effet, dix ans après, M^{me} Poussepin allait recevoir au ciel la récompense d'une vie consacrée aux bonnes œuvres, et sa fille voyait se briser un des plus tendres liens qui l'attachaient au monde. Cependant son âme forte et généreuse ne murmura pas.

Le jour même des funérailles de son épouse bien-aimée, Claude Poussepin fonda à perpétuité cinq Saluts et une Messe pour le repos de son âme. C'est ainsi que, dans cette famille, on savait se réfugier

dans la foi et se consoler dans la prière. La consolation par la prière ! Depuis longtemps déjà, Marie la recherchait avec toute l'ingénuité et la ferveur de son cœur pur. Retenue dans le monde par sa jeunesse autant que par sa piété filiale, elle n'avait jamais connu d'autre attrait que celui du cloître, jamais entrevu d'autre avenir que celui du dévouement à toutes les indigences et du sacrifice absolu de soi-même : elle ne pouvait puiser que dans la prière cette douce et admirable force qui lui permit d'attendre l'heure de Dieu et de se conserver digne de répondre à son appel.

Mais l'heure de Dieu n'était pas encore près de sonner. Marie avait vingt-deux ans lorsqu'elle perdit sa mère : il fallait, pour un temps du moins, la remplacer à la tête de la maison, veiller sur les jeunes années d'un frère orphelin et soigner un père atteint de précoces infirmités. Le devoir l'enchaînait, elle ne voulut pas négliger le précepte pour suivre le conseil.

Ne pouvant aller au cloître, elle fit en sorte que le cloître vînt vers elle, et le Tiers-Ordre de Saint-Dominique fut comme la cité de refuge de cette âme créée pour la Religion. Il était alors des plus florissants dans les villes de la Beauce. Les Frères Prêcheurs du couvent de Chartres se rendaient fréquemment dans les contrées où s'étaient établies des fraternités : ils réunissaient les Tertiaires et admettaient à l'épreuve du noviciat les fidèles avides de s'enrôler sous la bannière du saint Patriarche. Dourdan recevait de temps en temps la visite de ces Religieux, qui tenaient dans l'église de Saint-Pierre les réunions de la Fraternité. Marie n'y manquait pas. C'est en suivant avec une rigoureuse fidélité toutes les prescriptions de la Règle du Tiers-Ordre, qu'elle essayait de satisfaire et de contenir, tout à la fois, ses saintes aspirations vers la vie religieuse proprement dite. La direction spirituelle des Pères achevait de mûrir la vertu dans cette âme, et d'y développer les aptitudes qui la rendaient propre aux vues que la Providence avait sur elle.

M. Poussepin consacra à la prière et aux œuvres de piété les dernières années d'une vie que les infirmités et l'isolement rapprochaient encore plus de Dieu. Son fils s'initiait, à son tour, à l'art du commerce dans lequel il reprit plus tard les traditions, un moment interrompues, de la famille.

Seule, aux côtés du vénérable infirme, veillait sa chère fille. Ange de paix, et déjà, par le cœur, vraie Sœur de charité, elle se tenait au chevet du malade avec la mission d'adoucir ses souffrances, de dissi-

per ses tristesses, d'affermir ses espérances, et lorsque le moment serait venu, de lui fermer les yeux. Ce moment douloureux arriva le 21 juillet 1683.

II. — Le Seigneur venait de briser le dernier lien qui retenait Marie dans le monde. Toutefois elle demeura encore quelque temps dans sa ville natale : il lui fallait régler toutes choses et se rapprocher autant que possible de l'époque où son jeune frère atteindrait sa majorité. Marie-Catherine, pour lui donner le nom qu'elle avait reçu au jour de sa profession dans le Tiers-Ordre, embrassa étroitement le devoir et ne le quitta point qu'il n'eût été pleinement accompli. C'est par là sans doute que la future fondatrice attira sur son œuvre les bénédictions effectives que le ciel lui accorda tout d'abord sous les apparences de l'abandon et l'extrême rigueur des débuts.

Le jour, où, après avoir donné à son frère le baiser d'adieu, Marie s'agenouilla pour la dernière fois dans la vieille église de Saint-Pierre, devant l'autel de la Vierge qui avait journellement reçu ses prières et ses larmes, devant ce tableau de saint Dominique, à qui si souvent elle avait demandé l'esprit d'apostolat, ce jour-là, les préoccupations de la vie du monde finirent pour elle, laissant la place à la vie des parfaits et au dur labeur des grandes fondations.

Dans le courant de l'année 1684, Marie Poussepain quitta Dourdan pour aller à Angerville jeter les bases, ou plus exactement, tenter le premier essai de son œuvre bénie : l'éducation des petites filles du peuple et le soulagement des malades pauvres.

La charité seule fut la raison véritable de son choix. Dourdan était pourvu : les Filles de « Monsieur Vincent » soignaient ses malades ; les Sœurs de l'instruction chrétienne élevaient ses enfants : et comme, à cette époque, dans toute la région, Angerville était la plus malheureuse des localités, c'est Angerville qui aura les préférences de la noble chrétienne et les prémices de sa sublime mission.

Marie s'y rendit donc, en compagnie d'une pieuse institutrice, qu'elle emmenait de Dourdan pour commencer l'établissement des petites écoles. Avec l'assentissement et sous les auspices du vénérable curé, elle entreprit son œuvre dans une maison appartenant à la fabrique paroissiale de l'église. Ce local, pauvre et incommode, dont les étroites ouvertures donnaient sur le cimetière, fut le Bethléem de la Présentation. L'hospice y était adjacent. La sainte fille y organisa le service des pauvres voyageurs malades, et en fit aussitôt, dans ce

pays de passage et d'auberges, l'hôtellerie du bon Dieu. Elle inaugura ainsi du même coup, sur ce coin de terre qui devait tout d'abord lui être si ingrat, les deux grands services que se partagent aujourd'hui dans les deux mondes les Filles de la Présentation : la direction des écoles, le soin des pauvres et des malades.

Les habitants d'Angerville ne surent pas apprécier le dévouement de notre vertueuse tertiaire. Les élèves étaient peu nombreuses : les parents préféraient faire continuer à leurs filles le triste métier de petites mendiante, sur la grande route qui traversait Angerville, plutôt que d'acquérir la liberté avec le goût du travail. Marie ne perdit pas courage et lutta contre les préjugés et les résistances aussi longtemps qu'elle put croire au succès. Elle savait que toutes les œuvres de Dieu commencent avec peine et se développent lentement : elle n'ignorait pas davantage que Dieu demande parfois à ses élus le témoignage suprême de leur confiance en sa parole ; qu'il exigea de la foi d'Abraham le sacrifice d'Isaac, l'objet même de la divine promesse, et qu'il éprouve souvent ses serviteurs les plus chers, en feignant de ne pas agréer les travaux entrepris uniquement pour obéir à ses secrètes inspirations. Ces pensées réconfortantes la soutinrent dans sa longue détresse, dans son attente de dix années.

III. — Cependant quelque effort qu'elle fît, quelque moyen qu'elle mît en œuvre dans cette petite ville pour y faire le bien, Marie Poussepin finit par reconnaître qu'elle ne pourrait y réaliser ce que le Seigneur demandait d'elle, et involontairement ses pensées et ses regards se portèrent d'un autre côté. Elle explorait, elle examinait les maisons, tout en consultant dans son cœur Celui qui règle tout. La réponse de Dieu ne devait plus se faire attendre.

Sainville est un petit village beauceron, situé à quatre ou cinq lieues d'Angerville ; Marie y avait une branche de sa famille. Quelques affaires l'amènèrent auprès de ces proches, et là, comme toujours, ses loisirs furent employés à la prière. L'église du village et son Hôte divin la retenaient longtemps aux heures solitaires de la journée. Or, un soir, qu'avec plus de ferveur et de tristesse que jamais, elle avait répandu son âme aux pieds de l'Epoux céleste, il lui sembla que les voiles de l'avenir se déchiraient à ses yeux et qu'une voix d'en haut résonnait distinctement à l'oreille de son cœur. Dieu lui montrait clairement qu'il la voulait en ces lieux. Avec une force irrésistible il lui faisait sentir que c'était là et non ailleurs qu'elle devait fixer son

séjour. « Quitte la ville que tu as choisie, lui disait cette voix, viens dans cette région : je t'y rendrai mère d'une famille innombrable ; tu y seras l'instrument de grandes œuvres, pour ma gloire et le salut des âmes que je te donnerai ! » En même temps, les doutes passés, les incertitudes, les angoisses de la sainte femme s'évanouissaient à cette clarté ; tout se fondait à cette flamme, comme la neige aux rayons du soleil. Quand elle se releva, sa résolution était prise : elle quitterait Angerville et transporterait son œuvre au pays qui lui avait été montré. Elle savait désormais, à n'en pouvoir douter, que Sainville était le lieu qui lui était assigné, et que là, au moment voulu par l'adorable Providence, la chère Congrégation dont elle deviendrait la mère pourrait enfin se développer et s'affermir.

De retour à Angerville, Marie Poussepin se hâta d'informer son directeur d'une grâce aussi inattendue que signalée, et lui demanda son avis. La réponse ne pouvait être que favorable : le prêtre connaissait trop bien la droiture d'âme de sa pénitente pour craindre l'illusion.

Dieu avait parlé, il importait d'obéir ; l'humble fille se hâta de faire ses préparatifs de départ.

IV. — Le Père spirituel que le Seigneur avait donné à Marie Poussepin, était le Révérend Père François Mespolié. Depuis 1685 il résidait à Paris, au couvent du Noviciat général des Frères Prêcheurs, où il passa quarante-quatre ans de sa vie.

Capable de mener de front les travaux les plus considérables dans l'ordre de la prédication et le ministère du saint tribunal, le Père Mespolié occupe une place d'honneur parmi les ouvriers évangéliques de son temps. C'était un infatigable missionnaire. Par la solidité de sa doctrine, l'ardeur de son zèle et l'éclat de sa parole, il devint l'un des prédicateurs les plus suivis : appelé de toutes parts, occupant les plus grandes chaires de France et donnant, pendant plus de trente années, des missions dans les principales villes du royaume.

Les Evêques l'avaient en haute estime ; le cardinal de Noailles, en particulier, professait pour lui une véritable admiration. Malgré les occupations absorbantes de l'apostolat, le Père Mespolié trouva le temps de faire plusieurs ouvrages d'un ascétisme pratique fort apprécié.

Digne fils de saint Dominique, il excellait dans la direction des âmes, et la science surnaturelle qu'il joignait à un grand fonds de

connaissances acquises donnait à ses conseils une rectitude, une autorité et une force de persuasion singulières. Le vénérable Père prit Marie Poussepin au début de ses labeurs, et, pendant un demi-siècle, la suivit dans toutes ses voies avec l'autorité d'un maître et l'amour sacré d'un père. On peut dire qu'il devint l'âme de tous ses conseils, et, après elle, le fondateur de son œuvre bénie. Il n'y eut que la mort qui priva la vénérable Fondatrice et ses filles d'une direction aussi précieuse. Et la mort elle-même sut attendre le moment où le concours du vaillant Religieux devenait beaucoup moins nécessaire à la Congrégation.

Marie Poussepin n'eut pas de peine à décider sa vertueuse compagne à l'accompagner à Sainville. Elles partirent donc ensemble, emmenant avec elles deux jeunes orphelines dont elles s'étaient chargées.

Elles s'installèrent provisoirement dans une ancienne maladrerie, sise à une certaine distance de Sainville, auprès d'une chapelle de Saint-Maur, lieu de pèlerinage pour la contrée. M. Debilly, curé de Sainville, comprenant les difficultés de cet éloignement de l'église paroissiale, engagea les pieuses institutrices à se rapprocher du village proprement dit, et, l'année suivante, 1696, Marie Poussepin, munie de l'autorisation de Mgr Godet des Marais, évêque de Chartres, établissait à Sainville même ses petites écoles, son orphelinat et ses modestes ateliers de bas de soie. Aussitôt commencèrent auprès de la sainte femme les premiers essais de groupement, et se dessina le mouvement chaque jour plus précis d'une Communauté en formation. Avec les élèves arrivèrent les jeunes recrues de l'œuvre, les novices, les pensionnaires. Le temps des délaissements était passé. C'était maintenant l'heure de la bénédiction, du développement, du progrès. Tout cela s'effectua comme par enchantement dans le court espace d'une année. Le 16 septembre 1696, la Fondatrice fit l'acquisition d'un immeuble, situé auprès de la porte d'Orléans, qui forma plus tard la partie la plus considérable de la maison, et y installa toutes ses œuvres : dispensaire, école, ouvroir, pensionnat et noviciat.

C'est en cette même année 1696, que les traditions de la Présentation placent le passage de Bossuet à Sainville. Désireux de confier aux filles de Marie Poussepin l'Hôtel-Dieu de Rozoy-en-Brie, le grand Prélat voulut voir par lui-même cette Congrégation naissante dont on lui disait tant de bien, et vint à Sainville dans ce but.

Les relations de Bossuet avec Mgr Godet des Marais et le crédit

dont le Père Mespolié jouissait à la cour, notamment auprès du duc de Bourgogne, expliquent comment le nom et l'éloge de l'humble femme avaient pu venir jusqu'à l'évêque de Meaux. Quels furent les entretiens de ces deux âmes, si semblables et si différentes à la fois en simplicité et en grandeur, nous l'ignorons. Ce que l'on sait pourtant, c'est qu'elles se comprirent, puisque les bases de la fondation de Rozoy, réalisée plus tard, furent posées dans cette entrevue si mémorable pour les annales de la Présentation.

L'année suivante, le 22 octobre 1697, la V. Mère, accédant aux désirs des seigneurs et des habitants de Janville, envoyait des Sœurs à l'Hôtel-Dieu de cette ville royale, pour y prendre le service des pauvres et la direction des petites écoles.

Cette fondation de Janville, la première après Sainville, était faite par Louise-Henriette Colbert, épouse du duc de Beauvilliers, ministre d'Etat et ami du duc de Bourgogne.

Ces illustres personnages, favorablement prévenus à l'égard de la sainte Fondatrice, le furent encore bien davantage en voyant à l'œuvre les Filles qu'elle avait formées : aussi accordèrent-ils leur bienveillante protection à l'institut naissant.

V. — Cependant, la vénérable Mère, préoccupée de l'avenir temporel de sa jeune communauté, fit donation en 1697 à une jeune Sœur, nommé Noëlle Mesnard, de l'immeuble qu'elle venait d'acquérir, s'en réservant l'usufruit, sa vie durant. C'était un moyen de perpétuer son œuvre, en attendant l'obtention des Lettres Patentes du Roi.

« Cette donation, lisons-nous dans le contrat, est acceptée tant par ladite dame Poussepin, fondatrice et donatrice, que par Noëlle Mesnard, Sœur novice, dite Sœur Marie, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, à ce, présente et acceptante, tant pour elle que pour les autres Sœurs qui sont et seront assemblées dans ladite maison, du consentement et par la permission de leurs Supérieurs. »

L'acte fut passé, « en présence du Révérend Père François Mespolié de l'Ordre de Saint-Dominique, du noviciat de Paris, étant de présent en ce lieu, et de vénérable et discrète personne, messire Gabriel Debilly, prestre curé de Sainville ».

La petite Communauté s'accroissait rapidement : de 1700 à 1712, Marie Poussepin put fonder sept établissements en dehors de Sainville. Le modeste couvent s'était transformé en Maison-Mère, et sa

pieuse fondatrice veillait surtout, avec la sollicitude d'une Supérieure consommée en expérience et la tendresse d'une mère, sur l'âme des Sœurs qu'elle envoyait dans les paroisses. Elle n'avait rien tant à cœur que de les voir se maintenir et progresser dans l'esprit de leur saint institut. Pour atteindre ce résultat, elle ne se contentait pas de leur renouveler toutes ses recommandations lorsqu'elle les bénissait au départ. Elle avait rédigé elle-même un court et substantiel abrégé de ses instructions, et voulait que ses filles l'emportassent avec elles, ainsi qu'un viatique salutaire, pour les reconforter dans la fatigue du chemin souvent difficile, qu'elles auraient à parcourir loin du toit protecteur de la Communauté.

Ces « Règles générales » témoignent hautement de la piété et de l'éducation de Marie Poussepin. Les pensées y sont claires et précises. Elles indiquent une belle intelligence, une volonté ferme et une instruction distinguée pour l'époque.

Mgr Godet des Marais, heureux de l'accroissement que prenait la Communauté de Sainville, lui donnait de nombreux gages de sa bienveillance, et jugeant que le curé de la paroisse ne suffisait plus à représenter auprès de la Congrégation l'autorité de l'Ordinaire, il nomma pour supérieur ecclésiastique M. Jacques Félibien, chanoine de Chartres, archidiacre de Vendôme. Ce choix indique en quelle considération le docte évêque tenait déjà l'œuvre de Sainville. L'estime et la vénération qu'il professait pour la Fondatrice étaient, du reste, partagées par d'autres personnages non moins recommandables. Le chevalier de Lorraine, abbé de Saint-Benoît et seigneur de Sainville, n'accordait cette cure qu'à ceux en faveur desquels la sainte femme la sollicitait.

Le projet que Marie Poussepin avait le plus à cœur, c'était la construction d'une chapelle. Il lui tardait de voir Notre-Seigneur venir enfin habiter au milieu de ses épouses, et enflammer par sa présence leur zèle et leur ferveur. Mais où trouver les ressources nécessaires? Les Sœurs ne recevaient aucune rétribution pour les écoles qu'elles avaient ouvertes, ni pour les soins des malades. L'atelier des bas de soie, organisé par la Mère Supérieure, joint à ses revenus particuliers, suffisait bien juste à l'entretien des Sœurs et des orphelins.

Le Seigneur, qui ne sait rien refuser à la foi et à la confiance, inspira, presque en même temps, à plusieurs personnes de condition aisée, la pensée de se mettre sous la direction de la Fondatrice : elles

demandaient donc comme une faveur d'être admises au rang de ses filles. Marie Poussepin ne leur dissimula pas l'austérité de la vie qu'elles voulaient embrasser : vie de pauvreté, de travail et de complète abnégation.

Les généreuses aspirantes ne reculèrent devant aucun sacrifice. Les dots qu'elles apportèrent augmentant d'une manière toute providentielle les ressources de la Communauté, la sage Supérieure comprit que, la volonté du Seigneur ainsi manifestée, il était temps de commencer la construction de la chapelle et d'agrandir les bâtiments. Elle acheta le terrain nécessaire, et le plan d'une maison vaste et régulière fut bientôt tracé. On procéda néanmoins avec une prudente lenteur pour l'exécution, qui n'eut lieu que peu à peu et à mesure que les ressources le permirent. Les filles de Marie Poussepin ne dédaignèrent pas de se mettre elles-mêmes au travail pour diminuer les frais de main-d'œuvre. On renouvelait ainsi au XVIII^e siècle, et dans des conditions plus méritoires, ces rudes corvées du moyen âge où l'on voyait les femmes mêmes transporter les matériaux destinés à servir d'assises à nos cathédrales. Et tout cela se faisait dans le silence, le recueillement des anciens anachorètes, dont les admirables Sœurs imitaient si bien la vie laborieuse et pénitente.

Les habitants de Sainville, heureux et fiers de l'accroissement d'une Communauté qui rendait de véritables services à leur pays, et témoins de l'activité des Religieuses, voulurent contribuer aussi de tout leur pouvoir à la construction. La tradition populaire rapporte que grands et petits se mirent à l'œuvre et que chacun apporta, pour ainsi dire, sa pierre à l'édifice. Ce trait est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la vénérable Fondatrice. La vertu seule peut exercer un pareil ascendant sur les cœurs et sur les volontés !

VI. — Les épreuves devaient faire le contre-poids de si brillants succès : elles vinrent du côté où on les attendait le moins.

M. Lamothe Le Myre, qui avait succédé à M. Pinguenet dans la cure de Sainville, vit avec un extrême déplaisir la construction de la chapelle, sous prétexte que la communauté, possédant désormais un oratoire, où les Dominicains tiendraient sans doute réunions, échapperait, sinon de droit, du moins de fait, à l'autorité paroissiale :

Mgr de Mérimville, prévenu d'une manière fâcheuse par de telles insinuations, refusa son autorisation et ne se laissa vaincre ni par les observations respectueuses du Supérieur, ni par les instances de la

courageuse femme. Ce ne fut que deux ans après la fin des travaux que M. Le Beau, desservant de Sainville, obtint enfin la permission de bénir la chapelle sous le vocable de la Présentation de la Sainte Vierge, d'y célébrer le saint sacrifice, mais non celle de conserver la sainte réserve dans le tabernacle. Marie Poussepin et ses filles devaient attendre plusieurs années encore la joie de posséder, jour et nuit, sous leur toit, le divin Consolateur dans l'auguste sacrement. En 1730, elles virent enfin leur patience récompensée, grâce au zèle déployé dans la circonstance par M. de la Bastie, supérieur de la maison.

Dès l'année 1712, la V. Mère avait sollicité du roi l'obtention des Lettres Patentes, qui devaient donner à sa Congrégation l'existence légale. Elle avait adressé un placet à M. de Pontchartrain, garde des sceaux, et n'avait reçu qu'une autorisation provisoire.

Après une grave maladie qui mit ses jours en péril et la Communauté dans la plus grande perturbation, la sainte Fondatrice s'adressa à M^{me} de Maintenon afin d'obtenir son appui, et envoya un nouveau placet à M. de Pontchartrain. Ces premières tentatives restèrent sans succès ; il eût fallu le concours de l'évêque de Chartres. Or, Mgr de Méroville ne partageait pas les idées de Marie Poussepin touchant la manière d'être et le caractère spécial de la jeune Congrégation. Ces deux grandes âmes, également animées du zèle de la gloire de Dieu, également convaincues de la nécessité d'œuvres nouvelles créées pour des besoins nouveaux, n'envisageaient pas sous le même aspect l'avenir de la Communauté de Sainville.

Tertiaire de Saint-Dominique, Marie Poussepin avait constamment puisé dans la règle du Tiers-Ordre les principes directeurs de sa propre perfection et de celle de ses Filles. Soutenue dans toutes ses épreuves par le Père Mespolié et les autres Frères Prêcheurs, qui ne marchandèrent à sa maison ni les travaux de leur ministère, ni les efforts de leur généreux dévouement, vêtue des livrées de l'Ordre apostolique, malgré quelques différences dans la forme du costume, la pieuse femme entendait bien demeurer ce qu'elle avait été jusque-là. Elle voulait garder pour ses filles ce nom populaire de *Jacobines* sous lequel on les désignait communément, et conserver, comme un trésor de grand prix, ces titres de première origine, aussi glorieux pour le passé que riches de promesses pour l'avenir. Toutes ses filles étaient dans les mêmes sentiments. Fleur dominicaine, la petite communauté de Sainville aspirait à ne se point détacher de la vieille

souche qui l'avait vue naître et sur laquelle, à peine éclore, elle répandait quelque parfum.

De son côté, l'évêque de Chartres se montrait soucieux de sauvegarder ses droits : se basant en particulier sur la discipline consacrée par le Concile de Trente, il ne pouvait accepter qu'une Congrégation nouvelle, née sur son territoire, échappât en fait à sa juridiction et reçût, pour l'ensemble de ses actes, une direction étrangère à la sienne.

Nous ne pouvons, dans une simple notice, nous étendre sur ce sujet, ni suivre la Fondatrice dans les longs et pénibles démêlés qu'elle eut à subir. Elle finit cependant par obtenir de Louis XV les Lettres Patentes, mais il lui fallut renoncer à un nom qui lui était si cher, pour prendre celui de « Sœurs de la Charité de Sainville » sous lequel sa Communauté était légalement reconnue. Restait à assurer l'existence canonique de l'Institut par l'approbation des Règles. En 1727, Marie Poussepin avait eu la douleur de perdre le Père Mespolié, qui avait inoculé à l'œuvre la plus pure sève dominicaine unie au plus parfait esprit religieux.

La Fondatrice lutta encore dix ans pour défendre les points qui lui tenaient particulièrement au cœur ; puis il fallut en venir à une solution, son âge avancé ne permettant plus aucun retard.

Elle dut correspondre douloureusement, quoique sincèrement, aux vues de l'adorable Providence, telles que les lui indiquait et signifiait l'autorité de son évêque. Disons-le toutefois, l'obéissance ne détruit pas la gratitude, et les saintes attaches du cœur subsistent à côté des brisements de la volonté. Jamais la sainte femme ne s'affranchit de la reconnaissance qu'elle devait à l'illustre Religieux qui avait été son guide et son appui ; jamais non plus, la Présentation ne s'affranchira des liens qui l'attachent à l'Ordre de Saint-Dominique.

VII. — La nouvelle forme donnée aux Constitutions ne changeait rien au fond, n'altérait point l'esprit dominicain qui les animait, et les laissait en parfaite conformité avec les usages en vigueur depuis quarante ans. L'évêque de Chartres approuva, le 5 mars 1738, ces Règles que les Sœurs, réunies en Chapitre général à Sainville, avaient solennellement acceptées. A l'époque où Marie Poussepin fonda son institut, c'était peut-être le seul qui associât les exercices de la vie active aux traditions empruntées du cloître. Et, par suite, il demeura longtemps le seul qui présentât ce caractère général d'une Congrégation

de Filles de Charité tenant à un grand Ordre religieux par la filiation, l'esprit, la tradition, l'ensemble des Règles, sans lui appartenir par la juridiction.

L'œuvre achevée, la Fondatrice pouvait retourner à Dieu : de fait, le temps approchait où elle allait être conviée aux joies de l'éternité. La douleur, ce pain des forts, s'était attachée à ses pas et avait suivi la sainte femme dans toutes ses voies, contrariant en apparence, mais en réalité consacrant toutes ses démarches. La divine fécondité de l'épreuve rayonne avec un doux éclat dans l'inaltérable sérénité de cette âme privilégiée qui a vraiment « possédé la terre », parce qu'elle possédait l'irrésistible puissance de cette douceur que le Christ sur la montagne a proclamée l'une des grandes béatitudes.

La V. Mère atteignait sa quatre-vingt-cinquième année. Elle avait sûrement conquis le droit au repos ; cependant elle conserva le titre et les fonctions de Supérieure, tout en se déchargeant sur sa fidèle coopératrice, Agnès Revers, d'une partie de la responsabilité. Dès lors, tous ses instants furent employés à la méditation : elle ne quittait presque plus le pied des autels. Ce n'était plus Josué combattant dans la plaine, c'était Moïse sur la montagne de l'oraison, élevant sans cesse ses mains vers le Seigneur et le suppliant de bénir ses chères filles et de les soutenir dans leurs fatigues et leurs luttes continues. Son âme, prête à s'envoler vers son Créateur, s'exhalait devant Lui en soupirs d'amour.

Toujours douce et aimable jusqu'au soir de sa belle et longue vie, la noble femme ne sentit en rien les infirmités inhérentes à la vieillesse influencer sur son grand caractère. Si les facultés de son esprit étaient un peu affaiblies, celles de son cœur ne subirent aucune altération ; son amour pour Dieu et pour sa Communauté resta toujours le même jusqu'au dernier moment. Le 24 janvier 1744, Marie Poussepin quitta cette vallée de larmes et s'en alla jouir du repos éternel, mérité par quatre-vingt-dix années de vertu et soixante ans de vie religieuse.

Nous n'essaierons pas de peindre la douleur de ses filles. Pour elles la Communauté se résumait en sa bien-aimée Fondatrice. La vénérable Mère, qui dans son admirable testament avait « abandonné son corps à la divine Providence et à la piété de ceux qui voudraient en avoir soin », fut inhumée au milieu de cette chapelle, où elle avait tant prié. Ses filles voulurent qu'elle reposât tout près d'elles, sous les auspices et le doux regard de la Vierge de la Présentation. Lorsque

la terre du lieu saint se fut refermée sur la précieuse dépouille, on recouvrit la tombe d'une grande pierre sur laquelle on grava l'inscription suivante :

D. O. M.

ICI REPOSE LE CORPS

D'HUMBLE, PIEUSE ET CHARITABLE FILLE

MARIE POUSSEPIN

FONDATRICE ET INSTITUTRICE DE CETTE MAISON

EN L'ANNÉE 1684

ELLE EST RESTÉE SUPÉRIEURE JUSQU'A SON DÉCÈS

ARRIVÉ LE 24 JANVIER 1744

REQUIESCAT IN PACE

Vidit fecitque quod bonum erat coram Domino.

Rogavit, vigilavit utique ; et inimicus

non superseminavit zizania in medio domus suae.

« Elle a vu, et elle a accompli le bien devant le Seigneur.

Elle a prié et assidûment veillé, et l'ennemi n'a pu semer

l'ivraie au sein de sa maison. »

VIII. — A l'époque désastreuse de la Révolution, les Religieuses de Sainville furent obligées d'abandonner leur couvent et de se disperser. Un corps de garde s'établit dans l'intérieur de la maison et la chapelle fut profanée. On enleva les dalles et on vendit la pierre sépulcrale de la Fondatrice pour servir de plate-forme à un grenier à foin.

En 1852, les Sœurs eurent la consolation de revenir à Sainville, et, peu de temps après, le propriétaire de leur ancienne demeure, en faisant creuser une cave, retrouva le corps de la sainte Fondatrice. Ces restes vénérés furent transportés à Tours, où depuis ils ne cessent de recevoir journellement des témoignages d'amour, de piété et de respect filial.

La vénérable Mère, décédée en odeur de sainteté et humainement glorifiée par la survivance et l'étonnante fécondité de ses œuvres, a toujours été entourée, dans sa Congrégation, de ce culte privé de la confiance intime et de la prière individuelle. Ses filles, dans le secret de leur cœur, ont recours à son intercession, et souvent Dieu s'est plu à leur accorder, par son entremise et ses mérites, des grâces signalées.

En 1888, la Congrégation eut la joie de rentrer dans l'ancien

couvent de Sainville : le lieu où avait reposé pendant plus d'un siècle la Fondatrice, changé en chapelle funéraire, fut solennellement béni le 14 octobre 1890, jour anniversaire de la naissance et du baptême de Marie Poussepin.

La Congrégation, du vivant de la sainte femme, était déjà répandue dans six diocèses. Au moment de la tourmente révolutionnaire, un certain nombre de Sœurs purent continuer, sous un habit séculier, à desservir les hôpitaux, Elles se réorganisèrent en corps de communauté à Janville en 1803. Dix ans plus tard, avec le consentement de l'évêque de Versailles et de l'archevêque de Tours, elles transportèrent dans cette dernière ville le siège de la Congrégation. D'abord établie sur la paroisse de Notre-Dame la Riche, la Maison-Mère fut transférée en 1848 dans le couvent de la Grande-Bretèche qui, depuis lors, est resté le chef-lieu de l'Institut.

Situé de l'autre côté de la Loire, sur le bord du fleuve, au pied du coteau, les bruits du monde expirent à ses portes. Une atmosphère de calme, de piété active et douce enveloppe cette sainte demeure, qui réunit l'administration, le noviciat, les Sœurs en retraite, l'infirmerie, et possède, en outre, un florissant pensionnat.

L'esprit de Dieu y prépare dans le silence, la piété et les exercices pratiques, les jeunes âmes qui ont entendu son appel. Il y retrempe dans la ferveur de leurs meilleures années celles qui viennent de temps à autre demander au recueillement, à la solitude, des forces nouvelles pour de nouveaux sacrifices et de nouveaux combats. Il y endort dans le sourire et la paix celles qui ont usé, trop souvent avant l'heure, la trame fragile de leurs jours.

Les Sœurs de la Présentation se consacrent à toutes les œuvres de dévouement et de sacrifice, sous les formes diverses que l'âge moderne a reçues des temps anciens, ou créées lui-même avec un zèle et un génie qui l'honoreront devant la postérité. Hôpitaux, maisons de convalescence ou de santé, salles de chirurgie, asiles de vieillards ou d'aliénés, dépôts de mendicité, orphelinats, léproseries, refuges et maisons de préservation, maisons de famille pour les jeunes employées et les servantes, patronages, œuvres de l'usine et du commerce, dispensaires, visite des pauvres et des malades à domicile, crèches, asiles pour l'enfance, petites écoles, enseignement supérieur pour les jeunes filles, pensionnats, enseignement professionnel, ouvroirs, missions étrangères avec tous les services spéciaux et toutes les abnégations que ce ministère comporte : il n'est pas une de ces

œuvres que la Congrégation n'embrasse avec amour, ne pousse avec le zèle ardent qui la caractérise, ne desserve avec fruit.

Répandus en France dans vingt-neuf diocèses, en Italie, en Espagne, dans l'Amérique du Sud et jusque dans la vieille Mésopotamie, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ses établissements se multiplient chaque année et donnent occasion aux filles de la vénérée Mère Poussepin de rendre grâces au Seigneur.

Rien de plus saintement rempli que leurs journées ! Quand s'est écoulée la première année du Noviciat, à l'ombre de la Maison-Mère, quand la cérémonie de la prise d'habit a revêtu la fiancée du Christ des blanches livrées de la Présentation, elle part joyeuse pour sa nouvelle mission. Alors commence cet harmonieux ensemble d'œuvres et de prières qui sanctifiera sa vie.

Chaque matin, elle puise force et lumière dans l'oraison, l'assistance à la sainte Messe, la sainte Communion. A différentes heures du jour, la récitation de l'Office et du Saint Rosaire, la lecture spirituelle, la visite au Saint-Sacrement rafraîchissent son âme et alimentent sa charité.

Elle est pauvre : nourriture, vêtement, ameublement, lui rappellent sans cesse le premier de ses vœux, tandis que l'obéissance règle toutes ses démarches et que la chasteté, sous la garde de la mortification, fait son bonheur.

« Cherchez à conserver la présence de Dieu dans tous vos actes, parlez-Lui souvent, parlez souvent de Lui et renouvelez souvent l'intention de tout faire pour sa gloire ; soyez simples dans vos discours, modestes dans vos paroles, joyeuses dans tous les services que vous rendez ; douces sans lâcheté, fermes sans dureté, graves sans heurter ; ni trop libres, ni trop gênées ; constamment mortifiées, continuellement recueillies sans préjudice des soins extérieurs ; très appliquées au travail, toujours disposées à bien faire (1). »

Tels sont les conseils que donnait à ses filles la V. Fondatrice ; tel est l'esprit de la Règle qu'elle leur a léguée, et dont le Saint-Siège par sa haute approbation a sanctionné la sagesse ; tel est le soutien de leurs efforts pendant les trois années de leur probation : et quand les liens sacrés des vœux les unissent pour toujours à Jésus-Christ

(1) Extrait des écrits de la vénérée Mère Poussepin.

sous l'inspiration de leur devise : « Dieu seul ! », elles cherchent sans cesse à s'approcher davantage de l'idéal religieux qu'entrevit la Mère Marie Poussepin, quand Dieu lui accorda la grâce de fonder la Congrégation des Sœurs de Charité dominicaines de la Présentation de la Très Sainte Vierge.

Puissions-nous hâter par nos prières le jour où l'Eglise, recueillant avec amour chacune des vertus et des œuvres de cette femme admirable, ceindra son front de l'auréole de la sainteté et placera sur les autels l'illustre fille de saint Dominique !



LE MÊME JOUR

1230 — A Limoges, le V. Père GÉRARD DE VERMEIL, l'un des douze premiers Religieux de cette sainte maison. Il reçut l'habit des mains du B. Pierre Cellani, et, par sa vie austère et apostolique, répandit la bonne odeur de l'Ordre dans tout le pays. Il mourut dans notre premier couvent de Limoges, situé au delà de la rivière. Mais quand nos Pères vinrent se fixer dans l'intérieur de la ville, ils transférèrent les restes mortels des bienfaiteurs et des Religieux ensevelis dans leur première chapelle. De ce nombre était le V. Père Gérard de Vermeil, retourné à Dieu, le 4 août 1230. Il fut déposé dans le caveau creusé près de la porte méridionale de la nouvelle église. — (*Ex. Mss. B. Guid.*)

1292 — A Avignon, le V. Père BERNARD DE LA TREILLE. — Il naquit à Nîmes, vers l'an 1240, et prit l'habit probablement à Montpellier ; mais en 1263, une fondation ayant été faite dans sa ville natale, il fut aussitôt affilié à cette maison. Ses grandes vertus religieuses le mirent bientôt en vue. En 1266, nous le trouvons chargé des deux cours de théologie à l'Etude générale de Montpellier ; l'année suivante, il était désigné pour le même emploi au couvent d'Avignon. Envoyé ensuite à Paris, il enseigna les Sentences et obtint tous ses grades. Bernard Gui, dans son catalogue des Docteurs de Paris, le nomme le trente-troisième, immédiatement avant le Frère Etienne de Besançon.

Enfin, après avoir assisté comme définiteur de sa Province au Chapitre général de Lucques (1288), et deux ans après au Chapitre de sa Province à Pamiers, qu'il dut lui-même présider en l'absence du Provincial, il fut de

nouveau envoyé au Chapitre général de Palencia, comme définitiveur. A ce moment, il venait d'être élu Provincial, et le R^{me} Père Munio de Zamora n'attendit que la fin du Chapitre pour confirmer son élection.

Le Père Bernard de la Treille ne garda pas longtemps cet office ; car, l'année suivante, il fut relevé de sa charge au Chapitre général de Rome. Pour quel motif ? Les auteurs ne le disent pas. Mais on pense que ce fut uniquement parce qu'il s'était montré l'un des plus ardents défenseurs du R^{me} Père Munio, injustement déposé du Généralat.

Voici en quels termes Bernard Gui, dans sa chronique des Provinciaux de Toulouse, parle du vénérable Père.

« Le treizième Provincial fut le Frère Bernard de la Treille, de Nîmes, élu au couvent de Béziers dans la quinzaine de Pâques de l'année 1291, et confirmé par le R^{me} Père Munio, au Chapitre général tenu à Palencia, en présence des Religieux, dès qu'il eut achevé d'y exercer l'office de définitiveur pour sa Province. Il garda sa charge un an entier, et fut absous au Chapitre général de Rome, l'an 1292. Ce Père fut un fameux Docteur en théologie, d'un grand jugement et naturellement doué d'une rare prudence, d'un esprit transcendant qui lui faisait saisir sur-le-champ les questions les plus subtiles et les plus élevées. Sage dans ses paroles, circonspect dans ses actions, excellemment pénétré de la doctrine de saint Thomas, il surpassa en science tous ses prédécesseurs. Il a laissé dans ses écrits, très précieux aux savants, les preuves de son rare génie ; et il s'est rendu célèbre dans tout l'Ordre par la réputation de sa sagesse et de son mérite. Sa mémoire y est encore des plus suaves, et on ne peut se souvenir de lui qu'en lui décernant de très grands éloges.

« Ce Père, revenant du Chapitre général de Rome dont nous avons parlé, tomba malade au couvent d'Avignon où il s'endormit heureusement dans le Seigneur, la veille de saint Dominique (1), d'une manière si douce qu'à peine s'aperçut-on qu'il rendait le dernier soupir. Il fut enterré au même couvent, mais plus tard on le transféra à Nîmes, son pays natal. »

Nous renvoyons à Echard pour la liste des ouvrages publiés par le savant Religieux.

L'épithaphe, gravée sur son tombeau, rappelle en ces termes ses grandes vertus :

*Frater Bernardus jacet hic, cui Trilia nomen,
Nominis est omen, quod signat mystica nardus :
Praefulgens candore, fragrans virtutis odore :
Constans ac humilis, cum nemine nulla sibi lis :
Iste Pater Patriae fuit hujus, et arca sophiae.
Munda fuit vita, mens caelica, lingua polita :
Doctor, lux veri, vox caeli, Regula cleri :
Æterni Regis reseravit dogmata legis.*

(1) Le 4 août : on célébrait alors à la date du 5 août la fête de saint Dominique.

1648 — A la Guadeloupe, le V. Père ARMAND DE LA PAIX, martyr de charité. Il se nommait dans le monde Claude Jaquinot : mais le R. P. Jean-Baptiste Carré, qui l'admit au Noviciat général de Paris, lui donna le nom d'Armand, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus du cardinal Armand, duc de Richelieu, et changea son surnom en celui de la Paix, à cause de son naturel doux et pacifique. Il était très instruit, avait enseigné fort jeune la théologie et réussissait également dans la prédication : mais, pressé par le zèle des âmes, il s'offrit pour l'évangélisation de la Guadeloupe. Son exactitude et sa fidélité dans toutes les observances de l'Ordre le firent élire, peu après son arrivée, supérieur de la Mission.

Le gouverneur, charmé de sa douceur et de son humilité, l'entoura de prévenances hypocrites, dans l'unique but de satisfaire sa cupidité, en s'emparant des biens donnés à l'Ordre. Le Père Armand, qui joignait à la simplicité de la colombe la prudence du serpent, démêla bien vite l'astuce du gouverneur et s'éloigna de lui, en conservant ses droits avec une équité et une fermeté toutes religieuses. Blessé au vif, le gouverneur résolut de se débarrasser du vénéré supérieur et des missionnaires de son Ordre, en cherchant un prétexte pour les faire rappeler en France. Mais Dieu déjoua son projet : le Père Armand resta dans l'île ; quant à son persécuteur, un ordre le contraignit dans la suite d'abandonner son poste et de rentrer dans la capitale.

Sur ces entrefaites, des voyageurs récemment débarqués apportèrent avec eux des germes de fièvres pernicieuses, qui se communiquèrent rapidement et devinrent une véritable contagion pour la mission. A Saint-Christophe, principal foyer du mal, huit cents personnes succombèrent en peu de temps. Un navire, venu de ce port, resta au large, en face de la Guadeloupe, et comme il s'y trouvait plusieurs malades, on vint immédiatement chercher un Religieux pour les confesser. Le Père Armand de la Paix, quoique souffrant, n'hésita pas à se rendre à bord ; mais il revint ayant contracté la fièvre, et mourut peu de jours après, en la fête de notre bienheureux fondateur (1648).

Le courrier, chargé d'annoncer cette mort aux Religieux dispersés dans l'île, rencontra le gouverneur et lui apprit la fatale nouvelle. Cet homme en fut tellement contristé, qu'il tomba gravement malade. Et plus tard, comme nous l'avons dit, forcé de revenir à Paris, il y termina ses jours dans la misère. — (*Ex Relat. fideli.*)

1652 — En Afrique, la mémoire des VV. Pères IGNACE DE SAINT-THOMAS, EMMANUEL DE SARDIGNA, JEAN DE MELO et SALVADOR DU ROSAIRE, chargés d'évangéliser la Cafrerie.

Par leurs prédications incessantes et par les exemples de leur sainte vie, ces missionnaires attirèrent bientôt à la foi chrétienne le vieil empereur, Philippe, qui fut baptisé par Emmanuel de Sardigna, et mourut le

25 mai 1652 ; puis l'empereur son fils avec l'impératrice, que le Père Jean de Melo régénéra par l'eau sainte, le 4 août suivant, donnant à l'empereur, sur sa demande, le nom de Dominique, et à l'impératrice celui de Louise. Le Père Salvador du Rosaire fut leur parrain. L'empereur voulut encore que quatre seigneurs, des plus grands du royaume, reçussent le baptême et prissent les noms de Jean, Sébastien, Ferdinand et Pierre. Ce dernier, estimé particulièrement du prince, raconta devant une nombreuse assemblée un songe qu'il avait eu six mois auparavant, et dans lequel il voyait un prêtre vêtu de blanc et de noir le baptiser.

Les deux jeunes princes, fils de l'empereur Dominique, reçurent à leur tour la grâce du baptême. L'aîné, appelé Michel, sacrifia plus tard ses droits au trône afin d'entrer dans l'Ordre, et devint l'un des plus grands apôtres de son pays. Fontana marque le fait dans ses *Monumenta Dominicana*, assurant le tenir du Maître Général lui-même, le R^{mo} Père Rocaberti, qui avait créé docteur en théologie le jeune Religieux.

Le R^{mo} Père Jean-Baptiste de Marinis, qui gouvernait la famille dominicaine en 1652, ne put contenir sa joie, en apprenant les beaux résultats obtenus par les Frères Prêcheurs sur les côtes de l'Afrique orientale. Il adressa à l'Ordre entier une circulaire dans laquelle il retraçait les travaux, les souffrances et la mort glorieuse de ses fils en saint Dominique ; il terminait en annonçant comme il suit la célèbre conversion dont nous venons de parler :

« L'an 1652, dans la Basse Ethiopie, le souverain du vaste empire du Monomotapa, ayant été instruit de la doctrine chrétienne par les Frères Prêcheurs et formé entre leurs mains, fut solennellement régénéré par l'un d'eux dans l'onde salutaire du Baptême. La cérémonie ayant eu lieu le 4 août, il voulut recevoir le nom de Dominique, concevant dès lors et faisant concevoir l'espoir fondé que non seulement les princes de la cour et les grands, déjà instruits par les mêmes Frères Pêcheurs, mais tous les peuples de l'empire, ne tarderaient pas à suivre l'exemple de leur empereur et de l'impératrice Louise en embrassant la Foi. Pour les grands du royaume, l'événement ne se fit pas attendre. Ainsi la Providence divine disposait les choses, afin qu'au moment où, sous le Tropique du Cancer, les semences de la Foi troublées çà et là se desséchaient, elles levassent ailleurs en surabondance sous le Tropique du Capricorne (1). »

On trouvera à l'appendice une lettre latine de l'empereur baptisé et une autre de son secrétaire, adressées au Père Denys de Lancastro, Provincial de Portugal. — (Sousa.)

(1) « Anno 1652, in inferiori Æthiopiâ vastæ Monomotapæ Imperator, a Fratribus Ordinis Prædicatorum christiana catechesi imbutus, interque eorumdem manus, salutifero Baptismi lavacro palam ab uno ipsorum tinctus, quod sacra hæc functio in quartam Augusti diem incidisset, Dominici nomen sibi imponi voluit, spem

1550 — Au monastère de Jésus, à Aveiro, en Portugal, la V. Mère HÉLÈNE. — L'avertissement qu'elle reçut de sa mort, à une époque où elle jouissait encore d'une bonne santé, fut une grâce du ciel qui lui facilita le dernier passage. La communauté se trouvait réunie auprès de la V. Mère Philippe, sur le point de rendre le dernier soupir, quand la mourante se mit à dire avec beaucoup de simplicité qu'elle voyait distinctement trois croix : l'une pour elle, l'autre pour la Mère Hélène et la troisième pour la Mère Anne. Puis, revenant à la seconde, elle ajouta : « Mais qui donc lui en portera la nouvelle ? Ce sera le jour où le monastère célébrera l'une de ses plus grandes solennités. » Dieu voulait ainsi préparer la pieuse Hélène à sa précieuse mort ; à six mois de là, le jour même de la fête de saint Dominique, elle était conviée aux noces éternelles, vers l'an 1550. — (Sousa.)

1611 — A Abbeville, la V. Sœur JEANNE CUIGNET. — Son oncle, aumônier du Prince d'Epinaï, en Bourgogne, d'où elle était native, édifié de son empressement à fuir les vanités du siècle, la fit entrer au monastère d'Abbeville, dont il était lui-même un insigne bienfaiteur. Elle s'y présenta à l'âge de seize ans, avec une ferveur qui ne fit que progresser dans la suite. A cette époque, la clôture n'existait pas encore ; mais la jeune Sœur, qui la désirait de tous ses vœux, ne cessait de demander au ciel cette grâce. Jour et nuit elle assistait au chœur avec la modestie d'un Ange et passait, en outre, de longues heures devant le Saint-Sacrement. Jamais, quoi qu'on lui dît, elle ne répliquait. On a pensé qu'elle avait eu révélation de sa mort, en l'entendant répéter souvent ces paroles : « Je fais bien des prières pour obtenir la clôture ; cependant je n'aurai pas la consolation de la voir. » Elle mourut, en effet, à l'âge de dix-neuf ans, emportant dans la tombe son innocence baptismale, le 4 août 1611, le jour même de saint Dominique, pour lequel elle professait une très grande dévotion. — (*Mém. d'Abbeville.*)

exinde amplam et concipiens et faciens, non solos modo Palatinos, ac Proceres ab iisdem Prædicatoribus jam pene edoctos, sed et universa Imperii sui regna, prope diem Imperatoris sui, atque Imperatricis Ludovicæ exemplo, Fidem amplexura. Nec quoad optimates diu fuit expectationi eventus, sic librante Dei Providentiâ, ut quando sub Cancrî Tropico passim turbata Fidei semina fere exaruerunt, eadem uberius alibi, sub Capricorni Tropico adolescent. »





V AOUT

*L'Illustrissime Père THOMAS DE BERLANGA
Missionnaire au Nouveau-Monde et évêque de Panama^(*)*

(1550)

LE Père Thomas de Berlanga, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut l'un des hommes les plus apostoliques de son temps. Il prit l'habit au couvent de Saint-Etienne de Salamanque, où il se distingua par les qualités et les talents les plus remarquables.

Le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ le porta à renoncer à tous les avantages qu'il aurait pu trouver dans sa Province, et à partir pour Saint-Domingue.

Sous la direction du Père Pierre de Cordoue, il contribua grandement à la diffusion de l'Evangile parmi les Indiens, et à l'épanouissement de l'esprit religieux dans les différentes communautés fondées alors.

En 1515, les missionnaires de Saint-Domingue, voyant leur nombre s'accroître, eurent la pensée d'ériger leurs maisons en Province. A cet effet, ils chargèrent l'un des leurs, le Père Dominique de Loaysa, d'aller négocier l'affaire auprès du général de l'Ordre, le R^{mo} Père Garcia de Loaysa, qui était son propre frère.

Celui-ci n'accéda pas entièrement à la pétition. Il consentit à ce

(*) D'Avila; Remezal; Lopez; etc.

que les couvents et maisons du Nouveau-Monde pussent former une Congrégation distincte; mais il voulut que, pour le moment, cette Congrégation fût placée sous la juridiction et dépendance du Provincial d'Andalousie, et que le chef de cette Congrégation portât simplement le titre de Vicaire provincial.

Les choses en restèrent là. En 1528, le Père Thomas de Berlanga, qui avait succédé au Père Pierre de Cordoue, décédé à Saint-Domingue dans la quarante-troisième année de son âge, vint à Rome et obtint du R^{me} Père Butigella l'indépendance de la Congrégation qu'il gouvernait, et son érection en Province définitive sous le titre de Sainte-Croix. Le Chapitre de 1530 confirma cette érection et assigna pour territoire à la Province de Sainte-Croix tous les couvents fondés ou à fonder en Amérique, dans les îles, sur la terre ferme, sans limites déterminées, et lui donna pour premier Provincial le Père Thomas de Berlanga.

L'immense étendue de la nouvelle Province obligea le vénérable Père de prendre avec lui, en regagnant son poste, une quarantaine de Religieux pour l'aider à l'évangélisation de ces vastes contrées. Dès son arrivée, il réunit son premier Chapitre à Saint-Domingue et fit nommer un Prieur et un Sous-Prieur pour le couvent de Mexico, où il ne tarda pas à se rendre lui-même avec vingt Religieux qu'il se proposait d'y assigner. Il demeura trois mois dans ce couvent : mais bientôt il s'aperçut des graves inconvénients qui résultaient de la distance de Mexico à Saint-Domingue. Les couvents du Mexique étaient jusqu'alors restés attachés à la Province de Sainte-Croix de Saint-Domingue : c'était au Provincial de Saint-Domingue, qu'ils devaient toujours s'adresser pour les affaires d'administration et dans les cas d'une certaine gravité. Rien de plus logique. La Province de Sainte-Croix avait toujours soutenu et alimenté les couvents du Mexique par des Religieux tirés, pour la plupart, de son propre sein.

Mais la ville de Mexico est loin de Saint-Domingue, et à cette époque les communications des Pères du Mexique avec leur Provincial, résidant à Saint-Domingue, ne pouvaient être fréquentes ni faciles. Par suite, beaucoup d'affaires restaient pendantes, et toutes généralement étaient en souffrance.

Les Religieux voyant, d'un côté, les inconvénients produits par l'éloignement du Provincial se multiplier à mesure que leur Province prenait plus de développement, et d'un autre côté, le nombre de leurs couvents dépasser le chiffre exigé par les Constitutions pour

l'érection d'une Province, résolurent de s'affranchir de la tutelle de celle de Sainte-Croix, et de se constituer en Province indépendante.

Cette question ne pouvait être traitée qu'à Rome. Le Père Dominique de Betanzas, chargé de plaider la cause de ses Frères, venait de partir pour la Ville éternelle. Notre Provincial, trouvant les choses ainsi engagées, crut, lui aussi, qu'il ferait mieux de repasser l'Océan, pour appuyer de son autorité les négociations. Tout se conclut à souhait à Rome et en Espagne. La nouvelle Province du Mexique, placée sous le vocable de Saint-Jacques, fut érigée et confirmée dans tous ses droits par une Bulle du Pape Clément VIII, en 1532.

Thomas de Berlanga attendit à Valladolid, où résidait la Cour, le Père Dominique de Betanzas, qui annonçait son prochain retour d'Italie, afin de s'embarquer avec lui. Déjà il se disposait à partir pour Saint-Domingue, quand Charles-Quint le désigna pour l'évêché de Panama.

II. — Le saint Religieux, ne pouvant échapper aux honneurs ecclésiastiques, se rendit dans son diocèse immédiatement après son sacre. Mais bientôt il dut aller au Pérou, envoyé par le roi d'Espagne pour travailler à la réconciliation de Pizarre et d'Almagro, sans cesse divisés pour leurs intérêts. Pendant son séjour à Lima, il prit une large part à la construction du fameux couvent dominicain de cette ville; ce fut aussi par son conseil que l'on en arrêta le plan définitif, sur une très vaste échelle.

La mission confiée à l'évêque de Panama était des plus délicates, et les circonstances devenaient fort critiques. Dès les premiers jours de la conquête du Pérou, François Pizarre et Diégo Almagro avaient toujours été en discussion au sujet des limites de leurs Etats respectifs; tous deux prétendaient à la possession de la ville de Cuzco. En réalité, la ligne de démarcation des deux gouvernements tombait si près du terrain disputé, qu'il était difficile de déterminer lequel des deux gouverneurs avait le droit pour lui.

Le Père Thomas de Berlanga, muni de pleins pouvoirs pour régler la question, ne put y réussir. Que pouvait-il faire, en effet, avec ces deux hommes passionnés, bien décidés d'avance à ne pas céder? La tournure si tragique des événements allait pleinement le justifier, et nous allons voir les deux conquérants tomber l'un après l'autre sous les coups de leurs partisans.

Diégo Almagro se croyait le légitime souverain de Cuzco. Irrité de

la mauvaise foi de Pizarre, il résolut de prendre par la force ce qu'il ne pouvait obtenir de la justice. Il s'empara donc, un jour, par surprise de la ville de Cuzco et fit même prisonniers les deux frères de Pizarre, Fernand et Gonzalve, qu'il relâcha dans la suite, sous la condition qu'ils ne porteraient plus les armes contre lui. Pizarre, apprenant cet événement, résolut, lui aussi, de revendiquer ses droits, faux ou réels. Il leva une armée dont il confia le commandement à son frère Fernand, lequel n'eut pas honte d'accepter, malgré la promesse qu'il avait faite peu auparavant à Almagro. Il y eut d'abord entre les deux alliés d'autrefois une conférence, mais elle ne fit qu'envenimer leur animosité. La solution de la question fut donc remise au sort des armes. Les troupes se rencontrèrent dans les plaines de Salinas, et Almagro fut battu et pris.

Il pensait que le vainqueur lui épargnerait au moins la vie, comme lui-même l'avait épargnée à ses frères; mais Pizarre confia le soin de le juger à son frère Fernand, qu'il savait être son plus cruel ennemi. Ce dernier berça d'abord le prisonnier de trompeuses espérances, puis un jour, il vint brusquement lui annoncer sa condamnation à mort. Le vieil Almagro pria, supplia, rappela les liens qui avaient toujours existé entre Pizarre et lui : l'inflexible Fernand lui répondit que son sort était inévitablement fixé, et qu'il devait s'y résigner. Almagro fut étranglé dans sa prison et décapité ensuite sur la place publique de Cuzco (8 juin 1538).

L'heure du châtiment ne tarda pas non plus à sonner pour François Pizarre.

Diégo Almagro avait laissé un fils qu'il avait eu d'une Indienne de Panama. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans seulement, résolut de venger son père et de reconquérir son héritage. Il ne lui fut pas difficile de se faire des partisans. Les anciens amis de son père, écartés des emplois et réduits à la misère, ne désiraient que la vengeance.

Le jeune Almagro groupa donc autour de lui tous ces hommes; et, d'un commun accord, ils décidèrent la mort de Pizarre.

Un dimanche, dix-huit des conjurés pénétrèrent dans le palais du conquérant, au cri de : « A bas le tyran ! »; et, avant que Pizarre eut le temps de se défendre, ils le massacrèrent sans pitié.

Ainsi finit cet homme extraordinaire, étrange assemblage de grandes qualités et de vices odieux. Il joignait à un courage à

toute épreuve, à une audace inouïe, à une persévérance que rien ne pouvait abattre, une cupidité insatiable, une cruauté réfléchie et une duplicité sans égale. Le jeune Diégo Almagro se fit immédiatement nommer gouverneur et capitaine général de tout le Pérou.

Le grand Dominicain Garcia Loaysa, cardinal de la sainte Eglise et président du conseil des Indes, avec cet instinct prophétique qui caractérise le génie, avait bien compris que tel devait être tôt ou tard le sort de ces audacieux Espagnols. Aussi prenant ses précautions, il avait envoyé en Amérique, en prévision de ce qui ne manquerait pas d'arriver, un magistrat de l'Audience royale de Valladolid, homme instruit, prudent et intègre, avec pleins pouvoirs pour parer à toute éventualité.

Le P. Thomas de Berlanga, jeté dans la mêlée, s'aperçut bien vite que sa mission avorterait; et, après avoir vainement tenté de travailler au rétablissement de la paix, il était rentré dans son diocèse, avec la tristesse de n'avoir rien pu faire.

III. — Les événements que nous venons de raconter s'étaient passés pendant les dix années de son épiscopat.

Au bout de ce terme, l'humble Prélat, sentant ses forces décliner, adressa au Saint-Siège sa démission et demanda l'autorisation de revenir en Espagne pour se préparer, dans la solitude et la prière, à son éternité.

Il quitta donc le Nouveau-Monde avec l'intention de finir ses jours dans une maison de son Ordre. C'est ici que se place une intervention extraordinaire de la Providence, qui montra combien l'évêque démissionnaire était cher au Cœur de Marie.

La navigation avait été très heureuse au début; tout à coup une tempête affreuse assaillit le navire et le mit en grand danger de se perdre. Au milieu de l'horreur causée par une obscurité profonde, par le fracas du tonnerre et le tumulte des flots, que soulevait un vent déchaîné, les matelots faisaient des efforts inouïs pour sauver le vaisseau; mais leur adresse et leur industrie semblaient devoir échouer contre la rage des éléments. Bientôt tout espoir de salut fut perdu.

Les moyens humains venant à manquer, les passagers eurent recours au ciel et implorèrent avec larmes l'assistance divine. Plusieurs jours se passèrent dans des transes mortelles, quand une

éclaircie apparut inopinément. Le Père Thomas de Berlanga revêtit aussitôt ses habits pontificaux, et s'agenouillant sur le pont, il entonna les Litanies de la Sainte Vierge, auxquelles tous les assistants répondirent avec grande dévotion. Avant qu'on eût achevé la prière, on vit paraître au milieu des flots une énorme pièce de bois qu'on ne sut pas reconnaître tout d'abord. L'alarme fut vive sur le navire, car à chaque instant on pouvait redouter un choc qui eût fatalement brisé le bâtiment et englouti les passagers.

Le jour devenant plus clair, on reconnut dans la pièce de bois une caisse qui vint, sans effort, s'attacher au flanc du vaisseau. On la recueillit avec empressement, chacun faisant mille conjectures sur ce qui pouvait y être contenu. Le chef de la flotte et le capitaine du vaisseau déclarèrent que si c'étaient des choses de prix, elles leur reviendraient; l'évêque, de son côté, demanda que, si la caisse renfermait quelque objet d'église ou de dévotion, ce lui fût adjugé. Tout le monde se range à cet avis. Aussitôt on enleva le couvercle, et, au milieu d'une lumière éblouissante, apparut une gracieuse image de la Sainte Vierge, tenant l'Enfant Jésus. Il n'y eut qu'un cri pour proclamer le miracle, et pour comparer cette douce apparition de la Mère de Dieu à la colombe de Noé, signe de la paix avec le Ciel. Dès ce moment, en effet, le calme succéda à la tempête, et le navire ne fit que glisser sur les ondes jusqu'en Espagne.

Le maître du vaisseau et le capitaine de la flotte, estimant la miraculeuse statue d'un prix supérieur à tous les trésors de la terre, voulaient se la réserver. L'évêque réclama l'exécution de la convention. Néanmoins, pour le bien de la paix, on recourut au suffrage du sort, et, par trois fois, le sort se déclara en faveur de l'évêque.

A peine débarqué, le vénérable Prélat se rendit à Berlanga, son pays natal, où il se proposait d'ériger sans retard une chapelle en l'honneur de la sainte image. Mais, nos Pères lui ayant représenté que l'Ordre rendrait peu de services dans une localité si petite, il se retira à Medina de Rio-Seco, où il bâtit une église et un couvent. C'est là que fut installée la vierge miraculeuse, dont l'autel devint bientôt un centre de pèlerinage très fréquenté. La fondation du couvent eut lieu en 1543, avec une vingtaine de Religieux bien décidés à garder dans toute leur rigueur les Constitutions de l'Ordre. Cette maison, devenue l'une des plus florissantes d'Espagne, a donné à la famille de saint Dominique d'éminents sujets: ce qui relève grandement les mérites de l'illustre fondateur.

Les historiens de l'époque ne marquent pas combien de temps le Père Thomas de Berlanga passa dans cette vie humble et retirée; ils disent seulement que sa mort fut précieuse aux yeux de Dieu et des hommes. Il laissa une rente qui fut appliquée, suivant son désir, à l'entretien de quelques pauvres orphelines.

Par attachement pour sa famille religieuse, le saint Prêlat avait pris dans son blason les armes de l'Ordre, avec cette devise où se reflète si bien l'humilité dont il s'appliqua toute sa vie à être un parfait exemplaire : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem* : « Dieu tire l'indigent de la poussière et relève le pauvre de son abjection. » (Ps. 112.)

Thomas de Berlanga mourut vers l'an 1550, et fut inhumé dans l'église paroissiale de son pays natal.



La Vénérable DOMINIQUE DU PARADIS

*Fondatrice du Monastère de la Croix,
à Florence (*).*

(1473-1553)

LA Vénérable Dominique naquit, le 8 septembre 1473, près de Florence, dans un charmant village appelé Paradis, dont elle prit le nom. Ses parents étaient pauvres, selon la nature; mais ils eurent l'avantage de posséder un trésor sans prix dans cette fille de bénédiction, que Dieu destinait, à leur insu, à de si grandes choses, pour l'honneur de son nom et pour la gloire de l'Ordre de Saint-Dominique.

A peine l'enfant eut-elle vu le jour, qu'elle leva spontanément les

(*) Les notices, biographies et grandes Vies de la V. Dominique, publiées depuis sa mort jusqu'au commencement de ce siècle, sont fort nombreuses. Pour ne parler que des principales, la première en date est celle du P. Sylvain Razzi, des Camaldules, imprimée en 1601.

La seconde, celle du P. Ignace del Nente, Prieur du couvent de Saint-Marc, composée vers 1622, ne vit le jour qu'après la mort de l'auteur. Publiée pour la première

yeux et les mains en haut, comme pour montrer par ce mouvement extraordinaire que son cœur et ses actions ne regarderaient que le ciel. Sa mère, obligée de passer tout son temps dans les champs, ne pouvait l'allaiter qu'une fois le jour. La petite n'en témoigna jamais aucun chagrin, et malgré ce jeûne rigoureux, sa santé se maintint et devint même très florissante.

Douée d'une rare beauté, que relevait une modestie angélique, elle se conserva dans cet état jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, en dépit de ses austérités et des rudes labeurs de la campagne. A cette époque, craignant pour sa vertu, elle pria le divin Maître de la priver de tout avantage extérieur; et bientôt de graves maladies la rendirent plus semblable à un squelette qu'à un être vivant. Néanmoins elle garda toujours une grâce particulière qui lui attirait le cœur des bons et la rendait redoutable aux méchants.

Dès qu'elle put se servir de ses mains, Dominique fut appliquée au travail. Son adresse était telle, que la plus habile ouvrière n'aurait su ni mieux, ni plus parfaitement fournir sa tâche. Ayant perdu son père à l'âge de six ans, elle commença à prendre une part importante aux affaires de la maison, faisant paître les troupeaux, vendant le fourrage, et mettant l'ordre partout avec une sagacité et une pré-

fois à Venise en 1675, elle fut réimprimée à Florence en 1743. C'est celle que nous donnons ici d'après Souèges.

Le P. Marchese n'a fait que reproduire, dans son *Diario*, en l'abrégeant, le travail du P. Ignace del Nente.

Baci, de l'Oratoire, a repris cette Vie du *Diario* de Marchese et l'a insérée, en l'abrégeant encore considérablement, dans ses *Vies des Saintes, Bienheureuses et Servantes de Dieu* (1707).

Mais de tous les auteurs qui ont écrit sur la V. Dominique du Paradis, aucun ne l'a fait avec plus d'intérêt, d'exactitude et surtout d'étendue que Borghigiani, curé de Saint-Etienne in *pane* à Florence. L'ouvrage forme un énorme volume de près de 700 pages, grand format. Il est divisé en trois parties et a pour titre : *Intera Narrazione della vita, costumi e intelligenze spirituali della Venerabile Sposa di Gesù, Suor Domenica del Paradiso, Fondatrice del Monastero della Croce de Firenze, composta e divisa in tre parti e dedicata a Maria Vergine, Madre di Dio, da Benedetto Maria Borghigiani, piovano di San Stefano in pane.*

Les deux premières parties parurent en 1719 : la troisième ne vit le jour que quatre-vingts ans plus tard, en 1802, par les soins, croyons-nous, d'un Père de la Compagnie de Jésus. Cette interruption dans la publication de l'ouvrage avait été motivée par l'introduction de la cause de la servante de Dieu.

Enfin, un autre Religieux de la même Compagnie, le P. Patrignani, a édité une vie française de la Vénérable.

voyance surprenantes. Sa mère, enchantée de ses services, se reposait sur elle du souci de l'intérieur, sans toutefois songer à l'instruire des vérités chrétiennes, que l'enfant aurait profondément ignorées, si son bon Ange, la Sainte Vierge et les Saints n'eussent miraculeusement suppléé à cette lacune. Elle apprit ainsi les mystères de la foi et les préceptes du Décalogue dans des ravissements et des visions sensibles.

Elle était encore bien jeune quand, pour la première fois, lui apparut la Très Sainte Vierge, accompagnée d'une multitude d'Ange aux ravissantes harmonies. Nuit et jour, le souvenir de cette vision poursuivait l'enfant, et, dans sa naïve simplicité, elle ne cessait de demander où aller pour entendre encore de si douces mélodies. Une voix lui répondit : « Ces délices ne sont pas de la terre mais du ciel, où les élus contemplent la Vierge Marie, couronnée de gloire, et jouissent des concerts des Anges. — Ah ! de grâce, dit-elle, emmenez-moi donc tout de suite dans le beau Paradis ! — Le moment n'est pas venu, car pour y arriver, il faut aimer Dieu de tout son cœur, se garder du péché et s'appliquer à la pratique des bonnes œuvres. »

Cette parole inspira à la docile enfant une horreur profonde du mal. Dès ce moment, elle veilla avec une admirable circonspection sur ses pensées, ses paroles et ses actes ; craignant même d'avoir déjà perdu, par sa faute, ce beau royaume du Ciel qu'elle avait comme entrevu, elle ne pouvait retenir ses larmes. Mais quand elle sut que bon nombre de jeunes filles se renfermaient dans des cloîtres pour mieux parvenir à la sainteté ; « Oh ! disait-elle, que je serais heureuse si ma mère m'eût placée toute petite dans l'un de ces pieux asiles ! Je n'aurais pas commis tant de fautes ! »

Un jour que sa sœur l'aidait à s'habiller, elle se mit à dire : « Mon Jésus, si j'avais mon âme dans mes mains comme ma sœur me tient entre les siennes, et que je pusse la laver avec les larmes de mes yeux, que je serais contente ! » Là-dessus, un ravissement la saisit, durant lequel elle eut une connaissance très relevée du Mystère de la Sainte Trinité. Comme elle se sentait fortement pressée de s'unir aux trois personnes divines, le Père Éternel lui dit : « Tu obtiendras cette union si désirable, ma fille, en suivant ces trois avis : Le premier, si tu obéis à mes inspirations et te conserves dans la pureté de la foi ; le second, si tu considères, selon la mesure de tes forces, l'excellence de mon être et la noblesse de ton âme ; le troisième enfin, si tu

m'aimes plus que toi-même et renonces à ta volonté propre. Ce sera le moyen de vivre toujours heureuse et d'acquérir la parfaite liberté. »

L'inspiration qu'elle avait eue de laver son âme avec ses larmes la portait à prier souvent Notre-Seigneur de lui procurer la facilité de satisfaire son désir. Or, un jour, il lui sembla voir, sous une forme sensible, son âme placée devant elle. « Retourne vite à ton Créateur, lui dit-elle naïvement, sors de ce monde, je veux te suivre dans le sein de Dieu. — Je ne le puis encore, répartit l'âme, car je dois me conformer au bon plaisir divin, et rester avec toi jusqu'au temps fixé par lui pour notre séparation : alors seulement, je prendrai mon essor vers le ciel, et ton corps même, au jour de la résurrection générale, viendra jouir à son tour de la gloire éternelle. »

II. — Ces sortes de représentations produisaient de merveilleux effets dans le cœur simple et innocent de la pieuse Dominique. Attentive à mettre à profit jusqu'aux moindres incidents, elle savait relever les occupations les plus vulgaires par des vues surnaturelles qui lui obtenaient de très grandes faveurs. Arrosait-elle, par exemple, le jardin ; lavait-elle à la fontaine ; sans effort, montant jusqu'à Dieu, elle le priait de répandre sur elle la rosée de sa grâce, de blanchir, de purifier son âme. Sa piété, sur ce point, fut récompensée par des apparitions sans nombre : les saints et les saintes, son bon Ange, la Très Sainte Vierge, Notre-Seigneur lui-même venaient tour à tour l'encourager et l'instruire.

Une fois qu'elle était occupée à arracher les mauvaises herbes du jardin, elle se mit à regarder le ciel. « Seigneur, s'écria-t-elle, que votre Paradis est beau ! Là, point de ces plantes inutiles que ma main enlève ici ! Vous-même, ô céleste Jardinier, vous cultivez les fleurs et les fruits, je veux dire les Saints qui forment la couronne de votre parterre, et l'eau qui les arrose n'est autre que le fleuve béni de votre grâce. Oh ! qu'il me tarde d'y entrer ! » A ces mots, Notre-Seigneur lui apparut. « Je prends plaisir, mon enfant, lui dit-il, aux saintes affections de ton cœur ; mais, avant de satisfaire tes désirs, tu dois dès ici-bas t'efforcer de croître comme une fleur choisie, destinée à être transplantée dans le séjour de la bienheureuse éternité. » Puis, lui découvrant ses cinq plaies, il ajouta : « Vois-tu ces ouvertures sanglantes ? Je te les confie comme autant de parterres mystiques que tu auras soin de cultiver : en y jetant la semence de fervents actes d'amour, tu en retireras un jour des fruits merveilleux. »

Elle reçut dès lors un don admirable de sagesse, pour penser continuellement à Dieu et s'élever à lui par tout ce qu'elle voyait.

Une branche d'arbre portait entre deux rameaux, comme entre deux bras, un nid et sa couvée. A cette vue, notre aimable enfant leva les yeux et dit : « O mon bien-aimé, ainsi la croix tenait suspendu votre corps, vrai nid de l'amour. De même que les petits oiseaux forment leur nid au dehors avec de la boue et des ronces, mais au dedans ils placent ce qu'ils peuvent trouver de plus moëlleux, de la laine, des plumes et du duvet ; ainsi, au dehors de votre humanité, on ne voyait qu'épines et opprobres, mais à l'intérieur, dans votre cœur, il y avait le duvet si délicat et si doux de votre infinie charité : et c'est là que votre divinité a engendré tous les élus par les souffrances de votre humanité. Ah ! je veux me reposer dans votre cœur entr'ouvert, sous les influences de votre divinité, comme ces petits oiseaux dorment dans leur nid, sous l'aile de leur mère. »

Le souvenir de Marie était inséparable de l'amour de Jésus dans les pensées de Dominique : on en jugera par ce trait.

Une frêle plante, chargée d'un beau fruit, gémissait sous les efforts du vent. Sa souple tige ployait jusqu'à terre ; mais, invincible à la tourmente, elle se relevait toujours. Quand l'orage eut cessé, la plante était debout, regardant le ciel et se présentant au soleil dans l'intégrité de sa beauté.

En considérant ces choses, Dominique se disait : « Le fruit c'est Jésus, mon doux trésor : la tige qui le porte c'est Marie, tige vierge et belle, grêle par l'humilité, flexible par la douceur. Le vent du péché et de la tribulation a été impuissant contre elle. Jamais feuille ou fleur de cette tige, jamais pensée ou affection de Marie n'est tombée à terre pour s'y flétrir, et les orages des persécutions, en passant sur sa tête, n'ont fait qu'affermir sa force, accroître sa beauté et manifester son inviolable fidélité, comme son invincible amour envers Jésus, son Fils et son Dieu ! »

Ainsi, dès ses premières années, Dominique fut nourrie par Jésus et par Marie du lait de la divine sagesse et des douceurs célestes.

Encore toute petite, elle se faisait une joie de porter sur elle une statuette de la Vierge, pour pouvoir à tout moment la prier et lui parler. Un jour qu'elle venait de couronner de fleurs blanches le front de la madone placée dans sa chambre, elle vit devant ses yeux une dame resplendissante qui lui dit : « Je suis mère, et j'ai pour fils un si beau et si noble Seigneur, qu'il rendra bienheureuse

la vierge qui le choisira pour époux. Moi-même j'aimerais tendrement cette fiancée, et je ne me séparerai jamais d'elle. Mon fils habite un séjour si fortuné, que toute tristesse en est bannie à jamais, et qu'il y règne une joie éternelle. — O glorieuse Mère, s'écria la jeune enfant, combien vif est le désir que je ressens d'avoir votre fils pour époux ! — Tu lui seras fiancée, dit la dame, si tu veux suivre mes conseils. — Que ferai-je donc ? » La Mère de la Sagesse reprit : « Préserve ta langue de tout mensonge ; sois obéissante à ta mère. Veille avec une exacte diligence sur tes sens ; garde tes oreilles des discours dangereux ou vains ; détourne tes yeux de tout ce que recherche la curiosité des mondains ; ne permets pas la multitude des paroles à cette langue qui doit louer et bénir Dieu. Tu seras modeste jusqu'à éviter de toucher ta propre chair, et tu ne te permettras pas un regard sur ton corps. Celui que tu désires pour époux n'exige pas moins de ses fiancées : ce n'est qu'à ce prix que tu pourras être aimée de lui. » Dominique, toute joyeuse, promit qu'elle serait fidèle, et que jamais nul autre que le Christ n'aurait son cœur et son amour.

Dès cette époque, elle se livrait à des austérités bien au-dessus de son âge. Elle distribuait une partie de sa nourriture aux pauvres et demeurait souvent jusqu'au soir absolument à jeûn.

III. — A sept ans, Dominique fit vœu de virginité, et commença à comprendre ce qu'elle avait peut-être encore ignoré, que toutes les faveurs dont elle avait été et serait plus que jamais gratifiée à l'avenir, avaient surtout pour but de la préparer et de l'encourager à souffrir. Elle le comprit d'autant mieux que le démon mit alors tout en œuvre pour dresser des embûches à sa vertu. L'attaque fut longue, elle dura près de neuf ans ; mais par ses prières et ses souffrances, la généreuse enfant déjoua les ruses de l'ennemi, et ne craignit pas de s'exposer à la mort plutôt que de violer son vœu. La main divine s'appesantit enfin sur celui qui la poursuivait sans relâche, au nom du démon. Dominique rendit le bien pour le mal, elle guérit et convertit son persécuteur. Bien avant cette époque, elle avait obtenu une conversion non moins remarquable. Un jour, un soldat se présente à la maison pour acheter du fourrage. A l'odeur infecte qui sortait de cet homme, l'enfant, éclairée surnaturellement, en saisit le motif. Se jeter à ses pieds et le conjurer avec larmes d'avoir pitié de son âme fut pour elle l'affaire d'un instant. Très ému, à la vue de cette petite

filles, qui avait si bien mis le doigt sur sa plaie, et pris d'un remords salutaire, le soldat la quitte brusquement et court du même pas à l'église, pour y faire à un confesseur l'aveu de sa vie criminelle. Il revint ensuite remercier sa jeune libératrice et se retira dans une solitude où il vécut et mourut comme un saint.

Dominique n'avait point encore fait sa première communion : sa mère consentait seulement à la conduire une fois l'an à la paroisse pour se confesser. C'était pour la pieuse enfant une très grande privation de s'en tenir là. Mais la Très Sainte Vierge, touchée de sa peine, lui ménagea le moyen de sortir de chez elle, sans éveiller aucun soupçon. La veille des principales fêtes, en effet, sa petite protégée trouvait à la porte une dame d'un aspect vénérable, qui la prenait par la main et la conduisait à l'église : chemin faisant, elle lui apprenait la manière de se bien confesser. Les choses se passèrent de la sorte pendant deux ans, sans que jamais personne au logis ne remarquât son absence.

La Mère de Dieu, qui l'avait si bien instruite pour la confession, prit encore sur elle de la préparer à sa première communion. Le prêtre placé à la tête de la paroisse ne revenait pas de surprise, en voyant cette petite villageoise lui faire l'aveu de ses moindres manquements avec des torrents de larmes. L'ayant interrogée sur les mystères de la foi, il lui demanda en particulier ce qu'elle croyait du sacrement de l'autel. « Je crois, répondit-elle, que le Seigneur du ciel et de la terre est véritablement contenu dans la sainte Hostie, et je ne puis concevoir comment le prêtre qui tient entre ses mains son Dieu ne meurt pas d'amour ou de crainte. Pour moi, ajouta-t-elle, je ne vois jamais élever la sainte Hostie sans sentir tout mon sang se glacer dans mes veines. » Le digne curé ne pouvait retenir ses larmes en l'entendant :

C'est bien, mon enfant, dit-il, trois semaines nous séparent encore de la fête de Pâques ; j'entends que ce jour-là vous vous présentiez à la sainte Table. » Dominique eut beau se récrier, le prêtre persista dans sa résolution, et la congédia en lui recommandant de se soumettre par esprit d'obéissance.

L'humble fille, qui eût voulu des années pour se préparer à la grande action, se retira étrangement affligée. Elle en perdit le sommeil et s'accabla d'austérités effrayantes. Ce qu'elle redoutait surtout c'était de voir la sainte Hostie s'enfuir loin d'elle, quand on la déposerait sur ses lèvres. La Très Sainte Vierge vint alors la consoler. Elle lui révéla les excellences de l'Eucharistie, l'engagea à continuer ses

pratiques, et finalement la rassura en lui disant que son divin Fils ne s'éloignerait point d'elle à cause de ses misères, sa miséricorde surpassant infiniment notre indignité. Sur cette parole de confiance, elle laissa la pieuse enfant.

La veille de Pâques, le Sauveur lui apparut à son tour pour l'encourager à penser toujours à Lui, à l'aimer et à travailler pour sa gloire. Il lui promit de nourrir son âme de sa chair et de son sang, et de l'enivrer de délices capables, par elles seules, de la faire mourir de joie, si lui-même ne soutenait et ne fortifiait son âme. Il lui donna ensuite sa bénédiction et disparut.

Le lendemain, Dominique s'approcha de la sainte Table, et vit l'Hostie lui apparaître plus radieuse que le soleil. Recevant son Créateur avec toute humilité et révérence, elle sentit son cœur se fondre d'amour. Incapable de contenir son bonheur, elle tomba dans un ravissement, accompagné de grâces et de faveurs qui lui furent renouvelées depuis, toutes les fois qu'elle communiait.

L'heureuse enfant se trouvait comme transportée dans un autre monde : pour en savourer les fruits à loisir, elle fuyait le plus possible le commerce des créatures. La nuit même n'interrompait point sa prière. Tandis que tout reposait à ses côtés, elle se retirait silencieusement sur la terrasse du toit, et là, plongeant ses regards avec un enthousiasme sans cesse renaissant jusque dans les profondeurs infinies du firmament, donnait un libre épanchement aux ardeurs de son âme. Elle savait trouver Dieu partout : la beauté de la nature, la vue du ciel, le parfum d'une fleur étaient comme autant de voix éloquents qui lui parlaient du Bien-Aimé. Donnant alors libre cours à ses aspirations, elle glorifiait le Seigneur en ces termes :

« La vaste étendue des cieux nous raconte la grandeur et la majesté du Créateur ; l'éclat du soleil nous révèle la splendeur de sa face, et les astres en se mouvant par ses ordres et à son gré célèbrent sa toute-puissance. Le feu nous représente son amour qui consume, le souffle insaisissable de l'air murmure à nos oreilles que la substance divine est toute spirituelle ; l'eau transparente comme le cristal est une image de sa pureté infinie. Toute la nature chante sa fécondité ; l'ordre des éléments prouve sa sagesse ; la fleur des champs loue sa beauté ; et comme sa rosée rafraîchit l'herbe, sa grâce vivifie le cœur de l'homme. »

Par une belle soirée de mai, Dominique se promenait dans la campagne. En considérant les champs verdoyants et fleuris, dans cette

grâce éphémère du printemps, elle s'éleva jusqu'à la contemplation de la beauté éternelle de Dieu. Pendant son ravissement prolongé, le soleil se coucha et la nuit couvrit la terre. Revenue à elle-même, l'enfant s'agenouilla, et, son cœur inspirant ses lèvres, elle célébra ainsi les louanges de son Bien-Aimé : « Le jour a disparu et l'ombre, en voilant la nature, lui a ravi tout son éclat. O vraie lumière, malheur à l'âme qui vous perd ! Elle n'est plus que ténèbres insondables. Mon astre véritable, c'est Vous, et je n'en cherche point d'autre. Vous êtes toute la beauté des âmes. Une fois éclairées par vous, jamais elles ne connaîtraient l'obscurité, si elles ne se formaient elles-mêmes la nuit du péché. Il est une nuit qui vous appartient, qui est votre ouvrage : c'est celle que vous envoyez pour reposer les fatigues des vivants. Cette nuit est bienfaisante : néanmoins, je voudrais en finir avec ses ombres et avec son sommeil, pour m'en aller à votre plein jour et me reposer dans cette clarté qui est Vous-même. Mais hélas ! ce corps m'appesantit et me retient loin de vous ; c'est pourquoi je pleure, je gémis et je me consume... »

IV. — A cette époque, Dominique demandait à la Très Sainte Vierge une grâce qu'elle n'obtenait point, malgré ses vives instances. Or, un jour, elle se souvint de n'avoir pas disposé d'une portion de sa nourriture dont elle se privait, suivant sa coutume, en faveur des pauvres. Elle courut à la fenêtre pour voir si elle n'en apercevrait pas un.

Alors s'offrit à ses yeux une dame vêtue comme une mendiante, dont le visage était empreint d'une profonde tristesse ; elle conduisait, par la main, un gracieux enfant. Arrivée à la porte de la maison, elle demanda l'aumône. L'enfant élevait aussi ses deux mains. « Et à moi, disait-il, ne ferez-vous point aussi la charité ? » Dominique remarqua des plaies au milieu de ses deux petites mains, et une autre encore, au côté droit de sa poitrine : « Attendez, répondit-elle, pleine de compassion, je vais vous apporter quelque chose. » Elle alla chercher du pain ; mais, à sa grande surprise, les deux pauvres, ayant déjà franchi l'entrée de la demeure, se trouvaient près d'elle : « Oh ! qui vous a ouvert la porte ? dit-elle vivement, que va-t-il arriver si ma mère revient du champ et vous trouve à la maison ? » Dominique observa que l'enfant avait aussi une plaie sur chacun des pieds, et elle s'étonnait de le voir marcher, néanmoins, d'un pas si ferme et si libre. Elle en demanda la raison à la mère.

« Ne sois pas surprise de ce que tu vois, répondit la dame ; l'amour de ce petit est si grand, que jamais il n'a su prendre soin de lui-même. — O mon enfant, s'écria Dominique, tes pieds ainsi blessés ne te font-ils pas souffrir? » — L'enfant sourit alors, et sur son visage resplendit un air tout divin, avec un sourire ineffable. La jeune fille se sentit enflammée d'amour. Elle avait coutume, nous l'avons dit, de couronner de fleurs les images de Jésus et de Marie qui se trouvaient en sa pauvre maison. Les voyant ainsi ornées, l'enfant mystérieux témoigna d'un geste le désir d'avoir ces fleurs. La mère, pour le satisfaire, les prit, et, après en avoir respiré le parfum, les lui offrit ; puis se tournant vers Dominique : « Qui t'inspire, bonne petite fille, lui dit-elle, de couronner de fleurs ces images? — L'amour que je porte à Jésus et à sa Mère. — Les aimes-tu beaucoup? — Tant que je puis. — Persévère, mon enfant, dans ta pieuse coutume, et, en échange des fleurs dont tu pares ses images, le divin Jésus te donnera, dans le ciel, de belles couronnes. »

Pendant cet entretien, la jeune fille jetait les yeux tantôt sur la mère, tantôt sur l'enfant. Elle mourait d'envie d'embrasser le charmant petit, mais n'osait le faire. « Que regardes-tu, ma fille? » lui dit la dame. « Votre bel enfant », répondit-elle. « Oh ! que je voudrais l'embrasser ! — Prends-le donc, et satisfais ton désir. » Dominique serra aussitôt l'enfant dans ses bras, et sentit s'exhaler des plaies une odeur toute céleste. « Avec quel onguent, dit-elle, frottez-vous, Madame, les mains de votre fils? Elles sentent si bon ! — Avec l'onguent de la charité. — Apprenez-moi, je vous prie, où il se vend, que j'en puisse acheter. — On ne l'a que par la foi, l'amour et les bonnes œuvres », dit la dame. Dominique ne se rassasiait pas de respirer le parfum qu'exhalait la poitrine de l'enfant ; elle pensait à essuyer sa plaie avec un linge, pour recueillir ainsi quelques gouttes du délicieux onguent. La mère n'y consentit pas, et l'enfant lui-même se retira en arrière. Dominique, afin de réussir, essaya de le tromper doucement : « Viens à moi, cher petit, disait-elle, viens, je te donnerai du pain. — Sa nourriture est l'amour, répondit la mère ; parle-lui d'amour, si tu veux l'attirer ; dis-lui combien tu aimes Jésus, et tu le verras tout joyeux. » Au nom de l'amour, l'enfant fit de grandes caresses à Dominique avec cette question : « Comment aimes-tu Jésus? — Je l'aime tant, que, jour et nuit, je ne pense qu'à lui ; je me consume dans le désir de lui plaire. — Sais-tu qui peut t'enseigner, répliqua-t-il, à contenter Jésus? c'est l'amour. — Mon fils t'a bien

dit, ajouta la mère, car l'amour est le vrai maître par excellence. » Cependant, comme l'odeur enivrante croissait toujours, la jeune fille s'écria : « Cette odeur me fera mourir d'amour. Mais si un enfant ici-bas répand un tel parfum de suavité, que sera-ce donc en paradis? — Ce n'est pas merveille, dit la dame : là où est Dieu se trouve la source de toutes les douceurs. » Aussitôt le visage de l'enfant resplendit comme le soleil, la plaie de son côté brilla comme une étoile : sa mère parut elle-même revêtue de lumière et couronnée d'un diadème étincelant. Dans son sein maternel l'enfant prit une grande quantité de roses, et les répandit sur Dominique en disant : « O ma bien-aimée, tu m'entoures de fleurs; et moi maintenant je les effeuille sur ta tête et sur tes vêtements, en gage de la couronne de gloire que je te prépare au paradis. » A ces mots, Dominique le vit croître encore en éclat et s'élever au ciel avec sa mère. Elle reconnut alors que cet enfant était Jésus, son seul amour, et cette Dame, la Bienheureuse Vierge Marie.

A la suite de cette vision, Dominique s'adonna plus que jamais à la vertu, et, comme elle mettait tous ses soins à garder les conseils de la Sainte Vierge, et les enseignements de Notre-Seigneur, elle mérita bientôt une faveur nouvelle.

V. — Elle avait atteint sa douzième année. Le jour octaval de la Nativité, deux Anges lui apparurent, portant, l'un une couronne enrichie de perles, l'autre un vêtement d'un prix inestimable. Le Sauveur et sa Mère se montrèrent aussitôt à l'innocente enfant, et Jésus lui dit : « Les jeunes filles qui aiment à se parer ne sauraient me plaire : considère donc et choisis. Préfères-tu suivre le monde et la vanité, ou bien, veux-tu être à jamais ma fiancée? — Seigneur, s'écria Dominique, je veux appartenir à vous et à vous seul! — Il faut pour cela, reprit le Sauveur, que tu sois morte au monde et que le monde soit mort pour toi, afin que ta vie soit toute à moi; car mes fiancées ne doivent avoir à cœur que l'accomplissement de ma volonté. Te donneras-tu ainsi à moi, mon enfant? Promets-tu de me garder ta virginité? » — La jeune fille promit au Christ tout son cœur et toute sa vie. Alors, en présence d'un groupe d'Anges et de Saintes du ciel, tandis que Marie soutenait la main virginale de la fiancée et la présentait à son Fils, Jésus institua Dominique son épouse, en lui mettant au doigt un anneau sur lequel son propre nom était gravé. — « Maintenant, dit-il, tu m'appartiens entièrement. Sois

d'autant plus humble que tu es plus comblée de mes faveurs. Si tu persévères jusqu'à la fin, tu posséderas ce que tu as vu aux mains des Anges : le vêtement d'or et la couronne aux pierreries étincelantes. »

Pendant quelque temps, l'anneau resta visible à son doigt et lui paraissait comme un globe de lumière : d'autres personnes le virent également. Mais bientôt, son éclat s'effaça, sauf, par intervalles, pour Dominique seulement.

Cette grâce de Notre-Seigneur à son humble servante produisit en elle deux ardents désirs : l'un de souffrir beaucoup pour se rendre semblable à son bien-aimé ; l'autre de s'adonner sans relâche à l'oraison, sans négliger pourtant aucune des obligations que lui imposait l'obéissance vis-à-vis de sa mère. Elle s'acquittait de tout avec une diligence surprenante, chargeait les bêtes de somme, nettoyait l'étable, faisait la cuisine, travaillait aux champs, vendait le fourrage et se trouvait toujours sur pied à quelque heure de nuit que ses frères se levassent pour aller porter leurs provisions en ville. Mais elle avait aussi cette adresse, disons mieux, cet admirable don de savoir trouver Jésus partout, d'offrir ses travaux à sa plus grande gloire et de pratiquer ainsi conjointement l'oraison et la pénitence. Dans ses veilles prolongées elle puisait de très grandes ardeurs pour la souffrance. Non contente de se jeter dans la neige durant les nuits d'hiver et de rester longtemps exposée à un froid rigoureux, elle se façonna deux croix en forme de cilice et s'entoura les reins de chaînettes de fer. Elle inventa même d'autres manières de se crucifier plus terribles encore, pour se faire, disait-elle, un Purgatoire de douleurs ; mais son Ange vint l'avertir de changer ce Purgatoire de douleurs en Purgatoire d'amour. Et pour la préparer à cette vie d'expiation qui devait être son partage ici-bas, le divin Maître se plut à lui renouveler les prodiges et les apparitions dont il l'avait favorisée jusqu'alors.

A quinze ans, la V. Dominique résolut de se retirer à la Sainte-Baume pour imiter Marie-Madeleine dans sa vie contemplative. Déjà dans sa première enfance, sous l'impulsion d'un vif attrait pour la solitude, elle s'était enfuie de la maison paternelle ; mais un Ange l'avait arrêtée, en lui déclarant que Dieu ne l'appelait point au désert, qu'il la voulait dans sa patrie pour le salut d'un grand nombre. Oubliant l'avis du messenger céleste, et l'esprit toujours hanté du souvenir de Marie-Madeleine, la jeune fille s'esquiva secrètement, une nuit, et dirigea ses pas vers une montagne éloignée. Tandis

qu'elle errait çà et là, un loup paraît, venant à sa rencontre. Glacée d'effroi, elle tombe à genoux et s'écrie : « Mon Dieu, mon cher Epoux, c'est vous que je cherche, venez à mon aide et délivrez-moi du péril. » Se sentant exaucée, elle dit d'une voix ferme : « Bête méchante, je te commande, au nom du Seigneur qui t'a créée, de me laisser tranquille, et de prendre un autre chemin. » L'animal obéit sur-le-champ. Ce danger écarté, Dominique poursuivit sa route, et aperçut près d'un ruisseau une petite excavation en forme de grotte, suffisante pour l'abriter. Elle s'y retira, et, durant trois jours et trois nuits, y fut admirablement consolée par les Anges et les Saints.

Notre-Seigneur lui apparut à son tour. « Ce n'est point au milieu de ces rochers déserts, lui dit-il, qu'il te convient de fixer ta demeure, mais dans mes plaies, où tu apprendras beaucoup mieux qu'ici à mourir au monde et à vivre en moi. Les âmes choisies connaissent cette voie. Leurs progrès, dans cette retraite mystérieuse, demeurent cachés à leurs yeux, et la privation des consolations sensibles est un pieux artifice de ma Providence, qui se plaît ainsi à les tenir humbles et craintives, bien que par ailleurs je ne laisse pas de les combler de mes faveurs. La paix libre de toute angoisse n'est ni parfaite ni bonne, car à moins d'éprouver les ténèbres de cet exil, on n'aspire-rait jamais à la véritable lumière. Au ciel seulement n'habitent ni les chagrins ni les inquiétudes : ici-bas tel n'est point le partage de mes vrais amis ; ils sont toujours prêts à renoncer au repos de la solitude pour me faire connaître et aimer. »

Dominique allégua qu'une pauvre villageoise était incapable de lui rendre un pareil service. « Tranquillise-toi, reprit le divin Maître, il ne faut pour cela que de la bonne volonté et beaucoup de vertu. » Et, comme elle redoutait les explications pénibles à fournir à son retour, le Seigneur voulut encore la rassurer en lui disant qu'un Ange, prenant sa forme extérieure, l'avait remplacée à la maison ; et, à l'instant même, la jeune fille se trouva miraculeusement transportée dans sa chambre.

VI. — Sa mère, ne soupçonnant rien des faveurs que recevait cette enfant de bénédiction, se mit en tête de la marier. Pendant près d'un an, Dominique, en butte aux sollicitations les plus pressantes, dut chercher force et lumière dans la prière et la pénitence. Enfin, de guerre lasse, elle déclara que son parti était pris de quitter pour toujours

sa famille, si on s'obstinait encore à la tourmenter; et pour arrêter de nouvelles tentatives, elle coupa de ses propres mains ses beaux cheveux, blonds comme des tresses d'or. Ce sacrifice fut si agréable au Sauveur, qu'il posa sur cette tête dépouillée une guirlande de roses, en signe d'approbation.

L'une de ses parentes, Religieuse à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, fit alors des démarches pour l'attirer auprès d'elle. La jeune fille, de son côté, entra dans ses vues et crut, en effet, qu'une vie de charité et de dévouement répondait assez bien à ses aspirations intimes. Notre-Seigneur la détrompa; car, après lui avoir montré un habit tout différent de celui que portait sa parente, il lui déclara que sa vocation était ailleurs et lui désigna un monastère où elle devait entrer, non pour s'y fixer toujours, ajouta-t-il, mais pour commencer à se dégager des embarras du siècle.

Ce monastère suivait la règle de saint Augustin et était établi à Florence. La supérieure, en recevant la postulante, s'imagina que cette petite villageoise ne savait rien faire, et la mit tout de suite au jardin. Elle reconnut bien vite son erreur; toutefois elle la laissa à son premier emploi. Dominique s'acquitta soigneusement de ses humbles fonctions, en esprit d'obéissance, tout en gémissant de se voir retenue au dehors sans pouvoir trouver le temps nécessaire pour faire oraison. Elle comptait, il est vrai, sur ses nuits; mais on lui défendit de se priver de sommeil. Notre-Seigneur vint alors la consoler, et lui promit que bientôt elle aurait tout loisir pour vaquer à la prière.

L'occasion ne se fit pas attendre. Un mal contagieux, qui exerça de grands ravages dans le monastère, atteignit la jeune fille à son tour. Elle resta sept mois alitée, et, sur le conseil des médecins, elle revint chez sa mère pour hâter sa convalescence.

Une fois remise, elle retourna au monastère et reprit son office de jardinière, avec les mêmes inconvénients et la même contrainte qu'auparavant : on l'observait de plus près encore pour l'empêcher de suivre son attrait pour les saintes veilles. Dominique en fut sensiblement affligée, et, comme elle s'en plaignait dans l'oraison, son Ange lui dit de prendre en patience ces contrariétés, de modérer ses désirs, même dans les pratiques les plus pieuses; bientôt elle trouverait mieux.

Peu de jours après, elle fit une chute et se blessa au front. La plaie s'envenima et fut jugée mortelle. D'intolérables souffrances

s'ensuivirent ; mais en même temps son âme était inondée de consolations si grandes, que la courageuse enfant bénissait Dieu de tout son cœur de lui avoir envoyé ce mal. Ces deux impressions, incompatibles à première vue, lui restèrent toute sa vie. D'un côté, les tourments physiques ne lui laissèrent jamais un moment de répit, et d'un autre, elle pouvait s'écrier comme l'Apôtre : *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations*. C'était comme une insigne participation à l'excès des douleurs et des joies de Notre-Seigneur dans sa Passion.

Le confesseur du monastère, très édifié des dispositions de la malade, vint lui offrir au nom des Sœurs le saint habit de la Religion. La pieuse fille le remercia, mais déclara modestement qu'elle ne jugeait pas nécessaire pour le moment de revêtir ces livrées.

Cependant son état s'aggravait. Une nuit qu'elle gémissait de se voir toujours retenue loin de la sainte Table et se consumait en désirs, elle se tourna vers son Sauveur et lui dit : « Vous savez, ô mon Dieu, si je vous aime ! La seule invocation de votre nom adoucit toutes mes amertumes, mais ma joie serait à son comble, si je pouvais vous recevoir dans l'Eucharistie. » Et voici qu'à la première lueur de l'aurore, une troupe d'Anges descend dans sa chambrette. L'un d'eux portait le ciboire et la communia : les autres faisaient escorte et tenaient des flambeaux allumés. Pendant son action de grâces, Dominique connut par révélation l'état alarmant de l'Eglise : l'affaiblissement général de la foi, la disette des ouvriers évangéliques, les illusions des personnes pieuses et les persécutions réservées aux élus. Cela se passait vers l'an 1493. Luther et Calvin allaient bientôt paraître.

Les médecins, qui ne comprenaient rien à son mal, jugèrent une opération indispensable et firent à la tête de la pauvre patiente trois incisions profondes. Dominique éprouva une douleur telle que, depuis elle avoua n'avoir jamais mieux compris ce que le Sauveur dut endurer de tourments dans le couronnement d'épines. Elle eut ensuite un ravissement pendant lequel le divin Maître la consola doucement. Les chirurgiens, prenant cet état pour une pamoison, s'efforcèrent par des moyens violents de l'en faire revenir, et allèrent jusqu'à lui tordre les doigts, nouveau supplice dont elle garda les marques toute sa vie. Elle resta près de trois mois entre la vie et la mort, mais si bien convaincue de sa guérison, qu'elle prédit à l'un

des médecins qu'il mourrait avant elle et bientôt: ce qui arriva en effet.

Dès qu'un mieux sensible se fut produit, on la renvoya dans son pays natal, et au bout de peu de jours, une guérison soudaine la délivra de tous ses maux. Sa mère, craignant qu'elle ne lui devînt à charge, voulut à tout prix la reconduire à Florence. La sainte fille obéit : mais elle déclara à la supérieure qu'elle revenait pour quelques jours seulement. Le soir même, son mal reparut et l'obligea une troisième fois à se retirer. Or, à peine fut-elle rentrée au logis paternel, qu'elle se sentit instantanément guérie : preuve manifeste que Dieu ne la voulait plus dans le monastère, bien qu'elle l'eût grandement édifié pendant près de deux années.

VII. — Au milieu des siens, Dominique mena une vie de retraite et d'oraison. Ses jeûnes tenaient du prodige : elle passa des carêmes sans autre nourriture que la divine Eucharistie. A la longue, elle en vint à ne pouvoir prendre que des fruits et de l'eau ; même la veille, le jour et le lendemain de ses communions, elle s'abstenait de tout aliment. Elle vécut longtemps ainsi, et, chose plus merveilleuse encore, il est avéré qu'elle resta deux années entières sans toucher à la moindre nourriture, Dieu la conservant par miracle aussi saine et aussi robuste que si elle se fût assise tous les jours à une table bien servie.

Vers ce temps-là, Dominique revêtit l'habit des Sœurs de sainte Brigitte, établies dans son pays natal, sans toutefois quitter la demeure de sa mère où elle recevait des grâces considérables. La principale fut l'impression des stigmates. Notre-Seigneur, lui étant apparu, fit rejaillir de sa tête sacrée, de ses mains, de ses pieds et de son côté des rayons lumineux qui, comme des glaives acérés, vinrent transpercer les membres de sa fidèle amante. Sa première prière fut de demander que les cicatrices des plaies ne fussent point visibles : de fait, durant cinq ans à dater de ce jour, de 1496 à 1501, la marque des stigmates ne ressortait que par une couleur un peu plus vermeille. L'humble fille obtint encore la disparition de ce signe, excepté le vendredi : ce jour-là, toutes ses plaies se ravivaient et distillaient du sang. Ce dernier phénomène se produisit régulièrement jusqu'à la quarante-septième année de son âge et disparut ensuite.

Cependant sa mère et ses frères, loin de reconnaître ses grands

mérites, ne cessaient de lui reprocher son genre de vie, et surtout ses aumônes.

L'un d'eux, dans un accès de fureur, osa se porter contre elle à des voies de fait regrettables : après l'avoir accablée de coups, il la tint étroitement serrée entre la porte et le mur de sa chambre. La sainte fille eut une veine rompue en cherchant à se dégager et peu s'en fallut qu'elle n'en mourût. Dès lors, son parti fut pris ; obéissant à un ordre d'en haut, elle dit un éternel adieu à son pays et vint s'installer à Florence chez une amie qui lui offrait obligeamment sa maison. C'était en 1499 ; elle avait alors vingt-sept ans.

Là, d'autres épreuves, non moins cruelles, l'attendaient. On l'avait choisie pour marraine d'un enfant, né sur les entrefaites. Dominique accepta ; mais, ayant connu par révélation que la petite créature mourrait bientôt, elle le dit à la mère. Qui le croirait ! Cette femme lui voua dès ce moment une haine implacable et répandit contre elle les bruits les plus outrageants. Ses deux filles y mirent une plus grande perversité encore ; non contentes de la diffamer à plaisir, elles lui présentèrent, un jour, une grappe de raisin empoisonnée. C'en était fait de sa vie, si Dieu ne fût intervenu miraculeusement. Le châtiment ne se fit pas non plus attendre. L'aînée mourut d'un cancer à la bouche dans d'atroces souffrances : l'autre la suivit de près dans la tombe, emportée par un mal qu'aucun remède ne put conjurer.

Quittant ce triste milieu, Dominique trouva asile chez un honnête citoyen, qui s'empressa de lui confier le soin de sa petite famille, composée de deux garçons et de quatre filles, tous en bas âge. Elle s'acquitta de cette fonction avec une sollicitude qui devait donner d'excellents résultats. Mais ne pouvant suffire à tout, elle s'adjoignit une jeune fille, qui ne tarda pas à prendre son esprit d'humilité et de déférence, et lui rendit de réels services. Grâce à son dévouement, Dominique accorda plus de temps à l'oraison et put supporter, sans inconvénient pour ses hôtes, plusieurs maladies qu'il plut au Seigneur de lui envoyer.

Les grâces admirables qu'elle recevait et le don des miracles la rendirent extrêmement chère à ses maîtres. La veille de l'Ascension 1501, elle vit monter au ciel l'âme de la B^{se} Colombe de Rieti, décédée le jour même à Pérouse. Le plus jeune des enfants confié à sa garde, étant tombé gravement malade, recouvra soudain la santé par ses prières. Elle guérit de même d'une surdité opiniâtre une amie de la famille, en l'accompagnant à sa maison de campagne.

Au retour de cette promenade, il lui arriva un fait merveilleux. Elle cheminait lentement, toute perdue en Dieu, quand soudain elle aperçoit devant elle la Très Sainte Vierge Marie environnée d'éclat. Dominique eût voulu des ailes pour s'élancer à sa suite vers le Ciel. Or, à trois reprises différentes, elle fut soulevée de terre à la hauteur de deux coudées, sous les yeux ravis de sa pieuse compagne !

Vers la même époque, elle jouit d'un ravissement plus admirable encore. Durant seize heures, elle fut conduite en esprit aux Limbes, dans l'enfer, en Purgatoire et en Paradis ; puis, corporellement, à ce qu'elle crut, en Palestine, aux lieux consacrés par les travaux et les souffrances du Sauveur, dans les Indes ; enfin, à Rome, dont elle visita les basiliques, et où elle acquit plusieurs connaissances surnaturelles touchant les affaires de la sainte Eglise. Ce voyage l'ayant embrasée de zèle pour le salut des âmes, elle supplia Dieu de changer son cœur en un autre plus noble et plus généreux pour procurer sa gloire. Le Seigneur l'exauça, en opérant un prodige analogue à celui dont fut favorisée sainte Catherine de Sienne. Dans une maladie que fit Dominique, son cœur lui fut enlevé, elle mourut réellement, ainsi qu'elle l'assurait, et son âme jouit quelque temps de la vision béatifique. Puis elle ressuscita avec un cœur nouveau, d'où résulta comme une rénovation sensible de tout son être. Sa poitrine exhalait une suave odeur, qui pénétrait ses vêtements et embaumait doucement quiconque l'approchait. Cela dura près de deux ans ; mais l'humble vierge ayant conjuré son divin Epoux de mettre fin à une faveur si extraordinaire, il n'y eut plus que son confesseur et elle à percevoir cette délicieuse senteur. En même temps, sa vue devint si perçante qu'elle travaillait dans les ténèbres comme en plein jour, et son ouïe si délicate, qu'elle entendait à une très grande distance les paroles énoncées à voix basse. Ses ravissements duraient souvent trois ou quatre jours, et aux fêtes solennelles elle semblait quitter cette terre pour aller goûter les joies de la Patrie.

Dieu la gratifia du don de sagesse en un degré rare. Cette humble fille des champs, qui ne savait ni lire ni écrire, pénétrait d'une manière très claire les passages les plus obscurs de la Sainte Ecriture, et discourait avec une onction incomparable sur les mystères de la religion. On venait en foule pour l'entendre. Ses entretiens, fidèle-

ment reproduits, furent publiés dans la suite sous forme de dialogues et de traités spirituels.

Entre temps, Dominique poursuivait courageusement sa tâche ; elle eut ainsi la joie de gagner à Dieu tous ses protégés. L'aîné des garçons, entré dans l'Ordre, fut un excellent Frère Prêcheur ; l'autre mena dans le monde une vie non moins exemplaire. Trois des jeunes filles la suivirent au monastère qu'elle allait bientôt fonder. La quatrième se disposait à marcher sur leurs traces, quand une mort inopinée l'enleva de ce monde, à la fleur de l'âge. Sa douce maîtresse la vit monter au ciel toute radieuse, et le front ceint d'une couronne.

VIII. — Appelée à former à l'ombre du cloître des âmes religieuses et à les conduire dans les voies de la perfection, la Vénérable trouvait groupés autour d'elle les premiers éléments de son œuvre. Quand arriva le moment d'agir, Notre-Seigneur lui apparut, tenant en main l'habit de saint Dominique. « Vois cet habit, lui dit-il, je te le donne ; il est pauvre et simple : plus tu le porteras usé, plus tu me seras chère, car j'abhorre souverainement la recherche et la délicatesse de la mise chez une Religieuse. » Il lui recommanda ensuite une soumission aveugle à ses directeurs, qui furent toujours nos Pères de Saint-Marc. « Aie soin, ajouta-t-il, de les choisir humbles, fervents, adonnés à l'oraison, et très indifférents à te diriger ou à te laisser diriger par d'autres. »

La pieuse fille eut bientôt l'occasion de leur témoigner cette obéissance qui venait de lui être si formellement recommandée. Elle dut, en effet, sur leur ordre, déposer ses cilices et ses chaînes. Mais elle obtint, comme compensation, la permission de se lever trois fois la nuit afin de prier pour l'évangélisation des infidèles, la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. En outre, et d'après leurs conseils, elle se retira dans une maison particulière, emmenant avec elle les filles de son hôte, deux orphelines et trois autres personnes de Florence.

Un peu plus tard, quelques postulantes se présentèrent, et Dominique se souvint alors d'une parole que Notre-Seigneur lui avait dite autrefois : « Les commencements de ton œuvre seront petits et faibles, mais prends confiance, je suis assez puissant pour les développer à mon gré. Les âmes de bonne volonté qui consentiront à te suivre acquerront de très grands mérites et une couronne précieuse. » Cette promesse remplit son cœur de joie, et lui fit espérer

qu'elle trouverait toujours le moyen de nourrir sa petite famille, grâce à son aiguille, à sa quenouille et à son fuseau.

Aucune des Sœurs n'avait encore revêtu les livrées de la Religion. Le confesseur ayant pu procurer quelques ressources, la fondatrice s'empressa d'acheter l'étoffe nécessaire et se confectionna un habit que l'on se proposait de lui donner avec le cérémonial ordinaire. La chose néanmoins se passa d'une manière bien différente et toute céleste. Un matin, pendant la messe qu'elle entendait dans sa chambre, où la retenait la maladie, elle eut un ravissement. La Très Sainte Vierge, saint Dominique, sainte Catherine de Sienne lui apparurent, accompagnés d'une troupe d'Ange. Sur l'ordre de Marie, le bienheureux Patriarche bénit l'habit que la pieuse fille avait près d'elle, et sainte Catherine, le prenant des mains de saint Dominique, le donna elle-même à la malade en lui disant : « Jusqu'ici tu as été mon humble disciple, désormais tu seras ma fille bien-aimée. » En preuve de la réalité du fait, il s'échappa de ces blanches livrées une odeur si suave, qu'il n'y avait point de parfum auquel on pût la comparer.

A dater de ce jour, la Très Sainte Vierge venait souvent visiter la nouvelle Sœur, en compagnie de saint Dominique, et l'encourageait à prier beaucoup pour le couvent de Saint-Marc, alors persécuté au dehors et au dedans. « Cette maison, lui dit-elle un jour, est particulièrement chère à mon cœur. C'est contre moi que combattent ceux qui veulent y ruiner l'observance régulière. Les faux Frères seront séparés des véritables enfants. Je les châtierai, et je conserverai aux miens ce qui les rend agréables à mes yeux. Qu'ils se souviennent de mon Prédicateur (Jérôme Savonarole); qu'ils restent bien unis; j'apaiserai la tempête déchaînée contre eux et mettrai bientôt fin à leurs peines. »

Dans le même temps, Dominique fit une grave maladie dont on croyait qu'elle ne reviendrait pas. Elle-même, persuadée de sa fin prochaine, ne cacha pas sa joie de se voir si près de posséder son Dieu. Mais Notre-Seigneur, qui voulait lui apprendre combien il importe aux âmes parfaites de sacrifier leurs avantages et leurs goûts particuliers pour le bien du prochain, lui montra ses filles, une fois privées de sa présence, dispersées çà et là, les unes retournant en arrière, les autres prenant en dégoût les devoirs de leur vocation. A cette vue, la sainte femme n'hésita pas à demander sa guérison, et, dès qu'elle put sortir, elle parut en public avec les livrées de l'Ordre.

Cet acte fit sensation dans la ville et aiguisa plus d'une langue.

Le Maître Général, alors Thomas Cajétan, de passage à Florence, en reçut des plaintes qu'il transmit à l'Archevêque. Le Prélat ignorait le fait, et, par estime pour le mérite et la réputation du célèbre Général, il cita la Sœur à paraître devant lui. Dominique, retenue de nouveau par la maladie, députa à l'archevêché son confesseur, lequel rendit raison de sa conduite et mit les choses à point. Il raconta comment sa pénitente avait reçu l'habit dans une céleste vision, parla de ses ravissements et des grâces prodigieuses dont elle était journellement favorisée. L'Archevêque l'écoutait avec un vif intérêt, et après s'être concerté avec le Général et les Religieux de Saint-Marc, il défendit d'inquiéter dorénavant la sainte fille.

Une année se passa sans que l'on pût trouver d'emplacement convenable pour bâtir un monastère. Enfin, un artisan de la ville vint de lui-même offrir un endroit très commode, dont il céda le terrain à de bonnes conditions. On se mit tout de suite à l'œuvre. La Vénérable avait prié Notre-Seigneur de vouloir bien dresser lui-même le plan de la maison. Il lui répondit que ses grands serviteurs Benoît, Dominique et François y avaient pourvu dans leurs Règles, en enjoignant à tous leurs enfants l'ordre formel de se construire des couvents simples, humbles et de médiocre apparence, comme il sied à des chrétiens vivant sur la terre en exilés et en pèlerins, le cœur toujours au ciel, où ils aspirent de toutes leurs forces. — « Si l'on cherche à te persuader le contraire, dis que ton Seigneur est né dans une étable et que son premier lit de repos fut une crèche avec un peu de paille. » — Ces instructions furent rigoureusement exécutées : la pauvreté présida à tout, et, sans aucune entente préalable entre les ouvriers, les bâtiments se trouvèrent disposés en forme de croix.

IX. — Florence alors était sur le point d'expier sa rébellion contre le Pape Jules II, dont l'armée, battue sous les murs de Ravenne, se repliait sur la Lombardie et la Toscane. Chemin faisant, elle sacagea la ville voisine de Prato. Les Florentins effrayés acceptèrent, bon gré mal gré, des conditions de paix très onéreuses, entre autres une imposition de cent mille ducats. En de telles conjonctures la cherté des denrées fut extrême, et l'on devait plutôt songer à se procurer quelques vivres qu'à se lancer dans des constructions. Cependant jamais rien ne manqua à la fondatrice. Elle avait recueilli une certaine provision de vin pour ses filles. Sous la bénédiction de Dieu, ce vin servit à la communauté pendant plus d'une année et se trouva

miraculeusement multiplié, au point que l'on put le revendre en partie, et, avec le produit de la vente, achever le monastère.

Dominique y entra l'an 1513, le 28 du mois d'avril, veille de la fête de saint Pierre, martyr. Elle avait quarante ans. Quinze jeunes filles, formées par ses soins aux pratiques de la vie régulière, la suivirent dans le nouveau local. Depuis deux années entières, la sainte mère ne prenait d'autre aliment que celui de l'Eucharistie. Elle pria alors le divin Maître de la délivrer des vomissements que lui causait la moindre nourriture, afin de s'astreindre au régime commun. Cette grâce lui fut accordée ; et elle put, quoique à grand'peine, accepter au réfectoire quelque petite chose pour éviter la singularité ; et, afin de la laisser plus libre dans la conduite du monastère, Dieu lui retira pour un temps ses visions et ses ravissements, tout en lui laissant le don de prophétie.

Sur ces entrefaites, le Grand Vicaire du diocèse, s'étant rendu à Rome, obtint de Léon X l'approbation de l'œuvre nouvelle, et une lettre particulière à l'adresse de la fondatrice, avec plein pouvoir de s'organiser comme elle l'entendrait, d'instituer une Prieure et de sortir en ville avec une compagne pour les besoins de la maison. Ces deux dernières clauses, — on le reconnut bientôt, — avaient été insérées par une attention toute providentielle. En vertu de la première, Dominique refusa énergiquement la supériorité. « Je serai volontiers votre humble servante, dit-elle à ses filles ; mais je suis bien décidée à m'enfuir au loin plutôt que de commander à la dernière d'entre vous. » Son humilité ne put être vaincue. Elle fit donc instituer Prieure l'une de ses filles, qui reçut aussitôt l'habit avec les dispenses voulues pour entrer immédiatement en charge. Dès le lendemain, la Vénérable prenait rang parmi les converses. Mais toutes les Sœurs protestèrent que jamais elles ne la souffriraient dans cette condition : et pour l'arrêter dans cette voie, le Supérieur la nomma Vicaire du monastère.

Ce fut pour la sainte femme un coup terrible qui faillit mettre ses jours en danger. Quand le Vicaire général se présenta pour lui intimer cette obédience, Dominique prit en main la croix de bois, suspendue à la muraille de sa cellule, et pendant qu'elle l'arrosait de ses larmes et la couvrait de ses baisers, elle entendit une voix murmurer doucement à son oreille ces paroles de l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même ; qu'il porte sa croix et me suive. » L'avertissement céleste calma son chagrin, mais ne

l'empêcha point de tomber sans connaissance aux pieds du Supérieur. Elle resta quarante heures privée de sentiment et ne revint à elle que pour perdre une grande abondance de sang. Plus tard, elle avoua que cet étrange phénomène avait eu pour cause l'extrême violence qu'il lui avait fallu s'imposer pour obéir et se vaincre.

L'an 1516, le Pape Léon X honorait de sa présence la ville de Florence. Sur la requête qui lui en fut présentée, il accorda une nouvelle bénédiction à l'œuvre de la Mère Dominique, et autorisa par un Bref les Religieuses de son monastère à garder sur leur chape la petite croix rouge que l'Archevêque leur avait précédemment donnée. La Vénérable touchait alors au terme de son office, et comme son âme avait faim et soif d'une plus grande justice, elle jugea le moment venu de reprendre son ancien projet et d'aller cacher le reste de sa vie dans les rochers de la Sainte-Baume. Elle partit donc un matin, mais quelques personnes de la ville, l'ayant reconnue, se jetèrent à ses genoux pour lui demander sa bénédiction. Sa confusion fut telle, qu'elle rebroussa immédiatement chemin et rentra au plus vite au monastère.

Le lendemain, elle essaya d'escalader le mur de clôture. « Où vas-tu de ce pas, et que prétends-tu faire? cria soudain derrière elle une voix forte et redoutable. Si tu sors d'ici, qui te mettra à l'abri, et comment répareras-tu le scandale de ta fuite? Que deviendront tes filles? » Cette apostrophe inattendue la ramena au milieu des Sœurs.

Enfin, n'y tenant plus, et toujours persuadée que Dieu l'appelait à goûter la meilleure part, choisie par Marie-Madeleine, elle partit secrètement, et quitta Florence en laissant un mot à l'adresse du Grand Vicaire. A cette nouvelle, le supérieur envoya dans toutes les directions des courriers à sa poursuite, avec charge de la ramener immédiatement et de lui notifier, au cas de refus, l'excommunication qu'elle encourrait à l'heure même. Cet ordre la trouva à Mugello où la retenait une enflure du pied.

A la réception du message, la sainte fille ne put retenir ses larmes; mais y reconnaissant aussitôt l'expression de la volonté divine, elle adressa au ciel une ardente prière pour la guérison de son pied, afin de pouvoir obéir sans retard. A l'instant même la douleur disparut, et la Vénérable reprit en toute hâte le chemin de Florence.

On s'étonnera peut-être de voir une âme si chère au cœur de Dieu, qui avait reçu tant de fois la recommandation formelle de prendre soin du monastère et des Sœurs, suivre néanmoins ses propres

aspirations avec une fermeté et une résolution si opiniâtres ! Mais si l'on considère la conduite de plusieurs grands Saints, dans des circonstances à peu près semblables, on reconnaîtra aisément la justice du mobile qui la faisait agir. Qu'est-il besoin de rappeler la résistance qu'opposa Moïse à Dieu lui-même dans sa mission au roi Pharaon, quand malgré toute sa foi, malgré la condescendance si aimable du Seigneur à son endroit, le futur législateur du peuple hébreu, se récusait toujours, alléguant son insuffisance et se sentant comme écrasé à la seule pensée des difficultés qui l'attendaient ? — Et de nos jours, ne pourrions-nous pas citer l'exemple du curé d'Ars, laissant la foule des pénitents assiéger son confessionnal et prenant nuitamment la fuite, à deux reprises différentes, pour aller s'enfermer dans la solitude afin d'y pleurer « ses pauvres péchés », ainsi qu'il disait ? tant les vues des saints diffèrent des nôtres !

X. — Au reste, loin de lui témoigner la moindre froideur, le divin Maître releva grandement l'humilité et l'amour de l'illustre vierge. A dater de cette époque, les faveurs dont il la combla surpassèrent de beaucoup toutes celles qu'il lui avait prodiguées jusqu'alors. Il sembla même prendre à cœur de récompenser chacune de ses tentatives d'évasion par des grâces plus signalées. Lors de son premier essai, il lui apparut dans tout l'éclat de son incomparable majesté et la communia par le ministère d'un Ange.

La seconde fois, il lui fit éprouver de tels transports d'amour, que la sainte fille, ne pouvant en soutenir le poids, aurait infailliblement succombé, sans une assistance miraculeuse. Enfin, à son dernier retour, il daigna lui révéler quelque chose du bonheur des élus en Paradis.

Cependant le Grand Vicaire avait sollicité à Rome, à l'insu de la fondatrice, un Bref pour renouveler son mandat et la maintenir, sa vie durant, Vicaire du monastère. Quand le Bref arriva, Dominique se crut perdue. Mais Notre-Seigneur, comme pour l'encourager, déroula sous ses yeux une scène mystérieuse. Elle voyait devant elle la Prieure étendue sur un lit, autour duquel on n'entendait que gémissements et sanglots. Soudain un Ange apparut et jeta violemment par terre la malade, qui fut sur le point d'expirer. « Ah ! Seigneur, s'écria aussitôt la Vénérable, gardez mes pauvres filles et ne faites pas mourir leur Mère. Si c'est moi qui suis cause de cette épreuve par mes résistances, me voici prête à faire votre volonté ! » A ces mots,

la Prieure, qui gisait toujours à terre, se leva guérie et souriante, et le monastère, un moment troublé, rentra dans le calme.

Que signifiait cette vision? Dominique le comprit bientôt. En effet, à peine rentrée en charge, elle s'aperçut que la Prieure se relâchait notablement de son office. Elle était donc malade, malade spirituellement, gisant à terre hors du lit de son vrai repos.

La Vénérable arrêta le désordre, fit déposer la coupable et lui infligea une sévère pénitence. Le châtiment porta ses fruits : cette Mère reconnut ses torts, expia sa faute et vécut depuis dans une grande régularité.

Vers cette époque, Léon X étant mort eut pour successeur le cardinal Jules de Médicis, qui prit le nom de Clément VII. Dominique, pensant que son institution de Vicaire perpétuelle tombait d'elle-même, s'empessa d'écrire au nouveau Pontife pour lui demander la grâce de passer le reste de ses jours dans la solitude et l'humilité. Le Saint-Père, dans sa réponse, la félicita de son attrait pour la vie humble et retirée, sans toutefois condescendre à ses désirs, le zèle des âmes l'emportant de beaucoup sur les mérites de la vie cachée, si parfaite et enviable fût-elle! C'est pour cette raison, ajoutait-il, qu'on a vu jadis un saint François d'Assise quitter les sommets verdoyants de l'Alverne et descendre vers le peuple; un saint Antonin accepter enfin l'archevêché de Florence, et une sainte Catherine de Sienne renoncer au tranquille repos de la cellule et entreprendre des ambassades publiques, au grand bien de toute la chrétienté! Fidèle à l'esprit de ses prédécesseurs, il la maintenait donc en charge, et lui accordait paternellement une indulgence plénière dès qu'elle aurait accepté.

La Vénérable se soumit immédiatement.

Ses exemples, ses exhortations, ses prières firent rayonner partout la ferveur et le zèle. Mais l'amour se prouve en souffrant pour l'objet aimé : Dominique le savait.

Un jour, tandis qu'elle contemplait le Sauveur couvert de plaies, la Très Sainte Vierge lui présenta des roses parfumées. En respirant cette odeur enivrante, l'épouse du Christ se sentit le désir et demanda la grâce de souffrir beaucoup. Le bon Maître lui envoya diverses souffrances : elle ressentait surtout des douleurs à la tête, comme si un fer acéré l'eût traversée. Mais l'amante de l'Homme des douleurs supportait ces tortures, la joie au cœur, la sérénité sur le visage, en bénissant son Epoux, qui ne la tourmentait de la sorte, que pour la rendre semblable à lui. A tant de maux vinrent se joindre les attaques

du démon, qui tantôt prenait des formes effroyables, afin de la troubler, tantôt cherchait à lui ôter la foi et l'espérance. Le Seigneur ayant dissipé, par sa présence, ces visions infernales, dit à Dominique : « Comment portes-tu le fardeau des tribulations ? » La courageuse vierge répondit : « Dans votre coupe sanglante je n'ai pas étanché, j'ai excité la soif des souffrances. O mon Epoux crucifié, ô mon amour percé de clous, pourquoi ne vous rendrai-je pas sang pour sang, plaies pour plaies, puisque c'est moi qui, par mes péchés, ai fabriqué les chaînes, les clous, la lance qui vous ont déchiré ! Donc, Seigneur, appesantissez votre main, et, par des faveurs nouvelles, remplissez jusqu'au bord ce calice que je désire épuiser. » Elle le but en effet, et jusqu'à la lie. Le chemin qu'elle parcourut fut hérissé de ronces et d'épines, mais ce chemin si rude la mena droit au ciel, et jamais, d'où qu'elle vînt, l'adversité n'abattit sa constance.

XI. — La lumière prophétique qu'elle possédait à un très haut degré lui servait à découvrir les pensées les plus secrètes. Un prêtre, travaillé depuis longtemps par l'idée de quitter le siècle pour se faire chartreux, vint un jour la consulter. « Gardez-vous en bien, lui répondit la sainte femme ; ce que vous prenez pour un attrait de la grâce est un effet de votre naturel mélancolique, dont le démon use adroitement pour vous dresser un piège. » Ce prêtre crut à sa parole et ne songea plus qu'à servir Dieu dans son emploi. La Vénérable avait vu juste : elle le comprit mieux encore aux attaques furibondes de l'esprit mauvais, qui l'accabla d'outrages et la poursuivit à coups de pierres jusque dans sa cellule.

Elle subit un traitement semblable pour avoir fait un signe de croix sur une pauvre fille pleine d'orgueil, qui avait fini par se soumettre, sur son conseil, à certaines pratiques d'humilité. Furieux de ce premier échec, le démon lança sur les toits une grêle de pierres en se plaignant qu'on lui enlevait ses oracles. — « Qui sont tes oracles ? » lui demanda la Mère. — « Mes oracles, ce sont les Religieuses impatientes, indévotes, esclaves inconscientes de mes volontés, et animées de cette prudence humaine qui leur fait prendre un soin excessif de leur santé. » L'aveu eut un côté salutaire ; dès ce jour, Dominique s'appliqua davantage à diriger ses filles par l'esprit de mortification.

Sa grande réputation de sainteté rayonnait dans toute la ville et bien au delà, et lui amenait une foule de personnages, avides de

suivre ses conseils. Tel, par exemple, cet illustre Prélat, Nicolas Ardhingelli, auquel elle prédit qu'il serait bientôt promu au cardinalat ; ce qui lui arriva effectivement au retour de sa légation auprès de l'Empereur très chrétien. Tels encore, certains nobles Florentins, insignes bienfaiteurs du monastère. L'un d'eux, Bernard Gondy, goûtait particulièrement ses pieux entretiens. Un jour, la Mère Dominique lui conseilla de rappeler son épouse de la campagne. « Chaque fois qu'il m'arrive de la recommander à Dieu, dit-elle, j'éprouve je ne sais quel malaise qui ne me présage rien de bon. » Soit oubli, soit négligence, on ne tint pas compte de l'avis. Or, à quelque temps de là, cette dame contracta les germes d'un mal qui sévissait dans la contrée, et succomba au moment où l'on se disposait à la ramener à Florence.

A cette époque, l'Italie fut visitée par trois fléaux de Dieu : la peste, la famine et la guerre. La Vénérable, qui en avait eu la révélation surnaturelle, chercha à détourner de sa malheureuse patrie les coups qu'elle voyait prêts à la frapper.

Dans ce but, elle demeurait jour et nuit en prières au pied des autels et s'imposait des austérités considérables. Mais la mesure des iniquités débordait ; la vengeance divine éclata d'une façon terrible. La peste enleva plus de vingt mille âmes à Florence, et plus de trois cent mille dans le reste de la Toscane. Alors les supplications de la sainte femme montèrent plus ardentes vers le ciel. Elle organisa avec ses filles, dans l'intérieur de son cloître, des processions d'expiation au chant des litanies, et pria le confesseur du monastère de bénir solennellement la ville si cruellement éprouvée. Dès ce moment le fléau se ralentit.

A deux ans de là, pendant son oraison, elle vit une troupe de démons se répandant dans les rues de la ville pour exciter les citoyens à la guerre civile. A ce spectacle, elle prolongea longtemps sa prière et s'offrit à Dieu en expiation des crimes dont il s'appêtait à tirer vengeance. Ses gémissements furent entendus : la ville échappa cette fois, comme par miracle, à de nouveaux malheurs, mais au prix de quels sacrifices pour la courageuse vierge ! Elle avait offert son sang : Dieu la prit au mot. Pendant deux mois entiers, clouée sur un lit de douleurs, Dominique perdit une telle quantité de sang qu'il ne lui en restait pour ainsi dire plus dans les veines.

Plus tard, pendant le siège de Florence par les armées impériales, elle ne cessa d'exhorter le gonfalonnier et l'archevêque à faire des

prières et des pénitences publiques. Le capitaine Malatesta Baglioni avait résolu de livrer la ville pour se venger d'une injure personnelle. Au moment d'exécuter son noir dessein, il se sentit arrêté par une force invisible et s'écria : « Florence doit avoir dans ses murs quelque grande âme qui la protège et s'oppose à mon projet ! » Telle était la force que possédaient les prières de la Mère Dominique du Paradis.

Le jour de l'Ascension 1530, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Ces malheureux Florentins ont méprisé les saints conseils du Religieux par lequel je leur avais préparé la miséricorde et le salut : — allusion manifeste aux prédications de Jérôme Savonarole. — Leur orgueil mérite que je les réduise en servitude. Pourtant, s'ils revenaient à moi, je me laisserais toucher. Prie donc, parce qu'ils ont besoin de beaucoup de prières. » A la fin, Dieu fit justice et miséricorde ; la paix fut signée à des conditions qui étonnèrent les vainqueurs, mais Dominique ne s'en écria pas moins : « Florence ne ressemble pas à Lazare ressuscité, c'est Job sur son fumier. »

Ce n'était pas seulement par des révélations surnaturelles que la Vénérable avait connaissance des maux qui menaçaient l'Eglise ou sa patrie : souvent elle en était avertie par des états de langueur et de souffrances indicibles, auxquels elle ne pouvait se méprendre. La Providence les lui ménageait à point pour l'encourager à redoubler de prières et de sacrifices. Quand Paul III jeta l'interdit sur Florence, sa douleur fut extrême : mais Notre-Seigneur, touché par ses larmes et ses gémissements, voulut la consoler lui-même. « Rassure-toi, lui dit-il, l'épreuve ne sera pas longue : ce peuple que tu ne cesses de me recommander, je le bénirai, et il sera béni. » Une autre fois, il l'avertit du danger que courait le gouverneur de la République florentine, Cosme de Médicis, jeune homme de dix-huit ans, plein de vaillance et animé des meilleurs sentiments. On venait, en effet, de tramer secrètement sa mort. Dominique du Paradis réunit aussitôt ses filles. « Prions, mes Sœurs, leur dit-elle, prions ensemble pour notre Duc, car je sais qu'on en veut à ses jours. » Le complot fut découvert à temps, et la sainte Religieuse obtint aux coupables la grâce du repentir.

Mais de toutes ses douleurs, aucune ne l'affecta plus sensiblement que la vue des ravages déjà causés dans l'Eglise par les hérésies naissantes de Luther. Elle les avait maintes fois annoncées. Un jour, sous le poids d'une angoisse plus poignante, elle réunit au chœur la

communauté, et, prenant son crucifix, s'exprima en ces termes : « J'appréhende, ô mon Dieu, les schismes et les divisions, les querelles et les dissensions entre les Princes chrétiens, les guerres sanglantes. Je vois le feu de l'hérésie allumé, l'abîme des péchés ouvert, votre Eglise inondée de sang. O mon Jésus, je vous en conjure au nom de votre amour, tournez contre moi seule les traits de votre colère ! Monde aveugle et séduit, ne vois-tu pas que la mesure de tes crimes est parvenue à son comble ? — Toi, Rome, tu t'endors dans la mollesse, quand la peste, la famine et la guerre t'enserrent déjà de toutes parts ! Sache donc qu'il n'y a de salut pour toi que dans la pénitence et la prière !

« Et toi, Florence, abuseras-tu toujours de la bonté divine ? Le Seigneur tient dans sa main la coupe terrible : il la versera sur toi et tu l'épuiseras jusqu'à la lie ! » Puis s'adressant à ses filles : « Et nous, mes chères Sœurs, pouvons-nous nous flatter d'éviter le châtiment, si nous vivons dans la maison de Dieu avec lâcheté et négligence ? Ignorez-vous qu'ayant beaucoup reçu, il nous sera beaucoup demandé ? Faisons donc un pressant appel à la miséricorde : pour nous l'obtenir de son Père, Notre-Seigneur n'a pas hésité à sacrifier sa vie, et maintenant encore il nous ouvre l'asile de son cœur, si par un sérieux amendement nous revenons à lui ! »

C'est ainsi que la Vénérable préparait ses Sœurs aux calamités qu'elle voyait venir. De fait, en 1547 et 1548, les tremblements de terre, les incendies, les inondations désolèrent tour à tour sa patrie bien-aimée. Sept ans plus tard, la guerre éclata entre les Florentins et les Siennois et faillit consommer la ruine des deux cités rivales.

Tous ces événements funestes, arrivant coup sur coup, tels qu'elle les avait prédits, donnaient une grande force à ses exhortations, sans cesse renouvelées, de recourir à la prière et à la pénitence. Elle s'y livrait la première d'une manière tout à fait admirable. Mais ce qu'elle exigeait surtout, c'était la véritable conversion du cœur et une grande pureté de vie. Elle tournait de ce côté, avec une insistance que rien ne lassait, ses encouragements et ses discours, et menaçait de la colère divine celles d'entre ses filles qui ne garderaient pas soigneusement les saintes Règles de l'Ordre.

Parfois obligée de sévir, elle le faisait en conscience, et dès que les coupables se montraient humbles et soumises, elle les relevait avec une indulgence toute miséricordieuse, à l'imitation du Bon Pasteur qui retire sa pauvre brebis du milieu des épines et la charge

sur ses épaules pour la ramener au bercail. « Jésus nous aime trop, disait-elle, pour ne pas effacer nos négligences, si nous nous en repentons sincèrement. Allons donc droit à Lui, et travaillons sans relâche à devenir ses dignes épouses, à nous rendre les ferventes imitatrices des Saints et Saintes de notre grande famille dominicaine. »

XII. — Dieu n'attendit pas l'entrée dans le ciel de la Vénérable Dominique du Paradis pour faire éclater sa gloire : il la manifesta de son vivant par de nombreux prodiges. Elle multipliait le vin, le blé, la farine de la communauté, et jusqu'au fil qui servait à tisser la toile. Par un signe de croix elle assainit une provision de farine trouvée toute gâtée. A peine y eut-il dans la maison, durant son long gouvernement, une Religieuse malade qu'elle ne guérît ou ne soulageât. L'une d'elles, incommodée d'une fluxion qui la rendait presque aveugle, appliqua sur ses yeux quelques miettes de pain laissées par la Mère Dominique, et recouvra incontinent la vue. Une autre, très affaiblie par la fièvre, reçut d'elle l'ordre de quitter l'infirmerie et reprendre son office de portière : la fièvre la laissa dès qu'elle se mit en devoir d'obéir. Citons encore, entre beaucoup d'autres, ce dernier trait.

Une Sœur converse, tombée gravement malade, voulut faire une confession générale. L'aumônier, cédant à ses désirs, se rendit plusieurs fois auprès d'elle. Mais Notre-Seigneur en reprit la vénérable Supérieure comme coupable de donner trop facilement au confesseur l'entrée du monastère ; car cette Sœur, s'étant jadis accusée de ses fautes, n'avait plus à revenir sur un passé déjà pardonné. La Mère s'empressa d'avertir la malade ; elle raconta ensuite le fait à ses filles, afin de les mettre en garde contre les ruses de l'ennemi, et de leur inspirer plus de zèle pour l'observance de la clôture.

Dominique du Paradis, morte à toutes les choses d'ici-bas, languissait dans l'attente de l'heureux moment qui la réunirait pour toujours à son divin Epoux. La fréquence même des apparitions célestes, des visions, des ravissements aggravait encore pour elle le poids de l'exil.

Un jour qu'elle se trouvait réduite à l'extrémité, elle entra en contestation avec Dieu, et, au rayonnement qui illumina soudain son visage, on put comprendre que ses vœux allaient être exaucés. Ses filles éclatèrent en sanglots, et prenant ses mains, qu'elles arrosaient

de leurs larmes, elles la conjurèrent de ne point les abandonner. La Vénérable se montra sensible à leurs peines : changeant donc de dessein, elle demanda au Seigneur de lui prolonger ses jours ; ce qu'elle obtint par un miracle évident, puisque, malgré son abstinence prodigieuse, ses austérités et ses graves maladies, elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Parvenue à ce terme, elle connut que son heure était proche ; et comme elle avait différé jusqu'alors sa profession, s'en jugeant toujours indigne, elle voulut la faire le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. Plusieurs mois se passèrent sans amener de notables changements dans son état, mais elle s'affaiblissait insensiblement et ne quittait plus l'infirmerie. Cependant la fête de Pâques étant arrivée, l'auguste malade descendit au réfectoire et présida le repas de la communauté. Après les grâces, ayant réuni les Sœurs, elle leur adressa ce discours :

« J'attends la mort qui comblera enfin tous mes vœux ; voilà pourquoi, filles bien-aimées, j'ai voulu faire ma dernière Pâque avec vous, et vous laisser comme suprême adieu le souvenir des enseignements que je vous ai donnés.

« Croyez-moi, il vous servira de peu, à la fin de votre carrière, d'avoir porté les blanches livrées de saint Dominique, si vous négligez de marcher sur les traces de votre Père : sa haute sainteté ne donnera que plus de confusion à vos égarements ; et je ne suis pas moi-même sans appréhension pour mon salut. Car, cette nuit, Notre-Seigneur m'est apparu et m'a durement reproché notre ingratitude à toutes, et ma trop grande condescendance à vos volontés. Dès lors, mes chères Sœurs, ne vous fiez ni à l'habit, ni à la clôture, mais combattez tout de bon contre vous-mêmes pour maintenir l'observance dans toute sa rigueur.

« Souvenez-vous que si vous aimez votre âme, vous devez vous acquitter jusqu'à la mort des devoirs de votre état. Soyez sages dans vos pensées, circonspectes dans vos paroles, ferventes dans vos actions, inviolables dans la pratique des Règles, amies du silence et de la cellule, humbles envers toutes et remplies d'une cordiale charité. Si vous vivez de la sorte, je mourrai contente, avec la ferme espérance de vous retrouver toutes devant Dieu. »

Telles furent les dernières recommandations de la Vénérable Dominique du Paradis. Le 20 juillet, elle communia pour la dernière fois et perdit ensuite sa connaissance. Elle demeura ainsi neuf jours,

après lesquels elle reprit ses sens, mais ne put parler que par signes. Le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, elle reçut l'Extrême-Onction; et peu après, son âme innocente s'envola au ciel (1553).

Son décès ou pour mieux dire son triomphe fut célébré par le chant des Anges. Une foule immense assista à ses obsèques : on enleva les fleurs disposées sur sa couche funèbre; on se les arrachait comme de pieuses reliques, et, sans une vigilance sévère, ses habits eussent été mis en pièces.

Le corps vénérable, inhumé d'abord dans l'église, fut transféré dans la clôture, où il resta trente et un ans sans qu'on y touchât. Mais en 1584, une nouvelle translation devint nécessaire pour cause d'agrandissement de l'église. La caisse, levée de terre et ouverte sur l'ordre du cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, depuis Pape sous le nom de Léon XI, mit à découvert le corps entier et flexible de la servante de Dieu. Son Eminence, assistée de Mgr Jacques Adolbrandini, évêque de Troia et Nonce apostolique, vint le visiter et le fit placer, l'année suivante, dans un magnifique sarcophage, érigé dans une chapelle latérale du côté de l'évangile.

La renommée de la sainteté de la Mère Dominique du Paradis devenant de jour en jour plus éclatante par les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau, la Sérénissime Duchesse Christine de Lorraine, qui lui avait voué une particulière dévotion, prit à ses frais l'embellissement de la chapelle où reposait son corps, et la fit décorer de peintures artistiques. Au fond, et dominant l'ensemble, apparaît le splendide portrait de la Vénérable, les yeux fixés sur une croix lumineuse que lui présente un Ange dans l'azur du ciel (1).

L'an 1624, Mgr Alexandre Marzi de Médicis, archevêque de Florence, commença les préliminaires de l'introduction de la cause de l'illustre vierge. Enfin, en 1548, sur l'ordre de Benoît XIV, le tombeau

(1) Dans les premières années qui suivirent son décès, on fit exécuter en France une très belle gravure sur acier, représentant la Vénérable tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, tel qu'il lui était apparu une nuit de Noël. Au bas, on lisait cette légende :

La B^{se} Dominique du Paradis, fondatrice du monastère de la Croix à Florence, naquit en Italie pour estre le prodige de son Ordre. Jésus la choisit dès le berceau la faisant l'imitatrice incomparable de ses souffrances, il l'espousa, luy imprima les stigmates, la fit conduire par sainte Catherine au ciel, dans le purgatoire, et par toutes les Indes, luy enseigna un purgatoire d'amour : Un séraphin lui imprima le Nom de Jésus sur le cœur : Elle a eu le don de prophétie, la victoire sur les démons, et l'opération des miracles : Elle mourut l'an 1553, le 5 aoust, âgée de 80 ans.

fut ouvert en présence de cinq évêques. Le corps parut intact ; les traits du visage étaient bien conservés, ainsi que les mains, disposées en forme de croix sur la poitrine, et les pieds modestement joints.

Le procès de la béatification n'a jamais été abandonné : il se poursuit à Rome depuis de nombreuses années avec des lenteurs aggravées par les bouleversements politiques.



LE MÊME JOUR

1233 — A Cracovie, le martyr du V. Père BÉRENGER, évêque élu de cette ville, tombé, victime de son zèle, sous le fer des assassins. — (Bzovius.)

124. — A Vérone, le V. Père VENTURA. — Frère Ventura, de Vérone, était entré dans l'Ordre, sur l'appel de saint Dominique, en l'an 1220, un peu avant la célébration du premier Chapitre général, auquel il fut présent. Il venait d'être nommé Prieur du couvent de Bologne, lorsque saint Dominique y revint pour y mourir. C'est lui qui l'assista à ses derniers moments et qui entendit sa confession générale.

Il était également Prieur, quand s'accomplit, l'an 1233, la translation du corps du saint Patriarche, et il intervint dans la formation du tribunal chargé de l'enquête, au nom de Grégoire IX, sur la vie, la mort et les miracles de notre Bienheureux Père. Entendu lui-même, comme premier témoin, il fit une magnifique déposition, qu'on trouve tout au long dans Echard.

Frère Ventura fut élu ensuite Provincial de Lombardie et mourut dans une haute réputation de sainteté. — (Thierry d'Apolda.)

1270 — En Angleterre, le V. Père RICHARD, Maître en Sacrée Théologie, l'une des gloires de sa Province. Doué de talents exceptionnels, il se rendit célèbre par sa manière claire et savante d'exposer la sainte Ecriture. Il a laissé un commentaire littéral et moral sur l'Apocalypse, et une autre sur les quatre livres des Sentences. — (Echard.)

1564 — En Amérique, dans la Province de Saint-Vincent, au couvent de Chiapa, la mémoire du vertueux Frère GRÉGOIRE CASTANO, convers, Religieux recommandable par son insigne piété, son esprit d'humilité et d'oraison et son amour pour les pauvres. — (Remezal.)

1630 — Dans les mêmes contrées, le V. Père RAYMOND VEGUER, du couvent de Perpignan. Il se distingua par une très vive dévotion envers la B^{se} Vierge Marie et par un zèle ardent à travailler à la gloire de Dieu. Le désir de lui plaire et de convertir les âmes le fit passer au Nouveau-Monde, où il opéra des fruits abondants de salut par la ferveur de ses prédications et la sainteté de sa vie. Il mourut avec toutes les marques de la prédestination. — (Extrait de la relation adressée aux Pères de Perpignan sur la vie et la mort du serviteur de Dieu. — P. Domin. Suner.)

1540 — A Florence, au monastère de la Croix, la vertueuse Sœur CARITE, digne fille de la V. Mère Dominique du Paradis. Elle était noble de naissance et d'une perfection si relevée que sa Supérieure pouvait la citer comme un modèle à ses compagnes. Elle mourut à la fleur de l'âge, emportant dans la tombe le lis de sa virginité. La Mère Dominique eut la consolation de voir son âme monter au ciel, escortée par les Anges. On ne tarda pas à reconnaître l'efficacité de ses prières. L'un de ses frères, jeune homme fort débauché, revenait de Lyon à Florence, quand la maladie l'arrêta en chemin. Sa pieuse sœur lui obtint la grâce de se reconnaître et de mourir réconcilié avec Dieu. C'est ce qu'il déclara lui-même, en apparaissant à la vénérable Fondatrice, pour la supplier de le délivrer des peines qu'il endurait en Purgatoire — (*Ex vit. M. Dom. de Par.*)

1602 — A Messine, l'illustre Sœur CAMILLE MOLETTI. Orpheline de père et de mère dès son bas âge, et placée sous la tutelle de l'évêque de Céphalu, son oncle, elle fut engagée dans les liens du mariage avant sa quatorzième année. En peu de temps, elle devint une maîtresse de maison accomplie et une épouse si pieuse qu'on l'avait surnommée « la dévote mariée ».

A la mort de son époux qui la laissa sans enfants, elle entra généreusement dans les voies ardues de la pénitence, châtiant rudement son corps, et donnant à l'oraison une très large part. Le reste de son temps était réservé aux travaux d'aiguille pour les pauvres et les églises.

Grandement affectionnée à l'Ordre de Saint-Dominique, elle assistait aux Offices conventuels avec une assiduité exemplaire. Nos cérémonies si simples et si pieuses l'impressionnaient vivement : la modestie des jeunes Religieux l'édifiait à ce point qu'elle appelait les novices les petits pages de la Sainte Vierge.

Ils étaient de sa part l'objet d'une sollicitude maternelle ; aussi l'effusion de ses délicates largesses lui valut le titre de Procureuse et Mère du couvent.

Son directeur, Religieux de l'Ordre, qui connaissait les grands trésors que la divine Bonté avait renfermés dans cette âme d'élite, lui ouvrit les rangs d'une Fraternité de Tertiaires établie dans la ville. Sœur Camille y fit profes-

sion. A dater de ce moment, elle s'interdit l'usage de la viande et du linge, s'astreignit au grand jeûne de l'Ordre et consacra plus de temps à l'oraison. Elle aimait surtout à méditer sur la Passion du Sauveur.

Un jour, qu'elle s'entretenait de cet objet avec le Maître des novices, la sainte femme éprouva un si vif désir de souffrir pour Dieu, qu'elle demanda intérieurement à Notre-Seigneur de lui faire part de sa croix. Sa prière fut aussitôt exaucée; en quittant le Religieux, elle sentit les premières atteintes du mal qui allait la clouer, pendant près d'une année, sur un lit de douleurs.

Sa grande consolation était de recevoir les visites fréquentes de nos Pères qui, à son insu, venaient s'édifier auprès d'elle. Durant ses longues heures d'insomnie, elle fut plus d'une fois récréée par des apparitions célestes. Elle eut révélation du jour de sa mort, comme le prouve cette réponse au médecin qui lui disait, vers le milieu de juillet, qu'elle n'avait plus que deux jours à vivre. « Détrompez-vous, j'irai jusqu'à la fête de mon B. Père saint Dominique », laquelle se célébrait alors le 5 août.

Ce jour arrivé, la pieuse malade demanda la divine Eucharistie et le Sacrement de l'Extrême-Onction. Au moment où le prêtre se disposait à la communier, la sainte Hostie s'éleva du ciboire et vint d'elle-même se poser sur les lèvres de la mourante, au grand étonnement de l'assistance.

Peu après, Sœur Camille s'endormit dans le Seigneur. Elle fut inhumée dans notre église, et sur sa tombe on grava l'épithaphe suivante :

D. O. M.

Hoc in loco manet illa praeclarissima, et venerabilis Soror, Camilla Moletti, Tertii Ordinis Praedicatorum, nobilissima Messanensis, quae post multa virtutum insignia diem sui obitus praenuntiasset dicitur, et Nonis Augusti animam Creatori reddidit. Anno Domini 1602.

Au Dieu très bon et très grand.

En ce lieu repose la très illustre et vénérable Sœur Camille Moletti, du Tiers Ordre des Prédicateurs; laquelle, après avoir pratiqué grand nombre d'insignes vertus et prédit le jour de sa mort, rendit son âme à son Créateur, le 5 août de l'an du Seigneur 1602. — (*Diario.*)

1640 — A Avignon, la V. Mère MARIE HUBERT, troisième Prieure du monastère de Sainte-Praxède. Elle naquit à Lyon, l'an 1568. Dans cette ville, elle eut l'avantage d'être la fille spirituelle du célèbre Jésuite Pierre Cotton, qui devint le confesseur des rois Henri IV et Louis XIII, et sous sa conduite, elle fit de si grands progrès que cet homme de Dieu en était dans l'admiration.

La Providence l'ayant conduite à Avignon pour s'y faire Religieuse, Marie commença par visiter, dans ce but, les églises de tous les monastères. Elle n'avait rien éprouvé dans aucune; mais étant allée à celle de Saint-Jean-le-

Vieux, où se trouvaient encore nos Sœurs de Sainte-Praxède, elle connut, par un mouvement extraordinaire de son cœur, que là était le lieu que Dieu lui avait choisi. Elle y prit l'habit en 1598, et commença la vie religieuse avec une ferveur qui, loin de se refroidir, alla en augmentant jusqu'à sa mort, arrivée dans un âge très avancé.

Elle était surtout exacte à ne manquer jamais « la sainte minuit », comme on disait alors, à moins d'être malade et alitée. Elle se levait même ordinairement une demi-heure avant ses compagnes, pour se préparer à mieux dire l'Office. Son grand plaisir était d'éveiller la communauté; ce qu'elle a continué toute sa vie avec une ponctualité et une diligence qui donnaient de la dévotion. Elle sonnait ensuite la cloche avec tant de force et de joie spirituelle, que ce son pénétra, une nuit, le cœur d'un jeune débauché : « Hélas ! dit-il, je suis bien misérable. Ces filles, faibles et délicates, se lèvent si gaiement pour bénir Dieu, et moi je vais l'offenser ! » Cette réflexion le fit se désister de son mauvais dessein : détestant sincèrement sa vie passée, il vint le lendemain au monastère, demanda la Religieuse qui avait sonné Matines, lui raconta tout, et lui donna un crucifix en reconnaissance de la grâce qu'il avait reçue.

Les discours de la Sœur étaient si touchants, que beaucoup de personnes de qualité avaient recours à elle pour recevoir sa direction. S'entretenant un jour avec une Religieuse qu'elle voulait toute à Dieu, elle lui parlait de la force et de la douceur de l'amour divin. « Cet amour, disait-elle, presse quelquefois tellement l'âme qui le possède, que, jour et nuit, cette âme ne peut penser à autre chose. Le seul nom de Jésus suffit pour la ravir. Comme un saint lénitif, cet amour rend légères toutes les croix, il adoucit les épreuves les plus amères. Sa flamme, ajoutait-elle, produit au fond de l'âme tantôt la joie, tantôt la componction, tantôt la reconnaissance et d'autres sentiments qui nous élèvent, comme dans un agréable paradis, bien au-dessus de toutes les choses de la terre. L'âme en est alors tellement transportée, que ne pouvant plus le contenir, elle le laisse éclater au dehors. Cette âme souffre un douloureux martyre, à la vue des péchés qui se commettent parmi les hommes : elle prie, elle pleure, elle s'afflige pour les arrêter ou, du moins, les diminuer. Et dans l'oraison, ce même amour fait demander à Dieu avec tant de fermeté et de confiance ce qu'on désire, que Dieu est pour ainsi dire contraint de l'accorder. »

La Religieuse se retira tout impressionnée par ces paroles. Elle se rendit au chœur, et demanda à Notre-Seigneur de lui faire expérimenter quelque chose de ce que venait de lui dire cette bonne Mère. Au même instant, elle se sentit intérieurement toute renouvelée. Elle ne put douter que ce changement ne lui eût été obtenu par les prières de la V. Mère ; car déjà, dans plusieurs autres circonstances, elle avait ressenti l'efficacité de ses prières.

Les démons, jaloux de la sainteté de notre Sœur, essayèrent de l'épouvanter de diverses manières. Ils allèrent même plusieurs fois jusqu'à la maltraiter.

Mais elle, fidèle à marcher dans la voie où elle était entrée, se riait de leurs efforts et retirait de ces attaques de grands avantages pour sa propre perfection.

Elle fut Prieure de son monastère, mais plutôt par obéissance que par aucune inclination. Car son attrait particulier la portait toute au recueillement et à la prière. Elle avait coutume de dire que cet emploi lui avait fait perdre tout son bon temps. Ce fut pendant son triennat qu'eut lieu la fondation de Dijon. Elle y destina trois excellentes Religieuses, qui moururent ensuite saintement, après avoir rendu de grands services à la Religion.

Elle avait pour toutes ses filles un amour de mère. L'une d'elles lui ayant fait connaître, un jour, une tentation d'aversion et de mécontentement qu'elle éprouvait contre sa personne, elle ne l'en aima que plus tendrement.

Sa charité envers les pauvres surtout était sans bornes. Elle les considérait tous comme ses enfants. Aussi fallait-il serrer soigneusement tout ce que l'on avait à la cuisine, de peur qu'elle ne s'en saisisit pour le leur distribuer. A ce sujet, il lui arriva un trait qui mérite d'être rapporté.

Le Grand Vicaire du diocèse, prêtre fort vénérable, se rendit un jour au monastère, au moment où notre charitable Mère était tout occupée à *contenir ses pauvres*. Elle crut que cet ecclésiastique était du nombre. Sans l'écouter, elle lui passa un pain dans le tour, et tenant ensuite fortement la roue pour l'obliger à le prendre : « Je vous prie, Monsieur, lui dit-elle, d'agréer ce pain : c'est tout ce que je puis faire maintenant, mais une autre fois nous ferons mieux. » Ce bon prêtre s'excusait de le prendre, et elle, ne faisait que l'en presser davantage. Il finit donc par l'accepter. Mais s'étant ensuite fait connaître, la pauvre Sœur resta aussi confuse de sa pieuse importunité que lui édifié d'une charité si pressante.

Elle était si profondément humble, qu'elle trouvait un singulier plaisir à s'exercer dans les offices les plus pénibles, et à être reprise de ses fautes. Elle conjurait même les jeunes Religieuses de lui rendre ce service. Plusieurs fois elle demanda à être mise au rang des Sœurs converses. Mais Dieu, qui élève les humbles, lui donna place dans sa gloire, parmi les suivantes de Celle qui est la Reine en même temps que la plus humble des vierges. Elle décéda le 5 août 1640, à l'âge de soixante-douze ans. — (*Mém. de Sainte-Praxède.*)

1686 — Au même monastère, la V. Mère JEANNE DE COURT, huitième Prieure, La Mère Jeanne de Court, originaire d'Avignon, reçut l'habit au monastère de Sainte-Praxède, en l'année 1622. Elle eut le bonheur d'être élevée par la Mère Julienne Morell et de profiter des grandes lumières de cette illustre Religieuse.

Formée à si bonne école, elle conserva ensuite elle-même, dans cette sainte maison, ce parfait esprit de régularité qu'elle y avait trouvé et vu

fleurir dans toute sa pureté. La chose lui fut d'autant plus facile que la communauté, qui avait en singulière estime sa vertu, sa sagesse et son zèle, lui confia successivement les charges les plus importantes du monastère. Elle fut quatorze ans chantre, dix-huit ans Maîtresse des novices, six ans Sous-Prieure et neuf ans Prieure, et dans chacune de ces charges, elle donna les exemples de toutes les vertus.

Jamais l'Office divin ne s'est mieux célébré que lorsqu'elle eut le soin du chœur. Elle-même était l'édification et le modèle de toute la communauté par la ferveur et l'application avec lesquelles elle le chantait : son esprit paraissait alors tout ravi en Dieu, et sa voix animée d'une ardeur de séraphin. Elle avait une rare intelligence des psaumes et de plusieurs autres livres des Saintes Ecritures, soit qu'elle l'eût reçue des explications que lui en avait faites la savante Mère Julienne Morell, soit qu'elle lui eût été directement communiquée de Dieu dans l'oraison. Car nous verrons que Dieu lui accordait de grandes lumières dans ce saint exercice.

Elle ne se dispensait jamais d'assister à l'Office, jusqu'à s'y traîner, lorsque son grand âge ne lui permettait pas d'y aller autrement. A la fin, contrainte de céder à l'infirmité de l'âge et à la pesanteur de la nature, elle ne laissait pas de se lever régulièrement à quatre heures, pour faire son oraison, et sonner ensuite l'*Angelus* à cinq. Elle voulut se charger de cette fonction et n'aurait pas souffert qu'on s'en remit à une autre.

Maîtresse des novices, elle éleva plusieurs sujets qui, par leur grande piété et leur profond esprit religieux, firent honneur à sa sage direction. Elle se trouva chargée de cet emploi dans le temps que l'on travaillait à la réparation de l'ancien monastère. Nous avons vu dans la vie de Julienne Morell (1) que, malgré toutes les difficultés, la communauté n'omettait pas d'aller à Matines toutes les nuits, et que le démon, pour épouvanter les Sœurs et les détourner de cette sainte pratique, excitait de grands bruits. La Mère Maîtresse marchait la première à la tête de ses novices, et les encourageait à la suivre, et à confondre, par leur fidélité, les espérances de leur ennemi.

Elle avait un don particulier pour dissiper les tentations et raffermir les esprits. Plusieurs novices, chancelantes dans leur vocation, ont attribué leur persévérance à sa sagesse et à ses ménagements.

Sa candeur et son innocence étaient vraiment rares : elle semblait n'avoir pas la moindre notion du mal. Elle communiait tous les jours, et elle le faisait avec une ferveur touchante, et une grande effusion de larmes. Après la dévotion au Saint-Sacrement, ses dévotions particulières étaient pour la Sainte Vierge et pour saint Joseph : elle visitait plusieurs fois le jour les chapelles qu'on leur avait érigées dans le monastère.

La grâce qu'elle demandait surtout à Dieu est exprimée dans le livre de

(1) Tome second de juin.

l'Imitation par ces paroles : « Donnez-moi, Seigneur, la grâce de mourir à toutes les choses du monde et d'aimer à être inconnue et méprisée de tous. » Elle était bien réellement « morte à toutes les choses du monde », comme nous allons en juger. Car ses directeurs l'ayant obligée de leur rendre compte des grâces extraordinaires dont Dieu la favorisait, elle obéit. Ces écrits vont du 1^{er} janvier 1642 au mois de mai de l'année 1644, époque à laquelle son confesseur lui permit de ne plus écrire. Nous reproduisons textuellement une partie de ces pages, à la plus grande gloire de Dieu, et de sa très humble et très obéissante servante.

Voici donc comment elle s'exprime :

« L'an 1642, le premier jour de l'an, Dieu m'inspira fortement de lui demander, tous les jours, la grâce de pratiquer sans intermission ces quatre points : 1^o de ne lever jamais les yeux de terre ; 2^o de ne jamais parler, sans être interrogée et sans nécessité ; 3^o de ne penser non plus aux personnes du dehors que si elles n'étaient pas dans le monde, en laissant tout le soin à Dieu ; 4^o de ne m'embarrasser jamais l'esprit de ce qui arrive, mais prendre tout comme par divertissement. »

Dans une retraite qu'elle fit en même temps, elle écrivit :

« Dieu m'a fait connaître qu'il veut de moi une grande perfection, et, pour cela, m'a fait la grâce de prendre la résolution de ne dire que ce qui sera précisément nécessaire, et en peu de mots ; de ne m'informer de quoi que ce soit, de ne rien savoir que Jésus-Christ crucifié ; de vaincre certains dégoûts que j'avais, sous prétexte de bien, des manières de faire d'une Sœur, que je pourrai ainsi gagner à son service ; de ne rien faire sans conseil et de m'abandonner entièrement aux ordres de la Providence, quelque durs et difficiles qu'ils puissent être ; de mourir à toute sorte de complaisance et d'empêcher que personne ne s'attache à moi par affection.

« La même année, le 25 septembre, jour de jeudi, je fus, dit-elle, prévenue d'un si grand sentiment de Dieu et naturellement attirée à son union, que, me perdant toute en Lui, je l'avais ordinairement présent et me tenais recueillie sans aucune peine.

« L'année 1643, me sentant habituellement attirée à la Croix, et n'ayant autre chose en mon esprit, j'entendis Notre-Seigneur qui me disait ne bouger du pied de la Croix, et que j'y trouverais toutes choses. Ce commandement a été si efficace, que depuis, je n'ai pu que me tenir dans mon oraison au pied de ce bois sacré, où je me trouve dans une grande paix et pleine lumière. Une fois, entre autres, je vis en esprit Notre-Seigneur en croix, les yeux élevés au ciel, mais qui, par les larmes qu'il versait et par l'expression de sa divine Face, témoignait une grande affliction intérieure : il priait son Père avec une grande force d'esprit. Et cette vue causa en moi de si grands effets que, depuis ce temps-là, mon esprit ne put se contenter que dans les souffrances, sans lesquelles je ne saurais vivre.

« Me trouvant, le Carême de la même année 1643, dans une extrême désolation intérieure et regardant le ciel de notre chambre, où je m'étais retirée après la communion, Notre-Seigneur m'assura, par des paroles intelligibles, qu'il était au dedans de moi; ce qui me causa tant de consolation que j'en versai des larmes.

« Le même Carême, me trouvant très indisposée de ma santé et pressée de rompre l'abstinence, je priai Notre-Seigneur de ne le pas permettre; ce qu'il m'accorda, ayant passé jusqu'à Pâques sans rompre le jeûne, et m'étant sentie tellement forte pour chanter l'Office de la Semaine Sainte, selon mon désir, — car j'avais alors soin du chœur, — qu'il me semblait n'avoir aucun mal.

« Le jeudi de la même semaine, je vis Notre-Seigneur qui s'approchait de moi comme languissant d'amour pour les hommes, m'invitant à le recevoir. Ce que je fis. Cela dura peu; mais mon âme en ressentit de très grands effets.

« Le jour de Pâques, Notre-Seigneur me fit connaître qu'il m'avait donné une novice que je lui avais demandée, d'un mauvais caractère; laquelle s'amende notablement, et je la fais résoudre à tout ce que je désire.

« La troisième fête de Pâques, entendant ces paroles de l'Evangile : *Videte manus meas et pedes meos* : « Voyez mes mains, voyez mes pieds »; — « Seigneur, lui dis-je, c'est par vos plaies que je connais que vous êtes mon Créateur, mon Rédempteur, mon Père, mon Epoux et mon Tout. » — Et il me répondit : « Oui, je te suis toutes choses, et tu es toute à moi. » Notre-Seigneur me répéta encore une fois les mêmes paroles, pendant la messe, ce qui me causa tant de sentiments d'amour et d'union avec Dieu, que, ce jour-là, mon cœur nageait de douceur et de consolation.

« Commencant l'Office de saint Joseph pour quelques personnes qui étaient dans la peine, je me trouvai d'abord arrêtée et dans une grande consolation, me semblant entendre ce grand Saint, qui m'assurait de m'obtenir tout ce que je lui demanderais et qu'il avait un soin particulier de moi. Je vis, depuis, effectivement accompli ce qu'il m'avait fait espérer.

« Etant Procureuse et m'empressant à faire quelque gratification à une personne qui s'employait volontiers pour tout ce qui touchait à notre monastère, et que je voulais par ces bienfaits obliger à continuer, Notre-Seigneur me dit intérieurement : « Elle ne viendra plus, à cause de toi. » Ce qui a été, nonobstant les diligences qu'on fit pour la rappeler. Dieu m'a fait connaître qu'il m'avait accordé en cela même une grande grâce, quoiqu'il ne m'ait pas fait savoir ce que cet empressement m'aurait causé.

« Le 6 juin, m'entretenant sur ces paroles du Psalmiste : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* : « Je suis devenu comme une bête de somme en votre présence, et, néanmoins, je suis toujours avec Vous » ; Notre-Seigneur m'appela par cinq fois, m'invitant d'aller à Lui. — « Mais, lui dis-je, comment, Seigneur, m'approcher de Vous, étant si imparfaite ? — Je te laverai dans mon sang, me répondit-il, et couvrirai tes taches. » Il me sembla alors que toutes mes imperfections m'étaient ôtées et que j'étais toute en Dieu, avec une paix et un repos que je ne saurais expliquer.

« J'eus aussi, dans le même temps, une vue comme d'un éclair qui me représentait combien il y avait peu d'âmes, même religieuses, qui se missent en peine des grâces que Dieu leur préparait. Ce qui me faisait sangloter amèrement. Je m'offris alors à Notre-Seigneur pour souffrir tout ce qu'il lui plairait, pourvu que les âmes fussent tout à Lui.

« Le 20 du même mois, n'ayant pas eu permission de communier à cause de ma grande faiblesse et m'en plaignant à Notre-Seigneur, je sentis qu'il s'approchait de moi et me disait qu'il habiterait en moi d'une manière très particulière.

« Le 11 juillet, priant avec beaucoup de larmes pour le salut d'une malheureuse qu'on devait exécuter et qu'on ne pouvait résoudre à bien prendre son supplice, je vis Notre-Seigneur tout irrité contre cette femme, dont il se détournait ; néanmoins il la regarda des yeux de sa douceur. Et j'appris ensuite qu'elle était morte fort résignée.

« Le 30 du même mois, j'avais des sentiments d'amour si grands qu'ils me causaient de violentes palpitations de cœur, et j'étais contrainte, pour m'en soulager, de crier tout haut. Il me semblait que j'étais toute à Dieu, qui purifiait et embellissait mon âme. Mon corps en demeura si faible, que je ne pouvais ni me soutenir, ni me remuer sans grande peine.

« Le 22 décembre, après la communion, ayant de grandes impétuosités d'amour, je vis la main de Notre-Seigneur qui touchait et purifiait mon cœur, ce qui me causa une douceur que je ne saurais décrire. Il me semblait qu'on m'avait blessé au cœur, mais d'une plaie d'amour ; et toutes les fois que je me ressouviens de cette grâce, je crois n'avoir jamais éprouvé d'aussi vifs effets de la bonté de Dieu, ni qui aient duré si longtemps.

« Le 14 janvier de l'an 1644, me sentant fort attirée intérieurement, je m'arrêtai à l'église : là, sous l'impression des élans de l'amour divin, je vis la même main, mais blessée de sa plaie. Depuis ce temps, je vois Notre-Seigneur dans mon cœur, soit à l'oraison, soit hors de l'oraison, aussi distinctement que si je l'apercevais des yeux du corps. Ce n'est pas toujours avec les mêmes effets, car parfois cette vue me cause tant d'amour, que s'ils continuaient avec cette force, je ne pourrais pas subsister.

« Le premier dimanche de Carême, Notre-Seigneur daigna me donner

l'assurance qu'il me conserverait toujours en état de grâce et que je le verrais au ciel. Et je me sens un si grand désir de le voir, et par conséquent de mourir, que cette vie m'est une croix insupportable, notamment lorsqu'on prend soin de ma santé; mon désir étant de souffrir tant que je vivrai.... »

Enfin la dernière grâce que la vénérable Mère nous fait connaître est celle qu'elle reçut, la même année, le jour de l'Invention de la sainte Croix :

« Etant malade à l'infirmerie, dit-elle, je vis Notre-Seigneur qui plantait sa croix dans mon cœur, et me dit : « Ma croix sera honorée en toi. » Puis il me fit connaître que je l'honorerais, si je la cherchais partout et l'embrasais avec amour. Depuis lors, je vois souvent cette croix dans mon cœur; mon esprit est attentif à la chercher, et tout ce qui pourrait me donner de la peine apporte un grand contentement à mon âme. »

Par ce petit aperçu des grâces communiquées à la V. Mère Jeanne de Court, dans l'espace de deux ans et demi, on peut juger combien elle a été favorisée durant sa vie tout entière. Car elle a vécu jusqu'en 1688, c'est-à-dire encore quarante-quatre ans après les avoir reçues.

La dernière année qu'elle passa sur la terre, elle fut comme brûlée par un feu intérieur, qui lui causait une soif qu'on ne pouvait éteindre. Elle disait souvent qu'elle mourrait dans l'été de cette même année. Un mois auparavant, elle fit, pour se disposer à ce passage, ses exercices spirituels, avec la même force d'esprit que si elle eût été jeune Religieuse (elle avait cependant quatre-vingt-quatre ans); elle déclara à son directeur que le temps de sa dissolution était arrivé et que Dieu voulait couronner en elle ses miséricordes.

On en eut le pressentiment par des bruits extraordinaires qu'on entendit dans le monastère. Son directeur, qui était le Révérend Père Prieur de notre couvent, en entendit aussi de semblables. Il eut la consolation de l'assister à sa mort, de voir la patience héroïque avec laquelle elle endurait toutes ses souffrances, et la douce et intime confiance avec laquelle elle rendit son âme au Seigneur, le 5 du mois d'août, le jour de Notre-Dame des Neiges. — (*Mém. de Sainte-Praxède*) (1).

(1) Transcription du R. Père Matthieu-Joseph Rousset, O. P. *Le monastère de Sainte-Praxède, à Avignon.* — Lyon, Briday éditeur.





VI AOUT

Le V. Père RENÉ POYVET

Martyrisé à Angoulême par les Huguenots ().*

(1568)

RENÉ Poyvet naquit à Angers, vers le commencement du xvi^e siècle. L'histoire ne nous a conservé aucune particularité sur son enfance ; mais, en nous apprenant que dès sa plus tendre jeunesse il quitta le siècle pour entrer dans le cloître, elle nous fait assez entendre qu'il ne se laissa jamais séduire par les charmes trompeurs du monde et des plaisirs.

Fondé en 1242 par Michel Villoseau, évêque d'Angers, le couvent des Dominicains de cette ville, occupé aujourd'hui par la gendarmerie, était alors un foyer de science et de vertu. Le jeune René Poyvet se fit remarquer, même entre les plus distingués de ses confrères, par la supériorité de ses talents et la solidité de sa piété. Suivant la coutume de son Ordre, il alla terminer ses études à Paris, au grand collège de Saint-Jacques, subit ses examens avec un éclatant succès, et revint à Angers avec le bonnet de docteur et la réputation de l'un des plus brillants sujets de sa Province. Mais, ce qui valait mieux que toute cette auréole de gloire humaine, son âme était enrichie des plus précieux trésors de la grâce. Il avait pris saint Thomas d'Aquin pour son modèle et son guide.

(*) Dom Chârnard, *Les Vies des saints personnages de l'Anjou*, t. II.

Esprit façonné pour la lutte, René Poyvet engagea contre les erreurs des calvinistes une guerre sans relâche. Les chaires des plus célèbres cathédrales de France retentirent de sa parole éloquente, et la renommée porta bientôt son nom jusqu'aux extrémités du royaume.

Cependant, malgré des conquêtes partielles, le zélé missionnaire voyait avec douleur que la foi catholique perdait de jour en jour du terrain. Tandis que de capricieuses ordonnances royales étaient sans cesse lancées contre l'audace toujours croissante des sectaires, il était devenu de bon ton parmi les beaux esprits du temps, la jeune noblesse et les gens de lettres, d'imiter jusqu'aux ridicules des prétendus réformés. Chanter des psaumes, lire la Bible en français, était passé à l'ordre du jour dans les salons du xvi^e siècle, à peu près comme tresser des corbeilles et s'habiller en solitaires, à la fin du xvii^e. Le jeune docteur dominicain tonna avec indignation contre cet engouement détestable. Bientôt les événements lui donnèrent raison.

Henri II était descendu dans la tombe (1559), et après lui François II ne fit qu'apparaître sur le trône, pour faire place à Charles IX, ou plutôt à Catherine de Médicis, dont la politique vacillante conduisit la France au bord de l'abîme. A la faveur de ces incertitudes de la Cour, les protestants ne furent bientôt plus des sectaires isolés ; ils formèrent un parti politique et un parti redoutable. L'édit de Saint-Germain-en-Laye, qui leur interdisait toute prédication publique, fut honteusement révoqué par celui de janvier 1562. Cette concession, comme l'avaient prévu les catholiques, ne fit qu'accroître l'arrogance des hérétiques, qui ne cherchèrent plus qu'un prétexte pour courir aux armes, et s'emparer du pouvoir. Le massacre de Vassy leur fournit ce prétexte. Alors commencent ces pillages et ces cruautés dont les mémoires du temps ont retracé les horreurs.

II. — Pendant que ces faits se succédaient avec rapidité, le V. Père René Poyvet gouvernait avec sagesse le couvent d'Angers, dont il avait été élu Prieur, et s'appliquait à préparer ses Frères aux combats qu'ils devaient livrer à l'hérésie triomphante. Après son triennat, ses supérieurs l'appelèrent à remplir la même fonction dans le poste important, mais difficile, du couvent d'Angoulême. C'était vers la fin de l'année 1567. Le couvent de cette ville, déjà décimé par les Huguenots en 1562, avait besoin d'une main ferme pour soutenir la lutte que la proximité des principaux foyers du protestan-

tisme rendait inévitable. Le serviteur de Dieu s'y rendit avec la joie qu'inspire la perspective du martyre. Il ne se trompait pas dans ses espérances. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que les Huguenots, rompant la *paix boiteuse* de Longjumeau, s'emparaient de presque toutes les places du Poitou et de la Saintonge, et notamment de la ville d'Angoulême. On a composé un livre entier sur les cruautés inouïes dont ils se rendirent coupables à cette époque; et cependant ces douloureux procès-verbaux des martyrs du xvi^e siècle ne contiennent pas la millième partie des actes de barbarie qui souillèrent le berceau du protestantisme. On vit se renouveler les féroces inventions de Néron. Des malheureux sans défense furent attachés à des troncs d'arbres, et brûlés à petit feu; d'autres victimes eurent à endurer des supplices que la pudeur ne permet pas de raconter.

Le Père Poyvet était occupé à prêcher la station du Carême dans la cathédrale de Chartres, lorsqu'il apprit les horreurs dont la ville d'Angoulême était le théâtre. Le couvent de son Ordre avait été renversé et livré aux flammes; plusieurs de ses Religieux avaient péri dans des tourments semblables à ceux que nous venons de signaler, et les autres étaient dispersés comme des brebis sans pasteur. Le vénérable Prieur, à cette nouvelle, se sentit animé d'une force divine; il partit à l'instant avec les Religieux qu'il avait amenés à Chartres, et pénétra sans crainte dans la ville d'Angoulême. A la vue de son monastère encore fumant, de son église profanée, son cœur se fendit de douleur, et, se prosternant à terre, il versa un torrent de larmes. Il voulut parcourir toutes ces ruines éparses; il baisa surtout avec transport la pierre sacrée de l'autel, le tabernacle où le Corps du Seigneur avait reposé par amour pour ces mêmes hommes qui l'outrageaient. Au milieu du sanctuaire, on voyait encore les traces du sang des Frères immolés pour la foi. Il mêla ses pleurs à ce sang précieux; et, ne pouvant contenir les émotions dont son âme surabondait, il fit à ceux qui l'accompagnaient une exhortation si touchante, que tous promirent de combattre avec lui jusqu'à la mort pour la défense de la vérité catholique.

Cependant, le bruit de l'arrivée du célèbre Prieur des Dominicains se répandit dans la ville, et l'on remarqua que les prédicants de la secte, qui jusqu'alors avaient défié les plus habiles docteurs, commencèrent à garder dans leurs discours une modération peu commune. Le Père René Poyvet, prenant à son tour l'offensive, invita les plus savants protestants à entrer en lice avec lui, et, en attendant,

se mit à réfuter, avec une éloquence victorieuse, les sophismes du mensonge. Furieux de voir anéantis les projets de perversion qu'ils avaient formés contre les habitants d'Angoulême, les hérétiques essayèrent d'abord d'effrayer le zélé prédicateur. Un jour, ils pénétrèrent dans le couvent, traînant après eux Frère Michel Greslet, gardien des Cordeliers. L'amiral de Coligny présidait en personne à la scène sauvage. On fit venir le Père Poyvet; puis, après l'avoir accablé d'injures et de menaces, on le conduisit, à la suite de la victime, jusque dans le jardin de sa propre maison; et là, on pendit devant ses yeux, à un mûrier, le courageux enfant de saint François. On dit que le martyr, apostrophant l'amiral, prononça cette parole terrible, justifiée par l'événement : « Barbare seigneur, vous ne rougissez pas d'imiter la cruauté de Jézabel; eh bien! sachez-le, viendra un jour où vous serez traité avec la même cruauté; votre cadavre sera foulé aux pieds, et votre sang léché par les chiens. »

III. — Ces lâches bourreaux espéraient frapper de terreur le vénérable Dominicain : ils ne firent qu'exciter son désir du martyre. En vain employèrent-ils tour à tour les promesses et les menaces, pour lui faire abjurer sa foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ou du moins pour obtenir de sa bouche la promesse de ne plus enseigner cette vérité. Le serviteur de Dieu les repoussa constamment avec une juste indignation. Jeté en prison avec un de ses Religieux, nommé Jean Chauveau, âgé de soixante-dix ans, le généreux confesseur vit périr son compagnon, épuisé par la faim, consumé de vermine, sans avoir été un seul moment ébranlé. C'est alors que trois des plus habiles ministres huguenots vinrent lui offrir de très grandes récompenses, s'il consentait à se rendre à leurs perfides insinuations. Le saint martyr rejeta avec mépris de pareilles propositions; il s'éleva même, avec une éloquence toute divine, contre la bassesse de ces moyens, par lesquels on prétendait enchaîner la liberté de la parole de Dieu; puis, s'adressant à la conscience des trois ministres, il essaya d'éveiller leurs remords en leur montrant le feu éternel comme terme de leurs prospérités passagères. D'autant plus exaspérés de ces remontrances qu'elles étaient plus vraies, les trois envoyés du comité protestant sortirent de la prison avec la résolution de faire expier chèrement au serviteur de Dieu son généreux courage. La fureur de leurs coreligionnaires ne fut pas difficile à exciter. D'une voix unanime, le saint confesseur fut condamné à périr

d'une mort ignominieuse. Après l'avoir dépouillé jusqu'à la ceinture, on le fit monter sur une charrette, et l'on plaça à ses côtés deux bourreaux chargés de le tourmenter sans cesse. « Ces furies d'enfer, disent les relations contemporaines, lui brûlaient les chairs des flancs et de la poitrine avec des tenailles ardentes, tandis qu'un huissier, marchant devant la charrette, criait aux passants : *« Voilà le grand prédicateur des faussetés du papisme ; voilà celui qui a séduit tant d'âmes, et qui apprenait à paillarder avec la messe. »* »

Ces supplices épouvantables n'altèrent pas même la tranquillité d'âme du martyr de Jésus-Christ. Lorsqu'il eut ainsi parcouru tous les quartiers de la ville, trompé peut-être sur le sort qui l'attendait, il réitéra à ses gardiens la demande qu'il avait faite plusieurs fois pendant sa captivité, qu'on lui permît, au moins une fois avant de mourir, d'offrir le saint sacrifice de la Messe. A cette proposition les hérétiques répondirent par un long éclat de rire : « Tu veux dire la messe ; eh bien ! tu vas la dire. » En même temps, ils l'affublent de vieux haillons en guise de chasuble, lui mettent, au lieu d'étole et de manipule, des brides de cheval au cou et au bras, et le placent, en cet équipage, sur le pont du faubourg Saint-Cybard, hors des murs de la cité. Ils y dressent un échafaud en forme d'autel, puis ordonnent au saint confesseur d'y monter et d'y célébrer les mystères du papisme. Le vénérable martyr gravit, en effet, les degrés de cet autel qui allait être celui de son sacrifice ; et, élevant la voix, il adresse à l'immense multitude réunie pour contempler ce spectacle, un discours si pathétique, qu'un long frémissement d'approbation se fait entendre dans tous les rangs de son auditoire. Mais les bourreaux, craignant à leur tour quelque mouvement populaire, se ruent sur leur victime, lui assènent de violents coups de poing sur la bouche, et le précipitent par-dessus le parapet du pont dans les eaux de la Charente. Le lit de la rivière étant à peu près desséché par les grandes chaleurs de l'été, le martyr tomba sur un rocher, qui lui fracassa tous les membres ; mais, comme il respirait encore, ces barbares l'achevèrent à coups de mousquets. C'était le 6 du mois d'août 1568.

Le P. Nicolas, Dominicain, composa une relation de ce martyre, et l'envoya au Pape saint Pie V, qui avait témoigné le désir d'en connaître les moindres circonstances. Le Pontife en fut profondément ému, et loua hautement la constance du généreux confesseur du Christ. Il en fut fait également une mention spéciale dans le Chapitre général de l'Ordre des Frères Prêcheurs tenu à Rome l'année sui-

vante. Quoique l'Eglise Romaine n'ait rien prononcé officiellement sur la réalité du martyre du V. P. René Poyvet, la vénération que le Souverain Pontife, l'Ordre des Frères Prêcheurs et tous les écrivains ecclésiastiques ont eue pour sa mémoire, nous autorisent suffisamment à lui témoigner le même respect et les mêmes hommages. Puisse-t-il, du haut du ciel, protéger le peuple fidèle, et nous inspirer cet amour et cette foi vive envers la divine Eucharistie, qui lui ont mérité la palme glorieuse du martyre !



Le V. Père FRANÇOIS MARTINEZ
Missionnaire en la Province du Saint-Rosaire,
aux Philippines .

(1609)

LE Père François Martinez était natif de Zacatecas, au Nouveau-Monde, et profès du couvent de Saint-Dominique de Mexico ; il se distinguait dans sa Province par son admirable doctrine ; mais son zèle pour le salut des âmes et pour sa propre perfection lui fit demander d'aller dans la Province du Saint-Rosaire aux Philippines. Il savait que, dans ce couvent, les Religieux joignaient les exemples d'une vie austère et pénitente à la prédication des souffrances de Jésus-Christ d'où nous vient le salut. Il arriva à Manille l'an 1598, s'instruisit avec soin de la manière de vivre de la Province, la pratiqua avec beaucoup d'édification, et fut envoyé quelque temps après dans la Province de Pangasinan, où, en très peu de temps, il devint un excellent ministre de l'Evangile. Possédant en perfection la langue du pays et travaillant sans relâche à la conversion de ces peuples, il se faisait écouter comme un prédicateur accompli, comme un docteur plein d'érudition et de sagesse et un maître admirable en toute vertu.

Tout le jour, il était occupé à instruire les Indiens, à les catéchiser, à les confesser ; et la nuit, après Matines, au lieu de se reposer, il se mettait à composer des sermons, des traités de dévotion, des vies de Saints, pour mieux aider ses néophytes et les exciter puissamment à la pratique du bien.

La protection et la défense de ses chers Indiens lui tenaient tellement à cœur qu'il n'y avait travail auquel il ne s'exposât pour eux ; les dangers mêmes de la mer n'étaient pas capables d'abattre son courage, lorsqu'il s'agissait de leur rendre quelque bon office. S'étant rendu à Manille dans ce but charitable, il fut pris à son retour par des pirates japonais, qui lui firent mille indignités, et levèrent plusieurs fois leurs coutelas au-dessus de sa tête, essayant de l'effrayer afin de rendre sa rançon plus considérable. Le Seigneur le délivra des mains de ces misérables, et lui, retournant dans sa mission, reprit le travail avec un zèle plus ardent que jamais auprès de ses Indiens. Il composa en leur langue quelques sermons sur le *Pater Noster*. Mais arrivé à ces paroles : *Adveniat regnum tuum* : « Que votre règne arrive », il tomba malade. Et comme il ne diminuait rien de la rigueur ordinaire de sa vie, il en arriva à ne plus douter que ce Royaume qu'il voulait tant faire désirer aux autres, ne fût prêt à lui ouvrir ses portes. Il s'en réjouit sensiblement, répondant à ceux qui lui en portèrent la nouvelle, par ces paroles du Roi-Prophète : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* : « Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Il communia en viatique très dévotement, et pour recevoir l'Extrême-Onction, se fût revêtir de tous ses habits ; puis, s'étant mis sur son séant, répondit avec beaucoup de présence d'esprit et de piété aux touchantes prières de la cérémonie.

Un Religieux, le voyant si content, lui demanda : « Mais, mon Père, si Dieu vous donnait le choix de vivre ou de mourir, lequel des deux prendriez-vous ? — De mourir, dit le Père, et cela pour deux raisons : la première pour mieux me conformer à la volonté de Dieu, la seconde parce que, si j'échappais cette fois, je ne sais en quel état la mort pourrait me surprendre plus tard. Je mourrai demain, ajouta-t-il, et en considérant la gloire dont les Saints jouissent dans le ciel, je ne puis m'empêcher de désirer un bonheur que je vois si proche. Oh ! quelles sources de délices qui ne tarissent jamais ! Oh ! quelles douceurs ! Oh ! quelles beautés ! C'est là qu'il fait bon, et nullement ici. Qu'il vienne donc, ce Royaume de Dieu, et que j'entre en cette possession que personne ne saurait me ravir ! »

Au milieu de ces discours enflammés, il fut saisi d'une crise qui dura une heure environ ; puis, reprenant ses sens, il se mit à réciter quelques psaumes et à répéter ces paroles : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per crucem tuam redemisti mundum* : « Nous

vous adorons et nous vous bénissons, Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il vous a plu de racheter le monde par votre croix. » Il dit encore : *Miserere nostri, Jesu benigne, qui passus es clementer pro nobis* : « Ayez pitié de nous, très doux Jésus, qui avez souffert pour nous avec tant de bonté. » C'est dans ces saints entretiens, qui remplissaient son âme d'ardeur et de confiance, qu'il alla jouir de la béatitude éternelle, après laquelle il avait tant soupiré, l'an 1609.

Il fut profondément regretté, non seulement des Religieux, qui se virent, par sa mort, privés de ses beaux exemples et de ses très édifiantes conversations, mais encore des Indiens, qui le pleurèrent amèrement et firent des aumônes considérables pour le repos de son âme, lui faisant dire un nombre considérable de messes, charité d'autant plus remarquable, à cause de leur pauvreté, qu'ils n'avaient point l'habitude de rien faire de semblable pour leurs proches parents.

L'historien de la Province des Philippines, après avoir écrit cette vie, ajoute que le R^{mo} Père Augustin Galamini, alors Général de l'Ordre, entendant parler des merveilles qui s'opéraient parmi ces Religieux, fit un précepte formel aux Provinciaux de lui rendre compte tous les ans de ce qui se passait aux Philippines, au Japon et dans la Chine. Il joignit à ce précepte une lettre de sa main que nous traduisons ainsi de l'espagnol :

« Mon très Révérend Père Provincial,

« J'ai été grandement consolé des bonnes nouvelles que m'a données le P. Alphonse Navarrete des prédications continuelles que font les Religieux de notre Province et de leur parfaite observance des lois de l'Ordre ; mais ma joie serait plus complète, si on m'avait fait savoir en particulier ce que le Seigneur vous a accordé de grâces extraordinaires ; car Dieu en serait plus glorifié, le prochain édifié, et notre Ordre honoré. A ce sujet donc, et pour que votre Révérende Paternité ait le mérite de l'obéissance, j'ai trouvé bon de lui envoyer ce précepte avec ma lettre, plutôt pour servir d'avertissement aux Provinciaux qui viendront après elle, que pour quelque négligence de sa part. J'ai également donné ordre qu'on envoyât à votre Province de bons Religieux, zélés pour prêcher et aider vos Révérences dans la conversion des infidèles. Plût à Dieu que j'eusse pu aller avec eux, n'ignorant pas combien sera grande la récompense accordée à

leurs mérites ! Je me recommande à vos prières et me dis, de votre très Révérende Paternité, le serviteur en Notre-Seigneur.

Frère AUGUSTIN GALAMINI,
Maître général des Frères Prêcheurs.

Palerme, 18 juin 1609.

La manière respectueuse avec laquelle ce grand et saint Général écrit cette lettre fait assez voir l'estime qu'il faisait de sa vocation, et des Religieux qui, à l'exemple de ceux des Philippines, travaillent dignement pour en remplir les devoirs. Les Provinciaux obéirent fidèlement à ses ordres, et le Révérendissime Père put édifier de leurs renseignements les membres du Chapitre général tenu à Paris, l'an 1611. Aussi est-il vrai que, dans toute l'histoire de l'Ordre, on ne trouve point de conversions si éclatantes que celles que ces saints Religieux ont obtenues, ni de martyres plus glorieux que ceux qu'ils ont subis, ainsi que nous l'avons vu plusieurs fois et que nous le verrons encore dans la suite de cet ouvrage.

~~~~~

*La Vénérable Servante de Dieu*  
*HIPPOLYTE DE ROCABERTI, dite de JÉSUS*  
*Professe du Monastère des Anges, à Barcelone.*

(1624)

LA maison de Rocaberti se recommande, tant par sa noblesse que par sa sainteté, et l'on pourrait composer des volumes de l'histoire des grands personnages qui en sont sortis. Ceux qui l'ont plus particulièrement honorée au xvi<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du xvii<sup>e</sup> sont : le Père Joseph de Rocaberti, l'un des premiers Capucins d'Espagne, mort en odeur de sainteté et illustré par des miracles ; la Mère Etienne de Rocaberti, fondatrice du monastère des Carmélites de Barcelone, qui y mourut saintement, l'an 1608 ; la Mère Jérôme de Rocaberti, réformatrice de notre

monastère des Anges à Barcelone; enfin, la V. Mère Hippolyte, nièce de la précédente, formée par elle et imitatrice de ses vertus, qu'elle porta à un degré plus élevé encore.

Son père se nommait Don François Dalmau, vicomte de Rocaberti, premier comte de Modica, d'Ossune et de Peralada, et marquis d'Anglesola. On ne nous a pas laissé le nom de la mère, qui sans doute était d'une lignée non moins distinguée : il est dit seulement que l'un et l'autre mirent un soin tout particulier à bien élever leur fille. Celle-ci, par son intelligence et ses heureuses dispositions, correspondit fidèlement aux intentions de ses parents, et devint en très peu de temps fort bien instruite des vérités chrétiennes. Elle en rendait compte sur-le-champ avec tant d'exactitude et de clarté, que tout le monde en était ravi. La lumière de la grâce croissant en elle avec celle de la raison, elle fit vœu de virginité perpétuelle, sous la protection de la Très Sainte Vierge, et eut, dès son enfance, un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ : de très bon cœur elle eût donné pour sa gloire son sang et sa vie. Elle conçut aussi un ardent amour pour l'Ecriture Sainte; et, quand elle sut que l'éminent Docteur de l'Eglise saint Jérôme s'était particulièrement appliqué à la traduire, à l'expliquer et à la faire apprendre aux jeunes filles qu'il dirigeait, elle lui porta une dévotion singulière et persévérante. Dans la maison de ses parents, elle ne respirait que retraite, solitude, prière, affligeant son corps par des jeûnes et autres pénitences, avec la même sévérité que les Religieuses les plus austères.

Elle avait douze ans, quand son père, la voyant si fervente et si pure, résolut de la mettre sous la conduite de la vénérable Mère Jérôme de Rocaberti, sa sœur, Prieure alors du monastère de Notre-Dame des Anges, à Barcelone. La jeune enfant attribua à ses parents, et nullement à sa dévotion personnelle, l'heureux sort qui lui était échu d'être entrée dans ce saint monastère : « Car, dit-elle dans sa Vie, écrite par ordre de son confesseur, j'étais pleine de vanité et de péchés, et j'y persévérerai par ma faute, les quatre années de mon noviciat. » Sans doute, il faut ici faire la part de l'humilité; néanmoins, nous devons croire au témoignage de notre Vénérable, et admettre qu'elle négligea de cultiver avec soin les vertus déposées par Dieu dans son âme. Cet état de tiédeur dura presque jusqu'à sa profession. Je dis *presque jusqu'à sa profession*, parce qu'elle-même nous assure qu'avant ce terme, elle éprouvait un si vif désir de la solitude que, confiant ses ardeurs à une autre novice très fervente,

elle avait résolu de se retirer avec cette compagne dans un désert, s'il plaisait à Dieu de favoriser leur dessein.

Hippolyte de Jésus versa des larmes intarissables sur les égarements de ces quatre années de sa jeunesse, disant qu'elle avait *perdu la grâce du baptême*, expression peu compatible avec ce désir brûlant de mourir pour Jésus-Christ, cet amour de la solitude, cette avidité constante pour la lecture des Saintes Lettres, que nous venons de voir. Elle ajoute d'ailleurs *qu'elle a commis ces fautes, lorsqu'elle ne connaissait pas encore Dieu*.

Rien ne nous empêche de dire que plus tard son grand amour pour Dieu et son horreur des moindres imperfections la faisaient parler ainsi, s'estimer digne de l'enfer, et ouvrir le récit de sa vie par cette parole de Jérémie : *Deduc quasi torrentem lacrymas per diem et noctem ; non des requiem tibi neque taceat pupilla oculi tui* : « Fais couler nuit et jour un torrent de larmes, sans te donner de repos, et que tes yeux ne cessent de pleurer. » (Thren. II, 18.) « Car, dit-elle dans cette même relation de sa vie, bien que j'aie fait plusieurs confessions générales et gagné plusieurs jubilés pour retrouver la paix, jamais cependant je n'ai pu perdre le sentiment de douleur que me causait le regret d'avoir offensé un Dieu si plein d'amour. » Elle fit profession à 16 ans, et changea son nom d'Isabelle en celui de Sœur Hippolyte de Jésus.

Trois mois après, la Mère Prieure la mit, avec quatre autres novices, sous la conduite d'un Religieux très docte et très versé dans la spiritualité ; son nom est ignoré. Il lui apprit à faire oraison, et bientôt notre nouvelle professe commença à connaître Dieu autrement qu'elle ne l'avait fait jusque-là. Ces exercices durèrent deux mois, pendant lesquels les cinq Religieuses ne s'entretenaient avec personne, n'allant même pas au réfectoire avec les autres, mais seulement au chœur, pour la conférence que le Père leur faisait. Elles lui communiquaient leur intérieur, et après avoir lu en commun des points de méditation, elles se retiraient en silence dans leurs chambres.

Les exercices spirituels terminés, Sœur Hippolyte de Jésus reprit le train général de la Communauté, mais avec un si grand changement, qu'elle renonça entièrement à la conversation des créatures, même des amies qu'elle avait en grand nombre dans le monastère, ne cherchant que Dieu et la solitude, pour être tout à lui, et allant toujours dans le recueillement, sans se distraire d'aucune façon, du chœur au réfectoire et à sa cellule. Elle choisit dès lors pour patron spécial le

glorieux saint Antoine, s'étudiant à imiter soigneusement sa vie : et, comme il y avait dans cette maison plusieurs grandes servantes de Dieu, elle observait celles qui excellaient en quelque vertu pour se l'approprier. Elle pria même l'une d'elles qui lui semblait être la plus parfaite, de vouloir lui servir de maîtresse, d'entendre habituellement sa coulpe et de lui donner ensuite la discipline. Par ces humbles pratiques elle se confirma de telle sorte dans sa résolution d'éviter les plus légères fautes, que jamais elle ne s'en relâcha.

La première grâce que Dieu lui fit, comme fondement de toutes les autres, fut une claire connaissance de ses infidélités, suivie d'une si profonde tristesse d'avoir déplu à la divine Bonté, qu'elle demeura cinq ans sans parler avec qui que ce fût, si ce n'est avec le confesseur de la maison, et la Religieuse qu'elle s'était choisie pour mère.

Elle ne fit, pendant tout ce temps, que pleurer ses péchés et les expier par divers genres de pénitences. Sur la chair elle portait un très rude cilice ; se flagellait avec une chaîne de fer, la durée des Sept Psaumes de la Pénitence et des Litanies des Saints, ou des Psaumes Graduels en l'honneur de la Sainte Vierge ; dormait trois heures et demie, sur une planche fort étroite, avec un morceau de bois pour chevet. L'hiver, elle n'ajoutait à son habillement qu'une chétive mante, incapable de la garantir du froid, et elle avait pour cellule une petite chambre obscure, semblable à une caverne, située proche du maître-autel. Ses jeûnes allaient de pair avec ses veilles et ses macérations corporelles ; pour mieux dire, elle mangeait juste assez pour ne pas mourir de faim.

II. — Une vie si austère occasionna, au bout de cinq ou six ans, à la Mère Hippolyte une fièvre quarte qui dura opiniâtrément toute une année, et se changea alors en une petite fièvre, dont elle souffrit avec plus ou moins de fréquence pendant quarante ans. On obligea la Sœur à suspendre toutes ses pénitences. Ce commandement l'affligea sensiblement, surtout la privation des jeûnes. Elle en témoigna sa peine à son confesseur, le V. Père Raymond Samson, excellent Religieux de notre couvent de Barcelone, et le pria très humblement de demander à Notre-Seigneur qu'elle pût au moins observer les jeûnes de l'Eglise. Elle lui rappela l'exemple de saint Grégoire le Grand qui, longtemps empêché de jeûner, même le Vendredi Saint, à cause de sa faiblesse d'estomac, obtint enfin de le faire par les mérites d'un grand serviteur de Dieu de son couvent, et elle



supplia le Père de la bénir spécialement à cette intention, chaque jour, quand il donnerait la bénédiction au peuple, en terminant la sainte Messe.

De son côté, le divin Maître daigna la consoler par une apparition, et lui dit que *désormais il serait lui-même sa croix*. Elle appliqua d'abord cette parole à cet état fiévreux qu'elle devait endurer si longtemps. Comme néanmoins Sœur Hippolyte ne laissait pas de suivre habituellement les exercices de communauté, la Mère Prieure, voyant en elle beaucoup de vertus, la fit élire, malgré sa jeunesse, Maîtresse des novices. L'humble Sœur fit tout ce qu'elle put pour s'en excuser, ne pouvant, disait-elle, garder la Règle qu'elle enseignait aux autres; mais la Mère Prieure persista dans sa résolution et l'obligea à accepter cette charge. Elle l'exerça, à diverses reprises, pendant trente-cinq ans, élevant ses novices dans une grande piété, les reprenant de leurs fautes avec discrétion, sans pourtant leur épargner les châtiments sévères, lorsqu'elle le jugeait utile, pour les animer à la ferveur et leur inspirer l'horreur des moindres infractions à la Règle. Elle avait grand soin de les recommander à notre Père saint Dominique, le priant instamment de leur donner son esprit.

Elle fut élue Sous-Prieure au moins trois fois; le premier triennat écoulé, elle espérait retrouver le calme de la vie commune, mais toute la communauté la redemanda, et il lui fallut céder, quelque douleur qu'elle en ressentît. Sœur Hippolyte était en charge, lorsque la Prieure vint à mourir. Aussitôt toutes les voix se portèrent sur elle; mais elle supplia tellement qu'elle réussit à empêcher son élection, et écrivit ensuite au Père Samson une lettre pleine d'allégresse, pour l'engager à remercier Dieu de sa délivrance.

Outre la conviction profonde de son indignité, une vision terrible la confirma dans l'appréhension du commandement. Il lui sembla qu'une Supérieure de communauté comparaisait devant le tribunal de Dieu, et ne savait que répondre aux nombreuses questions qui lui étaient posées. La vénérable Mère comprit à ce moment mieux que jamais cette sentence de l'Écriture : *Judicium durissimum his qui praesunt fiet*; « Un jugement très sévère attend ceux qui commandent. »

Son désir de solitude la porta à solliciter de l'Evêque de Barcelone l'autorisation de vivre en recluse dans la petite caverne dont il a été parlé. Le Prélat fut très édifié de cette demande; mais, ayant pris l'avis de Religieux prudents, il rejeta le projet, et choisit, au contraire,

la Mère Hippolyte pour aller, avec trois de ses Sœurs, réformer un monastère de l'Ordre de Saint-Augustin ; il institua l'une Prieure, une autre Sous-Prieure et la Mère Hippolyte, Maîtresse des Novices.

Elle demeura cinq ans dans cette maison, supportant avec grande générosité des fatigues et des traverses de plus d'un genre, mais aussi élevant dans l'esprit religieux de saintes novices, qui regrettèrent vivement son départ. Sœur Hippolyte de Jésus raconte que « ce désir de vivre enfermée dans une étroite cellule ayant duré toute sa vie, elle ne cessa de prier les évêques de le lui accorder. Elle alla même jusqu'à écrire à Rome, à un archevêque, qui, prenant cette affaire à cœur, en parla à un cardinal son ami, lequel lui fit espérer de la faire réussir ; mais l'un et l'autre étant morts bientôt après, la Mère Hippolyte et deux autres Religieuses qui avaient le même dessein, reconnurent par cette disposition de la Providence que ce n'était pas la volonté de Dieu. Néanmoins, comme personne au monde ne peut arracher du cœur l'amour de la solitude, la V. Mère chercha à la garder le plus étroitement qu'il lui serait possible dans le monastère, se prescrivant de n'aller qu'au chœur ou à sa cellule sans jamais mettre les pieds au parloir, hors les cas indispensables, la solitude lui paraissant un paradis. Elle ajoute que, pour se consoler, elle avait dans sa cellule les images de saint Paul, premier ermite, et de saint Onufre, qu'elle aimait et honorait comme les compagnons de ses désirs. »

Notre-Seigneur prenait soin de la confirmer dans ces dispositions par des paroles pleines d'amour, et même par des miracles. Un jour que la Sœur lui témoignait sa tristesse de ne pouvoir suivre tous les exercices de communauté, elle entendit clairement au fond du cœur ces paroles qu'Elcana adressait à son épouse, Anne, la mère de Samuel : « Pourquoi pleures-tu ? Pourquoi affliges-tu ton âme ? Est-ce que je ne vaux pas mieux pour toi que dix enfants ? » Le divin Maître lui faisait entendre par ce langage que les pratiques de pénitence sont, jusqu'à un certain point, les enfants de la volonté propre ; et quand, pour des raisons voulues par la divine Providence, on ne peut les lui offrir, on doit se contenter de lui plaire de la manière qu'il détermine. Mais, comme l'Ecriture observe que Anne, consolée par les paroles de son époux, put prendre de la nourriture à Silo, devant l'Arche du Seigneur, la Mère Hippolyte, une veille de Pâques qu'elle n'avait pu obtenir de jeûner, vit, par un miracle de son Epoux céleste, se changer en poisson la viande qu'on lui avait servie.

De telles attentions du divin Maître n'étaient pas sans la couvrir de confusion. Du moins, elle se crut par là suffisamment autorisée à prier la cuisinière de lui procurer le moyen de garder quelques jeûnes d'Eglise. La Sœur le lui promit, et elle jeûna par cette adresse les veilles de saint Jean-Baptiste et des apôtres Pierre et Paul.

Mais plusieurs Religieuses, s'en étant aperçues, en avertirent la Mère Prieure, et celle-ci le confesseur, lequel ayant demandé à Sœur Hippolyte en vertu de quoi elle jeûnait ainsi contre l'ordre des médecins, la vénérable Mère répondit que c'était à cause du commandement de l'Eglise : « Ce commandement, reprit le confesseur, n'est autre à votre égard que celui de l'obéissance, qui vous le défend ; et, si vous voulez avoir droit à l'absolution, il faut que vous me promettiez de changer de conduite. » La bonne Mère, effrayée de cette menace, promit de faire ce qu'il lui ordonnait, et elle n'y manqua plus de sa vie : mais, comme elle restait toujours attachée de cœur à l'observance, lorsque la fièvre lui donnait un peu de relâche, elle ne mangeait que des légumes et des œufs.

Toute malade qu'elle était, elle ne laissait pas de servir, même en des choses pénibles, les autres Sœurs de l'infirmerie, leur portant de l'eau, balayant leurs chambres, les récréant par quelque chant dévot, qu'elle accompagnait sur une épinette. Comme Dieu lui avait accordé d'entendre le latin, sans pourtant l'avoir étudié, elle leur expliquait avec beaucoup de grâce les passages les plus remarquables de l'Office, et venait leur répéter les sermons qu'elle avait entendus à l'Eglise.

Un jour que, sans consulter ses forces, elle portait le dîner à une Sœur alitée, la Mère infirmière, ayant compassion d'elle, lui dit : « Ma Mère, vous êtes plus malade que celle que vous servez ; vous feriez mieux d'aller vous reposer que de vous donner tant de peine. » Mais, sa charité prenant pour règle celle de son bon Maître, qui s'est anéanti jusqu'à revêtir la forme du serviteur pour sauver ses créatures, elle s'oubliait sans cesse elle-même afin d'être utile à ses Sœurs.

Durant les années de sa longue maladie, son exercice favori était la prière et l'assistance au chœur. Elle n'abandonna jamais la chambrette obscure et étroite qu'elle s'était choisie, par désir de recueilement, et pour entendre plus facilement toutes les messes qui se disaient chaque jour dans l'église du monastère, et qui allaient jusqu'à quinze, à cause d'un autel privilégié. Elle assistait également

aux deux grand'messes chantées au chœur, l'une par les novices, l'autre par les professes de la communauté.

Elle avait l'attrait de se lever une demi-heure avant Matines pour s'y préparer par des prières spéciales, et afin de faire pénétrer ses novices dans ses propres dispositions, elle les réveillait quelques minutes avant l'Office. Plus d'une fois, au retour de Matines, se remettant en oraison dans sa petite chambre, qui ouvrait dans la direction du maître-autel, elle s'aperçut que la lampe était éteinte ; ne sachant comment faire pour la rallumer, elle se mit en prières, et voici qu'aussitôt une lumière éclatante remplit le sanctuaire, ce qu'elle attribuait à l'assistance des Anges qui entouraient le saint Tabernacle.

III. — Sœur Hippolyte ne conversait qu'avec les personnes sincèrement désireuses de s'édifier, et elle avait une grâce particulière pour toucher les cœurs. Il est rapporté dans le procès instruit en vue de sa canonisation qu'elle retira du vice plusieurs pécheurs qu'on lui adressa : elle les changeait totalement, soit par les sentences de l'Ecriture qu'elle leur citait, soit par ses discours sur l'éternité bienheureuse ou malheureuse, soit enfin par des exemples qu'elle avait tirés tout exprès de la vie des Saints. Elle demeurait au parloir un quart d'heure au plus, alléguant qu'il valait encore mieux parler à Dieu que de Dieu. Sa manière d'agir, à 22 ans, par rapport à un Religieux de Saint-François, montre bien les dispositions intimes de son âme. Ce Père, qui jouissait d'une telle réputation de sainteté qu'on lui baisait les mains par dévotion, lorsqu'il traversait la ville, demanda un entretien avec la Mère Hippolyte, renommée déjà elle-même dans Barcelone pour sa vertu. Elle refusa humblement, disant qu'elle n'avait aucun doute sur la sainteté de ce serviteur de Dieu, mais qu'elle se trouvait trop jeune pour recevoir ses visites ; lui, pouvait posséder la perfection de saint Jérôme et de saint François, qui conversaient l'un avec sainte Paule, l'autre avec sainte Claire ; mais elle, n'avait rien de comparable aux mérites de ces deux Saintes.

Cette admirable pudeur se faisait remarquer même à l'égard de ses Sœurs du Monastère des Anges. Passant près d'elles, la Mère Hippolyte baissait son voile, comme si elle eût eu honte d'être vue. C'était aussi un effet de son humilité. Parfois les Religieuses la priaient de leur dire quelques mots sur l'Evangile ou la fête du



jour. Elle s'en excusait, se jugeant indigne de faire la leçon à personne, croyant mériter, au contraire, que tout le monde la reprît.

Ce sentiment sincère d'humilité lui dicta la lettre suivante à son confesseur, le V. Père Samson.

« La divine Majesté sait la confusion que j'éprouve de me voir Religieuse d'un Ordre si illustre et si saint. Je vous écris cela, les larmes aux yeux, tenant pour certain que la famille sacrée de notre Père saint Dominique n'a point d'autre tache ou déshonneur que de posséder dans son sein une aussi grande et misérable pécheresse que moi. C'est pourquoi il me semble, en toute vérité, que je suis un Saül parmi les prophètes, un Judas parmi les Apôtres, un charbon obscur au milieu de brasiers ardents, une racine infecte parmi les lis et les roses. En ce moment même que je trace ces lignes, je sens, par l'effet de la honte et de la douleur, la fièvre, qui ne me quitte jamais, redoubler d'intensité, d'autant que *« mon péché est « toujours devant mes yeux ! »*

Ce bas sentiment que la vénérable Mère avait d'elle-même la portait à s'estimer très indigne des faveurs du ciel. C'est, sans doute, ce qui lui faisait dire, dans un endroit de sa Vie, qu'elle plaçait la componction du cœur et l'amertume des larmes au-dessus de toutes les consolations sensibles de la grâce, parce que les premières lui convenaient pleinement et que sans une présomption horrible elle ne pouvait aspirer aux secondes.

Dieu, maître souverain de ses dons, ne laisse pas de les accorder plus abondamment aux âmes qui s'en reconnaissent indignes. C'est ainsi qu'il combla la vénérable Mère de faveurs si multipliées que le simple récit qu'elle en fait dans sa Vie, pour l'espace de cinq années seulement, comprend la valeur de deux volumes in-folio. Ensuite, elle cessa de les écrire pour des causes que nous ignorons.

Malgré l'élévation de son esprit, capable de discerner parfaitement les opérations divines des illusions diaboliques, la crainte d'être le jouet de l'erreur la faisait recourir sans cesse aux lumières des théologiens instruits, notamment à celles de son confesseur. Ce dernier n'hésitait pas à lui mettre entre les mains les principaux ouvrages mystiques des Pères de l'Eglise, ainsi que les décrets et décisions des conciles. La pieuse Sœur retirait de cette lecture un profit merveilleux.

Les communications célestes commencèrent par des apparitions fréquentes de Jésus Enfant, telles que nous en offre la vie de sainte Rose de Lima, et qui la remplissaient de cet esprit de candeur

et de simplicité recommandé par le Sauveur dans l'Évangile. Elle le vit plusieurs fois comme il était dans la crèche de Bethléem, ou bien encore reposant au milieu de son cœur. Elle recevait ordinairement ces faveurs pendant l'Office divin, qui l'absorbait tout entière et ne lui paraissait jamais trop long. Elle aimait particulièrement à voir revenir les fêtes des Quatre-Temps, les veilles de Pâques et de la Pentecôte, à cause des belles prophéties qu'on y lit à la Messe, et qu'elle goûtait excellemment. Elle savait par cœur les *collectes* du Temps ou des Fêtes, et y trouvant résumé ce qu'il y a de plus touchant dans l'Office, elle s'en servait comme d'oraisons jaculatoires pour s'embraser du feu de l'amour.

Un différend de juridiction ayant éclaté entre la puissance séculière et l'autorité ecclésiastique, à Barcelone, l'interdit fut jeté sur la ville, avec menace, sous peu de jours, de cessation entière des saints Offices. La Mère Hippolyte en fut extrêmement affligée, et, assistant à la sainte Messe avec toute la dévotion possible, elle supplia Notre-Seigneur de détourner le fléau de sa colère, lui répétant ces paroles du Cantique des Anges : *Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis* : « Vous, Seigneur, qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. » Il lui sembla que tous les habitants de Barcelone se joignaient à elle pour faire la même prière. La consolation qu'elle attendait ne fut pas différée longtemps ; car pendant la même messe, comme le prêtre chantait le *Pater*, et qu'il y demandait que le nom du Père céleste fût sanctifié et sa volonté accomplie sur la terre comme aux cieux, elle entendit sonner les cloches de la ville annonçant que l'interdit était levé ; son âme fut remplie de joie, et son amertume se changea en un cantique de louanges et d'actions de grâces.

Tel Jésus-Christ lui apparaissait dans l'oraison, tel elle le voyait à la sainte Messe, et bien qu'il lui fût part le plus souvent du mystère amoureux de sa divine Enfance, et que dans la contemplation des merveilles qu'elle y découvrait, elle eût passé aisément des semaines entières sans boire ni manger, elle ne laissait pas de le voir dans les mystères de ses souffrances, et dans sa gloire à la droite du Père ; cette vue lui causait des transports qui la mettaient hors d'elle-même.

Les paroles : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam* ; — « Nous vous rendons grâces pour la grandeur de votre gloire », la touchaient plus sensiblement que les autres, par la considération que Dieu, tout grand qu'il est, veut bien trouver sa gloire à attirer par sa grâce les créatures humaines. Pour le même motif, elle affectionnait

singulièrement l'oraison de la sainte liturgie, dans laquelle l'Eglise relève la toute-puissance de Dieu par sa miséricorde envers les pécheurs : *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas...* (1)

Il était indifférent à la Sœur Hippolyte que tel ou tel prêtre offrît le saint sacrifice de la Messe, pourvu qu'il prononçât distinctement toutes les paroles et qu'elle pût les entendre. Il lui semblait voir Jésus-Christ en personne agissant à l'autel. Outre les visions qu'elle avait alors des mystères de notre sainte foi, Dieu lui révélait certains événements particuliers pour la consoler, et consoler, par elle, tout le monastère. Un jour, pendant la Messe, elle entendit une voix intérieure lui dire : « Tu possèdes maintenant dans le ciel un ami que tu n'y avais pas. » Hippolyte de Jésus ne saisit pas d'abord le sens de cette parole ; mais, au sortir du chœur, apprenant la mort de son confesseur, emporté par la peste qui exerçait dans la ville de cruels ravages, elle comprit qu'il était cet ami qu'elle possédait au ciel.

Elle eut également révélation de la béatitude céleste d'un autre prêtre de Barcelone, très dévot au saint Enfant Jésus. Ce prêtre goûtait un charme extrême à s'entretenir avec la vénérable Mère des mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur. Un jour que leurs âmes à l'un et à l'autre s'étaient échauffées à parler de l'amour de Jésus, la Mère Hippolyte dit à son interlocuteur : « Je vous avoue, Monsieur, que je porte constamment dans mon cœur ce saint Enfant, et au moment où je vous parle, j'adore ses divins pieds, comme si je les voyais dans la crèche ! » Et du mystère de Noël, ils passèrent aux souffrances et à la mort du Fils de Dieu, et leurs yeux se remplissaient de larmes : « O mon cher Monsieur, dit la sainte Religieuse, pourquoi Dieu a-t-il voulu se revêtir de notre mortalité ? pourquoi prendre notre nature, sinon parce qu'il est bon et que sa miséricorde ne connaît point de bornes ? — Oui, disons avec le Psalmiste : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in saeculum misericordia ejus.*

Le vertueux prêtre, placé peu de temps après à la tête d'une paroisse, en dehors de Barcelone, échangeait avec la Mère Hippolyte de pieuses lettres, dans lesquelles entraient d'ordinaire leur refrain

(1) Collecte du X<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

favori : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in saeculum misericordia ejus.*

Ce commerce spirituel dura un an à peine, Dieu ayant retiré de ce monde le saint curé. Sœur Hippolyte en fut informée aussitôt. Pendant qu'elle entendait la Messe, l'esprit ravi dans le Seigneur, la Sainte Vierge lui apparut et lui montra l'âme du défunt en possession de la gloire éternelle.

La Catalogne se trouvait alors en proie au trouble intérieur, et la ville de Barcelone tellement investie de voleurs et d'assassins qu'on ne pouvait sans danger en franchir l'enceinte. La Mère Hippolyte, que Notre-Seigneur avait, dans une apparition, établie protectrice de la cité, ne cessait de prier pour la répression des désordres, et, comme on lui avait défendu de s'affliger par les pénitences, son grand recours était le saint sacrifice de la Messe. Elle fut exaucée l'an 1616. Sa Majesté catholique envoya comme vice-roi dans la principauté de Catalogne Don Fernandez, duc d'Albuquerque, qui sut en peu de temps, par sa prudence et sa valeur, ramener la paix, et châtier les brigands suivant leurs mérites.

On avait appris à la V. Mère que certain personnage de la ville venait de faire une chute qui lui ôtait toute connaissance et le mettait dans l'impossibilité de se confesser. Emue de compassion, elle le recommanda instamment pendant la Messe, s'inspirant des paroles de Jacob, et disant avec une confiance comparable à la sienne : « Seigneur, je ne cesserai de vous prier que vous n'ayez béni cet infortuné et moi-même. » — *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi.* Dieu ne put résister à une supplication si ardente.

Elle avait aussi l'habitude de faire célébrer quantité de messes pour les âmes du purgatoire, et si parfois elle l'oubliait, les Anges l'avertissaient de s'acquitter de ce devoir de charité. Elle eut la consolation d'en voir sortir plusieurs de leurs tourments, et d'apprendre par révélation qu'elle en rachèterait encore un grand nombre à sa mort. Elle offrait avec efficacité les mérites de Jésus-Christ en faveur des âmes souffrantes, et une fois qu'elle demandait au Père céleste d'en délivrer autant que son Fils bien-aimé avait eu d'épines dans sa douloureuse couronne, que plusieurs contemplatifs font monter à soixante-douze, elle vit son désir exaucé.

Il semble inutile de nous étendre sur sa dévotion pour la



divine Eucharistie ; ce que l'on vient de dire du grand nombre de messes qu'elle entendait chaque jour, de celles qu'elle faisait offrir à des intentions diverses, montre assez que son cœur était enfermé dans le Sacré Tabernacle avec son Bien-Aimé. Tous les jours, elle le recevait dans la sainte communion, et se disposait à cette grâce avec un tel désir d'être transformée en lui, que le prêtre voyait son visage tout resplendissant de lumière. Elle se retirait ensuite dans son petit réduit, afin de jouir plus à loisir des communications divines. Quand le Saint-Sacrement était exposé, elle ne pouvait quitter sa présence, et elle oubliait toute chose terrestre, uniquement appliquée à aimer et adorer.

IV. — On a vu quelques-unes des grâces extraordinaires que la V. Mère reçut de Notre-Seigneur, lui apparaissant dans les divers états de son enfance. Le divin Maître ne voulut pas moins se montrer pour elle un « Epoux de sang », en la rendant participante des tourments de sa Passion, entr'autres de son couronnement d'épines. Il se présenta, une fois, sous la forme d'un enfant, la tête ceinte de cet affreux diadème, et lui fit connaître que conformément à ces paroles du Roi-prophète : *Saepe expugnaverunt me a juventute mea* ; — « On m'a souvent attaqué dès mon jeune âge », il avait eu présent à la pensée, dès l'instant de sa Conception divine, ce qu'il aurait à souffrir pour le salut du monde.

Il lui mit ce diadème sur le cœur, puis sur la tête, avec des douleurs extrêmes, lui disant que c'était un avertissement des souffrances qui l'attendaient bientôt pour son amour.

Un Jeudi Saint, le même Sauveur lui imprima une douleur de tête si violente que son œil gauche en fut comme paralysé. Ne pouvant l'ouvrir, elle y appliqua de l'eau bénite, pour laquelle sa dévotion était très grande, et elle se sentit guérie sur-le-champ.

Tous les vendredis, elle lisait la Passion et recevait alors des lumières extraordinaires ; lorsqu'elle arrivait aux allées et venues qu'on imposa au Sauveur dans Jérusalem, il lui semblait qu'on le lui arrachait du cœur, où il lui avait dit qu'il établissait son séjour. Notre-Seigneur fit jaillir sur elle de la plaie de son côté plusieurs gouttes de sang, qui l'embrasèrent d'amour au point de tomber évanouie. Cette grâce lui fut communiquée en une fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, pendant qu'on chantait

ces paroles de l'Épître : *Secundum praescientiam Dei Patris, in sanctificationem spiritus, in obedientiam et aspersionem sanguinis Jesu Christi, gratia vobis et pax multiplicetur*; — « Que la grâce et la paix fructifient en vous, selon la prescience de Dieu le Père, pour la sanctification de votre esprit, par l'obéissance et l'effusion du sang de Jésus-Christ. »

Méditant, un jour, sur le coup de lance donné au Sauveur en croix, elle conçut tant de douleur qu'elle en faillit mourir ; mais, en même temps, elle fut admirablement consolée, à la pensée que du sang et de l'eau qui coulaient du sacré côté avaient été formés les Sacrements, pour régénérer nos âmes et les conduire au ciel.

Considérant, une autre fois, l'amour immense avec lequel Jésus-Christ est mort pour nous, et l'excès des tourments qu'il a endurés, elle tomba par terre sous l'effort de deux sentiments contraires : la joie pour un si grand amour de la part du Sauveur, la peine pour tant de souffrances et d'ignominies.

Un dimanche de la Passion, tandis qu'elle chantait Vêpres avec ses Sœurs, elle demanda instamment à Notre-Seigneur de le voir sous l'aspect véritable de son crucifiement. Aussitôt il lui apparut tel qu'il était sur la croix. Elle l'adora très humblement, et, jetant les yeux sur ses plaies sanglantes, crut en voir s'échapper une flamme d'amour dont son cœur fut tout consumé. Cet aimable et douloureux spectacle ne la quitta plus, le reste du jour. Le soir, priant dans sa pauvre cellule, et suppliant son Bien-Aimé de lui suggérer la conclusion d'un livre qu'elle composait en son honneur, elle l'aperçut entouré d'Anges et de Saints auxquels il disait : « J'ai le cœur rempli des cris de mon épouse ; et, comme en ce qu'elle fait elle ne cherche que ma gloire, je veux exaucer son désir. » La nuit même, elle se trouva éclairée de si vives lumières qu'elle acheva son livre, en y joignant un bel hymne de louange à son Rédempteur.

Sœur Hippolyte éprouvait, un jour, une peine excessive par le refus qu'on lui avait fait de lui prêter le Commentaire de saint Augustin sur saint Jean. Le Seigneur lui apparut, la reprit doucement de son trouble, et lui dit que son divin Cœur serait pour elle un livre qui lui apprendrait ce qu'elle désirait savoir. A ces mots, il ouvrit sa poitrine qui sembla à la vénérable Mère une fournaise d'amour, où elle entra en esprit, et vit gravées ces paroles de saint Jean sur l'obéissance parfaite du Sauveur envers son Père : *Quae placita sunt ei facio semper* ; — « Je fais toujours ce qui lui plaît. »

Elle célébrait avec une dévotion toute particulière la fête de la Couronne d'épines, et s'était procuré aussi l'Office de la sainte Lance.

La servante de Dieu n'eut pas moins de part aux mystères glorieux du Sauveur qu'à ceux de sa vie cachée et de sa Passion. Elle relate dans ses ouvrages les connaissances, élévations, visions dont elle fut favorisée aux fêtes de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, et à la Fête-Dieu.

Fixant, un jour, le Saint-Sacrement exposé, elle y aperçut la figure de Notre-Seigneur, environné d'une troupe d'Ange qui l'adoraient avec un respect mêlé d'allégresse. En même temps, elle vit son cœur aux mains du divin Maître, lequel, se tournant vers les esprits célestes, leur disait : « Voici le cœur de mon épouse; il est à moi, parce que je le lui ai donné. » La douceur avec laquelle furent prononcées ces paroles mit la pieuse Mère toute hors d'elle-même.

Une autre fois, on récitait à Matines le psaume 61 : *Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum. Nam et ipse Deus meus et salutaris meus, susceptor meus, non movebor amplius*; — « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque mon salut dépend de sa miséricorde? Il est, en effet, mon Dieu et mon Sauveur, il me reçoit, et ne permettra pas que je sois ébranlée. » En confirmation de cette parole, son esprit fut ravi au ciel, où Notre-Seigneur, assis à la droite de son Père, la prit amoureusement dans ses bras, et lui communiqua une confiance si ferme en ce divin Protecteur, qu'elle ne se lassait de répéter : *Susceptor meus, non movebor amplius*. — « C'est lui qui me reçoit, je ne serai plus ébranlée. » Sous l'impression de tels sentiments, elle eût désiré parcourir les rues de Barcelone, en criant ces paroles du même psaume : « *Sperate in eo, omnis congregatio populi, effundite coram illo corda vestra; Deus adjutor noster in aeternum* : — « Espérez en lui, peuples de la terre, épanchez vos cœurs en sa présence : Dieu est notre aide à jamais. »

Mais pour elle la plus consolante des grâces fut la révélation de sa prédestination, avec celle de son confesseur, le Père Raymond Samson, vénérable Religieux qui, durant quarante années, exerça saintement la fonction de Maître des novices au couvent de Barcelone. Voici ce qu'elle lui écrivit, un jour, à ce sujet :

« Le matin même où je venais de parler à Votre Paternité, comme je faisais oraison au chœur, je me mis, toute pécheresse que je suis, à prier pour vous. Aussitôt mon esprit fut enlevé au ciel, et

pour la première fois me vint le désir de savoir si Votre Paternité et moi serions du nombre des élus? Je le demandai à un Saint de notre Ordre qui ne me donna point de réponse ; en étant fort triste, je me sentis tout à coup saisie d'une jubilation extraordinaire et il me sembla que mon esprit et le vôtre s'unissaient d'une manière ineffable à celui du saint Religieux à qui j'avais adressé ma demande, et que dans cette union nous nous trouvions tous trois devant le Seigneur notre Dieu. Je sentis en même temps au fond de l'âme une certitude très ferme que vous et moi, très vile pécheresse, étions enfants de Dieu par adoption, et héritiers de son Royaume. »

L'union de ces trois esprits en un seul devant le trône de Dieu nous oblige à parler de la dévotion de la vénérable Mère au mystère de la Très Sainte Trinité. Cette dévotion la portait à concevoir une sainte affection pour les Saints qui avaient plus généreusement défendu ce mystère, comme saint Athanase et saint Hilaire. Sa pensée la transportait toute en Dieu par des termes qui marquaient spécialement l'infinité, l'indépendance, l'élévation de cet Etre souverain au-dessus de toutes les intelligences créées. L'hymne de Laudes commençant par ces mots : *O Trinitas laudabilis, et unitas mirabilis!* « O très louable Trinité, ô admirable unité », la charmait au point qu'elle l'avait souvent à la bouche et la récitait tous les soirs avant de prendre son repos. Elle tenait alors entre ses bras une croix haute de deux pieds, et répétait suavement la doxologie de cette hymne :

*Laus Patri sit ingenito,  
Laus ejus Unigenito,  
Laus sit sancto Spiritui,  
Trino Deo et simplici.*

« Louange au Principe éternel,  
« Louange au Fils coéternel,  
« Louange à l'Esprit d'unité,  
« Au Dieu simple en sa Trinité. »

V. — Voyons les fruits que Sœur Hippolyte de Jésus retirait de cette foi ardente.

Elle l'avait si vive et si pure que pour la défendre elle eût de grand cœur sacrifié sa vie. De là sa soif brûlante du martyre. Ayant lu les glorieux combats de quelques illustres vierges, comme sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Eulalie de Barcelone, elle soupi-



rait après un pareil sort. Aussi s'efforça-t-elle d'être désignée pour la fondation d'un monastère dans l'île de Majorque, ayant espoir que les corsaires mahométans, faisant d'assez fréquentes descentes sur cette plage, lui procureraient la réalisation de ses vœux. Ce dessein ne réussit pas, mais elle n'en perdit nullement le mérite, car Notre-Seigneur lui fit connaître dans une vision que les martyrs les plus illustres de l'Eglise la reconnaissaient pour leur sœur.

Elle donna une preuve très remarquable de la sincérité de son désir dans l'occasion suivante.

Une bande de Maures étant entrés dans Barcelone, avant que le roi Philippe III les eût chassés de son royaume, toute la ville s'en émut, craignant qu'ils ne voulussent y causer du désordre. Les Religieuses, saisies de frayeur, fermaient les portes de leur monastère avec plus de soin que jamais. La Mère Hippolyte, loin de partager cet effroi, montrait un visage si gai, qu'une Religieuse, en étant toute surprise, lui demanda d'où venait qu'elle ne prenait aucune part à l'inquiétude commune. Elle répondit en souriant : « Ma Sœur, pourquoi voulez-vous que je m'attriste, si ce que vous craignez peut faire mon bonheur ? Je ne saurais avoir de plus grande joie que de tomber entre les mains des bourreaux et de donner ma vie pour Celui qui a donné la sienne pour mon amour. »

Elle désirait vivement la dilatation de la sainte foi, prenant un plaisir extrême à voir les Religieux et les prêtres séculiers s'employer aux missions, travailler à l'évangélisation des peuples. Elle les y exhortait par ses paroles, les aidait par ses prières et ses souffrances, leur témoignait sa joie en des lettres pleines du zèle qui la consumait. Un jour de chaque semaine, elle priait spécialement pour la conversion des hérétiques, et, ayant appris l'état déplorable auquel les calvinistes avaient réduit la France, le royaume très chrétien, elle suppliait Dieu d'y conserver la vraie foi par l'extinction entière de l'hérésie.

Ce même esprit de foi lui inspirait une grande dévotion pour tous les objets se rapportant au culte de Dieu, comme les bréviaires, l'eau bénite ; elle s'en servait avec confiance pour dissiper les tentations diaboliques. Les démons la persécutèrent d'une manière étrange ; ils lui apparaissaient sous des formes horribles, tâchant, par des bruits tumultueux, de l'effrayer et de la détourner de l'oraison. Pour elle, ferme comme une colonne, elle ne s'ébranlait nullement de leurs attaques, et, se moquant de leur faiblesse, persévérait avec constance dans ce qu'elle avait entrepris.

Elle exigeait de ses novices beaucoup d'attention et de ferveur dans la psalmodie chorale. Un jour que ces dernières récitaient l'Office de la Sainte Vierge d'une manière un peu précipitée, elle les arrêta tout court par ces paroles : « Vraiment, mes filles, je crois que vous n'avez point la crainte de Dieu, pour parler ainsi à sa Mère ! » Les pauvres novices furent terrifiées de l'apostrophe, et, concevant mieux que jamais l'honneur fait à une créature mortelle de célébrer les louanges divines, s'appliquèrent dès lors à réciter leur Office et leurs autres prières avec un recueillement angélique.

Certaines connaissances extraordinaires sur le châtiment exercé par Dieu contre ceux qui s'acquittent négligemment de l'Office divin portèrent la vénérable Mère à redoubler de diligence à cet égard. Une nuit, priant tout près du Saint-Sacrement, elle entendit d'une manière très distincte entonner au chœur les Psaumes de la pénitence. D'autres Religieuses l'entendirent également, et l'une d'elles, ayant la curiosité d'entrer, fut fort surprise de ne voir personne, bien que la mystérieuse psalmodie se poursuivît.

Le saisissement la fit tomber malade, et elle n'échappa à la mort que par un miracle, ce qui donna créance à sa déclaration que des Sœurs faisaient leur purgatoire au lieu même où elles avaient commis la faute. La Mère Hippolyte prit occasion du fait pour inculquer dans les âmes la fidélité, l'exactitude et le respect avec lesquels il faut dire l'Office divin, le silence qu'on doit garder au chœur, n'y parlant jamais sans une absolue nécessité, et le soin de bien prévoir à l'avance ce que l'on y doit lire ou chanter (1).

Les grâces nombreuses que notre sainte Religieuse avait reçues de la Mère de bonté la portaient à exciter ses novices à la bien servir, pour mériter sa maternelle protection. C'était cette Vierge bénie qui la réjouissait souvent de la vue de son divin Enfant, qui la consolait dans ses peines, l'aidait de sages conseils, la reprenait de son peu de confiance et levait les obstacles opposés à ses principales entreprises. La V. Mère éprouva de longues et fâcheuses persécutions, du côté même de ceux qui auraient eu plus de sujet de la soutenir et de la seconder ; elle souffrit tout joyeusement, avec le secours de la Reine

(1) Le Père Antoine de Lorea remarque, en cet endroit de la Vie de la Mère Hippolyte, imprimée en 1679, que peu d'années auparavant on avait vu la même chose dans notre couvent de Sainte-Croix, à Grenade, où un Religieux souffrait dans le chœur les peines de son expiation.

du ciel. Ce fut par son assistance qu'elle vint à bout de ramener le Monastère des Anges à la stricte observance de la Règle. Elle avait choisi, dès son enfance, Marie pour sa mère, et quand, par l'autorité du Saint-Siège, l'évêque de Barcelone la prit avec trois autres Religieuses, comme nous l'avons dit, pour réformer le couvent des Augustines, et lui donna la direction du noviciat, elle se mit à genoux devant une image de la Sainte Vierge, et dit avec beaucoup d'humilité et de confiance : « Très Sainte Vierge, puisque la volonté de votre divin Fils est que j'aie dans ce monastère, j'irai de bon cœur ; mais pour que je puisse m'acquitter de mon office, vous vous ferez, s'il vous plaît, mon infirmière. » Sa prière fut si efficace que, malgré sa mauvaise santé, la pieuse Maîtresse ne fut jamais arrêtée dans l'exercice de sa charge, pendant les cinq années qu'elle passa dans la maison.

A diverses reprises, la Mère Hippolyte vit la gloire dont jouissait la Reine des Anges, et elle disait ensuite que, quand il n'y aurait pas d'autre récompense réservée aux bonnes œuvres que de contempler une seule fois ce ravissant spectacle, tous nos travaux seraient bien employés à la mériter. Une nuit de la fête de la Circoncision, la divine Vierge lui apparut avec son aimable Fils tout en pleurs, et elle lui dit d'essuyer les larmes du saint Enfant. La Sœur Hippolyte comprit sans peine que c'était par ses propres larmes, ses prières et d'autres saintes pratiques, qu'elle devait consoler le Verbe incarné, pleurant et versant pour nous son sang, huit jours seulement après sa naissance. C'est pourquoi, le prenant avec un profond respect des mains de sa Mère, elle le pressa contre son sein ; aussitôt l'Enfant-Dieu changea l'expression de son visage, lui sourit avec douceur, et ajouta des faveurs nouvelles aux grâces qu'elle avait reçues de sa sainte Mère.

Une autre fois, pendant l'oraison, elle fut ravie en extase : il lui sembla voir Notre-Seigneur irrité contre le monde et décidé à le châtier. Marie la fit alors entrer dans le côté ouvert de son Fils, afin qu'elle le conjurât, par l'amour immense qu'il avait eu pour les hommes, de les épargner.

Un jour qu'elle se trouvait plongée dans une tristesse profonde, la Vierge la consola en lui disant : *Tace, ama, spera.* — « Tais-toi, aime, espère. » Mais elle reçut une consolation bien plus sensible, un soir que la divine Marie voulut chanter Complies avec elle, et par l'harmonie de sa voix, exciter la ferveur de sa servante.

Chaque année, le mercredi de Pâques, quand on chantait, à l'Introït de la Messe, ces délicieuses paroles : *Venite benedicti Patris mei, percipite regnum quod vobis paratum est ab origine mundi* ; « Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, » la bienheureuse Vierge daignait la confirmer dans l'assurance de son salut éternel. Un de ces mercredis, elle reçut grâces sur grâces tout le temps de la messe. Le prêtre étant arrivé au *Pater*, et chantant : *Adveniat regnum tuum* : « que votre règne arrive », Notre-Seigneur dit à la V. Mère : « Mon royaume est à toi. » Et comme elle s'étonnait d'une parole si familière, la Sainte Vierge la ratifia, en ajoutant : « Ma fille, tout ce que mon Fils t'a dit, je te le dis aussi, son royaume est à toi. »

Un samedi, tandis qu'elle offrait en l'honneur de la Mère de Dieu toutes les messes qu'elle entendait, et qu'elle lui demandait le moyen de lui plaire parfaitement et de plaire à son divin Fils, il lui fut répondu : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces, et le prochain comme toi-même.* » Ce qui la remplit de tant de lumières qu'elle aurait ensuite composé un livre entier des vérités que Dieu lui avait révélées en cette circonstance.

Par ses prières elle délivra du Purgatoire grand nombre d'âmes, que la Sainte Vierge lui faisait voir sous forme de colombes s'envolant au ciel. Le démon chercha à l'inquiéter au sujet des livres qu'elle composait, lui disant que tout cela n'était qu'orgueil et perte de temps, que jamais, du reste, pareils livres ne verraient le jour ; le but de l'esprit infernal était de la détourner d'écrire. Elle eut alors recours à sa bonne Mère, et comme elle récitait, après Matines, le Rosaire en son honneur, ces paroles qu'elle avait dites à l'Office lui revinrent à la mémoire : *Timor et tremor venerunt super me et contexerunt me tenebrae : Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbae et volabo et requiescam ?* « La crainte et la terreur m'ont saisie et les ténèbres m'ont environnée ; j'ai dit : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai et je me reposerai. » Dans le même moment, son esprit et son cœur furent ravis au ciel. Elle y aperçut la Mère de Dieu dans une grande gloire, et se prosterna à ses pieds avec un profond respect. La Sainte Vierge, la traitant comme une fille bien-aimée, la releva de ses mains en lui disant : « Viens, ma colombe, repose-toi sur mon cœur. » A ces mots, il lui sembla voir son âme introduite sur ce sein virginal où, jouissant longtemps d'une



paix ineffable, elle sentit s'évanouir toute crainte et toute inquiétude. Depuis ce temps-là, sitôt que le démon voulait jeter le trouble en son âme, elle prononçait dévotement ces paroles : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et ie volerai et ie me reposerai*. Et soudain, elle se trouvait transportée dans la céleste Jérusalem, hors des prises de l'adversaire.

Tout le temps qu'elle écrivit sur le *Salve Regina*, la Sainte Vierge lui apparaissait chaque jour, au moment où l'on chantait cette antienne à Complies, selon la coutume de l'Ordre. Elle lui témoignait ainsi, par des consolations intérieures, le plaisir qu'elle éprouvait de ce qu'elle s'occupât à écrire sur ses perfections et ses excellences. Elle lui promit de l'assister à l'heure de la mort, et de lui envoyer, pour l'aider contre l'ennemi du salut, le chœur des Prophètes, auxquels elle témoignait une dévotion particulière.

Parmi les titres qui excitaient plus efficacement son respect et son amour envers la Très Sainte Vierge, celui de *Reine des Anges* était un des principaux, parce que c'était le vocable du monastère. Elle se disposait à la fête qu'on en célébrait par plusieurs saintes pratiques. Un jour qu'elle avait pris, à cette intention, une forte discipline, son cœur fut élevé au séjour de la gloire où elle entendit les Anges chanter l'Introït de la messe *Gaudeamus* : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur en la fête de Notre-Dame des Anges, solennité pour laquelle les Esprits bienheureux se réjouissent et louent ensemble le Fils de Dieu. » Pendant les premières Vêpres, son cœur nageait dans la joie surtout à ce verset : *Regnabit Dominus in saecula Deus tuus, Sion, in generationem et generationem* : — « Sion, le Seigneur ton Dieu régnera à jamais, de génération en génération. » Et à celui-ci : *Magnus Dominus Deus noster et magna virtus ejus, et sapientiae ejus non est numerus* : « Grand est le Seigneur notre Dieu et grande est sa puissance, et les merveilles de sa sagesse sont infinies, » ces mots *grande est sa puissance* lui mirent d'abord devant les yeux l'immense charité du Seigneur dans le mystère de notre Rédemption. Mais lorsqu'elle chanta : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* : « Il n'en a pas usé de la même manière envers les autres peuples, et il ne leur a point fait part de ses secrets », son cœur, pénétré de nouveaux sentiments d'amour et de reconnaissance, ne pouvait assez bénir Dieu et le remercier de ses bienfaits.

VI. — Les Anges, de leur côté, suivant l'exemple de leur Reine, favorisaient la V. Mère de diverses sortes; ils la réjouissaient par leurs visites, l'avertissaient de ses devoirs et se montraient en tout des messagers célestes pour l'embraser de l'amour divin. Comme ses plus douces pensées se portaient ordinairement sur le mystère de la naissance du Sauveur, que les Anges avaient annoncée par leurs concerts, elle joignait sa voix aux leurs toutes les fois qu'on chantait à la messe le *Gloria in excelsis*. Son Ange gardien lui était tellement familier que, dès l'âge de dix-huit ans, jusqu'à la fin de sa vie, il se faisait voir à elle et l'excitait à la perfection. Il avait soin de l'éveiller et de l'animer à la prière, même lorsque son état de faiblesse semblait exiger qu'elle demeurât sur sa couche. Elle ressentit particulièrement l'effet de cette grâce un jour de la fête de saint Joseph : son bon Ange prononça avec tant de force et de douceur le très saint nom de Jésus, qu'en étant tout attendrie et fortifiée, elle se leva immédiatement, se mit à genoux et resta dans une profonde oraison depuis 2 heures du matin jusqu'à 6 heures.

La V. Mère était extrêmement dévote envers saint Joseph, et les faveurs qu'elle en a reçues sont en si grand nombre que pour n'être pas trop longue à les écrire, elle s'est contentée de dire que ce saint Patriarche lui accordait tout ce qu'elle lui demandait. Lorsqu'elle vivait au monastère des Religieuses Augustines, le désir de retourner dans celui où elle avait été élevée dès son enfance la pressant fortement, elle fit prier l'Evêque de Barcelone de lui en donner la permission. Comme il la refusait, elle se recommanda vivement à saint Joseph; et voilà que le prélat, se ravisant, vint lui-même la chercher avec ses compagnes, pour les conduire toutes quatre au Monastère des Anges.

Après saint Joseph, la Mère Hippolyte aimait et honorait les prophètes et les patriarches, parce qu'ils avaient figuré et prédit Messie rédempteur. Les Psaumes de David faisaient ses délices, ainsi que les prophéties d'Isaïe; les persécutions subies par Jérémie lui représentaient les souffrances de l'Homme-Dieu; les obscurités d'Ezéchiel la remplissaient d'admiration, et les grandes vues de Daniel sur l'avenir lui donnaient une joie indicible du progrès de l'Eglise et de l'éternelle durée du Royaume de Jésus-Christ. Elie et Elisée lui paraissaient pour elle d'autant plus aimables, qu'ayant fait profession de la vie solitaire, ils se rapprochaient de son état; elle tâchait d'ailleurs d'imiter leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des

âmes. Se trouvant un jour dans une grande tristesse, elle fut transportée en esprit entre Abraham, David et Isaïe, qui la remplirent de consolation.

Saint Jean-Baptiste, modèle des pénitents et des prédicateurs, lui était une fidèle représentation de saint Dominique, qu'elle regardait comme un second Précurseur.

Sa dévotion envers notre bienheureux Père et fondateur, était des plus filiales. Elle lui dévoua un de ses premiers ouvrages, l'appelant « Prêtre du Très-Haut, vierge et docteur ; imitateur fervent de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Elle le somme ensuite, par le soin qu'il prend de ses enfants, dont il voit tous les actes dans le miroir divin, d'accomplir en elle la parole qu'il leur a donnée d'être leur avocat auprès de Dieu : *Imple Pater quod dixisti, nos tuis juvans precibus*, s'excusant de ce qu'étant une très vile pécheresse, elle ose écrire, ne le faisant que sur l'injonction formelle et réitérée de son confesseur. Elle le conjure de permettre que tous ses livres soient détruits, s'il s'y trouve un seul mot qui lui déplaît.

Elle se préparait avec un soin particulier à toutes les fêtes du saint Patriarche, et par suite recevait de lui de grandes grâces. Un jour de la fête de la Translation, elle fut ravie en extase pendant la Messe, et vit saint Dominique, avec un grand nombre de Saints et de Saintes de notre Ordre, environnés d'une telle gloire qu'elle en conçut des sentiments plus intimes de son indignité. Elle pria instamment le Bienheureux de lui obtenir le pardon de ses fautes, et se sentit aussitôt pénétrée d'un si vif repentir qu'elle aurait voulu les pleurer jusqu'à en perdre la vue. Elle resta sous cette impression pendant le *Kyrie* ; mais quand le prêtre entonna le *Gloria*, se ressouvenant que la gloire de Dieu se trouve particulièrement dans le pardon qu'il accorde aux misérables, elle passa de la douleur à l'allégresse, et joignit sa voix aux accents de la milice céleste pour achever le Canticum des Anges.

Il lui sembla encore qu'elle chantait le *Credo* avec ces Esprits bienheureux. Mais tandis que le chœur disait *Credo*, « Je crois », eux disaient : *Video unum Deum*, « Je vois un seul Dieu. » Son cœur s'embrasant d'amour à chaque article du Symbole, et cet amour l'enhardissant, elle se tourna vers saint Thomas et lui dit : « O Docteur Angélique, dites-moi la différence qu'il y a entre connaître Dieu par la lumière de la foi et par celle de la gloire ? Quel sentiment avez-vous du Verbe, Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur ? et comment

est-il lumière de lumière, non créé, mais engendré par son Père?... » Le saint Docteur lui fit entendre que ces mystères ne peuvent s'exprimer par le langage humain, et que seule l'intelligence, fortifiée par l'amour, peut en avoir ici-bas un aperçu lointain.

Elle adressa pareillement sa demande à saint Pierre martyr, qu'elle vénérât profondément à cause de l'office d'Inquisiteur qu'il avait exercé avec tant de zèle et de gloire. Elle s'entretint encore avec saint Vincent Ferrier, puis avec saint Antonin, à qui elle dit fort respectueusement : « Obienheureux Saint, si, vivant au milieu de nous, vous disiez : *Servire Deo regnare est*, « Servir Dieu c'est régner », que nous dites-vous, à présent que vous ne servez plus, mais que vous vous reposez dans les délices de la gloire ? » La joie que lui causa la réponse du Saint, ajoute-t-elle dans sa *Vie*, fut si grande qu'elle ne saurait la définir, conformément à la parole de saint Paul : *Le cœur humain ne peut concevoir ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (I. Cor., II, 9.)

Une année, la veille de la fête de saint Dominique, la V. Mère s'était infligée une rude pénitence, pour demander pardon de ses transgressions à la règle ; elle en fut récompensée, aux différentes heures de l'Office, par des faveurs considérables. Aux premières Vêpres, en chantant l'hymne et les antiennes propres qui exaltent le triomphe du saint Patriarche, son passage du travail au repos, de la douleur à la joie, de la pauvreté à l'éternelle richesse, de l'humilité au comble de la gloire, elle se sentit pénétrée comme de dards enflammés, par le désir de suivre ses traces.

Aux leçons de Matines, à ces paroles de l'Apôtre : *Portons sans cesse en nos corps la mortification de Jésus-Christ, pour que sa vie soit manifestée en nous*, elle comprit que le caractère des vrais prédicateurs de l'Evangile consiste dans une conformité parfaite avec le Sauveur crucifié, afin de faire goûter davantage aux âmes le fruit délicieux de la rédemption. A l'hymne des Laudes, où il est dit que Dominique « en répandant à travers le monde la doctrine évangélique, et en fondant un nouvel Ordre, a chassé la pestilentielle hérésie », elle sentit augmenter sa joie, et félicita son bienheureux Père d'avoir, toute sa vie, tonné contre l'erreur et le vice, et laissé une institution dont les membres, jusqu'à la fin du monde, élèveront la voix avec les accents de la trompette, selon la parole d'Isaïe, ou, semblables à des chiens vigilants, ne cesseront d'aboyer contre les ennemis de la bergerie du Christ.

A l'office de Tierce, le jour de la fête et deux autres encore dans



l'octave, pendant l'hymne au Saint-Esprit, il lui sembla que saint Dominique sollicitait les dons et les fruits de l'Esprit d'amour, en faveur de ses enfants de la terre; alors elle lui demanda la santé nécessaire pour pratiquer toutes les austérités de l'Ordre, et le changement des consolations sensibles en larmes de componction et de pénitence. Elle ne dit pas quelle fut la réponse du Saint, mais seulement qu'elle consulta, à ce sujet, le Prieur des Dominicains de Barcelone, lequel lui dit que le Sauveur ayant lui-même préféré la condition de Marie à celle de Marthe, et l'Apôtre nous assurant que les exercices de la pénitence servent de peu, comparativement à la piété qui est utile à tout, la contemplation doit passer avant l'action, la prière avant les austérités corporelles, bien que celles-ci soient saintes et disposent l'âme, en la purifiant, à jouir plus parfaitement de l'union divine.

Un mardi, jour consacré dans l'Ordre au bienheureux Fondateur, elle ressentit les effets de sa protection sous forme d'étincelles, qui sortaient du tabernacle pour venir à son cœur. S'adressant alors au saint Patriarche, elle le conjura avec larmes d'obtenir de Dieu qu'il multipliât le nombre des prédicateurs, non seulement de l'Ordre, mais de tous les Ordres religieux, et de l'état ecclésiastique, pour la conversion du monde entier.

Elle demandait en même temps au Seigneur de remplir tous les Religieux de son Ordre de l'esprit du glorieux Fondateur, puisque sans cela, ce serait en vain qu'ils porteraient son habit, et qu'ils parleraient la langue des Anges.

Un jour qu'elle entendit ces paroles de saint Luc : *Et erat docens quotidie in templo* : « Jésus enseignait tous les jours dans le temple », son cœur s'embrasa d'amour et elle s'écria : « O doux Jésus, quel bonheur ce serait de vous entendre prêcher ! avec quelle force, quelle gravité, quelle ferveur ne deviez-vous pas le faire ! Je prie votre Majesté de répandre votre esprit sur mes frères les Religieux de l'Ordre des Prédicateurs, et, puisqu'ils en portent le nom, qu'ils soient toujours prêts à en remplir l'office ; qu'ils annoncent la divine parole avec la ferveur, l'onction et la simplicité de notre Père saint Dominique, sans se mettre en peine de ce que certains pourraient trouver à redire. Qu'ils suivent plutôt l'enseignement du grand Apôtre à son disciple Timothée : *Prêche le Verbe, insiste à temps et à contretemps ; reprends, supplie, menace en toute patience et doctrine.* »

VII. — Cette dévotion envers saint Dominique et son Ordre valut à Sœur Hippolyte de très grandes grâces. Un jour, ayant assisté une Religieuse à ses derniers moments, elle éprouva une cruelle angoisse en songeant à sa propre agonie. Le saint Patriarche lui apparut, et promit avec des marques toutes particulières d'amour de l'entourer, à cette heure suprême, avec ses enfants du ciel.

En la fête de saint Thomas, se trouvant embarrassée dans la composition d'un ouvrage, elle invoqua le saint Docteur, qui lui donna aussitôt toute facilité pour continuer le travail commencé.

Un jour de saint Raymond, chantant la messe avec ses novices, elle fut frappée de ces paroles de l'Apôtre : *Ministerium tuum imple* : « Remplissez fidèlement votre ministère. » — « Mon Seigneur, dit-elle, je n'ai point de plus grand soin que de vous aimer de tout mon cœur ; » ce qu'elle répéta avec tant d'ardeur, qu'il semblait que son âme allait s'échapper de son corps. Après l'Elévation, le Saint lui apparut environné de gloire, et l'assura des miséricordes de Dieu sur elle, lui disant que de plus en plus elle aurait part aux fruits de la rédemption, pourvu qu'elle augmentât toujours dans l'amour divin. Elle avait composé, en l'honneur de nos Saints, des cantiques qui lui servaient de récréation spirituelle ; au troisième livre de sa *Vie*, on en trouve un particulièrement beau sur sainte Catherine de Sienne.

Le jour de la fête de sainte Agnès de Monte-Pulciano, qu'elle aimait tendrement, elle songea aux différentes fleurs qui naissaient miraculeusement à la place même où l'admirable vierge faisait son oraison, et ces paroles des Saints Livres lui revinrent à l'esprit : *Ego flos campi et lilium convallium* : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » — « Bon Jésus, dit-elle alors, que mon pauvre cœur soit le champ ouvert qui reçoive vos douces influences ; soyez-en la fleur et le lis divin croissant dans la vallée de mon humilité. » Tout le jour, elle eut tellement présentes la beauté et l'odeur de ces fleurs célestes, qu'elle s'en entretenait par de pieux colloques avec les Saints, et les Saints lui faisaient des réponses sublimes qui la mettaient hors d'elle-même. Rencontrant une Religieuse fort adonnée à l'oraison, elle lui dit : « O ma Sœur, quelles belles fleurs il y a au ciel ! que leur odeur est agréable ! que leur arôme est délicieux ! heureux ceux qui les contemplent et jouissent de leur consolant parfum ! » Ces paroles embrasèrent le cœur de la Religieuse, et toutes deux se mirent à louer Dieu en disant : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth ; Hosanna in excelsis !*

La V. Mère dit, dans un de ses livres, qu'ayant fait oraison pour se préparer aux Matines de l'octave de Tous les Saints, et y contemplant la gloire du B. Dominique et de tous ses enfants, elle s'humilia très profondément du peu de fruit qu'elle avait produit dans un Ordre tant illustré par leurs vertus. Mais au troisième psaume de Matines, Dieu fit passer son âme de l'état de componction à une jubilation extraordinaire, et elle goûtait un bonheur ineffable à chanter : *Benedic anima mea Domino, et omnia quae intra me sunt nomini sancto ejus* : « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout en moi loue son saint nom ! » — *Miserator et misericors Dominus, longanimis et multum misericors* : « Le Seigneur est bon et généreux, patient et infini dans ses miséricordes. »

Le jour où l'on célébrait la Chaire de saint Pierre à Rome, en assistant au sacrifice de la Messe, elle se représenta saint Pierre en la personne du prêtre, et voyant ce dernier bénir l'encens, elle offrit son cœur au saint Apôtre, le priant avec larmes d'en faire l'hommage à son très doux Sauveur. Il lui sembla qu'au même moment son Ange gardien lui enlevait le cœur et allait le porter au ciel, au prince des Apôtres, afin qu'il le présentât à Jésus-Christ, avec tous ses gémissements et tous ses saints désirs. Elle vit alors saint Pierre et tous les Apôtres dans une admirable gloire : puis Notre-Seigneur, ayant reçu son cœur, l'offrit au Père céleste, et, se tournant vers elle, lui dit : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. »

Le disciple bien-aimé, saint Jean l'Évangéliste, lui communiqua, un jour, à elle, l'épouse bien-aimée du Christ, une vive lumière sur l'évangile de la fin de la messe : *In principio erat Verbum* : « Au commencement était le Verbe ; » surtout sur les paroles qui terminent : *Plenum gratiae et veritatis* : « Plein de grâce et de vérité » ; elle les répétait mille fois dans son cœur, toujours avec de nouveaux élans d'amour et des désirs véhéments de servir le Verbe fait chair et de se sacrifier pour sa gloire.

Touchant les paroles adressées à l'Apôtre saint Thomas : *Mets ici ton doigt et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté*, Notre-Seigneur lui fit comprendre, par une lumière supérieure, que le *doigt* signifiait l'intelligence éclairée de Dieu, pour entrer dans la connaissance de ses secrets ; et par la *main* il fallait entendre la volonté embrasée d'amour qui doit nous inspirer ce cri de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !*

Le jour de saint Mathias, récitant à Vêpres le psaume : *In convertendo Dominus captivitatem Sion* : « Lorsqu'il plut à Dieu de retirer son peuple de la captivité », elle fut ravie en extase, contemplant les tristesses et les afflications de cette vie tellement entremêlées avec les joies du ciel, que les premières sont la semence des autres, et elle s'excitait fortement à la souffrance, en même temps qu'au désir du bonheur éternel.

Elle était depuis cinq mois dans de grandes aridités et désolations intérieures, quand, à la fête de saint Matthieu, le soleil de la grâce vint de nouveau l'éclairer de ses rayons, l'embraser de ses feux. Ce fut à l'Introït de la messe : *Ego sum sicut oliva fructifera in domo Domini; speravi in misericordia Dei mei et expectabo nomen tuum, quoniam bonum est ante conspectum sanctorum tuorum* : « Pour moi, je suis comme un olivier, qui produit son fruit dans la maison du Seigneur ; j'ai espéré en la miséricorde de mon Dieu, et j'attendrai l'assistance de votre nom, parce qu'il est rempli de bonté devant les yeux de vos Saints. »

Son cœur se dilatait à chacune de ces paroles, qui lui faisaient voir la différence des bons arbres plantés dans la maison de Dieu, tel que l'olivier, dont le fruit tour à tour nourrit, oint, entretient la lumière, d'avec les arbres stériles, qui ne sont propres qu'à être coupés et jetés au feu. Alors elle tomba dans un ravissement qui lui procura des grâces en abondance.

Le jour des saints Simon et Jude, étant Sous-Prieure et présidant l'Office, comme elle chantait le Capitule *Jam non estis hospites et advenae* : « Vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers, mais bien les citoyens du ciel et les familiers de Dieu », le Seigneur lui communiqua une connaissance si certaine qu'elle serait du nombre des heureux « citoyens du ciel », que durant plusieurs jours elle ne pouvait penser à autre chose, bénissant Dieu du sort inestimable de son élection éternelle, et s'excitant de plus en plus à marcher dans les voies de la perfection.

A la Fête de la Toussaint, elle fut éveillée par une douce voix qui semblait dire à tous les amis de Dieu vivant sur la terre : *Gaudete et exultate, quia nomina vestra scripta sunt in cœlis* : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que vos noms sont écrits dans les cieux. » Elle se leva en disant et redisant dans son cœur : *Mirabilis Deus in Sanctis suis* : « Dieu est admirable dans ses Saints. » Elle s'animait ainsi à un parfait mépris du monde, à l'amour de la pau-



veté, au désir de beaucoup souffrir pour Jésus-Christ, qui lui avait mérité par ses douleurs les jouissances éternelles. Elle composa de nouveaux cantiques en l'honneur des saints Apôtres et des martyrs, et elle les chantait doucement pour se consoler de son exil, dans l'attente de la béatitude sans fin.

Ce désir augmenta beaucoup, le jour de saint Martin, fête dans laquelle des grâces toutes spéciales lui étaient concédées. L'Office de ce Saint n'étant presque composé que d'aspirations vers le ciel, chaque parole transportait notre vénérable Mère hors d'elle-même, l'embrasant du désir d'aller à Dieu. Elle eut la consolation de voir avec quel triomphe ce grand évêque, l'honneur de la France, fut accueilli dans la patrie céleste par les chœurs des Anges, des Prophètes et des autres Saints.

Peu de jours après, comme on célébrait dans son monastère la Dédicace des églises, l'Office de cette fête lui fournit l'occasion de parcourir suavement la Jérusalem céleste et d'en considérer les ineffables beautés.

On pourrait, à la faveur de ses écrits, passer en revue toutes les fêtes de l'année, et même les simples dimanches et les jours de Fêtes, pour se rendre compte des lumières divines accordées à la Mère Hippolyte; mais ce serait s'engager dans un trop long récit.

Elle aimait tous les Bienheureux selon le degré de leurs grâces, ou l'ordre dans lequel l'Eglise nous les propose, ou même selon la sympathie de ses dispositions avec les leurs. Ainsi, après les Apôtres, elle honorait les Evangélistes et les remerciait d'avoir écrit avec tant de soin les actions du Sauveur.

Les Martyrs venaient ensuite, avec saint Etienne à leur tête. L'Invitatoire de sa fête : *Venez, adorons Jésus-Christ dans sa crèche couronnant aujourd'hui le bienheureux Etienne*, la transportait et lui inspirait un désir ardent du martyre.

Le jour de saint Thomas de Cantorbéry, 29 décembre, elle vit, dans un ravissement, le Saint environné de gloire. Les paroles de l'Evangile : *Je suis le bon Pasteur et je connais mes brebis* lui furent répétées avec tant de force au fond du cœur par Notre-Seigneur, qu'elle en ressentit, à la sainte communion, comme un redoublement d'union divine.

Cette antienne de l'Office de saint Laurent : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt* : « Ma nuit n'a rien d'obscur, tout y brille d'une pure lumière », lui servait très efficacement pour repous-

ser les tentations de l'ennemi. Elle eut révélation de la gloire, non seulement de ce saint martyr, mais de tous les autres martyrs dont on fait mémoire dans l'Eglise.

Elle vit encore saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme l'aidant à dire son Office. Elle lisait avec un particulier bonheur le commentaire de saint Augustin sur les Psaumes et sur saint Jean, et portait toujours sur elle ses *Méditations* et ses *Soliloques*, qui inondaient son âme de sentiments très tendres envers Notre-Seigneur. Plusieurs fois, le saint Docteur lui parla dans l'une de ses images pour éclaircir les doutes qu'elle lui proposait, et lui promit d'être son protecteur à l'heure de la mort.

Les Docteurs de l'Eglise grecque, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase, saint Basile et saint Jean Chrysostome lui étaient également très chers.

Une nuit, en la fête de ce dernier, elle s'entretint avec lui pendant trois heures, qui ne lui parurent qu'un instant. Le Saint, la voyant dans de grandes craintes au sujet de sa dernière heure, l'avertit qu'un des meilleurs moyens pour se bien préparer à ce passage redoutable, était de se bien confesser, de communier, d'entendre dévotement la sainte Messe, et que ces trois choses bien faites seraient comme une splendeur éclatante qui dissiperait les ténèbres que le démon voudrait lui susciter.

Elle dédia à saint Denis l'Aréopagite le quatrième livre de sa *Vie*; les ouvrages de ce Docteur sublime la ravissaient. Elle acquit par cette lecture une connaissance très haute de la nature des Anges, et s'élevait ainsi, par de nouveaux degrés de lumière, à la lumière plus complète du Verbe divin.

Les paroles avec lesquelles saint Ignace d'Antioche exprimait son désir brûlant de souffrir pour Dieu enflammait son âme; elle l'aperçut, un jour, dans le chœur des Séraphins, et le prit pour intercesseur spécial en faveur d'un prêtre, grand prédicateur, qui s'était recommandé à ses prières, *afin de n'être pas réprouvé lui-même, après avoir prêché aux autres.* (I. Cor., ix, 27.)

Saint Hilaire lui apparut, une fois, adorant le Très Saint Sacrement avec une phalange d'Esprits célestes, et l'invita à se joindre à eux. Elle avait aussi un culte particulier pour les Saints d'Espagne, tels que le jeune roi martyr Herménégilde, saint Léandre, saint Ildefonse, et autres. Son affection pour le saint archevêque de Tolède s'appuyait sur ce qu'il avait, par ses écrits, défendu la virginité de la

Sainte Vierge contre les attaques des hérétiques. Aussi, elle le contempla revêtu, au ciel, d'une robe éclatante de blancheur, que lui avait donnée l'auguste Mère de Dieu, en récompense de ses ouvrages, et comme trophée de sa victoire.

Saint Pacien, évêque de Barcelone, non moins illustre par sa doctrine que par sa sainteté, lui apparut plein de gloire, et lui déclara que les Evêques fidèles à leurs devoirs occuperaient dans la Jérusalem céleste des places très relevées; qu'elle transmît donc, de sa part, à l'Evêque de son Eglise ces paroles d'Isaïe : *Dicite justo quoniam bene* : « Dites au juste que tout va bien. » (Is., III, 10.) Elle le fit en secret, pour exciter le vertueux prélat à persévérer jusqu'à la fin dans le bien qu'il avait commencé. Saint Sever, martyr, saint Oldegaire, eux aussi évêques de Barcelone, se montrèrent à elle, l'assurant de leur protection.

Un jour qu'elle se trouvait plus souffrante qu'à l'ordinaire, la V. Mère entendait la Messe dans la chapelle de l'infirmerie. En voulant ouvrir une fenêtre pour faciliter aux malades la vue du prêtre à l'autel, elle se blessa au visage d'un éclat de bois tombé malencontreusement. Elle n'en gagna pas moins sa petite cellule pour assister encore à trois messes; puis, s'étant recommandée avec grande piété à la Très Sainte Vierge et à saint Magin, martyr de Tarragone, elle trempa un linge dans l'eau bénite et fut aussitôt guérie.

Sa dévotion était très affectueuse envers sainte Anne et sainte Marie-Madeleine. Celle-ci lui donna l'intelligence de ces paroles : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras*. Dieu lui fit connaître la différence qui existe entre avoir ce sceau sur son cœur par l'amour, et sur son bras par la force à supporter persécutions et peines.

Elle reçut des grâces considérables des illustres vierges et martyres sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Eulalie de Barcelone qui, un jour, l'accepta pour sa sœur, sainte Agathe, sainte Ursule, sainte Agnès. Elle aimait surtout celle-ci à cause de ses belles réponses au fils du Préfet qui la recherchait en mariage, et que l'Eglise emploie à la cérémonie de la profession religieuse. Elle les répétait sans cesse, ne pouvant comprendre que les Religieuses pussent affectionner le parler ou contracter des amitiés étroites avec les personnes du monde. « Hélas! disait-elle, que peut-on désirer dans une créature humaine, qui ne se trouve d'une manière infiniment plus relevée dans le chaste Epoux des vierges! Veut-on la beauté? Il est le *plus beau des*

*enfants des hommes* (Ps. XLIV, 3.) — Veut-on la gloire et la richesse? *La gloire et la richesse se trouvent dans sa maison.* (Ps. CXI, 3.) — Veut-on la noblesse et l'antiquité de la race? *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* (S. Jean, I, 1.) Quelle condition meilleure que d'avoir Dieu pour époux? Et quelle obligation plus juste, plus forte, plus sainte, après cette faveur, que de mener une vie toute divine?... »

C'est ce que faisait excellemment la Mère Hippolyte, s'animant par l'exemple de tous les Saints, et surtout par l'exemple de Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de leur perfection, à ne vivre que pour lui.

VIII. — Le feu qui l'embrasait se communiquait à ses compagnes, et ses entretiens avec elles roulaient presque exclusivement sur l'amour divin. C'était aussi à cet objet qu'elle s'efforçait de ramener la conversation, quand il lui arrivait de recevoir la visite de quelque noble personnage. Fréquemment on l'entendait répéter les paroles de l'Apôtre : *Je désire la décomposition de mon corps pour être avec le Christ*, ou celles-ci : *Qui est malade sans que je ne le sois ? Qui souffre scandale, sans que je ne brûle ?* (II. Cor., XI, 29.)

On possède quelques-unes de ses lettres ; toutes ne respirent qu'amour de Dieu et zèle pour le salut des âmes. Voici ce qu'elle écrivait, un jour, au V. Père Raymond Samson, l'appelant tour à tour son Père et son Frère.

« Mon très cher Père en Jésus-Christ,

« En réponse à la lettre de Votre Révérence, je lui dirai d'abord que je la recommanderai de mon mieux à Notre-Seigneur avec toutes les circonstances qu'elle me marque ; ensuite qu'avec la grâce du Saint-Esprit je prendrai courage, pour animer celui qui devrait plutôt m'animer moi-même. Votre Révérence me dit qu'elle se trouve indisposée de la migraine, et qu'elle désespère de pouvoir jamais en guérir. Mon très cher Père, le premier conseil que je vous donne en Jésus-Christ, c'est de faire toujours oraison, mais plus du cœur que de l'esprit : je veux dire de vous exercer plus en des actes d'amour qu'en des actes de l'entendement, parce que nous ne pouvons concevoir que peu, au lieu que nous pouvons aimer beaucoup ; et c'est aussi ce que Dieu estime et agréé le plus. O mon cher Père, entrez, je vous



prie, et reposez-vous dans les plaies du Sauveur, pour vaincre facilement cette multitude de pensées qui vous fait tant de peine. Baignez-vous dans le Sang précieux de l'Agneau ; et si vous dites que ce n'est pas souvent en votre pouvoir, ayez recours à celui qui peut tout, et invoquez-le par d'affectueuses oraisons jaculatoires. Adressez-vous à la Mère de piété et de miséricorde, la glorieuse Vierge Marie, et répétez-lui souvent ces paroles : *Monstra te esse matrem* : « Faites voir que vous êtes mère. »

« Moi, misérable, ayant fait oraison pour Votre Révérence, j'eus une forte inspiration de lui écrire les paroles suivantes, que je la prie d'écouter avec l'oreille du cœur : Mon très cher Frère, *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. » — *Diliges Dominum Deum tuum ex tota anima tua* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme. » — *Diliges Dominum Deum tuum ex tota mente tua* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit. » — *Diliges Dominum Deum tuum ex totis viribus tuis* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces. » — C'est là, mon très cher Frère, le remède à tous vos maux spirituels et corporels. Pour moi, très vile pécheresse, je n'en puis trouver d'autres qui soient efficaces. Il plut à Notre-Seigneur de me donner un sentiment tout particulier sur cet amour de Dieu et du prochain aux Matines de mercredi, qui étaient de la Férie. Ce fut en disant ce verset du Psaume LXI : *Sperate in eo omnis congregatio populi, effundite coram illo corda vestra : Deus adjutor noster in aeternum* : « Espérez en lui, vous tous qui formez l'assemblée de son peuple ; épanchez vos cœurs en sa présence : c'est Dieu même qui nous aide à jamais. »

« O mon très cher Frère en Jésus-Christ, si vous saviez quelles Matines j'ai passées avec le bon Jésus dans les douceurs de son amour, après m'être occupée intérieurement de ses perfections éternelles ! Mon âme s'y trouva embrasée d'un grand désir que tous les chrétiens connussent, aimassent, adorassent et servissent un Dieu si bon ; et me tournant avec le feu d'un pur amour, non seulement vers les chrétiens, mais encore vers tous les hommes, je leur criais les susdits versets.

« O mon très cher Frère, lorsque le vent du Saint-Esprit soufflera dans nos cœurs, produisons ces actes d'amour envers notre prochain. Je vous avoue la vérité, j'eusse voulu rester cette nuit dans le chœur devant le Très Saint Sacrement et m'occuper de ces paroles.

Et vous pouvez bien croire quelle mortification ce me fut de me retirer pour aller à la cellule : mais c'est à quoi ma fièvre et mes indispositions me contraignaient. Voyez, mon cher Père et Frère, avec quelle liberté je vous écris. Gardons-nous bien, je vous prie, de tromper le peuple dans la pensée qu'il a d'être aidé par nos oraisons : mais vérifions, par une parfaite correspondance à nos devoirs, la confiance des fidèles en nos prières.

« Je me souviens qu'un paysan dit une fois à saint François : « Prenez garde, mon Père, à ne pas nous tromper ; car le monde vous tient pour un Saint. » Et moi, mon Père, très vile pécheresse que je suis, je vous dis, dans la simplicité et dans la naïveté de cet homme, de nous presser dans notre chemin, sans nous arrêter à rien de ce monde, car il nous importe beaucoup de nous hâter. Nous sommes les enfants des Saints, comme disait le jeune Tobie. Oh ! oui, considérons que nous sommes les enfants des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, qui ont donné leur sang et leur vie pour l'amour de Jésus-Christ !

« Chétifs et misérables que nous sommes, qui, sans avoir rien fait de semblable, pensons être déjà les amis de Dieu ! Oh ! que je pourrais vous dire de choses sur ce sujet, bien que je sois sûre que vous pourriez m'en dire bien davantage ! Recommandez-moi, je vous prie, à Notre-Seigneur ; car certainement vous me le devez, puisque, toute pécheresse que je suis, je ne laisse pas que de vous recommander instamment à la divine Majesté et aux Saints.

« Aujourd'hui même, après un long entretien avec notre Père saint Dominique, m'étant souvenue de vous, je lui ai dit : « Ne souffrez pas, mon glorieux Père, qui êtes si puissant devant Notre-Seigneur, que mon Frère et moi ne soyons saints. » C'est ainsi, mon très cher Frère, que me faisait parler l'amour cordial et l'humble confiance que nous devons avoir en nos très fidèles et très aimables Pères : mais vous encore plus que moi, parce que vous êtes prêtre et plus rapproché de Dieu.

« Pour ce qui regarde encore votre consolation, je vous conseille d'aller devant le Très Saint Sacrement, comme je crois que vous le faites, et vous y serez consolé. J'appelle ce lieu un brasier d'amour divin, dans lequel, nous chrétiens, devons nous échauffer et embraser, surtout les Religieux et les Religieuses, pour vivre dans la maison de Dieu. Oh ! que Jésus est un amant pressant, lorsque par sa miséricorde il se rend maître d'un pauvre cœur ! Oh ! si vous saviez les

effets du pur amour, et ce qui se passa entre mon très doux Jésus et cette pécheresse, la veille des glorieux martyrs saint Corneille et saint Cyprien, je suis sûre que vous m'excuseriez de m'être abstenue de vous écrire.

« Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, ainsi que dit l'Apôtre ; c'est pourquoi tout mon soin et mon plus ardent désir est de me taire et d'agir. Notre Père saint Dominique nous recommande particulièrement le silence, et je me trouve très bien de ce que dit mon aimable prophète Isaïe : *Votre force sera dans votre silence et dans l'espérance*. Ce sont des paroles du Saint-Esprit : ô heureuse l'âme qui les gardera ! »

On voit par cette lettre le style et l'esprit de la V. Mère Hippolyte. Un passage de ses œuvres explique l'allusion aux Matines des saints Corneille et Cyprien.

Elle dit que s'étant disposée avec soin aux premières Vêpres, elle fut ravie dans le ciel, aux pieds des saints Martyrs, et connut par une lumière céleste quel grand bien c'est que de souffrir pour Dieu. Elle avait lu les belles lettres de saint Cyprien aux martyrs de Carthage, et elle admirait ses généreuses réponses au tyran Galère : « Je ne fais rien contre le devoir ; dans une chose si juste, il n'y a pas lieu à délibérer. » *Non facio : fac quod tibi præceptum est ; in re tam justa nulla est consultatio.*

Lorsqu'ensuite il lui sembla l'entendre répondre *Deo gratias* à la sentence de mort prononcée contre lui, et donner l'ordre de remettre 25 écus d'or à son bourreau, elle brûlait du désir de l'imiter. Mais cela n'étant pas en sa puissance, elle résolut d'employer contre le démon les expressions du saint Evêque, en disant, au moment de la tentation : « Je ne ferai pas ce que tu me suggères ; dans une chose aussi juste que le devoir, il n'y a pas à délibérer. » — *Non facio : in re tam justa nulla est consultatio.*

Dieu, bénissant la patience et la fidélité de sa servante à souffrir les désolations, aridités et autres épreuves, pourvoyait à sa paix et à sa consolation par des voies tout extraordinaires. Un jour qu'elle se trouvait accablée de tristesse, ce bon Maître révéla son état à sa tante, la Mère Jérôme de Rocaberti, qui l'alla trouver aussitôt et lui parla avec tant de force et de douceur, qu'elle croyait entendre plutôt un Ange du ciel qu'une créature humaine, et elle en resta profondément consolée.

Une autre fois, la tristesse immense dans laquelle elle était plongée, lui donnant à penser que Dieu l'avait oubliée pour ses fautes et ses ingratitude, elle fut frappée des paroles d'Isaïe, chantées à l'Épître de la messe : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui* : « Une mère pourrait-elle oublier son enfant et n'avoir point pitié du fruit de ses entrailles? Mais quand bien même elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai jamais. » Elle fut ravie en extase et Notre-Seigneur lui fit entendre que ce n'était pas lui qui l'abandonnait, puisqu'il la prévenait par tant de grâces et de miséricordes, mais que c'était elle par ses tristesses, ses mélancolies, son peu d'amour et de confiance. Cette tendre réprimande l'humiliant d'autant plus profondément qu'elle se croyait digne des châtements les plus sévères, elle se prosterna aux pieds de son divin Epoux, qui, ajoutant grâces sur grâces, lui fit voir ses mains percées de clous et lui dit : *Ecce in manibus meis descripsi te, muri tui coram oculis meis semper* : « Vois, je t'ai écrite dans mes mains, et je veillerai continuellement sur toi pour empêcher tes ennemis de te renverser. »

Enfin, se voyant entièrement libre de ses peines et tentations, elle dit à Notre-Seigneur ces paroles du Psaume 118 : *Amputa opprobrium meum quod suspicatus sum, quia judicia tua jucunda* : « Retranchez, Seigneur, cet opprobre que j'ai appréhendé, parce que vos jugements sont pleins de suavité. » Et il lui fut répondu : *Eh bien! n'est-ce pas aussi ce que j'ai fait? Où sont maintenant les menaces des démons qui s'étaient vantés de te tourmenter jusqu'à la mort? Je t'ai enlevé ces opprobres et ces pensées de blasphème qui t'affligeaient tant, et tu as vu par expérience les douceurs et les plaisirs que l'on goûte sous les jugements de ma conduite.*

Outre la lettre que nous avons presque toute rapportée, il y en a une autre fort longue qu'elle adressait à un prélat qui l'honorait comme une Sainte; elle lui remontre les devoirs de sa charge et le terrible compte qu'il lui faudra rendre au souverain Juge, du troupeau qu'il lui avait confié. Elle le fait avec tant de force et de sagesse, et en des termes si bien choisis, tant de la Sainte Ecriture que des Pères, qu'on croirait voir l'œuvre d'un Saint Père lui-même plutôt que la lettre d'une humble Religieuse, qui ne fait nulle profession d'étude, surtout en des matières au-dessus de sa portée.



IX. — Malgré ses longues prières, ses fonctions de Maîtresse des novices et son état habituel de souffrance, la V. Hippolyte de Jésus trouva moyen de composer des ouvrages, publiés plus tard par les soins de son neveu, le V. Père Jean-Thomas de Rocaberti, 58<sup>e</sup> Maître général de l'Ordre, et ensuite archevêque de Valence.

Ils forment, d'après Echard, quinze volumes in-folio, dont voici le détail :

- 1<sup>o</sup> Sa Vie, écrite par elle-même ;
- 2<sup>o</sup> La Passion, d'après ce texte : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.* (Ps. xxi) ;
- 3<sup>o</sup> De la pénitence et de la crainte de Dieu ;
- 4<sup>o</sup> Le temple du Saint-Esprit ;
- 5<sup>o</sup> Rachat du temps perdu ;
- 6<sup>o</sup> De la triple vie purgative, illuminative et unitive ;
- 7<sup>o</sup> Traité de l'Oraison et de la contemplation ;
- 8<sup>o</sup> De la gloire des Saints ;
- 9<sup>o</sup> Des vertus. — Colloque de l'âme avec Dieu ;
- 10<sup>o</sup> La Céleste Jérusalem, ou Exposition du Psaume *Super flumina Babylonis* ;
- 11<sup>o</sup> Commentaire sur le *Salve Regina* ;
- 12<sup>o</sup> Exposition littéraire et mystique sur les Psaumes de la Pénitence, et sur les psaumes, leçons et répons de l'Office des défunts ;
- 13<sup>o</sup> Commentaire sur le Cantique des Cantiques ;
- 14<sup>o</sup> L'Enfance de Notre-Seigneur. — Traité des Anges. — Vingt-huit lettres de la vénérable Mère ;
- 15<sup>o</sup> Exposition de la Règle de saint Augustin, et cinq traités spirituels sur la perfection chrétienne et la perfection religieuse.

C'est un vrai miracle que cette humble Sœur, qui n'avait jamais appris à parler ni le castillan pur, ni le latin, ait néanmoins écrit ses livres en la première de ces langues, et rapporté en la seconde tant de passages de l'Ecriture et des Saints Pères. Nous avons déjà vu quelques assistances célestes reçues par elle pour la composition de ses ouvrages ; il nous faut ajouter que saint Paul, le Docteur des Gentils, lui apparut plusieurs fois environné de lumière pour l'éclairer sur les difficultés qu'elle lui proposait.

C'était un bruit populaire dans Barcelone que Dieu l'avait douée d'un don merveilleux de prophétie, comme on pouvait s'en convaincre par plusieurs événements extraordinaires. Sœur Agnès Ninot,

Religieuse de son monastère, avait une nièce que la pensée d'entrer au cloître jetait dans une mélancolie profonde. On en parla à la Mère Hippolyte qui répondit en souriant : « Cette jeune fille sera certainement des nôtres, et elle vivra très contente dans la maison de Dieu. » La prédiction s'accomplit ; et, par reconnaissance pour celle à qui elle attribuait la grâce de sa vocation, la postulante, ayant reçu l'habit peu après la mort de la Mère Hippolyte, prit son nom en Religion.

La femme d'un médecin de la ville avait une toute petite fille que la vénérable Mère lui recommanda de bien élever, parce qu'elle serait un jour Religieuse au Monastère des Anges. Elle y prit l'habit, en effet, y fit profession et, lors de l'enquête canonique, déposa sur la prophétie faite à sa mère par la servante de Dieu.

Un prêtre fort vertueux, nommé le Père Gomez, confesseur au Monastère des Anges, tomba dangereusement malade, et une Religieuse qui tenait plus particulièrement à lui pria la Mère Hippolyte de le recommander à Dieu : elle le fit, et, pour toute réponse, lui dit ensuite de se consoler auprès de Notre-Seigneur et de se conformer à sa sainte volonté. La Sœur comprit que le bon prêtre ne reviendrait pas à la santé ; il mourut, en effet, peu de jours après.

Le comte de Saballa, cousin germain de la V. Mère, ressentit aussi très avantageusement les effets de sa lumière prophétique. C'était un jeune seigneur d'une conduite assez légère ; Dieu révéla à sa parente un pressant danger dans lequel il se trouvait. Elle le fit appeler, sous prétexte de lui communiquer une affaire importante. Le jeune homme fut très surpris de se voir retenu longtemps, contre les habitudes de sa sainte cousine, par des discours fort indifférents. Mais, lorsqu'elle l'eut congédié, il connut que cet entretien lui avait sauvé la vie : pendant ce temps, ses ennemis avaient assassiné l'un de ses gens, le prenant pour lui-même.

Nous n'avons pas à raisonner sur le fait, et à nous demander pourquoi Dieu sauva l'un par la perte de l'autre. Les desseins du Très-Haut échappent à nos investigations bornées. Mais souvent les coups par lesquels le Seigneur nous terrifie sont des effets de miséricorde à l'égard des prédestinés.

Bien que l'existence de Sœur Hippolyte de Jésus fût en quelque sorte miraculeuse pour ses occupations, ses veilles, ses maladies, ses écrits, ses extases presque continuelles, un fait qui tient encore plus du prodige eut pour témoin tout le monastère. La V. Mère était à l'infirmerie : la Sœur qui lui portait son souper la vit élevée au-dessus

de terre d'environ trois mètres, embrassant un crucifix et les lèvres collées sur la plaie du côté. Surprise de ce miracle, la Religieuse alla aussitôt appeler la communauté, qui accourut en toute hâte et contempla, avec une vive émotion, ce que l'infirmière avait annoncé. Dieu disposait ainsi sa servante à l'exaltation céleste et aux divins embrassements qu'il accorde à ses élus. La V. Mère soupirait ardemment après la dissolution de son corps. Sa dernière maladie dura une année entière, et comme elle était âgée de 73 ans, et complètement à bout de forces, ce ne furent plus que douleurs sur douleurs ; elle supporta ce pénible martyre avec une patience consommée, sans proférer jamais la moindre plainte. Elle avait eu révélation du jour et de l'heure de sa mort ; elle le dit à plusieurs Religieuses. Souvent elle les pria de lui lire la Passion de Notre-Seigneur, de lui chanter des antiennes, des hymnes, des répons, en choisissant les plus capables d'exciter sa dévotion. Les Saints qu'elle avait plus particulièrement aimés, et qui lui avaient promis de l'assister à son dernier passage, la consolèrent beaucoup par leurs fréquentes visites. On porta dans sa chambre une très pieuse figure du saint Enfant Jésus, à qui elle chantait des psaumes et des cantiques, qui lui adoucissaient toutes les amertumes du mal.

X. — A l'entrée du mois d'août, les médecins déclarèrent opportun qu'on lui administrât les derniers sacrements. Elle les reçut dans les plus saintes dispositions, et eut alors un ravissement qui se prolongea trois jours entiers.

On l'entendait de temps en temps prononcer certains passages de la Sainte Ecriture, les noms de notre Père saint Dominique, de saint Pierre martyr, de saint Ambroise, de saint Augustin et de plusieurs autres Saints. D'autres fois, comme si elle eût répondu à quelqu'un qui l'appelât, elle s'écriait : « J'y vais, j'y vais », laissant ainsi dans l'admiration les Sœurs qui la considéraient. Enfin le 6 août, fête de la Transfiguration, lui apparurent, vers 4 heures du matin, un chœur de Saints de notre Ordre, conduit par notre Père saint Dominique, et le chœur des saints Innocents ; là, sans doute, se trouvèrent aussi tous ceux qui avaient promis de l'assister au moment suprême, les âmes du Purgatoire délivrées par ses prières et surtout la Très Sainte Vierge, qui l'emmenèrent jouir éternellement de la vue de Dieu, l'an 1624.

Pendant qu'on lui faisait la recommandation de l'âme, deux Religieuses placées dans une chambre voisine, en jetant les yeux dans celle de la Mère Hippolyte, la virent toute resplendissante de clarté. Cette lumière ayant disparu, sitôt que la malade eut expiré, elles se persuadèrent que son âme était montée au ciel, sans passer par le Purgatoire.

Au même temps, la vénérée défunte apparut au Père Louis Vidal, de la Compagnie de Jésus, qui l'avait confessée pendant six ans, comme lui-même le déclara au procès-canonique. Ce Père, dans sa déposition, fit connaître quelques particularités intéressantes. Il dit que, pendant la maladie de la vénérable Mère, Dieu lui envoyait souvent à l'infirmerie quelques Saints pour l'aider à psalmodier son office. Saint Denis l'Aréopagite et saint Jérôme lui rendirent ce service, la veille du jour où elle s'alita tout à fait. Il dit encore que lui-même entreprit, uniquement par ses avis et à ses exhortations, une mission importante dans une paroisse appelée Vique; le succès fut tel qu'il l'attribua aux prières de la Mère Hippolyte, ainsi qu'il le lui déclara, à son retour. Il ajoute qu'après la mort de la vénérable Mère, l'évêque de Barcelone ayant chargé quelques ecclésiastiques fort capables d'examiner ses écrits, tous conclurent que cette doctrine venait du ciel et surpassait les aptitudes d'une simple femme.

Le Père Vidal, prêchant le jour du décès de la Mère Hippolyte, dit publiquement que, dans la nuit précédente, était morte une sainte Religieuse qu'on pouvait comparer aux Thérèse et aux Gertrude, pour les faveurs célestes et pour ses vertus. Ce grave Religieux, après avoir fait ces dépositions, les signa de sa main, le 27 septembre 1658.

A l'heure où la vénérable Mère exhala le dernier soupir, une voix retentit dans toutes les rues de la ville, invitant à se rendre au Monastère des Anges, où une Sainte venait d'expirer. Une foule nombreuse accourut à l'église des Sœurs pour contempler la bienheureuse dépouille. La Mère Hippolyte, placée à l'entrée du chœur, dans un cercueil découvert, semblait avoir la beauté d'un corps glorifié. On lui avait croisé les mains sur la poitrine; tout à coup, elle les sépara, à la vue des assistants, et les rejoignit plus haut. De son visage découla une liqueur odoriférante surpassant tous les parfums connus. Cela dura les trois jours que le corps virginal fut exposé, restant souple et maniable comme s'il eût été vivant. Plusieurs fois, on imbiba de cette liqueur des linges, qui devinrent les instruments bénis de diverses guérisons.



La plus remarquable fut celle d'une Religieuse du monastère, d'abord incrédule aux merveilles qu'on publiait sur la servante de Dieu.

Elle avait une jambe tellement gangrenée que, pour préserver les autres membres, on songeait à l'amputer. L'opération offrant des dangers sérieux, les Sœurs persuadèrent à la malade de se recommander aux prières de la sainte Mère, avant qu'elle expirât. Ce qu'elle fit très humblement. Le lendemain, entendant dire qu'il coulait du visage de la défunte une liqueur miraculeuse, la pauvre Sœur voulut avoir un des linges qu'on y avait trempés. Elle l'appliqua sur sa jambe, et fut guérie.

C'était à qui s'empresserait d'approcher du corps de la V. Mère pour y faire toucher des chapelets, des médailles, des croix et autres objets, lesquels restaient imprégnés de l'admirable odeur. Les obsèques, célébrées le troisième jour, furent honorées de la présence du vice-roi de Catalogne, de la noblesse de Barcelone, de tous les hauts dignitaires ecclésiastiques et séculiers, ainsi que des représentants de toutes les communautés religieuses. Le P. Jayme Puig, recteur du collège des Jésuites, prononça l'oraison funèbre ou, pour mieux dire, le panégyrique de la défunte, sur ce texte tiré de l'Apocalypse : *Signum magnum apparuit in cælo : mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* : « Il a paru un grand prodige au ciel : une femme environnée du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête » (Apoç., xii, 1.), ce qu'il appliqua avec beaucoup d'esprit, de justesse et de solidité aux vertus de la Mère Hippolyte de Jésus, dont il avait été le confesseur, les six dernières années de sa vie.

Au moment de la sépulture, la Mère Lucrèce Toco, voulant avoir quelque relique de la vénérée défunte, lui coupa un ongle du pied : il en sortit un sang pur et vermeil, qui renouvela l'admiration et la dévotion parmi toutes les Sœurs.

Le 25 août, il s'exhala du tombeau un parfum dont le monastère tout entier fut embaumé. Le médecin venu, sur les entrefaites, pour visiter les malades, fut témoin de la merveille : s'étant rendu à la salle du Chapitre, où l'odeur était plus pénétrante, il se mit à genoux, s'écriant avec le Roi-Propète : *Dieu est admirable dans ses Saints*.

Le Seigneur opéra plusieurs autres miracles par les mérites de

la V. Mère Hippolyte : quatre d'entre eux ont été insérés au procès de béatification. Le premier est la conservation d'un consommé qu'on lui avait préparé dans sa dernière maladie, et auquel elle ne toucha pas. Malgré les chaleurs de l'été, il fut trouvé, après quelques jours, sans trace d'altération. Les autres furent les guérisons extraordinaires de trois Religieuses, dont l'une était son infirmière.

Un an après la mort de la Mère Hippolyte, il vint à cette Sœur un ulcère au pied, et tous les médecins le déclarèrent incurable. Elle eut recours à la V. Mère et fut bientôt guérie.

La seconde, une Sœur converse, se remit de la même manière d'un mal à peu près semblable.

Enfin, la troisième, en s'appliquant un linge trempé dans la liqueur miraculeuse, arrêta une hémorragie qui lui faisait perdre beaucoup de sang par la bouche et les narines.

La réputation de sainteté et les miracles de la Mère Hippolyte s'étendant au loin, on travailla, par autorité de l'Ordinaire, à instruire un procès de béatification. Il fut conclu l'an 1671, et envoyé à Rome, où l'on décréta sa traduction en italien. L'évêque de Barcelone et le vice-roi de Catalogne s'intéressèrent à cette cause; mais l'illustrissime Archevêque et vice-roi de Valence, Jean-Thomas Rocaberti, y déploya plus de zèle encore.

Ce grand Religieux s'était acquis déjà beaucoup de gloire, pendant qu'il gouvernait, comme Maître général, l'Ordre des Frères Prêcheurs, en poursuivant la béatification ou la canonisation de plusieurs de nos Saints. Il eut à cœur la cause de sa très digne et sainte tante, la Mère Hippolyte de Jésus, et, comme nous l'avons dit, fit imprimer à ses frais toutes les œuvres de la servante de Dieu.

Plusieurs auteurs ont écrit sur la V. Hippolyte de Jésus. Citons Pierre-Martyr Moxet, dans le *Journal virginal*, rédigé en espagnol, et Dominique Marchese dans son *Diario* italien. Mentionnons surtout le Père Antoine de Lorea, qui, chargé de préparer la publication des Œuvres de la V. Mère, mena cette entreprise à bonne fin, et laissa, en outre, dans un volume in-folio, un *Abrégé de la vie, des vertus et des miracles de Sœur Hippolyte de Jésus, avec tous les documents relatifs au procès de sa béatification*. C'est d'après cet Abrégé, et surtout d'après les écrits mêmes de la V. Mère que cette biographie a été composée.





## LE MÊME JOUR

13.. — A Metz, le célèbre Père JEAN AINSPER, très versé dans les sciences. Comme il n'était pas moins recommandable par son grand esprit religieux, il fut tiré de la Province de France, pour aller gouverner celle de Pologne, vers l'an 1300. De retour à Metz, il y reçut la récompense de ses mérites et fut honoré de cette épitaphe :

*Non patriae tantum sedes, verum extera gentis  
Regna, tui summum nomen honoris habent.*

« Non seulement ta patrie, mais les cités d'un royaume étranger ont ta mémoire en souverain honneur. » — (*Ex Mss. Met.*)

1465 — A Rome, le V. Père JACQUES GIL, natif de Xativa, en Aragon, l'un des grands Religieux qui, au xv<sup>e</sup> siècle, se montrèrent les fortes colonnes de l'institut dominicain. Il prit l'habit dans sa ville natale, à une époque de relâchement, suite funeste de la terrible peste de 1348, qui ravagea une partie de l'Europe. Néanmoins il mena une vie sainte et se garda toujours de la contagion du vice : *Integer vitae, scelerisque purus*, disent de lui les anciens documents.

Après avoir enseigné les Lettres sacrées dans plusieurs de nos couvents, le V. Père fut installé Lecteur de Théologie dans l'église cathédrale de Tortose par le Chapitre provincial de Sanguesa, en Navarre (1436), charge qu'il occupa avec éclat pendant neuf ans consécutifs. Entre temps, il mettait ses soins à restaurer la vie régulière : dans ce but, il entreprit la fondation d'une Congrégation réformée, avec l'aide de plusieurs excellents Religieux qui partageaient toutes ses vues. Il jeta les premiers fondements de son œuvre dans la ville de Cervères, l'an 1439 environ, et Dieu bénit visiblement ses efforts. L'observance s'étendit peu à peu dans la principauté de Catalogne et dans le royaume de Valence : une douzaine de couvents furent bientôt gagnés à la bonne cause. Le Maître général de l'Ordre, le R<sup>mo</sup> Père Barthélemy Texier, travaillait de son côté à réparer les brèches causées par la décadence. En apprenant ce qui se passait en Espagne, le vénéré Supérieur en reçut un singulier plaisir, et désirant soutenir le bien commencé, il établit le Père Gil Vicaire des maisons réformées, avec défense aux Provinciaux de s'opposer à ses décisions ou de retenir les Religieux qui demande-

raient à embrasser le nouveau genre de vie. Les Lettres Patentes qu'il lui expédia sont datées de Gênes, du 15 février 1440 (1).

L'œuvre, si bien encouragée, porta de dignes fruits et persista de la sorte pendant l'espace de quatre-vingt-onze ans, jusqu'à l'époque où la Province en fit sa règle définitive. Les Provinciaux qui se succédèrent durant cet intervalle, déférant respectueusement aux ordres du Maître Général, contribuèrent pour leur part à l'affermissement de la réforme : tout se faisait avec beaucoup de calme, et la plus grande liberté fut toujours laissée aux Religieux désireux de passer sous la conduite du V. Père Gil. Lui-même, en 1445, fut nommé Provincial d'Aragon. Il assista, en cette qualité, aux Chapitres généraux du Puy (1447), de Lyon (1450) et de Rome (1451).

Après neuf ans de Provincialat, le Père Jacques Gil fut appelé à Rome en 1453 et nommé par Nicolas V Maître du Sacré Palais. Il garda cette charge jusqu'à sa mort, arrivée vers 1465.

Nous mentionnerons parmi ses ouvrages :

1° Une Lettre, écrite en forme de traité, sur la Conception de la Bienheureuse Vierge, lettre datée de Rome, du 26 août 1454, et adressée au roi Alphonse d'Aragon.

2° L'Office de la Transfiguration de Notre-Seigneur, tel qu'il se récite encore aujourd'hui. — Le V. Père le composa par ordre de Callixte III, qui, en 1456, établit cette fête dans toute l'Eglise, en mémoire de la victoire remportée, le 6 août de la même année, par les chrétiens sur les Turcs devant Belgrade, où Mahomet II, la terreur de l'Orient, fut blessé, et contraint de lever le siège.

Le Chapitre général tenu à Novare, l'an 1465, porta une ordonnance, en vertu de laquelle la fête de la Transfiguration serait célébrée chaque année dans l'Ordre, le lendemain de la solennité de saint Dominique, alors assignée

(1) Elles débutent ainsi :

« In Dei Filio sibi charissimo Fratri Jacobo Ægidii, Sacræ Theologiæ Professori, Provinciæ Aragoniæ, Ordinis Fratrum Prædicatorum, Frater Bartholomæus Texerii, Facultatis præfatæ Professor, ac ejusdem Ordinis humilis magister et servus, salutem in Domino Jesu, et spiritualem consolationem.

« Inter cætera virtutum opera, quæ in nostro Ordine, conscientia constringente, fieri desidero, ea potissimum veniunt adimplenda, quorum fructuosus eventibus augetur observantia regularis. Cum ergo Conventus Cervariæ præfatæ Provinciæ Aragoniæ, miserante Domino, et opera vestra, laudabilibus Patrum nostrorum sanctionibus inhærendo, in communitate rerum, observantiisque canonicæ Religionis acceptabile omnipotenti Deo offerre cæperit holocaustum, et tam commendandum principium suscitandis plerisque virtutibus fomentum tribuens continuis dilatetur augmentis, solidaque firmitate persistat, vobis præsentiarum tenore concedo auctoritatem, et in meritum salutaris obedientiæ strictius impono Conventus præfatæ Provinciæ Aragoniæ, quos ad regularem observantiam possibiles reduci judicaveritis, reducat, etc. »



au 5 août; approuva l'Office composé par le P. Gil, et en rendit obligatoire la récitation publique et privée dans toutes les Provinces : « *Item de festo Transfigurationis Dñi, fiat totum duplex per totum Ordinem in crastino festivitatis B. Dominici. De quo festo a venerando Magistro Fr. Jacobo Ægidii Sacri Palatii Magistro, jubente Summo Pontifice, qui hujusmodi festum per universum orbem celebrari constituit, Officium compositum tenore praesentium approbamus, mandantes universis et singulis nostri Ordinis Provinciae et Conventuum Praesidentibus, ut tale Officium transcribi, quamprimum poterit fieri, procurent, et uniformiter ab omnibus tam publice quam privatim dici faciant.* » — (Echard.)

1569 — A Malines, l'illustrissime Père PEPIN ROSE, évêque du Salubrie, et auxiliaire de l'Archevêque de Malines. Il était originaire du Brabant et profès du couvent de l'Annonciation à Louvain, où, après de brillantes études, il prit le grade de Bachelier à l'Université de la même ville. Le Chapitre général de Rome de 1542 approuva son titre et l'institua Maître de l'Etude générale pour l'année suivante 1543. Mais, dès qu'il put renoncer aux emplois scolastiques, le V. Père se livra tout entier à la prédication, avec un succès toujours croissant. Les plus vastes églises ne pouvant contenir son immense auditoire, force lui fut de prêcher en plein air. Il n'était point encore docteur, et le Père Général, pour donner plus de poids et de crédit à sa parole, s'empressa de lui conférer ce grade.

En ce temps-là, le Saint-Père créait de nouveaux évêchés et archevêchés dans les Flandres, et nommait premier Archevêque de Malines Antoine Perronot, évêque d'Arras, plus connu sous le nom de cardinal de Granvelle.

L'illustre Prélat, fort occupé par les négociations importantes que lui confiaient les rois d'Espagne et le Saint-Siège, demanda comme auxiliaire, sous le titre d'évêque de Salubrie, le V. Père Pepin Rose. Pie IV accéda volontiers à cette demande.

C'était l'homme qu'il fallait à ces Provinces, alors travaillées par l'hérésie et l'esprit de révolte. On le vit donc à la tâche, mettant au service de son clergé et de son peuple les talents que le ciel lui avait si libéralement départis. Il nourrissait un grand nombre de pauvres, et savait se priver au besoin du strict nécessaire pour leur venir en aide : il réconciliait les églises, en bénissait de nouvelles et conférait les saints ordres, aux temps prescrits. En un mot, il s'acquittait de ses fonctions avec un zèle et une piété qui réjouissaient le cardinal-archevêque, souvent appelé loin de son diocèse, soit en Espagne, soit à Rome ou à Naples, mais heureux de se reposer sur un homme d'un tel mérite.

Le Père Pepin Rose termina saintement ses jours, l'an 1569, à l'âge de soixante-neuf ans. D'après sa volonté formelle, il fut inhumé au couvent de Louvain, dont il avait été Prieur. — (*Insul. Belg.*)

1620 — Dans la Province de Russie, le V. Père ZACHARIE, Vicaire Provincial et Prieur du couvent de Potoc. Ce digne Religieux fut immolé en haine de la foi par les Tartares, au moment où il s'attendait à recevoir dans son couvent les Pères du Chapitre (1620). — (*Russ. Flor.*)

1610 — A Manrèze, la V. Mère MARIE, surnommée la Noire, mais, dit le Père Souèges, d'une blancheur et d'une pureté angéliques. Ses grandes vertus portèrent l'évêque de Barcelone à la tirer du Monastère des Anges de la même ville, pour l'envoyer, avec quelques autres Religieuses, au nombre desquelles se trouvait la Mère Hippolyte de Jésus, réformer celui de la Madeleine, de l'Ordre de saint Augustin. Elle y demeura cinq ans, et quand tout fut remis en parfait état, elle revint à son premier monastère, où on l'élut Prieure. Après six années passées dans cette charge, la V. Mère Marie partit pour la fondation de Manrèze, avec quatre compagnes. Elle y mourut, l'an 1610, en odeur de sainteté. Son corps resta souple et maniable comme celui d'un enfant ; bon nombre de personnes, ayant eu recours à son intercession, en reçurent les plus heureux effets.

La Sœur Florentine Esplugas, sa compagne dans la réforme du premier couvent et dans la fondation de Manrèze, mourut dans la même réputation de sainteté, à la même époque, comme nous l'apprend la V. Mère Hippolyte dans l'un des livres de sa vie, ajoutant qu'elle ne dit rien des deux autres Religieuses, parce qu'elles vivaient encore, lorsqu'elle écrivait. Elles méritaient sans doute les mêmes éloges, et nous ne faisons nulle difficulté de les leur donner.

Sur le témoignage de la Mère Hippolyte, nous ferons mention des VV. Sœurs Véronique Aymeric et Pétronille Ardevol, ses intimes amies. Le Père Lorea nous apprend leurs noms dans son Abrégé de la vie de la Mère Hippolyte, et nous pensons qu'il s'agit ici des deux Sœurs qui, à son imitation, voulaient s'enfermer dans une chambre du monastère, pour ne converser qu'avec Dieu et avec ses Saints, et qui communiaient tous les jours. C'est aussi l'une d'elles, sans doute, que semble viser la V. Mère, quand elle écrit qu'elle s'était entendue avec une autre Religieuse, son amie, fort adonnée à l'oraison et à la communion, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de saint Sébastien, qu'il lui plût de leur percer le cœur des flèches de son amour. Sa compagne, ajoute-t-elle, reçut bientôt cette grâce, car elle mourut dans une quiétude et une paix extraordinaires. Les Religieuses qui la virent expirer disaient qu'elle était morte dans une contemplation très élevée, parce qu'elle avait eu excellemment ce don. Dans un autre passage du même livre de sa vie, la Mère Hippolyte raconte qu'un mercredi de la Pentecôte, le commentaire de saint Augustin sur l'évangile du jour l'avait vivement impressionnée.

« Celui-là, dit le saint Docteur, est attiré à Jésus-Christ, qui se

délecte dans la vérité, dans la béatitude, dans la justice, dans la vie éternelle, ce qui n'est autre chose que le Christ. Donnez-moi quelqu'un qui aime, et il sent ce que je dis : donnez-moi un homme de désirs, un fervent dans l'amour divin, un pèlerin dans la solitude de ce monde, et qui, dans la soif qu'il souffre, soupire après la fontaine de l'éternelle Patrie; donnez-moi un homme qui ait ces qualités, et il saura d'abord ce que je veux dire. » Chacune de ces paroles transperçait son âme comme autant de flèches aiguës. Elle fit part de son impression à une autre Religieuse avancée en âge et femme d'expérience, qui entendait le latin comme elle. « Et depuis, dit-elle, nous nous sentions embrasées d'un tel amour de Dieu, que nous ne pouvions nous entretenir d'aucun autre sujet. »

Ailleurs la vénérable Mère note la belle réponse d'une autre Religieuse. Elle lui demandait ce qui l'avait le plus frappée dans la lecture de l'épître du troisième dimanche après l'Epiphanie: « J'y ai particulièrement remarqué, répondit la Sœur, ce conseil de l'Apôtre : *Non vos defendentes, charissimi* : « Ne vous excusez jamais, mes très chers Frères. » — J'avoue que je l'ai ainsi résolu, quoi qu'on dise; car pourvu que Dieu soit content, de quoi se mettre en peine? L'expérience nous montre que toutes ces excuses, alléguées pour se disculper, ne produisent que contestations, trouble et remords du mauvais exemple que nous donnons ainsi aux autres. »

Plus loin, elle écrit qu'un quatrième dimanche de Carême, Dieu la disposa à plusieurs travaux et à de grandes afflictions intérieures. Ayant pris à part une de ses amies, elle lui dit : « Savez-vous, ma Sœur, qu'aujourd'hui l'Epoux me présente sa croix et sa couronne d'épines? Mais qu'il soit béni de tout! » témoignant par cette ouverture l'estime qu'elle faisait de cette Religieuse.

S'agit-il toujours de ses premières compagnes de Manrèze, nommées plus haut? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, de l'aveu même de la Mère Hippolyte, toutes les Sœurs du monastère étaient très dévotes à la parole de Dieu et fort soigneuses à la conserver. Une partie de leurs entretiens roulaient sur les épîtres et les évangiles, à l'imitation de la vierge sainte Cécile, dont l'Eglise chante qu'elle portait toujours l'Evangile sur son cœur.

Enfin, la vénérable Mère affirme qu'un samedi, veille de la Trinité, elle eut un ravissement à Matines, et se trouva transportée en esprit parmi les onze mille Vierges martyres, qu'elle aimait beaucoup. Au milieu d'elles, se tenaient plusieurs Religieuses de son monastère, décédées depuis peu de temps, et qui, pleines de jubilation et d'allégresse, chantaient les louanges de leur Rédempteur. Ce qui nous rend très croyable ce qu'elle avait écrit précédemment au sujet d'une Sœur défunte pour laquelle elle voulait réciter le Psautier. Notre-Seigneur lui dit alors de se recueillir simplement en lui-même, et qu'il suppléerait au reste : c'est-à-dire que, sans le secours de ses suffrages, il saurait bien introduire cette âme au ciel.

Nous pourrions encore citer la Sœur Angélique Masmicie, novice de la

vénérable Mère, qui rendit un superbe témoignage à ses lumières, à ses vertus, et à ses exemples, dans les informations du procès de sa Béatification. — (*Ex Vita V. Matris Hippol. a Jesu.*)

1656 — A Prouille, la V. Mère MARIE DE MONTEILS. Toute jeune encore, elle vit en songe ce premier sanctuaire de l'Ordre, où elle fut ensuite placée pour y être élevée dans la piété. Plus tard, elle y reçut l'habit. Toute sa vie, elle prit soin de conserver l'innocence et la pureté de son âme, et l'on peut croire que jamais elle ne la perdit. Elle était très dévote à la Sainte Vierge ; la seule vue de son image la remplissait de consolation. Enfin, couronnée des mérites d'une longue patience, elle entra toute joyeuse dans la maison du Seigneur, l'an 1656. — (*Mém. de Prouille.*)

1656 — A Naples, la V. Sœur THÉRÈSE BERNUCCI, du Tiers Ordre séculier. Elle commença, dès l'âge de six ans, à s'adonner aux exercices de la piété et de la pénitence. Jamais elle ne mangea de la viande : une chaîne de fer entourait ses reins, et son esprit de mortification lui obtint le don d'une très grande pureté. Elle reçut, en outre, des faveurs extraordinaires : Notre-Seigneur la prit pour épouse, lui présenta un anneau d'or d'une admirable beauté, et l'éclaira de lumières prophétiques. Elle mourut à l'âge de trente-trois ans. Quand elle eut rendu le dernier soupir, sa mère spirituelle lui commanda de croiser sur sa poitrine ses bras demeurés étendus. La sainte fille obéit aussitôt, comme si elle eût été vivante. Son éloge a été inséré dans les Actes du Chapitre de Rome de 1670.

1671 — A Bordeaux, la vertueuse Sœur Jeanne de SAINT-JOSEPH, la première converse reçue par la Mère Marie de Saint-Alexis, fondatrice du monastère de cette ville. Dieu prit un soin particulier de sa conservation, dès son enfance. Etant un jour tombée dans la Garonne, elle s'attacha à une motte de terre qui la maintint à fleur d'eau, le temps voulu pour permettre à un batelier d'accourir à son secours. Un autre accident, non moins grave, faillit encore lui coûter la vie. L'enfant s'amusait à creuser le sol auprès d'une sablonnière, quand tout à coup se produisit un terrible éboulement, dont plusieurs grandes personnes furent victimes. On crut la petite Jeanne écrasée : il n'en était rien. On put la retirer saine et sauve et sans le moindre mal.

Elle fut placée en service à Bordeaux chez une dame fort pieuse. Là, elle entendit les premiers appels à la vie religieuse, et comme elle se voyait pour le moment dans l'impossibilité de les suivre, elle répétait souvent dans un saint transport : « Mon Dieu, enlevez-moi, s'il vous plait, ces désirs ou accordez-moi la grâce de les voir se réaliser. » Sa maîtresse faisait tant de



cas de sa vertu qu'elle l'envoya à sa place s'acquitter d'un vœu à Notre-Dame de Bétharram. Jeanne fit une retraite dans ce pieux sanctuaire, monta à genoux le chemin du Calvaire, situé au-dessus de la chapelle, déposa son offrande et obtint tout ce qu'elle avait demandé.

Sur ces entrefaites, la Mère Marie de Saint-Alexis arrivait à Bordeaux pour y fonder un monastère. La bonne Jeanne vint fort à propos se mettre à sa disposition. C'était elle principalement qui, par ses soins et son dévouement, pourvoyait aux besoins de la communauté naissante. La fondatrice, voyant dans cette jeune fille une vertu à toute épreuve, lui accorda l'entrée de la maison et l'habit de converse. Pendant quarante ans, Sœur Jeanne de Saint-Joseph s'acquitta avec zèle de ses humbles fonctions, signalant surtout sa charité auprès des malades, et supportant courageusement les difficultés qui éprouvèrent la constance des premières Religieuses.

La V. Sœur possédait un don d'oraison très affectif et parlait de Dieu avec une onction touchante. Ses compagnes prenaient un singulier plaisir à l'écouter. Elle mourut l'an 1671, dans la quatre-vingtième année de son âge. — (*Mém. de Bordeaux.*)

1689 — A Arles, la vertueuse Sœur JEANNE D'ANTONELLE, de la Congrégation des Sœurs du Tiers Ordre. Elle était noble de naissance. A peine eut-elle l'âge de raison qu'elle fit vœu de virginité, et conçut en même temps un grand désir d'entrer en Religion. Dieu, qui avait sur elle d'autres desseins, ne permit pas qu'elle exécutât sa résolution. Amie passionnée de la pauvreté, et d'une patience inaltérable, elle endura les revers les plus cruels du côté de sa famille et les terribles douleurs de la pierre, qui la torturèrent pendant de longues années.

Dans les plus grandes crises, elle ne voulut jamais recevoir le moindre soulagement, même des personnes de son sexe, mettant son unique confiance en Dieu qui la guérit enfin de son mal. Elle entreprit alors une vie très pénitente pour obtenir la conversion des pécheurs et le soulagement des âmes du Purgatoire; mais son directeur, jugeant trop rigoureuse cette manière de faire, y apporta par prudence quelque mitigation. Jeanne paraissait en outre à l'épreuve des contradictions, à ce point, que souvent on l'entendit se plaindre amoureusement à Notre-Seigneur d'avoir retiré du monde une personne qui l'exerçait étrangement.

La servante de Dieu vécut ainsi jusqu'à l'âge de soixante ans. A cette époque, elle embrassa la règle du Tiers Ordre séculier, et malgré les vives réclamations de son humilité, elle se vit instituée supérieure de la Fraternité d'Arles. Le ciel, qui lui avait départi un don singulier pour toucher les cœurs et les porter à la vertu, le lui fit très utilement employer au développement de la Congrégation des filles de Sainte-Catherine : son exemple ne contribuait pas moins que ses paroles à exciter les Sœurs à l'imitation de leur

céleste Patronne. Toujours unie à Dieu, même au milieu des occupations les plus absorbantes, elle tombait dans des ravissements dont il était difficile de la faire sortir. Elle se disposait, par des retraites de huit ou dix jours, aux principales fêtes de l'année. Souvent aussi, elle obligeait l'une ou l'autre de ses compagnes à entendre sa coulpe et à lui infliger une forte discipline : et, durant les plus grands froids de l'hiver, elle se levait au milieu de la nuit pour accomplir cette pénitence, pieuse pratique qu'elle garda jusqu'à la mort. Sa compassion pour le prochain la portait à excuser les fautes d'autrui : les chutes les plus graves n'amenaient jamais sur ses lèvres aucune parole contraire à la charité : elle préférait se replier sur elle-même pour considérer ce qu'elle deviendrait, si Dieu l'abandonnait à la tentation.

Sa dernière maladie fut une fièvre de langueur, qui la consuma pendant trois mois, et qu'elle supporta avec une joie qui rappelait celle de saint Dominique en pareille circonstance. Alors on vit les personnes les plus distinguées de la ville tenir à honneur de venir l'assister ; et après son bienheureux trépas, arrivé le 6 août de l'an 1689, il y eut un tel concours auprès de sa dépouille mortelle pour lui faire toucher des chapelets, qu'on dut renvoyer à une heure de nuit l'office de la sépulture.

La V. Sœur Jeanne d'Antonelle fut inhumée dans la chapelle des Sœurs du Tiers Ordre. — (*Ex ejus Epist. encycl.*)





## VII AOUT

*Le R<sup>me</sup> P. THOMAS DE FERMO*

*XXIV<sup>e</sup> Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs  
et Nonce apostolique (\*).*

(1413)

**T**HOMAS, natif de Fermo, dans la Marche d'Ancône, se montra, à l'époque du grand schisme, l'un des Religieux les plus zélés à s'opposer aux progrès du mal, comme à tous les abus que les malheurs du temps avaient insensiblement introduits ou autorisés. Disciple et imitateur du B. Raymond de Capoue, auquel il s'était associé pour travailler à la pacification des esprits et au rétablissement de l'observance régulière, il lui fut donné comme successeur par le Chapitre convoqué à Udine, le 21 mai 1401.

Le nouveau Général ne fut d'abord reconnu que par les Religieux qui suivaient alors l'obédience de Boniface IX, en Italie, en Angleterre, en Portugal, en Allemagne, et dans les royaumes de Hongrie, de Bohême, de Pologne, de Suède et de Danemark. Il étendit d'avantage sa juridiction après le Concile de Pise : et cependant, pour ne rien omettre de tout ce qui pouvait servir au rétablissement du bon ordre, Thomas de Fermo, à l'exemple du B. Raymond de Capoue, invita et exhorta tous ceux qui s'étaient attachés à Clément VII à se joindre à lui pour reconnaître le même Pontife, et le successeur de saint Pierre

(\*) Mich. Pio.

dans la personne de Boniface IX. Ses vives exhortations n'eurent pas l'effet désiré. Le pieux Général fut plus heureux au cours de ses visites, et recueillit de précieuses consolations dans les Provinces qu'il parcourut pour ressusciter l'esprit de saint Dominique et rap-peler ses Frères à la première ferveur de l'Ordre. Il trouva d'excellents sujets, remplis de zèle et de religion, tout disposés à le seconder dans son entreprise.

L'œuvre était bien difficile : il ne fallait rien moins qu'une prudence consommée et une patience à toute épreuve pour la tenter. Le R<sup>me</sup> Père mit sa confiance en Dieu, et par de sages prescriptions, essaya de remédier aux divisions qui avaient causé un déplorable relâchement dans la plupart des grandes familles monastiques.

Pendant son gouvernement, qui dura treize ans, il présida six Chapitres généraux en Allemagne et en Italie, dont les Actes, au dire d'Echard, furent autant de preuves de son zèle et de sa constante vigilance à faire fleurir partout la régularité. Pour détruire certains abus où pouvait se glisser facilement la simonie, sous prétexte de pauvreté, à l'occasion de la réception des sujets dans l'Ordre, il interdit formellement, au Chapitre de Nuremberg, célébré l'an 1405, les contrats pécuniaires, en nature ou autres, dans l'admission des novices (1).

En outre, le V. Général porta défense d'instituer dorénavant comme Prieurs, Inquisiteurs, Prédicateurs généraux, des hommes qui ne seraient pas reconnus habiles dans l'art d'annoncer la parole de Dieu ; de recevoir ou d'expédier des lettres sans les soumettre au contrôle du Supérieur (les Maîtres et Prédicateurs généraux exceptés) ; et à tout Religieux indistinctement, quelle que fût sa qualité, l'exercice de la médecine, abus qui s'était introduit vraisemblablement à la

(1) Voici le texte de cette défense :

« Ut vitium Simonizæ in receptionibus Fratrum et Sororum attentius caveant : Præsidentes advertant et Priores conventuum, quod non recipiatur pecunia pro prædictis. Nam si ex pacto, vel cum exactione, aut cum tali intentione, seu conditione, quod, nisi sic solveretur, non fieret hujusmodi receptio, quantumcumque sit modici valoris pecunia, sive pastus, aut mensalia, vel quæcumque alia, quælibet persona sic recipiens, per Extravagantem Urbani V est ipso facto excommunicata, nec absolvi potest nisi per Summum Pontificem. Et sic receptus et recipiens sunt Simoniaci, et debent expelli ab Ordine, atque cogi ut arctiorem Regulam, seu Ordinem intrent, ut habetur Extr. de Simonia, C. Cum. Et tam ipse Præsident, quam Consiliarii Simonizæ labem incurrant ipso facto, et debent suspendi a divinis, et alias graviter puniri... »



suite de la peste noire, et devenu, paraît-il, difficile à déraciner. Il plaça la Province de la Basse-Lombardie sous le patronage de saint Dominique, et celle de la Lombardie supérieure sous le vocable de saint Pierre, martyr. On doit encore à sa piété d'avoir élevé au rit Tout-Double avec Octave la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, et d'avoir réglé que le premier dimanche de l'Avent, l'hebdomadaire commencerait l'Office au chœur droit.

Le zélé Supérieur fut toujours honoré de la confiance des Souverains Pontifes Boniface IX, Innocent VII, Alexandre V et Jean XXIII, qui occupèrent successivement la chaire de saint Pierre, pendant qu'il demeura en fonctions.

Tous se firent un plaisir de lui accorder divers privilèges qu'il sollicita pour son Ordre, et de prévenir même, à l'occasion, ses pieuses intentions. « L'amour paternel que Nous portons à votre personne, si affectionnée à ce Siège Apostolique, lui écrivait Boniface IX, les mérites de votre vie sainte, le zèle de la Religion qui vous distingue, Nous inclinent à vous octroyer de très bon cœur tout ce qui peut tourner à l'avantage et accroître la prospérité de la grande famille des Prêcheurs. » C'est ainsi qu'il fut officiellement chargé de la haute direction des monastères de nos Sœurs, et des Tertiaires de l'un et l'autre sexe, qui vivaient dans le monde.

II. — Thomas de Fermo était en Italie, quand il reçut, l'an 1402, d'exactes informations sur nos missions d'Orient. A cette époque, l'élan et les succès, jusqu'alors si consolants, des missions dominicaines en Asie, menaçaient d'être sérieusement entravés. La route déjà longue et pénible des déserts d'Arabie devenait de plus en plus difficile par suite des incursions des Mahométans, qui finirent par prévaloir.

Sous l'empire du Croissant, la religion chrétienne fut toujours et partout proscrite. Pour combler la mesure, la puissance tartare, jusque-là indifférente au christianisme, prit sous Tamerlan un caractère effrayant d'hostilité. « La terre, s'écriait ce grand destructeur du christianisme dans l'Extrême-Orient, la terre ne doit avoir qu'un maître, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel. Qu'est-ce que la terre avec tous ses habitants pour l'ambition d'un prince ? » C'est dire assez que ce potentat n'avait rien perdu de l'orgueil et de la cruauté de la race tartare. Cependant, on ne sait pour quels motifs, il prenait encore ses ambassadeurs parmi les missionnaires. Tamerlan avait choisi deux

Frères Prêcheurs, François Strathru, Arménien converti, et Jean, archevêque de Sultanie, pour une mission diplomatique auprès du roi de France. Ce fait si extraordinaire et de bon augure ne pouvait laisser insensible le Maître général, dont la joie eût été plus pure, s'il se fût trouvé en état d'envoyer bon nombre de nouveaux sujets chez les infidèles. Ses faibles ressources ne lui permirent pas de répondre, pour le moment, aux demandes qui lui arrivaient de l'Orient. Toutefois la situation des missions le préoccupa vivement durant son séjour en Allemagne, et ce fut l'une des principales raisons qu'il mit en avant pour relever les études et rétablir l'observance. Il s'arrêta assez longtemps dans les Provinces du nord et y réunit deux Chapitres généraux : l'un à Erfurt dans la Thuringe, au mois de juin 1403 ; l'autre à Nuremberg, aux fêtes de la Pentecôte 1405. Il en avait convoqué un troisième à Breslau, capitale de la Silésie : mais la mort d'Innocent VII l'ayant rappelé en Italie, il le présida à Bologne en 1407. Les divisions qui s'accrochèrent encore sous le pontificat de Grégoire XII le retinrent dans la péninsule. Il eut ainsi l'honneur d'assister au Concile de Pise (1409).

On sait que cette assemblée, convoquée par les cardinaux des deux obédiences, après avoir déposé les deux prétendants : Ange Corrario (Grégoire XII), et Pierre de Lune, qui se faisait appeler Benoît XIII, élut Pierre Philarghi, des Frères Mineurs, qui prit le nom d'Alexandre V. Tous les Pères du Concile furent les premiers à reconnaître le nouveau Pontife. Thomas de Fermo suivit leur exemple, et le désigna à l'Ordre entier comme seul et légitime chef de l'Eglise. Déjà on se flattait de l'espoir de voir le troupeau du Christ réuni sous un seul Pasteur et la paix rendue enfin à l'Eglise : mais les péchés des hommes retardèrent encore ce bonheur. Les deux Pontifes déposés méprisèrent l'autorité du Concile et se retranchèrent obstinément dans ce qu'ils appelaient leurs droits : et au lieu de deux obédiences qui divisaient la chrétienté, on en vit trois surgir en même temps. Le parti de Pierre de Lune était soutenu par l'Espagne ; celui de Grégoire XII, quoique plus faible, avait l'appui de l'empereur Robert de Bavière ; quant à l'autorité d'Alexandre V, elle était respectée dans la plus grande partie de l'Eglise, et la France, en particulier, venait d'applaudir à l'élection faite par le Concile de Pise.

III. — Tous les Dominicains français, en se soumettant au même Pape, avaient incidemment reconnu Thomas de Fermo pour leur véri-

table Supérieur. L'un des premiers soins du nouveau Pontife fut d'expédier une Bulle pour le déclarer seul Général de tout son Ordre. Les Lettres apostoliques sont datées de Pise, le 20 juillet 1409. Sa Sainteté en donna plusieurs autres pour l'autoriser à faire tous les règlements nécessaires, surtout dans les Provinces où se rencontraient en même temps deux Provinciaux de différentes obédiences. Le fait n'était point rare ; même en Italie, un nombre considérable de Religieux demeuraient toujours fermement attachés à la cause de Grégoire XII. Le R<sup>me</sup> Père, pour entrer dans les vues du Concile et contribuer, autant qu'il était en son pouvoir, à éteindre le feu de la division, s'employa à faire reconnaître dans toutes les Provinces et les maisons de son Ordre l'autorité d'Alexandre V.

Il rencontra de grands obstacles à l'exécution de son dessein, tout en se servant avec quelque avantage des moyens que lui fournit le Chapitre général, réuni pour la seconde fois à Bologne, l'an 1410. Mais sa prudence, son zèle, sa fermeté et ses autres qualités remarquables ne parvinrent pas à lever toutes les difficultés. Il eut de tristes démêlés avec Hugolin et Ange de Camerino, Religieux d'ailleurs d'un mérite incontestable, tous deux savants théologiens. Le premier était Maître du Sacré Palais sous Grégoire XII, qui l'institua en même temps Vicaire Général de l'Ordre, c'est-à-dire des Religieux demeurés fidèles à sa cause, après le Concile de Pise. Hugolin de Camerino resta toujours attaché à la personne de ce Pontife, et rien ne fut capable de lui faire abandonner son parti et sa défense jusqu'au Concile de Constance.

Pendant que les trois Papes s'excommuniaient tour à tour, Thomas de Fermo et Hugolin ne se ménageaient pas davantage. Mais dans ces temps calamiteux, dit le Père Echard, on était accoutumé à mépriser ces anathèmes et la main qui les lançait. Notre zélé Général comprit très bien qu'il ne réussirait point à mettre la parfaite union dans son Ordre, tant que le schisme continuerait à déchirer l'Eglise ; de guerre lasse, il abandonna donc la lutte, laissant à leurs idées des Religieux dont il reconnaissait le mérite, rangés après tout au parti de Grégoire XII par les mêmes motifs de religion qui le tenaient lui-même sous l'obéissance d'Alexandre V. Il redoubla la ferveur de ses prières particulières, prescrivit des suffrages publics dans tous les couvents de l'Ordre, afin d'obtenir de Dieu, qui seul pouvait y remédier, la cessation de tant de maux, et soutint de son mieux ceux de ses Frères dont les vues répondaient aux siennes. Par ailleurs, il ne

négligeait rien pour favoriser les progrès de tous dans les voies de la perfection et dans l'étude.

Pour exciter l'émulation des jeunes étudiants et récompenser leurs professeurs, il obtint d'Alexandre V le droit de créer des docteurs, avec les privilèges que conférait une promotion régulière aux grades dans l'Université de Paris. La Bulle, datée du 10 août 1409, fut depuis confirmée par le Pape Jean XXIII, le 6 février 1413.

Tout en s'occupant ainsi de l'avancement des Religieux qui continuaient à rendre service à l'Ordre, le Général avait, en outre, assez souvent l'occasion d'accorder à d'autres l'autorisation d'accepter les dignités ecclésiastiques auxquelles les Souverains Pontifes les destinaient. Grégoire XII, avant sa déposition, avait donné l'archevêché de Raguse au B. Jean Dominici, et celui de Thèbes au Père André Fornari. Jean Babynghe, désigné par Alexandre V pour le siège archiépiscopal de Tuam, en Irlande, reçut ses Bulles de Jean XXIII, le 25 mai 1410. La même année, Dominique Florent passait de l'évêché d'Albi au siège métropolitain de Toulouse, et Jean de Durazzo était nommé archevêque de son pays natal dans l'Albanie, le premier jour d'octobre 1412. Beaucoup d'autres Dominicains furent élevés à la dignité épiscopale, sous son gouvernement, par les Papes qui siégeaient à Rome.

La négligence des historiens nous laisse ignorer la majeure partie des faits et gestes de l'illustre Général. Nous savons seulement qu'en 1413, à l'époque des négociations entamées entre Jean XXIII et l'empereur Sigismond, au sujet de la convocation d'un nouveau Concile, regardé comme l'unique remède aux maux de l'Eglise, il fut envoyé par le Pape, en qualité de Nonce, auprès des Républiques de Florence et de Gênes, en guerre l'une contre l'autre. Cette mission eut un heureux résultat. Bientôt après, Thomas de Fermo présida son dernier Chapitre dans la ville de Gênes, et mourut le 7 août de la même année. Son corps fut déposé dans un tombeau de marbre, au côté droit du grand autel, dans l'église de Saint-Dominique.







*Le V. Frère DOMINIQUE GONZALÈS*  
*Convers, Profès du couvent royal de Saint-Pierre Martyr*  
*à Tolède(\*).*

(1626)

C’É dévot serviteur de Dieu avait passé une trentaine d’années dans le monde, quand il se sentit fortement pressé de se retirer dans un cloître. Revêtu de l’habit de l’Ordre à Tolède, il montra tout aussitôt une ferveur incomparable pour les pratiques de son nouvel état. Son but principal était de plaire uniquement à Dieu et d’expié rigoureusement les fautes que lui reprochait sa conscience, délicate à l’excès. Pour ce motif, il passait en prières les jours et les nuits, intéressant à sa cause les Saints pour lesquels il se sentait une particulière dévotion, entre autres saint Dominique, sainte Marie-Madeleine, saint Bernard, saint François, sainte Catherine, martyre, sainte Catherine de Sienne, et surtout saint Joseph et la Très Sainte Vierge.

Une nuit qu’il vaquait à son exercice ordinaire, se trouvant seul dans l’église et voyant avec peine qu’il tardait d’être exaucé, il vint se prosterner devant l’image de Notre-Dame du Rosaire. « Sainte Vierge, s’écria-t-il, si vous êtes ma Mère, expédiez cette affaire promptement ! » — Si ces paroles eussent été dites avec une profonde humilité, accompagnée de confiance, elles auraient été très capables assurément de toucher le cœur de Marie, mais la suite fit voir qu’il s’y était glissé quelque sentiment de hauteur, de présomption ou d’impatience. Le bon Frère le comprit tout le premier et vint se jeter aussitôt devant le Très Saint Sacrement pour demander pardon de sa témérité, en s’offrant à

(\*) La vie du saint Religieux nous a été conservée par le Père Dominique Sugner, du couvent de Perpignan, dans un livre qu’il composa sur les faveurs accordées par la Très Sainte Vierge à l’Ordre de Saint-Dominique.

souffrir toutes les peines qu'il plairait au Seigneur de lui envoyer, selon l'ordre de sa justice.

Un Ange lui apparut et lui dit qu'il devait commencer par se châtier lui-même. Immédiatement Frère Dominique s'infligea une terrible discipline et se mit tout en sang.

L'Ange, s'étant ensuite approché, lui lia les pieds et les mains et le ramena comme un criminel en face du maître-autel. Là, un spectacle inattendu se déroula sous ses yeux.

Autour du tabernacle se tenaient les Saints qu'il avait coutume d'invoquer, et au milieu d'eux la Très Sainte Vierge dont le visage lui paraissait un peu couvert, puis Notre-Seigneur lui-même dans l'attitude d'un juge, prêt à entendre l'accusation et à prononcer la sentence. Il remarqua que chacun des Saints tenait en main un instrument de la Passion. Sur un ordre de Jésus-Christ, l'Ange lut à haute voix les péchés du Frère jusqu'à la moindre pensée oiseuse. La lecture achevée, le Juge demanda s'il n'y avait rien à la décharge de l'accusé.

L'Ange tourna le feuillet, mais ne trouva rien. Le pauvre Frère, plus mort que vif, ne s'attendait qu'à entendre cette terrible parole : *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* Tout à coup, il vit les Saints passer devant le trône du Seigneur, en lui présentant tour à tour les instruments de la Passion qu'il avait soufferte avec tant d'amour pour les hommes, et demander grâce pour le coupable.

La Sainte Vierge, elle aussi, se fit son avocate auprès de son Fils, qui abaissant alors ses regards pleins de bonté sur le Religieux, lui dit : « Je te pardonne tes péchés par les mérites de ma Passion, par l'intercession de ces Saints et surtout de ma sainte Mère : prends garde à l'obligation qui te reste de bien reconnaître cette grâce et de satisfaire à ce que tu dois ! » Sur ces mots, la vision disparut. Frère Dominique, merveilleusement consolé, comprit par une impression qui lui resta toute sa vie, que le pardon que nous obtenons si libéralement de la miséricorde divine ne saurait nous dispenser d'en faire pénitence.

A dater de ce moment, aux actes des vertus intérieures il ajouta la pratique d'une mortification qui ne devait jamais connaître de relâche. Outre de sanglantes disciplines, il ceignit ses reins d'une lourde chaîne de fer, chargea ses épaules d'une croix semée de clous qui lui entraient dans les chairs, et s'appliqua sur la poitrine un cœur

d'acier, hérissé à l'intérieur de pointes aiguës, formant les noms de Jésus et de Marie. Tous les vendredis régulièrement, il jeûnait au pain et à l'eau. Il mangeait fort peu le reste du temps, et s'abstenait même pendant plusieurs jours de suite de tout breuvage, malgré son pénible emploi de lavandier. Une planche nue et une pierre pour chevet constituaient le lit sur lequel il s'étendait vêtu : et sa tunique était si rude, qu'à elle seule, elle pouvait servir de cilice, quand bien même il n'en aurait pas eu d'autre. Cependant il refusa toujours de la quitter, en santé comme en maladie.

II. — Cette excessive rigueur envers lui-même, cet usage journalier d'instruments de pénitence propres à donner le frisson, ne lui faisaient rien perdre de la douceur et de l'aménité de son caractère. Déjà dans le monde, il s'était signalé par une charité compatissante à l'égard du prochain, donnant tout jusqu'à ses habits. En Religion, il sut perfectionner encore cette vertu ; son plus grand plaisir fut toujours d'assister ou de servir les pauvres. Ce genre de vie le disposait aux consolations et aux lumières célestes : Frère Dominique en fut favorisé dans une très large mesure. Dieu se manifestait à lui par des visions imaginaires, par des paroles intérieures et extérieures, par différents symboles dont il lui donnait ensuite l'intelligence.

Un soir, le Père Prieur vint lui commander une chape pour le lendemain, en lui amenant un compagnon chargé de l'aider dans sa tâche. Ce dernier, moins laborieux et moins docile, le quitta brusquement pour aller satisfaire à une vaine curiosité. Frère Dominique comprit alors qu'il lui serait bien difficile d'achever tout seul le travail demandé : suspendant quelques instants sa besogne, il alla se prosterner au pied d'un crucifix, pour lui confier sa peine. Dans la ferveur de sa prière, il eut un ravissement. Il lui semblait avoir devant les yeux une ville très commerçante, et parmi la foule des étrangers venus de loin pour faire des emplettes, il remarqua deux frères. L'un, sans se mettre en peine du but de son voyage, passait tout le jour à se promener dans les rues ; l'autre, au contraire, ne se donnait nul repos, s'occupant, jour et nuit, à faire ample provision de marchandises. Parfois, dans ses courses, il rencontrait son compagnon et lui reprochait son oisiveté. « Oh ! répondait ce dernier, nous avons encore devant nous assez de temps pour les affaires ! » Cependant la durée du trafic s'écoulait ; le moment arriva de s'en retourner. Notre actif négociant entassa ses marchandises sur un magnifique vaisseau,

venu tout exprès pour le prendre. Là, un accueil enchanteur l'attendait : prévenances aimables, services empressés, mélodies ravissantes, rien ne manquait pour lui assurer une traversée des plus heureuses.

Dans sa joie, il fit monter vers le ciel des hymnes de louanges et de reconnaissance, et se mit à bénir avec les passagers Celui qui l'avait créé, la mère qui l'avait enfanté, la terre qui l'avait porté, et tous les travaux qui lui avaient valu le bonheur qui l'enivrait.

Mais combien différait le sort de son frère ! Jeté, pieds et mains liés, au fond de la cale ténébreuse d'un autre navire, le malheureux se trouvait au milieu de galériens et de scélérats de la pire espèce, criant et hurlant comme des loups. De temps en temps ces forcenés se ruaient sur lui pour le déchirer, ou le forcer à maudire tout ce que son frère avait béni.

Bientôt les deux vaisseaux furent séparés : le premier aborda tranquillement au port, tandis que l'autre, rejeté au loin, disparaissait dans l'abîme, sous une nuit de tempêtes et d'orages.

Frère Dominique reconnut que cette ville était l'image du monde, et les deux frères, le juste et le pécheur. Le premier, sans perdre un instant, amasse, amasse toujours les choses qui peuvent lui servir pour l'autre vie ; le second, négligeant toute chose comme s'il n'avait rien à perdre, se trouve, à la mort, les mains vides, et livré aux démons. Ce ravissement avait duré six heures, sans qu'il s'en aperçût. Le bon Frère reprit aussitôt son travail et, par une grâce miraculeuse, le termina pour le moment fixé.

Une autre vision, non moins instructive, lui montra quelle violence il devait se faire pour acquérir la vertu. Une dame d'une incomparable beauté se présenta, un jour, devant lui : elle tenait par la main son enfant, et tous deux l'invitaient à les suivre, l'enfant avec ses petits bras, et la dame par le mouvement de sa tête et de ses yeux. Arrivés sur le bord d'une rivière profonde, la mère et l'enfant passèrent sans peine, tandis que le pauvre Frère, arrêté par un tronc d'arbre, se consumait en vains efforts pour l'enlever. Il n'y parvint qu'à demi, le laissa de la sorte et se trouva enfin sur l'autre rive. La dame mystérieuse l'attirant toujours, il monta après elle une côte assez raide, moins pénible pourtant à gravir que n'avait été la première partie de la route. Parvenu au sommet, il se vit tout à coup dans un jardin délicieux, planté d'orangers, d'arbres fruitiers des espèces les plus rares et de vignes si bien disposées, qu'on ne pouvait rien imaginer de plus merveilleux. Ses deux guides disparurent à ce moment.



Une lumière intérieure découvrit au digne Religieux le sens de cette vision. La Dame, c'était Marie, appelée dans les Cantiques la Mère de la belle dilection, et son Fils, Jésus, si bien nommé la Fleur des champs et le Lis des vallées. L'un et l'autre l'invitent à les suivre par un grand désir de l'amour de Dieu ; et pour y parvenir, l'Enfant divin lui enseigne le premier moyen, la pratique de l'humilité, qui lui servira à surmonter les difficultés du chemin. Après quoi, il lui faudra entreprendre l'extirpation de sa volonté, figurée par le tronc d'arbre qu'il n'avait pu déraciner entièrement, parce que, tant que nous vivrons, nous aurons toujours à lutter contre l'amour-propre. Il passera néanmoins sans danger les eaux courantes de ce monde, et après avoir franchi d'autres obstacles, moins rudes que les premiers, il goûtera les fruits délicieux de la vertu dans un paradis de délices sans nom, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Toute peine que l'on prend, dans l'acquisition de la sagesse semble sur l'heure un sujet de tristesse et non de joie : mais dans la suite, après s'y être bien exercé, on recueille dans une paix très profonde tous les fruits de la justice.* (Héb. xii, 11).

Frère Dominique eut plusieurs autres connaissances particulières, qui lui donnaient une haute idée de la vertu et un vif désir de la posséder de la manière la plus parfaite. Notre-Seigneur daigna lui en révéler le secret par les mystères du Rosaire, un jour qu'il lui expliquait ces paroles de l'Écriture : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Après lui avoir montré que le mystère de l'Incarnation représentait l'union de la grâce à nos âmes, et tous les avantages que nous possédons en devenant ainsi les enfants de Dieu, il lui rappela que ses soins, ses travaux, ses peines avaient été employés à la recherche de l'homme, afin de l'animer à marcher sur ses traces.

C'est pour cela encore qu'avant de naître, il avait voulu aller sanctifier son Précurseur. — Sa naissance dans l'étable était l'image de celle qu'il vient prendre dans nos cœurs, en nous inspirant le mépris du monde et l'amour de la pauvreté. — A son exemple, l'humble Religieux devait se présenter et s'offrir au Temple, dans une dépendance absolue aux volontés du Père céleste. — Enfin, le mystère du Recouvrement lui enseignait à écouter silencieusement sa doctrine, et à l'interroger avec une respectueuse déférence dans ses doutes et ses difficultés. — Comme conclusion, l'Homme-Dieu fit passer sous ses yeux ses trente ans de vie obscure et laborieuse, afin de le convaincre de cette vérité capitale, que l'humilité, l'obéissance et le recueillement

sont les solides assises de toute perfection ; faute de quoi, on s'exposera toujours à se perdre soi-même au lieu de procurer le salut du prochain.

III. — Le V. Frère fut plusieurs fois aux prises avec les démons, mais il triompha de leurs attaques par les mérites et l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un jour qu'il désirait pénétrer plus avant dans la charité du divin Maître, dont la connaissance surpasse, au dire de l'Apôtre, la capacité de tout entendement créé, Frère Dominique se vit tout à coup transporté sur les bords d'un fleuve majestueux. Un nuage, plus blanc que la neige, étendu sur la surface du fleuve, lui en dérobaient le fond. Revenu à ses sens, il comprit que ce nuage éblouissant représentait la beauté et la grâce de l'âme du Sauveur, beauté et grâce si éclatantes, qu'elles lui cachaient l'abîme de charité dont cette âme sainte est le principe. C'est ainsi que ce fervent disciple de la divine Sagesse s'instruisait, à son école, des secrets les plus relevés de la spiritualité.

La dernière année de sa vie, il fut favorisé d'une autre vision mystérieuse. Il lui semblait entreprendre un long voyage, et la première rencontre qu'il fit fut celle d'un loup. Après un moment d'hésitation et d'arrêt, il pressa le pas, et s'étant ensuite retourné, s'aperçut, à son grand étonnement, que ce loup n'était qu'une bête empaillée. Plus loin, il se croisa avec un ours, bien vivant celui-là, et finalement avec un lion, qui tous deux lui causèrent une étrange frayeur. Une lumière surnaturelle lui révéla aussitôt le sens de ces trois rencontres. Le loup empaillé signifiait la peine que redoutent certaines âmes encore novices dans les voies de Dieu ; peine chimérique, qui s'évanouit sous l'effort d'une résolution généreuse, comme il arriva aux saintes femmes de l'Evangile, se rendant au sépulcre pour embaumer le corps du Sauveur. Elles s'inquiétaient, en chemin, de savoir comment elles enlèveraient la grosse pierre posée à l'entrée du monument ; néanmoins elles persévérèrent dans leur dessein et trouvèrent, en arrivant, le sépulcre ouvert : *Viderunt revolutum lapidem*. Dieu y avait pourvu en récompense de leur fidélité.

L'ours, animal pesant et paresseux, représentait la répugnance pour les œuvres de pénitence, répugnance qu'on ne peut vaincre sans des efforts sérieux et persévérants. Le lion, fier et superbe, était l'image du respect humain. — L'expérience en fait foi : ce qui

détourne tant d'âmes du droit chemin, ce sont, outre la crainte et la mollesse, les reproches ou les moqueries dont on les accable, quand elles se montrent plus sages que les autres. Car la parole de saint Bernard est toujours vraie : *Qui facit quod nemo, mirantur omnes* ; « Celui qui vit d'une manière différente des autres, se fait remarquer de tous. » On critique sa conduite. « Eh ! quoi, dit-on, peut-on se perdre en faisant comme tout le monde ?... Le chemin frayé par tous n'est-il pas le plus sûr ?... »

Or, bon nombre de fidèles sont souvent incapables de faire le juste discernement de la vraie et de la fausse singularité, et partant, oubliant que c'en est une grande de vivre selon l'Evangile, d'éviter les paroles vaines, de renoncer à tout et de porter sa croix, ils finissent par céder au respect humain, perdent courage et retournent en arrière.

Continuant sa route, Frère Dominique passa près d'une tente décorée de riches draperies. A l'entrée, se tenait une dame vénérable, un miroir à la main, qui l'invita à se reposer et le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il rencontra ensuite un jeune enfant fort pauvre, lequel se contenta de jeter sur le passant un regard rapide : mais ce regard, perçant comme une flèche, blessa son cœur d'amour et de tendresse. Le bon Frère marchait toujours quand il aperçut un Ange, revêtu d'une forme humaine, dont les yeux ne se détachaient point du ciel, et enfin un Séraphin tellement transporté, qu'il paraissait contempler Dieu face à face. — Que pouvait signifier cette vision symbolique ? Frère Dominique en eut bientôt l'intelligence. Cette dame avec son miroir, c'était l'âme cherchant son centre et son repos dans la méditation assidue de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ : elle vit sur la terre comme une étrangère, sans s'attacher aux choses périssables, semblable au voyageur qui, le soir venu, déploie pour quelques heures sa tente dans le pays qu'il ne fait que traverser. La richesse des parures indiquait la variété des mérites dont elle se fait une couronne pour le ciel : mais son isolement ne doit pas être tellement absolu, qu'elle n'accueille avec grande charité les passants pour leur donner de salutaires avis.

L'enfant misérablement vêtu lui rappelait la pauvreté évangélique, sainte vertu qui nous met ici-bas à l'abri de toute sollicitude inquiète, par la foi et la confiance en cette parole, tombée des lèvres du Sauveur : « *Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* » — L'Ange lui apprenait que la

méditation soutenue de la loi divine dégage le cœur du créé, l'ennoblit et le rend céleste ; et le Séraphin figurait l'état sublime des âmes privilégiées qui s'attachent invinciblement à Dieu et ne font plus qu'un même esprit avec Lui. — Par ces images sensibles, Notre-Seigneur entendait aussi montrer à son serviteur la haute perfection à laquelle il le conviait, et la gloire qui serait un jour sa récompense dans le ciel.

Voilà pourquoi, sans doute, il le favorisa dans une autre rencontre de l'apparition de saint François. Frère Dominique se trouvait alors sous le coup d'une grande peine d'esprit au sujet de ses confessions passées, et le démon mettait tout en œuvre pour le jeter dans une perplexité de conscience inextricable. Bien que l'unique remède à ces sortes d'épreuves soit de s'en tenir fermement à la décision d'un confesseur éclairé, cependant, Dieu le permettant ainsi, les ténèbres envahissaient de plus en plus l'âme du pauvre Religieux. Une nuit qu'il épanchait son cœur dans les gémissements et la prière, il eut un ravissement, près de l'autel de saint François, au moment où les Religieux de chœur chantaient ces paroles de l'Office : *Te ergo, quaesumus, famulis tuis subveni, quos pretioso Sanguine redemisti* : « Nous vous prions donc de secourir vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux. »

Devant lui se tenait le Patriarche séraphique, qui, sans rien dire, le regardait avec un visage rayonnant. La vision allait disparaître, quand le Frère, attiré par l'attitude si bienveillante du grand Saint, se jeta à ses pieds pour les couvrir de ses larmes et de ses baisers, puis se permit de lui demander ce qui en était de ses confessions. « Elles ont plu au Seigneur, répondit François ; rassurez-vous, mon fils, et appliquez-vous à le servir en toute humilité ! » A ces mots, la lumière et la paix se firent pour toujours dans son âme.

Quinze jours avant la fête de notre B. Père, Frère Dominique, pour s'y préparer, redoubla ses austérités ; il emprisonna ses reins dans une chaîne de fer, très lourde et garnie de pointes énormes. Cette pénitence, au-dessus de ses forces mais non de son courage, lui occasionna une fièvre violente qui le conduisit rapidement au tombeau, l'an 1626. Les signes extraordinaires de sainteté qu'il avait donnés demandaient qu'on lui fît de solennelles funérailles. On eut beaucoup de peine à défendre sa dépouille mortelle contre la trop grande dévotion d'une foule désireuse de diviser ses vêtements pour s'en faire des reliques. Il fut enterré dans l'église du couvent de Saint-Pierre-Martyr, à Tolède.



Les Actes du Chapitre général de Rome de l'an 1644 font, en ces termes, l'éloge du saint Religieux : « Au couvent de Tolède, mourut le célèbre Frère Dominique Gonzalez, Convers, homme d'une rare abstinence, de grandes veilles et d'une prodigieuse macération corporelle, qu'il pratiquait sans trêve ni merci, comme le prouvent les chaînes, les cilices, les croix de fer garnies de clous et les autres joyaux qu'il nous a laissés de sa pénitence. Il surmonta les terribles assauts, visibles et invisibles, que lui livra l'ennemi du salut, et s'instruisit des plus belles maximes de la vie spirituelle à l'école de la Sagesse Eternelle, qu'il aimait passionnément. Il reçut, dans les sentiments d'une indicible joie, l'annonce de sa mort prochaine. Ses obsèques furent honorées de la dévotion du peuple, qui se pressait en foule autour de sa couche funèbre, pour lui baiser les mains et les pieds avec une piété touchante (1). »



## *La Bienheureuse LUCINE DE SONCINO*

*Du Tiers-Ordre séculier (\*).*

(1480)

**D**ES trois Sœurs qui ont singulièrement honoré la Fraternité du Tiers Ordre dans la ville de Soncino, en Italie, notre B. Lucine fut la première à servir de guide, par l'éclat de sa lumière, aux B<sup>ses</sup> Etiennette et Prisca, l'une et l'autre fidèles imitatrices de ses admirables vertus.

Elle naquit à Soncino même, de l'illustre famille des Stropeni, et passa, sous la conduite de sa pieuse mère, les années de son enfance

(1) In conventu Toletano obiit eximius vir Frater Dominicus Gonzalez, Laïcus, abstinencia, vigiliis, carnisque omnigena maceratione plane rarus, ut ostendunt cathenæ, cilicia, cruces ferreæ clavis armatæ, aliaque id genus pretiosa monilia, nobis relictæ : periculosissimos adversarii insultus tum visibiles, tum invisibiles devicit : miris documentis spiritualis doctrinæ ab ipsa sibi amantissima Sapientia fuit instructus : summa lætitia nuncium mortis sibi jam propinquæ accepit. Ejus funus devotio populi manus ac pedes osculantis avidissime cohonestavit.

(\*) Razzi. — Mich. Pio.

en toute dévotion, innocence et honnêteté. Quand elle fut parvenue à l'âge nubile, sa charité commença à se refroidir : insensiblement elle se laissa entraîner aux frivolités du siècle, fréquenta les sociétés mondaines et se complut dans ce qui pouvait flatter sa vanité. Cependant Dieu daigna la préserver de tout écart notable, et la conserva dans l'innocence par un pur effet de sa miséricorde.

Les charmes extérieurs répandus sur sa personne, la haute position de sa famille et sa grande fortune lui attirèrent plusieurs prétendants. L'un d'eux, nommé Lucin, noble gentilhomme, obtint sa main. L'affection qu'il témoigna à sa jeune compagne fut si vive, que celle-ci, pour le payer de retour, changea le nom de Marguerite, qu'elle avait reçu au baptême, en celui de Lucine, qu'elle porta jusqu'à la mort. Elle continua pendant quelque temps son genre de vie mondain et dissipé : mais elle allait être promptement ramenée aux saintes habitudes de son enfance. Le B. Matthieu Carreri de Mantoue arriva, sur les entrefaites, à Soncino pour y donner les exercices d'une mission. Lucine s'empressa d'aller entendre ce nouvel Apôtre, dont la parole de feu soulevait la ville entière.

Un soir, l'orateur expliquait avec une force divine ces paroles du Sage : *Fallax gratia et vana est pulchritudo : mulier timens Deum ipsa laudabitur* : « La grâce extérieure est trompeuse et la beauté éphémère : la femme qui craint Dieu sera louée, elle seule. » La jeune dame, en l'écoutant, se sentit vivement impressionnée ; baissant la tête et se cachant le visage sous son voile, elle rentra chez elle en sanglotant. Son premier acte fut de se dépouiller de ses riches vêtements et de se disposer à une confession générale, qu'elle voulut faire au Bienheureux.

Les prédications de l'homme de Dieu avaient mis en honneur dans la ville la Congrégation du Tiers Ordre. Notre nouvelle convertie demanda à son mari la permission d'en prendre les livrées, ce qu'il lui accorda pour ne point la contrarier. Mais bientôt, changeant d'avis, à la vue de sa retenue, de sa modestie et surtout des privations qu'elle s'imposait, il retira la parole donnée et alla même jusqu'à maltraiter sa vertueuse épouse. Nos Pères conseillèrent à la V. Sœur de condescendre à l'humeur et aux caprices de son mari, ce qu'elle fit sur-le-champ par esprit d'obéissance : elle déposa donc son habit religieux, en prit un autre plus conforme à son rang et se soumit à tout ce qu'on demandait d'elle, sans abdiquer toutefois ses pratiques de modestie et de recueillement. Le démon lui apparut

alors sous l'extérieur d'un joaillier, venant lui offrir pierreries et bijoux, à la seule condition qu'elle consentît à s'en parer devant le monde. A ce trait, elle reconnut l'ennemi, et pour toute réponse, lui cracha au visage et ferma sa porte.

Ainsi engagée dans les voies de la sainteté, Lucine ne négligeait rien pour gagner entièrement à Dieu le cœur de son époux. C'était l'unique but de ses prières et de ses pieux exercices : l'aimant incomparablement plus selon Dieu et pour son salut qu'elle ne l'avait aimé auparavant selon le monde, elle voulait lui faire goûter les joies de la perfection chrétienne. Ce bonheur, elle le posséda bientôt. Une nuit, s'étant levée doucement pour vaquer à l'oraison, pendant que son mari reposait dans la chambre, elle eut tout à coup un ravissement : de son corps, élevé de terre, s'échappaient des rayons lumineux dont l'éclat rejaillissait autour d'elle. Lucin, soudainement réveillé, voyait sa femme élevée d'une coudée au-dessus du sol, les yeux fixés au ciel, le visage en feu mais beau comme celui d'un Ange. A ce spectacle, il se trouva entièrement changé et honora depuis sa compagne comme une Sainte. Il fit mieux encore. Non content de devenir le prédicateur et le défenseur de ses vertus, il se prit, dès ce jour, à imiter de son mieux sa noble et chrétienne conduite.

Notre Bienheureuse sut mettre à profit de si bonnes dispositions. Elle reprit, de son consentement, l'habit du Tiers Ordre et s'adonna comme jamais à toutes les pratiques de la dévotion. Sa charité était universelle. Quand elle ne pouvait, au gré de ses désirs, soulager les misères qui se présentaient, elle y suppléait par de bonnes paroles. Sans cesse, elle faisait monter vers le ciel d'ardentes supplications pour l'Eglise, pour son Ordre, pour les Prélats, pour les personnes qui l'avaient offensée ou contredite. Les grâces nombreuses qu'elle obtenait du ciel lui attiraient une foule de visiteurs, empressés de lui confier leurs peines ou de recevoir ses avis. Un gentilhomme du Milanais, désolé de n'avoir point d'enfant mâle, se rendit auprès de la Bienheureuse, qui s'engagea à prier pour lui. Un an après, les vœux du gentilhomme étaient exaucés.

Le fait suivant est plus remarquable.

Guillaume, marquis de Montferrat, avait envoyé un exprès à Soncino, avec ordre de ramener la V. Sœur. Celle-ci, sur le conseil de son mari et du Prieur du couvent, se mit immédiatement en route. Elle fut reçue à la Cour avec tous les égards dus à son grand mérite,

et après quelques instants de repos, eut un long entretien avec l'illustre personnage qui la faisait appeler. Depuis les longues années de son mariage, Guillaume n'avait jamais goûté les joies de la paternité, et, comme il ne lui restait que deux frères, l'un cardinal, l'autre déjà avancé en âge et n'ayant jamais voulu se marier, il voyait avec une peine profonde l'extinction inévitable de sa maison. Il la conjurait donc d'intercéder en sa faveur, afin d'obtenir du ciel soit pour lui un fils, soit pour son frère Boniface le désir de se marier. La Bienheureuse, tout en s'excusant de son indignité, ne put refuser le service qu'on lui demandait.

Elle confia l'affaire au divin Maître, qui la chargea de dire au marquis que pour lui, il n'aurait jamais d'enfants, mais que si son frère se mariait, il donnerait un héritier à sa maison. Les choses arrivèrent de la sorte. Guillaume mourut peu après : son frère, lui ayant succédé dans le marquisat, épousa une parente des empereurs de Constantinople dont il eut un fils, qu'il appela Guillaume.

La demeure de la B<sup>se</sup> Lucine ressemblait à un vrai couvent. Heureuse d'associer son mari à ses bonnes œuvres, elle partageait avec lui ses pieuses lectures, ses prières et ses pratiques de charité. Généreuse à l'excès, elle s'imposait de grandes pénitences, jeûnait souvent au pain et à l'eau, dérobait beaucoup sur son sommeil afin de consacrer plus de temps à l'oraison, se donnait de sanglantes disciplines et portait sur sa chair une chaîne de fer et un cilice.

A partir de son entrée dans le Tiers Ordre, elle s'astreignit à une abstinence rigoureuse. Très assidue aux Offices de l'Eglise, ne manquant la Messe aucun jour, elle se conduisait néanmoins avec tant de prudence, qu'elle n'aurait jamais sacrifié à ses dévotions particulières la moindre des obligations de son état : ainsi personne n'eut sujet de se plaindre de ses pratiques de piété. On assure qu'elle passa des carêmes entiers sans autre aliment que la divine Eucharistie. Les jours où elle s'approchait de la sainte Table, elle oubliait les choses de la terre, et toute perdue en Dieu, il n'était point rare qu'elle éprouvât des ravissements semblables à celui dont nous avons parlé. Elle se levait encore au milieu de la nuit pour réciter ses Matines et une partie du Psautier. Après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, l'une de ses plus chères occupations était de se transporter à l'hôpital pour consoler, assister et soulager les malades et les mourants, et rendre même aux défunts les derniers devoirs.



Telle fut la vie de notre Bienheureuse jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans. A cette époque, ayant eu révélation de sa fin prochaine, elle recommença sa confession générale, demanda et reçut les sacrements de l'Eglise ; puis, après avoir adressé aux personnes présentes quelques paroles sur la brièveté de la vie, qui nous échappe insensiblement, ne nous laissant que la consolation du bien que nous avons fait ou le regret du temps mal employé et des fautes commises, elle se ferma elle-même les yeux et expira en priant, l'an 1480.

Elle fut enterrée fort solennellement dans notre église conventuelle de Soncino. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles, comme l'attestent les nombreux *ex-voto* placés à l'entour. Dix ans après le décès de la Bienheureuse, le sépulcre ayant été ouvert, il s'en exhala un délicieux parfum, symbole de celui qu'elle avait répandu devant Dieu, aux jours de sa vie terrestre, par ses admirables vertus.

## LE MÊME JOUR

1528 — A Viterbe mourut l'Illustrissime P. JÉRÔME DE MONOPOLI ainsi nommé du lieu de sa naissance, où il prit l'habit de l'Ordre. Doué de talents remarquables, il devint l'un des plus savants hommes de son temps. Le Sénat de Venise lui confia la chaire de métaphysique à l'Université de Padoue (1506). Le Père Jérôme l'occupa avec éclat pendant plusieurs années. A cette occasion, il sollicita sa transfiliation au couvent des Saints-Jean-et-Paul de Venise, ce qui lui fut accordé par le Chapitre général de Gênes, l'an 1513, auquel il assistait en qualité de Définiteur. Mais ce changement de Province ne l'empêcha point d'être élu Provincial du royaume des deux Siciles (1516). Un pareil choix allait être pour la ville de Naples, entre autres, une singulière bénédiction. Religieux de vaste savoir, possédant en outre une rare éloquence et un tact exquis dans les affaires d'administration, il engagea un gentilhomme napolitain de haute naissance et de grande fortune à construire un magnifique hôpital dans l'un des quartiers les plus peuplés de la ville. Hector Caraffa, — c'était le nom du gentilhomme, — se rendit à tous ses desirs. Plus tard en 1521, le Père Jérôme de Monopoli conseilla à la noble Dame Françoise Largha, épouse du régent de la chancellerie royale, de compléter la première œuvre par la construction d'une maison d'Incurables, que la reine Jeanne II prit ensuite sous sa protection et agrandit à ses frais.

Comme les vertus du vénérable Père égalaient sa doctrine et son éloquence, Clément VII, qui le jugeait très capable de servir utilement l'Eglise, le nomma à l'archevêché de Tarente, le 8 janvier 1528. Le Père Jérôme n'occupa ce siège que six mois. Se trouvant de passage à Viterbe, il y tomba gravement malade et mourut au bout de peu de jours. Par humilité, il avait demandé à être inhumé dans le cimetière commun des Frères. Les Religieux de Venise réclamèrent son corps et lui donnèrent une sépulture honorable dans leur église. Sur la pierre qui recouvre ses cendres, on lit cette épitaphe :

*Frater Hieronymus de Monopolo, archiepiscopus Tarentinus, insignis doctor Ordinis Praedicatorum, bujus conventus filius, obiit MDXXVIII.* « Frère Jérôme de Monopoli, archevêque de Tarente, insigne docteur des Frères Prêcheurs, et fils de ce couvent. Mort en 1528. »

Parmi les ouvrages laissés par l'illustre Prélat, nous citerons ses Commentaires sur les Livres de la Métaphysique. — Un traité raisonné du Symbole de saint Athanase. — Un autre sur la nécessité des bonnes œuvres, et la vérité du Sacrement de l'Eucharistie contre Zwingle. — (Echard.)

1574 — A Mantoue, le V. P. ANDRÉ ALCHERO, originaire de Materno ou Paterno, au territoire de Brescia. C'était un Religieux recommandable par son zèle, sa doctrine et sa piété. Nommé Censeur du Saint-Office à Mantoue, il sut relever, par l'exemple de ses vertus et les qualités de son esprit, cette charge qu'il garda jusqu'à la mort. On lui doit la publication d'un ouvrage à l'usage des confesseurs, laissé manuscrit par le Père Jérôme de Palerme, qu'il enrichit de notes savantes et édita à Venise. — (Echard.)

1640 — Dans la Province du Saint-Rosaire, aux Philippines, la mémoire du V. Père HYACINTHE DE SAINT-JÉROME, lequel se rendit le parfait imitateur du grand Docteur de l'Eglise dont il portait le nom, par la rigueur et la continuité de ses pénitences. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1640. — (*Act. Cap. Rom.*, 1644.)

168. — Dans la même Province, le martyr du V. Père DOMINIQUE PÉREZ. Il avait été envoyé dans la Nouvelle-Ségovie, de toutes les missions dominicaines la plus dangereuse, et, après des efforts inouïs, il était arrivé à soumettre au joug de l'Evangile une partie des Indiens confiés à ses soins. Tandis qu'il parcourait en véritable Apôtre de Jésus-Christ cette vaste contrée, peuplée par les Zambales, il trouva la mort dans l'exercice de son dévouement et reçut la couronne du martyr de la main de deux apostats, qui le massacrèrent en haine de la foi, l'an 1684. — (*Ex Hist. Arch. Man.*)

1580 — Au Monastère de Sainte-Catherine, dans la ville de Toro, en Espagne, la très vertueuse Sœur ANTOINETTE DE ULLOA. Elle eut l'avantage de recevoir les premières influences du grand esprit religieux communiqué par les pieuses fondatrices de cette maison, et de rencontrer une compagne, appelée Antoinette des Anges, dont les exemples lui servirent admirablement pour la porter à une pureté de vie plus angélique et à une ferveur plus embrasée. Elle avança beaucoup en peu de temps et se fit aimer de toutes ses Sœurs. A l'âge de dix-neuf ans, elle était déjà mûre pour le ciel. On ne saurait exprimer la sainte allégresse qu'elle témoigna lorsqu'on vint lui annoncer que son heure approchait. Son amie ne put retenir ses larmes en la voyant si heureuse : aussi la conjura-t-elle de lui donner des nouvelles de son bonheur, dès que le Seigneur lui aurait ouvert les portes du Paradis. Antoinette de Ulloa lui promit, sous le bon plaisir du divin Maître, de venir l'avertir lorsque son exil toucherait à son terme. La Sœur Antoinette des Anges vécut dans cette douce attente. Or, quelques mois avant sa mort, elle vit apparaître sa sainte compagne qui lui dit de se tenir prête, car bientôt elle serait à son tour conviée aux noces éternelles. Plus tard, lorsque la maladie eut saisi Antoinette des Anges, la bienheureuse défunte revint auprès de son amie : et peu de jours après, les deux compagnes se trouvaient réunies dans la même félicité. — (Lopez.)

1636 — A Dinan, l'illustre et très pieuse HÉLÈNE DE BEAUMANOIR, marquise d'Acigné, vicomtesse de Besso et dame de Limoëlan, fondatrice du Monastère de Sainte-Catherine en cette ville.

La Providence, qui avait de grands desseins sur elle, permit qu'elle ne rencontrât dans le mariage qu'amertumes et contradictions. Les choses en vinrent au point qu'elle dut solliciter du Parlement un arrêt pour une séparation de corps et de biens d'avec son mari. Dans cette extrémité, la marquise sut répondre à l'invitation de Notre-Seigneur dans l'Evangile, appelant à Lui tous ceux qui sont pressés par l'angoisse et l'accablement. Là, en effet, et là seulement, auprès de son Cœur divin, elle trouva le remède à ses maux. Ses épreuves l'ayant complètement détachée du monde, elle quitta la Bretagne avec une jeune fille de sa suite qu'elle emmenait en Lorraine, bien résolues l'une et l'autre d'entrer au Carmel.

Elles traversèrent Paris ; mais, avant de quitter la capitale, M<sup>me</sup> d'Acigné se rendit, sur l'avis de son directeur, auprès de la Mère Marguerite de Jésus, qui venait de fonder le Monastère de Saint-Thomas. Les vertus de cette grande Religieuse, sa sagesse, sa bonté, et peut-être aussi les circonstances exceptionnelles de sa vocation, lui avaient assuré, dès son arrivée à Paris, une influence extraordinaire. Une multitude d'âmes assiégeaient la grille du monastère, avides de recevoir ses conseils et ses consolations. Quelques-unes, retenues dans le monde par les liens du

mariage, se dédommageaient de ne pouvoir se mettre complètement sous son autorité, en obtenant de pénétrer dans la clôture et de suivre pendant quelque temps la règle de la maison.

Dès la première entrevue, M<sup>me</sup> d'Acigné abandonna son premier projet, espérant pouvoir bientôt se placer sous la conduite de la sainte Prieure. Cet espoir fut finalement déçu. Elle s'en consola en laissant à sa place sa jeune compagne, et en abandonnant au monastère une grande partie de ses revenus.

De temps à autre, elle revenait auprès de sa vénérable amie, et portait par dévotion les blanches livrées de l'Ordre dans l'intérieur de la clôture. Elle se faisait alors appeler Sœur Hélène de Jésus.

La fondation du monastère de Dinan, décidée en principe, avait déjà reçu un commencement d'exécution. Mais l'heure approchait, où Dieu allait assurer l'existence et la prospérité d'une œuvre suscitée par son esprit. En 1629, le Père Adrien Béchu, qui s'intéressait à l'entreprise, dut se rendre à Paris pour le Chapitre de la Congrégation gallicane. Il rencontra à Saint-Thomas la marquise d'Acigné, l'entretint longuement de ce qui se passait en son pays de Bretagne, de l'héroïsme des Sœurs, de leur pauvreté et des difficultés insurmontables qui venaient les unes après les autres traverser l'œuvre si vaillamment commencée. La pieuse marquise en fut touchée. Heureuse, puisqu'elle ne pouvait pas être elle-même Dominicaine, de doter son pays d'un monastère de l'Ordre, elle demanda à la Mère Marguerite trois Religieuses de Saint-Thomas, et se mit en devoir d'obtenir du roi, du nouvel évêque de Saint-Malo, Achille de Harlay, et des magistrats de la ville de Dinan, les autorisations nécessaires. Après deux ans, tout était réglé ; une maison pourvue des meubles nécessaires, une chapelle fournie de ses ornements, et une rente de mille livres, étaient à perpétuité assurées par la généreuse bienfaitrice aux Dominicaines de Dinan.

Tout étant ainsi disposé, les trois Religieuses que le Monastère de Saint-Thomas avait promises partirent de Paris au mois d'octobre 1631. Le 4 novembre, on les introduisit solennellement dans leur nouvelle maison, et le 11, en la fête de saint Martin, on établit la clôture.

Ainsi fut fondé ce « saint et très observant monastère », comme l'appelle le Père Souèges. Dès le premier jour, la Règle dominicaine y fut aussitôt et dans tous ses points mise en vigueur. Malgré leur petit nombre, les Sœurs commencèrent la célébration de l'Office divin, les Matines au milieu de la nuit, le grand jeûne et l'abstinence perpétuelle de l'Ordre. La rude existence dans laquelle se jetaient des femmes délicates, s'ajoutant au scandale qu'avaient déjà causé dans des âmes faibles la pauvreté et les épreuves des débuts, avant le secours providentiel apporté par la marquise d'Acigné, provoqua dans la ville une sorte d'émoi et d'épouvante.

Mais loin d'écarter les cœurs vaillants du groupe héroïque qui venait de



fermer sur lui les barrières impénétrables du cloître, cette vie austère devint l'appât victorieux qui les attira de toutes parts. L'admiration enthousiaste fut bientôt plus à craindre que la critique et la malveillance : on alla jusqu'à imaginer autour de la fondation des circonstances merveilleuses, et le bruit se répandit que plusieurs avaient aperçu, environné d'une splendeur extraordinaire et illuminé de flammes miraculeuses, au moment où il franchissait les portes de Dinan, le carrosse qui amenait de Paris les premières Dominicaines. Quoiqu'il en soit de ce côté légendaire, au bout de six ans d'existence, le Monastère de Sainte-Catherine comptait cinquante-six recrues.

L'insigne bienfaitrice dut renoncer, pour raison de santé, à son vif désir d'y prendre le voile. Elle s'en dédommagea par les services exceptionnels qu'elle ne cessa de rendre à la communauté. « La marquise d'Acigné, écrit le Père Le Texier, en ayant été la mère fondatrice, désira aussi d'en devenir la fille en prenant l'habit de Religieuse. Mais après avoir éprouvé les forces de son corps, qui ne répondaient nullement à la ferveur de son esprit, elle vit qu'il était moins dangereux pour elle de servir Dieu fidèlement dans son état, que de s'engager dans un autre où elle n'aurait pu remplir exactement ce qu'elle avait promis. C'est pourquoi elle tâcha de réparer par d'autres vertus celles qu'elle ne croyait pas pouvoir acquérir par les austérités de la vie religieuse. Ses aumosnes furent si abondantes que les gens du monde les regardaient comme de pures prodigalités. Son humilité était si profonde que bien loin de se regarder comme fondatrice, elle se trouvait fort honorée d'être la servante de toutes les Religieuses avec lesquelles elle a vécu pendant plusieurs années dans le Monastère de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, et dans celui de Dinan. Son recueillement intérieur était continuel, et ses oraisons étaient ferventes et fréquentes. Enfin, ses affaires l'ayant appelée à son château de Limoëlan, elle y tomba malade et y mourut avec de hauts sentiments de piété et une parfaite résignation à la volonté divine, le septième jour d'août 1636. Son corps avant et après sa mort fut revêtu de l'habit de l'Ordre qu'elle avait souhaité et porté au couvent de Sainte-Catherine de Dinan, où l'évêque de Saint-Malo fist la cérémonie de sa sépulture. Depuis on l'a transporté de l'ancien monastère dans le nouveau, que les Religieuses firent bastir parce que l'ancien était trop étroit et trop incommode. » — (P. Chapotin : *Souvenirs Dominicains dans le diocèse de Saint-Brieuc*).

1651 — A Nancy, la vertueuse Sœur CLÉMENCE GÉRARDET, Converse, illustre en humilité, patience et sincère attachement à son Ordre. Sa dévotion envers saint Dominique, son bon Ange et surtout envers le Saint des Saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'était pas moins remarquable. Elle vécut en Religion dans de très bas sentiments d'elle-même, n'osant jamais regarder en face les Sœurs de chœur. A la suite d'une terrible chute,

elle dut se soumettre à la douloureuse opération du trépan, qu'elle endura sans un mot de plainte, au grand étonnement des chirurgiens. Son innocence et sa candeur lui méritèrent d'être avertie par son Ange gardien du jour et de l'heure de sa mort, comme elle témoigna elle-même en disant que ce serait le 7 août à midi. Elle mourut, en effet, à cette date et à cette heure, en 1651, âgée de cinquante ans, après une pénible agonie, durant laquelle elle ne détacha pas ses yeux de son Crucifix. — (*Mém. de Nancy.*)





## VIII AOÛT

*Le B. AUGUSTIN DE GAZOTHE*  
*Evêque d'Agram en Croatie, puis de Nocera,*  
*au royaume de Naples(\*).*

(1260-1323)

**L**E saint Prélat dont nous allons raconter la vie naquit vers 1260 à Trau, ville de Dalmatie, très florissante à cette époque, où elle jouissait encore d'une pleine liberté, sous la protection des rois de Hongrie. A partir du xv<sup>e</sup> siècle, elle perdit son autonomie et devint dépendante de la République de Venise.

Nicolas de Cassotti (par corruption Gazothé), père de notre Bienheureux, occupait un rang distingué parmi les sénateurs de Trau. Sa mère, appelée Drzislav, descendait de l'illustre maison des Dragovits. L'un et l'autre, non moins remarquables par leur noblesse antique que par la pratique constante d'une foi solide, étaient dignes, à tous égards, de recevoir les bénédictions du ciel. Dieu bénit, en effet, cette chrétienne famille, mais sa main sembla s'ouvrir plus libéralement sur notre B. Augustin, qui sut, mieux encore que ses frères, profiter des exemples qu'il trouvait au foyer domestique (1).

(\*) Boll. t. 1<sup>er</sup> d'août ; Echard, Touron.

(1) L'historien que nous suivons, Jean Tromco, évêque de Bosnie, ne marque pas la date précise de la naissance du Bienheureux ; il se contente de dire qu'il était

La grâce du ciel s'empara vivement de son âme. Elle avait hâte de le préparer à son avenir. Dès sa plus tendre enfance, Augustin manifesta les plus heureuses dispositions ; et quand il fut en âge de soupçonner les dangers du monde, il s'empressa de venir abriter sa vertu à l'ombre du cloître. Dans quel couvent ? Nous ne trouvons nulle part rien de précis à ce sujet : ce fut très probablement à Spalato, d'où dépendait, pour la juridiction ecclésiastique, la ville de Trau.

Le pieux jeune homme apportait en Religion la fleur de son innocence : sa fidélité à suivre la grâce de sa vocation lui fit trouver dans la maison de saint Dominique de nouveaux moyens pour conserver sans tache la pureté de son âme, et s'élever à cette haute perfection à laquelle il se sentait appelé. Docile aux divines inspirations, il éprouva bien vite combien doux et léger est le fardeau du Christ aux âmes droites, remplies d'amour et de bonne volonté ; et, dès le premier jour, on le vit marcher avec autant de rapidité que de joie dans la voie des préceptes et des conseils.

Il ne se dément pas. Sa vie coule limpide, comme le ruisseau au sortir de sa source. On admire son air de candeur, sa douceur, son humilité, et cette assiduité aux exercices réguliers qui sera l'un des traits saillants de son esprit profondément religieux. Durant ces premières années de probation, le Bienheureux se tient au milieu de ses Frères comme la violette qui cache sa corolle parfumée sous la feuillée ou la mousse : il butine comme l'abeille industrieuse et se fait, dans l'étude de la Théologie et des Saints Livres, un miel abondant de science et de piété.

Ses Supérieurs, qui fondaient déjà sur lui les plus belles espérances, songèrent à l'envoyer dans les écoles d'Italie, et, un peu plus tard, à l'Université de Paris.

Le Bienheureux entreprit ce dernier voyage en 1286, en compagnie

encore fort jeune quand il entra dans l'Ordre.— Bernard Gui fait la même remarque au sujet de sa jeunesse et ajoute de plus ces paroles significatives, insérées dans la note marginale de son manuscrit : « *Oriundus de Tragurio civitate, quae est in Dalmatia, in lingua sclavonica, intravit Ordinem anno 1277 vel 1278* : « Il était originaire de la ville de Trau, en Dalmatie, où l'on parle la langue slave, et entra dans l'Ordre en 1277 ou 1278. » D'après ces renseignements, nous pouvons déterminer assez exactement l'époque de la naissance de notre Bienheureux. En donnant au jeune adolescent (*adolescentulus*) quinze à seize ans, lorsqu'il se fit Religieux, l'année de sa naissance ne peut remonter au delà de 1260.



d'un autre Religieux, appelé Jacques des Ursins, neveu de Matthieu de Rossi des Ursins, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Porticu*. La société d'un tel Frère, aussi distingué par ses talents que par sa naissance, fut aux yeux de notre jeune étudiant une bonne fortune. Hélas ! il était loin de soupçonner qu'elle lui serait fatale.

Les deux amis s'étaient mis joyeusement en route. Arrivés un soir sur les bords du Tessin, non loin de Pavie, ils s'étaient assis pour se reposer d'une rude journée de marche, et ne pensaient l'un et l'autre qu'à adoucir leurs fatigues par la prière, quand soudain deux scélérats se jettent brusquement sur eux, comme deux fauves sur d'innocentes brebis, incapables de se défendre. Jacques des Ursins, attaqué le premier, est percé de coups de poignards, et son compagnon reçoit à son tour plusieurs blessures graves. Ce haut fait accompli, les assassins prennent lâchement la fuite. On sut plus tard qu'ils avaient été apostés à dessein par les comtes de Casate, ennemis jurés de la maison des Ursins depuis la mort violente du cardinal de Milan, l'un des leurs, empoisonné par un membre de cette famille. C'était donc une vengeance qu'ils exerçaient sur un paisible Religieux, en le faisant poignarder avec autant d'injustice que de cruauté.

Son compagnon, laissé baigné dans son sang, aurait infailliblement succombé aux suites de ses blessures, si la divine Providence n'eût conduit près de lui un noble gentilhomme, nommé Payen de Pierre-Sainte, chevalier de l'Ordre des Joyeux, fondé par notre B. Jean de Vicence. Ce bon Samaritain l'accueillit en son château, l'entoura de soins minutieux et le mit bientôt en état de pouvoir reprendre sa route. Il fit également enlever le corps de Jacques des Ursins et lui donna une sépulture honorable.

Certains auteurs ont affirmé que le B. Augustin avait eu pour Maître, à l'Université de Paris, saint Thomas d'Aquin. Mais cette opinion est insoutenable d'après la chronologie que nous avons adoptée, et qui semble de beaucoup la plus certaine. Saint Thomas était mort le 7 mars 1274, trois ou quatre ans par conséquent avant l'entrée du Bienheureux dans l'Ordre, et douze ans environ avant son voyage de Paris. Ce n'est donc point pour avoir suivi les cours du Docteur angélique qu'il a été cité comme l'un de ses plus illustres disciples, mais uniquement pour son attachement à la pureté de sa doctrine et à l'imitation de ses vertus. Il fit, en effet, de grands progrès dans la science et dans la perfection.

II. — Ses cours achevés, Augustin revint dans son pays, et fut immédiatement investi des fonctions de l'apostolat. On le vit alors, dans les différentes Provinces qu'il eut à évangéliser, vrai pêcheur d'âmes, ardent zélateur de la gloire de Dieu, répandant sur ses pas le parfum du Christ et rendant d'importants services à l'Eglise. Afin d'assurer le fruit de ses prédications, il prit la sage précaution de fonder plusieurs monastères de son Ordre dans les principaux centres de la Dalmatie. De ces foyers de science et de piété devaient sortir d'excellents Apôtres, brûlant de zèle pour l'instruction des peuples et le salut des âmes.

Lui-même avait à cœur de dérober à sa vie si mouvementée quelques bonnes journées pour venir se retremper, au milieu de ses Frères, dans le silence et la retraite, et méditer à loisir les vérités qu'il devait prêcher aux autres. Et, pour appeler les grâces de Dieu sur son ministère, il passait souvent les nuits entières en oraison. Il aimait à redire cette sentence de saint Augustin : *Recte novit vivere, qui recte novit orare* : « Celui-là vit bien, qui prie bien. » Et cette autre parole du B. Jourdain de Saxe : « Comme le corps se soutient par le mélange de la nourriture et du breuvage, ainsi notre âme se soutient par le mélange de l'oraison et de l'étude des Saintes-Ecritures. » Supérieur, il répétait souvent à ses Religieux cette maxime de son compatriote saint Jérôme : « Ayez continuellement dans vos mains les Livres sacrés pour les lire, et priez souvent, afin que tous les traits des pensées mauvaises, dont la jeunesse se trouve frappée, soient repoussés par ce bouclier. Car il est difficile, pour ne pas dire impossible, que quelqu'un soit exempt du trouble des passions (1). » Il disait encore, avec le même Père, « qu'il faisait plus de cas de cinq Psaumes chantés avec la pureté et la sérénité du cœur et avec la joie spirituelle de l'âme, que de tout le Psautier récité avec inquiétude et regret (2) ». Par ce moyen, il parvint à une grande union avec Dieu.

Non moins soigneux des pratiques de l'humilité et de la charité, le B. Augustin s'étudiait à s'abaisser sans dissimulation, à commander sans fierté et à obliger tout le monde, sans acception des personnes

(1) Semper in manibus tuis divina sit lectio, et crebræ orationes, ut omnes cogitationum sagittæ, quibus adolescentia percuti solet, hujusmodi clypeo repellantur. Difficile enim est, quin potius impossibile, perturbationum vitiis carere quemquam.

(2) Melior est quinque Psalmorum decantatio cum cordis puritate ac serenitate, et spirituali hilaritate, quam totius Psalterii cum anxietate cordis atque tristitia.

comme sans intérêt. Voyait-il quelqu'un se relâcher de l'observance des Règles, il le relevait aussitôt par ces paroles de saint Augustin, bien propres à inspirer une crainte salutaire : « Depuis que j'ai commencé à servir Dieu, je n'en ai guère vu de meilleurs que ceux qui ont profité dans les monastères : mais aussi, je n'en ai point vu de pires que ceux qui sont tombés dans les monastères. » (1) Ces différentes sentences, outre la vérité qu'elles renfermaient, tiraient aussi une grande autorité de la sainteté et de la science de ceux qui les avaient formulées : voilà pourquoi, citées à propos, elles produisaient leur effet sur ceux que le vénéré Supérieur voulait redresser.

L'obéissance appela le B. Augustin en Italie, à un moment fort critique. « La péninsule entière, écrit Villani, est divisée confusément en deux parties : l'une suit dans les faits du monde la sainte Eglise, selon la principauté qu'elle tient de Dieu et de son saint empire ici-bas, ceux-là sont nommés Guelfes, c'est-à-dire *Gardes-foi* ; l'autre partie suit l'Empire, qu'il soit fidèle ou non, dans les choses du monde, à la sainte Eglise ; et on les appelle Gibelins, ce qui équivaut à *Guides-guerres* ou conducteurs de batailles, se conformant à ce nom dans la réalité, car ils sont orgueilleux par-dessus tout, à cause de leur titre impérial, et promoteurs de querelles et de guerres. Comme ces deux factions sont extrêmement puissantes, chacune d'elles veut avoir la suprématie : mais cela étant impossible, l'une domine ici, l'autre là. » Dans chaque cité comme dans chaque bourgade, Guelfes et Gibelins avaient leurs représentants. De là, ces guerres incessantes, ces luttes fratricides et meurtrières, et l'instabilité d'un pouvoir qui passait rapidement d'un parti à l'autre.

Au milieu de ces convulsions sociales, les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs se renfermèrent dans le rôle que prescrit l'Evangile à ses ministres, en prêchant la paix et en travaillant à la procurer. Le B. Augustin de Gazothé se distingua, dans cette sainte milice, par l'éclat de sa réputation, la vivacité de son zèle et surtout par le don qu'il avait reçu de Dieu pour toucher les cœurs. Tout dévoué à sa noble mission de charité, il ne voyait que des frères dans les deux partis : son intervention, dégagée de toute passion politique, donna d'excellents résultats et en aurait produit de plus merveilleux encore,

(1) Ex quo Deo servire cœpi, quomodo difficile sum expertus meliores, quam qui in monasteriis profecerunt, ita non sum expertus peiores, quam qui in monasteriis ecciderunt.

si d'autres besoins, jugés plus urgents par ses Supérieurs, ne l'eussent rappelé dans les provinces du Nord.

La Bosnie se trouvait alors infectée d'un grand nombre de manichéens, sortis depuis peu de la Grèce ou de la Thrace. Ces hérétiques se répandaient dans tout le pays et attiraient d'autant plus facilement les fidèles à leur secte, que ceux-ci ne soupçonnaient même pas la perfidie de leurs menées hypocrites. A la vue du mal, déjà grand, les évêques demandèrent du secours, et ce fut à cette occasion que notre Saint fut envoyé dans ces contrées, où il couronna ses premiers travaux apostoliques par de nouveaux succès. A trois cents ans de là, on conservait encore, dans la région, la mémoire de tout ce qu'avait fait le serviteur de Dieu pour la défense de la foi, l'extirpation de l'hérésie et la conversion des hérétiques.

Cette mission fut suivie d'une autre en Hongrie, où la division favorisait les manœuvres des ennemis de l'Eglise. Le roi Ladislas étant mort sans laisser d'enfants mâles, la noblesse et le clergé se trouvèrent fort partagés pour lui trouver un successeur. Les uns se reportaient sur la maison de Bavière, les autres sur celle de Bohême, enfin un troisième courant se dessinait en faveur des princes de la maison d'Anjou, issus de Charles II, roi de Naples et de Sicile, et de Marie de Hongrie, sœur de Ladislas. Les Souverains Pontifes s'étaient rangés de ce côté, et notre Bienheureux s'y porta par devoir, car ce parti était assurément le plus juste. Mais avant tout, les intérêts de la religion et de la paix furent les premiers qu'il consulta. Comprenant très bien qu'il fallait commencer par assurer l'unité de vue chez les catholiques, il fit appel à toutes les industries d'un zèle éclairé pour obtenir un résultat si désirable. A la parole et à l'action il joignit de ferventes prières, et, en dépit de toutes les prévisions contraires, il ne cessa de demander au cœur de Dieu cette paix que le monde ne peut donner, et l'attendit avec confiance.

Sur ces entrefaites, le cardinal-évêque d'Ostie, notre B. Nicolas Boccasio, Doyen du Sacré-Collège, arriva en Hongrie comme Légat du Saint-Siège, dans le but précisément d'arrêter les compétitions désastreuses qui déchiraient le royaume. En voyant à l'œuvre le serviteur de Dieu, il ne put cacher son admiration, et, après s'être informé auprès de lui de l'état des affaires, il voulut s'adjoindre un auxiliaire si précieux. Malheureusement l'entente entre partis rivaux parut pour le moment impossible, et leurs efforts combinés n'amenèrent aucun résultat immédiat. Mais cette inutilité apparente ne



les découragea pas; et, quand il fallut se séparer, notre Bienheureux, demeuré seul à son poste, continua à avancer peu à peu les intérêts du royaume. Le Légat, de retour en Italie, était porté deux ans plus tard sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Benoît XI.

L'un des premiers soins du nouveau Pontife fut de donner à son vaillant compagnon d'armes l'évêché d'Agram, ou Zagrab, devenu vacant par la translation du titulaire sur le siège de Strigonie. A cette fin, il le manda à Rome. A peine arrivé, Augustin de Gazoth se rendit immédiatement à l'audience du Pape.

Son historien rapporte deux faits miraculeux qui marquèrent cette entrevue. Benoît XI était alors fort souffrant d'un rhumatisme aigu. En voyant entrer son saint ami, il fit effort pour lui tendre le bras. L'humble Religieux s'agenouilla à ses pieds et baisa avec respect sa main endolorie. Or, au simple attouchement de ses lèvres, le mal disparut instantanément.

Ce premier miracle fut suivi d'un autre plus extraordinaire. Voici le fait, tel que le raconte l'évêque de Bosnie. Après un long entretien qui se termina par l'acceptation de l'évêché désigné, le Pape retint à sa table le Bienheureux. Entre autres mets, on servit des perdreaux rôtis. Le bon Religieux se trouva dans un cruel embarras.

D'un côté, il tenait à garder l'abstinence prescrite par sa règle; mais, d'un autre, n'allait-il pas, en s'excusant, contrister le Saint-Père qui, après tout, avait plein pouvoir de le dispenser? Le Bienheureux se recueille un moment et confie sa peine au Seigneur. Tout à coup, ô merveille! les perdreaux reprennent vie, battent des ailes, et s'envolent du plat comme d'un nid, laissant à leur place un nombre égal de beaux poissons. On juge de la stupéfaction des assistants! Un seul parut moins surpris: ce fut le Pape, lequel, connaissant la grande vertu de son hôte, comprit que Dieu récompensait par un prodige sa fidélité aux observances de son Ordre (1).

Quelques jours plus tard, Benoît XI sacrifia lui-même son ami, et

(1) Dans l'église de Morthemer, au diocèse de Poitiers, un tableau de valeur reproduit la charmante scène. Cette toile, provenant d'une vente faite au Musée de Nancy, a été donnée à l'église de Morthemer par une famille opulente, bienfaitrice du pays. Au bas du tableau on lit l'inscription suivante: Augustinus Gazotti... Zagradiensis dein Lucerinus episc. Ord. Frat. Præd. cum Benedicto XI Pont. Max. Ord. Fr. Præd. mensæ sedens, ne leges jejunii ex instituto religionis observandas violaret, precibus a Deo impetravit ut perdices appositæ avolarent, piscibus relictis: « *Bonum est non manducare carnem.* » (Rom. XIV, 21.)

le faisait immédiatement partir pour sa nouvelle résidence. Suivant la belle remarque d'un auteur, c'était un Saint qui plaçait un autre Saint sur le trône épiscopal, moins pour la consolation et le bonheur d'un diocèse que pour le bien général de tout un royaume (1).

III. — L'évêché d'Agram, l'un des plus vastes de la Hongrie, se trouvait dans une triste situation depuis les dernières incursions des Tartares. Tout y avait été bouleversé, mis à sac, pillé et incendié. Faut-il ajouter que l'ignorance du peuple était extrême et la corruption des mœurs effroyable? Deux évêques, Philippe et Timothée, essayèrent inutilement de réparer tant de ruines : la mort rendit leurs tentatives infructueuses. Deux de leurs successeurs, par une conduite bien opposée, mirent le comble aux calamités de ce malheureux pays. Enfin un cinquième Prélat, transféré sur le siège de Strigonie au moment où il commençait à enrayer le mal, laissait le diocèse dans un état de confusion lamentable, capable de déconcerter l'homme le plus résolu.

Mais ce qui paraît impossible à l'infirmité humaine est toujours facile au Tout-Puissant : on en eut bientôt la preuve, sous la conduite du B. Augustin. Son ardente charité, ses instructions familières et ses nombreux miracles lui gagnèrent le cœur et la confiance de ses diocésains. Le clergé, plus habitué à manier les armes qu'à tenir en main le bréviaire, subit le premier l'ascendant de ses vertus épiscopales et se plia sans résistance à une vie pieuse et vraiment ecclésiastique. Doué d'une très grande douceur, le vénérable Prélat inspirait des sentiments de modération aux plus emportés : les plus prévenus s'avouaient eux-mêmes vaincus par les exemples de patience et d'humilité qu'il donnait en toute occasion. Sans jamais approuver ce qui était contraire à la loi, il eut la sagesse de temporiser, ménageant les faibles, et se contentant d'offrir le lait à ceux qu'il ne jugeait pas capables d'une nourriture plus substantielle : ainsi, par sa condescendance pleine de tact, il se fit aimer pour se faire obéir.

Mais ce qui enleva tous les suffrages, ce fut sa vie religieuse et si sainte. Convaincu que rien ne serait plus propre à réparer les ruines du passé qu'une conduite exemplaire et parfaite, le Bienheureux tourna de ce côté toute sa vigilance. Il s'astreignit à garder dans son évêché les observances monastiques : même habit, même nourriture,

(1) Voir la biographie du B. Benoît XI, *Année Dominicaine*, au 7 juillet.

même règle qu'au couvent. Peu de temps après son installation, il appela les Frères Prêcheurs dans sa ville épiscopale, et leur construisit aux portes de sa cathédrale une maison régulière, dédiée à saint Nicolas, où il aimait à se retirer pour s'édifier et respirer la douce atmosphère de la Religion qu'il avait professée. Au cours de ses visites épiscopales, il logeait de préférence dans les couvents de son Ordre, restaurés par ses soins ; et rien ne remettait son âme du tracassé des affaires comme une soirée de repos et de prières, passée dans ces saints asiles.

L'un de ses clercs se permit, un jour, de lui demander pourquoi, lui, évêque, et partant obligé de se donner à tous, se renfermait si souvent dans les cloîtres. « Mon ami, répondit modestement le Prélat, le grand Augustin n'était-il pas lui-même évêque ? C'est lui cependant qui m'a appris, par ses exemples et par ses paroles, à agir ainsi ; car c'est à moi et à tous mes collègues dans l'épiscopat que s'adresse ce conseil, tiré de son manuel : « Fuis, o homme, suspends un peu tes occupations, cache-toi au moins pour quelque temps et impose silence à ces tumultueuses pensées, à ces soins, à ces embarras qui se succèdent pour recommencer toujours. Entre au dedans de toi-même ; et seul avec Dieu, seul dans le secret de ton cœur, entretiens-toi avec lui, repose-toi en lui : bannis loin de toi tout ce qui n'est pas Dieu et ne conduit point à Dieu. » (1) Puis il ajoutait agréablement : « Si le voyageur, fatigué de la longueur de la route, va se restaurer dans les hôtelleries publiques, pourquoi l'évêque ne se retirerait-il pas dans les maisons religieuses, placées sur son chemin, pour retremper ses forces épuisées ? »

Après avoir employé la majeure partie des revenus de son évêché à l'entretien des pauvres, des veuves et des orphelins, le Bienheureux Augustin consacra ses dernières ressources à la décoration de la maison du Seigneur. Il fit achever la construction de sa cathédrale, qu'un de ses prédécesseurs avait eu la gloire de commencer ; mais il ne voulut jamais permettre que les armes de sa maison figurassent sur les murs de l'édifice, ni sur les vases sacrés ou sur les magnifiques ornements dont il décora les autels. « Ce n'est point le patrimoine de mes parents, disait-il, qui a payé ces dépenses, je serais

(1) Fuge, o homo, paululum occupationes tuas, et absconde te modicum a tumultuosis cogitationibus tuis, vaca aliquantulum Deo, et paululum requiesce in eo, et exclude omnia præter Deum, et quæ valent ad quærendum eum, et clauso ostio quære eum.

donc coupable d'imposture ou d'orgueil, si j'osais, au lieu de la croix, arborer les armes de ma maison dans celle de Dieu. » Il créa également de nouvelles prébendes, augmenta le nombre des dignitaires de sa cathédrale, distingua ses chanoines en plusieurs classes et donna un rang éminent à l'archidiacre. Selon l'esprit de l'Eglise, l'évêque d'Agram réunissait tous les ans son Synode diocésain, pour se concerter avec ses prêtres afin d'assurer le rétablissement de la discipline et la réforme des mœurs. On rapporte qu'il ne manquait jamais d'y rendre compte des recettes et des dépenses qu'il avait faites dans le courant de l'année.

De tous les discours que le Bienheureux Augustin prononça dans ces assemblées, un seul est parvenu jusqu'à nous, mais trop long pour être inséré ici. Commentant ces paroles de la Sainte-Ecriture : *Vos estis lux mundi* : « Vous êtes la lumière du monde », le Prélat explique, avec autant d'onction que de profondeur, l'excellence de l'état ecclésiastique, les responsabilités des pasteurs et leurs principales obligations, qui se résument dans l'exemple d'une vie irréprochable, dans la prière, l'étude, l'hospitalité, la charité envers les pauvres, la connaissance des lois ecclésiastiques et la fidélité à les observer, et surtout dans la pratique d'une chasteté inviolable, sans laquelle, ajoute-t-il, le prêtre est plus coupable et digne de plus grands supplices que ceux pour lesquels son exemple devient un sujet de scandale et de mort. Et il conclut par la parole d'un saint personnage, célèbre dans tout le pays, lequel n'hésitait pas à attribuer les dernières invasions des Tartares et leurs ravages dans la Hongrie à l'inconduite des clercs.

Pour faire observer les règlements de ses Synodes, le serviteur de Dieu usait avant tout de persuasion et de douceur. Si la nécessité l'obligeait à sévir, il épiait la première lueur de repentir ou une espérance d'amendement, et aussitôt, avec la tendresse d'un père, il remédiait à des maux dont la guérison avait paru désespérée. L'ordre qu'il mit par ces moyens dans la hiérarchie ecclésiastique paraissait encore si beau trois siècles après sa mort, que son successeur d'alors déclarait ne point connaître, dans toutes les provinces du Nord, de clergé comparable à celui du diocèse d'Agram. Ce fut assurément l'un des fruits les plus précieux des quatorze ans d'épiscopat de notre Saint.

Bien que son diocèse fût d'une très vaste étendue, il faisait à pied ses visites pastorales. Chaque année, on le voyait ainsi s'imposer de



grandes fatigues, braver les intempéries des saisons, escalader de hautes montagnes pour aller à la recherche de ses brebis. Le dernier venu de ses diocésains ne lui était pas moins cher que le noble qui tenait un rang distingué. On le savait. Voilà pourquoi le pieux évêque était reçu partout comme un Ange du Seigneur. Souvent on venait à sa rencontre pour lui faire cortège. Les pauvres et les malades se pressaient sur ses pas, les uns pour recevoir l'aumône, les autres le soulagement ou la guérison de leurs maux avec sa bénédiction : il était bien rare que, parmi tant de solliciteurs, quelqu'un se retirât sans avoir obtenu la consolation qu'il était venu chercher. La dépense de son entretien personnel étant très réduite, le Bienheureux se trouvait à même de répandre de plus nombreuses largesses dans le sein des pauvres. Cependant les ressources dont il pouvait disposer n'auraient pu suffire à la profusion de ses aumônes, si Dieu, pour récompenser sa foi, n'eût souvent multiplié vivres et argent dans ses mains. La chose est certaine, et lui-même en était convaincu mieux que personne, aussi encourageait-il ses domestiques à donner toujours de bon cœur, en leur rappelant cette parole du Prophète : *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus quaerens panem* ; « Je n'ai jamais vu le juste délaissé ni ses enfants cherchant leur pain. » Et il ajoutait qu'un Prélat ne paraît jamais plus grand qu'en distribuant promptement aux pauvres le patrimoine que Jésus-Christ lui a légué au prix de son sang.

Plus il donnait, plus il recevait. Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, lui accorda, à un degré vraiment surprenant, le don des miracles pour la guérison des malades. Son humilité s'en alarma, et pour éviter l'air contagieux des louanges populaires, il planta de ses mains un tilleul, le bénit, et, après une dévote prière, conseilla à son peuple de se servir désormais des feuilles de cet arbre comme remède à leurs maux. On vit bientôt, par d'innombrables guérisons opérées, que la prière et les vœux du Bienheureux avaient été exaucés de Dieu.

Durant trois siècles, l'arbre, connu sous le nom de « tilleul de saint Augustin », resta debout, offrant aux habitants du diocèse ses branches chargées d'un feuillage verdoyant. Ni les Turcs, ni les Tartares n'osèrent jamais l'abattre. Loin de là, quand ils vinrent s'installer à Czernik, village situé dans le voisinage, ils partagèrent la dévotion des fidèles et entourèrent d'un saint respect l'arbre miraculeux. Par malheur, les nombreux flambeaux, allumés à l'entour,

finirent par dessécher le tronc ; mais de ses racines surgirent des rejets nouveaux, tenus depuis en très haute vénération dans toute la contrée.

Les Religieux de Saint-Dominique, établis à Agram, adressèrent un jour au saint évêque la prière des habitants de Jéricho au Prophète Elisée. La petite rivière qui baignait leur jardin était altérée par des propriétés minérales, et les bons Pères manquaient d'eau potable. Le saint Prélat recourut aussitôt à Celui qui a promis d'écouter les vœux de ses amis, et pour qu'on n'attribuât point le miracle à sa vertu personnelle, il ordonna aux Frères de prier avec lui : puis, grattant le sol de ses mains, il se mit à creuser la terre. Tout à coup, le fond de cette cavité devint humide, une eau très saine la remplit, et s'échappa ensuite par un jet limpide qui n'a plus cessé de couler. Cette source porte encore aujourd'hui le nom de « fontaine de saint Augustin ». L'évêque de Bosnie attestait, trois cents ans plus tard, que les fidèles continuaient à faire usage de cette eau salubre, non seulement pour étancher leur soif, mais encore pour la guérison de leurs maladies.

IV. — C'est ainsi que le Seigneur se plaisait à faire briller la sainteté de son digne ministre. Mais de tous les miracles, le plus grand peut-être, ou sûrement le plus remarquable, fut cette paix inespérée qu'il eut la grâce de faire succéder à un état de confusion indescriptible. Toutes ces vastes provinces : la Bosnie, l'Esclavonie, la Croatie, la Serbie, la Dalmatie, se trouvaient déchirées par de cruelles dissensions que fomentaient l'ambition des grands et la servilité des vassaux. De là des guerres sans trêve, l'oppression des peuples et la ruine des familles. Notre Bienheureux résolut de porter remède à tant de maux. Les plus puissantes familles de ces différentes contrées reçurent sa visite et l'accueillirent comme l'envoyé de Dieu. Elles écoutèrent les paroles de réconciliation qu'il leur apportait. D'un commun accord on le choisit pour arbitre, et, chose bien rare, on s'en tint religieusement à sa décision. Les hostilités cessèrent de part et d'autre, et, par les alliances que ce sage médiateur fit contracter, les nobles eurent la joie de goûter les douceurs de la paix, au grand avantage de leurs sujets qui, les premiers, en retirèrent les fruits.

Après plusieurs siècles écoulés, on pouvait encore consulter la charte publique de ces illustres réconciliations, soigneusement conservée dans les archives des principales familles du Nord.

Ce succès inespéré engagea le B. Augustin à reprendre ses anciennes négociations en Hongrie. Nous l'avons vu, avant sa promotion à l'épiscopat, employer ses soins et ses travaux à assurer au royaume une tranquillité qui en était bannie depuis longtemps. Le résultat n'avait point répondu à son attente. Il avait semé dans les larmes, il va maintenant récolter dans la joie. Suivons-le dans la reprise de cette œuvre capitale.

L'an 1308, Clément V envoya en Hongrie le cardinal Gentili, de l'Ordre de Saint-François, pour y faire reconnaître les droits de Charles-Robert, légitime héritier de la couronne. Arrivé à Spalato, le légat inaugura avec succès sa mission, et se rendit ensuite à Agram, où il fut reçu avec les égards dus à sa haute dignité. En voyant par lui-même le zèle de notre Bienheureux, imposant partout son autorité par ses vertus et la sûreté de son jugement, il l'associa immédiatement à sa légation. Pendant près d'une année, ils parcoururent ensemble la Hongrie, gagnèrent les esprits à la cause du prince Charles, et convoquèrent en assemblée générale, pour le 18 novembre 1309, les Prélats et les seigneurs, au couvent des Frères Prêcheurs, établis non loin de Bude.

Dans son discours d'ouverture, le Légat apostolique laissa échapper quelques expressions malheureuses, qui blessèrent la susceptibilité des nobles, toujours portés à écarter le plus possible l'intervention de l'Eglise dans une affaire qui devait, disaient-ils, ne relever que d'eux-mêmes. Le B. Augustin, connaissant le génie de la nation et les ménagements à prendre pour manier ces esprits ombrageux, se montra beaucoup plus habile et les ramena tous à l'unanimité des mêmes sentiments. A peine eut-il fait entendre sa voix, écrit son historien, que ses paroles portèrent la joie et la paix dans tous les cœurs. Quoique l'assemblée fût très nombreuse, on n'y entendit ni plaintes, ni murmures. Tous, comme à l'envi, reconnurent pour souverain le prince Charles et l'accompagnèrent de leurs acclamations et de leurs ovations jusqu'à Albe-Royale, où il devait recevoir le diadème et les hommages de ses sujets.

Ainsi se termina cette longue période de divisions et de guerres sanglantes. Un saint cardinal de l'Ordre des Frères Prêcheurs, doyen du Sacré Collège et depuis Pape, avait posé les préliminaires à cette heureuse paix. Un autre cardinal de l'Ordre de Saint-François eut le bonheur d'y mettre la dernière main. Mais le B. Augustin, associé au ministère de ces deux illustres person-

nages, pouvait se glorifier dans le Seigneur de n'avoir pas moins contribué, pour sa part, au succès désiré.

Après le sacre du roi, le Légat et l'évêque restèrent encore quelque temps en Hongrie et s'occupèrent surtout de la hiérarchie ecclésiastique. Les Pères Humiliés de Saint-Paul, premier ermite, se ressentirent particulièrement de la haute influence de notre Bienheureux, car ce fut à sa prière qu'ils obtinrent la confirmation apostolique de leur Ordre. On sait que cent ans plus tard, le B. Jean Dominici, cardinal dominicain, voulut être enterré au milieu de ces Religieux, dont la vie exemplaire l'avait grandement impressionné.

L'évêque d'Agram quitta enfin la Hongrie sur l'ordre du Pape, qui l'appelait au Concile général de Vienne. L'année suivante, 1312, il rentrait dans son diocèse, où il ne songea plus qu'à faire exécuter les décrets des saintes assemblées de Bude, de Pretzbourg et de Vienne. Les fidèles, heureux de le revoir, reçurent avec avidité ses instructions et ses conseils ; les conversions des hérétiques devenaient de plus en plus nombreuses : c'était là pour le cœur du Pasteur un grand sujet de consolation. Cependant, Dieu voulut éprouver son serviteur et lui faire acquérir de nouvelles couronnes par le mérite de la patience.

Tandis qu'il vaquait à ses occupations pastorales, goûtant en paix les fruits de ses multiples travaux, il se vit tout à coup engagé dans de terribles démêlés. Selon la teneur des décrets du dernier concile, le Prélat enjoignit à certains seigneurs de restituer aux églises les biens dont ils les avaient dépouillées. Il vit alors se dresser devant lui tout autant d'ennemis ou de violents persécuteurs.

Le plus redoutable était le gouverneur de Dalmatie, nommé Miladin, homme distingué par sa noblesse, ses richesses et ses charges, mais devenu le fléau et la terreur des populations à cause de sa cruauté. Mettant à profit, pour satisfaire son ambition, le long interrègne et les troubles dont la Hongrie avait été le théâtre, il s'était érigé en tyran. L'âge, le sexe, la profession, rien n'était épargné : tout devait céder devant lui. Il traitait le clergé comme le peuple, les Religieux comme les séculiers : il prenait les biens des évêchés, des abbayes et des autres bénéfices, et s'en servait pour commettre plus facilement ses crimes. Homme sans pitié, il voyait d'un œil tranquille couler le sang et les larmes des peuples qu'il avait subjugués.

Le Bienheureux Augustin, que la charité rendait intrépide, n'hé-



sita pas à se présenter devant lui pour essayer d'arrêter ses projets sanguinaires. Sa démarche n'eut pas de succès. Miladin répondit aux plus tendres exhortations par un violent emportement, et commença à persécuter l'évêque d'Agram qu'il regarda dès lors comme son plus grand ennemi. Non seulement il refusa de restituer le bien qu'il avait enlevé, mais ajoutant de nouveaux crimes à tous ceux dont il s'était souillé, il se montra plus cruel que jamais.

Pendant longtemps on vit le juste aux prises avec l'impie, le plus saint évêque qui fût dans ces Provinces face à face avec un monstre de cruauté que tous les peuples détestaient et auquel néanmoins ils ne laissaient pas de se soumettre. Car c'est un fait digne de remarque, la terreur qu'inspirait le tyran était telle, que personne n'osait se plaindre publiquement de tant de maux. Les plus intéressés à prendre la défense d'un Prélat qui avait exposé sa vie pour eux, regardaient en spectateurs inertes la lutte engagée, et se contentaient de faire des vœux en secret pour que le pécheur ne triomphât pas du saint. Dieu ne le permit pas, en effet; mais il punit l'indolence du peuple et de la noblesse en les privant de leur Pasteur.

V. — A cette époque, Robert, roi de Naples et de Sicile, voyait avec peine les ravages causés par les disciples de Mahomet dans la ville de Lucera, connue plus communément sous le nom de « Nocera des payens », depuis le séjour des Sarrasins qui s'y étaient jadis installés, avec la connivence et l'appui de l'impie Frédéric II. Ces infidèles en avaient été chassés; mais les chrétiens qui s'étaient trouvés en contact avec eux, et leurs descendants, se ressentaient toujours du régime de corruption dont cette ville avait été comme le foyer. Instruit du zèle, des talents et des vertus de l'évêque d'Agram, le roi Robert obtint du Pape Jean XXII sa translation à Nocera.

Le Bienheureux ne quitta pas sans regret son diocèse. S'il le laissait dans un état tout différent de celui où il l'avait trouvé, il ne voyait pas sans alarmes les entreprises criminelles de Miladin. Aussi prit-il devant Dieu la résolution de prier pour la conversion ou l'humiliation du tyran. Dans ces dispositions, il adressa ses adieux à son peuple, l'an 1317; et, après avoir distribué ce qu'il pouvait avoir à son usage, il sortit du diocèse d'Agram aussi pauvre qu'il y était entré, n'emportant avec lui que son bréviaire, et sans autre compagnie que celle d'un Religieux de son Ordre qui le suivit en Italie : *Socio tantum Regulari, famulitii loco stipatus.*

En se rendant à son poste, il voulut visiter ses proches et ses amis, dans les villes de Trau et de Sicé. Il eut la douleur de voir ses compatriotes se ranger au parti de Miladin : les secours qu'ils lui fournissaient pour ménager son amitié les rendaient par là même complices de ses crimes. Vainement le saint Prélat employa toute la force de son éloquence pour les détacher du persécuteur, et les porter à la défense de l'Eglise : il ne put rien obtenir ni par ses larmes ni par ses prières, et en s'éloignant, il prédit à sa malheureuse patrie le châtiment prochain de son aveuglement et de sa folie. L'événement justifia la vérité de l'oracle.

Dès qu'il mit le pied sur les terres de son nouvel évêché, le Bienheureux leva les yeux au ciel et adressa à Marie une humble prière. Afin de mettre sous sa sauvegarde ses vœux, ses travaux et ses entreprises, il protesta que sa ville épiscopale de Nocera reprendrait son titre antique de Sainte-Marie de la Victoire. Sa prière achevée, il fit son entrée dans la ville, donna lecture du Bref du Souverain Pontife et des Lettres du roi Robert, et annonça que désormais Nocera n'aurait plus d'autre nom que celui de l'auguste Vierge Marie. Aussitôt il se mit à l'œuvre.

En moins de six ans, les erreurs importées dans son diocèse par les Mahométans disparurent : les superstitions furent abolies et laissèrent place aux saintes pratiques de la religion ; le peuple, jusqu'alors à demi-barbare, devint un peuple vraiment chrétien. Le Bienheureux avait obtenu ce résultat par ses instructions, ses prières et ses exemples. Il appela auprès de lui les Religieux de son Ordre et leur fit bâtir un couvent, avec une magnifique église dédiée à saint Dominique. C'était son lieu ordinaire d'oraison et de retraite. Là, renfermé avec ses Frères dans l'intérieur du cloître, il psalmodiait avec eux, une bonne partie de la nuit, pratiquait les austérités de la Règle et tous les exercices de communauté.

Sa vie, à Sainte-Marie de la Victoire comme au diocèse d'Agram, pouvait donc servir de modèle aux plus parfaits. On admirait sa tendresse envers les affligés, sa charité sans bornes pour les pauvres, sa vigilance à conserver ou à rétablir les lois de la discipline. L'ambition pas plus que ses propres intérêts ne le firent jamais sortir de son diocèse, et si quelquefois il parut à la cour de Naples, ce fut pour y plaider les besoins et la cause de son peuple. Il y était reçu avec toutes les marques de distinction dues à une vertu extraordinaire. Le roi Robert et sa famille aimaient à jouir de sa conversation

et à s'édifier de ses exemples; car ses gestes, ses paroles, son silence même étaient une éloquente prédication.

L'année qui précéda celle de la mort du B. Augustin vit se réaliser sa prophétie aux habitants de Trau et de Sicé. L'excès des cruautés de Miladin le rendant de plus en plus odieux, plusieurs cités s'unirent pour essayer enfin de secouer son joug. Trau et Sicé tentèrent les premières, sous la protection des Vénitiens, de reconquérir leur liberté. Cette résolution leur coûta cher : le despote étouffa dans le sang cette révolte contre son autorité. La ville de Sicé fut brûlée et saccagée : bon nombre de ses habitants moururent dans les prisons et les supplices. Trau eut son tour; Miladin exerça contre elle une terrible vengeance. Mais lui-même ne tarda pas à éprouver que les plus grands crimes ne demeurent jamais impunis. Son propre frère, à la tête d'une nombreuse armée, finit par s'emparer de sa personne, le chargea de chaînes et l'amena au roi de Hongrie. Ce prince le fit enfermer dans une étroite prison, dans cette même ville d'Agram où on l'avait vu lever l'étendard de l'impiété, et insulter un saint évêque qui osa lui tenir tête et prendre en main la cause des opprimés.

Cela se passait dans le courant de l'année 1322. Peu de mois après, le B. Augustin eut la consolation de voir la canonisation de saint Thomas, qu'il appelait de tous ses vœux, et pour le succès de laquelle il avait beaucoup travaillé. Il pouvait maintenant chanter son *Nunc dimittis*. Ce fut, en effet, sa dernière joie en ce monde, et le 3 août suivant, il allait se reposer dans le Seigneur. Il était dans la vingtième année de son épiscopat et la soixantième de son âge.

VI. — Le corps du V. Prélat fut inhumé, selon son désir formel, dans notre église de Saint-Dominique, qui devint, à dater de ce jour, le sanctuaire le plus fréquenté de la Province. La réputation de sainteté du serviteur de Dieu était si grande, et ses miracles furent si nombreux, qu'on lui rendit un culte public aussitôt après sa mort.

Parmi ces grâces signalées, nous n'hésitons pas à mettre au premier rang la conversion de Miladin. Après avoir longtemps porté les fers dans son cachot, sans songer à profiter de son humiliation, le malheureux, échappé de prison, fuyant de ville en ville, tomba au pouvoir des habitants de Trau. Le souvenir des indignes traitements qu'il leur avait infligés devait, ce semble, pousser ces derniers à de dures représailles. Mais Dieu fit un double miracle

en convertissant d'abord ce pécheur endurci, et en inspirant des sentiments d'humanité et de compassion à ses pires ennemis. Autant on avait eu d'horreur pour le tyran cruel, autant on eut de charité et de respect pour le pénitent converti. On se souvint alors de la parole de l'évêque d'Agram, déclarant qu'il ne cesserait point de demander la conversion ou l'humiliation de ce forcené, et quand on vit arriver l'une et l'autre, on l'attribua à son crédit dans le ciel, avec d'autant plus de fondement, que personne n'ignorait les merveilles qui rendaient son sépulcre glorieux.

La cérémonie des funérailles avait été marquée par un trait de protection bien frappant. Un soldat, sous la poussée de la foule, tomba dans la fosse sur la pointe de sa dague qui était sortie du fourreau. On le crut blessé à mort : il n'en était rien. La dague, devenue molle comme une cire, s'était repliée sur elle-même et ne lui avait fait aucun mal. Le même jour, une femme, sur le point d'étouffer par une enflure au gosier, vint se recommander au Bienheureux, et se vit tout d'un coup délivrée de son infirmité. Un enfant paralytique recouvra par le même moyen l'usage de ses membres. Un autre, aveugle de naissance, trouva la guérison de sa cécité, en se rendant à notre église, et avant même d'arriver au tombeau. Un autre encore, la guérison du mal caduc.

Mais l'un des principaux privilèges dont Dieu favorisa son serviteur, fut un pouvoir souverain sur les démons. Peu de temps avant sa mort, une pauvre femme, misérablement tourmentée, avait été conduite en différents sanctuaires, sans obtenir le moindre soulagement. On désespérait de son état quand, un jour, le démon s'écria que bientôt l'évêque de Nocera aurait raison de sa malice. L'aveu fut retenu, et dès que le Saint eut rendu le dernier soupir, on conduisit près de lui cette femme, qui ne tarda pas à être affranchie de l'obsession diabolique. Les grâces de ce genre devenaient si fréquentes, qu'on dut fixer dans la muraille, près du tombeau, une forte chaîne pour retenir les possédés ; car « c'est un fait cent fois remarqué, dit un historien, à peine ces malheureux, amenés de loin, ont-ils mis le pied sur le territoire de Nocera, qu'ils se débattent avec une violence extraordinaire et refusent de faire un pas en avant. On dirait qu'une force invisible leur lie les jambes ; mais peu à peu ils se calment, deviennent doux comme des agneaux, et pas un n'est conduit sur le vénéré tombeau, sans y être délivré. Le simple attouchement du chapeau ou de la ceinture



du saint Prêlat suffit souvent pour obtenir le même résultat. »

En apprenant toutes ces merveilles, les habitants de Trau résolurent d'enlever le corps de leur compatriote et de le ramener au milieu d'eux. Un groupe des plus décidés fut chargé de l'exécution du projet. Arrivés à Nocera, ces hommes attendirent les ténèbres pour opérer leur œuvre, et y réussirent sans éveiller l'attention. Chargés de leur butin, ils allaient quitter le port où ils avaient laissé leur vaisseau, quand ils s'aperçurent de la disparition de la sainte relique. Ils reviennent sur leurs pas, questionnent discrètement, et apprennent que le corps du Bienheureux, après avoir été enlevé nuitamment, vient d'être retrouvé devant la porte de l'église. En face d'un tel prodige, les ravisseurs ne se sentirent pas le courage de recommencer l'essai, et s'en retournèrent pleins de tristesse.

Pendant qu'ils racontaient leur mésaventure, une femme du peuple éleva la voix pour rappeler une parole du Bienheureux, entendue par elle-même, et prophétisant que ses restes ne reposeraient pas dans sa patrie.

Les miracles chaque jour multipliés rendaient de plus en plus célèbre la mémoire du serviteur de Dieu. L'an 1604, une sécheresse affreuse désola la Province napolitaine. Les habitants de Sainte-Marie de la Victoire, menacés d'une extrême famine, recoururent à leur Protecteur, et résolurent de porter en procession son chef sacré.

Le clergé, les communautés religieuses, les magistrats réunis dans notre église, se mirent en marche vers la cathédrale. Le ciel était pur ; pas un nuage ne se dessinait au firmament. Mais à peine la relique vénérée eut-elle franchi les portes du temple que tout à coup, une pluie fine et serrée se mit à tomber, et se changea promptement en un véritable déluge, qui, pendant deux jours entiers, inonda la ville et la campagne.

L'an 1634, la petite localité de San-Severino, peu distante de Nocera, fut renversée par un tremblement de terre, comme de mémoire d'homme on n'en avait pas vu. Les bourgades et les villas, situées sur les bords de la mer, furent englouties à leur tour. La panique était grande dans la contrée. Néanmoins le désastre n'atteignit ni la ville, ni le diocèse de Sainte-Marie de la Victoire, grâce aux mérites de la Très Sainte Vierge et du B. Augustin, qui apparurent visiblement au-dessus de la cité, pour la bénir et la conserver. En souvenir de cette miraculeuse protection, il fut réglé que la fête du

B. Augustin serait toujours gardée comme une fête de précepte dans tout le diocèse, et, en outre, qu'il y aurait, le même jour, une procession solennelle de la cathédrale à l'église des Frères Prêcheurs.

Nous ne possédons plus l'acte authentique de cette délibération, ni les Bulles primitives du Pape Jean XXII accordant la permission de célébrer, le 3 août, la fête du Saint, et de réciter en son honneur un Office particulier. Mais nous avons la requête que l'Illustrissime Charles, duc de Calabre, adressa au Souverain Pontife l'an 1325, deux ans seulement après la mort du V. Prélat, à l'effet de demander sa canonisation.

Voici la traduction de ce document :

« Au Très Saint Père et très pieux Seigneur, Jean XXII, par la divine Providence, Chef visible de la sainte Eglise Romaine et universelle, Charles, duc de Calabre, etc.

« Depuis la mort du Bienheureux Augustin, autrefois évêque de notre ville de Nocera, appelée de Sainte-Marie, le Seigneur a rendu sa mémoire fort célèbre dans tout ce pays ; il a fait éclater ses mérites par la multitude des miracles dont il a honoré et dont il honore encore tous les jours son tombeau. Ces prodiges, Très Saint Père, sont trop frappants, pour qu'il nous soit permis de les ignorer ; mais en même temps, ils sont en trop grand nombre pour être tous rapportés dans une Lettre adressée à un Souverain Pontife, dont les occupations sont si importantes et si multipliées.

« Je ne doute pas que Votre Sainteté n'ait déjà entendu parler plus d'une fois de ces merveilles, mais je désire qu'elle veuille bien en prendre une connaissance particulière. J'ose même espérer qu'elle le fera d'autant plus volontiers que, selon ce qu'on m'a assuré, pendant que ce saint homme était encore parmi nous, Votre Sainteté était déjà informée de ses rares vertus, de la pureté de sa doctrine, et de toutes les bonnes œuvres qui le rendaient si recommandable. En mon particulier, je puis assurer, comme parlant sous les yeux de Dieu, et selon le témoignage de ma conscience, que, depuis son arrivée dans ce royaume, je n'ai jamais eu le bonheur de converser avec lui, sans être aussitôt frappé de cet air de sainteté qui reluisait sur son visage, et qui se faisait sentir jusque dans ses gestes, dans ses manières et dans tous ses entretiens. Sa conversation était fort aimable : tout cependant était grand en lui, tout portait à la vertu, tout édifiait. Depuis son heureux décès, lorsque j'ai

visité par dévotion son tombeau, je me suis convaincu de la vérité de quelques miracles qu'il a plu à Dieu d'y opérer, pour révéler aux yeux des hommes l'excellence de ses mérites.

« J'envoie donc mes députés avec mes Lettres aux pieds de Votre Sainteté, pour l'instruire avec plus de certitude et la supplier très humblement de vouloir ordonner qu'on fasse incessamment, selon le droit et l'usage observé dans l'Eglise, toutes les informations nécessaires pour parvenir à une pleine connaissance de la vie et des miracles de ce B. Père ; afin qu'après avoir examiné et vérifié toutes choses avec le soin convenable, il plaise à Votre Sainteté, si elle le juge à propos, de décerner au serviteur de Dieu l'honneur de la Canonisation pour la plus grande gloire de Celui qui l'a sanctifié par sa grâce, et afin que les grands mérites et les louables actions de cet illustre personnage ne demeurent pas sans la juste récompense qui leur est due. Ce sera encore un nouvel honneur pour toute l'Eglise sous votre glorieux Pontificat, et un sujet particulier de joie pour la ville où il s'est heureusement reposé dans le Seigneur.

« Fait à Naples, le vingtième d'octobre 1325. »

On assure que les désirs du prince Charles furent dès lors satisfaits. Augustin de Gazothé reçut des honneurs publics, non pas seulement avec le titre de Bienheureux, mais avec celui de *Saint*, comme le témoigne une inscription placée au-dessous de son tableau dans la cathédrale de Nocera : « *Sanctus Augustinus Episcopus Lucerinus Ordinis Praedicatorum.* »

Ce culte n'a jamais été interrompu, et devint au contraire plus solennel de siècle en siècle.

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, le pape Clément XI le confirma de nouveau et l'étendit à toute la Province ecclésiastique de Bénévent, ainsi qu'aux diocèses de Spalato, de Trau, d'Agram et à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Enfin, pour favoriser la dévotion au B. Augustin, toujours très grande en Dalmatie, les Frères Prêcheurs de cette Province ont sollicité du Saint-Siège, et obtenu, par décret du 19 janvier 1895, la concession d'un Office propre, anciennement en usage parmi eux, et remarquable de conception, avec l'autorisation de célébrer la fête du saint Evêque, sous le rite *tout-double*, le 3 août, jour anniversaire de sa mort (1).

(1) Cf. *Analecta S. O. Praedicatorum*, An. III, p. 135.



*Le R<sup>me</sup> P. HUGUES DE VAUCEMAIN,  
Profès du Couvent d'Auxerre, Docteur de Paris,  
XVI<sup>e</sup> Maître Général de l'Ordre<sup>(\*)</sup>.*

(1341)

**H**UGUES de Vaucemain, appelé quelquefois de Vausseman, a laissé un nom impérissable dans nos Annales. C'est l'une des plus grandes figures que présente l'histoire de nos Maîtres Généraux.

Issu d'une famille qui, dans ce même xiv<sup>e</sup> siècle, donna un Prieur à l'abbaye de Saint-Germain et un Evêque à l'église de Chartres, d'une famille au sein de laquelle le dévouement à la religion était traditionnel comme la noblesse, il naquit dans un château de la Champagne, voisin de l'Auxerrois, nommé Coursan. Entré tout jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, il fut envoyé immédiatement après son noviciat au grand couvent de Saint-Jacques, pour y faire sa théologie. Ses études achevées, il fut désigné par les Chapitres généraux de Cahors (1319) et de Rouen (1320), pour interpréter le Maître des Sentences à l'Université de Paris. Son nom figure le soixante-quatorzième au catalogue des Religieux de l'Ordre qui furent Docteurs en cette Université, la plus célèbre du monde chrétien. Le Provincial de France, Jacques de Lausanne, étant mort vers la fin de 1331, Hugues de Vaucemain lui fut donné pour successeur, et gouverna la Province jusqu'au 22 mai 1333. Ce jour-là, les Provinciaux et les députés de toutes les Provinces de l'Ordre, étant assemblés à Dijon pour élire un Maître Général, réunirent leurs suffrages sur le nom du Provincial de France.

Les Pères du Chapitre savaient-ils quel fardeau ils imposaient à Hugues de Vaucemain? Prévoyaient-ils les difficultés qui allaient élever son gouvernement à la hauteur d'un martyr? Il est permis d'en douter. Mais la Providence avait éclairé leur choix, et la piété

(\*) Echard ; Léandre Albert ; P. Chapotin : *Les Jacobins d'Auxerre*, etc.



du nouveau Général, sa doctrine, sa prudence, surtout son attachement inviolable aux lois et aux traditions de l'Ordre, le mettaient au niveau de sa tâche.

Dès sa première Lettre circulaire, il donna à entendre que toute sa sollicitude serait de ranimer l'esprit religieux dans l'Ordre entier ; car, après avoir fait l'humble aveu de ce qu'il appelait son incapacité, et de sa faiblesse à porter le joug qu'on venait de mettre sur ses épaules, il souhaitait à ses Frères toutes les vertus propres aux Prédicateurs évangéliques, leur avancement continuel dans les voies de la perfection ; et pour les y aider, il inséra dans les Actes du Chapitre de son élection des prescriptions très détaillées sur les obligations particulières de leur saint état ; prescriptions qu'il renouvela avec une insistance remarquée dans les Chapitres suivants. En terminant cette première Lettre, le Père Général recommandait aux suffrages de l'Ordre la personne sacrée du Pape Jean XXII, alors régnant.

Ce Pontife, qui avait été élu dans notre couvent de Lyon, ne cessa, tant qu'il vécut, d'honorer l'Ordre de son estime et d'une affection qui ne se démentit jamais. Outre les nombreux privilèges qu'il lui accorda, en retour des immenses services rendus par lui à l'Eglise, il mit le comble à ses bienfaits en plaçant sur les autels notre angélique Docteur, saint Thomas d'Aquin. A sa mort, les choses changèrent de face ; Hugues de Vaucemain, bien loin d'être soutenu par le successeur de Jean XXII, allait avoir à lutter pendant plusieurs années contre un Souverain Pontife, docte et pieux, sans doute, — saint Antonin le dit expressément : *moribus et scientia clarus*, — mais par ailleurs abusé et inflexible. Ce Pape s'appelait Benoît XII.

Comme l'avaient fait ses prédécesseurs, le Saint-Père inaugura son Pontificat en adressant au Général de l'Ordre et à ses Religieux une Lettre très digne, pour notifier son élection et se recommander à leurs prières. Cette Lettre, dont nous renvoyons le texte à l'Appendice, trouva le Père Hugues de Vaucemain à Londres, où il présidait le Chapitre de 1335 ; et les sentiments qu'elle exprimait ne pouvaient laisser soupçonner le terrible coup qui allait frapper l'Ordre entier : disons-le tout de suite, c'en était fait et pour toujours de notre Ordre, sans la fermeté du saint Général. Voici ce qui arriva.

Quelques Religieux franciscains, après avoir mis la division parmi leurs Frères, avaient quitté l'habit monastique. Ils furent assez habiles et assez puissamment secondés pour gagner la confiance du Pape Benoît XII ; et, lorsqu'ils se virent assurés de son appui, ils le sup-

plîèrent de leur ouvrir la porte de l'Ordre de Saint-Dominique. « Non pas, dit Léandre Albert, que ces hommes pervers songeassent à s'y sanctifier ; ils n'avaient qu'un but : détourner du droit chemin ceux qui étaient venus chercher dans ce saint Ordre le moyen de s'y perfectionner (1). »

La plupart des Pères s'opposèrent à leur admission ; mais le Pape usa de son autorité pour les faire revêtir de l'habit dominicain. A peine l'eurent-ils reçu, qu'ils commencèrent à s'élever contre les Religieux qui gardaient avec le plus d'exactitude et de ferveur les lois et les coutumes de l'Ordre ; et bien qu'un siècle passé d'une observance exacte de nos Constitutions en eût démontré à la fois la sainteté, la sagesse et la possibilité pratique, ils parvinrent à grouper autour d'eux un parti qui en sollicita instamment la mitigation.

Le Souverain Pontife manda auprès de sa personne le Maître Général : il essaya de lui montrer comme impraticables des Règles observées pourtant depuis l'origine de l'Ordre, et lui ordonna d'user de son autorité auprès des Pères du prochain Chapitre, pour faire rejeter les points qui lui semblaient d'une rigueur indiscrete.

Une loi surtout paraissait à Benoît XII une folie, et il voulait à tout prix l'effacer du Code donné par saint Dominique à ses enfants ; c'était celle qui les obligeait à mendier leur pain de chaque jour. Cette loi, qui serait peut-être impraticable avec les mœurs modernes, et dont la haute raison échapperait à la plupart des hommes de notre époque, les premiers Frères Prêcheurs, avec le saint Patriarche, la regardaient comme une des bases fondamentales de leur Ordre ; elle devait encore rester en vigueur parmi nos Pères durant un siècle entier. Nous n'avons pas à rechercher les motifs qui avaient porté saint Dominique à faire d'un institut de Prédicateurs un Ordre mendiant ; mais, indépendamment des raisons exclusivement surnaturelles qui l'y avaient amené, et à s'en tenir uniquement sur le terrain du bon sens, cette disposition particulière prise par le bienheureux Fondateur a inspiré au Père Lacordaire des réflexions si simples et si lumineuses, qu'on nous saura gré de les rappeler. « Pour le chrétien, dit l'illustre orateur, et même pour l'homme que l'orgueil n'aveugle pas, le premier des titres est de gagner sa vie, c'est-à-dire de donner pour recevoir. Quiconque reçoit sans donner est en dehors de la loi

(1) Non ut magis sibi suæque saluti consulerent, sed potius cæteros in sancta Religione proficere cupientes deturbarent.... perditissimi viri.

d'amour et de sacrifice par laquelle les êtres s'engendrent, se conservent et se perpétuent; et, au contraire, celui qui donne beaucoup et qui reçoit peu, tel que le soldat, fait manifestement honneur à l'humanité, parce qu'il est plus près de ressembler à Dieu qui donne tout et qui ne reçoit rien. Gagner sa vie, la gagner au jour le jour, donner en échange de son pain quotidien la parole et l'exemple évangéliques constamment reproduits, c'était la pensée qui séduisait Dominique. Il remarquait encore un autre avantage à se priver du droit commun de posséder. Lorsqu'un Ordre religieux n'a pas de revenus assurés, il ne vit qu'autant qu'il est utile; il est à la solde du peuple qui ne paie jamais volontairement que ceux qui l'ont bien servi. Un couvent perd-il l'estime? Il est à l'instant frappé de mort sans bruit et sans révolutions. Dominique se déclara donc *mendiant*, lui et les siens, dans le premier Chapitre général, tenu à Bologne en 1220; il crut à la vertu de ses successeurs comme à l'équité du peuple chrétien, et légua sans crainte aux générations futures cette perpétuelle substitution d'un dévouement réciproque. On y fut fidèle de part et d'autre durant deux cent cinquante ans (1). »

C'était donc « cette perpétuelle substitution d'un dévouement réciproque » que Benoît XII voulait anéantir; c'était la noble prérogative de « gagner leur vie, de la gagner au jour le jour, de donner en échange de leur pain quotidien la parole et l'exemple évangéliques constamment reproduits », qu'il voulait ravir aux Frères Prêcheurs. Le Pape n'ordonnait pas : il conseillait, il pressait, il faisait entendre que sa faveur était au prix de ce sacrifice. Hugues de Vaucemain jouissait d'un grand crédit auprès du Pontife : en se rendant à ses instances, il assurerait à son Ordre la faveur de Benoît XII et avancerait sa propre fortune. Mais il était successeur de saint Dominique; il avait pénétré la pensée du saint Fondateur, et imbu de son esprit comme il l'était, il prévoyait très bien qu'en arrachant de ses bases l'une des pierres fondamentales, c'était exposer l'édifice entier à une ruine complète. D'ailleurs, il se rappelait le legs sacré que le Patriarche mourant avait laissé à ses fils avant d'expirer, la pauvreté volontaire; et la malédiction de Dieu qu'il avait invoquée contre quiconque oserait corrompre son Ordre en y introduisant la possession des biens de ce monde.

Hugues de Vaucemain fut respectueux pour le Pape, mais il se

(1) Mémoire pour le rétablissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

montra inébranlable. Dans cette lutte douloureuse, il s'entoura des Religieux les plus éclairés et les plus pieux de l'Ordre, afin de trouver dans leurs conseils une lumière et un soutien. Du sein des Chapitres généraux convoqués et présidés par lui, à Limoges d'abord, avant ses démêlés avec Benoît XII, à Londres (1335), puis à Bourges (1336), à Valence en Dauphiné (1337), il avait fait à l'Ordre entier un appel pressant pour encourager ses Frères à aspirer, par le mépris de cette terre, à la possession du palais céleste, à avancer continuellement de vertu en vertu, à abonder en louables exemples, et avait adressé les exhortations les plus paternelles et les plus énergiques sur l'exacte observance de la Règle, sur l'accroissement des études, la pauvreté dans les vêtements, l'assiduité au chœur et aux repas communs et le danger des invitations au dehors. Entre temps, il enrichissait la liturgie dominicaine du magnifique Office de saint Thomas d'Aquin, tel que nous le récitons aujourd'hui. Il trouva le Chapitre de Clermont (1339) opposé comme lui aux innovations proposées par le Pape, et inviolablement attaché aux traditions qui avaient fait jusque-là la vie, la force, la gloire de l'Ordre de Saint-Dominique. Le Chapitre de Milan (1340) ne montra pas moins de fermeté.

Mais ce ne fut bientôt plus le sacrifice de quelques points de détail qu'exigea Benoît XII. Poussé par de perfides conseillers, il prétendit faire agréer à l'Ordre des modifications qui n'allaient à rien moins qu'au bouleversement total de sa constitution propre, à l'abandon formel de ce que saint Dominique et les Pontifes qui l'avaient soutenu de leur approbation avaient donné pour but principal à l'Ordre des Frères Prêcheurs. Benoît XII voulut les amener à renoncer à l'exercice de la prédication et de l'administration du Sacrement de Pénitence : ils n'auraient plus à s'occuper des intérêts de la foi, ni du salut des âmes ; ils resteraient cloîtrés dans leurs monastères, ne mendieraient plus, vivraient d'un revenu modique, mais assuré, et ne recevraient qu'un nombre de novices fixé d'après les revenus de chaque maison (1).

En de si tristes conjonctures, Hugues de Vaucemain fit redoubler plus que jamais dans l'Ordre entier les prières et les pénitences. Conformément à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, il prescrivit les *Prières*, composées du *Salve Regina*, de l'antienne à saint Dominique

(1) *Ann. eccles.*, t. XIV, col. 785, ann. 1337, X. — Touron, t. II, pp. 270 et suiv.



avec versets et oraisons, que nous récitons après chacune des Heures de notre Office. Précédemment, au Chapitre de Limoges, il avait donné des preuves touchantes de sa dévotion envers la Très Sainte Vierge en imposant la célébration de son Office les samedis, durant le temps Pascal; et avant le *Gloria tibi Domine* des Hymnes *Quem terra* et *O gloriosa Domina*, la récitation de la strophe : *Maria, Mater gratiae*. De qui, en effet, sinon de Dieu seul et de sa Sainte Mère pouvait-il espérer lumière et force? — Il avait convoqué à Carcassonne le Chapitre général de 1341 : le Pape qui voulait, pour atteindre son but, user de sa propre influence sur les Pères, changea le lieu du Chapitre, et ordonna qu'il fût célébré à Avignon même; mais là encore, il ne put rien obtenir.

Au milieu de ces luttes, partagé entre son respect pour le Vicaire de Jésus-Christ et ses devoirs de Supérieur, Hugues de Vaucemain souffrait d'inexprimables tortures : il succomba enfin à la peine, et mourut de chagrin peu de jours après la fête du saint Patriarche, dont lui-même, son quinzième successeur, avait continué et défendu l'œuvre avec tant d'héroïsme.

« A la suite du Chapitre général, lisons-nous dans le Supplément de Bernard Gui, le V. Père Maître de l'Ordre mourut à Avignon, où il se trouvait avec les plus graves Religieux, retenus auprès de lui pour traiter les réformes que le Saint-Père Benoît XII voulait imposer (1). » Le jour suivant, dès le matin, tous les cardinaux et les Prélats de la Cour Pontificale, un nombreux clergé et un peuple immense se réunirent dans l'église du couvent d'Avignon, pour honorer les funérailles de celui qu'on appelait le *Martyr de l'Ordre*.

Après la mort de Frère Hugues de Vaucemain, Benoît XII fit venir au Palais les Pères les plus influents. Il mit tout en œuvre pour essayer de leur imposer ses vues et finit par déclarer, en cas de refus de suivre ses conseils, qu'il interdirait la célébration du prochain Chapitre et défendrait d'élire un successeur au Général défunt : de la sorte l'Ordre, privé de chef et divisé, après avoir languï quelque temps, périrait dans l'ignominie. Cependant le Chapitre général de 1342 avait été indiqué à Carcassonne, et la plupart des Pères se trouvaient déjà réunis dans cette ville, se demandant avec anxiété

(1) Post celebrationem istius capituli obiit Avenione Venerabilis Pater Magister Ordinis, ubi erat cum solemnioribus Fratribus Ordinis pro reformatione, quam Dominus Papa Benedictus volebat in Ordinem inducere.

si le Pape accomplirait ses menaces, quand on vint leur annoncer la mort de Benoît XII, obtenue sans doute, dit naïvement un vieil historien, par les bienheureuses prières du défunt Maître Général. Les Pères attendirent l'élection du nouveau Pape, et, les suffrages du Sacré Collège s'étant réunis sur le cardinal Pierre Roger, ils élurent eux-mêmes pour Maître de l'Ordre Frère Gérard de Dau-mar, son neveu, qui fut assitôt mandé à Avignon. Clément VI s'empressa de révoquer tout ce que Benoît XII avait fait ou préparé contre l'Ordre de Saint-Dominique, ordonna l'expulsion des Religieux qui avaient trompé le zèle du Pontife, et lorsque nos Pères vinrent le remercier, il les félicita hautement de leur ferme attachement aux Règles de leur institut. « Allez, leur dit-il, hâtez-vous de retourner dans vos couvents ; ce n'est pas moi qui songerai à disputer avec vous sur ce que vous avez fait ; votre conduite est digne de tout éloge : *eo quod hac in re probatissimi estis*. » Ces paroles s'adressaient aux Religieux qui avaient soutenu de leurs conseils le pieux Général. Les lettres circulaires d'Hugues de Vaucemain à son Ordre ont été publiées par le Père Souèges : nous en donnons le texte à l'Appendice.

Le B. Henri Suso, grand admirateur de sa vertu, lui avait dédié son livre de la *Sagesse Eternelle*.

Depuis la mort de Frère Hugues de Vaucemain, les Dominicains d'Auxerre n'avaient cessé de réclamer son corps : ils voulaient posséder les restes de ce grand Religieux, leur Père et leur Frère, et les entourer d'une vénération particulière, les garder comme un souvenir glorieux à leur couvent, comme un gage assuré des bénédictions de Dieu et de saint Dominique sur eux-mêmes et sur leurs descendants. La famille de Vaucemain, justement fière d'avoir donné un tel homme à l'Ordre des Frères Prêcheurs, et désireuse aussi de vénérer de plus près sa sainte dépouille, joignait ses instances à celles des Religieux. On se rendit enfin à leurs prières. En 1388, Frère Jean Heremite, Prieur du couvent d'Auxerre, eut la joie d'apporter à ses Frères le corps de l'illustre Général, qui fut enseveli devant le maître-autel, au milieu du chœur, sous une tombe ornée de son image et des armes de sa maison.





*La V. Sœur CATHERINE DE SAINT-ALEXIS,  
Professe du Monastère de la Très Sainte Vierge,  
à Bordeaux<sup>(1)</sup>.*

(1619-1638)

C'EST l'une des plus saintes filles que le monastère de Bordeaux ait envoyées au ciel. Elle eut l'avantage d'être élevée par la pieuse fondatrice, la Mère Marie de Saint-Alexis, qui voulut lui donner son propre nom comme gage d'une affection toute particulière.

Dans le monde, Sœur Catherine suça la dévotion avec le lait. Ses parents l'ayant placée dans une maison religieuse afin de lui procurer une éducation plus sainte, l'enfant répondit si bien à leurs intentions qu'elle se montra comme un miroir de vertus. Le moyen qui lui servit le plus efficacement pour se perfectionner de la sorte, fut d'étudier la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle eut occasion de lire. Elle la goûta à tel point qu'elle se retirait à l'écart, avec quelques-unes de ses compagnes, pour savourer plus à l'aise les merveilles d'une vie si admirable. Elle finit même par l'apprendre par cœur. Le Saint-Esprit, en lui communiquant intérieurement les sentiments exprimés dans le livre, la rendit une fidèle imitatrice de la Sainte qu'elle aimait si passionnément. En même temps, la jeune fille s'imposait de très rudes pénitences, au risque de compromettre sa santé. C'est ce qui arriva ; et ses parents furent obligés de la reprendre chez eux, afin de lui donner les soins qu'exigeait l'état de délabrement où elle s'était réduite. On comprit bientôt la cause de son mal, en découvrant parmi ses effets les instruments de pénitence qu'elle avait su se procurer, à l'insu de ses maîtresses, tels que haïres, chaînes de fer, disciplines ; et l'on se demandait avec surprise comment un corps si délicat avait pu supporter tant de tourments.

Ayant pris l'habit de l'Ordre, Sœur Catherine se laissa entraîner à

(1) *Mémoires de Bordeaux.*

sa passion pour la souffrance : presque toujours on la trouvait dans quelque exercice de mortification. Elle aimait beaucoup la retraite et la solitude : durant la récréation, elle s'effaçait le plus possible ; à peine pouvait-on se douter de sa présence. Un jour qu'il lui était échappé une parole un peu prompte, elle eut tant de regret de sa faute, qu'elle courut immédiatement s'infliger une terrible discipline. La Maîtresse des Novices, qui l'avait entendue se frapper si rudement, craignit pour sa santé, et lui interdit dorénavant l'usage de cette pénitence.

Dans ses rapports de Communauté, la vertueuse Sœur se montrait pleine de déférence pour toutes ses compagnes, mais le thème le plus fréquent de ses conversations était la souffrance. Elle avait transcrit sur un cahier les titres glorieux donnés à la Croix par les Saints, ou ceux qu'elle découvrait dans ses lectures et ses prières. La plupart de ses résolutions visaient la souffrance, et quand on lui faisait rendre compte en public de son oraison, il était aisé de voir qu'elle cherchait à se pénétrer sans cesse de ces paroles de l'Apôtre : *Christo confixus sum Cruci*, afin de pouvoir répéter après lui, en toute vérité : « Moi aussi , je suis attachée à la croix avec Jésus-Christ. » Voilà pourquoi, dans sa dernière maladie, elle dissimula son état jusqu'à l'extrémité. On s'apercevait qu'un mal intérieur minait sa constitution ; néanmoins, malgré sa faiblesse, elle suivait le train commun et se montrait d'une assiduité exemplaire au travail.

Ce fut pour la courageuse Sœur une véritable peine de se voir entre les mains du médecin ; à l'entendre, elle n'endurait aucun mal. Son heure approchait cependant : et quand on vint lui dire qu'il n'y avait plus d'espoir, elle parut en témoigner quelque peine. L'infirmière, craignant qu'elle manquât un peu de résignation, lui demanda si réellement elle n'était pas contente de quitter cet exil pour aller jouir des embrassements de l'Epoux céleste : « Hé ! répondit la moribonde, un peu de temps pour faire pénitence ! »

La Mère Madeleine de Saint-Paul, Religieuse d'une éminente vertu, saintement jalouse de voir cette jeune Sœur s'en aller avant elle dans la véritable Patrie, la conjura de demander au Seigneur, lorsqu'elle entrerait dans la gloire, qu'il daignât l'appeler à Lui la première de toutes les autres. Sœur Catherine le lui promit, et bientôt après remit fort dévotement son âme à Dieu, le 8 août 1638. Bien que professe, elle était restée au noviciat pour quelque temps encore, selon la coutume de l'Ordre.



Ce qui suivit sa mort ne répondit pas, à s'en tenir aux apparences, à ce qu'on attendait d'une vie si sainte. La Mère Madeleine de Saint-Paul soupirait ardemment après la dissolution de son corps, et, dans ses oraisons, somrait amicalement la défunte de s'acquitter de sa promesse : celle-ci, au contraire, vint la prier de lui en faciliter le moyen, en la délivrant des peines du Purgatoire auxquelles elle se trouvait condamnée. Elle lui apparaissait, le visage baigné de larmes, abattu par la tristesse, pour l'exciter à compatir à ses souffrances. Ce spectacle émut sensiblement le cœur de la V. Mère, qui offrit toutes ses prières et surtout ses douleurs pour la délivrance de sa sainte amie. Enfin, trente jours après son décès, Sœur Catherine de Saint-Alexis se montra de nouveau à la digne Religieuse, mais cette fois entourée de l'auréole des élus. Elle n'oublia pas dans sa gloire la promesse convenue ; à trois ans de là, en effet, la Mère Madeleine mourait, la première, comme elle l'avait demandé, emportant une brillante couronne de mérites, fruits d'une héroïque patience.

Si maintenant, ajoute le Père Souèges, l'on se demande comment une jeune Sœur si innocente, si mortifiée, avait pu être condamnée à un Purgatoire de trente jours, quand d'autres, il nous serait facile de le prouver, après une vie beaucoup moins parfaite, sont allés droit en Paradis, ou ne firent que passer par les flammes du Purgatoire, je répondrai que les jugements de Dieu sont des abîmes qu'il ne nous est pas permis de sonder ; que les étoiles ne sont pas complètement pures à ses yeux, ou encore, que cette vertueuse jeune fille s'était peut-être trop obstinée dans les pratiques de pénitence, au lieu de chercher la volonté de Dieu et de se confier davantage à sa miséricorde ; enfin, le divin Maître se plaît parfois à nous donner, dans les sujets qui en sembleraient les plus éloignés, des marques de la sévérité de ses jugements et à vérifier de la sorte cette parole de l'Apôtre : *Si le juste est à peine sauvé, à quoi peuvent s'attendre l'impie et le pécheur ?* (I Petr. iv, 18.)





## LE MÊME JOUR

1240 — A Venise, le V. Père PAUL, natif de la même ville et l'un des plus célèbres propagateurs de l'Ordre en Italie. Il était entré au couvent de Bologne et avait fait profession entre les mains du B. Réginald, le deuxième dimanche de Carême de l'année 1219, comme lui-même nous l'apprend. Il connut saint Dominique un peu après, lorsque le Saint arriva à Bologne, et il fut admis dans son intimité. Il fit avec lui plusieurs voyages à pied dans toute la Marche de Trévise, et put donner ainsi beaucoup de détails édifiants sur sa manière de voyager, de parler, de manger et de dormir.

Lors de la canonisation du bienheureux Père, il fut entendu comme huitième témoin, et déposa en ces termes :

« Je n'ai jamais surpris de parole oiseuse ou maligne sur les lèvres de notre saint Père. Ami de la pauvreté, il recevait du pain de porte en porte comme un pauvre. Il fut toujours vierge, et il possédait tellement toutes les vertus que je ne crois pas qu'il y ait eu de son temps quelqu'un de meilleur que lui ; encore à présent, je ne lui ai trouvé personne de semblable. Dernièrement, en venant de Venise à Bologne, pour apporter ici mon témoignage, je fus saisi d'une grande douleur de reins qui a l'habitude de me tourmenter pendant plusieurs jours. Comme je craignais d'être empêché d'accomplir cet acte de piété, je priai au tombeau du B. Dominique, et j'obtins immédiatement la santé. »

Paul de Venise est cité dans les *Vies des Frères* à propos d'un trait dont Gérard de Frachet nous a conservé le souvenir. « Une pieuse recluse, fort dévote à Notre-Dame, vivait en Lombardie. Ayant ouï parler de l'Ordre des Frères Prêcheurs, elle désirait ardemment voir quelques-uns de ses membres. Or, il arriva que deux Frères, voyageant ensemble, passèrent dans ces parages. L'un d'eux était précisément notre Père Paul de Venise, envoyé par saint Dominique lui-même en ministère. Ils entrèrent chez cette femme et lui adressèrent des paroles édifiantes, selon la coutume des Frères.

« Elle leur demanda qui ils étaient ; ils répondirent qu'ils appartenaient à l'Ordre, encore nouveau, des Prêcheurs. Sur cette réponse, la solitaire, considérant leur jeunesse et la distinction de leurs manières, conçut intérieurement une pensée défavorable à leur sujet. La nuit suivante, la B. Vierge lui apparut avec un visage sévère et lui dit : « Hier tu m'as gravement offensée. Crois-tu que je ne puisse étendre ma protection sur ces jeunes hommes, qui parcourent le monde pour sauver des âmes ? Afin que tu saches bien que je

les ai sous ma garde, je veux te les faire voir. » A ces mots, écartant son manteau, Marie lui montra sous ses plis une multitude de Frères, et parmi eux ceux qu'elle avait si mal jugés. La recluse reconnut son erreur; et, depuis lors, elle voua aux Frères une affection profonde et sainte. Ce fut par elle qu'on connut dans l'Ordre la révélation qui l'avait éclairée. »

Après avoir parcouru les principaux centres de l'Italie, notre saint Religieux, que les chroniques de l'époque qualifient « d'homme très distingué et de prédicateur plein de grâce », revint à Venise. Il plut au Seigneur de révéler à l'avance la mort précieuse dont sa miséricorde voulait le couronner. Le V. Père était retiré depuis quelque temps à l'infirmerie. Le Lecteur du couvent, fort pieux lui-même, reposant après Matines, vit en songe qu'on chantait la messe au chœur. A l'*Alleluia*, deux Anges, descendant du ciel, se dirigèrent en toute hâte vers l'infirmerie. A son réveil, il raconta sa vision à deux Pères anciens, et ajouta : « Je crois que Frère Paul mourra bientôt. » En effet, le jour même, pendant qu'on chantait l'*Alleluia* de la messe chorale, le saint Religieux rendit l'esprit, et la vision se trouva pleinement réalisée. — (Thier. d'Apolda. — Gérard de Frachet.)

1544 — Au couvent d'Aveiro, en Portugal, le V. Père JÉRÔME DE CADILLAS, ou PADILLA. Il était originaire de la Province de Castille, où il donna des preuves remarquables de sa piété, de sa science et de son talent oratoire. A la demande de Don Juan III, il passa dans la Province de Portugal pour travailler avec plusieurs autres Religieux de grand mérite, tels que les Pères Louis de Grenade, Christoval de Valbuena, Matthieu de Ojeda, à la réforme des couvents que le roi désirait replacer sur ce pied de ferveur et de sainteté qu'ils avaient conservé durant tant d'années. Le Père Jérôme se rendit au poste qu'on lui assignait, en qualité de Visiteur, et apparut aussitôt comme un modèle accompli de régularité.

Malgré la répugnance naturelle qu'on éprouve à se voir gouverner par des étrangers, le V. Père s'attira tout de suite le cœur et l'estime des Religieux.

Bientôt même, il fut élu Prieur de Lisbonne et, seize mois après, Provincial du Portugal, l'an 1540. Il exerça son office de manière à jeter dans une profonde et sainte admiration ses subordonnés; car, bien loin d'alléguer la faiblesse de sa complexion, ou d'autres considérations de l'ordre naturel, pour se décharger de certains points de l'observance, il montra au contraire qu'il entendait ne se départir jamais de l'esprit et des maximes de ses premiers Maîtres en Religion. Il faisait tous ses voyages à pied, le bâton à la main, la chape sur le dos et le bréviaire sous le bras. En le voyant arriver ainsi, certains flatteurs essayaient de lui marquer leur admiration. Le vénérable Père, qui ne tirait point gloire de faire plus que les autres, répondait simplement que la nature était toujours assez forte, quand la bonne volonté

s'y trouvait, et que la ferveur de l'esprit aidait à porter le poids des plus grandes fatigues. Il fuyait surtout comme un poison mortel toute sorte de présents; et avant de traiter les affaires, il recourait à l'oraison. Tous les jours, il montait au saint autel, et il menait une vie tellement uniforme et semblable à celle des autres, qu'il n'admettait aucune distinction. Les nécessités des Religieux le touchaient comme les siennes propres, et il semblait n'avoir accepté la supériorité que pour les étudier et y porter remède. Afin de mettre plus efficacement le bon ordre et la réforme dans les couvents, il prit une mesure digne d'un cœur aussi noble et aussi généreux que le sien. Ce fut de s'adresser au Souverain Pontife; et il en obtint deux Brefs importants: l'un portait défense absolue à toute personne ecclésiastique, évêques et prélats compris, d'entrer dans les monastères des Religieuses de l'Ordre; à plus forte raison aux personnes séculières, quelle que fût d'ailleurs leur qualité ou condition: l'autre concernait certains Religieux vivant dans une complète indépendance vis à vis de leurs supérieurs, au moyen de pensions qu'ils se procuraient d'eux-mêmes. A ces derniers le Saint-Père commandait de rentrer immédiatement dans leurs couvents et, en cas de refus, leur enjoignait de quitter l'habit et de se retirer dans un autre Ordre.

Pendant que le Père Jérôme de Cadillas se livrait tout entier à la réforme de sa Province, le R<sup>mo</sup> Père Augustin Recuperati vint à décéder. Cette circonstance obligea le Provincial de Portugal à se rendre à Rome, pour participer à l'élection du nouveau Général. Il emmenait, pour compagnons, le Père Matthieu de Ojeda et le Père Georges de Saint-Georges, qui mourut évêque des Açores. Le voyage, à l'aller, fut très heureux, et comme tous les trois étaient des hommes de mérite, ils firent grand honneur à leur Province. Mais l'épreuve les attendait au retour. La guerre venait d'éclater entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint: quelques espions, déguisés en moines, avaient été surpris peu avant que nos trois Religieux missent les pieds sur le territoire espagnol. Arrêtés aussitôt, ils furent emprisonnés sans aucun jugement et soumis à des traitements indignes. L'ambassadeur de Portugal, informé de la méprise, se porta caution pour eux, et se chargea de les faire conduire à ses frais, avec une escorte sûre, jusqu'à Lisbonne. Les trois prisonniers, après quelques mois de détention, regagnèrent ainsi leur Province, laissant sous une salutaire impression les soldats français, témoins de leur patience et de leur modestie.

Disons en passant que Dieu ne laissa pas sans récompense l'acte de charité et de dévouement de l'ambassadeur portugais. Rappelé à la cour, il y reconnut les vanités du monde pour ce qu'elles sont, et aspirant à des biens meilleurs, vécut dans le recueillement d'un solitaire, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1573. Des signes miraculeux manifestèrent sa gloire dans le ciel: les flambeaux allumés autour de son cadavre brûlèrent sans se consumer. A trois ans de là, le corps qu'on voulait transférer ailleurs, fut retrouvé



intact et flexible, bien qu'il eût été recouvert de chaux. On lui donna une sépulture plus honorable ; et avant de refermer le cercueil, on replia sur eux-mêmes les membres du défunt. Quarante ans plus tard, eut lieu une nouvelle translation de ses restes dans un tombeau de marbre. Il fut trouvé aussi entier et aussi maniable que s'il eût été vivant ; de telle sorte qu'on put remettre facilement tous ses membres dans leur position naturelle.

Notre saint Provincial poursuivit heureusement sa tâche ; et, par ses exemples et ses discours, il eut la joie non seulement d'obtenir ce qu'il désirait, mais encore de laisser quatre nouvelles fondations dans la Province de Portugal : deux couvents d'hommes, l'un à Amaranthe, fondé en l'honneur de notre B. Gonzalve, l'autre à Alcacevas ; et deux monastères de Religieuses à Elve et à Abrantès. Comme il ne prenait aucun soin de sa santé, ses forces furent bientôt épuisées. Il arrivait au couvent d'Aveiro au mois de juillet, quand, sous l'excès de la fatigue, une violente fièvre le saisit. Il comprit tout de suite qu'il ne s'en relèverait pas, et se disposa à regarder joyeusement la mort. Il passa avec la confiance d'un Saint aux récompenses éternelles, le 8 août 1544. L'historien de la Province de Portugal remarque comme un effet tout singulier de la Providence que le Père Jérôme de Cadillas, et plus tard également son compagnon, le Père Christoval de Valbuena, moururent tous deux dans ce couvent d'Aveiro, d'où jadis étaient sortis des Religieux pour aller réformer la Province de Castille. Dieu rendait ainsi à cette maison ce qu'elle avait autrefois donné. — (Sousa.)

1569 — Dans la même Province de Portugal, mais au couvent de Lisbonne, le V. Père ALPHONSE DE SAINT-MATTHIEU, recommandable par son esprit de piété et de mortification. Jamais il ne rompit ni l'abstinence ni les jeûnes de l'Ordre. Il restait ordinairement en oraison jusqu'à Matines, dont il donnait le signal ; car il fut sacristain du couvent pendant vingt-huit ans. Levé le premier, le matin, il sonnait ensuite l'*Ave Maria* à l'heure ordinaire. Tous les jours, il partageait avec un pauvre honteux la portion qu'il recevait au réfectoire, et procurait à plusieurs autres des aumônes considérables que des personnes charitables lui remettaient. Sa seule richesse particulière consistait en diverses sortes de cilices et de disciplines, dont il faisait un fréquent usage. Son amour pour la retraite et l'éloignement de tout commerce avec les séculiers était si grand, qu'on ne put jamais le décider à se présenter devant la reine Catherine qui, ayant entendu parler de ses vertus, manifesta à plusieurs reprises un vif désir de l'entretenir, sans vouloir néanmoins l'y contraindre. Il n'avait qu'un livre dans sa cellule, où il puisait les pieux sentiments de détachement du monde qu'il sut si bien pratiquer. La mort le trouva prêt. Le vénérable Père succomba aux atteintes de la peste qui dépeuplait la ville de Lisbonne, l'an 1569. — (Sousa.)

1611 — A Rome, l'Illustrissime Père JÉRÔME BERNIER, de Correggio, évêque et prince d'Ascoli, cardinal sous-doyen du Sacré Collège.

Jérôme Bernier naquit à Correggio, sous le pontificat de Paul III, l'an 1540, époque où les disciples de Luther et de Calvin semaient partout, avec leurs erreurs, le feu de la division et de la révolte. Les circonstances d'un temps aussi critique engagèrent ses illustres parents (Pierre Bernier et Antoinette Doria) à faire élever leur fils sous leurs yeux, et à ne rien négliger pour le former à la crainte du Seigneur et à l'amour de sa loi.

Leurs exemples soutenaient leurs leçons et firent une telle impression sur le cœur du jeune homme, qu'à peine sorti de l'enfance, il chercha un asile où il pût s'assurer les biens de l'éternité par le mépris des richesses terrestres. Il choisit l'Ordre de Saint-Dominique : son noviciat fut un heureux présage de tout ce qu'il serait dans la suite.

Le jeune Religieux fit de rapides progrès dans les Lettres divines et humaines, dans les beaux-arts et surtout dans la science des Saints; et lorsqu'il fut en état d'utiliser le fruit de ses veilles, on lui confia l'enseignement de la théologie en divers couvents d'Italie. Pendant son séjour à Crémone, le cardinal Nicolas Sfondrati, évêque de cette ville, depuis Pape sous le nom de Grégoire XIV, charmé de la candeur et de l'innocence de ses mœurs, le prit en singulière affection, et, comme il connaissait sa haute réputation de doctrine, il en fit son théologien et son homme de confiance.

Mais le pieux cardinal ne voulut point que les services particuliers que lui rendait le Père Bernier fussent un obstacle à ceux que son Ordre était en droit d'attendre de lui : voilà pourquoi il consentit à le voir accepter différents priorats en Italie. Le vénérable Père soutint la régularité et les études dans le couvent de Sainte-Croix, fondé depuis peu à Bosco par le Pape Pie V, et dans celui de Notre-Dame-des-Grâces à Milan. Chargé ensuite de l'office d'Inquisiteur dans la Province de Gênes, il s'acquitta avec vigilance, zèle et piété de cet emploi. Sixte-Quint voulut connaître par lui-même un homme dont on lui faisait les rapports les plus avantageux. La conduite qu'il devait tenir à son égard allait montrer qu'il savait honorer un Religieux de mérite.

Ce fut au commencement de l'année 1586, que Jérôme Bernier se rendit à Rome pour y prendre la direction du couvent de Sainte-Sabine. Il se lia d'amitié avec plusieurs cardinaux, particulièrement avec le cardinal Alexandrin, Michel Bonelli, neveu de saint Pie V; mais il n'eut pas besoin de leur faveur pour s'assurer celle du Pape. Le 22 août de la même année, Sixte-Quint le nommait évêque d'Ascoli dans la Marche d'Ancône, et quatre mois après, il l'agrégeait au Sacré Collège en le revêtant de la pourpre romaine (18 décembre). Jérôme Bernier reçut d'abord le titre de Saint-Thomas, puis de Sainte-Marie-sur-Minerve, de Saint-Laurent *in Lucina*, d'évêque d'Albano et enfin de Porto; néanmoins il fut toujours appelé le Cardinal d'Ascoli.

Dans cette éminente dignité, le serviteur de Dieu parut comme une lampe placée sur le chandelier. Ses vertus jetèrent un nouvel éclat et ses

talents furent d'autant plus admirés que son humilité n'était pas inférieure à sa capacité. Il brilla dans toutes les Congrégations où se traitaient les affaires ecclésiastiques, les intérêts de la foi, les règles des mœurs, et s'acquît une telle réputation, que les Cours en rapports officiels avec Rome étaient unanimes à reconnaître dans l'illustre cardinal la probité et le mérite.

Malgré tous ces honneurs, Jérôme Bernier ne voulut point prolonger plus longtemps son séjour dans la capitale du monde chrétien : son devoir l'appela au diocèse d'Ascoli, et il avait hâte de paraître au milieu de son troupeau. Durant les premiers mois de son épiscopat, il se concilia, par sa vertu et la sagesse de son gouvernement, l'amour du clergé et l'affection du peuple. Dès lors il se vit en mesure de tout entreprendre pour corriger les abus, rétablir l'ordre et la discipline, la décence et la majesté du culte divin. C'est ce qu'il exécuta avec succès, aux applaudissements et à l'édification de tous.

« On l'aimait, dit un historien, parce que chacun était persuadé qu'il était sincèrement aimé de ce bon Pasteur, qui avait pour tous des entrailles de charité et qui ne cessait d'en donner des preuves réelles à l'occasion. Il réforma les mœurs et la conduite des clercs, selon les décrets du concile de Trente. Attentif à l'éducation des jeunes gens, surtout des aspirants à l'état ecclésiastique, il établit un grand séminaire qu'il dota de rentes convenables, et de prêtres de valeur, capables de former la jeunesse à la solide piété et à la science. »

Le zèle actif du vigilant Pasteur s'étendait à tout. Pas de jour où il ne signalât ses sentiments envers Dieu par ses industries à procurer la gloire de son saint Nom, et sa tendre charité pour son peuple par quelque libéralité particulière. Les pauvres, les hôpitaux, les maisons religieuses, les prisonniers en ressentirent les premières effusions. Il ne négligeait ni l'instruction ni les besoins temporels des gens de la campagne ; il voulait tout connaître pour remédier à tout, autant qu'il était en son pouvoir. Il réunit plusieurs fois son synode diocésain, y publia de sages ordonnances, et, afin d'en procurer plus sûrement l'exécution, il institua des conférences ecclésiastiques pour permettre à ses prêtres de s'éclairer mutuellement sur les devoirs pratiques de leur ministère.

Le V. Prélat semblait avoir ramené dans la ville et le diocèse d'Ascoli les heureux temps de la primitive Eglise, où les fidèles ne formaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme. Les inimitiés, les querelles, les procès, tout se terminait par sa médiation. Les parties intéressées s'en remettaient volontiers à sa décision, et ne se repentaient jamais de l'avoir choisi pour arbitre. La seule crainte de lui causer du déplaisir faisait que chacun préférait renoncer à ses prétentions, plutôt que de troubler une paix qu'avaient établie les soins du saint Evêque, et que cimentait sa générosité, prouvée journallement par mille bienfaits.

Les magistrats d'Ascoli, fidèles interprètes des sentiments du peuple,

voulurent en consacrer le souvenir à la postérité par un monument public à la mémoire de ce grand homme. Ils placèrent ses armoiries à l'Hôtel de Ville et gravèrent au-dessous, sur une plaque de marbre, ces paroles, le plus bel éloge à l'adresse d'un évêque :

*Fraatri Hieronimo Bernerio, Cardinali, Episcopo, ac Principi Asculano, Patri Patriae, Patri Pauperum, Patri omnium bonorum.*

« A Jérôme Bernier, Cardinal, Evêque et Prince d'Ascoli, Père de la Patrie, Père des Pauvres, Père de tous les gens de bien. »

Le Chapitre de la cathédrale qui ne recevait pas de moindres bienfaits du saint Prélat, n'y parut pas moins sensible. On peut en lire encore aujourd'hui la preuve dans une longue inscription, au bas de son tableau, que les chanoines voulurent placer dans l'église même pour leur propre consolation et l'instruction de ceux qui viendraient après eux. Outre les vases d'or et d'argent, les ornements précieux dont il enrichit sa cathédrale, le pieux cardinal assigna un revenu de cinq cents écus pour augmenter les distributions faites, à certains jours de l'année, aux prêtres fidèles à l'assistance aux Heures canoniales. Il s'occupa également de son Palais épiscopal, mais il le fit en évêque, y érigeant une grande et magnifique chapelle dédiée à la sainte Croix, sous l'invocation de S. Emygde, premier évêque d'Ascoli, de saint Jérôme et de saint Dominique. Le couvent de son Ordre était pendant l'été le lieu ordinaire de sa retraite; il y fit toutes les réparations jugées nécessaires, ou simplement utiles. Il envoya des sommes considérables à Milan, pour l'achèvement de l'église de Saint-Pierre Martyr, à Sainte-Sabine à Rome, et à l'église de Saint-Nicolas au Champ-de-Mars. Il érigea encore en plusieurs endroits différentes chapelles en l'honneur de saint Hyacinthe, récemment canonisé; et entre autres établissements dont il dota la ville de Correggio, sa patrie, il y fonda un nouveau monastère, en faveur des Religieux de Saint-François. Mais les pauvres eurent toujours la part principale dans ses largesses.

Uniquement occupé de son salut et de celui des fidèles confiés à sa conduite, le saint évêque aurait aimé à résider toujours au milieu de son troupeau : cependant, pour obéir aux Souverains Pontifes, il se vit souvent obligé de se rendre à Rome et d'y séjourner quelque temps. Il faisait partie des Congrégations du Saint-Office, de l'Index et de l'Examen des Evêques, et l'on remarque à sa louange, qu'il sut toujours dire librement la vérité, et contribua, par sa sage fermeté, à la réforme de bien des abus.

La mort de Sixte-Quint et de ses trois successeurs donna l'occasion au Cardinal d'Ascoli de montrer dans le conclave sa grande droiture, la pureté de son zèle et son attachement aux règles. Si, pour la collation des moindres bénéfices à charge d'âmes, il estimait comme un devoir de conscience de ne considérer que le mérite des sujets et de choisir le plus digne, il n'eut garde



de s'écarter de cette maxime, lorsqu'il s'agissait d'élire le Chef visible de l'Eglise universelle. Vues politiques, sollicitations intéressées, tout tombait à ses pieds quand il lui fallait donner son suffrage. On le vit surtout au moment de l'élection de Clément VIII. Bien que par reconnaissance notre cardinal fût attaché au neveu de Sixte-Quint, on ne put cependant jamais l'engager à favoriser un sujet qu'il ne jugeait pas digne de monter sur la chaire de saint Pierre. Cette fermeté fit échouer bien des brigues et donna le temps aux électeurs de reconnaître celui que le Seigneur avait élu. Le cardinal Hippolyte Aldobrandini, aussi distingué par ses lumières que par ses vertus, réunit enfin tous les suffrages et fut salué Pape sous le nom de Clément VIII, le 30 janvier 1592.

Jérôme Bernier, après l'élection, regagna son diocèse aussitôt qu'il lui fut possible, et continua pendant plusieurs années à instruire, à édifier et à conduire dans la paix les fidèles qu'il trouvait toujours dociles à sa voix.

Cependant les célèbres disputes sur la grâce, excitées d'abord entre quelques théologiens espagnols, et poussées depuis avec beaucoup de vivacité en présence de Clément VIII, engagèrent le Pape à appeler notre cardinal. Il fut l'un des six membres du Sacré Collège qui assistèrent avec Sa Sainteté aux soixante-huit réunions, tenues à Rome du 20 mars 1602 au 22 janvier 1605. On sait quel fut le succès de ces longues et savantes conférences, dans lesquelles le cardinal d'Ascoli se montra le fidèle disciple de saint Augustin et de saint Thomas, et fit paraître autant de sagesse et de modération, que de présence d'esprit et de savoir.

Tandis qu'il était à Rome, le Pape le proclama Protecteur des Servites et lui conféra le titre de cardinal-évêque d'Albano. Les affaires trop multipliées dont on le chargeait ne lui permirent plus de rentrer dans son diocèse. L'un des prêtres de sa famille épiscopale lui succéda sur le siège d'Ascoli : trois autres, formés à son école, furent bientôt honorés de la pourpre cardinalice, et un cinquième se distingua parmi les Auditeurs de Rote et mourut doyen de ce tribunal.

La ville et le diocèse d'Ascoli regrettèrent longtemps le cardinal Bernier. Pendant les dix-neuf années de son épiscopat, il n'avait rien omis de tout ce qui pouvait contribuer à la félicité de son peuple, et l'on peut dire qu'il s'était attaché le cœur de tous ses diocésains, moins par ses bienfaits que par les charmes de sa douceur et par toutes ses vertus. En quittant ces âmes qui lui étaient chères, il laissa à son clergé une dernière preuve de son affection, en dotant de nouveaux revenus la maison du Séminaire. Obligé de résider désormais à Rome, il partagea tout son temps entre les affaires de l'Eglise et la prière. La mort de Clément VIII l'attrista vivement : Léon XI, son successeur, régna un mois à peine; et, au mois de mai 1605, le Cardinal d'Ascoli entra pour la sixième fois au conclave. Il donna son suffrage au cardinal Camille Borghèse, qui prit le nom de Paul V.

Ce Pontife honora toujours Jérôme Bernier de la même confiance que ses

Prédécesseurs lui avaient constamment témoignée. Il le nomma Sous-Doyen du Sacré Collège, avec le titre de cardinal-évêque de Porto, et se servit de ses lumières dans les affaires les plus importantes. Au milieu de toutes ces occupations, notre pieux cardinal ne cessait de soupirer après le repos de l'éternité. A mesure qu'il approchait du terme, il s'éloignait le plus possible du bruit et du tumulte, pour se tenir enfermé dans le couvent de Sainte-Sabine où il avait choisi sa retraite et préparé son tombeau.

Après les fêtes de la canonisation solennelle de saint Charles Borromée (1610), il ne parut plus occupé que du désir d'imiter les vertus de ce saint cardinal, et du soin de se purifier de plus en plus par la pénitence pour mériter de mourir comme lui de la mort des justes. Cette grâce lui fut accordée le 8 août 1611 : notre grand Prélat, chéri de Dieu et des hommes, atteignait alors sa soixante et onzième année. Tous les gens de bien le pleurèrent ; mais le Sacré Collège qu'il honorait depuis vingt-quatre ans, l'Ordre entier de Saint-Dominique, celui des Servites et le diocèse d'Ascoli parurent particulièrement sensibles à cette perte. Un poète du temps fit à ce sujet une élégie que l'abbé Ughelli nous a conservée, et qui commence ainsi :

*Cogimur in liquidos dissolvere lumina fontes,  
Et teneras lacerare genas; tuus, optime Princeps,  
Cogit amor, cogit pietas, reverentia cogit.  
Fundite sanguineos, mea lumina, fundite rivos.*

« Il nous faut changer nos paupières en fontaines de larmes, et nous meurtrir le visage ; c'est l'amour, la piété, le respect que nous vous devons, excellent Prince, qui nous y forcent. Versez, mes yeux, versez des ruisseaux de sang. » — (Touren.)

1500 — Au monastère de Salamanque, la vertueuse Sœur ISABEAU DE CASTILLE, converse, Religieuse très éclairée pour son humble condition et d'une très sainte vie. Quelque pénibles que fussent ses occupations durant le jour, elle ne manquait jamais d'assister la nuit à Matines ; puis elle passait le reste du temps en oraison, où elle goûtait de telles douceurs qu'elle entreprenait avec courage les plus sévères pénitences. Elle passa tout un Carême sans boire, et observait très exactement tous les jeûnes de la Religion. Son cœur étant tout à Dieu, sa bouche était fermée aux conversations avec la créature. Parvenue à l'heureuse liberté des enfants de Dieu, après avoir fidèlement servi son divin Maître, elle alla le louer éternellement avec les esprits angéliques vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. — (Lopez.)

1600 — Au monastère de Prouille, la vertueuse Mère FRANÇOISE DE CASEMAJOU. Marchant devant Dieu dans une humble et respectueuse crainte qui lui faisait traiter avec un profond respect tout ce qui regardait son devoir, et laver par ses larmes les fautes les plus légères, elle mérita d'entrer avec la robe blanche aux noces de l'Agneau. — (*Mém. de Prouille.*)



## IX AOUT

*Le Bienheureux JEAN DE SALERNE (\*)*

(123.)

**J**EAN de Salerne, originaire de l'Italie méridionale, comme son nom l'indique, appartenait à l'illustre famille des Guarna, et se rattachait par les liens du sang aux princes normands, qui gouvernèrent pendant longtemps les royaumes de Naples et de Sicile.

Dès sa jeunesse, Jean se consacra au service du Seigneur. Pendant qu'il poursuivait le cours de ses études à Bologne, il avait eu l'avantage de rencontrer dans cette ville le saint Patriarche. Ses vertus firent sur lui une salubre impression ; et, un jour, notre écolier vint le supplier de l'admettre dans l'Ordre récemment fondé. Le bienheureux Père voulut lui donner de ses mains l'habit religieux. A dater de ce moment, les progrès du jeune novice dans les voies de la perfection et dans les lettres parurent merveilleux. Petit de taille, il possédait un esprit éminemment puissant : au bout de quelques années, Jean de Salerne devenait l'un des plus solides soutiens de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Saint Dominique le prit pour compagnon dans plusieurs de ses voyages. Ce fait prouverait à lui seul le mérite de notre Bienheureux ; car nous savons que le saint Fondateur aimait à s'entourer, dans l'intimité, de disciples remarquables par la sainteté de leur vie comme

(\*) Razzi ; *Acta SS.*, t. 3 sept. ; *Légende du Breviaire*.

par l'étendue de leurs connaissances. De plus, il fallait que l'on choisît entre mille, pour ainsi dire, l'homme destiné à arborer le premier l'étendard dominicain dans la ville de Florence : or, cet honneur était réservé au B. Jean de Salerne. Voici comment eut lieu la fondation. Pendant le séjour du saint Patriarche à Bologne, arriva un marchand florentin, nommé Déodat, amené par des circonstances singulières. Ayant accusé en confession des péchés d'injustice qui réclamaient restitution, il reçut pour pénitence de faire construire une chapelle et d'y installer quelques Religieux. En conséquence, il choisit en dehors de Florence, sur la route d'Arezzo, un endroit appelé « le plan de Ripoli », et y éleva le monument qui lui avait été imposé. Il se mit à réfléchir ensuite à qui il le donnerait. Sur ces entrefaites, entendant parler avec éloges de la sainteté de Dominique, et des rares exemples de vertus donnés par ses Religieux, il résolut de venir à Bologne pour en juger par lui-même ; décidé, si tout ce qu'on disait était vrai, à confier le service de sa chapelle au nouvel Ordre. Pleinement satisfait de son enquête, il proposa à Dominique ses modestes constructions de Ripoli pour un couvent de Frères Prêcheurs.

Le Saint s'empressa d'accepter, car il désirait beaucoup établir son Ordre à Florence. Il prit pour cette fondation douze Frères, et leur donna pour chef Jean de Salerne, en qui, bien qu'il fût le plus jeune d'âge, il reconnaissait les qualités propres à faire réussir une œuvre aussi importante. La petite colonie partit donc de Saint-Nicolas et arriva rapidement à l'ermitage de Ripoli.

Ce fut avec une grande joie, et au chant des hymnes et des psaumes, que les Frères prirent possession de leur nouvelle demeure. Si étroite qu'elle fût, elle était suffisante pour une première installation. La situation retirée du couvent semblait cependant le destiner plutôt à des contemplatifs qu'à des Religieux évangéliques ; étant donné, en outre, le genre de vie mené jusque-là par Jean de Salerne à Bologne, peut-être ses Frères se crurent-ils destinés plutôt à une vie de prières et d'austérités qu'aux labeurs de l'apostolat. Grande fut donc leur surprise quand, peu de jours après, le jeune Prieur les réunit et leur rappela en termes éloquents le véritable caractère de la vocation dominicaine, et, par suite, les devoirs qui leur incombaient à chacun : ils n'étaient pas venus à Ripoli pour eux seuls, mais pour le peuple chrétien ; et, afin de cueillir les moissons d'âmes que le Maître du champ leur réservait, il leur fallait se



préparer sans réserve à l'œuvre de la conversion des pécheurs. Cette œuvre, ils la commenceraient dès le lendemain, en allant à la ville prêcher la parole de Dieu.

Les Frères entrèrent vaillamment dans les vues de leur Prieur ; et, au jour fixé, Jean de Salerne, à la tête de sa petite communauté, se rendit à Florence pour la première fois.

II. — Attirés par la nouveauté, les Florentins se pressèrent en foule autour des Religieux, et les eurent promptement en grande vénération. Ces étrangers, à l'aspect grave et modeste, frappaient les yeux de tous par l'éclat de leur sainte vie, la pauvreté de leurs vêtements, la piété de leurs discours. Rien de terrestre ni d'humain n'apparaissait en eux. On voyait avec édification des hommes pleins du zèle apostolique franchir plus d'une lieue, chaque matin, pour venir instruire le peuple, consacrer à cette œuvre la journée entière, et, le soir venu, reprendre ensemble le chemin de Ripoli, où chacun d'eux rentrait silencieusement dans sa cellule. Leur réputation grandissant de jour en jour, les citoyens de Florence se firent un bonheur de pourvoir à l'entretien des apôtres du Christ. Les aumônes abondèrent. Bien que se contentant de peu, les serviteurs de Dieu auraient pu s'appliquer la parole de saint Paul : *Nous n'avons rien, cependant nous possédons tout.*

Jean de Salerne brillait véritablement parmi cette phalange d'élite. On saisissait dans toute sa personne comme le reflet de la sainteté du B. Dominique. En réalité, il surpassait tous ses Frères par le prestige de son éloquence et l'héroïsme de ses vertus. Il était pour ses Religieux un modèle de douceur, de bonté et de fermeté dans l'accomplissement de la Règle. Son angélique modestie lui donnait un irrésistible ascendant sur ceux qui l'approchaient. La sûreté de son jugement, la droiture de ses procédés lui conciliaient l'estime publique et faisaient de lui un Supérieur accompli. Sitôt qu'il se trouvait libre, il reprenait la lecture des Saintes Ecritures et la méditation des choses divines ; car, semblable à une abeille industrieuse, il savait merveilleusement tirer des ouvrages des saints Pères le miel de la contemplation. La ferveur de sa dévotion et son exacte observance des cérémonies, surtout lorsqu'il célébrait, étaient remarquées de tous. Sur ce dernier point, il ne faillit jamais. Son exemple et ses admonitions maintenaient parmi les siens cet esprit de fidélité jusque dans les moindres détails, et arrêtaient à temps le laisser-aller ou la

négligence. A le voir à l'autel, on eût dit un Ange venu du ciel, et quand il tenait dans ses mains l'auguste victime, il ne pouvait retenir ses larmes. Il passait la plus grande partie de ses nuits en oraison, souvent ravi en extase, paraissant appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Au sortir de ses actions de grâces, il restait longtemps encore absorbé en Dieu, mais bientôt le devoir le rappelait à sa tâche, et il s'y livrait tout entier.

A cette époque, Florence était devenue comme un des boulevards les plus redoutables de l'hérésie manichéenne. Le mal débordait de toutes parts. Le B. Jean organisa contre les propagateurs de l'erreur toute une série de prédications très pratiques; sa parole persuasive produisit des fruits admirables. En même temps, la bonne odeur de ses vertus et l'éloquence entraînant de ses discours attiraient dans son Ordre de nombreuses et excellentes recrues. Citons entre autres Frère Rodéric, alors chanoine de Saint-Pierre, Frère Jacques Rabacante, lequel succéda à notre Bienheureux dans la charge priorale, Frère Ottavente de Nerli, Frère Roger Calcagni, premier Inquisiteur de l'Ordre à Florence et plus tard évêque de Castro. A ces noms illustres nous pouvons ajouter ceux du B. Buoinsegna, qui scella de son sang la foi de Jésus-Christ à Antioche, Frère Ambroise, fervent prédicateur, mort évêque de Rimini, Frère Morand qui monta sur le siège de Fano, et Frère Aldobrandini Cavalcanti, qui fut évêque d'Orviété.

A la mort du pieux Déodat, bienfaiteur des Frères, la communauté se vit aux prises avec des difficultés sérieuses. D'autre part, l'éloignement de la ville était pour nos Pères un très grave inconvénient. Le saint Prieur néanmoins ne cessait de payer de sa personne et d'exhorter ses Frères à persévérer quand même, en comptant sur le secours d'en haut. Les Florentins s'émurent enfin des fatigues que s'imposaient pour eux les serviteurs de Dieu, et, d'accord avec l'autorité compétente, leur offrirent, en attendant mieux, un pied-à-terre à Saint-Pancrace, près des remparts de la ville. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et l'oratoire de Ripoli avec ses annexes passa aux Frères Mineurs. Mais ces Religieux, pour les mêmes motifs que leurs devanciers, abandonnèrent bientôt la maison, qui servit alors de refuge à une communauté de Sœurs dominicaines (1).

(1) Ce monastère devint très florissant. La ferveur des Religieuses mérita à l'une d'elles d'être honorée de l'apparition de saint Pierre martyr, au moment où il con-

III. — Le saint Patriarche Dominique, instruit par la voix publique des bénédictions que le ciel répandait sur ses enfants, voulut leur apporter lui-même les témoignages de sa paternelle affection. Il leur fit une première visite vers la fin d'octobre 1219, en se rendant à Rome, où l'appelaient les intérêts de l'Ordre, et une seconde, l'année suivante, en regagnant Bologne. Pendant son double séjour au milieu d'eux, il les encouragea à chercher uniquement les intérêts de Dieu et à s'opposer de toutes leurs forces aux progrès de l'hérésie. Prêchant d'exemple, il vaquait sans relâche à la prière et au ministère apostolique, et il ne les quitta, la seconde fois, qu'après avoir donné l'habit à plusieurs jeunes gens, désireux de se consacrer au service de Dieu sous l'habit de Frères Prêcheurs. Son départ fut pour tous une véritable peine : aucun ne le ressentit plus vivement que Jean de Salerne. Pour faire diversion à sa douleur, le Bienheureux se remit avec un nouvel élan à l'œuvre précédemment commencée. Il eut la consolation de voir augmenter encore le nombre de ses disciples. De Florence, de Pistoie, de Prato, on rivalisait de zèle pour venir grossir la petite phalange dominicaine, naguère encore ignorée, et maintenant renommée au loin. C'est peut-être à cette époque qu'il convient de placer l'entrée en Religion de Conrad de Penna, noble gentilhomme de Pistoie, mort évêque de Fiesole, et de Nicolas de Prato, devenu cardinal-évêque d'Ostie et de Velletri.

Le talent particulier de Jean de Salerne dans la conduite de ses Frères consistait à subjuguier doucement les esprits, à bien saisir le caractère de chacun, à se montrer, en un mot, le père, le frère, l'ami, le serviteur de tous, afin de les guider avec plus d'autorité et de succès dans les voies de la perfection.

A Saint-Paul, où nos Pères s'étaient retirés, en quittant leur résidence provisoire de Saint-Pancrace, la sainteté du Bienheureux brilla d'un plus vif éclat. Dieu se montrait prodigue de grâces envers lui. Non seulement il embellit son âme des vertus les plus parfaites, l'orna et l'enrichit des dons du Saint-Esprit, mais encore il lui communiqua le privilège de lire dans les consciences. Que de fois, par exemple, à certains jours de communion, il lui arriva de découvrir

sommait sa glorieuse immolation. Un peu plus tard, comme la campagne de Florence était sans cesse sillonnée par des bandes ennemies, les Sœurs se transportèrent dans l'intérieur de la ville. Elles se divisèrent en deux groupes et formèrent deux monastères. L'un retint son premier vocable de Ripoli; l'autre se plaça sous le patronage de saint Dominique.

aux personnes séculières des fautes secrètes dont elles s'étaient rendues coupables ! Que de fois encore, au moment où ses jeunes Religieux allaient s'approcher de la sainte Table, il vint avertir l'un ou l'autre de manquements auxquels il n'avait pas pris garde ! Il veillait avec un soin scrupuleux à ce que les novices reçussent toujours dans un cœur bien purifié le Dieu de l'Eucharistie. Voilà pourquoi il leur répétait souvent que si un Religieux doit tendre dans tous ses actes à la perfection, aucun acte cependant n'exige de lui autant de vigilance, de piété et de pureté que la réception du divin Sacrement.

Lui-même, au sortir du banquet sacré, paraissait transformé : ses chaudes exhortations attendrissaient ses auditeurs jusqu'aux larmes, et sa parole de feu continuait à produire sur les foules des effets merveilleux.

IV. — Tout contribuait donc à la consolation de notre Bienheureux, quand Dieu permit qu'il fût éprouvé par une des peines les plus sensibles qui puissent affliger un cœur chaste. *Nous sommes pour Dieu*, écrivait l'Apôtre, *la bonne odeur du Christ à l'égard de ceux qui se sauvent et à l'égard de ceux qui périssent. Aux uns, odeur de mort, pour la mort ; aux autres, odeur de vie pour la vie.* (II Cor. II, 15 et 16). Ce que disait saint Paul advint à Jean de Salerne. Une jeune personne, qui assistait habituellement à ses sermons, conçut pour lui une passion criminelle. Bientôt, oubliant toute retenue, et aveuglée par ses coupables désirs, elle cherche le moyen de s'entretenir avec lui et n'en voit pas d'autre que de feindre une grave maladie, et de réclamer le secours de sa charité.

Le zèle de l'homme de Dieu ne lui permettait pas de refuser son ministère à une personne qu'il croyait en danger de mort. Quelle fut sa surprise, lorsque la prétendue malade lui fit connaître ses coupables sentiments ! Il ne se troubla pas néanmoins ; mais, avec cette autorité que donne la vertu, il représente énergiquement à cette misérable la grandeur de son crime, et la menace de la colère divine. N'ayant pu la convertir, il s'enfuit et va gémir pour elle devant Dieu. L'humble Religieux ne divulgua à personne la victoire qu'il venait de remporter sur l'ennemi de sa vertu. Mais la Providence se chargea de la manifester aux yeux de la ville entière, en forçant l'esprit impur à publier la chasteté du serviteur de Dieu. Un démon que l'on avait vainement essayé de chasser du corps d'un énergumène, se mit à crier : « Pourquoi vous donner des soins inutiles ? Je ne sortirai d'ici



que sur l'ordre de celui qui s'est trouvé au milieu des flammes et n'a pas été brûlé. » Personne ne pouvant comprendre le sens de cette parole, on adjura le démon de s'expliquer. Alors, au milieu de contorsions et de cris, il nomma le Prieur des Dominicains. Sur-le-champ on l'envoya chercher. Le Bienheureux Jean de Salerne refusa d'abord de venir ; vaincu enfin par des instances réitérées, il se rendit à la maison du possédé et le délivra sans peine. On eut bientôt la clef du mystère : la malheureuse dont nous avons parlé, apprenant l'événement, accourut se jeter aux pieds du Saint, lui témoigna par la vivacité de sa douleur la sincérité de son repentir, et n'hésita pas à déclarer publiquement ce qui s'était passé.

Sur ces entrefaites, le serviteur de Dieu reçut la nouvelle que saint Dominique était gravement malade. En fils dévoué, il partit aussitôt pour Bologne, arriva à temps pour mêler ses larmes aux larmes de ses Frères, rangés autour de leur Père bien-aimé, et recueillit des lèvres du saint Patriarche l'assurance qu'il leur deviendrait un avocat plus puissant au ciel, qu'il ne leur serait un auxiliaire utile en restant sur cette terre.

Après avoir acquitté sa dette suprême de piété filiale, le Bienheureux Jean revint à Florence. Pendant son absence, les griefs des clercs de Saint-Paul, jaloux de voir les Prêcheurs en possession de leur église, avaient pris des proportions considérables. C'était une nouvelle épreuve pour les Frères, exposés à un changement de domicile, et contraints peut-être d'abandonner un lieu où ils célébraient leurs Offices avec une dignité convenable.

La Providence vint à leur aide. Un prêtre, ami de l'Ordre, Messire Forese, aussi recommandable par sa sainteté que par sa science, apprenant leur embarras, leur offrit spontanément la chapelle de Sainte-Marie-Nouvelle dont il était recteur. Le cardinal Ugolin, évêque d'Ostie, reçut l'acte de renonciation du titulaire, le 8 novembre 1221, et présida à la prise de possession du local par les Frères Prêcheurs. L'Ordre s'installait ainsi d'une manière définitive à Florence.

V. — Dieu, qui avait si glorieusement relevé l'éclat de la chasteté de notre Bienheureux, fit briller, dans les dernières années de sa vie, ses autres vertus par le don des miracles.

Un gentilhomme, affligé depuis longtemps de violents maux de tête, en fut délivré pour toujours à partir du moment où le saint Re-

ligieux lui imposa les mains. Un autre, grièvement blessé, recouvra la santé par les mérites du Bienheureux, lequel lui apparut pour l'encourager à mettre sa confiance en Celui qui conduit jusqu'aux portes de la mort et en ramène, selon son bon plaisir. D'autres guérisons merveilleuses furent dues également à l'intervention de l'homme de Dieu. Pour lui, il en renvoyait au Seigneur toute la gloire, et s'ingéniait à cacher le plus possible le lustre de ses vertus sous le voile d'une humilité profonde.

Tant que ses forces le lui permirent, Jean de Salerne ne cessa de défendre la pureté de la foi catholique contre les menées des Manichéens. Il ne s'effraya ni de leurs injures, ni de leurs menaces, et les combattit avec succès. Grégoire IX lui avait confié le soin de réformer les moines de Saint-Anthime, au diocèse de Chiusi : il conduisit l'affaire à bon terme. C'est également à cette époque qu'il s'occupa d'établir les Sœurs à Ripoli, dans sa première résidence de Toscane. Epuisé enfin par les austérités de la règle, et par les travaux entrepris pour le bien de l'Eglise, la défense de la foi et la dilatation de l'Ordre, après avoir longtemps gouverné le couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, le Bienheureux Jean de Salerne sentit approcher le terme de son existence. Il prédit le jour et l'heure de sa mort, et, ayant convoqué ses Frères, il les exhorta à garder fidèlement leurs vœux de Religion, à aimer Dieu de tout leur cœur et à mépriser les choses périssables de ce monde. Puis, élevant les yeux au ciel, il échangea les tristesses de cette vie pour les joies sans fin de la bienheureuse éternité.

Son corps fut honorablement enseveli, comme il convenait à un si saint personnage, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage, illustré par de nombreux miracles.

En voici quelques-uns. Les fidèles entretenaient dans la chapelle où reposaient les restes du Bienheureux, une lampe, dont l'huile vint un jour à manquer. Le Frère sacristain avisa aussitôt une humble femme, agenouillée près du tombeau, et la pria de renouveler cette huile par charité ; celle-ci répondit qu'elle n'en avait pas une once à son usage, ni le moyen de s'en procurer. « Allez toujours, reprit le Frère, je suis sûr que, grâce aux mérites du serviteur de Dieu, vous en trouverez chez vous. » La pauvre femme obéit, et fut étrangement surprise de voir rempli jusqu'au bord le vase qui servait à contenir sa petite provision d'huile. Elle revint aussitôt à l'église et raconta le miracle devant témoins.

Un homme, atteint d'un ulcère très grave à la langue, se rendit

en pèlerinage sur la tombe du Bienheureux. Pendant qu'il se recommandait à son intercession, il lui sembla voir le saint Religieux sortir tout à coup de son sépulcre et lui faire un signe de croix sur son mal. La guérison fut instantanée.

Dans le même temps, une pieuse femme, très dévote au Bienheureux, avait un petit enfant estropié des deux jambes. Aux yeux de toute la famille, il était certain que cet enfant ne pourrait jamais marcher. De fait, à l'âge de trois ou quatre ans, il lui était impossible de se tenir debout et de faire le moindre mouvement. La mère, pleine de confiance en notre Saint, apporta un jour dans sa chapelle le petit paralytique, et, l'ayant déposé devant le tombeau, se mit à prier en versant d'abondantes larmes. Sa prière achevée, elle prit l'enfant et fit toucher ses jambes infirmes à la pierre sépulcrale.

La foi de cette mère fut récompensée par un miracle. L'enfant sentit soudain ses jambes se redresser et s'affermir, et il revint à pied à la maison.

Les reliques du Bienheureux, conservées avec respect, furent transférées, en 1571, dans un monument de marbre élevé dans l'intérieur de l'église Sainte-Marie-Nouvelle. La tête fut déposée à part à la sacristie, dans un reliquaire doré, avec plusieurs autres saintes reliques. Le culte des fidèles ne s'étant jamais ralenti, Pie VI daigna le confirmer de son autorité apostolique, et permit à l'Ordre des Frères Prêcheurs de célébrer chaque année, le 9 du mois d'août, l'Office et la Messe en l'honneur du B. Jean de Salerne.





*Le V. Père MICHEL ARCHANGE NANNI,  
Profès du couvent d'Urbino, dans la Province  
de Lombardie (\*)*

(1593-1671)

LE saint Religieux dont nous écrivons la vie était originaire de la petite localité de Calio, au duché d'Urbino. Ses parents, de condition plus que modeste, voulurent le placer dès sa naissance sous le patronage du séraphique Père saint François et sous celui de la Très Sainte Vierge, en lui imposant les beaux noms de François-Marie. L'enfant se montra digne de les porter et se signala par sa précoce piété envers la Reine des Anges et le Patriarche d'Assise.

Ses progrès dans les lettres furent remarquables ; mais, en même temps, il prenait un singulier plaisir à tout ce qui regardait l'amour de Dieu et l'avancement de son culte. Il retenait si bien les paroles des prédicateurs, qu'on le voyait, à l'exemple de saint Vincent Ferrier, réunir au sortir de l'église ses petits camarades, et leur répéter avec beaucoup de grâce et d'aisance le sermon qu'il avait entendu.

A dix-sept ans, se sentant fortement appelé à l'Ordre de Saint-Dominique, il se servit, pour réaliser son désir, de l'intermédiaire de l'un de ses frères, retiré dans la Marche d'Ancône, lequel sollicita son admission auprès du Père Michel Archange de Fano. Le Supérieur, informé des qualités du postulant, accueillit avec empressement la demande, et reçut le jeune homme à l'habit. Il lui donna même son propre nom et l'envoya au noviciat d'Ancône. Dans cette pieuse retraite, le nouveau venu apparut aux yeux de tous comme un modèle de vertu ; son année de probation écoulée, il fut admis à la grâce de la profession, à l'unanimité des suffrages.

Ses aptitudes pour les sciences philosophiques méritent d'être signalées : en peu de mois, sans le secours d'aucun maître, il possédait déjà à fond la logique, la physique et la métaphysique. Il étudia

(\*) Diario ; *Act. cap. Rom.*



de même le traité de l'âme, une partie de la théologie et la langue hébraïque, montrant par ces premiers essais qu'il ne céderait en rien ni au zèle de saint Vincent Ferrier, ni aux lumières de notre grand archevêque de Florence, saint Antonin. On en eut bientôt la preuve dans les thèses publiques qu'il soutint, avec autant d'éclat que de profondeur, au couvent d'Ascoli. Ses Supérieurs l'envoyèrent aussitôt achever ses cours à l'Etude générale de Formello de Naples, couvent qui relevait de la Province de Lombardie. Il entreprit ce voyage dans un grand esprit de pauvreté, et, dès son arrivée, fit briller la vertu du Seigneur dans la ponctualité de son observance. A mesure qu'il pénétrait dans les sciences sacrées, son cœur s'embrasait de nouvelles ardeurs : maîtres et condisciples, à la vue de ses succès, de sa modestie, de ses transports angéliques, ne pouvaient cacher leur admiration et le regardaient à l'envi comme un prodige de science et de vertu.

Après ses études, Michel Archange Nanni fut assigné d'abord à Felsina, où il eut à remplir l'office de Lecteur, puis à Calio, sa patrie, à Cingoli, à Urbino, à Bologne enfin, comme Maître des étudiants, prédicateur et professeur d'hébreu. On affluait de toutes parts autour de sa chaire, à ce point que l'humble Père en était couvert de confusion. Afin d'éviter les pièges de l'amour-propre, il s'astreignit à ne plus sortir de la maison, et si parfois l'obéissance l'envoyait au dehors, il avait soin de rabattre le plus possible son capuce sur ses yeux, pour n'être point reconnu en traversant les rues.

Le priorat d'Urbino étant devenu vacant, le digne Religieux fut élu à cette charge, malgré toutes ses résistances ; mais il comprit bientôt que la direction d'un couvent n'était point son affaire, et, à force d'instances, il obtint du Provincial d'être relevé de sa charge, après trois mois seulement de supériorité. Il fut alors nommé Vicaire de l'Inquisition à Gubbio, et Lecteur de théologie morale et des cas de conscience. Un peu plus tard, le cardinal Carpegna le prit pour son théologien à Todi, d'où il l'emmena à Rome, et ce fut dans cette première ville du monde que le V. Père s'illustra à jamais par ses vertus et ses talents.

II. — Sa vie fut celle d'un Saint. Hormis le cas de maladie grave, il ne mangeait jamais de viande, et encore, pour l'y contraindre, fallait-il un ordre formel de ses Supérieurs. Il s'abstenait généralement de vin. Sa nourriture ordinaire consistait en légumes ou her-

bes cuites à l'eau et au sel, qu'il assaisonnait toujours de quelque amertume pour que la sensualité n'y trouvât point sa part. Il passait la plus grande partie de ses nuits en oraison au pied du tabernacle, remplissant ainsi l'office d'un ange terrestre qui s'éloigne le moins possible de son Maître. Cette pratique, divulguée dans la ville de Rome, lui attira l'estime et la considération de tous les gens de bien ; et l'on rapporte que bon nombre de pieuses personnes se rendaient par dévotion à notre église de Sainte-Sabine, pour baiser la dalle du sanctuaire sur laquelle le saint Religieux avait coutume de s'agenouiller. Quand, vaincu par le sommeil, il était contraint de céder à la nature, il s'étendait quelques instants sur une planche nue et étroite. Ses reins étaient toujours ceints d'une chaîne de fer, et ses disciplines aussi cruelles que fréquentes. Ses habits pauvres et grossiers témoignaient de son amour pour la simplicité, et du soin avec lequel il gardait la pureté de son âme.

On l'élut deux fois Prieur du couvent de Sainte-Sabine, sous le généralat du R<sup>mo</sup> Père Jean-Baptiste de Marinis, qui le força d'accepter et voulut encore qu'il prît ses derniers grades théologiques. Le Père Nanni se soumit à tout par esprit d'obéissance ; mais il fut plus heureux, en refusant les évêchés que le Pape Clément IX lui offrit à plusieurs reprises.

Tandis qu'il menait sur l'Aventin cette vie sainte, honorée du don des miracles, comme nous le dirons bientôt, quelques envieux trouvèrent on ne sait quel prétexte pour le diffamer auprès d'Alexandre VII, et ourdirent si bien leur trame, que le Saint-Père fit chasser de Rome le digne Religieux, au grand étonnement de ceux qui connaissaient sa vertu. Plusieurs, comme il arrive ordinairement en pareille occurrence, finirent par croire qu'il fallait bien qu'il y eût un mystère dont on ne découvrirait pas le secret, et que ce Père, qu'on croyait si saint, couvrait peut-être sous son extérieur une dangereuse hypocrisie. Dès que l'ordre de bannissement lui eut été signifié, le Père Michel Archange courba la tête sans mot dire, et, bien qu'il lui eût été facile de se justifier, aima mieux imiter la douceur et le silence de son Maître divin s'abandonnant à la volonté de ceux qui, contre toute justice, le condamnaient à mort. Il se retira dans son pays natal. Mais Dieu, qui prend soin des opprimés et ne souffre pas longtemps que l'innocence soit obscurcie, permit que le Pape, mieux informé et désolé de l'humiliation qu'il avait imposée au saint Religieux, le fit rappeler à Rome. Le Père Nanni aurait pu pren-

dre occasion de son retour pour confondre ses adversaires ; il n'y songea même pas. Loin de là, il déclara au Souverain Pontife qu'il bénissait le ciel d'une épreuve aussi salutaire, et le pria d'agréer qu'il restât au lieu où la Providence l'avait conduit pour son plus grand bien. Le Pape, édifié de cette réponse, n'insista pas ; mais il fit publiquement l'éloge du V. Père, en disant qu'il connaissait maintenant les dispositions intimes de son âme et la sincérité de sa vertu.

Oubliant le passé, le Père Michel Archange s'adonna tout entier aux prédications et aux confessions : il eut ainsi la joie de convertir une infinité d'âmes. Tendrement compatissant envers les pauvres, il recueillit de nombreuses aumônes qui lui permirent d'élever un vaste hôpital pour les orphelins. Là, comme un père au milieu de ses enfants, il se faisait tout à tous, consolant les uns, animant les autres, procurant à chacun les secours spéciaux réclamés par son état.

Infatigable au travail, il trouvait, en outre, le temps de faire chaque jour trois leçons : deux de philosophie et une de morale, d'entendre les confessions, de prêcher, de visiter les malades et d'écrire de nombreuses lettres de direction. Après des journées consacrées ainsi aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, il donnait la nuit, non au repos, pourtant bien mérité, mais à l'oraison et aux louanges divines.

III. — Cependant, Clément IX voulut l'obliger à venir se fixer à Rome. Le Père Nanni revint aussitôt et fit humblement valoir ses raisons pour rester à son poste. Le Pape finit par se rendre à ses vœux et lui offrit même quelques ressources pour ses œuvres locales, et pour ses parents qu'il savait très pauvres. Le vertueux Religieux, qui aimait les siens selon Dieu, sans se mettre en peine de les faire sortir de leur état précaire, se contentant de leur distribuer comme aux autres les aumônes dont il pouvait disposer, remercia respectueusement Sa Sainteté, mais refusa. Il sollicita simplement la faveur d'une Indulgence pour une Confrérie qu'il se proposait d'établir et revint tout joyeux à Calio, son pays natal. Là il allait passer le reste de sa vie, appliqué à l'exercice de la prédication, à l'audition des confessions et à la direction de la Confrérie du Rosaire et de plusieurs œuvres.

C'était merveille de voir avec quelle ferveur il cherchait à faire honorer la Très Sainte Vierge. Il ne commençait rien sans appeler les bénédictions de cette bonne Mère sur ses entreprises. Souvent

on le trouvait agenouillé devant l'une de ses images, conservée dans une grotte souterraine du couvent et devenue dans la suite miraculeuse; c'est à ses pieds qu'il choisit sa sépulture. On tient pour certain que la statue, objet de sa tendre vénération, s'anima plusieurs fois, et lui donna les réponses et les conseils qu'il venait solliciter. Entre autres faveurs, il reçut le don de prophétie, celui des miracles et le privilège d'une chasteté angélique. Comme on le raconte de saint Philippe de Néri, il reconnaissait les âmes pures à un parfum tout céleste, et les âmes souillées à l'odeur insupportable qu'elles répandaient.

Parmi les traits nombreux que nous pourrions citer à ce sujet, choisissons quelques-uns des plus remarquables. Une dame de Rome l'avait prié de recommander à Dieu son mari, désespéré des médecins. Le Père Nanni lui répondit de se tranquilliser, que le malade guérirait. Cette parole prophétique se vérifia à la lettre. Le malade recouvra ses forces, et, après avoir joui pendant quatre ans d'une santé parfaite, retomba dans son premier état. La dame écrivit alors une seconde fois au saint Religieux, qui, pour toute réponse, l'engagea à prendre patience et à se conformer au bon plaisir de Dieu. Elle comprit le vrai sens de cette parole, et disposa son mari à faire généreusement le sacrifice de sa vie.

Un gentilhomme d'Urbino, saisi subitement de violentes douleurs, pendant un court séjour qu'il faisait à Calio, envoya prier le Père Nanni de lui obtenir assez de forces pour regagner son foyer. « Oui, répondit le Père, qu'il s'en aille en paix; mais à peine arrivé, il sera repris de son mal, et, sans avoir la crainte d'en mourir, il aura grandement lieu de pratiquer la patience. »

La femme de ce gentilhomme, voyant la prédiction s'accomplir, sollicita pour sa fille, mariée depuis quelque temps, la grâce de la fécondité. Le Père Nanni donna l'assurance qu'elle serait exaucée. L'enfant vint, par sa naissance, apporter la joie dans la famille; mais, au bout de trois ans, on eut l'appréhension fondée qu'il restât muet. La mère recourut alors au serviteur de Dieu et en reçut cette parole : « Ne craignez rien; votre fils parlera à son heure et mieux que les autres. » C'est ce qu'elle vit très heureusement réalisé.

A Rome, une personne gravement malade se recommanda aux prières du Père Nanni. Le V. Père lui répondit immédiatement que ses infirmités cesseraient, quand elle cesserait elle-même de chanter des



couplets profanes. Or, le saint Religieux ignorait absolument la coupable habitude de cette personne ; il ne la connut que par révélation. Sa parole porta juste. Profitant de la salutaire réprimande, la malade renonça pour toujours aux chansons mauvaises et recouvra immédiatement la santé.

C'était un bruit commun que le Père Nanni guérissait les malades par un signe de croix ou par la vertu d'un morceau de pain bénit. A Rome, le prince Borghèse fut atteint d'une maladie grave ; notre saint Religieux alla le voir, et, lui tendant la main, le tira du lit, plein de santé.

Dans la même ville, un autre malade, cloué depuis longtemps sur sa couche, attendait chaque jour la visite du Père Nanni : soit oubli, soit impossibilité, celui-ci n'avait point répondu à son appel. Ce brave homme, pauvre des biens de la fortune mais très riche de foi, se fit alors porter au couvent et appela le Père à l'église. « Voyez, lui dit-il, en quel pitoyable état je me trouve réduit ! » — « Vous voulez donc la santé, repartit doucement le bon Religieux ? » — « Oui, Père, et c'est à vous que je la demande, par les entrailles de Jésus-Christ. » Cette réponse impressionna vivement le Père Nanni, et, s'adressant au malade, il lui dit avec autorité : « Sortez de votre grabat. » Le perclus obéit et se mit à courir dans l'église, en criant de toutes ses forces : « Miracle ! Miracle ! » — Mais déjà le thaumaturge s'était esquivé, pour laisser à Dieu seul toute la gloire du prodige.

Un autre jour, à la porte de Sainte-Sabine, il rendit la vue à un aveugle qui lui demandait, comme une chose très simple, sa guérison. Pour opérer le miracle, il se servit du remède employé par Notre-Seigneur lui-même, en faisant sur les yeux de l'aveugle une onction avec sa salive ; puis, la grâce obtenue, il rentra brusquement dans le cloître, sans attendre une parole de remerciement.

A Calio, il apparut pendant la nuit à l'une de ses pénitentes dange-reusement malade, fit sur elle le signe de la croix et la délivra de la fièvre. Le lendemain, étant venu la voir, il lui dit en souriant : « Vous voyez bien, ma fille, que je ne vous abandonne point : cette nuit même, ne vous ai-je pas visitée et soulagée de vos douleurs ? » — Quelques jours plus tard, cette personne faillit être emportée sous le coup d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Informé de l'accident, le Père Nanni répondit par la parole de l'Évangile : *Cette enfant n'est pas morte mais elle dort*, et la prenant par la main, il la ramena à la vie et à la santé.

IV. — Mais sa vertu éclatait surtout dans la délivrance des possédés : pas un démon ne pouvait résister à ses exorcismes. Il suffisait au Père Michel Archange d'apparaître, et de dire avec autorité comme son glorieux Patron : *Quis ut Deus!* « Qui est semblable à Dieu ! » pour précipiter dans l'abîme Satan et ses suppôts. Les grâces de ce genre, dues à son seul commandement, ou encore à un mot écrit de sa main, quand il ne pouvait se rendre auprès des possédés, furent réellement prodigieuses : ses historiens déclarent unanimement qu'il en délivra un nombre incroyable. Citons un trait. Peu de temps avant sa mort, le V. Père, se trouvant à Civita-Nuova, apprit qu'une Religieuse était étrangement tourmentée par le démon. Il se rendit auprès d'elle et la trouva clouée sur son lit, dans une complète immobilité. Il y avait sept ans qu'elle était dans ce triste état. Emu de compassion, il la recommanda à Notre-Seigneur et la délivra du démon et de toutes ses infirmités.

Il resta trois jours dans cette localité et opéra de merveilleuses guérisons. Un matin qu'il se rendait dans un monastère du voisinage, il laissa son compagnon prendre les devants et le suivit tranquillement à petits pas. Un villageois, ayant accosté le premier Religieux, lui demanda où était ce Père Michel, dont tout le monde parlait et qui faisait tant de miracles ! « Il me suit à distance, répondit le Père, vous le rencontrerez sûrement sur la route. » En effet, cet homme l'aperçut bientôt. « Ah ! mon Père, s'écria-t-il en l'abordant, ayez pitié de nous ! Nous avons à la maison l'un des nôtres tellement faible qu'il ne peut plus rien prendre. » Le P. Nanni, trop âgé et souffrant pour se rendre chez le malade, se le fit amener en chariot, et après une dévote prière, lui commanda de se lever sur ses jambes. L'infirme s'excusa, ne croyant pas avoir la force de se tenir debout : ceux qui l'accompagnaient essayèrent de le soulever, mais inutilement. « Je vais vous aider, mon ami, asseyez-vous là, » dit alors le bon Religieux ; et, le prenant par la main, il le fit asseoir. — « Eh ! bien maintenant, levez-vous, » ajouta-t-il. Le malade hésitait. « Je vous le commande, » reprit le P. Nanni. A ces mots, cet homme se leva, sentit ses pieds raffermis et suivit à l'église son libérateur, qui le confessa et le communia, rendant du même coup la santé du corps et celle de l'âme.

Un jeune écolier de la région, faisant plus de cas de la lettre qui tue que de l'esprit qui vivifie, s'était donné au démon pour devenir savant. Il réussit de la sorte dans son ambition, et ayant composé un

ouvrage qu'il jugeait utile à l'Eglise, se proposa de le faire imprimer, par pure vanité. Le démon l'en détourna, en l'engageant à consulter d'abord une personne docte et pieuse, qui n'aurait pas manqué de s'opposer à la publication du livre ; car, selon la judicieuse remarque de saint Augustin, ce cruel ennemi des âmes, non content de nous porter au mal, cherche encore à nous priver souvent des satisfactions que nous voudrions en tirer. Le jeune homme suivit le conseil et s'adressa au P. Nanni. Or, à peine l'eut-il salué, qu'il se trouva complètement changé : une force irrésistible le poussa à s'ouvrir de son triste état de conscience. Le serviteur de Dieu lui parla du danger de la damnation éternelle, et insista sur la confiance humblement amoureuse avec laquelle il devait recourir à Celui qui, pour sauver les pécheurs, s'est fait homme et a souffert le supplice de la Croix. En l'écoutant, le coupable se sentait pénétré d'un vif regret de ses fautes : il se confessa au Père et mena depuis une vie pieuse et édifiante.

V. — C'est une règle assez commune que les Saints portent en eux-mêmes les châtiments mérités par les autres : le P. Nanni ne pouvait échapper à cette loi. Déjà à maintes reprises, il avait été le point de mire des attaques infernales ; mais, à dater de la conversion dont nous avons parlé en dernier lieu, les assauts devinrent plus furieux que jamais. Calme et intrépide, il supporta tous les coups, et eut enfin raison de ses lâches adversaires par sa patience et son humilité. Pour achever d'embellir sa couronne, Dieu lui envoya, à l'âge de soixante-dix-huit ans, une cruelle maladie.

Le 26 juillet son état empira : le saint vieillard comprit alors que la mort approchait. Il n'avait omis jusqu'à ce jour aucun de ses exercices ordinaires : la confession, la prédication, la visite des malades ; et, chose digne de remarque, au moment où il montait à l'autel, ses maux, disparaissant comme par enchantement, le laissaient libre tout le temps du saint Sacrifice. En le voyant si faible, on l'engageait à se ménager. Le V. Père, montrant le ciel, répondait qu'il lui restait peu de temps à vivre, et que ce peu de temps, il voulait l'employer au service du prochain. Il continua son train de vie quelques jours encore, puis, vaincu par le mal, s'alita pour ne plus se relever ; il souffrait sans se plaindre les plus vives douleurs, les considérant comme des faveurs précieuses que la Providence lui ménageait pour le disposer aux joies du ciel.

Le 9 août de l'année 1671, qui devait être le dernier jour de sa vie, le moribond demanda les sacrements de l'Eglise. Le Prieur du couvent lui donna le Saint Viatique, l'Extrême-Onction et lui fit les suprêmes recommandations. S'étant ensuite approché pour l'embrasser, il se sentit instantanément délivré d'une douleur très aiguë au bras. Peu après, l'âme du V. P. Michel Archange Nanni, brisant ses liens corporels, s'envolait dans le sein de Dieu.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, une foule énorme, accourant de tous côtés, chercha à envahir le couvent; mais l'évêque défendit par prudence d'ouvrir les portes, avant qu'on eût pris les mesures pour assurer le bon ordre. Le corps, confié à la garde des soldats de la garnison, fut descendu dans l'église; pendant toute la soirée, une affluence, comme jamais on n'en avait vu, ne cessa de remplir le saint lieu. On faisait toucher des chapelets à la vénérable dépouille, on baisait ses pieds, on l'invoquait à haute voix : dès ce premier jour, plusieurs guérisons extraordinaires furent signalées. Un Religieux de l'Observance, en baisant le saint corps, se sentit soulagé d'un mal qui le torturait depuis longtemps. Une dame, mordue par un animal venimeux, s'était fait porter à notre église; elle prit la main du défunt, avec une grande foi, et revint guérie. Une autre fut délivrée d'une horrible plaie à la tête, en s'appliquant le bonnet de docteur du V. Père.

Le lendemain après les obsèques solennelles, que présida l'évêque, entouré du clergé, des Ordres religieux et des magistrats de la ville, le corps fut transporté dans la grotte souterraine, dédiée à la Très Sainte Vierge, et inhumé à l'endroit où le Père Nanni avait tant de fois passé ses nuits en oraison.

Des parcelles de ses vêtements, distribuées aux fidèles, opérèrent de nombreuses guérisons. Le seigneur Antoine Félici, et la dame Anne Augustin recouvrèrent la vue en posant sur leurs yeux un morceau de la chape qui avait appartenu au saint Religieux. D'autres ressentirent les mêmes effets miraculeux.

Le Père Nanni a laissé plusieurs ouvrages de piété, entre autres une Vie de saint Dominique et un Manuel du Rosaire, publiés à Rome en 1665.

Le Chapitre général de Rome de 1670, dont les Actes ne furent imprimés que l'année suivante, a inséré dans son nécrologe l'éloge du serviteur de Dieu. Nous le reproduisons ici comme couronnement de sa vie.



« Au couvent de Saint-Dominique de Calio, le 9 août 1671, après une grave maladie, très pieusement endurée, s'endormit d'une mort paisible le T. R. P. et Maître Frère Michel Archange Nanni, de Calio, âgé de 78 ans. Il se montra, tant qu'il vécut, un modèle accompli d'observance, d'honnêteté et de toute vertu : renommé pour son humilité, sa pureté, son esprit d'oraison, l'ardeur de sa charité, et tout ce qui caractérise la perfection religieuse. Deux fois, à Rome, il fut mis à la tête du couvent de Sainte-Sabine, par l'avantage de cette maison, qui eut en lui un Prieur plein de vigilance. Là, par la remarquable intégrité de sa vie, non moins que par un don merveilleux et spécial de Dieu à délivrer les énergumènes, guérir les infirmes, prévoir et annoncer les événements futurs, il était réputé de tous comme un Saint, et souvent désigné sous ce seul nom ou titre. Non seulement les princes, les prélats et même les cardinaux de la sainte Eglise, mais encore les Souverains Pontifes le tenaient en grande estime, et lui offrirent plusieurs fois les dignités ecclésiastiques, pour lesquelles l'humble Père eut constamment horreur et qu'il refusa modestement. Recherchant la bonté, la régularité et la science avec autant d'ardeur que d'affection, déclarant à l'oisiveté une guerre perpétuelle, malgré les diverses leçons qui l'occupaient, jamais on ne le vit se soustraire à l'exercice de la charité; il s'y appliqua d'une manière admirable tant par l'audition assidue des confessions et la visite fréquente des malades que par les consolations prodiguées aux affligés. D'une abstinence rare, il se contentait le plus souvent d'herbes et de légumes, ne mangea jamais de chair, sinon pour obéir à ses supérieurs, et contraint par l'infirmité. Toute sa vie, il n'eut d'autre lit qu'une simple planche. Très adonné à l'oraison, soit vocale soit mentale; serviteur éminent de la Bienheureuse Vierge, il eut, croit-on à diverses reprises, la consolation de la voir lui apparaître, et de s'entretenir familièrement avec elle. On rapporte qu'il rendit la vue à un aveugle par l'application de sa seule salive, qu'il délivra des énergumènes sans nombre, rétablit en pleine santé des malades atteints de diverses infirmités, et opéra d'autres miracles pendant sa vie et après sa mort. »

*In conventu sancti Dominici de Calio, die 9 Augusti 1671, post gravem ac pientissime toleratam infirmitatem, placida morte decessit R. A. P. M. Frater Michael Archangelus Nannius, Caliensis, aetatis suae 78. Fuit is quoad vixit conspicuum observantiae, probitatis ac*

*virtutum omnium exemplar. Humilitate, innocentia, orationis spiritu, ardore charitatis, omnique Religiosae perfectionis caractere notissimus. Romae conventui Sanctae Sabinae bis praefuit, ac profuit vigilantissimus Prior, ubi ob ejus singularem integritatem, nec non admirabile ac speciale Dei donum, in liberandis Energumenis, in sanandis infirmis, in praevidendis ac praedicendis futuris eventibus, tanquam vir sanctus ab omnibus reputabatur, ac solo hoc nomine, seu titulo passim appellabatur. Nedum apud Principes, et Ecclesiae Praelatos etiam Eminentissimos, sed a Summis Pontificibus in magno pretio habitus, ab ipsis oblatas quandoque infulas humillimus Pater constantissime abhorruit, ac modeste recusavit. Bonitatem, disciplinam et scientiam, aequali ardore ac studio sectatus, otio perpetuum bellum indicens, licet variis occupatus lectionibus, ab exercitio tamen charitatis nunquam se substraxit, quam tum in confessionibus assidue excipiendis, tum in visitatione frequenti infirmorum, tum in consolandis afflictis, mirum in modum exercebat. Abstinencia rara, solis herbis, atque leguminibus, ubi in plurimum contentus, carnes nunquam comedit, nisi praecepto superiorum, ratione infirmitatis compulsus. Super nudam tabulam toto suae vitae decursu cubabat, orationi tum vocali, tum mentali, quam maxime addictus. Beatissimae Virginis eximius cultor, ab eadem apparitione, ac familiari colloquio creditur quandoque consolatus. Fama est caecum solius suae salivae applicatione illuminasse, innumeros Energumenos liberasse, aegrotos variis infirmitatibus pristinae saluti restituisse, aliaque mirabilia tam in vita, quam post mortem perperasse.*



*La V. Mère MARIE DE SAINT-JÉRÔME,  
Professe du Monastère de Notre-Dame de Grâce,  
à Séville.*

(1611)

CETTE Religieuse, née aux îles Canaries, appelées jadis Iles Fortunées, parut prédestinée de Dieu pour faire honneur au cloître; les vertus qui resplendirent dans sa vie, spécialement son esprit de

pénitence, justifièrent le choix de son nom, en la rendant digne fille adoptive de la Mère de la divine grâce, et disciple fidèle du plus austère des Docteurs.

On ignore la cause qui lui fit quitter son délicieux pays pour venir en Espagne; on sait seulement qu'ayant revêtu l'habit de saint Dominique au Monastère de Notre-Dame de Grâce, elle y trouva un bonheur incomparablement plus grand que celui qu'elle avait laissé. Cependant une grande ferveur d'esprit pouvait seule la conduire dans ce pieux sanctuaire, où, dès l'origine, la fondatrice, la V. Mère Marie de Jésus, avait établi une telle rigueur, que les Religieuses y gardaient presque toutes la nudité des pieds, austérité remarquable pour des vierges délicates et de noble famille.

Sœur Marie de Saint-Jérôme se montra, au milieu de ses ferventes compagnes, admirablement exacte à tous les exercices de la vie régulière, et si fidèle à s'en bien acquitter, qu'elle y persévéra, sans jamais se relâcher, jusqu'à l'âge de 80 ans. Elle consumait ses jours et ses nuits dans l'oraison, prenait, au moins deux fois chaque nuit, la discipline jusqu'au sang, et recevait tant de consolations et de douceurs dans la sainte Communion qu'elle avait coutume de dire : « Lors même que les divines Ecritures et l'enseignement de l'Eglise ne me Metaient rien de la présence réelle de mon Sauveur dans la sainte Hostie, le goût que j'y trouve suffirait à me la faire croire sans hésiter. »

Elle témoignait une joie singulière à l'approche des principales fêtes de l'année. Aimant à se considérer comme la sœur de Jésus-Christ, devenu, selon la parole de l'Apôtre, le Frère aîné de tous les élus, dont il prend les intérêts avec un amour et un soin inexprimables, elle le désignait ordinairement sous ce titre. Ainsi, à la veille du saint jour de Noël, dans l'excès des consolations qui inondaient son âme, elle disait aux Sœurs : « Réjouissons-nous, mes chères Mères, car cette nuit doit venir au monde le Frère aîné qui nous mettra en possession de l'éternité ! » Et à la fête de l'Ascension : « Notre Frère aîné monte aujourd'hui aux cieux ; ne manquons pas de lui bien recommander tous nos besoins. Il nous entendra favorablement et plaidera notre cause auprès de notre Père. »

L'obéissance de la V. Mère fut si prompte et si généreuse qu'elle ne s'exempta jamais d'aucun travail commandé, bien qu'elle eût pu alléguer, dans son grand âge, des motifs d'excuse très légitimes. Dieu, de son côté, autorisait par des miracles une vertu si joyeuse

et si parfaite. Un jour, étant Procureuse, et ne sachant comment pourvoir à la subsistance de la communauté, elle s'approcha de la sainte Table, afin que, s'unissant à Notre-Seigneur, dans le divin Mystère où il lui plaît de se faire si miséricordieusement la nourriture de nos âmes, elle pût obtenir de Lui la nourriture du corps indispensable à ses épouses pour le mieux servir. Or, le même jour, ouvrant le coffre où elle tenait sous clef l'argent de la Procure, elle y trouva une somme considérable dont elle se servit pour acheter les provisions nécessaires; et lorsqu'il fallut rendre les comptes au dépôt : « Mes Mères, dit-elle à la Mère Prieure et aux autres membres du conseil, contentez-vous, s'il vous plaît, d'écrire ce que vous avez reçu et dépensé, sans vous mettre en peine du reste. »

Elle parlait ainsi, parce que plusieurs fois Dieu, à sa prière, pourvoyait d'une manière si extraordinaire aux nécessités de la maison en argent, huile, farine et autres provisions, que si, par cette sage et humble précaution, elle n'eût coupé court à toutes les demandes, elle aurait été contrainte de trahir son secret.

Une autre fois, étant fort en peine de servir le dîner de la communauté, parce que le commissionnaire chargé d'y pourvoir au dehors, venait de lui dire qu'il n'y avait plus de poisson au marché, elle ne se contenta pas de cette réponse, mais lui dit de faire une nouvelle démarche et qu'il trouverait le poisson désiré. Cet homme obéit, plutôt pour complaire à la Procureuse que dans l'espoir de réussir. Cependant la V. Mère, étant allée prier quelque temps au chœur, en revint toute joyeuse dire à sa compagne que les Sœurs auraient de quoi dîner. Effectivement, le pourvoyeur, s'étant rendu à la rivière, y trouva une barque de pêche qui venait d'aborder, et dont le patron se montra honnête et poli, contrairement aux habitudes des gens de son métier : il le pria de prendre de son poisson autant qu'il en voudrait et de le payer à son gré. Ainsi fit le commissionnaire, et son retour au monastère donna sujet aux Religieuses, mais surtout à la Mère Procureuse, de bénir Dieu de ses merveilles et de sa libéralité, aucune Sœur ne pouvant méconnaître l'intervention du ciel dans une telle occurrence.

Sur le fonds inépuisable de cette Providence divine, Marie de Saint-Jérôme donnait largement aux Sœurs ce dont elles avaient besoin, alors qu'elle était pour elle-même d'une grande parcimonie. Tant il est vrai que le propre de la charité est de se répandre et de se communiquer au prochain, fallût-il, pour le servir, donner sa vie, à l'imi-



tation de Jésus-Christ qui a sacrifié la sienne pour les hommes, ses ennemis, tandis que l'amour-propre attire tout à soi et ferme ses entrailles aux besoins d'autrui !

Après que la V. Mère eut passé toute sa vie dans ces saints exercices, Notre-Seigneur voulut, à sa mort, manifester la complaisance qu'il y avait prise. Un jour de la Purification, comme elle avait, selon son ordinaire, communiqué très dévotement et offert à Dieu le gémissement de la colombe, il la réduisit à un tel état de langueur qu'elle sentit le moment venu de chanter avec le saint vieillard Siméon le *Nunc dimittis*. La nuit suivante, ayant perdu la parole, elle demeura six mois en cet état, ne conversant plus avec les créatures, mais se tenant tout unie à Dieu. Sa seule peine était de ne pouvoir communier aussi souvent qu'elle l'eût désiré, n'ayant pas la liberté de le demander : la Providence y pourvut et d'une manière si aimable que le jour même de sa mort, s'étant confessée par signes et ayant reçu son Sauveur, puis l'Extrême-Onction, elle entra dans une allégresse extraordinaire, avant-goût de celle dont elle alla jouir au ciel, la veille de Saint-Laurent, l'an 1611.

Il advint à ses obsèques un fait remarquable : les Religieuses ayant fait peser le reste des cierges qui avaient brûlé durant toute la cérémonie, afin de payer ce qui avait été consumé, on leur trouva exactement le même poids que lorsqu'on les avait livrés ; Dieu voulant honorer par cette multiplication miraculeuse celle qui, dans la cire vierge de son cœur, avait, pendant sa longue vie, si soigneusement entretenu la flamme de l'amour divin.

Le P. Jean de Réchac, dans son tome 1<sup>er</sup> des *Saintes et Bienheureuses de l'Ordre*, nomme cette V. Mère : Dominique de Saint-Jérôme. C'est une erreur ; les Religieuses du virginal monastère de Séville portant toutes le nom de la Mère de la Grâce, celui de Marie de Saint-Jérôme est ici le véritable.





## LE MÊME JOUR

13.. — A Barcelone, le V. Père ROMÉE, originaire de l'île Majorque. C'était l'un des sujets les plus brillants de la Province d'Espagne, d'où il passa à l'Etude générale de Paris en qualité de Régent. Il prit le bonnet de Docteur l'an 1306, vers la fête de saint Jean-Baptiste. A cette époque s'agitait la grave question des Templiers. Un fragment de lettre du docte Religieux, parvenu jusqu'à nous, prouve qu'il y fut mêlé d'une manière assez active. La lettre, datée de Paris, est adressée au roi d'Aragon. Voici en quels termes le V. Père parle à son souverain : « J'ai suivi de près toutes ces choses et me suis trouvé à diverses assemblées tenues à ce propos. C'est pourquoi je me permets d'en écrire à votre Royale Majesté pour qu'elle s'anime du zèle de la foi et avise, sur le conseil de personnes ecclésiastiques, aux mesures à prendre dans son royaume et dans tous les lieux soumis à sa domination, et qu'en suivant la voie la plus sûre, elle puisse mériter de Dieu la récompense de ses actes et se rendre également recommandable aux yeux des hommes. »

On voit par là avec quelle maturité on procéda à l'extinction de l'Ordre des Templiers. Ce n'est donc que par une fausse compassion, ajoute le Père Souèges, que certains auteurs ont critiqué le fait en rejetant le blâme sur Clément V ou Philippe le Bel; car il n'est nullement vraisemblable qu'une mesure de cette nature, examinée avec tant de soin par des personnes compétentes, ait été prise, traitée et conclue sans de très graves motifs. On peut, du reste, consulter sur la question les Actes du concile de Vienne, et l'on verra que le Père Romée avait d'excellentes raisons d'écrire à son roi pour l'engager à prendre le parti le plus sûr, le plus agréable à Dieu et aux hommes.

De retour en Espagne, le V. Père fut élu Provincial au Chapitre de Saragosse, l'an 1309. C'était le troisième Religieux appelé à cette charge depuis l'époque de la séparation de la Province d'Aragon de celle d'Espagne (1301). Il prit fort à cœur la conversion des Maures, soit en Aragon, soit en Afrique où nos Pères s'étaient établis pour le plus grand bien de l'Eglise et la gloire de l'Ordre. Il désigna plusieurs couvents pour l'étude de la langue arabe, et, profitant des pouvoirs que Bérenger de Landorre lui avait conférés sur les missions africaines, il envoya dans ces régions, comme Vicaire général, le Père Pierre Ferrier de Manrèse, homme de grande valeur, possédant toutes les qualités désirables pour cet emploi.

L'historien de la Province d'Aragon rapporte à ce sujet une très belle lettre du Pape Alexandre IV, adressée au Provincial d'Espagne, l'an II de son Pontificat, et dans laquelle il relève en particulier le zèle des Religieux de cette Province, en leur disant : « Que parmi tous les autres défenseurs de la foi chrétienne, ils sont, conformément aux devoirs de leur profession, dévorés du zèle du salut des âmes : *Inter alios propugnatores Fidei christianae, Fratres Ordinis tui, juxta professae Religionis officium, zelus comedit animarum.* »

Cette noble ardeur apostolique ne se bornait pas aux missions africaines : l'éloge d'Alexandre IV pouvait revenir aux membres de l'Ordre dispersés dans toutes les parties du monde connu, comme le prouve un autre document, non moins flatteur, émané du Pape Innocent IV, en date de 1254. Cette lettre, intéressante à plus d'un titre, nous offre une énumération des contrées où les fils de saint Dominique ont annoncé l'Evangile. « Aux Frères Prêcheurs, porte l'adresse, parcourant les terres des Sarrasins, des Payens, des Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Ethiopiens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des Gazares, des Goths, des Zichores, des Ruthènes, des Jacobites, des Nubiens, des Georgiens, des Arméniens, des Indiens, des Mostélites, des Tartares, des Hongrois de la Grande Hongrie, et à tous ceux qui assistent les captifs détenus parmi ces nations, ou qui portent l'Evangile aux extrémités de l'Orient ou de toute autre contrée..... » On le voit, l'apostolat des Frères était déjà vaste comme le monde, et, pour le dire en passant, c'est de ce grand mouvement que date la fondation de la Congrégation, très célèbre au moyen âge, des Frères Pérégrinants, allant prêcher la foi parmi les nations infidèles.

Or, pour assurer les résultats acquis et réclamer des efforts nouveaux, Innocent IV accordait de nombreux privilèges à nos missionnaires, et en confiant à leur zèle la conversion de tous ces peuples, il leur rappelait, par des paroles empreintes d'une paternelle bienveillance, qu'ils devaient, dans une entreprise si élevée au-dessus des forces humaines, s'appuyer avant tout sur Celui qui a dit qu'il avait vaincu le monde ; faire briller l'éclat d'une sainte conversation par l'intégrité de leurs mœurs, en même temps que par la lumière de leurs discours, et éviter soigneusement ce qui serait contraire à une édification vraiment digne et religieuse.

Le V. Père Romée, tout en donnant une forte impulsion à l'expansion des missions, régissait très activement sa Province. Chaque année, selon l'usage du temps, il tenait son Chapitre provincial. Le dernier qu'il présida s'était réuni à Pampelune, en 1313. Peu après, il tomba gravement malade à Barcelone et y décéda pieusement, le 9 août. — (Diago).

1442 — A Venise, le V. Père JÉRÔME DE FOLIGNO, ainsi appelé du lieu de sa naissance. C'était un Religieux orné de tous les dons de la grâce et grand propagateur de l'observance régulière. Après avoir saintement

gouverné le couvent des SS. Jean-et-Paul de Venise, il fut atteint d'un mal contagieux qui décimait la ville, et succomba l'an 1442. On rapporte qu'au moment de sa mort Notre-Seigneur lui apparut, accompagné de saint Dominique et du B. Robert de Naples, l'un de ses fidèles compagnons dans l'œuvre de la réforme. Cette vision apporta au pieux moribond la joie et la consolation : le Sauveur daigna lui rappeler ce qu'il avait enduré de tourments sur la croix, pour l'animer à supporter courageusement son mal. De ce moment, le V. Père ne fit plus que soupirer après la dissolution de son corps et le désir d'aller s'unir à Dieu pour toujours. Il mourut le lendemain dans les bras du B. Thomas de Sienne. Il donna aussitôt plusieurs signes extraordinaires de son admirable sainteté. Un pauvre homme, tourmenté par de violents accès de goutte, en fut délivré en lui baisant la main. — (Razzi).

1638 — A Tropéa, dans la Calabre, l'illustrissime Père AMBROISE DE CORDOUE, Espagnol d'origine par ses parents. Il naquit à Naples et prit l'habit de l'Ordre au couvent du Saint-Esprit. Institué bachelier, dans le Chapitre général de l'année 1608, il fut promu au Doctorat et approuvé comme Maître en sacrée théologie au Chapitre de Paris, en 1611. Il enseigna publiquement à l'Université de Naples et eut l'honneur d'être agrégé au rang des docteurs de la célèbre académie de cette ville. Trois fois le couvent du Saint-Esprit l'eut pour Prieur : en 1618, nous le trouvons au Chapitre de Lisbonne, où il représentait sa Province comme Définiteur. Il fut, en outre, Prieur Provincial de la Calabre et deux fois Vicaire général de la Congrégation de la Santé. Philippe IV l'ayant ensuite proposé pour le siège de Tropéa, le pape Urbain VIII agréa la demande, et le 20 juin de l'année 1633, le Père Ambroise recevait à Rome la consécration épiscopale. Il se rendit recommandable par la prudence de sa conduite et les sages ordonnances qu'il publia. Il mourut le 9 août 1638, après cinq années d'épiscopat. — (Fontana).

1646 — Dans la Province d'Andalousie, au couvent de Saint-Luc de Barrameda, le digne Frère ILDEFONSE DE LA CROIX, convers, d'une vertu éclatante et d'un exemple très relevé. Il prit singulièrement à cœur la sauvegarde de sa chasteté, et, pour mieux conserver ce trésor, s'astreignit avec la dernière exactitude aux Règles et aux Constitutions de son Ordre. Dans le même but, il se fabriqua une croix garnie de clous qu'il porta sur sa chair jusqu'à sa mort. La solitude faisait ses délices ; il passa plusieurs années sans sortir du couvent. Ami du silence et du recueillement, il vaquait sans relâche à la prière et au travail ; et, après s'être longtemps exercé à l'office de Marthe et de Marie, il alla recevoir au ciel la récompense de sa sainte vie, vers l'an 1646. — (*Act. cap. Val. 1647*).

1466 — Au monastère de Jésus, à Aveiro, en Portugal, la très vertueuse Sœur CATHERINE D'ATAYDE, la première des filles de cette maison



que Notre-Seigneur appela à Lui, comblée de l'abondance de ses grâces. Elle était fille de la V. Mère Béatrix de Leytoa, dont elle posséda avec incomparablement plus de perfection l'esprit que le sang, s'appliquant à imiter toutes les vertus qu'elle voyait en sa sainte mère. On rapporte qu'elle vint au monde avec une coquille de mer très nettement formée sur son épaule; et qu'un jour, lorsqu'elle était encore enfant, un pèlerin prédit à la mère que sa petite Catherine serait Religieuse de saint Dominique : circonstances d'où l'on présagea qu'à l'exemple du grand apôtre saint Jacques, patron des pèlerins, elle quitterait tout pour suivre Jésus-Christ. Bien jeune encore, elle vint à la Cour de Portugal avec sa mère, que la reine voulait avoir pour dame d'honneur; mais la princesse étant décédée peu après, la dame Béatrix de Leytoa, devenue veuve, se retira chez elle avec ses deux filles, Catherine et Marie. Celles-ci se disposèrent dès lors par la retraite, l'oraison et la pénitence, à la sainte et sublime vie qu'elles devaient mener à Aveiro dans le Monastère de Jésus.

Elles y entrèrent avec une ferveur admirable, renchérissant sur les austérités qu'elles avaient pratiquées déjà sous le toit maternel; et comme les deux novices étaient singulièrement habiles dans les ouvrages manuels, on leur fit écrire les livres de chant, ce qu'elles exécutèrent avec beaucoup de perfection et en très peu de temps, notre Sœur Catherine ayant copié, avant sa profession, un missel de *Tempore* avec un Psautier complet, et commencé les Messes des Saints, dans les instants libres que lui laissaient les occupations ordinaires du Noviciat. Elle prononça ses vœux, âgée de dix-sept ans et demi, l'an 1466, et, comme si elle eût pressenti l'approche de son dernier jour, elle courut avec une ardeur nouvelle dans les voies de la perfection religieuse, se montrant insatiable de mortifications et de pratiques de dévotion. Sept mois se passèrent de la sorte; mais le 9 août de la même année, pendant les premières vêpres de Saint Laurent, elle se sentit frappée à mort, par la peste qui sévissait alors à Aveiro. Immédiatement après l'Office, elle s'en ouvrit à sa sœur Marie, puis à sa mère, et demanda que, sans plus tarder, on lui apportât les derniers sacrements. Tout le monastère fut consterné de cet événement; mais les paroles tendres avec lesquelles elle prit congé de sa mère, que les mêmes liens de Religion lui faisaient considérer comme sa maîtresse, sa compagne et sa sœur, émurent la communauté jusqu'aux larmes. Puis, lui ayant demandé pardon, comme à sa Prieure, et à toutes les Religieuses comme leur très indigne sœur, elle tint des discours si surnaturels et si pieux qu'elle paraissait être instruite à une école autre que celle de la terre. Le Père Jean de Guimaraens, confesseur de la maison, était auprès d'elle pour l'exhorter; cette âme innocente le pria de lui réciter le cantique de Zacharie *Benedictus Dominus Deus Israël*, et quand il fut arrivé aux dernières paroles : *ad dirigendos pedes nostros in viam pacis*, « pour diriger nos pas dans la voie de la paix », elle s'endormit dans le Seigneur avec une si sainte allégresse que son visage resplendissant, ses yeux ouverts

et sa bouche, sur laquelle s'épanouissait un doux sourire, ne reflétaient en rien l'image de la mort. C'est pourquoi aucune Religieuse n'eut le courage de lui voiler la face, mais toutes essuyèrent leurs larmes et demeurèrent assurées que cette âme bénie jouissait des embrassements de Jésus-Christ son Epoux.

1500 — Au monastère de Saint-Dominique le Royal, à Tolède, la V. Mère ELVIRE DE MENDOZA, remarquable par sa grande dévotion envers la Très Sainte Vierge, qu'elle aimait à honorer dans le sanctuaire de la Roche-de-France, et par sa tendre compassion envers les pauvres et les prisonniers, qu'elle soulageait de tout son pouvoir. Elle avait aussi un culte spécial pour le chœur des Vierges, et elle mérita d'en voir venir un grand nombre, vêtues de blanc, pour assister à son trépas. Elle expira avec cette douce consolation et s'en alla au ciel en leur bienheureuse compagnie.

1646 — A Lisbonne, au monastère du Très Saint Sacrement, la V. Mère PHILIPPE DE JESUS. Tandis qu'elle était professe au couvent de Sainte Catherine de Sienne à Evora, ses grandes vertus portèrent les Supérieurs à la tirer de ce lieu pour aller fonder, avec quelques autres Sœurs, le monastère du Très Saint Sacrement à Lisbonne. Elle s'y adonna spécialement à l'exercice de l'humilité et de la douceur, s'occupant de préférence aux emplois les plus pénibles et les plus bas du monastère, et tâchant de plaire à son Seigneur voilé sous les espèces sacramentelles, par les vertus qu'il nous a le plus recommandées, en nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. De là vient qu'on ne put jamais lui persuader d'accepter la charge de Prieure.

Elle avait une confiance si tendre et si amoureuse en la Mère de la belle dilection qu'elle recourait à elle dans toutes ses nécessités. Elle obtint ainsi la guérison de sa sœur, menacée de mourir. Elle-même, atteinte de sa dernière maladie, tomba dans une longue léthargie dont elle ne revint que par miracle, et, ayant reçu les derniers sacrements en parfaite connaissance, elle passa de cet exil à la vie immortelle, laissant après elle une rare odeur de sainteté, l'an 1646.



ANNÉE  
DOMINICAINE

CUM PERMISSU SUPERIORUM





# ANNEE DOMINICAINE

OU

## VIES DES SAINTS

*DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS*

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRÉS OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

*De l'un et de l'autre sexe*

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

*Revue et annotée par des Religieux du même Ordre*



# AOUT



LYON

*X. JEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR*

RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18

—  
1898





## APPROBATIONS



### PERMISSION DU RÉVÉRENDISSIME MAITRE GÉNÉRAL

Nos, Frater Antonius De Monroy, sacræ Theologiæ Professor et totius Ordinis FF. Prædicatorum humilis Magister generalis et servus.

Cum jam tres tomos *Anni Dominicani* gallico idiomate evulgaverit R. P. Joannes-Baptista Feuillet, aliisque distentus, cœptum opus deseruerit, ut illud absolvatur peroptantes, harum serie et Officii nostri auctoritate, tibi R. P. Fr. Thomæ Souèges, Theologiæ professori Provinciæ nostræ Tolosanæ, cujus etiam opera et studio tres priores hujus operis tomos in lucem prodiiisse novimus, cæteros quamprimum edendi licentiam facimus, dummodo duobus Ordinis nostris Theologiæ professoribus fuerint approbati, et servatis aliis de jure servandis.

Datum Romæ, die 23 decembris 1682.

FR. ANTONIUS DE MONROY,  
*Magister Ordinis,*  
*Reg. fol. 6.*

FR. ANTONIUS CLOCHE,  
*Magister et Socius.*



### APPROBATION DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Si les vies des pères sont les lois des enfants, *Vitæ Patrum leges Posterorum*, il y a sujet d'espérer que les vies de tant de personnes éminentes en sainteté, qui ont rendu l'Ordre de Saint-Dominique illustre dans toutes les parties du monde, ne contribueront pas peu à conserver toujours l'esprit de sainteté dans le même Ordre, et à exciter ceux qui en font profession à imiter ces grands hommes qui les ont précédés et qu'ils doivent regarder comme leurs

pères. Nous espérons aussi que ce livre ne sera pas moins utile aux personnes séculières, puisque la vertu et la sainteté doivent être de tous les états. Elles y verront d'une manière presque sensible quelle est la bonté de Dieu à l'égard des âmes saintes, qu'il honore de tant de miracles, qu'il favorise de tant de grâces, qu'il console en tant de manières, à qui il rend bien le centuple de ce qu'elles peuvent avoir quitté pour son amour, à qui il fait déjà par avance goûter une partie des délices du ciel. Ce sont ces âmes, qu'il semble que Dieu ne fait paraître sur la terre que pour nous découvrir la grandeur du bonheur éternel; puisque, selon saint Bernard, l'état de la contemplation a succédé à l'état de la prophétie et que ces grandes âmes, qui ont si souvent communication avec les Bienheureux, sont comme les prophètes, qui nous apprennent des vérités éloignées de notre connaissance, et qui nous font connaître par leur propre expérience la grandeur du bonheur que nous espérons dans le ciel. C'est ce que nous témoignons dans notre couvent des Frères Prêcheurs du faubourg Saint-Germain, à Paris, ce 10 juillet 1684.

Fr. A. MASSOULIÉ, *Prieur du couvent et professeur en Théologie.*

Fr. O. FOURNIER, *professeur en Théologie.*

Fr. E. MAISONNEUVE, *professeur en Théologie.*

---

## DÉCLARATION DES AUTEURS

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas entendre nous départir des limites tracées par les décrets de S. S. le Pape Urbain VIII.

Quant au titre de vénérable, il n'est qu'un simple hommage rendu indistinctement par nos anciens auteurs à tous ceux dont l'*Année Dominicaine* conserve la mémoire.







## X AOUT

*Le R<sup>me</sup> Père JEAN CLÉRÉE,  
XXXVII<sup>e</sup> Maître général (\*).*

(1507)

**J**EAN Clérée, natif de Coutances, en Normandie, après de brillantes études littéraires, entra chez les Frères Prêcheurs de sa ville natale. Envoyé à Paris, pour se perfectionner dans les sciences ecclésiastiques, il ne tarda pas à se faire un nom dans l'Université, et reçut, l'an 1489, le grade de Docteur en Sorbonne. Remarquable par son éloquence et la solidité de ses discours, il parut bientôt avec éclat dans les chaires de la capitale et des principales villes de France. Suivant Echard, on le comptait parmi les premiers hommes de son siècle.

Afin d'observer plus fidèlement les lois de son Ordre, le savant et saint Religieux passa dans la Congrégation de Hollande, qui comprenait déjà plusieurs couvents de la Province de France, et il en augmenta le nombre en faisant lui-même embrasser la réforme à plusieurs maisons de l'Ordre. Encore jeune, il fut nommé, au Chapitre de Harlem, Vicaire Général de la Congrégation des Pays-Bas. Il la gouverna pendant trois ans avec tant de prudence qu'il se concilia l'estime des évêques, l'affection du Cardinal d'Amboise, et enfin la confiance de la reine Anne de Bretagne et celle du roi Louis XII, qui le choisit pour son confesseur et l'emmena avec lui en Italie.

(\*) Léandre Albert; Echard; Tournon.

Jean Clérée eut l'honneur de suivre deux fois le prince au delà des Alpes, et, dans cette double expédition, fut témoin des succès des armées françaises. Grâce à ses sages conseils, le roi, entré partout en vainqueur, usa d'une grande clémence envers les vaincus : il les déchargea des fardeaux écrasants que le duc de Milan faisait peser sur eux et leur remit la moitié des impôts ordinaires. Il récompensa avec une noble magnificence ceux qui avaient toujours servi la France, rétablit les privilèges de la noblesse et de l'Etat ecclésiastique, et fit restituer aux habitants de ces malheureuses contrées les biens dont ils avaient été injustement dépouillés.

Après trois mois de séjour dans le Milanais, Louis XII revint en France, ramenant avec lui notre digne Religieux. La confiance dont le prince l'honorait mit ce dernier dans la nécessité de se fixer à la cour. Mais là, comme ailleurs, sa vertu ne se démentit jamais. Dans le double emploi de confesseur et de prédicateur du roi, il prit constamment l'Evangile pour règle de sa morale et de sa conduite : ses exemples étaient en parfaite harmonie avec les vertus qu'il annonçait, et jamais aucun courtisan ne put se donner la triste consolation de l'opposer lui-même à lui-même et de combattre ses paroles par ses actions. Aux yeux de tous il apparut ce qu'il était dans la réalité, un Religieux véritablement pauvre, modeste, pénitent, n'employant son crédit auprès du souverain que pour protéger l'innocence, la justice, la religion. S'il procura quelques avantages matériels aux couvents de Châlons et de Troyes, ce fut uniquement en vue d'entretenir ou d'augmenter la vie régulière dans ces deux maisons.

II. — La haute piété du V. Père, son habileté dans les affaires et son esprit d'observance lui valurent un honneur auquel il était loin de s'attendre : Jules II, agréant la demande du cardinal Caraffa, Protecteur de l'Ordre, très zélé lui-même pour la discipline régulière, l'institua Vicaire Général des Frères Prêcheurs, à la mort du R<sup>mo</sup> Père Vincent Bandelli.

Le nouveau Supérieur dut rester encore près de huit mois en France, avant de pouvoir se rendre à Rome : mais ce séjour forcé le mit à même de perfectionner l'œuvre de la réforme inaugurée par le Général défunt. Tous ses soins furent particulièrement concentrés sur le célèbre monastère de Poissy. Pendant plus de deux siècles, cette maison, fondée par Philippe le Bel, avait joui dans tout l'Ordre d'une

réputation justement méritée : il eût été difficile d'en citer une autre plus florissante et plus régulière. A l'époque qui nous occupe, le royal monastère était tombé dans un triste relâchement. Le Vicaire Général ne vit pas sans peine cet affaiblissement de l'ancienne discipline, et chercha le remède au mal ; l'opposition qu'il rencontra ne fut point capable de lui faire abandonner son dessein. Rempli de l'esprit de Dieu, recherchant uniquement sa gloire, il se raidit contre les difficultés : les plus grands obstacles ne servirent, au contraire, qu'à enflammer son zèle. Après avoir vainement employé les voies de la douceur et de la persuasion, il parla avec autorité et agit avec vigueur. Le succès couronna son entreprise. La Mère Prégente de Melun, Religieuse d'un mérite distingué et d'une piété exemplaire, placée à la tête de la communauté, y maintint la réforme, et le Chapitre général de l'Ordre, tenu l'année suivante à Pavie, confirma avec éloge tout ce que le Père Jean Clérée avait si sagement réglé.

Au mois de mars 1507, le Vicaire Général partit pour l'Italie, à la suite de Louis XII, rappelé dans la Péninsule par la révolte des Génois. Après cette expédition, qui fut une marche triomphale pour le roi de France, le V. Père se rendit sans retard à Pavie, où l'attendaient déjà les Provinciaux pour l'élection du chef de l'Ordre. Jean Clérée fut élu Maître Général au second tour de scrutin. Jules II se montra très sensible à ce choix : Louis XII et les Prélats français, encore en Italie, qui pendant le Chapitre avaient fait de grandes libéralités pour l'entretien des Religieux, ne s'en montrèrent pas moins satisfaits.

De son côté, le Général trouva un sujet de consolation dans les louables dispositions dont paraissaient animés tous les Supérieurs des Provinces dominicaines, et dans les heureuses nouvelles qui lui arrivèrent de nos missions lointaines. L'avenir, en effet, était à l'espérance : les chrétientés des Indes Orientales, fondées depuis peu, devenaient ferventes et nombreuses, et nos missionnaires, en voyant grandir la moisson, réclamaient des ouvriers pour la cueillir. Cette demande alla droit au cœur du V. Père ; mais, persuadé avant tout de cette grande vérité : que le fruit de la prédication dépend principalement de la sainteté de ceux qui annoncent la parole de Dieu, il prit la résolution d'affermir et de porter aussi loin que possible la régularité dans les maisons et dans toute l'étendue de l'Ordre. C'est ce qu'il annonça par sa Lettre circulaire, dont nous publions le texte à l'appendice. On savait qu'il n'exigeait des autres que ce qu'il prati-

quait le premier, et qu'il n'écrivait rien qui ne fût véritablement gravé dans son cœur; aussi fondait-on sur lui les plus belles espérances, mais son gouvernement fut de trop courte durée pour lui permettre de remplir une si juste attente.

III. — Après avoir déposé aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ses hommages et ceux de ses fils, le Père Général partit de Rome, réforma le couvent de Parme, qu'il rattacha à la Congrégation de Lombardie, et arriva à Pavie, où il se disposait à commencer la visite canonique, lorsqu'une mort presque soudaine l'enleva à l'affection de ses Frères, le 10 août 1507, deux mois et cinq jours après son élection. Il était dans la cinquante-deuxième année de son âge, selon Echard, ou la quarante-septième, d'après Léandre Albert.

Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Apollinaire à Pavie, et sa bibliothèque partagée entre les couvents de Troyes et de Châlons.

Au siècle dernier, on voyait encore sous le cloître du couvent de Châlons une peinture représentant le V. Père entouré de plusieurs Religieux, avec cette épigraphe au bas :

*Ego, Frater Clarus, clarissime egi, cum hunc conventum reformarem.*  
« Moi, Frère Clérée, j'ai fait une œuvre lumineuse en réformant ce couvent. »

Les sermons de Jean Clérée, imprimés plusieurs fois à Paris, ne sont, suivant la remarque des éditeurs, que des copies assez imparfaites, écrites à la hâte par quelques-uns de ses auditeurs pendant qu'il parlait.

Louis Lasseré, Docteur de Paris et Proviseur du Collège de Navarre, a fait un magnifique éloge du Père Jean Clérée, dans sa Vie de saint Jérôme, dédiée à M<sup>me</sup> Louise de Bourbon, abbesse de Fontevault, l'an 1541. Il le joint à quatre autres célèbres Docteurs de sa connaissance et lui rend le témoignage suivant : « Parmi ceux qui sont décédés de notre temps, et que nous avons connus exceller tant en sçavoir qu'en intégrité de vie, je nommerai Maître Jean Laurent, qui mourut chanoine au Mans, Maître Martin Pichon, qui alla mourir à Cluny, tous deux Docteurs du Collège de Navarre, Maître Jean Standonck, Recteur du Collège de Mâcon, et Jean Clérée, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en son vivant confesseur du roi, dernier décédé, Louis XII, Père du peuple, lesquels, entre les hommes que je connus oncques, je reputois et reputé de vie aussi éminente et parfaite,



tant en austérité de vie, en sçavoir, que en exemplaire de bonnes œuvres, autant qu'il y en eust en la terre habitable, selon mon jugement, pour le temps qu'ils vivaient. Les cinq immédiatement nommés j'ay en si grande reverance, que je croi, que si le Siège de Rome connoissoit les vertus qui ont esté en iceux, aurait occasion de les canoniser ; et du temps qu'ils vivaient, et entre ceux que j'ay connus, je les reputois les plus grands personnages qui fussent en l'Eglise de Dieu. » — L'auteur de ces lignes était, au dire d'un contemporain, un homme fort judicieux et très éloigné de la flatterie.



*Le V. P. MICHEL DE SAINT-DOMINIQUE,  
Profès du couvent de Valence, en Espagne (\*).*

(1557)

L'AMOUR divin, qui dispose dans le cœur des élus ces ascensions mystiques dont parle le Prophète, a brillé d'un si vif éclat en ce V. Père, qu'à peine trouverait-on un Religieux qui ait su, mieux que lui, en conserver la flamme au milieu des embarras et des charges conventuelles. Il eut, en effet, à exercer tour à tour les offices de procureur, aumônier, sacristain, Maître des novices, Sous-Prieur, Prieur enfin, et dans ce dernier emploi, il mit le comble à ses mérites en sacrifiant courageusement sa vie pour le salut de ses Frères.

La grande indifférence qu'il témoigna pour toutes sortes de charges, car il acceptait d'aussi bon cœur et même plus volontiers les humbles et pénibles offices que les plus honorables, est une illustre preuve de son parfait détachement des choses d'ici-bas et de son union à Dieu, en vue duquel il se soumettait à tout ce que l'obéissance lui imposait. Il commença l'œuvre de sa perfection par une vie très exacte et très régulière. D'une modestie angélique, il se signalait par son assiduité à l'Office divin, ne s'absentant jamais du chœur, quelles que fussent ses occupations ou ses fatigues, et gardant inviolablement l'abstinence et les jeûnes de l'Ordre.

(\*) Diago.

Tout le temps qu'il fut chargé de la Procure, il expédiait les affaires avec autant de paix et de douceur que d'adresse et de sagesse. Ayant à traiter fréquemment avec des notaires, des officiers de la justice, des jurisconsultes et des Docteurs, il se maintenait néanmoins dans une continuelle présence de Dieu, ne disait que ce qu'il fallait pour le besoin de sa cause, et ne perdait jamais son recueillement. Cette conduite fit une vive impression sur ces différents personnages, qui croyaient voir tous les jours, disaient-ils, *un Saint au milieu de l'enfer*. Ils auraient sans doute parlé plus juste, en disant qu'ils voyaient tous les jours Moïse conversant avec Dieu en paix et repos, au milieu des nuées, des éclairs et des éclats de la foudre. Le V. Religieux rappelait, en effet, à la lettre l'ancien Législateur; et quand, sur les onze heures, il rentrait au couvent, il montait à l'autel avec le même recueillement que s'il eût passé sa matinée renfermé dans sa cellule, pour se préparer à la célébration du divin Sacrifice. S'il apparut tel dans son office de Procureur, on devine ce qu'il fut dans celui de sacristain, où toutes choses faites avec esprit de foi portent d'elles-mêmes à Dieu et inspirent la dévotion.

A la tête du noviciat, il donna de rares exemples de mortification et de rigueur, mais plus dans sa conduite personnelle que dans les traitements qu'il infligeait aux novices, encore qu'il ne leur épargnât point la verge salutaire de la correction. Prieur, son unique souci fut de faire garder la Règle, sachant très bien que toute la gloire d'un Supérieur et le plus grand prix de sa couronne consistent dans la sanctification de ses inférieurs, laquelle dépend avant tout de l'entière et ponctuelle observance des Règles. Autrement, — et c'était sa profonde conviction, — il court risque de se perdre, lui et ses Religieux. Voilà pourquoi Samuel ayant, selon l'ordre de Dieu, donné un roi à son peuple, lui disait : « Ainsi, craignez le Seigneur et servez-le en vérité et de tout votre cœur; car vous avez vu les grandes choses qu'il a faites parmi vous. Que si vous persévérez dans votre malice, vous et votre roi, vous périrez ensemble. » (I Reg. XII.)

Le Père Michel pouvait tenir le même langage avec d'autant plus d'autorité, qu'il n'avait pas à aller chercher bien loin le souvenir des merveilles antiques, puisqu'il trouvait sous ses yeux, dans son propre couvent, des hommes d'une vertu consommée, tels qu'un saint Louis Bertrand, un B. Jean Micon, dignes émules des plus grands Religieux qui illustrèrent jamais l'Ordre des Frères Prêcheurs.

II. — Michel de Saint-Dominique mettait sa joie à s'occuper des pauvres à la porte du couvent. L'an 1556, la cruelle famine qui désola la Province d'Aragon, la ville de Valence et ses alentours, allait donner libre carrière à son zèle et à son dévouement. Le nombre des pauvres qu'il fallut assister fut si considérable, qu'on en voyait chaque jour près de cinq cents assiéger le monastère. Pour parer à tant de besoins, le vénéré Prieur ne craignit pas de diminuer l'ordinaire des Frères. « Les pauvres meurent de faim, disait-il ; nous qui sommes pauvres par profession, nous pouvons bien nous priver de quelque chose. » Et pour ôter à ses Religieux la crainte de tomber eux-mêmes dans une entière pénurie, et leur faire en même temps partager les inspirations de son industrieuse charité, il ajoutait : « Soyez tranquilles, mes Frères, autant il sort d'aumônes par la porte du couvent, autant il en rentre par la porte de l'église. » Cette confiance amoureuse fut l'un des traits caractéristiques de la haute sainteté de l'homme de Dieu. Pendant son priorat, il reçut à l'habit le V. Père Dominique Anadon, l'une des gloires du couvent de Valence.

Le P. Michel mit le dernier lustre à sa couronne, l'année suivante (1557), en exposant sa vie pendant la peste qui ravagea la ville et son couvent. Vingt et un Religieux moururent sous les coups du fléau. Avec une sollicitude infatigable, le V. Père paya de sa personne, passant ses jours et ses nuits au chevet des mourants. Atteint à son tour et vaincu par le mal, il dut s'aliter. Malgré l'extrême faiblesse où il était réduit, il tint ferme à garder l'abstinence : il fallut que les Pères les plus graves le suppliassent, les larmes aux yeux, d'user enfin d'un soulagement que la Règle autorise. Le malade, attendri de leur démarche et ne voulant point augmenter leur affliction, condescendit à leurs instances, mais pour une fois seulement. Il pria Dieu de prolonger ses jours, afin, disait-il, de pouvoir faire pénitence de ses péchés. Mais Dieu fit voir que le V. Père en avait bien peu besoin ; car, au moment où il expira, il apparut à saint Louis Bertrand, alors retiré au couvent d'Abaida, lui baisa le front, et lui dit qu'il venait de mourir et s'en allait au ciel jouir des embrassements de son Seigneur.

A partir de ce jour, le souvenir du digne Religieux ne quitta plus l'illustre Saint, et quand arriva pour lui l'heure suprême, on l'entendit invoquer comme un Bienheureux le V. Père Michel de Saint-Dominique.

La dépouille mortelle du vertueux Prieur fut déposée, non dans la

tombe commune des Frères, mais à part, à côté de celle des VV. Martyrs Dominique de Monte-Major et Amator Espy. Plus tard, on la transféra dans la petite sacristie, près du tombeau du B. Michel de Fabra, le fondateur du couvent de Valence, à l'origine de l'Ordre.

L'historien de la Province d'Aragon cite les noms des vingt et un Religieux qui moururent alors de la peste. Trois d'entre eux avaient contracté le mal en servant et en confessant les pestiférés ; c'étaient les Pères Vincent Mar, Thomas Terez et Clément Bénét. Ce dernier, d'après une révélation faite à saint Louis Bertrand, dut, malgré l'héroïsme de sa charité, expier en Purgatoire la faute d'avoir quelquefois porté sur lui du linge de toile, contre la défense formelle des Constitutions, qui ne le permettent pas, même aux infirmes, sauf pour des maladies d'un genre spécial. (Dist. I, Cap. X, Decl. II.) Cet exemple nous apprend quel cas nous devons faire de nos saintes Règles, et le regret sincère à concevoir de toutes les infractions qui nous échappent.



*La V. Mère JEANNE FROMENT,  
Professe du Monastère de Dijon(\*).*

(1673)

**L**E monastère de Dijon qui, « depuis sa fondation jusqu'à nos jours, écrit le Père Souèges, a donné constamment des Religieuses d'une vertu éminente, envoya au ciel, en ces dernières années, cette V. Mère avec le centuple du grain de froment qu'elle avait très saintement semé. »

Elle y reçut l'habit des mains des premières fondatrices, à l'âge de seize ans, avec une ferveur capable de donner de l'émulation aux plus avancées ; car, malgré sa complexion fort délicate et sa petite taille, elle montra dès ce moment ce qu'elle serait toute sa vie, une colonne d'observance et de régularité. La divine Providence lui

(\*) *Ex Epist. Encycl.*



ménagea l'occasion d'appuyer et de répandre autour d'elle ce grand esprit de religion, en la faisant passer par les principales charges. Elle fut, en effet, Prieure, Sous-Prieure, Maîtresse des novices, et comme elle excellait en piété, en ferveur et en recueillement et surtout en exactitude aux moindres points des Constitutions, on la maintint sept fois de suite à la tête du noviciat, ainsi qu'il est rapporté de saint Louis Bertrand.

Elle reprenait avec sévérité les fautes les plus légères, notamment celles qui éloignaient les jeunes Sœurs de la gravité de leur état : elle leur inspirait sans cesse la pratique de la présence de Dieu et l'amour des exercices de la vie intérieure ; et, pour leur en faciliter les moyens, elle fit de très sages règlements qui furent depuis fidèlement gardés au noviciat.

Son angélique attrait pour l'Office divin lui faisait nommer le chœur un paradis, et sa privation un dur enfer : aussi Dieu la prévenait de grâces et de bénédictions sans nombre pendant qu'elle vaquait à ses louanges, comme au temps de l'oraison mentale. Elle entendait le latin sans l'avoir jamais étudié et l'expliquait nettement et facilement, au grand contentement des Sœurs. Cette intelligence attendrissait son cœur et lui faisait répandre des larmes d'amour qui servaient de nourriture à son âme. Toute perdue en Dieu, elle avait constamment sur les lèvres quelques sentences de l'Ancien Testament ou des Saints Evangiles, dont elle tirait un merveilleux profit, soit pour elle-même, soit pour les autres.

La V. Mère se signala par son culte pour le Très Saint Sacrement, qu'elle adorait dans le plus profond respect ; par sa dévotion à la Sainte Vierge, qu'elle servait fidèlement ; à saint Dominique et aux Saints de l'Ordre, en qui elle avait une confiance extraordinaire. Elle aimait à chanter en leur honneur des cantiques, qu'elle composait elle-même suivant l'inspiration du moment. Plusieurs personnes de ses amies, en ayant eu connaissance, s'en montrèrent très satisfaites, et considérèrent depuis la digne Religieuse comme un trésor de sagesse et une âme très élevée. Ses confesseurs ont avoué qu'elle conserva toujours l'innocence de son baptême, et qu'elle ignorait l'épreuve des tentations qui tourmentent souvent des cœurs aussi purs que celui d'une sainte Catherine de Sienne. Elle avouait elle-même que s'il ne fallait se confesser que des fautes commises à dessein, elle ne pourrait jamais s'approcher du Sacrement de Pénitence.

II. — Quelques-uns de nos Maîtres Généraux ont montré par leurs lettres adressées à la M. Jeanne Froment la haute estime qu'ils professaient pour sa vertu et son grand esprit de religion. On s'étonne qu'avec sa faible complexion elle ait pu porter pendant cinquante-huit ans les veilles, les jeûnes, les abstinences de la vie régulière, et se livrer à des macérations continuelles. Les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même lui faisaient dire qu'il n'y avait point de tentation qu'elle ne craignît moins que celle de l'orgueil, et elle ne parvenait pas à comprendre comment des créatures fragiles et misérables pouvaient en être inquiétées.

La vertu qui mit le comble à toutes les autres fut la patience avec laquelle elle endura l'épreuve de la cécité, qu'il plut au divin Maître de lui envoyer dans les dernières années de sa vie. Loin d'en témoigner du chagrin, elle resta calme et joyeuse : on ne pouvait l'aborder sans admirer l'onction de la grâce qui inondait son âme, et la remplissait de paix et de jubilation. Etendue sur sa couche, priant sans cesse, le crucifix d'une main, et le rosaire de l'autre : « voilà, disait-elle agréablement à ses compagnes, voilà mes armes offensives et défensives ! » Jusqu'à la fin, elle ne cessa d'être pour les Sœurs un grand sujet d'édification, par son amoureuse résignation et par la piété et la simplicité de ses entretiens.

Dieu, nous l'avons dit, lui avait épargné durant sa longue carrière le tourment et l'humiliation des tentations ; mais, aux approches de la mort, il la fit passer par cette voie, d'autant plus crucifiante pour la sainte Religieuse qu'elle ne l'avait jamais connue. Alors cette âme candide se vit livrée aux plus rudes assauts. L'épreuve de sa cécité, les cuisantes douleurs de sa dernière maladie n'étaient rien à côté des angoisses que lui causait la vive appréhension de son salut. La lutte fut terrible et dura huit mois entiers ; puis un grand calme se fit. La V. Mère Jeanne Froment, après avoir tant redouté les jugements de Dieu, mourut enfin, avec la grâce des sacrements, dans une sérénité et une paix de conscience admirables, le 10 août de l'année 1673.





## LE MÊME JOUR

1250 — A Gap. mémoire de deux vénérables Religieux, qui, après avoir longtemps travaillé au salut des âmes, se prindrent mutuellement le jour de leur mort et l'annoncèrent aux Frères Mineurs, dans la maison desquels ils s'étaient arrêtés. Peu après, en effet, ils tombèrent malades, moururent le même jour et furent ensevelis ensemble à Gap, le 10 août, fête de saint Laurent, ainsi que le Seigneur le leur avait révélé. — (*Vit. Fratr.*).

1554 — Au couvent de Saint-Paul de Cordoue, le V. Père AUGUSTIN DE ESBARROYA, l'un des plus célèbres Religieux de la Province d'Andalousie. Il prit l'habit dans sa ville natale et eut pour collègues et compagnons de noviciat trois de ses frères, profès, comme lui, du couvent de Cordoue: mais il les surpassa par sa rare intelligence et ses éminents progrès dans les sciences sacrées. Ce fut au collège de Saint-Thomas de Séville qu'il donna les plus belles preuves de son savoir. Dominique Soto, la lumière de toute l'Espagne et l'honneur de notre Ordre, l'entendant un jour argumenter, en fut tellement émerveillé, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *O felix ingenium, infelicitèr natum!* « O le bel esprit, mais d'une naissance malheureuse! » voulant dire que s'il était né en Castille, il se serait bien autrement perfectionné, dans les Universités d'Alcala et de Salamanque, qui ne relevaient point de sa Province d'Andalousie. Le Père Augustin aurait pu lui répondre : *Non omnis fert omnia tellus* : « Toute terre ne peut produire toutes choses! » La Castille avait assez de gloire sans envier à l'Andalousie les hommes remarquables qu'elle avait formés. Dans ce nombre assurément le Père Augustin occupa l'un des rangs les plus distingués, soit comme théologien, soit comme prédicateur. Il mourut en grande opinion de sainteté, l'an 1554. On lui doit différents ouvrages de métaphysique et quelques traités en langue vulgaire sur la morale et un opuscule sur l'oraison mentale. — (Lopez; Echard.)

1560 — Aux Indes Orientales, le V. Père ALEXIS DE SÉTUBAL. En 1545, les Dominicains Portugais, pour assurer leur apostolat dans les Indes, conçurent le projet d'ériger une Congrégation spéciale, dite depuis Congrégation de Sainte-Croix des Indes Orientales, alimentée par les Religieux de la Province de Portugal, et destinée à devenir un foyer d'où la vérité catholique rayonnerait dans toutes les Provinces de l'Extrême-Orient. Ce projet

fut mis à exécution en 1548. Douze Religieux de Saint-Dominique partis de Lisbonne, sous la conduite de Diégo Bermudez, arrivèrent à Goa sans y avoir d'asile assuré, et purent enfin construire l'humble couvent de Notre-Dame des Monts, qui allait abriter plusieurs générations d'apôtres et de martyrs. L'impression produite par leur science et leur vertu fut si profonde, qu'on vit bientôt se présenter au saint habit plus de vingt jeunes gens, à la fois, des premières familles portugaises établies dans les Indes. A la suite de ces recrues, d'autres missionnaires arrivèrent : de ce nombre était le Père Alexis de Sétubal. Des résultats inespérés couronnèrent les efforts de leur apostolat naissant. En 1549, on comptait déjà dans la presqu'île de Malacca dix-huit couvents ou églises de Frères Prêcheurs et soixante mille chrétiens. Bientôt il fallut construire quatre nouvelles églises pour desservir quinze gros bourgs, érigés en quatre vicariats, placés sous le vocable de Sainte-Barbe. Le Père Alexis de Sétubal en eut la direction. Il y déploya une activité et un entrain dignes de son grand zèle. Avant tout, il prit soin de la formation chrétienne des enfants, sans pour cela négliger leur instruction primaire. Des Pères, distribués dans les vicariats, étaient chargés de l'enseignement. Avant et après les classes, les enfants se réunissaient à l'église pour y recevoir les premières notions des vérités religieuses. Afin de graver plus facilement dans ces jeunes intelligences les mystères de la foi, le vénéré Supérieur avait eu l'ingénieuse idée de les condenser sous forme de cantiques dans un petit manuel : les enfants les eurent bien vite appris en chantant.

Cette mission fut, en outre, remarquable par le nombre et la solennité des baptêmes. Le Père Alexis de Sétubal baptisa, à lui seul, en trois ans, jusqu'à sept mille personnes. L'un de ses compagnons, Georges de Costa, mourut dans l'exercice de ce ministère, après en avoir baptisé sept cents en un jour. Le Père Alexis, qui lui survécut, continua encore pendant quelques années le bien qu'ils avaient commencé ensemble pour la gloire du divin Maître, et reçut, à son tour, la récompense de ses travaux. — (Fontana ; Sousa.)

1530 — Au monastère de Saint-Jean-Baptiste de Linarez, en Espagne, la vertueuse Sœur MARIE DE SAINT-LAURENT, très sainte Religieuse, d'un cœur admirablement pur et très sage en tout ce qui regardait le salut. On ne l'entendit jamais se plaindre de quoi que ce fût. Il plut à Notre-Seigneur de relever ses mérites après sa mort par une odeur divine qui embauma la maison cinq mois durant. Ce parfum céleste se faisait sentir d'une façon plus forte et plus agréable les jours de fêtes et les dimanches. — (*Mém. de Linarez.*)

1550 — A Florence, au monastère de la Croix, la vertueuse Sœur ALEXANDRA. — La V. Dominique du Paradis, sa Prieure, la voyant gravement malade, pria beaucoup pour sa santé. « Laisse-la donc un peu pâtre,



lui répondit le divin Maître, car je me plais dans ses douleurs et les ordonne pour le bien de son âme. » Elle comprit que la Sœur ne s'en remettrait pas, et connu par révélation, au moment de sa mort, qu'elle avait été punie par sept mois de maladie de quelques négligences commises à l'Office choral ; après quoi, parfaitement purifiée, elle alla chanter au ciel le Cantique de l'Agneau, l'an 1550. — (*Ex vit., V. M. Dom. a Parad.*)

1550 — Au monastère du Paradis, à Florence, mémoire d'une Religieuse anonyme, qui signala sa mort par une obéissance miraculeuse. Se trouvant à l'agonie, sans néanmoins pouvoir mourir, elle pria sa Supérieure de mettre un terme à ses peines en lui commandant de partir. Ainsi fut fait. La moribonde n'eut que le temps de répondre : *Deo gratias* à l'ordre de la Prieure, et mourut soudain, pour aller bénir Dieu devant le trône de sa gloire. — (*Ex vit. Matr. Dominicae a Parad.*)

1555 — A Toul, au monastère du Tiers Ordre, la V. Sœur AGNÈS DE L'ASSOMPTION. Enfant, elle fut mise pensionnaire dans cette maison, et les exemples de ferveur et de sainteté qu'elle avait sous les yeux lui inspirèrent le vif désir de s'y consacrer au service de Dieu. Rappelée par ses parents, elle passa quelque temps sous leur toit, vivant dans une pureté angélique. Comme la faiblesse de sa complexion et une douleur de côté très aiguë l'empêchaient d'exécuter sa résolution, elle demanda sa guérison à saint Hyacinthe, et obtint tout juste assez de santé pour affronter les épreuves ordinaires de l'année de noviciat. Mais Dieu, qui a des vues et des desseins bien différents de ceux des hommes, permit que son mal lui revînt après sa profession, et avec une violence telle, qu'une incision très douloureuse fut jugée nécessaire. L'opération ne lui rendit point ses forces : la jeune Sœur, ne pouvant se soutenir, dut s'aliter à l'infirmerie où elle resta clouée sur son grabat durant près de neuf ans. Sa soumission, sa patience et sa dévotion faisaient l'admiration du monastère. Les confesseurs l'appelaient l'*Agneau de la maison*, à cause de sa paix inaltérable et de sa douceur. Pendant ce long espace de temps, on n'entendit tomber de ses lèvres que des bénédictions et des louanges adressées à la Sainte Vierge, aux Anges, à saint Dominique, à sainte Catherine, aux Saints et Saintes de l'Ordre, dont elle avait composé une Litanie qu'elle récitait tous les jours pour implorer leur assistance. Elle aurait bien désiré mourir le jour de l'Assomption : mais après avoir signalé sa vertu par un acte héroïque d'obéissance, le jour de saint Laurent, elle s'envola au ciel, sous la protection du glorieux martyr, munie de tous les sacrements, l'an 1655. — (*Mém. de Toul.*)

1593 — Au monastère de Sainte-Agnès, à Saragosse, la V. Mère HÉLÈNE DE TORRELLES, Religieuse singulièrement dévote à la Très

Sainte Vierge. En son honneur elle avait fait dresser une chapelle, où elle entretenait jour et nuit une petite lampe, grâce aux aumônes qu'elle se procurait. Après avoir elle-même éclairé son monastère par une observance très exacte des règles et par une rare austérité de vie, elle mérita, à l'heure de son décès, d'être honorée du son miraculeux de toutes les cloches du monastère, l'an 1593. — (Lopez.)

1654 — A Viviers, l'innocente Sœur SUZANNE. — Elle était née dans l'hérésie ; mais, ayant eu le bonheur de suivre ses parents dans leur abjuration, elle fut placée au monastère de Notre-Dame du Rhône, pour y être élevée dans les principes de notre sainte foi.

Au milieu de ses jeunes compagnes, cette enfant se distingua par sa précoce piété envers la Bienheureuse Vierge Marie et notre Père saint Dominique. A l'âge de douze ans, elle fit sa profession de foi avec une ferveur admirable, et sa confession générale pour se préparer à sa première Communion.

Sur ces entrefaites, une de ses tantes, hérétique, qui l'avait promise à un gentilhomme de sa fausse religion, mettait tout en œuvre pour la retirer du monastère. Suzanne aurait préféré mille fois la mort, plutôt que de consentir à ce mariage. Elle pria donc très affectueusement Notre-Seigneur de la recevoir au nombre de ses épouses de prédilection et de l'enlever de ce monde au plus vite, car à aucun prix elle ne voulait entendre parler d'un projet qui répugnait à ses goûts comme à ses sentiments religieux. Ce fut en de telles dispositions qu'elle s'approcha pour la seconde fois de la Sainte Table, le jour de la fête de saint Dominique. Durant son action de grâces, elle réitéra sa prière, en protestant avec larmes que rien ne serait capable d'ébranler sa résolution. Le soir même, la fièvre la saisit et, huit jours après, revêtue des blanches livrées de l'Ordre qu'elle avait instamment sollicitées, elle était conviée aux noces éternelles, le 11 août 1654. — (*Mém. de Viviers.*)





## XI AOUT

*Le V. P. ANDRÉ DE LONGJUMEAU,  
Nonce apostolique et Messenger du roi Saint Louis  
en Orient<sup>(\*)</sup>.*

(125.)

**A**NDRÉ de Longjumeau, ainsi appelé du lieu de sa naissance, petite localité du diocèse de Paris, à quatre lieues de la capitale, reçut l'habit au couvent de Saint-Jacques. On sait quels étaient, dans ces temps primitifs, la pieuse émulation, l'esprit de prière et de ferveur, l'application à l'étude des disciples de saint Dominique. Au milieu d'une atmosphère si pure, Frère André sut développer d'une façon merveilleuse les dons de la grâce et les talents qu'il apportait au cloître; et, quand l'heure de l'action sonna pour lui, il put faire briller sa belle intelligence, sa pénétration, et sa dextérité dans les affaires les plus épineuses qui lui furent confiées. Le zèle du salut des âmes l'engagea à la grande œuvre des missions : suivant toute probabilité, il fit partie de la première caravane envoyée par le B. Jourdain dans la nouvelle Province de Terre-Sainte, pour prêcher la foi aux Sarrasins, aux schismatiques et à une multitude de croisés dont les mœurs n'étaient pas moins corrompues que celles des infidèles. Là, il eut l'occasion d'apprendre les langues orientales, principalement l'arabe. Muni de

(\*) Vincent de Beauvais ; Thomas de Cantimpré ; Joinville : *Histoire de saint Louis* ; Echard ; Tournon.

cette indispensable ressource, il allait paraître avec honneur dans l'arène apostolique.

L'une des premières commissions dont il se vit chargé fut d'apporter en France la Couronne d'épines.

Depuis la prise de Constantinople par les Latins, les Grecs tentaient tous les moyens pour les chasser, et faisaient chaque jour de nouveaux efforts pour rentrer en possession de la capitale de leur empire. A la mort de Jean de Brienne, arrivée le 23 mars 1237, le courage des Orientaux se renouvela avec leurs espérances. L'empereur grec, Jean Ducas Vatace, profitant de l'absence du jeune Baudouin de Courtenay, héritier de l'empereur de Constantinople, pressa vivement la place, brûla et saccagea les environs, dans le secret espoir de forcer les Français à rendre la ville ou à périr de misère. Baudouin, de son côté, levait en France hommes et argent pour voler au secours des siens. Il se présenta à la cour de saint Louis et, moyennant une forte somme, lui céda le comté de Namur; en même temps, pour l'intéresser à sa cause, il lui offrait la Couronne d'épines de Notre-Seigneur. Mais, pensant bien que le saint roi ne consentirait jamais à acheter au poids de l'or la précieuse Relique, il s'y prit plus adroitement et lui parla en ces termes : « Sire, je sais que mes gens, cernés de toutes parts, vont se trouver réduits à une telle extrémité, qu'ils seront obligés avant peu de vendre la sainte Couronne à des étrangers, ou du moins de la mettre en gage. Permettez-moi donc de doter la France, ma patrie, et son roi, mon seigneur et bienfaiteur, de ce trésor inestimable. Je vous prie de le recevoir en pur don. »

Saint Louis l'accepta avec beaucoup de reconnaissance et chercha immédiatement des personnes sûres, capables de mener à bon terme la négociation. André de Longjumeau, rappelé alors en France, ramenait avec lui un ancien Prieur de la communauté des Frères Prêcheurs de Constantinople. Ce Père, nommé Jacques, avait eu fréquemment l'occasion de vénérer la sainte Couronne et était, mieux que personne, au courant de tout ce qui la concernait. Ce fut sur ces deux Religieux que s'arrêta le choix de saint Louis. Baudouin leur adjoignit un autre envoyé, chargé de ses Lettres patentes, en vertu desquelles, il ordonnait au commandant de Constantinople de remettre aux deux Dominicains la Couronne d'épines avec tous ses ornements.

Quand les trois messagers arrivèrent en Orient, ils eurent le regret d'apprendre que les Barons de l'Empire avaient déjà engagé la



Relique aux Vénitiens, mais sous condition : si on ne leur rendait pas, avant le 19 juin 1239, la somme avancée sur cet inestimable gage, la sainte Couronne leur resterait de plein droit ; en attendant, il était réglé de part et d'autre qu'elle serait transportée à Venise.

A la lecture des Lettres de l'Empereur, les seigneurs de Constantinople convinrent avec les Vénitiens que les deux Pères de Saint-Dominique porteraient eux-mêmes en Italie la sainte Relique, et seraient accompagnés des ambassadeurs de l'empire et d'une députation de la noblesse. La caisse qui renfermait le précieux trésor fut scellée des sceaux de la chancellerie française ; et les envoyés de saint Louis, honorés d'une si haute mission, partirent pleins de joie et de confiance, vers les fêtes de Noël 1238, dans la saison la plus rude et la moins propice à la navigation. Les vents et les tempêtes n'étaient cependant pas l'obstacle le plus à craindre ; les vaisseaux ennemis qui sillonnaient les mers offraient un danger autrement redoutable. En effet, l'empereur grec, averti de tout par ses espions, envoya des galères bien armées dans les différents détroits pour barrer le passage au navire français. D'autre part, les Génois, alors en guerre avec les Vénitiens, n'étaient pas moins attentifs à surveiller les côtes, pour surprendre et arrêter toute embarcation suspecte.

Malgré ces difficultés et ces périls, malgré la présence des croisières grecques et génoises, on réussit à transporter le précieux dépôt de Constantinople à Venise. La sainte Relique fut placée dans le trésor de l'église de Saint-Marc, et le Père André de Longjumeau resta préposé à sa garde, pendant que son compagnon revenait en toute hâte à Paris pour informer le roi et la reine du résultat des négociations. Saint Louis et Baudouin II renvoyèrent immédiatement à Venise le même Religieux, avec d'amples instructions et la somme nécessaire pour rentrer en possession de la Relique. Les Vénitiens ne s'en dessaisirent qu'avec un vif regret.

Les deux Frères Prêcheurs reprirent alors leur route pour la France. Arrivés à Troyes en Champagne, ils firent avertir le roi, qui vint au-devant d'eux, accompagné de la reine Blanche de Castille, sa mère, des princes, ses frères ; de Gauthier, archevêque de Sens ; de Bernard, évêque d'Auxerre et de plusieurs seigneurs de la Cour.

Ce fut aux environs de Sens, à Villeneuve-l'Archevêque, qu'on les rencontra. André de Longjumeau eut l'honneur de remettre entre les mains du saint roi le trésor auquel Paris et la France allaient faire un si magnifique accueil.

En ouvrant la caisse, on vérifia les sceaux des barons de Constantinople et du Doge de Venise, apposés sur la châsse d'argent dans laquelle était le cercle d'or qui entourait la Couronne d'épines. A l'aspect de la vénérable Relique, le roi fondit en larmes, et tous les assistants furent attendris. C'était le jour de saint Laurent. Le lendemain, 11 août 1239, saint Louis et son frère Robert, pieds nus et vêtus d'une simple tunique, chargèrent leurs épaules du précieux trésor, à l'entrée de Sens, et le portèrent à l'église métropolitaine de Saint-Etienne, dans une procession magnifique, formée de tout le clergé de la ville et d'une foule innombrable de fidèles. Le 12, on se remit en route pour Paris, où se faisaient de splendides préparatifs pour la réception de la sainte Couronne. Elle fut d'abord placée dans la chapelle du palais ; plus tard, Louis IX, ayant reçu de Constantinople une partie considérable de la vraie Croix, fit construire la Sainte-Chapelle, cette merveille de l'art, où s'unissaient toutes les magnificences de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de l'orfèvrerie, afin de rendre aux Reliques de la Passion un culte digne de la charité de Jésus-Christ envers les hommes. Il fonda un Chapitre chargé d'y célébrer chaque jour l'Office divin, et institua plusieurs fêtes commémoratives. « Le benoît roy, dit la chronique, établit en sa chappelle trois solennités en chacun an. En première solennité, il faisait être le couvent des Frères Prêcheurs de Paris ; en la seconde, le couvent des Frères Mineurs ; et en la tierce, il faisait être des uns et des autres Frères, des susdits Religieux et des autres Ordres aussi qui sont à Paris en grand nombre. Et encore faisait appeler le benoît roy à ces dites fêtes les évêques qu'il pouvait avoir, et faisait faire la procession par le palais royal en revenant à la chappelle, et à cette procession, il portait sur ses épaules les reliques susdites (1). »

La fête que les Frères Prêcheurs furent appelés à célébrer exclusivement, est celle de la *Susception* ou *Translation de la Sainte Couronne*. Jusqu'à la Révolution, ils venaient, en ce jour, prendre la place des chanoines, officier et prêcher comme dans leur propre église. D'autre part, il s'établit un souvenir commun entre leur Ordre et la Maison de France, par l'insertion dans la liturgie dominicaine d'un Office solennel de la Couronne d'épines, célébré maintenant encore au Temps pascal.

(1) *Vie de saint Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite..

II. — On ignore si André de Longjumeau resta en France auprès de saint Louis, ou si le zèle du salut des âmes lui fit entreprendre une nouvelle mission en pays infidèles. En 1245, Innocent IV se servit de son ministère pour travailler à la réunion des Patriarches Orientaux avec l'Eglise Romaine, ou s'assurer de la pureté de leurs sentiments sur les vérités de la foi. Il l'envoya d'abord au Patriarche des Arméniens, nommé Constantin. Celui-ci reçut avec honneur le Nonce Apostolique et les Lettres du Vicaire de Jésus-Christ dont il était porteur. Il lui remit les siennes, et, dans sa réponse, le Patriarche appelait le Pape « le Père des pères, la gloire des Pasteurs, la miséricorde de la vie, la fontaine de la piété et de l'indulgence, l'intercesseur du peuple chrétien auprès de Dieu, le soleil de justice dont la lumière se lève sur les quatre parties du monde et resplendit dans toutes les Églises catholiques... »

Le V. Religieux avait été également chargé de remettre de la part du Souverain Pontife une autre lettre au Patriarche des Jacobites; il rapporta sa réponse, ainsi conçue : « Au suprême Père des pères, le très saint Innocent, occupant la chaire du Prince des Apôtres, à qui le Seigneur a confié la clef du royaume des cieux, et qu'il a établi le fondement de son Eglise, Ignace, humble serviteur des serviteurs du Christ, auquel il a été donné par l'Esprit [saint d'être le Pasteur du peuple des Jacobites de la Syrie et de tout l'Orient : adoration sincère d'esprit et de cœur.

« Nous faisons savoir à la sainteté du Père commun après le Père céleste, du Seigneur commun après le Dieu du ciel, que votre sainte lettre nous est parvenue par la main du saint, du sage et excellent Frère André... » Venait ensuite une déclaration de foi parfaitement orthodoxe, non seulement sur la sainte Trinité, mais encore sur le mystère de l'Incarnation :

« Nous confessons, disait le Patriarche, que Marie est Mère de Dieu en vérité, parce qu'elle a engendré le Dieu fait chair, né pour notre salut, Dieu parfait, et homme parfait, unique après l'union des deux natures. Nous ne recevons donc pas ceux qui confessent dualité de personnes, ni ceux qui admettent le mélange et la confusion des natures, comme l'excommunié Eutychès; mais nous recevons tous ceux qui suivent la foi du B. Pierre, Prince des Apôtres, et marchent par la voie du Concile de Nicée... Nous confessons, en outre, que la sacro-sainte Eglise romaine est la Mère et Maîtresse de toutes les Eglises... Telle est notre profession de foi,

et avec nous, celle des Egyptiens, des Arméniens, des habitants de la Lybie et de l'Ethiopie... »

Poursuivant son mandat, André de Longjumeau se présenta chez les Nestoriens et reçut des mains de l'Archevêque de Nisibe une profession de foi, dans laquelle il confessait que Jésus-Christ était tout ensemble Fils de Dieu et fils de l'homme, et une seule personne.

Entre plusieurs causes qui contribuaient alors à maintenir ou à ramener les populations orientales dans le sein de l'unité catholique, le zèle déployé par les Religieux de Saint-Dominique et de Saint-François fut assurément l'une des plus efficaces. Nous en trouvons une preuve dans les documents que nous venons de citer : les Orientaux y rendent un solennel hommage aux vertus du Père André de Longjumeau, pour ne parler que des nôtres, et de ses compagnons. « Il est à propos, disait le Patriarche Ignace, dans sa réponse au Pape, de faire savoir à Votre Sainteté que, depuis que ces Religieux latins, hommes bénis de Dieu, ont paru chez nous, ils se sont attiré l'estime et l'affection de tous les fidèles. Nos peuples se sont portés avec plaisir à les aider de leur mieux dans leurs bonnes œuvres, pour les mettre en état de briser les fers de ceux qui gémissaient dans l'esclavage et de rendre la liberté aux captifs (1).

III. — Plusieurs auteurs, notamment le Père Echard, prétendent qu'André de Longjumeau fut l'un des compagnons du Père Ascelin dans sa périlleuse mission chez les Tartares (2). D'autres historiens, au contraire, rejettent cette opinion comme insoutenable. Quoi qu'il en soit, il paraît bien certain que le zélé missionnaire avait eu l'occasion de rencontrer quelque part des chefs Tartares. L'an 1248, André de Longjumeau se trouvait auprès de Louis IX dans l'île de Chypre, quand des auxiliaires, bien inattendus ceux-là, vinrent offrir leur concours au saint roi. C'était une ambassade des Tartares de la Haute Asie, qui ne proposaient rien moins au roi de France, que de combiner leurs forces avec les siennes pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Les envoyés se disaient chargés de cette mission par Ercalthay, commandant Mongol de la Perse et de l'Arménie, préposé par le

(1) Raynald, dans son Recueil des Lettres d'Innocent IV.

(2) Voir *Année Dominicaine*, juin, p. 575.



grand Khan Gayouk au gouvernement de l'Asie Mineure, de la Géorgie, de l'Irak, de la Syrie et de la Cilicie. Le chef de l'ambassade se nommait David; il fut reconnu par André de Longjumeau, qui, en 1245, l'avait vu en Tartarie.

« Tandis que le roy séjournoit en Chypre, dit Joinville, le grand roy de Tartarie envoya par devers lui son ambaxade, qui moult lui disrent de bonnes paroles et débonnaires.... entre lesquelles paroles lui mandoit le roy de Tartarie qu'il estoit tout prest à son command, à lui aider à conquérir la Terre-Sainte, et délivrer Jérusalem. des mains des Sarrazins et payens. Le roy reçut bénignement icelle ambaxade. »

Quand cette ambassade présenta ses Lettres de créance, raconte toujours Joinville, saint Louis avait auprès de lui un Frère Prêcheur, nommé André de Longjumeau, qui avait jadis rencontré en Tartarie David, le premier des ambassadeurs. Le Religieux, connaissant le *sarrazinois*, fut chargé par le roi de traduire en latin la lettre du prince Tartare dont copie fut adressée en France à la reine Blanche. L'en-tête de l'original portait ces mots : « Au grand roi de plusieurs Provinces, l'invincible défenseur du monde, le glaive des chrétiens, le protecteur de l'Evangile, Louis, mon fils, roi de France. »

Saint Louis résolut d'envoyer à son tour une ambassade à cet empereur de Tartarie, dont la lettre et, plus encore, la relation de ses messagers accusaient des dispositions toutes chrétiennes.

Il choisit André de Longjumeau avec deux autres Religieux dominicains, Jean de Carcassonne et Guillaume, auxquels s'adjoignirent deux clercs et deux officiers royaux, pour porter sa réponse et ses présents savoir : une croix faite du bois de la vraie Croix, une tente de pourpre rehaussée d'or, sur laquelle étaient représentés avec un art admirable divers sujets religieux, pouvant éclairer l'intelligence du prince et gagner son cœur aux mystères chrétiens. « Et par les messagés, écrit Joinville, envoya le roy au roy des Tartarins une tente faite en la guise d'une chapelle, qui moult cousta; car elle fut toute faite de bone escarlate. Et le roy, pour veoir se il les pourroit atraire (attirer) à nostre créance, fist entailler (représenter) en ladite chappelle, par ymages, l'Anonciacion de Nostre-Dame, la Nativité, le Baptisme dont Dieu fu baptizié, toute la Passion et l'Ascension, et l'avènement du Saint-Esprit. Et ces choses leur envoya-il par deux frères préescheurs qui savoient le sarrazinois, pour eulz moustrer et enseigner, comment ils devoient croire. »

Le voyage fut long et périlleux. Pour arriver au grand Khan des Tartares « ils misrent bien ung an et faisaient dix lieues par jour et trouvèrent en plusieurs lieux et villes et citéz, grans mousseaux d'oussements de gens morts. » Le résultat ne répondit pas aux espérances conçues.

Des auteurs sérieux n'ont voulu voir dans les envoyés Tartares que des aventuriers ou des imposteurs; il est probable toutefois que leur mission était réelle, mais qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes les lettres présentées par eux au roi de France et traduites en latin par André de Longjumeau. Les Religieux revinrent en 1250, deux ans après leur départ, et trouvèrent encore saint Louis en Syrie.

Sur leur rapport, le pieux monarque écrivit au Pape pour lui demander s'il ne jugerait pas opportun d'envoyer dans ces contrées, où certaines conversions déjà opérées en faisaient présager un plus grand nombre, des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs, revêtus du caractère épiscopal, avec pleins pouvoirs d'accorder les dispenses nécessaires pour les mariages et les jeûnes. Innocent IV fit droit à cette requête.

André de Longjumeau rentra-t-il en France pour y terminer ses jours? En quel lieu mourut-il? à quelle date? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons c'est qu'en 1243, il travaillait encore à la vigne du Seigneur en Palestine. A partir de cette époque, les historiens gardent sur lui un silence complet.

Guillaume de Rubruk, de l'Ordre de Saint-François, célèbre missionnaire en Orient, ayant été chargé d'une nouvelle ambassade en Tartarie, voulut s'informer auprès du Père André de Longjumeau des coutumes de la Cour et des mœurs de la nation. Dans la relation fort curieuse qu'il a laissée de son voyage, il déclara expressément avoir trouvé toutes choses comme les lui avait exposées le V. Religieux.



*Le Révérendissime Père HERVÉ NOËL,  
Breton, XIV<sup>e</sup> Maître général (\*).*

(1323)

HERVÉ Noël, de son vrai nom Hervé de Nedellec, naquit en Bretagne, dans une localité dépendante du diocèse de Tréguier, diocèse supprimé par le Concordat de 1801. Sa famille était considérable dans le pays, et ses parents, pleins de la crainte de Dieu, eurent grand soin de lui inspirer les mêmes sentiments. La docilité et le caractère naturellement doux du jeune Hervé secondant les pieux desseins de ses père et mère, il passa sa jeunesse avec beaucoup d'édification et dans la pratique de toutes les vertus : le monde lui apparut dès lors comme un écueil dangereux, capable de l'entraîner à un triste naufrage, et c'est ce qui le détermina à embrasser l'état ecclésiastique.

A peine eut-il renoncé aux vanités du siècle, qu'il conçut une haute idée des mystères de notre sainte religion et de toutes les cérémonies du culte. Ses actions firent bientôt connaître les sentiments de son cœur. Rien ne lui semblait petit dans le service de Dieu, et il s'appliquait à observer avec la dernière exactitude tout ce qui était prescrit ; aussi le regardait-on comme un des ecclésiastiques les plus zélés pour la discipline de l'Eglise. Et pourtant, cet état, si saint qu'il fût, ne lui parut pas assez élevé ; il voulut se lier d'une manière plus étroite avec le Seigneur. Dans cette vue, méprisant les biens et les honneurs dont la fortune le favorisait, il demanda l'habit religieux dans notre couvent de Morlaix, ayant déjà reçu les ordres sacrés.

Dès qu'il se fut engagé par la profession solennelle, Hervé fit paraître dans sa conduite autant d'inclination pour la piété que d'excellentes dispositions pour l'étude. Il s'appliqua à l'une et à l'autre avec grand soin, pleinement convaincu qu'un Frère Prêcheur porte inutilement l'habit de son Ordre, s'il ne tâche, en se sanctifiant lui-

(\*) Fontana ; Albert le Grand ; *Vie des Saints de Bretagne* ; Echard.

même, de se rendre capable de servir l'Eglise et le prochain, selon ses talents ; cela fit que son assiduité au travail, jointe à la pénétration et à la vivacité de son esprit, le rendit bientôt un habile théologien.

L'Université de Paris avait alors la réputation méritée d'être la première Ecole de l'Europe : les Supérieurs y envoyèrent le Père Hervé.

Après le temps d'études réglementaire, il fut chargé, avec le titre de bachelier, d'interpréter les *Sentences*, et il reçut le bonnet de docteur l'an 1307, vers les fêtes de Pâques. Il devint ensuite Régent du grand Collège de Saint-Jacques, et s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'éclat. Comme la doctrine de saint Thomas était dès lors considérée dans l'Ordre comme un moyen aussi efficace que solide, afin de soutenir les intérêts de l'Eglise et de travailler utilement au salut des âmes, le V. Père s'y attacha avec amour, et se fit le défenseur du Docteur angélique contre certains adversaires de ses écrits. Quelques historiens lui ont attribué une réfutation énergique des attaques de Henri de Gand et de Durand de Saint-Pourçain ; mais cette réfutation est plus vraisemblablement l'œuvre d'un autre auteur.

La vaste érudition, la profonde sagesse, l'éminente piété, l'amour des observances, et les autres qualités du grand Religieux lui attirèrent l'estime et la vénération de ses Frères ; aussi les Définites de la Province de France, assemblés en Chapitre, à Chartres, l'an 1309, le nommèrent-ils leur Provincial. Le Père Hervé administra sa Province avec un grand zèle et beaucoup de charité, n'oubliant rien afin de maintenir parmi ses fils l'esprit de saint Dominique, leur commun Père.

En 1317, le Pape Jean XXII ayant nommé à l'archevêché de Compostelle le Maître général, Bérenger de Landorre, le Père Hervé dut prendre en mains le gouvernement de l'Ordre, jusqu'à l'élection d'un nouveau Général.

Cette élection devait se faire à Lyon, aux fêtes de la Pentecôte 1318. Le Vicaire de Jésus-Christ, qui connaissait par expérience les importants services que les Frères Prêcheurs rendaient à l'Eglise, exhorta puissamment les électeurs à jeter les yeux sur un homme capable de soutenir l'éclat de sa charge par sa science et sa piété. Les Lettres du Souverain Pontife furent reçues avec autant de respect que de joie, et les Religieux, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et les intérêts de l'Eglise, élurent unanimement, au premier tour de scrutin, le Père Hervé, dont le mérite leur était si bien connu.



II.— Le nouveau Maître de l'Ordre s'étudia à remplir saintement les devoirs qui lui incombait. Son soin principal fut d'inspirer à tous les Religieux, tant par sa vie exemplaire que par sa vigilance et ses discours, l'amour de l'observance et l'assiduité aux études. C'est à faire fleurir ces deux points, si essentiels à la fin de notre Ordre, qu'il employa toute son autorité. Dans ce but, il institua d'habiles Lecteurs, fortement opposés aux innovations et zélés pour la doctrine de saint Thomas : lui-même punissait ceux qui s'écartaient de ses principes et favorisait ceux qui les soutenaient. Il ordonna encore aux Religieux attachés à la suite des princes, des évêques et des cardinaux, de garder exactement l'abstinence, et de ne se dispenser de cette sainte loi sous aucun prétexte. Il voulut aussi que les Provinciaux, en assignant les Religieux dans les couvents, prissent soin d'avertir les Prieurs de leurs qualités et de leurs défauts, tant pour veiller sur leur conduite, qu'afin de les occuper selon leurs talents, et non d'après leur inclination.

Les salutaires réglemens qu'il fit pour le soutien de la vie régulière furent toujours accompagnés par la sainteté et l'innocence de sa vie privée ; ne content d'imposer des préceptes à ceux que la divine Providence lui avait confiés, le V. Père s'efforça par son exemple de leur inspirer le même esprit. Son exacte observance des moindres points des Constitutions, son assiduité aux exercices de communauté, nonobstant des occupations multiples, son amour pour la pauvreté et son humilité profonde le rendirent recommandable devant tous. Très zélé pour la règle du silence, il eut la sainte coutume de ne vouloir jamais écouter les Religieux après Complies. Il fut toujours très assidu à l'oraison, y employant pour l'ordinaire une bonne partie de la nuit ; il s'appuyait sur cette maxime que, le jour étant destiné pour rendre service au prochain, il est convenable de prendre la nuit afin de converser avec Dieu.

Cette conduite si éminemment religieuse lui acquit une très grande réputation. Le Pape Jean XXII surtout conçut pour lui une estime extraordinaire, et voulut qu'il assemblât son premier Chapitre, après son élévation au Généralat, dans la ville de Cahors, où ce pontife était né. Ce fut l'an 1319.

Le Chapitre fut célébré avec beaucoup de solennité, le Pape ayant voulu fournir abondamment à toute la dépense. Le Père Hervé tint son second Chapitre à Rouen, où le Cardinal de Saint-Eusèbe témoigna par sa générosité de l'estime qu'il professait pour le Maître

général et pour l'Ordre entier. Le troisième Chapitre eut lieu à Florence, le quatrième à Vienne, en Autriche, et le cinquième à Barcelone.

Le Chapitre de Florence, tenu en 1321, traita une affaire délicate.

On sait que, sous le pontificat de Jean XXII, il s'éleva dans l'Ordre des Frères Mineurs des tempêtes qui eurent pour résultat une scission parmi les fils de saint François. Ces tempêtes furent suscitées par certains Frères se donnant pour plus spirituels et plus pauvres que les autres. Le bruit se répandit dans l'Ordre de Saint-Dominique, que des Frères de la Province Romaine étaient dans des idées semblables. Hervé Noël, ennemi des nouveautés, mit toute la diligence possible à s'enquérir si ces rumeurs étaient fondées ou non. En ayant reconnu la fausseté, du vote unanime des Définiteurs réunis à Florence, il rendit la sentence suivante :

« A tous les Religieux qui verront les Présentes.

« Nous, Frères : Hervé, Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs ;

« Pierre de la Palu, Maître en théologie, Définiteur pour la Province de France ;

« Guillaume Doussin de Montauban, Définiteur pour la Province de Toulouse ; »

Suivent les noms des autres Définiteurs, au nombre de seize, rangés par chœur de droite et chœur de gauche ; il ne manquait que les Définiteurs d'Espagne et de Terre-Sainte.

« Ayant entendu, et même reçu par écrit des rapports contre certains Frères de la Province Romaine, appelés par quelques-uns du nom de *spirituels*, nous avons fait au préalable une sérieuse enquête en examinant les sujets dénoncés, avec sentence d'excommunication, précepte formel et même serment. Nous n'avons rien trouvé dans les accusés qui prouvât contre eux quelque chose d'opposé à la foi et aux bonnes mœurs, ni même découvert en eux une singularité de vie fondée sur l'hérésie ou l'illusion. Voulant donc mettre un terme aux faux rapports, et sauver, comme nous y sommes tenus en droit, l'honneur des Frères que nous n'avons reconnus coupables d'aucune faute juridiquement prouvée ou avouée ; voulant prendre des mesures pour l'avenir, afin qu'il ne surgisse point de scandales dans notre Ordre, notamment dans la Province Romaine, touchant les rumeurs relatées plus haut, nous avons réglé ce qui suit :

« 1° Nous déclarons tous, sans exception, en conscience et suivant le droit, que rien n'a été prouvé contre ceux qu'on appelle *spirituels*, ni avoué par eux, d'opposé à la foi et aux bonnes mœurs, ni d'une singularité de vie fondée sur l'illusion ou l'esprit de parti.

« 2° Nous avons défendu publiquement et rigoureusement qu'aucun Frère n'adoptât dans sa conduite une singularité capable d'induire en scandale ou en erreur; que nul, se distinguant dans ses prières, ses abstinences, son mode d'agir, si vertueux fût-il, n'osât en entraîner d'autres, d'une façon quelconque, à former un parti ou une ligue, et cela sous des peines très graves pour les délinquants.

« 3° Nous avons rigoureusement défendu, sous des peines déterminées et sévères, que personne, à dessein, délibérément et de science certaine, ait la présomption d'appeler un Frère en particulier ou plusieurs collectivement du nom de *spirituels*, ou de tout autre nom emportant avec soi l'idée de secte ou de ligue privée.

« En confirmation de toutes ces décisions, Moi, Frère Hervé, Maître de l'Ordre, ai fait corroborer les Présentes de la garantie de notre sceau et des sceaux de tous les Définiteurs susnommés.

« Donné à Florence, après le Chapitre général, l'an du Seigneur 1321, le 18 juin. »

On peut lire dans Echard le texte de cette pièce importante. (T. I, p. 534.) On y trouve à la suite la nomenclature des ouvrages laissés par le savant Religieux: ouvrages philosophiques et théologiques, traités divers sur la puissance de l'Eglise et du Pape, sur la pauvreté du Christ et des Apôtres, sur les Sacrements, etc.

La grande dévotion du V. Père pour saint Thomas d'Aquin, et son attachement inviolable à sa doctrine, l'engagèrent à travailler efficacement auprès du Pape Jean XXII, pour la canonisation du serviteur de Dieu; il s'efforça même de faire contribuer l'Ordre entier aux frais d'une solennité qui lui était si honorable. Ses démarches eurent un plein succès. Les fêtes de cette canonisation furent célébrées à Avignon, avec une pompe inouïe, le 17 et le 18 juillet 1323, tour à tour dans l'église des Frères Prêcheurs, et dans la cathédrale de Notre-Dame des Doms. Le Pape les présida en personne, ayant autour de lui tout le Sacré Collège, de nombreux archevêques et évêques, le roi et la reine des Deux-Siciles, parents de saint Thomas d'Aquin, divers princes et ambassadeurs. Hervé Noël, retenu à Barcelone, où il avait tenu son Chapitre Général, se fit représenter ffio-

ciellement par le Père Gratterei, qui prononça un éloquent discours. Du moins sa joie fut immense de voir la lumière posée sur le chandelier de la sainte Eglise, et désormais, comme le vieillard Siméon, il pouvait chanter son *Nunc dimittis*. En effet, Dieu le voulait ainsi. Le V. Père quitta l'Espagne, ayant hâte de revenir en France pour remercier Sa Sainteté. Mais arrivé à Narbonne, il fut atteint d'une maladie qui, augmentant de jour en jour, réduisit bientôt ce grand homme à l'extrémité. Il demanda les sacrements, et les reçut avec une grande piété et une parfaite soumission aux volontés de la Providence, faisant paraître, à ce dernier moment, la patience et la fermeté dont il avait donné de si beaux exemples pendant sa vie. Il mourut de la mort des justes, le dimanche dans l'octave de saint Dominique, 1323, moins chargé de jours que de mérites, après avoir gouverné l'Ordre cinq ans et quelques mois.



*La V. Mère JEANNE DE JÉSUS,  
Professe du Monastère de Sainte-Catherine, à Evora (\*).*

(1604)

LE comte don Alphonse de Portugal et la comtesse Jeanne de Guzman, son épouse, après avoir fondé avec une princière magnificence le Monastère de Sainte-Catherine de Sienna, à Evora eurent encore la joie d'y consacrer au Seigneur trois de leurs enfants. L'aînée, la V. Mère Jeanne de Jésus, fut un modèle achevé de perfection religieuse, et se signala surtout par son humilité et son incomparable dévouement.

Elle faisait ses délices des emplois les plus pénibles et les plus vils ; à la voir à l'œuvre, on eût dit qu'elle n'était née que pour servir. De fait, elle était à la lettre l'humble servante de ses compagnes, et, dans ses rapports avec les anciennes, elle mettait le même respect et la même affection qu'elle eût témoigné à la comtesse, sa mère. Mais

(\*) Sousa.



entre tous les services qu'elle aimait à rendre, le soin des malades eut ses préférences. A toute heure, on la trouvait au chevet des Sœurs infirmes, remplissant l'office d'un Ange consolateur et rendant à toutes indistinctement les assistances en son pouvoir; car elle les considérait comme les épouses bien-aimées et les chères filles de Jésus-Christ. Volontiers elle aurait tout sacrifié pour leur venir en aide.

Les pauvres, les mendiants qui se présentaient à la porte du monastère, étaient aussi de sa part l'objet d'une sollicitude maternelle. Un jour, ne trouvant rien sous sa main pour répondre à la demande d'une femme indigente, elle se dépouilla de son voile blanc et le lui donna. Si cet acte paraissait au lecteur quelque peu étrange, nous dirions pour l'expliquer, qu'à cette époque, dans les monastères d'Espagne et de Portugal, même les plus exemplaires, on tolérait certains usages qu'on n'aurait point permis ailleurs.

Notre V. Sœur, si douce et si serviable au prochain, n'avait, au contraire, que rigueurs pour elle-même; et ce qui relève beaucoup son mérite, c'est qu'elle était fort infirme.

Placée plus tard à la tête de la communauté, la Mère Jeanne de Jésus s'acquitta saintement des devoirs de sa charge. La douceur et l'affabilité de ses manières lui eurent bientôt concilié la confiance et l'affection de ses filles. Sa constance et sa fermeté dans le bien la rendaient vénérable, et sa sagesse à reprendre et à corriger faisait que les Sœurs se montraient très soigneuses d'éviter les moindres manquements.

Elle conduisait ainsi dans les voies de la justice et de la sainteté le Monastère de Sainte-Catherine de Sienne, lorsqu'une mort rapide vint l'enlever de ce monde, au moment où elle donnait les plus heureuses espérances pour les fruits de son gouvernement. Elle ne se fit aucune illusion sur la gravité de son état. Toute sa vie, la pensée des jugements de Dieu lui avait causé un très grand effroi; mais, arrivée au terme de sa carrière, elle vit ses alarmes disparaître pour laisser place à une joie sans mélange. Le jour de sa mort, elle voulut qu'on lui chantât le Psaume : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées! Mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur! » C'était l'accomplissement de l'oracle du Saint-Esprit : *Qui seminant in lacrymis, in*

*exultatione metent* : « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. »

La V. Mère Jeanne de Jésus alla recevoir sa récompense au mois d'août de l'année 1604. On rapporte, à sa louange, un trait qui nous montre son amour pour la clôture monastique. A l'époque où la peste s'abattit sur la ville d'Evora, la comtesse de Guzman envoya un carrosse à Sainte-Catherine pour en retirer ses filles et les conduire en lieu sûr. Jeanne de Jésus laissa partir sa sœur qui n'avait pas encore fait profession ; quant à elle-même, elle protesta qu'elle ne franchirait jamais le seuil du monastère. Elle y resta, en effet, malgré le danger, mais heureuse d'avoir pourvu à la sécurité de sa plus jeune sœur.



## LE MÊME JOUR

1257 — En Grèce, l'illustrissime P. CONSTANTIN DE MÉDICIS, évêque d'Orviété, dont il garda le nom, et nonce apostolique.

Il était originaire de Florence, de la famille des Médicis, depuis si illustre, et entra dans l'Ordre au moment où l'on s'occupait de la canonisation de saint Dominique : il eut ainsi le bonheur d'être initié aux pratiques de la vie religieuse et plus tard aux fonctions de l'apostolat par les premiers disciples du Saint. L'une de ses plus douces joies était d'entendre raconter les actions de l'illustre Fondateur et l'héroïsme de ses vertus, à ceux-là mêmes qui avaient été les heureux témoins de toute sa vie. Sa douceur, sa prudence, son amour de la régularité le portèrent, bien malgré lui, aux honneurs de la supériorité, et, comme il possédait en outre une grande facilité pour expliquer les questions les plus difficiles de la théologie, on lui confia plusieurs chaires importantes dans les principales villes d'Italie. Toutefois ses préférences marquées allaient au ministère de la prédication. Il devint un grand apôtre, et s'appliqua à faire cesser les discordes et les guerres civiles. C'est à ce glorieux mais pénible devoir que se consacra particulièrement le serviteur de Dieu.

Suivant toujours d'un pas ferme le modèle qu'il s'était proposé dès son entrée en Religion, Constantin de Médicis imita de bien près le zèle ardent de saint Dominique et la rigueur de ses pénitences. Ses voyages, ses missions avaient pour unique but la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Une attention si soutenue à marcher sur les traces du B. Patriarche lui valut l'honneur d'être choisi par le Chapitre de 1242, réuni à Bologne sous la présidence de Jean le Teutonique, pour écrire l'histoire de saint Dominique. Le V. Père accepta avec bonheur cette commission et se mit immédiatement à l'œuvre. Dans ses courses apostoliques, s'il avait l'occasion de s'arrêter en quelque ville illustrée par le passage et les miracles du Saint, il interrogeait les témoins, reconstituait la scène et recueillait fidèlement les traditions locales. C'est ainsi qu'il parvint à composer sa *Vie du B. Dominique*, premier fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

L'ouvrage parut de 1242 à 1244, et compléta la Légende écrite par le B. Jourdain de Saxe. Cette Vie contient en effet, dit le P. Lacordaire, quelques nouveaux détails, mais en réalité elle resta inférieure à celle du B. Jourdain pour le style et l'intérêt. Vincent de Beauvais en a inséré une partie dans son *Speculum*, et le Père Echard l'a publiée en entier dans son premier tome des *Ecrivains de l'Ordre*, d'après un ancien manuscrit beaucoup plus exact, comme il a soin de le faire remarquer, que celui dont s'était servi Vincent de Beauvais.

Quelques historiens n'admettent pas que Constantin de Médicis ou, pour mieux dire, d'Orviéto, soit le véritable auteur du magnifique Office du saint Patriarche, tel que nous l'avons encore dans notre liturgie, et en attribuent la gloire au B. Jourdain de Saxe. Mais Bernard Gui revendique formellement cet honneur pour notre V. Religieux, dans son catalogue des évêques, où nous lisons ces mots : *Frater Constantinus, qui compilavit Legendam et Officium B. Dominici, fuit Episcopus Urbevetanus* : « Frère Constantin, qui a composé la Légende et l'Office de saint Dominique, fut évêque d'Orviéto. » Altamura, de son côté, dans sa *Bibliotheca Dominicana*, est plus positif encore. Il dit que les deux Pères Jean de Castille et Constantin d'Orviéto furent chargés de rédiger l'Office du Saint chacun à part, et que celui de Constantin fut définitivement adopté à cause de sa plus grande élégance.

Tandis que le V. Père honorait ainsi son Ordre par ses doctes écrits, et vaquait sans relâche au salut des âmes, le Pape Alexandre IV, bien instruit de ses mérites, le plaça sur le siège d'Orviéto, en 1244 ou 1245. Dans cette nouvelle dignité, le saint Religieux trouva l'occasion de répandre au dehors les inépuisables trésors de sa charité, et d'essuyer, par ses aumônes, les larmes de ceux qui gémissaient dans l'indigence. Se faisant tout à tous, ce bon Pasteur se réservait la consolation d'instruire lui-même ses diocésains : il se portait le médiateur de leurs différends, corrigeait les uns avec bonté, pourvoyait largement aux besoins des autres, et les édifiait tous par la sainteté de ses exemples. Mais il se distingua surtout par son zèle à maintenir les droits du peuple et à défendre les intérêts de son Eglise, et ce fut sans doute pour sa noble conduite durant son épiscopat, qu'on l'a toujours appelé depuis Constantin d'Orviéto, bien que cette ville, comme nous l'avons dit, ne fût point le lieu de sa naissance.

Il y avait à peine deux ans que le saint Prélat gouvernait son troupeau, quand un ordre supérieur l'arracha beaucoup trop tôt à l'affection de son peuple. Le Vicaire de Jésus-Christ, considérant le bien général de l'Eglise, jugea à propos de se servir de ses lumières pour une mission de la plus haute importance. L'empereur grec, Jean Vatace, avait proposé au Pape Innocent IV quelques articles pour la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine. La mort des deux souverains, arrivée la même année 1254, interrompit les négociations. Alexandre IV voulut les renouer avec l'empereur Théodore, fils et successeur de Vatace, et, de l'avis des cardinaux, choisit à cette fin l'évêque d'Orviéto.

Il s'agissait de faire reconnaître par les Prélats et leurs fidèles : 1° la Primauté du Saint-Siège et des successeurs de saint Pierre sur tous les autres Patriarches ; 2° la liberté pour les ecclésiastiques de l'Eglise grecque, qui se croiraient lésés dans leurs intérêts, d'en appeler à l'Eglise romaine ; 3° l'obéissance au Pape et aux décrets émanés de la chancellerie apostolique ; 4° le droit du Souverain Pontife de présider les Conciles généraux et de signer le premier les décisions de ces saintes assemblées.

Le Légat devait s'efforcer de mener à bonne fin, avec le Patriarche grec et son clergé, cette grave affaire, en présence de l'empereur, ou engager les Orientaux à envoyer à Rome leurs ambassadeurs, ou enfin prendre les mesures nécessaires pour la convocation d'un Concile général, qu'il présiderait lui-même au nom du Pape. Muni de pleins pouvoirs et d'instructions très précises, l'évêque d'Orviéto quitta l'Italie, l'an 1256, avec [le titre de Nonce apostolique.

Pendant que les envoyés du Saint-Siège, dans l'espérance de ramener les schismatiques, affrontaient les fatigues d'un long voyage, Théodore et le Patriarche grec ne songeaient qu'à faire échouer les négociations. A peine le Légat était-il arrivé en Orient, qu'il apprit le départ précipité de l'empereur, obligé, disait-on, de se mettre à la tête de ses armées pour marcher contre les Bulgares. Était-ce une opération militaire indispensable ? N'était-ce pas plutôt un prétexte pour ne point attendre l'arrivée du Nonce et de sa suite ? Beaucoup se sont rangés à cette dernière supposition.

Constantin d'Orviéto, malgré ce contretemps, utilisa son séjour en Macédoine, et eut la joie de voir bon nombre de schismatiques se rendre à la force de la vérité et à l'évidence de ses raisons. Il espérait toujours le retour de l'empereur, quand une mort imprévue l'enleva lui-même de ce monde dans le courant de l'année 1257. Quelques mois plus tard, Théodore le suivait dans la tombe.

Le V. Prélat tombait ainsi au champ d'honneur, victime de son dévouement et de son obéissance. Sa dépouille mortelle fut ramenée en Italie et inhumée à Pérouse. — (Echard ; Touron ; Fontana ; Ughelli.)



1299 — A Prouille, le V. Père PIERRE DE FANJEUX, très saint Religieux de la Province de Toulouse, dans laquelle il rendit de signalés services par sa doctrine et ses prédications. Sa mère qui avait pris grand soin de l'élever dans la piété, se retira à Prouille où elle termina ses jours sous l'habit de Saint-Dominique.

Le V. Père fut le huitième Prieur du célèbre Monastère, et y soutint dignement ce qu'avaient fait ses prédécesseurs dans le même office, pour le progrès et la perfection de la maison. Pierre de Valerique, dixième Provincial de Toulouse, l'avait tiré du couvent de Carcassonne pour lui confier la direction des Sœurs de Prouille; mais, trois ans plus tard, le vénéré Supérieur était élu au Priorat de Toulouse, qu'il garda pendant six années. Ses grandes qualités lui valurent ensuite l'honneur d'être nommé Inquisiteur de Carcassonne: il remplit encore cet office avec zèle et revint à Prouille, où son père le rejoignit.

Pierre de Fanjeaux passa le reste de ses jours dans cette paisible retraite, servant Dieu avec ferveur et dirigeant dans les voies de la sainteté les filles du saint Patriarche. Il mourut plein de mérites, dans la cinquante-sixième année de sa vie religieuse, le 11 août 1299.

Bernard Gui nous apprend qu'il fut le premier Lecteur du couvent de Carcassonne, où il enseigna pendant près de quinze ans; ce qui nous ferait supposer qu'il était profès du couvent même de Toulouse.

Il fut enterré devant la porte d'entrée de l'église des Sœurs, à côté de son père, dont on ignore le nom.

L'un de ses oncles, appelé Guillaume Garini, illustra l'Ordre par ses talents et les charges importantes qu'il y remplit. Il fut Prieur deux fois de Carcassonne et deux fois de Pamiers. Il mourut dans ce dernier couvent, pendant son second Priorat, l'an 1275. — (*Ex mss. Bern. Guid. in Prior. Monast. Prull., Convo. Tolos. et Carcas.*)

1629 — A Paris, au couvent de la rue Saint-Honoré, la mémoire du V. Père ETIENNE MAHIET.

Ce Religieux, pourvu de bons bénéfices dans le siècle, aurait pu y mener une douce existence; il préféra renoncer aux commodités de la vie pour suivre Notre-Seigneur pauvre et pénitent. Il se signala surtout par sa grande charité envers les pécheurs, ses Frères malades, et généralement tous ceux qui avaient besoin de son assistance. Enfin, après avoir patiemment souffert de violentes douleurs durant l'espace de deux ans, il entra dans le repos du Paradis, vers 1629. — (Jean de Réchac.)

1260 — Au monastère d'Adelhausen, près de Fribourg-en-Brisgau, la V. Sœur GRUNBURGE DE KESTELBURG qui, par une vie de continuelles souffrances, devint la très digne épouse de l'*Homme de douleurs*, Notre-

Seigneur Jésus-Christ. Sa maladie étant contagieuse, on dut, par prudence, la séparer de la compagnie des autres Sœurs : ce fut pour elle une occasion de montrer combien, par l'étude assidue de l'Ecriture sainte, sa consolation et ses plus chères délices, elle était devenue instruite dans les maximes de la confiance et du saint abandon. Une nuit qu'elle se trouvait seule, une Religieuse d'une beauté céleste lui apparut et la convia à réciter les Matines avec elle, ce qu'elle réitéra dans la suite. L'éclat majestueux de cette apparition et la consolation intérieure dont l'âme de notre Sœur demeura inondée, lui persuadèrent que la Très Sainte Vierge elle-même, comme Mère très pieuse de l'Ordre, avait voulu la visiter sous cet habit pour lui faire connaître combien ses souffrances étaient chères à son divin Fils. Une autre fois, pendant qu'elle priait au chœur, Notre-Seigneur, pour lui imprimer d'une manière plus sensible et toute divine les traits de sa ressemblance, lui apparut hâve, sanglant, défiguré, tel qu'Isaïe et Jérémie nous le dépeignent ; et afin de l'assurer de la vérité de cette apparition, il lui laissa les marques des stigmates dans les mains et dans les pieds. Aussi la Passion du Sauveur était-elle le sujet ordinaire de ses méditations : l'heureuse épouse de Jésus crucifié passa aux joies de la résurrection glorieuse, vers l'an 1260. — (*Mém. d'Adelhausen.*)

12.. — Au même monastère d'Adelhausen, la V. Mère GERTRUDE VINTZELA, très dévote à l'Enfant Jésus, qui lui apparaissait familièrement pendant l'Office pour l'exciter à la ferveur. Elle avait, dans l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, un frère qui fut tué en défendant les droits de sa famille religieuse. La V. Mère eut connaissance de sa mort la nuit suivante, à Matines. Pendant que le chœur chantait ces paroles du *Te Deum* : *Te Martyrum candidatus laudat exercitus* : « La blanche armée des martyrs célèbre vos louanges », son frère se montra devant elle tout rayonnant de gloire et lui apprit que Dieu avait récompensé sa mort de la couronne des Martyrs. Elle-même ne tarda pas à le rejoindre pour partager son bonheur. — (*Mém. d'Adelb.*)

12.. — En Allemagne, la B<sup>se</sup> ELISABETH DE SENHEIMEN, sainte Religieuse qui s'appliqua avec un zèle soutenu à l'acquisition des vertus chrétiennes. L'humilité surtout exerça sur elle ses attraites les plus forts. Par une très profonde connaissance de son âme, elle arriva à un haut degré d'oraison, à une obéissance parfaite et à un mépris généreux d'elle-même : les injures et les mauvais traitements étaient devenus pour elle une source de joie et un objet d'envie.

Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. — (Pio.)

1630 — A Naples, la vertueuse Sœur ANTOINETTE. Elle avait pris l'habit au couvent de la Santé, et pendant une longue suite d'années, elle ne

rompit pas une seule fois les jeûnes de l'Ordre. Elle fit paraître une égale ferveur à prolonger ses oraisons et ses veilles. Enfin, après une vie très austère, elle alla jouir de la possession de Celui auquel elle avait uniquement cherché à plaire en ce monde. Elle mourut en odeur de sainteté, l'an 1630. — (Valle.)

1660 — Au monastère de Notre-Dame du Rhône, à Viviers, la V. Sœur MARIE DE L'INCARNATION. Déjà, dans le siècle et dans l'état du mariage, elle menait une vie toute chrétienne, et sa maison était devenue un refuge pour les pauvres créatures, qui, semblables à de faibles oiseaux, voulaient échapper aux serres du vautour. Elle portait à sainte Anne une très grande dévotion ainsi qu'à la bienheureuse Vierge Marie : elle embrassait avec plaisir les confréries placées sous leur vocable et donnait toujours leurs noms aux petites filles qu'on lui faisait tenir sur les Fonts baptismaux.

A la mort de son mari, qui la laissa sans enfants, elle mit promptement ordre à ses affaires et revêtit notre habit, à l'âge de 51 ans (1646).

L'année suivante, elle émettait ses vœux. Une grave incommodité exerça longtemps sa patience, mais ne l'empêcha jamais de s'acquitter de ses devoirs de Religieuse avec une exactitude et une fidélité admirables. Elle savait très bien, en effet, que les observances, les règles et les coutumes d'un monastère forment la voie royale qui conduit au ciel ; voilà pourquoi, elle s'était fait une telle habitude des saintes rigueurs de l'Ordre que, même malade, elle prétendait ne s'en relâcher aucunement.

La maison étant dédiée à Notre-Dame, Sœur Marie se considéra plus que jamais comme la fille bien-aimée de cette bonne Mère ; aussi cherchait-elle par tous les moyens possibles à lui prodiguer les sincères témoignages de son amour. Chaque jour, elle récitait à genoux le Rosaire, et de Noël à la Purification, malgré ses occupations diverses et compliquées, elle en disait deux. En outre, elle trouvait le moyen de multiplier ses exercices de piété en l'honneur du Très Saint Sacrement et des Mystères de la Passion, bien que ses souffrances très aiguës rendissent sa vie assez semblable à la vie douloureuse du Sauveur. La Semaine Sainte surtout, unie de cœur et d'esprit aux intentions de l'Eglise, à son Epoux crucifié et à sa Mère affligée, elle faisait de ses larmes son unique nourriture. Jour et nuit, on la voyait passer de longues heures d'adoration au pied du tabernacle.

Ainsi vécut Sœur Marie de l'Incarnation jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Une maladie soudaine l'enleva de ce monde en cinq jours. Avant de s'aliter, elle appela une Religieuse qu'elle estimait singulièrement et lui raconta que la Sœur Antoinette de la Nativité, décédée depuis huit mois, lui était apparue en songe et lui avait dit de se tenir prête. « Sainte Anne vous appelle ; hâtez-vous, car bientôt vous serez dans sa compagnie. » Sa pieuse confidente lui déclara qu'elle venait de recevoir une faveur très rare

et qu'elle n'avait qu'à se soumettre à l'avertissement du ciel. Elle tomba malade le jour même, demanda et reçut les derniers sacrements, puis elle attendit en paix son heure dernière. Une heure avant sa mort, elle voulut quitter sa couche et s'étendre par terre : mais l'infirmière, en lui présentant le crucifix, l'engagea à rester sur son lit, à l'imitation de Notre-Seigneur cloûé sur sa croix et ne faisant aucun mouvement. La Sœur obéit, et bientôt elle expirait doucement, l'an 1660. — (*Mém. de Viviers.*)

1660 — A Dinan, la vertueuse Sœur LOUISE DE SAINT-PAUL, prodige de patience et de ferveur d'esprit. Malgré ses nombreuses infirmités, elle aurait voulu s'imposer toutes les fatigues et parcourir les missions les plus éloignées pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Un douloureux abcès, qui lui survint à la gorge, consumma sa patience et son sacrifice, l'an 1660. — (*Mémoire de Dinan.*)

1671 — A Rouen, la très pieuse Sœur CATHERINE DE SAINTE-THERÈSE, professe du monastère de Saint-Dominique. Elle prit l'habit avec une de ses sœurs, nommée Marie de la Présentation, et rivalisant d'une sainte émulation, toutes deux marchèrent d'un pas égal dans les sentiers de la perfection. Cependant Sœur Catherine eut sur sa compagne l'avantage de mourir victime en quelque sorte de l'obéissance. Le médecin lui avait ordonné un remède qu'elle savait tout à fait contraire à son mal. Elle le déclara sans détour ; mais, obligée de se soumettre, elle l'accepta par pure obéissance, en priant l'infirmière de tourner un sablier, afin de pouvoir unir ses trois heures d'agonie à celles de son Sauveur. Ses appréhensions n'étaient que trop fondées : elle mourut le soir même dans la paix de son Seigneur. — (*Mémoire de Rouen.*)

1674 — A Toulouse, la V. Sœur MARIE DE SAINTE-ANNE. Engagée tout d'abord dans la Congrégation du Tiers-Ordre, elle y apprit le mépris du monde et s'adonna à la pratique fervente des vertus religieuses. Plus tard, elle se consacra au service de Dieu dans le monastère des Sœurs du second Ordre ; et pendant cinquante et un ans, elle ne cessa d'édifier la communauté par son recueillement, sa modestie et son silence. — (*Mémoire de Toulouse.*)








## XII AOUT

*Les Vénérables Pères*

*DIEGO & FRANÇOIS DE VICTORIA,*

*Profès du Couvent de Burgos(\*).*

(1540 et 1546)

ES deux illustres Religieux, que nous réunissons dans la même biographie, bien qu'ils ne soient pas morts la même année, étaient frères selon la chair et originaires de Victoria. Cette ville, l'une des plus importantes de la Vieille-Castille, ne formait autrefois qu'un bourg obscur, appelé Gastays : mais le roi de Navarre, Sanchez VI, ayant gagné près de là une bataille sur les Maures, l'an 1180, y fit bâtir une ville considérable, qu'il décora du beau nom de Victoria, en souvenir de l'éclatante victoire remportée par les chrétiens sur l'armée des infidèles.

Nous ne savons à quelle occasion les parents des deux frères quittèrent leur pays pour venir s'établir à Burgos, quand les rois de Castille se furent définitivement fixés dans cette ville. Les deux jeunes gens surent profiter des avantages que leur offrait leur nouvelle demeure, pour se perfectionner dans l'étude des lettres, et s'affermir dans les sentiments de piété qu'on leur avait inoculés dès le berceau.

Ils embrassèrent, probablement en même temps, notre Ordre au

(\*) Lopez ; Pio ; Echard ; Tournon.

couvent de Burgos et répondirent si bien à leur vocation, qu'au dire des historiens espagnols, ils ont donné un nouveau lustre et à leur famille religieuse, et aux écoles et aux églises, en un mot à tout le royaume d'Espagne. Habiles prédicateurs, profonds théologiens, ils s'employèrent avec un rare succès à combattre les vices, l'ignorance et les superstitions. Mais on ne put jamais les décider à accepter les dignités ecclésiastiques; et, ce qui nous montre davantage leur grande modestie, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont rien fait imprimer, bien que le premier tint un rang fort distingué parmi les prédicateurs de son temps les plus en vogue, et que le second fût justement estimé comme l'un des plus célèbres théologiens de l'Université de Salamanque. Les ouvrages parus depuis sous leurs noms ne forment que la moindre partie de ceux qui sont sortis de leurs plumes, et le plus grand nombre est resté dans l'oubli.

II. — Le zèle du salut des âmes porta Diégo de Victoria, le plus jeune, à se consacrer au saint ministère. Il fit de la prédication sa principale occupation, et souleva, on peut le dire, sous le souffle de sa puissante éloquence, le royaume de Léon, les deux Castilles, l'Andalousie, la Galice et les contrées de la province de Biscaye. Le clergé, la noblesse, le peuple, accouraient en foule à ses sermons, avides d'entendre sa parole apostolique. Sa réputation, grandissant tous les jours, engagea Charles-Quint à l'appeler à la cour. Le serviteur de Dieu ne put se refuser aux désirs du prince.

Dans ce nouveau milieu, il se fit un devoir capital d'annoncer la morale évangélique avec une pleine et entière indépendance. Personne n'en parut froissé, et les courtisans eux-mêmes se montraient unanimes à rendre hommage à la droiture de son zèle comme à la sainteté de sa vie. On le vit, en effet, au palais, tel qu'il était dans le silence et l'obscurité du cloître, pauvre, modeste, pénitent, attentif à ses obligations, toujours en prières et n'ayant d'autre désir que celui de se perfectionner lui-même et de contribuer au salut du prochain.

Mais, dès qu'il put quitter la cour, il reprit aussitôt ses missions populaires, qui lui donnaient des consolations plus sérieuses.

Le V. Père, pendant son séjour à Burgos, avait fortement attaqué le luxe, l'orgueil, l'amour et l'abus des richesses. Il s'était particulièrement attaché à persuader aux Prélats, trop habitués à fréquenter le palais, l'obligation de résider dans leurs diocèses, sous peine d'être responsables devant Dieu des maux causés par leur absence. Ses

prédications dans les villes et les campagnes eurent un objet tout différent. Une malheureuse habitude s'était glissée parmi le peuple, celle du blasphème et du parjure. Navré de ce spectacle, le zélé et parfait disciple de saint Dominique instruisit les fidèles et leur fit concevoir une horreur salutaire de leurs dérèglements : son ardeur persuasive porta de bons fruits, car il eut la joie d'abolir entièrement dans plusieurs contrées la pernicieuse coutume.

Pour rendre plus durable cet heureux résultat, Diégo de Victoria établit une Confrérie, composée de personnes pieuses, qui se chargeaient particulièrement de veiller à faire éviter désormais les imprécations, les faux serments et les jurements illicites.

Le Pape Pie IV confirma cette association et l'enrichit d'indulgences. Saint Pie V en conserva l'institution aux Religieux de son Ordre : « Puisqu'ils en ont été les auteurs, dit-il, il est juste qu'elle ne puisse être établie dans aucune autre église que par eux et de leur consentement. » Et dans sa Bulle *Salvatoris et Domini*, il reconnaît que la dite Confrérie a produit dans l'Eglise des fruits précieux de salut et de bénédiction, dont tout le mérite, après Dieu, revient au Père Diégo de Victoria, qu'il appelle un homme vénérable et un prédicateur illustre, animé d'un pur zèle de la gloire de Dieu.

Le V. Religieux continua d'exercer avec succès son ministère jusqu'en 1540 : il mourut saintement vers le même temps.

Nicolas Antoine lui attribue un recueil de sermons, un savant traité resté manuscrit, dans lequel l'auteur explique les conditions qui peuvent rendre le serment licite, et de sages règlements pour la Confrérie qu'il avait érigée.

III. — François de Victoria, son aîné, lui survécut de quelques années, et son nom est devenu plus célèbre. Comme il était doué d'une intelligence supérieure, on prit un soin particulier de le former à la science sacrée. Un historien de Séville l'appelle un homme excellent, divin et incomparable, et ajoute qu'il fut l'ornement de son Ordre, le flambeau de l'Ecole et un modèle de religion.

Après ses premiers succès au collège théologique de Burgos, François de Victoria, ayant été envoyé dans les écoles de Paris, fut bientôt cité comme un sujet hors ligne. Il y étudia et y professa avec éclat pendant plusieurs années. Pierre de Bruxelles, son premier maître, n'avait pas tardé à découvrir son rare mérite ; nous voulons

dire ce fonds de piété et ce trésor de science qui le firent, depuis, admirer dans la capitale, où il reçut le grade de Docteur, au mois de mars 1521.

Dès son retour en Espagne, il se vit chargé du cours de théologie à Valladolid, et passa ensuite du collège de Saint-Grégoire à l'Université de Salamanque. pour y occuper la chaire laissée vacante par la mort du Père Paul de Léon, savant Dominicain, qui, pendant près de trente ans, s'était signalé par sa vaste érudition. Sur l'ordre des supérieurs, François de Victoria avait dû prendre part au concours et entrer en lice avec plusieurs éminents théologiens, Portugais et Castillans.

Malgré leur talent incontestable, tous ces candidats furent éclipsés, et quand la dispute prit fin, l'honorable assemblée, où s'étaient donné rendez-vous les personnages les plus distingués du royaume, déclara ses suffrages à François de Victoria.

Il occupa son poste de 1526 à 1546 avec tout le succès désirable, y rendit son nom fort célèbre, et accrut même la réputation de la fameuse Université. Il mit les études sur un meilleur pied, rétablit le bon goût et devint comme la source de cette science lumineuse qui a fait tant d'honneur aux Universités espagnoles. Le vif éclat qu'il répandit alors à Salamanque tint surtout à sa méthode d'interpréter, pour les vulgariser ensuite, les admirables écrits de saint Thomas. Ses études persévérantes n'eurent, en effet, d'autre but que celui d'approfondir davantage et de remettre en pleine lumière les principes du Docteur angélique.

Jour et nuit, il était assidu à la lecture des livres les plus savants, nonobstant des douleurs parfois intolérables et de fréquentes migraines. Jamais cependant il n'interrompit ses cours, se faisant en cela une violence d'autant plus religieuse, qu'il se considérait comme le débiteur de tous, depuis que l'obéissance lui avait confié l'office de l'enseignement. Fréquemment consulté sur de graves sujets, tels que matières de guerre et de police, il donnait des avis très solides aux gouvernants et aux gouvernés. Sa modestie, sa mansuétude et la paix de son âme étaient ravissantes. Supérieur aux autres par ses qualités, il avait reçu du ciel ce don précieux d'être généralement estimé, sans que personne osât lui porter envie. Par humilité, ainsi que nous l'avons dit, il avait refusé de publier aucune de ses leçons; mais, après sa mort, Bannez, l'un de ses plus célèbres disciples, fit imprimer dans les commentaires qu'il écrivit sur saint Thomas son traité sur



*l'Accroissement de la Charité et sa Somme des Sacrements.* Tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'avoir pour maître, Barthélemy de Médina, Dominique Soto, Melchior Cano et tant d'autres illustres Religieux, se sont fait un honneur de rendre un éclatant hommage à sa science et à ses vertus, et n'ont pas craint d'avouer que tout ce qu'ils ont pu produire de bon, ils le devaient aux instructions de ce docteur émérite. « Nous ne sommes véritablement savants, sages et éloquents, disait Cano, que grâce au célèbre François de Victoria, notre excellent maître; et nous nous ferons toujours un devoir de suivre exactement ses maximes et de déférer à son sentiment. » Puis il ajoute « qu'il ne serait peut-être pas impossible à l'un ou à l'autre de ses disciples d'acquérir avec le temps autant de science que lui, mais que dix ensemble ne sauraient jamais égaler la facilité, la pénétration et la lucidité de son esprit. »

Un tel éloge, tombé des lèvres d'un homme peu habitué à prodiguer l'encens, et regardé lui-même comme un des plus puissants génies de son siècle, nous donne la note juste de tout ce qui a été dit dans l'Ordre sur le V. Religieux.

Les historiens et auteurs espagnols abondent dans le même sens. Un illustre écrivain de Séville l'appelle le Socrate chrétien et le restaurateur de la théologie. Un autre le félicite d'avoir été le premier à joindre à la théologie scolastique la théologie positive et morale, et le loue de sa grande connaissance des Saintes Ecritures, des Conciles et des Pères, de l'élégance et de la pureté de son style. Covarruvias relève en termes non moins flatteurs le mérite du docte Père, « lequel, dit-il, enseigna publiquement la théologie à Salamanque, aux applaudissements universels, et pour la plus grande utilité du peuple chrétien ».

Navarre dit à son tour : « Nous avons eu le bonheur d'entendre Frère François de Victoria, Dominicain, Docteur éminent et pieux, qui illustra l'Espagne plus que tous ses prédécesseurs, par sa rare érudition théologique, surtout pour la Morale et les Sacrements. » Puis il le nomme « un Docteur non moins célèbre que savant et pieux, un athlète de première force, rompu à l'enseignement sacré, un théologien très docte et très pieux, qui transporta de Paris en Espagne la solide et si utile théologie... »

François de Victoria fut le premier à introduire en Espagne la coutume de dicter les leçons de théologie, que ses prédécesseurs se contentaient de réciter, à peu près comme on débite un sermon. Cette

heureuse innovation attira au pied de sa chaire un si grand nombre d'écoliers, que de vastes locaux suffisaient à peine pour les contenir. « Voilà, dit Melchior Cano, ce qui rend aujourd'hui nos Universités si célèbres et nos professeurs si respectables; car les écoles d'Espagne l'emportent de beaucoup, grâce à cette méthode, sur celles de France, d'Italie et d'Allemagne. »

Deux ans avant sa mort, le V. Père, usé par le travail, fut tourmenté par de violentes douleurs, qui ne lui laissaient aucun repos. Il endura son mal avec une patience toujours calme au milieu des plus rudes accès. « Mon sort, disait-il à ses infirmiers, est bien préférable à celui des princes et des grands de ce monde, servis par des gens à gage, n'ayant en vue que des intérêts temporels, tandis que vous, frères bien-aimés, en me rendant vos bons offices, vous agissez par charité et par les devoirs que la religion vous inspire. » Il reçut très dévotement les sacrements et se reposa dans le Seigneur le 12 août 1546. Il fut enterré dans notre église conventuelle de Saint-Etienne.

Sa mort fut un deuil pour toute l'Espagne. Les écoles crurent avoir perdu leur guide, les évêques leur lumière et les princes leur oracle. L'Université de Salamanque se signala surtout dans les honneurs qu'elle rendit à sa mémoire. Jean Vasée, dans sa chronique des Hommes illustres d'Espagne, après avoir recueilli les éloges publiés partout sur la sainteté et la science de ce célèbre Docteur, exprime ainsi ses sentiments particuliers :

« Une juste douleur fait couler mes larmes, à l'annonce de la mort du V. docteur François de Victoria, premier professeur de Salamanque. Cet homme dont la mémoire ne périra pas, et dont l'amitié m'était aussi précieuse que ses conseils salutaires, a passé des misères de cette vie dans la société des Saints, comme nous avons lieu de le présumer. Le Seigneur, en couronnant ses vertus, m'a ôté un guide et le plus grand secours que je pouvais espérer, car son érudition n'avait point de bornes. Il possédait un jugement exquis, une mémoire prodigieuse; on pouvait justement l'appeler un miracle de la nature. Que l'Ordre illustre de Saint-Dominique se félicite donc d'avoir donné à l'Eglise un théologien si éminent, et dont les écrits pourraient en quelque sorte nous consoler de sa perte, si une modestie, poussée jusqu'à l'excès, ne l'avait empêché de publier ce que son vaste savoir lui permettait de nous communiquer.

Je le dirai sans exagération et sans flatterie, je n'ai point connu dans tout le royaume d'Espagne un savant comparable à celui-là. »

Après la mort du V. Père, ses disciples s'empressèrent de sauver de l'oubli quelques-uns de ses ouvrages : mais les principaux, entre autres ses commentaires sur la *Somme*, ne furent point édités. On les trouve manuscrits dans plusieurs bibliothèques de l'Europe : celles de Rome en conservent une partie. Son Instruction à l'usage des confesseurs a été imprimée à Salamanque, et sa *Somme des Sacrements* à Valladolid, à Venise, à Rome et à Anvers. Ce dernier traité ne doit pas être confondu avec un autre ouvrage en deux tomes, contenant douze Leçons de théologie, dont il sera bon de faire ici une analyse sommaire.

Les trois premières Leçons roulent sur la puissance ecclésiastique et civile, et renferment un précis très détaillé de tout ce qu'enseignent les meilleurs auteurs sur le pouvoir spirituel de l'Eglise, du Pape et du Concile, et sur le pouvoir temporel des souverains. Ces trois Leçons donnent la réponse à plusieurs questions très importantes.

La quatrième Leçon traite du droit des rois d'Espagne sur les personnes et les biens des Indiens. François de Victoria n'hésite pas à déclarer que la barbarie, l'infidélité, le refus de recevoir l'Evangile ne sont point des causes suffisantes pour autoriser le Roi catholique à faire la guerre à ces malheureux peuples, moins encore à les détruire ou à s'emparer de leurs terres. Il explique ensuite les raisons qui peuvent conférer aux Espagnols quelque droit sur eux.

La cinquième Leçon a pour but d'examiner et de résoudre la grave question de la guerre dans toutes ses circonstances de cause et d'effet. L'auteur développe son sujet avec une ampleur et un luxe de raisonnements et de déductions qui l'envisagent sous toutes ses faces. Puis il termine en posant des règles très sages et très précises sur la matière.

La sixième Leçon roule tout entière sur le divorce du roi d'Angleterre Henri VIII. L'auteur décide nettement en faveur du premier mariage du prince et répond avec beaucoup de solidité aux difficultés qui lui avaient été soumises.

Les Leçons suivantes renferment une infinité de questions morales et dogmatiques, traitées de main de maître.

Dans toutes ces œuvres, François de Victoria ne brille pas moins par sa fermeté et sa prudence, que par la justesse de son jugement et l'étendue de son savoir.



*L'Illustrissime P. TIMOTHÉE JUSTINIANI,  
Evêque d'Ario, de Chio et de Strongoli (\*).*

(1502-1571)

LA maison des Justiniani, autrefois seigneurs de l'île de Chio, devenus plus tard tributaires des Turcs, a donné à l'Ordre de Saint-Dominique plusieurs personnages qui l'ont honoré dans les premières charges, et à l'Eglise des serviteurs dévoués, dignes des éminentes dignités qui leur furent confiées.

Celui dont nous écrivons la vie naquit à Chio même, l'an 1502, et reçut au baptême le nom de Bernard. Il fut élevé sous les yeux et par les soins de ses illustres parents, chez lesquels la piété et le zèle de la religion étaient comme héréditaires. S'il trouva de beaux exemples à imiter dans sa famille, il donna de son côté, dès ses plus tendres années, des preuves d'un naturel heureux, très porté à la vertu, d'un esprit solide et élevé, capable d'entrer dans le sanctuaire des sciences et de conduire à bien les plus hautes entreprises pour les intérêts de la religion et de la patrie. Dès que l'action silencieuse de la grâce se fit sentir, le jeune adolescent s'empressa de fermer son cœur aux séductions et à toutes les grandeurs du monde : rien ne lui paraissant préférable au bonheur de suivre et d'imiter Notre-Seigneur dans la voie des conseils évangéliques. Ce fut précisément ce qui le décida à entrer dans quelque sainte retraite. Il se présenta au couvent de Chio, et nos Pères lui accordèrent avec bonheur les blanches livrées qu'il sollicitait, en lui imposant en même temps le nom de Timothée. L'esprit de piété et de ferveur, qui lui inspiraient cette démarche, le soutinrent toute sa vie dans la profession et l'amour de son état. Nous allons le voir en remplir avec honneur tous les devoirs.

Après avoir exercé, non sans fruit, le ministère de la prédication, et s'être rendu fort utile à un grand nombre d'âmes par la

(\*) Echard ; Touron ; Fontana.



sagesse de sa direction, Timothée Justiniani fut institué Vicaire général de la Congrégation des Frères Pérégrinants chez les infidèles. Mais bientôt des besoins plus urgents l'appelèrent ailleurs. Le 21 juillet 1550, le pape Jules III le fit sacrer évêque d'Ario dans l'île de Candie, et l'année suivante le même Pontife unissait à cet évêché celui de Calamona, pour permettre à notre Prélat d'étendre sa sollicitude sur ces deux diocèses. Ils étaient l'un et l'autre fort pauvres, et le travail ne pouvait manquer à un évêque, bien décidé à remplir consciencieusement ses devoirs. L'ignorance, le libertinage, la corruption des mœurs paraissaient à leur comble dans ces malheureux pays.

Le clergé, peu instruit et aussi gâté que le peuple, n'était guère en état d'éclairer les fidèles et de les ramener à l'observation des préceptes divins. Ce soin revenait de droit à notre vigilant et charitable Pasteur. Dès lors, il est aisé de concevoir ce que dut s'imposer de fatigues et de soucis l'évêque d'Ario, et à quelles contradictions il se vit exposé, dès qu'il voulut entreprendre de rétablir la discipline ecclésiastique dans son clergé, le bon ordre et les pratiques de piété parmi les fidèles. Ce fut là son labeur de tous les moments, et une grande matière de mérite pendant treize années consécutives, c'est-à-dire jusqu'en 1563, époque où il se trouva au Concile de Trente, repris pour la troisième fois sous Pie IV.

Les sessions heureusement terminées, le V. Prélat se disposait à revenir en toute hâte dans son diocèse, quand les suffrages des Pères et la volonté du Pape le transférèrent sur le siège de Chio, sa patrie. On peut dire que c'est principalement dans ce poste que le serviteur de Dieu fit admirer ses talents, sa tendre piété et sa compatissante charité envers les malheureux. Depuis deux ans, il prodiguait ainsi, sans compter, ses revenus et sa santé, quand un coup imprévu vint entraver les élans de son zèle. L'île de Chio tomba par trahison aux mains des Turcs.

Les habitants du pays n'étaient point alors en guerre avec les infidèles ; ils se reposaient sur les traités de confédération qui les unissaient, moyennant tribut, à l'empire ottoman, et jouissaient d'une longue paix sous le gouvernement des princes de la famille Justiniani. Or, à cette époque, l'un des esclaves du Général de l'armée de Soliman s'enfuit dans l'île, emportant avec lui tout ce qu'il put enlever d'or et d'argent. A cette nouvelle, son maître entra dans une grande fureur, et profita de ce prétexte pour représenter à son souverain quels avantages offrait Chio comme position stratégique, et

combien il lui paraissait urgent de s'en emparer. En outre, il ne manqua pas de lui signaler les relations amicales des gouverneurs de l'île avec l'Espagne et la République de Gênes, autre motif bien puissant pour les traiter en ennemis et les chasser d'un territoire, qui relevait après tout de son autorité. Un prince ambitieux et sans conscience ne pouvait fermer l'oreille à un pareil langage. Soliman II cherchait l'occasion de faire payer cher la déroute irrémédiable que venait de lui infliger devant Malte le Grand Maître Lavalette : les chrétiens de la Grèce furent alors choisis pour expier l'échec de ses armes.

En quittant Constantinople pour se rendre en Hongrie, le Sultan donna l'ordre à l'amiral de sa flotte d'opérer une descente à Chio et d'en enlever tout le butin. Cet ordre fut exécuté le 14 avril 1556, au moment où les insulaires célébraient sans défiance les fêtes Pascales. Les Turcs, tombant à l'improviste au milieu d'eux, commirent les dernières profanations.

Timothée Justiniani, interrompu dans la célébration des saints Mystères, employa inutilement les plus vives instances pour arrêter le pillage : les Barbares ne voulurent rien entendre. L'un des chefs s'avança dans l'église jusqu'au pied de l'autel, se saisit du ciboire et demanda à l'évêque si c'était là le Dieu qu'il adorait : « Lui-même », reprit le Prélat, et sur cette réponse, le Turc jeta avec fureur le ciboire à terre, pendant que le V. Père lui criait : « Arrête, ou tue-moi, avant que je voie les Saintes Espèces foulées à tes pieds. » Et se mettant à genoux, il recueillit jusqu'aux moindres parcelles qu'il put trouver. L'attitude de ce saint Religieux parut si imposante, que les infidèles se retirèrent presque avec respect. Ce fut d'ailleurs la seule résistance que rencontrèrent les Turcs. La population consternée tendit les mains aux chaînes qu'on lui apportait.

II.— Le cœur du saint évêque se montra infiniment sensible aux malheurs de son peuple, comme à la déchéance de sa propre maison, brutalement privée de l'autorité dont elle était investie depuis plus de deux siècles. La famille entière des Justiniani fut, en effet, enlevée et conduite à Caffa. Les usurpateurs firent retomber sur elle tout le poids de leur inepte vengeance; mais, dans cette occasion, nous ne connaissons pas de chrétiens qui aient donné de plus beaux exemples de courage et d'attachement à leur foi.

Parmi les jeunes princes en captivité, deux d'entre eux, âgés de

dix à douze ans, avaient été destinés à être élevés sous les yeux du Sultan, dans la religion musulmane. Leur histoire rappelle celle de Daniel et de ses compagnons à la cour de Nabuchodonosor. On employa la violence pour les circoncire. On leur promit ensuite de les rétablir dans les états de leurs pères, s'ils consentaient à renier leur foi, et à entraîner plus tard leurs peuples dans l'apostasie. Les caresses ne séduisant pas ces généreux enfants, on essaya des menaces, et l'on passa bientôt aux mauvais traitements. Leur constance ne s'en ébranla pas davantage, et ils écoutèrent sans trembler l'arrêt qui les condamnait à mourir sous le fouet des bourreaux. Le supplice commença : ils montrèrent l'un et l'autre une indomptable intrépidité. Les Turcs, voyant l'un de ces petits martyrs sur le point d'expirer, suspendirent les coups pour lui offrir de nouveau la vie, s'il consentait à lever seulement le doigt en signe d'obéissance aux volontés du Sultan. Le généreux enfant, ne pouvant plus confesser Jésus-Christ de bouche, le confessa par signe. Tout mourant et déchiré qu'il était, il serra si fortement sa main, qu'on ne put la lui ouvrir, ni pendant le peu de temps qu'il vécut encore, ni même après sa mort. Son frère, abandonné sur place avant d'avoir rendu le dernier soupir, et ensuite reconduit en prison, eut la force de se mettre à genoux et endura trois jours d'agonie, sans cesser de remercier Dieu qui lui accordait la grâce du martyre !

A la nouvelle de ces lamentables scènes, Pie V convoqua un consistoire, le 6 septembre 1566, et en donna connaissance aux cardinaux avec une extrême émotion. On s'occupa sans délai des mesures propres à honorer la mémoire des victimes et à briser la chaîne des survivants.

Soliman était le premier Sultan allié à la cour de France ; le saint Pontife écrivit aussitôt à Charles IX, le suppliant d'employer dans cette cause tout l'ascendant de son autorité. Le roi, qui entretenait un ministre à Constantinople, alléguant pour excuse les intérêts de la chrétienté, envoya de pressantes dépêches en faveur des princes Justiniani.

La liberté leur fut rendue, et leur gratitude envers le Saint-Père les détermina à fixer leur séjour à Rome. Seul, le courageux évêque Timothée ne put se résoudre à abandonner son pays au joug musulman ; il obtint la permission de rentrer à Chio, et poussa bientôt le dévouement jusqu'à reparaître dans Constantinople, pour y discuter la rançon d'autres captifs. Il arracha même de ses oppresseurs l'auto-

risation de rebâtir une église, tous les monuments que surmontait la croix ayant été détruits, à l'exception de celui de Saint-Dominique, qui fut converti en mosquée.

Mais ce dernier effort d'un apôtre, dit M. de Falloux (1), pour soutenir et consoler ses tristes frères dans la foi, cette dernière lutte d'un homme contre un peuple, ne put parvenir à un triomphe définitif : objet d'insultes continuelles, témoin d'odieux sacrilèges, qu'il n'avait nul moyen de conjurer, il fut bientôt contraint de céder le terrain à la barbarie victorieuse. Rome devint ainsi son refuge, et Pie V se hâta de lui confier l'évêché de Strongoli, ville de la Haute Calabre, en vue de la mer de Grèce. Cette côte si voisine de Chio, et si semblable à elle par les périls auxquels l'exposaient les incursions des pirates, fut gouvernée par lui avec le même amour que sa patrie. L'exemple de ses vertus servit merveilleusement à ranimer la piété du clergé et des fidèles. Père et protecteur des pauvres, il répandait en aumônes la meilleure partie de ses revenus et faisait face en même temps à des dépenses fort utiles, inspirées par son grand esprit de religion. Il orna et enrichit sa cathédrale; rebâtit sur un plan plus vaste et plus commode le palais épiscopal et dota son diocèse d'un couvent de Frères Prêcheurs qu'il voulut entretenir à ses frais. En outre, pour mettre sa ville en sûreté comme en état de défense contre l'ennemi toujours à craindre dans ces parages, il la couronna d'une forteresse imposante, flanquée de quatre tours.

Telles furent les occupations de l'illustrissime Père Timothée Justiniani de 1568 à 1571. Il mourut, accomplissant jusqu'à sa dernière heure les œuvres d'un véritable évêque, dévoué aux âmes et à la sainte cause de l'Eglise. Pleuré de tout son peuple, il laissa une mémoire bénie.

Nous n'avons de lui, comme écrits, qu'une courte Relation des événements accomplis sous ses yeux, dans l'île de Chio, quand les Turcs s'en emparèrent et la livrèrent au pillage. Le corps du saint Prélat fut enterré dans sa cathédrale, où l'abbé Michel Justiniani, de la même famille, fit depuis graver une épitaphe qui contient l'abrégé de sa vie.

(1) *Histoire de saint Pie V*, ch. vii.







## LE MÊME JOUR

1540 — Aux Iles Canaries, le V. Père DOMINIQUE DE MENDOZA, profès du couvent de Salamanque, fondateur des missions des Indes Occidentales. Quand Christophe Colomb eut fait ses premières découvertes, le Père Dominique de Mendoza, alors Sous-Prieur au couvent de Salamanque, demanda à suivre le célèbre explorateur pour aller travailler à l'œuvre de Dieu dans les nouvelles contrées. C'était un homme grave et un Religieux fort instruit. Au dire de son historien (1), il savait par cœur la Somme de saint Thomas, et en avait traduit en vers la plus grande partie. Trois de ses Frères auxquels il confia son projet, entrèrent dans ses vues et partirent pour Saint-Domingue, pendant que le V. Père négociait à Rome les intérêts de la mission.

Dominique de Mendoza ayant obtenu du R<sup>me</sup> Père Général Thomas de Vio tout ce qu'il désirait, s'embarqua à son tour, emmenant avec lui un renfort d'ouvriers évangéliques. Il s'arrêta quelques années à Saint-Domingue, confirmant par sa parole et ses exemples le bien déjà commencé. Il passa de là aux Canaries pour y jeter les fondements de plusieurs couvents, et sous la bénédiction du Seigneur, l'Ordre se répandit rapidement dans ces parages. Les nouveaux couvents, érigés d'abord en Congrégation, furent ensuite reconnus officiellement comme relevant de la Province de Sainte-Marie des Canaries, par le Chapitre de Rome de l'an 1650.

A la même époque, les missionnaires de Saint-Domingue, voyant leur nombre s'accroître et leurs maisons se multiplier, chargèrent le P. Dominique de Mendoza de retourner à Rome pour obtenir de son propre frère, le R<sup>me</sup> P. Garcias de Loaysa, alors Général de l'Ordre, l'autorisation de s'ériger, eux aussi, en Province. Le digne Religieux se mit aussitôt en route, mais ne put réussir pour le moment à gagner entièrement la cause qu'il venait plaider. On consentit seulement à une érection en Congrégation distincte, restant toutefois sous la juridiction du Provincial d'Andalousie.

Revint-il lui-même apporter cette décision en Amérique? Nous l'ignorons, bien que la chose nous paraisse plus probable. Nous savons seulement qu'il reprit la route des Canaries où il termina ses jours, victime de son héroïque dévouement auprès des pestiférés. Dès qu'il sentit les premières atteintes du mal, il adressa au Seigneur une fervente prière d'action de grâces, et s'étant

(1) Remezal.

retiré dans sa cellule, il expira saintement, les yeux et les mains élevés au ciel, l'an 1540.

C'était un homme de grande vertu, cherchant dans une oraison continuelle lumière et force pour soutenir chacune de ses entreprises, qu'il poursuivait ensuite avec une constance inébranlable.

Barthélemy de Las Casas ayant eu l'occasion, dans ses fréquentes traversées de l'Océan, de s'arrêter aux Canaries, écouta avec un vif intérêt le récit de nos Religieux sur les labeurs et l'apostolat du Père Dominique, et apprit qu'il s'était, en outre, signalé par son très grand pouvoir sur les démons. Un jour, pendant un exorcisme, il demanda au démon d'où il venait? — L'esprit mauvais lui répondit que les Prêcheurs, récemment installés à Saint-Domingue, l'avaient chassé de cette île; ne sachant où aller, il s'était retiré aux Canaries. — « Mais, reprit le Père, ce lieu ne te convient pas plus que l'autre : voilà pourquoi je te commande de sortir du corps de cet homme et de rentrer dans l'abîme. — Soit, repartit le cruel ennemi des âmes; je suis forcé de t'obéir : mais dans cent ans d'ici tu auras de mes nouvelles. » — La menace ne dut pas émouvoir beaucoup le saint Religieux, et si réellement, après un siècle écoulé, le même démon fit une nouvelle apparition dans l'île, il est probable que nos missionnaires, héritiers des vertus du Père Dominique, n'eurent pas plus de peine que lui à s'en débarrasser.

L'église où on avait inhumé le pieux fondateur de la mission, devint plus tard la proie des flammes. Un corsaire hollandais, pour se venger de la détention d'un de ses compatriotes hérétiques dans les prisons de l'Inquisition, incendia le couvent de nos Pères. Un gentilhomme du pays eut alors, ainsi que sa femme, un songe mystérieux. Pendant trois nuits consécutives, ils révérent l'un et l'autre qu'ils relevaient de leurs cendres le couvent et l'église. Ils virent dans ce fait insolite un signe de la volonté de Dieu et prirent la résolution de réparer le désastre. Ils eurent ainsi l'honneur de doter ces îles d'un somptueux sanctuaire, élevé à leurs frais, et placé sous le vocable de Saint-Dominique et de la glorieuse Vierge Marie. Cette église est restée le siège de l'évêque des Canaries. — (Melendez.)

1560 — A Goa, le V. Père FRANÇOIS MACEDO, l'un des douze premiers missionnaires envoyés dans les Indes pour y porter le flambeau de la foi. Lecteur à Lisbonne avant son départ, il reprit, dès son arrivée à Goa, ses cours de théologie et ses prédications, que soutenait toujours une vie fort exemplaire. Il mourut au pied d'une statue de l'Enfant Jésus, auquel il était très dévot, vers l'an 1560. — (Lopez.)

1584 — Au couvent de Saint-Jacques, à Paris, les vertueux Pères MICHEL FOUCAUT et JACQUES BLONDI, profès du couvent d'Evreux, jeunes d'âge mais d'un mérite distingué. Le premier, par ses talents, faisait

augurer de brillants succès à l'Université de Nantes, où sa place était marquée, quand nos Pères de Saint-Jacques l'élurent pour Prieur. Le P. Michel n'avait alors que trente ans, circonstance exceptionnelle et tout à sa louange. Mais au bout de quelques mois, une mort inopinée vint briser les espérances que l'on concevait de sa sagesse et de sa vertu.

Le second, remarquable surtout par ses dons de piété et d'innocence, qui le rendaient singulièrement aimable à Dieu et aux hommes, avait été jugé digne d'enseigner les arts, au couvent de Paris, avant ses vingt-huit ans révolus. Il mourut après sa première année de Lectorat, en 1584, et fut inhumé, près du Chapitre, à côté de son vénéré Prieur. Sur la même pierre tombale, qui recouvre leurs cendres, on grava, au-dessus de l'épithaphe, l'image de Notre-Dame de Pitié comme un signe parlant des profonds regrets que causa à nos Pères cette double perte. — (*Ex eor. Cœnotaph.*)

1632 — A Pérouse, le V. Père FRANÇOIS MAGDALEN CAPI-FERRE, de la famille de sainte Françoise Romaine. Il naquit à Rome et entra fort jeune au couvent de la Minerve. Comme il était admirablement doué, ses progrès dans les sciences furent tels qu'on lui confia une chaire avant son sacerdoce. Ses talents oratoires le placèrent bientôt parmi les premiers prédicateurs de son temps. Par sa science et la sainteté de sa vie, le vénéré Religieux eut vite conquis l'estime de tous. Il était recteur du Collège des Grecs en 1615, quand Paul V le nomma Secrétaire de l'Index et le décora la même année du titre de Maître. En outre, il fut Prieur de la Minerve et Provincial de la Province Romaine : son nom figure dans les Actes du Chapitre de Rome de 1629. Urbain VIII, pour honorer ses grands mérites, le maintint dans cette dernière charge au delà du terme fixé par les Constitutions. On admirait dans la conduite du Père François Magdalen une bonté et un dévouement à toute épreuve envers les autres, en même temps qu'une rigueur inflexible pour lui-même et une rare tenacité à garder les observances de son Ordre. La mort le surprit à Pérouse en 1632. On lui fit de somptueuses funérailles. Le Père Henri Gienson, de la Compagnie de Jésus, prononça une magnifique oraison funèbre, qui fut imprimée ensuite par les soins de nos Pères de Pérouse.

A citer, parmi les ouvrages du savant Religieux, son *Elenchus* alphabétique de tous les livres prohibés par la Sacrée Congrégation de l'Index, dont il faisait partie. — (*Act. Cap. Rom. 1650.*)

1584 — A Barcelone, au monastère de Notre-Dame des Anges, la V. Mère IGNACE PALOMERAS, Religieuse de grande vertu. Aux approches de la mort, sa ferme espérance de se réunir pour toujours à son divin Epoux la transportait d'allégresse, quand on lui annonça que son heure arrivait : « Ah ! s'écria-t-elle ravie hors d'elle-même, quelle bonne nouvelle ! nous irons dans

la maison du Seigneur ! » Clouée sur son pauvre grabat, elle ne pouvait faire de mouvement sans l'aide des Sœurs ; néanmoins, dès que la Prieure lui eut commandé de faire son sacrifice en vertu de la sainte obéissance, pour en augmenter le mérite, elle se leva sur son séant, fit une profonde inclination à sa Supérieure et remit son âme à Dieu, l'an 1584. — (Diago).

1654 — A Lima, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Mère MARGUERITE-LUCE DE LA CROIX, laquelle, restée orpheline de très bonne heure, résolut de chercher en Religion le père et la mère qui lui manquaient. Elle prit l'habit au monastère de Sainte-Catherine à Lima. Durant son noviciat, le démon lui suscita une terrible épreuve, en se servant d'un jeune homme qui recherchait sa main à tout prix. Déjà la pauvre novice, cédant à la tentation, allait sortir de la maison de Dieu, quand Notre-Seigneur lui apparut, chargé de sa croix, couvert de sueur et de sang, le visage baigné de larmes, et lui demanda pourquoi elle voulait ainsi le quitter. Cette apparition si touchante, cette demande si douce changèrent entièrement le cœur de la Sœur. Elle se repentit de son inconstance, fit profession, et portant courageusement sa croix, à la suite du Sauveur Jésus par la pratique soutenue des observances régulières, eut part enfin aux joies de la gloire céleste, l'an 1654. — (Melendez).

1677 — A Valence, en Dauphiné, la V. Sœur MADELEINE, pauvre des biens de ce monde, mais ornée d'excellentes vertus. En véritable Tertiaire, elle se soumit, autant par esprit de pénitence que par nécessité, à la grande loi du travail, et s'exerça à une continuelle oraison et aux pratiques de la mortification. Toutes les nuits, hiver comme été, elle se rendait sous le vestibule de notre église pour assister aux Matines des Religieux. Elle cacha longtemps un mal intérieur qui lui causait un véritable martyre, sans jamais se plaindre ni montrer le moindre signe de douleur. La vénérable Sœur n'avait pas trente ans quand il plut au Seigneur de couronner sa patience, en l'introduisant dans la gloire céleste, l'an 1677. — (*Ex relat. fidel.*)







## XIII AOUT

*Le V. P. ALPHONSE DE LA ZERNA,  
Profès du Couvent du Rosaire, à Lima(\*).*

(1580)

**L'**HISTORIEN de la Province du Pérou a inséré dans son premier tome la vie de ce digne Religieux, l'un de ceux qui ont le plus honoré le couvent de Lima. Les vertus chrétiennes semblaient avoir élu domicile dans son âme; il les posséda toutes à un si haut degré, qu'il put être cité comme le plus saint et le plus sage personnage de cette vénérable communauté. Il en commença la pratique par une vie parfaitement intérieure, dès qu'il eut renoncé au siècle et se fut réfugié dans le port béni de la Religion. Il prenait singulièrement à cœur de soumettre la chair à l'esprit : à cette fin, il jeûnait des carêmes entiers au pain et à l'eau. Chaque jour, il récitait à genoux l'Office des morts, se disposant par cet acte de piété à se rendre digne de semblables suffrages, conformément à la belle doctrine de notre éminent cardinal Cajetan, dans son traité sur le Purgatoire.

Les Supérieurs, édifiés d'une vie si sainte, confièrent au Père Alphonse l'éducation des novices, qu'il forma aux vertus de leur état avec un soin jaloux; plus tard il pouvait se réjouir de les voir tous faire honneur à sa Province. « Ce serait donc une folle illusion, dit à ce propos notre auteur, de compter sur des sujets aptes à servir di-

(\*) Mélendez.

gnement la Religion, si on ne veillait à leur donner pour maîtres des hommes zélés à leur apprendre le chemin de la perfection par leurs exemples plus encore que par leurs discours. » Alphonse de la Zerna, qui connaissait les graves responsabilités de sa charge, passait la majeure partie de ses nuits en prière, pour conjurer le Seigneur de garder lui-même le dépôt commis à sa sollicitude. Dans ses Chapitres, il revenait sans cesse sur la nécessité de l'oraison : c'était l'exercice auquel il assignait le premier rang, et à bon droit, puisqu'il est avéré que les plantes délicates des vertus ne respirent et ne prennent vie que par lui. Il disait avec saint Thomas qu'il ne comprenait pas comment un Religieux pouvait vivre sans oraison ; car, ajoutait-il, s'il est impossible de vivre sans respirer, comment nourrir la charité, qui est la vie de l'âme, sans la pratique de la vertu, qui seule peut lui donner le mouvement et la respiration ? N'est-ce pas dans cette vue et dans ce sentiment que le Prophète royal s'écriait : *Os meum aperui et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam !* « J'ai ouvert la bouche et j'ai attiré l'esprit, parce que je désirais vos commandements ! »

II. — Le vénéré Père inspirait aussi à ses novices une profonde estime de leur vocation : à cette marque, il avouait reconnaître un signe certain de l'appel divin et comme un heureux présage de persévérance. Un autre point sur lequel il insistait beaucoup, c'était la fuite du péché et des moindres manquements volontaires, qui introduisent l'âme dans la voie du relâchement, la conduisent insensiblement à des fautes plus notables et l'exposent à des chutes mortelles. C'est pourquoi il recommandait à tous de graver profondément dans leurs cœurs cette sentence du Sage : *Qui inquirunt Dominum, animadvertunt omnia* : « Ceux qui recherchent le Seigneur prennent garde à tout », et cette autre maxime de l'Ecclésiastique : *Qui timet Deum, nihil negligit* : « Qui craint Dieu, ne néglige rien. » Et comme cette circonspection et cette vigilance attentive consistent avant tout dans le bon emploi du temps, le prudent Supérieur avait si bien partagé le sien, qu'on ne le trouvait jamais oisif. Tels il désirait voir ses jeunes novices, et quand par hasard quelques-uns d'entre eux se montraient légers ou désœuvrés, il les ramenait dans le bon chemin par cet encouragement paternel : « Enfants de mon cœur, à qui je souhaite tant de bien, croyez à ma vieille expérience ; si l'occupation rend les Religieux semblables aux Anges, la paresse, au contraire, en fait de vrais démons. »

En quittant sa fonction de Père Maître, Alphonse de la Zerna passa à celle de Sous-Prieur. C'était merveille de voir comment il secondait son Prieur par l'ordre qu'il savait mettre partout, principalement au chœur. Sa douceur et sa charité, très religieusement tempérées, le rendaient extrêmement compatissant à l'égard des faibles, des affligés et généralement de tous ceux qui avaient recours à lui. Par ses procédés, il attirait facilement les Frères aux devoirs de leur saint état ; et ses exemples suffisaient pour les y maintenir.

Le V. Père tomba dans une grave maladie. Se sentant sérieusement atteint, il demanda les Sacrements, et les reçut avec la paix d'un Religieux dont la pensée s'est souvent fixée sur sa dernière heure. On lui avait prescrit un remède très amer : bien qu'il sût que cette médecine ne parviendrait point à le soulager, il l'accepta gaïement de la main de l'infirmier : « Bon Frère, dit-il, l'obéissance veut donc m'imposer encore cette potion ! » et l'offrant à Dieu, il la but en entier, heureux d'un sacrifice qui rendait sa mort plus semblable à celle de Notre-Seigneur, abreuvé sur la croix de fiel et de vinaigre.

Il prit ensuite son crucifix et lui adressa des colloques pleins d'amour, jusqu'au moment où, la parole venant à lui manquer, il remit doucement son âme à son Créateur, vers l'an 1580.

Il se fit, à ses funérailles, un concours de peuple prodigieux.



*L'Eminentissime DIDIER SCALIA,*  
*appelé communément le Cardinal de Crémone (\*)*

(1570-1639)

**D**IDIER Scalia, issu d'une noble famille de Brescia, naquit sous le Pontificat de saint Pie V, vers l'an 1570. L'éducation distinguée qu'il reçut développa merveilleusement ses rares talents, et les succès de ses jeunes années en firent présager de plus beaux encore pour l'avenir.

Ayant embrassé l'institut des Frères Prêcheurs à Crémone, le pieux

(\*) Fontana ; Touron ; Echard.

novice continua ses études à l'Université de Bologne, prit ensuite tous ses grades et enseigna avec tant d'éclat dans les principaux centres de la Lombardie, qu'il tenait un rang distingué parmi les théologiens et les plus célèbres prédicateurs de la Péninsule. Comme il joignait à une vaste érudition une grande fermeté pour la pureté de la foi, sa réputation vola jusqu'à Rome. Clément VIII le nomma Inquisiteur général et le chargea de veiller sur les mouvements des novateurs dans les diocèses de Pavie, Crémone et Milan. Dans cet emploi toujours périlleux, mais devenu plus critique depuis l'apparition des hérésies de Luther et de Calvin, le V. Père se distingua par son énergie à combattre les ennemis de l'Eglise. Plus tard, Paul V l'appela à Rome et l'honora de la charge de Commissaire du Saint-Office. Le zélé Religieux y donna de nombreuses preuves de sa capacité, et rendit son nom célèbre par sa conduite énergique dans une affaire grave et délicate.

Quelques forcenés, aveuglés par la cupidité, et séduits par l'esprit de mensonge, avaient formé le projet d'immoler un enfant, dans l'espoir de se rendre le démon favorable pour découvrir d'immenses trésors. Leurs démarches, leurs assemblées nocturnes éveillèrent l'attention du Commissaire général. Toutefois ne voulant rien précipiter, il se contenta de les surveiller de plus près et de prendre toutes ses mesures pour arriver sans bruit à ses fins. Lorsqu'il eut en main les informations les plus précises, il en parla au Souverain Pontife, qui lui ordonna d'agir immédiatement afin de prévenir l'exécution du crime. C'était vers minuit, dans la ville même de Rome, près de l'amphithéâtre de Vespasien, à l'endroit appelé : *Le sette Sale*. Le P. Scalia avait si bien calculé, qu'il tomba avec sa suite au milieu de l'assemblée, juste au moment où ces suppôts de Satan, après de sacrilèges invocations, allaient immoler l'innocente victime. Surpris et interdits par cette visite inattendue, ils ne songèrent pas à se défendre. Arrêtés immédiatement et chargés de chaînes, ils furent livrés au bras séculier et condamnés au dernier supplice.

Les services que le vénérable Père rendait tous les jours à la religion, soit par ses écrits, soit par son application à remplir dignement les devoirs de sa charge, allaient lui ouvrir la voie des honneurs. Paul V, pour récompenser son mérite, le décora de la Pourpre romaine, le 11 janvier 1621, avec le titre de Saint-Clément, et lui donna l'évêché de Melfi, au royaume de Naples. La mort de ce Pontife, décédé le 28 du même mois, ne laissa pas à notre Cardinal le temps



d'aller prendre possession de son siège. Il s'arrêta à Rome pour rendre les derniers devoirs à son bienfaiteur et concourir à l'élection du nouveau Pape. Après le couronnement d'Alexandre Ludovisio, sous le nom de Grégoire XV, l'évêque de Melfi se hâta d'aller prendre la conduite de son troupeau. Mais, à la fin de l'année 1622, il était déjà transféré à l'évêché de Côme, dans le duché de Milan.

Après un pontificat d'assez courte durée, Grégoire XV mourut au mois de juillet 1623. Le Cardinal de Saint-Clément, toujours nommé le Cardinal de Crémone, se rendit à Rome pour participer au Conclave et ne contribua pas peu à l'élection de Maffei Barberini, qui prit le nom d'Urbain VIII. Ce Pape, protecteur des savants, était lié d'une étroite amitié avec notre saint Cardinal, et le consultait volontiers dans les affaires importantes de l'Eglise. De là, pour ce dernier, des absences fréquentes et quelquefois prolongées, qui pouvaient devenir préjudiciables à la bonne administration de son diocèse. C'est pourquoi il n'hésita pas à se démettre de son évêché, l'an 1626, afin de vaquer avec plus de liberté aux intérêts de l'Eglise universelle.

Ses rapports avec Marc-Antoine de Dominis datent de cette époque. Les soins qu'il se donna en travaillant à la conversion de ce nouvel adversaire, sorti des rangs du clergé, sont trop glorieux à sa mémoire, pour être passés sous silence.

Marc-Antoine de Dominis avait d'abord été jésuite. Après avoir enseigné dans plusieurs collèges, il avait quitté la Compagnie et était devenu évêque de Segna, puis archevêque de Spalato, en Dalmatie. C'était un personnage intelligent, mais vaniteux, et plus versé dans les sciences humaines que dans la théologie et l'histoire ecclésiastique. En 1616, il abandonna son siège archiépiscopal, rompit bruyamment avec Rome, puis se rendit en Allemagne, et de là en Angleterre, où il fut bien accueilli par le roi Jacques I<sup>er</sup>, tout heureux pour son Eglise d'une recrue de cette importance. Bientôt après, il commença la publication d'un traité considérable *de Republica christiana*, où il battait en brèche la primauté du Pape, et attribuait à tous les évêques, au même rang, la souveraineté spirituelle, conférée par Jésus-Christ. De la sorte, au lieu d'être une monarchie, l'Eglise devenait une République aristocratique.

L'archevêque de Spalato prétendait être d'accord avec les Docteurs de Paris, mais ceux-ci s'empressèrent de repousser cette solidarité compromettante; la Faculté de Théologie fut presque unanime à

condamner l'ouvrage de Dominis comme hérétique, plein d'erreurs et de calomnies impudentes.

Rome se préoccupait de l'effet que pourrait produire cet ouvrage, et, pour le réfuter, le Pape jeta d'abord les yeux sur un évêque français, qui se mit à l'œuvre, mais abandonna l'entreprise sans qu'on sache pourquoi. Nicolas Coeffeteau, de notre Ordre, fut alors chargé de reprendre la tâche. Il ne put l'achever promptement. Dans l'intervalle, Marc-Antoine avait désavoué son traité. Mécontent des anglicans, et après avoir reçu par l'ambassadeur d'Espagne l'assurance qu'en se rendant à Rome il ne courrait pas risque d'être déféré à l'Inquisition, il avait, du haut de la chaire, rétracté ses écrits contre le Pape et l'Eglise romaine. A cette nouvelle, Jacques I<sup>er</sup> lui enjoignit de quitter son royaume dans les trois jours. Dominis s'était donc mis en route pour Rome, décidé à profiter de l'indulgence de son ancien ami, Grégoire XV, qui avait succédé à Paul V. Là, il avait publié (24 novembre 1622) une ample déclaration contenant l'aveu de ses erreurs et les motifs de son retour à l'Eglise. Mais dès 1623, après la mort de Grégoire XV, il regretta sa rétractation et se mit à attaquer les définitions du Concile de Trente. Il fut alors déféré à l'Inquisition et enfermé au château Saint-Ange, sur l'ordre d'Urbain VIII.

Pendant qu'on instruisait son procès, il tomba gravement malade. Le Pape voulut qu'on le traitât avec une grande bonté. Le Cardinal de Crémone venait chaque jour le visiter et gagna si bien sa confiance par ses procédés pleins de douceur et de prévenance qu'il l'amena enfin à désavouer ses erreurs. Marc-Antoine de Dominis rétracta devant lui et devant les autres officiers de l'Inquisition les hérésies qu'il avait soutenues. Il reçut ensuite les Sacrements et fit dire au Saint-Père par son charitable ami que son emprisonnement avait été l'une des plus grandes grâces de sa vie, en lui donnant l'occasion de penser au salut de son âme. Il l'en remerciait affectueusement et entendait mourir dans la communion de l'Eglise catholique et romaine. Il expira en effet dans ces sentiments. Néanmoins l'Inquisition, suivant l'usage du temps, poursuivit le procès et fit brûler au champ de Flore tous les écrits de Dominis (1624).

Notre savant Cardinal vécut encore une quinzaine d'années, pour l'honneur du Saint-Siège, la défense de ses droits et le bien général de l'Eglise. Il finit ses jours à Rome, dans le courant du mois d'août 1639. Il fut enterré dans l'église de Saint-Charles, au Corso, dont il était titulaire.

Son neveu, Déodat Scalia, alors évêque d'Alexandrie, en Lombardie, fit graver sur son tombeau l'épithaphe suivante :

*D. O. M.*

*Desiderii Scaliae, ex Praedicatorum familia Cardinalis,  
Vita, dum desideratur, eripitur;*

*Et quod de eo condi potuit, sub marmore jacet.*

*Ceterum eximiae ejus virtutes per ora volant.*

*F. Deodatus Scalia, Episcopus Alexandrinus,  
Avunculo beneficentissimo, grati animi exiguum argumentum posuit,  
Anno salutis M. DC. LIII.*

« Didier Scalia, de la famille des Prêcheurs, Cardinal,

« Fut enlevé par la mort au regret de tous.

« Ce qu'on a pu recueillir de ses cendres repose sous ce marbre.

« Mais la renommée de ses éminentes vertus vole de bouche en bouche.

« Frère Déodat Scalia, évêque d'Alexandrie,

« A consacré à son oncle, et insigne bienfaiteur,

« Ce faible hommage de reconnaissance,

« L'an du Salut 1653. »

Les Actes du Chapitre Général de Valence de 1647 ont laissé un témoignage plus illustre des mérites de l'Eminent Cardinal. Son éloge nécrologique fait suite à celui du Cardinal Galamini, et nous donne en ces termes l'abrégé de sa vie :

« Galamini eut pour successeur immédiat l'éminentissime et révérendissime seigneur Didier Scalia, lui aussi Cardinal de la sainte Eglise romaine, connu sous le nom de Cardinal de Crémone.

« Dans les rangs inférieurs de la Religion, revêtu du titre de Maître, il brilla d'un vif éclat parmi les prédicateurs de son temps. Après avoir rempli, de manière à mériter tout éloge, la charge d'Inquisiteur à Pavie, Crémone et Milan, il fut appelé aux fonctions de Commissaire de la Suprême Inquisition, et s'en acquitta avec énergie et prudence. Gratifié de la pourpre par Paul V, il se montra, pour l'intégrité de sa vie, digne de tout honneur.

« Il mourut à Rome, dans son palais, avec grande édification pour tous. »

*Huic proxime successit Eminentissimus ac Reverendissimus Dominus.  
D. Desiderius Scalia, sanctae Romanae Ecclesiae pariter Cardinalis, de*

*Cremona nuncupatus, qui, in minoribus existens, Magisterio insignitus, valde in suggestu inter cœvi sui Concionatores emicuit, sacro Inquisitionis munere, tum Papiæ, tum Cremonæ, tum Mediolani laudabilissime acto, ad Supremæ Inquisitionis Commissariatûs officium fuit evocatus, semper strenuus et prudens; purpura a Paulo V donatus, cujus integerrimi mores eum omni honore dignissimum ostenderunt. Mortuus est Romæ in Palatio suo cum magna aedificatione.*



*La V. M. MARIE DE PISE,  
Religieuse du Monastère de Saint-Dominique,  
de la même ville (\*)*

(1393)

CETTE vénérable Servante de Dieu naquit à Pise, de parents honnêtes et pieux, et reçut au baptême le nom de Catherine, qu'elle changea plus tard en celui de Marie.

A trois ans, ayant été déposée sous un porche, son bon Ange l'avertit immédiatement de se faire porter ailleurs parce que l'édifice allait tomber. L'enfant le dit à sa mère, qui n'en voulut rien croire. Cependant, sur une nouvelle instance, la mère finit par céder; et à peine avait-elle fait quelques pas que le porche s'écroula.

A cinq ans et demi, la petite Marie eut un ravissement durant lequel elle fut transportée auprès du seigneur Pierre Gambacorti, père de notre B. Claire Gambacorti. Ses ennemis le détenaient en prison, en attendant l'exécution capitale. Assise aux côtés du captif, une Dame, que l'enfant reconnut pour être la Sainte Vierge, lui dit de prier beaucoup pour le condamné et de réciter sept fois chaque jour, à son intention, la Salutation angélique, cet acte de piété devant lui attirer des grâces nombreuses. L'enfant promit de le faire et vit aussitôt se rompre la corde qui tenait suspendu l'infortuné seigneur.

Mariée de très bonne heure, elle eut deux filles qui n'attendirent que le baptême pour s'envoler au ciel. Leur père les suivit bientôt

(\*) Razzi.



après, et sur les instances de sa famille, la jeune Marie consentit à s'engager de nouveau dans les liens du mariage. Elle perdit en peu de temps les enfants qu'elle eut de cette seconde union, et son mari lui-même mourut au moment où il songeait à garder avec son épouse une chasteté parfaite. La pieuse veuve prit alors la résolution de se consacrer au service de Dieu. Elle avait déjà commencé à recevoir dans sa demeure les étrangers pauvres, qu'elle-même servait de ses mains, malgré les observations de ses amis : elle continua avec plus de soin que jamais cette œuvre de charité et plusieurs autres saintes pratiques. Elle jeûnait rigoureusement quatre fois la semaine, couchait sur des ais et récitait tous les jours très dévotement deux cents *Pater* et *Ave*. Comme sa maison était située dans le voisinage de notre église, elle se levait, la nuit, dès qu'elle entendait sonner les Matines, pour vaquer à la prière, en union avec les Religieux.

Le matin venu, elle assistait à l'une des premières messes du couvent, et de retour à son logis, se mettait au travail avec une honnête fille de service, d'un âge avancé, qu'elle emmenait toujours avec elle dans ses visites aux prisonniers et aux pauvres. Le soir, elle se rendait aux Offices dans notre église de Sainte-Catherine, et y assistait à genoux.

Le jour de l'Epiphanie, les gémissements d'un pauvre, qui traversait la rue, parvinrent à son oreille. Elle descendit aussitôt, et trouva à sa porte un homme de trente-trois ans, d'une beauté surhumaine, les jambes et les pieds couverts d'ulcères. Elle le fit entrer et se mit en devoir de laver ses plaies. Pendant qu'elle accomplissait cet acte de miséricorde, ce pauvre l'entretenait des grands mystères de la religion, surtout de ceux de l'Incarnation et de la Passion du Sauveur ; puis tout à coup il disparut, en promettant à sa généreuse bienfaitrice de revenir la visiter. La sainte femme n'avait-elle pas reçu sous son toit Notre-Seigneur en personne ! Elle le crut et en eut même la certitude à l'odeur céleste qu'exhalait le vin dont elle s'était servie pour le panser.

Une nuit de Carême, en méditant sur la Passion, elle eut un ravissement : tout le drame de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ se déroulait sous ses yeux. « Mon Dieu, s'écria-t-elle, aidez-moi, car je succombe à la vue de vos tourments ! » A l'instant même la tête sanglante du Christ s'inclina miséricordieusement vers elle et vint s'appuyer sur sa poitrine, l'inondant de divines consolations. Le Vendredi Saint de la même année, après le sermon,

elle se retira dans sa chambre pour vaquer à l'oraison jusqu'à l'heure de l'Office du lendemain. Le jour de Pâques, elle consentit à prendre une petite réfection ; et dans l'octave de la grande solennité, elle fut honorée de la visite de deux Anges, qui lui ceignirent les reins d'un cordon mystérieux, comme à saint Thomas d'Aquin.

II. — La pieuse veuve eut, à cette époque, plusieurs autres visions, qui tendaient toutes à l'instruire des choses de Dieu, et lui faisaient aussi connaître qu'avant peu elle entrerait dans un monastère.

Au mois de mai de l'an 1375, son bon Ange la conduisit en esprit sur une haute montagne. En cet endroit se dressait un arbre gigantesque, dont la cime se perdait dans les nues ; ses feuilles étaient d'or, émaillées de pierreries : un léger zéphyr les agitait pour en faire briller l'éclat. Sur ses branches, une multitude d'oiseaux, au plumage varié, remplissaient les airs de leurs chants. Enfin, au-dessous, jaillissait une fontaine limpide d'où s'échappaient douze fleuves, qui arrosaient la surface de la terre. Alors l'Ange lui expliqua le sens de cette vision mystérieuse. La montagne représentait la religion ; le grand arbre, la croix du Sauveur qui nous a ouvert le ciel ; ses feuilles, les admirables vertus de l'Homme-Dieu ; le souffle qui les agitait, les lumières différentes dont se sert le Saint-Esprit pour découvrir aux élus les trésors de ses grâces ; les oiseaux et leurs mélodies, les Anges et les Bienheureux sans cesse occupés à louer Dieu d'avoir racheté le monde par le Sang de l'Agneau ; la fontaine, le Sacrement du Baptême ; et les douze fleuves, les douze Apôtres qui ont arrosé la terre des eaux bien-faisantes de leur prédication. La pieuse veuve, ravie de ce qu'elle voyait et entendait, pria son céleste guide de lui donner de l'eau de cette fontaine, ce qu'il s'empressa de faire : elle y trouva tant de douceur qu'aucun autre breuvage n'était comparable à celui-là.

Le même mois, pendant qu'elle priait dans une chapelle dédiée au mystère de l'Annonciation, la Très Sainte Vierge lui apparut, assise sur un trône éclatant et environnée d'une troupe d'Anges, qui la couronnaient de fleurs, invitant Catherine et sa compagne à les imiter. « Mais que pourrions-nous bien offrir, disait la sainte femme, nous qui n'avons que misère et pauvreté ? » Les Esprits célestes lui passèrent aussitôt quelques-unes de leurs fleurs, pour lui permettre de satisfaire sa piété et lui firent comprendre que la grâce, en nous unissant aux Bienheureux, nous fait participer aussi à leurs œuvres et à leurs vertus.

Au mois de septembre, elle fut honorée de la visite de sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait autrefois connue familièrement. La Sainte lui enseigna la manière de rendre plus méritoires les mortifications qu'elle pratiquait, et l'engagea à embrasser, à son exemple, l'institut du Tiers Ordre de la Pénitence ; ce qu'elle fit très volontiers.

Le jour de la Toussaint, la servante de Dieu aperçut dans un ravissement le Père Eternel, portant sur sa poitrine une pierre précieuse tellement éclatante, que ses yeux éblouis ne pouvaient en soutenir les feux. Les neuf chœurs des Anges, et une foule innombrable de Patriarches, de Prophètes, d'Apôtres, de Martyrs, de Confesseurs et de Vierges lui faisaient hommage de leurs couronnes. Pendant qu'elle contemplait cette scène sublime, le Père Eternel abaissait sur elle des regards pleins d'une ineffable tendresse, et ne la congédia qu'après lui avoir donné sa bénédiction.

Catherine se rendait fréquemment à l'oratoire de Saint-Pierre-aux-Degrés, situé dans la campagne de Pise. Un jour, en y entrant, elle entendit des gémissements plaintifs, qui semblaient sortir d'un lac du voisinage. Ne doutant point que ce ne fût quelque pauvre âme en détresse, qui implorait son secours, elle fit dire sept messes et visita sept fois la même église, à son intention. Elle eut ensuite la joie de la voir sortir du lieu de l'expiation. Les âmes du Purgatoire lui apparaissaient souvent. Elle en vit une autre, sous la forme d'une flamme qui grandissait et diminuait selon les divers degrés de sa peine. Elle s'offrit alors en victime, et fut saisie d'une fièvre brûlante qui la tourmenta pendant cinq mois. Malgré ses souffrances, elle eut encore le courage de ceindre ses reins d'un cilice et de se flageller à diverses reprises ; et par ce moyen, elle obtint la délivrance de cette âme.

III. — Différentes grâces extraordinaires la disposèrent de plus près à la grâce de la vocation religieuse. Une nuit, pendant ses prières, elle vit son bon Ange, précédé de deux autres, qui frayaient un chemin pour la conduire au monastère de Sainte-Croix, de notre Ordre. Ce chemin lui parut pavé de pierres et de tuiles. Or, le matin suivant, un ermite de sainte vie vint la trouver, et lui déclara que Notre-Seigneur lui avait révélé, la nuit même, qu'avant peu elle serait Religieuse cloîtrée. Ce même jour, un autre serviteur de Dieu, qui ne l'avait jamais vue, se présenta chez elle, lui raconta sa vie passée et lui dit, entre autres choses, que la veille, étant en oraison,

il l'avait aperçue, élevée d'une coudée, et près d'elle, un Ange et un Archange qui la couronnaient de fleurs : l'ayant exhortée à la crainte de Dieu, à l'humilité et à la reconnaissance, il la laissa dans ces saintes dispositions.

Ainsi préparée, et jugeant le moment venu de répondre aux des-seins de Dieu, la vertueuse femme se rendit au monastère de Sainte-Croix, où elle reçut l'habit au grand contentement de son âme. Elle commença d'abord par mettre en pratique le conseil de l'Evangile ; avant d'entrer dans cette sainte maison, elle fit deux parts de tout ce qu'elle possédait : l'une pour les pauvres volontaires, dans la compagnie desquelles elle venait se ranger ; l'autre pour ceux que la nécessité réduisait au même état.

Elle eut alors l'explication de la vision des jours précédents. Ce chemin que les Anges lui frayaient, n'indiquait-il pas l'obéissance dans une parfaite observance des Règles ? Il était pavé de pierres et de tuiles : pourquoi ? Elle le comprit bientôt.

Au dire des Pères spirituels, les fruits que les âmes produisent dans la vie séculière ressemblent à ceux des vignes plantées dans de gras terroirs, et dont le vin n'est jamais si bon que celui des vignes qui croissent dans le sable et sur les coteaux rocailleux, symbole des âmes religieuses. Les premières ont la graisse de la terre, c'est-à-dire les approbations et les louanges flatteuses du monde, tandis que les autres n'ont que le suc qu'elles peuvent tirer de leur vertu par un parfait dénuement de tout amour-propre : ainsi leur condition est incomparablement meilleure.

Avec le saint habit, Catherine reçut le nom de Sœur Marie, sous lequel nous la désignerons désormais.

Pendant qu'elle poursuivait en paix le cours régulier de son noviciat, les grâces extraordinaires dont elle avait été favorisée jusqu'alors devenaient de plus en plus fréquentes. Une nuit, un violent orage, éclatant soudain, avait jeté l'effroi dans toute la contrée. Les Sœurs, réveillées par le fracas du tonnerre, s'étaient réfugiées au chœur pour implorer l'assistance et la protection du divin Maître. Tandis qu'elles répandaient ainsi leurs prières avec ferveur, Sœur Marie vit la sainte Hostie sortir du tabernacle, et s'en aller d'elle-même au lieu où l'on bâtissait, à Pise, un nouveau monastère dédié à saint Dominique. Elle connut en même temps que les Religieuses qui habiteraient cette maison y loueraient et honorerait le Seigneur par un culte plus solennel et par une vie des plus édifiantes. Elle



conçut aussitôt le désir de faire partie de cette pieuse phalange, et son bon Ange, la confirmant dans ce désir, lui promit que tous ses vœux seraient exaucés : elle passerait, en effet, dans cette maison avec cinq autres Religieuses qui lui furent nommées, mais seulement après huit années de séjour à Sainte-Croix. Cette promesse se réalisa à la lettre : le moment venu, Sœur Marie était envoyée à la nouvelle fondation, ainsi que les cinq compagnes désignées précédemment.

Nous raconterons ici sommairement ce qui lui arriva de plus remarquable.

Un matin, pendant qu'elle entendait la messe, elle eut une vision étrange. Un affreux cheval noir lui apparaissait, la bouche démesurément ouverte, les yeux étincelants comme des charbons embrasés ; ses naseaux exhalaient une fumée épaisse et suffocante. La Sœur, à ce spectacle, fut saisie de frayeur. Son Ange gardien lui découvrit aussitôt le sens de cette vision. La bouche ouverte du cheval annonçait une terrible disette qui désolerait toute la province ; ses yeux flamboyants, la guerre sur le point d'éclater ; et la noire fumée de ses naseaux, la peste qui avant peu exercerait de cruels ravages. Avant de la quitter, son fidèle gardien lui conseilla de rapporter sa vision au seigneur Alphonse, ancien évêque de Gênes, et alors retiré à Pise, et de lui en demander l'explication. Elle se rendit à cet avis, et le sage Prélat lui fit la réponse suivante.

« A l'humble servante de Jésus-Christ, Sœur Marie, Religieuse au monastère du bienheureux Père saint Dominique, à Pise.

« Ma très chère fille en Jésus-Christ, après m'être recommandé bien affectueusement à vos prières, je vous dirai que j'ai lu votre lettre, dans laquelle, avec beaucoup d'humilité, vous me racontez une vision épouvantable, digne d'être reçue de chacun avec crainte et tremblement.

« Je ne suis pas digne de vous en déclarer la signification, mais seulement d'en appréhender l'événement à cause de mes péchés. Priez votre cher Epoux qu'il veuille vous la donner lui-même, si c'est son bon plaisir, et la faire tourner à sa gloire et au salut des âmes. J'espère que vous l'obtiendrez facilement de sa miséricorde et de sa bonté. Sainte Brigitte eut souvent de semblables visions, sans néanmoins en connaître immédiatement le sens, jusqu'à ce que Dieu, peu de temps après, le lui eût révélé : cela me donne confiance qu'il en fera autant à votre égard. Continuez à courir avec ferveur dans la carrière que

vous avez embrassée sous le saint joug de l'obéissance à votre Mère Prieure, conversant humblement, comme je sais que vous faites, avec les Sœurs de votre communauté. Ce seront là les armes avec lesquelles vous vaincrez facilement tous les ennemis qui oseront vous attaquer, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la Croix, abattit et terrassa tous les siens, nous apprenant ainsi par quel sentier nous devons marcher pour remporter la victoire sur les nôtres. C'est encore ce qu'il enseignait à ses chers Apôtres par ces paroles : « Apprenez de moi que je suis doux et « humble de cœur. » — Je me recommande à vos prières, moi, votre serviteur indigne qui ai tant de raisons de répéter avec le Psalmiste : « Sauvez-moi, mon Dieu, car les eaux sont entrées jusqu'à mon « âme... Je me suis fatigué à crier, ma voix en a été enrouée; mes yeux « se sont épuisés, tandis que j'attends mon Seigneur ! » Il m'est témoin que je le prie tous les jours pour vous, pour votre Prieure et pour toutes vos Sœurs. Recommandez-moi réciproquement à leurs prières et surtout à celle de la Mère Claire. Je prie le Saint-Esprit de remplir votre âme de ses dons et de vous éclairer de la bénédiction de sa sainte lumière.

« Votre serviteur en Jésus-Christ, Alphonse, pécheur, ancien évêque de Gênes. »

Cette Mère Claire, ici nommée, n'est autre que la Bienheureuse Claire Gambacorti, dont nous avons publié la vie au 17 avril. Il semblerait que le Prélat aurait pu donner à la Sœur l'explication désirée, car les paroles dont il se sert en disant que les eaux sont entrées jusqu'à son âme, et que sa voix s'est enrouée à force de crier, marquent suffisamment qu'il soupçonnait bien ce dont il s'agissait : voilà pourquoi, il s'employait par tous les moyens en son pouvoir à apaiser la colère divine. Il s'était démis de son évêché pour se disposer dans la retraite à une mort plus sainte.

IV. — Les deux visions suivantes ne contribuèrent pas peu à inspirer à Sœur Marie le désir de mourir. Elle eut la première au mois de juin de l'année 1393. Son Ange gardien la conduisit en esprit sur un sentier fort étroit, bordé d'un côté par un bois rempli de voleurs, et d'un autre, par un étang profond dont on ne pouvait sortir. Il lui recommanda de marcher devant elle, sans se détourner ni à droite ni à gauche, de peur de tomber au pouvoir des démons, toujours en

embuscade pour ravir le bien des âmes, ou de s'enfoncer dans le borbier des vices sensuels, figurés par le lac fangeux qu'elle côtoyait. Le chemin où ils posaient leurs pas, c'était la voie royale des commandements de Dieu. A l'extrémité se trouvait un fleuve rapide que la servante de Dieu traversa aisément : et sous les ailes de son guide, elle arriva à une prairie émaillée de fleurs, et couronnée par un jardin planté d'arbres aux fruits délicieux.

Le jardin aboutissait à une église d'une richesse incomparable. Trois portes, revêtues de lames d'or, y donnaient entrée. Sœur Marie franchit les deux premières, mais arrivée à la troisième, son céleste compagnon l'arrêta : « Cette porte, lui dit-il, ne s'ouvre qu'aux âmes dépouillées de leur corps et en état d'aller droit au ciel. »

La signification de ces dernières particularités peut se comprendre aisément. Le fleuve rapide est l'image des peines dont les plus grands serviteurs de Dieu ne sont jamais exempts ici-bas. Les âmes généreuses, accoutumées aux croix, comme était la vénérable Sœur, passent sans effort le torrent, et arrivent à ce jardin mystérieux où elles se réjouissent à la considération des beautés de l'ordre surnaturel. Mais si sublime que soit leur contemplation, elles ne sauraient en découvrir toutes les richesses, tant qu'elles demeureront emprisonnées dans leur corps. Au ciel seulement, elles les goûteront avec un plein rassasiement, car c'est vraiment là qu'éclate la magnificence du Seigneur : *ibi solum magnificus est Dominus*.

La seconde vision dont fut favorisée la servante de Dieu n'était pas moins symbolique. Il lui sembla voir, pendant son oraison, se dresser devant elle une immense échelle. Au bas, un Ange l'invitait à monter. Or, à mesure qu'ils avançaient, l'éclat des pierres précieuses et des lames d'or qui recouvraient les échelons, devenait plus merveilleux, éclipsant toujours ce qu'ils laissaient derrière eux. Ils aboutirent à un palais grandiose, soutenu par trois rangées de colonnes. Ce palais avait douze étages, chaque étage douze fenêtres, chaque fenêtre, sept colonnettes, et l'édifice entier était dominé par trois tours.

La vénérable Sœur eut bientôt la clef de sa vision. L'échelle qu'elle venait de franchir, c'était l'échelle de Jacob par laquelle les élus montent au ciel. Plus on avance, plus on la trouve belle, car les ascensions que l'homme spirituel, exilé dans cette vallée de larmes, dispose en son cœur, lui découvrent des merveilles qu'il ne soupçonnait même pas. Les trois rangées de colonnes représentaient les Hiérarchies célestes, sur lesquelles repose l'édifice comme sur des bases de

grand prix ; les douze étages, les douze Patriarches d'où sont sorties les douze tribus d'Israël ; les fenêtres, les Apôtres, qui ont annoncé la foi aux Juifs et aux Gentils ; les sept colonnettes, les sept sacrements et les sept dons du Saint-Esprit ; enfin, comme couronnement les trois Personnes de la Très Sainte Trinité.

A ceux qui auraient peine à comprendre de telles communications d'en haut, nous pourrions répondre que les faveurs célestes ne se mesurent pas à l'aune de notre faible jugement, et qu'elles servent grandement, par leurs merveilleux effets, à confirmer dans les vérités du salut les âmes vraiment droites. Saint Thomas nous l'enseigne dans sa *Somme théologique* : « Il est impossible au rayon de la divine lumière de nous éclairer autrement que par la variété des symboles ou voiles sacrés. » (1<sup>a</sup> q, 1. a. 9).

C'est dans le même sens qu'il est écrit : « J'ai instruit mes prophètes par un grand nombre de visions, et ils m'ont représenté à vos yeux sous des images différentes. » (Os. XII, 10.)

La V. Sœur Marie, après avoir entrevu, par une anticipation privilégiée, les joies et les douceurs ineffables dont les élus seront rassasiés pendant l'éternité, entra dans le repos du Seigneur, vers l'an 1393.



## LE MÊME JOUR

1248 — Au couvent de Dijon, le V. Fr. GUILLAUME DE CHATILLON.

Ce jeune Religieux d'une grande piété attendait impatiemment l'heure de sa délivrance. Le médecin, sentant son pouls se ralentir, lui dit : « Réjouissez-vous, mon bon Frère, car vous allez à Dieu. » Alors ravi dans des transports de jubilation, le Frère Guillaume se mit à chanter d'une voix très forte le splendide et triomphal cantique de la procession des Rameaux :

*Gloria, laus et honor,  
Tibi sit, Rex Christe, Redemptor :  
Cui puerile decus  
Prompsit hosanna pium.*

« Gloire, louange et honneur soient à vous, Roi Christ, Rédempteur ! Vous à qui l'élite des enfants chanta avec amour : Hosanna. »

A la vue de ces transports, les Frères lui présentèrent un crucifix avec une parcelle de la Vraie Croix ; le jeune Religieux, se mettant sur son séant, la



baisait avec la dévotion la plus vive, et entonnait d'une voix toute joyeuse. la strophe : *O Crux ave, spes unica*, mais avec tant de suavité, qu'on eût cru entendre la voix d'un Ange ; après quoi, il se tut et expira. — (*Vit. Fratr.*)

1302 — A Limoges, le V. Père GÉRARD HÉLIE, de Felletin. Après avoir honoré l'Ordre pendant cinquante-trois ans, par une vie très exemplaire, passant tour à tour de la chaire de l'école à la chaire de l'église, répandant avec fruit les trésors de sa science et faisant briller ses grands talents oratoires, ce saint Religieux alla recevoir au ciel la récompense promise à ceux qui, les premiers, mettent en pratique ce qu'ils enseignent aux autres. — (*Ex Mss B. Guid.*)

1575 — Au couvent de Saint-Pierre martyr, à Naples, la pieuse mémoire du V. Frère PHILIPPE DE VITERBE, convers, qui vécut dans la pratique de toutes les humbles vertus de son état. Encore jeune, on lui confia l'office de Procureur qu'il exerça avec tant de dévouement, que les Religieux étaient ravis de la prévenance de ses égards et de l'aménité de ses procédés. Nommé portier un peu plus tard, il fit surtout briller dans cette charge son profond esprit religieux. Sa modestie angélique, sa grande réserve, la piété de ses entretiens édifiaient grandement tous ceux qui l'abordaient. Sa compassion et sa tendre charité pour les pauvres le rendirent en outre extrêmement recommandable.

Toute sa vie, le bon Frère se signala par son amour de l'oraison et de l'obéissance. Il décéda plein de jours et de mérites, l'an 1575. — (*Vaile.*)

1590 — Aux Canaries, au couvent de Notre-Dame, dans l'île de Ténériffe, le V. Père GILLES.

C'était un Religieux d'une simplicité admirable, entièrement dévoué au culte de la Sainte Vierge. On le voyait passer de longues heures en prières aux pieds d'une Madone, tenue en très haute vénération dans le pays. — Une sécheresse désolante menaçait toute la région d'une famine générale, avec son inséparable cortège de privations et de misères. Les habitants des campagnes consternés eurent alors l'heureuse pensée d'organiser une immense procession et de porter la statue miraculeuse à trois lieues du couvent.

Le Père Gilles, vu son âge avancé, ne pouvait s'imposer une marche aussi longue, et cependant il avait à cœur de ne point se séparer de sa chère Madone. Au jour fixé, il vint se prosterner devant la sainte image et la conjura avec larmes d'accorder immédiatement à son peuple ce qu'il se promettait d'obtenir en s'imposant pour son amour une aussi grande fatigue. Dans ce moment même, le ciel était si pur qu'il n'y paraissait aucun nuage. Mais à peine eut-il achevé sa prière, qu'un violent coup de tonnerre, des éclairs et une pluie torrentielle survinrent tout à coup, au point que ni

les Religieux, ni les fidèles, massés dans l'église, ne purent mettre le pied hors du saint lieu.

Le V. Père vécut jusqu'à l'âge de 80 ans. Les vingt dernières années, il ne sortit plus de son couvent, et un an avant sa mort, une paralysie lui enleva l'usage de la parole. Toutefois, quand il se confessait, on pouvait l'entendre comme les autres. Il mourut en grande opinion de sainteté, et plusieurs grâces miraculeuses furent obtenues par son intercession. — (Lopez.)

1614 — En Irlande, au couvent de Colrahan, le V. Père WILLIAM MAGGILLACUNNY, qui eut le bonheur de mourir pour la foi. Blessé par les hérétiques et couvert de sang, il essaya, pour échapper à ses ennemis, de traverser la Bann à la nage. Devancé par ceux qui le poursuivaient, il ne put aborder la rive opposée : épuisé par la perte de son sang, il disparut dans les eaux. — (*Malpe : Palma Fidei Ord. Praed.*)

1290 — En Allemagne, au monastère d'Adelhausen, la V. Mère REINE DE VILIGEN. Conformément à son nom, elle régna si bien sur toutes ses inclinations, qu'elle mérita dans le ciel le trône de la gloire éternelle. Son partage en ce monde fut de pleurer sans cesse les péchés des hommes et de se montrer par de tels gémissements la digne fille de saint Dominique. Elle portait au disciple bien-aimé une très tendre dévotion. Un jour qu'elle se trouvait sous le coup d'une angoisse indicible sur l'incertitude de son salut, saint Jean l'évangéliste lui apparut, et lui déclara que Notre-Seigneur l'envoyait vers elle pour lui dire que, s'il était mort sur la croix, c'était pour lui ouvrir les portes du paradis. Et comme néanmoins cette peine la tourmentait toujours, le prophète Isaïe se présenta à son tour : Il tenait en main un livre dans lequel il lui fit lire ces paroles : *Non morieris in æternum, sed pervenies ad apicem virtutum* : « Vous ne mourrez pas à jamais, mais vous parviendrez au sommet des vertus. »

En ce temps-là, on communiait bien moins souvent qu'aujourd'hui. Les dix jours qui précédaient celui où elle devait s'approcher du banquet divin étaient pour la V. Mère des jours de retraite et de transport d'amour. Elle mettait le plus grand soin à orner son âme pour la rendre agréable aux yeux du Seigneur. Elle la vit une fois, transparente comme le cristal, s'élançant sous la forme d'une très pure lumière et aller s'unir à Dieu par les flammes de la sainte charité.

Le monastère ayant dû passer par une rude épreuve, la V. Religieuse se persuada que ses péchés en étaient la cause. Saint Jean daigna encore la tirer de cette peine. Il vint la visiter et lui fit lire dans un livre qu'il ouvrit devant elle, ces paroles : « *Istae sunt quae non inquinaverunt vestimenta sua, ambulant mecum in albis, quoniam dignae sunt, et non delebo nomina eorum de libro vitae* : « Celles-ci n'ont point souillé leurs vêtements ; elles mar-

cheront avec moi, revêtues de blanc, parce qu'elles en sont dignes, et je n'effacerai point leurs noms du livre de vie. »

Elle connut par là que Dieu n'était pas irrité contre le monastère, et que toutes celles qui y vivaient faisaient partie du chœur des Vierges, destinées à suivre l'Epoux pendant l'éternité.

La V. Mère Reine de Vilingen florissait dans le premier siècle de l'Ordre. — (*Ex relat. illius Monast.*)

1398 — A Sienna, la B. Sœur CATHERINE BORGHÈSE, Religieuse, au dire de nos auteurs, grandement recommandable par ses excellentes vertus et son admirable sainteté: *Eximiae virtutis, et admirabilis sanctimoniae*. Certains historiens affirment, à tort, qu'elle était proche parente de sainte Catherine de Sienna. Ce qui est indubitable, c'est quelle imita de très près ses incomparables vertus. Elle fut déposée dans un tombeau, élevé de terre, dans notre église conventuelle, où Dieu l'honora de plusieurs miracles. — (Pio.)

1560 — A Séville, au monastère de Notre-Dame des Grâces, la V. Mère MARIE DE L'ASSOMPTION, l'une des premières fondatrices. La charge priorale qu'elle occupa longtemps lui permit de maintenir dans un grand, esprit de ferveur la communauté naissante. Par humilité, elle marchait très souvent pieds nus. La dévotion à la Passion fut l'un des traits saillants de sa piété éclairée. Le vendredi de chaque semaine, outre la discipline commune, elle multipliait ses pratiques de pénitence et ses exercices particuliers pour honorer les excès de l'amour et des souffrances du Sauveur : et ordinairement c'était dans ces mêmes jours qu'elle recevait de plus grandes faveurs du ciel.

A sa mort, ses filles désolées ne pouvant se résoudre à se séparer de leur mère, la gardèrent huit jours entiers avant de l'inhumer. Et ce qui les consolait grandement, ce fut de constater que ce corps virginal, loin de subir l'humiliation du tombeau, exhalait au contraire une odeur très suave. — (Lopez.)

1570 — A Medina del Campo, au monastère de la Visitation, la V. Mère CATHERINE DE SAINT-JEROME, modèle de dévotion, de modestie et de pénitence. Elle pratiquait des jeûnes excessifs et des abstinences rigoureuses. Sa nourriture la plus ordinaire était le pain et l'eau. Son oraison, accompagnée du don des larmes, occupait presque tout le temps consacré au repos. Elle se revêtait d'un cilice et portait une chaîne de fer. Sévère pour elle seule, elle était toute bonté pour ses compagnes, surtout pour les malades. Après une vie si méritante, la V. Mère Catherine de Saint-Jérôme fut conviée aux joies de la patrie, vers l'an 1570. — (Lopez.)

1598 — Au monastère de l'Assomption à Moura, en Portugal, la V. Mère

BRANCHE DE SAINT-FRANÇOIS. Elle vint au monde avec deux sœurs jumelles, mais elle fut la seule des trois qui survécut. Devenue plus tard Religieuse, elle se retira avec ses deux sœurs Antoinette de Nazareth et Jérôme de Saint-Jean, ses aînées, au monastère de l'Assomption que leur pieuse mère venait de fonder et où elle introduisit elle-même ses trois filles. Elles vécurent très saintement et moururent de même. — (Sousa.)

1636 — A Dinan, au monastère de Sainte-Catherine, la vertueuse sœur CHARLOTTE DES VIERGES, la première Religieuse que Dieu rappela à lui, comme prémices de cette sainte maison. De naissance noble, elle aurait pu trouver, au sein de sa famille, les soulagements nécessaires dans les maladies qui l'accablèrent. A peine avait-elle fait profession, qu'elle se sentit gravement incommodée par un asthme. Mais loin de se dispenser des observances communes, elle fut si éloquente auprès de sa supérieure, qu'elle obtint la faveur de se lever toutes les nuits pour Matines, malgré les ardeurs de sa fièvre et le peu de repas qu'elle prenait. Le même esprit de ferveur lui fit aussi demander l'assentiment de sa supérieure, pour ne pas rompre l'abstinence, bien qu'à cette époque, elle eût de nombreux crachements de sang. Elle récita son bréviaire jusqu'au dernier jour de sa vie, et après avoir renouvelé ses vœux entre les mains de la Mère Marguerite du Saint-Esprit, sa Prieure, elle quitta ce monastère terrestre, enrichi de ses beaux exemples, pour aller recevoir la récompense promise à la fidélité (1636). — (Mém. de Dinan.)

1670 — A Rodez, au monastère de Saint-Joseph, la V. Mère MARGUERITE DE LA VIERGE. Elle avait donné, pendant trente ans, dans celui de Toulouse, les plus beaux exemples de régularité, quand elle fut désignée pour la fondation de Rodez. Toujours unie à Dieu et appliquée aux saints exercices de communauté, elle établit dans la nouvelle maison une observance sévère, et fit rayonner au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. On a pensé qu'elle avait l'intelligence de l'Ecriture, et qu'elle tirait de cette mine incomparable les pieuses et solides exhortations qu'elle adressait aux Sœurs. Les deux dernières années de sa vie, elle demeura clouée sur son lit par une douloureuse paralysie. Sa patience mit le comble à ses mérites et l'introduisit au repos de l'éternité, l'an 1670. — (Mém. de Rodez.)







## XIV AOUT

*Le V. P. MELCHIOR DES ROIS,  
Missionnaire au Pérou<sup>(\*)</sup>.*

(1585)

**C**E V. Père n'avait pas craint de sacrifier, à la fleur de l'âge, patrie, parents et amis pour affronter les labeurs de l'apostolat parmi les nations les plus lointaines, afin d'y répandre la lumière de l'Evangile et les enseignements de la foi. Il fit partie de la troisième caravane des missionnaires envoyés d'Espagne au Pérou, et fut reçu à Lima par le Père Martin d'Esquivel.

Dès son arrivée, le jeune Religieux, comptant pour rien les fatigues de la traversée, suivit immédiatement les exercices de la communauté; et, comme son Prieur l'engageait à se ménager quelques jours de repos, l'humble Père déclina modestement cette offre en disant que celui qui était né pour le travail, ne devait pour aucun prétexte s'en exempter, sous peine de dégénérer aussitôt de sa naissance. Cette réponse obligea le Supérieur à le laisser aux élans de sa ferveur.

Le Père Thomas de Saint-Martin, alors Provincial, qui connaissait la haute capacité du Père Melchior, lui proposa une chaire de théologie au couvent même de Lima. Le Père s'y disposait sans bruit pour déférer à l'obéissance, quand le Provincial, changeant d'avis, crut plus opportun de lui confier l'évangélisation d'un vaste territoire qui s'étendait non loin de la ville.

(1) Melendez.

Cette province, placée sous la juridiction de l'archevêque de Lima, l'Illustrissime Père Jérôme de Loaysa, Religieux de l'Ordre et premier évêque du Pérou, était peuplée d'Indiens féroces, qu'on ne pouvait aborder sans s'exposer à une mort presque certaine. Dans ces conditions, le succès de l'entreprise paraissait comme désespéré. Néanmoins le Provincial, en voyant de près les grandes qualités de l'homme de son choix et son habileté à apprendre les langues, osa se flatter de réussir, ne doutant point que Dieu ne bénît miséricordieusement le travail d'un si digne Religieux.

Le Père Melchior partit promptement, non sans laisser de très vifs regrets à Lima, où il s'était conquis l'affection de tous ses Frères par sa vie exemplaire et par sa conversation angélique. La considération de la gloire de Dieu et du bien des âmes fut seule capable d'adoucir l'amertume de son absence. En mettant le pied sur cette terre de la Gentilité, qu'il se proposait d'arroser de ses sueurs et au besoin de son sang, l'ardent missionnaire ne put contenir sa joie, et se livra à son ministère avec un entrain que le ciel récompensa au centuple. Bientôt, en effet, ces Indiens sauvages et cruels accueillirent en ami leur apôtre et l'honorèrent comme un homme divin. La sainteté de sa vie, son parfait désintéressement firent beaucoup plus que ses discours, et tel était l'ascendant de son autorité, qu'il pouvait sans exciter de tumulte ni de révolte, abattre et brûler les idoles, détruire les temples et amener ces païens à toutes les pratiques chrétiennes. On vit alors se vérifier à la lettre cet oracle d'Isaïe : « Et le Seigneur des armées sera exalté par le jugement, et le Dieu saint sera sanctifié par la justice. Alors les agneaux paîtront selon leur coutume, et les étrangers viendront se nourrir dans les déserts devenus fertiles. » (1)

Le Père Melchior était une âme très humble, et partant, plus il se défiait de lui-même, plus il se confiait en Dieu. Devant l'impossibilité pour un seul missionnaire de se porter partout où le besoin réclamait sa présence, vu la vaste étendue du territoire qu'il devait évangéliser, il demanda du secours au Provincial. Le vénéré Supérieur trouva la demande fort juste et envoya immédiatement un bon renfort d'ouvriers apostoliques, qui furent dispersés en différents endroits. Notre V. Père avait l'œil à tout et veillait soigneusement à ce que les néo-

(1) Et exaltabitur Dominus exercituum in judicio, et Deus sanctus sanctificabitur in justitia. Et pascentur agni juxta ordinem suum, et deserta in ubertatem versa advenæ comedent. Is. v. 16. 17.

phytes ne fussent jamais privés de la présence de leur Pasteur. Il réservait pour la nuit son Office et ses oraisons et employait la plus grande partie de ses journées à catéchiser, à confesser, à visiter les malades, qu'il servait de ses propres mains ; et tout en procurant la santé du corps, il s'occupait adroitement de celle de l'âme. Grâce à cette activité, il ne connut jamais l'ennui, ayant sans cesse sous les yeux l'exemple de son Sauveur et le suivant fidèlement dans toutes ses voies.

On vint, un jour, l'avertir qu'un certain nombre d'Indiens devaient se réunir au milieu de la nuit pour se livrer à la débauche et à des pratiques diaboliques. Le zélé missionnaire résolut d'aller les surprendre. Il partit, en effet, sans autres armes que le bâton sur lequel il s'appuyait et sa confiance en Dieu. Les Indiens avaient eu vent de sa démarche et s'étaient postés sur le chemin, avec l'intention bien arrêtée de se défaire de ce censeur importun. Ils l'accueillirent à coups de pierres dont quelques-unes le blessèrent notablement. Cependant le saint Religieux avançait toujours ; quoique blessé, il arriva jusqu'à l'endroit où s'étaient réunis les organisateurs de la cérémonie. Sa vue seule suffit pour les mettre en fuite. Le V. Père brisa l'idole et la vaisselle destinée à recevoir la boisson enivrante dont on faisait usage dans ces circonstances. Il avait, du reste, si peu de souci du danger, qu'il exposa mille fois sa vie, pour purger la mission de ces rites sacrilèges.

Ses discours tendaient au même but : il revenait sans cesse sur ce sujet afin de convaincre ces idolâtres de l'absurdité de leurs sacrifices : si parfois sa parole semblait impuissante à fléchir les plus rebelles et à les amener à brûler leurs vaines idoles, il employait les larmes pour les conjurer de faire eux-mêmes ce qu'il ne pouvait pas exécuter. Lorsqu'il les surprenait dans leur péché, il sonnait la cloche de l'église, et là, en termes énergiques, reprochait à ces malheureux leur infâme conduite, les exhortait à la pénitence et ne les congédiait qu'après les avoir absous de leurs crimes. Un autre moyen qui lui servit merveilleusement pour transformer le pays, ce fut de s'attacher les enfants. Il en recueillit un très grand nombre, et, après les avoir instruits des mystères de la foi, il eut la joie d'en faire d'excellents chrétiens, qui lui furent d'un très grand secours pour gagner les parents et apprendre par eux ce qu'il y avait à corriger dans les mœurs et les pratiques des indigènes.

La vie du Père Melchior répondait de tout point à la sainteté de ses

fonctions dans son ministère. Il ne portait que des tuniques de laine, des habits pauvres et grossiers, l'expérience lui ayant démontré, aussi bien que les maximes de l'Evangile et les exemples des Saints, qu'un prédicateur qui ne ferait pas briller dans sa conduite ce je ne sais quoi d'extraordinaire et d'élevé qui le place au-dessus du commun, courait risque de se perdre lui-même et de perdre les autres.

En fait de chaussures, il n'avait à son usage que de simples espadrilles, qu'il façonnait de ses mains : et comme elles n'étaient pas assez fortes pour résister au sol rocailleux de la montagne, il lui arrivait dans ses courses de se blesser constamment les pieds. Son lit consistait en quelques nattes étendues sur la terre nue, nonobstant la fraîcheur de sa case et la rigueur du climat. On ne parvint qu'à grand'peine, dans les derniers mois de sa vie, à le persuader d'élever d'une coudeé cette misérable couche et de l'orner d'une chétive couverture.

Il faut avoir vu et visité ces contrées pour comprendre quelle somme d'énergie et de vertus durent épuiser nos missionnaires, pour porter sans défaillance le poids écrasant des difficultés qui se présentent à chaque pas dans ces parages. Aujourd'hui encore, à trois siècles de distance, alors que la civilisation moderne a tracé des routes, construit des ponts, comblé des vallées, nivelé des collines, on s'y trouve exposé à des fatigues et à des périls incessants. Ici ce sont d'immenses plaines de sables brûlants, où l'œil du voyageur cherche en vain une goutte d'eau ou un brin d'herbe ; là, des montagnes gigantesques dont les pieds plongent dans une atmosphère embrasée par le soleil des zones torrides, tandis que leurs fronts s'élèvent jusques aux nues, couronnés d'un diadème de neiges aussi anciennes que celles des zones glaciales. En sorte qu'en un seul jour on peut passer de l'été à l'hiver, des plus hautes températures aux plus basses, des beaux pays des tropiques, où la glace est inconnue, aux climats lugubres des pôles, où elle ne fond jamais.

Et quelles routes pour faire cette ascension ! Tantôt ce sont des torrents, aussi terribles que des avalanches, à traverser ; tantôt des précipices, d'une profondeur vertigineuse, à côtoyer ; ou bien de sombres forêts dont les arbres prodigieux, enchaînés les uns aux autres par des lianes entrelacées, offrent une barrière infranchissable.

Et l'on s'explique alors qu'il eût été bien difficile de recommencer tous les jours des courses si rudes et si périlleuses sans une grande ferveur d'esprit. Cependant cette vie si pleine de sacrifices fut celle



de tous nos missionnaires. Encore n'avons-nous rien dit de la nourriture. Le P. Melchior se contentait habituellement de quelques herbes cuites dans l'eau et le sel, auxquelles il ajoutait, les jours de fêtes, un petit pain de maïs et de l'huile, qu'il ne prenait qu'au coucher du soleil et une seule fois en vingt-quatre heures. Quand, par hasard, les Indiens, le sachant souffrant, lui envoyaient du gibier, il recevait l'envoi avec beaucoup de reconnaissance, puis le faisait porter à quelque malade de l'endroit, sans jamais y toucher.

L'obéissance le tira plusieurs fois de cette province pour lui permettre de répandre sur d'autres peuplades les bénédictions qu'il recevait du ciel dans une si large mesure. Mais cela n'arrivait qu'exceptionnellement, car le V. Religieux se considéra toujours comme le débiteur des chrétientés qu'il avait fondées et au milieu desquelles il avait hâte de revenir. Lorsqu'il y rentrait, après une absence prolongée, les Indiens allaient en foule à sa rencontre. On dressait sur le chemin des arcs de triomphe ; on le recevait au son des instruments de musique ; et ce pauvre peuple, pour mieux témoigner son allégresse, organisait en l'honneur de son Père selon Dieu des danses et des rondes naïves.

L'humble Père marchait tranquillement au milieu de cette escorte triomphale, les yeux modestement baissés et le cœur fixé au ciel, renvoyant à Dieu toute la gloire de ces démonstrations, en répétant la parole du Roi Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam* : « Que ce ne soit pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom que vous donniez la gloire. »

Sur ces entrefaites, le vice-roi du Pérou, don André Hurtado de Mendoza, chargé par la cour d'Espagne d'une commission très importante, ne crut pas pouvoir se passer des lumières du Père Melchior. Il lui écrivit d'une manière fort pressante pour le prier de se rendre sans retard à Lima. Le V. Père donnait à ce moment les exercices d'une grande mission qu'il ne jugea pas possible d'interrompre. Le vice-roi ne voulut rien entendre et, s'étant adressé au Provincial, obtint un ordre en vertu duquel le Père Melchior devait quitter sa résidence, et prendre en toute hâte la route de la capitale du Pérou.

L'affaire en question était des plus urgentes. L'Inca, Sayre Tupac, héritier de l'empire, s'était enfui dans les montagnes à l'arrivée des Espagnols, emmenant avec lui un très grand nombre d'Indiens, fidèles à sa cause, et bien résolus de faire rentrer leur souverain en possession de son droit. C'était donc la guerre, et à brève échéance.

Or, il s'agissait de détourner ce malheur et de proposer au prince des conditions de paix très avantageuses. Nul ne parut plus apte à cette négociation que notre saint Religieux, lequel consentit à se charger de l'ambassade, après s'y être disposé par la prière, les veilles, et en avoir recommandé le succès aux pieux fidèles de Lima.

Le Père Melchior partit, en compagnie d'un noble gentilhomme de Cuzco, marié à une proche parente de l'Inca, et se rendit à Huamanga d'où il prit le chemin de la montagne. Mais, arrêté par les difficultés de la route, il dut faire un circuit de plus de vingt lieues pour trouver un passage moins périlleux. Peine perdue! les Indiens avaient coupé les routes, brûlé les ponts, de telle sorte que le pauvre missionnaire dut revenir à son point de départ, ne sachant quel parti prendre. A peine était-il de retour à Huamanga, que le gouverneur de Cuzco le manda près de lui, promettant de lui indiquer un passage qui le conduirait sûrement à sa destination. La promesse fut tenue, et le Père put enfin se présenter devant l'Inca.

Ce voyage avait été on ne peut plus pénible. Malgré sa faiblesse, le Père Melchior avait dû escalader à pied des montagnes abruptes et désertes, souffrir les ardeurs brûlantes du soleil, traverser, les jambes nues et ensanglantées, des futaies épaisses et essuyer des pluies diluviennes sans avoir de quoi changer ni où se mettre à couvert. Il pouvait donc, en toute vérité, s'appliquer ce que l'Apôtre disait autrefois de lui-même : *In laboribus plurimis, in mortibus frequenter, in itineribus sæpe, periculis ex gentibus, periculis in solitudine, in labore et aerumma, in vigiliis multis* : « J'ai souffert de nombreux travaux, souvent je me suis vu près de la mort. Fréquemment j'ai été en péril dans les voyages, en péril de la part des gentils, en péril dans les solitudes. J'ai enduré toute sorte de fatigues, de soucis, et des veilles nombreuses. » Il pouvait ajouter cet autre trait de ressemblance : *In fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate* : « Dans la faim et la soif, dans [des jeûnes fréquents, dans le froid et la nudité. » Car, malgré sa prodigieuse abstinence, à peine trouvait-il de quoi s'entretenir, surtout dans les endroits où les gens de l'Inca le prenaient pour un espion et le traitaient en ennemi. Mais aussi, comme l'Apôtre, il pouvait dire encore : « Je supporte toutes ces choses pour les élus, afin qu'eux-mêmes acquièrent le salut qui est en Jésus-Christ avec la gloire céleste. »

Sayre Tupac, informé de son arrivée, réunit son conseil, et consentit à recevoir le missionnaire en audience. Le saint Religieux n'eut qu'à

bénir le ciel du respect et de l'honneur dont il fut entouré par tous les courtisans du Prince. Celui-ci agréa les présents du vice-roi de Lima et écouta avec beaucoup d'attention les propositions qui lui furent présentées. On l'engageait à quitter les montagnes et à venir se fixer, sous la garantie d'un traité solennel, dans la capitale même du Pérou. L'Inca demanda quelques jours de réflexion et congédia le P. Melchior, en le faisant accompagner d'un capitaine fort expérimenté, qui avait toute sa confiance. Un peu plus tard, il descendit à Lima, où il fut reçu comme un ami. On lui assigna une rente annuelle de seize mille écus, et on lui abandonna la vallée Yucay, ancien patrimoine de ses ancêtres. Mais le principal et le plus important, ce fut sa conversion. L'archevêque de Lima le baptisa lui-même ; le vice-roi lui servit de parrain, et il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances dans la ville.

Ce résultat était le fruit du zèle du P. Melchior, qui fut aussitôt envoyé à Chucuytu, en qualité de Vice-Provincial. Il opéra dans ces contrées de véritables merveilles et eut la joie de goûter les prémices de son apostolat par d'éclatantes conversions ; car là, comme partout, il confirmait la solidité de sa doctrine par la sainteté de ses exemples. Néanmoins la charge lui pesait beaucoup, et il crut devoir donner sa démission pour revenir au milieu de ses chers Indiens. Mais les Pères du couvent de Chinca le retinrent malgré lui, en l'élisant Prieur. Le digne Religieux mena de front les deux offices de Supérieur et de missionnaire avec un entrain admirable. S'oubliant entièrement lui-même pour ne penser qu'aux autres, il se montra un modèle de régularité et de dévouement. Il était pour les Indiens de ces parages un père, un maître, un protecteur et un médecin ; tout à tous, en un mot, à l'imitation de l'Apôtre des Gentils.

Appelé à Lima, pour conférer avec le Prieur de cette ville, le P. Melchior se mit en route par un temps affreux et arriva au couvent tellement épuisé, qu'il fallut le porter dans la chambre du Provincial. Celui-ci donna l'ordre de le traiter avec tous les égards dus à ses mérites et de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état. Le saint Religieux, après quelques heures de repos, voulut s'entretenir le jour même des affaires qui avaient motivé son déplacement ; et quand tout fut conclu, il se disposa à repartir. La maladie l'arrêta. Son heure était proche : le P. Melchior ne se fit aucune illusion. Il supporta de cruelles souffrances avec une grande patience, et jamais on n'entendit la moindre plainte tomber de ses lèvres.

En lui apportant le saint Viatique, le Provincial lui adressa quelques bonnes paroles et le pria de se souvenir devant Dieu des Religieux présents, si profondément affligés, et de lui-même le premier, comme étant le plus nécessaire. Le moribond, qui écoutait avec beaucoup d'humilité et d'attention ce que lui disait son Supérieur, promit bien de s'acquitter dans le ciel de ce qu'on lui demandait, dans l'espérance que Notre-Seigneur lui ferait miséricorde par les mérites de sa Passion et par l'effusion de son précieux Sang, mais il ne put se résoudre à donner sa bénédiction. Le Provincial insistait et, pour couper court à ses répugnances, le lui commanda. Le P. Melchior, qui n'avait jamais manqué à l'obéissance, se leva à l'instant même sur sa couche, bien que sa faiblesse et son abattement l'eussent jusqu'alors empêché de faire le moindre mouvement sans l'assistance de l'infirmier, puis, étendant ses mains, il prononça d'une voix forte ces paroles : « Que la bénédiction du Seigneur, notre Dieu, se repose sur cette sainte communauté et l'enrichisse de tous les biens célestes. Ainsi soit-il. »

Après quoi, il reçut l'Extrême-Onction, non comme un malade qui la redoute, mais comme un joyeux aspirant à l'Eternité à laquelle elle le conduisait. Il prit ensuite son crucifix et expira si doucement, que les Religieux ne purent s'apercevoir du moment précis où il remettait son âme au Créateur.

Le concours du peuple à ses funérailles fut prodigieux : il fallut même, pour éviter l'encombrement, devancer l'heure de la cérémonie. On déposa la dépouille mortelle au Chapitre. Sept ans plus tard, le caveau où avait été inhumé le V. Père ayant été ouvert, on trouva son corps parfaitement conservé, ainsi que tous ses habits.

L'archevêque de Mexico, membre de l'audience royale du Pérou ; Melendez, l'auteur de cette notice, et toute la communauté de Lima, constatèrent, comme témoins, la réalité du fait.







*La V. Mère GUIOMARD DE NAZARETH,  
Professe du monastère de l'Assomption à Moura (\*).*

(1598)

La première Religieuse professe du monastère de l'Assomption, à Moura, ville de Portugal, fut la Mère Guiomar de Nazareth. Elle y entra à neuf ans et se signala dès cette époque, par son empressement à retracer dans sa vie innocente les vertus et les pratiques de pénitence qu'elle avait sous les yeux. Sa ferveur la fit marcher trop vite, car elle succomba au moment où la communauté, l'ayant élue Prieure, s'attendait à recevoir plus de service de sa sagesse et de sa grande régularité. Cette élection contribua même à avancer ses jours, car pour augmenter la perfection de l'observance, la sainte Religieuse paya largement de sa personne : ses jeûnes au pain et à l'eau devinrent plus fréquents ; ses disciplines plus rudes ; ses veilles et ses oraisons plus prolongées.

Peu de mois après, la fièvre la saisit et dégénéra vite en phtisie. Jamais maladie ne fut mieux supportée. La V. Mère touchait à sa fin, et bien qu'elle n'ignorât point la gravité de son état, elle entendait n'occasionner d'embarras à personne. Au contraire, toutes les fois que le médecin la visitait, loin de demander de nouveaux remèdes ou un soulagement à ses maux, elle l'accueillait aimablement par ces paroles : « Oh ! quand luira donc ce beau jour qui m'apportera la joyeuse nouvelle du terme de mon exil et du commencement de mon bonheur ! » Ce jour, elle devait l'attendre encore et le mériter par quatre mois de souffrances intolérables.

Au moment de son agonie, elle nomma l'une après l'autre les Religieuses défunttes du monastère, que Dieu, disait-elle, envoyait à sa rencontre. Et dans un saint transport de joie, elle avertit les Sœurs présentes qu'elle voyait près d'elle la Reine des Anges, saint Dominique, saint François et son fils bien-aimé, saint Antoine

(\*) Sousa.

de Padoue. Elle salua aussi dans ce glorieux cortège saint Jean l'Évangéliste, l'un de ses patrons : « O aimable Protecteur, s'écria-t-elle en l'apercevant, j'avais cette douce confiance que vous ne m'abandonneriez pas à cette heure ! »

La mort de la Mère Guiomar allait causer un grand vide dans la communauté, et ses filles l'appréhendaient bien vivement, car saine ou infirme, elle était pour toutes un sujet d'édification et de consolation. Une Sœur s'approchant alors de la mourante, la supplia de ne pas tant demander à Dieu de la prendre avec lui, puisque le médecin assurait qu'elle en avait encore pour longtemps. « Je mourrai pourtant plus tôt que vous ne croyez, répondit-elle doucement ; une voix qui ne trompe pas me murmure à l'oreille qu'aujourd'hui même, veille de l'Assomption, j'entrerai dans la possession de tous les biens. » Effectivement, ce jour fut le dernier de sa vie. Elle eut un moment d'angoisse indicible en voyant le démon lui apparaître sous une forme horrible. L'eau bénite le mit en fuite. Reprenant aussitôt sa sérénité, la V. Mère Guiomar de Nazareth mourut en prononçant ces paroles : « Béni soit mon Créateur et mon Rédempteur ! » le 14 août de l'année 1598.

Dès qu'elle eut expiré, son visage parut tout radieux : on ne se lassait pas d'admirer la grâce et la majesté de ses traits. La Sœur infirmière s'était engagée à beaucoup prier pour elle, au cas où elle aurait besoin de suffrages pour entrer plus vite dans la gloire, si toutefois il lui plaisait de l'en informer. La Prieure avait répondu qu'elle s'y prêterait volontiers, pourvu qu'elle en obtînt la permission du ciel. A quinze jours de là, cette infirmière était assise dans sa cellule, quand elle sentit deux mains s'appuyer sur ses épaules ; en même temps une voix lui disait : « Je n'ai besoin de rien, ma Mère ; je jouis présentement de la vision de Dieu. Tenez-vous en paix et joyeuse. » Elle connut ainsi le bonheur de la défunte et le secours qu'elle pouvait en espérer.





*La Vénérable Mère*

*CHARLOTTE-MARIE DU VERBE INCARNÉ,  
Fondatrice temporelle et première Professe du Monastère  
de la Croix, à Paris (1).*

(1614 — 1692)

CHARLOTTE-MARIE naquit en 1614, d'une famille opulente. Son père, le maréchal Coiffier Ruzé d'Effiat, favori de Richelieu, était l'un des plus grands seigneurs de la cour. Il se signala non seulement à la tête des armées, mais encore dans l'administration des finances. La jeune fille, élevée dans les splendeurs du château de Chilly, pouvait prétendre aux plus nobles alliances. Notre-Seigneur avait sur elle d'autres desseins. A la mort de son père, Richelieu prit la tutelle des enfants de la Maréchale d'Effiat, et ne fut peut-être pas étranger aux pieux projets de cette illustre dame. Charlotte-Marie, sa fille, destinée à devenir la fondatrice temporelle du monastère de la Croix, entra au monastère de Saint-Thomas et revêtit l'habit de l'Ordre, sous le nom de Sœur du Verbe-Incarné, en 1636.

Elle suivit la Mère Marguerite de Jésus, qui s'occupait de la fondation du monastère de la Croix, et fit profession le 1<sup>er</sup> juin 1637, dans l'hôtel que sa famille possédait à Paris, rue Vieille-du-Temple, et qui servit de résidence provisoire aux Sœurs, pendant que l'on bâtissait le nouveau couvent.

Le cœur de la jeune Professe fut bientôt brisé par les plus dures épreuves, et la Croix, qui était le titre de son monastère, devait être tout particulièrement son partage. L'histoire et les Mémoires du temps nous racontent les malheurs de sa famille. La mort prématurée de sa sœur Marie, mariée malgré elle au duc de la Meilleraye; le supplice de son frère Henri de Cinq-Mars, grand écuyer de Louis XIII et son favori, décapité à Lyon, pour avoir traité avec

(1) *Mémoires du monastère de la Croix.*

l'Espagne dans le but de perdre Richelieu ; la mort de son frère Martin, dont ces catastrophes ébranlèrent la raison, furent autant de poignantes douleurs que la pauvre Mère eut à offrir à Dieu et qui firent d'elle une véritable épouse de Jésus crucifié. La volonté du roi l'appela toute jeune encore au gouvernement des Chanoinesses de Saint-Augustin de l'Abbaye de Saint-Sernin de Toulouse : mais elle y porta l'amour de son premier Ordre dont elle ne consentit jamais à quitter l'habit, et au bout de quelques années elle obtint de revenir dans son couvent de profession, que rien n'avait pu lui faire oublier. Elle y vécut longtemps, édifiant jusqu'à sa mort la communauté par l'éclat de ses solides vertus. Elle fut inhumée dans le chœur, près de la grille, avec cette épitaphe :

« Ci-gît Charlotte-Marie Ruzé d'Effiat, fille de très haut et très puissant seigneur Antoine Ruzé, marquis d'Effiat, Chilly et Longjumeau, chevalier des Ordres du roi, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, surintendant des finances, général de Sa Majesté en Allemagne, gouverneur des provinces du Bourbonnais, haute et basse Auvergne, — et de dame Marie de Fourcy ; laquelle sacrifia les avantages de sa naissance et de sa fortune pour se donner toute à Dieu, en embrassant la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique, au couvent de Saint-Thomas, sous le nom du Verbe Incarné. Elle fut fondatrice du couvent de la Croix, où elle fit profession le premier jour de juin de l'année 1637. Nommée depuis à l'Abbaye des Religieuses Chanoinesses de Saint-Sernin de Toulouse, elle y passa plusieurs années avec l'édification qu'elle devait à sa sainte communauté, et fut inspirée de revenir à son couvent de la Croix, où elle a vécu, le reste de ses jours, dans la paix et la consolation, au milieu des fidèles Sœurs et compagnes de sa première vocation, et a donné, durant le cours d'une longue et douloureuse maladie, toutes les marques d'une entière résignation aux volontés de Dieu, telles qu'on les devait attendre d'une fille élevée et nourrie dans la piété et la vertu de la vie religieuse, dès sa plus tendre jeunesse.

Elle y mourut le 14 août 1692, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

« Saintes filles, priez Dieu pour le repos de l'âme de votre Sœur Fondatrice.

« *Requiescat in pace !* »







## LE MÊME JOUR

1240 — Au couvent d'Arles, deux Frères, nommés GUILLAUME et JEAN, étaient malades à l'infirmerie. Frère Guillaume ayant reçu la visite du Père Prieur et de quelques Frères, leur dit : « Je sais que je mourrai de cette maladie, mais je ne serai pas le seul. Je mourrai la veille de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, et Frère Jean le lendemain. » Les Religieux lui ayant demandé comment il le savait, il répondit : « Il me semblait que des Frères vêtus de blanc me faisaient traverser un fleuve sur une barque, lorsque Frère Jean accourut en s'écriant : « Attendez-moi, Frère bien-aimé, car j'irai avec vous ! » — Sa prédiction s'accomplit dans le courant de la semaine. — (*Vit. Fratr.*)

1248 — A Limoges, le V. Père PIERRE VISCLE DE ROCHE-CHOUART, Prédicateur de renom, lequel confirmait toujours par l'autorité de ses exemples ce qu'il enseignait aux autres. Il convertit un grand nombre de pécheurs, et reçut dans le ciel la récompense de ses labeurs, l'an 1248. — (*Ex Mss. Guid.*)

1281 — A Nice, le V. Père HUGUES AMÉLIE DE CASTELNAU-DARY, le quatorzième Prieur du couvent de Toulouse, qu'il gouverna très saintement pendant près de deux ans. Mais ses beaux talents l'ayant fait élire Inquisiteur de la même ville, l'an 1278, il donna dans cette nouvelle charge d'illustres preuves de sa justice, de sa constance et de sa fermeté, qui le rendirent célèbre dans toute la région. Appelé à Rome pour une affaire importante, il s'était mis immédiatement en route, quand la mort l'arrêta à Nice en Provence, l'an 1281. Ses restes mortels furent ensuite transportés à Toulouse, à la demande de nos Pères. — (*Ex Mss. B. Guid.*)

1290 — A Cahors, le V. Père JEAN MOLINI, profès du couvent de Limoges. C'était un Religieux d'une singulière innocence et d'une grande élévation de doctrine. On voyait briller en lui les marques de la prédestination éternelle. Il mourut la veille de l'Assomption, l'an 1290. — (*Ex cod. Miss.*)

13.. — A Bobbio, l'illustrissime Père PIERRE DE PLAISANCE, évêque de Bobbio, en Lombardie. Il avait été placé sur ce siège par le Pape Boniface VIII, l'an 1296. Ses grands mérites le rendirent très cher à notre Bien-

heureux Benoît XI, qui attendait de son zèle les plus heureux résultats pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. La mort précipitée du Pontife ne lui permit pas de constater par lui-même tous les services signalés que le pieux Prélat rendit à l'église. Toutefois il eut la joie de confirmer de sa suprême autorité la donation du cloître, de l'église et des jardins des Templiers, sollicitée à la requête du V. Père Pierre, en faveur de nos Pères de Plaisance. Cette donation, faite par Jean de Fontana, Procureur de Jacques de Moneuc, camérier du Pape, et Percepteur général des susdits Templiers, fut sanctionnée et agréée par Benoît XI, l'an 1304.

Enlevé de ce monde à son tour, l'évêque de Bobbio mérita, sans doute pour ses vertus pastorales, un rang élevé dans le ciel. — (Fontana.)

1433 — En Portugal, au couvent de la Bataille, mémoire du très pieux et magnifique roi DON JEAN I<sup>er</sup>, insigne bienfaiteur de l'Ordre, qui, en souvenir d'une glorieuse victoire remportée sur le roi de Castille par l'aide du Seigneur et de sa Très Sainte Mère, la veille de l'Assomption, fit bâtir ce couvent, l'un des plus fameux du royaume, sous le titre de *Notre-Dame de la Victoire*. Il l'enrichit de précieuses reliques, lui obtint du Saint-Siège, comme Charles d'Anjou l'avait fait pour le couvent de Saint-Maximin, la permission de posséder des rentes, et il choisit dans l'église conventuelle le lieu de sa sépulture et celui de la reine Philippe, son épouse. Exemple qu'imitèrent plusieurs de ses successeurs, notamment le roi Jean II, mort en odeur de sainteté, le roi D. Alphonse V et la reine Elisabeth, son épouse ; l'Infant Don Pierre, tendrement affectionné à notre Ordre ; l'Infant Don Henri, duc de Visen, Grand Maître de l'Ordre du Christ, et l'Infant D. Ferdinand, célèbre par ses vertus. Ce couvent est donc un précieux monument de la piété des princes de Portugal à l'égard des Frères Prêcheurs, et le dépositaire de ce qu'il y a eu de plus saint et de plus vénérable dans cette royale famille.

Le roi Jean I<sup>er</sup> mourut le 14 août 1433, au jour anniversaire de la victoire dont nous avons parlé, assisté par son confesseur, le Père Laurent de Lampréa, de notre Ordre, aux lumières duquel il aimait à recourir, et qui lui avait rendu par ses conseils de signalés services. — (Sousa.)

1587 — Au couvent de Saint-Jacques, à Paris, le V. Père ANTOINE BERTHONNIER, natif de Moulins, en Bourbonnais. Après de brillantes études, il fut envoyé à l'Université de Paris, où il prit le bonnet de docteur. Pendant cinq ans, il y enseigna avec éclat et grand fruit la théologie ; et comme il était, en outre, fort éloquent, le duc et la duchesse de Nevers le demandèrent pour leur prédicateur ordinaire.

Le Père Antoine s'acquittait, à la vive satisfaction de ses illustres auditeurs, de son nouvel office d'apostolat, quand une mort imprévue le ravit à l'affection et à l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Il comptait à peine quarante-deux ans (1587).

Le Père Simon Croissant, du couvent de Moulins, lui dressa une épitaphe qu'il termina par ces mots :

*Vivit post funera virtus.*

« La vertu survit à la mort. »

(*Ex ejus Epith.*).

1652 — En Irlande, le V. Père THADDÉE CAHALI. Pendant que les hérétiques assiégeaient au dehors la ville de Limerick, la peste exerçait dans l'intérieur de ses murs de cruels ravages. Le saint Religieux, n'écoulant que son zèle, se dévoua tout entier au service des soldats malades, soignant les corps en vue de sanctifier les âmes. Ce fut dans l'exercice de cette héroïque charité qu'il contracta le germe du mal. Cinq jours après, il exhalait le dernier soupir, muni de tous les secours de la religion, l'an 1652. — (*Act. cap.*, 1656.)

1311 — A Prouille, la V. Mère TIBURGE DE NARBONNE, qui prit l'habit dans cette maison durant le premier siècle de l'Ordre. Elle connut si bien l'ardeur du feu sous l'emblème duquel la sainteté qui devait y fleurir avait été représentée à notre B. Père saint Dominique, qu'elle mérita, par son humilité et sa dévotion, d'être élevée à la gloire céleste, l'an 1311. — (*Mém. de Prouille.*)

1500 — A Zamora, la V. Mère MARIE DE MENEZEZ. Elle s'était conservée dans l'esprit de piété à la cour de la reine Isabelle de Castille, où elle avait été demoiselle d'honneur, et s'étant consacrée au service de Dieu dans le célèbre monastère de Zamora, elle y mena une vie tout angélique et décéda en odeur de sainteté. Après sa mort, elle apparut rayonnante de gloire et portant sur la tête une couronne d'or que sa charité lui avait fait mériter. — (Lopez.)

1618 — Au monastère de Montemor, en Portugal, la patiente Sœur JEANNE DE L'ÉVANGÉLISTE. Trois ans après sa profession, elle fut atteinte de phtisie. Sa maladie, quoique mortelle, se prolongea assez pour lui faire pratiquer la douceur, l'humilité, la résignation à la volonté divine. Tant de vertus, qui ornaient son âme candide, ne l'empêchaient pas de se regarder comme une misérable pécheresse. Souvent, on la voyait prendre en main son crucifix et lui demander avec larmes le pardon de ses fautes. L'une des infirmières chargées de la soigner était elle-même minée par une fièvre persistante, et douloureusement affectée d'un mal qui la rendait toute difforme. La pieuse mourante eut compassion de son état et lui promit de se souvenir d'elle, sitôt qu'elle aurait reçu la dernière miséricorde de son Seigneur : ce qui ne tarda pas. Etant donc décédée saintement, elle pria si bien pour sa

charitable compagne, qu'elle lui obtint une soudaine délivrance et de ses fièvres et du mal qui l'avait complètement défigurée. — (Sousa.)

1625 — A Séville, la V. Mère AGNÈS DE L'ASSOMPTION, l'une des six premières Religieuses qui fondèrent le Monastère des Rois sous la conduite et l'immédiate direction de la Mère Françoise-Dorothée.

Son austérité tenait du prodige. Elle prenait tous les jours la discipline, jeûnait continuellement, portait sur la chair un cilice en forme de tunique, couchait sur des ais et gardait un silence perpétuel. Sa rare sainteté, ainsi que celle de ses compagnes, fut un jour représentée à une V. Religieuse de l'Ordre des Trinitaires, nommée Anne de Jésus, à laquelle la Mère Dorothée avait vivement recommandé sa petite communauté, qui ne comptait alors que sept membres. Anne de Jésus s'étant mise en prières eut une extase. Notre-Seigneur lui apparut : de ses plaies merveilleusement belles sortaient sept rayons éclatants, qui allaient frapper les cœurs de sept Religieuses dominicaines agenouillées devant lui. La Mère Agnès de l'Assomption faisait partie de ce groupe. Elle quitta cette vallée de larmes pour aller contempler la face de Dieu, vers l'an 1625. — (*Ex vit. Matr. Franc. Doroth.*)







## XV AOUT

*Le B. BARTHÉLEMY LE PETIT,  
Patriarche des Arméniens et Martyr (\*).*

( 13 3|3 )

**F**RÈRE Barthélemy, surnommé le Petit, issu d'une noble famille de Bologne en Lombardie, embrassa dans la fleur de sa jeunesse l'institut des Frères Prêcheurs, au célèbre couvent de Saint-Nicolas de la même ville. L'éducation chrétienne qu'il avait reçue dans le monde et une sérieuse application à l'étude des saintes Lettres le mirent à même de remplir avec honneur toute l'étendue de sa vocation. Prédicateur éloquent, habile théologien, il parut encore plus recommandable par l'ardeur de sa charité et la vivacité de son zèle que par les qualités de l'intelligence. Déjà il commençait à recueillir les premiers fruits de ses labeurs apostoliques, et sa réputation devenait de jour en jour plus éclatante dans les différentes Provinces d'Italie, quand l'esprit de Dieu le porta à quitter son pays et à traverser les mers pour aller chercher plus loin les brebis égarées. Son but était de travailler à la conversion des Gentils, des Schismatiques et des Hérétiques répandus dans la Grande Arménie.

Ce fut vers l'an 1318 que cet homme apostolique reçut du Pape Jean XXII l'ordre de se rendre à Avignon. Le Saint-Père, qui connaissait ses vertus et les succès de ses prédications, lui déclara qu'il avait

(\*) Clementis Galani *Historia Armena*; Touron; Fontana.

jeté les yeux sur lui pour l'établir le chef de nos missions d'Orient, et il l'envoya aussitôt en Arménie, après l'avoir lui-même sacré évêque de Marasch, ville située sur les confins de l'empire des Arméniens et des Parthes. Ce pays, tout rempli d'infidèles, était un théâtre bien digne de tenter le zèle d'un aussi fervent missionnaire.

Les Mahométans, mêlés avec les Gentils, y dominaient par le nombre et par la puissance. Il y avait aussi une assez grande quantité de chrétiens, mais presque tous schismatiques et infectés de diverses erreurs. Disciples pour la plupart d'Eutychès, ils ne reconnaissaient qu'une seule nature en Jésus-Christ et rejetaient le Concile de Chalcédoine, qui avait autrefois proscrit leur hérésie et frappé d'anathème ses défenseurs. Les autres niaient le péché originel, la nécessité du baptême, la vertu des sacrements, l'existence du Purgatoire et même de l'Enfer. Ils faisaient surtout profession de combattre la primauté du Pape, l'autorité de l'Eglise romaine, sa doctrine, sa morale et sa discipline.

Dès son arrivée, le B. Barthélemy se mit, avec ses Frères, à l'étude des langues orientales.

Le premier fruit de ses prédications fut la conversion de plusieurs idolâtres. Les Sarrasins, gagnés à leur tour, se montrèrent aussi dociles que les Gentils : on les vit en grand nombre abandonner leurs anciennes superstitions et préférer les saintes maximes de l'Evangile aux impiétés du Coran. La Providence permit qu'aucune persécution ouverte ne vînt entraver ces beaux résultats. Ainsi la lumière de la foi faisait tous les jours de nouvelles conquêtes, que Dieu se plaisait à bénir et à développer en manifestant par d'éclatants miracles la sainteté de son serviteur. Les néophytes favorisaient encore les progrès de la religion par la bonne odeur qu'ils répandaient autour d'eux, par leur zèle à bâtir des églises où les saints mystères et les cérémonies du culte se célébraient avec une entière liberté.

A la suite des humbles commencements dont nous venons de parler, l'Ordre de Saint-Dominique, qui disposait déjà de puissants moyens d'action pour évangéliser les peuples de l'Asie, allait fonder une nouvelle Province au centre de ce vaste continent, en convertissant les moines arméniens de Saint-Basile. Notre B. Barthélemy fut l'instrument de cette œuvre merveilleuse et providentielle. Tout en s'appliquant à la prédication de l'Evangile, il n'avait garde de négliger la pratique la plus austère de toutes les vertus religieuses. Il

bâtit sur une montagne son premier monastère, dont les cellules étaient taillées dans le roc. Dans cette solitude, Frère Barthélemy et ses compagnons se livraient à tous les exercices de la prière et de la pénitence, tels qu'ils sont pratiqués dans les couvents les plus réguliers de l'Ordre de Saint-Dominique. Après avoir prêché pendant le jour, ils rentraient sur le soir pour chanter les louanges de Dieu durant une partie de la nuit. Les besoins du cœur sont les mêmes dans tous les siècles, et l'apôtre qui a reçu en partage d'accomplir parfaitement la loi de son Dieu, n'a pas de plus grande consolation, à la vue des embûches des impies, que de dire avec le Psalmiste : « Je me lèverai, Seigneur, au milieu de la nuit pour rendre gloire à l'équité de vos jugements. »

Le matin venu, ils reprenaient ensemble l'exercice de la prédication et s'en allaient instruire et catéchiser fidèles et infidèles. Ils avaient appris dans la prière ce qu'ils devaient enseigner aux autres, et Celui qui mettait sa parole sur leurs lèvres préparait par sa grâce les cœurs de leurs auditeurs, afin que la divine semence y fût reçue et qu'elle y fructifiât. La réputation du V. Père se répandit bientôt au loin : on venait de toutes parts recevoir ses instructions et admirer ses vertus.

Cette vie exemplaire fixa surtout l'attention des moines de Saint-Basile, extrêmement multipliés dans l'Arménie. Ces Religieux n'avaient pas eu le bonheur de conserver la sainteté de leur institut, ni la pureté de la foi orthodoxe. Semblables, sous ce rapport, à la plupart des peuples d'Orient, ils suivaient tous les schismes des Grecs et leurs principales erreurs. Mais la conduite que nous leur verrons tenir prouve qu'ils erraient purement par ignorance et faute d'instruction, plutôt que par opiniâtreté ou malice. Ils croyaient ce qu'on leur avait enseigné, et les préjugés de l'éducation ou de la naissance les retenaient dans les ténèbres qu'ils prenaient pour la lumière. Cependant dès que la grâce eut touché leur cœur, ils ne refusèrent point de suivre ses inspirations.

L'abbé Jean, supérieur d'un célèbre monastère de Saint-Basile dans la ville de Chernac, entendant parler des merveilles que Dieu opérait dans toutes ces provinces par le ministère de l'évêque de Marasch, résolut d'aller conférer avec l'homme de Dieu dans un esprit de paix : il fit quatre journées de marche pour se rendre auprès de lui.

Ce fut l'an du Seigneur 1328, que ces deux illustres personnages

commencèrent leurs conférences. L'abbé Jean ne cherchait pas pour lui seul la connaissance de la vérité. Quelque distingué que fût son mérite et le rang qu'il tenait parmi ses Frères, il n'était lui-même que le disciple du Supérieur général des moines arméniens, nommé Isaïe. C'était précisément ce fameux abbé qui avait chargé Jean de Chernac d'examiner de près les œuvres et le ministère des Frères Prêcheurs.

Notre pieux Prélat reçut l'envoyé avec la sincérité d'un ami et la charité d'un Saint. Pendant six mois, il l'instruisit à fond de la croyance et des usages des latins, et n'eut pas de peine à le persuader de la nécessité d'abandonner le schisme et d'en retirer ses Frères.

Ce premier résultat obtenu, il composa, et Jean de Chernac traduisit ensuite en arménien plusieurs instructions sur les principaux points de la doctrine chrétienne, obscurcis ou contestés par les schismatiques. Pour achever cette œuvre, on convoqua dans une Assemblée générale les principaux Religieux et tous les Supérieurs des maisons de Saint-Basile, dans la ville de Chernac. Ce synode, où les Frères Prêcheurs assistaient, examina avec soin l'origine et les malheureux progrès du schisme : toutes les erreurs qu'il avait enfantées furent combattues, prosrites, abjurées, et le retour à l'unité romaine solennellement et unanimement arrêté. Cette décision ainsi ménagée fut acceptée de tous sans opposition (1330).

Il fallait songer à consolider ces beaux commencements. Les Religieux de Saint-Basile formaient tout le clergé de ces vastes provinces : évêques et curés sortaient de leurs rangs. Mais quelle pouvait être la doctrine, la capacité, l'érudition de ces conducteurs des âmes, nourris eux-mêmes et élevés jusqu'alors dans les ténèbres de l'hérésie et du schisme ? Et quelles devaient être les mœurs de ces prétendus Religieux, qui n'avaient, selon l'expression de l'abbé de Chernac lui-même, que l'habit de moine et le nom de chrétien. Trop adonnés au commerce et à l'usure, ils vivaient sans ordre, sans règle, sans constitutions, sans vœu de pauvreté ni d'obéissance. Leur volonté était leur seule loi, et chacun, au gré de ses désirs, allait partout où sa passion le conduisait. L'usage de tenir des assemblées régulières ou de recevoir la visite des Supérieurs pour la correction des mœurs était complètement aboli, et personne ne s'intéressait à tout ce qui pouvait toucher à l'honneur de l'Ordre, au maintien ou au rétablissement de la discipline.

II. — Introduire la réforme parmi ces moines arméniens, c'était, aux yeux de notre vénéré Père, l'œuvre la plus urgente à tenter ; car, en



cas de succès, elle procurerait un double avantage à l'Eglise, puisqu'en remettant dans les voies du salut des personnes déjà consacrées au service des autels, elle ouvrirait en même temps aux fidèles de nouvelles écoles pour s'édifier et s'instruire. La tâche était digne de sa charité, mais l'exécution ne pouvait rencontrer que de grandes difficultés.

Quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, les obstacles ne rebutent jamais les hommes apostoliques; animés de l'esprit du Seigneur, ils s'appuient sur la force de sa grâce, qui leur rend tout possible. Notre pieux Prélat et son fidèle ami, qui était entré dans toutes ses vues, agirent dans cette occasion avec tant de zèle, parlèrent si efficacement, qu'ils finirent par gagner à leur cause les moines arméniens, qui consentirent à accepter le joug d'une discipline plus régulière. Dès lors commença la célèbre Congrégation des « Frères-Unis », dont les membres faisaient profession de vivre en vrais Religieux, selon la règle de saint Augustin et les constitutions des Frères Prêcheurs. Leur costume était celui de l'Ordre avec le scapulaire et le capuce noirs.

En même temps, Barthélemy le Petit préparait, avec le secours de l'abbé de Chernac, plusieurs ouvrages importants, destinés à instruire et à guider les moines arméniens dans le domaine de la science catholique : une Somme des cas de conscience, plusieurs traités sur les sacrements et un certain nombre de livres liturgiques.

L'abbé Jean, devenu Supérieur des « Frères-Unis », cherchait à les fondre de plus en plus dans la Règle de Saint-Dominique. « C'est aux Religieux de cet Institut, disait-il, que nous sommes redevables et de notre retour à l'Eglise dont nous avons été séparés par le schisme et de la réforme de nos monastères : il est juste que nous les honorions toujours comme nos frères, nos maîtres et nos fondateurs. Nous voulons donc que dans notre Congrégation il ne se fasse rien de considérable sans leur avis, et que nos Chapitres ne se tiennent jamais qu'en leur présence. Nous tâcherons toujours d'en avoir quelques-uns dans nos maisons, où ils doivent tenir le premier rang; et toutes les fois qu'il se présentera des difficultés touchant la foi ou la doctrine, si nous n'avons pas la facilité de les faire décider par le Saint-Siège, leur sentiment servira à fixer le nôtre. »

On le conçoit, ces Religieux n'avaient qu'un pas à faire pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Quelques années plus tard, en 1355, deux des principaux « Frères-Unis », Thomas et Eleuthère,

adressaient au nom de tous, au Pape et au Maître général des Frères-Prêcheurs, une supplique pour consommer leur union complète et définitive. Le Pape accueillit favorablement la demande. Frère Eleuthère devint leur Provincial, et Frère Thomas fut nommé par Innocent VI archevêque de Nascivan. Cette fervente Province est restée en possession, pendant plus de quatre siècles, du privilège de fournir des évêques à ces contrées. — La mission de Mossoul et celle du Kurdistan sont encore desservies aujourd'hui par les fils de Saint-Dominique. — Bon nombre de ces missionnaires, dit le théatin Clément Galanus, ont rendu des services importants aux catholiques de ce pays. On pourrait à peine représenter leurs glorieux travaux dans un volume entier, d'autant plus qu'ils ont souvent arrosé cette moisson, non seulement de leurs sueurs, mais aussi du sang qu'ils ont eu l'honneur de répandre pour la confession de Jésus-Christ.

Le B. Barthélemy, qui avait si heureusement proposé cette réforme, n'en vit pas les progrès. Après avoir été élevé sur le siège métropolitain de Nascivan, au pied du mont Ararat, il mourut en odeur de sainteté et martyr de la foi, en 1333.

Les officiers d'un certain pacha d'Arménie s'étant emparés du saint archevêque, lui enfoncèrent des roseaux aigus entre la chair et les ongles et le jetèrent ensuite dans une citerne sèche, où ils le laissèrent comme mort. Ces mauvais traitements parvinrent aux oreilles du pacha, qui permit encore au Frère Barthélemy de prêcher ; mais les Turcs le prirent une seconde fois, et après l'avoir accablé de coups, lui firent brûler la plante des pieds et la tête avec des lames de fer rougies. Il survécut dix jours à cet affreux supplice.

Le saint Religieux laissa pour testament à ses Frères l'humilité, la pauvreté et le zèle des âmes. Son corps fut enseveli dans l'église de Chernac, et sa mémoire, illustrée par les miracles qui s'opéraient à son tombeau, est restée en bénédiction parmi les peuples arméniens.





*La Vénérable Mère*  
*FRANÇOISE DE LA MÈRE DE DIEU,*  
*l'une des premières fondatrices du Monastère de Dinan,*  
*en Bretagne(\*)*

(1663)

**D**IEU dont la Providence n'est pas moins forte dans sa conduite, que sage et douce pour parvenir aux fins qu'il se propose, prépara l'établissement du monastère de Dinan, en remplissant de son esprit quelques jeunes filles, qui devaient être les pierres fondamentales de cette sainte maison. L'une d'elles fut la vertueuse Françoise Pan, native de Saint-Malo. Ses parents prirent à cœur de l'élever fort chrétiennement. Dès son plus bas âge, l'enfant donna des marques d'une dévotion singulière envers la Très Sainte Vierge et d'un vif désir de se consacrer au service de Dieu. La pieuse mère favorisait de son mieux les inclinations de sa fille, en lui laissant tout le temps voulu pour vaquer librement aux exercices de la prière.

A cette époque, le Père Béchu, Religieux de grande réputation, dirigeait dans le pays une jeune personne, nommée Pétronille Vignac, laquelle, sans autre ressource que sa confiance en Dieu, travaillait déjà au futur établissement du monastère de Sainte-Catherine. Le V. Père eut l'heureuse pensée de donner pour compagne à cette demoiselle notre Françoise, qui avait les mêmes aspirations. A elles deux, pensait-il, elles surmonteraient plus facilement les difficultés opposées à l'exécution du projet. La mère, jugeant le dessein irréalisable, refusa d'abord son consentement : elle finit néanmoins par se rendre, sur la parole du Père Béchu, assurant que tout irait à souhait. Cette dame assigna même à sa fille une honnête pension et s'engagea, en outre, à verser une somme de deux mille livres, lorsqu'il serait nécessaire de faire l'achat d'une maison.

(\*) Relation de Dinan.

Françoise quitta aussitôt Saint-Malo et vint rejoindre sa compagne à Dinan. Au bout de quelques mois, les deux jeunes filles demandèrent l'autorisation de revêtir l'habit du Tiers-Ordre ; l'ayant obtenue, elles honorèrent beaucoup les saintes livrées dominicaines par leur dévotion et leur modestie. Tandis que Sœur Pétronille s'employait avec sagesse et discrétion aux affaires extérieures, Françoise était constamment appliquée à Dieu. L'une remplissait l'office de Moïse priant sur la montagne, l'autre celui de Josué combattant dans la plaine. Mais comme dans ce combat tout spirituel la victoire était à la patience, à la pauvreté, à l'humilité et aux autres vertus cachées, les deux Sœurs y avaient également part ; le mérite de Françoise pouvait néanmoins être plus grand, en ce que, sa compagne ne possédant rien, l'entreprise semblait peser principalement sur elle.

Plusieurs années s'écoulèrent dans ces humbles commencements, quand le Père Béchu, de passage à Paris, eut l'occasion d'entretenir de son dessein la marquise d'Assigny, alors retirée au monastère de Saint-Thomas. L'insigne bienfaitrice de l'Ordre s'intéressa à l'entreprise et obtint de la Mère Marguerite de Jésus quelques sujets pour la fondation de Dinan. C'étaient les Mères Marguerite du Saint-Esprit, Françoise de Saint-Augustin, Jeanne de la Vierge et une Sœur converse nommée Marguerite de Saint-Raymond.

Les débuts furent pénibles mais l'œuvre, voulue par Dieu, devait réussir. Sœur Pétronille n'eut pas la joie d'en voir ici-bas le succès, qu'elle appelait de tous ses vœux, et auquel elle avait contribué par une vie d'abnégation et de retraite. Elle mourut avant l'arrivée des Sœurs de Paris. Sœur Françoise, plus heureuse, put jouir enfin du repos attendu. Ce ne fut pas sans d'assez rudes combats à surmonter du côté de certaines personnes de crédit, qui promettaient d'abondantes largesses, avec toutes les ressources nécessaires pour la construction de l'église et du monastère, à condition que les nouvelles Religieuses changeassent d'institut. Mais ces saintes filles, jalouses de leur fidélité, et désireuses de porter jusqu'à la mort les livrées dominicaines, se maintinrent fermes et généreuses dans leurs résolutions. Sœur Françoise, entre autres, était tellement éloignée de ce changement, par l'amour tendre et filial qu'elle portait à S. Dominique, que, pour mériter la grâce de combattre toute sa vie sous son étendard, elle prit l'engagement de réciter en son honneur à dater de ce moment, quatre ou cinq rosaires par jour : elle y demeura fidèle.



II. — A l'arrivée des Sœurs du monastère de Saint-Thomas, Françoise reçut l'habit du grand Ordre et fut appelée dès lors Françoise de la Mère de Dieu; deux autres postulantes, préparées par ses soins, participèrent à la même grâce (8 décembre 1631). Elle avait alors 28 ans. Tout dans sa conduite était animé de ferveur et du zèle de la Religion. Elle se réjouissait dans les peines et les travaux, aimait cordialement toutes les Sœurs, et particulièrement les novices et les postulantes, animant les unes et les autres à la persévérance par ses exemples et ses paroles. Sa plus douce joie était de les recevoir à l'habit et à la profession; et l'une de ses dernières consolations fut de donner, au lit de la mort, son suffrage pour l'admission d'une postulante.

La V. Mère passa par l'épreuve de plusieurs maladies, et les supportait avec une si grande douceur d'esprit, et une si affectueuse reconnaissance pour les services des infirmières, que ses compagnes en étaient singulièrement édifiées.

Dès qu'elle éprouvait un peu de mieux, elle reprenait avec empressement le train de la Communauté.

Mais elle signala surtout sa ferveur en voulant seule se charger du soin d'une pauvre Sœur, atteinte d'un mal contagieux, et pour ce motif reléguée à l'extrémité du monastère, en dehors de tout commerce avec les Religieuses. La vertueuse Françoise s'était offerte de bon cœur à la servir et lui rendit toute sorte de bons offices. Les allées et les venues, fréquentes et fatigantes, qu'il lui fallait faire à cette occasion, ne la rebutaient nullement. Elle les endurait volontiers pour l'amour de Notre-Seigneur, tombant lui aussi de lassitude et d'épuisement à la recherche de ses pauvres créatures.

Cette vue la soutenait, et quand parfois ses forces trahissaient son courage, elle s'asseyait sur les marches de l'escalier, en priant le divin Maître de bénir toutes les peines qu'elle se donnait. Une autre considération, bien propre à tenir en éveil sa charité, était qu'elle travaillait pour une épouse du Seigneur, que la douleur et la souffrance rendaient plus conforme à son état.

Cependant la Prieure, touchée de sa fatigue, voulut la soulager : mais Sœur Françoise l'en détourna. « Non, non, ma Mère, lui dit-elle, j'aurai cette couronne et je travaillerai jusqu'au bout pour l'acquérir. »

Quelque temps avant son trépas, elle commença la dévotion connue sous le nom de Voyage de la Sainte Vierge, consistant à con-

sidérer, pendant un nombre de jours déterminés, la Reine du ciel dans l'un des mystères de sa vie. Chaque année, du reste, elle faisait avec grand profit ce pieux exercice, comme préparation à son propre voyage du temps à l'éternité. Cette fois, elle fut plus favorablement exaucée ; car Marie lui obtint la grâce de mourir le jour de sa glorieuse Assomption.

La veille de la Saint-Dominique, une forte fièvre obligea la V. Mère François à se retirer à l'infirmerie, et le 14 août, elle entra en agonie. Pendant les prières de la recommandation de l'âme, son visage prit soudain une expression de paix et de bonheur qu'elle conserva jusqu'au tombeau. Le lendemain, la sainte Religieuse remettait doucement son âme à son Créateur. Au moment d'expirer, elle prit son crucifix, abaissa son voile sur son front, joignit ses mains sur sa poitrine, et s'endormit ainsi dans le baiser du Seigneur. Elle avait prédit qu'on la porterait de l'ancien couvent au nouveau monastère dans un état qui exciterait l'admiration de tous. C'est ce qui arriva, Dieu le permettant pour rendre plus recommandable sa vertu et vérifier à son sujet cette parole de l'Écriture : *Sic honorabitur quemcumque voluerit Rex honorare* : « Ainsi sera glorifié celui que le Roi voudra honorer. » (Esther, V.)



## LE MÊME JOUR

1240 — A Narbonne, mémoire d'un Religieux singulièrement dévot à la Très Sainte Vierge. Etant tombé gravement malade, il voulut se confesser au Prieur. « Attendez, mon cher Frère, lui dit le Supérieur, que nous ayons achevé la procession en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame ; alors je serai tout à vous. — Mais c'est pour cela même, reprit le malade, que je veux me confesser, afin de faire, s'il plaît à Dieu, cette procession au ciel, dans la compagnie des Anges et de la Très Sainte Vierge. » Il se confessa donc, et, peu de temps après, s'endormit dans le Seigneur. — (*Vit. Fratr.*)

1477 — Dans la Congrégation de Hollande, le B. Père ANDRÉ NOORTH. Ce vénérable Religieux avait la pieuse coutume de prier chaque jour la Très Sainte Vierge qu'elle lui obtînt de quitter ce monde à l'une de ses fêtes.

Surpris par une grave maladie, il prédit à ses Frères qu'il mourrait à l'Assomption prochaine : et comme on lui demandait s'il ferait volontiers son sacrifice : « De tout cœur, répondit-il, car c'est l'heure que j'ai toujours désirée, et c'est pour mieux m'y préparer que, renonçant aux joies du siècle à la fleur de l'âge, je suis venu en Religion. » Il mourut avec les sentiments de la plus tendre piété et suivit la Très Sainte Vierge dans son triomphe au ciel, l'an 1477. — (Razzi.)

1540 — A Bruges, l'Illustrissime Père JEAN DE VITT, originaire de la même ville. Envoyé tout jeune en Espagne, il prit l'habit de l'Ordre au couvent de Valladolid et fit d'admirables progrès dans les lettres et la vertu.

Sa réputation croissant de jour en jour, il fut nommé confesseur et grand aumônier de la reine Eléonore, sœur de l'empereur Charles-Quint, et épouse de François I<sup>er</sup>. L'empereur, voulant honorer son mérite, le proposa pour le siège de Cuba, dans les Antilles. Le vénérable Père se vit dans l'obligation d'accepter et partit effectivement pour prendre possession de son diocèse. Mais son absence laissa de vifs regrets en Europe, et Charles-Quint lui fit savoir qu'il serait très heureux de le revoir dans ses états. L'humble Religieux offrit volontiers sa démission, après avoir obtenu pour successeur le docte Père Michel Ramirez, alors professeur à l'Université de Louvain.

Retiré à Bruges, le vertueux Prélat y termina sa carrière, le jour même de l'Assomption, l'an 1540. Il avait pris pour devise ces deux mots : « *Voluntas Dei* : La volonté de Dieu » qu'il s'était proposé de suivre en toutes choses.

En mourant, il enrichit son couvent de magnifiques ornements et y fonda deux chaires de philosophie et de théologie. — (Fontana.)

1541 — A Saragosse, en Aragon, le V. Père THOMAS DE GUZMAN, profès du couvent de Valladolid. C'était un homme remarquablement doué sous le rapport de l'éloquence. On le comparait volontiers à saint Paul, et ce qui ajoute encore à son mérite, c'est que la force de sa parole était soutenue par une observance très régulière. Il fut désigné avec le B. Père Dominique de Montemajor pour aller réformer la Province d'Aragon, bien qu'il ne fût alors que simple *présenté* en théologie. Néanmoins on l'élut Prieur du couvent de Calatayud, et, à la mort du Père Dominique, Vicaire général de la Congrégation réformée.

La lettre circulaire qu'il adressa à tous les Religieux fit une telle impression sur leur esprit, qu'ils le nommèrent Provincial au Chapitre de Saragosse. Dans cette lettre, le zélé Supérieur rappelait à ses Frères la fin de leur institut : le salut des âmes par la prédication de l'Evangile ; il leur souhaitait à tous d'être comme des nuées bienfaisantes pour porter, au gré de Dieu, la pluie et la fertilité dans les cœurs des mortels. Sans cela, ajoutait-il, vous serez peut-être des hommes religieux mais non point des Prêcheurs, dont les

aspirations et la vie tout entière doivent avoir pour but la conversion et le bien du prochain. Pour les y disposer avec plus d'efficacité, il leur citait l'exemple de Celui qui parcourait les villes et les bourgades, semant partout la parole divine, faisant le bien, guérissant les malades et enseignant tous les jours au Temple.

Le V. Père mourut le 15 août de l'année 1541, au couvent de Saragosse, peu de temps après son élection. — (Diago.-Lopez.)

1555 — A Guatemala, aux Indes occidentales, le V. Père PIERRE BARRIALÈS, profès du couvent de Salamanque. Dès son arrivée dans cette mission, ce zélé Religieux fut assigné au couvent de Guatemala. A cette époque, nos Pères avaient à lutter contre la malveillance des Espagnols qui ne leur pardonnaient pas de prendre fait et cause pour les Indiens. Pour comble d'infortune, un mal contagieux, dont on ignorait la cause, vint tout à coup désoler le couvent.

Les Espagnols exploitèrent avec une rare perfidie cette circonstance douloureuse. Non contents de laisser dans l'abandon et la misère nos dignes Religieux, ils répandirent le bruit que cette maladie cruelle était un châtiment envoyé du ciel pour punir ces hommes de la bienveillance excessive qu'ils ne cessaient de témoigner aux Indiens. Cependant le fléau sévissait toujours : l'état de nos Pères devenait très alarmant. Mais il plut à Celui qui les éprouvait ainsi dans des vues de miséricorde et d'amour de fermer enfin la bouche à leurs détracteurs. Les malades, conduits presque tous aux portes du tombeau, recouvrèrent la santé, à l'exception d'un seul, le Père Pierre Barriales, jugé digne des récompenses éternelles. Après avoir été purifié dans le creuset de la souffrance, comme l'or dans la fournaise, le jeune Religieux fit à Dieu le sacrifice de sa vie et échangea les tristesses de cette vallée de larmes pour les joies de la Patrie, le jour de l'Assomption. — (Remezal.)

1584 — A Coïmbre, le V. Père MARTIN DE LEDESMA, premier professeur de théologie dans cette célèbre Université. Originaire de la Province de Castille, il avait prononcé ses vœux au couvent de Salamanque le 15 août 1525. Mais le roi de Portugal, Jean III, très désireux d'attirer à l'Université de Coïmbre des hommes de valeur et de haut mérite, fit instance pour l'obtenir et lui confia la principale chaire de théologie.

Martin de Ledesma l'occupa avec un grand éclat pendant plus de trente ans. La reine Catherine, devenue veuve et régente du royaume de Portugal pendant la minorité du jeune prince Sébastien, trouva toujours auprès du docte Religieux les lumières et les conseils dont elle avait besoin : et pour mettre sa conscience à l'abri de tout reproche pour la provision des Eglises, elle lui offrit l'évêché de Visco. Le Père Martin refusa avec une modeste fermeté, et continua tranquillement ses cours jusqu'à sa mort, arrivée



le 15 août 1584. C'était un Religieux de grande vertu, plein de mépris pour lui-même, fuyant le bruit et l'éclat, singulièrement recommandable par son esprit de pauvreté et par sa dextérité dans les difficultés pratiques de la vie.

Il a laissé deux volumes fort estimés sur le quatrième livre des Sentences, et plusieurs autres sur la Somme de saint Thomas. — (Echard.)

1654 — A Toulouse, le V. Père JEAN SENARENS, très digne Maître des novices. Il entra dans l'Ordre étant déjà prêtre et âgé de 40 ans. Comme il possédait un grand fonds de vertu, on se promit beaucoup des services qu'il pourrait rendre à sa famille religieuse.

Il traitait rudement son corps par des jeûnes, des disciplines, des veilles prolongées ; et si parfois il se ralentissait un peu, Dieu réveillait sa ferveur d'une manière extraordinaire. L'un de ses parents, pauvre et assez mal vêtu, le fit un jour appeler au parloir. Le Père ne put, sur le moment, se défendre d'une surprise d'amour-propre, et ne se comporta pas dans cette circonstance avec la fidélité d'une âme, qui, ne perdant jamais de vue ses péchés ni les exemples d'humilité du Sauveur, n'a de honte qu'au souvenir de ses fautes. La nuit suivante, une voix terrible fit résonner à ses oreilles ces paroles : *Non habitabit in medio domus meae qui facit superbiam* : « Celui qui se laisse aller à l'orgueil, n'habitera point au milieu de ma maison. »

Sensible au reproche, le vertueux Religieux vint dès le matin prier son Père Maître de l'autoriser à s'accuser publiquement de sa faute : ce qu'il fit à l'édification de tous. Sans avoir égard à la considération de son âge et des charges qu'il avait remplies dans le clergé séculier, on l'exerça soigneusement dans toutes les pratiques du noviciat, où il apprit, à son profit d'abord, ce qu'il devait plus tard enseigner avec fruit aux autres. C'est à lui, en effet, qu'on attribue la méthode si longtemps en usage dans nos maisons, de faire tirer chaque dimanche une vertu à pratiquer durant la semaine. Le docte Père avait lui-même composé un petit traité sur les principales vertus religieuses, divisées en trente séries : chacune de ces séries était suffisamment développée pour servir de thème à un entretien ou à une conférence spirituelle, et le tout si bien détaillé et si facile à réduire en pratique, qu'on pouvait dire de ce Maître habile et expérimenté ce qu'Eliu disait à Job, après que ses trois amis eurent fini de parler : *In manu omnium hominum signat, ut noverint singuli opera sua* : « Il met le sceau sur la main de tous les hommes, afin que chacun reconnaisse ce qu'il a à faire en particulier. »

Le B. Albert le Grand avait déjà tracé ce plan dans son beau livre intitulé : « Le Paradis de l'âme. » Toutefois le traité du Père Jean Senarens pénètre plus avant dans le détail des vertus ; nous pouvons même dire que son œuvre est un abrégé de tous les traités de la vie spirituelle, surtout depuis que le Père Massoulié l'a fait imprimer, en le complétant, à la suite de ses *Méditations de saint Thomas*.

Pendant son office de Père Maître, le Père Jean ne cessa de pratiquer le premier ce qu'il enseignait aux autres : il était très sobre dans ses repas, modeste comme un Ange, exact à tous les exercices, sévère pour lui-même, doux et affable aux autres, et néanmoins si habile à mortifier les novices, qu'il n'en recevait aucun dans sa chambre sans lui infliger quelque bonne humiliation.

Il mit en honneur la visite au Très Saint Sacrement et celle des autels de l'église après Matines. Les novices goûtaient beaucoup ce dernier exercice et avouaient en retirer plus de fruit que de toutes les autres pratiques. Il voulait, en outre, que chacun d'eux accomplît en public des actes de la vertu qui lui était échue pour la semaine.

Le V. Père avait une si belle écriture qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, aux caractères de l'impression.

Son assiduité à l'oraison était admirable : le sommeil interrompait à peine sa prière, car avant de s'endormir, le saint Religieux lisait quelque passage d'un livre spirituel pour avoir toujours dans l'esprit quelque bonne pensée. On assure que la Très Sainte Vierge l'honora de ses visites et déposa l'Enfant Jésus entre ses bras. Sur la fin de ses jours, la Providence lui envoya les croix qu'il avait si souvent demandées. Un peu avant de mourir, il se fit apporter un crucifix, et, le couvrant de ses baisers, expira saintement, le 15 août 1654. Un parfum céleste s'exhalant de son corps montra à tous les assistants combien la vie et la mort du Père Jean Senarens avaient été précieuses aux yeux du Seigneur. —<sup>r</sup> (*Ex visu et certa Relat.*)

1676 — A Cadenet, dans la Congrégation du Très Saint Sacrement, le vertueux Frère THOMAS DE SAINT-ANDRÉ. Peu de jours après sa profession, ce jeune Religieux tomba gravement malade : comme un autre Lazare, il était couvert de plaies dont on ne put jamais le guérir, bien qu'on essayât tous les remèdes imaginables, même les plus douloureux. Pendant les neuf ou dix ans que dura son martyre, notre patient Frère ne perdit jamais sa douceur ni sa sérénité. Bien plus, sous la violence du mal, il finit par devenir complètement sourd.

Sur ces entrefaites, le pieux malade fut admirablement consolé par l'apparition du Père Vincent de la Visitation, décédé depuis peu.

Ce grand Religieux, qui lui avait prédit l'heure de sa mort, lui apparut en songe, entouré d'une auréole de lumière, et lui dit ces paroles : « Courage, Frère Thomas, soyez constant, car tout est très bien récompensé dans le ciel. » Cette vision combla le Frère Thomas d'une joie indicible et le fortifia d'une manière toute nouvelle à souffrir les maux dont il était accablé. Il mourut le 15 août de l'année 1676. — (*Vie du Père Antoine du Saint-Sacrement.*)

1484 — A Poissy, la mémoire de deux VV. Religieuses, mortes à la date du 15 août, mais non la même année.

La première, nommée JEANNE DE NELLE, était entrée au monastère à l'âge de quatorze ans, contre le gré de ses nobles parents. Elle persévéra dans son dessein avec une grande générosité; mais après deux ans d'efforts, le Seigneur la jugea mûre pour la récompense et la transplanta, comme une fleur odorante, dans le parterre céleste.

La seconde, appelée ANNE FOURNIER, se distingua par son zèle pour le service divin et par le soin particulier qu'elle prenait à conserver son âme dans une paix inaltérable. Elle prit rang parmi les élus, le jour de l'Assomption, 1555. — (*Mém. de Poissy.*)

1622 — A Béziers, la vertueuse Sœur CATHERINE DE GINESTE, de la Congrégation du Tiers-Ordre, érigée dans cette ville par les premiers disciples du Père Sébastien Michaëlis, restaurateur du couvent de Béziers.

La V. Sœur pratiqua toujours sa Règle avec une scrupuleuse exactitude, et ajouta même beaucoup à ce qui y est prescrit. Toutes les nuits, réveillée par son bon Ange, elle se levait pour faire deux heures d'oraison, et le jour, autant que possible, assistait à tous nos offices.

Sa table était des plus frugales; elle y faisait de temps en temps une lecture pour entretenir la chaleur intérieure de son âme, et le soir venu, elle procurait le même avantage à ses domestiques en leur lisant elle-même la vie du Saint du jour. Elle avait une mise extrêmement simple, et quand ses parents, qui étaient de haute condition, voulaient l'obliger à porter des vêtements plus riches, elle les suppliait, les larmes aux yeux, de la laisser vivre selon l'esprit de l'Evangile. Pour mieux se maintenir dans ces saintes dispositions, elle fit les trois vœux de Religion entre les mains du Père Gilbert Lachaise, Prieur de notre couvent: et jamais elle n'aurait osé entreprendre quoi que ce fût sans son agrément. C'était sa coutume de passer tout son temps libre, le jour de Noël, dans une étable, afin d'y méditer, à son aise, les abaissements incompréhensibles de son Sauveur.

De là cet empressement à se porter aux offices les plus vulgaires de la maison; à se regarder et à s'estimer dans la réalité comme la dernière de toutes. Elle puisait, en outre, dans la contemplation des Mystères douloureux une force d'âme extraordinaire pour aimer son Dieu et souffrir pour lui. Les plus fortes pénitences lui paraissaient légères, et elle aurait succombé sous la pesanteur de leur poids, si son directeur n'eût modéré les élans de sa ferveur.

Quoique simple tertiaire, elle suivait les Constitutions du grand Ordre, pratiquait une abstinence rigoureuse, jeûnait de la Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques, et couchait sur la dure.

Trois fois la semaine, elle se disciplinait rudement, et, à certains jours,

portait le cilice ou la chaîne. Son unique but dans ses pénitences, comme dans toutes ses actions, tendait à la conversion des pécheurs. Elle ne reculait devant aucune fatigue quand il s'agissait de ramener au divin bercail des brebis errantes. Elle passait volontiers des journées entières à cette grande œuvre de charité, sans se donner le temps de prendre aucune nourriture : le lendemain, malgré l'épuisement de la veille, elle se remettait courageusement au travail, et Dieu bénit si visiblement son zèle, qu'elle fit rentrer dans la bonne voie un nombre incroyable d'égarés. Dans ces occasions, son confesseur, le Père Antoine Dumas, intervenait à son tour, et non sans mérite, pour instruire, catéchiser et confesser ces pécheurs que la pieuse fille lui adressait, ou pour aller visiter les personnes que sa charité lui recommandait.

La dernière Semaine sainte que Sœur Catherine passa sur la terre fut l'une des plus remarquables sous le rapport de ces conversions ; mais loin d'en tirer vanité, l'humble tertiaire en renvoyait toute la gloire au Seigneur, et évitait avec soin les réunions où l'on aurait pu la complimenter sur son zèle.

Les malades, les affligés, les infirmes étaient de sa part l'objet des attentions les plus délicates. Elle prodiguait les aumônes et se privait du nécessaire pour assister les plus indigents. Sa famille lui avait fait cadeau de deux habits du Tiers-Ordre : la sainte fille se dessaisit immédiatement du meilleur en faveur d'une des Sœurs de la Congrégation. Presque tout ce qu'on lui servait pour ses repas passait aux pauvres ; et quand après avoir tout donné, elle se trouvait les mains vides, elle ne rougissait pas d'aller mendier de porte en porte pour ses protégés. Autant que le lui permettaient ses occupations, elle visitait l'hôpital chaque semaine, balayant les salles, faisant les lits, pansant les plaies, baisant ensuite, lorsqu'elle croyait n'être pas aperçue, les pieds des malades, à l'exemple de la patronne du Tiers-Ordre, sainte Catherine de Sienne. Un pauvre homme atteint au visage d'un mal horrible se trouva radicalement guéri à la suite des soins que la V. Sœur lui prodigua. Les lépreux, relégués à la campagne, recevaient les mêmes bons offices de sa charité. On eut beau chercher à l'en détourner, à cause du danger de la contagion, la sainte fille répondit que depuis que son Sauveur s'était rendu semblable à un lépreux, ce serait pour elle un honneur de contracter ce mal, en servant Jésus dans la personne de ses pauvres. De fait, il lui survint à la main une plaie, qui pouvait avoir de fâcheuses complications. Elle ne s'en émut point. « Quoi qu'il arrive, dit-elle, ce sera toujours pour mon bien » ; et elle reprit l'exercice de son héroïque dévouement.

Quand Louis XIII envahit le Languedoc, pour ramener sous son sceptre un certain nombre de villes rebelles, Béziers reçut dans ses murs plus de cinq cents blessés. On vit alors Sœur Catherine dans les ambulances, se multiplier auprès des soldats, bravant la fatigue, et répandant sur eux les trésors de son cœur.



Mais le sacrifice qu'elle entendait offrir au Seigneur ne pouvait se borner à ces pratiques extérieures, si louables fussent-elles ; elle aspirait plus haut, et le monastère de Sainte-Catherine de Toulouse avait déjà fixé son choix. La divine Providence arrêta le projet de la fervente tertiaire sans lui en retirer le mérite. Au moment de son départ, sa mère tomba gravement malade : bon gré mal gré, Sœur Catherine dut rester auprès d'elle pour la servir et prendre le soin de la maison. Jour et nuit la sainte fille se tint à son chevet ; elle avait eu révélation du salut de sa mère ; aussi en la voyant mourir très pieusement, le jour même de Saint-Dominique, elle ne put verser une larme.

La semaine suivante, elle fut prise à son tour et ne se fit aucune illusion sur la gravité de son mal. Dès que son directeur se présenta, elle lui dit en souriant : « Il faut que je suive ma bonne mère ! » — « Pas encore, répondit le confesseur. » — « Si bien, mon Père : tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner. » Et comme le Seigneur lui avait promis le salut éternel de son père, pourvu qu'il suivit la conduite de ce Religieux, elle le pria instamment d'avoir soin de lui.

La V. Sœur fit sa confession générale dans les sentiments de la plus grande douleur, bien qu'elle n'eût jamais perdu son innocence baptismale, et déclara que depuis le moment où elle avait émis ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, par l'effet de la miséricorde divine, elle n'avait jamais adhéré à la moindre pensée contraire à ses engagements.

Le jour même, ayant reçu une lettre de nos Sœurs de Toulouse, elle ajouta : « Les bonnes Religieuses me saluent dans les plaies du Sauveur, mais il y a cinq ans que je n'en suis point sortie : ces saintes ouvertures m'ont toujours servi de retraite. »

Pour reconnaître l'attention des Sœurs, elle désira leur envoyer deux magnifiques bouquets pour la chapelle, et à la Prieure un très beau Rosaire.

Dès lors, Sœur Catherine ne songea plus qu'à son éternité, exhalant les sentiments de son cœur en des élans d'une sublime piété. Le jour de l'Assomption, elle répondit aux prières de la recommandation de l'âme, récita le *Veni Creator*, invoqua dévotement Marie par ces paroles liturgiques : *Maria, Mater gratiae, Mater misericordiae, Tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe* : « O Marie, Mère de la grâce et de la miséricorde, protégez-nous contre l'ennemi du salut, et recevez-nous à l'heure de la mort. » Elle dit ensuite à plusieurs reprises : « Allons au ciel ! » et alla se joindre au cortège de la Reine des vierges, l'an 1622.

Il se fit un concours prodigieux autour de sa dépouille mortelle ; beaucoup faisaient toucher à son corps des objets que l'on conservait ensuite comme des reliques. La V. tertiaire reçut la sépulture dans notre église conventuelle. — (Relat. de Béziers.)

1641 — A Paris, au monastère de Saint-Thomas, la jeune Sœur LOUISE DU SAINT-ESPRIT. Prévenue de bonne heure des bénédictions célestes, elle aimait à dire qu'elle voulait être Religieuse de Saint-Thomas. A sept ans, elle vit en songe les trois Supérieures des plus célèbres monastères de la capitale, qui venaient lui offrir leur habit; sans hésiter, l'enfant choisit celui des filles de Saint-Thomas. On lui permit de faire sa première communion à neuf ans, le jour même de l'Assomption; et dès ce moment, elle montra une maturité bien au-dessus de son âge. Chaque jour, elle insistait davantage auprès de ses parents pour qu'on la laissât suivre son attrait vers la vie religieuse. « Dieu m'appelle à son service, disait-elle; je ne puis retarder : je dois lui obéir. » Elle obtint enfin ce qu'elle désirait : et toute joyeuse elle accourut à Saint-Thomas, le jour encore de l'Assomption. Sa pieuse mère, libre des liens du mariage par la mort de son mari, avait pris le parti de rejoindre sa fille au même monastère. Nos Sœurs, en recevant l'enfant, lui demandèrent si elle était bien résolue à rester, au cas où sa mère ne donnerait aucune suite à son projet. « Assurément, répondit-elle; car si je viens ici, c'est pour y demeurer. » Elle dut attendre sa quinzième année pour prendre le saint habit, qu'elle reçut au grand contentement de son âme, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge. Son noviciat se passa dans de pénibles épreuves, occasionnées par des troubles étranges, dont elle fut enfin délivrée le 8 décembre de l'année suivante, qui fut le jour de sa profession.

Quelques mois plus tard, la V. Sœur tomba malade. Retirée à l'infirmerie, elle s'offrait sans cesse à Dieu en esprit de victime avec une douce et aimable résignation : elle ne se plaignait que du délai apporté à la dissolution de son corps. Purifiée par neuf mois de cruelles souffrances, et toute languissante d'amour pour l'Époux de son âme, elle alla se réunir à lui et à la Vierge Marie, en la fête de l'Assomption 1641. — (*Mém. de Saint-Thomas.*)

1652 — Au monastère d'Autun, la V. Sœur MARIE-HYACINTHE DE L'INCARNATION. Bien que sa présence parût indispensable dans sa famille, elle n'hésita pas à se dégager des liens qui la retenaient au milieu du siècle, pour se consacrer au service de Dieu dans la vie religieuse. Les premiers mois furent fort pénibles. Mais elle résista énergiquement à toutes les instances qui furent employées pour lui faire abandonner son dessein. Elle reçut l'habit le 25 mars, avec le beau nom de sœur Marie-Hyacinthe de l'Incarnation. Toute sa vie, la pieuse fille eut pour le grand mystère que lui rappelait son nom une tendre dévotion, et elle s'appliquait à en retracer l'esprit dans sa conduite, en se faisant l'humble et dévouée servante de ses compagnes. En réalité, elle se regardait comme la dernière de toutes, à ce point qu'elle pria le Provincial de la laisser toujours au noviciat et de lui permettre de ne se nourrir que des restes de la communauté.

Mais le prudent Supérieur ne jugea pas opportun d'exaucer cette dernière demande. La vertueuse fille s'en dédommagea en s'imposant de rudes mortifi-

fications. Les jeûnes, veilles, disciplines lui étaient choses familières : souvent encore, elle mêlait à son breuvage de la suie, de la cendre ou de l'absinthe, et comme d'ordinaire Dieu nous communique ses consolations dans la mesure où nous renonçons à celles de la terre, cette admirable Sœur reçut spécialement en partage le don des larmes : ses yeux étaient devenus deux sources intarissables, à l'oraison surtout.

De là encore cette modestie, ce recueillement angélique qui la distinguaient parmi ses compagnes. Attentive à arrêter les moindres surprises de la nature, elle n'aurait reculé devant aucun sacrifice pour vaincre ses répugnances. Elle attachait une grande importance à l'accusation publique de ses fautes, ainsi qu'à l'acceptation des pénitences que ses Supérieures lui infligeaient pour l'humilier. Quand elle se croyait seule au chœur, elle allait baiser la place où ses Sœurs posaient leurs pieds, et si, par mégarde, l'une ou l'autre d'entre elles lui adressait une parole un peu vive, elle reconnaissait immédiatement ce qu'elle appelait un bon office par des services empressés et délicats.

Le démon chercha à la troubler en se présentant sous des formes effrayantes. La lutte fut longue et pénible ; mais en retour, Dieu inonda l'âme de la V. Sœur de merveilleuses consolations. Marie-Hyacinthe cherchait, du reste, à s'en rendre plus digne encore par les peines et les travaux qu'elle embrassait joyeusement pour l'amour de son divin Epoux. Lorsque le Très Saint Sacrement était exposé, elle ne quittait pour ainsi dire pas le chœur ; les dix jours de sa retraite annuelle se passaient également dans une prière ininterrompue. Son esprit de foi lui rendait tellement présents nos Saints Mystères, qu'il lui semblait les voir s'accomplir sous ses yeux ; les lumières qu'elle y trouvait en les approfondissant dans l'oraison lui suggérèrent l'idée d'en composer un exercice de dévotion. Sa Supérieure en fut si édifiée, qu'elle voulut en prendre copie pour son usage personnel. A la sainte Table et pendant l'action de grâces, la servante du Christ ne pouvait calmer les élans de son amour : ses larmes coulaient alors en abondance ; et, à l'exemple de saint Augustin, elle se trouvait bien de ces effusions de sa piété.

Une vie si fervente ne pouvait se prolonger longtemps. La dernière année de son noviciat, Sœur Marie-Hyacinthe ne suivait plus qu'à grand'peine les exercices de communauté. On lui fit un commandement exprès de se rendre à l'infirmerie. La V. Sœur accepta le précepte en esprit d'obéissance ; mais, avant de quitter le noviciat, elle voulut se jeter aux pieds de ses compagnes pour leur demander pardon et recevoir de leurs mains la discipline. Elle agit de même sorte auprès des Mères anciennes, avec une humilité qui tirait les larmes des yeux.

Peu de jours avant de tomber plus mal, elle reçut au parloir la visite de son frère, ecclésiastique de grande piété, et lui dit, comme parole d'adieu, qu'elle viendrait l'arracher aux misères de ce siècle, dès que le Seigneur lui aurait fait à elle-même miséricorde. Elle tint parole.

La dévotion à Marie l'entretenait dans une ferme espérance de son salut.

Ne pouvant plus réciter le Rosaire entier, à cause de sa faiblesse, elle priait sa bonne Mère d'en agréer à chaque grain les premières paroles. La veille de l'Assomption, elle éprouva un mieux sensible, le saint Viatique et l'Extrême-Onction semblaient lui avoir rendu la vie. Cependant la moribonde témoigna à ses Sœurs que son unique désir était d'aller à Dieu dans les joies d'une si grande fête. Elle eut, en effet, ce bonheur, le 15 août 1652.

Après la cérémonie funèbre, son frère, resté longtemps en prière dans notre église, se retira avec la certitude qu'il suivrait bientôt la sainte défunte, et ne put s'empêcher de le déclarer. C'était sa coutume de se lever chaque nuit quand nos Religieuses sonnaient leurs Matines. Tandis qu'il vaquait pieusement à la prière nocturne, Sœur Hyacinthe lui apparut, et l'avertit de se tenir prêt au départ. Les deux nuits suivantes, l'avertissement se renouvela. Le digne prêtre mit ordre à ses affaires, fit sa confession générale et mourut dans le baiser du Seigneur, le jour octaval de l'Assomption. — (*Mém. d'Autun.*)

1665 — A Saint-Omer, en Artois, au monastère de Sainte-Marguerite, la vertueuse Sœur THÉRÈSE DE SAINT-JOSEPH, recommandable par sa filiale dévotion à saint Dominique. Elle recevait des grâces prodigieuses de son B. Père. Le comte et la comtesse de Saint-Venant, désolés de n'avoir point d'enfants après sept ans de mariage, se recommandèrent aux prières de notre charitable Sœur qui s'empressa de confier leur intention au saint Patriarche. L'effet de sa confiance ne se fit pas attendre, et les deux illustres solliciteurs eurent bientôt la joie de voir tous leurs vœux accomplis. L'enfant, future héritière de leur maison, reçut au baptême les noms de Madeleine-Gilles-Dominique; et par reconnaissance on lui fit porter pendant sept ans les livrées de l'Ordre. A dater de ce moment, la pieuse comtesse ne cessa plus de combler le monastère de ses libéralités. On lui doit les dorures des autels et du tabernacle de l'église.

Bon nombre de grâces non moins extraordinaires furent attribuées au grand crédit de Sœur Thérèse auprès de saint Dominique; mais l'excellente fille cachait les faveurs célestes avec une humilité qui ne la rendit que plus digne de l'auréole des élus; elle alla recevoir sa récompense, le jour de l'Assomption 1665. — (*Ex P. Guil. Hayo, in fund conv. S. Marg. Audom.*)







## XVI AOUT

*SAINT HYACINTHE,*

*l'Apôtre du Septentrion (\*).*

(1185-1257)



Le Saint dont nous essayons d'écrire la vie appartenait à la nation polonaise, et descendait de l'illustre famille des comtes d'Odrowatz.

Le premier de ses ancêtres dont l'histoire fasse une mention expresse se nommait Saulz, et paraissait un type achevé de la bravoure et de l'héroïsme. Il remporta plus d'une victoire sur les Tartares et les contraignit de laisser en paix la Pologne. En 1140, nous retrouvons un autre chevalier de même nom, l'aïeul de saint Hyacinthe. Le comté de Konski lui étant échu en partage, on l'appela dès lors Saulz de Konski. Lui aussi fut la terreur des Tartares, et pendant que son invincible épée gardait la frontière de sa patrie, sa foi propageait avec zèle la religion catholique. Ce second Saulz d'Odrowatz eut deux fils : Yves, le plus jeune devint chancelier du roi de Pologne, puis évêque de Cracovie et mourut en odeur de sainteté. Son nom reviendra plus d'une fois dans notre récit. Eustache de Konski, l'aîné, embrassa la carrière militaire et marcha sur les traces glorieuses de ses ancêtres. Il choisit pour épouse une femme aussi distinguée par ses vertus que par son rang. A elle revient l'honneur d'avoir donné le jour à saint Hyacinthe.

(\*) Bulle de canonisation ; Stanislas et Séverin de Cracovie, *Acta Sanctorum* ; Tournon ; etc.

La famille des Odrowatz resta toujours environnée d'une grande considération, non seulement à cause de son ancienneté, mais aussi parce qu'elle fut la souche de personnages fort célèbres, qui s'allièrent dans la suite à presque toutes les têtes couronnées de l'Europe. Toutefois, la plus pure et la plus belle de ses gloires est de compter parmi ses membres un homme dont les vertus et les miracles illustreront à jamais l'Eglise, la Pologne et l'Ordre des Frères Prêcheurs.

De cette grande et antique lignée sortirent dans la suite deux nouvelles maisons : celle de Kristka et celle de Kostka, dans lesquelles Dieu choisit, au xvi<sup>e</sup> siècle, les parents qu'il voulut donner à l'angélique Stanislas, de la Compagnie de Jésus.

I. — Hyacinthe vint au monde l'an 1185, dans le château de Saxe, non loin de Breslau, en Silésie. Il apportait en naissant les plus heureuses dispositions. Ce n'était encore qu'un enfant, et déjà il semblait montrer qu'il continuerait les traditions de sa race et ne le céderait en éclat à aucun de ses devanciers. Il aimait à se promener dans les salles du palais, tapissées des portraits de ses pères, s'arrêtait longtemps à les fixer et se faisait expliquer leurs noms et leurs exploits. Ces premiers récits des gloires de famille firent sur son esprit une impression profonde; le souvenir ne s'en effaça jamais; et quand plus tard il commença à entrer dans la vie et à prendre vraiment conscience de lui-même, il se disait : « Si mes ancêtres se sont acquis une telle renommée, je dois veiller à ne pas déchoir d'un si haut rang par quelque crime ou vilenie. Ce qui a procuré tant de gloire à mes aïeux, c'est la justice, l'honnêteté, la grandeur d'âme; je devrai donc avoir devant les yeux un but toujours élevé et y aspirer de toutes mes forces, afin de retracer leurs vertus ici-bas et d'obtenir auprès d'eux une place dans le ciel. »

Hyacinthe réunissait toutes les grâces du corps aux qualités de l'esprit et du cœur. Il était bien pris de sa personne : sa physionomie exprimait une intelligence vive et une volonté énergique. On remarquait surtout en lui une modestie et une gravité au-dessus de son âge. Les jeux de l'enfance n'avaient pour lui aucun attrait : tout son bonheur était de se tenir auprès de sa mère pour écouter les choses pieuses qu'elle s'étudiait à inoculer dans son jeune cœur. Assis à ses côtés, il apprenait d'elle à aimer Dieu, Notre-Seigneur, la Vierge Marie et à se mettre sous leur protection, à l'abri de tout ce qui serait capable de souiller de près ou de loin la pureté de son âme et

la virginité de sa chair. A ce sujet, il prenait des précautions incroyables. Lui, qu'on élevait avec délicatesse, s'exerçait en secret à la mortification et à la pénitence : il fuyait ses aises, demeurait de longs instants prosterné sur le sol, priant, conjurant Dieu de lui accorder sa grâce toute-puissante.

En même temps, un vif attrait le poussait vers les pauvres. Souvent on le voyait mettre en réserve, pour le leur distribuer, l'argent destiné à ses menus plaisirs ; et quand il n'avait plus rien, il allait se jeter au cou de ses parents, pour obtenir une aumône qu'il se faisait un bonheur de porter lui-même, en accompagnant son offrande des plus encourageantes paroles. Arrivant parfois à l'improviste chez ses protégés, il s'asseyait à leur foyer, écoutait le récit de leur misère, séchait les larmes et consolait, en parlant de Dieu ou en montrant le ciel. Au retour de ces excursions furtives, son âme débordait en discours enflammés. Yves, son oncle, se sentait ému lui-même de tels accents, et dans son enthousiasme, on l'entendit s'écrier un jour : « Mon enfant, je le crois, tu seras, par la grâce de Dieu, ou un grand évêque, ou un célèbre prédicateur, ou un Saint bien au-dessus de ceux qui ont à jamais illustré la Pologne. »

Le bon chanoine avait raison. Mais, disons-le tout de suite à sa louange, si le jeune Hyacinthe fut plus tard la gloire de l'apostolat catholique, il le dut, après Dieu et après sa mère, à son oncle bien-aimé. Yves affectionnait Hyacinthe comme un fils tendrement chéri, et voyait avant tout en cet enfant une grande âme à perfectionner. C'était la tâche que la Providence lui imposait : il le comprit et s'y livra sans réserve. Ses historiens nous apprennent qu'il eut soin de son neveu « comme de la prune de son œil ». Les parents le lui ayant amené à Cracovie, il le tenait constamment à ses côtés, et l'associait même aux fonctions de son ministère, quand elles se trouvaient compatibles avec la condition d'un enfant. Précieuse intimité ! qui permettait au ministre du Seigneur d'inspirer au jeune adolescent des pensées nobles et élevées, et d'inculquer dans son cœur ces sentiments de générosité, d'amour de Dieu et de dévouement aux âmes dont l'épanouissement provoquerait, un jour, l'admiration de l'univers chrétien !

Cependant le digne prêtre reconnut bientôt que seul il ne pourrait suffire à l'éducation d'un sujet si remarquablement doué. Sa charge de chancelier, jointe à ses autres œuvres, lui enlevait une partie du

temps qu'il eût voulu consacrer tout entier à son élève. Il résolut alors de s'adjoindre le concours de maîtres distingués.

Les progrès d'Hyacinthe répondirent aux soins empressés du chanoine, son oncle, si bien qu'en peu de temps il fallut songer à une éducation supérieure. L'avenir du jeune homme, la mission qu'il aurait à remplir dans la société le réclamaient impérieusement.

A cette époque, l'Université de Prague jetait un très vif éclat. La renommée de ses professeurs y attirait de toutes parts de nombreux écoliers. Hyacinthe y fut envoyé pour compléter ses études. Son esprit avide de savoir, sa persévérance dans le travail, le mirent bientôt en état de chercher ailleurs un autre centre où il pût développer ses aptitudes pour les sciences sacrées. Bologne et Paris étaient alors le rendez-vous des théologiens les plus célèbres : mais dans ces deux villes régnait parmi les étudiants une légèreté de mœurs qui dut faire hésiter les parents de notre Saint. Rassurés toutefois par les qualités de cette âme qui paraissait vraiment prédestinée, ils se décidèrent pour Bologne.

Leur espoir ne fut point trompé. Les charmes de la piété l'emportèrent toujours sur les séductions du monde dans le cœur de l'angélique jeune homme. Assidu aux cours, plein de déférence pour ses maîtres, il partageait son temps entre l'étude, la prière et la visite des pauvres. Les dimanches et les jours de fêtes, on le voyait passer de longues heures aux pieds des autels : de cette façon il sut éviter les écueils où tant d'autres font de si tristes naufrages. Ainsi s'écoula dans les pratiques de la religion, dans l'application soutenue au travail et dans les œuvres de la charité, le séjour d'Hyacinthe à Bologne, jusqu'au moment où reçu solennellement docteur en théologie, et en droit civil et canonique, il fut libre de reprendre le chemin de sa patrie.

Yves, écrit l'un des historiens du Bienheureux, voyant Hyacinthe parvenu au terme de ses études, s'empressa de le rappeler auprès de lui, et ayant reconnu la supériorité de sa science et de sa modestie, se mit à l'aimer plus qu'on ne saurait dire. Ce fut cet homme de Dieu qui trancha la grave question de sa vocation, en lui déclarant, au nom du Seigneur, qu'il avait sa place marquée dans les rangs de la milice sacerdotale. Cette décision fut acceptée du jeune homme avec non moins de joie que de fidélité ; et, quand le nouveau prêtre se présenta devant l'évêque de Cracovie pour recevoir une obédience, ce dernier n'hésita pas à faire profiter son Eglise d'un sujet qui sem-



blait être un présent du Ciel. Il lui conféra une prébende dans le Chapitre de sa cathédrale, et l'associa même un peu plus tard, aux membres de son Conseil épiscopal.

En ces temps-là, le clergé, distrait souvent de ses devoirs par le bruit de la guerre et l'alerte des invasions barbares, avait grand besoin d'une main ferme pour le maintenir dans la régularité ou le relever de ses défaillances. Hyacinthe, comprenant la gravité de la situation, se mit vaillamment à l'œuvre. Il encouragea les bons en reconnaissant leurs efforts, et fortifia les faibles par son énergie à prévenir les scandales. Tandis que, d'un côté, il accueillait avec mansuétude les coupables qui revenaient à résipiscence, et leur obtenait grâce auprès de leur évêque, il savait, de l'autre, amener le prélat à frapper sans hésitation les résistances de l'endurcissement. Et toutefois, dans la répression, l'aménité s'alliait si bien à la justice et à l'équité que tous finirent par rendre hommage aux qualités éminentes du jeune conseiller.

Le Chapitre de Cracovie se ressentit lui-même de la sainte impulsion donnée au diocèse entier. Cependant notre Saint ne cherchait à s'imposer en rien. Assidu aux divins Offices, plein de déférence pour ses confrères, toujours prêt à s'effacer en rendant service, il acquit un tel ascendant sur les chanoines de l'église cathédrale que, sans ouvrir la bouche, il produisit parmi eux une sérieuse réforme. Son évêque le prit dès lors en très grande affection et lui remit en main la plus lourde part de l'administration diocésaine. Tout le monde se demandait comment le jeune prêtre trouvait le temps d'accomplir des œuvres si multiples, sans rien perdre de son recueillement et de son esprit d'oraison. Car, en dehors des labeurs écrasants de sa charge, il savait encore visiter les malades, parcourir les hôpitaux, distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes, enfin entretenir avec Notre-Seigneur de fréquents colloques, et déjà témoigner à la Très Sainte Vierge cette dévotion tendre que nous verrons éclater plus tard en traits magnifiques.

II. — Pendant qu'Hyacinthe édifiait ainsi par ses vertus le Chapitre et tout le diocèse de Cracovie, un événement inattendu vint soudain donner à sa vie une orientation d'un autre genre. Le vieil évêque, Vincent Kadlubkon, abdiqua la dignité épiscopale pour aller se préparer à la mort dans la solitude et la retraite. Le Chapitre assemblé lui désigna comme successeur Yves de Konski, lequel aussitôt partit

pour Rome, afin de recevoir du Saint-Siège la confirmation de son élection. Entre autres compagnons, il emmenait avec lui ses neveux Hyacinthe et Ceslas, et deux autres jeunes clercs nommés Hermann et Henri.

Arrivés dans la capitale du monde chrétien, les pieux pèlerins se trouvèrent, quelques jours après, providentiellement conduits à un monastère de la Voie Appienne, pour y être témoins d'une scène des plus émouvantes. Un jeune homme de noble famille venait de se tuer en tombant de cheval. Son cadavre gisait dans une salle du monastère, où on l'avait transporté. Un prêtre s'occupait à remettre en place chacun des membres mutilés. Puis, après une fervente prière, il commandait au défunt de se lever au nom de Jésus-Christ, et le jeune homme revenait à la vie en présence de la foule stupéfaite.

Ce prêtre, à qui la mort obéissait comme à son maître, était Dominique de Guzman. On conçoit l'impression produite sur Yves et ses compagnons par un tel prodige. Mis en relations avec le thaumaturge, par le cardinal Ugolin, que l'évêque polonais avait eu jadis pour condisciple aux écoles de Paris, ils sentirent leur estime pour le fondateur des Prêcheurs s'accroître à mesure qu'ils écoutaient ses saintes conversations. Yves le pressa d'envoyer quelques-uns de ses enfants en Pologne, et dans les autres régions septentrionales. Cette demande était parfaitement conforme aux désirs du bienheureux Patriarche, avide de conquérir les âmes à la vérité et au bien. Mais où trouver parmi ses fils des hommes parlant la langue de ces pays lointains? Tout à coup, il se lève, comme saisi d'une inspiration divine. Les hommes qu'il cherche, l'évêque nommé de Cracovie les a dans sa suite; que plusieurs de ses clercs consentent à revêtir le saint habit : eux-mêmes ensuite formeront des missionnaires de leur nation, et l'Ordre des Frères Prêcheurs sera fondé en Pologne et au nord de l'Europe. La proposition est acceptée. Hyacinthe et Ceslas s'offrent les premiers, Henri et Hermann les imitent. Tous les quatre, prosternés aux pieds du Saint, reçoivent de ses mains les livrées de l'Ordre, et commencent sous sa conduite l'épreuve de l'initiation religieuse.

La cérémonie se fit au couvent de Sainte-Sabine, dans la salle du Chapitre; une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée rappelle cet événement.

« Quand le voyageur, écrit le Père Lacordaire, entre à Sainte-Sabine, demeurée jusqu'aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre de Rome,

et qu'il en visite avec soin les pieuses nefs, il remarque dans une chapelle latérale des fresques antiques. L'une d'elles représente Dominique revêtant de l'habit de Frère Prêcheur un jeune homme agenouillé devant lui, pendant qu'un autre jeune homme est étendu par terre ; le visage de l'un et de l'autre est caché au spectateur, et tous les deux pourtant lui causent de l'émotion. Ces deux jeunes gens sont deux Polonais, Hyacinthe et Ceslas Odrowatz. Ils avaient accompagné à Rome leur oncle Yves Odrowatz, évêque élu de Cracovie... On croit qu'ils étaient frères, et il est hors de doute qu'ils appartenaient à la même famille. Leurs cœurs se ressemblaient comme leur sang. Consacrés tous les deux à Jésus-Christ par le sacerdoce, ils avaient honoré leur Maître aux yeux de leur patrie, et la jeunesse ne paraissait en eux qu'une vertu de plus... Ils prirent ensemble l'habit à Sainte-Sabine, de concert avec deux autres compagnons de leur voyage, connus dans l'histoire dominicaine sous les noms d'Henri le morave et d'Hermann le teutonique. La Pologne et l'Allemagne, seuls pays de l'Europe qui n'eussent point encore donné de leurs fils à l'Ordre des Frères Prêcheurs, lui apportèrent ce jour-là leur tribut (1). »

Les quatre novices passèrent quelques mois seulement à Sainte-Sabine, sous les yeux de saint Dominique. Ce laps de temps très court avait suffi pour opérer dans leur cœur une transformation merveilleuse, grâce à la direction d'un si grand maître. Hyacinthe était devenu un homme nouveau, un autre Dominique, au dire des premiers historiens de l'Ordre : même ferveur dans la prière, même austérité dans la vie, même zèle pour la gloire de Dieu, mêmes élans vers l'apostolat. Le saint Patriarche le jugeant mûr, lui et ses compagnons, pour les choses auxquelles le Ciel les appelait, reçut leurs vœux, leur donna sa bénédiction et les renvoya dans les pays du Nord. Hyacinthe avait le titre de Supérieur : sa vie d'apôtre allait commencer.

III. — Nos jeunes Religieux quittèrent Rome en compagnie de leur évêque, lequel avait prolongé son séjour dans la Ville éternelle par le désir de les ramener lui-même en Pologne. Mais bientôt ils durent prendre congé de lui. Yves était pressé de regagner son diocèse, et les Frères, pour être fidèles à leur règle, devaient voyager à pied, en semant sur leur route la parole de l'Evangile. Au moment où se fait la séparation, il est juste de payer un tribut d'admiration et de louange

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. xii.

à la mémoire du saint prélat, qui n'hésite pas à sacrifier pour Dieu l'affection si légitime qu'il portait à ses neveux Hyacinthe et Ceslas, et à renoncer au concours qu'il pouvait attendre d'eux pour l'accomplissement de sa charge pastorale. Nous le verrons d'ailleurs se montrer le bienfaiteur insigne des Frères Prêcheurs dans sa ville épiscopale. Il mourra entouré de Religieux de l'Ordre, à Modène, au cours d'un nouveau voyage vers la cité des Papes, et son corps reposera, à Cracovie, dans l'église dominicaine fondée par ses soins. Mais ne perdons pas de vue saint Hyacinthe et ses compagnons.

Après avoir traversé les Etats de l'Eglise, une partie de la Lombardie et la seigneurie de Venise, ils arrivèrent dans la Haute Carinthie. L'archevêque de Saltzbourg les accueillit avec d'autant plus de joie, qu'ayant connu saint Dominique à Rome, à l'époque où se tenait le Concile de Latran, il l'avait prié dès lors, de lui envoyer plus tard quelques-uns de ses disciples. Le Saint, en lui adressant les quatre Religieux polonais, acquittait sa promesse. Leur but était de s'arrêter quelque temps à Friesach. En approchant de la ville, ils virent venir à leur rencontre une grande multitude qui les reçut comme des messagers célestes. On accourut de toutes parts à leurs prédications. Bientôt même les églises ne suffirent plus à contenir le nombre des fidèles affamés de la parole divine. Des prêtres, des clercs, des hommes du monde demandaient à revêtir l'habit des nouveaux apôtres et offraient un vaste monastère dans la cité même de Friesach, l'une des plus importantes du duché. Hyacinthe s'empessa d'accéder à leurs désirs, et quand il reprit son bâton de voyage, il laissait derrière lui un peuple entièrement renouvelé et un couvent rempli de fervents Religieux, sous la direction d'Hermann le teutonique, homme d'un mérite éminent et d'une singulière dévotion envers la Reine du Ciel (1).

Six mois avaient suffi pour conquérir la Haute Carinthie et prendre pied dans cette région. Suivi de Ceslas et de Henri le Morave, Hyacinthe continua sa marche vers la Pologne, passant par la Styrie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie. La sainteté des serviteurs de Dieu répandait dans ces différents pays la bonne odeur de Jésus-Christ, et la ferveur de leur prédication était telle, qu'au dire du Père Croiset, de la Compagnie de Jésus, ces peuples ne tardèrent pas à reconnaître que le nouvel Institut était composé uniquement d'apôtres.

(1) Voir *Année dominicaine* au 17 avril.



La Pologne apprit bientôt par la renommée l'arrivée de celui qui devait être sa gloire la plus pure. On vit alors un spectacle consolant, présage de nombreuses merveilles dans l'ordre du salut. Les grands, les notables, le clergé, le peuple se portèrent en masse au-devant de leurs missionnaires. Yves se distingua entre tous par son empressement. Après avoir serré sur son cœur ses deux neveux qu'il aimait d'une affection toute paternelle, il les présenta à son peuple et les introduisit en triomphe dans la ville de Cracovie, jusqu'au logement qu'on leur avait préparé et qui était une dépendance de l'évêché.

Hyacinthe avec ses compagnons s'établit dans cette demeure, et commença dès lors à exercer un ministère des plus fructueux. En peu de temps, la ville et le diocèse de Cracovie changèrent de face. Aux superstitions et aux vices les plus grossiers succédèrent les pratiques d'une religion vraie et sincère. On vit renaître l'esprit de prière et de charité, le saint et fréquent usage des sacrements, les abstinences, les veilles et autres mortifications rappelant les beaux jours de la primitive Eglise. Il se fit de nombreuses réconciliations et restitutions, et des âmes d'élite renoncèrent aux vanités mondaines pour embrasser la vie de chasteté et de virginité, soit dans le cloître, soit même au milieu du siècle.

En même temps, se multipliaient les vocations dominicaines, et le saint Prieur voyait se grouper autour de lui d'excellents sujets, auxquels il communiqua sa foi, son amour de Dieu et son zèle pour le salut des âmes. De ce nombre fut un savant docteur romain, nommé Jacques Crescenti, neveu du cardinal du même nom. Celui-ci, envoyé en Pologne à titre de Légat du Pape, avait amené ce neveu pour lui servir de secrétaire et de conseiller dans les graves affaires de sa charge. Mais le jeune seigneur, après avoir entendu les prédications de saint Hyacinthe, jugea que la plus importante affaire pour lui était son salut, et crut ne pouvoir mieux utiliser ses talents qu'en les mettant au service de Dieu, sous la direction d'un homme si admirable, et dans le même état de vie. Le cardinal-légat sentit vivement cette perte; il n'eut garde, cependant, de vouloir entraver les desseins de la Providence, et le jeune Religieux, fidèle à la grâce, commença avec ferveur une carrière qu'il devait remplir avec beaucoup de gloire.

L'installation primitive, devenue insuffisante, fut bientôt remplacée par un vaste couvent contigu à l'église paroissiale de la Sainte-Trinité, donnée aux Frères avec le consentement mutuel de l'Evêque,

de son Chapitre et des magistrats de la cité. Saint Hyacinthe en prit solennellement possession le jour de l'Annonciation 1222; cette église fut, à proprement parler, la première de l'Ordre en Pologne, et le couvent put être considéré comme la source de toutes les autres maisons établies dans ce grand royaume.

Au milieu des labeurs de l'apostolat, l'homme de Dieu ne négligeait point le soin de sa propre perfection. Fidèle aux exemples de son Père Dominique, dont il avait si bien pénétré l'esprit, il donnait le jour aux œuvres de zèle, et se réservait la nuit pour ses exercices privés. Alors il veillait de longues heures devant le Saint-Sacrement, s'embrasant d'amour pour son divin Maître et lui rapportant tout le fruit de ses travaux. Parfois, imitant les diverses manières de prier du saint fondateur, il visitait les autels, se prosternait la face contre terre, étendait les bras en croix, levait les mains et les yeux vers le ciel. Trois fois aussi, chaque nuit, il s'infligeait une sanglante discipline, et quand le sommeil accablait ses paupières, il appuyait la tête contre la muraille ou le bord même de l'autel, ou se couchait à l'écart sur le sol, comme le porte la Bulle de canonisation. Désireux de soumettre entièrement la chair à l'esprit, il mâtait son corps par le cilice, n'omettait aucun des jeûnes de règle et se contentait de pain et d'eau les vendredis, et toutes les vigiles des fêtes de la Sainte Vierge et des Apôtres.

Cet extérieur austère laissait apercevoir à l'intérieur les vertus les plus solides, nommément toutes celles qui conviennent à un véritable Religieux et à un homme apostolique. Une pureté virginale reluisait sur son visage, dans la modestie de son regard, dans la gravité de sa conversation avec les personnes du sexe. Sa force d'âme au milieu des travaux et des épreuves ne jetait pas moins d'éclat. On admirait également sa compassion pour les affligés, sa douceur envers les petits et les faibles, sa retenue en présence des grands, son humilité dans les devoirs de sa charge; en un mot, sa vie angélique le révélait aux regards de tous comme un véritable homme de Dieu. Aussi, quand l'ambassadeur du roi de Pologne, Sigismond III, présenta au pape Grégoire XIV, en 1590, un tableau de saint Hyacinthe fait d'après les meilleurs originaux, le Saint-Père s'écria, en voyant cette figure austère et amaigrie : « *Vere sancti hominis facies est*; voilà bien le visage d'un Saint! »

D'un autre côté, le Ciel le favorisait déjà de grâces signalées. Écoutons l'un de ses historiens, Séverin de Cracovie.

« A l'exemple de saint Dominique, écrit cet auteur, le B. Hyacinthe était un très dévot serviteur de la glorieuse Vierge Marie. Il ne cessait nuit et jour de lui recommander ses travaux par de ferventes supplications et des soupirs embrasés. Une année, en la solennité de l'Assomption, le Saint priait devant l'image de la Bienheureuse Vierge, dans l'église du couvent de Cracovie. Absorbé par la contemplation du mystère de la fête, il méditait sur la gloire incomparable de l'auguste Mère de Dieu. L'esprit ravi de consolation, le cœur enflammé du désir de l'éternelle béatitude, il suppliait instamment la divine Miséricorde de l'associer un jour au bonheur des élus. Tout à coup, il voit descendre sur l'autel une clarté merveilleuse dont la splendeur charme doucement ses yeux. Au sein de cette lumière céleste, la Reine des Anges lui apparaît sous une forme sensible, et lui dit : « Hyacinthe, mon fils, réjouis-toi, car tes prières sont agréables à mon Fils, le Sauveur du monde ; tout ce que tu lui demanderas en mon nom, tu l'obtiendras par mon entremise. » A ces mots, Marie remonta vers les cieux, aux accents des chœurs angéliques, et laissant après elle l'écho de la suave harmonie avec l'odeur d'un parfum exquis, que la langue humaine, étrangère aux choses de l'éternité, est impuissante à décrire. Il confia le secret de cette révélation à Frères Florian et Godin, les deux compagnons les plus habituels de ses labeurs, pour les exciter à redoubler d'hommages envers Marie, et les affermir dans la conviction que l'auguste Reine du Ciel est vraiment la protectrice spéciale des enfants du B. Dominique. A dater de ce jour, poursuit l'hagiographe, la confiance de saint Hyacinthe s'accrut au point qu'il se sentait en mesure de tout demander et de tout obtenir, même des choses impossibles à la nature ; et par la vertu divine, sa vie devint une série de miracles, comme il en fut accordé à fort peu de Saints depuis les temps apostoliques. »

Citons quelques-uns de ses prodiges, toujours en laissant la parole à Séverin de Cracovie.

« L'an du Seigneur 1221, le jour de la translation de saint Stanislas, martyr et patron de la Pologne, le B. Hyacinthe se rendait au lieu où l'on vénère les reliques du Saint. Il passa en bateau la Vistule dont les eaux étaient singulièrement grossies. Arrivé à l'autre bord, il rencontre une foule de nobles et de roturiers pleurant sur le corps d'un jeune homme qui, en traversant le fleuve à cheval, avait été renversé par la violence du courant, et s'était noyé. Il se nommait Pierre et appartenait à une illustre famille de Proscow. La dame Fa-

lislaw, mère du jeune homme, apercevant le B. Haycinthe et connaissant la sainteté de sa vie et son crédit auprès du Seigneur, se jette à ses pieds, fondant en larmes, et s'écrie : « Homme saint, vénérable Père, je sais que vous êtes un dévot serviteur de Dieu, plein de pitié et de miséricorde ! Voyez ma douleur ! Je n'avais qu'un fils, et le voilà mort sous mes yeux ! Que ferai-je maintenant, malheureuse que je suis, privée de mon mari, privée de mon fils bien-aimé ! » A cette vue, le B. Hyacinthe ne contenant plus la compassion qui déborde de son cœur, verse d'abondantes larmes, s'éloigne de la foule et se met en prières. Puis il revient près du cadavre, et s'adressant à cette mère désolée : « Falislaw, ma fille, lui dit-il, quand donc votre fils est-il tombé dans le fleuve ? » — « Hier au soir, répond la mère, mais on n'a pu le retrouver qu'aujourd'hui. Oh ! je vous en prie, Père bien-aimé, prenez pitié de ma misère ! » Alors Hyacinthe s'approchant du corps, prend le défunt par la main et lui dit : « Pierre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je prêche la gloire, vous rende à la vie par l'intercession de la B. Vierge Marie ! » A l'instant, le jeune homme se lève, rendant grâces à Dieu et à son serviteur Hyacinthe. »

« L'année suivante, continue le même auteur, le lendemain de la Sainte-Trinité, on lui présenta la dame Judith de Koszcieliec, paralysée de la langue et incapable d'articuler une parole. Pour obtenir sa guérison, son fils Prandotha avait épuisé toutes les ressources de l'art et dépensé une partie de sa fortune. N'ayant plus d'espoir dans les hommes, il eut recours à Dieu, et venant trouver son représentant à Cracovie, dit à ce dernier : « Bienheureux Père Hyacinthe, je vous amène ma mère, qui est votre fille spirituelle ; voilà six semaines que je n'entends plus sa voix : de grâce, secourez-la par vos prières. » Le Saint dit alors : « Judith, ma fille, que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous guérisse et vous rende la parole ! » Aussitôt, sa langue se délia, et elle se mit à louer Dieu qui opère de tels prodiges par ses Saints. Or, ce miracle eut un grand nombre de témoins. »

Le biographe ajoute en cet endroit le récit d'un troisième miracle, arrivé le 30 septembre de la même année, en la fête de saint Jérôme.

« Une autre dame, réduite à l'agonie et sans aucun espoir de guérison, fit prier saint Hyacinthe de la visiter, et le conjura avec larmes de lui mettre la main sur la tête pour lui obtenir la miséricorde divine. Il le fit, et aussitôt la malade fut délivrée, par les mérites du Saint, d'une mort imminente, et rendue à une parfaite santé. »



Les trois miracles précédents sont spécialement consignés dans le procès de canonisation.

Vers cette époque, Hyacinthe, se sentant assez fort pour pouvoir se passer des deux auxiliaires que la Providence lui avait donnés dans Ceslas et Henri le Morave, embrassa une dernière fois ses bien-aimés compagnons de Sainte-Sabine, et les envoya dans la Bohême, où le roi Promeslas leur offrait à Prague un magnifique couvent. Le B. Ceslas eut la gloire d'y fonder le premier monastère dominicain de ce royaume ; il le plaça sous le vocable de saint Clément. Peu à peu s'élevèrent sur différents points de la Bohême d'autres maisons non moins florissantes, d'où sortirent de nombreux essaims de Religieux, qui opérèrent un grand bien dans ces contrées. Hyacinthe resta encore en Pologne avec les nouveaux Frères que Dieu lui amenait tous les jours. Il en parcourut les provinces avec un zèle infatigable, poursuivant sans relâche l'ignorance, les superstitions, les mœurs dépravées ; recueillant, en outre, dans de nouveaux monastères les âmes désireuses de se consacrer aux travaux de l'apostolat. C'est ainsi que furent fondés les vastes couvents de Sandomir et de Plocko sur la Vistule.

Un prodige éclatant marqua son entrée dans ce district. Écoutons l'ancien biographe précédemment cité.

« Il arriva que le B. Hyacinthe, prêchant la parole de Dieu dans le duché de Mazovie, au district de Plocko, approchait de Wisgrade, résidence du duc de Mazovie. Or, pour entrer dans la ville, il fallait traverser la Vistule, à ce moment débordée. Manquant de barque, de nautonier pour le conduire à l'autre rive, dénué de tout secours humain, il met son espérance en Dieu, et s'adressant aux Frères Godin, Florian et Benoît qui l'accompagnaient, leur dit d'une voix qui trahissait l'assurance de son âme : « Mes bien-aimés Frères, prions le Dieu à qui obéissent le ciel, la terre et la mer, de nous faire passer ce fleuve rapide et profond. »

Tous les trois, à la parole du Saint, fléchissent les genoux. Pendant qu'ils continuent à prier, Hyacinthe se lève, fait le signe de la croix en face du fleuve, et se met à marcher sur les eaux qui s'affermissent pour lui prêter secours. Voyant ses compagnons, immobiles sur le rivage : « Au nom du Christ, leur dit-il, suivez-moi et ne doutez pas de la vertu du Tout-Puissant ! »

Mais ceux-ci, interdits devant un tel prodige n'osèrent avancer.

Hyacinthe alors, se tournant vers eux et étendant sa chape sur les

eaux, leur cria : « Pourquoi hésitez-vous ? fils bien-aimés. » Et faisant de nouveau le signe de la croix, il ajouta : « Que ce manteau nous soit un pont offert par Jésus-Christ, pour traverser en son nom le fleuve débordé. » Et tous passèrent, placés sur ce vêtement, en présence d'une foule stupéfaite d'admiration.

Les Bollandistes font suivre ce récit des réflexions suivantes : « Sans parler de l'historien Mieckow, chanoine de Cracovie, et des différents auteurs dominicains qui rapportent le miracle, il n'y a qu'une voix dans tout le royaume de Pologne pour l'attester. Certains même assurent que, par un temps serein, on voit encore les traces du Bienheureux empreintes sur les eaux, et le cours des siècles est impuissant à effacer ce témoignage permanent de la puissance de Dieu et de la sainteté de son serviteur. A ceux qui trouveraient incroyable ce nouveau prodige, Ribadeneira, de notre Compagnie, répond dans sa vie de saint Hyacinthe, écrite en espagnol, que rien n'est impossible à Dieu. Puis donc que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et que des témoins dignes de foi affirment avec serment avoir vu eux-mêmes ces vestiges, nous croyons prudent d'admettre la réalité du fait, si extraordinaire qu'il paraisse (1). »

Il restait peu à faire, on le conçoit, pour convertir un peuple plus qu'à moitié gagné par les miracles qu'il avait sous les yeux. Laissant à ses disciples le soin de continuer l'entreprise si heureusement commencée, l'homme de Dieu poursuivit sa marche vers d'autres contrées où sa réputation l'avait déjà précédé.

IV. — Contentons-nous de tracer rapidement ici le prodigieux itinéraire de saint Hyacinthe, s'élançant dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait à son zèle et s'en allant conquérir de vastes royaumes à Jésus-Christ. Suivi de quelques-uns de ses Frères, il franchit la frontière de la Pologne et se dirige vers la Poméranie et la Prusse, en quittant le duché de Mazovie. Ces contrées, comme toutes celles d'ailleurs qu'allait parcourir notre Saint, avaient alors un immense besoin de l'intervention céleste. Le schisme, l'hérésie, l'idolâtrie se les partageaient et y exerçaient de cruels ravages. L'apôtre ne se laissa pas déconcerter par les obstacles. Bravant les frimas, l'intempérie des saisons, l'impétuosité des fleuves et des torrents, l'horreur de forêts impénétrables, la férocité des animaux sauvages, et, plus encore, les

(1) *Acta SS.*, Tom. III Aug. p. 316, n. 38 (Edit. Palmé).

mœurs infâmes de tant de peuples barbares, il allait, fort de la grâce divine, semant sur ses pas les bienfaits et les prodiges, substituant partout le règne de Jésus-Christ à l'empire du prince des ténèbres. A mesure qu'il évangélisait une région, il y fondait un monastère pour affermir et compléter sa nouvelle conquête, puis il continuait ses courses apostoliques. Ainsi furent établis les couvents de Kulm, de Camin; de Presmil, de l'île de Rugen, d'Elbinghe et de Montréal en Poméranie.

Hyacinthe voulut en fonder un autre sur les bords de la mer. A cette fin, il pria le duc de Poméranie de lui céder la petite île de Gédan, sur la Baltique, lieu désert et alors sans relations avec le continent. On lui représenta que, par suite de leur isolement, ses Religieux n'auraient aucune action au dehors. — « Ne craignez rien, répondit l'homme de Dieu, dans quelques années ce ne sera plus une île inconnue, mais une grande et florissante cité. » La prophétie se réalisa pleinement. Peu après, en effet, la mer s'étant retirée, l'île vint à communiquer avec la terre ferme et forma, du côté de l'Océan, un port si commode qu'on y bâtit une ville devenue, sous le nom de Dantzig, une des plus importantes du royaume de Prusse.

Marchant toujours en avant, Hyacinthe évangélisa le Danemark, la Suède, la Norvège, jusqu'aux régions les plus septentrionales. Les habitants de ces contrées, hommes grossiers, parmi lesquels on aurait eu peine à retrouver les plus simples notions de la justice et de la pudeur, entendirent la parole de l'apôtre et furent bientôt gagnés par la force de ses prières, par l'héroïsme de ses souffrances et par le prestige de ses miracles.

C'est ce qu'atteste un Bref de Grégoire IX, daté de 1231 et adressé aux princes de divers peuples du Nord. Le Pape leur témoigne la joie que leur conversion donnait à l'Eglise, et les exhorte à suivre docilement les instructions des Frères Prêcheurs, « ces apôtres zélés, qui les ont retirés des ténèbres de l'erreur et les conduiront par des voies sûres dans les sentiers de la justice et de la vérité. »

De ces pays baignés par les mers, Hyacinthe se dirigea vers la partie orientale de l'Europe : vaste champ, capable d'effrayer plus d'un courage. Des steppes immenses n'offrant aucune ressource pour la vie ; des lacs et des marécages à franchir ; des montagnes à gravir ; des forêts sans fin à traverser : tel était le théâtre ouvert à l'action de l'intrépide apôtre.

Hyacinthe pénétra d'abord dans ce qu'on appelait la Petite Russie

ou Russie Rouge, et se mit à l'œuvre avec ardeur. Le jour, la nuit, il priait ou il prêchait, faisait des catéchismes et des instructions familiaires, entendait les pénitents et les remettait en grâce avec Dieu, après les avoir réconciliés avec l'Eglise, en vertu de pouvoirs spéciaux qu'il tenait du Souverain Pontife. Si grande était son activité, qu'à lui seul, il parvenait à faire en peu de mois ce qu'une phalange nombreuse de missionnaires n'aurait pu réaliser pendant des années entières. Son séjour fut assez long dans les états du prince Daniel. Il y conquit un grand peuple à Notre-Seigneur, après avoir établi une florissante communauté à Halicz, sur la rivière du Dniester.

Quittant la Russie Rouge, il arriva aux bords de la Mer Noire, et passa dans les îles de l'Archipel sur les côtes de l'Asie ; puis, remontant vers le Nord, il entra dans le grand-duché de Moscovie, appelé Grande Russie ou Russie Noire.

C'est là surtout qu'il fixa ses efforts. Il se trouvait en face d'un singulier mélange d'idolâtres, de Mahométans, de Grecs schismatiques. Les rares catholiques, disséminés sur ce territoire, étaient comme perdus dans la masse des infidèles, et ne pouvaient offrir qu'un appui insignifiant. D'autre part, il devait lutter sans cesse contre la politique astucieuse du souverain, le duc Wladimir, qui chercha souvent à paralyser son action. Ces détails, quoique sommaires, donnent l'idée de ce que cette mission eut de difficile et d'épineux.

Il n'en fallait pas tant pour ranimer, s'il en fût besoin, le zèle de l'homme de Dieu. En dépit de tous les obstacles, l'œuvre gigantesque fut bénie et couronnée d'un succès inespéré. Les catholiques se raffermirent dans leurs croyances et dans l'observation des préceptes ; nombre d'infidèles reconnurent la vérité chrétienne ; une foule de schismatiques rentrèrent dans le sein de l'Eglise romaine, plusieurs même, renonçant aux usages grecs, adoptèrent ceux des Latins ; et pour développer une mission si prospère, Dieu mit à la disposition de son serviteur la puissance du miracle.

Un jour, Hyacinthe se trouvait au bord du Borysthène, nommé depuis le Dniéper, lorsqu'il aperçut, s'élevant d'une île, au milieu des flots, une idole informe en grande vénération dans le pays. Saisi du zèle de la foi, n'ayant point de barque à son service, il s'avance sur les eaux, arrive au pied de l'idole, la culbute de son piédestal, et la fait voler en éclats. Comme il s'en retournait, marchant encore sur les eaux, il voit venir à sa rencontre le démon sous forme humaine : « Maudit ! lui crie Satan, je régnais en paix dans ce lieu, et tu renverses mon



trône ! Faut-il donc que ta prière me force à prendre la fuite ? » Le serviteur de Dieu, reconnaissant le diable, prend son bâton, et poursuit son rival en courant sur les eaux jusqu'au rivage, où Satan disparut. Le souvenir de ce miracle, transmis par la tradition, était pareillement attesté dans l'ancienne église conventuelle de Cracovie, par une fresque où l'on voyait saint Hyacinthe luttant avec le démon au milieu d'un fleuve (1).

V. — Les œuvres merveilleuses du thaumaturge devaient, ce semble, entraîner la conviction des plus hésitants. Mais, telle est la malice ou l'infirmité humaine qu'il en advint d'une autre manière. Le duc Wladimir, ému des conversions qui se multipliaient, et redoutant, par une basse jalousie, l'influence de l'homme de Dieu, après avoir fait taire un instant son hostilité, prit des moyens nouveaux pour entraver l'œuvre de la foi.

Vainement le Bienheureux redoubla ses pénitences et répandit ses larmes avec ses prières en présence du Seigneur ; son zèle devait échouer devant le mauvais vouloir du prince, et l'opposition d'hommes corrompus, obstinés à fermer les yeux à la lumière. Bientôt une persécution ouverte se déclara : non seulement notre Saint et ses Religieux eurent personnellement à en souffrir, mais on poursuivit encore quiconque persistait à écouter leurs prédications et à pratiquer les maximes du salut.

Dieu ne laissa pas impunis le mépris de ses grâces et l'outrage fait à ses serviteurs. Une calamité, que les anciens historiens regardent unanimement comme un châtement de la conduite impie de Wladimir et de sa cour, vint fondre soudain sur les habitants de Kiew et réduire leur ville en cendres. En même temps, le Très-Haut allait opérer un miracle signalé en faveur d'Hyacinthe et de ses compagnons. Écoutons encore Séverin de Cracovie.

« Le Bienheureux avait obtenu du duc de Kiew un emplacement pour bâtir un monastère, qui se remplit de fervents Religieux, puissants auxiliaires et dignes continuateurs de son apostolat. Il y demeura cinq ans, occupé à prêcher et à établir solidement le nouveau couvent, et convertit une multitude considérable. Songeant à retourner en Pologne, il était, un jour, monté à l'autel pour célébrer les saints Mystères et se recommander dévotement à la divine Providence,

(1) *Acta Sanct.* T. III Aug., p. 317, n. 42.

quand, tout à coup, une grande clameur s'élève dans la ville et arrive jusqu'au monastère, annonçant une invasion subite des Tartares; campés dans les environs. Les Frères, épouvantés, se précipitent dans l'église auprès de l'homme de Dieu, et lui crient : « Bienheureux Père, « c'en est fait de nous ! Fuyons au plus vite, pour échapper aux infidèles qui, déjà, brisent avec fracas la porte du couvent. » A cette nouvelle, le saint homme, sans quitter les ornements sacrés, retire du tabernacle le Très Saint Sacrement et s'éloigne, suivi de ses Frères. Comme il arrivait au milieu de l'église, une statue de la Bienheureuse Vierge en albâtre, du poids de quatre ou cinq talents — le talent pesait cent vingt-cinq livres — lui dit à haute voix : « Hyacinthe, mon fils, « tu fuis devant les Tartares et tu me laisses avec mon Fils pour être « mise en pièces et foulée aux pieds ! Prends-moi donc avec toi. » — « O glorieuse Vierge, répond Hyacinthe surpris, votre image est « trop pesante ! comment pourrais-je l'emporter avec moi ? — Prends- « moi toujours, repartit la Vierge, mon Fils allégera le fardeau. » Alors le Saint, tenant d'une main le corps sacré de Jésus-Christ, et de l'autre portant l'image de sa Mère, devenue plus légère qu'un roseau, franchit la porte, et passe sain et sauf, avec ses compagnons, au milieu des infidèles qui pillaient déjà le couvent et inondaient de sang la ville entière. On arrive au bord du Dniéper : les Frères étendent leurs chapes sous leurs pieds et suivent le Bienheureux Hyacinthe qui traverse à pied sec sur l'autre rive, et soustrait ainsi au danger ses Religieux et lui. »

Pour vivante et perpétuelle mémoire d'un fait si prodigieux, l'homme de Dieu laissa sur ce fleuve rapide, comme précédemment sur la Vistule, l'empreinte de ses pas. Suivant la déposition de témoins, entendus jusqu'au nombre de quatre cent huit, dans le procès de canonisation, on voyait, plus de quatre cents ans après l'événement, d'un rivage du fleuve à l'autre, à l'endroit où le Bienheureux avait passé, des vestiges humains formant comme un sentier immobile au milieu des ondes, appelé par le peuple le *chemin de saint Hyacinthe*.

Après avoir traversé le fleuve, le serviteur de Dieu se dirigea vers Halicz, avec son précieux fardeau et le déposa dans l'église du couvent, où, disent les historiens, la sainte image, n'ayant plus besoin d'être transportée plus loin, reprit sa pesanteur ordinaire, et devint l'objet de la vénération publique. « Illustre apôtre, s'écrie dans son enthousiasme un ancien panégyriste, vous avez vraiment racheté

Dieu et sa mère : *Redemisti Deum et matrem ejus!* Vous les avez sauvés d'un péril affreux, par un dévouement des plus magnanimes et au milieu des plus merveilleuses circonstances. O rédempteur du Rédempteur lui-même ! laissez-nous, avant de terminer ce qu'on pourrait appeler la phase héroïque de votre vie, nous reposer sous l'éclat de cette dernière gloire qui efface toutes les autres, et présenter dans un saint ravissement quelle couronne il vous est permis d'attendre d'une Mère que vous avez arrachée, Elle et son Fils, à la fureur impie des barbares ! » La suite du récit nous montrera, en effet, que Marie récompensa son sauveur et son apôtre par les dons les plus magnifiques et les faveurs les plus signalées.

Quant à la statue, elle fut plus tard transférée au couvent de Lemberg, fondé l'an 1270 par Léon, duc de Russie, fondateur de la ville elle-même, appelée d'abord, de son nom, Léopol. La statue s'y conserve maintenant encore, dans une chapelle construite au siècle dernier par la magnificence de l'illustre famille Nicolai Potocki. La Vierge a sur la tête une couronne d'or ; elle tient de la main gauche l'Enfant Jésus, de la droite un crucifix, et foule aux pieds le serpent frémissant. Le fond porte le blason du grand-duché de Russie, avec saint Georges à cheval frappant de la lance un dragon. La Translation de l'auguste madone se célèbre chaque année, le dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, jour où les fidèles peuvent gagner, à cette occasion, une indulgence plénière accordée par Clément VIII, et confirmée par Pie IX en 1856 (1).

VI. — L'an 1241, Hyacinthe, parvenu à la cinquante-sixième année de son âge, rentra à Cracovie. Il y retrouva son premier monastère, alors dans l'état le plus florissant. L'esprit de régularité que lui-même y avait implanté avait pris des accroissements nouveaux, et le nombre des Religieux s'était multiplié. Rien ne pouvait être

(1) On vénère encore dans la même église l'image de la bienheureuse Vierge Marie peinte, dit-on, par saint Luc.

Elle est sur bois de cyprès. L'empereur grec Basile II l'avait, en 949, donnée à Wladimir le Grand, duc de Russie, époux d'Anne, sa fille. Les ducs de Russie conservaient cette image à Kiew et avaient coutume de la porter dans leurs expéditions guerrières. L'an 1173, ils la transférèrent à Halicz, d'où le prince Léon la retira, lors de la fondation de Léopol, pour la placer dans une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, et desservie d'abord par des moines Basiliens, jusqu'à l'arrivée des Frères-Prêcheurs. La Vierge miraculeuse fut couronnée solennellement sous le pontificat de Benoît XIV, tandis que le P. Bremond gouvernait l'Ordre de Saint-Dominique.

plus délicieux pour le cœur du saint homme, après tant de fatigues et de lointains voyages, que de se voir réuni à ses Frères, de chanter avec eux, nuit et jour, les louanges du Seigneur, de goûter, en un mot, les douceurs de la retraite et de la contemplation. Il passa en leur compagnie près de deux ans, les édifiant tous par le spectacle de ses vertus. Mais, jusque dans son repos, le ministre de l'Evangile continuait à instruire les fidèles. Ses exemples et ses miracles étaient d'ailleurs la meilleure de toutes les prédications.

Une dame de haut lignage, appelée Clémence de Koscieliecz, le pria de venir à son château, le jour de sainte Marguerite, pour annoncer la parole divine à ses serviteurs et à ses vassaux. Hyacinthe, accédant à sa demande, se rend, la veille, au lieu indiqué. Mais quel spectacle s'offre à sa vue !

Un orage mêlé de grêle vient, en moins d'une heure, de ravager la moisson, au point qu'il ne reste plus un épi dans les champs. Point de récolte, plus de pain pour un grand nombre de familles. Elles sont là, se tordant de désespoir. En apercevant le Saint, la noble châtelaine se jette à ses pieds : « Bienheureux Père, lui dit-elle, qu'allons-nous devenir ? Je vous avais appelé pour notre consolation spirituelle, et nous vous recevons dans les larmes ! Vous êtes tout-puissant sur le cœur de Dieu, prenez en pitié notre détresse ! » Et la foule éperdue, hommes, femmes, enfants, de se prosterner à terre, gémissant et suppliant. Hyacinthe ne peut maîtriser son émotion ; il mêle ses pleurs aux pleurs qu'il voit répandre : « Mes fils bien-aimés, s'écrie-t-il, prenez courage, Dieu est le Père des miséricordes ; après avoir châtié, il pardonne ; il vous consolera, soyez-en sûrs ; retournez dans vos maisons, et passez la nuit à prier. » Lui-même, durant toute la nuit, demeure en oraison, conjurant Dieu avec larmes de secourir ces infortunés. Chose prodigieuse et digne de mémoire ! Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, les épis abattus se redressent, aussi beaux, aussi chargés de grains que si l'orage et la grêle ne les eussent pas touchés ; les humbles villageois célèbrent dans l'allégresse la fête de sainte Marguerite, et entourent l'homme de Dieu, le remerciant et louant avec lui le Seigneur.

Une autre fois, il consola d'une manière non moins merveilleuse une femme affligée, qui eut recours à son intercession, Elle s'appelait Gruszouska. Son mari la méprisait parce qu'elle ne lui donnait pas d'enfants. En vain distribuait-elle de nombreuses aumônes ; en vain multipliait-elle prières et bonnes œuvres ; le ciel restait d'airain.



Enfin, un jour qu'elle avait été plus maltraitée que de coutume, elle n'y tint plus. Hors d'elle-même, elle vient trouver le serviteur de Dieu, et lui déclare qu'elle ne sortira pas du monastère qu'il ne lui ait obtenu la grâce tant désirée. Grande fut sa joie en recevant cette réponse : « Allez en paix, ma fille, votre foi a été exaucée; vous enfanterez un fils qui sera non seulement votre consolation, mais la tige d'où sortiront des évêques et des personnages illustres. » Ce qui se réalisa dans la suite, conformément à la prédiction.

L'année suivante, Hyacinthe manifesta la vertu du Très-Haut, en présence de Cracovie tout entière. On célébrait la fête du pontife-martyr Stanislas. Une foule énorme envahissait la cathédrale où les saintes reliques étaient exposées à la vénération des fidèles. Vitoslawska, dame de noble condition, y arrivait en carrosse avec ses deux enfants qui étaient, non seulement aveugles de naissance, mais privés de l'organe constitutif de la vue. Apercevant Hyacinthe, elle met pied à terre, et s'approchant de lui : « Serviteur de Dieu, dit-elle avec larmes, vous vous apitoyez, je le sais, sur tous ceux qui souffrent. Voyez ma douleur. J'ai engendré ces enfants, il y a sept ans; jamais ils n'ont pu regarder leur mère; jamais je n'ai pu contempler leurs yeux. Dieu ne vous refuse rien : priez-le de rendre la vue à mes fils. » Hyacinthe s'attendrit, il se recueille en lui-même, invoque l'assistance divine par l'intercession de la Bienheureuse Vierge; puis, traçant le signe de la croix sur les cavités ténébreuses des petits aveugles, dit avec bonté : « Mes pauvres enfants, que le Seigneur Jésus, Fils de Marie, qui illumina l'aveugle-né, vous rende à vous-mêmes le bienfait de la vue. » A l'instant, des yeux se forment dans les orbites des deux enfants : ils voient la lumière.

Au cours de ses pérégrinations dans les contrées nommées plus haut, saint Hyacinthe avait doté son Ordre d'un très grand nombre de couvents. Il s'y établit deux célèbres Provinces, dont il est justement regardé comme le fondateur. Quelques historiens, entre autres Touron, ont même prétendu qu'il les avait gouvernées en qualité de Provincial; mais cette opinion paraît peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la Province de Russie demanda dans la suite à être distraite de la Province de Pologne et à garder le nom de l'illustre Apôtre. La séparation fut décidée au Chapitre général de Valence, l'an 1596, et confirmée par celui de Naples, l'an 1600 et par celui de Rome, l'an 1612. A cette occasion, le R<sup>mo</sup> P. Nicolas Ridolfi adressa au Provincial de Russie une magnifique Lettre pour montrer quelles

larges bénédictions saint Hyacinthe avait continué de répandre sur cette Province, fondée par ses soins, et qui comptait alors quarante-quatre maisons.

VII. — A peine le serviteur de Dieu eut-il passé deux ans à Cracovie, qu'à l'imitation de saint Paul, il voulut revoir les pays qu'il avait évangélisés. Il vint donc en Prussé, monta peut-être en Livonie et dans les régions plus au nord, et descendit par la côte orientale de la Pologne. Il eut la consolation de retrouver partout, fertilisés et grandis, les germes précieux qu'il avait déposés dans les âmes.

Mais le zèle de l'infatigable apôtre se sentait à l'étroit; tant qu'il ne voyait pas s'ouvrir devant lui de nouveaux horizons. Aussi déclara-t-il un jour à ses enfants attristés son intention de s'éloigner encore. Et après les avoir bénis, il reprit son bâton de voyage pour aller étendre jusqu'aux extrémités du monde habité les limites de l'empire de Jésus-Christ.

Se dirigeant vers le sud, il arriva au pays des Cumans, aujourd'hui la Moldavie. Un sentiment de filiale sympathie l'attirait dans cette contrée, objet des prédilections de saint Dominique, et considérée par lui comme la porte de l'Orient où ses enfants devaient s'élancer. Dès l'année 1228, Jourdain de Saxe, successeur immédiat du bienheureux Patriarche, y avait envoyé plusieurs missionnaires, qui arrosèrent de leurs sueurs et souvent de leur sang cet aride terrain. Hyacinthe fut reçu par ses Frères comme un ange du ciel: Il partagea avec joie leurs travaux, donna une grande impulsion à leur zèle, et voyant leur nombre s'augmenter et suffire désormais à l'importance de la tâche, il porta ses vues et ses pas plus loin:

Les Tartares l'avaient contraint de fuir devant eux à Kiew et de quitter brusquement cette partie de la Russie, où sa mission était en bonne voie. Echappé par miracle à leurs armes victorieuses, il ne craignit pas, cette fois, d'aller chercher jusque dans leur propre pays ces peuples livrés à tous les vices et prompts à toutes les cruautés. Dieu, qui lui inspirait ce projet, le bénit particulièrement. L'un des princes tartares se convertit, et l'exemple du souverain fut suivi par un grand nombre de ses sujets.

Ce fait est confirmé par l'histoire ecclésiastique: Nous lisons dans la vie de saint Louis qu'en 1248, à l'époque où le saint roi traversait l'île de Chypre, une ambassade composée de plusieurs Tartares vint

le saluer de la part d'un prince de leur nation, converti depuis trois ans avec un bon nombre de ses vassaux, et lui offrir en même temps, en son nom, un puissant appui dans son entreprise contre les Sarrasins. Vraisemblablement il s'agit ici du prince tartare converti par saint Hyacinthe ou ses disciples.

L'ardent missionnaire parcourut la Tartarie dans toute sa vaste étendue, depuis le Pont-Euxin et l'Archipel jusqu'à l'Indus et les montagnes de l'Himalaya. Il continua sa route jusqu'au royaume du Thibet, en des contrées alors pour ainsi dire inconnues. Appuyé sur son inébranlable confiance en la divine Providence, il va toujours en avant et arrive enfin jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de l'Asie Occidentale. C'est dans ces régions qu'il devait consumer le reste de ses forces et les dernières années de son apostolat.

Au sortir du Thibet, il entre dans le Turkestan chinois, la Dzon-garie et revient en Tartarie par son côté septentrional. Ces pays avaient reçu, à l'origine, la foi des Apôtres, mais il en subsistait à peine quelques débris. Hyacinthe les releva et en fit un édifice que le temps n'a pu complètement détruire. Les missionnaires modernes en ont retrouvé les vestiges, et il leur a suffi de les rassembler pour en reconstituer des chrétientés florissantes.

Ce fut la gloire de notre Saint de leur avoir frayé la route, et d'avoir défriché ce sol ingrat en y jetant, au milieu de difficultés sans nombre, la première semence des vérités chrétiennes.

Comprenant qu'il n'avait désormais que peu d'années à vivre, Hyacinthe dirigea son apostolat de manière à lui donner pour terme Cracovie, qu'il voulait revoir, s'il plaisait à Dieu, avant de quitter la terre. Cette ville, en effet, était destinée à garder son tombeau.

Il rentra donc pour la troisième fois dans la Russie, qui devint le dernier théâtre de ses excursions apostoliques: Parmi les conversions attribuées à son zèle et à ses prières, on cite celles du prince Carloman et de sa femme Salomé. L'un et l'autre renoncèrent au schisme et de plus s'engagèrent par vœu à vivre dans une continence perpétuelle. Il évangélisa de même la Volhinie, la Podolie et la Lithuanie, laissant partout des monuments de son ardeur infatigable. Les nombreux couvents qu'il établit sur sa route, attestent les fruits de salut qu'il y recueillit. Celui de Vilna, en particulier, dans la Lithuanie, devint la souche de plusieurs autres maisons de l'Ordre. Enfin, après avoir parcouru plus de quatre mille lieues de pays, Hyacinthe allait terminer sa course à Cracovie, dont il atteignait les

murs, l'an 1257. Il avait 72 ans : l'heure de la récompense ne tarderait pas à sonner.

Mais avant de clore la carrière si extraordinaire de ce géant de l'Apostolat, qui avait prêché Jésus-Christ dans la Pologne, la Bohême, la grande et la petite Russie, la Livonie, la Suède, le Danemark, sur les rivages de la Mer Noire, dans les îles de l'Archipel, le long des côtes de l'Asie Mineure, et dont on pouvait suivre la marche aux couvents qu'il semait sur sa route, nous laisserons au Père Giry, jésuite, le soin d'en relever la grandeur (1).

« Naturellement parlant, dit cet auteur, il était impossible à Hyacinthe de parcourir ces régions, qui sont presque toujours couvertes de glace et où les froids sont insupportables, sans être muni de bonnes fourrures contre la rigueur des saisons ; sans être accompagné de savants interprètes et de guides fidèles pour lui expliquer les langues et lui montrer les chemins ; sans être pourvu d'argent pour acheter les choses nécessaires à la vie ; sans posséder de robustes montures pour faire de grandes journées afin de gagner toujours à temps quelque retraite, et surtout sans être bien armé pour se défendre contre les brigands, les tribus nomades et les bêtes féroces. Cependant cet homme céleste n'avait aucun de ces secours. Il était sans armes, sans monture, sans argent, sans interprètes, sans fourrures et souvent même sans guide, s'abandonnant à la divine Providence pour tout ce qui lui était nécessaire, en des routes si difficiles. Comment ne s'est-il pas cent fois perdu dans les bois ou dans les neiges ? Comment n'a-t-il pas été cent fois transi de froid, ou dévoré par les bêtes, ou massacré par les barbares ? Comment la faim, la soif, la lassitude, les pluies, les vents, les orages, les chemins rompus et pleins de précipices ne l'ont-ils pas cent fois réduit à la dernière extrémité ? Que faisait-il au milieu de ces nations inconnues, sans savoir leurs langues et sans avoir rien d'éclatant et de magnifique qui pût leur imposer ! » Quel était donc, ajouterons-nous, quel était le secret de cette force qui lui a permis de parcourir ainsi, malgré tous les obstacles, une grande partie de l'Europe et des contrées immenses en Asie ? A ces questions si complexes, il n'y a qu'une réponse : La douce vertu de sa vie, le miracle et la sainteté.

Cet homme, armé de la puissance de Dieu et poussant l'abnégation

(1) *Vie des Saints*, 16 août.



de lui-même jusqu'aux suprêmes limites de l'héroïsme, se présentait aux peuples qu'il venait évangéliser, sans provisions, vêtu d'une seule tunique, souffrant la faim quand on lui refusait un morceau de pain, jeûnant à peu près tous les jours de l'année, n'ayant pour tout abri que l'église ou la voûte des cieux, et pour lit la terre nue! Tout cet ensemble d'immolation et d'austérités inouïes, faisant de chacune de ses actions un sacrifice et une souffrance offerte à Dieu pour le salut des âmes, attirait des grâces prodigieuses sur son ministère. Et telle fut la principale cause de ses succès. Mais il en est une autre que nous n'aurions garde de passer sous silence : nous voulons parler de la dévotion de saint Hyacinthe envers Marie.

On se rappelle la promesse que la Mère de Dieu lui avait faite au début de son apostolat, de lui obtenir de son divin Fils tout ce qu'il demanderait par son intermédiaire. Cette promesse ne fut point vaine, et le Saint y fit souvent appel dans sa longue et laborieuse carrière. Deux titres, du reste, recommandaient Hyacinthe à la Reine du ciel : sa pureté virginale et son filial amour. Il resta vierge toute sa vie ; aucune souillure ne ternit en lui l'innocence de son baptême ni la pureté jalouse de la grâce qu'il avait reçue. Et sa divine Mère avait toutes ses pensées et toutes ses affections. Quand il priait, c'était le nom de Marie qui revenait le plus souvent sur ses lèvres ; quand il étudiait, il le faisait sous le regard et pour la gloire de Marie ; quand il prêchait, c'étaient ses vertus, ses miséricordes, ses privilèges qu'il aimait surtout à annoncer aux peuples : et avec quel zèle et sur combien de plages il travailla pour implanter ou restaurer son culte! Il ne prononçait son nom qu'avec un profond respect, saluait ses images partout où il les rencontrait, s'inclinait devant ses statues érigées par la piété polonaise sur tous les chemins.

Or, Marie a généreusement répondu au tendre amour de son serviteur. Elle le visitait souvent, disent ses premiers historiens, Elle se tenait à ses côtés pendant qu'il priait, l'assistait au saint autel, lui apparaissait au milieu des pérégrinations de son apostolat, le consolait dans ses tristesses, et, un jour, on la vit essuyer ses larmes avec l'affection d'une mère. Elle fit plus ; car nous pouvons, sans crainte d'erreur, faire remonter jusqu'à Elle ce pouvoir surhumain dont saint Hyacinthe disposa, toute sa vie, selon son gré, et qui a fait de lui l'un des hommes les plus extraordinaires qu'on ait vus dans l'Eglise. Aucun Saint, croyons-nous, n'a eu sous la main une pareille puissance et n'a traité la nature avec autant d'autorité. Rien ne lui

résista : ni le ciel, ni la terre, ni la vie, ni la mort, ni la fureur de l'enfer.

A tant de faveurs de la Reine du ciel vint s'ajouter, pour saint Hyacinthe, le don d'une humilité d'autant plus profonde que sa gloire grandissait davantage de jour en jour. Qu'on veuille bien le remarquer, à part les trois années employées à gouverner le couvent de Cracovie, le Bienheureux se défendit de toutes charges, voulant vivre et mourir comme le dernier des Frères. Appelé à fournir des évêques à la Russie, à la Livonie, à la Lithuanie et à la Prusse, il désigna les sujets, mais refusa toujours pour lui-même la dignité épiscopale.

VIII. — Une dernière grâce lui restait maintenant à obtenir, celle d'une mort précieuse devant Dieu. Il en fut ainsi, et la Providence le ramenait à Cracovie pour le préparer immédiatement à recevoir la couronne des élus.

Son retour apporta dans les cœurs la consolation et la joie. Grands et petits, pleins de respect pour son éminente sainteté et de reconnaissance pour les biens spirituels qu'il leur avait procurés en tant de rencontres, l'appelaient à l'envi leur Père, leur protecteur, leur ange tutélaire. Boleslas V, roi de Pologne, et son épouse, la reine Cunégonde, l'honoraient d'une estime particulière. Ses exhortations et ses exemples les affermirent l'un et l'autre dans la vie si pure qu'ils avaient embrassée, et qui fit surnommer ce prince Boleslas le Chaste.

L'invincible apôtre, loin de chercher à jouir d'un repos que son âge et ses labeurs lui avaient si bien mérité, se remit à prêcher, à visiter les malades, à consoler les affligés, en un mot, se transportait partout où se trouvait du bien à faire et une âme à sauver. Les environs de Cracovie en éprouvèrent les heureux effets.

Une dame noble, nommée Primislawe, avait envoyé Wislas, son fils unique, prier le Saint de venir évangéliser le village qu'elle habitait, pour la fête de l'apôtre saint Jacques, patron du lieu. Hyacinthe répondit qu'il allait s'y rendre, et le jeune homme repartit au plus vite en porter la nouvelle. Mais, en passant à gué la rivière de Raba, que des pluies soudaines avaient gonflée, il tomba dans l'eau et se noya. Son serviteur, échappé à grand'peine, vint en pleurant annoncer à la mère l'affreux malheur. Primislawe, suivie de nobles dames et d'une foule considérable, réunie pour entendre la prédication, court

au rivage, et y arrive au moment où le Saint y abordait avec Frère Clément, son compagnon. En le voyant, la pauvre mère s'écrie : « O mon Père, quelle faute ai-je donc commise ? Le fils que j'ai envoyé vers vous plein de vie, vous me le rendez mort !... Femme infortunée ! je n'ai plus ni époux, ni enfant !... »

Tandis qu'elle se lamente ainsi, l'homme de Dieu, ému jusqu'au fond des entrailles, se met en prières ; puis, se relevant : « Courage, dit-il, vous allez voir la gloire de Dieu ! » A l'instant même, le cadavre, poussé par un flot, vient atterrir à l'endroit où se trouve la foule. On le retire, on le dépose aux pieds du Saint. Alors la malheureuse mère, les nobles dames, la multitude entière tombent à genoux, en criant d'une voix : « Bienheureux Hyacinthe, votre prière nous a rendu ce corps inanimé, maintenant rendez-nous-le vivant. » Hyacinthe, avec cette confiance en Dieu qui ne le quittait jamais, s'approche du cadavre et s'écrie : « Wislas, mon fils, que le Seigneur Jésus qui donne la vie à toute chose te ressuscite ! » Et le jeune homme se lève plein de vie, au milieu des chants de reconnaissance de l'assistance émue.

C'est le dernier miracle que les historiens nous aient transmis du saint thaumaturge. Brisé par un apostolat de près de quarante années, le grand Religieux se sentait, en outre, consumé par une flamme intérieure, celle de l'âme impatiente d'échapper aux liens terrestres, pour s'élancer vers le ciel. La fête de l'Assomption était proche : elle devait mettre le comble aux vœux du fils bien-aimé de Marie. On était à l'année 1257. Hyacinthe eut révélation que ses désirs allaient être exaucés.

Un jour qu'il était à l'autel, dit Bzovius, il vit tout à coup une lumière éblouissante descendre du ciel, et dans cette lumière une longue procession d'Anges et de vierges. A leur tête, resplendissante de grâce et de gloire, s'avancait leur auguste Reine, la B<sup>e</sup> Marie, Mère de Dieu. Arrivés près de l'autel, les Anges et les vierges se prosternèrent, suivant le prêtre respectueusement dans les cérémonies du saint Sacrifice. Quand la messe fut terminée, Marie se pencha vers le Saint et lui dit : « Regarde ! » Et elle s'éleva peu à peu de terre, les Anges et les vierges l'accompagnant en chantant. Puis le ciel s'entr'ouvrit : des éblouissements de gloire et de lumière rejaillirent sur l'autel, et une scène ineffable se déroula aux yeux d'Hyacinthe hors de lui. Il vit la Vierge s'avancer majestueusement vers un trône dressé au milieu du ciel : à mesure qu'elle approchait, elle

était saluée sur son passage par les applaudissements et les cantiques de tous les Bienheureux. Lorsqu'elle fut assise, les chants cessèrent. Il se fit dans le ciel un de ces grands silences dont parle l'Apocalypse, et Dieu allant au-devant de sa Mère, déposa sur sa tête une couronne de fleurs et d'étoiles. Marie alors, l'enlevant de son front et la montrant à Hyacinthe, lui dit : « Regarde ! cette couronne est pour toi ! » Et de nouveau les Anges et les vierges entonnèrent leur cantique.

La vision s'évanouit ; mais le Saint resta longtemps encore les bras étendus, la poitrine haletante, les yeux levés au ciel. Quand il eut repris ses sens, il éprouva plus que jamais en son âme les amertumes de l'exil et les aspirations vers la patrie. Ce fut en la fête de saint Dominique que les signes avant-coureurs d'une fin prochaine commencèrent à se manifester. La veille de l'Assomption, l'auguste vieillard, sachant qu'il n'avait plus qu'un petit nombre d'heures à passer sur terre, fit entendre à ses Frères des exhortations suprêmes. Disciple immédiat de saint Dominique et l'un de ses fils préférés, sa parole fut un écho du testament sublime du bienheureux Patriarche. « Frères bien-aimés et enfants chéris, dit-il avec un visage radieux de bonheur, le moment est venu de vous quitter pour aller au Dieu qui m'appelle. Ne vous affligez pas de cette séparation. Jésus-Christ étant notre vie, vous me retrouverez en lui, et comme je vous ai aimés sur la terre, je vous aimerai davantage au ciel. Ce que notre saint Père Dominique vous a laissé comme héritage, je vous le laisse à mon tour : les privations de la pauvreté, les austérités de la règle, les abnégations de l'obéissance, les fatigues de l'apostolat, la charité mutuelle et par-dessus tout l'amour et la protection de Marie, notre tendre Mère ! »

Au milieu de la nuit, il se leva pour assister aux Matines et ensuite à la célébration des divins Mystères, puis s'agenouillant sur les degrés mêmes de l'autel, soutenu par ses Frères éplorés, reçut ainsi le saint Viatique et l'Extrême-Onction, Après quoi on le ramena dans sa cellule. Là, il attendit dans le calme, avec les sentiments de la plus vive piété, le moment suprême, entonna le psaume *In te Domine speravi* : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu ! » et expira en prononçant ce verset : *In manus tuas commendo spiritum meum* : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. »

Ainsi mourut, le 15 août 1257, le grand apôtre du septentrion, saint Hyacinthe, enseveli, pourrions-nous dire avec un de ses historiens, dans le triomphe de la Vierge Marie et porté, lui aussi, aux parvis célestes par le ministère des Anges, avec lesquels il avait eu, durant sa vie, une si douce et si fortifiante familiarité.



Or, l'évêque de Cracovie, Jean Prandotta, le digne successeur d'Yves de Konski, apprenant cette mort, se rendit aussitôt à l'église des Frères, pour honorer une dernière fois le prêtre vénéré dont il sentait si vivement la perte, et présida lui-même les funérailles. Au retour de la cérémonie, il voulut entrer dans sa cathédrale, dédiée à saint Stanislas, et alla s'agenouiller devant l'autel de la Vierge. Là il fut pris d'un ravissement, et vit passer devant lui deux files d'adolescents, vêtus de blanches tuniques et portant des cierges en mains. Après eux venaient deux hommes vénérables, tout resplendissants de gloire, ayant, l'un les insignes pontificaux, l'autre l'habit des Frères Prêcheurs, avec un scapulaire d'une blancheur éblouissante, et, autour du front, deux diadèmes étincelants de pierreries. Le premier se tourna vers l'évêque et lui dit : « Je suis Stanislas, ton prédécesseur sur le siège de Cracovie ; celui que tu vois près de moi est Frère Hyacinthe, de l'Ordre des Prêcheurs, ceint de la double auréole de docteur et de vierge. Je le conduis au séjour du bonheur, au milieu de ce cortège d'esprits bienheureux dont il partage les allégresses. » A ces mots, le pontife-martyr se mit à entonner d'une voix forte et harmonieuse l'antienne *Lux perpetua lucebit sanctis tuis Domine* ; « la lumière éternelle illuminera vos Saints, ô Seigneur. » Et les Anges de poursuivre le chant céleste, tandis qu'ils se dérobaient, avec Hyacinthe et Stanislas, dans un abîme de clarté.

Prandotta, revenu de son extase, dit à ses assistants : « Mes fils bien-aimés, retournons vite chez les Frères Prêcheurs, afin de leur raconter les merveilles qu'il a plu à Dieu de révéler au plus indigne de ses serviteurs ; » et arrivant au couvent de la Sainte-Trinité, il convoque le Prieur et les Frères, et, devant une foule de chanoines, de clercs et de laïques, venus à sa suite, rapporte avec une dévotion profonde et grande abondance de larmes la vision que le Très-Haut lui avait manifestée sur la gloire du bienheureux Hyacinthe.

Le même jour, une sainte Religieuse, nommée Brunislawa, de l'Ordre de Prémontré, vivant depuis quarante ans au monastère de Zwierzyniezc, proche de Cracovie, méditait pieusement sur l'assomption de la Vierge quand soudain, entrant en extase, elle eut la vision suivante : Une grande lumière venue du ciel couvrait l'église des Frères Prêcheurs, à Cracovie, et des Anges sans nombre exécutaient au-dessus de l'édifice sacré les plus mélodieux concerts. La Mère du Sauveur, les vêtements constellés de pierres précieuses et plus brillante que le soleil, paraissait à la suite d'un gracieux cortège de

vierges, conduisant par la main un Frère au visage radieux, aux habits resplendissants du plus pur éclat. Brunislawa, confondue devant un tel spectacle, s'enhardit cependant à en demander la signification. « Auguste Dame, dit-elle à la Reine des Vierges, veuillez me dire qui vous êtes, et quel est ce Frère que vous conduisez ainsi par la main ! » La souveraine des Anges lui répondit : « Ne t'étonne pas, ma fille, de me voir descendre des hauteurs des cieux vers les régions des mortels : je suis la Mère de miséricorde, et celui que tu vois est Frère Hyacinthe, de l'Ordre des Prêcheurs. C'est parce qu'il m'a été perpétuellement dévoué que je l'emmène, en pompe triomphale, au royaume de mon Fils ! » Et la Vierge, Mère de Dieu, entonna de sa bouche très suave le chant suivant : *Ibo ad montem myrrhae et ad collem thuris* : « J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. » Et tous les esprits bienheureux et les vierges fidèles poursuivirent, avec Hyacinthe, le doux cantique, en remontant vers le séjour qu'habite la clarté sans fin. La B<sup>te</sup> Brunislawa, sortie de son ravissement, raconta sa vision aux Sœurs de son monastère, et prit soin d'en informer sans retard les Frères Prêcheurs.

IX. — Dieu commença aussitôt à glorifier la tombe de son serviteur par d'éclatants prodiges. Au contact de cette humble pierre, des malades recouvrèrent la santé, des morts revinrent à la vie.

Le lendemain des obsèques, un jeune seigneur, du nom de Zégotta, montant un cheval fougueux, fut jeté à terre et se brisa le crâne. Ses parents au comble de l'affliction songèrent à l'homme de Dieu et firent porter le cadavre à son tombeau. Une heure durant, on prie avec larmes et sanglots : tout à coup, le cadavre s'anime, le jeune homme se lève en pleine santé, sans trace aucune de blessures. Le peuple éclate en cris d'allégresse, et comprend que Hyacinthe, son protecteur sur terre, lui est devenu un puissant intercesseur au séjour éternel.

On acquit une nouvelle assurance de sa gloire par l'apparition de trois faisceaux lumineux, venant du ciel se reposer sur la pierre sépulcrale, tandis qu'un saint ermite, miraculeusement averti de la mort du Bienheureux, veillait dans la prière, auprès de ses restes sacrés. Le même prodige se renouvela en d'autres circonstances ; et longtemps après, quand on ouvrit pour la première fois le saint tombeau, il s'en échappa un parfum céleste qui embauma toute l'église.

Au surplus, les miracles se multiplièrent tellement sur la tombe de l'homme de Dieu, qu'il faudrait des volumes pour les rapporter.

La Bulle de canonisation les déclare elle-même « à peu près innombrables : *prope innumera* ». Leur simple nomenclature ne comprend pas moins de trente-cinq pages in-folio dans les Bollandistes, et le catalogue, extrait du procès canonique, est loin d'être complet. Non seulement en Pologne, mais en France, en Italie, en Espagne, en Hongrie, aux Indes orientales et occidentales, le Seigneur s'est plu en maintes occasions à montrer la gloire et la puissance de son serviteur. Aussi le culte de saint Hyacinthe est-il universellement répandu. On trouve dans les Deux-Mondes des chapelles et des temples dédiés en son honneur.

L'Ordre de Saint-Dominique et les rois de Pologne ne tardèrent pas à adresser à Rome de pressantes sollicitations pour obtenir la canonisation de l'homme de Dieu. L'affaire traîna en longueur, soit par le malheur des temps, soit par la mort inopinée de plusieurs Souverains Pontifes.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, devant les progrès de l'hérésie luthérienne qui s'attaquait avec une rage satanique au culte et à l'invocation des Saints, il fallut songer aux moyens de mettre en sûreté les reliques du grand Apôtre de la Pologne; et elles demeurèrent ainsi longtemps soustraites aux regards des fidèles.

Plus tard, quand tout danger de profanation eut disparu, le V. P. Thomas Siczou, Prieur des Dominicains de Cracovie, conçut le noble projet de rechercher les restes du Saint. L'apparition de lumières célestes, à l'endroit désigné par la tradition pour conserver le précieux dépôt, l'encouragea fortement dans son entreprise.

Au jour fixé, des membres des communautés religieuses et le clergé de la ville se réunirent autour du lieu présumé. On creusa le sol, et, tout d'abord, on ne découvrit que des ossements, reconnus pour être ceux du B. Vitus, disciple de saint Hyacinthe.

Sans se déconcerter de l'insuccès, le Prieur eut recours à l'oraison, et, par une inspiration soudaine, fit pousser les fouilles plus avant. Grande fut la joie de l'assistance, quand on mit à jour un second caveau, renfermant, sans conteste aucune, les reliques du grand Religieux. Elles furent transportées dans la sacristie, en présence de l'archevêque de Gnesen et de l'évêque de Cracovie, pour y rester jusqu'à l'achèvement de la chapelle destinée à les recevoir.

Cette circonstance réveilla le zèle déjà bieri souvent manifesté pour

la canonisation de saint Hyacinthe. Les diètes générales du royaume renouvelèrent alors leurs instances ; et Sigismond I<sup>er</sup> députa le P. Thomas Siczou dans la Ville éternelle pour y traiter la cause que tout le monde avait à cœur : il lui remit en même temps des Lettres très pressantes pour le pape Clément VII. Ce Pontife, engagé dans de pénibles conflits, ne put donner suite pleinement à la démarche. Il se contenta d'autoriser par deux Brefs, l'un de 1527, l'autre de 1530, l'Ordre des Frères Prêcheurs et les églises de Pologne à célébrer la fête de leur illustre Protecteur. A Clément VIII était réservé l'honneur d'inscrire solennellement au catalogue des Saints le B. Hyacinthe. La Bulle de canonisation fut donnée le 17 avril 1594, après que l'on eut fait constater avec la rigueur juridique habituelle à l'Eglise, dans ces sortes de procédure, les miracles opérés par le serviteur de Dieu, de son vivant et après sa mort.

Or, à Cracovie seulement, le procès de canonisation releva cinquante résurrections de morts, soixante-douze agonisants rendus à la santé et une foule de guérisons prodigieuses.

La fête de saint Hyacinthe fut étendue à l'Eglise universelle par Urbain VIII, et fixée au 16 août, sous le rite double.

X. — L'année 1894 ramenait le troisième centenaire de la canonisation de saint Hyacinthe. Cet anniversaire fut célébré à Cracovie par d'imposantes solennités. L'*Année Dominicaine*, bulletin mensuel de la Province de France, en a donné une longue et intéressante relation, écrite par un témoin oculaire (1). Nous la résumerons brièvement.

Et d'abord l'initiative de ces manifestations religieuses appartient au zèle de nos Pères de Pologne qui, sous l'impulsion de leur Vicaire général, le T. R. P. Antonin Thir, n'épargnèrent ni argent ni peine, pour les rendre dignes de l'illustre fondateur de leur Province.

Le couvent de Cracovie avait été disposé spécialement en vue de loger les hôtes marquants attendus en grand nombre pour les fêtes jubilaires. Véritable musée d'architecture et de peinture, il pouvait étaler avec orgueil ses vastes cloîtres, dortoirs, réfectoires et autres lieux réguliers, dont les murs sont recouverts de toiles grandioses représentant les scènes évangéliques, l'histoire de l'Ordre, les personnages célèbres de la Province polonaise, etc., œuvres d'artistes dominicains des xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup>, et même xix<sup>e</sup> siècles, imitateurs, sinon émules, d'Angelico de Fiesole, leur frère en religion.

(1) Numéro d'octobre 1894.



L'église, remise à neuf, après un incendie qui en dévora une partie en 1850, est un spacieux et superbe monument gothique, orné de riches sculptures, d'après les plans et les dessins du P. Mariano Pavoni, non moins habile architecte que savant maître en théologie. En vue du centenaire, l'artiste avait achevé son œuvre, en restaurant la chapelle qui garde le tombeau de saint Hyacinthe, et qui s'ouvre au fond d'une nef latérale, à quelques degrés d'élévation, sur l'emplacement de la cellule occupée, d'après la tradition, par le grand thaumaturge du nord. C'est là que, pendant neuf jours, des milliers et des milliers de pèlerins, venus de tous les coins de la Pologne, n'ont cessé de passer pour faire à genoux le tour du tombeau de leur apôtre et glorieux patron. Sur une estrade au milieu du chœur de l'église, on vénérât aussi la tête du Saint, renfermée dans un reliquaire artistique, dessiné par le P. Pavoni et exécuté pour ce troisième centenaire.

Enfin, pour favoriser la dévotion des fidèles, on avait fait frapper des médailles et graver des images à l'effigie de saint Hyacinthe, et une vie populaire du Bienheureux avait été publiée par un Religieux de la Province, le Père Sadoc Werbenger.

Invitations avaient été envoyées par le comité organisateur aux évêques et au clergé des provinces polonaises de prendre part aux manifestations du centenaire. Cet appel fut entendu.

D'un autre côté, tous les couvents dominicains de Pologne s'étaient fait représenter par leurs Prieurs et leurs principaux membres. Celui de Léopol ou Lemberg s'y trouvait à peu près en entier. Les novices de cette Maison d'études, joints à ceux de Cracovie, formaient une nombreuse et charmante jeunesse sur qui a pesé la majeure partie du cérémonial, et dont elle s'acquitta avec une grâce et un zèle admirables. Divers Religieux étrangers à la Province de Pologne étaient venus de la Prusse, de l'Autriche, de l'Université de Fribourg. Le Révérendissime Père Frühwirth, Général de l'Ordre, retenu au dernier moment en Italie par le mauvais état de sa santé, avait délégué le T. R. Père Thir pour le remplacer.

Les solennités s'ouvrirent dans la soirée du 25 août, par la translation du chef de saint Hyacinthe, la procession du Très Saint Sacrement et un éloquent discours prononcé par le Père Jakubowski, Sous-Prieur du couvent de Podkamien.

Chaque jour de la neuvaine, il y eut, à 10 heures, messe pontificale, exécutée en musique, avec orchestre, par l'antique Confrérie des tail-

leurs, placée sous le patronage de saint Hyacinthe. Après l'évangile, l'éloge du Patron de la Pologne retentissait du haut de la chaire sacrée, où se succédèrent les orateurs les plus renommés de la Galicie.

Le soir, à 4 heures, Vêpres solennelles, nouveau panégyrique, procession à l'intérieur de l'église.

Parmi les archevêques et évêques assistants, la Providence avait amené un prélat français, Mgr Jourdan de la Passardière, évêque titulaire de Roséa, lequel, au retour d'un long voyage en Russie, se plut à donner cette marque de sympathie à l'Ordre de Saint-Dominique, auquel l'unissent les liens du Tiers-Ordre.

Des cérémonies secondaires, pèlerinages, processions, chants religieux, organisés souvent par les fidèles eux-mêmes, remplissaient les intervalles des Offices, et se prolongeaient jusqu'à nuit close. Au surplus, un des charmes principaux de ces solennités fut l'édification donnée par la piété populaire, le sens profondément religieux de la nation polonaise, ce calme et ce recueillement que ne parvenaient pas à rompre les incidents les plus mouvementés.

Le cardinal Kopp, prince-archevêque de Breslau, présida les Offices de la dernière journée. A cinq heures de l'après-midi, une procession générale se déroula à travers les rues de la cité pour se rendre à la cathédrale : les associations de toute nature, bannières au vent, les autorités académiques, civiles et militaires, le clergé séculier et régulier de la ville et du dehors, et aussi une masse énorme de peuple, formèrent un défilé grandiose, entre des haies serrées de spectateurs attentifs. Les journaux estimèrent à trente mille le nombre des personnes qui recouvraient le parcours de la procession. Le chef de saint Hyacinthe, placé sur un riche brancard, était porté par les Prieurs dominicains de la Province. Le clergé et les notabilités entrèrent seuls dans la cathédrale où, en présence des reliques du Saint, le docteur Joseph Pelcrar, chanoine de Cracovie et professeur à l'Université, prononça un pathétique discours. De retour dans l'église du couvent, le peuple entier chanta d'une voix puissante les versets du *Te Deum*.

Ainsi se terminèrent, le dimanche 5 septembre, les fêtes du centenaire de saint Hyacinthe.

*O très belle fleur de l'Ordre des Prêcheurs, HYACINTHE, nous chantons vos mérites ; daignez nous embaumer du parfum de vos vertus !*

(Liturgie dominicaine.)



*Le Martyre de plusieurs Confrères du Rosaire,  
et Tertiaires de l'Ordre, au Japon (\*).*

(1620 et 1627)

DANS la glorieuse phalange des Martyrs japonais, béatifiés par Pie IX en 1867, nous aimons à vénérer, à côté des Religieux du grand Ordre, bon nombre de tertiaires et d'associés du Rosaire.

Parmi ces derniers, le B. Simon Quiota et ses quatre compagnons ne se montrèrent pas moins fervents dans la foi, à Cocura, au royaume de Bugen, que les confrères de Nangasaki.

Simon Quiota, vieillard sexagénaire, sa femme Madeleine et trois autres chrétiens, Thomas Guengoro, Marie, sa femme, et Jacques, leur fils, furent dénoncés et traduits devant les tribunaux. Rien ne put ébranler ces admirables confesseurs, ni les promesses, ni les menaces, ni la vue des instruments de supplice. Ils restèrent fermes et intrépides jusque dans les tortures ; le petit Jacques lui-même, malgré son jeune âge, se laissait frapper sans pleurer, et se réjouissait au milieu de ses douleurs en pensant aux joies de l'éternité : enfant vraiment digne de compter au nombre des pieux chevaliers du Saint Rosaire ! On se lassa bientôt de les tourmenter et la sentence capitale fut portée contre eux.

L'arrêt était tout à fait du goût de ces généreux soldats du Christ : ils étaient tous condamnés à mourir crucifiés, la tête en bas, comme le prince des Apôtres. Le 15 août, on les conduisit au lieu du supplice. On portait devant eux, au bout d'une pique, leur sentence de condamnation. Les Bienheureux martyrs, remplis d'une joie ineffable, marchaient à la mort comme à un royal festin. Simon et Madeleine moururent les premiers, sur le soir du 16 août ; Marie les suivit de près. Thomas et le petit Jacques respiraient encore trois jours après. On fut obligé de les achever à coups de lance.

(\*) *Ex Bulla Beatificationis.*

Sept ans plus tard, à la même date, 16 août 1627, d'autres victimes étaient immolées à Nangasaki, en haine de la foi : trois Pères Franciscains, huit Japonais, tertiaires de saint François, et quatre tertiaires de saint Dominique.

Nous avons peu de détails sur ces quatre derniers martyrs.

François Curobioie, le premier, s'était distingué au service des Pères de l'Ordre ; il fut brûlé vif pour cette unique raison.

Caïus Xeymon, né dans l'île d'Amacusa, proche de la Corée, avait toujours montré une grande ferveur et une parfaite exactitude dans ses devoirs de tertiaire : lui aussi finit sa vie sur le bûcher.

Venait ensuite Madeleine Kyota, illustre veuve, princesse de sang royal, née à Nangasaki, et alliée à la famille du roi de Bungo. Elle fut plus grande encore par ses vertus que par sa naissance. Fille spirituelle du B. Dominique Castellet, elle avait fait, avec sa permission, les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Les missionnaires allaient ordinairement célébrer la sainte Messe dans sa maison : pour ce motif et aussi parce qu'elle était le soutien et l'exemple des chrétiens de Nangasaki, elle fut condamnée à avoir la tête tranchée.

Enfin, on mit à mort, le même jour, une autre tertiaire du nom de Françoise, également veuve, et mère du B. Léon, martyrisé dans la persécution. Elle avait, elle aussi, une chapelle dans sa maison : c'en fut assez. Arrêtée comme chrétienne, Françoise fut condamnée à être brûlée vive, en compagnie des martyrs dont nous venons de parler.

Daigne leur intercession se faire sentir plus spécialement aux membres de notre Tiers Ordre et aux associés du Saint Rosaire !



## LE MÊME JOUR

1340 — A Bergen, dans la Norwège, sous la métropole de Nidrosie, l'illustrissime Père NICOLAS DE MARVIA, lequel, ayant été mis à la tête de cette Eglise, y mourut vers 1340, laissant la réputation d'un excellent Pasteur. (Fontana.)

1609 — En Portugal, le V. Père ANTOINE DE SANDE, prédicateur apostolique, animé de zèle pour arracher les vices et planter les vertus. Sur



les dernières années de sa vie, on lui confia l'office de portier au couvent de Santarem, office qu'il remplit avec douceur, patience et charité. Il mourut en 1609, à l'âge de 60 ans, pleuré principalement des pauvres qui l'aimaient comme un père. Ses funérailles furent célébrées avec un concours de peuple considérable. — (*Act. Cap. Rom. 1612.*)

16.. — Dans la Province de Lombardie, le V. Père MICHEL DE BRESCIA, Prieur du couvent de Mantoue, Religieux plein de Dieu et d'une douceur colombine. Il s'exerça avec soin aux pratiques de l'humilité, des jeûnes et surtout de l'oraison, à laquelle il consacrait la plus grande partie de ses nuits. Des ais lui servaient de lit pour reposer son corps. Il mourut en grande opinion de sainteté. — (*Ex iisd. Act.*)

16.. — Au couvent de Sainte-Lucie de Fabriano, de la même Province, la mémoire du V. Père THOMAS DE FONTA, digne émule du précédent. — (*Ex iisd. Act.*)

1622 — A Béziers, le V. Père LAURENT JAOUÏ, profès du couvent de Bordeaux, où il vivait avec tant d'exactitude et d'innocence, même avant l'introduction de la réforme, qu'on lui confiait ordinairement le soin des novices et des jeunes Religieux. Mais dès qu'il eut obtenu l'autorisation de s'adjoindre aux enfants du Père Michaëlis, il passa au milieu d'eux le reste de ses jours. Son admirable simplicité le rendait aimable à tout le monde. Par un grand esprit de dévotion, il ne prenait son repos qu'à genoux, la tête appuyée sur son prie-Dieu. Il se frappait fréquemment avec une chaîne de fer.

La pieuse Sœur Catherine de Gineste, dont nous avons parlé, au 15 août, lui prédit le jour de sa mort, arrivée l'an 1622, le lendemain de la sienne. — (*Ex Relat. fid.*)

1644 — A Coïmbre, le V. Père ANDRÉ DE SAINT-THOMAS, premier professeur de l'Université de cette ville. Tout en s'étudiant à suivre fidèlement la doctrine de son illustre Patron, il imitait avec le même soin la sainteté de sa vie angélique. C'était un vrai Israélite en droiture et pureté, et un autre Jean-Baptiste en austérité. Il annonça le jour et les détails de sa mort. La réalisation de cette prophétie confirma la haute opinion qu'on avait conçue de son mérite. — (*Act. Cap. illius anni.*)

13.. — Au monastère d'Adelhausen, la V. Sœur MECHTILDE, qui, par un profond sentiment d'humilité et de contrition, voulut être surnommée « la Pécheresse ». Elle se consacra au service du Seigneur dans cette maison, et ne cessa plus de progresser en ferveur et en amour de Dieu. Sa mortification, d'une délicatesse extrême, s'exerçait même sur les objets les plus pieux.

Elle avait fait peindre au chœur les images de plusieurs Saints. Un jour qu'elle les considérait avec une douce satisfaction, la pensée lui vint que ces illustres modèles n'étaient parvenus à la gloire que par la voie royale d'un renoncement universel. Ce fut pour son esprit un trait de lumière ; dès ce moment, elle se priva pour toujours de l'innocent plaisir qu'elle éprouvait à les regarder.

En récompense, Dieu lui prodigua les plus hautes faveurs. Un matin qu'elle était sur le point de communier à l'autel de la Sainte Vierge, elle vit tout à coup, comme saint Etienne, le premier martyr, les cieux entr'ouverts et la place qu'elle y occuperait. Cette vue la remplit de consolation, et la disposa à une vie toute céleste pour se rendre plus digne d'entrer dans la joie des élus. — (*Mém. d'Adelh.*)

1540 — Au monastère de Saint-Jean-Baptiste de Linarès, la V. Mère JEANNE DE VILLALVA, âme de grande oraison. Elle employait à la prière la plus grande partie de ses jours et de ses nuits ; menant d'ailleurs une vie très exemplaire, et prêchant par un langage tout céleste la piété et la religion. Elle resta un mois entier sans prendre d'autre aliment que la sainte Eucharistie. — (Lopez.)

1646 — Au monastère de Sainte-Catherine, à Dijon, la V. Sœur DENYSE VALLOT. Sa pieuse mère l'avait formée de bonne heure aux pratiques de la charité : dès qu'un pauvre se présentait à la porte pour demander l'aumône, la sainte femme excitait ses enfants à la lui donner. Denyse se portait à cet office avec tant de promptitude qu'elle se privait volontiers pour les indigents de ce qu'on lui réservait de meilleur. Cette miséricorde si tendre lui attira celle du Seigneur, qui la combla de ses grâces et l'admit à son service dans l'état religieux. Jamais, pour ainsi dire, la vertueuse fille ne perdait la présence de Dieu : à ce propos, elle disait à ses compagnes qu'elle compterait facilement ses distractions d'une année.

Tombée gravement malade, ne pouvant demeurer étendue dans un lit, elle prenait un peu de repos sur une simple chaise : toutefois, par ordre des médecins, elle essaya de se coucher à l'infirmierie, où elle trouva encore moyen de se mortifier conformément à sa ferveur. Le jour de l'Assomption, la pieuse Sœur communia avec les autres malades et aussitôt après perdit connaissance.

Le lendemain, 16 août, elle remettait doucement son âme entre les mains de son Créateur, l'an 1646, en prononçant les saints noms de Jésus, Marie. — (*Ex Rel. fid.*)





## XVII AOUT

*La Bienheureuse EMILIE BICCHIERI,  
du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique (\*).*

(1238-1314)

**E**MILIE Bicchieri, originaire de Verceil, eut pour père Pierre Bicchieri et pour mère Alesia Borromée, aussi recommandables l'un et l'autre par la distinction de leur rang que par l'éclat de leur fortune.

Son père était le neveu du cardinal Guala Bicchieri, cet insigne bienfaiteur de Verceil, qui, non content d'élever à ses frais la splendide basilique de Saint-André, pour laquelle il dépensa, dit-on, cent mille ducats, voulut de plus enrichir son pays natal d'un somptueux hôpital qu'il dota d'une rente annuelle de dix mille écus.

Les parents de notre Bienheureuse marchèrent sur les traces de leurs devanciers et mirent toujours leurs richesses au service de toutes les causes chrétiennes. Alesia ne passait aucun jour sans employer son argent et son temps à quelque œuvre de piété. Dieu leur rendit en bénédictions abondantes leurs charités. Ils eurent sept filles qui se marièrent avantageusement, à l'exception d'Emilie, la quatrième, appelée à suivre la voie de perfection.

Avant sa naissance, certains signes extraordinaires firent pressentir à sa mère la future sainteté de l'enfant qu'elle portait. Elle s'en ouvrit à son confesseur, très saint Religieux de notre Ordre; et celui-ci

(\*) Marchese; Légende du Bréviaire.

n'hésita pas à lui prédire qu'elle aurait une fille, destinée à attirer au service du Seigneur un grand nombre d'âmes et à devenir le plus pur ornement de sa famille. Dans le même temps, un songe mystérieux vint confirmer la prophétie. Une nuit, pendant son sommeil, Alesia se vit tout à coup entourée d'une troupe de jeunes vierges qui toutes, à l'envi, cherchaient à se couvrir d'un vêtement de laine blanche dont elle-même se trouvait revêtue. Ainsi, sans doute, le Seigneur signifiait à l'heureuse mère que l'enfant qui naîtrait d'elle aurait à sa suite une foule de jeunes filles, empressées pour lui demander les livrées sans tache de Saint-Dominique.

Cette enfant de bénédiction vint au monde le 3 mai 1238, en la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, sous le pontificat de Grégoire IX, le Pape qui canonisa le Patriarche des Frères Prêcheurs. Certains auteurs affirment qu'elle avait sur la poitrine, en naissant, une petite croix fort bien marquée, et qu'à l'église, pendant la cérémonie du baptême, on vit une blanche colombe voltiger au-dessus de sa tête, et disparaître après les dernières prières.

Quoi qu'il en soit, Emilie se montra, dès ses plus tendres années, douée de qualités surprenantes, et une éducation foncièrement chrétienne ne fit que les développer.

Elle était jeune encore quand mourut sa mère, et, la piété devant l'âge dans cette âme privilégiée, elle alla se jeter au pied d'un autel, conjurant la Sainte Vierge avec larmes de la prendre sous sa garde, pour suppléer à la perte qu'elle venait de faire.

Cette confiance filiale lui valut des faveurs de choix. La Mère de Dieu répondit à ses vœux, dépassa même son attente, en l'entourant d'une protection qui se fit sentir jusqu'aux moindres détails de son existence.

L'aimable enfant avait pour son père et ses sœurs des délicatesses et des sentiments bien supérieurs à son âge, et sa générosité envers Dieu augmentait chaque jour.

Eclairée d'en haut sur le prix du silence et de la mortification, elle parlait le moins possible aux créatures, afin de s'entretenir plus aisément avec Celui qui possédait déjà tout son cœur. En même temps qu'elle affligeait son corps par l'abstinence et le jeûne, elle domptait la propre volonté par des actes continuels de renoncement. Ennemie du faste et de l'ostentation, elle retranchait de ses vêtements toute vaine parure et n'avait d'autre recherche que sa modestie. Pleine de compassion pour les pauvres, elle les soulageait de tout son pouvoir.



Pierre Bicchieri se montrait fier d'une fille si accomplie et la regardait comme l'honneur et le soutien de sa maison. Aussi chercha-t-il à lui procurer un parti digne de ses nobles qualités et de la fortune qu'il devait lui laisser un jour. Mais Emilie nourrissait des pensées toutes différentes : son dessein bien arrêté était de se livrer plus ardemment à la pratique de la virginité et des bonnes œuvres. Comprenant que Dieu avait sur son âme des vues spéciales, et qu'elle ne parviendrait pas à les seconder au milieu du monde, elle résolut de quitter le siècle pour se mettre, corps et biens, au service du Seigneur. Etant âgée de seize ans, elle vint, un matin, trouver son père, et, se jetant à ses pieds, le conjure de la laisser entrer en Religion. Pierre Bicchieri, surpris d'une ouverture si inattendue, se trouble et refuse tout d'abord ; mais bientôt vaincu par les sollicitations pressantes de sa fille, il lui permet enfin d'exécuter sa pieuse résolution.

La servante de Dieu, se regarda dès lors comme séparée du monde, et s'essaya dans la maison paternelle au genre de vie qu'elle voulait embrasser. Habitée au jeûne depuis son enfance, elle s'y livra plus fréquemment encore et y joignit plusieurs jours d'abstinence par semaine. Malgré sa ferveur soutenue, elle mettait tant de discrétion en toute chose, qu'on ne pouvait blâmer aucunement sa dévotion.

Après de sérieuses réflexions et d'ardentes prières, Emilie se décida pour l'Ordre de Saint-Dominique. Son père, devenu plus que jamais favorable à ses desseins, lui fit construire, en dehors de la ville, un vaste monastère dédié à sainte Marguerite, et le dota de revenus suffisants. Notre Bienheureuse en prit possession avec quelques nobles compagnes, désireuses de se ranger sous sa conduite et de servir Dieu, comme elle, en suivant la Règle de Saint-Augustin et les Constitutions des Sœurs de la Pénitence. Au moment de la séparation, la pieuse enfant voulut une dernière fois se jeter aux pieds de son père, et lui demander pardon des peines qu'elle avait pu lui causer. Elle le fit d'une manière si touchante et si humble, que celui-ci fondit en larmes et la bénit avec tendresse.

II. — Au comble de ses désirs, Emilie revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il serait difficile d'exprimer sa joie, son empressement à pratiquer les exercices du noviciat, son zèle et son ardeur pour acquérir les vertus de son nouvel état. Tout entière à Dieu, elle ne voulait plus avoir aucun commerce avec les personnes séculières. Les dames même les plus distinguées de Verceil n'obte-

naient que rarement la faveur de l'entretenir au parloir ; encore ne fallait-il rien moins qu'un ordre formel de sa Supérieure pour la contraindre à se présenter ; car elle refusait à peu près toute visite, hormis celle de son père. Ce dernier ne survécut pas longtemps à l'entrée de sa fille dans le cloître. Huit jours avant sa mort, Dieu en avertit la Bienheureuse par le ministère d'un Ange. On comprend aisément quelle douleur lui causa une telle révélation. Mais, saintement résignée, elle accepta avec amour la volonté divine, et quand le moment prédit arriva, elle alla chercher sa consolation au pied du Crucifix. Bientôt le Seigneur daigna lui apparaître, et lui assura que, grâce à ses prières et à ses suffrages, l'âme de son père n'avait passé que trois heures en Purgatoire. Le défunt lui-même vint la remercier de ses bons offices, et lui faire part du bonheur dont il jouissait au ciel.

L'année suivante, 1257, qui était la dix-neuvième de son âge, Emilie se lia plus étroitement au céleste Époux par la profession religieuse : désormais sa vie ne connaîtrait ni les frivolités du siècle, ni les sollicitudes des choses terrestres.

Devehue, l'année 1258, malgré sa résistance, Supérieure du monastère qu'elle avait fondé, elle fit briller aussitôt dans toute sa conduite un zèle et une prudence extraordinaires. On ne pourrait dire quels trésors de tendresse et d'affection elle savait tirer de son cœur pour les répandre sur ses filles bien-aimées. Connaissant à fond chacune d'elles, la V. Mère les traitait d'après le degré de perfection auquel elles étaient parvenues, et leur prescrivait des actes de vertu plus ou moins difficiles, selon la mesure de leur courage. Avant tout, elle veillait à l'exacte observance de la Règle et au respect envers les Supérieurs ecclésiastiques. Elle-même, prêchant d'exemple, était à la lettre un modèle achevé de régularité, et d'une fidélité scrupuleuse aux ordres de son confesseur : sa foi le lui montrait comme l'interprète des volontés de Dieu, sur elle et ses filles. Mais il est une chose qu'elle demandait à toutes indistinctement : la pureté d'intention. Elle voulait que ses Religieuses eussent en vue la gloire de Dieu dans toutes leurs œuvres et qu'elles en fissent le motif de leur obéissance. Ses soins pour conserver et entretenir la charité entre les membres de la communauté n'étaient pas moins remarquables. A cet effet, elle avait établi une pratique touchante. La veille des fêtes, chaque Religieuse se mettait à genoux devant ses compagnes et leur donnait le baiser de paix, après leur

avoir demandé pardon de ses mauvais exemples et des peines qu'elle leur avait causées.

Bien convaincue de cette grande vérité, si expressément rappelée dans les Saints Livres, que vainement l'on bâtit, si le Seigneur ne bénit les efforts de la bonne volonté, la Mère Emilie faisait de la prière sa principale occupation. Elle recommandait sans cesse à ses filles la méditation, et la contemplation assidue des mystères célestes ; « car, disait-elle, une Religieuse non exercée à ces actes intérieurs ressemble à un étranger qui s'en irait faire des emplettes dans une ville, sans savoir où trouver ce qu'il veut et combien le payer. »

Elle insistait beaucoup aussi sur l'humilité, et malgré sa qualité de Prieure et fondatrice, partageait elle-même avec toutes ses Sœurs les travaux les plus communs et les plus vils de la maison.

L'obéissance était encore l'une des vertus fondamentales qu'elle cherchait à inculquer davantage. « Il n'y a pas de pratique qui vous soit plus indispensable que celle-là », répétait-elle à tout propos ; et plusieurs fois Dieu confirma ses paroles par des exemples.

En voici deux remarquables :

Les Constitutions spéciales du monastère défendaient, les jours de jeûne, de boire même de l'eau en dehors des repas, sans autorisation expresse de la Supérieure, et la Mère Emilie ne se faisait pas faute de refuser de temps à autre cette permission. En pareil cas, du moins, elle ne manquait jamais de dire qu'une mortification imposée par l'obéissance est d'un très grand profit spirituel. Elle enseignait aussi à offrir cette privation à Notre-Seigneur, en mémoire de la soif qu'il endura sur la croix. Enfin elle exhortait parfois ses filles à se réserver ce soulagement pour l'autre vie, au temps de leur expiation, et d'en confier, en attendant, la garde à leur bon Ange.

Or, Sœur Cécile Avograda, à qui la Bienheureuse avait imposé plusieurs fois cette pénitence, et qui l'avait acceptée toujours avec soumission, bien qu'elle en souffrît, vint à mourir. Trois jours après, elle apparut à sa Prieure, lui annonçant qu'elle aurait dû rester assez longtemps en Purgatoire pour expier certaines affections trop naturelles ; mais le troisième jour, son Ange gardien était venu éteindre les flammes qui torturaient son âme, avec une coupe pleine de l'eau dont elle s'était privée sur la terre, et maintenant elle montait au ciel.

Une autre Sœur, nommée Marie-Isabelle, s'était relâchée de sa ferveur primitive, pour tomber dans un état de tiédeur tel qu'elle

n'éprouvait plus que dégoût pour les exercices choraux. A peine l'Office s'achevait-il qu'elle sortait précipitamment, sans attendre son rang. La Mère Emilie, l'ayant remarqué, demanda la cause de cette manière d'agir. La Sœur avoua franchement que son impatience provenait d'un ennui qu'elle ne pouvait maîtriser. — « Eh bien ! ma fille, reprit avec douceur la servante de Dieu, je crois utile pour votre avancement et votre salut, de vous prescrire, au nom de l'obéissance, de ne sortir désormais que la dernière. » — Sœur Marie-Isabelle obéit sans réplique, et à dater de ce jour, non seulement ses dégoûts disparurent, mais de plus, elle se faisait un bonheur, après le départ de ses compagnes, de prolonger longtemps encore ses oraisons.

Si la Bienheureuse se montrait si attentive à entourer de sa miséricordieuse charité chacune de ses filles, elle s'occupait également des pauvres et des affligés du dehors. Saintement prodigue, lorsqu'il s'agissait de soulager les indigents, elle défendait à la tourière d'en renvoyer aucun, et elle leur donnait tout ce que son amour pour la pauvreté la portait à se retrancher à elle-même.

Mais autant elle se montrait douce et débonnaire à l'égard des autres, autant elle était sévère pour elle-même. Elle ne vivait que de privations et se livrait à de grandes austérités : deux fois la semaine, elle jeûnait au pain et à l'eau ; souvent elle portait le cilice et se flagellait sans pitié.

III. — On ne s'étonnera pas qu'une âme si sainte ait mérité du ciel des grâces extraordinaires. Sa dévotion envers le Sacrement de l'autel s'exhalait en transports brûlants, dont ses filles étaient profondément touchées. Son unique bonheur consistait à se tenir au pied du sacré tabernacle, tout le temps que lui laissaient ses occupations. Elle eût ardemment souhaité de communier tous les jours, mais une telle faveur était rare à cette époque.

Son confesseur, Fr. Pierre-Marie Beccaria, grand serviteur de Dieu, lui accorda du moins la communion trois fois la semaine et à toutes les fêtes de l'année. Emilie s'estimait encore trop privilégiée de cette grâce. Au sortir de la sainte Table, elle paraissait anéantie et comme hors d'elle-même : ce jour-là, il lui était impossible de supporter aucune nourriture.

Dieu, cependant, permit une épreuve. Malgré son désir toujours croissant de recevoir son Bien-Aimé, la V. Mère en vint à redouter un



abus dans la réception de l'auguste Sacrement. Saisie d'une frayeur excessive, elle prit alors la résolution de se priver pendant quelque temps de la sainte communion. S'étant donc prosternée devant son crucifix, elle versa une grande abondance de larmes en lui demandant pardon de ses témérités passées. Le divin Maître, qui regardait avec complaisance les humbles sentiments de sa servante, ne voulut pas la laisser sous le coup d'une illusion aussi subtile que dangereuse. Il lui apparut plein de gloire et lui adressa ces réconfortantes paroles : « Epouse chérie, pourquoi crains-tu de t'approcher de ma Table sainte? Ne te l'ai-je pas préparée pour t'y nourrir de ma chair et de mon sang? Viens sans crainte et ne regarde pas tant ta bassesse, mais plutôt l'amoureuse piété qui m'a porté à instituer ce Sacrement pour le bonheur de mes créatures. Apprends donc que ceux qui me reçoivent par amour me plaisent infiniment plus que les autres qui s'éloignent de moi par crainte. » Cette vision rassura la Bienheureuse et, à partir de ce moment, elle se montra plus avide que jamais de recevoir son Sauveur sous les espèces sacrées.

L'auteur de sa vie rapporte qu'un jour la charité la retint près d'une malade, pendant que la messe était célébrée dans l'église et que ses Sœurs participaient au banquet divin. Dès qu'elle fut libre, elle se rendit au chœur et, s'étant agenouillée à sa place, offrit amoureusement au Seigneur Jésus la grande privation qui lui avait été imposée. Aussitôt un Ange lui apparut, et, prenant une hostie dans le ciboire, l'en communia en présence de toute la communauté. La V. Mère fit alors entonner le *Te Deum* et demeura persuadée que ses filles devaient être bien agréables à Notre-Seigneur, pour qu'il les rendît témoins de ses aimables prévenances à son égard.

Cela fut cause qu'elle s'appliqua davantage à les former aux saintes pratiques de leur état. Si l'une d'elles, par hasard, restait rebelle à ses exhortations, ou se traînait péniblement dans les sentiers de la perfection, elle en éprouvait une peine indicible ; mais, par ses prières et ses larmes, elle obtenait enfin pour la Sœur infidèle une grâce victorieuse de toutes ses résistances.

Le discernement des esprits lui fut accordé en un très haut degré, et servit plus d'une fois à l'avancement spirituel des Religieuses. L'exemple suivant en est la preuve.

On avait placé au monastère une jeune fille pour son éducation. Tout en manifestant un vif désir d'embrasser l'état religieux, cette enfant se montrait d'une légèreté et d'une vanité incroyables. Pour ce

motif, les Sœurs n'avaient jamais voulu l'accepter comme novice. La plus zélée dans ses remontrances, c'était assurément la V. Prieure, qui ne cessait, jour et nuit, de lui prodiguer ses avis et de faire monter vers le ciel d'ardentes supplications pour l'amélioration de sa conduite. Un jour qu'elle priait avec plus de ferveur que de coutume, un Ange apparut et lui déclara qu'elle pouvait sans crainte donner le voile à la jeune fille : « Ses habitudes de légèreté cesseront peu après sa vêtue, ajouta-t-il, et il s'opérera en son âme un tel changement que toute la communauté en sera stupéfaite. » — La Bienheureuse convoqua immédiatement les Sœurs au Chapitre et, sans rien révéler de ce qu'elle savait, proposa l'admission de la postulante, l'appuyant de toute son autorité. Le vote fut favorable et la jeune fille reçut bientôt les livrées dominicaines. Mais en changeant d'habit, elle ne changea point de mœurs, et la déception fut amère : tout dans ses manières et dans ses discours accusait l'esprit mondain. Les Religieuses en ressentirent un vif dépit, et plusieurs reprochèrent à leur Prieure sa condescendance excessive.

La Bienheureuse, éclairée d'une meilleure lumière, laissa tomber les murmures et recourut à l'oraison. Quelques jours se passèrent encore sans amener de la part de la coupable aucun amendement. Un soir, la vénérable Mère prit avec elle la novice et la conduisit au chœur. Là, pendant qu'elle demandait instamment au divin Maître d'opérer dans cette pauvre âme un changement tant désiré, sa jeune compagne, assise près d'elle, eut soudain un ravissement. Elle se voyait citée au Tribunal du souverain Juge. Tremblante et interdite, elle n'attendait plus que sa sentence, quand le Sauveur lui dit d'une voix pleine de douceur : « Tu mériterais d'être rejetée loin de moi, ma fille ; mais la prière de ta Mère Emilie a désarmé mon bras. A cause de ses mérites, je consens à tout oublier : corrige-toi de tes défauts et rappelle-toi que ma grâce ne te manquera jamais. » Dominique-Catherine, — c'était le nom de la novice, — revint à elle, et tombant aux genoux de sa Prieure, la remercia affectueusement de l'avoir sauvée par ses prières du danger de la perdition. A partir de ce moment, la jeune Sœur fut pour la communauté un modèle de modestie et de régularité. Elle mena une vie tout angélique, et, à sa mort, le ciel releva sa sainteté par des grâces signalées, obtenues à son intercession.

C'est ainsi que Notre-Seigneur se montrait prodigue de ses dons envers la Bienheureuse. Sa prière obtenait tout et lui faisait savourer

comme un avant-goût des joies de la Patrie. Jour et nuit, elle se serait livrée à ce pieux exercice sans les obligations de sa charge et les devoirs de la vie commune. Elle suppléait la nuit à ce qu'elle n'avait pu faire le jour, et souvent son oraison était une extase continuelle.

IV. — La dévotion d'Emilie pour le mystère de la Passion était si grande, la contemplation des souffrances de Jésus-Christ avait pour elle un tel attrait, qu'elle désirait avec ardeur y participer étroitement.

Un jour, elle voulut savoir du divin Maître lui-même laquelle des douleurs de sa Passion lui avait été la plus pénible. Le bon Sauveur lui assura qu'il avait enduré la souffrance la plus aiguë pendant les trois heures de son agonie sur la croix. Il lui promit en même temps d'accorder le don des vertus théologiques aux âmes pieuses qui réciteraient chaque jour, vers trois heures de l'après-midi, trois *Pater* et trois *Ave* en mémoire de son crucifiement.

Une autre fois, la Bienheureuse Emilie, méditant sur le Couronnement d'épines, se sentit fortement pressée d'endurer un tourment analogue : elle pria Notre-Seigneur de l'associer aux souffrances de ce mystère. Dieu exauça largement son désir. Au sortir du chœur, elle fut prise d'un violent mal de tête qui l'obligea à s'aliter, et pendant trois jours entiers elle resta entre la vie et la mort, sous le coup de tortures inconcevables. Après quoi, sainte Madeleine et sainte Catherine lui présentèrent un breuvage qui dissipa son mal, et éteignit la soif ardente dont il était accompagné.

Sa grande piété pour la Vierge Marie n'était pas moins touchante. Un jour qu'agenouillée devant une statue de Notre-Dame, elle suppliait la divine Mère de lui enseigner l'oraison qui serait la plus agréable à son Fils Jésus, la Reine du ciel apparut tout à coup : « La douceur de tes paroles m'attire vers toi, lui dit-elle : tu veux connaître une prière capable de réjouir le cœur de mon Fils ; je condescends volontiers à tes désirs. Sache donc que tu lui plairas beaucoup si, rappelant à ton souvenir ses trois longues oraisons de Gethsémani, tu récites trois *Pater* et trois *Ave* en action de grâces de son agonie et de sa sueur de sang, au nom de tous ceux qui luttent contre les dernières étreintes de la mort. »

La Bienheureuse fut fidèle toute sa vie à cette pieuse pratique et elle en retira dans la suite de très grands fruits.

A l'époque où la servante de Dieu jouissait d'un si doux com-

merce avec le ciel, la ville de Verceil se trouvait désolée par des pluies diluviennes. La communauté s'était unie aux supplications publiques prescrites dans toutes les églises et chapelles : mais la grâce si vivement désirée se faisait attendre, et aucun résultat sensible ne venait réjouir la piété des fidèles. Or, une nuit, la Très Sainte Vierge se montra de nouveau à la Bienheureuse, au milieu d'un ciel pur et serein, et lui enseigna une suite de prières auxquelles elle daignait attacher une efficacité toute spéciale contre les tempêtes et la surabondance des pluies.

La Mère Emilie sut mettre à profit cette révélation. D'après son conseil on organisa une procession ; on bénit les quatre coins du ciel au chant du *Credo* et de l'antienne : *Per signum crucis, de inimicis nostris libera nos Deus noster !* « Par le signe de la Croix, délivrez-nous de nos ennemis, Seigneur notre Dieu ! » et au retour, on chanta les Litanies de la Sainte Vierge avec la strophe :

*Maria, Mater gratiae,  
Mater misericordiae,  
Tu nos ab hoste protege  
Et horâ mortis suscipe.*

La cérémonie eut un succès inespéré : à dater de ce jour, les pluies cessèrent entièrement.

Notre Bienheureuse avait une foi très grande dans le pouvoir du signe de la croix et de l'eau bénite. Par ce seul moyen elle obtenait des guérisons merveilleuses et immédiates. Trois de ses Religieuses, gravement malades, recouvrèrent une santé parfaite, au moment où la sainte Prieure leur donnait sa bénédiction.

Une dame de Verceil, atteinte d'une hydropisie réputée incurable, eut l'inspiration de se faire porter au monastère de Sainte-Marguerite, ne doutant pas que la prière de la Mère Emilie, dont la vertu embaumait la ville entière, ne la délivrât de son mal. Une foi si ferme devait être récompensée par un miracle. A peine la Bienheureuse se fut-elle agenouillée pour la recommander à Dieu, que soudain l'enflure des membres et toute douleur disparurent. Ivre de joie, la paralytique quitte son grabat et se met à courir dans la maison avec une agilité qu'elle n'avait jamais connue. La Prieure couronna cette grâce en obtenant à cette dame les joies de la maternité : et en reconnaissance de ce double bienfait, l'heureuse mère donna le nom d'Emilie à l'enfant qu'elle mit au monde.



Voici un autre miracle.

Une nuit, le feu se déclara au monastère. Les Sœurs, retirées dans leurs cellules, ne s'en aperçurent pas d'abord : mais les voisins donnèrent l'alarme, et comme les flammes devenaient de plus en plus intenses, ils demandèrent à pénétrer dans la clôture. La Prieure s'y opposa. Malgré l'imminence du danger, elle réunit ses filles au chœur, et toutes ensemble y récitèrent trente-trois fois, en l'honneur des années que Notre-Seigneur passa sur la terre, ces paroles tirées des Psaumes : *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis, neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis* : « Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés, et ne nous châtiez pas comme le méritent nos offenses. » Puis, suivie de ses Religieuses, elle se porta vers le lieu du sinistre, fit un grand signe de croix sur les flammes et arrêta ainsi l'incendie qui allait tout dévorer.

V. — Parvenue à l'âge de soixante-seize ans, la V. Mère tomba malade, et, sentant venir sa fin, redoubla de ferveur dans la pratique des vertus. Soumise à son infirmière, pleine de déférence pour les ordres du médecin, elle offrait à ses compagnes un modèle accompli de la résignation dans les souffrances. La prière, le silence, les oraisons jaculatoires occupèrent ses derniers jours. On remarqua surtout qu'aux approches de la mort, elle aimait à répéter ces paroles de Job : *In carne meâ videbo Salvatorem meum* : « Je verrai dans ma propre chair le Dieu, mon Sauveur. » Et ces autres de nos saints Livres : *Parata sum et non sum turbata, ut custodiam mandata tua* : « Je suis prête, sans que rien puisse me troubler, à garder vos commandements, Seigneur. » Les yeux fixés sur son Crucifix, elle ajoutait encore : *Fiat misericordia tua ut consoletur me, secundum eloquium tuum* : « Que votre miséricorde soit ma consolation, selon la parole que vous m'avez donnée. » Enfin, munie des Sacrements de l'Eglise, après avoir embrassé chacune de ses Sœurs, et leur avoir adressé des paroles pleines d'édification, la B<sup>re</sup> Emilie prononça d'une voix mourante la strophe *Maria, Mater gratiæ*; le verset *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*; et les trois invocations : *Jesus, Maria, Dominice*; puis elle expira doucement, le 3 mai 1314, qui était le jour anniversaire de sa naissance.

A l'heure de son trépas, toutes les cloches du monastère sonnèrent d'elles-mêmes, comme pour fêter le triomphe au ciel de la vénérable Prieure et fondatrice.

Pour satisfaire la dévotion du peuple, le corps de la M. Emilie resta huit jours exposé dans l'église, sans présenter aucune trace de corruption. Des grâces nombreuses obtenues à l'invocation de son nom confirmèrent l'opinion qu'on avait de sa sainteté. La dépouille mortelle fut déposée ensuite dans un sépulcre honorable, où elle demeura jusqu'en 1373.

A cette époque, les guerres entre Guelfes et Gibelins amenaient sur le territoire de Verceil des bandes indisciplinées, semant sur leur passage le meurtre et le pillage. Les Religieux de Saint-Paul, craignant qu'il n'arrivât malheur aux Sœurs, vu leur isolement dans la campagne, les ramenèrent dans l'intérieur de la ville; mais le saint corps ne fut point retiré de son caveau primitif.

Or, une nuit, des postes de soldats placés sur les remparts aperçurent une brillante lumière s'élever au-dessus du monastère abandonné. Instruits du prodige, nos Pères se rendirent promptement à Sainte-Marguerite, et constatèrent que cette lumière partait du sépulcre de la Bienheureuse.

Aussitôt, avec les autorisations voulues, on organisa une procession solennelle pour rapporter les précieux restes au nouveau monastère. Une foule immense assista à la translation et plusieurs prodiges récompensèrent la foi du peuple. Mais de tous les miracles opérés pendant cette mémorable journée, le plus éclatant, sans conteste, fut la résurrection de Jean-Baptiste Novella, mort la veille. Sa famille fit en sorte que la cérémonie des funérailles coïncidât avec celle de la translation des reliques. Quand les deux cortèges se rencontrèrent, le cercueil du défunt fut rapproché de la châsse de la Sainte, et tous les assistants se mirent en prières. La veuve désolée fit vœu de donner ses filles au monastère de Sainte-Marguerite, si la Mère Emilie ramenait à la vie le chef de la famille. Dieu se laissa toucher. A peine ce vœu était-il formulé, que le mort poussa un soupir en prononçant les noms de Jésus et de Marie. Sortant comme d'un agréable sommeil, il se leva, suivit à pied la procession et passa la soirée en actions de grâces auprès de sa céleste bienfaitrice. Ses filles prirent le voile à Sainte-Marguerite et y vécurent très saintement. Lui-même, par un nouveau témoignage de reconnaissance, voulut faire célébrer, sa vie durant, trente-six messes annuelles pour les âmes du Purgatoire.

Pendant plus de deux siècles, un tableau commémoratif rappela le prodige aux descendants de Jean-Baptiste Novella. Mais, en 1640, leur

maison ayant été saccagée par les troupes françaises, avec tout le territoire de Verceil, cette peinture disparut parmi la tourmente.

Les reliques de la B<sup>se</sup> Emilie, déposées au milieu de l'église dans un magnifique sarcophage, furent transportées plus tard, pour cause de réparation, à l'intérieur du cloître et y restèrent jusqu'en l'année 1609.

Une nouvelle et très solennelle translation eut lieu à cette époque, et la sainte dépouille fut placée de nouveau dans l'église extérieure pour la consolation des fidèles. Cette circonstance remit en honneur le culte de la servante de Dieu. Des guérisons merveilleuses, qu'il serait trop long d'énumérer, vinrent encore révéler sa haute sainteté. Citons seulement, avant de terminer, trois traits de protection sur le monastère.

Pendant le bombardement de Verceil par les Français, un obus tomba au milieu du chœur, où se trouvaient les Religieuses en prières, et sans faire de mal à personne, éclata près du sépulcre de la Bienheureuse, qu'il respecta.

Des voleurs avouèrent qu'ayant, une nuit, escaladé les murs de clôture pour piller le monastère, en entrant au réfectoire, ils s'étaient vus arrêtés par une Religieuse entourée de l'auréole des Saints, et forcés par cette apparition terrifiante de prendre la fuite, sans avoir commis aucun larcin.

Enfin, une jeune personne de noble famille, élevée dans le monastère, tomba dangereusement malade et fut guérie après une neuvaine faite au tombeau de la Bienheureuse, avec promesse de prendre le voile religieux. Mais un de ses frères, voulant la marier à un de ses amis, s'opposa à l'exécution du vœu, et vint un jour pour la retirer de la maison. Au moment où la jeune fille arrivait à la porte pour sortir, elle aperçut sensiblement la Mère Emilie qui lui dit, en la touchant à l'épaule : « Catherine, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. » Elle de répondre en tremblant : « Ma Mère, c'est mon frère qui le veut. » A l'instant même, ce jeune homme était saisi d'une fièvre aiguë, et il expirait trois jours après.

Le culte immémorial rendu à la servante de Dieu fut confirmé, en 1769, par le pape Clément XIV, lequel permit à l'Ordre des Frères Prêcheurs de célébrer la Messe et l'Office en l'honneur de la B<sup>se</sup> Emilie, et fixa sa fête au 17 août, jour anniversaire de la seconde translation.





*Le B. P. JACQUES DE SAINTE-MARIE,*  
*Martyr Japonais.*

(1633)

Ce saint et illustre martyr naquit à Omura de parents chrétiens, et fut élevé au collège que les Pères de la Compagnie de Jésus possédaient dans cette ville. Sous la direction de ces habiles maîtres, le jeune homme progressa rapidement dans la piété et dans les lettres, à tel point, qu'il se fit promptement remarquer par son éloquence et la force persuasive de ses discours. Ses compatriotes le tenaient en grande estime. Pendant les premières années qu'il passa au milieu d'eux, il eut la consolation d'en convertir un bon nombre.

Se sentant appelé à l'état religieux, il quitta son pays, se rendit à Manille, et, durant plus d'un an, multiplia ses démarches pour entrer au couvent des Augustins. Mais ces Pères, nous ne savons pourquoi, ne jugèrent pas à propos de l'admettre dans leurs rangs. Il prit alors le parti de se retirer dans la montagne pour y mener la vie érémitique. Déjà il allait exécuter son dessein, quand il apprit par hasard que les Religieux de Saint-Dominique ne faisaient aucune difficulté de donner leur saint habit aux Japonais.

Ravi d'une telle nouvelle, le pieux gentilhomme accourut à Parian, le grand quartier des Chinois, et s'adressa au Père Jean des Anges, martyrisé depuis dans l'île de Blichios. Le vénérable Père accueillit favorablement ses ouvertures et le mit immédiatement en rapport avec le Père Melchior Mansano, Prieur de Manille, qui le revêtit des livrées de l'Ordre, le 15 août 1624.

Le novice inaugura et poursuivit son nouveau genre de vie à la grande édification de toute la communauté. On admirait surtout la douceur de son caractère et l'esprit d'humilité avec lequel, malgré la fierté naturelle de sa race, il acceptait les réprimandes et les mortifications de son Père-Maître.



Il fit sa profession l'année suivante, le 17 août, et fut ordonné prêtre, sous le patronage de l'Assomption de Marie, l'an 1626.

Pendant les six années qu'il passa encore au couvent de Manille, il s'employa sans relâche aux labeurs d'un ministère actif et fructueux, et ne cessa d'être pour tous ses Frères un modèle de régularité et de ferveur.

En 1632, il demanda au Provincial, P. François de Herrera, l'autorisation de rentrer au Japon. Ce Supérieur, pensant qu'un aussi saint Religieux ferait beaucoup de bien parmi ses compatriotes, accéda volontiers à ses désirs : et, sans plus tarder, le P. Jacques de Sainte-Marie s'embarqua avec deux Pères Jésuites, japonais comme lui, dont l'un, nommé Paul Saïto, devait partager la gloire de son martyre.

La traversée était de vingt jours. Mais les vents contraires, et les affreuses tempêtes qui assaillirent le vaisseau, les retinrent sur mer cinq mois entiers. Ce contretemps imprévu eut pour suite naturelle de faire subir aux passagers les plus rudes privations.

Manquant de tout, de provisions, d'eau, de bois, ils se virent réduits aux horreurs de la famine et n'échappèrent que par miracle à une mort certaine. Le Père Jacques, quoique le plus jeune, était devenu méconnaissable : en cinq mois ses cheveux avaient blanchi, semblables à ceux d'un octogénaire. On aborda au royaume de Satzuma, mais le saint missionnaire dut rester caché plusieurs semaines à cause de la persécution. Enfin, il put se présenter à son Supérieur, le Père Dominique de Erquicia, Provincial du Japon, qui le reçut avec une charité toute paternelle, et l'employa durant près de trois mois à consoler les chrétiens persécutés et à leur administrer les sacrements. Tandis que le vénérable Religieux se livrait avec prudence aux fonctions de son ministère, les satellites japonais se saisissaient de son catéchiste Michel Quibiote, et à force de tourments lui arrachaient l'indication du lieu où s'était réfugié le saint prêtre.

Les soldats, lancés à sa poursuite, le ramenèrent chargé de fers aux prisons d'Omura. C'était le 6 juillet 1633. Le 14 août suivant, le Père Jacques de Sainte-Marie était conduit sous bonne escorte à Nangasaki pour y subir la peine capitale. On préluda à sa mort par des raffinements inouïs de cruauté. Le feu des bûchers ne suffisant plus, on inventa le supplice de la fosse. « Des deux côtés d'une grande fosse, écrit le Père Charlevoix, on dressait deux poteaux qui soutenaient une pièce de traverse, à laquelle on attachait le patient par les pieds avec

une corde passée dans une poulie. Il avait les mains liées derrière le dos et le corps étroitement serré avec de larges bandes, de peur qu'il ne fût suffoqué tout d'un coup. On le descendait ensuite la tête en bas dans la fosse, où on l'enfermait jusqu'à la ceinture par le moyen de deux ais échancrés, qui lui ôtaient entièrement le jour. On remplissait aussi la fosse de toutes sortes d'immondices, qui causaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de rien ajouter à ce tourment pour le rendre le plus cruel de tous ceux qui avaient été inventés jusque-là. On y souffrait un étouffement continuel; le sang sortait par tous les conduits de la tête; les nerfs et les muscles tirillés en tous sens produisaient d'atroces douleurs. »

Notre bienheureux martyr endura ce supplice avec un mâle courage, et mourut ferme et constant dans la confession de sa foi, le 17 du mois d'août, jour anniversaire de sa profession religieuse.

Les circonstances que nous avons rapportées de sa vie et de son martyre, sont des preuves certaines de sa dévotion envers la Sainte Vierge, et du soin que cette Mère de miséricorde avait pris de sa perfection.

Tous ces détails nous ont été fournis par le Père Jacques de Saint-Hyacinthe, japonais, grand prédicateur de l'Evangile, mort martyr à son tour. Parlant des vertus de notre Bienheureux, il relève surtout la grande douceur et l'affabilité de son caractère, et ajoute qu'on pouvait en toute vérité lui appliquer cet éloge des Saints Livres : *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est, similem illum fecit in gloria sanctorum* : « Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints. »

Son catéchiste, Michel Quibioye, qui avait eu la faiblesse de le découvrir, ne trahit cependant jamais la religion chrétienne. Condamné au même tourment que le Père Jacques de Sainte-Marie, il tint ferme jusqu'au bout et le suivit de près dans le chœur des martyrs.

Jean, natif de Coria, sa femme et deux autres membres de la même famille, qui s'étaient fait un honneur d'abriter sous leur toit le vénérable Père, furent arrêtés de ce seul chef, et brûlés vifs à Nangasaki.





## *La Vertueuse Sœur MARGUERITE*

*Professe du Monastère de Santorin (\*)*

(1630)

SANTORIN ou Sainte-Irène, du nom de la vierge qui y fut martyrisée, l'an 304, est une des Cyclades de l'Archipel grec, îles d'origine volcanique, formées au cours des siècles par des éruptions sous-marines. Les filles de Saint-Dominique y avaient autrefois un monastère, qui passa sous la direction des Pères Jésuites, après que les Frères Prêcheurs eurent cessé d'avoir un couvent dans cette île.

La piété dont ces saintes vierges firent toujours profession, la bonne odeur que répandirent leurs vertus prouvent qu'elles surent se rendre dignes de leur vocation. Elles furent, en effet, dans ces parages l'honneur et l'ornement du catholicisme. Le Père Richard, Jésuite, dans sa relation de Santorin, publiée en 1650, en fait un éloge complet. Mais il se trompe certainement quand il écrit « que ces filles n'ont jamais vu d'autres Religieux que les missionnaires de sa Compagnie, et qu'elles suivent entièrement leur direction », attendu que les évêques qui ont occupé le siège de Santorin depuis l'an 1555 jusqu'à l'année 1630, époque où il place la mort de la Sœur Marguerite, étaient tous Dominicains. Sans parler du Père Jean de Wardo (1483) et de Dominique Terdone (1483), nous citerons Marc Zaureus (1555); Bernardin de Tropea de Calabre (1565); Jacques (1581); Ange Calepi de Chypre (1583); Antoine de Marchis de Chio (1611) et Pierre de Marchis, neveu du précédent, transféré à l'archevêché de Smyrne, après avoir dignement gouverné le diocèse de Santorin jusqu'en 1640. « Or, remarque le P. Souèges, je laisse à penser si un Prélat de ce mérite, qui n'avait dans toute son île qu'un seul monastère de Religieuses de son Ordre, et peu d'occupation du côté des fidèles du rit romain, eût négligé ses Sœurs et ses filles au

(\*) *Ex relat. P. Franc. Richard, S. J.*

point de ne pas leur donner la consolation de sa visite une seule fois pendant les trente ans de son épiscopat ! »

Le Père Richard est plus heureux et dit vrai quand il ajoute : « Notre château-fort de Scorus (Santorin) jouit d'un bonheur qui ne se trouve en aucun endroit de la Turquie : nous voulons parler du monastère des Religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, qui est à cette île ce que la rose est au buisson, le diamant au rocher, la lune à une nuit obscure ; en un mot, son plus bel ornement et son plus riche trésor. Ces Religieuses sont au nombre de vingt et toutes du lieu. Elles ont toujours vécu avec tant d'éclat, de réputation et de vertu, que les Turcs mêmes les respectent et ne les ont jamais molestées. Elles ont un monastère affreux à voir, plus semblable à une prison qu'à un cloître, n'ayant pour jardin que trois rochers qui occupent tout l'espace de leur petite cour. Leur façon de vivre n'est pas moins rigoureuse, attendu qu'elles ne se nourrissent que de pain d'orge et de légumes, rarement de viande, et seulement en cas de maladie. De plus, leur pauvreté les oblige d'employer tout le temps qu'elles ont de reste, après leur Office et leurs autres prières, à tisser de la toile de coton, pour avoir de quoi payer au Grand Seigneur le tribut annuel, montant à cent écus. »

Parmi les saintes Religieuses qui se sont sanctifiées dans cette retraite, la V. Sœur Marguerite mérite une mention toute spéciale. Elle était fille de l'un des principaux seigneurs de l'endroit : la noblesse de son cœur ne démentit point celle de son sang, et lui fit, dès son bas âge, mépriser le monde, pour aspirer à la qualité divine d'épouse de Jésus-Christ. Ainsi, au temps même où ses parents s'occupaient de lui chercher un parti en rapport avec sa condition, elle quitta la maison paternelle pour entrer dans celle du Sauveur, et prédit en même temps qu'elle n'y resterait que cinq années : l'événement prouva qu'elle ne parlait que par l'esprit de Dieu.

Au bout de trois ou quatre ans, l'une de ses vertueuses compagnes, nommée Agathe, vint à décéder. Cette Religieuse avait donné les plus beaux exemples de patience, d'humilité, de douceur dans ses longues maladies, et pour ce motif, Sœur Marguerite avait une confiance particulière dans ses mérites. La voyant près de sa fin, elle la pria de lui obtenir, dès qu'elle serait en Paradis, la grâce d'aller la rejoindre promptement. La Prieure, présente à l'entretien, fut loin d'approuver pareille demande et en fit à la Sœur une observation sévère. Mais la pieuse fille, sans se laisser déconcerter, répondit avec une joie qui



trahissait celle de son âme : « Eh quoi ! ma Mère, après avoir entendu si souvent parler dans les sermons de la gloire du Paradis et de la beauté du Seigneur Jésus, n'aurais-je pas perdu le sens ou la foi, si je ne mourais d'envie d'aller voir Celui dont les charmes sont si doux et si ravissants ? »

A dater de ce jour, elle se disposa à son dernier passage, comme si elle eût reçu l'assurance de sa mort prochaine. Plus que jamais, elle prenait un plaisir extrême à suivre les instructions que les Pères de la Compagnie, à tour de rôle, adressaient le dimanche à la communauté. L'un deux, ayant remis à Sœur Marguerite un petit traité, qu'il venait de traduire en grec vulgaire, sur la manière de se disposer à bien mourir, elle ne se lassait pas de le lire et relire. D'autre part, Dieu secondait visiblement les désirs de sa servante ; car pendant les trois mois qui précédèrent sa mort, le Prédicateur, en arrivant à la grille, abandonnait, par une secrète inspiration, le sujet qu'il avait préparé, pour en prendre un autre plus conforme aux dispositions et aux goûts de cette grande et belle âme.

Elle fut atteinte de maladie la veille de la fête de saint Dominique, avec deux autres Sœurs. L'une d'elles, nommée Ursule, mourut la première, non sans laisser à ses compagnes de vives inquiétudes sur son salut.

Depuis son entrée au monastère et malgré les remontrances de ses supérieures, cette pauvre fille avait conservé un tel attachement à sa famille, qu'elle passait la plus grande partie de son temps à travailler pour ses parents, contrairement à l'obéissance, ou à entretenir avec eux, au parloir, des conversations inutiles. Elle fut punie, dès ici-bas, par où elle avait péché. Lorsqu'elle s'alita, Dieu permit qu'aucun des siens ne s'intéressât à son sort, et ne vînt même au monastère pour s'informer de ses nouvelles.

Deux ans après, elle apparut au confesseur de la maison, et, d'une voix plaintive, lui déclara que son attachement désordonné à ses parents lui coûtait bien cher en Purgatoire.

Quant à Sœur Marguerite, en entendant sonner le trépas de sa compagne, elle se mit à prier dévotement pour le repos de son âme, et se prépara dès lors le plus saintement possible à quitter la terre. Elle savait, en effet, par révélation que son exil serait de courte durée. Deux jours avant d'être arrêtée par la fièvre, comme elle restait plus longtemps qu'à l'ordinaire devant le Très Saint Sacrement, sa Prieure inquiète envoya au chœur une jeune Sœur, nommée Agnès, pour

voir ce qu'elle faisait. Sœur Marguerite, l'ayant aperçue, l'appela et l'embrassant tendrement lui dit : « Chère Sœur, je vous demande un service : dès que j'aurai rendu l'âme, venez, je vous prie, réciter ici à mon intention l'Office des morts. Le deuil et les larmes empêcheront la communauté de penser à moi : mais, par charité, vous suppléerez à ce manquement. »

Elle tomba ensuite gravement malade. « C'est aujourd'hui le départ de Sœur Ursule, avait-elle dit ; dimanche prochain, ce sera le mien. » Cependant l'aumônier du monastère était retenu dans une petite bourgade, à plusieurs milles de Santorin, et l'état de la malade devenait de plus en plus alarmant. On ne savait à quoi se résoudre, quand Sœur Marguerite dit à sa supérieure : « Ma Mère, il me souvient que le Père confesseur nous a dit plusieurs fois : « Si vous avez besoin de moi, pendant mon absence, faites-moi prévenir par votre bon Ange ». Vous plairait-il que nous lui recommandions ce message ? » — « Oui, répondit la Prieure, priez votre Ange gardien de vous rendre cet office. » La mourante le fit avec tant d'humilité et de confiance que le V. Religieux, réveillé en sursaut au milieu de la nuit par plusieurs coups donnés sur sa table, entendit une voix intérieure lui dire que Sœur Marguerite se mourait. Il hésita quelques instants et se rendormit ; mais l'appel devenant plus pressant, il se leva, célébra la messe pour l'agonisante et prit en toute hâte la route de Santorin. La malade l'accueillit avec une joie extraordinaire : « Mon Père, lui dit-elle, je m'en vais mourir ; daignez me mettre pleinement en grâce avec Dieu et donnez-moi les derniers Sacrements. » Elle reçut, en effet, de ses mains, le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; puis, munie de l'indulgence plénière, s'endormit dans la paix du Seigneur en répétant ces dévotes et affectueuses paroles : « Jésus, soyez-moi Jésus et sauvez-moi ! »

Cette mort précieuse édifia profondément les Sœurs, tout en leur faisant ressentir plus vivement la perte d'une si digne compagne. Sa prédiction s'était vérifiée. Sœur Marguerite mourait, comme elle l'avait annoncé, cinq ans après son entrée au monastère ; c'était un dimanche, 17 août, l'an 1630.

En lavant son corps virginal pour la sépulture, on s'aperçut qu'elle portait sur les reins une chaîne de fer, armée de pointes aiguës ; cette découverte augmenta la vénération que l'on avait pour la servante de Dieu.

Les Dominicaines de Santorin, avons-nous dit, s'étaient concilié, par leur sainte vie, l'estime des Turcs eux-mêmes. Un fait, qui paraîtra surprenant de la part de musulmans fanatiques, en fournira la preuve. Dans un malheureux procès que les Religieuses eurent à soutenir devant les tribunaux de la justice ottomane contre des prétentions injustes, Topal-Pacha, qui fut depuis grand vizir, embrassa leur cause avec le plus vif intérêt, et ne cessa, pendant le long espace de temps que dura l'affaire, de se montrer leur protecteur déclaré. Toutes les fois que le grand vicaire, Jacques Détenda, procureur du monastère, allait trouver Topal à Constantinople pour le succès du procès qu'il avait pris sous sa protection, celui-ci s'empressait de demander des nouvelles de ses Religieuses, quoiqu'il ne les eût jamais vues ; car, lorsqu'il paraissait à Santorin, avec sa flotte, pour remplir sa mission annuelle, en qualité de capitán-pacha, il ne descendait point à terre, pas plus dans cette île que dans les autres de l'archipel. Cette estime, cet intérêt pour les filles de Saint-Dominique était si réel et allait si loin que, malgré la cupidité naturelle au caractère turc, il ne voulut jamais accepter une forte somme d'argent qu'elles lui firent offrir en témoignage de reconnaissance : mais il recevait avec plaisir des blagues à tabac, brodées par elles-mêmes en fil d'or et les emportait à Constantinople, comme un souvenir précieux. Les officiers subalternes ne se montraient pas moins bien disposés à l'égard des Sœurs, et plusieurs fois, dans leurs visites d'adieux, ne se séparèrent d'elles qu'avec une certaine émotion.

Lors du terrible tremblement de terre de 1649, les Religieuses, voyant tous les habitants quitter leurs maisons pour se réfugier dans des grottes naturelles, avaient obtenu de sortir de leur clôture ; mais, au moment du départ, la considération du Saint-Sacrement qu'il fallait abandonner les arrêta, et le Dieu de l'Eucharistie récompensa leur amour en les conservant par une sorte de miracle.

Au commencement du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, les persécutions des infidèles rendirent le séjour à Santorin fort dangereux pour les catholiques, et ceux-ci résolurent d'émigrer en d'autres lieux. Toutefois, ce ne fut pas sans troubles ni dissensions qu'on arriva à cette détermination, et pour ménager les esprits, il fallut laisser quelque temps les Religieuses Dominicaines, comme une sauvegarde de la patrie délaissée et un espoir de retour.

Des hommes armés veillaient jour et nuit à leur sûreté. Quand ensuite on voulut les faire sortir de l'île, l'agitation recommença, en sorte que les Sœurs ne purent être transférées à Phira, autre Cyclade, qu'à la faveur des ténèbres. Elles furent reçues alors au château-fort de Scarus. Plus tard, elles bâtirent un monastère à Phira même, au centre d'une population catholique. Malheureusement un procès intenté contre elles par des adversaires obstinés, leur occasionna des frais énormes, et, bien qu'elles obtinssent finalement gain de cause, les dépouilla d'une partie de leurs possessions. A la suite de ces dépenses, la nécessité où on les mit de construire un autre monastère acheva

presque de les réduire à la misère. Leur existence devint si précaire que leurs parents se virent contraints, pendant plusieurs années, de les nourrir chacune en particulier, hors du réfectoire commun. Cela dura jusqu'en 1832.

Mais, en ménageant les revenus de leur propriété, auxquels elles ne touchaient pour ainsi dire pas, afin de s'en servir pour payer leurs dettes et réparer leurs biens; avec le travail de leurs mains et quelques secours envoyés de France par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, elles purent reprendre la vie commune. A leur sortie du château de Scaurus, elles trouvèrent un insigne bienfaiteur dans la personne de M. Nicolas Détenda, qui donna beaucoup pour leur bâtir une église. « Maintenant, ajoute l'abbé Pègues, ancien missionnaire apostolique et Supérieur de la mission de Santorin, dans son beau livre, composé en 1837, auquel nous empruntons ces détails, maintenant les Religieuses s'occupent de la couture et de la broderie en soie ou en fil d'or, dont le produit appartient à la communauté. L'une d'elles était employée à l'instruction des jeunes filles. Sa vertu, ses exemples, son zèle ardent et éclairé ont laissé de vives impressions dans le couvent. A sa mort, le soin de l'instruction passa entre les mains des Sœurs de la Charité. »

Au siècle dernier, mourut en odeur de sainteté, dans cette maison, une Religieuse d'origine française, venue de l'île d'Astypalie, où résidait sa famille. On retrouva son corps entier et sans corruption, à Scaurus. Ses restes, vénérés comme des reliques, à cause de la vie si pleine de mérites qu'elle avait menée dans le monastère, furent traités avec le plus grand respect et transférés solennellement au monastère actuel par Mgr Gaspard Détenda. On les déposa d'abord dans un sépulcre particulier; mais, plus tard, l'évêque de Sigala voulut, par prudence, faire descendre le cercueil dans l'un des caveaux de la communauté. Plusieurs autres Sœurs ont laissé de hauts exemples de vertu et une grande réputation de sainteté.

Depuis l'époque où se termine la relation que nous suivons, c'est-à-dire depuis 1837, les pieuses filles de Saint-Dominique eurent à souffrir une terrible persécution de la part de ceux-là mêmes qui devaient les défendre. Leur désolation fut extrême, et l'on s'explique à peine comment elles purent échapper à toutes les manœuvres employées pour les détruire. Dans leur abandon, elles eurent recours à Rome, refuge de tous les persécutés; le Saint-Siège leur donna raison contre leurs ennemis. A force de larmes et de prières, elles purent obtenir la faveur d'être placées sous la juridiction de notre Ordre. En 1859, le Père Mora, envoyé auprès d'elles, prit en main leurs intérêts et parvint, non sans de grands sacrifices, à leur bâtir le magnifique monastère qu'elles habitent actuellement.







## LE MÊME JOUR

1282 — En Dacie, le V. Père AUGUSTIN, très saint Religieux et zélé propagateur de l'Ordre.

La Province de Dacie, alors très florissante, eut l'avantage d'être gouvernée par lui à deux reprises, en tout pendant vingt-deux ans. Une première fois, de 1254 à 1266, époque où le Père Augustin fut relevé de sa charge au Chapitre général de Trèves. La seconde, six ans plus tard, quand son successeur, le V. Père Nicolas, eut été déposé par le Chapitre de Florence et nommé Pénitencier de la Cour pontificale. Le Père Augustin, redevenu Provincial, porta le fardeau avec beaucoup de religion et d'éclat, jusqu'à sa mort, arrivée en 1282.

Il est fait mention de lui dans les actes de la B<sup>se</sup> Christine de Stombel, écrits par le P. Pierre, danois. L'auteur, dans une lettre adressée à cette Bienheureuse, après l'avoir assurée de l'estime particulière de son Provincial, lui apprend que le vénéré Supérieur a daigné recevoir son frère au rang des Convers, par une faveur qu'il regarde comme un miracle, car on se montrait fort difficile alors pour l'admission des Frères.

Laurent Pignon parle d'un ouvrage composé par le Père Augustin à l'usage des prédicateurs : « *Libellum pro informatione praedicatorum quem Pugillarem rotulam nuncupavit* », ouvrage égaré depuis longtemps dans quelque bibliothèque de Suède ou de Danemark. (*Bern. Guid. Mss.*)

1286 — A Florence, l'Illustrissime Père JACQUES CASTELBON, originaire de Pérouse où il prit l'habit et fit profession. Pendant qu'il dirigeait comme Prieur le couvent de Sainte-Sabine, Honorius IV jeta les yeux sur lui pour mettre un terme au veuvage de l'Eglise de Florence, privée depuis longtemps de son Pasteur. Le saint Religieux prit possession de son diocèse le 6 juillet 1286, au milieu des acclamations de tout un peuple ivre de joie. Mais cette joie fut de courte durée : quarante jours après son installation, le Prélat était inopinément ravi à l'affection des Florentins. Il reçut la sépulture dans notre église de Sancta-Maria-Novella. (*Ughelli, It. Sac.*)

1290 — A Carcassonne, le V. Père ETIENNE DE GATINOIS. Il était, par sa profession religieuse, fils de la Province de France. On lui confia la charge d'Inquisiteur à Carcassonne ; et il s'en acquitta fidèlement à la plus grande gloire de Dieu et à l'exaltation de la sainte Eglise. Un soir qu'il

revenait de Montpellier, un hérétique l'attaqua lâchement, blessa de son épieu la mule qu'il montait, et allait le faire périr quand ses compagnons arrivèrent à son secours. Ils se saisirent de l'assassin ; mais d'autres hérétiques, en embuscade, l'arrachèrent de leurs mains. Saint Louis, averti de cet attentat, écrivit immédiatement au roi d'Aragon, alors seigneur de Montpellier, pour demander l'arrestation et la punition du coupable. Voici sa lettre :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, au noble prince, son fidèle ami, Jacques, par la même grâce, roi illustre d'Aragon, de Majorque et de Valence, comte de Barcelone et d'Urgel, seigneur de Montpellier, salut et sentiment de sincère dilection. »

« Il nous a été donné à entendre que, tandis que notre cher Frère Etienne de Gatinois, des Frères Prêcheurs, Inquisiteur de l'hérésie perverse dans la Province narbonnaise, de par délégation du Siège apostolique, traversait Montpellier il y a peu de jours, un malfaiteur, à la tombée de la nuit, a donné un coup de poignard à la mule sur laquelle ledit Frère était monté ; et comme les gens qui accompagnaient ledit Frère voulaient retenir le meurtrier, quelques hommes de Montpellier s'y opposèrent et le sauvèrent. C'est pourquoi nous prions votre dilection de faire châtier un tel délit, de telle sorte que ce soit à l'honneur de Dieu, et que nous devions ainsi nous tenir pour satisfaits. »

« Donné le mardi avant la Nativité du Seigneur. »

Le P. Etienne de Gatinois vécut jusque vers l'an 1290. (*Ex Mss. Carcas.*)

1292 — A Metz, le V. Père PIERRE DE REMIREMONT, Religieux savant, pieux et doué d'aptitudes spéciales pour la conduite des autres. On le tira de la Province de France, où il relevait admirablement la noblesse de sa naissance par celle de ses mœurs, pour le placer à la tête de la Province romaine. Il enseigna ensuite avec éclat en divers couvents, revint à celui de Metz, y apportant une côte de saint Antoine abbé, et y procura les titres de la chapelle de Saint-Pierre-Martyr. C'est là qu'il décéda saintement l'an 1292. On grava sur sa tombe l'épithaphe suivante :

*Petrus erat senior, virtutum exemplar et omnis  
Doctrinae specimen, fulgida stella domus.*

(*Ex Mss. Met.*)

164. — A Toulon, la vertueuse Sœur MADELEINE MARINE. Pendant les quarante années qu'elle porta l'habit de l'Ordre dans l'état séculier, elle s'acquitta dans toute la ville une si haute estime, qu'il y eut à sa mort, pour vénérer sa dépouille, un concours prodigieux. Les magistrats, les nobles, les riches, les pauvres lui firent un cortège d'honneur jusqu'à sa dernière demeure, et réclamèrent à l'envi, comme de pieuses reliques, des parcelles de ses vêtements. — (*Act. Cap. Rom. 1630.*)



## XVIII AOUT

*L'Eminentissime Père MATTHIEU DES URSINS,  
Docteur de Paris, Provincial de la Province Romaine,  
Evêque d'Agrigente, Archevêque de Siponte,  
& Cardinal-Prêtre du titre des SS. Jean et Paul (\*)*

(1340)

**P**ARMI les membres de la Maison des Ursins (si féconde en grands hommes), qui ont fait le plus d'honneur à la religion, et en particulier à l'Ordre de Saint-Dominique, l'illustre Mathieu des Ursins *de Campo Flore*, neveu du cardinal François-Napoléon des Ursins, mérite un rang distingué.

Romain de naissance, il se consacra, dès ses jeunes années, au service des autels. D'après certains auteurs italiens, il était chanoine de l'église de Saint-Etienne à Toulouse et étudiait le Droit canon à Paris, lorsque le désir d'une plus grande perfection lui fit renoncer à toutes les espérances de la fortune, pour embrasser la pauvreté volontaire, comme l'avait fait Latino Malabranca, l'un de ses illustres parents, devenu plus tard doyen du Sacré-Collège. Mathieu des Ursins reçut l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Jacques, dans le courant de 1294. Ses progrès dans les sciences sacrées ne tardèrent pas à le rendre célèbre et bientôt il les enseigna avec éclat à Bologne, à Florence et enfin à Paris, où il revint prendre ses grades et fut assigné, en 1315, par le Chapitre de Bologne, pour y lire les Sentences.

(\*) Echard ; Tournon.

Institué plus tard premier Lecteur et Régent de l'Université de Bologne, il demeura quelque temps dans cette ville, et alla ensuite se fixer à Rome. Là, il expliqua les saintes Ecritures, par ordre du Pape, et aux frais de la Chambre apostolique. Au milieu de ces occupations diverses, le serviteur de Dieu ne se fit pas moins admirer par ses vertus que par ses talents. Aussi remplit-il successivement toutes les charges du cloître. Il était Prieur de la Minerve, quand le Chapitre général, tenu à Vienne en Autriche l'an 1322, releva de sa charge le Provincial de la Province romaine : quelques mois après, il était lui-même désigné pour lui succéder par le vote des Pères de la Province, réunis à Orvieto.

Dans ce nouvel emploi, Mathieu des Ursins se concilia non seulement la confiance de ses Religieux, mais encore l'estime et la vénération des séculiers. Il assista au Chapitre de Bordeaux, et prit part à l'élection du Maître général Barnabée de Verceil. A son retour à Rome, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit jusqu'aux portes du tombeau et dont il ne revint que par une sorte de miracle. Dieu, qui voulait utiliser ses services pour le bien de la religion, lui rendit la santé et les forces nécessaires. Le Sénat et le peuple romain en marquèrent publiquement leur joie, et dès qu'il fut rétabli, le chargèrent d'une légation également difficile et importante pour les peuples d'Italie, et pour la ville de Rome en particulier.

Louis de Bavière, à la tête d'une puissante armée, et suivi de tous ses Gibelins, était déjà arrivé à Milan, où il prit la couronne de fer, le jour de la Pentecôte, et fut couronné, dans l'église de Saint-Ambroise, par les mains de l'évêque d'Arezzo, assisté des évêques de Reggio et de Brescia. L'archevêque de Milan, Aicard, qui aurait dû faire cette cérémonie, s'était retiré pour ne prendre aucune part à tout ce qui se tramait contre les intentions et les intérêts du Pape. On ne doutait pas que Louis de Bavière ne parût bientôt sous les murs de la Ville éternelle, prêt à exercer une cruelle tyrannie contre ceux qui oseraient se montrer attachés au Souverain Pontife, dont ce prince s'était si hautement déclaré ennemi. Dès lors on pouvait prévoir une partie des tristes événements qui allaient troubler le repos de l'Italie et scandaliser l'Europe entière.

D'un autre côté, les Romains supportaient fort impatiemment l'absence de leurs Pontifes, et ils crurent l'occasion favorable pour engager Jean XXII à se rendre à Rome, sans délai, afin de rompre les mesures de ses ennemis, et essayer de contenir les peuples ou de



les rassurer. Tel fut le motif qui décida les seigneurs romains à envoyer une députation vers Sa Sainteté. Le crédit dont jouissait Mathieu des Ursins, sa haute naissance, sa piété, son éloquence le firent juger le plus capable pour une telle entreprise, et lui-même crut de son devoir de l'accepter. Il était d'ailleurs fort connu du Vicaire de Jésus-Christ, dont il avait déjà défendu les intérêts avec beaucoup de zèle et de fermeté. Cela ressort de la Lettre que le Sénat et le peuple romain écrivirent au Pape, et dans laquelle, après avoir relevé son autorité sacrée et marqué en termes fort énergiques leur volonté de demeurer toujours respectueusement soumis au Chef de l'Eglise, ils ajoutaient les paroles suivantes : « Afin que Votre Sainteté ne puisse douter de la sincère affection des citoyens romains, et qu'elle soit bien persuadée que tous n'ont qu'un même sentiment, une même résolution, ferme et invariable, d'obéir promptement à vos ordres et d'accomplir avec zèle ce qu'il Vous plaira de nous commander pour l'honneur de l'Eglise, nous avons choisi, pour Vous présenter notre Lettre, Maître Mathieu des Ursins, Provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs, homme respectable par sa probité et par sa doctrine. Nous avons souvent éprouvé l'ardeur de son zèle lorsqu'il s'agit du service de Votre Sainteté ; et personne n'ignore ici avec quelle fermeté il a fait déjà publier les ordres émanés du Saint-Siège. Il instruira plus amplement Votre Sainteté de la sincérité de nos intentions et de notre parfait dévouement. Tout ce que Vous jugerez à propos de nous transmettre par son intermédiaire, sera exécuté avec fidélité et courage : nous sommes disposés à nous opposer de toutes nos forces aux téméraires entreprises des ennemis du Siège Apostolique.

« Au reste, puisque Vous nous voyez dans la situation d'enfants soumis et fidèles, dont tous les désirs sont de pouvoir jouir au plus tôt de la douce présence de leur Père, daignez écouter aujourd'hui nos vœux et ne méprisez point nos soupirs. Nous en supplions très humblement Votre Sainteté, faites qu'après une si longue attente, votre retour mette enfin le comble à notre joie. »

Jean XXII reçut avec bonté l'ambassadeur des Romains et l'écouta volontiers. Mais il ne pouvait ignorer ce qui se passait dans la capitale de l'Italie : la division, qui avait déjà éclaté avant le départ de Mathieu des Ursins, augmentait tous les jours par la mésintelligence de ceux qui étaient à la tête des affaires et par la terreur que répandait parmi les populations la marche de Louis de Bavière. Les

premiers seigneurs de Rome, peu favorables à ce prince, furent forcés de céder à la violence d'une populace qui ne voulait point être exposée aux risques de voir la ville sans secours, assiégée par une puissante armée, et réduite aux dernières extrémités. Les politiques, accoutumés à mettre toute l'espérance du succès dans la plus odieuse dissimulation, traitaient en même temps avec leur Souverain et avec son ennemi. Tandis qu'ils faisaient assurer le Pape de leur dévouement, ils envoyaient séparément des missives secrètes à Louis de Bavière et au roi Robert, faisant entendre à chacun d'eux qu'ils tenaient la ville à sa disposition.

II. — Cette conduite dissimulée, dit un auteur, ne tendait qu'à rappeler à Rome la Cour du Pape et les richesses qu'elle attirait : on s'embarrassait peu du reste. Jean XXII ne se rendit point aux invitations des Romains, ni aux pressantes sollicitations de leur député. La Lettre qu'il écrivit peu de temps après nous donne le sens de la réponse qu'il fit alors.

« Nous ne pouvons partir si promptement pour aller à Rome, disait-il, vu les préparatifs que demande un tel voyage. D'ailleurs les chemins ne sont pas sûrs, ni par mer, ni par terre, et Nous serions exposés à une infinité de périls, Nous, nos frères les Cardinaux, les Prélats qui suivent notre cour, et les personnes qui y viennent pour affaires de tous les pays du monde. Quant aux Etats Romains, vous savez si la paix y règne et si l'on peut dire que la sûreté y soit entière. On vient d'en chasser les nobles ; on les contraint de livrer au peuple leurs forteresses, et de donner leurs enfants ou leurs neveux en otage. On a interdit l'entrée de la ville au roi de Sicile que Nous y avons établi notre Lieutenant : on n'y reçoit ni ses lettres ni ses envoyés. Ceux qui étaient chers au peuple romain lui sont devenus odieux ou suspects à cause de ce prince. De plus, Louis de Bavière, l'ennemi de l'Eglise et le Nôtre, déclare hautement que tous les changements survenus à Rome sont en sa faveur, et qu'ayant la force en main, aucune puissance ne sera capable de l'empêcher d'y entrer... » Cette Lettre est du 27 juillet 1327.

Le Pape manda en même temps au cardinal Jean des Ursins, légat en Toscane, de se rendre à Rome ou dans quelque lieu voisin, pour y rétablir la tranquillité et la paix. Le cardinal se mit immédiatement en route afin d'exécuter, s'il était possible, sa commission et réconcilier les Romains avec le roi de Sicile : le Saint-Père, de son côté,

songeait à attacher davantage à sa personne Mathieu des Ursins, et pour le mettre en état de rendre à l'Eglise de plus grands services, dans ces temps orageux, pensait à l'honorer de la pourpre. Il le nomma d'abord évêque d'Agrigente, ancienne ville de Sicile dans la province de Mazara (1326), et le transféra, l'année suivante, sur le siège archiépiscopal de Siponto, au royaume de Naples. Enfin, dans une promotion de cardinaux qui eut lieu aux Quatre-Temps de décembre 1327, Mathieu des Ursins fut créé Cardinal-Prêtre du titre des SS. Jean et Paul.

Nous ignorons ce que l'illustre Prélat accomplit dans les deux diocèses dont il fut chargé et où il ne fit que passer ; mais la suite de sa vie et les éloges que lui ont décernés la plupart des écrivains, nous obligent de dire que l'éclat des honneurs donna un nouveau lustre à toutes ses vertus ; car, sous la pourpre, il montra la même humilité que sous la bure, le même amour de la justice, la même sagesse, la même constance dans les pratiques de piété et une charité sans bornes envers les pauvres.

Jean XXII résolut, aussitôt après sa promotion, de retenir auprès de lui un personnage d'un tel mérite et de s'éclairer de ses lumières dans la direction des graves intérêts qui occupaient alors le Saint-Siège. En vrai fils d'obéissance, le pieux cardinal se rendit sans peine aux désirs de Sa Sainteté, et ne pouvant plus résider dans son église de Siponto, se démit de cet archevêché.

Il ne semble pas qu'il se soit pour longtemps éloigné d'Avignon, pendant les treize ou quatorze années qu'il avait encore à vivre. Toutefois il est plus que probable qu'il revint encore en Italie.

Malgré bien des alarmes, les troubles dont la péninsule était le théâtre, notamment Rome, ne tardèrent pas à se calmer. Ange, évêque de Viterbe, chassé de son siège par la faction des Gibelins, avait été nommé Vicaire du Pape l'an 1327. Il remplissait avec zèle les devoirs de sa charge, lorsque Louis de Bavière, reçu comme en triomphe par les Romains, entreprit de déposer le Pape Jean XXII et de mettre à sa place Pierre de Corbière, franciscain, sous le nom de Nicolas V. Mais peu de mois après cette audacieuse tentative, le 4 août 1328, le Bavaois manquant d'argent et de vivres, et n'étant plus en sûreté parmi des gens qui le traitaient d'excommunié et d'hérétique, sortit précipitamment de Rome avec son antipape. Barthold des Ursins y entra la même nuit avec ses troupes, et le cardinal Jean des Ursins, Légat du Pape, arrivé le 7 du même mois, fut

reçu avec de très grands applaudissements par le Sénat et le peuple romain.

Le même Légat, bientôt après, chassa ou soumit les rebelles de Viterbe et rétablit l'évêque sur son siège.

Dans ces conditions, le voyage d'Italie n'offrait plus de difficulté sérieuse pour les membres de la cour pontificale : notre cardinal profita de cette accalmie pour revoir sa ville natale et les autres cités où il avait fait briller sa rare érudition dans les écoles et dans les chaires chrétiennes. A Rome, il dota l'église de la Minerve de précieux ornements et y fit bâtir une somptueuse chapelle, dédiée plus tard à sainte Catherine de Sienne. A Bologne, il acheta près de la ville des terrains considérables dont le revenu fut affecté au couvent des Frères : une part devait servir à l'entretien des étudiants, et une autre serait versée chaque année aux maisons de l'Ordre qui recevraient le Chapitre général. C'est ainsi que le serviteur de Dieu travaillait à amasser des richesses dans le ciel par le saint usage qu'il faisait de celles de la terre, et se rendait utile, même après sa mort, à sa famille religieuse et aux pauvres, l'objet de sa plus tendre affection.

Pendant les années qu'il honora la pourpre cardinalice, Mathieu des Ursins, toujours occupé des plus importantes affaires de l'Eglise, joignit aux vertus épiscopales la pratique de toutes les vertus du cloître. Il portait ordinairement l'habit de l'Ordre ; éloigné de tout esprit d'ambition ou d'orgueil, détaché du monde et de ses vanités, il resta, dans le faite des grandeurs, l'humble disciple et le fidèle serviteur de Jésus-Christ. La sincérité de sa vertu le mit à même de rendre à deux grands Papes les services que saint Bernard réclamait de tous les cardinaux auprès des Souverains Pontifes, dont ils sont par leur élection les premiers ministres, les conseillers de confiance, les amis les plus dévoués. A la mort de Jean XXII, il contribua beaucoup à l'exaltation de Benoît XII, lequel l'honora de toute son estime et le nomma Cardinal-Evêque de Sabine (18 décembre 1338). Mais il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle dignité. Il mourut à Avignon, le 18 août 1340 ou 1341, laissant une haute opinion de sainteté. Quelques anciens auteurs dominicains lui décernent le titre de Bienheureux. Son corps fut plus tard transféré à Rome et inhumé à la Minerve dans le tombeau du cardinal Latino Malabranca, près de la porte de la sacristie. En 1630, le R<sup>me</sup> Père Ridolfi, voulant agrandir cette partie de l'église, donna ordre d'ouvrir le sépulcre. On y trouva deux caisses de plomb, renfermant les ossements des illustres



cardinaux. Ces précieux restes furent réunis dans une même tombe de marbre, avec l'inscription suivante : *A la vénérable mémoire de Frères Latino et Mathieu des Ursins, de l'Ordre des Prêcheurs, cardinaux de la sainte Eglise romaine*. L'emplacement du sarcophage se trouve du côté de l'évangile, près d'une statue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sculptée par Michel-Ange.

Mathieu des Ursins a composé divers traités théologiques et autres ouvrages, qui n'ont jamais été imprimés.



### *Le V. Frère GUILLAUME DE PISE(\*)*

(1313)

Au nombre des artistes dominicains qui se signalèrent par des chefs-d'œuvre, dans ces admirables édifices religieux dont se couvrit le sol catholique pendant le moyen-âge, Frère Guillaume de Pise mérite une place d'honneur.

Né vers 1238 de parents dont nous ignorons les noms, il fut, dès sa jeunesse, élève de Nicolas de Pise, célèbre sculpteur et architecte du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, et fondateur de cette fameuse école de Pise, regardée à juste titre comme le berceau de la renaissance de l'art en Italie.

Après quelques années d'apprentissage sous la direction de ce grand maître, notre jeune artiste, dont la piété égalait le talent, résolut de se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique; et l'an 1257, il reçut au couvent de Sainte-Catherine de Pise, avec l'humble habit des Frères convers, le nom de Frère Guillaume, sous lequel il est resté connu.

En revêtant les livrées dominicaines, Frère Guillaume, loin de renoncer à la sculpture, continua, avec la permission de ses Supérieurs, à fréquenter l'atelier de son maître, et devint même son collaborateur préféré dans les divers travaux de sculpture dont ce grand homme fut chargé, tant à Pise qu'en autres lieux; il est vraiment peu d'œuvres

(\*) V. Marchese : *Memorie dei piu insigni pittori, scultori etc. domenicani*; Année Dominicaine 1868 : *Les artistes dominicains*.

de Nicolas de Pise auxquelles notre Religieux n'ait prêté le concours de son ciseau.

Vers l'an 1265, les Frères Prêcheurs de Bologne, ayant résolu d'ériger, pour contenir les restes de leur glorieux Patriarche, un mausolée dont la splendeur éclipsât tout ce que l'Italie montrait de plus riche en ce genre, s'adressèrent à Maître Nicolas de Pise comme au seul artiste capable d'exécuter le chef-d'œuvre sans rival qu'ils ambitionnaient. Maître Nicolas, dévoué aux fils de saint Dominique, répondit gracieusement à leur invitation ; et peu après, aidé de Frère Guillaume, se mit en mesure d'exécuter le merveilleux travail dont nous avons parlé dans la biographie de notre bienheureux Fondateur. Sans revenir sur cette description, arrêtons-nous cependant à considérer la partie qui fut spécialement l'œuvre de Frère Guillaume et de son maître. C'est l'urne d'albâtre, ou sarcophage oblong, qui renferme les précieux ossements, et se trouve actuellement entre la base, sculptée par Alphonse Lombardi, au xvi<sup>e</sup> siècle, et le couvercle pyramidal, posé et décoré par Nicolas de Bari, vers 1490.

L'urne sépulcrale appartient, quant au plan d'ensemble, à Nicolas de Pise ; pour les sculptures il se servit de la collaboration de ses principaux disciples. Les vieilles Annales du couvent dominicain de Pise le disent en termes formels ; on sait aussi qu'à la date du 29 septembre 1266, Maître Nicolas, retourné dans sa patrie, signa un contrat par lequel il s'engageait, en compagnie de Fra Mélando, cistercien, à terminer dans l'espace d'un an la chaire de la cathédrale de Sienne : ce qu'il exécuta, en effet. Et comme, toujours d'après les anciens documents, le tombeau ne fut achevé qu'en 1267, il faut nécessairement que les disciples y aient mis grandement la main.

Les sculptures du sarcophage forment six compartiments, dont deux sur le devant, un sur chaque côté, et les deux autres derrière. Les compartiments de la face antérieure, séparés l'un de l'autre par une belle madone, représentent le miracle du livre sauvé des flammes et la résurrection du jeune Napoléon ; ceux des côtés, l'apparition des apôtres Pierre et Paul au saint Patriarche et le miracle des pains apportés par les Anges.

Les deux derniers compartiments, plus généralement attribués à Frère Guillaume, reproduisent la vocation du B. Réginald d'Orléans, et l'approbation de l'Ordre par le Vicaire de Jésus-Christ. Chacune de ces scènes présente trois épisodes. Pour la première on voit le B. Réginald faisant profession entre les mains de saint Dominique ;

puis malade et porté par un vénérable personnage; enfin guéri par la bienheureuse Vierge Marie. La seconde scène, séparée de la précédente par une statue magistrale du Sauveur, rappelle les faits suivants : Innocent III voit en songe l'église de Saint-Jean-de-Latran s'écroulant et soutenue par les épaules de Dominique; Honorius III, son successeur, approuve la règle dominicaine et confie au bienheureux Fondateur la fonction de Maître du Sacré Palais.

Tous ces détails, exécutés par Frère Guillaume, malgré la difficulté de placer tant de personnages dans des espaces si étroits, ne sont aucunement inférieurs aux travaux de Nicolas de Pise et témoignent en faveur du talent artistique de son disciple.

Notre Dominicain eut la joie d'assister à la translation des saints ossements dans le nouveau sarcophage, translation faite avec grande solennité, le 5 juin 1267, pendant la célébration du Chapitre général, comme on l'a dit ailleurs.

En cette circonstance, le Maître de l'Ordre, Jean de Vercell, pour empêcher qu'on ne touchât aux précieuses reliques, avait obtenu du Saint-Siège de fulminer l'excommunication contre quiconque oserait en ravir la moindre parcelle. Notre bon Frère Guillaume, ignorant, à ce qu'il paraît, cette terrible menace, ou bien ne s'en souvenant plus, parvint avec adresse à dérober une côte entière, et l'emportant ensuite à Pise, la cacha sous l'autel de sainte Marie-Madeleine.

Toute sa vie, il jouit secrètement de son trésor, s'estimant récompensé par là des chefs-d'œuvre que sa main filiale avait exécutés à la gloire du saint Fondateur : mais, au moment de mourir, il avoua en pleurant son pieux larcin à ses Frères, et le leur légua comme un souvenir de sa tendre affection pour eux, et un gage assuré pour le couvent de la protection du grand Patriarche.

L'article nécrologique de Frère Guillaume, en rapportant le fait, conclut par ces mots : *Si pietas a furti culpa excusat, de amore erga Patrem laudandus est; alioquin, fortasse laudandus, sed non imitandus* : « Si la piété est une excuse à la faute de larcin, il faut le louer de son affection pour son Père; si non, il faut peut-être le louer, mais non pas l'imiter. »

II. — Les Annales de Sainte-Catherine laissent entrevoir que, pendant les années qui suivirent 1267, Frère Guillaume s'employa avec activité dans l'œuvre de l'agrandissement du couvent, lequel fut en état de recevoir les représentants de l'Ordre de Saint-Dominique pour le Chapitre général de 1272.

A partir de cette époque jusqu'en 1293, l'histoire de notre artiste offre une lacune considérable : pas un mot, dans la Chronique du monastère, ni sur sa personne ni sur ses travaux.

La raison de cette lacune se comprend facilement de la part des anciens, toujours plus disposés, comme on le sait, à faire de grandes et belles œuvres, qu'à les écrire ou à les raconter, et en cela bien différents des modernes, qui, plus riches en paroles qu'en actions, impriment de gros et nombreux livres, pour ne rapporter parfois que de bien petites choses.

Mais, quoi qu'il en soit du silence des chroniqueurs, il n'est pas vraisemblable qu'un artiste célèbre, comme Frère Guillaume, ait passé vingt années de sa vie, sans toucher à son ciseau. Nous pouvons donc croire que pendant ce long intervalle, il accompagna Maître Nicolas dans les divers lieux où était appelé cet homme de génie.

En ce temps-là, en effet, les principales cités de l'Italie, Florence, Venise, Assise, Padoue, Pise, etc., rivalisaient entre elles, pour élever à l'honneur de Dieu les temples les plus magnifiques. La petite ville d'Orvieto, sans autre ressource que la foi du peuple et l'obole du pauvre, ne craignit point d'entrer en lice, et appela pour construire et orner son *Dôme* les plus fameux artistes de l'époque. Nous n'avons point à faire la description de cet admirable chef-d'œuvre ; tout ce que nous devons en signaler, c'est la façade, sur laquelle Frère Guillaume, aidé d'autres sculpteurs, déploya pendant une dizaine d'années tous les secrets de son génie et toutes les magnificences de son ciseau.

Les bas-reliefs, exécutés sur cette façade, sont un parfait résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou plutôt de l'histoire du monde, depuis sa genèse jusqu'au dernier jour prédit par les Prophètes. On y voit la création des animaux, celle de l'homme et de la femme ; la désobéissance de nos premiers parents, leur expulsion du Paradis terrestre et toutes les misères qui les assaillent sur la terre d'exil ; le sacrifice de Caïn et d'Abel ; le premier fratricide, etc. Puis, pour couronner l'œuvre, apparaissent la résurrection générale, le jugement dernier ; le Paradis avec ses joies et l'Enfer avec ses tourments. Admirable épopée, où sont présentées en quelques pages d'un style grandiose toutes les sublimes vérités de la religion, comme aussi toutes les craintes et les espérances de notre pauvre humanité !

De retour à Pise vers l'an 1304, Fr. Guillaume, dont la réputation



s'était accrue considérablement par suite de ses travaux d'Orvieto, fut chargé par les Pères Camaldules de la restauration de leur église de Saint-Michel in Borgo. Ce travail important, où il devait à la fois donner des preuves de son talent en architecture comme en sculpture, absorba les dernières années de sa vie. La façade de l'église est de lui, ainsi que les diverses statues dont elle est ornée. On attribue également à son ciseau la chaire dont le style historié rappelle celles de Pise, de Sienne et de Pistoie, et quatre beaux bas-reliefs représentant la Naissance du Sauveur, l'Adoration des mages, la Présentation au temple et la Fuite en Egypte. Ces bas-reliefs furent transportés plus tard dans l'église primatiale de Pise, où on les admire encore aujourd'hui. Les moines de Saint-Michel avaient été tellement satisfaits de ce travail qu'ils voulurent conserver la mémoire de l'artiste par une inscription, maintenant détruite.

L'an 1313, après cinquante-six années passées sous la bure dominicaine, Frère Guillaume rendit sa grande âme à son Créateur. Il avait reçu en partage un très heureux naturel, et l'on peut croire que les conseils et les exemples de pieux parents l'inclinèrent facilement à la vertu. Toute sa vie, il édifia le peuple non moins qu'il le transporta d'admiration pour son génie, et il s'acquit la réputation d'un homme très saint. Presque tous les historiens de Pise l'appellent *beato*, Bienheureux.



*La B<sup>se</sup> Sœur PAULE DE FERRARE,  
Professe du Monastère de Sainte-Catherine-Martyre (\*).*

(1509)

ON ignore en quelle année naquit cette servante de Dieu, à laquelle nos anciens auteurs ont décerné le titre de Bienheureuse. On sait seulement qu'elle appartenait à une illustre famille de Ferrare, et qu'elle entra toute jeune au monastère de Sainte-Catherine, martyre, de la même ville.

(\*) D. Marchesi : *Diario Domenicano*.

Dès le jour de sa vêtue religieuse, toutes les vertus parurent en elle à un degré éminent. Sœur Paule semblait un ange par sa pureté, et un séraphin par les ardeurs de sa charité envers Dieu et le prochain. Elle était si ponctuelle dans les observances que jamais elle ne transgressa, même d'un iota, les prescriptions de sa Règle ou les ordres de ses Supérieures. L'oraison faisait ses délices : elle s'y exerçait avec autant de fidélité que de ferveur. A l'école de la divine Sagesse, elle s'instruisait des vérités éternelles, et entretenait toujours vive la flamme de son amour. Comme saint Dominique, elle ne parlait qu'à Dieu ou de Dieu : en résumé, sa vie était à l'abri de tout reproche.

Cependant, la pieuse vierge avait une telle crainte de la mort, qu'elle frémissait d'en entendre seulement parler. Nous ne saurions dire d'où pouvait lui venir cette frayeur. Il est certain, en effet, que pour les âmes élevées qui ont placé toutes leurs affections dans les biens futurs, la mort n'est autre chose que la fin d'un douloureux exil et le passage à une meilleure vie ; voilà pourquoi, loin d'être redoutée, elle est saluée par les Saints comme une amie et appelée de tous leurs vœux. Ainsi entendons-nous le Roi-*Prophète* s'écrier : « Malheur à moi ! parce que mon exil se prolonge » ; et l'Apôtre : « Je soupire après la dissolution de mon corps, pour être avec le Christ » ; et sainte Thérèse : « Je me meurs de ne pouvoir mourir ! »

La Bienheureuse néanmoins, malgré sa vie si pure, ne pouvait calmer ses frayeurs de la mort, Dieu le permettant ainsi pour les lui changer en une douce et bénie assurance aux approches de la gloire éternelle.

Elle fut avertie de son prochain trépas d'une manière tout à fait extraordinaire. Une nuit, elle entendit frapper à la porte de sa cellule, et une voix inconnue lui dit au même instant : « Sœur Paule, tenez-vous prête, car vous allez bientôt mourir ! » Elle était éveillée, et comme si cette voix lui eût changé le cœur, toutes ses angoisses se dissipèrent par enchantement, laissant place à une joie et à une tranquillité qu'elle n'aurait jamais soupçonnées. Elle fit immédiatement une revue complète de sa conscience et, se sentant malade, demanda les derniers sacrements. Elle les reçut avec beaucoup de dévotion, à la grande consolation de son âme.

Durant les trois jours qu'elle vécut encore, la vénérable Sœur éprouva des douleurs intolérables, sans donner toutefois aucune marque d'impatience. On pensa que le Seigneur lui faisait endurer miséricordieusement son Purgatoire ici-bas, pour l'accueillir aussitôt

au séjour de la gloire. Après cette terrible agonie, son visage prit une expression radieuse de bonheur : la moribonde invita ses Sœurs à s'unir à elle pour remercier le céleste Epoux. Elle entra ainsi dans la joie de son Seigneur, le 18 août 1509.

Sa virginale dépouille fut inhumée avec honneur dans l'intérieur du monastère de Sainte-Catherine, à Ferrare.



## LE MÊME JOUR

1500 — A Valladolid, le V. Père LAURENT DE MONT-ALÈGRE, Religieux d'une vertu exemplaire. Il pratiqua pendant soixante-dix ans avec une admirable persévérance les jeûnes, veilles, abstinences et autres genres d'austérité. Il dépassa l'âge de 100 ans, et nonobstant cette extrême vieillesse, se levait deux heures avant le jour pour se rendre devant le Très Saint Sacrement, où les Religieux qui n'avaient pas assisté à Matines le trouvaient toujours, fondant en larmes et s'entretenant avec Notre-Seigneur dans des colloques pleins d'amour. Il eut la consolation de célébrer la Messe jusqu'à la fin de sa carrière. Une mort précieuse couronna sa sainte vie et lui ouvrit les portes de la gloire. — (Lopez.)

1555 — A Coban, en la Province de Saint-Vincent, le V. P. VINCENT FERRIER, très digne par son zèle, sa religion et l'austérité de sa vie, de l'illustre thaumaturge dont il portait le nom, et à la famille duquel il semble avoir appartenu. Comme lui, profès du couvent de Valence, il fut envoyé pour étudier à Salamanque, où il commença à faire briller les vertus dont il était orné, surtout son amour pour la pauvreté, et sa charité pour le salut des âmes. Il n'avait d'autre livre à son usage qu'un bréviaire, et lorsqu'il devait prêcher, il empruntait à la bibliothèque commune les ouvrages nécessaires. Il fut l'un des quarante-cinq Religieux qui, en 1544, passèrent de l'Espagne aux Indes avec l'Evêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas, et eut à souffrir beaucoup de travaux et de mauvais traitements. Sa charité, jointe à celle des autres Pères, contribua beaucoup à la réconciliation des Espagnols révoltés contre leur Evêque, qu'ils avaient résolu de laisser mourir de faim. A force de patience et de douceur, le Père Vincent réussit à toucher ces cœurs endurcis, et ils demandèrent pardon à leur prélat.

Quoique la vie de nos Pères dans cette Province fût très rude, le V Père la rendait beaucoup plus rude encore par d'effrayantes austérités. Il couchait sur une planche très dure, avec une simple couverture, et sa chape pour oreiller, et passait pour avoir fait vœu de ne manger que ce qu'on lui donnait par aumône. Parfois, dans ses courses apostoliques, il lui arrivait de marcher des jours entiers, sous la pluie ou avec une chaleur torride, sans prendre aucune nourriture. Son cilice était une cotte de mailles garnie de pointes. Un jour, qu'il l'avait égaré, un ecclésiastique, s'en étant moqué publiquement, fut puni d'une enflure à la langue jusqu'à ce qu'il eût reconnu sa faute et en eût demandé pardon. Il faisait ses délices de remplir l'office de sacristain, de balayer l'église et d'orner les autels. Son zèle et sa bonté pour instruire les Indiens, les confesser, panser leurs plaies, dénotaient en lui le Père le plus tendre : ce qu'on admira principalement à Guatemala, dans l'hôpital de Saint-Alexis, où se trouvaient un grand nombre de malades privés de tout secours.

Lui-même enfin, tomba malade à Coban, dans la fête de notre B. Père saint Dominique, et ne voulut jamais quitter l'unique vêtement qui était à son usage. Le jour de l'Assomption, il désira, malgré son extrême faiblesse, communier à genoux des mains du Père Thomas de la Tour, Provincial. Il le fit avec une dévotion qui arracha des larmes à toute l'assistance et le disposa à recevoir la couronne des Saints, l'an 1555. — (Remezal.)

1580 — A Goa, le V. Père NICOLAS DE SAA. Après avoir combattu avec beaucoup de zèle et de générosité contre les ennemis de la foi dans l'Ordre des chevaliers de Malte, il employa son ardeur et sa force à travailler au salut des âmes, dans celui des Frères Prêcheurs. Etant passé aux Indes orientales, il s'appliqua jusqu'au dernier soupir de sa vie à l'évangélisation des infidèles. Les larmes qu'il répandait chaque fois que des catéchumènes recevaient le baptême, étaient l'indice du feu dont brûlait son cœur. Il prenait grand soin de faire avancer ses jeunes convertis dans la connaissance et l'amour de Dieu ; lui-même, s'y étant rendu parfait, alla en continuer les actes dans le ciel, vers l'an 1580. — (Lopez.)







## XIX AOUT

*Le Bienheureux LOUIS FLORÈS, et ses Compagnons,  
Martyrs au Japon (\*)*.

(1622)



L'ANNÉE 1622 devait être une des plus fertiles en martyrs, soit par le nombre, soit par la qualité des victimes qui furent immolées. Xongusama, empereur du Japon, qui avait succédé en 1616 à Daïfusama, et Gonroco, gouverneur de Nangasaki, s'y étaient préparés de longue main.

Il était dit que dans cette glorieuse hécatombe des martyrs japonais, grand nombre de nations devaient se rencontrer. De fait, nous y voyons des Italiens, des Siciliens, des Français, des Espagnols, des Portugais et même des Flamands, sans parler des Japonais et des Chinois, qui tous ont glorifié Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les plus affreux supplices.

Le V. Père dont nous esquissons la biographie fut l'un des plus illustres champions de cette héroïque légion. Il naquit à Anvers et fit ses études à Gand. Jeune encore, il passa en Espagne, à la suite de sa famille qui dut alors, selon l'usage, quitter son nom flamand de Fraryn pour prendre celui de Florès.

D'Espagne il se rendit au Mexique, où il reçut l'habit de saint Dominique au couvent de Saint-Hyacinthe de Mexico. Il y fit profession et, après de brillantes études, devint Maître des novices. Dès qu'il

(\*) *Ex Hist. Philipp.*

sut la grande pénurie d'ouvriers apostoliques dont on souffrait aux îles Philippines, il résolut de s'y rendre sans plus tarder. Les Supérieurs, connaissant sa ferveur et son grand courage, l'assignèrent dans la Nouvelle-Ségovie, au milieu de peuplades indiennes qui commençaient à se convertir. Le V. Père apprit promptement la langue du pays et devint un excellent missionnaire. Il se montrait d'un zèle tellement infatigable, que jamais il n'accordait de réfection à son corps avant d'avoir fait quelque œuvre utile pour le salut des âmes. S'il arrivait comme hôte dans un couvent, il disait de bonne grâce à ceux qui l'accueillaient : « Allons d'abord gagner notre dîner, car il n'est pas raisonnable de manger sans avoir travaillé », et de ce pas, il courait à l'église pour catéchiser ou pour confesser.

D'un naturel paisible et fort obligeant, Louis Florès ne causait d'ennui à personne ; au contraire, il n'était point de corvées pénibles qu'il ne se réservât pour le soulagement de ses compagnons. De la sorte, il se faisait aimer de tous. Il construisit plusieurs églises, baptisa un bon nombre d'infidèles, puis rentra à Manille. Dieu disposait ainsi les choses pour le préparer à conquérir cette palme du martyre qui devait récompenser et couronner sa sainte vie. Quelque grand fruit qu'il opérât parmi les Indiens, l'humble Religieux, jugeant que c'était peu et croyant que ses défauts personnels apportaient un réel obstacle à la conversion de ces peuples, pria ses Supérieurs de le rappeler à Manille.

Il s'y adonna aux pratiques de l'oraison, vivant dans une profonde solitude. Mais plus il s'appliquait à s'enfoncer dans la retraite et le silence, plus on s'empressait de rechercher sa conversation, et quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il recevait avec bonté quiconque réclamait son ministère, consolait les affligés, encourageait les timides, finalement portait à Dieu, par ses paroles et ses exemples, les âmes de bonne volonté qui s'adressaient à lui. Il vivait ainsi dans cette quiétude religieuse, quand arriva la nouvelle de l'emprisonnement de plusieurs de nos Pères au Japon. C'étaient des amis intimes du Père Louis : ils avaient travaillé ensemble soit à Manille, soit dans la Nouvelle-Ségovie. Le zélé missionnaire n'hésita pas à sacrifier les douceurs de sa retraite pour aller remplacer ses Frères captifs ; il demanda donc la faveur de partir pour le Japon. Le Saint-Esprit, qui lui donnait ce bon mouvement, inspira de même à ses Supérieurs de lui confier cette obéissance ; mais comme en ce moment les Dominicains de Manille se trouvaient très réduits, on ne put lui accorder d'autre

compagnon que le Père Pierre de Zuniga, de l'Ordre de Saint-Augustin, ancien missionnaire au Japon, d'où il avait été banni en haine de la foi. Ce vénérable Père ne cherchait qu'une occasion favorable pour y rentrer; il savait, en outre, que les chrétiens du pays réclamaient instamment sa présence, afin de lui remettre le corps de son collègue, le Bienheureux Ferdinand de Saint-Joseph, martyrisé précédemment avec notre Bienheureux Alphonse Navarette.

Louis Florès, à en juger humainement, paraissait peu propre à cette mission : il était d'une complexion très délicate et sujet à plusieurs infirmités. Cependant Dieu, qui se plaît à faire éclater sa grâce dans les rencontres les plus difficiles, communiqua tant d'énergie et de résolution à son fidèle et dévoué serviteur, que tout ce qu'il lui fallait entreprendre pour la cause de la foi, loin d'ébranler son courage, lui semblait moins que rien. C'est ce qu'il témoigna lui-même à son départ, et la suite du récit va nous montrer que les tourments et la mort ne furent point capables de démentir sa parole.

II. — Les deux Religieux allaient ainsi partir ensemble, sous le même étendard de la croix, unis par les liens d'une affection toute fraternelle et heureux de porter secours à ces pauvres chrétientés japonaises décimées par la persécution. C'était bien ce qu'ils se proposaient; mais la Providence en disposa autrement.

Suivons-les du port de Manille, où ils s'embarquent, jusqu'au bûcher de Nangasaki, où ils vont expirer.

Un Japonais, nommé Joachim Firayama, de famille noble et de grande vertu, avait été converti au christianisme à Méaco et baptisé dans cette ville par le Père de Torrès, de la Compagnie de Jésus. Il s'était ensuite fixé à Manille et s'y faisait appeler du nom espagnol de Diaz. Un jour, il se sentit le désir de revoir sa patrie. Il frêta un léger navire et partit avec douze autres Japonais, tant matelots que passagers, que l'amour du pays dirigeait aussi. Louis Florès profita de l'occasion qui semblait très favorable, et s'embarqua en compagnie du Père Pierre de Zuniga.

Dieu, dont les desseins sont insondables, permit que cette pacifique expédition donnât lieu de poursuivre les chrétiens du Japon avec plus d'acharnement que jamais. On leva l'ancre le 5 juin 1620. Les deux Pères, déguisés en marchands, partaient très secrètement : seuls, le maître du vaisseau et l'un de ses gens savaient qui ils étaient. Surpris en mer par une affreuse tempête, les voyageurs furent forcés de

relâcher à Macao après vingt jours d'une pénible navigation, jusqu'à ce que le retour du calme leur permît de continuer leur route.

Le 2 du mois d'août, ils se trouvaient entre l'île Formose et la Chine, quand ils furent attaqués à l'improviste et capturés par un navire hollandais.

Le premier instant d'alerte passé, on parvint à s'entendre en alléguant le traité de paix qui unissait les deux nations. Cependant les deux Religieux, se défiant de la perfidie des hérétiques, avisèrent le capitaine de se tenir sur ses gardes ; n'en pouvant rien obtenir, ils jugèrent qu'ils n'avaient plus qu'à se disposer au martyre. Par prudence, Joachim Diaz leur recommanda de descendre à la cale, où ils restèrent blottis un jour et une nuit, étendus sur des ballots, souffrant toutes les incommodités d'un gîte obscur et humide. Le Japonais qui les connaissait, persuadé qu'ils n'avaient rien à craindre en se faisant passer pour des Espagnols, les découvrit aux corsaires. Ceux-ci se doutèrent immédiatement que des hommes qui se tenaient ainsi cachés, pouvaient bien être des Religieux : leur modestie, leur maintien, leur réserve contribuaient encore à confirmer ce soupçon. Ils voulurent en avoir la preuve. On était au vendredi, et séance tenante, ils présentèrent de la viande aux deux Pères en leur disant d'en manger, puisque, selon l'Evangile, « rien de ce qui entre par la bouche ne souille l'âme. » Les Religieux refusèrent modestement sans répondre. Le lendemain, on revint à la charge en leur répétant la même chose. Louis Florès, prenant alors la parole, répondit que la sentence alléguée était en effet très vraie, mais qu'il fallait l'entendre avec cette restriction : « pourvu qu'il n'y eût d'autre part aucun précepte de Dieu ou de l'Eglise le défendant. » Que Notre-Seigneur qui avait proféré cette sentence pour nous apprendre la pureté de cœur, nous exhortait par ailleurs au jeûne et à la pénitence ; que le fruit que Dieu avait défendu de goûter à nos premiers parents, quoique très doux et très agréable en lui-même, n'avait pourtant pas laissé de leur donner la mort, pour l'avoir mangé contre l'ordre reçu de s'en abstenir.

Loin de se rendre à des considérations si justes, les hérétiques arrêterent les passagers comme coupables de rébellion aux édits de l'empereur, qui défendaient sous peine de mort de favoriser l'entrée des Religieux au Japon ; ils confisquèrent, en outre, toutes les marchandises et arrivèrent ainsi avec leur butin à Firando, le 4 août 1620.



III. — A la descente du vaisseau, les Pères et deux Espagnols furent chargés de chaînes, et tellement liés ensemble, qu'un seul ne pouvait se remuer sans les autres. Le lendemain, les pirates voulurent s'assurer si réellement leurs prisonniers étaient prêtres. Ils reconnurent sans peine que les deux Espagnols ne l'étaient pas : quant aux deux autres, ils sentaient bien à leurs réponses une force d'esprit qui déjouait les calculs ; cependant ils ne purent tirer aucun aveu. L'idée leur vint alors de les fouiller. Le Père Pierre portait sur lui sa pagelle d'institution de Vicaire provincial des Religieux de son Ordre, et le Père Florès une lettre pour le Vicaire de la Province dominicaine du Japon. Ces pièces, qui pouvaient tout compromettre, écrites en signes conventionnels, n'apprenaient rien, en somme, à leurs ennemis ; et devant l'inutilité de nouvelles questions, on eut recours aux mauvais traitements. Les deux Pères furent jetés dans une étroite et obscure prison, où on les laissa treize jours entiers, sans autre nourriture qu'un peu de riz cuit à l'eau. Quand on les retira de ce cachot infect, ils étaient l'un et l'autre plus morts que vifs. Une autre épreuve les attendait. Dépouillés de leurs habits jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, les fers aux pieds, on les menaça de l'estrapade s'ils s'obstinaient dans leur mutisme. Leur fermeté ne se démentit pas : ils gardèrent encore un silence complet, et, de guerre lasse, on finit par les laisser tranquilles. Un pieux Espagnol de Nangasaki, touché de leur triste état, s'employa auprès de l'un de ses amis, assez influent, pour qu'on les traitât avec moins de rigueur. Il put obtenir leur transfert dans une prison moins étroite et moins sombre ; mais on lui refusa la consolation de voir les prisonniers et de leur faire passer le linge de rechange dont ils avaient si grand besoin.

De leur côté, les chrétiens de Nangasaki se concertèrent pour tenter le moyen de les sauver. Déjà quelques bons Japonais, informés de leur arrivée, s'étaient élancés au-devant du navire pour les arracher aux mains des Hollandais ; leur mesure, mal combinée, avait échoué.

Les Religieux de leur Ordre ne restaient point non plus inactifs. Le Vicaire Provincial, Joseph de Saint-Hyacinthe, levait une petite troupe de fervents chrétiens, avec l'aide et l'appui des Pères Orphanel et Collado ; malheureusement ce fut sans résultat.

Les hérétiques, ayant eu vent de ce qui se tramait, se montrèrent plus inhumains envers les prisonniers. Enfin, le Père Michel de

Sainte-Anne put faire parvenir aux captifs un instrument pour se défaire de leurs chaînes et enlever la serrure de la prison. Le Père Pierre et les deux Espagnols prirent la fuite : les Hollandais, lancés à leur poursuite, les ramenèrent à coups de bâton, leur remirent les fers aux pieds et les laissèrent sans nourriture, durant plusieurs jours, dans un affreux cachot. Le Père Florès dut partager le sort des fugitifs, bien qu'il n'eût point essayé de s'enfuir. Devant cette iniquité, il adressa au gouverneur de Firando une double plainte, sur son emprisonnement d'abord et sur la capture du vaisseau qui l'avait amené. Cette démarche faillit lui coûter la vie : on le soumit au supplice de l'eau, et le bourreau ne lâcha sa victime que quand il crut l'avoir étouffée. Pendant plus d'un mois le saint martyr ne se soutint que par miracle, au prix de souffrances telles que la mort lui eût été cent fois plus douce qu'une vie si cruellement prolongée. Cependant, Diégo Collado tentait l'impossible pour le sauver. Un Japonais du Tiers-Ordre, nommé Louis Yaquichi, jeune homme plein de vaillance et de générosité, qui mourut martyr, comme nous le dirons au 2 octobre, vint se mettre à sa disposition. Le bon Religieux se rendit avec lui à Firando : là, après bien des pourparlers tenus très secrets, on finit par gagner l'un des gardes de la prison, qui s'engagea à remettre en liberté le Père Florès, moyennant une forte somme d'argent. Mais au moment d'exécuter la convention, cet homme retira sa parole. On s'avisa d'un autre moyen. Tous les jours, les prisonniers étaient conduits dans une partie de la prison donnant sur la mer, pour y être employés à des offices des plus humiliants. On s'entendit avec le Père Florès afin de procurer son évasion. Une corde fut attachée à l'une des fenêtres de l'appartement, et sur un signe convenu le Religieux devait se laisser glisser jusqu'au bas, où notre tertiaire l'attendait en barque. Au moment fixé, le V. Père se prêta volontiers à la manœuvre, quand la corde trop faible ou trop usée, se rompit. Malgré sa chute, il put néanmoins gagner la barque. Là, un nouvel accident vint compliquer la situation. Le mât, portant une voile qu'on avait hissée trop haut, s'abattit sur la petite embarcation : les deux ou trois Japonais qui la montaient, embarrassés dans les plis de la voile, saisirent les avirons. Mais les Hollandais, s'apercevant de la disparition de leur captif, se mirent à sa poursuite et le ramenèrent parmi ses compagnons d'infortune. Louis, le tertiaire, fut fouillé et l'on trouva sur lui la lettre du Père Collado pour les chrétiens de Nangasaki, dans laquelle

il les engageait à fournir la somme exigée par le gardien de la prison pour le rachat du Père Florès.

IV. — Cependant ce dernier et le P. Pierre de Zuniga persistaient toujours à se renfermer dans un silence absolu sur leur condition de Religieux missionnaires. Ils avaient de sérieuses raisons pour agir ainsi. Dans les circonstances actuelles, un aveu de leur part pouvait compromettre le sort des nombreux prisonniers détenus à Omura, indisposer l'empereur et mettre l'Eglise du Japon à deux doigts de sa ruine. En outre, le précepte de confesser leur foi ne les atteignait pas alors : les Hollandais, qui les harcelaient pour découvrir leur qualité, ne possédaient aucun titre pour les interroger juridiquement. Dieu permit cependant que ces hérétiques forcenés arrivassent à leurs fins. Le Père Pierre de Zuniga, nous l'avons dit, avait habité le Japon. Un Portugais, gagné à la cause des Hollandais, le reconnut et déclara avoir assisté à sa messe. Un Indien de Manille renchérit encore sur la dénonciation, en affirmant qu'il appartenait à l'Ordre de Saint-Augustin. Dans ces conjonctures, le digne missionnaire eut la facilité de consulter le Père Morales, de notre Ordre, et le Père Spinola, Jésuite : l'un et l'autre lui conseillèrent de déclarer alors sans réticence qui il était, de peur, disaient-ils, qu'on ne fit un plus mauvais parti à ceux qui l'avaient amené sans le connaître.

De son côté, le Père Florès, découvert par le garde de la prison qu'on avait cru gagner à prix d'argent, fut enfin obligé d'avouer que lui aussi était prêtre. Le capitaine hollandais se fit immédiatement leur dénonciateur. Enchanté de la tournure que prenait l'affaire, il remit en captivité leurs compagnons de traversée et n'eut ni honte ni scrupule de livrer ces innocents à la mort. Il expédia aussitôt un courrier auprès du roi de Firando et attendit ses ordres.

Louis Florès et Pierre de Zuniga, pour sauver une situation aussi grave, n'avaient reculé devant aucun sacrifice : ils avaient même laissé agir le zèle des Religieux et des fidèles, voulant les délivrer à tout prix et éviter ainsi les grands désastres que l'on ne prévoyait que trop. Mais tout fut inutile, et quand enfin, trompés et trahis, ils durent s'avouer chrétiens et Religieux, le mandarin les fit conduire, chargés de chaînes, dans l'île de Yuquinoxima. Après avoir passé par tant d'épreuves et de tribulations, les généreux confesseurs pensèrent qu'ils seraient bientôt appelés à la couronne du martyre : ils s'y animèrent par de fervents discours et de saintes oraisons.

Pendant ce temps, l'infatigable gouverneur de Nangasaki se rendait à la cour pour y donner connaissance des faits arrivés à Firando. L'empereur, saisi d'une violente colère, commanda à Goronco de regagner son district en toute hâte et de faire mourir tous les prisonniers de Firando, d'Omura et de Nangasaki, ajoutant que s'il recevait désormais la moindre dénonciation au sujet des chrétiens, il s'en prendrait à lui-même.

Il n'en fallait pas tant pour stimuler le zèle d'un homme haineux et cruel : dès son retour, il se mit en devoir d'exécuter les ordres du Souverain. Avec les deux Pères se trouvaient réunis dans le même cachot les chrétiens de leur expédition. Deux d'entre eux étaient absents au moment de l'arrestation commune; apprenant ce qui arrivait, ils n'hésitèrent pas à se présenter devant le mandarin pour réclamer l'honneur de partager le sort de leurs compagnons. Ils furent, en effet, incarcérés à l'heure même.

V. — L'empereur avait enjoint au gouverneur de Nangasaki de faire périr par le feu les deux Religieux, avec le capitaine Joachim Diaz, et de trancher la tête aux autres prisonniers. De plus, il commanda de rechercher les femmes et les enfants des Japonais mis à mort depuis trois ans pour avoir logé des missionnaires, de leur adjoindre trente-deux autres chrétiens détenus à la prison de Suzutma et de les exterminer tous, soit par le feu, soit par le glaive. La sentence n'allait pas tarder à être exécutée. Goronco envoya des courriers pour conduire à Nangasaki les prisonniers d'Omura et de Firando; puis il fit prendre et amener garrottés devant lui les chrétiens qui, comme matelots ou comme marchands, retournaient de Manille au Japon sur la frégate du capitaine Joachim. Il leur demanda depuis combien de temps ils étaient baptisés, et, après les avoir entendus, il les mit dans l'alternative de sauver leur vie en reniant la foi, ou de mourir s'ils s'obstinaient dans leur refus. Parmi les juges siégeait un apostat, nommé Aroqui, lequel prit alors la parole, et chercha, par des raisons captieuses, à leur persuader que s'ils avaient vécu en insensés, dans l'attente d'un bonheur chimérique, ils montraient une folie plus grande encore de sacrifier leur vie pour un bien qui n'existait pas.

La réponse des généreux confesseurs fut une explosion de joie de mourir pour Jésus-Christ. Ils voyaient là non pas un terme aux souffrances de leur malheureux voyage, mais la récompense de leur fidélité à professer la religion véritable. On les reconduisit à leur



cachot où furent amenés, le jour même, les femmes et les enfants que l'on devait immoler avec eux. En même temps arrivaient de Firando nos deux Religieux, le capitaine Joachim Diaz, le pilote et le secrétaire du navire. Par mesure de sûreté, on avait construit sur le pont de la barque une solide prison en planches : deux cents soldats, montés sur plusieurs bateaux, faisaient la garde jour et nuit. Les prisonniers demeurèrent ainsi dans le port de Nangasaki jusqu'au 19 août. Les trois premiers furent alors cités pour entendre leur sentence de la bouche de Goronco. Ils comparurent, chacun suivi de son bourreau, qui tenait en main une grande fourche de fer dont on se sert pour dresser le bûcher et attiser le feu. On reconnaissait à ce signe le supplice auquel ils allaient être condamnés. Les deux Pères portaient la tonsure cléricale et étaient vêtus de l'habit de leur Ordre : Louis Florès, en Dominicain, et Pierre de Zuniga en Religieux Augustin. Quoiqu'ils fussent grandement affaiblis et étroitement enchaînés, leur visage respirait le calme et le courage.

Goronco choisit douze des Japonais emprisonnés à leur occasion et qui tous avaient généreusement confessé la foi. Il les cita de nouveau à son tribunal, voulant savoir s'ils persistaient dans leur première résolution ; sur leur affirmation commune il les condamna impitoyablement à avoir la tête tranchée. Quant aux deux Pères, leur cause était jugée ; on s'abstint de les questionner.

Le Bienheureux Florès prit alors la parole, et, avec une sainte hardiesse, demanda pourquoi on condamnait à mourir d'une mort si cruelle et au mépris de toute justice deux Religieux, hommes de bon exemple, n'ayant offensé qui que ce fût, ne se proposant autre chose que d'instruire les chrétiens à garder la loi du vrai Dieu et les justes commandements de leur Souverain ? « Vous manquez votre but, ajouta-t-il : immoler ainsi les prédicateurs de l'Evangile, c'est l'infailliable moyen d'en susciter d'autres, qui viendront les remplacer et reprendre leur ministère dans le pays ! » Le tyran resta muet, et prononça enfin l'arrêt définitif.

Joachim Diaz demanda publiquement pardon à ses compagnons d'être cause de leur mort. Tous répondirent qu'ils n'avaient rien à pardonner, qu'ils se sentaient au contraire infiniment heureux de la grâce qu'il leur procurait.

Plus de trente mille personnes leur firent escorte jusqu'à la colline où ils se rendaient « avec tant de joie et de consolation, dit un ancien auteur, mais aussi avec tant de larmes de la part des fidèles,

venus par mer et par terre à ce spectacle digne des regards de Dieu, des Anges et des hommes, qu'on ne pouvait rien voir de plus touchant. » Trois des nôtres, les Pères Vasquez, Collado et Castellet, cachés dans la foule, allaient de côté et d'autre, exhortant les chrétiens et leur demandant des prières pour les martyrs.

Les deux Religieux ouvraient la marche, Joachim Diaz venait ensuite, suivi des douze hommes qui l'avaient accompagné de Manille au Japon. Puis, sans qu'on pût se l'expliquer autrement que par une permission spéciale de Dieu, qui voulait donner de la sorte un plus grand éclat au triomphe de ses serviteurs, des petites filles chrétiennes s'unissant ensemble prirent les devants, et se rangeant sur deux lignes, entonnèrent les Litanies, comme pour une procession solennelle. Tous les confrères du Rosaire de Nangasaki et des contrées environnantes, heureux et consolés au milieu de leurs alarmes, par cette scène unique, répondaient à haute voix *Ora pro nobis*. Les martyrs arrivèrent ainsi au lieu de l'exécution, le cœur rempli de cette confiance dont parle l'Apôtre, et qui ne trompe jamais.

Pendant tout le trajet, ils n'avaient pas cessé de prier ou de prêcher à la foule. Joachim Diaz, sachant mieux la langue que les deux Pères, leur servait d'interprète. Apercevant une idole, il s'écria, en s'adressant aux païens : « Voyez, je vous prie, quelle folie est la vôtre ! Vous adorez des statues de bois et de pierre qui n'ont ni œil, ni bouche pour vous regarder ou vous parler, bien que les artisans qui les ont faites en soient pourvus, et par conséquent méritent bien mieux les honneurs que vous rendez à ces images. » Vainement les bourreaux cherchaient-ils à le faire taire : animé d'un esprit tout apostolique, le saint homme poursuivait ses exhortations, encourageant les pécheurs à la pénitence, les bons à une plus grande perfection, les infidèles à la connaissance du vrai Dieu.

Dans une enceinte fermée d'une palissade se dressaient trois poteaux pour les victimes condamnées au feu ; mais, avant de consommer leur martyre, on les rendit témoins du supplice de leurs douze compagnons. Ceux-ci, rangés en cercle, agenouillés, les mains liées derrière le dos, présentèrent leurs têtes aux bourreaux, qui les tranchèrent d'un coup de glaive et les suspendirent ensuite à des crocs, par ordre des juges, pour intimider le peuple et le détourner de la « Religion de Jésus ».

Ces bienheureux martyrs étaient : Michel Diaz, marchand portugais ;

Léon Suqueyemon, contremaître du navire ; Jean Soyemon ; Paul Sanguiki ; Jean Iago ; Marc Xineyemon ; Thomas Coyanaqui, Antoine Jamanda ; Jacques Denxi ; Laurent Rocuyemon ; Barthélemy Mofioye et Jean Nangata : tous, confrères du Saint Rosaire. Michel Diaz était de plus tertiaire de notre Ordre.

Après leur exécution, on se mit en devoir de faire brûler les trois nobles condamnés. Ici encore Joachim Diaz donna une nouvelle preuve de son héroïque courage. Voyant le pieu qui lui était destiné mal enfoncé et chancelant, il l'affermir en tassant la terre à l'entour. On mit alors le feu au bûcher ; mais par un raffinement de cruauté, le bois avait été disposé à une petite distance des poteaux, afin que les saints martyrs eussent à souffrir davantage. En ce moment solennel, Pierre de Zuniga invoquait son bienheureux Père saint Augustin. Louis Florès, l'entendant, s'empressa de répondre : « Le voilà, il est avec nous ! »

Tout le monde admira la magnanime constance des serviteurs de Dieu : bien que légèrement attachés à leurs poteaux, ils restèrent immobiles jusqu'à la fin. Louis Florès tomba le premier ; Joachim Diaz le second ; Pierre de Zuniga mourut le dernier. Leur supplice avait duré plus de deux heures.

Pensant satisfaire jusqu'au bout la haine des Hollandais, les juges ordonnèrent de laisser les cadavres gisant à terre, et apostèrent des soldats pour empêcher les chrétiens d'en approcher. Mais après cinq jours de surveillance, les gardes se retirèrent, ne faisant cas des corps des suppliciés. Les chrétiens vinrent alors enlever ces restes sacrés, et leur donnèrent la sépulture, après les avoir vénérés comme des reliques de Saints. Le corps du B. Père Florès fut déposé dans la maison d'une pieuse veuve chez qui nos Pères avaient coutume de se réunir pour célébrer le saint Sacrifice. Plus tard, on le transporta solennellement à Macao. Le Père Louis Florès est compris nommément parmi les compagnons du B. Alphonse Navarette, béatifiés tous ensemble par Pie IX le 7 juillet 1867, et honorés d'un culte public dans leurs Ordres respectifs.

NOTA. — L'église de Notre-Dame de la Salette, sur la montagne de l'apparition, possède une chaire monumentale offerte par les catholiques belges.

L'abat-voix est couronné de neuf statuettes pour représenter chacune des provinces de la Belgique. Notre B. Louis Florès s'y trouve au nom de la province d'Anvers.



*L'Illustrissime Père NOEL DESLANDES,  
Evêque de Tréguier (\*)*

(1645)

LE Père Noël Deslandes naquit aux environs de Blois, de parents pauvres, qui le laissèrent orphelin à l'âge de trois ans. Une ancienne servante de la ferme paternelle, touchée de compassion, le recueillit alors et lui prodigua tous les soins dont elle fut capable. Dans la suite, le P. Deslandes ne laissait passer aucune occasion de témoigner sa reconnaissance à cette mère adoptive : il fit même entrer son fils dans notre Ordre, où il se distingua comme prédicateur.

A onze ans, Noël Deslandes, poussé par la grâce, se présenta au couvent des Frères Prêcheurs de Blois pour y demander les livrées dominicaines. Les Pères, voyant sa grande jeunesse, hésitèrent d'abord, puis se décidèrent à lui donner l'habit de Frère convers.

Un jour qu'il faisait la quête, quelqu'un lui reprocha son ignorance en des termes très vifs. Depuis ce moment, notre jeune Frère conçut un si grand désir de l'étude, qu'il sollicita de ses Supérieurs, avec autant d'humilité que d'instance, l'autorisation de s'y livrer. La permission fut accordée : il revêtit alors l'habit de clerc, et alla bientôt à Bourges suivre les cours du collège des *Pères Jésuites* (1). Son ardeur et son application à l'étude furent telles, que dans l'espace de deux ans il avait terminé ses classes, à l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, et qui, dorénavant, le regardèrent comme un esprit supérieur. Doué d'une vive intelligence, d'une mémoire heureuse, Frère Noël n'avait qu'à lire un ouvrage une fois pour le retenir, et sa facilité pour les travaux de l'esprit ne rencontrait aucun obstacle : avec cela,

(\*) Echard ; Tournon ; P. Chapotin : *Souvenirs Dominicains dans le diocèse de Saint-Brieuc*, 1888.

(1) « C'était la coutume pour lors, et qui s'est pratiquée longtemps après, d'envoyer les novices chez ces Révérends Pères, pour y faire leurs basses classes. » (*Histoire du couvent de Bourges*, par le P. Gévry, publiée à Bourges en 1877.)



modeste, humble, pieux, il était l'objet de l'édification universelle, et tous prenaient plaisir à louer des talents et une vertu qui donnaient tant d'espérances.

Après avoir achevé ses humanités, il fut envoyé à Paris pour étudier la théologie, et eut comme professeur le célèbre Père Coëffeteau, de notre Ordre. Ce futur évêque de Marseille l'honora de son estime, et le Père Deslandes profita si bien des enseignements d'un tel maître, qu'il ne tarda pas à l'égaliser en réputation et en savoir. En 1608, il reçut le bonnet de Docteur et enseigna la philosophie. A la Sorbonne, où il donnait ses leçons, les plus illustres personnages avaient à cœur d'aller l'écouter : citons, entre autres, le Nonce apostolique, devenu plus tard le Pape Urbain VIII.

Elu plusieurs fois Prieur du couvent de Saint-Jacques, sa préoccupation constante fut d'élever les jeunes Religieux dans l'amour de leur Ordre, dans la pratique fidèle des observances et des vertus du cloître. « Il chérissait particulièrement, dit le Père Tournon, ceux qui, amis du silence, de l'étude et de la prière, travaillaient avec soin à leur propre perfection, pour rendre leurs talents plus utiles au prochain et à l'Eglise. »

En 1626, au Chapitre tenu à Paris, son mérite et ses vertus le firent élire Vicaire général de la Congrégation gallicane, qui forma dans la suite la Province de Paris. Mais ces importantes fonctions ne l'empêchaient pas de se livrer avec beaucoup de fruit au ministère de la parole divine. Son talent comme prédicateur se révéla à l'occasion de l'éloge funèbre de Henri IV, qu'il prononça à Saint-Merry. « Théologien savant et profond, controversiste habile, il se distingua surtout par une onction pénétrante qui arrachait les larmes (1). » A Paris et en Province, ses succès furent immenses : on dressait des échafaudages autour des églises où il prêchait, afin de l'entendre, ne fût-ce qu'à travers les fenêtres. Il y avait tant d'autorité dans sa diction, qu'il exerçait un véritable empire sur son auditoire ; le cardinal de Richelieu disait de lui qu'il eût été capable de soulever le peuple de Paris, s'il avait voulu. Aussi, dès 1615, Louis XIII, apprenant le talent du Père Deslandes, le nommait-il son prédicateur ordinaire, et pendant vingt ans, l'éloquent Religieux s'acquitta de ces délicates fonctions auprès des grands, avec un succès qui ne se démentit pas. Sa parole tout

(1) P. Chapotin.

apostolique avait une sainte liberté pour reprendre les abus et flétrir le vice.

A Besançon, nos Pères assemblés pour la tenue du Chapitre de la Province de Paris, obtinrent de l'Evêque et du Chapitre que, le jour de l'Ascension, le saint Suaire serait exposé en dehors de l'église à la vénération des fidèles : le Père Deslandes devait prêcher. Le peuple vint en foule, et, chose merveilleuse ! malgré cette grande affluence, les personnes les plus éloignées virent l'Image sainte aussi distinctement que celles qui étaient proches. L'orateur, de son côté, se fit entendre de tous, et sut trouver des accents si pathétiques, pour dire les gloires de la précieuse relique, qu'il versait des larmes abondantes. Les auditeurs y répondirent par leurs sanglots, de sorte que on aurait pu, dit le Père Souèges, nommer ce lieu un lieu de gémissements et de pleurs : *locus flentium*. Les habitants de Besançon voulurent témoigner de leur admiration au Père Deslandes. A son insu, ils préparèrent une fête, non loin de la ville : le Père fut contraint de s'y rendre. Tout à coup, la joie publique se manifesta par des chants, des concerts, signes non équivoques de l'estime que l'on faisait de son talent et de son éloquence. Confus de se voir ainsi l'objet d'une ovation, le saint Religieux se hâta de regagner son couvent ; mais, pendant le trajet, le peuple le suivit en lui demandant sa bénédiction. Tant d'honneurs effrayèrent son humilité ; il se réfugia dans une maison voisine et s'y cacha jusqu'au soir, pleurant amèrement.

II. — Tels étaient les succès du Père Deslandes, comme prédicateur.

Aussi bien, en ces temps de troubles et de divisions, chacun voulait-il l'avoir dans son parti. Pendant la minorité de Louis XIII, le maréchal d'Ancre crut s'assurer à prix d'argent le concours de sa parole, pour réaliser les projets ambitieux qu'il méditait : il lui fit offrir deux mille livres de rente ; mais le fils de saint Dominique ne craignit pas de refuser, et de braver ainsi les menaces du favori.

Un peu plus tard, Richelieu, pour des raisons politiques, fit annuler le mariage du duc d'Orléans avec Marguerite de Lorraine. Cet acte du puissant Cardinal était approuvé de tous : seul le Père Deslandes fut inflexible, et protesta énergiquement en faveur des lois de l'Eglise. Loin de s'offenser de cet acte de courage, le ministre de Louis XIII confia au vaillant Religieux une mission secrète à la cour du roi Philippe IV.

Sa prudence brilla d'un vif éclat en cette circonstance ; le roi de France et son ministre furent également satisfaits, et pendant que leur sage ambassadeur était encore en Espagne, ils négocièrent auprès du Pape son élévation à l'épiscopat.

Jusque-là Noël Deslandes avait constamment décliné cet honneur. Les évêchés de Nantes et de Toulouse, la coadjutorerie de Toul avec future succession lui furent successivement offerts ; notre modeste Religieux refusa toujours. François de la Guêle, archevêque de Tours, lui fit, sur la fin de sa vie, la même proposition, l'assurant qu'il aurait sans peine l'agrément royal, s'il voulait lui succéder ; mais le vénérable Père, usant d'une sainte liberté, dit au prélat : « Monseigneur, pensons, je vous prie, à notre conscience ; laissons là les dignités de la terre, et tâchons de sauver notre âme. »

Enfin, il dut accepter l'évêché de Tréguier, par ordre du roi. Cette nomination le remplit de douleur, mais combla de joie ceux qui connaissaient son mérite et ses vertus. Urbain VIII se hâta de lui expédier ses bulles, et dans une lettre pleine d'éloges lui exprima la satisfaction que lui causait son élévation à l'épiscopat.

Dans cette nouvelle charge, le Père Deslandes resta l'humble et fervent Religieux qu'il avait toujours été ; il se pénétra des graves obligations qui venaient de lui être imposées, et tous ses soins furent désormais pour le troupeau que lui confiait la Providence. Fidèle à la résidence, il ne sortit pas de son diocèse.

Chaque année, il visitait lui-même les paroisses, distribuant à tous le pain de la parole divine, et, par ses conseils et ses exemples, encourageant les pasteurs à travailler avec zèle au salut des âmes.

A cette époque, le protestantisme faisait de jour en jour des progrès en France ; le zélé prélat, voyant que cette pernicieuse hérésie cherchait à pénétrer en Bretagne, apporta toute son attention à en préserver son troupeau. Il s'efforça de ranimer partout l'esprit de foi et de prière, et à cette fin établit dans les paroisses de son diocèse la Confrérie du Rosaire, convaincu de l'efficacité de cette dévotion, pour entretenir dans les âmes l'esprit de piété, par le souvenir des mystères de notre Rédemption.

Gardien fidèle des bonnes mœurs, aussi bien que de la doctrine, il reprenait avec énergie ceux dont la vie était un sujet de scandale ; mais en même temps, son cœur s'ouvrait à la plus tendre compassion sur les misères du prochain : les pauvres, les malheureux étaient ses vrais amis, et il leur distribuait des aumônes considérables.

Malgré cette application aux devoirs de sa charge, notre saint Evêque vivait dans une crainte continuelle : la pensée qu'il devrait rendre compte au souverain Juge de son administration le remplissait de frayeur. Un jour, quelqu'un, voulant le rassurer, lui faisait remarquer qu'il n'y avait pas de diocèse en France qui eût été plus que le sien à l'abri de l'hérésie ; l'humble prélat se contenta de demander s'il répondrait à Dieu *par Procureur*.

A la mort de Louis XIII, « il fit auprès du conseil de Régence les instances les plus vives pour être déchargé du fardeau de l'épiscopat ; Mazarin lui répondit de persévérer jusqu'à la fin dans le gouvernement de son Eglise (1). » Deslandes, qui aurait tant désiré mourir dans la solitude du cloître, dut s'incliner ; mais il se dédommagea par un redoublement de ferveur et de fidélité à ses obligations d'évêque.

### III. — Que dirons-nous, en effet, de sa piété et de ses vertus ?

Elevé malgré lui aux honneurs ecclésiastiques, ce vrai Religieux n'oublia jamais l'Ordre qui l'avait adopté. Il en porta toujours l'habit ; toujours aussi, il fut fidèle à la loi sévère de l'abstinence perpétuelle. Le vénérable Père savait en toute circonstance marquer à ses Frères l'amour qu'il leur portait, et chaque année, on le voyait, le jour de la fête de saint Dominique, aller au milieu d'eux, au couvent de Guingamp, unir sa voix à leurs voix pour chanter les louanges divines, et s'asseoir à leur table austère (2).

L'oraison faisait ses délices ; tous les jours, il s'y adonnait pendant une heure, et son assiduité à ce saint exercice lui mérita de la part de Dieu le don des larmes. Tous les jours aussi, il célébrait la sainte Messe avec les sentiments de la plus tendre piété : avant de monter à l'autel, il faisait une demi-heure de préparation ; l'action de grâces durait autant.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge était très douce et très affectueuse ; nous avons dit plus haut qu'il avait établi la Confrérie du Rosaire dans toutes les paroisses de son diocèse ; lui-même, avait une prédilection particulière pour le Rosaire, et le récitait en entier chaque jour.

Il honorait encore l'auguste Mère de Dieu par la récitation quotidienne de son Office, suivant le rit Dominicain. La lecture des Œuvres

(1) P. Chapotin.

(2) P. Chapotin.



de saint Bernard lui était familière, à cause de l'onction céleste qu'on y trouve, mais surtout à cause de la dévotion à Marie dont personne n'a si bien parlé que ce grand Saint. Il attribuait à la Sainte Vierge ses progrès dans les sciences et les vertus, aussi bien que son élévation à l'épiscopat.

« Je confesse, disait-il, que je suis élevé à un rang où un homme de ma naissance n'eût osé aspirer ; mais je n'ignore pas d'où j'ai été tiré, ni qui m'a fait changer de condition. Si j'en dois des remerciements, c'est à ma bonne Maîtresse, qui m'a établi par son Fils parmi les Princes de l'Eglise. Elle est l'échelle par où j'ai été exalté sur le trône, quoique j'eusse mieux aimé être exalté sur un bois pareil à celui où le Sauveur finit sa vie, pour être élevé dans les airs avec les élus, lorsqu'ils seront séparés des réprouvés. Je me console dans cette espérance, que je fonde sur la puissance et la bonté de la Reine des cieux. Elle me donne occasion d'y prétendre une place, puisque Elle m'en a fait avoir une si éminente dans le monde, et si contraire à mon humeur. J'ai refusé ce siège dans l'Eglise militante, à cause de l'amour que je portais à l'humilité de ma profession : mais dans la triomphante, j'espère qu'enfin j'y serai admis, quoique pas si tôt que je voudrais. La terre me déplaît ; les compagnies me sont pénibles ; les ornements de l'épiscopat frappent les yeux ; mais ils me transpercent le chef et me blessent jusqu'au cœur. Que je voudrais avoir changé la terre avec le ciel, la société des hommes avec celle des Anges, les épines de ma mitre avec les pierres précieuses qui décorent le diadème des Bienheureux !..... Que j'ai grand'faim du banquet de la gloire !

« Je n'ai plus de mémoire pour me souvenir des noms de tous ceux qui me visitent ; mais que j'aurais bientôt appris les qualités des myriades d'esprits angéliques, dont nous ne connaissons ici-bas que quatre ou cinq noms ! Je ne fais plus qu'attendre, comme un autre Siméon, la venue de mon Rédempteur, et pour me consoler, je passe tous les jours dans le temple, où je l'embrasse et l'adore, voilé sous les saintes espèces, par la lumière de la foi. Mais que je serai heureux, quand tous ces voiles seront ôtés, et que je le verrai à découvert ! Comme Siméon l'a reçu des mains de la Sainte Vierge, j'espère aussi qu'Elle me fera la même faveur, et que je serai semblable à ce saint homme dans la possession du même trésor. »

Les paroles que nous venons de reproduire prouvent combien le vénérable vieillard avait de bas sentiments de lui-même : ces senti-

ments, il les manifestait, à l'occasion, en parlant volontiers de son humble origine dans ses rapports avec le prochain ; rapports, du reste, pleins d'agrément et d'affabilité pour tous. En ceux qui l'approchaient, fussent-ils d'un rang distingué ou de basse condition, il voyait l'image de Dieu, il voyait des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur remplissait son âme d'une vive douleur ; ordinairement triste et plein de componction, il donnait un libre cours à ses larmes, quand il apprenait que quelque grand péché s'était commis dans son diocèse.

Tant de vertus ne pouvaient que lui attirer l'affection de son peuple ; aussi la vénération qu'on lui portait était-elle universelle, et chacun désirait posséder quelque objet qui lui eût appartenu.

IV. — C'est dans la pratique fidèle de telles vertus et des devoirs de sa charge que Noël Deslandes vit arriver l'heure du trépas. Le dernier jour de sa vie, ne pouvant plus dire la sainte Messe, il voulut au moins l'entendre à genoux ; il y communia avec une piété angélique, et dans un élan de saint transport s'écria comme le juste Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller en paix votre serviteur, selon votre parole*. Il mourut à l'âge de 74 ans, après avoir gouverné l'Eglise de Tréguier, environ neuf ans.

Le modeste prélat avait témoigné le désir de reposer à Blois, berceau de sa vie religieuse, dans le couvent rebâti grâce à ses largesses. Les Dominicains de cette ville réclamèrent son corps ; mais le Chapitre de Tréguier et les habitants s'y opposèrent avec énergie. L'affaire fut portée devant le Parlement de Bretagne, qui donna gain de cause à ces derniers. En conséquence, il fut inhumé dans son église cathédrale.

Au dire de tous ceux qui l'avaient connu dans l'intimité, Noël Deslandes emporta dans la tombe son innocence baptismale. Parmi les personnes présentes à sa mort, se trouvait une noble dame de la ville, la comtesse de Kergomar, dont le mari, alors absent, était capitaine aux Gardes. Dans la lettre qu'elle lui écrivit pour l'informer de la mort de l'évêque, elle s'exprimait ainsi : « J'étais dans la chambre de notre bon Pasteur, M. Deslandes, lorsqu'il expira : à ce moment, j'ai senti une odeur si suave qu'aucun parfum de la terre ne m'avait causé jamais pareille sensation. »

Le théologal du Chapitre releva, dans une magnifique oraison funè-

bre, les grands mérites du défunt : ses vertus épiscopales et religieuses, l'innocence de sa vie, sa charité pour les pauvres et son parfait détachement de toutes choses. Evêque et comte de Tréguier, au sein des honneurs rendus à sa dignité et à ses talents, il avait eu, disait l'orateur, le don si rare de conserver son cœur dans la véritable humilité. Jamais il n'oublia la bassesse de sa première condition, et c'était pour lui comme un soulagement de répéter à qui voulait l'entendre, qu'il était le fils d'un pauvre laboureur blésois, recueilli par charité dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le prédicateur ne passa pas sous silence la fermeté avec laquelle le zélé prélat avait fermé l'entrée de son diocèse à l'hérésie : c'était assurément le plus grand service qu'il eût rendu à son peuple.

Noël Deslandes avait composé un nombre considérable de discours, admirés et applaudis à la cour et dans les principales chaires de France. Par modestie, il refusa de les publier. L'on ne possède de lui que l'oraison funèbre de Henri IV, roi de France et de Navarre. Les Religieux et les ecclésiastiques qui l'entouraient à ses derniers moments se partagèrent ses écrits.



## LE MÊME JOUR

1260 — A Chartres, le V. Père GUÉRIN. D'abord chanoine de l'église Saint-Jean de cette ville, le Père Guérin, désirant mener une vie plus austère, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique : sa vie fut un modèle de toutes les vertus religieuses et il mourut très saintement vers l'an 1260. — (P. Nicolas Lefèvre.)

1270 — Dans la Province d'Aragon, le V. Père PIERRE DE TONNES, premier inquisiteur de la foi dans ce royaume. Ses aptitudes remarquables le firent envoyer, avec le Père Raymond Martin, à l'une des Universités où l'on enseignait l'arabe, afin de se livrer à l'étude de cette langue. L'évêque d'Urgel, Ponce, le nomma inquisiteur de son diocèse ; plus tard, le V. Père fut appelé à exercer ces importantes fonctions dans tout le royaume d'Aragon. Il eut pour compagnon, dans cette charge, le Père Pierre de la Cadirette, mis à mort en haine de la foi, et le Père Guillaume Colonic.

Nous connaissons de lui trois sentences juridiques, qui sont un témoignage

de son zèle pour la pureté de la foi. La première fut portée contre un des principaux seigneurs d'Aragon, en présence du roi don Jacques, d'Arnaud, évêque de Barcelone et de quelques autres personnages importants. Il prononça les deux autres contre Arnaud, vicomte de Castelbo, et sa fille Ermengarde, comtesse de Foix. Quoique morts, ils furent convaincus d'hérésie, et leurs corps exhumés du cimetière catholique. Ces deux dernières sentences se conservaient dans les archives de la cathédrale d'Urgel, où François Diago déclare expressément les avoir lues. Le Père de Tonnès mourut vers l'an 1270. — (Diago.)

1435 — A Azeytan, ville du Portugal, le V. Père ETIENNE ESTEVANES. Sorti d'une illustre famille de ce royaume, Etienne Estevanes était engagé dans le monde par les liens du mariage, et jouissait d'un grand crédit à la cour du roi. La peste cruelle qui sévit en 1435 dans la Péninsule, et ailleurs, fut l'occasion dont Dieu se servit pour l'attirer à lui. Frappé du néant des grandeurs et de la brièveté de la vie, le noble seigneur se résolut à dire adieu aux vanités du siècle, et fonda, à Azeytan, un couvent de notre Ordre, aidé de la protection et des largesses de la reine Eléonore, qui l'honorait de sa confiance. C'est dans ce couvent qu'il se retira avec ses deux fils, pour y vivre et mourir très saintement.

De son côté, Marie Laurence, sa femme, suivie de ses deux filles, entra au monastère du Saint-Sauveur des Dominicaines, à Lisbonne, où leur vie fut un modèle de toutes les vertus. — (Lopez ; Souza.)

1640 — A Vienne, en Autriche, le Père JEAN VALDESPINA, Docteur et Régent de l'Université de cette ville. L'éclat de sa doctrine et la sainteté de sa vie lui attirèrent la confiance et l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Elu Prieur du couvent de cette ville, et chargé des intérêts de la religion dans ce pays, il remplit ces diverses fonctions à la satisfaction générale : aussi sa mort, arrivée vers 1640, laissa-t-elle d'unanimes regrets. (*Ex. app. congem. vocis Turt.*)

1660 — A la Guadeloupe, le V. Père PIERRE FONTAINE, Religieux du couvent du faubourg Saint-Germain à Paris. Son zèle pour le salut des âmes lui fit demander d'aller comme missionnaire dans l'île de la Guadeloupe, l'une des Antilles. Toute sa vie, il fut un modèle de régularité et de pénitence. Une de ses mortifications ordinaires consistait à se priver des fruits qui, dans ce pays, ont une saveur délicieuse.

Apprenant que le Père Philippe de Beaumont était gravement malade à la Martinique, il demanda et obtint d'aller auprès de lui pour lui prodiguer ses soins, et au besoin, le ramener à la Guadeloupe. Pendant la traversée, la barque fit naufrage, et le V. Père fut submergé avec tous les passagers.



Parmi eux se trouvait une vertueuse chrétienne, nommée Sœur Angélique, du Tiers-Ordre dominicain. Elle se rendait à la Guadeloupe, dans le dessein de visiter d'autres tertiaires pour ranimer leur ferveur. Dieu permit, sans doute pour manifester la pureté virginale de cette âme d'élite, que son corps fût retrouvé intact, tandis que ceux de tous ses compagnons furent engloutis dans les flots. (*Ex rel. fid.*)

1601 — A Naples, au monastère de la Sapience, les Vénérables Mères CONSTANCE et AGNÈS CARAFFA, sœurs selon la chair et selon l'esprit. Issues de l'illustre famille des Caraffa qui a donné à l'Eglise le Pape Paul IV, elles furent présentées dès l'âge le plus tendre au monastère des Dominicaines de Naples, fondé par la Mère Marie Caraffa, leur tante.

Constance, l'aînée, n'avait que huit ans quand elle y entra, et depuis ce moment, elle fut toute sa vie un modèle de régularité. Bien que d'une santé très délicate, elle montra cependant un grand courage à pratiquer les austérités du cloître, et son zèle des observances lui donnait une sainte liberté pour reprendre toute transgression à la Règle. — Sa profonde humilité lui fit solliciter et obtenir du Pape un bref, en vertu duquel on ne pourrait la contraindre à accepter la charge de Supérieure; tant elle craignait la tentation de vaine gloire que donnent insensiblement l'autorité et le commandement!

Les Supérieures la nommèrent maîtresse des novices, et dans ces fonctions, elle fit paraître une grande douceur, qui cependant n'excluait pas la force. Son amour de l'oraison, sa tendre dévotion envers le Très Saint Sacrement, lui faisaient passer de longues heures auprès de Jésus caché dans le Tabernacle. Animée d'une non moindre dévotion envers la Très Sainte Vierge, elle avait coutume de se préparer avec beaucoup de piété à ses fêtes, surtout à celle de l'Assomption. Les jours précédents, elle se tenait dans un profond recueillement, ses veilles étaient plus longues, ses jeûnes plus austères. Elle mérita ainsi de grandes grâces de la part de la Reine du ciel, et surtout celle d'aller jouir des embrassements du divin Epoux, pendant l'Octave de l'Assomption.

La vénérable Mère AGNÈS CARAFFA, sa sœur, vécut et mourut aussi fort saintement : ce que nous connaissons d'elle nous est une preuve de son éminente vertu. N'ayant encore que huit ans, elle fut chargée, un jour, en l'absence des Religieuses, occupées à un exercice de communauté, de veiller la Mère Marie Caraffa gravement malade. Tout à coup, elle vit entrer dans la chambre un grand nombre de Vierges rangées en procession. Comme la malade sommeillait un peu à ce moment, la jeune enfant, sans se troubler, leur demanda pourquoi elles venaient ainsi interrompre le repos de sa tante. Alors, l'une des Vierges prit la parole et lui dit : « Nous sommes des Religieuses décédées jadis dans ce monastère; loin de vouloir troubler le repos de votre tante, qui est notre Mère, nous venons pour recevoir son âme

et l'accompagner au ciel. » Parmi ces Vierges se trouvait une Sœur converse, nommée Scolastique, morte dans un accès de frénésie et sans avoir pu recevoir les Sacrements; aussi les Religieuses du monastère avaient-elles des inquiétudes sur son sort éternel. La défunte s'approcha de la petite Agnès en lui disant qu'elle était la Sœur Scolastique. La vision disparut; mais elle laissa une impression si profonde dans l'âme d'Agnès, que celle-ci résolut de se consacrer irrévocablement à Dieu dans un monastère où tant d'âmes s'étaient sanctifiées. Elle demanda l'habit de l'Ordre avec les plus vives instances, et l'obtint malgré son jeune âge. Elle n'avait que 12 ans.

Avant de prononcer ses vœux, elle vit sa vertu soumise à une épreuve délicate. Le Pape lui fit offrir l'alliance du duc de Ferrare, et lui envoya même un ambassadeur pour connaître son sentiment à ce sujet. Notre modeste Sœur répondit simplement qu'elle avait choisi le Seigneur Jésus pour son partage, et qu'elle préférerait la vie humble et mortifiée du cloître à toutes les grandeurs que le monde pouvait lui offrir. L'ambassadeur se retira fort édifié de cette réponse, et les Religieuses, alarmées d'abord de la proposition, bénirent Dieu d'avoir déposé tant de courage dans une si jeune fille, pour mépriser le monde et ses joies périssables.

Elue plusieurs fois Prieure du monastère, la Mère Agnès Caraffa se fit aimer de toutes ses Sœurs : le temps que sa charge lui laissait libre, elle le passait dans le recueillement, l'oraison, la lecture ou la composition de livres pieux. Pénétrée d'une tendre dévotion envers Marie, elle lui témoignait son amour en ornant un petit autel qui lui était dédié, dans l'infirmerie du monastère. Elle mourut dans un âge avancé, pendant l'Octave de l'Assomption. (*Ex. hist. Theat.*)





## XX AOUT

*La vie et le martyre du  
V. P. DOMINIQUE DE ERQUICIA,  
et du Frère FRANÇOIS, Japonais (\*).*

(1633)

**L**E 10 septembre 1622, cinquante-huit héros chrétiens furent exécutés sur une colline de Nangasaki, à cinq cents pas de celle où, le 5 février 1597, les vingt-quatre martyrs Japonais avaient été crucifiés. Pour la seule année de 1622, les mémoires ont compté plus de cent martyrs, consumés par les flammes ou frappés par le glaive. Rien n'avait été épargné pour exterminer la foi. Et néanmoins le zèle des missionnaires croissait en proportion de l'énergie que les suppôts du démon mettaient à accomplir l'œuvre de destruction. Les missionnaires tombaient, d'autres se présentaient pour relever la Croix et voler au salut des âmes, en dépit d'obstacles humainement insurmontables. Le vice-roi des Philippines et tous les gouverneurs des possessions portugaises avaient été avertis que si on prenait sur leurs navires des prêtres à destination du Japon, l'empereur leur déclarerait impitoyablement la guerre. Devant pareilles menaces, le roi d'Espagne envoyait à ses représentants des recommandations très précises, leur enjoignant la plus grande prudence.

Malgré tout, les Religieux de Manille sollicitaient la grâce d'aller aborder ces côtes inhospitalières.

(\*) *Hist. des Philippines, passim.*

Quatre Dominicains, autant de Franciscains et deux Augustins résolurent de braver tous les obstacles, au risque d'être découverts et de payer de la vie leur glorieuse désobéissance. C'est ce qui allait leur arriver à tous, à l'exception d'un seul, l'un des nôtres, qui mourut dans la traversée.

Le Provincial du Saint-Rosaire de Manille, après avoir pris l'avis du gouverneur et de l'Archevêque, céda enfin aux instances qui lui étaient adressées, et accorda au Père Dominique de Erquicia et à ses compagnons l'autorisation de s'embarquer, à la condition qu'ils organiseraient leur départ le plus secrètement possible. Nous ne parlerons ici que du Père Dominique de Erquicia, l'auteur principal de ce récit.

Le V. Religieux était originaire de la Biscaye et profès du couvent de Saint-Elme à Saint-Sébastien. Pendant son séjour aux Philippines, il se fit un nom par son grand talent oratoire : au rapport des historiens, il éclipsait tous les prédicateurs de Manille. Déchargé de la supériorité, qu'il exerça à maintes reprises dans nos maisons, il s'embarqua, comme nous l'avons dit, pour le Japon. Dès son arrivée, il adressa à son Provincial la lettre suivante pour lui raconter les péripéties de son voyage :

« Au sortir des Babouyanes, le vaisseau dans lequel nous étions commença à faire eau, et nous ne pûmes tout d'abord y porter remède, à cause d'une violente tempête, qui nous assaillit près des îles de Lequios, et nous força à retourner vers le port d'où nous étions partis. L'eau montait toujours. Mais il plut à Dieu d'apaiser la mer en moins d'une demi-heure : il nous fut alors possible de découvrir l'endroit avarié et de le réparer suivant nos faibles moyens.

« Peu de jours après, une nouvelle bourrasque, beaucoup plus furieuse que la première, nous lança sur les côtes de la Chine, où nous abordâmes à une pointe nommée Sambor. Nous y trouvâmes à la vérité de l'eau, mais pas de bois ; car dans cette solitude, comme dans les environs, il ne poussait aucun arbre. La divine Providence vint alors à notre secours en nous faisant découvrir les débris d'un vieux navire, échoué sur ces côtes. Les planches que nous pûmes détacher servirent à consolider notre embarcation.

« Pour renouveler nos provisions, nous tournâmes cette pointe dans l'espérance d'apercevoir quelque habitation ; mais le vent nous ayant entièrement manqué, ne trouvant nul fond entre ces îles, nous fûmes exposés à la merci des courants fort rapides, et emportés en



tout sens, sans aucune direction. Dans cette extrémité, il nous survint un autre danger. Les galères chinoises, préposées à la garde des côtes, coururent sur nous et déchargèrent quelques petites pièces d'artillerie. L'un de nos mariniers voulut riposter, mais l'engin mal affermi éclata et le blessa à la tête, sans faire du mal aux ennemis. Notre position devenait critique. Dieu nous pourvut alors d'un bon vent, qui nous permit d'échapper à la poursuite de ces galères, bien qu'au sortir de ces îles nous nous trouvâmes engagés au milieu de récifs à fleur d'eau : c'est miracle que nous ayons pu nous en tirer sains et saufs. Nous continuâmes notre route, toute cette soirée, et la nuit nous surprit entre des îlots écartés et déserts. Le courant, plus fort que le vent, nous lança au milieu. Les galères chinoises, fondant derechef sur nous, s'approchèrent de très près. Nous essayâmes de parlementer en disant que nous étions gens pacifiques, allant de Manille au Japon, et égarés en ce lieu par un vent contraire.

« Les Chinois ne se rendirent point à nos raisons : notre vaisseau leur paraissant un navire de guerre, ils poussèrent de l'avant comme pour nous aborder, et nos hommes de prendre aussitôt leurs armes pour se défendre. Sur ces entrefaites, un marinier dut déposer son mousquet, chargé à deux balles, pour aller tendre une voile. On ne sait comment ce mousquet prit feu ; le coup partit, et le Père Diégo de Rivera, qui se trouvait là, reçut deux balles dans la jambe. Faute de médicaments, les plaies s'envenimèrent, et en moins de vingt-quatre heures, l'amputation fut jugée nécessaire ; mais bientôt le pauvre Père succombait, nous laissant dans une inconsolable douleur. Nous fûmes grandement édifiés de son invincible patience, et de la résignation avec laquelle il reçut la mort. Il s'abandonna joyeusement aux dispositions de la Providence, comme il l'avait fait, du reste, toute sa vie, et ne cessa de nous encourager jusqu'à son dernier soupir.

« Tous, nous ressentions bien vivement les maux terribles que nous lui voyions souffrir, et d'une manière d'autant plus sensible que la bonté et l'affabilité de son naturel nous le rendaient plus cher encore. Quand il fallut lui scier la jambe, nous ne possédions aucun instrument spécial, et les personnes qui s'y employèrent n'entendaient rien à l'opération. Cette double circonstance aggrava outre mesure les souffrances du patient Religieux, lequel oubliait son extrême affliction pour sécher nos larmes avec un visage allègre et souriant. Il mourut ainsi dans la paix. Or, à peine avait-il expiré, qu'un vent formidable nous fit sortir de l'impasse où nous nous trou-

vions engagés. Pour nous l'envoyer, Dieu avait attendu que son fidèle serviteur fût réuni à Lui, afin de nous montrer, sans doute, que ce secours très opportun nous était accordé à la considération de ses mérites. Nous arrivâmes sans encombre jusqu'aux îles semées sur la mer du Japon. Là, un vent contraire nous surprit, et le pilote tenta de faire voile vers la Chine; mais, contre son intention, la Providence nous conduisit comme par la main au royaume de Satsouma, où nous prîmes terre le 19 juin.

« Le lendemain, nous nous rendîmes, le pilote et moi, à Kagosima, chef-lieu de la Province et résidence du grand mandarin, alors absent.

« On nous donna sur lui des nouvelles qui ne présageaient rien de bon. Nous nous présentâmes aux gouverneurs subalternes, et ceux-ci nous enjoignirent de partir immédiatement pour Nangasaki. Comme nous objections que notre embarcation n'était guère en état de faire le trajet, ils nous répondirent qu'elle pourrait rester au port, et que les navires à rames qui sillonnent cette mer nous transporteraient avec nos bagages. Sans plus d'explication, ils nous remirent un billet à l'adresse du gouverneur en chef de Nangasaki. Nous retournâmes aussitôt au port, pour y chercher quelques cadeaux à leur offrir, suivant l'usage. Les officiers étaient au nombre de six, et notre pauvreté bien grande. Enfin, nous recueillîmes ce qui nous tomba sous la main et revînmes le leur présenter. Il parut bien que le divin Maître avait changé leurs dispositions, car dès qu'ils nous aperçurent, ils nous redemandèrent la lettre qu'ils nous avaient donnée, afin d'en écrire une autre, dirent-ils, plus en notre faveur. Ce qu'ils firent en effet. Notre pilote la porta lui-même à Nangasaki, et manœuvra si bien qu'il nous obtint la permission de demeurer à Kagosima, si nous le voulions, ou d'aller le rejoindre avec nos marchandises.

« Ceux qui ne craignaient pas d'être reconnus pour chrétiens partirent pour Nangasaki; mes compagnons et moi préférâmes rester sur le navire avec le pilote et les mariniers. De temps à autre nous descendions en ville pour nos affaires. Le 24 septembre, je résolus de m'embarquer pour Nangasaki, afin de voir si je ne rencontrerais pas là-bas quelqu'un des nôtres. Je pus enfin découvrir celui que je cherchais, et pendant trois nuits consécutives, mais en différents logis, je pris ses conseils et revins à Satsouma. Là, un nouvel ennui faillit arrêter mes projets. Comme on me prenait pour le pilote, on se refusait à me laisser sortir avant d'avoir payé ce qu'il fallait pour l'entrée

du port. Enfin, après de longs pourparlers, on consentit à ce qu'un autre restât pour le solde, si je voulais en répondre; ce que je fis, et aussitôt mes compagnons et moi partîmes pour Nangasaki, sur une barque de louage, mise à notre disposition. Pendant la nuit, l'un des ais du bateau se décloua, et nous faillîmes tous nous noyer. Devant nous, voguait une autre barque. Nous allumâmes un grand feu pour appeler à notre aide, et évitâmes ainsi ce péril.

« Le 11 octobre, nous arrivions à Nangasaki. Le surlendemain, mes deux compagnons descendirent à terre et furent emmenés dans un bourg des environs pour apprendre la langue du pays. Je restai seul, attendant l'occasion de me rendre ailleurs pour le même objet. Mais on ne tarda pas à soupçonner autour de moi que j'étais compris dans l'édit de bannissement. J'eus cependant le temps de sortir de ma retraite avant d'être arrêté et vins me promener par les rues, avec mon manteau et mon épée, sans que personne ne me dît rien. Le jour suivant, je m'installai au Bourg pour étudier la langue japonaise. Tel est le récit sommaire de notre voyage.

« Au moment où j'achève ces lignes, il circule des nouvelles bien fâcheuses pour la chrétienté. On nous apprend que tous les Espagnols quittent le royaume, et qu'on ne laisse partir pour Manille que les païens. L'empereur ne veut laisser sortir aucun chrétien à moins qu'il n'ait renié sa foi. On brûle de nouveau les croix plantées sur les tombes chrétiennes et les rosaires qu'on y trouve. Ces rumeurs nous faisant appréhender des perquisitions rigoureuses, nous avons cru plus sage de nous en aller et de traiter sans délai de notre embarquement pour Macao.

« Je louai une maison à Nangasaki, y laissant mes deux compagnons de peur qu'ils ne fussent reconnus, et me rendis à l'Hôtel de ville pour demander un passeport pour nous trois, en disant que nous étions les étrangers venus récemment de Satsouma. On me l'accorda sans peine et l'on prit nos noms avec ceux des passagers qui devaient monter sur la galère portugaise.

« Avant l'heure du départ, les employés firent l'appel nominal, et satisfaits de leur besogne, se retirèrent. Nous quittâmes le port sous leurs yeux. La nuit venue, le Père Dominique Castellet s'embarqua à son tour, comme il était convenu, et nous ayant rejoints à huit lieues en mer, il nous accueillit sur son esquif et nous ramena à terre avec quelques mariniers chrétiens. Nous abordâmes avant le jour : mes deux compagnons regagnèrent leur première retraite, pendant

que le Père et moi, nous nous rendions à Nangasaki, où je suis installé pour l'étude de la langue, tous enchantés de notre odyssée ; car si on nous arrêta, ni le pilote qui nous avait amenés, ni les autres chrétiens n'en seraient inquiétés. Nous étions effectivement sortis du port, et notre rentrée furtive restait à nos risques et périls : nous seuls et non d'autres aurions à en répondre. »

Le V. Père ajoute qu'ils gardent tous leurs saintes Constitutions, y compris l'habit moins la forme. « C'est celui du pays, dit-il, tel que le portent les pauvres. Nos sandales sont de paille : nous faisons ainsi nos voyages, bravant la boue, les ruisseaux, les rivières, nous séchant comme nous pouvons, marchant la nuit comme des malfaiteurs, sans trop savoir où nous allons, trébuchant d'un côté, tombant de l'autre, et néanmoins le cœur toujours joyeux, comme des hommes qui vont droit à Dieu.

« Les nécessités que nous souffrons, conclut le V. Religieux, sont extrêmes, et les dépenses inévitables, parce qu'on ne saurait passer d'un district dans un autre que par mer ; c'est pourquoi il faut absolument payer le trajet et mettre des provisions dans la barque. Il est également nécessaire de séjourner quelque temps dans les endroits où nous nous rendons, et bien que les chrétiens nous reçoivent de bon cœur, néanmoins ils sont si pauvres communément qu'ils n'ont pas assez pour eux-mêmes. Etant encore novices dans la langue, nous devons éviter de nous arrêter dans les grands centres ; mais quand la difficulté sera vaincue, nous irons partout confesser les uns et instruire les autres. Cependant je prie Votre Révérence de nous aider de quelque aumône : nous manquons de bien des choses, surtout de vin pour la sainte messe, — il n'y en a point ici —, de petits missels portatifs et de chasubles légères, pour faire le moins de volume possible. On a besoin à Nangasaki de trois ou quatre personnes sûres, habitant des quartiers différents, afin de loger le missionnaire caché dans cette ville, et obligé de varier chaque nuit son domicile. Pour les expéditions qui nous seront faites désormais, Votre Révérence voudra bien, s'il lui plaît, choisir la voie de Macao, celle de Manille nous étant interdite. Quelques Religieux sachant bien se dissimuler pourraient également profiter de la même voie, à condition qu'on leur fît le précepte de prendre toutes les précautions désirables pour ne point se faire reconnaître ; autrement les Portugais ne voudraient s'en charger à aucun prix. Du Japon, 13 novembre 1623. Frère Dominique de Erquicia. »



II. — Nous voyons par cette lettre le succès du voyage de ce grand Religieux, la sainte mort du Père Diégo de Rivera, les travaux de ces hommes apostoliques et enfin le soin vigilant des nôtres à se maintenir fermes dans l'observance la plus sévère de leurs Règles. Les lettres de nos vaillants missionnaires retraçant, à cette époque, l'histoire fidèle de l'Eglise persécutée du Japon, on nous saura gré d'en citer quelques autres, aussi édifiantes qu'instructives. La première, qui fait suite à la précédente, est datée du 20 janvier 1624, et adressée au même Provincial. En voici la substance.

« Les affaires de cette chrétienté sont fort serrées. On a martyrisé dans la ville impériale plus de soixante-dix chrétiens, et avec eux le Père François Galvez, de l'Ordre des Mineurs, le Père Jérôme de Angelis, et un Japonais. Presque tous furent brûlés vifs. Il y a deux jours, un mandarin s'est présenté dans le district séparé seulement de celui où je me trouve par une demi-lieue de chemin ; il doit demain porter ses édits contre les chrétiens. Plaise à Dieu de donner force à ses confesseurs ! J'apprends encore la langue : et si la persécution continue, il faudra que je confesse avec ce que j'en sais ; je ne croyais pas pourtant y être obligé avant le Carême. Le Père Louis Bertrand et le Père Luc du Saint-Esprit, mes compagnons, y ont fait des progrès considérables. Le Père Pierre Vasquez est déjà arrêté. Le Père Dominique Castellet est libre : il travaille jour et nuit, se tient constamment sur la brèche pour faire face à toutes les nécessités, et sait si bien se multiplier que l'on croirait à la présence de plusieurs Religieux de l'Ordre, quoiqu'il soit seul. Il ne saurait cependant, d'ici à longtemps, éviter le piège, tant on le serre de près ! Depuis peu de jours, une centaine de soldats ont cerné sa retraite ; il en était déjà sorti. Nous changeons ainsi de maison tous les soirs, ce qui est un grand travail, surtout en hiver, à cause du froid très rigoureux, des pluies, de la neige et de l'obscurité. En outre, marchant pieds nus sur des terrains rocailleux, nous avons beaucoup à souffrir : et ce qui est pis, c'est qu'il ne suffit pas de changer de logis, il nous faut même changer de district, traverser des rivières ou des fondrières, en un mot des chemins impraticables. Mais Dieu fait pleuvoir sur nous l'abondance de ses bénédictions, et tout est supporté de fort bon cœur, car nous savons pour qui nous travaillons. Quant à moi, je le dis en toute vérité, je ne me souviens pas d'avoir jamais été plus content en aucun autre lieu, voyant la dévotion de nos néophytes et le bien que nous faisons au milieu d'eux.

« Pendant que j'écris cette lettre, un habitant du lieu où se trouve le mandarin chargé d'informer contre les chrétiens, arrive pour se confesser, et s'en retourne bien décidé à mourir plutôt que de renier sa foi. C'est le chef des Confrères du saint Rosaire ; il se nomme Mathias. Ce que je demande, mon Père, à Votre Révérence, c'est qu'elle n'abandonne pas cette chrétienté, mais qu'elle ait soin de nous envoyer quelques Religieux, quand il sera temps, et d'inspirer la même charité à ses successeurs ; car pour nous, peut-être d'aujourd'hui à demain, serons-nous exposés à la mort. Dieu découvrira des voies sûres pour faire arriver ces précieux auxiliaires, nonobstant les obstacles suscités par les tyrans. Mais il importe qu'ils soient tels que le demande une Eglise aussi persécutée que celle-ci, des hommes forts et courageux pour soutenir les grands travaux qui se présentent en ce pays, et c'est pour cela que je l'écris à Votre Révérence, afin qu'elle les choisisse comme il nous les faut, sachant eux-mêmes pourquoi ils viennent, et d'avance mesurant leurs forces. Au surplus, nous ne devons point compter sur les nôtres propres, mais nous fier uniquement sur celles que Dieu donne à quiconque s'expose, pour son amour, à d'aussi grands dangers. Nous nous assurons ici dans le secours des prières de Votre Révérence et de tous ses Religieux, convaincus que s'il y a de l'embarras pour les autres choses, il ne s'en trouvera jamais pour celle-ci. Plaise à Notre-Seigneur de conserver Votre Révérence. »

Afin d'apprécier le zèle déployé par les Frères Prêcheurs au Japon, nous rapporterons une lettre qui concerne le Père Dominique de Erquicia. Cette lettre, écrite par l'un de ses compagnons, peu après leur rentrée à Macao, est adressée au Provincial des Philippines. On y verra le fruit que commençait à produire ce grand Religieux sur une terre qu'il ne faisait qu'aborder.

« Le 18 janvier 1624, le mandarin de Figen inaugura le nouvel an par une terrible persécution contre les chrétiens, et leur intima l'ordre d'avoir à renier la foi de Jésus-Christ. Ses émissaires parcoururent les campagnes de son district, publiant partout l'édit dont ils étaient porteurs. A cette nouvelle, les néophytes se réunirent et résolurent d'aller conférer avec le P. Dominique, retiré à Vocusa, où il apprenait la langue. Avec le peu qu'il en savait, et assisté d'un catéchiste, notre bien-aimé Frère leur déclara qu'ayant fait profession de christianisme, ils ne devaient pour chose du monde renier leur Religion ; quant au reste qui ne serait point contraire à la loi de Dieu, ils obéiraient sim-

plement au mandarin. Après les avoir ainsi exhortés à servir fidèlement Celui qui était mort pour leur salut, il les renvoya bien décidés à mourir pour une cause si juste. Ils se présentèrent en effet devant les juges et répondirent ensemble ce qu'on leur avait suggéré, sans qu'un seul différât dans sa déposition. Surpris de cette fermeté, les mandarins déclarèrent qu'ils allaient les condamner au supplice. Pas un ne se dédit. Alors passant de la menace au fait, ils font lier sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants et feignent de les emmener à la mort. A ce spectacle, quatre chrétiens manquèrent de courage, les autres demeurant inébranlables.

« Instruit de ce qui était arrivé, Frère Dominique de Erquicia fait représenter aux hommes pusillanimes le mauvais exemple qu'ils viennent de donner, la damnation éternelle qu'ils encourent, et l'obligation pour chacun d'eux de se rétracter devant les juges. Deux obéirent sans délai et vinrent déclarer qu'ils n'avaient cédé qu'à la crainte du mal qu'ils redoutaient pour leurs proches. Les deux autres ne tardèrent pas à les imiter, et je crois, dit l'auteur de la lettre, que leur rétractation est déjà faite.

« Désarmés par la constance de ces chrétiens, les juges abandonnèrent pour le moment les poursuites et se contentèrent de prendre leurs noms. Ils procédèrent de la même manière, sans plus de succès, dans tout le district et envoyèrent l'un d'entre eux auprès du gouverneur pour l'informer du résultat. En attendant la réponse, qui ne faisait doute pour personne, nos fervents Japonais se préparèrent à la grâce du martyr par des jeûnes et des prières. Plaise à Notre-Seigneur de leur donner la force de mourir pour sa gloire dans la confession de la foi !

« Après Dieu, ajoute la lettre, c'est au Père Dominique de Erquicia, que nous devons attribuer l'énergique fermeté de ces chrétiens. Il les conserva tels par sa présence, et surtout par sa promesse de mourir avec eux et de ne point les abandonner avant le dénouement de cette affaire. »

Le même Religieux, dans une autre missive, touche certaines particularités plus considérables sur ce qui se passait alors dans cette chrétienté. « Une lettre, arrivée hier d'Yédo où réside la cour, nous apprend, écrit-il, qu'on y a fait brûler plusieurs chrétiens : deux Religieux entre autres, et cinq gentilshommes, dont l'un avait dix mille écus de rente et l'autre en possédait plus de quatre-vingt mille. Ce dernier, escorté d'une trentaine de gens, attachés à son service,

passant près du lieu de l'exécution, s'approcha, attiré par la curiosité. Le juge, croyant avoir affaire à quelque messenger de l'empereur, commanda aux satellites de lui ouvrir un passage.

« Le gentilhomme descendit de cheval et demanda pourquoi on tourmentait ainsi ces prisonniers. « Parce qu'ils sont chrétiens », lui répondit-on. « Si c'est pour ce motif, reprit-il, vous pouvez me traiter de la même façon, car je suis chrétien aussi bien qu'eux. » Cette belle réponse, transmise au gouverneur, arriva bientôt aux oreilles de l'empereur. La colère du prince ne connut plus de bornes, quand il sut qu'il se trouvait des chrétiens non seulement dans les classes populaires, mais même dans les rangs de la haute noblesse et jusque dans sa cour. Immédiatement il donna l'ordre de faire mourir le gentilhomme avec les autres. On l'attacha au poteau et on y mit le feu. Cinq de ses gens partagèrent son sort. En même temps, plus de trois cents personnes vinrent supplier le juge de les condamner au même supplice, et confessèrent à haute voix leur croyance en Jésus-Christ. Le tyran, qui redoutait sans doute une exécution trop nombreuse, les fit chasser à coups de bâton, sans vouloir les entendre. Dieu soit béni dans ses Saints ! »

Tel était le fruit produit par le zèle d'un petit nombre de Religieux de divers Ordres dont l'existence ressemblait à une longue agonie. Une nouvelle lettre du Père Dominique de Erquicia, datée de Nangasaki, le 5 mars 1624, peut nous donner une idée des souffrances qu'endurèrent les missionnaires, avant de consommer leur martyre.

« On fait ici mille perquisitions pour s'emparer de nos personnes, ce qui nous oblige à user de précautions inouïes pour dépister les recherches des employés du tribunal. Notre grand moyen, c'est de sortir sur le tard de la maison où nous avons passé la journée, et d'aller dans une autre. Nous ne saurions, en effet, demeurer sous le même toit plus d'une nuit. Nous confessons au plus tôt les malades pour lesquels nous sommes appelés ; après quoi, nous entrons dans les maisons de nos chrétiens pour rendre le même office, jusqu'au moment où l'on ferme les portes des rues ; d'ordinaire sur les dix heures du soir. Alors nous nous retirons dans la retraite qui nous est assurée pour la nuit et le jour suivant. Nous écoutons ceux qui nous y attendent dans le désir de communier le lendemain. Ces fonctions nous occupent jusqu'à minuit et au delà. Quelquefois même, avant de nous coucher, nous disons la sainte Messe et communions les



fidèles, si l'heure le permet. Autrement, nous célébrons à l'aube du jour.

« Pendant la journée, nous entendons les confessions de nos hôtes et celles de quelques-uns de leurs amis des plus connus. Nous prenons garde à ce qu'il n'entre dans la maison que très peu de monde, tant la persécution est rigoureuse. Telles sont nos occupations quotidiennes ; toujours en alerte, nous pouvons être surpris à tout moment, parce que nous ne tenons rien d'assuré. La nuit suivante, nous reprenons notre exercice pour voler partout où nous appelle une âme à sauver, malgré les neiges, les pluies et l'âpreté du climat. Cette année, comme j'étais accoutumé aux chaleurs des Philippines, j'ai beaucoup senti le froid ; mais il n'est pas possible de faire autrement. Dans ces occasions, nous rendons grâces à Dieu de nous avoir ménagé ce surcroît de souffrances, parce qu'alors nous faisons de meilleures captures, comme les pêcheurs allant contre le fil de l'eau. Nous prenons courage pour marcher de jour, sans crainte d'encourir aucun danger. Voilà pourquoi, en me rendant ici avant le Carême, je fis, un soir, sur la route ordinaire, quatre lieues dans la neige et la boue, sur les cailloux et sur la glace.

« J'arrivai à mon gîte d'emprunt, tombant de lassitude et trempé jusqu'aux os. Je fus, reçu bien joyeusement, sans aucun doute ; néanmoins mes braves chrétiens ne me donnèrent pour collation qu'un peu de pain et de vin, parce que c'était un jour de jeûne de Constitutions. Nos premiers Pères avaient réglé qu'on ne romprait point ces jeûnes en voyage, et l'enseignaient ainsi à leurs hôtes. Ils en usaient de même pour ce qui regarde l'abstinence : de là vient que j'ai toujours été au régime du Carême. »

Dans une autre lettre, le Père Dominique de Erquicia faisait part à son Supérieur des progrès de la persécution. « Le vieil empereur est décédé, dit-il, mais la persécution contre les chrétiens n'a pas cessé pour cela ; au contraire, son fils, l'héritier de ses états, menace de l'augmenter avec plus de cruauté que jamais. Le 3 septembre, on a fait brûler à petit feu six Religieux : trois Augustins, un prêtre Japonais du Tiers-Ordre de Saint-François, un Frère du même Ordre et un Père de la Compagnie de Jésus : leurs cendres ont été jetées à la mer. Le même jour, on a décapité quatre bandits, dans un endroit séparé, et à une heure différente de celle du martyre des Religieux : cela à dessein, pour ne point envelopper dans la

même exécution ces criminels, et bien montrer à tous les yeux qu'on les tenait pour moins coupables.

« Le lendemain, on a encore condamné au supplice du feu l'hôte du prêtre de Saint-François ; mais on a pardonné à sa femme parce qu'elle a eu la lâcheté de renier sa foi. Le 11 décembre, on fit aussi brûler deux Augustins, arrivés depuis peu. Deux de nos Pères faillirent avoir le même sort : l'un d'eux n'échappa que par miracle, et l'autre fut envoyé à deux cents lieues d'ici. » Parlant ensuite de lui-même, le V. Père marque qu'il s'est vu poursuivi de près et n'a dû son salut qu'à une fuite hâtive. « Une autre fois, ajoute-t-il, je suis resté blotti dans une citerne profonde, comme jadis saint Athanase, sans voir le moindre rayon de soleil pendant plusieurs jours, et sans autre nourriture que quelques croûtons de pain rôti, étendus d'un peu de beurre, que mon hôte charitable put me passer au moment de mon évasion.

« De Pâques au commencement d'août de l'année dernière, j'ai pu faire une excursion rapide dans les districts du nord, avec le *bœuf de Saint-Luc* (c'est ainsi qu'il désignait son compagnon, le Père Luc du Saint-Esprit). Mais là où ira ce bœuf, qui ne laboure point, j'ai crains toujours qu'on ne l'enlève pour le conduire à la boucherie où tous nous sommes en train d'aller. L'année même de son arrivée ici, j'ai songé un moment à l'envoyer à deux cents lieues au delà, car, nous trouvant déjà cinq Religieux de l'Ordre dans le voisinage, nous pouvions nous diviser et rayonner au loin. »

Il serait difficile d'exprimer l'activité prodigieuse, déployée par le Père Dominique de Erquicia. Le Père Antoine du Rosaire, qui depuis quarante ans, résidait à Macao, écrivait de cette ville, le 2 mai 1632, au Provincial des Philippines : « Il y a sujet de louer Dieu de ce que disent et publient les Portugais venus cette année du Japon, au sujet du Père Dominique de Erquicia, de sa vertu, de sa prudence, de son zèle pour la foi et du fruit qu'il produit dans ces pays : à lui seul, affirment-ils, il tient lieu d'une armée de missionnaires. Plaise à Dieu de le conserver pour le bien de cette Eglise et pour la gloire de notre sainte religion qu'il honore tant parmi ces peuples ! »

III. — La main du Seigneur opérait donc de grandes choses par ce vaillant apôtre et lui communiquait courage et force pour entreprendre de plus grandes encore, à l'honneur de son saint nom.

Mais, ce fut dans le cruel martyre qu'il endura, l'an 1633, que le vénérable Père donna les plus belles preuves de sa vertu. Il était resté plusieurs années au Japon, dans les privations, les travaux et les angoisses dont nous avons parlé. La persécution prenait chaque jour des proportions effrayantes. Le sang des fidèles, qui coulait à flots, ne faisait qu'exciter la rage des tyrans. Bien loin de s'endormir au sein de la tourmente, le Père Dominique parcourait tout le royaume pour consoler et soutenir les chrétiens affligés. Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, il le faisait par ses compagnons, dont il était le Supérieur vénéré, et chacun recevait ses ordres comme ceux de Dieu même ou l'écoutait comme un autre saint Paul. De fait, dans ces temps calamiteux, il avait avec l'Apôtre des nations une parfaite ressemblance, se trouvant continuellement dans la plus grande pénurie, dans la faim et la soif, dans les dangers et les souffrances, sur eau et sur terre. Très bien instruit touchant la région, il échappa cent fois aux mains de ceux qui le cherchaient, ne paraissant jamais le matin dans la maison où il avait passé la nuit.

Voici la courte relation de son martyre. Nos Pères s'étaient avisés de faire monter deux des leurs avec d'autres Religieux de divers Ordres sur une jonque chinoise. Bien que Chinois et Japonais fussent ennemis jurés, néanmoins l'intérêt, plus fort que la haine, les mettait parfois en communication secrète. Les premiers consentirent, moyennant forte rétribution, à se charger de quelques prêtres déguisés, qu'ils devaient déposer sur les côtes du Japon. Parmi cette petite troupe se trouvaient donc deux des nôtres : les Pères Jacques de Sainte-Marie, japonais, et Jourdain de Saint-Etienne. Ce dernier, sicilien de naissance, s'était formé à la langue chinoise à Manille. Arrivés près du port de Nangasaki, ils débarquèrent à la faveur des ténèbres. Jacques de Sainte-Marie, connaissant bien le pays, se mit en lieu sûr. Mais son compagnon, monté sur un autre vaisseau, n'avait pas cet avantage. Ignorant la coutume des Japonais de fermer, la nuit, les rues comme les maisons, et voyant qu'on allait fermer une porte, il s'imagina que c'était celle du logis où se tenait le Père Dominique. Bien plus, il crut le reconnaître lui-même dans la personne du portier. Sans plus de réflexion, il s'approche, le complimente en espagnol et lui tend les bras. La méprise était par trop forte. L'homme, ne comprenant rien à ce langage et à ces gestes, s'en émut et menaça l'étranger de le faire arrêter. Par bonheur, le Père Dominique était dans le voisinage. Attiré par le bruit, il sort de son gîte avec ses hôtes,

se rend compte de la chose et parvient à apaiser le portier japonais ; puis, dès la première aube, il envoie le missionnaire dans un autre district. Sur ces entrefaites, une querelle éclata parmi les nautoniers chinois : l'un d'eux, mécontent de son capitaine, poussa la trahison jusqu'à le dénoncer au gouverneur de Nangasaki d'avoir amené des Religieux dans le royaume. Le capitaine, arrêté immédiatement, fut condamné à mort avec ses affidés. On dit que ces pauvres gens, en se rendant au supplice, demandèrent le baptême, dont le Père Jourdain leur avait démontré, pendant la traversée, la nécessité pour le salut. Personne ne put le leur donner. Mais il est croyable que Dieu, satisfait de leurs désirs, leur fit miséricorde au moment suprême.

Quand l'arrivée de nouveaux missionnaires fut connue de l'empereur, il y eut grand trouble à la cour. Des perquisiteurs habiles furent lancés dans toutes les directions pour se saisir des Religieux, avec charge d'offrir mille écus et remise de toute peine (s'il y avait lieu) à quiconque découvrirait quelques-uns d'entre eux. On n'ignorait point que le plus intrépide champion de la foi était le Père Dominique de Erquicia, dont la présence était depuis si longtemps signalée dans ces parages. Ce fut principalement contre lui qu'on dirigea toutes les tactiques pour s'emparer enfin de sa personne. Le Père, mis au courant par des amis fidèles, se tenait sur ses gardes, passait d'un endroit à l'autre, et disparaissait toujours à temps, par l'effet d'une protection miraculeuse. Dieu semblait vouloir le conserver encore pour sa gloire et le salut d'un certain nombre d'élus. Mais l'heure de la récompense allait sonner. L'un des hommes qui prenaient la plus large part à la sauvegarde du saint Religieux, tomba au pouvoir des satellites, et comme on ne pouvait, ni par promesse, ni par menace, ébranler sa fermeté, on le tortura d'une manière si cruelle que, succombant à la violence des tourments, il finit par découvrir la retraite du missionnaire.

On se saisit de lui sans peine, on le condamna à mourir par le supplice de la fosse. Après trente heures de terribles souffrances, Dominique de Erquicia consumma son glorieux martyre, le 19 août 1633, à l'âge de 46 ans. Il était, pour ses vertus et son savoir, très estimé des chrétiens et même des infidèles. Ces derniers firent tous leurs efforts afin de l'attirer à leur parti, jusqu'à lui offrir dix mille écus de revenu annuel et l'amitié de l'empereur. Mais le vénérable Père, sachant très bien qu'il ne pourrait jouir de ces avantages éphémères qu'en se privant de l'amitié et de la faveur du Roi du ciel, repoussa



ces offres et sacrifia généreusement sa vie pour s'assurer les biens immuables de la bienheureuse éternité.

Il eut pour compagnon dans la mort un Frère de l'Ordre, nommé François, japonais d'origine, appelé lui aussi à recevoir, le même jour, la récompense de son héroïque fermeté.

~~~~~

Le V. P. LOUIS-MARIE CALCO ()*

(1669-1709)

L'ORDRE de Saint-Dominique n'a jamais cessé de donner des Saints à l'Eglise. Même aux époques où semblait s'obscurcir sa gloire, alors que le relâchement avait pénétré dans un trop grand nombre de ses couvents, on voyait s'élever des hommes de cœur et de foi, qui, non contents de marcher pour leur compte sur les traces des Saints, leurs devanciers, travaillaient avec une indomptable énergie à faire refleurir, en même temps que le règne des vertus religieuses, l'austère discipline et la ferveur des premiers jours. Ainsi en fut-il au dix-septième siècle. De toutes parts on vit, dans la famille dominicaine, surgir des hommes résolus à ne pas subir, ni pour eux, ni pour leur Ordre, l'humiliation d'une vie peu conforme à la sainteté de leur état.

C'est ainsi que nous voyons en France le vénérable Père Michaëlis réformer la Province de Toulouse, et à côté, en Provence, le Père Antoine Le Quiou fonder la fervente Congrégation du Très Saint Sacrement. Les couvents de Bretagne donnent à l'Ordre, à ce même moment, plusieurs Religieux recommandables par la sainteté de leur vie, et spécialement le V. Père Quintin, qui initia aux saintes industries du zèle apostolique l'illustre tertiaire Dominicain, le B. Grignon de Montfort, fondateur de la Compagnie de Marie et des Filles de la Sagesse.

Qu'il nous suffise de citer en Espagne, le B. François de Possadas,

(*) P. Vinc. Ligiez : *Informatio*, etc., pour l'introduction de la cause du serviteur de Dieu Louis-Marie Calco. — *Année Dominicaine* de Paris.

déjà honoré d'un culte public, et le P. Lanuga, comparable à Bossuet par la force et la vigueur de son éloquence.

Contemporain de ces grands Religieux, le serviteur de Dieu Louis-Marie Calco illustra à tout jamais la Congrégation de Sainte-Sabine, en Italie, et l'Ordre entier de Saint-Dominique par l'éclat de ses œuvres, de ses miracles et de sa sainteté.

La cause de béatification est actuellement introduite à Rome. Nous serions heureux, en présentant à nos lecteurs ce vénérable personnage, de leur inspirer le désir d'imiter ses éminentes vertus.

Le Père Louis-Marie Calco eut, comme le montrera son histoire, une mission à remplir dans l'Eglise. Dieu l'appela à réformer le clergé et à propager la dévotion à la sainte Passion du Sauveur. Malheureusement, il faut l'avouer, il ne fut pas compris de ses contemporains; mais s'il ne réussit pas aussi complètement que l'eût souhaité son zèle, au moins prépara-t-il les voies aux Saints qui eurent l'honneur de mener à bonne fin ces deux nobles entreprises, saint Alphonse de Liguori et saint Paul de la Croix. Le Père Calco eut d'ailleurs la consolation de poser les fondements de la première de ces œuvres, celle de la réforme du clergé; et quant à la seconde, Dieu, déchirant pour lui les voiles de l'avenir, lui révéla, quarante ans à l'avance, le glorieux triomphe de la dévotion à la Passion de son Fils.

II. — Louis-Marie Calco naquit à Milan, le 25 décembre 1669, de parents aussi illustres par leur fortune et la noblesse de leur extraction que par leur piété et leurs vertus. A tous ces titres, le Sénateur Sigismond Calco et sa femme Françoise Custode étaient dignes de donner le jour à un Saint.

Aussitôt après la naissance de l'enfant, ils s'empressèrent de le présenter au baptême : il y reçut les noms de Louis-Marie qu'il conserva plus tard en Religion.

Ses parents ne négligèrent rien pour affermir dans le cœur de leur jeune fils le règne de la piété chrétienne. De son côté, l'enfant, d'un naturel aimable et docile, manifesta bientôt une heureuse inclination à la pratique de la vertu. Il fuyait les jeux, la dissipation, recherchait la solitude, aimait le silence, se livrait assidûment à la prière. Il eût rougi de tirer vanité de la noblesse de sa famille, et se plaisait, au contraire, dans la société des pauvres, dont il imitait la modestie et la simplicité. Souvent, il se privait d'une partie de sa nourriture pour soulager leur misère. Il portait par son seul exemple ses petits cama-

rades à la piété, et tous admiraient, dans un enfant si jeune, ces vertus angéliques, indice précoce de cette sainteté qui devait briller en lui d'un si vif éclat.

Louis-Marie n'avait pas encore 10 ans quand il prit le parti de renoncer au monde. Trompant un jour la vigilance de ses parents, il s'enfuit à Modène et alla frapper à la porte des Dominicains. Prostrné humblement aux genoux du Père Prieur, il demanda l'habit de l'Ordre. Naturellement ses supplications ne furent pas exaucées. Le Prieur dut le renvoyer à sa famille à cause de son jeune âge. Pourtant ce ne fut pas sans regret, car il avait été frappé, ainsi que les Religieux de son couvent, des admirables opérations de la grâce dans cette âme candide.

De retour chez ses parents, Louis-Marie, pour mieux se rendre digne de sa vocation, commença à mener la vie austère et mortifiée d'un véritable Religieux. Ainsi se préparait-il à cette vie angélique, l'unique objet de ses désirs. Enfin, le 24 juin 1684, à peine âgé de 15 ans, il fut accepté dans l'Ordre, au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, à Milan, d'où on l'envoya à Garezzio pour faire son noviciat.

Là, le saint jeune homme revêtit l'habit de l'Ordre, le 15 octobre, fête de sainte Thérèse; et dès lors, appliqué sans cesse à la méditation et à la prière, ne parlant que de Dieu ou avec Dieu, à l'imitation de son B. Père saint Dominique, il donna, dès les premiers jours de sa vie religieuse, l'exemple de toutes les vertus.

Pendant ses études, qu'il commença au couvent d'Alexandrie, pour les continuer à Ravenne et les finir à Rome, au couvent de Sainte-Sabine, il ne diminua rien de ses prières et de ses austérités; ce qui ne l'empêcha pas de faire dans la science de très rapides progrès.

Ordonné prêtre à Rome, il fut renvoyé en 1695 à Alexandrie, enseigner la philosophie. Il fit la route à pied et s'imposa jusqu'à la mort la règle de ne jamais voyager autrement. Pendant l'unique année qu'il passa au couvent d'Alexandrie, il contribua, malgré sa jeunesse, à y établir la parfaite observance régulière. A Ferrare, où il fut envoyé ensuite en qualité de professeur de théologie morale, les Pères du couvent, profondément édifiés de sa vertu, lui confièrent, avec la double charge de confesseur et de maître des novices, le soin de distribuer les aumônes de la communauté. Le P. Calco mit tant de zèle à s'acquitter de ses nouvelles fonctions, qu'il sut se faire honorer partout comme un Saint et aimer comme un père.

Après quatre ans de séjour à Ferrare, ses Supérieurs lui donnèrent la chaire de théologie dogmatique à Césène.

Dieu, en permettant ce changement de résidence, avait de grandes vues sur son serviteur.

A peine était-il arrivé à Césène, que l'évêque de cette ville le pria de l'aider dans l'œuvre de la réforme de son diocèse qu'il venait d'entreprendre.

Le Père s'y prêta de bonne grâce; et tout en professant la théologie, il se livra avec un grand succès aux labeurs du ministère apostolique. Ses Supérieurs, heureux du bien qu'il faisait, le déchargèrent du professorat, afin qu'il pût se consacrer tout entier au salut des âmes.

Appelé à Rome, il n'y fit qu'un court séjour; car bientôt l'obéissance le contraignit d'accepter la charge de Prieur dans ce même couvent de Césène qu'il venait à peine de quitter. Ce fut avec grande joie que les habitants et l'évêque de cette ville, qui avaient regretté son départ, le virent de retour au milieu d'eux. Modèle accompli du vrai Supérieur, dès le début de son gouvernement, il se concilia l'estime et l'affection de ses Religieux, grâce à son impartialité, à sa bonté, à sa douceur, à son humilité, à sa prudence, et leur inspira tous une généreuse ardeur pour l'aider dans ses œuvres de zèle.

Le V. Père ne tarda pas à recueillir le fruit de ses travaux. Il remontra spécialement de saintes consolations dans un couvent de Religieuses qu'il ramena à la parfaite observance. Guidées par ses conseils, plusieurs de ces âmes d'élite ne tardèrent pas à s'élever à une éminente sainteté.

Le Père allait volontiers prêcher dans tous les villages des environs de Césène. Pendant le carême, tous les jours, il partait à pied, prêchait dans une ou deux paroisses, et quand il rentrait le soir au couvent, épuisé de fatigue, c'était pour se reposer sur la planche nue qui lui servait de lit.

Son priorat terminé, il allait partir pour Venise et de là se rendre dans les pays infidèles pour y porter la lumière de la foi, quand reçut l'ordre d'accompagner le Vicaire général de sa Congrégation dans la visite canonique des couvents. Après quoi, il fut envoyé à Milan, sa patrie, où il reprit ses courses et ses travaux apostoliques.

III. — Mais le P. Calco, sous l'influence de la grâce, ne rêvait rien de moins que de ramener toute la chrétienté à la sainteté de la prim

tive Eglise, et il ne doutait pas du succès de cet important dessein, pourvu qu'il arrivât à persuader aux prêtres, qui sont le *sel de la terre et la lumière du monde*, d'embrasser la vie commune. Au fond, nous l'avons déjà dit, travailler à la réforme et à la sanctification du clergé était la vocation du V. Père. Sans doute, il n'eut point la consolation d'achever par lui seul cette œuvre immense, mais au moins il l'ébaucha : « Il sema dans les larmes et les autres moissonnèrent dans la joie. »

Cette grande pensée de ramener peu à peu le clergé à la pratique de la vie commune, en usage dans l'Eglise naissante, devint, à partir de cette époque, le principal objet des prières et des travaux du P. Calco. A Nardi, à Pesaro, à Naples, il fit appel aux prêtres de bonne volonté. Soutenu, encouragé par les évêques, il rassembla autour de lui un grand nombre d'ecclésiastiques, les amena à embrasser ce genre de vie si conforme à l'esprit apostolique, et quand il les trouva affermis dans leur résolution, il se rendit à Rome pour supplier le Souverain Pontife d'approuver cette œuvre de sanctification.

Sa réputation de sainteté l'avait précédé dans la Ville éternelle. Clément XI, alors assis sur la chaire de saint Pierre, le reçut affectueusement, approuva hautement et bénit son généreux projet.

Muni de l'approbation pontificale, le Père Louis-Marie venait de se remettre à l'œuvre, et allait commencer enfin à recueillir les fruits de tant de peines et d'efforts. Mais dans l'ordre de la Providence, sa mission était terminée : il tomba malade. Comprenant aussitôt que son heure suprême était venue, il réunit une dernière fois, autour de lui, les prêtres qu'il avait amenés à la pratique de la vie commune ; il les exhorta pendant une heure entière avec tant de ferveur à la persévérance dans leur sainte résolution que tous pleuraient d'attendrissement. Après quelques jours seulement de maladie, rempli de joie à la pensée qu'il allait bientôt contempler face à face et posséder pour toujours Celui qu'il avait tant aimé sur la terre, il rendit pieusement son âme à Dieu, le 20 août 1709, à peine âgé de 40 ans. Le concours du peuple à ses funérailles fut immense et plusieurs miracles attestèrent la gloire dont jouissait le Bienheureux.

Toute sa vie, le Père Louis-Marie avait porté une grande dévotion au crucifix et à la Passion du Sauveur, dévotion qu'il s'efforçait de répandre partout comme un des plus puissants moyens de conversion. Il était animé d'un tendre amour pour le nom béni de Jésus ; son visage s'enflammait quand il le prononçait ou qu'on le prononçait

devant lui. Lorsqu'il fut mort, ses Frères aperçurent gravés sur sa poitrine ces deux mots qu'il avait si souvent répétés durant sa vie : *Vivat Jesus !*

Sa piété envers la Très Sainte Vierge ne fut pas moindre. Dès son enfance, il l'appelait sa Mère, et il travailla toujours à répandre son culte. Il aimait à prêcher et à propager la dévotion au Saint Rosaire. Patient dans les épreuves, calme au milieu des plus graves difficultés, confiant dans la Providence, aussi infatigable dans la prière que puissant en paroles et en œuvres, le Père Calco sembla plus d'une fois favorisé de grâces extraordinaires.

Pendant son oraison au saint autel, on l'eût cru en extase. Je ne sais quelle émotion céleste transfigurait son visage. Il eut le don de prophétie, et pour l'aider à convertir les âmes, le don de lire dans les consciences. Plus d'une fois Dieu manifesta par des miracles la puissance de son serviteur.

Son repos, après tant de fatigues et d'austérités, il le cherchait près du divin Sacrement de l'autel, et c'était surtout en disant la sainte Messe, qu'il réparait ses forces et retrempeait son énergie. Il comprenait que dans la divine Eucharistie réside Celui qui est l'unique auteur de la vie : aussi avait-il à cœur d'engager les âmes, après les avoir converties, à contracter l'habitude de la communion fréquente et de la dévotion au Très Saint Sacrement comme le moyen le plus efficace de persévérer dans le bien.

Ainsi vécut le V. Père Louis-Marie Calco, dont les vertus vont être proposées à l'examen de l'Eglise. Dieu a ses desseins, et en plaçant sur le chandelier un homme de cette trempe, il offre par le fait même à l'Ordre dont il fut l'honneur, l'idéal de l'Apôtre et du Religieux. Il propose en même temps au clergé une institution appelée peut-être à exercer dans le monde entier la plus salutaire influence ; aux fidèles enfin les dévotions par excellence du Très Saint Sacrement, du saint Nom de Jésus, du Saint Rosaire, de la Passion, sources vives de la charité dans nos âmes.





LE MÊME JOUR

1652 — A Limerick, en Irlande, le V. Père GÉRARD GÉRARDIN, lequel voyant son frère Jean, qui s'était exposé pour entendre la confession d'un Religieux, atteint de la peste, se sacrifia pour lui rendre le même service ; et, ayant contracté le mal, eut la consolation de mourir en donnant sa vie non seulement « pour son ami », mais pour son propre frère. — (*Act. Cap.* 1656.)

1663 — A Toulouse, le V. Père DOMINIQUE REY, Inquisiteur de la sainte foi, d'une piété exemplaire. Sa modestie le rendait également aimable et vénérable : il marchait toujours les yeux baissés, la tête haute, l'esprit et le cœur au ciel, comme tout hors de lui-même, abimé dans les grandeurs et les perfections divines. Il se montra l'un des plus fermes piliers de l'observance régulière, étant savant, spirituel, directeur sage et éclairé, touchant dans ses exhortations, rempli, en un mot, de l'esprit du Seigneur. Comme il avait été élevé par les premiers Religieux de la réforme dominicaine, il s'appliquait à marcher sur leurs traces avec beaucoup de soin ; voilà pourquoi, pendant ses différentes Supériorités, il savait reprendre avec une juste sévérité les manquements et inculquer fortement le désir de la perfection. Il fut un excellent Maître des novices, deux fois Prieur du couvent de Toulouse et une fois de celui de Saint-Honoré à Paris, à l'époque où ces couvents faisaient partie de la Congrégation de Saint-Louis ; en outre, deux fois Vicaire général de la même Congrégation, et Provincial, après la division de la Province de Toulouse. Il possédait une manière d'agir sainte, ardente et pressante. Ses instructions familières étaient très claires et portaient sensiblement à Dieu. Supérieur, il tenait régulièrement le Chapitre toutes les semaines et exhortait ses Religieux comme un homme puissant en œuvre et en parole. Il répondait dans ses lettres avec une circonspection admirable mais en peu de mots. Une Religieuse de l'Ordre, qu'il avait dirigée pendant quinze ans, lui ayant écrit qu'elle était sujette à une migraine très importune, le V. Père s'empressa de lui répondre de ne pas s'en mettre en peine, qu'il lui enverrait un remède qui la guérirait. Ce remède n'était autre qu'un *Agnus Dei* béni par saint Pie V, et qui de fait la délivra complètement de son mal. A quoi je ne doute nullement, ajoute le Père Souèges, que la piété et la dévotion de celui qui le donnait, n'eût aussi sa bonne part. Il fut, durant assez longtemps, confesseur de Pierre Marca, archevêque de Paris, qui le consultait souvent et avec confiance ; ses grands Vicaires en faisaient autant.

Le saint Religieux composa une partie des méditations dont nous nous servons dans la Province, dit encore le Père Souèges, et fit imprimer les *vertus* que nous tirons au sort tous les mois.

« Les adversaires de l'Ordre, continue notre auteur, s'étant servis, à leur ordinaire, de quelque prétexte de piété, pour nous rendre odieux parmi le peuple, il nous défendit doctement par un écrit, qui, apprenant très judicieusement à distinguer la vérité d'avec le mensonge, faisait voir par plusieurs raisons convaincantes, qu'un prédicateur n'avait pu, sans blesser notablement sa conscience et faire une injure notable au prochain, avancer ce qu'on avait dit. »

Mais la principale gloire du V. Père était l'égalité et la force d'âme avec lesquelles il supportait les injures et les affronts. On pourrait en rapporter bien des exemples : en voici un qui en vaut cent. Après avoir exercé les charges dont nous avons parlé, le Père Dominique Rey, étant à cette époque Inquisiteur de Toulouse, fut envoyé dans la maison de l'Inquisition de cette ville. Il y trouvait comme Supérieur un Religieux à l'esprit étroit et bizarre. Ce pauvre homme, très fier sans doute de se voir au-dessus d'un personnage de si grand mérite, recevait sa coulpe les jours de Chapitre avec une insolence et une témérité sans égales. Il le tenait longtemps en prostration, lui adressant des paroles aussi dures et pénétrantes que l'eût pu faire un Père-Maître pour humilier quelque novice ; il allait jusqu'à lui signifier que son temps était enfin venu d'entendre ses vérités, comme lui-même s'était si peu gêné de dire aux autres les leurs. L'humble Père, à qui la méditation avait rendu familiers les exemples de Notre-Seigneur, se rappelait, en pareilles circonstances, le divin Maître devant ses juges, et imitant son silence, ne laissait, après comme avant, tomber de ses lèvres aucune parole de justification, bien qu'il eût pu très justement décliner la compétence d'un supérieur si indiscret. Ce qui est plus édifiant encore, c'est qu'un peu plus tard, devenu Provincial, le Père Rey adressait à ce Religieux qui l'avait tant mortifié des lettres empreintes de la plus cordiale bonté : il lui faisait part des moindres nouvelles capables de l'intéresser, et les témoins des faits précédents ne pouvaient assez admirer une si forte modération et une pratique si exacte du conseil de l'Apôtre : « Ne vous laissez pas vaincre par la malice, mais triomphez au contraire de la malice par le bien. »

Outre les priorats que nous avons déjà signalés, le Père Dominique fut élu à celui de Montpellier, la douzième année de sa profession. Il eut la gloire de bâtir l'église conventuelle et travailla de toutes manières au bien de la religion. Il fut aussi Prieur d'Avignon et comme on voulait lui imposer un second triennat, il refusa cette charge pour ne plus penser qu'à se préparer au jour du Seigneur. Dans tout ce qu'il entreprenait ou ordonnait, il n'avait en vue que la seule gloire de Dieu, et il a contribué à tant de belles et saintes choses qu'il y aurait encore beaucoup à dire.

Ce fut lui qui introduisit la coutume de réciter en commun le chapelet après Complies, quand l'oraison de la nuit serait renvoyée après l'heure de Prime. Cette innovation fut si agréable à la Très Sainte Vierge, qu'elle lui apparut, assure-t-on, pour l'en remercier. Interrogé sur ce fait par un Religieux qu'il aimait, le V. Père n'osa pas le nier. Plus il se faisait vieux, plus il avançait en ferveur : ceux qui l'entendaient psalmodier au chœur avec sa ferveur ordinaire et les yeux baignés de larmes en étaient eux-mêmes attendris. Il lisait avec délices les Œuvres de Louis de Grenade, de sainte Thérèse et de saint Bonaventure. Touchant les sermons du premier, il disait que ceux qui prétendaient qu'ils ne répondaient point à ses autres ouvrages, se trompaient étrangement et témoignaient ne pas les lire avec les dispositions nécessaires, l'auteur se montrant partout rempli de l'esprit de Dieu. Son grand désir de voir les fidèles se préparer dignement à la réception de la divine Eucharistie, lui fit composer des méditations pour les jours de fêtes, en vue de la sainte Communion. Il avait très bien retenu les exemples des premiers Pères de la réforme, dont il était lui-même le très digne témoin. « La crainte qu'il ne mourût avec son trésor de souvenirs, dit le P. Souèges, m'encouragea à le prier de m'envoyer à Avignon, où j'étais alors, les détails qu'il savait sur un certain nombre de Religieux. Il le fit très obligeamment, marquant d'une croix dans sa réponse ceux dont il connaissait quelque particularité et sur lesquels il se proposait de m'écrire plus longuement. Il se mit aussitôt à l'œuvre, mais pendant qu'il continuait ce pieux travail, la mort l'enleva de ce monde, le 20 août 1663. Au dire de son confesseur, Religieux grave et expérimenté, il emporta dans la tombe son innocence baptismale. Un Religieux d'un autre Ordre, son ancien condisciple, affirmait que ses compagnons d'étude étaient déjà frappés de sa modestie angélique : quant à lui, s'il n'eût pris les devants en s'engageant le premier au service de Dieu, il se serait fait un bonheur de le suivre dans le même Ordre, par le respect qu'il portait à sa vertu. — (*Ex visu et relat. fideli.*)

1600 — A Séville, au monastère de Sainte-Marie-des-Grâces, la V. Mère MARIE DE SAINT-BERNARD. Elle avait tenu dans le monde un rang distingué, et jouissait, aux îles Canaries, d'une immense fortune. Restée veuve, jeune encore, avec trois garçons, elle quitta son pays pour venir chercher en Espagne, dans la maison de Dieu, un plus noble époux que celui qu'elle avait eu dans la sienne. Elle fit pour cela un trajet de six cents lieues de mer, accompagnée d'un de ses enfants, lequel, la voyant entrer au monastère, lui demanda à qui elle le laissait : « A Notre-Seigneur, répondit la sainte femme, c'est Lui qui te servira de père, et à Notre-Dame qui sera ta mère : sois-leur seulement obéissant et ils auront soin de toi. » Elle franchit ainsi la porte du cloître, le cœur joyeux et aussi libre que si elle n'avait rien quitté. Ainsi avait agi autrefois sainte Paule, disciple de saint Jérôme : voyant

son fils étendu sur le sable au moment où elle allait s'embarquer pour Jérusalem, elle avait levé les yeux au ciel et était partie courageusement. L'enfant de notre Sœur Marie de Saint-Bernard mit à profit les bons conseils de sa mère, et fidèle à sa dernière recommandation, se retira plus tard dans une maison de notre Ordre pour y vivre fort saintement. De son côté, la fervente Religieuse progressait tous les jours dans les voies de la perfection et se distinguait surtout par sa profonde humilité. Cela lui valut une abondance de grâces extraordinaires, et la rendit la très digne fille de la Sainte Vierge et l'imitatrice dévote de son Patron. Son austérité était prodigieuse : elle jeûnait presque continuellement au pain et à l'eau, ne se servait point de lit pour son repos, s'appliquait aux gros travaux du monastère et, selon l'usage de la maison, allait toujours déchaussée. Elle passait, en outre, une grande partie de la nuit en oraison devant le Très Saint Sacrement et prenait de fréquentes disciplines. Malgré un régime si sévère, la V. Mère Marie de Saint-Bernard vécut jusqu'à 100 ans, et s'en alla renouveler ses jours au ciel, avec l'Epoux éternel de son âme. — (Lopez).

1641 — Au monastère de Semur, en Bourgogne, la Sœur FRANÇOISE DE LASSERET, professe de chœur. Cette V. Sœur, native de Semur, avait ressenti dans ses premières années un très vif penchant pour les frivolités du siècle. La grâce divine vint la retirer à temps de son erreur. L'exemple de plusieurs de ses compagnes, qui renonçaient à tout et entraient joyeusement au monastère que l'Ordre possédait depuis peu dans sa ville natale, lui ouvrit les yeux. Elle comprit alors la vanité des choses passagères, et, dès ce moment, s'excita de son mieux à l'acquisition des biens célestes. Elle commença par s'adonner à l'oraison mentale, où Dieu lui fit goûter l'abondance de ses consolations.

Comme elle désirait y avoir de plus en plus part, elle pria son père d'agréer qu'elle se retirât chez nos Sœurs. Celui-ci eut bien de la peine à y consentir, car étant resté veuf et chargé d'une nombreuse famille, sa bonne et vertueuse fille lui rendait d'inappréciables services. Mais en fait de vocation, il n'y a rien qui doive nous retenir. Nous en avons une preuve dans la parabole évangélique : les excuses alléguées par tous ceux qui refusèrent de se rendre au banquet ne furent point admises. Françoise ne l'ignorait point, et revenant à la charge, elle présenta si dévotement sa requête, que son père finit par lui donner la permission désirée, avec sa bénédiction.

Quelques jours après, la fiancée du Christ reçut le saint habit. Mais loin de se voir dans l'état de douceur et de consolation qu'elle s'était promis, elle se trouva accablée de tant de maux qu'elle tombait en pâmoison dès qu'elle voulait penser à Dieu. Les Religieuses très surprises et n'espérant rien de bon d'un pareil sujet, furent d'avis de la rendre à son père. La novice ne se troubla pas de cette résolution : sentant dans le fond de son cœur la ferme

confiance qu'elle serait Religieuse, elle pria très humblement les Mères de lui accorder un délai de quelques mois, après lesquels elle se retirerait sans résistance, si les mêmes accidents persévéraient. Les Sœurs se rendirent à cette demande. Or, dès ce moment et jusqu'à sa profession, Sœur Françoise jouit d'une santé parfaite, qu'on tint même pour miraculeuse, de sorte que, sans aucune difficulté, elle fut appelée à émettre ses vœux. Elle s'y prépara par la retraite de dix jours, puisant dans la vie de sainte Catherine de Gênes, dont elle fit ses délices pendant les saints exercices, des élans et une ardeur toute nouvelle pour aspirer à la plus haute perfection.

Telles furent les dispositions de son cœur au moment de ses engagements définitifs. Dieu, qui voulait attirer cette âme par la voie de la souffrance, voie d'autant plus sûre que l'amour qui en est le fond même y est plus humble, plus désintéressé et plus généreux, lui rendit, six mois après, ses premières croix de faiblesse et de maladie. Et comme si les sentiments extraordinaires qu'elle avait éprouvés n'eussent été que pour la fortifier, et lui faire recevoir avec résignation et dépendance cet état de désolation dans lequel elle devait entrer, des tentations fort violentes l'assaillirent coup sur coup. Ne sachant sur quel support appuyer son espérance, la sainte fille s'écriait avec Notre-Seigneur dans son abandon sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? »

Cette épreuve néanmoins ne fit qu'épurer son admirable fidélité ; car elle avait tant de crainte d'offenser Dieu, que cette même crainte lui causait le plus grand tourment. Elle resta quatre ans dans cette passe douloureuse ; après quoi Notre-Seigneur, pour lui donner un peu de relâche et la préparer à de nouvelles afflictions, la mit dans une certaine obscurité intérieure, semblable à celle dont parlait le Roi-Prophète, disant : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* ; « Et la nuit même devient ma lumière dans mes délices. » Toute remplie de Dieu, elle ne perdait pas le souvenir de sa présence. On reconnut bientôt que c'était une disposition particulière de la Providence à son égard, car étant tombée malade d'une fièvre qui la tint alitée pendant dix ans, elle faisait à elle seule, quelque incommode que fût son état, plus de travail pour le service de l'église que les autres Sœurs en bonne santé.

Elle se rendit même l'infirmière des infirmes ; à l'aide d'un livre de médecine, elle apprit à préparer les remèdes les plus nécessaires aux malades.

Ses compagnes étaient grandement édifiées de sa parfaite conformité à la volonté de Dieu. Jamais elle ne voulut qu'on fît des prières pour sa guérison.

Elle passa une année entière ne pouvant manger que du pain ; encore restait-elle plusieurs jours sans prendre autre chose que de l'eau. Pendant les crises auxquelles elle était fréquemment sujette, quatre personnes avaient peine à la retenir ; et cependant, malgré des accès si violents, la V. Sœur vaquait à ses exercices accoutumés avec toute l'exactitude possible. Elle était d'une affabilité angélique pour les compagnes qui venaient la consoler, mais

ne souffrait pas que l'on rompît le silence à son occasion. Elle portait tant de respect à l'obéissance, qu'à ce mot, elle s'efforçait de faire même l'impossible.

Enfin sa patience, longuement éprouvée dans le creuset de la tribulation, allait recevoir la céleste récompense. Quand le médecin lui annonça son prochain départ, Sœur Françoise, au comble de la joie, répondit : « O heureuse nouvelle ! » Elle reçut avec grande dévotion les derniers sacrements, et, couronnant sa vie par une sainte mort, alla jouir du bonheur de la Patrie, le 20 août, jour de saint Bernard, l'an 1641. Elle comptait 36 ans d'âge.

On aurait pu faire un volume des particularités édifiantes que l'on constata dans sa longue maladie : en voici quelques-unes qui rendront sa mémoire plus vénérable. Un jour qu'elle priait pour l'âme de son frère aîné, homme recommandable qui avait rendu de grands services dans Semur, Notre-Seigneur lui apparut pour la consoler et lui prédit qu'elle-même aurait une longue et pénible maladie dont elle mourrait. Ce fut celle dont nous venons de parler. Sœur Françoise la supporta avec un rare courage et jamais un mot de plainte ne tomba de ses lèvres. Quand ses crises devenaient intolérables, on l'entendait murmurer pieusement : « Jésus, Jésus ! O doux Jésus ! sainte Marie, Mère de Dieu, ayez pitié de moi. »

Le démon, indigné de sa grande vertu et de son extraordinaire patience, chercha à l'inquiéter par d'effrayantes apparitions. Une fois entre autres, il se montra sous un aspect si terrible que la pauvre malade faillit en mourir de frayeur. L'infirmière, sans avoir la même vision, fortifia sa malade du mieux qu'elle put. Puis toutes deux se mirent en oraison. La Sainte Vierge apparut aussitôt à Sœur Françoise, rassura son esprit, refit ses traits abattus et la laissa dans la paix.

La nouvelle de sa mort arriva, un an après, au Père Raymond Breton, missionnaire aux Antilles et parent de la défunte. Ce Religieux, contre son attente, en ressentit une impression de joie intérieure si vive, qu'il avoua depuis n'avoir de sa vie jamais rien éprouvé de semblable.

Avant de quitter la France, il s'était arrêté au monastère de Semur pour saluer ses deux cousines : Sœur Gabrielle Greffier et notre Sœur Françoise. A peine cette dernière s'était-elle présentée, qu'elle eut un évanouissement. Il ne la vit que cette seule fois sous les livrées de la Religion : et comme il lui objectait que précédemment, habitant chez son père, elle jouissait d'une bonne santé et que c'était sans doute la vie sédentaire qui lui occasionnait maintenant son état de faiblesse, l'humble Sœur répondit que ses Supérieures savaient au contraire lui procurer de l'exercice, et qu'après tout, elle restait sous l'obéissance, prête à agir et à pâtir, selon qu'il plairait à Dieu de lui en faire la grâce. Le même Père apprit de la tourière qu'on l'occupait, en effet, aux emplois capables de lui donner de la force et du mouvement, mais que le médecin et beaucoup d'autres, qui ne connaissaient rien dans les opérations du saint amour, semblaient complètement déroutés par le genre de son mal.

— (*Mém. de Semur.*)



XXI AOUT

*Le V. P. VINCENT VERNEDO,
de la Province du Pérou (*).*

(1619)

LE vénérable et très saint Religieux Vincent Vernedo appartenait à une noble et vertueuse famille de Navarre et fut élevé, dès son plus bas âge, dans les maximes de la foi et les pratiques de la piété chrétienne. A 10 ou 12 ans, il fit le vœu de chasteté et celui d'entrer en Religion : bientôt après, il reçut l'habit dominicain au couvent d'Alcala, et s'y perfectionna dans les études. Envoyé ensuite à Madrid, il y rencontra un Vicaire général de l'Ordre qui partait pour la Colombie. Le Père Vincent obtint de se joindre à lui, et, passant la mer, se rendit à Carthagène, au couvent de Sainte-Foy, où il fut nommé Lecteur. Après un séjour assez peu long dans ce couvent, il se dirigea vers Lima, par une route de plus de huit cents lieues, et finalement vint à Potosi, lieu qui possède les plus riches mines du Pérou. La Providence destinait le saint Religieux à cette mission, afin qu'il apprît aux nombreux Espagnols occupés à extraire ces mines, qu'ils avaient à chercher d'autres trésors, que la rouille ou la teigne ne consomment point.

Le Père Vernedo s'installa dans une petite chambre du clocher, ouvrant d'un côté sur l'intérieur de l'église, et y resta deux ans, exposé à toutes les injures de l'air, au froid et au chaud, qui sont tour à tour insupportables en ce climat. Ses Supérieurs eurent pitié

(*) Melendez, *Histor. Peruan.*

de lui et le contraignirent de prendre une habitation où il fût plus à couvert. Du moins, ne laissait-il pas d'être fort incommodé du bruit continuel occasionné dans son voisinage par l'exploitation du filon.

Il ne sortait que rarement de sa retraite, s'y tenait presque toujours à genoux, sans lumière et sans ouvrir la fenêtre, et dormait sur la terre nue. Durant les exercices réguliers, il ne levait jamais les yeux et portait son capuce tellement rabattu sur le front, qu'il ne pouvait absolument rien voir. Bien qu'il fût doué d'un solide jugement et d'une belle intelligence, au point d'avoir pu composer de doctes commentaires sur la première et la deuxième parties de la Somme de saint Thomas, sans parler d'autres ouvrages, il veillait à détourner de lui l'attention, et on n'aurait point soupçonné les trésors de son érudition, s'ils n'eussent apparu d'eux-mêmes. Il était fort assidu à entendre les confessions et n'allait point en ville à moins de quelque nécessité pressante. Ses Supérieurs, qui prenaient plaisir à l'exercer au renoncement et à contrarier parfois ce grand esprit de retraite, lui dirent un jour d'accompagner le Père Procureur. L'humble Religieux obéit : mais pendant que son compagnon s'occupait de ses affaires, lui, assis près de la porte, se mit en prières, faisant de continuels signes de croix. Lorsqu'on lui en demanda la cause, il avoua qu'il avait agi de la sorte pour chasser les démons, dont les allées et venues dans la maison lui avaient fait comprendre le grand bien que procure la solitude, où l'on est plus à l'abri de ces dangers. La sainteté du serviteur de Dieu le rendant plus célèbre et plus recommandable, on le recherchait à l'envi pour lui remettre des aumônes : il les distribuait lui-même très volontiers et sans aucune attache personnelle, donnant à chacun ce qu'il pouvait. Par le même esprit, quand il s'en allait quêter dans les environs de Potosi, ou y annoncer la parole divine, il choisissait de préférence sa demeure dans quelque coin solitaire ; là, il dressait une cabane improvisée et y passait la nuit sans vouloir condescendre aux instances des personnes charitables qui se seraient fait un bonheur de le loger sous leur toit. Par contre, il lui arriva souvent, lorsqu'il était déjà revêtu des habits sacerdotaux pour célébrer la Messe, de les quitter sans réplique, sur un ordre de son Prieur. Le démon, ne pouvant supporter cette admirable dépendance, fit des efforts désespérés pour le déprécier aux yeux de ses confrères. Plus d'une fois ce fourbe prit au Chapitre la place et les dehors du saint Religieux, et ne se gênait point pour répondre insolemment au Prieur, si celui-ci relevait

certains défauts extérieurs du bon Père ; mais ensuite, quand on voyait le Père Vincent sortir, avec sa modestie angélique, de sa cellule, où quelque motif l'avait retenu, on reconnaissait sans peine la malice de l'astucieux serpent.

Le vénérable Religieux se plaisait singulièrement au mépris de lui-même et fuyait avec soin tout ce qui pouvait lui apporter quelque honneur. Un soir qu'il rentrait de ville, il fut accosté par un brave homme qui se prosterna à ses pieds et les lui baisa. Le Père Vernedo tout surpris, se prosterna lui-même devant celui qui l'honorait ainsi, et lui baisa les pieds avec une humilité très édifiante. Un autre jour, un fou, le voyant passer avec son capuce renfoncé, vint par derrière le lui tirer. Le bon Religieux le laissa faire sans aucune marque d'impatience ; il reprit au contraire sévèrement une personne, témoin de cette scène, et qui avait malmené assez rudement le pauvre insensé. La patience, sœur inséparable de la véritable humilité, ne parut pas avec moins d'éclat dans cet homme de Dieu. Malgré des accès de goutte très douloureux et très fréquents, il jeûnait rigoureusement, ne prenant qu'une fois en vingt-quatre heures un peu de pain et d'eau. Les jours de fêtes, il acceptait un potage. Il n'avait que la peau et les os, ce qui ne l'empêchait pas de s'infliger de sanglantes disciplines et de porter autour des reins une ceinture de cuivre râpé qu'il ne quitta que peu de temps avant sa mort par obéissance. Il se chargeait encore de diverses chaînes et ne laissait ainsi presque aucun membre sans douleur. On peut juger par tout ce martyre quel pouvait être son sommeil ; aussi assure-t-on qu'il ne dépassait guère l'espace d'une heure.

II. — Chose merveilleuse, cette vie si pénitente n'entravait point les fonctions de son ministère apostolique : les fruits en furent très abondants, et, pour les rendre plus stables, il composa les ouvrages dont nous avons parlé, et qu'il voulait faire imprimer, comme il le témoigna à sa mort. Dans son vif désir de remporter la palme du martyre, il sollicita la grâce d'aller prêcher la foi aux peuplades les plus sauvages du Pérou. De là encore ce zèle dévorant dont il était consumé pour l'honneur de Jésus-Christ et son intrépidité à s'élever, par sa parole et par ses écrits, contre les désordres du siècle. A l'exemple de son B. Père Dominique, il ne parlait jamais qu'à Dieu ou de Dieu. C'était surtout en ces occasions que l'on admirait sa grande éloquence et sa force pour toucher les cœurs. Il avait beaucoup

médité cette parole du Cantique, pour en faire la règle de sa vie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis tout à lui. » Marchant sur les traces de son Rédempteur, qui versa jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le rachat du monde, le Père Vincent donnait le sien, lui aussi, pour les péchés des autres et distribuait aux pauvres tout ce qu'il pouvait, pour les soulager dans leurs pressantes nécessités. Dieu, semble-t-il, lui avait communiqué une lumière de discernement particulier, pour découvrir et reconnaître ceux qui cherchaient à le tromper, car il répondait immédiatement aux hypocrites qu'il ne voulait rien leur donner.

Très exact dans les exercices de communauté, le saint Religieux savait si bien ménager son temps qu'il en trouvait assez pour dire deux fois le jour l'Office divin, une fois au chœur, l'autre en particulier ; il récitait aussi chaque jour le Rosaire entier, et trois chapelets qu'il avait composés en l'honneur du Très Saint Nom de Jésus. Il établissait partout les deux Confréries de l'Ordre et engageait à méditer avec fruit les mystères qu'elles renferment. A ce sujet, il écrivait des lettres admirables, et Dieu autorisait sa parole par de nombreux prodiges. Bien qu'il ne parlât que son idiome castillan, il se faisait comprendre cependant des tribus indiennes ; sa seule bénédiction consolait les affligés ; son Rosaire devenait une protection assurée pour les femmes enceintes ; l'imposition de ses mains retirait les agonisants des portes de la mort ; par sa prière, il remédiait aux sécheresses les plus désolantes et obtenait du ciel la pluie longtemps attendue. Bien mieux, la mort suspendait ses coups, et la vie reprenait son empire dans les cadavres inanimés. Il ressuscita une femme en récitant trois fois sur elle le *Credo*, et un jeune enfant qui s'était noyé en traversant une rivière.

Dieu lui accorda pareillement le don de prophétie. Une de ses pénitentes avait perdu deux esclaves, un nègre qui lui fut volé et une négresse qu'on assassina. Dans cette épreuve, elle eut recours à son Père spirituel qui lui dit de se conformer à la volonté de Dieu, de qui nous tenons tous nos biens, et l'engagea à revenir le jour suivant.

Elle fut exacte au rendez-vous. Le Père Vincent la rassura sur le sort éternel de la négresse ; quant au nègre, il ne lui serait jamais rendu, mais le voleur lui en payerait le prix. L'accomplissement de cette dernière prophétie fit juger à cette dame de la vérité de l'autre : un homme de Tucuman vint, en effet, à Potosi pour lui remettre le prix de son esclave. Un jour, le vénérable Père donna quelque argent

à trois jeunes gens pour acheter des chapelets ; mais ceux-ci, plus gourmands que dévots, dépensèrent cet argent en friandises. Le vénérable Religieux les ayant ensuite rencontrés, leur dit : « Hé quoi ! la gourmandise a donc prévalu sur la dévotion à la Sainte Vierge ! » Les coupables avouèrent leur faute, reconnaissant que le Père n'avait pu en être instruit que par une lumière surnaturelle.

Les Religieux de Potosi mettaient un très grand empressement à préparer une chambre pour leur Provincial, le Père François de la Véga, dont ils attendaient prochainement la visite. Le Père Vincent vint à passer et dit aux ouvriers, d'un air tranquille : « Faites diligence tant que vous pourrez pour achever le travail ; mais je vous assure que cette chambre ne servira jamais au Père Provincial. » Deux jours après, on apprenait la mort du vénéré Supérieur.

Dans une visite à un gentilhomme, nommé Martin Gallate, atteint de la peste, le Père Vernedo déclara au malade que Dieu le retirerait de ce monde, et que sans délai, il devait mettre ordre à ses affaires temporelles, pour ne songer ensuite qu'à celles de l'âme. Le gentilhomme crut à sa parole, fit une confession générale et mourut saintement.

Il avait d'autant plus de raison d'agir ainsi, que toutes les personnes qui s'adressaient au serviteur de Dieu, dans cette commune calamité, recevaient de ses lèvres l'oracle de leur sort. Celles qui, suivant sa déclaration, n'avaient rien à craindre recouvraient effectivement la santé ; les autres, au contraire, averties de se tenir prêtes, mouraient comme il l'avait prédit.

Le Provincial Augustin de la Véga, depuis évêque du Paraguay, avait quitté le couvent de Cuzco pour se rendre à Potosi, où il était déjà annoncé. Le Père Vincent dit qu'il ne viendrait pas, et comme on lui demandait si c'était la mort qui l'en empêcherait : « Non, répondit-il, mais diverses affaires. » Il en survint, en effet, de si pressantes, que le Provincial se vit obligé de revenir sur ses pas et de rentrer à Cuzco.

Le saint homme apprit par révélation particulière l'heureux décès des VV. Pères Jean de Lorenazna, confesseur de sainte Rose, Nicolas de Aguero, dont il suivit en esprit les funérailles au couvent du Rosaire à Lima, et Louis de la Serna, qui vint implorer ses suffrages pour sortir du Purgatoire où le retenait quelque faute inexpiée.

Une dame vint lui recommander son enfant dangereusement malade. Le Père Vincent célébra la Messe et dit ensuite à cette dame :

« Emmenez ce petit, maintenant il se porte bien ; mais vous, vous porterez la peine d'avoir arraché ce petit ange d'entre les mains de Dieu. » L'enfant grandit et fut envoyé à Chuquisama pour ses études : là, il fut pris de folie et donna un grand tourment à ses parents.

On avait demandé au Père Vernedo une messe pour un autre enfant gravement malade. Avant de célébrer, le saint Religieux connut le sort de l'enfant, et il vint tout de suite informer la famille de ne point se mettre en peine de la santé de leur fils, car Dieu voulait le rap-peler à lui. Le lendemain, le petit malade s'en allait au ciel.

Un habitant de Potosi lui avait recommandé sa femme, alitée depuis longtemps. Le Père Vincent répondit sans hésiter que sa femme guérirait, mais qu'il craignait beaucoup pour lui-même. A quelque temps de là, cet homme fit un voyage à Aréquipa et tomba malade dans cette ville. Instruit de la chose par l'épouse, le vénérable Père prédit à cette femme qu'elle ne reverrait plus son mari. Celui-ci succomba, en effet, et fut inhumé au lieu même de son décès.

Le serviteur de Dieu connut également, par une lumière surnaturelle, le succès que devait avoir la mission d'un Religieux de sa Province, député en Espagne pour affaires importantes, et dévoila jusque dans les moindres circonstances, au Prieur de Potosi, les entretiens de ce Religieux avec le Général de l'Ordre.

Ses luttes avec les démons étaient fréquentes : mais Dieu le consolait par des grâces extraordinaires dont l'éclat augmentait sa réputation.

C'était sa coutume de réserver sa première visite pour l'église du lieu qu'il abordait, et au couvent, de passer tout son temps libre à genoux en adoration devant le Très Saint Sacrement. Plusieurs personnes, que son attitude avait fort édifiées, déposèrent l'avoir vu élevé du sol à la hauteur d'une coudée, pendant qu'il célébrait à l'autel. Il n'omettait aucun jour d'offrir le saint Sacrifice, et comme il possédait un profond esprit de recueillement, il dirigeait toutes ses prières vers cette grande action. Hors du monastère, il se retirait la nuit sur quelque montagne solitaire et rentrait le matin pour dire la Messe, le cœur tout embrasé d'amour.

Allant un jour adorer son divin Maître, il fit un faux pas : les Religieux qui l'entendirent accoururent aussitôt, le croyant grièvement blessé. Ils le trouvèrent dans une grande paix, sans aucun mal, non pas à l'endroit où il était tombé, mais en avant du sanctuaire. Une autre fois, alors qu'il prenait son logis dans le clocher, il fit une très lourde

chute sur un perron de brique; non seulement il se releva sans lésion ni fracture, mais par un miracle évident, la marque de ses pieds demeura empreinte sur une dalle.

III. — Pressé de plus en plus du désir d'éditer ses ouvrages pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes, le P. Vincent résolut de se rendre à Lima, afin de prendre les dernières dispositions à ce sujet. C'était l'an 1619. La Providence l'arrêta au moment où il allait se mettre en route. Il commença à se trouver mal le 10 du mois d'août; néanmoins il célébra la Messe les trois jours suivants et même le quatrième, mais cette fois avec une si grande faiblesse que l'on crut qu'il rendrait l'âme avant d'achever le divin Sacrifice. Il continua jusqu'à la veille de sa mort à réciter son Office avec la même attention et dévotion qu'en parfaite santé.

Au moment suprême, il eut un ravissement durant lequel il vit la Très Sainte Trinité, la glorieuse Vierge Marie et saint Dominique, qui le consolèrent et l'animaient à son dernier passage. On lui fit deux fois les prières de la recommandation de l'âme, et pendant l'Octave de l'Assomption, un lundi, Vincent Vernedo quitta ce lieu d'exil pour monter au séjour de la gloire. Il était âgé de cinquante-sept ans.

A l'heure où il expira, son corps répandit la plus suave odeur. On assure même qu'il en était ainsi durant sa vie. Son visage parut rayonner d'une beauté tout angélique, et ses mains restèrent souples et blanches comme de l'albâtre. Le vénérable défunt avait déclaré, aux approches de la mort, que par la miséricorde de Dieu, il avait conservé intacte son innocence baptismale : ces marques extérieures en étaient une vivante démonstration. Antoine de Castro, curé de la paroisse, se rendit le soir même, à la tête de son clergé, auprès de la dépouille mortelle, et connaissant, lui aussi, la grande pureté du P. Vincent, réclama qu'on lui mît une palme en mains comme symbole de ses victoires sur la chair. Le peuple, venu en foule compacte, appuya la demande, à laquelle nos Pères déférèrent sans peine. Toutes les églises de la ville célébrèrent, par le son des cloches, les obsèques du saint Religieux. Le gardien des Franciscains, Bernardin de Cardenas, depuis évêque du Paraguay et de Sainte-Croix de la Sierra, prononça une éloquente oraison funèbre, et le défunt fut inhumé dans un sépulcre à part, après être resté exposé trois jours, pour la dévotion des fidèles.

Durant ce temps, il s'opéra différents prodiges qu'il importe de men-

tionner. Plusieurs familles de Potosi avaient amené auprès de la dépouille du V. Père leurs enfants malades ; toutes eurent la consolation d'obtenir les guérisons désirées. Le bachelier Joseph de Luizaga et le P. Antoine de la Roche, du même couvent, furent instantanément délivrés d'un rhumatisme très douloureux. En outre, ce dernier, déjà très bon Religieux, obtint, avec sa guérison, une grâce particulière qui l'aida à mener dans la suite une vie des plus exemplaires. Il mourut en odeur de sainteté, Prieur de Truxillo.

Les habits du P. Vincent étaient imprégnés du même parfum que son corps : aussi on en prit un acte public. Un des assistants parvint à détacher un doigt, en faisant semblant de baiser la main du défunt : il sortit de la plaie un sang vermeil dont plusieurs linges furent imbibés. La même merveille se renouvela deux autres fois, quatre et cinq ans après le décès du serviteur de Dieu.

Dans les honneurs solennels que l'église paroissiale de Potosi rendit au Père Vernedo, la cire des cierges de l'autel augmenta au lieu de diminuer : même phénomène fut observé au service religieux célébré dans son pays natal. Le vénérable Père ayant été transféré à la bibliothèque du couvent, en attendant que le tombeau où on voulait le déposer fût achevé, le corps conserva toute sa flexibilité. On lui enleva alors une emplâtre, posée sur une plaie ; il s'en échappa un sang frais et vermeil. Une seconde translation eut lieu plus tard dans la sacristie. A cette occasion, le cercueil fut ouvert : à la grande joie des assistants, le saint Religieux fut retrouvé en parfait état de conservation : une liqueur onctueuse, qui coulait de ses membres, devint l'occasion de nouveaux prodiges. Il y eut des résurrections de morts et des guérisons subites obtenues par le simple attouchement de ses restes. Devant ces faits, on résolut d'ouvrir une information juridique en vue d'un procès de canonisation. Chose digne de remarque ! la vénérable dépouille conservait encore sa souplesse, avec une chaleur qui paraissait toute naturelle.

IV. — Il serait trop long de rapporter le détail de tous les miracles opérés par le serviteur de Dieu. Contentons-nous d'en signaler quelques-uns. Un homme de Potosi, incrédule à la vertu du thaumaturge, se moquait d'une relique du saint Religieux employée par sa femme pour se guérir. Un jour qu'il tenait à ce sujet des propos blasphématoires, il fut frappé soudain de paralysie : sa langue était agitée de contorsions effroyables. Reconnaisant sa faute, le coupable

fit appel à la charité de celui qu'il avait méprisé, et obtint par son intercession une complète guérison.

Le Père Vasquez de Contrera, Religieux de notre Ordre et d'un grand mérite, était tombé dangereusement malade, sans espoir de se relever. Le Père Martin Dalvis, qui l'affectionnait beaucoup, le pressa vivement de recourir à l'intercession du vénéré Père Vincent Vernedo. Il y consentit volontiers, et s'étant appliqué sur la poitrine une lettre du défunt, la garda toute la nuit. Les médecins, en venant le voir le matin, furent étonnement surpris de le trouver assis sur son lit, sans aucune fièvre.

Le même Religieux, devenu Prieur de Potosi, fut atteint d'un autre mal qui le contraignit à se faire traiter hors du couvent. S'étant ressouvenu du secours qu'il avait reçu autrefois du Père Vincent, il réclama instamment un portrait du serviteur de Dieu conservé dans sa cellule, et, se mettant en face de cette image, supplia le bienheureux Père de l'assister dans sa détresse. Tout à coup, on l'entendit appeler à lui et demander qu'on le transportât immédiatement au couvent. Vainement essayat-on de lui représenter qu'il y aurait danger à le faire, vu son état actuel, et qu'il était prudent d'attendre une entière guérison. Mais le malade persista dans sa volonté, déclarant que le Père Vincent venait de lui apparaître, et lui avait commandé de s'en retourner au plus tôt pour se disposer à rendre compte à Dieu des actions de sa vie; car il mourrait le soir même, à 8 heures, assisté des prières de ses Frères. On accéda à son désir, et sa mort, arrivée à l'heure marquée, justifia tout ensemble et la vision et la prophétie.

L'auteur de la Vie du Père Vernedo fait mention de trois miracles opérés dans sa famille, et dont lui-même fut témoin oculaire.

Théodora Mélendez, sa sœur, épuisée par une fièvre tierce rebelle à tout remède, s'appliqua une lettre du P. Vincent que lui donna son frère. L'effet fut immédiat. La fièvre ne reparut plus, et la malade, qui jusque-là ne pouvait rien prendre, se mit à manger du meilleur appétit.

Une autre de ses sœurs, Catherine Mélendez, avait dans sa maison une petite esclave, nommée Rose, qu'elle aimait tendrement. L'enfant allait mourir d'inanition, car elle n'acceptait plus la moindre nourriture. Dans son chagrin, la pieuse Catherine invita ses sœurs à réciter ensemble le Rosaire. Théodora, qui avait éprouvé, comme nous l'avons vu, le pouvoir et la bonté du P. Vernedo, répondit qu'il était plus que

juste de recommander l'enfant à la Reine des Anges, mais qu'il fallait aussi recourir au bienheureux Père, le grand ami des affligés, comme elle l'avait lu dans sa Vie. Catherine goûta fort ce conseil ; pendant qu'on récitait dévotement le Rosaire, elle pria le serviteur de Dieu de jeter les yeux sur sa petite esclave et de la guérir, n'ayant qu'elle et sa mère pour tout bien. Le matin, à son réveil, elle fut très surprise d'entendre l'enfant parler. S'étant rendues, elle et ses sœurs Théodora et Marie, dans la chambre de la malade, elles trouvèrent la petite Rose, sur les genoux de sa mère, vive et joyeuse comme si jamais elle n'avait eu de mal. Sa maîtresse, ne pouvant contenir sa joie, la prend dans ses bras : « Rose, lui dit-elle, qu'est ceci ? comment te trouves-tu ? — Bien, balbutie l'enfant ; le Père ! le Père ! » ajoute-t-elle aussitôt. — « Quel Père ! » lui demande sa maîtresse, en nommant l'un après l'autre tous les Religieux du couvent. — « Pas ceux-ci, reprend la petite fille, mais le Père qui a passé par là ! » Et, ce disant, elle montrait la porte par laquelle celui qu'elle voulait désigner était entré et sorti : puis joignant les mains devant un crucifix, placé au chevet du lit, elle donnait à entendre que le Père avait prié devant cette image : « Oui, là, répétait-elle, ensuite il m'a fait le signe de la croix sur le front et s'en est allé. » Ce qui surprit davantage encore, c'est que sa maîtresse insistant pour savoir quel était le Père qui l'avait guérie, elle répondit très distinctement : « Vernedo, Vernedo, Vernedo, celui qu'a indiqué maman Théodora » ; et posant un doigt sur l'intérieur de l'autre main, comme si elle eût voulu lire, elle donnait à comprendre que c'était le nom du Père dont la dame Mélendez lisait la Vie dans son livre. En confirmation de la réalité de sa guérison, la petite esclave, mourante la veille, se leva, sautant, gambadant comme si elle n'eût jamais été malade. A quelques jours de là, voyant un portrait du Père Vincent Vernedo, envoyé par le Père Mélendez à l'un de ses frères malades, Rose le couvrit de baisers et dit aux personnes présentes : « C'est celui-ci, celui-ci que j'ai vu entrer dans la chambre ! » Ainsi Dieu tirait sa louange de la bouche des enfants.

Le saint Religieux, avons-nous dit, emporta dans la tombe le beau lis de sa virginité, et, par son triomphe sur l'esprit impur, il mérita d'être secourable à ceux qui seraient tentés contre l'angélique vertu. Le miracle que nous allons raconter, en terminant cette biographie, en sera une preuve convaincante.

Le Père Hernand Valdez, député à Rome pour la béatification du

Père Vincent, gardait dans une cassette un doigt du serviteur de Dieu, se proposant d'en faire hommage au R^me Père Jean-Baptiste de Marinis, alors Général de l'Ordre. Pendant la traversée, il parla des merveilles opérées par le grand Religieux et déclara qu'il avait avec lui une de ses reliques.

L'un des passagers, personnage distingué, pria ce Père de la lui laisser pour quelque temps, et se l'appliqua avec confiance sur les doigts de la main droite, privés de mouvement à la suite d'une dangereuse blessure. Sa foi fut récompensée par un double miracle : la main paralysée recouvra son état naturel ; lui-même guérit d'un autre mal secret, beaucoup plus grave, qui le conduisait à l'enfer. Depuis assez longtemps cet homme nourrissait dans son cœur une passion coupable : au contact de la sainte relique, il se sentit affermi à jamais contre la tentation.

Le Père Vincent Vernedo est cité par les historiens du Pérou comme l'un des personnages du Nouveau-Monde les plus illustres en sainteté.



*La V. Mère PERRINE DE SAINT-JEAN,
Professe du Monastère de Dinan (*).*

(1613-1655)

PERRINE DE SAINT-JEAN naquit à Rennes l'an 1613. Ses parents, honnêtes et chrétiens, eurent grand soin de son éducation : sa mère surtout, femme très pieuse, restée veuve avec une nombreuse famille, vit avec bonheur ses cinq filles embrasser toutes l'état religieux, après avoir passé, d'une façon exemplaire, leur jeunesse sous sa conduite. Elle eut en outre deux garçons, qui restèrent constamment fidèles aux maximes de la vie chrétienne qu'elle leur avait inspirées. Perrine, la plus jeune des cinq filles, ne céda en rien à ses sœurs pour la vertu. Elle reçut, dès son bas âge, des faveurs très particulières de son bon Ange.

(*) *Mém. de Dinan.*

Ayant un jour laissé tomber un ustensile de cuisine, qui se brisa sous ses yeux, et craignant d'être grondée par sa mère, elle confia sa peine à son céleste guide. La prière de l'enfant fut entendue. A son grand étonnement, elle eut la joie de voir l'accident miraculeusement réparé. Sa pitié fut une autre fois récompensée par un vrai prodige de protection divine. Un soir, sa mère l'avait envoyée chez une personne de la ville dont la demeure se trouvait très écartée et d'un abord difficile, et la nuit surprit l'enfant sur des terrains rocailleux et sans issue. Ne sachant plus où elle allait, la petite Perrine s'arrêta providentiellement, sans se douter du danger, sur le bord d'un puits creusé en cet endroit. Dans son angoisse, elle appela son bon Ange à son secours, mais avec une foi si grande, qu'incontinent une lumière surnaturelle l'environne, lui fait découvrir le puits à ses pieds, et le chemin qu'elle devait prendre pour rentrer chez sa mère.

Ces attentions d'en haut la portaient à Dieu. Son recueillement paraissait bien au-dessus de son âge; et sa vie, à cette époque, pouvait se résumer dans la prière, le silence et la solitude. Etrangère aux jeux de ses compagnes, elle n'accusait d'autre goût que celui de la pitié : voilà pourquoi elle s'empressa de donner son nom aux confréries, dont elle remplissait les devoirs avec une scrupuleuse exactitude. Elle jeûnait fréquemment et cachait adroitement ce qu'on lui donnait pour le distribuer aux pauvres. Sa modestie dans les rues et son maintien à l'église furent vite remarqués : pendant sa prière, elle restait toujours à genoux, immobile comme une colonne, les yeux fixés sur l'autel, ne tournant jamais la tête.

Elle éprouvait un désir ardent de connaître Dieu, de travailler pour sa gloire, et, comme elle entendait souvent parler des effets merveilleux de l'oraison, de la méditation, de l'union à Dieu, elle se montrait inconsolable de ne point savoir pratiquer ces saintes choses. Mais l'Esprit du Seigneur, à son insu, opérait plus en elle dans un seul moment que ne l'eussent fait ses efforts et ses lectures pendant plusieurs années. Elle cherchait des personnes capables de l'instruire dans les voies de Dieu et se procurait un grand nombre de livres de dévotion : néanmoins elle ne trouvait point là ce qu'elle espérait. L'attrait divin l'emportait à des considérations plus hautes, et sans réflexions ni colloques méthodiques, elle jouissait de l'entretien de son Bien-Aimé par une application très intime et très affective.

Perrine avait passé quelque temps chez les Ursulines pour apprendre à lire et à écrire, mais surtout pour pénétrer ce secret de

la vie intérieure qu'elle recherchait avec tant d'avidité. Vu les dispositions de son esprit, elle ne retira de ses premières leçons que dégout et sécheresse. Elle fit alors la connaissance d'une vertueuse demoiselle et suivit sa direction, au grand bien de son âme.

A cette époque, ses pratiques de dévotion envers la Sainte Vierge lui attiraient de précieuses bénédictions : elle voyait s'accomplir en sa faveur ces promesses du Livre des Proverbes : *In viis justitiae ambulo, in medio semitarum judicii, ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam* : « Je marche dans les voies de la justice et au milieu des sentiers du jugement, pour enrichir ceux qui m'aiment et pour combler leurs trésors. » De fait, la pieuse enfant recevait tant de lumières dans son esprit, tant d'ardeur dans son cœur, que son entendement et sa volonté, ces deux trésors de toute créature raisonnable, en étaient remplis surabondamment. Elle employait ses moments libres à la confection des ornements d'église. A force de persévérance, elle en fit un qui était brodé d'or et d'argent, et elle vint un jour l'offrir à nos Pères pour leur chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

II. — Ce fut à la suite de cette offrande qu'elle se sentit fortement appelée à une vie plus retirée et plus silencieuse. Fort adonnée à la mortification, elle n'usait des sens que pour les choses absolument nécessaires.

Cependant, elle-même le comprenait ; il lui manquait une dépendance qu'elle ne pouvait trouver que dans un monastère très régulier.

Sur ces entrefaites, on lui parla de la fondation récente des Dominicaines, établies à Dinan, et renommées déjà par les vertus qu'elles pratiquaient sous la conduite de la Mère Marguerite du Saint-Esprit, leur Prieure. Perrine eût désiré se joindre à ces saintes filles ; mais, n'en connaissant aucune, elle se trouvait fort embarrassée pour obtenir son admission. Elle s'ouvrit de son dessein à une Sœur du Tiers-Ordre, et par elle, grâce aussi à l'intervention du Père sacristain de notre couvent de Rennes, qui avait remarqué souvent la pieuse jeune fille en prières devant l'autel de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, elle fut présentée à la vénérable fondatrice. La Mère Marguerite tressaillait de joie, en voyant son monastère se peupler de sujets d'élite : elle s'empressa d'en ouvrir les portes à la postulante. Celle-ci n'éprouvait pas moins de bonheur : elle partit toute radieuse, et à ceux qui lui demandaient où elle allait elle répondait, en montrant le ciel : « Je vais à Dieu ! »

Sa vie austère, ses jeûnes rigoureux l'avaient préparée de longue main au régime de la communauté : elle n'eut donc point de peine à se façonner aux exigences de la règle dominicaine, et, comme elle accusait un très grand attrait pour les humiliations, elle trouva au couvent de quoi satisfaire ses goûts. Sœur Perrine passa dans une régularité admirable son année de probation; néanmoins, elle en voyait avec effroi approcher le terme. Se jugeant indigne de la grâce de la profession, elle n'osait en parler, tant elle craignait d'être rejetée d'une si sainte maison, et contrainte de quitter des Religieuses qu'elle estimait comme des Anges. Mais, sans le soupçonner aucunement, elle avait, dès le premier jour, conquis l'affection de toutes ses Sœurs : aussi, malgré la délicatesse de sa complexion, les votes du Chapitre furent unanimes en sa faveur. La fervente novice prononça ses vœux avec des ardeurs séraphiques et un vif désir de recommencer ce qu'elle avait pourtant si dignement exécuté. Dieu allait la servir à souhait, en la soumettant à une autre probation incomparablement plus longue et plus méritoire. Peu de temps après sa profession, Sœur Perrine eut une maladie dont les différentes phases déconcertèrent les médecins. Elle était prise de convulsions étranges qui lui secouaient la tête d'une manière extraordinaire avec un surcroît de douleurs inconcevables. Bientôt le mal gagna les bras et le corps entier : le plus triste, c'est que les Sœurs, la voyant en pareil état, ne pouvaient lui procurer le moindre soulagement; le simple contact lui causait une cruelle souffrance. Durant ses crises, la V. Sœur ne perdait jamais connaissance; même au plus fort de leurs accès, elle suivait les exercices de communauté avec une parfaite liberté d'esprit.

Dans le principe, on essaya plusieurs remèdes énergiques, mais il fallut y renoncer : on permit alors à Sœur Perrine de reprendre le train ordinaire de la maison. Bien plus, elle ajoutait aux rigueurs de la règle des jeûnes au pain et à l'eau; car, toute consumée de l'amour de Dieu, elle brûlait du désir de satisfaire à sa justice. C'était merveille de la voir s'imposer, nonobstant son mal continu et pressant, tant de pénitences pour le salut des âmes. Là tendaient ses œuvres et ses prières. Elle demandait au ciel avec larmes la conversion des infidèles, et sollicitait dans le même but, de la part des Sœurs, des communions, des heures d'oraison supplémentaires, des rosaires, des psautiers, en un mot toutes les pratiques de piété capables de toucher le cœur de Dieu et de l'incliner miséricordieusement vers ces millions de créatures abandonnées. Or, à cette époque, bon nombre de Reli-

gieux partaient pour les missions lointaines : serait-il téméraire de penser que l'Esprit du Seigneur se servait de cette excellente fille de saint Dominique pour contribuer au succès d'une si grande œuvre?

Si elle entendait parler de guerres, de fléaux, ou de l'endurcissement de certains moribonds obstinés dans le mal, la vénérable Sœur recourait aux mêmes moyens. Sa compassion s'étendait également aux âmes du Purgatoire. Elle avait eu soin de noter les indulgence que l'on pouvait gagner chaque jour en leur faveur, afin d'en faire mieux souvenir les Sœurs du monastère. La persévérance des novices était un autre champ ouvert à son zèle. Un jour, elle réunit quelques-unes de ses compagnes et les emmena à une petite chapelle de la sainte Vierge, érigée dans le jardin, pour prier ensemble à l'intention d'une jeune novice qu'elle savait ébranlée. Là elles furent surprises par un orage. Comme l'eau tombait en abondance et que l'oratoire était trop étroit pour les contenir toutes, les Sœurs voulaient courir au monastère : Sœur Perrine les arrêta, supplia Dieu, et obtint par ses mérites que la pluie inondât la terre autour d'elles et que pas une ne fût mouillée.

III. — Sa charité pour les pauvres était des plus tendres. Souvent elle conjurait sa Supérieure de lui permettre de leur passer son diner, lorsqu'elle devait jeûner au pain et à l'eau. Non moins sensible aux besoins spirituels et corporels de ses Sœurs, elle s'offrait la première à les soulager. Peu de temps avant sa mort, on découvrit qu'il suffisait, pour la faire revenir d'une crise, de lui dire que telle Sœur réclamait ses services à l'infirmerie. L'une de ses compagnes l'expérimenta un jour en récréation. Voyant Sœur Perrine tomber en syncope à ses côtés, elle se mit à lui dire : « Chère Sœur, vous voilà bien au repos, quand on aurait si grand besoin de vous à l'infirmerie ! » A ces mots, Perrine de Saint-Jean se redresse et court auprès de la malade pour lui rendre assistance.

Une autre fois, une converse prise soudainement de défaillance, se plaignait, non loin du lit où Sœur Perrine reposait sans donner aucun signe d'attention. Sitôt qu'elle l'entend gémir, elle se lève et va lui demander ce qu'elle a. « Je me sens mal, » répond la converse. — « N'auriez-vous pas besoin de nourriture ? » reprend la charitable fille, et, se rendant à la dépense, elle prend ce qu'elle y trouve et revient en toute hâte. Dans son empressement, elle fit une lourde chute, mais sans lâcher prise, et ce qui montre davantage l'interven-

tion divine en cette occurrence, c'est que pas une goutte du liquide ne tomba du vase qu'elle tenait à la main. A dater de ce jour, on employa avec succès ce moyen facile de la tirer de son état léthargique. On remarqua encore, comme une bénédiction du ciel, qu'elle n'omit jamais, au plus fort de ses crises, la récitation de son bréviaire : au temps voulu, son bon Ange, sans doute, lui ménageait le calme nécessaire pour lui permettre de satisfaire à cette douce obligation. Les Mères du Conseil finirent par lui confier le soin des malades. Les Sœurs virent avec joie et reconnaissance cette nomination, et il n'y eut personne dans le monastère qui ne ressentît les effets de son inépuisable dévouement.

On pouvait être sûr, en s'adressant à Sœur Perrine, d'être accueilli toujours avec un cœur dilaté par la charité et par le désir d'être utile au prochain. Dieu permit, en outre, que ses convulsions devinssent dès lors moins fréquentes.

A ce dévouement sans bornes, la V. Sœur unissait une humilité profonde. Sans cesse, elle demandait à ses malades pardon de ses manquements à leur égard, et elle s'étudiait avec une affection toute maternelle à prévenir et soulager leurs besoins.

IV. — La Mère Perrine de Saint-Jean employait ses moments libres à la peinture. Elle avait appris cet art sans autre maître que son zèle pour faire connaître, aimer, servir Jésus son Créateur, et Marie, sa bonne Mère. Elle enrichit ainsi le monastère de toiles naïves, qui reflétaient les célestes impressions de sa piété.

A l'autel du dortoir, décoré par ses soins, sous le titre de Notre-Dame de Toute-Puissance, elle mit un tableau de la Sainte Vierge que ses compagnes ne se lassaient pas d'admirer. Il devint l'objet d'un tel culte que plus tard on le transporta au chœur.

Outre cet autel, Sœur Perrine se plut à en ériger d'autres en divers endroits du monastère plus fréquentés par la communauté. On en compta jusqu'à neuf, ayant chacun son vocable particulier. De plus, elle fit placer sur toutes les portes intérieures une image de la Vierge avec une oraison de circonstance, pour rappeler à ses Sœurs que l'auguste Mère de Dieu étant la Porte du Ciel, c'était là qu'il fallait venir frapper pour en mériter l'accès.

Au-dessus de l'entrée du monastère, se trouvait une grande statue de la céleste patronne de la maison. Perrine demanda l'autorisation de la dorer et de l'orner à son goût, et quand il s'agit de remettre

en place la sainte image, elle pria sa Supérieure d'agréer que la communauté se rendît en procession jusqu'à la porte de la clôture, au chant des Litanies. De leur côté, les personnes du voisinage tenaient à honneur de pourvoir à l'entretien de la statue si pieusement restaurée : c'était à qui l'entourerait des plus belles fleurs. Il arriva une nuit que deux hommes se prirent de querelles en cet endroit : l'un d'eux tirant son poignard allait frapper son adversaire, quand soudain celui-ci aperçoit la statue.

« Malheureux, s'écrie-t-il, tu oserais me tuer sous les yeux de la Madone ! » A ces mots, son ennemi se sent désarmé, et ces deux hommes se retirent réconciliés.

A l'époque où les Sœurs passèrent dans leur nouveau monastère, elles songèrent à emporter la statue : mais elles durent y renoncer devant l'opposition des gens du quartier qui, pendant plus d'un mois, firent une garde sévère pour empêcher qu'on enlevât par surprise leur chère image.

Si la pieuse Mère avait tant de dévotion à la Très Sainte Vierge, elle ne se distinguait pas moins par son amour envers Notre-Seigneur dans l'adorable Sacrement. Toute malade qu'elle fût, elle se traînait au chœur, s'y arrêtant près de la porte, quand la faiblesse ne lui permettait pas d'aller plus loin. Maintes fois on la vit venir toute courbée, bravant néanmoins la fatigue et la maladie pour ne pas manquer un Office, la sainte Messe surtout. Quand arrivait le moment de la Communion, elle se redressait à force d'énergie et prenait son maintien naturel.

Rien ne lui était agréable comme d'utiliser son talent et ses pieuses industries pour relever les choses du culte. En guise de passe-temps, elle peignait de petits signets représentant soit le Ciboire, soit le Calice, avec ces mots : « Loué soit le Très Saint Sacrement de l'autel ! » et les distribuait à ses Sœurs. A considérer tout ce qu'elle a fait en ce genre, malgré ses infirmités, et sans nuire à aucun de ses exercices religieux, on est en droit de conclure qu'il ne lui était guère possible de produire une si forte somme de travail sans un secours spécial du Ciel.

Son humilité et son obéissance étaient admirables : sur ce dernier point, elle n'eut jamais l'ombre d'une transgression à se reprocher. Un jour, sa Supérieure, se faisant scrupule de ne pas assez la soulager et la voyant plus faible qu'à l'ordinaire, lui ordonna de prendre deux œufs au repas du matin, en disant que cela ne romprait point

son jeûne. Sœur Perrine obéit ; mais comme le commandement parlait aussi de jeûne, elle se contenta de prendre le soir une bouchée de pain sec, en guise de collation, ce qui devenait pour elle un régime plus sévère que celui de la communauté.

Elle avait grand soin de cacher ses plus belles actions et aimait à se charger à la dérobée de tout ce qu'il y avait de plus pénible dans le monastère. Ainsi elle attendait pour balayer la cuisine que les Sœurs converses fussent à leurs exercices. Souvent, à l'insu de toutes, elle s'agenouillait aux portes des cellules pour en baiser le seuil. Sa mise était des plus pauvres ; elle demandait qu'on voulût bien ne lui donner jamais de vêtements neufs : en un mot, elle témoigna toute sa vie le plus parfait détachement.

V. — L'heure de la récompense allait enfin sonner pour la V. Religieuse. Un matin de l'année 1655, une Sœur, lui trouvant le visage complètement défait, l'embrassa tendrement et lui dit : « Chère Mère, on dirait que vous vous en allez. » Perrine de Saint-Jean avait constamment sous les yeux le souvenir de la mort : « Tant mieux, répondit-elle ; ne faut-il pas mourir ? Ce sera quand il plaira au Seigneur ? »

La Mère Prieure, informée, voulut qu'elle se rendit tout de suite à l'infirmerie. On touchait à la fête de saint Dominique. La malade put assister à la procession, organisée dans le monastère en l'honneur du B. Patriarche. Les Sœurs parcouraient tous les lieux réguliers, au chant du *Miserere*, pour demander pardon des transgressions commises contre la Règle. Le jour de la fête, la V. Mère renouvela ses vœux, puis revint à l'infirmerie qu'elle ne devait quitter que pour le tombeau.

Elle fit aussitôt son testament de piété, c'est-à-dire une distribution de psautiers, de rosaires et pratiques semblables pour lesquelles elle s'était engagée en faveur des pécheurs et des âmes du Purgatoire ; et elle pria sa Supérieure d'avoir pour agréable que les Sœurs y satisfissent à sa place. Toutes le lui promirent. Elle se disposa ensuite à sa dernière confession générale, et attendit en paix sa délivrance. Le matin de sa mort, elle pria les infirmières de changer l'orientation de sa couche.

On s'étonna de cette demande ; mais on en eut l'explication en reconnaissant que la malade voulait mourir, comme saint Martin, les yeux tournés vers le ciel. Elle reçut les derniers Sacrements

avec foi et amour, et pour franchir d'un pas sûr le seuil de l'éternité, elle conjura sa Supérieure de faire offrir le saint sacrifice de la Messe à cette intention. On lui apporta une image de la Vierge qu'elle avait beaucoup vénérée, en un endroit où elle passait souvent : « O Mère admirable, s'écria-t-elle en la couvrant de ses baisers, Vierge aimable, Vierge puissante, ne m'abandonnez pas à cette heure ! J'ai toujours espéré en Vous, assistez-moi présentement et conduisez-moi à votre divin Fils ! » Ce fut sa dernière parole.

La V. Mère expira en disant ces mots, le 21 août 1655, un samedi, dans l'octave de l'Assomption, âgée de quarante-deux ans.

Ce même jour, une Sœur tomba malade, et comme on craignait qu'elle ne fût incommodée des allées et des venues occasionnées par le décès de Sœur Perrine, la Mère Prieure fit transporter au plus tôt la défunte dans le dortoir. On l'exposa au lieu même où la sainte Religieuse avait coutume de prolonger ses prières, au pied de l'autel dédié à la Très Sainte Trinité, à Notre-Dame de Toute-Puissance et à l'Ange gardien. La chose ne fut point préméditée ; mais, en y réfléchissant, les Sœurs crurent y voir une disposition de la Providence, voulant leur enseigner que la servante de Dieu était parvenue à la vision de l'essence divine par la protection de la Sainte Vierge et l'assistance tutélaire de son bon Ange.

Quelques Religieuses du monastère assurèrent avoir eu le sentiment intime de la gloire dont jouissait cette sainte âme au ciel. L'une d'elles s'était vue, durant son sommeil, transportée dans un jardin rempli de fleurs et d'arbres aux fruits délicieux. Un de ces arbres était tellement chargé que ses branches pendaient jusqu'à terre, et des oiseaux au blanc plumage venaient se reposer à son ombre. Il lui fut dit en même temps que cet arbre figurait Sœur Perrine de Saint-Jean, comblée de grâces et de mérites, et entourée des âmes auxquelles ses prières et ses pénitences avaient procuré la purification et le repos éternel en Dieu.





LE MÊME JOUR

1266 — A Bitonto, au royaume de Naples, l'illustrissime Père PANCRACE, évêque de cette ville. Il s'acquittait dignement de l'office prioral au couvent d'Anagni, quand l'Archevêque de Bari, avec l'agrément du Pape Innocent IV, le retira de son cloître, et le fit placer sur le siège de Bitonto (1253). Le nouveau Pasteur répondit pleinement aux espérances que l'on fondait sur sa capacité et sur ses vertus. Il mourut l'an 1266, après avoir gouverné son diocèse, pendant treize ans, avec autant de prudence que de zèle.

Ce V. Père est l'un des plus anciens Prélats de notre Ordre. Bernard Gui, il est vrai, ne mentionne pas son nom dans son catalogue. Mais Ughelli et Fontana affirment expressément qu'il fut évêque de Bitonto. Valle, dans son *Abrégé des hommes illustres de la Province de Naples*, le cite sans donner de détails sur ses actes ; il dit seulement qu'on le voit peint sous les cloîtres de Gubbio, la tête ceinte de l'auréole. Michel Pio répète la même chose. « La rareté du nom, ajoute le Père Souèges, a pu faire qu'on ait divisé ceux qui ne sont qu'un en effet, et comme les anciens évêques de l'Ordre ont presque tous excellé en sainteté et en doctrine, je mets celui-ci sans difficulté parmi nos Prélats illustres en l'une et l'autre qualité ». — (Fontana).

1290 — A Carcassonne, le V. Père GUILLAUME DE GRASANIS, Religieux d'une grâce éminente. Il parvint à une extrême vieillesse, après avoir édifié toute la ville par ses exemples et s'être rendu fort utile à ses Frères. Il fut un sous-prieur accompli et s'endormit dans la paix, plein de mérites et de bonnes œuvres.

Au moment de la mort du B. Romée de Livia, arrivée dans la nuit du 21 novembre 1261, au couvent de Carcassonne, le Père Guillaume de Grasanis, dormant d'un profond sommeil, n'entendit pas le bruit de la *tablette* qui convoque les Religieux à l'agonie d'un Frère, afin qu'ils prient autour de lui et apprennent eux-mêmes à mourir ; mais il fut frappé par le son d'une voix claire et tout angélique qui chantait le verset suivant du psaume 126 : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce haereditas Domini Filii, merces fructus ventris* : « Quand le Seigneur aura donné à ses bien-aimés le repos du salut, il auront pour héritage la possession même du Fils de Dieu, de Celui qui s'est fait, par son incarnation, le fruit de la Vierge. » C'était

précisément le verset que le B. Romée avait dit et répété pendant sa vie avec une telle jubilation, qu'il aurait voulu le garder toujours sur les lèvres. Aussitôt Frère Guillaume comprit en son cœur que cet ami de Dieu et des hommes, pris du sommeil de la mort, entraînait en possession de l'héritage du Seigneur ; qu'il allait contempler sans voiles Jésus, le fruit des entrailles de Marie, après l'avoir salué tant de fois ici-bas, et qu'il recevrait ainsi l'heureuse récompense de ses travaux. En effet, se levant et courant à l'infirmerie, il trouva réalisé ce qu'il avait pressenti : Romée de Livia venait de rendre le dernier soupir.

Vingt-cinq ans plus tard, le V. Père assista à la translation du Bienheureux, dont le corps fut retrouvé entier, sans corruption aucune, quoiqu'il fût resté pendant si longtemps en pleine terre, exposé à la pluie et à toutes les intempéries. — (*Ex Bern. Guid. et ej. suppl.*).

1612 — Au couvent de Saint-Etienne, à Salamanque, le V. Père MARTIN DE SAINT-PIERRE, lequel joignait à une grande innocence de vie une pénitence très austère. Il employait une bonne partie de ses nuits à la prière, ceignait ses reins d'une chaîne de fer aigüe, et s'offrant ainsi par la ferveur de son esprit en sacrifice continuels au Seigneur, il décéda dans la paix, chargé de jours et de mérites. — (*Act. cap. Rom., 1612.*)

1430 — Au monastère du Saint-Esprit, dans la ville d'Alcaraz, en Andalousie, la V. Mère ELVIRE DONADIEZ. Elle avait été mariée à un puissant seigneur nommé Henri Crivel, lequel fonda le couvent des Religieux de notre Ordre dans cette ville. Voulant l'imiter dans sa grande piété, elle fonda de son côté le monastère de nos Sœurs, l'an 1412. La cérémonie de prise de possession se fit avec toute la solennité requise et fut présidée par l'Archevêque de Tolède, qui accorda pour la circonstance à tous les assistants quarante jours d'indulgence. La fondatrice ne témoigna pas seulement par cette magnifique largesse l'affection qu'elle portait à l'Ordre : elle fit mieux encore, en se retirant dans ce monastère, y prit l'habit et y vécut plusieurs années fort saintement. Elle se distingua surtout par sa rare humilité. Aussi choisit-elle pour sa sépulture un endroit reculé à l'extrémité du cloître et placé au bas d'un escalier, afin d'être foulée aux pieds des Religieuses. — (Lopez).

1441 — A Prouille, la V. Mère ELISABETH DE VIGNÈRES, d'une pureté plus angélique qu'humaine. En récompense de cette vertu, elle mérita de jouir, dès cette vie, de la présence visible de son bon Ange. — (*Mém. de Prouille.*)

144. — A Colmar, la V. Mère GERTRUDE, professe du monastère de Saint-Jean-Baptiste. Les âmes du Purgatoire lui apparaissaient fréquemment

pour implorer son assistance, comme le prouve le fait suivant, rapporté par le Père Nider dans son *Formicaire*.

« Il y a deux ans à peine, écrit cet auteur, au village de Wyler, à une lieue de Colmar, vivait très honnêtement, avec son épouse, un seigneur renommé dans la contrée pour sa fortune et sa noblesse. Il n'avait qu'une fille sur laquelle les deux époux reportaient toute leur affection. En cela même, ils semblaient plutôt rechercher la gloire des hommes que celle de Dieu ; car ils souffraient avec peine que cette fille unique, déjà en âge de s'établir, ne se passionnât pour aucun parti.

Anne, — ainsi se nommait-elle, — était très pieuse, fort charitable envers les pauvres, et dès son enfance avait résolu de n'appartenir à aucun homme au monde. Elle se confessait souvent, et quand nos Pères vinrent se fixer à Colmar, son plus grand plaisir était de les entendre parler de Dieu.

Ses parents, qui fondaient sur elle tout l'avenir de leur maison et ne croyaient pouvoir amollir son cœur que par une sorte de contrainte, la fiancèrent, sans la consulter, à un jeune homme de haute naissance, et la confièrent à la garde d'une noble veuve, en attendant que, tout étant préparé pour les noces, on lui fit connaître les intentions de son père et de sa mère.

Mais Celui qui habite dans les cieux, voulant pour lui seul, dans toute la parure de sa pureté, cette jeune vierge qu'il s'était choisie, se joua de tous ces stratagèmes.

Huit jours avant la célébration du mariage, la chaste jeune fille, qui ne savait rien de ce qui se tramait, fut prise de la fièvre, et comme son état empirait, ses parents consentirent à faire venir de Colmar le Père Pierre, de notre Ordre, pour entendre sa confession. Elle s'acheminait rapidement vers la mort. Alors sa mère, pour mieux s'assurer de l'amour de sa fille pour la virginité, lui dit confidemment : « Je t'en prie, ma chère enfant, parle-moi « en toute vérité : maintenant que tu es si près d'aller à Dieu, aimes-tu « mieux mourir que de vivre avec un époux terrestre ? » — A cette demande, Anne répondit avec allégresse : « Je préfère mourir », et en disant ces mots, elle expira très dévotement. Le lendemain, qui se trouvait être le jour fixé d'avance pour la solennité de son mariage, elle emportait dans la tombe les larmes et les regrets de ses parents et de ses amis. Comme on l'enveloppait du linceul, on fut fort surpris et édifié de lui trouver les genoux recouverts de cals provenant de ses fréquentes genuflexions. Mais comme rien n'est parfait en ce monde, la nuit qui suivit les funérailles, la défunte apparut à Sœur Gertrude, du monastère d'Unterlinden, à Colmar, et semblait courir après elle. Cette digne Religieuse, ne la connaissant point, lui demanda qui elle était. — « Je suis la jeune Anne de Wyler, répondit-elle, morte « avant-hier, et j'ai besoin d'une messe que je vous prie de faire célébrer par « le Prieur du couvent des Frères Prêcheurs. Dites aussi à ma mère, qu'en « l'honneur de la B. V. Marie, elle donne aux pauvres la meilleure de mes

« robes. » Sœur Gertrude, qui n'avait jamais entendu parler de cette personne, n'osa faire connaître ce qui s'était passé. Mais la nuit suivante, l'apparition s'étant renouvelée dans les mêmes conditions, la V. Mère s'empressa de rendre compte de tout au Père Jean Wolfardy, son confesseur, qui acquitta immédiatement la messe demandée. »

Ce trait relève du même coup et la haute vertu de la digne Religieuse et la sainteté du Prieur de Colmar, qui par une de ses messes devait ouvrir la porte de la béatitude à cette âme choisie — (Nider.)

1480 — Au monastère d'Aveiro, en Portugal, la V. Mère Béatrix Vèle, fille selon la chair de la V. Mère Guiomar de Saint-Dominique. Cette dernière, devenue veuve, entra chez nos Sœurs : Béatrix l'y suivit et reçut comme elle les livrées de l'Ordre. Sa grâce aimable lui attacha l'affection de la B^{se} Princesse Jeanne de Portugal, qui la prit avec elle pour compagne quand la peste la contraignit de se réfugier à Abrantès. La mort surprit Béatrix dans ce refuge : mais la pieuse princesse fit ramener son corps au monastère d'Aveiro pour y recevoir une sépulture honorable. — (Sousa).

1667 — Au monastère de Castelsarrasin, diocèse de Montauban, la vertueuse Sœur Charlotte de l'Ascension, converse professe du monastère de Toulouse. Ses excellentes vertus la firent donner pour compagne aux VV. MM. Antoinette de Sainte-Catherine de Meynard et Catherine de l'Enfant Jésus, députées à Castelsarrasin pour réformer les Sœurs de cette ville. Elle y eut sa bonne part de peines et de traverses inévitables dans ces sortes d'entreprises. Déjà, dès son entrée dans l'Ordre, elle avait fait briller sa ferveur d'un vif éclat ; car étant issue d'une famille noble, et ornée de toutes les qualités désirables pour une jeune fille de sa condition, elle déclara néanmoins qu'elle choisirait le dernier rang dans le monastère. Son père offrit une forte somme pour son admission au chœur, et nos Sœurs elles-mêmes, espérant l'amener à leurs désirs, différèrent pendant quelque temps de lui donner le saint habit. Mais les exemples de la vie pauvre, humiliée et souffrante de Notre-Seigneur eurent une plus grande force sur son esprit : la vertueuse fille tint ferme dans sa résolution, et en s'habituant aux exercices les plus pénibles du monastère elle obtint enfin la réalisation de son dessein.

Les hérétiques ayant chassé les Religieuses de leur sainte retraite, Charlotte de l'Ascension suivit ses compagnes dans une maison mise à leur disposition, mais nullement organisée pour une communauté nombreuse.

Tout le poids de cette translation et des embarras d'une installation provisoire retomba sur notre Sœur, qui supporta ces ennuis sans le moindre murmure, avec une admirable paix, repos et union à Dieu.

Ses vertus devenant plus éclatantes, ses compagnes songèrent à l'élire supérieure, et firent auprès d'elles de nouvelles instances pour l'admettre au

rang des Sœurs de chœur. Mais cette proposition ne servit qu'à l'affermir dans son premier choix, préférant mille fois obéir à toutes plutôt que de commander à une seule.

Elle fut cuisinière pendant vingt-deux ans, sans jamais témoigner le moindre dégoût de cet office. Vingt ans durant, elle soigna comme l'eût fait une mère une Sœur malade, recueillant avec beaucoup de soin et de piété les morceaux de pain qu'elle laissait pour les manger elle-même. Sa dévotion au Très Saint Sacrement était aussi humble que respectueuse : elle se tenait devant l'autel avec une foi et une attention qui touchaient les cœurs. Ses discours avaient une onction particulière pour porter à Dieu ; jamais elle n'éprouvait d'ennui à parler de Lui ou à s'entretenir de ses perfections infinies. Chaque jour, elle récitait le Rosaire entier, et elle obtint pour le monastère une magnifique statue de Notre-Dame de Pitié qu'elle prenait soin d'entretenir. De temps à autre, la communauté se rendait processionnellement devant cette statue et y chantait le *Stabat*.

On rapporte deux traits remarquables de l'obéissance de notre sainte converse. Les Religieuses, après plusieurs essais inutiles pour ouvrir une porte intérieure, étaient venues déclarer à la Mère Prieure leur embarras. Celle-ci commanda à Sœur Charlotte d'aller ouvrir immédiatement cette porte. L'humble fille partit sans mot dire et ouvrit la porte sans difficulté. Un autre jour, le monastère vint à manquer d'huile. La même Supérieure envoya la Sœur en chercher dans un vase où il était certain qu'il n'y en avait plus ; mais Dieu, bénissant son obéissance comme la première fois, permit qu'elle en trouvât abondamment.

Sur ces entrefaites, les Religieuses de Toulouse voulurent la rappeler auprès d'elles. Déjà, la Mère Antoinette de Sainte-Catherine, cédant aux instances de sa famille, était retournée à son monastère. La Mère Catherine de l'Enfant-Jésus venait d'être élue Prieure : dans ces conditions Sœur Charlotte ne put se décider à quitter Castelsarrasin. Elle y mourut l'an 1667, le 21 août, après s'être recommandée avec une admirable confiance à la Très Sainte Vierge, et aux Saints, ses patrons de prédilection. Elle rendit le dernier soupir en couvrant de ses baisers son crucifix, le grand objet de notre amour et de notre espérance. (*Mémoires de Toulouse.*)





XXII AOUT

*Le V. P. MATHIAS DE LA PAIX,
l'un des Fondateurs de la Province de Saint-Vincent,
au Nouveau-Monde (*).*

(1579)



MATHIAS DE LA PAIX prit l'habit dominicain au couvent de Mexico, le 21 novembre 1538. La circonstance de son entrée dans l'Ordre mérite d'être relevée. Il était sur le point de se marier, quand le Saint-Esprit, qui le destinait à l'apostolat, lui changea subitement le cœur et l'embrasa de son amour. La grâce fut victorieuse; le gentilhomme n'hésita pas à se rendre à son appel, et le jour même fixé pour son mariage, il disait un éternel adieu au monde, et se retirait au couvent de Saint-Dominique pour y célébrer des noces d'autant plus saintes et plus stables qu'elles ne finiraient jamais.

Le Père Pierre de Angulo attendit qu'il eût fait profession pour l'emmener avec lui dans la Province de Guatémala, où il se proposait de travailler à l'extension de son Ordre et au salut des âmes.

Mathias de la Paix ne trompa aucune des espérances que l'on fondait sur lui et fit d'admirables progrès tant dans la science que dans la vertu. Par sa vie austère et laborieuse, il était un exemple vivant et un modèle accompli. Mais il se distingua surtout par sa

(*) Remezal.

charité envers les Indiens du pays, que les Espagnols, ses compatriotes, traitaient avec la dernière cruauté. Soumis à des corvées écrasantes, rivés sans relâche ni merci à des travaux qui dépassaient de beaucoup leurs forces, ces malheureux Indiens mouraient en masse, d'épuisement et d'inanition, dans les carrières qu'ils creusaient pour en retirer la pierre ou le sable.

Ce spectacle navrant perçait le cœur compatissant de nos Pères et notamment celui du Père Mathias de la Paix. Le saint Religieux comprit qu'il y avait quelque œuvre à entreprendre pour adoucir tant de maux. Avec les aumônes qu'il put se procurer, il acheta un terrain contigu au couvent, sur lequel fut bâtie depuis une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Chandeleur.

Non loin de là, il construisit une maison destinée à recevoir les Indiens malades. Quand tout fut organisé, le V. Père s'en alla par les rues pour recueillir ses protégés; et si grande était l'affection dont il les entourait, qu'il les chargeait sur ses propres épaules, quand la faiblesse les empêchait de marcher.

Notre-Seigneur voulut récompenser par un miracle le zèle de ce charitable hospitalier. Un jour qu'il avait pris de la sorte un pauvre tout couvert d'ulcères, ceux qu'il rencontra dans les rues lui virent sur les épaules un crucifix de la grandeur d'un homme. Arrivé à l'hôpital, le Père Mathias, ne se doutant de rien, dépose son fardeau sur un lit et se retourne pour soigner son malade. Grande est sa surprise de ne plus le trouver. Les personnes présentes lui affirmèrent qu'aucun homme n'était sorti de la salle, mais qu'elles-mêmes l'avaient vu entrer portant, au lieu d'un Indien, le Sauveur crucifié. Ce changement miraculeux couvrit de confusion l'humble Religieux. Il se souvint de la parole de l'Évangile qui pouvait tout expliquer : « *En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* » (Matth., xxv, 40.)

Le couvent de Saint-Dominique entretenait cet Hôtel-Dieu et apprêtait la nourriture des pauvres : à la longue cependant, on s'aperçut que la distance était trop grande pour un service régulier et facile. Les Pères s'imposèrent alors de nouveaux sacrifices, achetèrent une maison proche de la leur et la placèrent sous le vocable de saint Alexis.

Le Père Mathias, aidé du Père Blaise de Saint-Martin, autre Religieux de grande vertu, prit sur lui la plus grande part des fatigues occasionnées par le déménagement. Le nombre des pauvres qui se

présentèrent était considérable, et comme les ressources du couvent allaient devenir insuffisantes pour l'entretien de tant de monde, nos Pères eurent recours à la générosité du Roi catholique. Ils lui rendirent un compte exact de leur nouvelle œuvre et le prièrent d'assurer une rente à perpétuité à leur hôpital.

Sa Majesté, qui ressentait vivement la misère des pauvres Indiens, accueillit favorablement la requête et n'eut pas assez d'éloges et de remerciements à l'adresse des charitables Religieux. Non content de leur envoyer une très riche aumône, Philippe II voulut encore que le trésor consacrat annuellement une autre somme, plus considérable, à la même intention.

L'évêque du lieu, François Marroquin, construisait, de son côté, un hôpital pour recevoir les Espagnols malades ; sa charité le poussa à vouloir aménager un dortoir spécial pour les Indiens. Mais ces derniers, qui voyaient dans les conquérants du Nouveau-Monde des ennemis, cause de tous leurs maux, refusèrent obstinément d'habiter cette maison. Ils allaient jusqu'à dire : « Ces Espagnols nous détestent, et, nous sachant malades tout près deux, ils se lèveront la nuit pour nous achever. » Vainement le prélat essaya de les rassurer : il dut se désister de son dessein, et l'on s'en tint à la séparation des deux hospices, où Espagnols et Indiens seraient traités à part.

II. — Le Père Mathias s'employa plusieurs années au service de l'hôpital des Indiens, avec une charité et un dévouement qu'on ne saurait dire. Il montrait le même empressement dans l'intérieur de son couvent. Lui seul se chargeait de balayer les dortoirs, entretenir la sacristie, cultiver le jardin, préparer le réfectoire. Sa modestie et sa diligence dans l'exercice de ces fonctions prouvaient clairement qu'il était conduit par l'esprit du Seigneur, qui le faisait agir dans une paix parfaite et avec un grand désir de lui plaire. Il se tenait toujours occupé en Dieu, méditant et contemplant des vérités propres à le tenir content et appliqué à l'imitation de son divin Maître. Son amour pour la pauvreté n'était pas moins admirable. Ses vertus et ses œuvres lui avaient conquis une réelle autorité sur les habitants : d'un mot, il pouvait faire affluer au couvent des aumônes considérables : mais jamais il ne voulut se servir de son crédit pour recevoir quoi que ce fût en dehors du strict nécessaire.

Rarement il sortait en ville, tant sa présence était nécessaire auprès de ses pauvres. D'une obéissance exemplaire, il se soumettait à tout

ce qu'on lui commandait avec la docilité d'un jeune novice : ce qu'il faisait par un principe surnaturel, en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, s'étant rendu obéissant à l'homme pour l'amour de l'homme, nous a appris divinement à obéir à Dieu pour l'amour de Dieu.

Sa ferveur dans l'oraison se trahissait par des gémissements et des larmes. Pour ce motif, il choisissait des endroits solitaires ou rentrait au chœur après Complies et Matines, quand les Religieux s'étaient retirés.

Mais ce qui montre combien grand était ce don d'oraison, c'est que son union à Dieu n'était nullement entravée ni gênée le moins du monde par les occupations les plus distrayantes.

Dès que la Règle ou le Supérieur avait parlé, il déposait la bêche ou la truelle, se rendait au chœur avec une angélique modestie ou montait à l'autel, l'esprit ravi en Dieu, comme si on l'eût tiré d'une longue et profonde méditation. Sa foi et sa confiance étaient sans bornes.

Un jour, un épouvantable tremblement de terre le surprit au chœur. Le Père Mathias sort un instant sous le cloître et voit venir à lui un Indien qu'il avait baptisé depuis peu. Il lui demande où il va. « Je vais à l'église, mon Père, répond l'Indien, pour trouver auprès du Saint-Sacrement quelque assurance contre ce tremblement de terre qui menace de tout engloutir. » Le saint Religieux admira cette belle réponse. « Voici un homme baptisé depuis quelques jours seulement, se dit-il à lui-même, et dont la foi confond celle de nos Religieux et de nos anciens fidèles ; car tous se sauvent de l'église, quand lui seul y entre pour se mettre à l'abri auprès de Notre-Seigneur ! » Et prenant l'Indien par la main, il vient avec lui s'agenouiller près de l'autel, et tous deux y restent longtemps en oraison, bravant une mort presque certaine, mais sans crainte ni trouble, parce qu'ils se confiaient en Celui qui commande aux vents et aux tempêtes et ramène la sérénité. Le V. Père était un Religieux d'une rare abstinence : il passait l'année dans un jeûne continu. Il ajoutait toujours la meilleure partie de son repas à l'aumône commune que le couvent faisait aux pauvres, souvent même donnait tout, se contentant d'une petite portion de riz et d'un peu d'eau : après quoi, il faisait le tour des tables pour recueillir ce que les autres Religieux voudraient bien lui donner, et ses confrères, touchés de sa charité, lui abandonnaient volontiers une partie de leur dîner pour ses pauvres.

A le voir, personne n'eût soupçonné le grand sens qu'il possédait, car son extérieur était des plus ordinaires; cependant, lorsqu'on lui demandait son avis, lorsqu'on le consultait sur un cas difficile, on découvrait tant de lumière, une façon de raisonner si claire et si profonde, que pas un des Pères ne discourait mieux que lui. La chose paraissait d'autant plus surprenante qu'on ne voyait jamais, pour ainsi dire, le Père Mathias appliqué à la lecture : tout son temps, il le consacrait à l'oraison ou au travail manuel. Il entendait dans la perfection la langue mexicaine et le dialecte de Guatémala; et sur ses vieux jours, il se mit à apprendre un autre idiome, idiome non moins difficile, avec un soin et un succès vraiment extraordinaire. Tels étaient les moyens employés par le saint Religieux pour instruire et convertir les infidèles.

On tient pour certain qu'il opéra plusieurs miracles que son humilité sut cacher adroitement. Le Père Thomas de la Tour, qui notait avec une grande piété tout ce qui se passait dans cette religieuse Province, écrit à ce propos les lignes suivantes : « Quelqu'un pourrait aussi nous objecter que, si on n'a rien dit de certaines choses merveilleuses accomplies par la grâce de Dieu pour le salut et la conversion de ces peuples, c'est sans doute que rien de semblable n'est arrivé.

« Je répondrai pourtant qu'il s'en est fait plusieurs, et je pense que si on les avait écrites, elles ne paraîtraient pas moindres que beaucoup d'autres qu'on a recueillies. Mais j'ai eu des raisons et j'en ai encore, pour n'en rien dire, lesquelles demanderaient plus de temps et plus de loisir que je n'en possède pour s'en bien éclaircir. Et quoiqu'il y ait des faits dont je suis bien sûr, je laisse à un autre le soin de les enregistrer tous. » Ces raisons sont très dignes d'un homme sage. Remezal, à son exemple, s'abstient de citer certains traits miraculeux, relatifs au V. Père Mathias de la Paix, et renvoie, pour cela, aux auteurs qui ont écrit avant lui. Il ajoute toutefois tenir de personnes recommandables, qui avaient eu l'avantage de connaître personnellement le serviteur de Dieu, que le Seigneur opéra souvent par son ministère des choses tout à fait admirables. La vie du V. Religieux n'était-elle pas, du reste, un miracle perpétuel? Il la couronna par une très sainte mort, au couvent de Guatémala, l'an 1579. On respecta sur sa tombe l'humilité de sa pieuse existence, et, pour toute épitaphe, on inscrivit que le Père Mathias de la Paix *fut l'un des fondateurs de la Province, et excella dans les langues des Indiens.*



*Le V. P. PIERRE PORTILLO,
de la Province d'Aragon (*).*

(1620)

LE Père Pierre Portillo donna, dès le berceau, des indices de future sainteté. Si parfois il se mettait à pleurer, on n'avait qu'à le porter à l'église, ou à lui montrer quelque image, médaille, chapelet de la Sainte Vierge, pour l'apaiser aussitôt. On ne vit en lui rien de puéril, mais un maintien si sage et si modeste, un silence si religieux, qu'il attirait sur lui les yeux de tout le monde. S'étant fait un petit oratoire, il s'y occupait à ses dévotions favorites, attirant pour cela d'autres enfants, avec lesquels il organisait des processions. Ceux qui le voyaient alors en étaient grandement édifiés, surtout nos Pères de Calatayud qui lui enseignaient la grammaire. Ce fut auprès d'eux qu'il acheva de se perfectionner dans la vertu, servant très dévotement les messes, visitant les autels, principalement celui du Saint Rosaire, au pied duquel il récitait tous les jours son chapelet et chantait encore les louanges de la Vierge Marie. C'était, du reste, la dévotion que sa pieuse mère lui avait particulièrement recommandée, en l'exhortant à porter toujours sur lui son rosaire.

Il demanda l'habit dominicain à l'âge de quinze ans, et fit son noviciat avec la piété d'un Ange. La pauvreté de ses parents ne lui avait pas donné grand moyen de rechercher ses aises; aussi vécut-il en Religion dans l'oubli des choses de la terre, s'adonnant à la prière, au jeûne et à toute sorte de mortifications. On l'envoya étudier à Valence : là, il eut l'honneur et l'avantage d'être élevé par saint Louis Bertrand et de faire connaissance avec plusieurs autres Religieux d'une éminente vertu.

Il sortit prêtre de ce couvent et tout embrasé de l'amour de Dieu, ce qui fut cause qu'on l'assigna dans les maisons de la Province qui

(*) Lopez.

avaient le plus besoin de bon exemple. Il passa successivement à Ayodar, à Castellon et à Têruei, où il devait terminer ses jours. Les petits couvents étant ceux qui sont moins avantagés en matière de doctrine, le V. Père se dévoua généreusement à leur service. Sa conversation toute céleste, la candeur de son âme, l'innocence de sa vie lui donnaient un ascendant irrésistible. Il sortait à pied du couvent, et, dirigeant ses pas vers la plaine ou la montagne, il réunissait les enfants, leur apprenait à faire la prière, à répondre au catéchisme, à bien servir la Messe, et d'autres pratiques qui les formaient à la piété et au culte de Dieu.

Pour mieux s'attacher ces petits, il leur distribuait certaines friandises, que les parents conservaient en partie comme des reliques. Par ce moyen, ces enfants étaient vite gagnés : ils comprenaient l'affection du bon Religieux et le payaient de retour. Si loin qu'ils l'apercevaient, ils s'assemblaient en procession pour aller à sa rencontre : l'humble Père se mettait au milieu d'eux et les conduisait droit à l'église avec une joie toute sainte. Il avait une grâce admirable pour toucher les cœurs : il gagna à Dieu un nombre d'âmes prodigieux, surtout par la dévotion du saint Rosaire, qu'il inculquait et prêchait en tout lieu. Au confessionnal, il découvrait l'intérieur des consciences et facilitait ainsi les aveux les plus pénibles. Sa charité ne connaissait point de bornes. Un jour qu'il se reposait chez de pauvres gens du royaume de Valence, il entendit les enfants pleurer, et comme il en demandait la cause, on lui répondit que ces petits réclamaient du pain, et qu'on ne pouvait leur en offrir. « Allez à votre coffre, dit le bon Père à la mère affligée; vous y trouverez de quoi les rassasier. » Cette femme obéit et trouva, en effet, une quantité de pain largement suffisante pour les besoins de toute la famille.

Un soir, on vint le chercher pour un malade de la campagne. Or, en passant devant une ferme, il dit à son compagnon : « Entrons là ! — Il est bien tard, répondit celui-ci : nous aurons peine à arriver avant la nuit close au terme de notre voyage ! » Le saint homme persista dans sa résolution, et, en se présentant, il trouve dans cette maison un petit enfant sur le point de mourir. « Ayez confiance », dit-il à la mère, et s'approchant du petit moribond, il le bénit et par le simple signe de croix le guérit de son mal.

II. — La miséricorde et la charité du Père Portillo à l'égard du prochain n'empêchaient pas qu'il ne fût très rigoureux envers lui-

même. Outre l'austérité de la Règle, il s'imposait de ne dormir que trois heures. Le soir, il réunissait quelques fervents Religieux et passait avec eux une grande partie de son temps, jusqu'aux Matines, à visiter les autels, à dire le Rosaire ou à vaquer à l'oraison. Il était toujours plus pauvrement vêtu que les autres. Il porta plus de trente ans les mêmes habits; ses Frères s'en partagèrent ensuite les morceaux comme des reliques.

La patience qu'il témoignait dans les rencontres les plus pénibles semblait surpasser tout ce qu'on peut dire de ses autres vertus. Allant un jour en mission, monté sur un petit âne que sa vieillesse et ses infirmités l'avaient obligé de prendre, il se vit accosté par un inconnu. « D'où venez-vous, mon ami? » dit-il à ce dernier. « Je viens de la maison du diable », répondit l'étranger, et se jetant sur le saint Religieux, il le renverse et le frappe à coups de bâton. Il l'aurait étendu mort, si quelques muletiers de passage n'eussent mis en fuite le lâche agresseur. Le serviteur de Dieu n'avait fait aucune résistance ni proféré une parole de plainte : ce qu'il pratiquait toujours dans ses plus cruelles épreuves.

Il fut doué particulièrement de la lumière prophétique. Une de ses pénitentes, au plus mal, l'avait fait prévenir de son état. C'était le matin de l'Ascension. Le Père Pierre arrive et se tournant vers les parents de la malade : « Votre fille, dit-il, mourra à l'heure où Notre-Seigneur est monté au ciel; venez me chercher à midi et vous verrez qu'il en sera ainsi. » A l'heure dite, on l'appela de nouveau, et, après avoir aidé la mourante à suivre Notre-Seigneur en sa gloire, le charitable Père eut révélation qu'elle y avait été introduite aussitôt.

A Calatayud, il guérit d'une fièvre persistante la fille de Laurent Calvete, en lui mettant son chapelet sur la tête et en lui recommandant la dévotion à la Sainte Vierge.

Un frère du Vicaire général de Téruel, atteint d'une maladie de cœur très grave, tombait fréquemment en défaillance. Pierre Portillo vint un jour le visiter, et, compatissant à son état, il lut sur lui un évangile et lui dit de prendre courage, qu'assurément il guérirait. Le malade, tout consolé, crut à la parole du V. Religieux et se trouva totalement délivré d'une incommodité si fâcheuse.

Au temps d'une grande sécheresse, l'homme de Dieu arrivait à une bourgade des environs de Valence. Suivant leur coutume, les enfants vinrent se grouper auprès de lui. « Reposons-nous un peu, dit-il à ses protégés, puis nous ferons la procession pour la pluie. »

Il n'y avait nulle apparence qu'il dût pleuvoir ce jour-là, car le ciel était parfaitement pur. Mais après que ces enfants eurent rempli l'air de leurs chants innocents, de gros nuages s'amoncelèrent sur l'horizon; il plut tant que le Père et les deux Religieux, ses compagnons, furent contraints de se retirer, bien mouillés, dans une chapelle du voisinage.

Dieu autorisait encore la sainteté de son serviteur par des prodiges remarquables. Une nuit qu'il était en oraison chez un prêtre qui lui donnait l'hospitalité, on vit au-dessus de sa chambre une colonne de feu s'élevant jusqu'au ciel. Une autre fois, pendant qu'il célébrait la Messe à Castellon, deux nouveaux cierges parurent sur l'autel, au moment de l'évangile, pour signifier sans doute les lumières que les divines vérités qu'il lisait produisaient dans son âme, de même que la colonne dont nous avons parlé pouvait très bien marquer la solidité de sa vertu et la perfection de son amour. Un matin, sur les dix heures, il arriva dans une bourgade du diocèse de Tortose, ayant un grand désir d'offrir le saint Sacrifice. Le curé et le sacristain étant dans la campagne et les portes de l'église fermées, le saint Religieux se mit à genoux au dehors. Tandis qu'il priait, la cloche se mit à tinter quelques instants. Le sacristain surpris revint à la hâte pour voir ce que c'était; ayant trouvé la porte très bien fermée, il reconnut que les coups de cloche miraculeux étaient accordés à la dévotion du Père Pierre, qui désirait dire la Messe. Il lui ouvrit l'église, et le V. Religieux monta à l'autel avec une joie et des sentiments de ferveur extraordinaires.

Mais à mesure que Dieu le favorisait de ses grâces, le démon l'exerçait de son côté en lui apparaissant sous diverses formes, ou en l'inquiétant par des bruits effroyables. Il l'empêchait durant des nuits entières de dormir, et dans ses voyages il tâchait de le détourner du droit chemin. Un jour qu'il pleuvait à verse, il essaya par trois fois de le faire tomber de sa monture, chose qui serait arrivée, si le serviteur de Dieu ne se fût retenu aux branches d'un arbre. En pareilles rencontres, il se moquait de la faiblesse de son ennemi, le traitait avec mépris et l'humiliait de toute façon.

III. — Quand le Père Pierre dut quitter la ville de Castellon pour se rendre à Téruel, où l'obéissance l'assignait, on ne saurait dire le chagrin que son départ causa à ses Frères : et aussitôt que l'occasion s'en présenta, ils le rappelèrent au milieu d'eux en l'élisant Prieur.

Mais sa présence étant plus nécessaire là où il était, le Provincial et son conseil jugèrent à propos de casser cette élection. Dès son arrivée à Téruel, on l'avait institué Vicaire du couvent, avec ordre de se charger de tout ce qu'il y aurait à faire. Il accepta cet office dans cette vue, et durant ce temps, il se rendit deux fois à Saragosse, où il fut reçu avec un concours et une satisfaction dont on aurait peine à se faire idée. Il ne pouvait sortir sans danger pour sa vie, tant il était pressé par la foule qui l'escortait. On lui amenait les malades, et le saint homme bénissait de l'eau, des cierges, des linges, avec lesquels il les guérissait. On écoutait sa voix, on recevait ses conseils comme ceux d'un Ange, car la sainteté de son âme se reflétait sur son visage, et l'on sentait dans chacune de ses paroles le feu qui le consumait.

Tant de pénitents accouraient à lui pour se confesser que, dès 5 heures du matin, l'église du couvent était envahie. On avait bien de la peine à empêcher qu'il ne fût étouffé. L'on crut pourvoir plus aisément à sa sécurité, en le faisant passer à la chapelle de Saint-Dominique, et en tenant bien fermée la balustrade du grand autel ; mais cette précaution excitant encore la dévotion indiscrète du peuple, la balustrade vint à céder sous la poussée, et comme elle était en fer et fort lourde, sa chute devait infailliblement écraser les personnes les plus rapprochées. Le Père, voyant le danger, calma d'un mot la foule en disant de ne rien craindre. A sa voix, la grille qui tombait déjà, s'arrêta ; on eut le temps de se retirer, puis elle s'abattit sur les dalles sans causer le moindre dommage à qui que ce fût.

L'humble Religieux attribuait ce concours de la foule attachée à ses pas au bonheur qu'il avait eu de jouir de la conversation de saint Louis Bertrand et du B. Dominique Anadoü, et de grand cœur, il rejetait sur la dévotion qu'on leur portait les merveilles que lui-même opérait. Mais ce n'était pas seulement les petites gens qui l'estimaient et recherchaient sa compagnie ; les Prélats de Téruel et de Saragosse faisaient eux-mêmes un cas extraordinaire de sa sainteté. Le premier l'emmenait toujours avec lui dans la visite de son diocèse : l'Archevêque de Saragosse, Alphonse Grégoire, en faisait autant, et son successeur, Thomas de Borgia, très désireux de le voir, le fit prier de venir le trouver à Albanate, où il était alors. Le Père Pierre s'y rendit dans les plus fortes chaleurs de l'été, mais en rentrant au couvent, il fut atteint d'une paralysie qui lui prit tout un côté avec des douleurs intolérables.

Le commandeur de l'Ordre de Saint-Jean lui demandant pourquoi,

son mal étant extrême, il ne se plaignait jamais : « Puisque c'est la volonté de Dieu que je souffre, répondit-il, ne serais-je pas coupable d'une grande ingratitude de me plaindre ? Et ne dois-je pas plutôt répéter avec Job : « Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux ? »

Cette maladie fut longue et sa patience plus admirable encore. Le démon fit tous ses efforts pour gagner quelque chose sur lui : mais accoutumé aux assauts de cet ennemi des hommes, le V. Père continua à le mépriser. Il paraissait toujours disposé à prier : et quand on le voyait, malgré son accablement, remuer les lèvres, si on lui demandait ce qu'il disait : « Je récite, répondait-il, l'Office de la Sainte Vierge. » Il mourut le 20 du mois d'août, l'an 1610. Son corps resta souple comme celui d'un petit enfant ; si bien que trois jours après sa mort, on lui pliait les bras, les mains et les doigts sans aucune difficulté. Pour éviter le bruit et la confusion, tant était grande la foule accourue à l'église, les Religieux voulaient procéder en secret à la cérémonie des obsèques : mais à peine la nouvelle du décès s'était-elle répandue dans la ville, que l'autorité ecclésiastique et le pouvoir séculier se chargèrent des funérailles. Les échevins vinrent, tour à tour, baiser respectueusement la main du défunt ; tout le peuple en fit autant. Enfin, le troisième jour, on déposa le saint corps à côté du maître-autel. Le curé de Saint-Sauveur présida la cérémonie funèbre, et dans le discours de circonstance qui fut prononcé, on rappela, en termes éloquents, les principaux traits que nous avons mentionnés et les miracles opérés par le serviteur de Dieu, de son vivant, bien que les nouveaux prodiges arrivés depuis aient été encore plus nombreux et plus éclatants.

Au moment où il expirait, l'un des enfants de Thomas Garcia, notaire de la ville, entendant sonner la cloche du couvent, dit que le Père Pierre Portillo était décédé ; à quoi son petit frère, âgé de deux ans, répondit : « Non, il n'est pas mort, mais il vit au ciel ! » Et comme une réplique de ce genre dépassait de beaucoup la portée d'un enfant si jeune, on pensa que Dieu avait voulu tirer de cette bouche innocente une louange parfaite de son serviteur.

Dans le même temps, un gentilhomme, appelé Jean Marin, en proie à une violente fièvre, entendit parler des miracles du défunt, et se recommanda vivement à son intercession, promettant de lui offrir un bras de cire et de faire dire une Messe en son honneur. Son vœu à peine formulé, le malade se trouva instantanément guéri. Il se leva,

vint au couvent, assista aux funérailles de son bienfaiteur et accomplit sa promesse.

Le R. Père Raphaël Rifoz, Vicaire Général de l'Ordre, résidant à Rome, et le Révérend Père Jérôme-Baptiste de la Neuza, Provincial d'Aragon, commencèrent les premières informations juridiques sur la vie et les miracles du serviteur de Dieu. Lopez s'est servi de ce travail et en a tiré ce que nous avons rapporté, en laissant de côté plusieurs faits qui demanderaient un examen plus exact et plus rigoureux.



*La V. Mère JEANNE DE LA CROIX,
l'une des premières Fondatrices du Monastère de Charmes,
en Lorraine(*).*

(1682)

CETTE fidèle amante de la croix naquit à Pourcieux, à une lieue de Charmes, de parents honorables et chrétiens. Les grandes qualités que la Providence lui avait départies auraient pu lui assurer une situation avantageuse dans le monde ; les divertissements séculiers ne firent jamais sur son âme la moindre impression. Par contre, elle se sentait fortement attirée aux pratiques de dévotion, et ses parents, qui voyaient Dieu agir si visiblement sur leur enfant, la laissèrent complètement libre de suivre les attraites de la grâce. Après avoir reçu leur bénédiction, Jeanne vint se présenter au monastère de Charmes. Elle y reçut le saint habit avec deux autres compagnes, grandes servantes de Dieu, que nous retrouverons plus tard dans notre *Année Dominicaine*. Jeanne de la Croix ne mit point de bornes à sa ferveur. Elle se signala surtout par son esprit de mortification. Ne sachant ce que c'était que de flatter son corps, elle couchait sur la dure, s'infligeait de rudes disciplines, et prolongeait ses veilles devant le Très Saint Sacrement. On la voyait au pied de l'autel si profondé-

(*) *Mém. de Charmes.*

ment absorbée dans la contemplation et dans les transports de sa charité pour Dieu, qu'au seul mot d'amour elle tombait en défaillance. Elle parlait très peu, mais lorsque la conversation roulait sur ce sujet, la vertueuse Sœur embrasait ses compagnes des flammes dévorantes qui la consumaient elle-même. Si grande était son immobilité durant l'oraison, qu'on l'aurait crue morte, si on n'eût su que cet état lui était ordinaire et familier. Elle demeurait quatre et cinq heures de suite à genoux, sans faire aucun mouvement, et vivait dans une continuelle présence de Dieu. Tout la portait à l'amour de son Bien-Aimé, et les moindres créatures lui rappelaient sa grandeur et ses perfections infinies.

La dévotion de Jeanne à la B. Vierge Marie suivait naturellement celle qu'elle portait à son divin Fils. Elle l'honorait de toutes manières et disait que, plus ses éminentes vertus avaient été cachées, plus notre entendement doit s'appliquer à les considérer et notre langue à les publier. Le Rosaire, les Litanies revenaient fréquemment sur ses lèvres. Les ardeurs de son amour la pressaient à ce point qu'elle était parfois contrainte de s'écrier : « Je brûle, je brûle, je n'en puis plus. » Voilà pourquoi, même en hiver, elle ne pouvait supporter qu'une robe légère, et sur son lit une seule et chétive couverture.

Les guerres qui désolèrent à cette époque la Lorraine et la ville de Charmes furent pour nos Sœurs une rude épreuve. N'ayant plus de prêtre pour desservir leur chapelle, elles durent abandonner la clôture, afin d'aller à l'église paroissiale entendre la Messe.

Ce contretemps leur permit du moins de pratiquer d'excellentes vertus : une modestie, une retenue qui édifiaient toute la ville, un désir plus accentué que jamais de vivre dans la retraite et la solitude. Cela parut principalement dans Jeanne de la Croix ; car sa mère, se voyant sur le point de mourir, voulut profiter de ses sorties pour la faire venir auprès d'elle. Mais la vertueuse Sœur répondit que si la nécessité présente l'obligeait à franchir le seuil de sa clôture, pour des choses dont elle ne pouvait se passer, il ne lui était pas loisible d'étendre à son gré une telle dispense. « Au reste, ajoutait-elle, mes prières et notre sacrifice commun seront beaucoup plus utiles devant Dieu à ma bonne mère que ne le serait ma visite. »

II. — Le monastère ne possédant alors qu'une seule converse, Jeanne de la Croix s'adonna avec entrain aux plus gros travaux. Elle faisait la cuisine, s'occupait du jardinage : elle entreprit même une

œuvre de maçonnerie qui dépassait naturellement la portée et la capacité d'une femme; néanmoins elle en vint à bout, et, sans l'aide de personne, construisit un mur de clôture. Pour n'être point aperçue du dehors, elle avait tendu devant l'endroit où elle travaillait une grande toile, après avoir charrié elle-même avec une autre Sœur les pierres et les matériaux de vieilles maisons, achetées pour agrandir l'enclos. Au milieu de ses tracas, elle eut plus d'un affront à dévorer; car bien des gens se gênaient peu pour lui dire qu'en prenant sur elle une pareille œuvre, elle déshonorait sa famille. « Qu'importent les jugements du monde? répondait doucement la pieuse fille, j'ai mis tout mon honneur et toute ma gloire dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je n'en désire point d'autre ici-bas. »

Quand survint la perturbation causée par les guerres, la Mère Prieure songea un moment à envoyer à Toul Sœur Jeanne de la Croix; mais on s'aperçut bientôt que son activité rendait sa présence indispensable, vu surtout la détresse de la communauté. De fait, aucune n'était plus entendue ni plus apte pour parer à toute situation embarrassante. Une dame de la ville vint un jour demander si l'ont pouvait lui confectionner une dentelle toute semblable au modèle qu'elle apportait. Sœur Jeanne considéra attentivement le travail et reconnut tout de suite qu'elle n'arriverait jamais à faire ce qu'on exigeait. Toutefois, elle eut recours à Notre-Seigneur. « Mon Dieu, dit-elle, si j'avais l'habileté voulue pour exécuter cette dentelle, je serais hors de souci et vous servirais avec plus de paix, car cette personne semble disposée à nous rémunérer largement. » Le lendemain, après ses exercices de piété, elle prit son aiguille et se mit à l'essai. Le succès dépassa son attente et fut tenu pour une sorte de miracle.

Une grâce plus précieuse encore fut obtenue par ses prières. Au moment de l'entrée des soldats hérétiques dans la ville de Charmes, un certain nombre de jeunes filles se retirèrent auprès des Sœurs, comptant sur l'assistance de saint Dominique pour être préservées de tout mal. Par une protection manifeste du ciel, ce refuge improvisé échappa à la visite de l'ennemi : toute la ville fut livrée au pillage; seule, la maison qui abritait nos Sœurs et leurs compagnes fut épargnée. Dès lors, la V. Mère Jeanne de la Croix s'appliqua avec une nouvelle ardeur au rétablissement de tous les exercices réguliers. Elle eut la joie de réussir dans son entreprise et d'attirer sur le monastère des bénédictions sans nombre.

Les deux années qui précédèrent sa mort apportèrent à la sainte Religieuse un surcroît de peines physiques et morales. Dieu lui retira les sentiments de douceur et de paix dont il l'avait si miséricordieusement gratifiée jusqu'alors. Elle comprit à ce signe que l'heure du départ n'était pas éloignée. A tout propos, elle se jetait aux pieds de ses Sœurs pour leur demander pardon de ses fautes; car elle éprouvait une douleur si profonde des infidélités qu'elle croyait avoir commises, qu'on l'eût prise, à la voir pleurer, pour la plus grande pécheresse du monde. Elle perdit l'usage de la parole plusieurs mois avant sa mort : mais elle prenait toujours un singulier plaisir à entendre chanter les hymnes et les cantiques spirituels. Pour couronner sa patience, Dieu lui envoya une fièvre violente et continue. Sous les ardeurs qui la consumaient, et n'ayant plus que les os et la peau, Jeanne de la Croix ne proféra jamais la moindre plainte. Elle reçut avec la plus grande piété les derniers Sacrements, remercia chacune de ses Sœurs de leurs bons offices à son égard, et remit son âme dans les mains de son Créateur, avec une tranquillité admirable, le 22 août 1682, un samedi, dans l'Octave de l'Assomption. Elle atteignait sa soixante-dixième année, et en avait passé cinquante dans le monastère.

LE MÊME JOUR

1625 — A Cologne, le très docte Père VINCENT JUSTINIANI, originaire de l'île de Chio, comme le Maître général du même nom. Il se rattachait, par les liens du sang, à l'ancienne race des empereurs Justiniani, et relevant encore la noblesse de sa naissance par l'éclat de ses vertus, il mérita d'être honoré de charges importantes. Nommé d'abord Vicaire général du Saint-Office, il fut ensuite député en Allemagne, pour informer, au nom du Saint-Siège, sur d'énormes abus commis dans ce royaume. Pendant qu'il s'acquittait de cette fonction difficile, les principaux meneurs, voulant se défaire d'un juge dont ils redoutaient l'inflexible fermeté, empoisonnèrent le saint Religieux à Cologne. Le V. Père, après de cruelles tortures, supportées avec une patience admirable, mourut ainsi victime de son devoir, l'an 1625. — (Gravina.)

1650 — Au couvent de Xativa, dans la Province d'Aragon, le V. Père JOSEPH ARAZIL DE SAINT-RAYMOND. Ayant passé toute sa vie dans l'enseignement, il s'acquit une juste réputation de savoir, et remplit l'office de premier professeur de théologie dans l'une des Universités de sa Province. Mais tout en vaquant aux multiples devoirs de l'école, il n'avait garde de négliger les pratiques de l'observance. Il accompagna ses études d'un grand esprit d'austérité et resta fidèle jusqu'à la mort à toutes les prescriptions de sa Règle. Parvenu à l'âge de 80 ans, il prédit l'heure de son trépas, et décéda dans une haute estime de sainteté, l'an 1650. — (*Acta illius cap.*)

1662 — Aux Indes orientales, le V. Père ANTOINE DE MACEDO. Ce fervent missionnaire inaugura ses travaux apostoliques dans le royaume de Macassar, et fut établi Vicaire de la chrétienté fondée par le Père Jean de Costa. Il resta à son poste jusqu'au jour où la persécution força tous les Religieux à s'exiler. Le Père Luc de la Croix, Vicaire général de la Congrégation des Indes, lui confia alors l'administration des îles de Solor, avec le titre de commissaire du Saint-Office. Le Père Antoine partit pour sa nouvelle résidence sur la fin de l'année 1659 : mais, dès son arrivée à Larantuca, il fut témoin de la grande détresse de ses Frères. Ceux-ci, en effet, manquaient de tout. Le charitable Père leur distribua le peu qu'il apportait et s'empressa d'écrire au Vicaire général pour lui rendre compte du triste état de la mission. Le zélé Supérieur, qui avait à cœur les intérêts de ces Eglises, fit promptement disposer ce qu'il fallait pour parer aux nécessités les plus urgentes. Dieu se contenta de sa bonne volonté et demanda à ses fidèles serviteurs un nouveau sacrifice, car le vaisseau qui apportait les secours si impatiemment attendus fut coulé bas par les Hollandais.

Ces hérétiques, voyant le roi de Macassar abattre les églises et bannir de son royaume les Religieux, crurent l'occasion très opportune pour conseiller à ce prince de chasser du même coup les Portugais de ses terres. Se croyant assurés du succès, ils équipèrent une flotte et firent voile vers Larantuca, avec l'intention bien arrêtée de détruire cette ville et d'exterminer les Portugais, jusqu'au dernier ; de la sorte, ils resteraient seuls maîtres du trafic dans ces parages. En route, leurs alliés vinrent grossir leurs rangs, et quand la flotte parut devant Larantuca, il fut impossible de se faire illusion sur l'imminence du danger. Une place forte aurait eu beaucoup de peine à résister à tant d'ennemis ; or, Larantuca n'était qu'un poste de médiocre importance, n'ayant à son service qu'une poignée de soldats et fort peu de munitions !

On fit partir pour la montagne tous ceux qu'on ne pouvait utiliser. En ces conjonctures, le Père Antoine et ses compagnons, après avoir ranimé les courages, eurent recours à d'autres armes plus puissantes, et commencèrent une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, patronne de la Mission. Le matin, avant la messe, on récitait les sept Psaumes de la Pénitence et les

Litanies des Saints; le soir, le *Sub tuum* et le *Memorare*. Les exercices furent très pieusement suivis, et, fait vraiment miraculeux, la neuvaine n'était pas terminée, que l'ennemi levait l'ancre et se retirait sans qu'on en pût deviner la cause.

La veille de l'Assomption, la flotte reparut, et cette fois aucune tentative de résistance n'était plus possible. Il ne restait pas à Larantuca quatre hommes valides, tous les autres étaient partis au secours des chrétiens de la ville d'Ende, cernée par les Maures. La place allait donc tomber au pouvoir des Hollandais. Le Père Antoine, comme autrefois saint Hyacinthe dans un pareil danger, sort un jour de la ville assiégée, la statue de Marie entre ses bras. Il monte sur une colline voisine, pose sur une pierre l'image de la Sainte Vierge et la prie d'un cœur contrit et humilié, les yeux baignés de larmes, de repousser les hérétiques. Près de lui vint à passer une pauvre femme, tenant par la main son enfant. Le vénérable Père l'arrête et la conjure de faire demander par cette petite créature la grâce qu'il sollicite. « Son innocence, ajoute-t-il, nous attirera peut-être ce que nous ne méritons pas d'obtenir par nous-mêmes. » Cette femme se prêta aussitôt à son désir, et Marie, secours des chrétiens, exauça leurs prières en forçant l'ennemi à lever le siège.

Les Maures, en voyant les Hollandais cerner Larantuca, s'empressèrent de venir les féliciter. « La victoire est à vous, leur dirent-ils, et vingt hommes suffiront pour prendre la place. » Mais les hérétiques, qui se défiaient de leurs alliés, leur demandèrent si les gens de Larantuca n'avaient pas une petite cavalerie à leur service. « Ils ont à peine deux chevaux, répondirent les Maures, ils ne sauraient donc vous faire grand mal. » — « Comment osez-vous parler ainsi, répliquèrent les Hollandais, quand nous voyons les routes qui aboutissent à Larantuca encombrées de cavaliers bien armés, et au milieu d'eux une femme tenant un enfant dans ses bras ! » Et sans insister davantage, l'ennemi, préférant s'en rapporter au témoignage de ses yeux qu'à ce qu'il entendait de ses oreilles, leva l'ancre et se retira comme l'autre fois. Le lecteur, ajoute le P. Souèges, n'aura sans doute aucune peine à se persuader que cette femme mystérieuse, vue par les hérétiques, n'était autre que Notre-Dame de Pitié, et ces nombreux cavaliers, qui lui faisaient escorte, les Anges du ciel commis à la garde de ces chrétientés. Cette vision, du reste, rappelle un trait analogue, mentionné au Livre des Rois, quand le disciple du Prophète Elisée, éclairé par une lumière d'en haut, aperçut tout à coup, sur des chariots de feu, les envoyés célestes prêts à défendre l'homme de Dieu contre l'armée puissante du roi de Syrie.

Dieu montrait ainsi, par une protection si visible, ce que peuvent les prières des âmes justes, et notamment ce que pouvaient celles du P. Antoine dont nous parlons. Le saint Religieux florissait l'an 1660, et reçut bientôt après la récompense de ses labeurs évangéliques. — (*Ex. P. Ant. ab Incarn.*)

1680 — A Illiers, au diocèse de Chartres, la vertueuse Sœur MARGUERITE GRILLON, du Tiers-Ordre, recommandable par l'innocence et l'austérité de sa vie, et par sa grande compassion pour les pauvres. Dès l'âge le plus tendre, elle se signalait par une précoce piété, si bien que dans son entourage on se plaisait à la nommer la petite Religieuse. On tient pour certain que dans le même temps, elle consacra à Dieu sa virginité. A dix ans, elle s'approcha pour la première fois du banquet des Anges, et à dater de cette époque, elle commença, pour aller toujours en progressant, à châtier rudement son corps. Elle ne portait sur elle que des tuniques de serge grossière, et comme si c'eût été peu de chose, elle entourait ses reins et ses bras d'épines et, plus tard, de ceintures de fer et de bracelets de crin. Elle se frappait aussi jusqu'au sang, couchait sur une planche et passait une grande partie des nuits en oraison. Ses jeûnes étaient continuels, et sa nourriture consistait le plus souvent en croûtes de pain moisi, ou cuit depuis plusieurs semaines. Elle donnait aux pauvres jusqu'à ses vêtements. Allant même plus avant dans les pratiques d'une charité héroïque, elle pansait les plaies les plus hideuses, avec un admirable dévouement, instruisait les ignorants des mystères de la foi, et montrait encore à lire à ceux qui le désiraient.

La pieuse fille avait à un très haut degré l'amour de la solitude, l'esprit de prière et de silence. A l'église, son angélique modestie et son attention à Dieu frappaient tous les assistants. Elle ne pouvait détacher ses yeux de l'autel, et ne parlait jamais dans le lieu saint, sauf le cas d'une indispensable nécessité. Non moins vigilante sur ses sens, elle évitait soigneusement la rencontre des hommes. Néanmoins son commerce ne manquait pas de charmes, et comme ses entretiens roulaient toujours sur Dieu, les âmes pieuses recherchaient sa conversation. Chacun se retirait d'auprès d'elle content et édifié, car elle avait reçu du ciel le don de consoler les affligés et les malheureux.

Ses infirmités nombreuses n'altérèrent jamais sa gaieté naturelle. Elle supporta des opérations chirurgicales fort douloureuses avec un courage et une force d'âme vraiment surprenants. Par un grand esprit de religion, elle s'était chargée du soin des autels, et c'était pour sa piété un bonheur de passer, la veille des fêtes, une partie de ses nuits à les décorer. L'empressement de la V. Sœur à s'acquitter de sa douce mission devait hâter pour elle l'heure de la récompense suprême. Un jour qu'elle était partie de Chartres à jeûn, elle n'arriva à Illiers que vers trois heures du soir. Ne comptant pour rien la fatigue de la marche, elle se rendit immédiatement à l'église pour préparer les autels. C'en était trop pour une santé délabrée. Le lendemain, Marguerite dut s'aliter : une grosse fièvre survint, avec un mal de gorge qui ne lui permettait pas de rien avaler : elle mourut peu de jours après, l'an 1680, le 22 août, à l'âge de 56 ans. Les habitants d'Illiers, qui avaient une très haute estime de sa sainteté, ne consentirent pas sans peine à ce qu'on transférât son corps à Chartres, où il fut solennellement inhumé dans notre église. — (*Ex. Rel. fidel.*).



XXIII AOUT

Le Bienheureux JACQUES DE BEVAGNA ().*

(1220-1301)



BEVAGNA, autrefois Mevania, est une petite ville de l'Ombrie, très proche de Foligno. Caton et Strabon l'ont rangée parmi les plus célèbres cités de l'Italie ancienne. Quand la foi commença à se propager dans la péninsule, elle reçut la bonne nouvelle de l'Evangile, à la prédication de l'évêque Vincent, qui couronna son apostolat par le martyre. Les successeurs du saint évêque cultivèrent avec soin le sol arrosé de son sang, et l'histoire fait mention de Mevania comme ville épiscopale jusqu'à l'année 844.

Prise et reprise tour à tour par les Visigoths, les Huns et les Lombards; saccagée plus tard par les troupes de Frédéric II, la petite cité ombrienne eut beaucoup à souffrir dans le cours des siècles. En 1375, elle tomba au pouvoir des Trincio, seigneurs de Foligno, qui la livrèrent aux flammes, et lui imposèrent un joug des plus tyranniques jusqu'à ce que, délivrée par la médiation du cardinal Vitellesco, Légat du Saint-Siège, elle recouvra son autonomie en l'année 1439, et put imprimer à son existence une impulsion nouvelle.

Dans le désastre de 1375, entre autres monuments détruits fut notre couvent, avec ses archives qui renfermaient les précieux manuscrits destinés à transmettre aux générations l'histoire exacte du Bienheureux Jacques. Toutefois un pieux et savant écrivain de l'Ordre,

(*) Bollandistes; Echard; Touron.

le Père Bonaventure Camassée, s'employa aussitôt à réparer en quelque manière cette perte presque irréparable. La reconnaissance, comme nous le verrons, lui fit prendre la plume. Il recueillit avec soin les traditions, réunit les rares documents échappés à l'incendie, et nota soigneusement les faits miraculeux qui s'opéraient sous ses yeux près de la tombe du Bienheureux. Il parvint ainsi à nous conserver la glorieuse mémoire de l'illustre fils de saint Dominique, lequel pendant cinquante-cinq ans n'avait cessé d'annoncer la parole divine, de travailler à la conversion des pécheurs, à la réconciliation des ennemis, à la propagation de la foi et à l'entière extirpation de l'hérésie des Nicolaïtes. Grâce à cette publication consciencieuse, nous possédons les informations désirables sur la sainteté, la vie et les principaux miracles de Jacques de Bevagna.

I. — Dieu, qui se plaît à multiplier les merveilles dans la vie des Saints, accompagne quelquefois leur naissance de signes qui deviennent les indices ou les présages de ce qu'ils seront dans la suite. Ainsi en fut-il pour le Bienheureux.

L'an 1220, le jour même de sa naissance, un phénomène étrange fut observé à Bevagna. Durant toute une nuit et la matinée du lendemain, trois astres éclatants apparurent dans les cieux, portant chacun en son disque l'image d'un Frère Prêcheur. A cet aspect, des enfants se mirent à parcourir les rues en criant : « A l'école ! A l'école ! voici de nouveaux maîtres que le ciel nous envoie. » Or, vers cette époque naissaient trois Saints dominicains : Jacques de Bevagna, Ambroise de Sienne et Thomas d'Aquin, destinés tous les trois, le Docteur angélique surtout, à éclairer le monde de la splendeur de leurs enseignements. D'autres signes prophétiques confirmèrent ce premier prodige.

André, frère de notre Bienheureux, le vit en songe revêtu des livrées dominicaines et prêchant dans une église devant une foule avide d'entendre sa parole. Sa mère eut de son côté la même vision ; elle en fit part à son époux, et tous deux, remplis d'étonnement, ne surent que penser de ces merveilles, car jusqu'alors aucun Frère Prêcheur ne s'était montré à Bevagna. Enfin, un personnage de grande vertu vit, dans le même temps, la terre transformée en un vaste brasier.

Est-il téméraire de découvrir en ce nouveau signe les fruits produits par le zèle de l'homme apostolique, dont le cœur, enflammé de

l'amour divin, allumerait dans un si grand nombre d'âmes le feu de la plus ardente charité!

Ce fut sous ces mystérieux auspices que naquit Jacques de Bevagna.

Son père, Jean Bianconi, et sa mère, appelée Vanna, abréviation de Giovanna (Jeanne), tenaient un rang distingué dans le pays; mais la piété, qui était héréditaire dans leur famille, leur faisait plus d'honneur encore que tous les titres de noblesse. Jacques fut élevé avec les soins et les attentions qu'exigeait l'esprit profondément religieux de ses parents. Ses jeunes années s'écoulèrent dans l'innocence et l'exercice des vertus chrétiennes. Il jeûnait souvent et se distinguait déjà par son amour précoce pour l'oraison.

Depuis longtemps, la maison des Bianconi avait de grands différends avec celle des Alberti : tout à coup, et sans qu'on pût s'en expliquer la cause, la discorde laissa place à une entente parfaite. Ce changement inespéré les combla tous d'allégresse, et il n'y eut qu'une voix, de part et d'autre, pour l'attribuer aux mérites et aux prières du saint enfant.

Jacques atteignait sa seizième année, quand deux Frères Prêcheurs, du couvent de Spolète, vinrent à Bevagna pour la station de carême. C'était en 1236. Le pieux adolescent suivit leurs prédications avec beaucoup plus d'assiduité que n'ont coutume de le faire les jeunes gens de cet âge. Il voulut aussi jouir de leur conversation, et observa leur manière de vivre. La confiance suivit de près l'estime. Bientôt il alla se confesser à l'un d'eux, appelé Frère Pierre, et lui demanda conseil pour marcher plus sûrement dans le sentier de la vertu. Il sentit alors l'attrait de la grâce qui l'invitait à embrasser l'institut des Frères Prêcheurs. Ne voulant rien précipiter, mais plutôt s'éprouver lui-même, il redoubla de prières et de mortifications, et passa ainsi le reste de la sainte Quarantaine. Le Jeudi saint, ayant communie avec ferveur, comme il récitait ce verset du Psaume 118 : *Legem pone mihi, Domine, viam justificationum tuarum, et exquiram eam semper*; « Imposez-moi pour loi, Seigneur, la voie de vos ordonnances, et je ne cesserai point de la chercher, » il reçut l'assurance que sa vocation venait du ciel. Aussitôt il alla trouver le Religieux auquel il s'était ouvert précédemment et lui dit : « Mon Père, Dieu m'a inspiré tout à coup la pensée de quitter le monde et d'entrer dans votre Ordre. » Le Frère Pierre répondit : « Bien, mon fils, mais afin de mieux connaître la volonté divine, passez cette nuit devant le Saint-Sacrement,

et jeûnez demain au pain et à l'eau. » Le jeune homme obéit, et voici que saint Dominique lui apparut, disant : « Réalise, mon fils, le dessein que tu as conçu dans ton esprit, car je t'ai choisi par ordre du Seigneur, et je serai toujours avec toi. »

Le jeune homme déclara aux deux Religieux la grâce qui lui avait été faite, et après la solennité pascalle, il partit avec eux et vint se présenter au Prieur du couvent de Spolète.

Ses parents, qu'il avait cru bon de ne point avertir, tentèrent plus d'un moyen pour le détourner de son projet : mais ils reconnurent, à la fermeté et à la sagesse de ses réponses, que tous leurs efforts seraient inutiles : ils en prirent leur parti et firent généreusement à Dieu, en expiation de leurs fautes, le sacrifice qui leur était demandé.

II. — Jacques de Bevagna inaugura, dès le noviciat, le genre de vie qu'il devait pratiquer constamment. Son silence était rigoureux, son recueillement continu, son obéissance aveugle et sa mortification complète. Sous ce dernier rapport, il entendait suivre de près les traces de saint Dominique : trois fois la nuit, à son exemple, il se flagellait jusqu'au sang ; le vendredi, il jeûnait au pain et à l'eau, et durant le Carême et l'Avent, il passait trois jours de la semaine sans prendre d'autre nourriture que le Sacrement de l'autel. Enfin, au cilice il ajoutait une chaîne de fer, serrée si fortement autour des reins qu'il ne fut plus possible de la retirer.

Après sa profession, le vertueux novice fut envoyé au couvent de Pérouse pour y faire ses études philosophiques et théologiques. Il n'eut pas de peine à se distinguer, au milieu de ses condisciples, comme l'un des plus savants. Cependant le travail intellectuel, les controverses de l'école, ses précoces et merveilleux succès ne nuisaient en rien à son union à Dieu. Toujours humble, toujours modeste, attentif à réprimer jusqu'aux moindres saillies de la curiosité ou de l'orgueil, il se montrait un modèle achevé de perfection évangélique et religieuse. Durant de longues heures dérobées au sommeil pour vaquer à l'oraison, il demandait principalement la grâce de s'employer efficacement à sa propre sanctification, afin de pouvoir un jour contribuer à celle des autres.

Ordonné prêtre à 25 ans, Jacques de Bevagna possédait à fond les vertus et les connaissances requises pour la direction des âmes. Dès lors, ses Supérieurs purent l'appliquer au ministère de l'enseignement et de la prédication.

Les troubles, les dissensions, la guerre civile désolaient en ce temps-là les provinces et presque toutes les villes d'Italie. Notre Bienheureux vit dans cette calamité publique le châtement des péchés du peuple; désireux d'apaiser la trop juste colère du ciel, il multiplia ses pénitences, répandant jour et nuit ses larmes et ses gémissements en présence de Dieu. Les événements rendirent son apostolat de plus en plus difficile. L'empereur Frédéric II venait d'envahir les Etats de l'Eglise et les traitait en pays conquis ou ennemi. Il en voulait surtout aux villes qui s'étaient le plus hautement déclarées pour le Pape, et la cité de Bevagna, en particulier, ressentit avec une rigueur extrême, l'an 1248, le courroux du prince.

Le renversement de ses murailles, l'embrasement de ses maisons, la perte de ses biens et de ses privilèges lui portèrent un coup terrible. Pour comble de malheur, les discordes intestines achevèrent de détruire ce que le fer et le feu avaient épargné. Les fidèles partisans du Pape eurent à se défendre à la fois et contre les étrangers et contre leurs propres frères; comme conséquence inévitable de tant de maux, l'hérésie et le libertinage étalèrent au grand jour leurs erreurs et leurs dérèglements.

Jacques de Bevagna ne pouvait rester insensible aux calamités de sa patrie. Ses ferventes prédications et l'ascendant que lui donnait sa haute vertu portèrent ses concitoyens à rétablir entre eux l'union si nécessaire à leurs intérêts communs. Ce premier succès en amena un autre. Dans le dessein de restaurer la pureté de la foi et des mœurs, le saint Religieux résolut de fonder dans son cher pays un couvent de son Ordre. Parents et amis entrèrent volontiers dans ses vues. Mais où trouver les ressources indispensables pour une telle entreprise! Les familles autrefois opulentes étaient aujourd'hui dépouillées de toute ressource. Notre Bienheureux espéra contre toute espérance. Avec les modiques aumônes que sa mère lui procura, il acheta un immeuble fort modeste, dans un des quartiers principaux. On eut beau lui représenter que ce local, enserré de toutes parts, servirait à peu de chose. « Laissez faire, répondait-il; Dieu qui a su, par une Providence si aimable et si puissante, répandre notre institut à travers le monde entier, saura bien aussi, quand il lui plaira, élargir notre petite demeure. » Peu de jours après, le Chapitre de Spolète lui abandonnait la chapelle de Saint-Georges et ses dépendances, qui entouraient l'humble pied-à-terre. Cette circonstance permit au vénérable Religieux de remplacer cette chapelle par une église beaucoup

plus vaste, et bientôt il eut la joie d'édifier à côté les murs d'un spacieux couvent.

Les Supérieurs placèrent le nouveau monastère sous le vocable de saint Georges et en confièrent la conduite au Père Jacques, regardé à bon droit comme le véritable fondateur de la maison.

Son exacte régularité était pour tous ses Frères une prédication très efficace. Ami passionné de la pauvreté, il se plaisait à pratiquer cette vertu de toute manière, et principalement en ses habits. Un jour, sa mère qui souffrait de le voir misérablement vêtu, lui remit de quoi se procurer une autre tunique. Le saint Prieur accepta la somme; puis, venant à considérer qu'il était le membre du Christ pauvre et mendiant, et partant obligé de lui ressembler, il crut mieux faire d'employer l'argent à l'achat d'un crucifix. A quelque temps de là, sa mère le rencontre, et surprise de n'apercevoir aucun changement dans sa mise, lui demande ce qu'est devenue l'aumône qu'elle lui a faite. — « Ma Mère, répond le Bienheureux sur un ton enjoué, je n'ai point failli à vos intentions. Ne savez-vous pas que l'Apôtre saint Paul nous recommande de nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Voilà le vêtement que j'ai acheté! »

Dans une autre circonstance, il fit une chose semblable pour une image de la Sainte Vierge vénérée dans l'église du couvent.

III. — Tout en s'appliquant au bien de sa communauté, Jacques de Bevagna, à l'imitation de saint Dominique, regardait comme le premier de ses devoirs celui d'annoncer l'Evangile. Pouvait-il, en effet, se contenter de gémir et de rester silencieux, quand les ennemis de la religion employaient tous les moyens pour dévaster le troupeau du Christ et saper les fondements de l'Eglise?

L'hérésie des Nicolaïtes relevait la tête et infectait de son venin une grande partie de l'Ombrie. La ville de Bevagna ne sut point se mettre en garde contre une doctrine qui foulait aux pieds les lois les plus élémentaires de l'honnêteté, et favorisait tous les penchants. Ce fut de ce côté que le serviteur de Dieu tourna ses efforts. Les conversions furent innombrables et le succès dépassa de beaucoup son attente. Toutefois, il comprenait très bien que le triomphe ne serait durable qu'autant qu'il aurait ramené dans la bonne voie le restaurateur de cette secte maudite, qui continuait à dogmatiser et à se faire de nouveaux adeptes.

Ortinelli, c'était le nom de l'hérésiarque, homme riche et puissant,

vérifiait à la lettre cette parole du Sauveur : *Quiconque fait le mal hait la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées.* (S. Jean, III, 20). Il redoutait surtout la présence de l'homme apostolique, et quand il le savait dans une ville, il fuyait aussitôt dans une autre.

Jacques de Bevagna, au contraire, désirait avec ardeur entrer en conférence avec lui : car il espérait de deux choses l'une, ou le ramener, avec le secours de la grâce, dans le sein de l'Eglise, ou le confondre dans une discussion publique, et cette défaite servirait à désabuser ceux qui s'étaient laissé surprendre à ses artifices. Il fut servi à souhait. Au cours de prédications dans la campagne, il apprend qu'Ortinelli a paru à Bevagna. Le fervent missionnaire revient en toute hâte dans cette ville et trouve enfin le moyen de s'aboucher avec son adversaire.

La conférence offerte fut acceptée. Ortinelli s'engagea à abjurer ses doctrines, si l'on parvenait à lui en démontrer la fausseté; le Frère Prêcheur promit de son côté de tenir son antagoniste pour bon catholique, s'il ne lui montrait pas, avec la dernière évidence, que l'ensemble de ses maximes n'était qu'un monstrueux assemblage de sentences et de pratiques condamnées par Jésus-Christ et cent fois anathématisées par l'Eglise.

La lutte ne dura pas longtemps : en moins d'une heure le novateur dut s'avouer vaincu. Sa défaite était complète.

Ortinelli eut le courage d'accomplir sa promesse : bon nombre de ses adeptes en firent autant, et, à dater de ce moment, la secte impure des Nicolaïtes fut entièrement bannie de Bevagna et de toute l'Ombrie. Cela se passait sous le pontificat de Grégoire X, l'an 1272.

Après avoir pourvu de la sorte à l'honneur et au repos des familles, le serviteur de Dieu voulut doter sa patrie d'un nouveau sanctuaire, destiné à devenir l'asile de l'innocence et de la chasteté. Une veuve, nommée Lucie, vint un jour le consulter sur l'emploi qu'elle devait faire de ses biens : elle n'avait point d'enfants, et tous ses proches étaient hors du besoin. Le Bienheureux Jacques lui répondit qu'elle accomplirait une œuvre très méritoire, si elle consacrait sa fortune à bâtir un monastère où pourraient se retirer les personnes du sexe désireuses de se sanctifier. « Mais, ajouta-t-il, votre sacrifice ne sera complet qu'autant que vous vous donnerez vous-même au Seigneur avec vos biens. » La pieuse femme suivit généreusement l'avis de son directeur. Elle reçut le voile la première, et la maison fondée

par ses largesses, sous la règle de saint Benoît, fut durant plusieurs siècles une source de bénédictions pour tout le pays.

IV. — Tandis que le Bienheureux opérait de grandes choses au profit des âmes, Dieu confirmait sa parole et relevait sa sainteté par des signes éclatants. Le pain et le vin se multiplièrent fréquemment dans ses mains, pour la subsistance des ouvriers qu'il employait à ses constructions. L'huile qu'il avait bénite et jusqu'à l'eau dont il se servait pour se laver les mains guérissaient plusieurs maladies. Mais on avait surtout recours à lui, et toujours avec succès, dans les chutes et accidents de divers genres.

Un jour qu'il cheminait dans la campagne, il rencontra un pauvre homme étendu sans connaissance et prêt à rendre l'âme, au pied d'un arbre d'où il était tombé. Le Bienheureux s'approche de l'infortuné; après une courte prière, il fait le signe de la croix sur lui, et le prenant par la main, le relève sain et sauf.

Pendant que l'on construisait l'église conventuelle, un maçon tomba d'un échafaudage, entraînant après lui d'énormes matériaux. Jacques de Bevagna, attiré par le bruit, accourt sur le théâtre de l'accident; il écarte les poutres et les pierres, saisit le manœuvre par le bras : « Levez-vous, mon ami, lui crie-t-il; je vous le commande au nom de Jésus-Christ, qui va vous rendre la vie! » Immédiatement cet homme se redresse et reprend son travail.

Un Frère convers du couvent de Pérouse, passant à Bevagna, était monté dans la tour de l'église avec quelques ouvriers pour y fixer la grosse cloche. Soudain, l'appui qui les portait venant à céder, tous tombèrent d'une grande hauteur sur le pavé. La mort devait être pour eux inévitable. Mais, par une inspiration divine, ils poussèrent un cri suppliant vers le serviteur de Dieu, et, grâce à son intervention, ils se trouvèrent sur pied, n'ayant éprouvé aucun mal.

A une époque où les habitants de Bevagna étaient en guerre avec ceux de Todi, André, frère du Saint, commandant un détachement, tomba au pouvoir de l'ennemi et fut condamné à mort. Nombreux citoyens de Bevagna supplièrent le B. Jacques d'intercéder auprès de Dieu en faveur de son frère. Il leur répondit : « Le pécheur aura les yeux sur le juste, et grincera des dents en le voyant. Mais ne craignez rien. Rappelez-vous comment nos Pères ont été sauvés; crions vers le ciel, et le Seigneur notre Dieu aura pitié de nous. » La nuit qui précéda le jour fixé pour l'exécution, la prison s'ouvrit : André se

trouva conduit sain et sauf à Bevagna. A ceux qui lui demandaient de quelle manière il s'était évadé : « Comme l'apôtre saint Pierre est sorti de la prison d'Hérode », répondit-il. La prière du B. Jacques procura tout ensemble et la délivrance de son frère et la concorde entre les deux cités rivales.

Un habitant de Spolète, Marius, accusé de trahison, fut mis à la torture et jeté dans les fers. Ses parents, sachant son innocence et désespérant de le sauver par eux-mêmes, s'adressèrent au Bienheureux. « Je prierai pour lui », répondit-il. Telle fut l'efficacité de sa prière que le prisonnier, dégagé de ses liens par miracle, sortit de son cachot sous les yeux de ses gardiens stupéfaits, et rentra chez lui sans être inquiété dans la suite.

Jacques de Bevagna donna plusieurs preuves qu'il possédait l'esprit de prophétie.

Un habitant d'un village voisin, se trouvant gravement malade et abandonné des médecins, fit dire au Bienheureux de venir le voir et de prier pour sa guérison. L'homme de Dieu lui dit en l'abordant : « Mon ami, vous ne pourrez guérir, si vous ne restituez la génisse et les brebis que vous avez dérobées. » Son larcin découvert, le malade donna ordre de faire la restitution, et à la prière du Bienheureux, il recouvra la santé.

Un autre homme, appelé Gualter, supplia le Bienheureux de venir bénir son fils qui se mourait de la morsure d'un chien enragé. « Qu'il fasse ce à quoi il est obligé, dit le serviteur de Dieu, et il guérira. » — « A quoi est-il obligé ? » demanda le père. — « A servir le legs ordonné par sa mère en mourant. » Ce legs était une forte somme destinée à l'église des Frères Prêcheurs, et le fils retenait indûment cet argent. Il acquitta le legs et la santé lui fut rendue.

Le trait suivant montre que notre Bienheureux, d'une humeur douce et aimable, savait, à l'occasion, faire la leçon par une répartie plaisante et un ingénieux procédé.

Un soir d'hiver, venant de Spolète à Bevagna, il s'était arrêté, au village de Berotti, chez un brave paysan qui donnait l'hospitalité aux Frères Prêcheurs, quand ils passaient en cet endroit. Cet homme rentra de son travail, bien fatigué, et voyant, d'un côté, ses fils et ses filles entourer le modeste feu qui brûlait dans l'âtre, et, de l'autre, le Père Jacques et son compagnon se tenir à distance, il dit tout haut : « Révérend Père, j'ai ouï dire que vous saviez tout et que vous étiez tout-puissant. Enseignez-moi donc, je vous prie, un moyen pour que

la mère de ces enfants et moi puissions approcher du feu, ainsi que les hôtes qui nous arrivent; car, lorsqu'il fait froid, ces petits malheureux ne veulent laisser place à personne. » Le serviteur de Dieu, riant de cette naïveté, répondit : « Votre demande me plaît beaucoup, en vérité; avez-vous des javelles de sarment? — Oui, dit le brave homme. — Eh bien! apportez-en trois ou quatre. » Quand ou les eut apportés, Jacques de Bevagna les prit et les jeta dans le foyer. Aussitôt s'éleva une colonne de flamme, et tous s'écartèrent. « Asseyons-nous maintenant en face du feu, dit le Bienheureux, il y a place pour tout le monde. Lorsqu'on fait bon feu, voyez-vous, les plus éloignés peuvent se chauffer; ce qui n'arrive pas avec un tout petit feu. » Le chef de la maison, homme assez rustique, répondit : « Je savais bien cela; mais j'attendais de votre part, Révérend Père, quelque chose de plus extraordinaire. — Mon ami, reprit le serviteur de Dieu, si vous le saviez, pourquoi ne le faisiez-vous pas? Voici une autre recette pour que vos enfants ne restent pas constamment assis au coin du feu : donnez-leur bons vêtements et bonnes chaussures. Il ne faut pas chercher des miracles quand les remèdes de la nature sont suffisants. » Et il partit de là pour jeter dans les cœurs la bonne semence.

Tout ce qui intéressait la gloire de Dieu, l'honneur ou la sauvegarde des familles, le salut des âmes, excitait le zèle du Bienheureux. Néanmoins son attrait le portait de préférence à maintenir la foi et la pureté des mœurs parmi les populations qu'il évangélisait. Ce fut à cette époque qu'il parvint à purger entièrement la ville et le territoire de Bevagna de pratiques superstitieuses, criminelles et immorales, restes maudits de l'hérésie des Nicolaïtes.

V. — De tels succès, cependant, loin d'enfler son cœur, rendaient l'homme de Dieu d'autant plus humble qu'il pouvait s'appliquer à la lettre cette parole de l'Apôtre : *Je traite rudement mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* (I. Cor., ix, 27.) Le grand mystère de la prédestination, avec ses secrets insondables, le tenait dans une crainte continue. Les jugements de Celui qui lie et délie à son gré, qui appelle au salut de grands coupables, tels que le larron crucifié, la Madeleine pécheresse, Paul, le persécuteur de l'Eglise, tandis qu'il rejette un Saül et un Judas, dont les commencements pourtant avaient été vertueux, le glaçaient de terreur. Ni la parfaite innocence de sa vie

ni ses communications intimes avec Dieu, ni les miracles qu'il opérât, ni le don de prophétie qu'il avait reçu dès sa jeunesse religieuse, rien, en un mot, des faveurs célestes ou de ses saintes œuvres ne parvenait à tranquilliser son âme.

Un jour, qu'il se sentait plus abattu que de coutume, il vint se prosterner devant son crucifix, et, avec une ferveur extraordinaire, supplia son Rédempteur d'avoir pitié de lui.

« Seigneur Jésus, s'écria-t-il en pleurant, Vous qui avez bien voulu revêtir le manteau de notre mortalité afin de nous sauver, quoique je sois devant votre face un serviteur inutile, daigneriez-vous me faire connaître de quelque manière si l'effusion de votre précieux Sang sera finalement pour moi une cause de salut, et m'introduira dans les chœurs de vos prédestinés ? » A l'instant, de la plaie du côté jaillit un flot de sang, qui inonda le visage et les habits du Bienheureux. En même temps, le crucifix dit à haute voix : *Sanguis iste sit in signum tue salutis* ; « Que ce Sang soit le signe de ton salut ! »

Cette aspersion miraculeuse marqua Jacques de Bevagna comme d'un sceau indélébile, et pendant longtemps il lui fut impossible d'en faire disparaître la trace. Vainement l'humble Saint eût voulu cacher la faveur insigne dont il avait été l'objet. Il dut en faire la confidence au directeur de son âme, lequel, après la mort du Bienheureux, la révéla, pour l'honneur de Dieu et la gloire de son serviteur.

Au rapport du Père Marchese, dans son *Diario*, il était d'usage anciennement, au couvent de Bevagna, de célébrer chaque année une fête commémorative de ce grand événement, et l'on chantait une antienne et une oraison appropriées à la circonstance (1).

Aujourd'hui la liturgie dominicaine mentionne le miracle, dans l'oraison principale de l'Office du Bienheureux :

« O Dieu, qui, par une prodigieuse effusion de votre Sang, avez daigné affermir le Bienheureux Confesseur Jacques dans la pleine assurance de son salut éternel, dilatez pareillement sur nous les entrailles de votre miséricorde ; afin que, marqués du sceau de notre

(1) *Ant.* Luna plena gratiarum, Christi lota sanguine, in hac valle lacrymarum, fluctus malos comprime; Pœnitenti cor amarum præbe lucis munere.

Or. Deus, qui ad recolendam tuæ sanctissimæ Passionis memoriam, Beatum Jacobum Confessorem, unda pretiosi sanguinis perfundere ac decorare dignatus es : fac, quæsumus, ejus interventione, Passionis tuæ meditationi ita nos esse addictos, ut ejusdem sanguinis fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas per omnia sæcula sæculorum. Amen.

rédemption, nous soyons comptés à jamais parmi les brebis placées à votre droite. Ainsi soit-il (1). »

VI. — Du jour où Jacques de Bevagna se vit établi dans cette heureuse sécurité pour son salut dont bien peu de Saints ont reçu le gage dès cette vie, il ne fit plus que languir ; sans cesse il soupirait après la dissolution de son corps pour être avec Jésus-Christ.

Le 15 août 1301, en la fête de l'Assomption, Notre-Seigneur lui apparut, accompagné de la Très Sainte Vierge, de saint Georges et de saint Dominique, et lui dit : « Prépare-toi, mon fils ; car dans huit jours nous viendrons te chercher pour t'emmener avec nous dans la gloire des élus, selon la promesse que je t'en ai faite, en t'arrosant de mon sang. Ma Mère seña présente à ton passage, parce que tu as orné son image du prix destiné à te procurer un vêtement ; Georges, le martyr, sera là, parce que tu as amplifié son église ; et Dominique, mon serviteur, parce que tu as revêtu son habit. » Et la vision s'évanouit, laissant le saint vieillard inondé de consolation.

Le huitième jour venu, le Bienheureux convoqua les Frères, et les exhorta à vivre selon Dieu, dans la pratique de l'oraison, de l'humilité et de la charité. Puis il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec grande piété. Après quoi il dit aux Frères : « J'ai soif. » Et s'adressant à un Convers : « Allez au puits de l'église, et apportez-moi de l'eau bien fraîche, car je veux boire une dernière fois avec mes frères. » On lui apporta l'eau dans un vase de verre, et le saint homme la bénit, en prononçant une formule usitée dans l'Ordre. Tandis qu'il bénissait, les assistants voyaient l'eau rougir et se changer en vin. Comme le vase était de médiocre capacité, on alla puiser une seconde et une troisième fois ; le serviteur de Dieu bénit l'eau de la même manière, et la convertit en un vin délicieux. Tous les Frères en burent, après le moribond, ainsi que plusieurs séculiers venus pour assister aux derniers moments du Père de leurs âmes. Le Bienheureux ajouta : « Ce n'est pas pour moi, mais pour vous, que Dieu opère ce miracle, afin que vous sachiez et croyiez que le bras du Seigneur n'est pas raccourci. » Or, il parlait ainsi pour éclairer et

(1) Deus qui prodigiosa tui Sanguinis aspersione dignatus es Beatum Jacobum Confessorem securā æternæ salutis fiducia roborare, dilata super nos eadem viscera misericordiæ tuæ ; ut, redemptionis nostræ imbuti signaculo, inter oves dexterae tuæ perpetuo computemur...

guérir un des assistants, qu'il savait tourmenté depuis longtemps par des doutes contre la foi.

On conserva pendant plus de deux siècles de ce vin miraculeux. Chaque jour, on en distribuait quelques gouttes aux malades qui se présentaient, et malgré le nombre de ces derniers, jamais le liquide ne s'épuisa. Jamais, non plus, il ne perdit sa limpidité, son arôme et sa couleur.

L'an 1526, quand les troupes du connétable de Bourbon, marchant contre Rome, saccagèrent la ville de Bevagna, un soldat découvrit, à la sacristie du couvent, le vin miraculeux, et l'avalait d'un trait. Mais, quelle n'est pas sa stupéfaction de voir le liquide remonter dans la coupe, qui apparaît pleine et débordante sous ses yeux. Au lieu de se rendre à l'évidence du prodige, le misérable saisit le vase avec rage et le brise contre une paroi. Une heure après, il payait la peine de son crime, en se noyant dans la rivière qui coule à Bevagna.

Cependant, notre Bienheureux, ayant opéré le miracle qu'on vient de lire, dit de nouveau : « Adieu, Frères bien-aimés, adieu dans le Seigneur. Je vois venir à moi, selon leur promesse, mes patrons et ceux de ce couvent, savoir : le Sauveur Jésus, Marie sa tendre Mère, les bienheureux Georges et Dominique. » Puis, élevant les yeux au ciel : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de daigner assister votre petit serviteur, avec une si honorable compagnie, pour qu'il puisse mourir en paix. » A ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, âgé de 81 ans.

Pendant que les Frères récitaient, pour le repos de son âme, les prières prescrites par les Constitutions de l'Ordre, une voix céleste se fit entendre : « Ne priez pas pour lui, mais priez-le pour vous. »

Un autre prodige s'accomplit presque en même temps.

Les dernières années de sa vie, le Bienheureux remplissait les fonctions de lecteur et de prédicateur au couvent d'Orviéto, et il était venu, vers le commencement d'août, à Bevagna, où il fut surpris par la mort.

Le jour même de son décès, la B^{te} Jeanne d'Orviéto, Sœur du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et pénitente du serviteur de Dieu, était restée à l'église des Frères Prêcheurs, après la célébration des messes, quand elle vit venir à elle le Père Jacques, lequel lui dit : « Salut, ma Sœur, salut dans le Seigneur ! » Elle répondit : « Soyez le bienvenu, mon Père. Dieu a voulu que vous vinssiez à moi, car je désirais me confesser. » Tous deux se dirigèrent alors

vers le confessionnal; le Père entendit sa pénitente et lui donna sa bénédiction. Il ajouta : « Je vous ai apporté de Bevagna ma ceinture de cuir et mon couteau, en souvenir de moi. » La Bienheureuse reçut ces objets et rentra chez elle. Dans la journée, elle envoya une servante porter à la communauté un petit présent. La servante revint lui dire que le Père Jacques était à Bevagna, atteint d'une maladie mortelle. Sœur Jeanne, ne pouvant le croire, se rendit au couvent, et dit, en montrant la ceinture et le couteau qu'elle avait reçus de son confesseur : « Je lui ai parlé ce matin même. » Les Frères reconnurent parfaitement les deux objets pour être à l'usage du Père Jacques, et envoyèrent sur-le-champ à Bevagna deux Religieux, qui trouvèrent le vénérable défunt exposé dans l'église du couvent.

La dépouille mortelle du serviteur de Dieu fut inhumée solennellement devant la porte de la sacristie. Elle y resta jusqu'à la fin d'avril de l'année suivante. La multitude des prodiges que Dieu opérait sur cette tombe contraignit les Religieux à transférer les restes du saint homme dans un endroit plus accessible aux fidèles.

Le corps fut trouvé parfaitement intact; on le déposa dans un sépulcre de marbre, découvert par une sorte de miracle, du vivant du Bienheureux, et que le Seigneur semblait avoir préparé d'avance pour son bon serviteur.

La piété chrétienne procura trois autres translations des vénérables restes, en 1401, 1555, enfin en 1589, époque où ils furent placés sous le maître-autel, dans une double châsse fermée à quatre clefs, dont deux furent confiées au Prieur du couvent, et les autres aux magistrats de la cité. Le saint corps était toujours entier; mais, écrit saint Antonin, qui déclare l'avoir contemplé de ses yeux, « desséché à la façon d'une statue de bois ».

VII. — Pendant sa vie, Jacques de Bevagna avait vu les peuples l'entourer d'une grande vénération et le saluer comme l'un des thaumaturges les plus puissants de son siècle. A partir de sa mort, la dévotion populaire prit de nouveaux accroissements, devant les merveilles qui publiaient sa sainteté et montraient le crédit dont il jouissait au ciel. Rapportons quelques-uns de ses miracles.

Un jeune homme de Foligno se trouvait, sur une fausse accusation, condamné à être pendu. Plusieurs jeunes gens, innocents eux aussi, étaient détenus en prison, comme complices de sa faute. L'infortuné promit au B. Jacques, s'il le délivrait, de jeûner un jour au pain et à

l'eau, d'aller en pèlerinage à son sépulcre et de servir pendant une année, en qualité d'oblat, dans la maison des Frères-Prêcheurs. La nuit qui devait être pour lui la dernière, l'homme de Dieu lui apparut et lui dit : « Toi et tes compagnons, injustement condamnés, sortez de prison, sitôt que vous entendrez de l'agitation dans la rue ; je vous ai obtenu votre salut à tous, tandis que vos accusateurs périront. » Le matin, en effet, une sédition éclata parmi les citoyens ; les cachots furent ouverts, et les jeunes gens, au nombre d'une trentaine, brisèrent leurs liens. Quant aux auteurs de leur incarcération, ils furent massacrés dans l'émeute.

Valère, âgé de 4 ans, jouait imprudemment sur le bord de la rivière à Bevagna, pendant que sa mère puisait de l'eau. Soudain le courant l'entraîne. La mère, folle de douleur, s'adresse au Bienheureux Jacques et promet, s'il lui rend son fils, de le donner à l'Ordre de Saint-Dominique. A l'instant, elle voit l'enfant paraître, soutenu par une main céleste. Valère grandit, et ses parents ne se pressaient point de l'offrir au Seigneur : il était fils unique ! De plus, le père ne se croyait point engagé par le vœu de la mère. Or, un jour que l'adolescent se baignait dans la même rivière, il fut emporté sous la roue d'un moulin. Les parents, au désespoir, et s'accusant d'ingratitude envers le Bienheureux, firent vœu ensemble de donner au plus tôt leur fils à l'Ordre, s'ils le recouvraient vivant. Après un intervalle considérable, le jeune homme remonta à la surface et revint au rivage. On lui demanda comment il avait pu demeurer si longtemps dans l'eau sans être asphyxié. « C'est, dit-il, le B. Jacques qui m'a préservé. » Valère, deux fois ramené à la vie par l'intervention du serviteur de Dieu, se hâta de prendre les livrées dominicaines, et devint, par sa science et ses vertus, l'imitateur fidèle de son insigne bienfaiteur.

A l'époque où la ville de Bevagna fut livrée au pillage, le couvent fondé par notre Bienheureux subit le sort commun. Le P. Bonaventure Camassée, l'un des Religieux de cette maison, se retira à Pise, où bientôt, saisi par une grave maladie, il se vit en danger de mort. Son saint compatriote lui apparut tout glorieux, le guérit et lui commanda de retourner à Bevagna pour relever le couvent de ses ruines, afin que le Seigneur y fût servi, jour et nuit, comme auparavant. Sans hésiter, le vénérable Père reprit aussitôt le chemin de Bevagna et parvint heureusement à restaurer le monastère. Il conçut dès lors le projet de publier la vie et les miracles du Bienheureux ;

mais, cédant à un peu de négligence, il renvoya l'entreprise à plus tard. Une nouvelle et non moins dangereuse maladie vint l'avertir de sa faute. Le Père Camassée s'engagea aussitôt par vœu, si la santé lui était rendue, à s'occuper sans retard du travail projeté. Guéri de nouveau, il se mit à l'œuvre, mais n'eut pas la patience de continuer. Une troisième fois, son mal le reprit ; en même temps le B. Jacques lui apparut et lui reprocha, en termes très durs, son ingratitude. Le malade reconnut ses torts et, dès qu'il eut recouvré ses forces, il reprit sa tâche et la mena à bon terme, pour l'honneur de Dieu et de son digne serviteur.

Le culte de Jacques de Bevagna n'ayant jamais subi d'interruption, le Pape Boniface IX daigna le sanctionner de son autorité souveraine par une Bulle datée du 7 janvier 1400. On a traité plusieurs fois, en cour de Rome, de la canonisation du Bienheureux. Le procès juridique, commencé sous le Pape saint Pie V, fut continué sous Paul V, qui en confia l'examen au cardinal Bellarmin. L'illustre prince de l'Eglise fit la relation des vertus héroïques et des principaux miracles, et sur le rapport de la S. Congrégation des Rites, Paul V publia, le 13 avril 1610, une Bulle pour relever le culte du serviteur de Dieu et encourager la dévotion des fidèles. Dans cette Bulle, le Souverain Pontife donne à Jacques de Bevagna le titre de Saint, ainsi que l'avait fait Boniface IX deux siècles auparavant.

Enfin Clément X, confirmant le jugement de ses prédécesseurs et les rapports très honorables et très avantageux de la S. Congrégation des Rites, ordonna par une Bulle datée du 6 mars 1674, que la fête du saint Confesseur fût célébrée désormais le 23 août dans la ville de Bevagna, dans le diocèse de Spolète, ainsi que dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs. En même temps, Sa Sainteté enrichit d'indulgences une confrérie établie en l'honneur et sous l'invocation des saints Dominique et Jacques de Bevagna : « *sub invocatione Sanctorum Dominici et Jacobi de Mevania.* »

Bien que l'homme de Dieu fût très versé dans les sciences divines et humaines, et qu'il prêchât constamment, nous n'avons pourtant de lui que deux ouvrages ; encore sont-ils restés manuscrits. Le premier, divisé en vingt-cinq chapitres, traite de l'Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses Mystères. Le second, intitulé : « Le Miroir des Pécheurs » et partagé en vingt-trois chapitres, roule surtout sur le jugement dernier.



*Le V. Père THOMAS DE LEMOS,
l'un des plus célèbres Théologiens de l'Ordre
de Saint-Dominique (*).*

(1546-1629)

Ce grand personnage, dont le nom jouit d'une si juste célébrité dans l'école, et qui n'est pas moins recommandable par ses vertus que par ses écrits, était issu de l'ancienne famille des comtes de Lemos. Il naquit vers le milieu du xvi^e siècle, dans la petite ville de Rivadavia, au royaume de Galice, sous le règne de Charles-Quint et le pontificat de Paul III.

L'histoire de sa vie nous montrera avec quelle profusion Dieu l'enrichit de dons vraiment extraordinaires : intelligence hors ligne, vaste et profonde érudition, jugement sûr et solide ; tout cet ensemble accompagné de forces physiques à l'épreuve des plus dures fatigues. Mais, à l'opposé de tant d'autres, trop habiles à retourner contre leur Auteur les bienfaits que sa main libérale déverse sur eux, Thomas de Lemos sut toujours mettre au service du divin Maître, pour les faire tourner à sa gloire, les heureuses qualités de nature et de grâce dont il l'avait favorisé.

Il perdit de bonne heure ses parents, et confié à la tutelle d'un frère aîné, il commença sous ses yeux l'étude des lettres humaines. Les circonstances providentielles de sa vocation méritent d'être rapportées. Pendant que le pieux jeune homme poursuivait paisiblement son instruction, deux Frères Prêcheurs vinrent un jour le saluer, lui disant que leur Supérieur serait heureux de recevoir sa visite.

Thomas se rendit à l'invitation et demanda fort gracieusement au Prieur ce qu'il désirait. Le V. Père, surpris de voir ce jeune homme qu'il ne connaissait pas, et plus encore d'apprendre que c'était lui-même qui l'avait appelé, lui demanda en souriant s'il ne pourrait pas

(*) *Diario ; Act. Cap. Val.* 1647 ; Echard ; Tournon.

reconnaître les Religieux qui étaient allés le trouver de sa part. — « Rien de plus facile, mon Père », répondit son interlocuteur. C'était l'heure de None, et tous les Frères se rendaient au chœur. Thomas les vit défiler devant lui, les fixa avec beaucoup d'attention, mais ne reconnut point ceux qu'il cherchait. Le Prieur, soupçonnant quelque intervention céleste, lui dit alors : « Et pourquoi, mon jeune ami, n'embrasseriez-vous pas notre institut ? » — « Je n'y ai jamais songé », répartit l'adolescent, et sur cette réponse il prit honnêtement congé du vénérable Religieux. En se retirant, il entra dans l'église et alla s'agenouiller en face du Saint-Sacrement : la grâce l'attendait là. Tandis qu'il s'adonnait à la prière, avec une angélique ferveur, l'invitation discrète du Supérieur lui revint subitement à la mémoire et fit sur son âme une telle impression qu'il voulut y répondre sans délai. Retournant donc sur ses pas, il déclare qu'il restera au couvent, si on daigne l'accepter. On lui accorda sa demande avec empressement, et après les épreuves d'usage, il fut admis à prendre l'habit.

Dès les premiers mois de son noviciat, Thomas de Lemos fit de remarquables progrès dans la vertu, l'oraison et toutes les pratiques de son saint état. Toutefois on lui reconnaissait un défaut, c'était de fixer trop librement les graves Religieux, voulant à toute force découvrir parmi les membres de la communauté les deux Frères jadis venus chez lui pour l'inviter à les suivre.

La fête de saint Thomas d'Aquin était arrivée : le pieux novice passa toute cette journée dans un recueillement plus profond qu'à l'ordinaire. Retiré dans sa cellule, il pria le Docteur angélique de lui obtenir la grâce d'être son véritable disciple et le digne enfant de son Père saint Dominique, quand il entendit ouvrir la porte de sa chambre. Grande est sa joie de voir entrer l'un des Religieux qu'il avait vainement cherché à reconnaître. « Eh quoi ! mon Père, s'écria-t-il tout heureux, n'êtes-vous pas ce même Religieux que j'ai eu l'honneur de recevoir dans ma maison ? Mais où donc résidiez-vous depuis mon entrée au couvent ? » — « C'est bien moi en effet, répond l'étranger, l'un des Frères que vous avez vus, mon fils, mais non pas un homme mortel comme vous l'avez cru. Je suis Thomas d'Aquin que vous priez avec tant de dévotion. Persévérez dans votre état et vquez fidèlement à l'étude. Vous aurez ici en Espagne, et à Rome, à défendre ma doctrine et celle de saint Augustin, mon compagnon dans la gloire. Courage, je vous assisterai toujours. » Après quoi, la vision disparut.

Le jeune Religieux fit part à son Supérieur de la grâce qu'il venait de recevoir, en le priant de lui garder le secret. Mais plus tard, dans sa vieillesse, lui-même raconta le fait au Père Denys de Lecce, célèbre dans tout l'Ordre par ses savants commentaires de la *Somme*. Le vénérable Religieux ne crut pas devoir taire cette confidence, dont il a inséré le récit dans son cinquième tome sur la *Prima Pars*.

A partir de ce moment, Thomas de Lemos ne songea plus qu'à suivre pas à pas les traces de son angélique Maître. La lecture de ses ouvrages et de ceux de saint Augustin faisait sa plus délicieuse occupation. Il approfondissait avec le même soin les Livres Saints, les Pères, les décrets des Conciles, et sans peine, il comprit, ce qu'il a si solidement prouvé dans la suite, que ses deux incomparables guides avaient puisé dans l'Écriture et la Tradition tout leur enseignement sur les graves questions de la Prédestination, de la nature et de l'efficacité des secours divins, de la faiblesse de l'homme et de sa liberté sous l'empire de la grâce.

Ses progrès dans cette étude furent tels, qu'il parvint à retenir de mémoire les œuvres de saint Thomas et de saint Augustin : on n'aurait pu commettre devant lui la plus légère variante dans la citation de leur texte, sans qu'il s'en aperçût aussitôt. Devenu maître, il forma un grand nombre de disciples et les éleva tous dans les solides principes du vrai thomisme. L'an 1594, il enseignait la théologie à l'Université de Valladolid, lorsque les fameuses disputes sur la grâce commencèrent à échauffer les esprits en Espagne, pendant les six dernières années du xvi^e siècle. Thomas de Lemos combattit avec force tout ce qui lui parut s'écarter de la doctrine de saint Augustin ; mais il avoue lui-même qu'il n'employa jamais dans cette lutte scientifique d'autres armes que celles que lui fournissait le Docteur angélique.

Sans entrer dans le fond du débat, rappelons brièvement et en toute charité ce qui y donna lieu.

II. — Les théologiens catholiques n'ont pas toujours eu les mêmes vues sur les difficiles questions de la prédestination, de la grâce et du libre arbitre : toutefois cette division n'a jamais tant éclaté que depuis le milieu du xvi^e siècle. A cette époque, Jean Grimani, patriarche d'Aquilée, publia une lettre (17 avril 1549) pour prouver « qu'un prédestiné ne peut être damné, et qu'un réprouvé ne peut être sauvé ». Cette lettre, ainsi qu'un traité plus ample sur le même

sujet, fut violemment attaquée. La dispute devint plus vive encore, l'an 1586, à la suite des censures portées par les Facultés de Douai et de Louvain contre certaines assertions sur la prédestination et la grâce, assertions différentes de celles qu'on enseignait communément dans leurs cours.

Vers le même temps, Louis Molina, théologien espagnol de la Compagnie de Jésus, en travaillant un commentaire sur la première partie de la Somme de saint Thomas, s'appliqua particulièrement à rechercher les moyens d'accorder la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu, la Providence et la Prédestination. Il s'engagea dans les questions de la grâce qui se rattachent à tous ces grands problèmes, et qu'il est nécessaire de traiter pour établir une concordance parfaite entre ces diverses vérités. Comme il s'était étendu fort longuement sur cette matière, il en fit un ouvrage à part, distinct de son commentaire, et le publia à Lisbonne, l'an 1588, sous le titre de « Concorde de la grâce et du libre arbitre ».

L'auteur ajoutait à la fin de son traité que son sentiment sur ces différentes questions aurait été embrassé par saint Augustin et tous les autres Pères de l'Eglise, s'il leur avait été proposé : et que si l'on eût suivi ses principes, les hérésies pélagienne et luthérienne n'auraient jamais osé nier la liberté de l'homme en soutenant qu'elle ne pouvait s'accorder avec la grâce, la prescience et la prédestination ; que tant de fidèles n'auraient pas été troublés par les opinions de saint Augustin ni par ses disputes contre les Pélagiens, et qu'enfin les différends entre les catholiques sur ces matières auraient été très honorablement et très facilement terminés. Puis, comme couronnement à son chef-d'œuvre, il déclare que sa manière d'accorder la liberté de l'homme avec la Prédestination divine, n'avait été jusqu'alors enseignée par personne : *A nemine quem viderim tradita*.

Toute la doctrine de Molina se réduit à quatre points fondamentaux. Le premier se rapporte à la manière particulière dont Dieu influe sur les actes naturels et surnaturels, soit par un concours général, soit par des secours particuliers. D'après l'auteur, ce concours n'est pas une influence de Dieu *sur* les causes secondes pour les mouvoir et les faire agir, mais une influence *avec* les causes secondes et sur les effets.

Le second point concerne le don de la persévérance, qui dépend, selon Molina, de la liberté et de la coopération de l'homme.

Le troisième est la Science moyenne par laquelle Dieu connaît,

avant aucun acte libre de sa propre volonté, toute la suite des événements, selon les dispositions des volontés libres, supposé telle ou telle condition.

Le quatrième point fondamental est qu'on peut parler de la prédestination en général ou en particulier : qu'il n'y a point d'autre cause de la prédestination en général que la volonté de Dieu ; mais qu'en particulier, le futur bon usage du libre arbitre est cause de la prédestination.

Dès son apparition, l'ouvrage fut vivement attaqué par de savants théologiens, nourris dans les principes de saint Augustin et de saint Thomas, auxquels le nouveau système parut tout opposé. On discuta avec chaleur de part et d'autre. Les écoles et les tribunaux ecclésiastiques d'Espagne retentirent longtemps du bruit de ces controverses.

Mais pendant que ces choses se passaient dans la Castille, dans les états d'Aragon et en Portugal, l'affaire commençait à s'instruire à Rome, grâce à la sage vigilance du Pape Clément VIII, alors régnant. Diégo Alvarez, l'un des plus célèbres théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique et Procureur général des Frères Prêcheurs d'Espagne, s'était rendu auprès du Saint-Siège, en novembre 1596. L'année suivante, il adressait une requête au Souverain Pontife pour demander la condamnation du livre de Molina, dont il soutenait que la doctrine était pernicieuse. Le Pape accueillit la requête et nomma une Congrégation, composée d'abord de dix consultants auxquels plusieurs autres furent ajoutés par la suite. Ces savants personnages entrèrent en conférence le 2 janvier 1598. Le cardinal Louis Madruce, qui présidait l'assemblée, déclara dans son discours d'ouverture aux prélats et aux théologiens réunis ce que Sa Sainteté attendait de chacun d'eux, à savoir, que tous laisseraient de côté la passion, l'intérêt et l'esprit de parti, pour faire un rapport fidèle et religieux de ce qu'ils estimeraient digne de censure dans l'ouvrage intitulé : « La Concorde. » C'est ce qui fut exécuté dans les onze réunions tenues à ce sujet. La dernière eut lieu le 13 mars 1598.

L'examen ne fut pas favorable au livre. Le Pape, qui ne voulait rien précipiter, ordonna aux consultants de revoir encore ce qu'ils avaient arrêté, d'examiner les mémoires et les censures envoyés d'Espagne, et de donner leurs suffrages par écrit. Ils reprirent donc leurs séances et se réunirent tous les vendredis jusqu'au 22 septembre de la même année. Les conclusions confirmèrent le premier jugement.

On demanda et on obtint de nouvelles conférences, qui se tinrent

du 22 février au 16 mai 1599. Les cardinaux Bernier d'Ascoli, dominicain, et Bellarmin, jésuite, avaient été adjoints au cardinal Madruce pour présider les assemblées. Il y eut bien des mémoires de part et d'autre, mais finalement, il ne fut pas possible de grouper les théologiens dans les mêmes sentiments.

La mort du cardinal Madruce, survenue le 20 avril 1600, n'interrompit pas le cours régulier des réunions. Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne écrivit une lettre au Souverain Pontife, en le priant de terminer cette affaire. Le Pape enjoignit alors aux consultants de revoir et d'abrégier la censure dressée par le secrétaire de la Congrégation et de la lui remettre avec leurs remarques personnelles, après avoir soigneusement collationné avec le texte du livre les Propositions censurées. Les consultants se réunirent deux fois par semaine, du 27 avril jusqu'au 9 septembre de l'année 1600.

III. — Thomas de Lemos avait été mandé à Rome par le R^{me} Père Marie-Hippolyte Beccaria; il y arrivait au moment où l'on pensait que cette grave affaire touchait enfin à son terme. Dans ces conditions, le Général jugeant sa présence trop nécessaire en Espagne, ne voulut pas le retenir près de lui, mais résolut de le renvoyer dans sa patrie après quelques jours de repos. Le V. Père se soumit humblement, et, le jour du départ arrivé, il vint recevoir la bénédiction de son Supérieur et se rendit ensuite auprès du Très Saint Sacrement. A la vérité, il lui en coûtait un peu de quitter si brusquement la Ville éternelle : non pas, dans un sens, qu'il désirât beaucoup rester, mais il ne voyait pas comment s'accomplirait la prophétie faite à lui par saint Thomas, qu'il défendrait sa doctrine à Rome même. Toutefois il s'en remit aux prescriptions de l'obéissance, et laissant à Dieu le soin de ce qui le touchait, il fit une longue oraison devant l'autel du Saint Rosaire, sous lequel était placé à cette époque le corps de sainte Catherine de Sienne. Pendant qu'il poursuivait sa prière, une Sœur du Tiers-Ordre, qu'il crut être sainte Catherine elle-même, lui apparut, et lui demanda, en espagnol, où il allait. « A Naples, répondit le Père, et de là, je m'embarque pour l'Espagne. » — « Ne vous mettez point en peine de ce voyage, reprit la Sœur; votre place est à Rome où vous aurez à défendre la doctrine de saint Thomas sur l'efficacité de la grâce. » Thomas de Lemos, surpris de ces paroles, ajouta : « Je ne vous connais point, ma très chère Sœur, et ce que je sais, c'est qu'il me faut obéir aux ordres de mes Supérieurs. J'ai reçu mon obé-

dience : je dois retourner dans ma Province. » Cela dit, il sortit de l'église et remonta dans sa chambre pour ses préparatifs de départ. Or, au moment même, il rencontra le cardinal Mellini que le Pape venait d'envoyer à la Minerve, pour enjoindre au Père Lemos de ne point quitter Rome, mais d'y rester pour défendre la doctrine de l'Eglise.

Certains théologiens, s'étant plaints qu'on avait mal interprété les textes de Molina, demandèrent un sursis. Clément VIII l'accorda et voulut présider lui même les sessions. Entre autres consultants il y appela Thomas de Lemos, qu'il était bien aise d'entendre sur des questions dans lesquelles on le savait parfaitement versé.

Le docte Religieux avait fait ses preuves. « Outre sa rare érudition et sa connaissance parfaite de saint Augustin et de saint Thomas, il possédait, dit Echard, ces autres qualités qui ne sont pas d'une utilité médiocre dans les discussions théologiques : une voix forte et sonore, de robustes poumons, une élocution facile, une grande puissance d'argumentation, une mémoire toujours présente pour n'oublier aucune des objections, un jugement vif auquel personne ne pouvait en imposer : tout cet ensemble fut cause que le Souverain Pontife le voulut pour acteur dans les disputes solennelles qui se préparaient. »

Clément VIII inaugura la reprise des séances, le 20 mars 1602, et déclara dans son discours d'ouverture que la doctrine de saint Augustin sur la grâce servirait de règle pour juger tout le débat. A ce propos, il cita la parole de saint Prosper à Ruffin : « Pour être instruit sur ces questions, il n'avait qu'à étudier les ouvrages de saint Augustin, afin d'y trouver l'intelligence la plus pure de la doctrine évangélique et apostolique sur la grâce. » — « C'est pour ce motif, ajoutait le Saint-Père, que tant de Souverains Pontifes, Nos prédécesseurs, ont loué à l'envi la doctrine de cet illustre évêque, si bien qu'il ne saurait y avoir aucune controverse sérieuse sur cette matière qui n'eût été amplement traitée et élucidée par ce Père. »

Dans le cours des séances, le Pape revint encore sur ce point, exigeant qu'on s'en tint avant tout à l'autorité des Livres Saints, aux décrets des conciles et au témoignage de saint Augustin. Thomas de Lemos sut remplir les intentions du Souverain Pontife, et avec d'autant plus de bonheur qu'il trouvait justement dans les écrits du grand Docteur de la grâce, tout ce qu'il pouvait désirer, soit pour l'attaque, soit pour la défense, pour établir ses principes et pour répondre aux objections proposées.

Hormis la première et la vingt-sixième sessions, dans lesquelles Diégo Alvarez parla au nom des Dominicains, Lemos parut seul dans toutes les autres, jusqu'à la soixante-septième réunion, tenue le 21 janvier 1605, sous le Pape Clément VIII. Or, à l'exception d'un ou deux consultants, les autres furent toujours de l'avis de Lemos sur les points de doctrine qu'il établit et contre ceux qu'il eut à combattre.

Sur ces entrefaites, Clément VIII tomba malade le 14 février et mourut le 3 mars 1605, au moment où il se préparait à donner enfin sa décision. Léon XI ne fit que passer sur la chaire de saint Pierre. Paul V, son successeur, se montra d'abord peu disposé à poursuivre cette affaire, qui occupait depuis trop longtemps la Cour de Rome. Mais le roi d'Espagne, suivant en cela les vœux de l'Ordre de Saint-Dominique, fit prier par son ambassadeur le nouveau Pape de daigner se prononcer en cette grave contestation. Le roi de France, au contraire, adressa au Souverain Pontife, par l'intermédiaire du cardinal Duperron, de respectueuses observations, et conseillait de prendre les avis des Universités, qui n'avaient point été consultées. D'autres jugeaient préférable d'ensevelir l'affaire sous le silence afin de ménager l'honneur des deux instituts en lutte, et plusieurs opinaient que ces questions étaient de celles dont le Pape Célestin I^{er} avait dit qu'il ne fallait pas entreprendre de les définir, sans pour cela les mépriser.

Les consultants, de leur côté, pressaient le Saint-Père d'achever ce que son prédécesseur avait commencé. L'archevêque d'Armagh, qui était à leur tête, présenta une requête à Sa Sainteté, dans laquelle il exposait les raisons de terminer le différend :

1^o De l'aveu même des parties en cause, l'affaire appartenait à la foi, puisqu'on s'accusait mutuellement de pélagianisme et de calvinisme.

2^o Ces questions avaient une telle importance doctrinale que, s'il y avait erreur d'un côté ou de l'autre, tout l'enseignement théologique s'en ressentirait.

3^o Comme la controverse intéressait deux instituts célèbres, ne pouvait-on pas craindre, au cas où l'affaire resterait indécise, que la discorde ne s'accroûtât davantage, et que dans les deux camps opposés, on s'attachât plus que jamais à son propre sentiment.

4^o Ces disputes, répandues partout, avaient fomenté dans l'Eglise une regrettable division.

5° Enfin, il était notoire que les luthériens et les calvinistes profitaient de tout ce bruit pour insulter les catholiques, et ne craignaient pas de dire que si le Saint-Siège gardait le silence, c'est qu'il avait reconnu la vérité, mais ne voulait rien définir, de peur de paraître s'éloigner de la doctrine enseignée jusqu'alors dans l'Eglise.

Pour ces motifs et d'autres encore que nous passons sous silence, Paul V se déterminà à poursuivre la cause, et pressé par les vives instances du cardinal de Monopoli, il fit appeler auprès de lui Thomas de Lemos. C'était le 4 août 1605.

IV. — Dès que le vénérable Religieux se présenta devant lui, le Pape lui déclara qu'il fallait en finir. Il le chargea donc de mettre par écrit les propositions qu'il jugeait condamnables, et en regard les propositions catholiques. Six jours après, Lemos apportait son mémoire. Ordre fut alors donné au secrétaire de la Congrégation de dresser une relation des actes de toutes les séances précédentes et de tout ce qui avait été dit, de part et d'autre, touchant la grâce, depuis les disputes de Louvain jusqu'à la mort de Clément VIII, et d'être en mesure de faire son rapport à la session fixée au 14 septembre 1605.

Depuis cette époque jusqu'au 1^{er} mars 1606, il se tint seize Congrégations, présidées par Paul V. Thomas de Lemos et Diégo Alvarez parurent à toutes, mais le premier surtout continua à porter la parole. A l'ouverture de cette nouvelle série de réunions, et après la lecture du compte rendu de toutes les séances précédentes, on proposa l'examen d'un grand écrit sur la grâce efficace, écrit que Clément VIII avait remis à la Congrégation le 9 juillet 1603, et qui contenait les quinze articles suivants, tirés des œuvres de saint Augustin :

1° Il y a deux sortes de secours divins.

2° Il y a deux grâces, dont l'une est opérante et l'autre coopérante.

3° C'est une grâce de Dieu que nous rencontrions des personnes qui nous portent au bien.

4° Selon le même Docteur, il y a une grâce efficace et même très efficace, qui néanmoins ne blesse en rien la liberté de l'homme.

5° Cette grâce tire son efficacité de la toute-puissance de Dieu et de l'empire que sa souveraine Majesté a sur les volontés des hommes, comme sur toutes les choses qui sont sous le ciel.

6° Par cette grâce, Dieu tout-puissant forme dans le cœur des hommes le mouvement même de leur volonté, faisant qu'ils veulent

le bien, tandis qu'ils ne le voulaient pas auparavant; qu'ils y consent, alors qu'ils y résistaient jusque-là.

7° Dieu répand cette grâce efficace dans nos cœurs par l'opération du Saint-Esprit, en une infinité de manières très secrètes et très cachées.

8° Cette grâce efficace de Dieu est secrète et cachée.

9° Elle ne suit pas, mais précède la volonté, car elle ne nous est pas donnée parce que nous voulons, mais afin que nous voulions; ainsi Dieu nous donne par elle non seulement l'action mais aussi la volonté.

10° L'effet de cette grâce efficace est certain et infaillible.

11° Cette grâce efficace n'établit point le fatalisme et ne fait pas qu'il y ait acception de personnes en Dieu: elle n'empêche ni la prédication, ni la correction; mais elle s'accorde parfaitement avec la liberté de la volonté de l'homme.

12° C'est par un secret jugement de Dieu que cette grâce efficace est donnée à l'un et n'est pas donnée à l'autre.

13° Cette grâce efficace de Dieu est nécessaire pour chaque acte de piété.

14° Elle n'est due à aucun mérite de notre part, mais c'est un don de la pure et toute gratuite bonté divine, parce qu'il n'y a chez nous, avant elle, aucun mérite véritable.

15° Le don de persévérance est un don de Dieu, don particulier et non commun à tous, et chaque homme qui le reçoit persévère dans le bien jusqu'à la fin.

Thomas de Lemos reconnut avec satisfaction dans ce mémoire la doctrine de son école, doctrine qu'il avait glorieusement défendue dans les Congrégations précédentes, et il constata deux choses: la première, que tous les articles du mémoire, sans en excepter un seul, avaient été enseignés par saint Augustin; la seconde, que ces mêmes articles contenaient toute la doctrine de la grâce contre les Pélagiens. Comme la controverse roulait principalement sur le cinquième article, notre savant théologien prouva, par de nombreux passages de saint Augustin, que la grâce tirait son efficacité de la toute-puissance de Dieu, et il ajouta fort à propos que la comparaison de l'empire de Dieu sur les volontés des hommes avec celui qu'il exerce sur les autres créatures, ne devait s'entendre que quant à l'efficacité, et nullement quant à la manière de les mouvoir, attendu que Dieu meut les créa-

tures suivant leurs natures respectives : celles qui sont libres, librement, et celles qui agissent avec nécessité, nécessairement. Par cette distinction, qui est de saint Thomas, Lemos faisait disparaître la gratuite accusation de calvinisme portée contre les Thomistes. On disputa encore différents passages de saint Augustin, et la séance fut levée. Le lendemain, 21 septembre 1605, les consultants admirèrent unanimement les quinze propositions du mémoire, y compris le cinquième article, et déclarèrent que telle était la doctrine formelle de l'évêque d'Hippone.

Paul V, pour réduire la question à un seul point précis, donna cette proposition à examiner, savoir : « Si Dieu, par sa grâce efficace, meut la volonté de l'homme aux actes libres et bons, non seulement en conseillant et en invitant, en excitant intérieurement ou en attirant moralement, mais aussi réellement, activement et proprement ; sans donner toutefois atteinte à la liberté de l'homme ; et si quelques scolastiques ont raison de dire que cette grâce efficace prédétermine physiquement. » Tel fut le thème de la discussion dans toutes les assemblées suivantes. Thomas de Lemos soutint l'affirmative, qu'il établit sur le Concile de Trente, et apporta un grand nombre de passages de saint Augustin et de saint Thomas pour prouver cette doctrine. Les consultants, après avoir entendu tout ce qui fut allégué de part et d'autre, se réunirent le 15 octobre, et adoptèrent tous (un seul excepté) la thèse défendue par Thomas de Lemos. Ils maintinrent cette conclusion aux séances du 29 novembre, des 3 et 25 janvier 1606 et du 1^{er} mars.

Les disputes des théologiens et les délibérations des consultants étant terminées, Paul V réunit les cardinaux le 8 mars 1606 pour délibérer s'il était à propos de porter un jugement définitif sur ces matières. De douze cardinaux présents, dix furent pour l'affirmative, deux pour la négative. Le Pape résolut de donner son jugement, et ayant appelé les secrétaires de la Congrégation, il leur donna un mémoire écrit et signé de sa main.

Il y ordonnait aux consultants de travailler séparément, et sans se communiquer leurs vues, puis de signaler, clairement et en peu de mots, les propositions qu'ils croyaient de foi, touchant les forces du libre arbitre et de la grâce efficace, et celles qu'ils croyaient condamnables, en y joignant les principales raisons et autorités qui appuyaient leur sentiment ; de plus, de distinguer la doctrine catholique des dires impies des hérétiques, et d'en marquer soigneuse-

ment la différence; enfin de noter leur avis sur la méthode à observer dans la Constitution apostolique.

Les consultants obéirent aux intentions de Sa Sainteté, et vers la fin du mois d'août, lui remirent leurs avis, sous pli cacheté. Ils se trouvèrent tous, à l'exception d'un seul, du même sentiment. Le Pape, ne trouvant pas sans doute qu'ils eussent assez nettement expliqué les articles qu'ils entendaient condamner, ni suffisamment récapitulé les motifs et les raisons de cette condamnation, leur enjoignit de se réunir de nouveau dans le palais de l'archevêque d'Armagh et d'y conférer ensemble pour rédiger leur censure. Le Saint-Père chargea ensuite les deux secrétaires et les deux archevêques de la Congrégation de préparer une Constitution, conformément à l'avis des consultants. Tout ce travail dura six mois. Le projet de Bulle fut souvent retouché, et on en distribua des copies aux cardinaux de la Congrégation, que le Pape réunit le 28 août 1607. Trois jours après, il appela les Généraux des Dominicains et des Jésuites et leur remit un écrit, par lequel il déclarait terminées les fameuses disputes de *Auxiliis*. Il se réservait de publier quand bon lui semblerait son jugement et sa décision; mais en attendant, il défendait aux intéressés de se censurer mutuellement, lorsqu'ils traitaient ces matières. Ce décret fut notifié aux Nonces apostoliques et aux Inquisiteurs généraux de la chrétienté, afin qu'ils tinssent la main à son exécution (1).

(1) Pour plus amples détails nous renvoyons à la Théologie des Carmes de Salamanca; au Triomphe des Thomistes du P. Charles de l'Assomption, du même Ordre; à Jean de Saint-Thomas et à Gonet. Ces auteurs ont consciencieusement parlé de cette grave question.

Sans vouloir nous étendre davantage, nous nous permettrons de transcrire les lignes suivantes, extraites d'Echard :

« *Quamvis autem summis illis pontificibus, quorum revereri arcana non scrutari concessum est, a judicio optimo ferendo abstinere placuerit, id saltem ex his congregationibus secutum est emolumentum, quod gratia ut ab omnipotentia Dei procedit efficax ad omnes et singulos vitæ christianæ actus necessaria, quæque non tantum possibilitatis profectum, sed et voluntatis affectum et actionis effectum ipsa præbeat, antiquum ab Augustino contra Pelagianos et Semipelagianos decertante traditum, ab Aquinate exceptum et propugnatum, ab Ecclesia denique semper maxime probatum dogma agnitum sit et citra controversiam docendum.* » (Ech., t. II, p. 462.)

A noter encore le décret que fit insérer le P. Aquaviva, Supérieur général des Jésuites, dans le *Ratio studiorum* des Pères de la Compagnie, pour les obliger à suivre désormais la doctrine de saint Thomas. C'est le décret 56^e; en voici la teneur :

« *Patres deputati ex variis nationibus pro libro de Ratione Studiorum recognos-*

Philippe III pressa depuis le Pape de publier sa décision, et les Dominicains présentèrent à Sa Sainteté une requête dans le même sens. Ils insistèrent encore l'an 1620. Et après la mort de Paul V, l'Ordre des Frères Prêcheurs a supplié plus d'une fois le Saint-Siège de donner son jugement. Mais pour des raisons que nous devons respecter, les Souverains Pontifes ont toujours différé de nous accorder cette satisfaction. Revenons à Lemos.

V. — Le fils de saint Dominique s'était acquis une si haute réputation par son profond savoir, que le Pape lui offrit le cardinalat. Dieu voulut lui réserver toute la gloire pour le ciel, son humilité lui ayant fait refuser constamment cette dignité, ainsi que les évêchés que le Saint-Siège et le roi d'Espagne lui proposèrent. Il consentit seulement à recevoir la charge de Consulteur général du Saint-Office et une pension de Philippe III, qui lui permit de passer le reste de sa vie à Rome, sans être à charge au couvent.

Retiré à la Minerve, le V. Père vécut plus de vingt-deux ans encore après la fin des fameuses controverses, constamment occupé à la prière, à l'étude et à la composition de nouveaux ouvrages sur les matières de la grâce. Aussi remarquable par la solidité de ses vertus que par l'étendue de sa doctrine, il édifiait toute la ville de Rome, et était respecté du peuple, recherché des savants et honoré de la confiance des cardinaux et des Souverains Pontifes. Ses pratiques de pénitence, son travail opiniâtre, ses veilles prolongées épuisèrent ses forces et affaiblirent sa vue. Trois ans avant sa mort, il fut atteint de cécité et privé par là de la plus douce consolation de la vie, sans laquelle le bon Tobie ne se croyait plus capable de goûter aucune joie. Thomas de Lemos se servit de cette privation pour se tenir plus uni et plus attaché à Dieu. Dans une épreuve si rude pour tous, mais

cendo, cum de delectu opinionum primo loco tractandum censuissent, ac tanquam fundamentum proposuissent doctrinam Societatis debere esse uniformem, securam et solidam, post accuratam discussionem et collationem multorum dierum, statuerunt communi consensu quæ sequuntur : Primo, Nostri omnino sanctum Thomam ut proprium doctorem habeant, eumque in scolastica theologia sequi teneantur : tum quia Constitutiones nobis eum commendant, et summus Pontifex Clemens VIII id se cupere significavit ; tum quia unius scriptoris doctrinam in Societate eligendam Constitutiones moneant ; nullius hoc tempore doctrina potest occurrere, quæ sit ea solidior aut securior, ut non immerito sanctus Thomas Theologorum Princeps ab omnibus habeatur. »

infiniment plus sensible à un homme qui avait toujours fait ses délices de l'étude, sa patience et sa soumission ne se démentirent jamais. Il trouva même un inappréciable soulagement à sa tristesse, car bien qu'il lui fût impossible de voir les personnes avec lesquelles il avait à converser, cependant, il eut toujours la grâce de pouvoir lire son bréviaire et le missel. Chaque jour, il montait au saint autel, et une fois, il aperçut sous les voiles eucharistiques Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant la forme d'un gracieux enfant. Il savait encore faire le sage discernement des pauvres dans les aumônes qu'il leur distribuait de sa propre main ; si quelques-uns, sous prétexte qu'il n'y voyait pas, cherchaient à se faire donner deux fois, il le remarquait aussitôt, en disant à ceux qui voulaient le tromper, qu'ils avaient déjà reçu.

Thomas de Lemos mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Certains auteurs placent sa mort en 1624 : c'est une erreur, car il est certain qu'elle n'arriva que le 23 août 1629. Nous avons encore une lettre que l'Université de Salamanque lui écrivit le 29 octobre 1627, pour le prier d'employer son crédit auprès du Saint-Siège afin de faire confirmer par l'autorité apostolique le décret rendu récemment par cette Faculté, qui obligeait ses professeurs et les étudiants à suivre toujours religieusement la doctrine de saint Thomas. Le V. Père agit avec son zèle ordinaire auprès du Pape Urbain VIII, qui l'honorait de toute sa confiance. Peu après, il termina sa glorieuse carrière. Il y eut un concours prodigieux à ses obsèques, chacun s'empressait de toucher son corps et d'avoir quelques morceaux de ses vêtements, de sorte qu'il fallut les renouveler deux fois.

Les écrivains de l'Ordre ne furent pas les seuls à publier les louanges du V. Père. Un célèbre Jésuite, le P. Melchior Incofer, n'a pas craint d'être taxé d'exagération en l'appelant « une grande lumière de l'Ordre de Saint-Dominique, un excellent Docteur dont le rare génie, la piété, l'érudition, la manière d'enseigner ou de traiter les matières les plus épineuses le font encore plus estimer et regretter après sa mort » (1).

VI. — Nous n'essaierons pas de donner ici une nomenclature complète des ouvrages du Père de Lemos : toutefois, nous ne pou-

(1) « Insigne Ordinis Prædicatorum lumen, quod nuper e mortalitate cælo insertum, ut confidimus, altius orbi cæpit irradiare. Qui præcellentis ingenii famam eximio docendi usu diu Romæ exercitatum, ita pietate vitæ anteivit, ut cum doctissimus esset, non videri tamen, religiosissimus quoque, etsi refugeret, haud quaquam posset. » — (Bibl. Nov. Hisp., tom. II, p. 670.)

vons nous dispenser de parler du Livre qui a fait le plus d'honneur à son érudition. C'est un recueil de plusieurs traités, intitulé « Panoplie de la Grâce ». Il est divisé en quatre Tomes, et forme deux volumes in-folio. La première partie du tome premier renferme six traités historiques.

Le premier contient l'histoire de Pélage et ses erreurs. L'auteur se propose de montrer que cet hérésiarque n'a pas nié les grâces surnaturelles et intérieures qui éclairent l'entendement et excitent la volonté : mais qu'il a nié la grâce efficace, défendue par saint Augustin, et la grâce suffisante, qui donne un vrai pouvoir d'agir. Il fait ensuite le catalogue de toutes les erreurs pélagiennes.

Le second traité, composé de deux chapitres, rapporte les erreurs des Manichéens, des Luthériens et des Calvinistes contre la liberté. Thomas de Lemos a placé à la fin deux mémoires à trois colonnes pour exposer succinctement le sentiment des Catholiques, des Pélagiens et des Calvinistes sur les forces du libre arbitre et sur l'efficacité de la grâce.

Le troisième énumère en deux chapitres les erreurs de Célestius et de Julien. L'auteur fait remarquer les points de contact et les divergences qui unissent et séparent Julien et Pélage dans leurs systèmes sur le péché originel et la grâce.

Le quatrième traité roule sur l'hérésie pélagienne combattue, vaincue et condamnée. Lemos rapporte ce que saint Augustin a fait pour la détruire et cite les anathèmes prononcés contre elle par les Papes et les empereurs.

Le cinquième explique, en dix-neuf chapitres, les erreurs de Cassien et de Fauste, semi-pélagiens. Thomas de Lemos parle de l'estime que l'on avait pour ces deux célèbres personnages, mais il ne peut souffrir que l'on défende leur doctrine. Il affirme que, tout en reconnaissant de nom le péché originel, ils nient de fait son existence, puisqu'ils soutiennent que la nature de l'homme est demeurée saine, qu'elle a les mêmes penchants pour la vertu et qu'elle n'a rien perdu pour la connaissance du bien et du mal. Ces hommes et leurs adhérents ne niaient pas absolument les grâces prévenantes, mais ils disaient que Dieu ne les accordait qu'après avoir prévu les efforts et la disposition de la volonté.

Le sixième traité compte vingt-six chapitres. L'auteur y explique les opinions des théologiens catholiques sur le péché originel, la prédestination, la science de Dieu et la manière dont il influe sur

les créatures. Puis il fait l'abrégé de ce qui s'était passé à Louvain, en Espagne et à Rome, à l'occasion de cette doctrine.

La seconde partie du tome premier contient six autres traités.

La premier a pour objet la lésion du libre arbitre par le péché originel. L'auteur y rapporte l'enseignement des Conciles et des Pères de l'Eglise grecque et latine, et expose les sentiments des théologiens sur cet article.

Le second traite de la nature de la liberté et de sa première source.

Le troisième s'occupe des prédéfinitions de Dieu.

Le quatrième donne la véritable explication du sens composé et du sens divisé, selon les Thomistes. Lemos y soutient fortement cette maxime que, bien que le libre arbitre ne résiste jamais à la grâce efficace, il a cependant toujours le pouvoir d'y résister, parce que l'acte par lequel il consent subsiste avec le pouvoir de ne pas consentir.

Le cinquième est une réfutation magistrale de la Science moyenne par l'autorité et par la raison.

Le dernier porte sur la manière dont Dieu connaît les futurs contingents et les actions libres dans le décret de sa volonté.

Le tome second contient cinq traités sur la Providence; sur l'amour éternel de Dieu pour ses élus; sur la Prédestination; sur la Réprobation; enfin sur la prédestination de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel nous a mérité la prédestination et les moyens qui nous conduisent à la gloire, Dieu n'ayant élu personne de toute éternité, à la grâce et à la gloire, que par Jésus-Christ et en vue de ses mérites.

Thomas de Lemos termine par une savante dissertation contre l'opinion suivant laquelle la prédestination se fait par une prescience absolue et comme conséquence de la prévision de la fin de l'homme en état de grâce ou de péché. La doctrine établie par l'auteur est celle-ci : les hommes sont élus et prédestinés par un décret absolu de Dieu entièrement gratuit, précédant toute prévision de leurs actions, mais accompagné de la science certaine et infaillible que ceux qu'il prédestine seront sauvés.

Le tome troisième de Lemos explique l'influence de Dieu sur les créatures, le concours divin et la prédétermination physique à l'égard du libre arbitre. Il renferme aussi un traité du péché originel.

Le tome quatrième est divisé en deux parties. La première contient huit traités; la seconde quatre. C'est principalement dans cet ouvrage

que l'auteur prouve la nécessité de la grâce divine pour observer les commandements, pour éviter le péché, pour vaincre les tentations, pour croire comme il faut, pour désirer et demander la grâce, et se disposer à la recevoir. Il réfute l'opinion de ceux qui pensaient que la grâce est donnée infailliblement à celui qui fait tout ce qui dépend de lui par les forces de la nature, et montre qu'on ne peut demander le secours de la grâce sans la grâce même, ni se disposer à la grâce de la justification par les seules forces de la nature.

Thomas de Lemos rejette la division de la grâce, en congrue et incongrue, efficace et inefficace par le consentement ou l'opposition de la volonté : mais il admet celle de la grâce en efficace et suffisante, en ayant soin de noter que le mot de grâce suffisante se peut prendre en plusieurs sens : ou pour une grâce qui donne tout le pouvoir nécessaire pour agir actuellement et qui devient efficace par le consentement de la volonté ; ou pour une grâce qui effectivement convertit l'homme et fait produire la bonne action ; ou enfin pour un secours distinct de la grâce efficace, secours qui donne à l'homme le pouvoir de faire le bien, quoiqu'il ne le fasse jamais s'il n'est secouru par une autre grâce. L'auteur rejette la grâce suffisante au premier sens ; il admet la seconde comme grâce efficace, et reconnaît la troisième : mais il insinue qu'on pourrait l'appeler un secours général dans l'ordre de la grâce ; un secours sans lequel l'homme ne peut pas faire de bonnes œuvres pour le salut, et avec lequel il les peut faire s'il le veut. Cependant, comme les anciens scolastiques se sont servis du mot de grâce suffisante en ce sens et que cette expression est commune dans l'école, il reçoit le terme et la chose, au sens des Thomistes. Cette grâce suffisante, selon l'auteur et le sentiment commun de son école, est toujours efficace à l'égard de l'acte, qu'elle doit produire suivant le décret absolu et efficace de la volonté de Dieu ; et elle le produit toujours. Elle donne par exemple de bonnes pensées et une connaissance de ce qu'on doit croire, qui précède l'acte de croire ; elle inspire des mouvements de crainte et d'horreur du péché, qui précèdent la contrition. En un mot, elle est efficace par rapport à l'acte imparfait, et suffisante à l'égard de l'acte parfait.

Le pieux et savant auteur, en finissant ce tome quatrième, fait une humble prière pour obtenir de la gratuite miséricorde de Dieu ce secours puissant ou cette grâce véritablement efficace qui donne le vouloir et le faire, et dont il avait entrepris la défense dans ses disputes et dans

tous ses écrits, qu'il soumet au jugement et à la correction de la sainte Eglise romaine (1).

Un autre grand ouvrage de Lemos qu'il importe de citer, c'est le journal des Actes des Congrégations tenues sous les Papes Clément VIII et Paul V. L'auteur y rapporte les questions proposées, les objections et les réponses faites de part et d'autre. C'est un mémoire écrit dans le temps même, au jour le jour ; et l'on peut croire que rien d'important ne lui a échappé.

Nous ne parlerons pas d'une vingtaine d'autres opuscules ou petits traités sur les questions agitées, que le docte Père avait écrits soit pendant la cours des fameuses disputes, soit depuis la fin des Congrégations. Cette multitude d'ouvrages sur la même matière montre combien l'auteur l'avait présente et avec quelle facilité il écrivait. A tous ces titres, sa mémoire est toujours restée en bénédiction dans l'Ordre de Saint-Dominique, et son nom fait autorité dans l'école (2).

(1) *Hos labores læti suscepimus, quos sicut prius in disputationibus plurimis sustinuimus pro vera et antiqua SS. Patrum doctrina certantes, ita et his quatuor libris, aliquali diligentia, prout a quo est totum quod bonum est, elaboratos pio Lectori tradidimus; et sicut Domino adjuvante incepimus, ita eo confirmante, et ad finem usque perducente complevimus. Quod si in ipsis aliquid est (quod humani ingenii proprium est) quod a veritate declinet, totum sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ judicio et correctioni submittimus. Et Dominum, cujus est velle et perficere pro bona voluntate, humiliter deprecamur, ut hos assumptos labores pro defensione gratiæ suæ, et libertatis humanæ benignus suscipiat; et illud magnum et efficacissimum donum perseverantiæ usque in finem vitæ, nobis ex gratiæ suæ immensitate largiatur, per D. N. J. C.*

(2) Dans le dernier ouvrage, divisé en quatre tomes, dont nous avons donné l'analyse, le Père Thomas de Lemos a placé en tête quelques épîtres des Papes Innocent I, Léon I, Gélase I, Célestin I, les décrets des Conciles de Valence et d'Orange, et enfin l'écrit du Pape Clément VIII, soumis à l'examen de la première Congrégation sur les quarante-sept qui furent tenues à Rome, et qui avait pour but de faire décider si cette doctrine n'était pas celle de saint Augustin : *An ista sit doctrina sancti Augustini in materia gratiæ. Clemens Papa VIII pro prima Congregatione.* Puis Lemos ajoute : *Hunc egregium tractatum de efficacia prævenientis gratiæ, cum ista causa Romæ tractaretur, felicis recordationis Clemens VIII proprio labore conscripsit, totam doctrinam, quæ de efficacia prævenientis gratiæ a S. P. Augustino diversis in locis tradita fuit, magno studio, aptissimo ordine, ac mira perspicuitate in breve compendium redigens : quamvis in illo non de fide definiat, tamen ex eo definitionem, quam, nisi morte fuisset præventus, promulgare præparaverat, educere disponebat.*

Ce qui a donné sujet à l'un des approbateurs de l'ouvrage de dire, l'an 1676, le 18 janvier : *« Quisquis ergo pro veritate gratiæque divina depugnaturus accedis, huic operi indubie manum admove, et circumdabit te veritas. Intelligesque nihil fore uti-*



LE MÊME JOUR

1305 — A Saint-Junien, le V. Père ITHIER DE COMPREIGNAC, l'un des plus célèbres Religieux de la Province de Toulouse. Il prit l'habit dans son diocèse d'origine, au couvent de Limoges, le 29 avril, fête de saint Pierre Martyr, l'an 1263, à l'âge de treize ou quatorze ans, dans toute la parure de son innocence baptismale. Reconnaisant en lui un esprit distingué, les Chapitres provinciaux de Limoges, de Périgueux et de Montpellier l'envoyèrent étudier à Bordeaux et à Paris. Le novice ne trompa aucune des espérances que l'on fondait sur ses talents, et poursuivit ses cours avec un grand succès. A Bordeaux, il eut pour condisciple, sous le Père Pierre de Mastaz, depuis évêque de Bayonne, le Père Bernard de Juzic, placé plus tard à la tête de l'Ordre. Ses études achevées, il devint Lecteur et Prédicateur général dans sa Province. Nommé Prieur à Périgueux, il refusa; mais il accepta cette charge à Brive, où il avait été premier Lecteur, et ensuite à Bordeaux. Il était également supérieur à Toulouse, l'an 1301, lorsqu'on l'élut définitif. Il fut en outre quatre fois Prieur à Limoges, d'abord en 1288 et en 1292. De 1289 à 1291 il avait été Lecteur dans ce même couvent, et après avoir rempli pour la deuxième fois la charge priorale, il fut assigné comme Lecteur à Bordeaux; cependant il n'alla pas dans cette ville. Il enseignait à Cahors, quand on l'élut pour la troisième fois Prieur à Limoges (août 1301). Cette élection fut cassée sur sa demande, six mois après. Forcé, sous peine d'excommunication, d'accepter une quatrième fois le Priorat, il n'occupa cette charge qu'environ deux mois. Comme son principal talent était celui de la prédication, qu'il accompagnait d'une singulière dévotion à la Sainte Vierge, ce fut en prêchant les louanges de Marie qu'il termina sa longue et glorieuse carrière.

Il se trouvait en ministère dans la petite ville de Saint-Junien, en Limousin,

lius Ecclesiæ, Scholæ Theologicæ, et rei litterariæ quam ut opera hujus eruditissimi viri prælo demandentur, omniumque manibus terantur. »

Et à un autre de faire cette anagramme pleine d'esprit sur le nom de Lemos, et de la mettre après l'abrégé de sa vie, inséré dans le premier tome de ses ouvrages :

LEMOS

1 Solem. 2 Me Sol. 3 Moles. 4 Os Mel. 5 Melos.

Avec ces deux vers :

SOLEM amo doctrinæ : ME SOL accendit Aquinas.

Stat MOLES. OS MEL imbuit; edo MELOS.

le dimanche de l'Octave de l'Assomption. A la messe paroissiale il monta en chaire, et prit pour thème de son sermon ces paroles de l'Ecriture : *In omnibus requiem quaesivi* : « J'ai cherché mon repos en toutes choses », et élevant à son ordinaire sa belle et forte voix, il exalta avec une rare éloquence ce repos que la Mère de Dieu avait cherché avec tant de soin et d'ardeur. Mais, à peine avait-il achevé son sermon qu'il perdit la parole, la Reine du ciel et de la terre voulant ainsi honorer son travail et récompenser son zèle. On le transporta dans la maison du Prévôt, car l'Ordre ne possédait pas encore de couvent dans cette ville. Il y expira saintement, le 23 août 1304, et arriva lui-même à ce repos éternel, dont il avait chanté les gloires trois jours auparavant.

Il était dans la quarante-deuxième année de sa profession religieuse. Son corps, transféré au couvent de Limoges, fut inhumé honorablement dans la salle du Chapitre.

Bernard Gui nous apprend qu'il fut le premier Prieur de Limoges à mourir en charge : Dieu voulut le prendre comme les prémices des autres.

L'építaphe gravée sur son tombeau rappelle, dans les termes suivants, les circonstances de sa précieuse mort :

*Christiferam venerans, sic clamans magnificavit,
Quod verbum superans devotio debilitavit :
Rapta fuit mens, flens siluit, praeco Mariae
Dum docuit, tunc occubuit, Lux, Archa Sophiae.*

Ce qui peut s'interpréter ainsi :

La dévotion de ce grand Religieux montant beaucoup plus haut que la voix qu'il avait si puissamment élevée, et attendrissant son cœur à l'excès, le fit tomber en défaillance. Dans cet état, l'âme lui fut ravie et ses larmes conclurent son sermon. Au moment où ce digne Prédicateur de la Vierge Marie chantait les louanges et les prérogatives de son culte, tout à coup cette brillante lumière s'éclipsa et cette arche de la Sagesse s'arrêta ; comme si, après un si beau discours, ajoute le Père Souèges, il ne restait plus qu'à se recueillir et à se taire. — (*Ex Bern. Guid. Mss.*)

1501 — A Lisbonne mourut le V. Père PIERRE DE JAINA. Il fut le premier collégial de la célèbre *Etude générale* de Valladolid, fondée par le Père Alphonse de Burgos, évêque de Palencia, lequel chérissait singulièrement le Père Pierre de Jaina à cause de ses excellentes qualités. La pieuse reine Isabelle, épouse de don Emmanuel le Grand, roi de Portugal, choisit notre saint Religieux pour confesseur, et à sa considération, enrichit le couvent de Xérès, où le Père Pierre avait pris l'habit, de précieux ornements, spécialement destinés à la chapelle d'une Madone miraculeuse en grande vénération. La même princesse fit don, en outre, d'un magnifique tabernacle

et d'un reliquaire renfermant deux doigts de saint Pierre Martyr, que l'on portait, selon les occasions, aux malades.

De son côté, le roi de Portugal, voulant prouver au V. Père l'estime particulière qu'il professait pour son mérite, lui proposa l'évêché d'Avila. L'humble Religieux déclina modestement cette offre et répondit que Dieu ne l'avait point fait pour devenir évêque, mais simplement pour être moine. Un peu plus tard, on revint à la charge, en lui parlant de l'archevêché de Braga : le Père Pierre donna la même réponse, ce dont les souverains furent tellement édifiés, qu'ils voulurent loger dans leur palais un si saint homme. Le V. Père passa donc à la cour les dernières années de sa vie. Il y mourut en haute opinion de vertu, le 23 août 1501, et fut inhumé dans la chapelle de Sainte-Catherine de notre couvent de Lisbonne (Lopez).

1591 — Dans la Province de France, le V. Père JEAN LEROY. A l'époque où les Calvinistes s'attaquaient avec une fureur diabolique à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, n'épargnant ni les églises, ni les autels et moins encore les ministres du Seigneur, le V. Religieux fut pris par ces forcenés et pendu à une potence. Il mérita ainsi la palme du martyre, l'an 1591. — (*Act. Cap. Gen. 1592.*)

1646 — En Pologne, le V. Père BERNARD PAXILLOW. Il avait embrassé dans sa jeunesse l'institut des chanoines du Saint-Sépulcre de Jérusalem et le changea, dans un âge avancé, pour celui des Frères Prêcheurs, afin de mener une vie plus austère. Dès lors, il n'usa jamais de viande et très rarement de poisson ; un simple potage et quelques légumes faisaient toute sa nourriture. Très assidu au chœur, il portait le cilice sous sa tunique de laine et s'infligeait des disciplines telles que son sang inondait le pavé de sa chambre. Il gardait un silence exact : son maintien, modeste et recueilli, inspirait une réelle dévotion. Devenu redoutable aux démons, il les chassait avec une étonnante facilité par ses exorcismes ; mais il éprouvait de leur part une cruelle vengeance.

De leur côté, les hérétiques n'usaient pas d'une moindre rigueur à son égard : toutefois, un grand nombre d'entre eux, même des plus obstinés et des plus en vue, gagnés par la force de ses discours, rentrèrent sincèrement au bercail de l'Eglise. Pour combattre et détruire de fond en comble l'impiété arienne, le V. Père composa un énorme volume intitulé « La Monomachie spirituelle » ; une mort précipitée ne lui permit pas d'écrire de nouveaux ouvrages. Il endura sans plainte de cuisantes douleurs et, muni des Sacrements de l'Eglise, décéda, l'an 1646, en odeur de sainteté, ainsi que portent les Actes du Chapitre général de Valence, tenu l'année suivante. — (*Act. Cap. Val. 1647.*)

1561 — Au royal monastère de Poissy, la V. Mère CLAUDE HOUEL, Religieuse d'un zèle intrépide, pleine de charité envers les pauvres et très adonnée à l'oraison. Ses autres vertus n'étaient pas moins remarquables : la vivacité de sa foi et la fermeté de son espérance lui méritèrent la couronne de vie l'an 1561. — (*Ex certa Relat.*)

1671 — A Rouen, la vertueuse et fervente Sœur MADELEINE DE SAINT-ANTOINE, l'une des premières postulantes qui se présentèrent au monastère de Saint-Dominique pour y prendre l'habit. Elle le demanda, le reçut et le porta avec des sentiments et des dispositions admirables. Les Religieuses, émerveillées de ses exemples, n'auraient désiré que trois novices semblables pour assurer leur observance et l'avenir de la fondation. C'était plaisir de voir avec quel entrain cette jeune Sœur portait les privations de toute nature qu'entraînent inévitablement les nouvelles installations.

Elle prenait pour elle ce qu'il y avait de plus pénible, et embrassait la pauvreté avec une ardeur digne d'une âme qui ne tenait à rien sur la terre. Elle avait une horreur extrême des charges honorifiques et de ce qui aurait pu la distinguer du commun. Elle fut même plus sensible à la peine que sa Supérieure éprouvait de sa mort qu'à la perte de la vie.

La V. Sœur n'avait que 28 ans quand elle fut conviée aux joies de la bienheureuse éternité (1671). — (*Mém. de Rouen.*)





XXIV AOUT

*Le V. P. SANCTÈS PAGNINI,
Savant Orientaliste(*).*

(1470-1541)



l'époque où les découvertes de Christophe Colomb ouvraient chaque jour de nouveaux champs aux travaux des missionnaires, l'Ordre de Saint-Dominique ne restait point inactif dans ses couvents. Bien des événements se pressent dans l'histoire du xvi^e siècle : en face de la révolution religieuse, on vit se développer toute l'énergie et les talents d'un Institut qui mérita toujours le glorieux surnom de « Marteau des hérétiques ». Mais n'eût-il pas eu ce stimulant à son activité, il ne pouvait que multiplier ses efforts dans un siècle qui fut l'âge de la renaissance des Lettres. En effet, durant cette période, l'Ordre des Frères Prêcheurs se montra aussi fertile que jamais et s'illustra par ses écrivains et ses savants.

L'influence de Savonarole sur la génération qui lui succéda ne fut point étrangère à ce grand mouvement. Les hommes supérieurs formés à son école avaient reçu une direction particulière pour leurs études : l'utilité de cette direction dans les questions qui agiterent ensuite le monde avait été prévue par le célèbre Religieux, au temps même où il cherchait à l'imprimer. Nous voulons parler de l'étude critique de l'Écriture sainte, et des Langues orientales, devenues

(*) Echard; Touron.

partie intégrante de l'enseignement classique. Cette innovation fut chaleureusement acceptée par ses disciples, et elle remit en honneur, comme au ^{xiii}^e siècle, la culture des sciences bibliques. Cette impulsion put être considérée comme providentielle et l'une des plus fécondes dans ses résultats, car elle arrivait à point, c'est-à-dire au moment où les hérétiques allemands commençaient à réclamer les Ecritures comme la seule Règle de foi, et quand les traductions faussées du texte sacré allaient être placées dans les mains d'une multitude ignorante (1).

Parmi les Religieux qui se firent un nom dans l'étude de l'Ecriture sainte et des Langues orientales, Sanctès Pagnini occupe incontestablement le premier rang. Il naquit à Lucques, en Toscane, vers l'an 1470, sous le pontificat de Paul II. Entré au couvent de Fiesole, aux portes de Florence, en 1486, il fit, sous la discipline de Savonarole, d'étonnants progrès dans la piété et dans les sciences, mais surtout dans les saintes Lettres. Outre Savonarole, dont il suivit les leçons, il eut encore pour maîtres des hommes fort versés dans les Langues orientales, attirés de la Grèce à Florence par les Médicis. Le jeune Frère, qui n'avait pas moins d'émulation que de génie, profita si bien de cet avantage, qu'en peu de temps il apprit tout ce qu'on pouvait lui enseigner. Les matières les plus embrouillées, les sujets les plus subtils n'avaient rien de trop difficile pour son esprit vif et pénétrant. Il saisissait du premier coup la pensée des auteurs et pouvait rendre compte d'un ouvrage dès qu'il en avait parcouru quelques feuillets. Ses maîtres et ses compagnons d'étude se firent à l'envi ses admirateurs et ses panégyristes : bientôt sa réputation rayonna au loin dans l'Italie, et son nom devint surtout célèbre à Florence et à Rome, où Pagnini se lia d'amitié avec d'illustres personnages.

Les deux cardinaux de Médicis, depuis Papes, sous les noms de Léon X et de Clément VII, l'honorèrent constamment de leur estime. Dès qu'il parut en public, il souleva toute la ville de Florence.

Peuple et savants se pressaient en foule compacte au pied de sa chaire : et comme il avait pris de son maître Savonarole tout ce qu'en bon disciple il pouvait lui dérober, à son exemple, il était doux quand il exhortait, véhément quand il reprenait, grave quand il prouvait, abondant quand il louait, et usait pour manier les instincts popu-

(1) Chanoine Chirat : *Vie de saint Dominique*.

lares tantôt du frein et tantôt de l'éperon. Pendant quarante ans, il exerça de la sorte le saint ministère avec de tels fruits, qu'il retira des voies de l'iniquité un nombre incalculable de pécheurs.

II. — Toutefois l'exercice de la prédication n'absorba pas toute la vie de Sanctès Pagnini : ses talents lui méritèrent d'autres occupations non moins honorables.

Léon X fut peut-être le plus généreux promoteur des Etudes sacrées que le monde eût encore vu. Il avait établi à Rome une académie, où l'on enseignait gratuitement les Langues orientales, et connaissant la valeur de notre savant Religieux, qui parlait le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe aussi bien que l'italien, sa langue maternelle, il lui confia la première chaire de cette nouvelle institution. Pendant que l'illustre professeur remplissait cette charge avec tout le succès désirable, il trouvait encore le moyen d'instruire les fidèles de Rome par ses prédications et de les édifier par ses exemples. Le jour était à la prière, à la chaire et à l'école ; la nuit, à l'étude. Depuis plusieurs années, le vénérable Père s'appliquait à un travail vraiment gigantesque : la traduction latine de toute la Bible. C'était la continuation de ce grand ouvrage qui lui dérobaît la meilleure partie de ses nuits, car il voulait lire, examiner, confronter tous les anciens manuscrits hébreux, grecs, chaldéens.

Lui-même nous apprend qu'il consacra près de trente ans à ce rude labeur, consultant tous les parchemins qu'il pouvait recueillir. Dès que sa version fut assez avancée, Pagnini trouva dans Léon X un protecteur et un juge. « Le Pape, écrit-il, qui savait que j'avais traduit en latin les deux Testaments, témoigna le désir de voir mon ouvrage. Quand il en eut parcouru les premières pages : « Je veux, » dit-il, que le manuscrit soit recopié à mes frais, et à mes frais imprimé ! » Quelques mois après, caractères, papier, ouvriers, tout était prêt, et l'année suivante paraissait le Psautier, accompagné de commentaires rabbiniques.

La mort de Léon X suspendit l'impression de l'ouvrage. Heureusement un cardinal se chargea de la dette du Pontife, et l'œuvre du savant Dominicain put voir le jour, non point à Rome, qui méritait à tant de titres d'avoir les prémices de ce travail, mais à Lyon, où Sanctès Pagnini s'était retiré. En quittant la Ville éternelle, il se rendit à Avignon avec le cardinal Légat, continuant toujours ses recherches pour parfaire sa version : mais ne trouvant pas dans cette ville les

ressources dont il avait besoin, il vint se fixer dans la Primatiale des Gaules, et il avoue avec complaisance que les Lyonnais lui firent un accueil si gracieux, que leur cité devint en quelque sorte sa patrie. De fait, Lyon, cette ville gallo-italienne, lui conféra le titre de citoyen. Pagnini paya largement cet honneur, car ce fut à sa considération et sur ses conseils que son illustre ami, Thomas Guadagni, dota la ville d'un magnifique hôpital, pour les pestiférés. A cette époque, en effet, la peste exerçait ses ravages sur le midi de la France, et des dix-sept années de son séjour à Lyon, Sanctès Pagnini en passa quatorze parmi toutes les horreurs du terrible fléau.

Mais s'il songeait aux corps, il pensait encore plus aux âmes. Les restes de l'hérésie vaudoise n'étaient point éteints, et d'autre part, les Luthériens s'efforçaient d'infiltrer partout le venin de leur doctrine. La Providence se servit alors du ministère de notre zélé Religieux pour déjouer les desseins perfides des hérétiques et conserver parmi les Lyonnais la foi dans toute sa pureté. Il attaqua les sectaires avec une rare intrépidité et les obligea à fuir ou à se cacher.

Ces services ne furent point sans récompense, et la réputation qu'il se fit lui gagna si bien l'affection des habitants, qu'ils le considérèrent toujours comme l'un de leurs plus grands bienfaiteurs. Sa mort, arrivée le 24 août 1541, fut un deuil public. On n'oublia rien pour rendre ses obsèques aussi solennelles que possible. Il fut inhumé au milieu du chœur de notre église de Lyon, et on grava sur la pierre sépulcrale l'épithaphe suivante :

« Ici repose le célèbre Sanctès Pagnini, de Lucques, qui, par la connaissance des Langues, par son érudition et sa piété, a illustré à jamais l'Ordre des Frères Prêcheurs, la ville de Lyon et celle de Florence, emportant dans la tombe des regrets universels. Il s'endormit dans le Seigneur, le neuvième des Calendes de septembre 1541. »

Le Père Esprit Rotier, parlant de la cérémonie funèbre, écrit : « Je me suis trouvé à Lyon à la mort de ce grand homme, et j'ai été témoin de la solennité de ses obsèques. La piété et la reconnaissance des Lyonnais y ont paru avec éclat ; on eût dit que l'on pleurait non la mort d'un particulier, mais celle du Père commun du peuple. On voyait à la suite de son cercueil un grand nombre des premiers citoyens en habits de deuil ; plus de trois cents des plus distingués tenaient des flambeaux en mains ; et la douleur paraissait sur tous les visages. Je demandai quel était le sujet de ces honneurs extraordi-

naires : on me répondit que toute la ville de Lyon se reconnaissait redevable de la conservation de sa foi au zèle de Sanctès Pagnini et à sa vigilance, car si ce saint homme n'eût élevé sa voix comme une trompette pour avertir le peuple du danger qui le menaçait de près, toute la ville se trouverait peut-être aujourd'hui luthérienne. »

III. — Nous ne saurions donner une plus exacte idée des ouvrages du savant Religieux, qu'en rapportant ce qu'en dit Sixte de Sienne.

« Sanctès Pagnini de Lucques, écrit-il, très versé dans les divines Ecritures et dans la connaissance des Langues, surtout de l'hébreu, ayant remarqué que la célèbre Version de saint Jérôme avait été altérée en plusieurs endroits, soit par la suite du temps, soit par la négligence des éditeurs, entreprit de faire une nouvelle traduction de toute l'Ecriture sainte. Il fut soutenu dans cette œuvre par le Pape Léon X, qui voulut bien prendre à ses frais l'impression (1). Ayant donc recueilli, lu et examiné avec le plus grand soin plusieurs bons exemplaires du texte hébreu, il traduisit en latin tout l'Ancien Testament, et rétablit la véritable prononciation d'une infinité de noms hébreux, que les premiers interprètes avaient voulu accommoder à la prononciation latine, et il mit des accents sur les mots hébreux, pour faciliter au lecteur la manière de les bien prononcer.

« Sanctès Pagnini eut aussi grand soin de marquer toujours à la

(1) Luther a dit que la papauté tenait la Bible sous clef. La réponse de la papauté est péremptoire : elle paye pour la répandre. Voici un pauvre Frère de l'Ordre de Saint-Dominique qui veut entrer en lice avec saint Jérôme et donner au monde une traduction nouvelle de la Bible. Et trois Papes, l'un après l'autre, Léon X, Adrien VI et Clément VII, prennent sous leur patronage l'auteur et son livre ! Remarquons bien, dans l'intérêt du Saint-Siège, que la version de Pagnini est écrite en latin ; c'est-à-dire dans un idiome qui peut être compris en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, dans tout le monde catholique.

Quand le latin aura fait son temps, quand le florentin, pour nous servir de l'expression de Bembo, sera devenu la langue de toutes les intelligences, alors la Bible paraîtra dans l'idiome vulgaire : seulement l'autorité voudra lire la version nouvelle avant d'en permettre l'impression, et elle aura bien raison. Attendez quelque temps ; un Espagnol, du nom de Servet, voudra reproduire le travail du Dominicain ; mais en marge de son édition, il ajoutera des notules où il répandra le venin de ses doctrines, et l'autorité ne s'alarmerait pas ! Mais c'est un sacrilège que va commettre Servet ! Qui donc lui a permis de compléter, d'éclaircir le vocable latin dont se sert Pagnini ? Le père de cette parole latine est mort, et il ne reviendra pas pour la défendre : et voilà ce qui enhardira Servet !

(Audin : *Histoire de Léon X*, ch. xxix.)

marge le nombre de versets qui composent chaque chapitre de l'Ecriture sainte. Il exécuta ce prodigieux travail avec tant d'exactitude, que les plus habiles rabbins ont loué grandement la fidélité de sa traduction et l'ont préférée à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Le même auteur ne s'est pas fait moins d'honneur par sa version du Nouveau Testament, qu'il a traduit sur le texte grec, tout en conservant religieusement l'autorité de la Vulgate. Tout l'ouvrage a été dédié au Pape Clément VII.

« L'illustre Dominicain a publié, en outre, plusieurs savants traités : un, pour expliquer les mots hébreux, chaldéens ou grecs, qui se rencontrent dans les Livres saints ; un autre, en forme de dictionnaire, qu'il appelle avec raison : « Le trésor de la Langue sainte », ouvrage d'une grande utilité pour tous ceux qui se livrent à l'étude de la Bible ; un troisième, intitulé : *Isagoge ad Sacras Litteras* ; c'est une introduction à l'Ecriture, renfermant d'excellentes règles, la plupart tirées des Pères, pour l'intelligence des expressions obscures ou figurées, usitées parmi les auteurs canoniques. Déjà saint Augustin avait publié un traité analogue. Sanctès Pagnini reprit de même, mais en lui donnant de plus amples développements, le travail de saint Eucher, évêque de Lyon, sur les sens mystiques de l'Ecriture, dont il donne la clef. Enfin, nous signalerons encore ses six volumes contenant les commentaires des interprètes hébreux, grecs et latins sur le Pentateuque de Moïse, et un autre ouvrage, divisé en trois parties, sur tout le Psautier. » Ainsi parle Sixte de Sienne (*Bibl. Sanct.*, livr. IV). Toutes ces différentes publications ont été à l'envi louées par les uns et critiquées par les autres. Mais c'est principalement la traduction de la Bible qui a partagé le jugement des savants. Toutefois, disons-le, elle a valu à son auteur infiniment plus d'éloges que de blâmes. Tandis que certains docteurs espagnols l'attaquaient, et souvent pour des minuties, des hommes plus avisés, bons juges en cette matière, l'ont considérée comme la plus exacte et la plus fidèle qu'on eût tenté de faire depuis celle de saint Jérôme. Huet, évêque d'Avranches, la déclare le modèle des versions de la Bible. — Jean Leusden, savant orientaliste, avoue qu'elle concorde le mieux avec le texte hébreu : *in finitis fere in locis magis congrua est cum textu hebraeo, quam caeterae editiones*.

Pic de la Mirandole fait ressortir la somme d'énergie déployée par l'auteur pour mener à bien un aussi gigantesque travail, et affirme en témoin qui dit ce qu'il a vu, que Pagnani consacra plus de vingt-

cinq ans d'une application opiniâtre à perfectionner cet ouvrage. Ainsi, ajoute un autre érudit, on ne peut point reprocher à cette traduction, comme à la plupart des autres, d'avoir été faite avec trop de précipitation. — Enfin, et c'est la conclusion que nous emprunterons à Echard, si, çà et là, plusieurs passages prêtent le flanc à la critique, il demeure pourtant acquis que cette version a obtenu les suffrages des vrais savants, et que, maintes et maintes fois, elle a été réimprimée : *ut ut sit*, dit-il en parlant de certaines attaques, *ubi primum prodiit illa Pagnini versio, non parvam apud doctos obtinuit laudem, multisque vicibus iterum prælum subiit, seu sola, seu aliis adjuncta*. Et il cite les plus célèbres éditions.

Bien que Sixte de Sienne, en parlant des ouvrages de notre savant Religieux, n'ait fait mention que de ceux dont nous venons de parler, imprimés tous à Lyon, à Paris, à Rome, à Cologne et ailleurs, il est toutefois certain que Sanctès Pagnini en a édité bien d'autres. Nous noterons seulement pour mémoire ses sermons; ses commentaires spéciaux sur les prophéties d'Isaïe, de Joël et de Zacharie, sur l'Evangile, les Epîtres de saint Paul et sur l'Apocalypse. On lui attribue, en outre, une élégante traduction de l'Odyssée d'Homère et de l'Iliade.



Le V. P. DOMINIQUE LACOSTE,
du Couvent de Rodez ().*

(1643-1685)

DIEU, qui destinait ce grand Religieux à porter son nom et le culte de Marie aux idolâtres du Nouveau-Monde, avait mis dans son cœur des dispositions en rapport avec ce grand ouvrage. Issu d'une honnête famille du Rouergue, Dominique Lacoste entra de bonne heure au couvent de Rodez, et se fit remarquer aussitôt par de solides vertus. On le voyait humble, silencieux, austère, très adonné à l'oraison, enclin à tout ce qui regardait l'avantage de la religion. Comme il s'était distingué entre ses condisciples par de brillants

(*) Ex rel. fid.

succès dans l'étude, on le choisit pour soutenir des thèses de théologie au Chapitre provincial de Béziers, où fut élu le célèbre Père Gonet. Admis ensuite à enseigner dans les couvents de Toulouse et de Rodez, il s'acquitta des emplois de Lecteur avec beaucoup d'exactitude et de piété, sans se dispenser pour cela des excercices choraux et des jeûnes de l'Ordre.

Il s'infligeait de sanglantes disciplines, couchait sur la dure, souvent même se contentait de s'asseoir sur le siège d'un confessionnal, en attendant l'heure des Matines. La douceur de sa conversation, sa charité, sa modestie le recommandaient devant les hommes et le faisaient chérir de Dieu. Ainsi préparé par une vie exemplaire, le Père Lacoste répondit à l'appel du Seigneur, l'invitant à aller porter chez les infidèles sa connaissance et son amour.

Les missions de la Guadeloupe et des îles adjacentes fixèrent son choix. Dès qu'il eut obtenu son obédience, il s'embarqua pour ces terres lointaines, et fut assigné à la Martinique, où il édifia tout le monde par la régularité de sa conduite.

Vers le même temps, un brigantin, parti pour la pêche du côté du continent sud, fut entraîné par des vents contraires jusqu'au fleuve des Amazones. Le capitaine, de nationalité française, utilisa ce contretemps en explorant les parages baignés par le grand cours d'eau. Il côtoyait à toute aventure ces contrées inconnues, quand la Providence le conduisit dans un district dont le cacique parlait français. Cet homme, du nom d'André, emmené jadis à Paris par un colon de Cayenne, avait séjourné dans la capitale assez longtemps pour bien apprendre la langue. Devenu libre à la mort de son maître, il était revenu dans sa patrie et se trouvait maintenant le chef du territoire où venait d'aborder le navire étranger.

Heureux de cette rencontre, André, qui était chrétien, accourut sur le rivage, accueillit les nouveaux venus avec une cordialité parfaite, les présenta à ses gens, puis s'entendit avec le capitaine du brigantin pour obtenir la venue de quelques missionnaires. On convint que deux jeunes gens du pays s'embarqueraient aussitôt et ramèneraient ensuite avec eux les apôtres si vivement désirés.

Cette nouvelle, répandue à la Martinique, y causa un étonnement mêlé de joie. Dès le lendemain, les jeunes Indiens furent conduits à notre église. Ils y entraient au moment où le Père Dominique Lacoste descendait de l'autel. Le saint Religieux s'offrit volontiers pour le service de ces étrangers, en se souvenant de cette parole des Actes

des Apôtres : *Quia et in nationes gratia Spiritus Sancti effusa est* : « La grâce du Saint-Esprit s'était aussi répandue sur les Gentils. »

Le préfet de la mission, le Père Raymond Carbonnières, était alors absent. Le Père Lacoste l'informa immédiatement de ce qui venait d'arriver et demanda la permission de partir. En attendant la réponse, il fit ses préparatifs et se concerta avec le vice-roi. Celui-ci, après l'avoir félicité, lui remit plusieurs présents pour le cacique du lieu qu'il devait évangéliser.

De son côté, le Père Préfet, heureux de saisir une si belle occasion d'étendre notre sainte foi, répondit fort obligeamment. Il autorisait le Père Lacoste à partir, lui adjoignait un catéchiste dévoué et se promettait de lui envoyer plus tard quelques bons auxiliaires. En outre, afin de lui permettre de célébrer avec toute la décence possible les saints Mystères, dans un pays « où il aurait, écrivait-il, à chanter le cantique de la Jérusalem terrestre, cantique qui disposerait ce pauvre peuple à celui de la Jérusalem céleste », il lui donnait une chapelle portative fort bien montée, avec tous les ornements nécessaires au culte divin (1).

(1) « Pendant que je trace ces lignes, écrit le P. Souèges, une Lettre-circulaire nous apprend la mort de ce Père Préfet, des missions des Indes, avec lequel j'ai été autrefois novice et Lecteur de Philosophie à Limoges. Les inappréciables services qu'il m'a rendus pour la continuation de cet ouvrage me font un devoir de consacrer quelques mots à son éloge, pour honorer sa mémoire et lui témoigner ma vive et bien sincère reconnaissance. Il est mort à Castres, en Languedoc, son pays natal, quoique profès du couvent d'Albi, où il avait pris l'habit il y a quarante-cinq ans. Une fluxion de poitrine l'enleva en neuf jours. Il put recevoir les derniers Sacrements en parfaite connaissance, avec une piété qui arrachait les larmes de tous les assistants. Il ne cessa de prier jusqu'à son agonie. De temps en temps, le P. Prieur lui répétait différents passages des Psaumes, et le vénéré malade l'écoutait très attentivement.

« Il était parti pour les missions dans le courant de l'année 1664. Il en remplit les devoirs avec un zèle admirable, et deux fois ceux de Supérieur et de Préfet, que lui avaient commis la confiance de ses collègues et l'autorité de la Propagande.

« Ce fut pendant son séjour au noviciat de Paris, à l'époque où il s'acquittait dignement de l'office de Prédicateur général, qu'il reçut son assignation pour les Antilles. Après vingt ans de labeurs, le V. Père fut atteint d'une espèce d'apoplexie qui nécessita son retour en France. On espérait que le bon air du pays natal le remettrait ; mais Dieu en disposa autrement. Les preuves qu'il avait données de son courage et de son dévouement lui avaient gagné l'estime, l'affection et le respect des intendants royaux et des indigènes. Son départ laissa d'immenses regrets.

« Arrivé à Castres, il y vécut dans un grand exemple de vertu jusqu'au 22 janvier, paraissant le premier à tous les exercices réguliers et refusant les dispenses qu'on lui offrait, vu son âge (il avait soixante-deux ans) et son état de santé. — Tels sont les

Le P. Dominique Lacoste, fortifié par les marques d'affection qu'il venait de recevoir de son Supérieur, s'embarqua pour sa nouvelle destination. Après treize jours de navigation, il arriva sain et sauf dans ce pays inconnu. Pendant la traversée, il s'était si bien appliqué à l'étude de la langue, à l'aide d'un dictionnaire imparfait, transcrit de sa main, qu'il put, en descendant du vaisseau, s'exprimer assez correctement dans le nouvel idiome. On le conduisit à la case qui lui avait été préparée, et dès ce premier jour, il se montra rigoureux observateur de l'abstinence régulière, se contentant de biscuit et de fromage pour son repas, et laissant à d'autres les mets plus délicats qui lui étaient servis.

En peu de temps, il fut à même de composer pour les Indiens un catéchisme, clair et méthodique, sur les mystères de la religion, et sans plus tarder, il se mit à parcourir la région qui comprenait près de cent lieues d'étendue. Chemin faisant, il signalait sa charité par des actions vraiment héroïques. Pour ne citer qu'un exemple, on vit un jour le courageux missionnaire recueillir un Indien mordu par un serpent, appliquer ses lèvres sur la plaie et sucer le venin de la morsure, délivrant ainsi de la mort du corps et de l'âme cet infortuné. Il gagna tout de suite le cœur et la confiance des indigènes. Toutefois, au début de son apostolat, il eut quelque difficulté à administrer le saint baptême. La cérémonie semblait blesser l'orgueil de ces païens : mais peu à peu les préjugés tombèrent, et le V. Père eut la joie de conférer le sacrement de la régénération à un très grand nombre d'adultes.

La mission prospérait visiblement et promettait un succès inespéré, quand une épreuve inattendue vint tout à coup entraver les efforts du V. Religieux. Les Hollandais, établis non loin de là, apprenant les fruits merveilleux que produisaient ses prédications, firent irruption dans la contrée et signalèrent leur arrivée par plusieurs meurtres, celui entre autres du principal auxiliaire du saint prêtre, lequel lui avait rendu et lui rendait encore tous les jours d'inappréciables services. Comme couronnement à leurs méfaits, ils mirent à prix la tête du missionnaire lui-même. Mais Dieu, qui change les cœurs des hommes et fait servir leurs desseins à ses vues éternelles, renversa les projets de ces apostats. Le Père Lacoste put échapper à leurs re-

détails édifiants que nous apporte la circulaire du P. Pierre Lacrampe, Prieur du couvent de Castres, en nous annonçant la mort de ce digne Religieux. »

cherches : il quitta le district, mais après avoir planté la croix dans dix-sept bourgades importantes, et baptisé un millier d'idolâtres, pendant un séjour d'environ dix mois. A trois reprises, il n'avait évité la mort que par une intervention miraculeuse de saint François-Xavier, pour lequel il professait la plus tendre dévotion. Toutefois, sa présence devenant de jour en jour le prétexte de nouveaux pillages, le prudent Religieux comprit que Dieu lui demandait un sacrifice. S'éloignant donc, bien qu'à regret, il se dirigea vers une région habitée par les Espagnols. Là, une nouvelle épreuve l'attendait. Les gens de la contrée, on ne sait pour quel motif, le traitèrent en espion et le firent prisonnier. Nos Pères de la Havane, auxquels on le représenta comme tel, voyant sa gravité et sa ferveur, perdirent bientôt leurs premiers soupçons. Le Prieur, heureux d'avoir dans sa communauté un Religieux de la Province de Toulouse, dont la régularité était célèbre dans tout l'Ordre, voulut éprouver sa vertu. Un jour donc, après le Chapitre, il lui commanda de se préparer à recevoir la discipline. Le Père Lacoste se soumit de bonne grâce, et cet acte édifia grandement toute la communauté. Ce fut pendant son séjour dans cette île, qu'un médecin du pays lui remit la copie d'une image miraculeuse, dont on lira sans doute avec édification l'intéressante histoire.

II. — Lorsque la lumière de l'Evangile fut apportée aux peuples du Mexique par les enfants de saint Dominique et de saint François, un grand nombre d'idolâtres reçurent le baptême et devinrent de fervents catholiques. Avec la foi en Jésus-Christ les missionnaires surent inspirer à leurs néophytes une grande dévotion à la Très Sainte Vierge Marie. Aussi cette bonne Mère récompensa-t-elle généreusement leurs efforts en se manifestant à ces peuples nouveaux, et en laissant au milieu d'eux son image, comme gage de sa protection et de ses faveurs.

Parmi les récents convertis, se trouvait un Indien de condition obscure, habitant le village de Quatillan, à deux lieues de Mexico.

Baptisé sous le nom de Juan Diego, cet homme simple et droit s'était montré du premier coup un vrai disciple de Jésus-Christ. A la suite d'un sermon du Père Toribio de Benavente, Religieux de Saint-François, il avait résolu, de concert avec sa femme, chrétienne comme lui, de vivre dans une chasteté perpétuelle. C'est ainsi que par les exercices de la piété et de saintes œuvres, il se préparait, sans le savoir, à être l'ambassadeur de la Reine du ciel.

Si grande, en effet, était sa dévotion pour l'auguste Marie, que chaque samedi, il se rendait à la capitale pour entendre une messe chantée en l'honneur de la Vierge et prier longuement devant son autel.

La route qu'il devait suivre passait au pied d'une colline, appelée Tepeyacac, endroit célèbre, au temps du paganisme, par la présence d'une idole surnommée, « la Mère des dieux ».

Or, le samedi 9 décembre 1531, comme il était en marche vers Mexico, notre Indien, arrivé au pied de Tepeyacac, entendit des sons mélodieux remplissant les airs. Levant les yeux, il aperçut un arc-en-ciel, au milieu duquel brillait une lumière éblouissante. Il monta, et vit dans la lumière une dame d'une incomparable beauté.

« Juan, dit la mystérieuse apparition, où donc vas-tu ? »

— Je vais à Saint-Jacques de Tlatéolco, entendre la messe en l'honneur de la Sainte Vierge.

— Ta dévotion me plaît, mon fils, ton humilité charme mon cœur. C'est moi cette Vierge Mère de Dieu que tu vas prier. Mais écoute : je veux que l'on me bâtit ici un temple, d'où je répandrai mes faveurs sur tous ceux qui m'invoqueront avec confiance. Va de ma part trouver l'évêque, rapporte-lui ce que tu viens de voir, et fais-lui connaître ma volonté. »

L'Indien promit de s'acquitter du message et continua sa route, plus alerte qu'auparavant.

Au sortir de la messe, il se rendit à la demeure de l'évêque, don François de Zumarraga, pieux et savant Franciscain, et lui exposa simplement l'objet de son message. Le prélat n'accorda pas grande créance à un tel envoyé : il lui répondit qu'une affaire aussi grave demandait réflexion, et l'engagea finalement à n'y plus songer.

Juan Diego regagnait tristement son village, quand arrivé à Tepeyacac, il entendit de nouveau la céleste musique et vit apparaître la forme lumineuse qui lui dit : « Mon fils, comment as-tu rempli ta mission ? »

— Hélas ! Madame, répondit l'Indien, j'ai eu beau rapporter fidèlement vos paroles, l'évêque a refusé d'y ajouter foi. Chargez donc de ce message une personne plus capable d'inspirer confiance.

— Non, mon fils, c'est toi que je veux pour mon envoyé. Reprends courage, et retourne demain chez l'évêque, je saurai reconnaître ton zèle à me servir. »

Le lendemain donc, dimanche 10 décembre, le pieux serviteur de

Marie alla d'abord à Saint-Jacques pour y entendre la messe, puis à l'évêché, où il eut quelque peine à être introduit. Admis enfin devant le prélat, il répéta ce qu'il avait dit la veille, parla du nouvel ordre reçu, et affirma avec larmes la vérité de ses paroles. Don François l'écouta avec plus d'attention, le questionna et lui dit que son simple témoignage ne pouvait suffire. Il devait prier la dame qui l'envoyait de lui donner un signe irrécusable de sa volonté d'avoir un temple à Tepeyacac. Diego promit de le faire et se retira. L'évêque ordonna en même temps à deux de ses serviteurs de le suivre de loin jusqu'à l'endroit indiqué par lui. Mais au bas de la montagne, l'envoyé disparut tout à coup à leurs yeux. Après l'avoir vainement cherché, les deux serviteurs revinrent tout dépités et déclarèrent à leur maître que cet homme n'était qu'un imposteur.

Pendant Juan Diego, sans se douter qu'il était suivi, arrivait au sommet de la colline et y trouvait encore la Très Sainte Vierge. Il s'humilia devant elle, protesta de son obéissance, et parla du signe qu'exigeait l'évêque.

La Reine du ciel le remercia de la peine qu'il avait prise, lui ordonna de repasser le jour suivant et le congédia en le bénissant.

Le lendemain 11, l'Indien ne put revenir. Un de ses oncles, nommé Bernardin, habitant avec lui, avait été saisi par une fièvre maligne, et il dut s'occuper de chercher un médecin. Le malade, se sentant plus mal, pria son neveu d'aller le 12, au matin, demander un Religieux au couvent de Saint-Jacques pour lui administrer les derniers Sacrements.

Juan Diego partit en toute hâte le mardi matin. En arrivant près de la colline, il pensa que la dame l'arrêterait en chemin, et pour ne pas faire attendre le moribond, il prit un sentier détourné.

Mais, à un endroit où depuis jaillit une source, il se trouva tout à coup en face de la Vierge Marie. Il se prosterna contre terre, demanda pardon et expliqua le motif qui l'avait retenu la veille. L'Apparition accueillit son excuse, le rassura en lui disant que son oncle était guéri, et ajouta qu'il devait exécuter ce qu'elle lui avait commandé.

L'Indien réclama de nouveau le signe.

« Gravis la montagne jusqu'au sommet ; à l'endroit où tu m'as vue pour la première fois, tu trouveras des fleurs ; tu les cueilleras et me les apporteras dans les plis de ton manteau. »

Le lieu désigné était une roche nue et sans végétation. Mais le serviteur de Marie n'hésita pas. En arrivant, il aperçut un parterre de

roses fraîches, odorantes et couvertes de rosée. Il en cueillit autant que son manteau en put contenir et revint vers la dame. Celle-ci prit les roses dans ses deux mains, puis les rejeta en disant : « Porte ces fleurs à l'évêque et ne les découvre à personne qu'en sa présence. A leur vue, il reconnaîtra que tu es mon envoyé. »

Juan Diego se rendit au palais épiscopal. Il fut longtemps sans pouvoir obtenir audience. Cependant les serviteurs de l'évêque, voulant le forcer à découvrir ce qu'il portait, réussirent à apercevoir les roses, mais ne purent les saisir. Ils allèrent avertir leur maître, et l'Indien fut introduit. Il dit, en entrant, qu'il apportait le signe demandé. Et, comme il déployait son manteau, les roses tombèrent et laissèrent voir, peinte sur le tissu, une image merveilleuse, représentant la Vierge Marie, telle qu'elle lui était apparue la première fois sur la colline de Tepeyacac.

Don François, saisi d'admiration devant le double prodige des roses et de l'image, fit porter le manteau avec honneur dans son oratoire, et retint Juan Diego, pour aller le lendemain avec lui au lieu même où la Vierge voulait une église. L'Indien montra les différentes places de l'apparition, et se rendit ensuite avec les serviteurs de l'évêque auprès de son oncle Bernardin. Il le trouva guéri, et apprit de sa bouche que la Reine du ciel était venue elle-même lui rendre la santé et renouveler sa demande d'avoir un temple à Tepeyacac.

Cependant le bruit du miracle se répandit dans toute la ville ; les habitants vinrent en si grande foule pour vénérer la Madone, qu'il fallut l'exposer sur le maître-autel de la cathédrale.

Quinze jours après, l'on portait solennellement la sainte image dans une chapelle élevée à la hâte sur la pente de la colline, en attendant l'érection d'une grande église. Le pieux Diego ouvrait la marche, et dès lors, quittant son village, il vint s'établir près du sanctuaire et y finit saintement ses jours.

D'un autre côté, la dévotion à « Notre-Dame de Guadalupe » devint des plus populaires au Mexique. On en voyait l'image dans toutes les maisons, sur la poitrine de tous les Mexicains. On recourait à la Vierge miraculeuse dans toutes les calamités publiques comme dans toutes les nécessités privées. Au commencement du XVIII^e siècle, fut construite une nouvelle église, d'une richesse inouïe, et le 1^{er} mai 1709, on y plaça l'image miraculeuse sur un trône d'argent massif estimé à lui seul quatre cent mille francs. En 1749, un Chapitre de chanoines fut fondé pour desservir le pèlerinage ; cinq ans

après, les autorités religieuses et civiles consacrèrent le Mexique à Notre-Dame de Guadalupe, par un acte solennel sanctionné d'un bref du Pape Benoît XIV. Dans les premières années de notre siècle, un empereur du Mexique, don Augustin I^{er}, institua un Ordre de chevalerie en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe; enfin, le 11 juin 1864, l'empereur Maximilien, de si tragique mémoire, visita le sanctuaire avec l'impératrice, son épouse, et y laissa des traces de sa munificence.

Mais donnons une description de la sainte image.

La Vierge est debout, appuyant son pied droit, le seul visible, sur le croissant de la lune, comme dans les reproductions de l'Immaculée-Conception.

Son visage, d'une douceur exquise, inspire à ceux qui le regardent une suave émotion. Les yeux sont à demi fermés; la tête et le buste penchent légèrement à droite; les mains sont jointes sur la poitrine dans l'attitude d'une humble prière.

La Mère de Dieu porte une tunique rose parsemée de fleurs d'or d'un effet pittoresque et fort gracieux. Cette robe est agrafée au cou par un médaillon de forme ronde au milieu duquel se dessine une croix. La taille est arrêtée par une ceinture de violet sombre, dont les bouts retombent en avant et portent en lettres d'or les initiales du nom de Jésus.

Un manteau couleur vert marin ou azur, semé à l'extérieur d'étoiles d'argent, couvre une partie de la tête et descend jusqu'aux pieds, laissant voir par intervalles une belle doublure de peluche blanche.

La tête est ornée d'une couronne royale à pointes d'or.

Un ange aux ailes déployées sert de support au croissant et à la vierge, et étendant les bras, soulève d'une main l'extrémité de la robe, et de l'autre le bord du manteau.

Toute l'image ressort sur un soleil ovale de cent vingt-neuf rayons, alternativement rectilignes et ondulés, se détachant sur un fond blanc au milieu, qui passe ensuite au gris cendré et se termine par une teinte rougeâtre.

L'aspect général de la peinture est tel que, quand même on ignorerait son origine miraculeuse, on serait forcé de la trouver surnaturelle. Car le tissu de l'étoffe est si peu serré qu'on peut apercevoir le jour au travers; il ne porte aucun enduit ni apprêt, néanmoins la perfection du dessin dans les lignes et les contours, dans les proportions de la figure, l'ensemble et les détails, défie la plus sévère critique. Tous les procédés artistiques connus semblent réunis dans ce chef-

d'œuvre. La dorure, mise à profusion, paraît être moins une couleur qu'une poussière de métal qu'un souffle détacherait comme celle des ailes du papillon; et cependant, en touchant du doigt, on reconnaît que l'or est incorporé au tissu.

Tel est, dans la simplicité de l'histoire, le fait miraculeux, point de départ de l'immense dévotion à Notre-Dame de Guadalupe ou des Indes, dévotion qui du Mexique s'est répandue dans toute l'Amérique et jusque dans notre Europe, où des copies de l'image vénérée sont en grand honneur en Espagne, en Italie, en France et ailleurs.

Suivant une tradition mexicaine, les peintres indiens étaient seuls capables de faire des copies parfaitement exactes de l'original, et ce privilège était regardé comme un signe de protection céleste en faveur des habitants du Nouveau-Monde. On en donnait pour raison que les Espagnols qui se rendirent maîtres de ce pays, trouvant des sauvages vivant au milieu des bois, sans foi ni loi, les prenaient pour des êtres dépourvus de raison et les massacraient comme des bêtes : la Sainte Vierge, en communiquant aux peintres indiens une grâce extraordinaire pour reproduire son image, montrait qu'elle condamnait l'erreur et la cruauté des conquérants, et se déclarait en faveur des peuples opprimés.

L'une des premières copies apportées en Europe, sinon la première de toutes, est celle du Père Dominique Lacoste.

Ce saint Religieux, avons-nous dit, était considéré dans les terres du roi d'Espagne comme un prisonnier d'Etat. Dès son arrivée à Cadix, il fut enfermé au couvent de nos Pères : mais le nonce, averti de ce qui se passait, le fit délivrer; et quinze jours après, le V. Père s'embarquait pour Lisbonne. « Ce qui me paraît singulièrement admirable, écrit le P. Souèges, c'est que dans tous les pays qu'il traversa, personne ne s'avisa de le fouiller, de lui enlever son argent et surtout cette copie de l'image miraculeuse, qu'il estimait plus précieuse que tous les trésors de l'Amérique. Je crois même que ce fut par la protection de la Mère de Dieu qu'il évita d'être pris par les Anglais, qui attaquèrent fortement son vaisseau. Pendant la traversée, il disait tous les jours, outre le grand Office, celui de la Sainte Vierge et sept fois le Rosaire entier. Il ne logea qu'une nuit au couvent de Lisbonne; reparti le lendemain, il arriva à Brest et de là à Paris, où il demeura un mois entier, donnant l'exemple d'une modestie admirable et d'une parfaite régularité. Nous fûmes tous édifiés et touchés de la beauté de l'image miraculeuse qu'il nous fit voir; et l'ayant

emportée avec lui au couvent de Rodez, il l'exposa avec le respect et la dévotion convenables à la piété du peuple. Plusieurs faveurs signalées vinrent récompenser la foi et la confiance des fidèles. »

Pour compléter l'historique de la copie de Rodez, ajoutons que, sous l'impulsion du P. Lacoste, et avec l'appoint d'une forte somme qui lui avait été remise à cet effet, nos Pères érigèrent dans leur église conventuelle une dévote chapelle sous le titre de Notre-Dame des Indes.

En 1791, l'acte authentique dressé par ordre de la Municipalité pour établir l'état des biens possédés par les « ci-devant Jacobins », mentionne l'existence de cette chapelle; quant au tableau, il avait été soustrait par de pieuses mains à la brutalité révolutionnaire. La tourmente passée, mais le couvent des Dominicains n'existant plus, la Madone fut portée à la cathédrale de Rodez, et placée dans une petite chapelle, sous le jubé du chœur. Aujourd'hui elle se trouve dans une chapelle absidiale, dite *chapelle de Notre-Dame des Indes*, et reçoit les hommages de nombreux pèlerins, attirés en outre par les précieuses indulgences qu'on y peut gagner. Un splendide vitrail, posé en 1873, représente la scène émouvante de l'image, apparaissant sur le manteau de Diego, devant l'évêque de Mexico.

Mais revenons à Dominique Lacoste.

III. — Le vénérable Père nourrissait toujours l'intention de s'employer aux missions lointaines, et son plus vif désir était de partir avec ceux de ses frères que le Saint-Siège destinait à l'évangélisation du Tonkin. Il reçut enfin sa patente du Père Massoulié, alors commissaire de l'Ordre pour les missions, depuis Inquisiteur de Toulouse et compagnon du Maître Général. Le Père Lacoste se mit en devoir d'exécuter son dessein; mais la maladie et d'autres événements y apportèrent des obstacles, ainsi qu'on le voit par la lettre suivante que le zélé Religieux adressa quelque temps après au R. Père Massoulié.

« Mon Très Révérend Père,

« Me trouvant, grâce à Dieu, en assez bonne santé, car j'ai recommencé à dire la sainte Messe depuis cinq ou six jours, j'ai écrit succinctement le compte rendu que votre Révérence m'avait demandé sur le succès de ma mission des sauvages : vous le trouverez inclus dans cette lettre. Je n'ai pas manqué, faute de volonté, à exécuter l'obé-

dience que votre Révérence m'a adressée par sa patente, puisque j'étais déjà parti et arrivé à Toulouse, pensant poursuivre ma route jusqu'à Bordeaux, quand me survint à la jambe un ulcère, qui s'était formé depuis mon départ de Rodez, me retenant un mois entier à Toulouse. Malgré tous les remèdes employés, mon mal n'a fait que s'aggraver, de telle sorte que j'ai sujet de prendre cet accident pour un désaveu du bon plaisir de Dieu. Il pourrait se faire cependant que la porte de la mission du Tonkin s'ouvre un jour pour moi, si le bon Maître le veut et daigne me favoriser de cette grâce, sans avoir égard à mes démérites : rien n'étant impossible aux ressorts de sa Providence. Je prie votre Révérence de visiter encore ces Messieurs, pour savoir ce qui se passe touchant cette mission, qu'ils nous avaient déjà diverses fois promise. Et s'il y avait dans notre couvent de Saint-Germain une place vide, j'en serais bien aise, car il me semble à propos que je me trouve à Paris, pour profiter plus facilement de la première occasion favorable. »

Cependant le Père Lacoste approchait du terme de sa vie : Dieu allait le faire revenir auprès de la sainte Madone qu'il avait apportée des Indes, pour le rappeler à Lui, sous le regard de Marie. Le V. Père dut, en effet, regagner son couvent de Rodez : les maux qui l'assaillirent alors avec une violence inouïe n'étaient que la suite des travaux de sa première mission, et surtout de l'acte héroïque que nous avons cité, quand pour sauver la vie d'un Indien mordu par un serpent, le saint Religieux n'avait pas hésité à sucer le venin de cette plaie hideuse. A dater de ce jour, sa santé s'était visiblement altérée, et l'on peut dire qu'il mourait martyr de sa charité. Il reçut les Sacrements avec une touchante piété et rendit paisiblement son âme à Dieu, le jour de Saint-Barthélemy 1685, à l'âge de quarante-deux ans. Il y eut à ses obsèques un concours prodigieux. Malgré la résistance de nos Pères, la foule envahit l'église et mit en pièces les habits du défunt, pour en emporter les lambeaux comme des reliques. Il fallut l'ensevelir à la dérobée. Des personnes séculières, dignes de foi, affirmèrent avoir senti auprès de la vénérée dépouille un parfum tout céleste. On éprouvait, à le considérer, une impression délicieuse, et on semblait lire sur son visage un reflet du bonheur dont il jouissait sans doute au ciel.

Une notice publiée à Rodez en 1858 contient, avec l'histoire et la

description de l'image miraculeuse, « des prières pour une neuvaine et pour un triduo d'exercices ».

On lit, pour le huitième jour de la neuvaine, la prière suivante qui contient l'éloge du Père Dominique Lacoste, et couronnera dignement sa biographie.

« O Marie ! vous avez voulu que cette ville de Rodez possédât une copie de votre image miraculeuse, pour qu'elle fût au milieu de nous comme une source nouvelle de grâces et de bénédictions. Un Religieux dominicain, tout dévoué à votre service et à celui de votre divin Fils, fut chargé de la porter en cette ville. Soyez bénie à jamais de cette libéralité !

« Mais nous savons que le pieux Dominicain fut le premier objet des nouvelles faveurs que vous destiniez à cette ville. A son retour des Indes, il se mit à raconter à ses frères en Religion et à tous ses concitoyens ce que vous aviez fait pour vos enfants du Mexique, et, en célébrant vos bienfaits, son cœur s'embrasait de plus en plus d'amour ; et, comme vous ne vous laissez jamais vaincre en générosité, vous le combliez sans cesse de nouveaux dons spirituels. Et de là vint cette rare vertu et cette sainteté dont la bonne odeur se répandit dans toute la ville et qui valut à sa dépouille mortelle tant d'honneurs et de témoignages de respect et de confiance... (1) »



LE MÊME JOUR

*La V. Mère JEANNE CROPET,
Première Prieure du Monastère de Viviers (*)*

(1589 — 1662)

QUAND on suit les bords du Rhône, entre Valence et Avignon, le grand fleuve, dans ce parcours, offre aux regards un imposant spectacle : du milieu de ses eaux s'élancent parfois de riants bouquets de verdure ; son

(1) *Notre-Dame de Guadalupe ou des Indes*, etc., 2^e édition, 1858. Raterj, imprimeur.

Voir aussi *Histoire de la cathédrale de Rodez*, par L. Bion de Marlavagne, 1875.

(*) *Mém. du Monast. de Notre-Dame du Rhône*.

cours impétueux vient se briser au pied des montagnes du Vivarais, barrières infranchissables, posées là par la main toute-puissante du Créateur.

Jetons les yeux vers la rive droite du fleuve et saluons l'antique cité de Viviers. Sur un monticule, on aperçoit l'abside de sa vieille cathédrale, chef-d'œuvre du ^{xv}^e siècle ; au pied de cet imposant édifice, en descendant vers le rivage, se trouvent encore les restes d'une chapelle qui n'est point sans quelque mérite : les habitants l'appellent « Notre-Dame du Rhône ». Ces ruines, abandonnées pendant un siècle et demi, ont vu fleurir les plus douces vertus, sous l'humble voile de vierges dominicaines.

Nous n'avons point à raconter ici l'origine du sanctuaire de Notre-Dame du Rhône. Il est, dit-on, l'un des plus anciens du Vivarais : il servait de paroisse à la partie de la ville qui s'étendait alors sur la rive du fleuve. Les protestants, suivant leur usage, le détruisirent à peu près, en 1567. Le peuple y venait cependant encore prier devant une antique statue de la Mère de Dieu. Là aussi, il implorait le secours d'un saint abbé de Vienne, nommé Clair, dont les reliques, conservées sous un modeste autel, opéraient de fréquents miracles.

Pourtant le sanctuaire de Marie semblait condamné à périr, comme tant de pieux souvenirs du passé, lorsqu'un enchaînement de circonstances providentielles vint le confier à la garde des filles de saint Dominique et lui donner ainsi une célébrité qu'il n'avait encore jamais connue.

C'était au commencement du ^{xvii}^e siècle. L'Ordre des Frères Prêcheurs brillait en France d'un éclat tout nouveau, et, sous l'influence d'une réforme féconde, les monastères des Dominicaines de Sainte-Catherine à Toulouse, et de Sainte-Praxède d'Avignon, étaient alors de véritables foyers de vie.

Une des plus illustres filiations de Sainte-Praxède fut, à coup sûr, le monastère de Sainte-Catherine du Puy en Velay.

Peu d'années après sa fondation, la Providence lui donna, parmi tant d'autres saintes âmes, une jeune novice, dont le mérite et la vertu étaient rehaussés par l'éclat d'un grand nom. C'était noble demoiselle Gabrielle-Madeleine d'Hautefort de l'Estrange, fille de haut et puissant seigneur d'Hautefort, gouverneur du Puy, et de noble dame de l'Estrange, dont la famille jouissait d'un très grand crédit à Viviers. Elle employa toute son influence à procurer une fondation dans le Vivarais.

Quelques années auparavant, des Religieux s'étaient établis dans la petite ville de Largentière ; puis obligés, on ne sait pourquoi, d'abandonner cette œuvre, s'étaient retirés, laissant un couvent à moitié construit, quantité de matériaux et cinq cents écus déposés entre les mains des consuls, pour servir à l'établissement de quelque autre Ordre religieux. Or, c'est cette fondation inachevée que voulait reprendre la Sœur Gabrielle-Madeleine d'Hautefort.

Les premières démarches furent couronnées de succès. Etienne Gérard, Prieur de Saint-Laurent du Puy et fondateur du monastère de cette ville, mit

au service de l'œuvre son zèle, ses talents et son incomparable activité (1).

Il se rendit lui-même à Viviers pour obtenir l'assentiment de l'autorité ecclésiastique, lorsqu'une intervention de la Très Sainte Vierge vint donner à son projet une direction nouvelle.

En arrivant, il descendit chez le secrétaire de l'évêché, et comme l'heure matinale ne lui permettait pas de se présenter devant l'Evêque, il se dirigea, en attendant, vers les bords du fleuve. Pendant qu'il se promenait silencieusement, il aperçut l'église de Notre-Dame-du-Rhône, dont il remarqua l'état d'extrême pauvreté. Il s'arrêta un instant, puis voyant une image de la Mère de Dieu, il se prosterna, et, rempli d'une ferveur extraordinaire, recommande à Marie le succès de son entreprise. Tout à coup la statue paraît s'animer, et le saint Religieux entend distinctement ces paroles : « C'est ici, mon fils, que je veux être servie. » Etonné de ce prodige, il regarde de toute part : il était bien seul aux pieds de la statue miraculeuse. Mais, n'attachant à cet événement qu'une importance secondaire, et craignant peut-être une illusion, il continua sa prière avec une nouvelle ardeur. Bientôt, la même voix se fait entendre plus distinctement. Il prie encore, demandant au ciel de lui manifester sa volonté ; il ne peut enfin résister au prodige, qui se renouvelle une troisième fois. Le doute n'était plus possible : Marie se déclarait fondatrice et mère de ce monastère.

Le P. Gérard ne cacha rien à l'évêque de Viviers. Il s'agissait de renoncer aux projets antérieurs et aux immenses ressources temporelles qu'ils offraient : ces sacrifices ne purent un instant ébranler la confiance du Religieux en Celle dont il n'était que l'instrument : il fut décidé que la pauvre chapelle de Notre-Dame-du-Rhône serait concédée à l'Ordre de Saint-Dominique.

La ville accepta ce projet avec la plus vive reconnaissance. Le 13 novembre 1624, les consuls déclarèrent acquiescer à cette fondation, et prient Messieurs du Chapitre d'octroyer aux Religieuses à perpétuité l'église de Notre-Dame-du-Rhône avec toutes ses dépendances. Le même jour, les vénérables chanoines de la cathédrale, assemblés capitulairement, déclarent « céder la susdite église pour une si bonne œuvre, qui ne regarde que l'augmentation du divin service, piété et dévotion que un chacun en pourra retirer. »

Heureux d'un tel succès, le P. Gérard partit aussitôt et vint combler de joie les pieuses filles de Sainte-Catherine du Puy.

Il fallut organiser promptement la petite colonie de fondatrices. La Provi-

(1) Le P. Etienne Gérard, un des plus illustres Religieux du couvent du Buis en Dauphiné, fut célèbre par sa doctrine et par ses luttes contre l'hérésie. Il obtint de grands succès en plusieurs villes de France, où il enseigna la théologie ; fut Provincial de Provence et plusieurs fois Prieur. Mais son plus beau titre de gloire est assurément d'avoir, pendant quelques années, conduit dans les voies de la perfection la Vénérable Mère Agnès de Jésus, qui devait illustrer à jamais le monastère de Langeac.

dence avait préparé dans la Mère Jeanne Cropet, une âme vigoureusement trempée, et une rare intelligence, capable de faire face aux difficultés les plus imprévues.

II. — Cette vertueuse Mère avait été prévenue de la grâce divine dès ses plus tendres années. Semblable à l'humble violette cueillie parmi les buissons, pour orner et parfumer l'autel de Marie, Jeanne Cropet, née de parents hérétiques, fut de bonne heure adoptée par une tante maternelle, qui inspirait à son âme, douée d'une sensibilité exquise, une tendre dévotion à la Mère de Dieu, et une estime incomparable pour la virginité. Des conseils si pieux, fortifiés par l'exemple, ne furent point inutiles : Jeanne, encore dans sa quatorzième année, prit la résolution d'entrer avec sa tante au monastère du Puy (1). Sa mère n'épargna ni les injures, ni les menaces, ni les violences ; mais rien ne put ébranler la constance de la jeune fille. Jeanne parvint en peu de temps à une très haute perfection : les Sœurs n'ignoraient pas que Dieu la favorisait parfois de grâces extraordinaires. Aussi, quelques années après sa profession, on lui confia, malgré son jeune âge, la charge non moins importante que difficile, de former les novices aux vertus religieuses.

Telle était la mère Jeanne Cropet, première Prieure du monastère de Viviers. On lui adjoignit, en qualité de maîtresse des novices, la Mère Marguerite de Laval, et l'on désigna en outre les MM. Thérèse de Liques, Catherine-Dominique Rousson et Gabrielle-Madeleine d'Hautefort de l'Estrange, dont nous avons parlé plus haut. Le départ fut fixé au 14 janvier 1625.

Ce jour arrivé, nos cinq fondatrices saluèrent une dernière fois leur cher monastère de Sainte-Catherine, et s'arrachèrent enfin des bras de leurs Sœurs bien-aimées. Elles se rendirent dans le sanctuaire vénéré de Notre-Dame du Puy, y reçurent le pain des forts, et se confiant en la protection divine, prirent ainsi la route de Viviers. Le voyage dura cinq jours.

« Pendant ce temps, disent les chroniques, toutes s'étudiaient à la même observance que dans le couvent : chacune faisait ses examens, son oraison et disait ses Offices, aux heures prescrites, ni plus, ni moins que si elles eussent été dans la communauté. Dès qu'elles arrivaient au lieu désigné pour y passer la nuit, elles se renfermaient dans une chambre et ne permettaient à aucun étranger d'y entrer. L'une d'elles avait le soin d'ouvrir et de fermer la porte quand on apportait ou demandait quelque chose. Pendant leur réfection, elles lisaient l'une après l'autre, et le silence y était inviolable. Jamais elles ne se dispensèrent de la nourriture de l'Ordre, et tinrent toujours leurs voiles si bas, qu'on ne pouvait connaître leurs visages. Arrivant dans les maisons de leurs parents et dans les châteaux de leurs amis, elles n'y restaient qu'un soir, bien qu'on les pressât et pressât encore de séjourner davantage, notamment à cause du froid et du mauvais temps. Un chacun

(1) Cette tante était la M. Anne Chillac, dont la vie a été donnée au 12 février.

fut tellement édifié de leur mortification, exactitude, modestie et dévotion, que partout elles recevaient mille bénédictions. »

Elles arrivèrent le 19 janvier au terme de leur voyage; la ville se porta tout entière à leur rencontre, précédée des consuls et de la noblesse : malgré l'heure avancée, tous voulaient participer à la fête, tous voulaient contempler ces saintes filles qui allaient devenir une source de bénédictions nouvelles. Le cortège s'étant arrêté, « le premier consul, par une brève mais gracieuse harangue qu'il fit à la R. M. Cropet, témoigna la joie et le contentement que toute la ville se promettait de recevoir de leur établissement. »

La Mère Jeanne Cropet, non moins distinguée par son intelligence que par les rares qualités de son cœur, répondit avec un admirable à-propos. Et les Sœurs furent conduites à la maison de Françoise de la Baume, veuve de Jacques de Beaulieu, où elles devaient passer l'année entière, en attendant que les nouveaux bâtiments claustraux fussent en état de les abriter. On le voit, la fondation d'un couvent était pour lors une source de réjouissance publique.

À peine installées dans leur maison provisoire, elles y établirent la clôture et commencèrent à suivre la même règle de vie et les mêmes pratiques qu'au monastère du Puy. Elles virent bientôt augmenter leur nombre. Le 23 janvier, deux personnes de qualité prenaient le saint habit. Peu après, les deux filles de noble René de la Tour de Gouvernet, seigneur du Teil, imitaient ce généreux exemple.

Quelques logements furent enfin préparés autour de l'église de Notre-Dame-du-Rhône, et le jour de l'Immaculée-Conception, 8 décembre 1625, fut choisi pour l'installation définitive. Les premiers efforts avaient reçu les bénédictions du Ciel, car les Sœurs étaient déjà au nombre de quinze.

Ce fut une fête pour la ville entière. Mgr de Viviers vint, en grande cérémonie, à la maison de M^{me} de Beaulieu : précédé des confréries, du Chapitre de la cathédrale et des consuls de la cité, il conduisit les Sœurs jusqu'au couvent. Après avoir écouté une paternelle exhortation, elles s'avancèrent deux à deux : sur le seuil de la clôture, elles baisèrent avec une tendre dévotion le crucifix que leur présentait leur Père directeur, et, au nom de Jésus crucifié, leur unique partage, elles entrèrent résolument, sachant déjà par expérience que la plus douce liberté est réservée aux esclaves du Christ. Puis la porte se ferma par l'autorité de l'Eglise : le monastère était ainsi définitivement établi.

On se tromperait étrangement en croyant que les Sœurs n'eurent à endurer aucune privation et qu'elles purent jouir en paix de leur nouvelle solitude. Le peuple de Viviers avait pour ces saintes filles la vénération la plus profonde; mais il était pauvre et ne pouvait alléger les incommodités inséparables d'une fondation.

Un ancien manuscrit nous donne, au sujet de ces premières années, les plus touchants détails. Nous en citerons quelques lignes :

« Les fenêtres étaient en si mauvais état que, lorsque les Religieuses allaient au chœur à minuit, souvent, en hiver, elles étaient obligées de marcher dans la neige, car les châssis n'étaient fermés qu'avec des sacs de paille que les grandes bisés rejetaient dans l'intérieur : aussi les Sœurs étaient exposées à toutes les rigueurs de la saison. Il n'y avait pour toute la communauté que la seule cheminée de la cuisine. La plus grande partie du temps, les pauvres filles, pour leur repas, n'avaient qu'un œuf dur, et elles en réservaient la moitié lorsqu'on leur donnait des herbes cuites. Mais elles étaient pleines de joie et animées d'une ferveur incomparable. Elles étaient chargées de toute sorte d'instruments de pénitence, et un Provincial fut obligé de modérer leur ferveur sur ce point. »

Cette vie tout angélique devait nécessairement attirer du ciel les grâces les plus insignes. Au reste, les Sœurs avaient dans leur vertueuse Prieure, la Mère Jeanne Cropet, un exemple qui les entraînait irrésistiblement et leur rendait faciles les plus rudes privations. A la prière de cette sainte Religieuse, Dieu opéra souvent des prodiges. Plusieurs fois, l'argent faisant entièrement défaut dans le monastère, elle se mit à genoux devant l'autel de Marie, et après une fervente oraison, elle envoya la Procureuse puiser dans la caisse conventuelle. La Providence avait largement fourni le nécessaire. Elle multiplia le vin et le froment : une fois, entre autres, elle fit un signe de croix sur quelques mesures de farine, qui, au grand étonnement des Sœurs, purent nourrir pendant longtemps la communauté tout entière.

Un jour, la provision d'huile fut entièrement épuisée ; c'était le seul assaisonnement employé par les Sœurs dans leur pauvre nourriture. Une grande dame, vêtue de blanc, se présente à la porte du monastère, y dépose une assez forte quantité d'huile et disparaît aussitôt, « laissant à penser que c'était la Reine des Vierges, protectrice de la maison, dont ces bonnes filles imitaient si fidèlement la candeur et l'innocence. » Tant il est vrai que Dieu prévient les désirs de ceux qui, en toute chose, accomplissent sa divine volonté !

Les étrangers eux-mêmes éprouvèrent les effets de leurs saintes prières. Les chroniques de Notre-Dame-du-Rhône rapportent qu'un jour des Sœurs, apercevant du haut de leur jardin deux infortunés qui luttaien en vain contre le cours impétueux du Rhône, se mirent aussitôt en prières, et sainte Catherine de Sienn apparaissant sur les eaux les délivra d'une mort certaine. Eux-mêmes vinrent aussitôt remercier les Mères du monastère et publièrent ce prodige.

III. — Admirons maintenant la vie toute céleste de la V. Fondatrice, Sœur Jeanne Cropet. Depuis son entrée en religion, sa vertu ne se démentit pas un instant. Elle employait plusieurs heures du jour et une partie de la nuit dans d'ineffables entretiens avec Dieu. Elle lui offrait ses moindres

actions par les mains de la B. Vierge Marie, qu'elle aimait d'une affection toute filiale. On l'entendait sans cesse parler de cette Mère de miséricorde, et si parfois elle traitait ce sujet en présence de sa communauté réunie, son cœur lui fournissait les accents de la plus touchante éloquence. Elle avait voulu prendre possession du monastère le jour de la Conception-Immaculée de Marie, car cette fête lui était chère, et elle introduisit parmi ses Sœurs l'usage d'en célébrer l'anniversaire avec la plus grande solennité. Elle-même, étant Prieure en 1648, rédigea un acte de consécration qui devait être lu chaque année, le 8 décembre, et signé par toutes les Sœurs, le jour de leur profession. Rien de plus touchant que ce monument d'une tendre dévotion, expression de la plus légitime reconnaissance, et qui nous montre en même temps que « Tout était bien de Notre-Dame dans ce monastère. » Nous le rapportons ici à peu près en entier.

Vœu annuel et perpétuel à la Très Sainte Mère de Dieu, le jour et fête de sa Conception.

« Nous Prieure, etc., par la présente délibération avons conclu unanimement qu'attendu les grandes faveurs que Dieu nous a faites et continue de nous faire par les intercessions de la Mère de Dieu, notre très favorable Mère et Maîtresse, Avocate incomparable, tant en notre particulier qu'à l'endroit de notre monastère, n'ayant depuis vingt-trois ans reçu grâces aucunes que par ses divines mains, ainsi que journellement nous l'éprouvons en tout, dont le récit serait capable de fournir un livre tout entier ; attendu tant de bénédictions qu'elle daigne faire pleuvoir sur nous, nous avons jugé juste de nous consacrer entièrement et abandonner à sa royale puissance par une donation à jamais irrévocable, qu'à tel jour, annuellement, la Supérieure prononcera tout haut, à deux genoux, avant la réception du Très Saint Sacrement de l'autel.

« La communauté fera procession par tout l'enclos, en chantant les Litanies de la Mère de Dieu, dont l'image du dortoir sera portée par la Supérieure en la dite procession (1) : la cérémonie terminée, la Supérieure remettra la dite image sur le pupitre au chœur avec grand honneur, et offrira toutes les clefs du monastère quand le prêtre fera l'offrande à la messe. La Supérieure servira à table et la Sous-Prieure y lira. Enfin, après la bénédiction, la communauté rapportera la sainte image à sa place ordinaire, sur l'autel du dortoir. »

Cet acte est signé par toutes les Religieuses du monastère : l'on y voit les plus illustres noms du Vivarais, du Dauphiné et de la Provence.

(1) Les Sœurs avaient cette statue de la Mère de Dieu en très grande vénération et leurs chroniques rapportent un certain nombre de grâces extraordinaires dont elle fut souvent l'instrument.

Donation annuelle et perpétuelle à la Mère de Dieu.

« Très Immaculée Mère de Dieu, Reine des Cieux, espoir des Prophètes, louange des Apôtres, honneur des Martyrs, miroir des Vierges, joie du ciel, terreur de l'enfer, recours, asile et défense des fidèles, Nous, Religieuses de cette maison, où par une grâce spéciale vous nous avez établies, en cette même fête, qui fut pour nous le jour de la prise de possession et de notre entrée définitive dans ce béni monastère, pour vous y servir, honorer, aimer et obéir toute notre vie : En ce jour donc, en présence de la Très Sainte Trinité, de nos Anges, surtout du glorieux saint Michel, Patron de notre province, de notre B. Père saint Dominique, votre fils bien-aimé, de notre Mère, la séraphique Vierge sainte Catherine de Sienne, de l'aimable sainte Agnès, de l'incomparable saint Hyacinthe, de tous les Saints et Saintes de notre Ordre sacré, de l'éminentissime saint Joseph, de sainte Marie-Madeleine, de sainte Claire, etc., nous vous choisissons pour notre spéciale Mère, Dame, Avocate, Reine, Maîtresse et Protectrice, vous conjurant très humblement d'agréer nos vœux.

« Et de même que vous avez procuré l'établissement de notre Ordre, lequel a doté l'Eglise de tant de Saints et Saintes ; de même que vous avez voulu nous donner de vos mains l'habit que nous portons, et avec lui mille moyens de vous servir, surtout par le Rosaire ; de même encore que vous répandez sur nous des miséricordes innombrables, quand nous chantons votre céleste cantique du *Salve Regina*, nous bénissant avec votre divin Fils, comme autrefois, et nous abritant toujours sous les plis de votre manteau royal ; ainsi, ô clémente et douce Mère, daignez nous continuer les mêmes faveurs de votre amour maternel. En tout, partout et toujours, nous serons vos très humbles filles par devoir, par amour, par profession et par inclination. En cette qualité, nous nous consacrons à vous comme vos servantes très obéissantes, comme vos vassales et esclaves acquises à votre honneur, à votre gloire et à votre service : et comme telles, nous vous abandonnons entièrement nos personnes et nos biens. Nous vous en faisons une donation à jamais irrévocable, à la vie, à la mort et au delà. Daignez, ô Notre-Dame, la ratifier et la confirmer du haut du ciel, et recevoir nos corps, nos âmes, nos actions, nos intentions, en un mot nos pauvres cœurs.

« Obtenez-nous la parfaite observance de nos saintes Règles, une ardente charité, une profonde humilité, une parfaite pureté, une prompte obéissance, une grande et sincère pauvreté d'esprit, et toutes les vertus des âmes prédestinées. Que jamais nous n'offensions votre divin Fils : que dans tout le cours de notre vie, nous et celles qui nous succéderont, nous connaissions et mettions à exécution sa très sainte volonté dans la persévérance éternelle de son divin amour et le vôtre.

« Nous vous donnons et remettons librement, sans contrainte et par ce vœu que nous faisons aujourd'hui, notre communauté et monastère. Il était,

ô Reine Souveraine, oui il était déjà vôtre par le titre de Notre-Dame-du-Rhône. Soyez-en toujours, en tout temps et en toute occasion, maîtresse absolue : que personne n'y entre, n'y vienne, n'y vive que par vous et en vous. Vous êtes la porte du ciel ; soyez pareillement la porte de cette demeure. Nous vous en cédon's tous les droits. Prenez-en la direction ; par une totale démission, nous vous passons l'investiture de tout ce que nous y sommes, de tout ce que nous y pouvons, de tout ce que nous y avons.

« A cet effet, aimable Maîtresse, nous vous en présentons à genoux toutes les clefs : soyez donc, nous vous le demandons très ardemment, notre Prieure, Sous-Prieure, Maîtresse des novices, et ainsi des autres offices de la maison. Faites que tout y soit mis et n'en sorte qu'à votre nom. Que votre Fils y donne sa sainte bénédiction ; que tout y soit vôtre, et que désormais vous nous regardiez comme vos très humbles servantes, relevant de votre royale Majesté en fief et titre de servitude et propriété éternelle. Nous nous proposons dès maintenant de vous y servir dans le temps pour le faire dans l'éternité, très fidèlement et constamment, avec le secours de la grâce que nous vous supplions de nous obtenir, ô Mère de miséricorde, de votre Fils bien-aimé ; et ceci, malgré les démons, la chair, la mort et l'enfer.

« A ces fins, en reconnaissance et hommage du grand bien que vous daignez nous faire en nous recevant sous votre puissante protection et sauvegarde, ô notre Mère, notre Protectrice et tout aimable Princesse, nous vous présentons encore ici solennellement, en présence du Très Saint Sacrement, nos actions, nos libertés, tous les instants de notre vie, tous les mouvements de notre cœur, toutes nos intentions et toutes nos paroles, et comme gage de ce don absolu, nous adressons, en ce grand jour de votre Conception Immaculée et pendant l'octave, tous nos actes intérieurs et extérieurs, à l'honneur de votre incomparable pureté : et nous vous promettons pendant tout ce temps de n'agir que sous le regard et en union d'un si admirable mystère, que nous révèrons du plus profond de nos âmes et dont la fête sera célébrée à perpétuité et comme la plus solennelle dans cette maison.

« Nous vous supplions, les yeux baignés de larmes, de nous pardonner les défauts et grandes négligences que nous commettons à votre endroit. Au nom des trésors de mérites dont votre Fils a enrichi votre saint et immaculé Cœur, nous vous conjurons de daigner nous recevoir, dans l'être et l'ordre de nature et dans l'alliance de grâce, à votre service et perpétuel amour, de prendre le soin et la conduite de nos vies, de nos intérêts et de toutes nos affaires, et de protéger nos pauvres âmes à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

IV. — La V. Mère Jeanne Cropet avait aussi pour le Très Saint Sacrement la plus tendre dévotion. Elle lui consacrait le jeudi de chaque semaine et passait en sa présence tout le temps dont elle pouvait disposer. Lorsqu'à la fin de sa vie, accablée d'années et d'infirmités, ses forces ne lui permirent plus

de vaquer à ses occupations ordinaires, elle choisit le lieu saint pour sa demeure habituelle, et là, elle semblait, pendant des journées entières, savourer quelques douceurs des félicités éternelles.

Nous avons raconté plusieurs faveurs insignes accordées à ses mérites. Une des plus remarquables fut de pénétrer le fond des cœurs et de pouvoir révéler à ses filles leurs pensées les plus intimes. Citons un exemple. Deux jeunes novices s'étaient, un jour, retirées à l'écart pour se communiquer leur peu de sympathie à l'endroit de leur Supérieure; la V. Mère les mande aussitôt, et répétant mot pour mot leur conversation, leur fait comprendre l'inconvenance d'une telle conduite.

Cette âme sainte dut être pourtant éprouvée par les plus cruelles tribulations. Dieu le permettant ainsi pour épurer sa patience et enrichir sa couronne, on essaya de la faire partir du monastère de Viviers qu'elle avait fondé, et de la renvoyer à celui du Puy. Elle fut même horriblement calomniée auprès de l'autorité épiscopale : un personnage influent ne rougit pas de porter contre sa vertu les plus noires accusations. La sainte femme sortit victorieuse de l'épreuve : néanmoins elle eut à subir jusqu'à sa mort des confusions extrêmes, d'autant plus étranges, qu'elle menait alors une vie très retirée et ne s'occupait plus de rien. Mais quand Dieu veut exercer les âmes, il sait les aller trouver et leur faire dire comme à Job : « Vous m'aviez, Seigneur, délivré de mes peines, vous m'aviez gratifié de la vie et comblé de bienfaits, mais étant revenu à la charge, vous me tourmentez étrangement : *Reversusque mirabiliter me crucias !* » Comment s'expliquer autrement, si l'on faisait abstraction de la conduite particulière de Dieu sur cette âme privilégiée, que, fondatrice d'une maison qu'elle avait tant de fois gouvernée, où elle avait reçu les Sœurs qui la composaient, toutes élevées par ses soins avec une bonté maternelle, elle pût ainsi devenir l'objet d'une aversion inimaginable, et une sorte de but contre lequel on décochait tant de flèches ? La V. Mère n'omettait cependant rien de ce que l'industrie de son amour et de sa charité éclairée pouvait lui suggérer, traitant ses compagnes avec autant de douceur que d'humilité, et se montrant toujours déferente comme une novice à l'égard de ses Supérieures. Jamais les procédés les plus outrageants ne trahirent la moindre émotion dans son extérieur : on eût dit, à la voir, qu'elle y était complètement insensible.

A un autre point de vue, ses dernières années furent un tissu de nouvelles souffrances, qu'elle supporta toujours avec une patience vraiment héroïque. Elle eut à endurer des opérations très douloureuses, et tandis que le fer s'enfonçait dans ses plaies, unie à son divin Maître crucifié, elle ne proférait pas une plainte.

Déjà, durant sa vie religieuse, la Mère Jeanne Cropet avait passé par de grandes et longues maladies. Mais le Seigneur qui tient en ses mains la mort et la vie, qui conduit jusqu'aux portes du tombeau et en retire, la

guérissait soudain, au moment où tout espoir semblait perdu. Une fois, la mort paraissait inévitable. Ses filles alarmées firent violence au ciel, et Dieu daigna prolonger les jours de leur Mère pour le plus grand bien de la Communauté.

Dans une autre circonstance, le même fait se reproduisit, à la grande surprise des médecins, qui assuraient que sa guérison était vraiment miraculeuse, car ils ne s'expliquaient pas comment une personne de soixante-six ans, ayant donné tous les signes de la mort et reçu les derniers Sacrements, pût relever d'une maladie si désespérée.

On remarqua en cette occasion trois choses assez frappantes : la première, c'est qu'au milieu de ses assoupissements, la V. Mère ne faisait que répéter les sentences de l'Écriture sainte, pour se consoler en Notre-Seigneur et s'animer à la patience. La seconde, c'est que les Sœurs qui la servaient, obligées à se priver de repos et de sommeil pendant plusieurs semaines, n'en éprouvèrent aucune fatigue. La troisième, que ses maladies la prenaient ordinairement aux approches de la fête de saint Joseph ou de sainte Anne : d'où l'on était porté à croire qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, et que sa dévotion envers les Saints lui méritait pareilles faveurs.

La V. Mère Jeanne Cropet allait enfin recevoir la récompense due à tant de mérites. Malgré ses infirmités, elle suivit, nuit et jour, presque jusqu'au dernier moment, tous les exercices de la communauté. Le 24 août 1662, ainsi qu'elle l'avait elle-même annoncé, elle s'endormit dans le Seigneur. Elle était âgée de 73 ans, dont elle avait passé cinquante-huit dans la vie religieuse. Le monastère de Notre-Dame-du-Rhône était fondé depuis trente-sept ans.

Dieu manifesta par plusieurs prodiges la gloire de la V. Mère. Sa mort fut précédée de bruits extraordinaires, qui en annonçaient l'approche à ses Sœurs. Depuis lors, les mêmes bruits se firent souvent entendre : c'était un avertissement que le Ciel envoyait à la communauté, lorsqu'une Sœur devait prochainement quitter l'exil pour la bienheureuse patrie.

Après le trépas de sa fondatrice et première Prieure, le monastère de Notre-Dame-du-Rhône poursuivit doucement son existence. Pendant deux siècles, son histoire se résume dans sa vie de chaque jour : régularité parfaite, zèle pour l'observance et sanctification des Sœurs.

Mais le temps arriva où le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, allait faire sentir à la France tout le poids de sa divine colère. Les communautés religieuses furent les premières victimes. Dans les années qui précéderent la Révolution française, Dieu, par une ineffable bonté, voulut appeler à Lui la plus grande partie des Sœurs de Notre-Dame-du-Rhône. En parcourant le nécrologe de la maison, on est étonné de ces décès qui se succèdent à de courts intervalles, et on ne lit pas sans attendrissement les pages tracées par les survivantes. Heureuses mille fois les dignes filles de saint Dominique qui purent achever leur carrière dans ces lieux consacrés par les larmes et

les prières de tant d'âmes généreuses ! Les autres durent, en pleurant, quitter ce monastère si plein de charmes. Au nom de la liberté, la prière publique ne leur fut plus permise ; au nom de l'égalité, leurs biens passèrent en des mains profanes et elles furent réduites à la misère ; au nom de la fraternité, des Sœurs, qui s'aimaient tendrement, n'eurent même pas la consolation de pleurer ensemble et de partager le pain de la pauvreté et de l'exil.

L'église de Notre-Dame-du-Rhône subsiste encore aujourd'hui, mais livrée à des usages vulgaires. L'industrie s'en est emparée et y a établi des ateliers. Sera-t-il donné, un jour, de voir la restauration de cette sainte maison ? Nous pouvons en formuler l'espérance, et dire avec le Prophète : *Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut aedificentur muri Jerusalem* : « Seigneur, faites sentir à Sion les effets de votre bonté, afin que les murs de Jérusalem soient relevés de leurs ruines, et rendus à leur destination première. » (Ps. 50.)





XXV AOUT

*Le Bienheureux PIERRE VASQUEZ,
surnommé de Sainte-Catherine
martyrisé au Japon (*)*

(1624)

PIERRE Vasquez était natif de Berin, petite localité du royaume de Galice, en Espagne. Il prit l'habit de l'Ordre, à l'âge de 17 ans, au couvent de Notre-Dame d'Atocha, à Madrid, et fit ensuite ses études au noviciat de Sainte-Croix de Ségovie et de Saint-Thomas-d'Aquin d'Avila. Pendant qu'il se perfectionnait dans les sciences sacrées, il trouvait toujours assez de temps pour vaquer à ses pratiques d'oraison et de pieuses lectures, pour s'exercer à cet esprit de silence, de retraite et de modestie, qui le disposait, à son insu, à de hautes destinées, aux missions d'abord et finalement au martyre.

Dans ce même temps, le Père Didace Advarte parcourait nos maisons d'Espagne pour y recruter des Religieux aptes à l'évangélisation des infidèles. Il trouva le Père Pierre Vasquez si bien préparé, qu'il ne fit aucune difficulté de l'emmener avec lui. Le jeune étudiant avait alors 22 ans. Il s'embarqua joyeusement à Séville, fit halte au Mexique, suivant partout son maître et gardant, sur terre et sur mer, le même recueillement que s'il eût été dans un couvent régulier. Dès son arrivée aux Philippines, il fut envoyé dans la Nouvelle-

(*) *Hist. Philip.*

Ségovie, où la moisson était plus abondante et les ouvriers en plus petit nombre. Frère Pierre prit grandement à cœur l'étude de la langue, et pendant les six années de son séjour en ce pays, il exerça le saint ministère avec un succès toujours croissant.

Quand parvint dans la Province du Saint-Rosaire la nouvelle de la mort glorieuse du B. Alphonse Navarette, au Japon, Pierre Vasquez demanda aussitôt à occuper son poste. Des prières et des pénitences répétées lui obtinrent de Dieu cette faveur. Après deux ans d'attente, les Supérieurs du vaillant Religieux, cédant à ses instances, lui permirent d'aller se dévouer à la mission du Japon, au moment où la tourmente menaçait de tout engloutir.

Les circonstances, en effet, étaient fort critiques. L'empereur Xongusama allait remettre les rênes de l'Etat à son fils, qui devait lui succéder à tous les points de vue : même nom, même haine de la religion, et surtout même cruauté. Mais Dieu déjouait à plaisir les projets iniques de ces tyrans. Ces hommes, disons plutôt ces monstres, avaient beau s'acharner contre l'Eglise du Japon pour la détruire : par là, ils augmentaient la ferveur et l'héroïsme des chrétiens.

« Les persécuteurs s'en aperçurent bientôt, écrit le Père de Charlevoix, et il paraît que dès lors leur principale attention fut d'exterminer tout ce qui restait d'ouvriers apostoliques au Japon et d'empêcher qu'il n'en revînt d'autres pour prendre leur place. Aussi la plupart du temps on inquiétait peu les simples chrétiens à cause de leur religion ; il aurait fallu dépeupler les villes et même des provinces entières. D'ailleurs, on était fort persuadé que, dès qu'ils n'auraient plus de pasteurs, il serait aisé de les réduire, ou que du moins, après deux ou trois générations, le christianisme tomberait de lui-même. Toute la rigueur des édits pesa sur les missionnaires, sur ceux qui se joignaient à eux pour les soulager dans leurs travaux, leur donner asile ou favoriser leur entrée au Japon ; et comme on enveloppait dans la disgrâce de ces derniers leurs familles entières, quelquefois leurs voisins, le nombre en était assez considérable pour occuper tous ceux qui étaient chargés de travailler à l'extinction de la religion chrétienne. »

Une telle situation n'effraya point notre ardent missionnaire. Après onze jours de navigation, il aborda avec le Père Dominique Castellet au port de Nangasaki, le 22 juillet, jour de Sainte Marie-Madeleine, il resta dans cette ville environ trois mois ; puis, feignant de s'embarquer

pour Macao, il revint à terre et demeura cinq mois dans la campagne, sous un déguisement d'emprunt qui lui permit de se familiariser avec les usages du pays et d'apprendre suffisamment la langue. Il parcourut ainsi bon nombre de villages, consolant les chrétiens affligés et les portant à la patience. Toutefois sa principale étude était moins de savoir parler le japonais que de se disposer au martyre, auquel il se sentait intérieurement appelé.

Les nouvelles qui lui arrivaient coup sur coup de l'emprisonnement et de la mort des missionnaires et de leurs néophytes ne faisaient qu'enflammer ses désirs. Aussi, bravant le danger, quelque grand qu'il fût, il se rendait librement aux prisons, passait sans crainte au milieu des gardes et arrivait ainsi jusqu'aux confesseurs de la foi, pour leur prodiguer les secours spirituels dont ils avaient besoin. Lui-même, malgré son humilité, nous a laissé le récit consolant de ce périlleux apostolat. Voici comment il s'en exprime dans une lettre adressée au Vicaire Provincial :

« Ayant appris que l'arrêt de mort avait été prononcé contre nos Frères, d'autres Religieux et un certain nombre de Japonais chrétiens, me trouvant libre avec les deux seuls Pères qui restaient dans la contrée après les différentes exécutions de 1622, et en état d'aider les serviteurs de Dieu par l'administration des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, je me rendis à Nangasaki, la veille de l'Assomption, sur le soir. Je portais, comme un sergent japonais, deux haches à mes côtés. Passant trois portes, gardées par huit sentinelles, j'arrivai à la dernière grille de la prison, sans être reconnu des geôliers, et j'y demeurai jusqu'à minuit, confessant dix-neuf prisonniers, qui y étaient détenus pour la foi. Après quoi, je revins par le même chemin, sous les yeux des mêmes gardes, sans être inquiété pas plus que la première fois. Le lendemain, j'allai confesser quelques lépreux à une portée de mousquet de la ville, ils étaient dix. Passant ensuite plus loin, je me rendis à une autre léproserie, où vinrent me rejoindre mes deux compagnons, les Pères Didace Colado et Dominique Castellet. A nous trois, nous pûmes confesser cent trente personnes pendant la nuit. Mais dès que le jour commença à poindre, nous nous réfugiâmes ailleurs pour ne point donner l'éveil à nos ennemis, lancés sur nos traces comme des lévriers.

« La persécution nous presse de près, continue-t-il, je ne l'ai jamais vue si terrible. Bien que je sois le dernier arrivé et le moins occupé de tous, j'ai entendu les confessions de trois mille personnes,

du dimanche des Rameaux à la fin d'août. Mon existence est de plus en plus précaire; depuis ma dernière visite à la prison, on me recherche avec plus de soin que jamais, car sur les dix-neuf détenus que j'y avais confessés, deux apostasièrent, et l'un de ces derniers est allé me dénoncer aux juges, en déclarant qu'un Dominicain, déguisé à la japonaise, était entré dans le cachot et y avait confessé tous les prisonniers. Ce renégat est maintenant sur ma piste. Si je n'ai pas encore été pris, ce n'est pas faute de m'être exposé; mais comme je ne suis pas digne de souffrir la mort pour Jésus-Christ, les espions n'ont pu me trouver. Je ne fais cependant ni plus ni moins qu'auparavant pour me cacher : bien souvent, je passe devant ceux qui me cherchent sans qu'ils me reconnaissent. »

II. — Dieu multipliait partout, sous les pas du zélé missionnaire, les prodiges de sa miséricorde infinie. Dominique Castellet, son fidèle compagnon, retrace ainsi dans une lettre adressée au Père Michel Ruyz, Provincial des Philippines, les admirables fruits de son apostolat :

« Le Père Pierre Vasquez, écrit-il, demeura plus d'un an à Nangasaki sans en sortir, sauf une excursion qu'il fit dans le royaume d'Arima, où il resta deux mois pour confesser les chrétiens. Ce ministère fut couronné d'un plein succès : il entendit en ce court espace de temps plus de mille confessions, dont plusieurs d'apostats. Il revint ensuite à Nangasaki pour suivre ses travaux ordinaires. Si deux personnes, l'une riche et l'autre pauvre, réclamaient en même temps ses soins religieux, il préférait la dernière en disant : « Les riches ne manquent jamais de secours, les pauvres sont souvent délaissés. » Son désir de travailler au salut des âmes était si grand, qu'il refusait toute visite de délassement chez ses amis, répondant que s'il eût voulu passer sa vie dans le calme et jouir de ses aises, il n'aurait eu qu'à rester en Espagne; mais qu'ayant traversé tant de mers pour s'employer au salut du prochain, il ne voulait plus s'occuper d'autre chose. Peu lui importait, après tout, d'être pris dans cet office de dévouement. Néanmoins, sa discrétion et sa charité envers ceux qui le recevaient lui faisaient changer de logis presque tous les jours, afin de n'exposer personne à son occasion. Il travailla ainsi continuellement sans aucun repos, ne s'arrêtant qu'à bout de forces, lorsque la maladie l'empêchait de sortir. C'est ainsi que, durant un an et cinq mois, il vécut caché au Japon; il confessa plus de sept mille personnes.

« La Semaine sainte de l'an 1624 étant arrivée, on conseilla au Père Pierre Vasquez de quitter Nangasaki, à cause des poursuites plus actives qui se faisaient en ce temps-là. Il ne restait plus que deux Religieux au Japon ; tous les autres étaient retournés à Dieu en conquérant la palme du martyre. Or, la prudence semblait exiger que le Père attendît des secours de Manille, pour ne pas laisser, au cas où il serait pris, cette chrétienté sans prêtres, et partant à la merci des loups ravisseurs. Mais ces raisons et d'autres semblables ne firent sur lui aucune impression. « C'est aujourd'hui, répondait-il, que nous devons montrer à tous que nous sommes les véritables enfants de saint Dominique, les héritiers de son esprit, et que, s'il y a des pasteurs qui se cachent par la crainte des loups, le chien de saint Dominique aboie toujours et se montre sans crainte. Bien loin donc de sortir de la ville pour m'en aller ailleurs, je devrais, si j'en étais éloigné, tenter l'impossible pour y rentrer. Et supposé mon arrestation, je ne vois pas comment cette nouvelle jetterait le désarroi dans la mission. Nos néophytes trouveraient là plutôt force et courage ; car en me voyant pris pour la défense de la foi, ils auraient la preuve que nous savons, nous missionnaires, mettre en pratique les conseils que nous leur donnons, et que nous sommes vraiment les disciples du divin Maître, lequel a commencé par faire avant d'enseigner. Si le bon Pasteur doit donner sa vie pour ses brebis, quel inconvénient y a-t-il à ce que mon tour arrive ? Au reste, je n'ai nullement la certitude de tomber entre les mains de nos ennemis ; d'un côté, mes péchés me priveront peut-être de ce bonheur, et d'un autre, la loi de la prudence qu'on allègue règlera mes pas et mes démarches. Quoiqu'il advienne, si mon heure est arrivée, j'aurais beau me cacher dans les entrailles de la terre, mes ennemis sauraient bien m'y découvrir ; si cette heure est différée, personne n'aura le pouvoir de me saisir, pas même en pleine place publique. »

Comme on le voit, le courageux missionnaire ne connaissait pas la peur. Dieu, qui l'avait secrètement inspiré, le protégea en cette circonstance. Le Bienheureux resta toute la Semaine sainte dans la ville et échappa, comme par miracle, aux recherches du gouverneur.

III. — Cependant les choses ne devaient pas toujours réussir aussi bien. Après avoir passé la fête de Pâques au milieu de ses chrétiens de Nangasaki, qu'il aimait tendrement à cause de leur grande ferveur, Pierre Vasquez se mit en route, le mardi 17 avril, pour le royaume

d'Arima, où il avait promis de retourner : mais, avant de partir, il voulut revoir le Père Dominique Castellet, et ensevelir avec lui le corps du B. Louis Florès. Il pria une fervente chrétienne de Nangasaki, nommée Agnès Correa, dépositaire de ce précieux trésor, de vouloir bien transporter la sainte dépouille à la retraite du P. Dominique Castellet, située dans la montagne, à une petite distance de la ville. Lui-même s'y rendit en toute hâte. Cette solitude paraissait bien choisie pour une pareille cérémonie ; on s'y trouvait à l'aise, au milieu des roseaux, dans un vrai désert.

Tout le monde fut exact au rendez-vous. A la pointe du jour, Agnès Correa déposa dans une frêle embarcation le corps du martyr, et secondée dans cet acte de piété par quelques amis fidèles, elle entra elle-même dans la barque avec une petite esclave. Arrivés à l'endroit désigné, nos généreux chrétiens remirent la sainte relique aux deux Pères, qui la reçurent avec abondance de larmes. Ils renvoyèrent immédiatement les bateliers afin de procéder plus librement à l'inhumation. Agnès Correa et son esclave furent autorisées à rester, bien qu'elles s'attendissent à repartir, elles aussi, après s'être confessées. Les Religieux se mirent en devoir d'honorer la dépouille du B. Florès, non selon son mérite, car la sépulture qu'ils lui donnaient était des plus humbles, mais selon leur pouvoir et leur bonne volonté. Tandis qu'ils vaquaient à cette sainte occupation, deux espions du gouverneur de Nangasaki, traversant ces parages, s'arrêtèrent près de l'endroit pour couper des cannes. L'un d'eux, entendant du bruit, prêta l'oreille et remarqua qu'on parlait espagnol. S'approchant davantage, il reconnut ce qui se passait. Aussitôt les deux Japonais se précipitent vers la cabane et y mettent tout en désordre. Agnès Correa, voyant le danger, cherche à les faire causer, et donne ainsi au Père Dominique Castellet le temps de s'enfuir. Pierre Vasquez veut en faire autant ; mais, ne sachant pas si bien les détours, il s'embarrasse dans les roseaux et se trouve pris comme en un filet.

Vainement la pieuse Agnès chercha-t-elle à persuader aux Japonais de laisser le Père en liberté, puisque n'étant point venus à dessein, pour se saisir de sa personne, et, n'ayant aucun témoin pour les dénoncer, ils pouvaient sans inconvénient passer outre ; vainement leur offrit-elle les sommes qu'ils réclameraient en relâchant le missionnaire : tout fut inutile.

De son côté, le prisonnier, loin de partager les vues de la noble chrétienne, lui représentait au contraire le grand tort qu'elle lui causait, en lui faisant perdre la couronne du martyr.

Fiers de leur exploit, les sbires du gouverneur rentrèrent à Nangasaki, traînant à leur suite le saint missionnaire, qui traversa les rues de la ville, au milieu d'une foule de chrétiens, attendris et désolés.

Laissons maintenant la parole à Pierre Vasquez. Du fond de son cachot, il adressa au Père Dominique Castellet la lettre suivante :

« Mon cher Frère,

« Au moment où vous prîtes le sentier détourné pour vous sauver dans la montagne, j'en voulus faire autant et vous suivre; mais Notre-Seigneur m'arrêta, voulant me faire expier mes péchés et mes négligences à son service, et en particulier le mauvais exemple que j'ai donné aux chrétiens japonais par ma lâcheté. Par une permission de Dieu, je m'embarassai donc dans un buisson entrelacé de roseaux pendant le temps d'un *Ave Maria*. Les deux soldats se ruèrent sur moi et me jetèrent une corde au cou : avec les deux extrémités de cette corde ils me garrottèrent si fortement que j'en avais les poignets ensanglantés. Ils m'attachèrent ensuite à un poteau, puis partirent à votre recherche. Je leur assurai qu'ils ne vous trouveraient pas. Revenant alors à moi, ils se saisirent des deux haches que je portais à la mode japonaise et les remirent au maître de la cabane. Comme nous n'avions point de barque à notre disposition, nous fîmes le trajet par terre, les soldats très contents de leur capture, et moi plus joyeux encore d'avoir été jugé digne de souffrir pour l'amour du divin Maître. Nous entrâmes à Nangasaki par la rue Saint-Jean, ce qui me donna meilleur espoir qu'à Mardochée, lorsque le roi Assuérus le faisait autrefois promener en triomphe devant sa cour. Les trompettes et les clairons, il est vrai, faisaient défaut; mais les pleurs et les gémissements des chrétiens en tenaient lieu. La tristesse de ces braves gens me fendait le cœur. C'est ainsi que l'on me conduisit à l'audience : on me mit au quartier des condamnés à mort, où l'on m'attacha à un pilier. Le gouverneur vint lui-même féliciter les deux soldats, qui lui racontèrent l'aventure, en exagérant singulièrement leur prouesse, dont il les loua hautement. Puis, s'adressant à moi, il me demanda mon nom et ma religion. Je lui répondis que je m'appelais Pierre et appartenais à l'Ordre de Saint-Dominique. Il commanda de me placer dans un endroit plus retiré. On y étendit une natte pour me faire asseoir : derrière moi se trouvait une colonne, à laquelle je fus lié de nouveau, mais si fortement que je ne pus m'empêcher de prier le soldat, chargé de l'exécution, d'élargir un peu la

corde, tant était vive la douleur que je ressentais aux poignets. Un Japonais, nommé Yasimon, plus humain que les autres, fit droit à ma demande et ordonna au geôlier de desserrer mes liens.

« Me trouvant ainsi les mains libres, je réclamai mon bréviaire et récitai Sexte, None, Vêpres et Complies avec la même paix et sérénité que si j'avais été au couvent d'Atocha, à Madrid. Une foule énorme vint me visiter, et nommément une généreuse chrétienne, qui m'offrit des fruits du pays, du vin et de l'eau pour me rafraîchir. Je reçus l'eau avec action de grâces et la remerciai du reste. Le gouverneur se présenta ensuite, escorté de ses officiers, pour recevoir mes aveux. Il me demanda une seconde fois mon nom, ma religion, mon âge, le temps de mon séjour au Japon et l'adresse des familles qui m'avaient donné l'hospitalité. Je répondis aux trois premières questions comme la première fois, ajoutant que j'avais trente-trois ans. On continua à me presser sur la dernière demande, mais je ne voulus rien dire pour ne pas porter préjudice à ceux qui m'avaient conduit au Japon ou reçu chez eux. Mon silence sur ce point exaspéra le gouverneur qui me fit arracher des mains mon bréviaire. Le même interrogatoire fut adressé à l'hôte du P. Dominique Castellet, pris et emmené avec moi, et l'audience se termina de la sorte.

« On nous fit sortir tous les deux par la porte principale de la salle, attachés fortement. Les valets des bourreaux marchaient les premiers, suivis d'un grand nombre d'idolâtres, criant à tue-tête. Ceux qui nous avaient pris conduisaient la marche. Toutes les rues, jusqu'à la prison, regorgeaient de monde; les chrétiens se faisaient remarquer par leurs clameurs; mais tous ceux d'entre eux qui cherchaient à m'approcher recevaient des coups de bâton.

« J'eus une grande joie en entrant dans la prison. Il fallut, pour m'y loger, en faire sortir un voleur. Je me souvins alors de Barabbas, que les Juifs avaient remis en liberté, pour mettre à sa place le Sauveur de nos âmes. Les bourreaux me fouillèrent afin de voir si je portais sur moi quelques reliques ou images et de me les enlever. Or, j'avais, suspendue à mon cou, une petite relique de la Vraie Croix, renfermée dans un reliquaire de même forme, qu'ils ne remarquèrent pas, bien que l'objet ne fût nullement caché. Dieu ne permit pas qu'ils aperçussent cette croix, pour me laisser la consolation de porter patiemment jusqu'à la fin celle qu'il m'avait imposée et qui avait pour moi déjà tant de charmes ».

IV. Avant de quitter la prison de Nangasaki pour être transféré ailleurs, Pierre Vasquez adressa au Provincial une lettre très pressante, dont voici la teneur :

« Mon Très Révérend Père,

Jésus soit avec Votre Révérence !

« J'écrivis le mois de mars dernier, à Votre Révérence, par le vaisseau qui se rendait du Japon à Manille, et lui exposai la grande pénurie de missionnaires où nous sommes réduits. Le nombre des chrétiens qui se trouvent ici est considérable. Il ne reste plus que deux Dominicains au Japon, depuis le martyre de nos Frères et Pères. Votre Révérence, comme le chef de tous, aura la bonté de nous secourir, en nous envoyant quelques Religieux, d'autant plus, qu'étant prisonnier maintenant, j'ai laissé mon compagnon tout seul pour faire face à tant de besoins. Le mardi de Pâques, lui et moi étions occupés à ensevelir le corps du Bienheureux Florès, quand deux ministres de la justice se jetèrent sur moi et me lièrent étroitement. Dieu voulut alors délivrer le Père Castellet, pour ne pas priver de consolation ses pauvres enfants, qui, se voyant sans prêtres, seraient devenus comme des orphelins. Votre piété, mon Très Révérend Père Provincial, sera touchée de notre angoisse et bien sensible à des besoins aussi urgents. Je suis déjà en prison, ou pour mieux dire, dans une geôle, que je n'échangerais pas toutefois contre les palais les plus somptueux. L'abandon de nos pauvres chrétiens trouble seulement mon bonheur et me perce le cœur, ainsi que l'isolement de mon cher compagnon, qui travaille comme six assurément, sans se reposer ni jour ni nuit ; mais seul, il ne saurait se porter à plusieurs endroits à la fois. Ensemble, nous partageons la besogne, selon notre pouvoir. Si l'un restait à Nangasaki, l'autre s'en allait à Omura, à Firando, à Arima, etc., pour procurer le bien des âmes : aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes, et il est impossible que le Père Dominique ne manque ici ou là, quand son ministère le retient ailleurs.

« Je voudrais écrire plus longuement à Votre Révérence, comme à mon Père, car je prévois que ce sera ma dernière lettre. On a envoyé à l'empereur les nouvelles de mon emprisonnement, et le gouverneur viendra au mois de juin pour exécuter la sentence portée contre moi, sentence toujours trop douce, quelle qu'elle soit, vu ce que méritent mes péchés. Environné de gardes, qui ne me perdent pas de vue un

instant, j'ai mille précautions à prendre pour pouvoir vous tracer ces lignes; car il est bien évident qu'on m'ôterait le moyen d'écrire, si on s'apercevait de la chose, et qu'en outre, le porteur de la lettre paierait immédiatement de sa vie son acte de dévouement. Afin de jouir bientôt des joies que j'espère, je prie Votre Révérence, qui m'a envoyé en ce royaume, et nos chers Pères, de se souvenir de moi au saint autel, les assurant tous qu'ils me sont très présents devant Dieu. De cette prison de Nangasaki, le 8 mai 1623. — Fr. Pierre Vasquez. »

Pendant la captivité du Père Vasquez, il arriva qu'un pauvre homme, à demi-nu, profitant du moment où les gardes prenaient leur repos, se glissa jusqu'au V. Père et lui demanda l'aumône. Le confesseur de la foi n'avait rien à lui donner : toutefois, l'exemple de sainte Catherine de Sienne, dans une semblable circonstance, lui revint en mémoire, et sans hésiter, il passa à ce pauvre l'un des vêtements japonais qu'il portait. Dieu lui rendit ce bon office en permettant qu'on lui remît dans cette prison les livrées de son Ordre, que le bon Religieux reprit immédiatement sans être inquiété. Il y avait juste deux ans qu'il avait dû, lors de son entrée au Japon, les déposer par prudence, afin de travailler plus librement au salut des âmes.

Après deux mois passés dans les geôles de Nangasaki, Pierre Vasquez fut transféré à Omura. A la nouvelle de son départ, les chrétiens se portèrent en foule sur son passage : « Père ! Père ! s'écriaient-ils, votre bénédiction ! » Plusieurs s'approchèrent pour baiser ses mains et ses habits ; « mais, dit Jean de Réchac, les bastonnades tombaient si dru que l'on n'osait pas y retourner. »

Cependant, Dominique Castellet, déguisé en Japonais, put l'aborder : il lui baisa la main en versant un torrent de larmes. Pierre Vasquez lui recommanda d'avoir grand soin des chrétiens de Nangasaki, et lui dit que bientôt il aurait du secours ; ce qui arriva peu de temps après.

Au moment de la séparation, les témoignages de vénération redoublèrent. Les chrétiens, comme autrefois les disciples de saint Paul, quand l'Apôtre leur eut prédit « qu'ils ne verraient plus sa face », ne pouvaient comprimer leur douleur. Ils accompagnèrent le prisonnier jusqu'au lieu de son embarquement, sans se laisser déconcerter ni par la longueur de trois lieues de chemin, ni par les ardeurs brûlantes du soleil, ni par les coups de bâton qui pleuvaient sur eux. On en vit même un grand nombre se jeter à l'eau pour obtenir une dernière

bénédiction. Ils demeurèrent sur la grève aussi longtemps qu'il fut possible d'apercevoir la barque qui emportait leur Père bien-aimé. Lorsqu'elle disparut à l'horizon, « ils poussèrent de si hauts cris, dit en son naïf langage l'historien déjà cité, que toute la plage en retentit avec un écho triste et dolent, qui eût ému les rochers à compassion. »

Toutefois, la lutte de Pierre Vasquez n'était pas finie ; elle devait encore durer quatorze mois et dix jours. Épuisé par la maladie et la faim, au milieu d'un cachot infect, deux fois il fut sur le point de mourir. Ses compagnons, le voyant en si pitoyable état, firent prévenir le gouverneur et le prièrent d'envoyer un médecin pour le soigner. Le tyran répondit sèchement qu'il n'avait pas à s'occuper de cette affaire, vérifiant ainsi l'oracle du Saint-Esprit : *Novit justus jumentorum suorum animas, viscera autem impiorum crudelia* : « Le juste se met en peine de la vie de son bétail ; mais les entrailles des impies sont cruelles (Prov. xii, 10). » Dieu, néanmoins, auteur de toute pitié et compassion, prit soin lui-même de son digne serviteur, et le guérit sans autres remèdes que ceux de sa bonté et de sa protection. De plus, il lui réserva des consolations inestimables au milieu de ses souffrances. D'autres Religieux se trouvaient comme lui détenus dans les prisons d'Omura. C'étaient les Pères Louis Sotelo et Louis Sasanda, tous deux de l'Ordre de Saint-François, avec un Frère du même Ordre, nommé Louis Baba ; le Père Michel Carvalho, de la Compagnie de Jésus, vint aussi les rejoindre. Ces généreux captifs renouvelèrent le touchant spectacle des martyrs, leurs devanciers : leur piété tout angélique et leur invincible patience dans les fers les préparaient au dernier combat : et l'on voyait les trois Ordres de Saint-Ignace, de Saint-François et de Saint-Dominique s'unir encore dans la même prière avant d'être unis dans la même immolation.

Au milieu de leurs privations et de leur abandon, ils goûtaient une joie très pure et comme un avant-goût du ciel. Une petite fille de sept ans leur rendit les plus grands services durant leur captivité. « Cette enfant, dit Jean de Réchac, semblait en douceur une agnelle et en beauté un Ange. » Elle cherchait à obliger les Pères de tout son pouvoir. Souvent elle leur portait secrètement de l'eau, du papier, de l'encre ; elle se chargeait de leurs lettres et de leurs commissions pour le dehors, et faisait tout cela à l'insu des gardes, qui ne se doutaient nullement de son adresse, et partant n'avaient aucune défiance. Nous regrettons d'ignorer le nom de cette petite chrétienne, qui a certainement reçu dans le ciel la récompense de son héroïque dévouement.

V. — Il n'est pas possible d'exprimer tout ce que les serviteurs de Dieu souffrirent dans l'horrible cachot où ils restèrent enfermés près d'un an et demi. Cette prison était longue de huit palmes et large de onze seulement, ouverte de tous côtés et exposée aux intempéries des saisons. Ils y enduraient un continuel martyre et ne recevaient qu'une nourriture mauvaise et tout à fait insuffisante. Quelque douce que leur parût cette participation à la croix du divin Maître, elle laissait toujours à ces cœurs altérés de souffrance un violent désir de consommer leur sacrifice. « Nous sommes tous, écrivait le P. Carvalho, Jésuite, affaiblis et malades de corps, mais fortifiés et consolés dans le cœur, parce que Dieu, le Père des miséricordes, donne plus de secours et de faveurs quand les travaux sont plus rudes. S'il est du service de Dieu que je meure dans cette geôle, mangé par la vermine et couvert d'immondices, que sa volonté soit faite, j'y suis disposé. » De son côté, le Père Pierre Vasquez faisait parvenir à don Jean-Baptiste de Herrera les lignes suivantes, à la date du 22 janvier 1624 : « Mon emprisonnement eut lieu le troisième jour après Pâques, quand je cachais le corps du glorieux martyr, le Père Louis Florès. Je restai dans la prison de Crusmake jusqu'au jour de la Fête-Dieu, où l'on me conduisit, dès le matin, dans celle d'Omura, ou, pour mieux dire, dans une cage. Elle n'a pas plus de neuf palmes de longueur, neuf de hauteur et onze de largeur; nous y sommes quatre prêtres et un Frère. Néanmoins, bien qu'elle soit si étroite, elle nous paraît un paradis par la grande consolation que Notre-Seigneur nous y donne; et quoiqu'il y ait onze mois qu'on m'ait arrêté, il me semble que c'était hier. Chaque jour de retard mis à l'exécution me paraît une année. »

On voit par cette lettre quels étaient et sa joie de souffrir et son désir de donner sa vie pour Jésus-Christ.

Les cinq martyrs, animés des mêmes sentiments, se préparaient ensemble à leur solennel holocauste. Ce jour arriva enfin. Le 24 août 1624, deux commissaires se présentèrent à Omura. Ils étaient envoyés par le gouverneur de Nangasaki pour présider, en son nom, à l'exécution de la sentence qui condamnait au feu Pierre Vasquez et ses compagnons. Le lendemain, au matin, on tira de prison les confesseurs de la foi; on leur mit au cou, selon l'usage, une corde que le bourreau, placé à côté de chacun d'eux, tenait par une extrémité; ils furent conduits droit au rivage, montèrent en barque, et, après une demi-lieue de navigation, abordèrent à Foco, près de Xima-

bara, où l'on avait préparé d'avance cinq poteaux avec un bûcher à l'entour. Déjà les officiers préposés à la justice et un grand nombre de spectateurs s'y étaient rendus. Quand les martyrs eurent mis pied à terre, ils remercièrent les bateliers de les avoir amenés au terme de leurs désirs, puis ils marchèrent à la mort en chantant des hymnes et des psaumes. Ils portaient tous l'habit de leur Ordre, tenaient une croix à la main, et exprimaient sur leur visage pâle et défait une si grande allégresse, que les païens eux-mêmes en étaient dans l'admiration : « Voyez ces hommes, disaient-ils, ils semblent aller à une fête plutôt qu'à la mort ! »

Lorsque les commissaires les eurent devant eux, ils demandèrent au Frère Louis le nom, l'âge et la patrie des cinq condamnés ; le greffier en prit acte qu'il envoya ensuite à la cour avec l'attestation de leur mort.

Les martyrs s'avançant un peu donnèrent à ces officiers des avis touchant le salut de leurs âmes. Mais ces hommes, indignés de voir leurs accusés se faire leurs juges et les menacer de la mort éternelle s'ils refusaient de se convertir, ordonnèrent aux bourreaux, avec des paroles grossières, de les emmener tout de suite. Ces derniers les tirèrent en arrière avec la corde qu'ils avaient en mains, les conduisirent à leurs poteaux et les lièrent légèrement avec des cordes assez minces, afin qu'ils pussent sortir du feu, s'ils le voulaient, ou du moins s'y débattre. Ils espéraient que la douleur d'un feu lent et prolongé ferait des apostats parmi leurs victimes, ou leur arracherait des cris et des gestes qui prêteraient à rire et à tourner en ridicule la religion. Le Père Carvalho était lié au premier poteau, après lui le Père Vasquez, puis les Pères Sotelo et Sasanda, enfin le Frère Louis. Le trait suivant, montre à la fois et la grossièreté de l'un des bourreaux et la patience du Père Vasquez. La corde, qui pendait de l'extrémité du poteau s'était à moitié déliée, et comme l'exécuteur ne parvenait pas à la rattacher, il monta brutalement sur les épaules du saint Religieux pour en venir plus facilement à bout. Le Père Vasquez supporta tout sans faire aucun mouvement et comme s'il ne s'était aperçu de rien. On mit le feu aux broussailles, et quand la flamme s'éleva, les martyrs se mirent à chanter les Litanies. Le bois était en petite quantité, séparé et distribué d'une manière inégale ; de la sorte quelques-uns d'entre eux eurent plus longtemps à souffrir et leur supplice dura trois heures entières. Le Frère Louis reçut le premier la couronne du martyr : la flamme ayant brûlé ses liens, il se trouva libre et alla

baiser les mains des Pères Sotelo et Vasquez, puis revenu à son poteau, s'y tint ferme jusqu'à son dernier soupir. Le Père Sasanda sembla vouloir imiter cet exemple, mais ses pieds, déjà atteints par le feu, ne lui permettant plus de marcher, il se contenta de se tourner vers les Pères et de les saluer en s'inclinant; il tomba le troisième, après le Père Carvalho que le feu brûlait de trois côtés à la fois. Comme les Pères Vasquez et Sotelo respiraient encore, et que le bois commençait à manquer, les exécuteurs rapprochèrent de leurs victimes les restes du feu, y ajoutèrent de la paille et tout ce qui se trouva sous leur main, de telle façon que les deux serviteurs de Dieu tombèrent l'un après l'autre, gisant à terre. Le courage de ces martyrs, au milieu d'un aussi affreux supplice, tourna tellement à la gloire de la religion chrétienne, que les bonzes eux-mêmes en parlaient avec admiration,

On brûla de nouveau les corps pour les réduire en cendres et les disperser ainsi en pleine mer; on prit soin de brûler également les sacs qui avaient renfermé ces cendres et de laver la barque. Malgré ces précautions, les fidèles retrouvèrent encore quelques ossements, échappés aux bourreaux, et réservés par la Providence pour la consolation de ceux qui vinrent pieusement les recueillir.

La mort du Père Vasquez et de ses compagnons arriva le 25 août 1624. Ces généreux confesseurs de la foi font partie des deux cent-cinq martyrs du Japon, béatifiés par Pie IX en 1867.



SAINT LOUIS

et l'Ordre de Saint-Dominique

LES Franciscains rangent saint Louis parmi leurs tertiaires, d'après une tradition dont leur annaliste Wadding, mort en 1657, s'est fait l'un des plus ardents champions.

Le saint roi n'était-il pas également tertiaire de Saint-Dominique? Il y aurait autant de raisons de le penser. Son nom figurait d'ailleurs sous ce titre dans nos anciens manuels du Tiers Ordre.

Toutefois, il faut l'avouer, aucun document contemporain ne jette du jour sur le fond de la question.

Trois Dominicains eurent l'honneur de vivre dans la maison et l'intimité du pieux monarque : Geoffroi de Beaulieu, Guillaume de Chartres et Vincent de Beauvais. Ils nous ont laissé sur sa personne, sur son genre de vie, sur ses pratiques pieuses, sur la distribution de sa journée les plus minutieux détails. Chose étrange ! nulle part ils ne disent un mot d'où l'on puisse inférer que saint Louis ait appartenu formellement à l'un ou à l'autre des deux Ordres célèbres.

Quant à certaines vieilles gravures qui représentent le saint roi vêtu en Frère Prêcheur ou en Frère Mineur, peut-être sont-elles uniquement la consécration sensible de ce fait indéniable, que Louis IX était de cœur tout Dominicain et tout Franciscain.

Réservez donc la discussion historique, et appliquons-nous à montrer combien furent étroites, affectueuses, dévouées, les relations entre notre Ordre et saint Louis, roi de France. Nous suivrons dans ce travail le récit du R. Père Antonin Danzas (*).

I. — Il était dit qu'aucune race royale ne donnerait à l'Ordre des Frères Prêcheurs de plus grands témoignages de sympathie et d'attachement que la Maison de France. Cela est particulièrement vrai pour ce qui regarde saint Louis. Sa mère, la reine Blanche de Castille, sut lui inspirer cet amour dès son plus jeune âge ; car en choisissant pour cultiver l'âme et l'intelligence de son fils un maître spécial, il demeurerait entendu que ce maître serait toutefois subordonné dans cette œuvre, d'une si haute importance, aux conseils et à la direction des Frères Prêcheurs. Il en fut de même plus tard des enfants de saint Louis ; leur éducation resta soumise à l'influence du Lecteur des palais royaux, le Frère Vincent de Beauvais.

L'amitié du saint monarque pour les Ordres Religieux fut, comme son dévouement au Siège Apostolique, constante jusqu'à la fin. On sait qu'il eût voulu faire deux parts de sa personne et donner l'une aux Frères Mineurs et l'autre aux Frères Prêcheurs. De fait, il fit deux parts de son affection et de ses bienfaits. Tant qu'il n'eut pas renoncé au projet d'entrer lui-même en Religion, il balançait entre les deux Ordres. C'était dans l'un et dans l'autre qu'il avait coutume de choisir ses confesseurs. Il ordonna par testament que les deux fils qui lui étaient nés pendant son voyage d'outre-mer, Jean Tristan et Pierre, seraient élevés à Paris, l'un chez les Dominicains,

(*) *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, ch. XXIV.

l'autre chez les Franciscains. Pour ce qui est des bienfaits, c'est à juste titre que Joinville, dans une gracieuse énumération des largesses de Louis aux communautés, fait une mention spéciale des fils de saint Dominique et de saint François. « De même, dit-il, que celui qui fait un livre l'enlumine d'or et d'argent, ainsi ledit roi enlumina son royaume de belles abbayes qu'il fit et de grandes quantités de maisons-Dieu, de maisons de Frères Prêcheurs, de Cordeliers et de plusieurs Ordres Religieux. » Des livres qu'il avait dans sa bibliothèque, il laissa une part aux Frères Prêcheurs de Paris, une autre aux Frères Mineurs, et le reste aux moines de Royaumont et aux Frères Prêcheurs de Compiègne. Il avait également érigé deux monastères de filles : à Rouen, celui de Saint-Mathieu ou des *Emmurées* pour les Sœurs Prêcheresses; près de Paris, celui de Longchamp pour l'Ordre de Saint-François.

Si l'on essayait des objections contre une apparente prodigalité, Louis répondait qu'un peu d'excès du côté des œuvres pies servait à compenser les dépenses folles et ruineuses que le monde, alors comme aujourd'hui, amnistiait si facilement. Mais il entendait que la plus stricte justice présidât aux générosités de ce genre, et lui-même joignait un remarquable discernement pour faire fructifier ses dons. La maison de Saint-Jacques, à Paris, recevait, comme centre principal des études, des Religieux de toutes nations, et cette charge l'écrasait. Tous les ans, le roi envoyait une somme d'argent; il la renouvelait au besoin, et alors il se réjouissait non seulement d'avoir pu subvenir aux nécessités d'un Ordre qu'il aimait, mais d'avoir encouragé « ces hommes venant de toutes parts, disait-il, puiser à la source de la science sacrée pour en répandre ensuite les écoulements par tout le monde, en l'honneur de Dieu et pour le profit des âmes ».

Il donnait le premier l'exemple de l'étude. Communicatif de sa nature, il aimait à entretenir un échange d'idées sur l'objet de ses lectures et à traduire aux illettrés les passages qui l'avaient frappé. Un abandon charmant réglait ses récréations. « Quand, dit Joinville, nous étions privément, il s'asseyait au pied de son lit, et quand les Prêcheurs et les Cordeliers qu'il avait avec lui, lui parlaient d'un livre qu'il dût ouïr volontiers, il leur disait : « Vous ne me lirez pas, car il n'est si bon livre, après manger, comme quolibets, c'est-à-dire que chacun dise ce qu'il veut. »

Nous voyons ici le Saint ayant à ses côtés des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs, et c'est ainsi que, pour être fidèle à la couleur

historique, il faudrait le représenter dans toutes les scènes de sa vie. Aux détours du palais, au milieu des armées, en Palestine ou en Egypte comme en Europe, on se heurte, à chaque pas, à la bure du Frère mendiant.

Des Frères Prêcheurs illustres venaient compulser ses livres ou s'entretenir avec lui. Au nombre de ces fils de saint Dominique, il est facile de se représenter saint Thomas, qui fut, au moins une fois son commensal, et Humbert de Romans qu'il appelait à ses conseils, qu'il retenait à ses parlements et qu'il voulut honorer en lui faisant tenir un de ses enfants sur les fonts baptismaux. Nommons aussi Henri d'Allemagne. Revenu de Terre-Sainte dont il avait été le premier Provincial, il se mit à prêcher avec grand succès aux écoliers et aux clercs de Paris. Ce fut alors qu'il entra fort avant dans la confiance du roi : il usa de son crédit dans l'affaire des Livres Talmudiques dont il avait été appelé à signer la condamnation, en compagnie du B. Albert le Grand et d'autres Maîtres de l'Université. Signalons surtout le Frère Vincent de Beauvais. Pendant de longues années, il vécut dans l'intimité de saint Louis et sous son toit. De même que le Pape avait attaché à la Cour Romaine un Religieux dominicain, remplissant les fonctions, conservées jusqu'à nos jours, de « Maître du Sacré Palais », fonctions qui consistaient à faire entendre dans la demeure pontificale des leçons sur la science sacrée ; ainsi Louis IX avait-il, sous un titre plus modeste, un « Lecteur des palais royaux ». Vincent de Beauvais, qui remplissait cette charge, dut s'occuper à compléter la bibliothèque du roi. Il fut le premier à en profiter pour mener à bonne fin l'œuvre colossale de sa vie : son « Triple miroir, naturel, doctrinal et historique. » Non seulement les matériaux littéraires et scientifiques étaient libéralement mis à sa disposition, mais des secrétaires étaient gagés par le roi pour faire des recherches et fournir à son Lecteur des notes et des extraits. Cette charge de Lecteur du Palais consistait dans une sorte d'apostolat domestique et d'enseignement de famille. Vincent prêchait, enseignait et écrivait, à la demande du roi et des autres seigneurs, des ouvrages qui leur étaient spécialement destinés : tel, par exemple, son traité de morale à l'usage des princes, livre destiné aux grands du monde ; — *De morali principis institutione*. — Ce travail est comme un résumé de son ministère à la cour. On peut citer en outre une Epître ou mieux tout un traité, fait par le même et adressé à saint Louis pour le consoler de la mort de son fils aîné, enlevé prématurément dans sa jeunesse.

II. — Le prince, dont les pieuses largesses avaient si souvent pour objet l'encouragement des études, tenait à recueillir en personne les premiers fruits de ses avances. Il ne se contentait pas d'attirer sous son toit les savants Religieux que nous avons nommés ; il allait dans les maisons des Frères Prêcheurs, s'asseoir au pied de leurs chaires et écouter l'enseignement commun. Entre eux et lui, il y avait échange d'idées comme il y avait échange de services et communauté de sentiments.

Toutefois, il ne suffisait nullement de porter la tonsure cléricale pour s'ingérer à lui donner des avis. Ses horizons étaient plus larges que cela. Humbert de Romans nous a conservé une anecdote qui, suivant toute apparence, se rapporte à la personne du pieux monarque : elle montre comment on pensait dans ses conseils et dans son entourage dominicain. « Le roi de France était en démêlés avec celui d'Angleterre. Des moines vinrent pour lui dire ce qu'il y avait à faire dans cette occurrence. — « Vous autres moines, répondit-il, allez dire vos Heures et ne vous mêlez pas des affaires d'Etat. »

Les inclinations studieuses de saint Louis et sa communauté d'idées avec les Frères Prêcheurs sont confirmées par d'autres traits. Non loin de Royaumont, il trouvait, au milieu de la famille dominicaine, un moyen de satisfaire à ses goûts pour les lettres et pour la piété.

C'était au couvent de Compiègne, élevé par ses soins et qu'il visitait fréquemment. Choissant l'heure des cours, il entrait dans les classes, et, à l'instar des écoliers de l'Université, il s'asseyait par terre, avec cette différence que, au lieu de paille, il acceptait un coussin ; et comme les Frères, auxquels il répugnait de se trouver plus élevés que le roi, descendaient de leurs bancs, il s'y opposait et les renvoyait à leurs places.

Il écoutait ainsi avec grande attention l'enseignement du Lecteur. Il lui arrivait aussi, en dehors du temps de jeûne, de pénétrer au réfectoire à l'heure du deuxième repas. On le voyait alors prendre place auprès de la chaire, où selon la coutume un Frère lisait l'Ecriture sainte, et Louis écoutait et demeurait absorbé dans la douceur qu'il éprouvait à savourer la divine parole. Le Frère Simon du Val, qui rapportait plus tard ces scènes intimes, ajoutait cependant « que bien qu'il eût été moult familier et moult privé à ce saint roi, il ne venait oncques en sa présence sans grande révérence et sans une manière de crainte, comme s'il allait à un Saint ».

Que de détails naïfs et charmants nous offriraient les chroniques,

si nous avons pris à tâche d'écrire une histoire de saint Louis! A Royaumont, le pieux monarque aimait à servir les moines au réfectoire, il goûtait leur vin, et s'il le trouvait aigre ou sentant le fût, il en faisait apporter de meilleur. Si on lui représentait qu'il s'exposait à tacher sa chape, il répondait : « Ne m'en chaux; j'en ai d'autres. » Il agissait de même à Compiègne. « Plusieurs fois advint, raconte le confesseur de la reine, qu'il entraît à la cuisine des Frères Prêcheurs, et demandait ce que l'on faisait manger pour le couvent; et après, il entraît au réfectoire pendant que les Frères mangeaient, et faisait porter de sa cuisine viandes suffisantes, poisson et autres choses, et leur faisait administrer, lui présent... Et un jour de la saint Barthélemy, le roi, qui avait fait apporter du fruit, le servit de ses propres mains aux Frères de la première table, tandis que le roi de Navarre et le fils du roi servaient aux deux autres tables. »

Au rapport de Guillaume de Chartres, Louis n'aimait pas les chants des trouvères, les histoires de jongleurs et les concerts d'instruments, délices alors des seigneurs et des châteaux. Mais, par contre, il était pour l'art chrétien un protecteur intelligent, et savourait avec une joie bien visible les chants et les cérémonies liturgiques. Il réunit toutes les splendeurs de l'architecture, toutes les magnificences de l'orfèvrerie et de la sculpture dans la Sainte-Chapelle, qu'il éleva pour rendre aux reliques de la Passion un culte digne de sa piété. « Quelle admirable, quelle splendide et noble chapelle le pieux roi fait construire! s'écriait alors Geoffroi de Beaulieu; ceux-là seuls le savent qui ont pu la visiter en détail. »

Ce somptueux reliquaire où le roi avait introduit les insignes authentiques de la Passion, rappela pendant des siècles ses sentiments d'affectueuse gratitude envers l'Ordre de Saint-Dominique. Deux Frères Prêcheurs, comme nous l'avons dit au 12 août (1), s'étaient acquittés de la noble mission d'aller en Orient chercher la Sainte Couronne d'épines, donnée au roi de France par l'empereur Baudouin II. Des fêtes magnifiques furent organisées, à leur retour, pour recevoir l'incomparable trésor, qu'ils consignèrent eux-mêmes aux mains du pieux monarque. Saint Louis perpétua la mémoire de cette solennité par l'institution d'une fête annuelle qui se célébra, dans la Sainte-Chapelle, jusqu'à la Révolution. En ce jour, les Frères Prêcheurs venaient prendre la place des chanoines de la collégiale, officier et prê-

(1) Biographie du V. Père André de Longjumeau.

cher, comme dans leur propre église. Eux-mêmes introduisirent dans leur liturgie un Office solennel de la Sainte Couronne, afin de consacrer un souvenir commun entre leur Ordre et la Maison de France.

Une des plus grandes marques de la bienveillance royale était le don d'une Sainte Epine. Plusieurs couvents de l'Ordre en furent dotés. L'histoire d'une de ces épines a été conservée.

Le B. Barthélemy de Bragance, élevé sur le siège de Nimosie, dans l'île de Chypre, à l'époque où le roi de France, sorti de captivité, s'employait à réparer les places fortes de la Palestine, alla le visiter ainsi que la reine. « Nous fûmes reçus, écrivait-il, avec la plus grande bénignité; le roi et la reine nous témoignèrent tant d'amour que, sur le point de retourner dans leur royaume, ils nous pressèrent de les accompagner jusqu'à Paris, en nous faisant espérer des dons en saintes reliques. » Pour le moment le Bienheureux ne put accéder aux désirs de Louis IX, mais la Providence lui réservait, ainsi qu'au roi, cette commune consolation. En effet, transféré sur le siège de Vicence, en Italie, et envoyé ensuite par le Pape auprès du roi d'Angleterre Henri III, pour les affaires de l'Eglise, Barthélemy accompagna ce prince à Paris.

Au milieu des pompes d'une réception toute royale, saint Louis ne perdit pas de vue l'hôte qu'il avait accueilli en Palestine, ni ses promesses d'autrefois. « Notre espoir fut exaucé, écrit encore le Bienheureux, car le très pieux roi de France fit détacher une Epine de la Sainte Couronne, et, s'étant mis à genoux d'un côté, tandis que du nôtre nous en faisons autant, il fit passer de ses mains royales dans nos mains épiscopales ce très précieux trésor. Ensuite ayant échangé un saint baiser et de mutuelles recommandations, nous nous éloignâmes avec congé du prince. »

III. — C'était donc surtout dans les Frères Prêcheurs et Mineurs que le roi plaçait sa confiance. En Orient comme en France, saint Louis s'entourait des Religieux des deux Ordres, s'inspirant de leurs conseils et mettant à profit des services auxquels ils avaient prélué en prêchant le passage d'outre-mer.

Avant de quitter Paris, le roi, la reine Marguerite, les frères du roi et leurs épouses se rendirent à pied, en habits de pèlerin, avec l'escarcelle et le bourdon, au sein du Chapitre général que les Dominicains célébraient en ce temps, et s'étant agenouillés, ils se recommandèrent aux prières des Religieux. Louis prit à sa suite un certain nombre de

Frères Prêcheurs tels que Henri le Teutonique, Geoffroi de Beaulieu et un certain Frère Raoul, sans parler de Guillaume de Chartres, qui n'était pas encore entré dans l'Ordre. D'autres fils de saint Dominique l'attendaient au débarquement.

Le roi s'attacha parmi les coopérateurs de son zèle pour la conversion des Sarrasins, un Frère Prêcheur dont les qualités aimables et les solides vertus eurent bientôt conquis sa bienveillance. C'était Yves le Breton, troisième Provincial de Terre-Sainte, qui parlait *sarrasinois* et avait une grande habitude du pays. Il fut chargé d'aller à Damas discuter les conditions d'une alliance avec le Soudan. Une autre fois il était député au Vieux de la Montagne, chef de la secte des Assassins. Joinville raconte cette entreprise avec des détails pleins de naïveté et de vie. Il termine en disant : « Le Frère Yves enseigna au Vieux beaucoup de bonnes paroles, mais qu'il ne voulut pas croire. Et le Frère Yves expliqua ces choses au roi quand il fut de retour à nous. »

Parmi les Frères emmenés en Terre-Sainte, il en est deux qui ont droit à une mention plus spéciale, car ils resteront attachés sans retour à la personne du roi. Vingt ans plus tard, ils le suivaient sous les murs de Tunis et l'assistaient à ses derniers moments. Ils le servirent après sa mort, soit en accompagnant ses précieux restes jusqu'à l'abbaye de Saint-Denys, soit en honorant sa mémoire comme historiens. C'étaient Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres. Ce dernier, chapelain du roi, n'était pas encore Dominicain lors de la première expédition. Captif avec saint Louis, il put s'associer un Frère Prêcheur sachant l'arabe, — il ne le désigne pas autrement, — pour aider le prince à réciter ses Heures; car le saint prisonnier fidèle à ses pratiques, sous les yeux mêmes des ses geôliers, continuait à dire l'Office divin et celui de la Très Sainte Vierge, selon le rite de Paris, adopté dès lors et conservé depuis dans l'Ordre de Saint-Dominique. « Le pieux monarque, dit Boniface VIII dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur du Saint, se désolait de la perte de son bréviaire. Le Frère qui était avec lui s'efforçait d'adoucir son chagrin : « Ne vous affligez pas outre mesure, nous dirons nos *Pater* et tout ce que nous savons par cœur. »

De retour en France, Guillaume de Chartres fut récompensé de ses loyaux services par la collation d'un bénéfice considérable. Or un jour, le roi dit au Frère Geoffroi de Beaulieu, comme s'il eût plaisanté : « Le seigneur Guillaume se réjouit maintenant de sa riche prébende; mais il ne la gardera que quatre ou cinq ans, après quoi, il

se fera Religieux. » Guillaume ne se souvint de ces paroles que plusieurs années après son entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique, et il les considérait comme une prophétie.

Geoffroi de Beaulieu était un parfait Religieux. Guillaume de Chartres l'avait en profonde vénération, le considérait comme un père et lui en donnait le titre. Confesseur principal de saint Louis, il est le seul que l'histoire désigne nommément comme ayant rempli cet office. Son mérite ressort avec éclat de la confiance que lui conserva, pendant plus de vingt années, son illustre pénitent. Geoffroi nous apprend, il est vrai, qu'au retour de sa première croisade, le roi ne cessa plus d'avoir deux confesseurs, un Dominicain et un Franciscain.

Sa conscience était d'une délicatesse extrême, et il voulait, en cas d'absence de l'un des deux confesseurs, avoir toujours l'autre à sa portée. Mais il voulait aussi, Geoffroi le dit expressément, témoigner par ce double choix de son amour pour les deux Ordres. Le bon Saint s'appliqua jusqu'à la fin à tenir égale la balance de ses affections, et il aimait à dire qu'il avait réussi. Peut-être ne se trompait-il pas en ce qui touche les deux Ordres pris dans leur ensemble. Mais cette égalité n'excluait pas les sympathies spéciales pour les personnes, et l'histoire nous montre saint Louis assisté, secondé, et nous dirons compris par les Frères Prêcheurs principalement. De tout cet entourage de Religieux, ce sont eux dont les noms ont été transmis à la postérité; non pas seulement par les chroniques de leur Ordre, mais par les textes plus directement consacrés à l'histoire de saint Louis. Quoi qu'il en soit, Geoffroi fut l'homme de sa droite et l'homme de sa confiance. Aussi est-ce dans son récit qu'il faut chercher les détails d'une vie si belle, les plus intimes, les plus précis, les plus intéressants pour la piété. Joinville, avec sa riche palette, a reproduit l'image du roi très chrétien et du héros. Lui-même, en indiquant par avance quel sera l'élément principal de son livre, annonce qu'il « parle des granz chevaleries et granz faitz d'armes » de son seigneur et roi. Avec des couleurs plus amorties, Geoffroy a su peindre le Saint, bien qu'en laissant subsister l'homme et ses nuances de caractère. Aussi, c'est avec lui que Louis s'enferme, quand, ayant appris la mort de sa mère, il veut prier et pleurer à son aise. Joinville n'est admis en sa présence qu'après deux jours, et, à ces paroles : « Ah ! Sénéchal, j'ai perdu ma mère ! » il répond, non sans quelque rudesse : « Sire, je ne m'en émerveille pas, car elle devait mourir. » Le fidèle serviteur,

en adjurant le roi de se conduire « en homme sage et de laisser son grand deuil », le rappelait aux devoirs de la terre. Geoffroi, de son côté, savait, plus qu'aucun autre, ce que les pensées du ciel pouvaient répandre de baume sur une douleur filiale. Chacun était dans son rôle. Le Religieux continua le sien jusqu'au bout, et ce fut lui qui recueillit le dernier soupir de saint Louis.

Ce dernier soupir sortit d'un cœur tout embrasé du zèle de la foi. Chose qu'il nous est impossible de ne pas signaler, une des dernières paroles tombées des lèvres défaillantes de Louis, fut le nom d'un fils de saint Dominique : « Oh ! qui donc, murmurait-il encore, pourra annoncer et implanter la foi à Tunis ? » Et il nommait un certain Frère Prêcheur, qui déjà avait été dans cette ville et était connu du roi des Sarrasins. » Voilà comment, ajoute Geoffroi de Beaulieu, ce véritable serviteur de Dieu et ce zéléteur constant des intérêts catholiques mit le sceau à une vie si sainte, en exprimant sa foi jusqu'au dernier instant. »

IV. — Du vivant même de saint Louis, on retrouve dans les Actes des Chapitres généraux des signes de la reconnaissance et de l'attachement de l'Ordre de Saint-Dominique à son égard. C'est qu'il était véritablement « le Roi des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs ». A leurs yeux, Louis était un autre Charlemagne, suscité avec eux pour le soutien et la défense de l'Église de Jésus-Christ.

Le Chapitre de Paris en 1241, celui de Montpellier en 1247, ordonnent l'un et l'autre des prières pour le roi, pour sa mère, pour son épouse Marguerite, et dès lors, on décrète qu'après sa mort, on lui paiera le même tribut qu'aux Maîtres de l'Ordre.

En 1252, après les désastres des Français en Egypte et l'arrivée de saint Louis en Palestine, le Chapitre célébré à Bologne veut qu'on fasse à cette occasion des prières générales. Ainsi en tout pays, dans les cités guelfes et même dans les villes où la faction gibeline célébrait par des démonstrations indignes la nouvelle de la captivité du roi de France, il y avait des légions de Frères Prêcheurs élevant leurs voix vers le Ciel, en faveur du monarque que le malheur venait de couronner d'une auréole nouvelle.

En 1256, le Chapitre de Paris rappelle aux Frères les indulgences accordées par le Pape à ceux qui prieraient pour le roi de France.

Saint Louis, sans y prétendre, exerça son influence sur les Chapitres de l'Ordre, au point de vue touchant du souvenir des morts. Il

devait lui-même bénéficier d'un usage qu'il faisait adopter. Ce fait a une préface charmante.

Le roi étant un jour à Châteauneuf-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, voulut, comme parle le confesseur de la reine Marguerite, « aller s'esbattre au bois après dormir du jour », et demanda au Frère Geoffroi de l'accompagner.

Celui-ci répondit « qu'il ne pouvait, parce qu'il attendait Frères Prêcheurs qui venaient en une nef par la rivière de Loire et allaient à Orléans au Chapitre provincial. Le benoît roi lui dit qu'il voulait aller avec lui jusqu'à la rivière pour voir les Frères, et ainsi vinrent à pied, le Roi, le Frère et moult d'autres, bien que le chemin fust long. Et quand le benoît roi fut là, nonobstant l'intention des Frères d'aller coucher à Jargeau, il les contraignit, au nombre de dix-huit, à venir au château, les fit héberger cette nuit, et leur assigna à tous bon hôtel. »

Louis se rendit ensuite au Chapitre d'Orléans.

« Le benoît roi, qui venait à Orléans, fut à la solennité en l'église et au chapitre, et mangea au réfectoire avec le couvent, et il fit toutes les dépenses, savoir pour deux cents Frères environ. Et le Chapitre fait, il s'assit au parloir avec aucuns des Frères. » Or, il avait observé que la recommandation des Religieux défunts se faisait en bloc et par couvents, et non point nommément; ce sur quoi il émit une réflexion aussi judicieuse que charitable. En faisant connaître, remarquait-il, les Frères décédés par leurs noms, il en résulterait pour eux « moult suffrages et aides de la part de ceux qui les auraient connus et mieux aimés. » De même en serait-il pour les Religieux qui, ayant rendu à leur Ordre des services signalés, seraient rappelés personnellement au souvenir des survivants. « On ferait plus pour eux que si leurs noms étaient tus. »

L'avis était trop bon pour qu'on n'en profitât point. Il fut porté à la connaissance du Chapitre général et adopté, « et, conclut le chroniqueur, il est aujourd'hui tenu et gardé par tout l'Ordre. » Il fut tenu et gardé en faveur de son auteur, jusqu'au jour où, le pieux roi étant placé au rang des Saints, les prières faites pour lui se changèrent en invocations.

Le Chapitre général, dès l'année qui suivit la mort de Louis IX, en 1271, donna place à sa mémoire dans l'obituaire des Maîtres généraux, comme il avait été fait pour Simon de Montfort, « ce zéléteur de la foi, disaient les Actes, et cet ami spécial du Bienheureux Domi-

nique » ; deux motifs qui pouvaient être invoqués tout aussi bien en faveur de Louis, ce grand et si fier chrétien, et « cet ami spécial de saint Dominique » dans sa lignée.

Voici la lettre que Philippe le Hardi adressa aux Religieux de l'Ordre, touchant la mort de son père.

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, à ses très chers dans le Christ, le Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs, les Définites du Chapitre général, et tous les Prieurs et Frères du même Ordre, assemblés à Montpellier : salut et sincère dilection,

« O vous tous qui passez par le chemin, vous, dis-je, mes très chers, qui suivez le sentier étroit de la pauvreté, en marchant dans cette vallée de misère, arrêtez-vous, et voyez s'il est douleur pareille ou égale à la Nôtre, car le Tout-Puissant Nous a vraiment rempli d'amertume ! Au moment où Nous ceignons le diadème et prenons en mains le gouvernement temporel commis à Nos soins, il Nous a couronné d'une tribulation multiple, à tel point que, pressuré de toute part, plongé dans une consternation profonde, Nous sommes contraint d'émettre des pleurs entrecoupés de sanglots, des plaintes et des gémissements mêlés d'anxiété.

« Naguère, en effet, Notre glorieux seigneur et père, Louis d'illustre mémoire, roi de France, brillait par la pureté de sa vie au milieu de tous, comme le soleil resplendit au firmament. Son souvenir exhale un suave parfum, sa renommée, répandue dans le monde entier, réjouit ceux qui l'apprennent à l'égal de ceux qui la proclament. Revêtu du signe vivifiant de la Croix, puissamment armé de la ferveur de l'esprit, il s'était transporté aux rivages africains, afin d'extirper jusqu'à la racine l'erreur des barbares infidèles. Et voilà que frappé dans son corps, selon qu'il plut à Dieu, qui le disposait à consommer heureusement ses labeurs à son divin service, Nous-même souffrant de maladie, après avoir reçu tous les Sacrements de l'Eglise dans la sincérité de la foi, l'amour de Dieu, la dévotion la plus fervente, il arriva au moment suprême, l'an du Seigneur 1270, le lundi, fête du B. Barthélemy, apôtre, à l'heure où Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, voulut mourir pour la vie du monde, et, étendu sur le cilice et la cendre, rendit à son Créateur son âme bienheureuse : ce que Nous ne pouvons redire ici sans une douleur et une angoisse profondes.

« En outre, Notre frère Jehan, comte de Nevers, que Nous avaient rendu cher non seulement l'affection et le lien de la nature, mais encore les charmes précoces de son caractère et son esprit vif et discret, dans un âge encore tendre, tout cela joint à une charité sincère ; puis, l'illustre prince, Notre très cher beau-frère et ami, Thibaut, roi de Navarre, homme puissant et digne de tout éloge : l'un et l'autre, tandis que, pour l'affaire de la Foi, ils combattaient vaillamment sur cette même plage, et offraient généreusement

en sacrifice à Dieu la fleur de leur jeunesse, furent enlevés de cette vie, par la volonté du Seigneur, qui, suivant ses desseins, appelle à lui les créatures soumises à sa puissance.

« Non contente de frapper des coups si terribles, cette peste redoutable ne Nous laissa pas encore en repos. Notre très chère épouse, Isabelle, reine de France, dont la vie était agréable à Dieu et aux hommes, atteinte elle aussi, après avoir reçu dévotement les Sacrements de l'Eglise, vit arriver enfin son heure dernière le mercredi avant la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie. C'est ainsi que pour Nous de nouvelles douleurs s'ajoutent aux précédentes, que les soupirs succèdent aux soupirs, les gémissements aux gémissements. Les soins mêmes que Nous prenons, conformément à Notre volonté et à Notre devoir, de faire transporter au lieu de leur sépulture les corps précieux du Roi, Notre père, de Notre frère et de Notre épouse, sont comme des clous qui Nous percent les yeux, comme une blessure nouvelle faite chaque jour à Notre cœur.

« A ces quatre plaies, déjà si douloureuses, le Seigneur a voulu y joindre une cinquième, en Nous enlevant Notre très chère sœur Isabelle, reine de Navarre, qui, par l'universalité de ses vertus, resplendissait dans le monde comme une étoile étincelante. Déjà privée de son époux chéri, ballottée par mille périls et sur terre et sur mer, elle-même fut frappée à son tour, et ferma les yeux à la lumière le jeudi avant la fête de l'Evangéliste saint Marc ; munie avec une foi vive et une remarquable dévotion des Sacrements de l'Eglise, elle émigra vers le palais de l'Epoux céleste que cette noble reine avait toujours désiré.

« O Roi de gloire, Roi des vertus, terrible en vos conseils sur les enfants des hommes ! pourquoi m'avoir laissé ainsi, privé du secours et de la consolation d'un père si affectionné et de proches si chers ? pourquoi avoir ramené sur moi tous les flots de votre justice ? Est-ce, Seigneur Dieu, en prenant les autres, pour me rejeter de votre face comme un serviteur tout à fait indigne, et me submerger au fond de l'abîme, englouti dans un océan d'amertume ? Est-ce plutôt, par un effet de miséricorde, pour me purifier, m'éprouver dans le feu ardent et prolongé de la tribulation, et m'instruire d'une manière plus salutaire sur la fausse douceur de la prospérité mondaine et la fragilité de tout pouvoir humain ?.... Que votre Nom soit béni en tout et par dessus tout !

« Assurément, il convient, parmi les adversités de ce monde, que Nous ayons l'esprit de force, que Nous conformions Notre volonté au bon vouloir divin, et cherchions dans le Seigneur remède et consolation à la perte de ces proches bien-aimés. L'on peut espérer et croire pieusement que précieuse aux yeux de Dieu a été leur mort ; car c'est dans sa foi et son amour, en le servant avec dévouement et fidélité, qu'ils ont offert leurs âmes d'élite. Mais, parce qu'il est souverainement saint et salutaire de prier pour les défunts, et à Nous-même, en face d'une telle calamité, devant le

fardeau du gouvernement qui s'impose, également nécessaire d'implorer les pieux suffrages des élus, Nous recourons à votre abondante charité, en laquelle Nous avons une confiance spéciale, fondée sur l'attachement inaltérable qui vous unissait à Notre illustre père ; Nous vous prions donc humblement et du fond du cœur, Nous vous supplions avec instances, de conserver toujours à Nos proches, après leur mort, la faveur que vous leur témoigniez de leur vivant ; de vous souvenir de leurs âmes dans vos pieuses messes, de les recommander aux suffrages de la divine Miséricorde, ayant leur mémoire inscrite dans vos cœurs, et ordonnant qu'elle soit conservée perpétuellement dans les mémoriaux de l'Ordre entier, et rappelée dans les circonstances solennelles.

« Au surplus, veillez à interpellier le Très-Haut par d'instantes prières pour Notre très chère Mère, la princesse Marguerite, illustre reine de France, pour Nous, pour Nos très chers frères, sœurs et enfants, et pour la prospérité de Notre royaume, afin que le Roi des rois dirige et dispose Nos actes de façon à le gouverner avec fidélité. Et ce que vous aurez jugé bon d'ordonner à cet égard, ayez soin de Nous le faire savoir par vos Lettres.

« Donné à Cluny, en la fête de saint Jean devant la Porte latine, l'an du Seigneur 1271. »

On n'a pas la réponse des Pères capitulaires ; nul doute qu'elle n'ait été à la hauteur de si nobles sentiments.

V. — Les rapports entretenus par les Frères Prêcheurs avec la Maison de France ne s'éteignirent pas avec saint Louis.

Philippe le Hardi offrait dans sa conduite un reflet des vertus paternelles. Très adonné à la prière et à la mortification, « il menait mieux vie de moine que de chevalier », dit Guillaume de Nangis. Il fit choix pour confesseur du Frère Laurent, auquel il demanda un traité complet sur la manière de vivre et de régner chrétienement. Le Frère Prêcheur obéit, en écrivant un livre auquel on donna le nom de « Somme le Roi ».

Les Dominicains furent dès lors en possession de fournir des confesseurs aux rois de France. Cette tradition se perpétua longtemps.

Avec les marques de leur confiance, les souverains continuèrent leurs bienfaits. Vers la fin du siècle, et alors que l'âge de fer, inauguré par Philippe le Bel, s'annonçait par des signes déjà trop menaçants, la munificence héréditaire de sa famille se manifeste avec cet éclat plus vif qu'ont parfois les choses qui vont finir.

Alors avait lieu en Provence l'érection du couvent de Saint-Maximin (1295). L'esprit de sainteté semblait avoir passé de la principale

tige de la maison royale à la branche collatérale d'Anjou. Neveu de saint Louis de France et père de saint Louis de Toulouse, le roi de Naples, Charles II, laissa lui-même après sa mort la réputation d'un Saint. En 1279, n'étant encore que prince de Salerne, il avait été guidé par une révélation divine dans la recherche du corps de sainte Marie-Madeleine — *per nos divina revelatione repertum* — ainsi qu'il s'exprime lui-même dans une de ses chartes. Prisonnier du roi d'Aragon, ce fut pendant sa captivité qu'il hérita des couronnes de Sicile et de Provence. Deux consolateurs de son infortune, les Frères Prêcheurs Guillaume de Tonneins et Pierre de Lamanon, l'exhortèrent à demander la fin de son épreuve à sainte Marie-Madeleine. D'après la légende, la Sainte elle-même, en lui annonçant sa délivrance, lui aurait commandé de confier aux Dominicains la garde de son tombeau.

Quoi qu'il en soit, la construction d'un couvent destiné à contenir cent Religieux, la fondation d'une basilique qui, dans l'intention du roi, devait l'emporter en splendeur sur toutes les églises de Provence, et qui, de fait, est restée jusqu'à nos jours le plus bel ornement de la région, les trois mille livres allouées annuellement pour la poursuite de ce dessein, « les bijoux magnifiques, les brocards d'or et de soie, les vases précieux enrichis de pierreries », et tout le reste de cette royale magnificence, avaient pour but de célébrer avec le concours des Frères Prêcheurs les gloires de la pénitente de Béthanie.

La munificence du roi de Sicile ne s'exerça pas seulement envers les fils de saint Dominique en tant qu'appelés au privilège de veiller sur le corps de sainte Marie-Madeleine et de prier aux lieux illustrés par sa contemplation : Charles aimait l'Ordre pour lui-même. Avant de préluder à la fondation de Saint-Maximin et revenant de captivité, il avait rencontré sur sa route le monastère de Prouille. Touché de la sainte vie qu'y menaient les vierges du Christ, il voulut, comme parle le chroniqueur déjà cité, « transplanter en ses terres ces lys odorants de pureté et ces roses purpurines de charité. » Il fonda dans cette vue le couvent d'Aix, le dota pour cent Sœurs, qu'il mit à même, par la surabondance de ses libéralités, d'accueillir en son nom tous les pauvres indistinctement.

Philippe le Bel fit assaut de pieuses largesses avec son cousin de Sicile. On le vit s'inspirer d'une pensée chère à son aïeul. Celui-ci, comme on le sait, plein de reconnaissance pour la grâce de son baptême, aimait à s'appeler *Louis de Poissy*. Philippe tint à élever une

église et un monastère à l'endroit où le Saint avait reçu avec le caractère de chrétien les prémices d'une gloire que la terre célébrait. Fidèle aux prédilections de sa famille, le roi choisit l'Ordre de Saint-Dominique pour occuper le nouveau sanctuaire, et cent Sœurs Prêcheresses furent invitées à prendre possession des lieux réguliers, « construits, dit Bernard Gui, avec une splendeur toute royale et par de puissants moyens. » Ce fut à l'occasion de la canonisation de saint Louis que Philippe le Bel fonda ce couvent de Poissy. C'était en 1298, « à la grande joie de tout le royaume de France », écrit Joinville, qui eut le bonheur d'assister à cette glorification du roi, son maître.

Les Frères Prêcheurs pouvaient, moins que personne, se tenir à l'écart d'un événement qu'ils avaient appelé de tous leurs vœux.

Dès 1275, le Chapitre de la Province de France, célébré dans la ville du Mans, avait, à la poursuite des Frères Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres, élevé la voix pour que Louis eût place sur les autels, et bientôt l'Ordre entier s'était associé à ses instances. Aujourd'hui il vient, avec la mémoire du cœur, apporter son humble mais pieux concours à la solennité que fêtent la France et toute l'Eglise. L'Office de saint Louis, composé par le Prieur de Toulouse, Frère Arnaud du Prat, était offert à Philippe le Bel. Agréé pour les chapelles royales et adopté dans l'Ordre de Saint-Dominique, il s'étendit bientôt aux Eglises de France. Celle de Paris en faisait encore usage au ^{xviii}^e siècle.

Terminons cet article, en citant la belle lettre adressée aux Cardinaux par les Dominicains du Chapitre provincial tenu au Mans.

« Aux Révérends Pères dans le Christ et Seigneurs Cardinaux de la sainte Eglise romaine, membres du Sacré Collège : Frère Jean, indigne Prieur Provincial des Frères Prêcheurs, les Définitors du Chapitre, les Prieurs et les autres Frères, réunis au nom du Seigneur, au Mans, pour célébrer le Chapitre provincial : salut et hommage dévoué de prières avec tout le respect possible.

« Le Seigneur, admirable dans ses grandeurs, sublime architecte du monde, artisan à jamais béni de notre réparation et de notre salut, fait paraître sa bonté d'une manière d'autant plus merveilleuse et digne de louange, que parfois il verse avec plus d'éclat la lumière de sa grâce et de ses vertus sur des personnes de rang illustre, afin qu'elle brille aux yeux de tous. Il reçoit les hommages des grands du monde non moins que de la foule du vulgaire, et ces hommages contiennent d'autant plus de dignité et de reli-

gion, qu'ils sont rehaussés par des exemples plus honorables et des actes plus excellents.

« Sans nul doute, et Vos Paternités le savent pleinement, parmi les autres princes et puissants de l'univers, a brillé, comme un soleil au milieu des astres, le roi de France d'illustre mémoire, le très clément Louis, répandant les rayons de sa vie lumineuse à travers le monde, plein de l'ardeur de sa charité, resplendissant dès les débuts de sa glorieuse carrière, comme une vive lumière qui croît jusqu'à la perfection de son éclat. A mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus fervent dans l'amour de Dieu ; plus on le voyait élevé par sa dignité, plus il se montrait humble et doux, paraissant toujours Père et Patron rempli de tendresse, défenseur infatigable, consolateur des affligés, soutien des indigents, zéléteur éminent de la Foi, prêt à sacrifier pour la dilater tout ce qu'il possédait. A deux reprises, il entreprit une longue pérégrination, quitta sa patrie, abandonna son héritage, et comme un pèlerin et un étranger, sans épargner travaux, argent, fatigues, sans s'épargner, ni lui ni les siens, il sut avec ses frères et ses fils se dépenser jusqu'à la mort, en soutenant virilement la cause du Christ, afin de payer de retour Celui qui, pour l'affaire de notre salut, s'offrit lui-même sur l'autel de la Croix. Porte-étendard et champion de la foi, fidèle à soutenir une telle lutte, et imitant la marche du vrai soleil, il arriva enfin au midi de sa course, et succomba, on le sait, dans la ferveur d'une charité brûlante. D'où il est aisé de croire que, si le glaive de la persécution n'a pas tranché sa sainte âme, la palme du martyre ne lui a cependant point manqué.

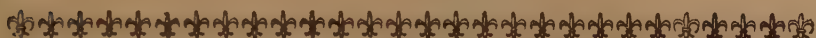
« Tous ces faits, Révérends Pères et Seigneurs, nous les savons ou de nos yeux et de nos oreilles, ou par le témoignage de ceux de nos Frères qui ont joui de l'intimité du pieux roi, pendant sa vie et à sa mort, ou par les rapports de la renommée, et nous avons pensé qu'il ne fallait nullement les laisser dans l'ombre, mais plutôt les porter fidèlement à la connaissance de votre auguste assemblée. Déjà pour la plupart, ils sont acclamés des peuples, racontés à l'envi par les petits et les grands, non seulement célébrés parmi les Etats voisins, mais encore admirés chez les nations barbares ; enfin, après l'heureux trépas de l'illustre prince, la divine Largesse paraît avoir glorifié son Saint par des miracles, des prodiges, des guérisons obtenues tant à son sépulcre qu'en autres lieux, comme le rapportent nombre de témoins dignes de foi. Il est juste, en effet, de croire pieusement que celui qui, vivant dans la chair mortelle, ouvrit à tous avec tant de clémence les entrailles de sa miséricorde, les dilate maintenant d'autant plus, tout caché qu'il soit dans le sein de la terre pour une portion de lui-même, que son âme est entrée plus avant dans les puissances du Seigneur.

« C'est pourquoi, à la splendeur de cette brillante lumière, au suave parfum de cette renommée si pure, considérant qu'une glorification plus ample de ce grand Roi servira à exalter l'honneur de Dieu, à confondre la pompe du siècle, à terrasser la gloire mondaine, à rabaisser l'orgueil de l'infidélité ; en un mot

ne doutant aucunement qu'elle ne profite à l'édification de tous, grand et petits, nous fléchissons les genoux et supplions avec autant d'humilité que d'unanimité Vos Paternités révérendissimes de vouloir bien faire connaître à notre Saint-Père le Souverain Pontife, ce que nous venons de mettre par écrit, regrettant de ne pouvoir vous le présenter de vive voix. Daignez, s'il plaît à votre bonté, suggérer à Sa Sainteté qu'elle ne laisse pas un flambeau si lumineux demeurer plus longtemps sous le boisseau, au préjudice de beaucoup de gens de bien; et que, loin de s'affaiblir, la dévotion du peuple fidèle aille plutôt en augmentant, s'élevant par la possession d'une joie nouvelle à l'exultation de l'esprit.

« Prospérité à votre Sacré Collège!

« Donné au Mans, l'an du Seigneur 1275, au mois de septembre, sous les sceaux du Prieur Provincial, des Définiteurs, des Prieurs conventuels, et des autres Frères en commun. »



LE MÊME JOUR

1690 — A Limoges, le vertueux Père PIERRE CHATAGNAC, entré dans l'Ordre à la suite de son aîné le P. Joseph Chatagnac, mort depuis dans les missions de la Guadeloupe. Pierre se rendit très capable de servir la Religion, et sut mettre à profit les dons remarquables que la nature et la grâce lui avaient largement départis. Doué d'un esprit subtil et pénétrant, il savait expliquer d'une manière très claire les questions les plus relevées de la théologie et les rendre intelligibles à tous. Il prêchait avec une gravité et une onction admirables, et attirait au pied de sa chaire des foules compactes. Ces succès, qui exposent trop souvent à l'oubli ou à la négligence des devoirs ordinaires, n'eurent pas pour le digne Religieux ces fâcheuses conséquences. Loin de là, il se montrait toujours uni à Dieu, fidèle et tenace aux obligations de son saint état. Ayant eu à remplir à Limoges et à Toulouse les fonctions de Maître des novices, il s'en acquitta dans ces deux communautés à la satisfaction générale. Après son priorat de Limoges, le Maître de l'Ordre le fit venir à Rome pour lui confier le noviciat de Sainte-Sabine, où le couvent de Toulouse avait envoyé depuis plusieurs années le très docte P. Raymond Mailhat. Il eut la joie d'être présenté au Pape Innocent XI, et comme il répondait avec beaucoup de lumière aux difficultés soumises chaque semaine aux théologiens Consultants des Congrégations, le Souverain Pontife conçut pour sa personne une véritable estime et l'eût sans doute gardé près de lui,

si le peu de santé du V. Père n'avait obligé ses supérieurs à le renvoyer dans son pays natal. Sa modestie le faisait considérer comme un Ange revêtu d'un corps mortel : il accompagnait cette rare vertu de tant de douceur et d'un abord si facile et aimable, que tout le monde était ravi de son accueil. Profondément humble, il attendait pour parler qu'on lui demandât son sentiment ; en un mot, sa vie était pure et parfaite, et ceux qui lisaient dans l'intime de sa conscience pouvaient affirmer n'avoir jamais remarqué en lui un seul péché véniel délibéré. Rien n'était capable de le faire renoncer au bien qu'il avait une fois connu ou de ralentir son zèle pour la vie régulière : l'on peut dire de lui ce que saint Bernard a dit de l'obéissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il a perdu la vie afin de ne pas perdre l'obéissance : *ne perderet obedientiam, perdidit vitam.* » Pendant son second priorat à Limoges, le V. Religieux avait accepté la prédication du Carême à Brive. Ce ministère l'avait extrêmement fatigué ; toutefois, dès son retour, et malgré les prières de ses Frères, il ne voulut accepter d'autre soulagement que celui qu'il trouvait dans la vie commune. Bien plus, il s'engagea pour l'Avent et le Carême suivant à Limoges. C'en était trop pour sa santé fort ébranlée. La fièvre le saisit et vint achever ce que son grand épuisement avait commencé. Le 25 août, jour de saint Louis, Pierre Chatagnac échangea les tristesses de l'exil pour les joies de la patrie. Il s'était disposé à cette grâce par une prière continuelle, par la réception des derniers Sacrements et par de pieux entretiens sur les grandes miséricordes de Dieu. Ses funérailles furent un triomphe : on dut même supprimer une partie des cérémonies ordinaires, tant était grand l'empressement du peuple à couper ses habits.

Nous avons une excellente preuve de son jugement et de son érudition consommée dans le choix que fit de sa personne le P. Général, pour la révision des œuvres de Capréolus, lorsqu'on parla de les publier. Le P. Pierre Chatagnac s'adonna avec beaucoup de soin, de diligence et de capacité à ce grand travail. — (*Ex Epist. ejus Encycl.*)

1627 — A Poissy, la V. Mère CATHERINE GODEFROY. — Originaire de Paris, cette Religieuse avait été placée dès son plus bas âge dans le monastère royal de Poissy. Quand elle eut atteint sa onzième année, ses parent la reprirent sous leur toit, et comme cette petite fille se montrait d'une candeur et d'une modestie tout angéliques, on n'attendit pas plus longtemps, malgré l'usage contraire, pour lui permettre de s'approcher de la sainte Table. Dieu remplit son cœur de grâces merveilleuses, et de retour au monastère, tout son plaisir était de se tenir à l'église et d'y prier devant le Très Saint Sacrement. Elle reçut l'habit dominicain à quatorze ans, et jusqu'à sa vingt-sixième année, qui fut celle de sa mort, elle mena une vie plus céleste qu'humaine, pratiquant avec un soin jaloux tout ce qu'elle trouvait marqué dans nos Règles et nos Constitutions.

La communauté de Poissy n'avait pas à cette époque cette régularité qu'on y vit reflleurir plus tard : cependant la pieuse Catherine se portait sans relâche à tout ce qui lui paraissait de plus parfait, et lorsqu'on parla de ramener sous les cloîtres de l'antique abbaye une meilleure observance, son cœur nagea pour ainsi dire dans l'allégresse : au moins, pensait-elle, elle ne serait plus seule à suivre la règle ! elle trouverait auprès d'elles de ferventes compagnes désireuses de plaire au céleste Epoux. Ses parents, loin d'entrer dans ses vues, cherchaient à modérer son élan : la sainte jeune fille se contenta de leur rappeler les exigences et les devoirs de la divine vocation, en leur disant avec une modestie et une liberté toutes chrétiennes que c'était à cet exemplaire qu'il fallait toujours regarder, sous peine de déchoir et finalement d'être rejetée comme les vierges folles de l'Evangile.

L'une de ses pratiques habituelles était de se prosterner en croix après Matines, et de rester en prières jusqu'au matin en cette dévote posture. De temps en temps, elle interrompait son exercice pour prendre une forte discipline. Dieu l'avait favorisée d'un don particulier d'oraison, et pendant l'Office, il lui arrivait maintes fois d'être ravie en extase. Tout d'abord, en la voyant perdre connaissance et rester étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, on crut à un malaise et l'on s'empressa de lui prescrire des remèdes ; cela ne servit qu'à lui faire pratiquer la patience, la douceur et l'humilité. Catherine préféra se soumettre à ce qu'on exigeait plutôt que de trahir par un mot les faveurs dont elle était comblée. Mais bientôt on reconnut l'erreur, et Dieu le permit pour exercer la fervente Religieuse à une autre excellente vertu, qui, à ses yeux, vaut mieux que toutes les extases : l'obéissance. Catherine Godefroy la pratiqua d'une façon très remarquable. Sur le moindre signe de sa supérieure, elle revenait à ses sens : un seul mot suffisait, alors que les appels réitérés et les efforts de ses compagnes n'obtenaient aucun résultat.

Elle rendait la même soumission à son confesseur. Un soir, tandis qu'elle était surprise par l'un de ses ravissements ordinaires, le confesseur étant entré dans la clôture s'approcha d'elle et lui dit : « Eh ! quoi, ma fille, que faites-vous ? » voulant par ces mots lui montrer qu'il n'était pas bon que de telles faveurs fussent rendues publiques. Aussitôt l'humble fille recouvra l'usage de la parole : « Oh ! mon Père, répondit-elle, vous le savez bien, je suis loin de souhaiter ces prévenances de l'Époux divin. Je préférerais mille fois les douleurs du Calvaire aux consolations du ciel. »

Hors le temps de ses extases, Sœur Catherine ne perdait pas la douce présence de Dieu : et souvent même elle en était tellement absorbée qu'au réfectoire, par exemple, ses compagnes devaient la surveiller ; sans quoi, il lui serait arrivé fréquemment de se lever de table sans avoir rien pris. Son silence était très profond ; elle ne parlait presque jamais, et lorsqu'elle le faisait, c'était toujours de Dieu ou pour Dieu. Le don d'oraison dont elle était gratifiée lui servit pour acquérir éminemment toutes les vertus et surtout

une patience héroïque. Son grand désir de goûter les amertumes du Calvaire lui attira, pense-t-on, une maladie qui l'exerça d'une terrible manière. On le crut d'autant mieux que les médecins eux-mêmes affirmaient ne rien comprendre à son état ; et son admirable paix, au milieu de souffrances atroces, confirmèrent les assistants dans ce sentiment.

Elle eut le pressentiment, sinon la révélation certaine, du jour de sa mort : le médecin lui ayant dit qu'il espérait sa guérison, la V. Sœur répondit qu'elle était sûre du contraire : elle mourut, en effet, peu après, munie de tous les Sacrements, le 25 août 1627, fête de saint Louis, patron du monastère. Une Sœur converse, qui l'aimait tendrement, s'attristant beaucoup de sa perte, fut divinement consolée en entendant ces paroles frapper tout à coup son oreille : « Si vous m'avez vue souffrant des maux intolérables, regardez-moi maintenant jouissant d'un bonheur éternel ! » Ces paroles firent une telle impression sur son âme, qu'il lui fut impossible, à dater de ce moment, de pleurer la mort de son amie. Une autre de ses compagnes, au moment où elle quittait cette vallée de larmes, entendit une symphonie ravissante, qui était comme l'écho lointain des triomphes réservés dans la patrie à cette bienheureuse défunte.

Parmi les approbateurs de sa vertu et de ses mérites, nous devons signaler saint Vincent de Paul. La Prieure de Poissy, connaissant la grande réputation de sainteté du serviteur de Dieu, le pria de venir voir la Sœur pendant ses extases. Le saint homme ne se refusa pas cette consolation, et ayant tout examiné et tout constaté par lui-même, il déclara que cette fille de saint Dominique était une âme d'élite, que le Ciel comblait des plus hautes faveurs et de grâces merveilleuses auxquelles tous nous devrions aspirer. (*Mémoires de Poissy.*)





XXVI AOUT

*Le V. P. RAYMOND GOSSIN,
Inquisiteur de Toulouse.*

(1455-1535)



Nous trouvons l'éloge de ce grand Religieux dans une Epître ou Réponse, publiée en 1549 par le P. Esprit Rotier, et adressée à un ancien membre de l'Ordre, du nom de Mornier, devenu apostat et réfugié à Genève. L'auteur commence par déclarer qu'il lui est bien doux de chanter les louanges d'un si saint personnage, son maître, et cela pour deux motifs, d'abord par reconnaissance, car les sages, dit-il, aiment à publier ce qu'ils ont vu, et ne cachent point ce qu'ils ont reçu de leurs pères: *Sapientes confitentur et non abscondunt patres suos* (Job., xv, 18); et ensuite, pour bien montrer à son correspondant qu'il ne s'écoule aucun temps sans que cette Religion, qu'il a misérablement abandonnée, ne produise d'illustres exemples de vertus.

Raymond Gossin naquit dans la ville de Foix, capitale du comté de ce nom. Dieu, l'ayant choisi pour l'opposer au torrent d'hérésies qui envahit presque toute l'Europe au milieu du xvi^e siècle, lui inspira le dessein d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le jeune homme se montra fidèle à la grâce de sa vocation et fit de rapides progrès dans la piété et dans les lettres. Toute son application fut de rétablir la discipline monastique, que les malheurs des temps et la corruption des mœurs avaient ou ruinée ou affaiblie. Soutenu par le

don qu'il possédait de persuader les esprits ou de toucher les cœurs, et grâce à l'exemple de sa vie, et à l'autorité d'hommes éminents, il ramena à la pureté primitive de leur institut une foule de couvents et de monastères, qui tous le regardaient comme leur Père et, après Dieu, comme l'auteur de leur salut.

Qui pourrait décrire son assiduité à l'étude, l'étendue de ses connaissances, le trésor inépuisable de sa mémoire, qui renfermait toutes les sciences de l'époque, sans excepter même la médecine? Il s'était particulièrement attaché à approfondir l'Ancien et le Nouveau Testament, dont il avait lu les meilleurs interprètes, et sans peine il en éclaircissait les passages les plus obscurs. Il n'y avait point, non plus, d'auteurs scolastiques qu'il n'eût lus et dont il ne se servît avec une rare sagacité : ce qui lui attirait dans les conférences publiques des applaudissements justement mérités.

S'il haranguait en latin, soit dans les synodes, soit dans les collèges ecclésiastiques, s'il prononçait des panégyriques ou s'il prêchait dans les grandes solennités, il le faisait toujours avec une éloquence qui rappelait, à certains égards, les plus célèbres orateurs de l'antiquité. De là, ce concours prodigieux de fidèles, ces auditoires pressés et recueillis sous le charme de sa parole.

Dans les séances académiques pour l'obtention des grades, sa science brillait avec plus d'éclat encore. Possédant à fond l'histoire profane et sacrée, il expliquait jusque dans leurs moindres détails la topographie des lieux, les mœurs des habitants, les descriptions des montagnes et des cours d'eaux, les propriétés des animaux, la variété des produits, les règles de l'agriculture, de l'art militaire, et l'anatomie du corps humain. Les plus experts dans ces différentes branches ne cachaient pas leur admiration et s'inclinaient volontiers devant la supériorité de son érudition.

II. — Chose non moins digne d'éloges ! Malgré son étude soutenue et le poids écrasant des affaires qui lui étaient confiées, le V. Père n'omettait rien des observances régulières. Il célébrait pieusement tous les jours la sainte Messe, assistait chaque nuit aux Matines, gardait exactement les jeûnes et les abstinences. Ce ne fut que plus tard, vu son grand âge et les travaux extraordinaires de son office, qu'il dut par obéissance tempérer un peu cette grande rigueur.

Nommé Inquisiteur de la foi, il n'exerça pas longtemps cette charge sans souffrir beaucoup de traverses et de persécutions. A cette

époque, en effet, vinrent s'installer à Toulouse deux ministres de Satan. L'un, sous prétexte d'un art inconnu, débitait pour guérir les corps des remèdes empruntés à la magie; l'autre, sous le voile de l'astronomie et du moyen d'acquérir les communications des bons Anges pour connaître l'avenir, enseignait secrètement la manière d'évoquer les mauvais esprits. Ces imposteurs avaient fini par exercer une séduction irrésistible. On accourait de toutes parts à leurs séances, et dans ces foules compactes, on distinguait des magistrats influents, des prêtres, même des évêques. Chose plus triste à dire, non seulement les gens du peuple, mais encore les plus hauts personnages s'étaient laissé prendre à leurs erreurs, au point de soutenir qu'il n'y avait rien en tout cela de contraire à l'enseignement de l'Eglise catholique. On en vint jusqu'à menacer des pires traitements l'Inquisiteur, s'il osait s'opposer aux desseins des deux coryphées ou condamner leurs superstitions. Mais l'homme de Dieu méprisa ces menaces et composa un excellent ouvrage contre la magie et l'astrologie ou art divinatoire, dans lequel il nota subtilement plusieurs points qui avaient échappé à la sagacité du célèbre Pic de la Mirandole.

Grâce à ses diligentes recherches, il finit par découvrir une cassette renfermant, outre cinq livres de formules servant à l'évocation du démon, une foule d'objets destinés au culte diabolique, qui furent tous brûlés par ses ordres sur une place publique. Voyant leur imposture découverte, les deux magiciens s'esquivèrent promptement; et l'on put reconnaître alors l'éminent service que le vénérable Religieux venait de rendre à Toulouse et aux localités voisines, en les empêchant d'être infectées plus longtemps d'erreurs aussi pernicieuses.

Quelques années plus tard, certains transfuges de l'hérésie de Luther et du Judaïsme commencèrent à glisser le venin de leurs doctrines dans ces mêmes contrées. Le Père Gossin ne tarda pas à découvrir leurs secrètes menées. Les sectaires, qui connaissaient bien l'intrépidité du vigoureux Inquisiteur, réussirent à corrompre à prix d'argent des personnes ayant de l'ascendant sur l'esprit du Pape, et obtinrent par leur intermédiaire la nomination de commissaires dévoués à leur cause, qui devaient la juger en dernier ressort avec notre saint Religieux. Mais ce grand homme n'eut pas de peine à démêler cet indigne trafic, et pour en prévenir les suites fâcheuses, il voulut aller rendre compte en personne au chef de l'Eglise de tout ce qui se passait. Sans consulter ni sa vieillesse, ni l'épuisement de ses

forces, il prit la route de Rome, emportant pour tout viatique une ferme confiance dans la Providence de Celui qui ne manque jamais à ceux qui cherchent premièrement le royaume de Dieu et sa justice.

Le Pape Clément VII, alors régnant, le reçut avec de grandes marques de bonté et d'estime; malgré les préventions de ses ennemis, il fut si édifié de son zèle et de sa rare doctrine, que parfois il le gardait trois ou quatre heures de suite en conversation intime. Le vénérable Père lui suggéra un conseil fort utile pour supprimer les erreurs et les factions qui s'élevaient dans l'Eglise : ce conseil fut goûté du Pape et eût été certainement suivi, sans l'inondation du Tibre, le sac et le pillage de Rome et d'autres calamités non moins fâcheuses, qui en arrêchèrent l'exécution.

III. — Laissant de côté plusieurs autres belles actions qui ont rendu le serviteur de Dieu extrêmement recommandable, racontons en peu de mots quelques circonstances de sa mort. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, cassé de vieillesse et de labeurs, Raymond Gossin déclara qu'il était arrivé au terme de son pèlerinage. Plusieurs personnes, parmi celles qui avaient conçu une plus haute idée de sa vertu, se rendirent auprès de lui, et eurent la consolation de voir le pieux moribond faire de son lit une chaire, d'où il expliquait les vérités du christianisme. Après avoir rendu de très humbles actions de grâces à son Sauveur pour tous les bienfaits de la Rédemption et de sa vocation à l'état religieux, il protesta de sa foi catholique en des termes qui touchèrent jusqu'aux larmes les assistants; puis il rendit joyeusement son âme à Dieu.

De Rome on écrivit qu'on le regardait comme un Saint. Le docte Père a laissé différents ouvrages fort appréciés. L'un, très beau et très utile, est intitulé : *De la modération dans le vivre*; un autre : *Des commencements et des progrès de la foi*. Il y démontre que deux auteurs qu'il nomme, bien connus à cette époque, n'avaient pas assez parlé en théologiens ou en canonistes de la puissance et de l'autorité des Inquisiteurs. Un troisième ouvrage est dirigé *contre les arts de la magie, la divination et l'astrologie*.

On a encore de lui des discours nombreux que plusieurs s'approprièrent de son consentement, ou même sans s'y faire autoriser; la Vie de saint Volusian, archevêque de Tours, qui mourut exilé dans le Comté de Foix : un poème sur son pays natal, car le savant Religieux n'avait pas moins de talent pour la poésie que pour la prose.

« Quant à moi, conclut le Père Rotier, malgré mon regret de suivre de si loin ce saint personnage, je suis toujours heureux de parler de lui, sachant bien que cette ville, comme toutes celles où il a passé, se réjouira de voir la vénération dans laquelle on tient sa mémoire, tandis que vous devriez être couvert de confusion, dit-il à son correspondant, pour avoir quitté un Ordre que ce grand homme, que vous avez sans doute vu, a illustré avec tant de gloire ; car il s'est attiré dans sa vie et dans sa mort les éloges les plus précieux. »

Terminons cette biographie en donnant, d'après Echard, la chronologie des principaux faits qui composent la vie du V. Religieux. Raymond Gossin naquit à Foix, l'an 1455, et entra dans l'Ordre à Toulouse. Après ses premières années d'études théologiques, il se rendit en Italie pour se perfectionner dans l'art de la parole ; pendant son séjour dans les principaux couvents de Lombardie il se lia d'amitié avec d'illustres personnages, s'imprégna de leur esprit et inspira aux Religieux de sa Province le même zèle de la régularité, qu'il eut la joie de leur voir embrasser. C'est ce que confirme la petite chronique insérée à la fin des Constitutions, où il est dit : « *Bonorum quoque studiorum aemulae, Galliae dederunt nobis Fr. Raymondum Gossin Tolosanum reformationis parentem* : Emules, elles aussi, des bonnes études, les Gaules nous ont donné Frère Raymond Gossin de Toulouse, père de la réforme. »

A quelle date convient-il de placer son retour en France ? Il est difficile de le préciser, mais ce fut certainement avant la fin de 1493, puisque le 2 octobre de cette même année il était institué Régent de l'Etude de Saint-Saturnin. Six ans plus tard, il fut élu Prieur de Toulouse. En 1502, différents couvents de Provence et de Toulouse s'étant érigés en Congrégation réformée, Raymond Gossin en fut établi le premier Vicaire général. A deux ans de là, il reprenait le Priorat de Toulouse, où il fut encore maintenu pour un troisième triennat.

En 1506, le vote unanime de ses Frères l'ayant appelé à la charge d'Inquisiteur, cette élection fut confirmée par le Provincial de France, Jean de Génas, et agréée par le roi François I^{er}. Enfin, en 1530, le V. Père se sentant vieillir, demanda comme coadjuteur dans ses fonctions, avec future succession, le Père Esprit Rotier ; ce qu'il ne semble pas avoir obtenu. Ce fut à cette époque qu'il entreprit le voyage de Rome dont nous avons parlé. Sa bienheureuse mort arriva l'an 1534 ou 1535.



*La Bienheureuse ELISABETH, fille d'Etienne V
roi de Hongrie (*)*

(1280)

Nos auteurs font communément mention de cette illustre princesse, mais plus particulièrement le Père Ferraris dans sa savante et curieuse Histoire de la Province de Hongrie.

Elisabeth était fille d'Etienne V et petite-nièce de la grande sainte Elisabeth, patronne du royaume, dont la fête se célèbre le 19 novembre dans l'Eglise universelle. Elle entra, dès l'âge de 4 ans, au monastère de l'Ile-du-Danube, dédié à la Sainte Mère de Dieu. Ses parents, dans leur insigne piété, avaient tenu à placer l'innocence de cette enfant sous l'abri du cloître, afin de la soustraire de bonne heure à la contagion du siècle.

Voilà pourquoi ils n'hésitèrent pas à l'éloigner de la cour pour la confier à la B^{se} Marguerite de Hongrie, sa tante, qui embaumait alors cette maison bénie du parfum de ses vertus.

La petite fille se plut tout de suite dans la douce compagnie des Sœurs : elle se montrait surtout très docile aux avis comme aux admonitions que l'on savait mettre à sa portée. On rapporte qu'un jour, poussée par une curiosité bien pardonnable à son âge, elle passa prestement la main entre les épaules de sa tante, pour s'assurer si elle avait un cilice. Notre Bienheureuse, surprise et confuse, la reprit sèchement et l'éloigna d'elle en disant : « Laisse-moi, va-t-en vite. »

Elisabeth se conserva vierge de cœur et de corps toute sa vie, et excella en oraison, ferveur d'esprit et humilité. C'étaient là, nous le savons, les vertus caractéristiques de sa tante, qui brilla surtout par le mépris d'elle-même et le désir de sa propre abjection. Aussi avec quel soin elle formait notre jeune Sœur aux mêmes pratiques ! Elle y mit toute son âme, et ses pieux efforts furent couronnés d'un plein

(1) Ferraris, *de Rebus Hungariae*.

succès, car l'auteur que nous suivons les appelle l'une et l'autre « deux miroirs étincelants de toute vertu, deux exemplaires de l'humilité la plus profonde ». Pendant la semaine, Elisabeth servait à la cuisine, préparait les mets de la communauté et lavait la vaisselle. Elle aimait tenir compagnie à la B. Marguerite dans les actions basses et viles qu'elle lui voyait faire. Plus tard, elle mérita par ses belles vertus religieuses d'être élevée au priorat. C'est alors qu'elle sollicita de son père les biens et les rentes nécessaires à l'entretien de la communauté.

Le pieux monarque, qui aimait tendrement sa fille, y pourvut avec une largesse vraiment royale et n'exigea en retour que la consolation de dormir son dernier sommeil à l'ombre de ce cloître, entretenu et soutenu par ses bienfaites aumônes. Il fut, en effet, inhumé dans l'église des Sœurs, sous un magnifique mausolée de marbre rouge, placé du côté de l'évangile.

A l'âge de 25 ans, la B. Elisabeth fut appelée à déposer sur l'héroïcité des vertus de sa tante devant la commission chargée par Grégoire X de se rendre à l'Île de la Vierge, afin d'y recueillir les attestations requises en vue de la canonisation. Le témoignage d'Elisabeth fut d'autant plus précieux qu'elle avait vu la Sainte à l'œuvre, et avait été formée elle-même par ses exemples et ses conseils à la pratique des plus éminentes vertus.

Nous ignorons la date précise de son décès, mais nous devons placer sa mort vers 1280. Le roi Ladislas, son neveu, qui monta sur le trône en 1278, étant tombé gravement malade, notre Bienheureuse s'empessa de lui faire parvenir aussitôt le voile qui avait servi à leur commune tante, la B. Marguerite de Hongrie, et s'unit aux prières des Sœurs pour sa guérison, non sans succès, comme on peut le voir dans la série des miracles de la Sainte. Elle fut inhumée dans la salle capitulaire, au pied du grand crucifix, ainsi qu'en témoigne l'ancienne épigraphe, placée sur sa pierre tombale.





LE MÊME JOUR

1240 — A Orléans, le Frère GUILLAUME, ancien official de Sens. Ayant été administré, il pria les Religieux de ne lui parler ni de ses péchés, ni des peines de l'enfer, ni de rien qui pût le troubler, mais uniquement des joies et de la félicité du Paradis. Cependant les Frères pleuraient amèrement, car ce Religieux leur était fort utile, très considéré dans l'Ordre et très aimé de tous. « Pourquoi pleurer ainsi? leur dit-il. Si je vais au ciel, vous devez vous réjouir avec moi, puisque tout est gagné. Si je vais en Purgatoire pour y souffrir un peu, je l'ai mérité. Si je vais en enfer... mais non, soyez certain que je n'irai pas dans ce lieu. » Sur ces entrefaites, un Frère, qui arrivait et ne savait rien de ce que nous avons rapporté, vint le visiter et lui demanda : « Comment allez-vous, Frère Guillaume? — Fort bien », répondit celui-ci. Il se mit alors à l'exhorter à la patience et l'engagea à se confesser. Le malade, se sentant déjà en pleine sécurité, lui dit : « Si j'avais différé jusqu'à cette heure, j'aurais trop tardé. » Et peu après, il s'endormit dans le Seigneur, plein d'espérance et de consolation. — (*Vit. Fratrum.*)

1672 — Dans la Province de Russie, à Rescow, le martyr de quatre Religieux dont les noms sont écrits en caractères d'or au Livre de vie. Leurs corps, trouvés au milieu d'une forêt dans un état méconnaissable, furent pieusement recueillis par les soins d'un chanoine de Rescow, nommé Massabski, et reçurent une honorable sépulture. Dans le même temps, le Frère Simplicien, convers, signalait sa constance non loin de Lemberg. Il mourut percé de flèches et fut jeté dans un champ; mais les chrétiens de l'endroit l'ensevelirent religieusement.

Le Père Hyacinthe Stanowski, Prieur du couvent de Colomey, emmené captif par les Tartares, endura d'étranges vexations de la part de ces barbares. Douze autres Religieux, pris par les Cosaques, eurent à subir des traitements non moins atroces. A Colomey, nos Religieux et Religieuses, chassés de la ville, durent boire jusqu'à la lie le calice des humiliations. Il ne resta dans ce lieu qu'un seul des nôtres, le Père François Caromanski, pour la consolation des catholiques. C'était un prêtre de grande vertu. Comptant pour rien les misères extrêmes qu'il avait à endurer, il se fit généreusement tout à tous pour le salut des âmes dont il était devenu le père par l'ordre de la Providence. — (Fontana.)

1290 — Au monastère d'Adelhausen, la vertueuse Mère ANNE DE HACH. Dès l'âge de dix ans, elle se consacra à Dieu et le servit avec tant de pureté, qu'elle mérita d'être favorisée de plusieurs apparitions de la Sainte Vierge, portant son cher Enfant entre ses bras. Elle le vit un jour sur l'autel, revêtu d'une robe rouge, lui disant : « J'ai été crucifié pour toi. » Cette parole la remplit de joie et de consolation. Dans sa dernière maladie, elle refusait modestement les soins des Sœurs, n'ayant nul besoin de leur secours, car le Seigneur la soutenait lui-même avec une admirable force. — (*Mém. d'Adelhausen.*)

1580 — Au monastère des Anges à Barcelone, la V. M. AGNÈS TRISTANY, Religieuse pleine de componction et grande amie de la solitude. Elle fit vœu, avec la permission des Supérieurs, de n'aller jamais au parloir que pour rendre compte de son intérieur à son directeur : ce qui lui attira du ciel des grâces très particulières. Un jour, se trouvant à la grille du chœur et près de la Mère Angèle Séraphine, fondatrice des Capucines en Espagne, qui venait de communier, elle vit l'Enfant Jésus se reposer sur le cœur de la sainte femme.

A ce spectacle, transportée d'un grand amour de Dieu, elle s'écria à haute voix : « O heureuse Mère, de tenir ainsi l'Enfant Jésus dans votre cœur ! Bénie soit la poitrine dans laquelle est caché un si précieux trésor ! » Elle aurait bien voulu parler à la V. Religieuse ; mais retenue par son vœu, elle pria l'une de ses compagnes de lui manifester de sa part son grand désir d'entrer dans un Ordre plus austère. La Mère Angèle répondit que ce désir était une tentation du démon, qu'elle devait persévérer dans sa voie et que Dieu voulait qu'elle mourût dominicaine. Sœur Agnès suivit le conseil et fut dans son monastère une âme angélique, un modèle de vertu, de ferveur et de religion. — (*Ex vit. V. Matris.*)

1638 — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Beaune, la mémoire de deux jeunes Sœurs novices, âgées de douze à treize ans. L'une d'elles se nommait Bénigne Brunet. Elle avait fait une convention avec sa mère, femme fort pieuse, de garder pendant tout un mois un rigoureux silence. Lorsqu'elle l'eut gardé une semaine, la mère, craignant que cette contrainte ne nuisît à la santé de son enfant, pria son confesseur de le lui défendre pour le reste du mois. Le confesseur le fit, en effet. Mais la petite fille prétendant bien ne pas renoncer à sa mortification sans recevoir quelque compensation, demanda à sa mère l'autorisation d'entrer au monastère de Sainte-Catherine. Cette demande était faite avec une grâce si touchante, qu'il fut impossible d'y opposer un refus. Pour le même motif, les Religieuses ne purent lui faire attendre longtemps le saint habit :

elles l'en revêtirent, ainsi que sa petite compagne, âgée de douze ans et demi.

Mais les pauvres enfants ne devaient pas le porter longtemps sur la terre : six semaines après l'avoir reçu, elles étaient frappées du fléau de la peste et s'en allaient ensemble en Paradis. Elles furent les premières inhumées dans la chapelle des Sœurs.

(Jean de Réchac.)





XXVII AOUT

*Le R^{me} Père VINCENT BANDELLI,
XXV^e Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs(*)*

(1435 — 1506)



VINCENT Bandelli, appelé quelquefois Vincent de Château-Neuf — *Castelnuovo*, — naquit l'an 1435 dans le Tortonois, au duché de Milan. Ses parents, vivant dans une modeste aisance, eurent peu à faire pour le former à la vertu, parce qu'ils trouvaient dans leur jeune fils un naturel excellent et les plus heureuses dispositions pour le bien. Esprit vif, juste, étendu, élevé, Vincent possédait en outre une mémoire tenace et une grande facilité d'élocution.

Ses premiers maîtres, dans les Ecoles de Bologne, cultivèrent avec soin de si belles qualités ; et comme le pieux jeune homme donnait à la prière et à la lecture des bons livres tout le temps que ses compagnons perdaient dans les plaisirs, il mérita de connaître la volonté du Seigneur sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Docile aux lumières de la grâce, il prit l'habit au couvent de Saint-Dominique de Bologne. Appliqué dès lors à tous ses devoirs d'état, il ne parut jamais oisif, jamais indifférent sur ce qui pouvait le conduire à la perfection religieuse.

Ses rapides progrès firent de lui un sujet des plus brillants ; dans un âge encore peu avancé, on le citait déjà comme l'un des

(*) Tournon ; Echard ; *Chronica Magistrorum Generalium Ord. Prædic.*

plus sérieux théologiens de son siècle. Nommé successivement professeur de philosophie et de théologie, maître des Etudiants et Bachelier, il occupa enfin la première chaire de l'Etude générale à Bologne.

Au reste, sa réputation était bien faite pour exciter l'émulation de ses nombreux disciples. Dans les disputes savantes qu'il soutint dans les principales villes d'Italie, il s'attira les applaudissements unanimes des nobles personnages qui tenaient à honneur de venir l'entendre. Ainsi en arriva-t-il dans une assemblée solennelle, réunie en présence d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, l'an 1481. Peu de temps après, le duc de Milan, ayant convoqué les plus célèbres rabbins de la contrée, leur enjoignit de proposer tout ce qu'ils croyaient devoir favoriser leur religion, et il ne leur opposa que le Père Vincent Bandelli. Le docte théologien répondit à toutes les difficultés de ses adversaires, démontra avec évidence la vérité de la foi chrétienne, l'aveuglement de la Synagogue et couvrit de confusion ses antagonistes.

Le Pape et les savants de Rome partageaient également l'appréciation commune sur la vaste érudition du V. Religieux, sur la force de ses raisonnements, sa présence d'esprit et les autres avantages qui lui assuraient tant de supériorité dans les discussions savantes. Le Chapitre général ayant été convoqué dans la capitale du monde catholique, le 10 octobre 1484, le Pape Innocent VIII voulut assister aux thèses qu'y soutint Vincent Bandelli. Après l'avoir entendu discourir sur les matières les plus épineuses avec cet ordre et cette précision qui lui étaient propres, le Souverain Pontife fit paraître toute sa satisfaction, combla d'éloges ce grand théologien et lui donna de ses mains le bonnet de Docteur.

Les rares talents que Vincent Bandelli montrait pour l'enseignement ne semblaient point exclure les aptitudes pour le gouvernement des hommes. Son amour de la vie régulière, sa prudence, sa fermeté accompagnée de beaucoup de douceur, le firent placer à la tête de plusieurs de nos maisons.

Il fut élu Prieur du couvent de Notre-Dame des Grâces à Milan, deux fois de celui de Saint-Dominique à Bologne, puis Vicaire général de la Congrégation de Lombardie. Dans ces différents emplois, Vincent Bandelli remit en honneur les études et la régularité, se concilia l'affection des Religieux, l'estime des évêques, des cardinaux et des successeurs d'Innocent VIII. Si le duc de Milan, Ludovic Sforza, eût été capable d'une sincère amitié, nul doute que ce prince ne se fût

lié très étroitement avec notre V. Père, dont il admirait les belles qualités. Dans maintes rencontres, il se donna le plaisir de lui prodiguer des marques d'une haute bienveillance. Sur une simple recommandation du Père Bandelli, il accordait avec une sorte d'empressement ce qu'il aurait refusé aux membres de sa famille ou aux seigneurs de sa cour. Disons-le toutefois, le vénéré Religieux n'usa de cet ascendant qu'avec la plus grande réserve, pour protéger l'innocence, adoucir un esprit fier et ombrageux, et l'empêcher de faire éclater sa colère contre ceux qui lui étaient devenus suspects.

Pendant que le sage Supérieur gouvernait pour la seconde fois la Congrégation de Lombardie, en 1499, bien des malheurs vinrent désoler ce pays. A cette époque, en effet, la Lombardie était ravagée par une armée ennemie et victorieuse, le Milanais conquis, la ville et la forteresse de Milan au pouvoir des Français. L'entrée de Louis XII et la rapidité de ses conquêtes avaient surpris le duc de Milan, contraint de chercher son salut dans la fuite. Plus consterné que ses sujets, ne se sentant ni assez de force, ni assez de courage pour résister à un si puissant adversaire, l'infortuné prince avait de nouveau quitté la campagne pour se renfermer dans sa capitale. Mais cette retraite ne lui paraissant pas encore assez sûre, il en sortit bientôt après, résolu de passer en Allemagne et en Suisse pour implorer le secours de ces nations. On lui fournit de bons renforts, à la tête desquels il revint, l'année suivante, en Italie, plein d'espoir de recouvrer ses Etats. Tout parut d'abord lui réussir ; plusieurs villes du Milanais lui ouvrirent leurs portes, quelques autres lui envoyèrent des députés, et Novare, quoique défendue par une garnison française, fut obligée de capituler. Mais pendant que Ludovic Sforza s'obstinait à vouloir enlever d'assaut la citadelle, il tomba aux mains des Français, et, devenu prisonnier pour le reste de ses jours, il éprouva, à ses dépens, la vérité de ce que Savonarole lui avait souvent prédit.

Le duc de Milan n'avait peut-être pas de meilleur ami que le Père Vincent Bandelli ; nul, par conséquent, ne fut plus sensible à son sort et ne s'intéressa davantage aux moyens employés pour lui procurer quelque consolation. Outre le crédit dont le V. Père jouissait en cour de Rome, son mérite n'était point inconnu en France. Lorsque Louis XII vint à Milan, Vincent Bandelli s'était présenté devant le Souverain. Accueilli fort gracieusement, il se concilia du même coup l'estime de plusieurs personnages de sa suite, celle entre autres du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, premier mi-

nistre du roi et légat du Pape en France. Son zèle pour la délivrance de son ancien maître le porta encore à interposer en sa faveur le Père Jean Clérée, célèbre Dominicain, alors confesseur de Louis XII.

Cependant rien n'aboutit : ni les sollicitations du Souverain Pontife, ni celles de l'empereur Maximilien ne purent obtenir l'élargissement du prisonnier. Le Ciel, écrit Mariana, avait à punir le prince ambitieux des crimes énormes qu'il avait commis pour envahir les états de son neveu. La France avait également à tirer vengeance des trahisons, des perfidies et des cruautés dont il s'était rendu coupable envers ses enfants. Ses partisans n'eurent alors d'autre ressource que celle de lui obtenir d'en haut l'esprit de pénitence et la grâce d'une sérieuse conversion.

II. — Vers ce même temps, le R^{mo} Père Joachim Turriani, XXVI^e Général de l'Ordre, étant décédé à Rome, Alexandre VI et le cardinal Protecteur jetèrent les yeux sur Vincent Bandelli, qui reçut immédiatement l'autorité requise pour gouverner l'Ordre, en qualité de Vicaire général, jusqu'au prochain Chapitre. Ce Chapitre fut convoqué à Rome au mois de mai 1501, et tous les vocaux élurent unanimement le Père Bandelli pour Maître Général.

Le premier soin du nouveau Supérieur fut de se mettre en route pour la visite des Provinces, afin d'y implanter l'esprit de régularité qui distinguait entre toutes la Province de Lombardie. Quoique âgé de 66 ans, il entreprit à pied, à l'exemple de saint Dominique, ses pénibles voyages, accompagné seulement de quelques Religieux dont le zèle et la probité lui étaient connus. Avant de partir, il confia les charges importantes de l'Ordre à des personnages de mérite. L'illustre Thomas de Vio Cajétan fut nommé Procureur général à la Cour du Pape, malgré les vives instances de l'ambassadeur de France, qui sollicitait ce poste pour un Religieux français.

Au sortir d'Italie, le Père Général entra dans les Provinces allemandes, parcourut celle des Pays-Bas, se rendit en France et passa en Espagne. Le roi Ferdinand et la reine Isabelle le reçurent avec les plus grandes marques de distinction, à la cour de Castille. L'objet de ses visites était de rétablir ou d'affermir partout la vigueur de la discipline, et il le faisait moins par la crainte que par la douceur, moins par la sagesse de ses ordonnances que par la force et la vertu de l'exemple. On remarqua qu'il commençait tous ses discours par ces paroles du Patriarche Joseph à ses frères : *La paix soit avec vous* ;

ne craignez point, car c'est pour votre salut que le Seigneur m'a envoyé ici. L'effet répondait aux promesses. Sans excuser le relâchement ni dissimuler les abus, il corrigeait les défauts avec tant de prudence, qu'en remettant toutes choses dans l'ordre, loin de troubler la paix des maisons, il l'augmentait au contraire avec la régularité.

Un autre objet de son zèle regardait le salut des fidèles. Dans ce but, il faisait deux choses : il exhortait les ministres de la parole à bien remplir les fonctions de leur saint ministère, et il veillait avec le même soin sur la conduite de ceux qu'on avait spécialement chargés de défendre le dépôt de la foi. Quelques talents qu'il pût remarquer dans les uns ou les autres, si les premiers ne relevaient pas l'éclat de la doctrine par une vie irréprochable, et si les autres n'ajoutaient pas à ces deux qualités autant de vigilance que de fermeté, il les suspendait pour un temps de leur office ou les en privait entièrement. La protection du roi de France garantit, il est vrai, de cette humiliation un Inquisiteur de Lyon ; mais le Père Général donna à ce Religieux un assesseur, sans le conseil duquel il ne devait rien entreprendre. L'un des plus beaux fruits que le zélé Supérieur recueillit de ses visites en Espagne fut le renouvellement de la ferveur qu'il inspira à plusieurs Frères pour la propagation de l'Évangile. A peine avait-il quitté le royaume, que le Provincial de Portugal, suivant ses intentions, choisit douze missionnaires pour aller porter la lumière de la foi dans les Indes orientales. Ce départ, béni par le Pape et agréé par le roi de Portugal, eut lieu en 1503 : c'était la première mission générale dans les Indes.

A cette époque, la peste exerçait de grands ravages dans la Ligurie. Le R^{mo} Père Vincent Bandelli n'attendit pas son retour en Italie pour faire sentir sa charité aux populations décimées par le fléau. Il adressa des Lettres fort pressantes aux Religieux de Gênes et de Lombardie, pour les exhorter à prodiguer toutes sortes de secours aux fidèles qui avaient besoin de leur ministère. Ses encouragements furent efficaces : les Religieux, dociles à l'esprit de leur vocation, se portèrent avec empressement au service du prochain : après avoir assisté les malades, reçu le dernier soupir des mourants, ils ne dédaignaient pas de leur donner eux-mêmes la sépulture. Le nombre des Prêcheurs qui finirent leur vie dans l'exercice de cette héroïque charité fut considérable : plusieurs de nos couvents restèrent presque entièrement déserts.

Le Père Vincent Bandelli put constater le fait dès son retour en

Italie. La douleur que lui causa la perte de tant de saints Religieux ne fut pas cependant sans consolation; pouvait-il douter qu'un sacrifice si héroïque n'eût rendu leur mort bien précieuse aux yeux du Seigneur? Il veilla à les remplacer au plus tôt. En traversant Bologne, il laissa à l'église de Saint-Dominique les ornements et vases précieux que la princesse Marguerite d'Autriche lui avait donnés, soit dans les Pays-Bas, soit en Allemagne, où elle était retournée en 1499, à la mort de son époux, don Juan de Castille.

Depuis son départ de Rome, le Saint-Siège avait été deux fois vacant par la mort des Papes Alexandre VI et Pie III : ce dernier ne régna que vingt-six jours. Ce fut à leur successeur, Jules II, que le Père Bandelli rendit compte de ce qu'il avait fait pour le rétablissement de la vie régulière, au cours de ses visites. Cette importante question absorbait tous ses soucis. Pendant son rapide séjour dans la Ville éternelle, il mit la dernière main à quelques petits traités, qui tendaient à la même fin, et, dès le commencement de l'année 1505, il se rendit à Milan pour le Chapitre général qu'il convoqua dans cette ville, pour les fêtes de la Pentecôte, au couvent de Saint-Eustorge. Les belles ordonnances qu'il y publia sont la preuve manifeste de tout ce qu'il entreprit pour perfectionner et étendre partout la réforme et la régularité de l'observance, pour envoyer de nouveaux missionnaires dans les pays infidèles, pour exciter de plus en plus l'émulation des étudiants. Dans ce même Chapitre, Vincent Bandelli créa trente-sept Docteurs, établit la Congrégation d'Irlande, unit le couvent de Saint-Maximin et celui de la Sainte-Baume à la Congrégation réformée de France; enfin, avec l'agrément du Pape, il accepta quelques monastères de Bénédictines, qui demandaient à être agrégés à l'Ordre de Saint-Dominique.

La guerre, qui agitait depuis longtemps l'Italie, n'avait point permis à notre Général de faire ses visites dans les Deux-Siciles : mais dès que le royaume de Naples fut soumis au roi catholique, le R^{mo} Père se mit en route. Là encore, le Seigneur bénit les travaux de son serviteur, et il se hâta même de les récompenser. Le pieux Général venait d'arriver au Castello d'Altomonte, dans la Calabre, quand il se sentit attaqué de sa dernière maladie. Il se prépara à la mort avec les sentiments d'un Religieux, qui, toujours détaché du monde, n'ayant cessé de travailler pour la gloire de Dieu, l'honneur de son Ordre et le salut de ses Frères, soupirait après le repos de l'éternité. Il décéda le 27 août 1506, dans la soixante-dixième année de son

âge. Les deux Religieux qui l'avaient accompagné dans tous ses voyages, Eustache Platesi et Matthieu Bandelli, son neveu, plus tard évêque d'Agen, firent transporter son corps à Naples, où il fut inhumé dans le couvent royal de Saint-Dominique.

Vincent Bandelli a composé différents ouvrages. Citons une « Explication des Constitutions », tirée des Actes des Chapitres généraux ; une autre Explication des mêmes Constitutions, à l'usage des Sœurs. La première fut imprimée à Milan, l'an 1505 ; la seconde à Lyon, l'an 1515, avec plusieurs opuscules sur la vie régulière.

Mentionnons enfin un traité, célèbre en son temps, sur la Conception de la Sainte Vierge et les prérogatives particulières à Notre-Seigneur Jésus-Christ.



*La V. Mère MADELEINE DE SAINT-PAUL,
Professe du Monastère de Toulouse,
et l'une des Fondatrices de celui de Bordeaux^(*).*

(1641)

PARMI les Religieuses qui ont travaillé à établir avec plus de zèle et de ferveur l'observance du monastère de Sainte-Catherine à Toulouse, il faut compter la V. Mère Madeleine de Saint-Paul. Elle était originaire de la même ville. Ses parents, d'honnête condition, n'ayant de leur mariage que cette fille, l'élevaient fort délicatement et la destinaient à un parti capable de soutenir l'honneur de leur rang. La nature l'avait avantagée de toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune personne recommandable : elle possédait un esprit vif et enjoué, mais sage et circonspect ; très portée au travail, elle se tenait continuellement occupée à la maison. Elle passa ainsi ses premières années dans une grande innocence. Dieu voulut la confirmer dans cet esprit de retraite par des accidents peu ordinaires. Un jour qu'elle se promenait sur les bords de la Garonne, elle tomba dans le fleuve et

(1) *Ex Relat. Monast. Tolos. et Burdig.*

s'y serait infailliblement noyée sans un secours providentiel qui la tira du danger. Une autre fois, une fille du voisinage, très désireuse de se marier, et ne pouvant supporter le refus que sa mère faisait à sa demande, vint se jeter dans un puits, chez les parents de Madeleine. Celle-ci l'aperçut à temps, et l'ayant recommandée à Notre-Seigneur, s'empressa de lui prodiguer ses soins. Elle eut la joie de lui sauver la vie de l'âme et celle du corps.

Cependant sa famille, voyant avec peine la solitude dans laquelle Madeleine se renfermait, exigea qu'elle se produisît dans le monde, et parût même au bal. La jeune fille dut se soumettre; mais Dieu remplissait son cœur de telle sorte qu'au milieu des divertissements qui lui étaient imposés, on voyait des larmes de dévotion couler de ses yeux. Usant d'une certaine liberté, elle alla demander l'habit religieux au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, tout récemment fondé. Mais ses parents n'y voulurent point consentir, et sa mère, afin de mieux lui fermer la porte du cloître, s'entendit avec une servante pour débiter sur le compte de sa fille des accusations infâmes, qu'on eût soin de faire parvenir jusqu'aux oreilles des Religieuses.

Ces inventions, soufflées par l'esprit de ténèbres, furent vite dissipées; une fois de plus l'iniquité s'était mentie à elle-même.

La Congrégation de Sainte-Catherine de Sienne s'offrait alors comme le premier noviciat des aspirantes à la vie du second Ordre, ce qui obligea la Supérieure, Sœur Marie de Jésus, d'y faire entrer la jeune Madeleine. Après plusieurs mois d'épreuve, on la jugea digne de passer au monastère lui-même, où elle fut reçue à l'insu de sa mère, mais avec la bénédiction et l'agrément de son père, le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, l'an 1612. Elle revêtit l'habit de l'Ordre, le 25 juillet, et, dès ce moment, elle parut comme une cire tendre, toujours prête à recevoir l'impression du sceau qu'on voudrait lui appliquer. L'Esprit saint, qui lui communiquait ces excellentes dispositions, la faisait agir par un principe d'amour de Dieu tellement unitif, que cette novice semblait être en Paradis, et jouir plutôt qu'agir, en cette nouvelle vie. La Mère Prieure ne concevant pas tout d'abord un changement si prompt et si fervent, entra en défiance sur son esprit, et, pour la mieux connaître, l'appliqua presque entièrement au travail manuel, sans même lui laisser le temps de l'oraison régulièrement accordé aux autres. Madeleine obéissait tout simplement à ce qu'on lui ordonnait, avec paix et tranquillité, se gardant bien de juger la conduite tenue à son égard.

Mais qui donc saurait détourner un cœur de la charité de Jésus-Christ, qui le possède et le transporte ! La novice contracta dès lors une très intime familiarité avec son bon Ange : le considérant comme son précepteur et son maître, elle lui faisait tous les jours sa coulpe et lui rendait compte de son intérieur avec une exactitude admirable.

Sa Maîtresse lui demandait souvent à quoi elle pensait ? « A aimer Dieu, ma Mère, répondait-elle, et à m'entretenir avec Lui. » Elle avait gravé profondément dans son âme cette maxime de saint Paul : « La vierge, séparée du monde, ne doit plus penser qu'à plaire à Celui qui l'a appelée à son service. » (I Cor., VII, 34.) Et cette attention, bien loin de la détourner de son travail, centuplait pour ainsi dire ses forces. Aussi s'étonnait-on autour d'elle qu'une jeune personne pût tant et si bien faire. On ne voyait jamais sur ses traits la moindre contraction indiquant l'effort ou la peine, mais un air de modestie douce et sereine, qui réjouissait celles qui la regardaient.

Elle passa de la sorte son année de noviciat et émit sa profession le jour de Saint-Dominique. Peu de temps après, Dieu éprouva sa vertu, en la plaçant dans un état bien propre à exercer sa patience, et à servir d'instruction aux Supérieurs et directeurs des maisons religieuses, pour leur faire examiner avec sagesse et sans précipitation les dispositions de leurs subordonnés.

Il lui survint une certaine langueur corporelle et des dégoûts presque insurmontables pour toute espèce de nourriture. A peine pouvait-elle se soutenir, tant sa faiblesse était grande ! Or, au début de la fondation de Toulouse, on avait inauguré un régime fort austère, n'admettant que peu ou point de dispenses. Sœur Madeleine suivait le train ordinaire ; ne pouvant plus se tenir sur ses pieds, elle était quelquefois contrainte de s'appuyer au chœur, et lorsqu'on défilait, d'aller un peu plus lentement que les autres.

La Mère Prieure, qui prenait garde aux moindres défauts et veillait soigneusement à les empêcher de se glisser dans sa communauté, prit tellement à cœur notre Sœur Madeleine, qu'en toutes rencontres, elle la reprenait, la chapitrait, l'humiliait et lui imposait de rudes pénitences. Elle la mit même plusieurs fois dans une cellule séparée, avec défense d'en sortir, pour ces seuls défauts qui n'avaient rien de répréhensible devant Dieu, et lui étaient au contraire un sujet de mérites. La novice souffrait tout sans se plaindre, aimant mieux passer pour imparfaite que s'excuser. Cependant la Supérieure ne relâchait rien de ses épreuves, et bien que le visage contracté de la pauvre

Sœur fit assez paraître son pénible état, non seulement elle ne la dispensait d'aucune des austérités de la vie commune, mais l'obligeait à de gros ouvrages entrepris alors pour hâter l'habitation des logements.

La Mère Marie de Saint-Dominique, sœur de la fondatrice, touchée de compassion de voir ainsi traiter cette jeune Religieuse, représenta avec respect et douceur cette sévérité à la Prieure, laquelle lui répondit : « Vous pouvez avoir raison ; mais je me sens pressée intérieurement d'employer la rigueur, au point de ne pouvoir m'en dispenser. »

II. — Sœur Madeleine vécut ainsi sous le triennat de la Mère Marie de Jésus, à laquelle succéda la Mère Antoinette de Sainte-Croix, qui s'y prit d'une manière bien différente. Elle la soulagea d'abord du travail écrasant qu'on lui imposait et lui recommanda de se tenir en paix dans sa cellule, sans lui permettre de descendre au réfectoire. Elle prenait elle-même le soin de sa nourriture et ne voulait pas que les Sœurs s'en occupassent aucunement. Dieu bénit sa charité : en moins de trois mois, la malade recouvra une parfaite santé et put suivre la communauté sans user de dispenses. Elle employa si bien le temps qui lui restait en dehors des exercices réguliers, qu'elle broda l'un des plus beaux voiles de calice que l'on pût voir. Mais Dieu, qui ne veut pas que ses élus soient privés de croix, ménagea bientôt à Sœur Madeleine de nouvelles souffrances. Il se servit pour cela des grâces dont il avait enrichi son cœur. Dans le temps de sa solitude, il lui avait communiqué un grand don d'oraison, et lorsque ensuite la pieuse fille reprit le train de la communauté, elle était tellement pressée des saints mouvements de l'amour divin, qu'elle ne pouvait s'empêcher de verser un torrent de larmes ni de retenir ses soupirs, ce qui lui attirait plusieurs réprimandes et confusions.

Un Religieux de l'Ordre, émerveillé des lumières qu'elle recevait du ciel, lui commanda de mettre par écrit tout ce qui se passait dans son intérieur. Sœur Madeleine obéit, quoique avec une extrême répugnance ; puis, ce Père ayant été envoyé ailleurs, elle profita de la première visite du Provincial pour lui remettre ses papiers, en le conjurant de les brûler avant de quitter le parloir, ce qu'il fit en présence de la Mère Prieure.

Les vexations des démons suivirent de près les grâces célestes. Ces anges déchus lui apparaissaient visiblement et la frappaient avec

une cruauté inouïe. Une bonne Sœur converse, entendant le bruit, en fut tout effrayée. Se levant aussitôt, elle courut à la cellule, où elle trouva Sœur Madeleine à genoux, baignée de larmes et le corps meurtri. Celle-ci la pria doucement de se retirer.

A quelques mois de là, on vint à conclure la fondation de Bordeaux. On y destina la Mère Marie de Saint-Alexis avec la Mère Marguerite de Saint-Michel et notre Sœur Madeleine.

Cette dernière en avait eu le pressentiment longtemps à l'avance ; elle avait entendu une voix intérieure lui dire clairement : « Tu iras là. » Nous avons rapporté, dans la vie de la Mère Marie de Saint-Alexis, les péripéties de cette fondation (1) ; notons seulement ici qu'à peine arrivées, les trois Sœurs qui composaient toute la caravane se trouvèrent engagées dans des embarras à peine croyables. La Mère Marguerite de Saint-Michel étant tombée malade, les deux autres eurent à supporter les plus grandes fatigues ; outre les soins à donner à l'infirme, il leur fallait régler ce qui regardait l'intérieur de la maison et recevoir les personnes qui venaient leur rendre visite ou les prier de les admettre dans leur sainte société.

Huit jours après, Sœur Madeleine dut s'aliter à son tour, et son état ne fut pas sans inspirer de graves inquiétudes. Le P. Alvarès, de notre couvent de Bordeaux, lui apporta le saint Viatique ; mais Notre Seigneur voulut la conserver, et dès qu'elle eut recouvré ses forces, elle s'employa avec une ardeur généreuse à l'organisation de la maison.

Durant six ans, elle eut à remplir les offices de tourière et de procureuse : entre temps, elle confectionnait les ornements de la sacristie et s'occupait de la transcription des livres du chœur.

Elle se mettait à son travail au sortir des Matines, et ne le quittait plus que pour vaquer à quelque obédience, pour laquelle rien n'était capable de l'arrêter. Avait-elle besoin de renseignements, elle les demandait avec une parfaite bonne grâce qui la faisait chérir et estimer de ses compagnes : de son côté, elle les soulageait dans leurs nécessités avec une charité toute surnaturelle.

Les personnes du dehors éprouvaient les mêmes charmes à l'entretenir ; elle les recevait avec cordialité et les renvoyait toujours consolées, bien qu'elle ressentît une véritable peine à ces conversations, souvent oiseuses, qui lui arrachaient, après coup, cette plainte

(1) *Année Dominicaine*, XXV juillet.

amoureuse : « Seigneur, quand donc me délivrerez-vous de ces entretiens, qui me séparent tant de vous? »

III. — La M. Marie de Saint-Alexis, après avoir gouverné la maison trois ans à titre provisoire et trois ans comme Prieure formelle, déposa la Supériorité. Sœur Madeleine fut nommée à sa place. Jamais elle n'aurait consenti à accepter cette charge, sans la crainte d'offenser Dieu en résistant : elle tomba malade de chagrin et réellement on la crut perdue. On lui administra les derniers Sacrements et on lui fit deux fois la recommandation de l'âme. Se croyant elle-même à sa fin, elle réunit ses filles et leur adressa comme adieu ces paroles de saint Jean : *Filioli diligite invicem* : « Mes Sœurs, aimez-vous tendrement les unes les autres. »

Avant cette maladie, Notre-Seigneur lui était apparu tout flagellé : cette vision la mit dans des dispositions très saintes de croix et de souffrances, si bien que la vertueuse Mère ne rêvait plus qu'immolation. Ses désirs allaient être accomplis, mais d'une manière à laquelle elle ne songeait nullement. Dieu lui révéla qu'elle ne mourrait pas encore ; puis il lui annonça qu'elle ne garderait plus rien ni des jeûnes, ni des veilles, ni des abstinences de sa Règle, ce qui lui fut sans comparaison plus dur et plus cruel que le martyre. Elle découvrit ce secret à la Mère Sous-Prieure, en se plaignant de son infortune. La Mère lui demanda quand elle mourrait : « Je n'en sais rien, répondit la servante de Dieu, il ne m'a pas été dit autre chose. » L'événement justifia la prédiction avec autant de fidélité que de rigueur : car, un Vendredi Saint, Sœur Madeleine ayant voulu garder l'abstinence, s'en trouva si mal, que le jour de Pâques elle ne put assister à la messe. Une autre fois qu'elle se plaignait à Notre-Seigneur de ne pouvoir prendre la discipline avec les autres, elle versa tant de sang par la bouche, qu'elle ne pouvait plus se soutenir.

Nonobstant ces infirmités, elle gouverna le monastère, durant son triennat, avec beaucoup de sagesse et de circonspection, entendant avec soin les communications de ses filles et profitant de l'occasion pour s'accuser de ses infidélités et s'imputer tous les défauts et manquements des autres. Au sortir de sa charge, elle demanda pardon avec larmes de son incapacité et de son insuffisance ; les Sœurs, confuses de l'entendre ainsi parler, ne savaient quelle contenance prendre.

Elle leur donnait des marques de la même humilité en d'autres

rencontres, se jetant à leurs genoux, dès qu'elle croyait les avoir offensées, ou baisant la place de leurs pieds.

Elle se montrait d'une admirable condescendance pour toutes ses filles. Une veille de Noël, sa faiblesse l'empêchant de tenir le Chapitre et d'y adresser l'exhortation d'usage, la Sœur qui l'assistait lui témoigna la joie que la Communauté aurait à l'entendre. « Je ne le puis, répondit la Mère, tant je me trouve mal. » — « Une nuit sera bientôt passée », répliqua cette Sœur. Cette parole ranima son courage; elle se leva et fit toutes les cérémonies accoutumées.

Pendant sa maladie, si les forces lui revenaient tant soit peu, elle allait aider la cuisinière, servait au réfectoire, édifiant également par ses exemples et par ses paroles.

Son triennat expiré, Sœur Madeleine fut nommée Sous-Prieure : on n'eut qu'à s'applaudir de ce choix. Elle avait à cœur par-dessus tout de tenir les Sœurs dans une obéissance parfaite envers la Prieure ; et prêchant d'exemple la première, elle se montrait soumise à ses ordres comme une simple novice : de la sorte, le monastère florissait en sainteté, en innocence et en candeur.

IV. — La vénérable Mère avait une dévotion très grande pour l'adorable Sacrement et soupirait sans cesse après le divin banquet; elle craignait néanmoins de se distinguer des autres par des communions plus fréquentes. Notre-Seigneur, afin de contenter son désir, daigna la communier plusieurs fois d'une manière invisible par le ministère des Anges. Lorsqu'elle recevait la sainte hostie, son visage paraissait tout en feu. Un moyen très efficace pour la ramener de ses langueurs était de lui dire qu'elle communierait le lendemain. Dans sa dernière maladie, elle trouvait une grande consolation à se faire transporter à la grille du chœur et à communier avec les autres Religieuses.

Elle s'était en outre chargée des fleurs destinées à l'ornementation du tabernacle : elle-même les plantait, les arrosait et en composait de magnifiques bouquets. Souvent, en été, elle se levait à quatre heures du matin pour s'occuper de ces fleurs et les conserver plus fraîches pour l'honneur de Celui auquel elle les avait consacrées.

Elle portait également une dévotion très sensible aux trois personnes de la Très Sainte Trinité; estimant à bon droit que cet ineffable Mystère était la source et l'océan de toutes les grâces, elle exhortait ses filles à y recourir avec confiance pour les faire découler sur elles.

Après Dieu, la Sainte Vierge tenait le premier rang dans ses affections. Elle s'adressait à Marie comme un enfant recourt à sa bonne mère, et bien que les prières vocales fussent assez nuisibles à sa santé, jamais cependant elle n'omit un seul jour la récitation de son Rosaire.

Cette dévotion lui valut des grâces très précieuses. En un jour de la Conception de Marie, cette Mère d'amour lui apparut et l'engagea à se donner à son Fils par un contrat solennel et irrévocable; ce qu'elle fit du meilleur cœur en présence des Anges et des Saints qui accompagnaient la Reine du Ciel; chaque jour, ensuite, elle renouvelait cet acte de donation. Elle jouissait de la vue de son Ange gardien et lui adressait sa prière à un autel spécialement dédié aux Esprits bienheureux : souvent elle en voyait deux, mais l'un plus beau et plus parfait que l'autre.

Lorsqu'elle passait devant le saint tabernacle, elle priait son céleste guide d'offrir lui-même son cœur à Jésus-Christ. Tous les matins, durant ses maladies, son bon Ange ne manquait pas, vers trois heures, de l'avertir de faire son oraison. Fort adonnée à ce saint exercice, elle demeurait absorbée des jours entiers, sans remarquer ce qui se passait autour d'elle.

Dans son oraison, qui était plus passive qu'active, elle puisait des grâces très relevées, particulièrement un grand désir d'aller à Dieu et de mourir la première du monastère. Ce ne fut pas elle néanmoins, mais une vertueuse Sœur nommée Catherine de Saint-Alexis, qui ouvrit le nécrologe de la communauté.

Lorsque cette bonne fille fut à l'agonie, Mère Madeleine ne l'abandonna pas et lui fit promettre de lui obtenir la grâce d'être appelée la première à la suivre. La mourante s'y engagea sous le bon vouloir de Dieu. Or, pendant trente jours, à dater de son décès, elle se montra visiblement à la V. Mère dans un maintien éploré, se tenant sans cesse près d'elle et réclamant ses suffrages. Cette Sœur avait été fort innocente, pure et mortifiée, adonnée à l'oraison et très dévote à la sainte Vierge. Elle était morte à 19 ans, après avoir donné des marques d'une grande patience : néanmoins, par un secret jugement de Dieu, elle dut attendre un mois avant d'entrer dans la gloire. La Mère Madeleine la vit monter au ciel, toute radieuse de bonheur, au commencement de la messe de *Requiem* qui se disait à son intention.

Un conseiller de la ville étant tombé gravement malade, son aïeule, bienfaitrice comme lui du monastère, le recommandait souvent aux

prières des Sœurs. La Mère fondatrice vint une fois en parler à la V. Mère Madeleine, et voulut savoir ce qu'elle en pensait. « J'ai prié pour lui, répondit-elle, et Dieu m'a fait connaître qu'il ne reviendrait pas à la santé. » Cependant un mieux sensible s'était déclaré dans l'état du malade, et la Mère Marie de Saint-Alexis s'empressa d'en informer Sœur Madeleine. « Non, ma Mère, répliqua-t-elle avec assurance, ce mieux n'est qu'apparent : comme je vous l'ai dit, le malade ne s'en relèvera pas. » Effectivement, il mourut le lendemain. Trois jours après, la sainte femme fit appeler la Mère Marie de Saint-Alexis en la priant de consoler la mère du défunt, et de lui annoncer de sa part que son fils était au ciel, où elle l'avait vu entrer.

La connaissance surnaturelle et si sûre qu'elle eut de la mort de ce charitable conseiller, nous oblige à parler ici de la certitude qui lui fut également donnée par rapport à la sienne. Fort attristée que son heure suprême parût toujours s'éloigner, elle se lamentait comme le roi Prophète, s'écriant : « *Hélas ! que mon exil se prolonge !* » Ses filles voulant à tout prix la conserver demandèrent plusieurs messes à son intention, en l'honneur de saint Hyacinthe.

La bonne Mère eut alors une vision, dans laquelle il lui semblait que le Saint plaidait devant Dieu la cause du monastère et la gagnait. De fait, elle se trouva mieux durant deux ou trois jours, et se croyant exclue de ses espérances, elle redoubla ses gémissements en disant avec le même Prophète : « *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour que je puisse m'envoler et me reposer ?* » Ces désirs si ardents étaient accompagnés néanmoins de résignation et de paix : « Ce qu'il vous plaira, mon Dieu, disait-elle, soit la mort, soit la vie. » Elle retomba donc dans ses premières langueurs, qui allaient la conduire au tombeau.

Si Notre-Seigneur l'éprouvait ainsi dans ce qui la regardait personnellement, il la consolait avec plus de fermeté vis-à-vis des autres.

Deux Religieuses, réduites à l'extrémité, furent recommandées à ses prières. Sœur Madeleine répondit avec hardiesse qu'elles ne mourraient pas : la suite lui donna pleinement raison. La Mère fondatrice tomba malade à son tour. Deux saignées, prescrites par les médecins, l'avaient beaucoup affaiblie ; le chirurgien hésitait à en pratiquer une troisième, jugée pourtant nécessaire pour la sortir de danger. La Mère Madeleine, témoin du fait, s'écria très fort : « Permettez, mon Dieu, que l'on fasse l'opération, et que notre Mère en éprouve soulagement. » Le chirurgien se mit à l'œuvre, et la malade fut guérie,

V. — L'amour de Dieu s'exhalait du cœur de notre Sœur en soupirs embrasés. Un jour de la Semaine sainte, elle entretenait ses compagnes de l'excès de l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes, mais avec de tels transports, que son extérieur en était tout altéré : on voyait bien alors qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire paraître au dehors le feu qui la consumait intérieurement.

Persuadée qu'une âme religieuse ne devait penser qu'à Dieu, que cela seul faisait sa vie, la vénérable Mère veillait avec soin à éloigner de son cœur les souvenirs importuns et profanes, et si parfois quelques pensées frivoles lui traversaient l'esprit, elle se prosternait à terre en criant miséricorde. Jamais elle ne paraissait plus éloquente que lorsqu'elle avait à traiter de l'abandon du monde ou des avantages de l'état religieux. Notre-Seigneur la bénissait dans ces circonstances en lui donnant force et énergie pour faire adopter son sentiment.

Elle oubliait alors son mal, et il était facile de saisir sur ses traits comme le reflet de la grâce qui possédait toute son âme. C'est ce qu'a voulu dire l'un de ses directeurs par ces paroles : « L'amour de la V. Mère envers Dieu a été excellent, car sa vie ayant été une vie intérieure et céleste, qui ne voit, ne veut et ne cherche que Dieu, cet amour devenait comme le roi de son cœur et l'esprit de son âme, inspirant toutes ses actions, la guidant et la conduisant là souvent où elle n'aurait pas voulu aller d'elle-même. En vertu de cet amour, elle trouvait de la vigueur et du courage pour les œuvres de Dieu, au plus fort de ses peines, n'y ayant rien qui l'arrêtât, rien qu'on lui proposât à faire ou à endurer pour Dieu qu'elle ne fît et n'endurât avec plaisir. Volontiers elle aurait bravé mille morts et mille martyres, s'il l'eût fallu. Cet amour était presque continuel, de telle sorte que, même en dormant, elle aimait Notre-Seigneur. Dieu la visitait par des mouvements si forts et si impétueux, qu'elle avait besoin d'une grâce extraordinaire pour les supporter sans mourir. Au reste, elle sentait qu'elle ne vivrait pas longtemps, tant elle languissait d'amour. »

Ce directeur, sachant très bien que les maladies de Sœur Madeleine n'étaient pas naturelles, se crut obligé de faire avertir le médecin de prendre garde à ne point excéder dans les remèdes qu'il ordonnait, car le mal n'étant point tel qu'il le jugeait, ses prescriptions pourraient être plus nuisibles qu'utiles. Mais auparavant, il voulut qu'on prît l'avis de la V. Mère. A l'occasion d'une crise subite qui lui arriva, l'infirmière s'acquitta de sa commission et pria la malade de lui dire s'il fallait appeler le médecin. Celle-ci répondit qu'elle s'en re-

mettait à l'obéissance. — « Mais votre directeur, répliqua la Sœur, entend qu'on ait égard à votre sentiment. » La Mère Madeleine reprit aussitôt : « Il me semble qu'il n'est pas nécessaire de le faire venir. » Tant elle était résignée, prête et soumise à tout !

Le même directeur ajoute qu'elle lui avoua que depuis cinq ou six mois elle voyait en son oraison Notre-Seigneur intellectuellement et sans aucune figure, comme présent néanmoins et avec la certitude de cette présence. Elle le vit quelquefois aussi, hors de l'oraison, à son côté droit, d'autres fois cheminant devant elle. De plus, elle jouit fréquemment de ses divins embrassements, et elle en ressentait une douceur inexprimable. Voici comment elle s'en explique : « Etant à l'oraison, en la vue de Dieu, dans une union fort intime, il semblait à l'âme que Dieu la tenait embrassée et la serrait sur son cœur ; l'esprit était tout attentif, l'âme et ses puissances intérieures enfoncées et abîmées dans cet océan d'amour. Cette faveur a duré trois ou quatre jours, et le simple souvenir fait éprouver à l'âme des tendresses et des sentiments de Dieu qu'elle ne saurait expliquer. »

Elle parle ensuite d'une grâce singulière qu'elle reçut de l'Enfant-Jésus et de sa très aimable Mère : « Il me semblait, dit-elle, que l'âme était entre eux deux, comme un petit enfant entre son père et sa mère, les regardant et réciproquement étant regardé d'eux, avec une telle douceur que le cœur se fond de consolation et de joie. »

Le jour de l'Epiphanie, elle vit le mystère se dérouler sous ses yeux. « Je compris, dit-elle, que l'étoile guidant les Mages était un symbole de l'Esprit saint, qui conduit l'âme jusqu'à la connaissance d'un Dieu, petit enfant dans une crèche : elle marquait encore ce qu'il attend de cette âme qu'il s'est choisie pour être toute à Lui et la retenir dans la bonne voie. A cette vue, le cœur recevait des impressions très fortes, je me crus aux portes de la mort. La douleur était très vive : je me trouvai si faible et si abattue que je ne sais qui m'a soutenue pour m'empêcher de mourir. Mon âme, cependant, faisait hommage à Dieu de tout ce qu'elle pouvait, le reconnaissant pour son Maître, son Sauveur, son Juge et son Père, et lui rendant une dépendance entière de toute elle-même.

« Le jour de la Purification, continue-t-elle, pendant que mon esprit s'occupait à considérer l'offrande que la Sainte Vierge faisait de son Fils, je sentis au cœur trois coups si violents que je pensai mourir. L'esprit disait alors : « Oui, la mort, mais une mort d'amour, ô mon Dieu ! » A quelques heures de là, une grosse fièvre me saisit,

accompagnée d'une chaleur intérieure qui me brûlait vive. L'opération divine était extrêmement forte, et je ne pouvais y adhérer. Dieu me laissa un esprit particulier de pauvreté avec un calme, une paix et une union très grande, et je ne pouvais accepter que dans cet esprit les services qu'on me rendait. Tous les jours mes infirmités augmentaient : je tombai dans un état de prostration tel que j'étais plus morte que vive. Le médecin dut avouer qu'il ne savait plus que faire. Dieu cependant me soutint durant trois jours et trois nuits avec tant de force, que je ne savais pas si, après cela, il ne m'enlèverait pas à sa suite. Il m'eût été impossible, sans son secours, de souffrir les ardeurs qui me consumaient, car il me semblait que j'étais tout en feu et que tout devait se dissoudre et s'anéantir en moi. Ni l'âme, ni l'esprit ne pouvaient rien faire qu'adhérer à Dieu et s'abandonner à sa volonté. Après ces trois jours, l'opération divine fut moins sensible ; pourtant les ardeurs dévorantes ne diminuèrent pas. Mes infirmités restèrent les mêmes et l'esprit tellement uni à Dieu, que je sentais une joie indicible de m'en aller à Lui. »

Nous ne trouvons dans ses notes rien de particulier pour la Semaine sainte et les fêtes de Pâques ; mais voici ce qu'elle dit de celles de la Pentecôte. « L'âme étant dans l'attente de la venue du Saint-Esprit, avec une faim amoureuse et un désir ardent de Celui qui lui avait été promis, se sentit attirée par une forte vue et un changement intérieur de toute elle-même, avec des ardeurs pressantes et une dilatation de cœur extraordinaire, pour recevoir et sentir ce que cet Esprit d'amour opère dans un cœur bien disposé. Quand une âme s'abandonne sans réserve à sa conduite, le Saint-Esprit en prend possession entière, faisant l'office de maître et de directeur, enlevant tout ce qui lui déplaît afin d'agir comme dans le cœur pur, où il ne trouve aucune résistance. Alors, il purifie par un amour ardent, jette ce cœur qui lui appartient dans la fournaise de cet amour et lui communique une faim insatiable d'être à jamais tout à lui. O Saint-Esprit, demeurez donc toujours dans mon cœur par votre saint amour. Ainsi soit-il ! »

VI. — L'un des traits distinctifs de la dévotion de cette bienheureuse fille fut l'amour de la croix et du crucifix : elle s'y portait avec une ardeur qu'il serait difficile d'expliquer. Trois ans avant sa mort, ayant commencé une retraite le jour de l'Exaltation, elle se trouva, durant tout ce temps, fixée sur la Croix par une vue continuelle

extraordinairement forte, sublime et amoureuse. Dieu lui départit des connaissances merveilleuses sur la Passion de son Fils. Les trois derniers jours de sa retraite, Notre-Seigneur lui laissa une plaie d'amour dans l'intime de l'âme, plaie bien sensible, qu'elle n'aurait pas voulu néanmoins changer pour toutes les douceurs de la terre. Longtemps après, elle la ressentait encore, surtout à l'oraison, et elle avouait que son plus grand désir était de mourir crucifiée spirituellement avec son Epoux.

Vers le même temps, elle vit quelquefois des yeux de l'âme son corps s'en aller en pièces, avec des douleurs extrêmes : ce qui sans doute représentait sa mort prochaine et les souffrances de sa dernière maladie. Dieu l'y disposa, non seulement par la connaissance qu'il lui donna du jour de sa mort, mais encore par des paroles intérieures, fort touchantes, et par des visions très remarquables et mystérieuses. Une fois, Notre-Seigneur lui dit : « Attache-toi à ma croix : ne te soucie de rien, je te soutiendrai et te conduirai. » Son esprit y fut aussitôt porté et comme attaché : il y demeura plusieurs jours sans sortir de Jésus en croix, comblé de paix et d'amour, ne voulant ni vivre ni mourir, mais seulement la volonté de Dieu.

Trois visions qui lui arrivèrent dans sa dernière maladie, laquelle dura dix mois, confirmèrent la même chose. Elle eut la première en octobre, l'an 1640, vision toute semblable à celle dont elle avait été favorisée, lors de son élection au Priorat. Notre-Seigneur lui apparut flagellé, comme pour lui faire comprendre, à la vue de son sang et de ses plaies, ce qu'elle devait souffrir le reste de sa vie. La seconde eut lieu au commencement de février de l'année suivante. Notre-Seigneur lui apparut derechef et lui fit signe de le suivre sur le Calvaire. La V. Mère obéit, et dès qu'elle y fut arrivée, le Sauveur la laissa seule en lui disant de l'attendre. Elle y resta jusqu'à la fin de juin. Alors Notre-Seigneur, dans une troisième vision, se présenta, accompagné de deux Anges, auxquels il commanda de creuser un trou profond, d'y planter une grande croix sur laquelle ils clouèrent l'Epouse de Jésus-Christ, qui demeura ainsi crucifiée jusqu'à sa mort.

Il y avait vingt-deux ans qu'elle menait une vie languissante, et six qu'elle séjournait à l'infirmerie.

Minée par une fièvre lente, qu'accompagnaient une grande douleur de côté et une oppression très gênante; dévorée en même temps par un feu intérieur qui lui brûlait les entrailles, elle avait aussi des crachements de sang très abondants. De plus, aux approches des grandes

fêtes, ses maux redoublaient d'intensité, et par intervalles surgissaient d'autres maladies, déconcertant la science des médecins.

Celle qu'elle eut un an avant sa mort fut la plus pénible de toutes. Épuisée par la fièvre, n'ayant presque plus forme humaine, la Mère Madeleine ne pouvait rester ni debout, ni couchée. Elle demeura dans cet état, assise tant bien que mal, du mois d'octobre jusqu'à la fin de mai. Un ulcère, qui lui vint à la gorge, nécessita une opération très dangereuse. Le sens de l'ouïe était si impressionnable, vu l'extrême faiblesse de la malade, que le moindre bruit ou la moindre parole lui occasionnait des souffrances très vives. Ses jambes démesurément enflées ne pouvaient plus la porter; il fallut même pratiquer des incisions profondes, nouveau martyr que la sainte fille endura sans proférer d'autre parole que le Nom de Jésus.

Elle était donc bien sur la croix et comprenait mieux maintenant ce que Notre-Seigneur lui avait un jour fait entendre, en lui rappelant cette sentence de l'apôtre saint Paul : « *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* », c'est-à-dire, comme elle s'en explique elle-même, « revêtez-vous de son esprit d'amour, de soumission à son bon plaisir en tous les événements de la vie. Se revêtir de Jésus-Christ, c'est prendre sa croix, ses souffrances, ses douleurs, ses fouets, ses épines, ses clous, ses opprobres, ses délaissements, ses calomnies, ses rebuts : c'est encore aimer à être, comme lui, méconnu, oublié et rejeté de tous. C'est aussi endurer sa faim, sa soif et cet extrême dénûment dont il parle, en déclarant qu'il n'a ni où loger, ni où reposer sa tête. Enfin, se revêtir de Jésus-Christ, c'est épouser ses pensées de charité, d'amour, de joie, de douceur, de compassion, de mansuétude, de bénignité, de patience, de paix, de mortification, et de miséricorde à ouvrir son cœur et ses bras pour nous serrer sur sa poitrine et nous transformer en lui-même. »

Madeleine de Saint-Paul reçut ce commentaire des lèvres mêmes du Sauveur, et, chose plus nécessaire encore, elle apprit le moyen de le pratiquer aussi fidèlement qu'elle le fit en cette dernière phase de son existence.

Le grand Apôtre daigna pareillement l'instruire sur cette sublime vérité. Une nuit, la Sœur infirmière entendit Mère Madeleine parler haut comme avec un interlocuteur, et, la sachant seule dans une des cellules de l'infirmerie, elle se leva doucement et lui demanda ce qu'elle voulait. « Rien, ma Sœur, répondit la malade, vous pouvez vous retirer. » Cependant, l'infirmière était sûre d'avoir entendu deux

personnes parler. Le matin venu, elle chercha de nouveau à éclaircir le mystère. La V. Mère, malgré son visible embarras, finit par avouer que saint Paul lui était apparu et lui avait donné rendez-vous pour l'autre vie. Elle ne voulut rien dire de plus précis, mais toute la journée elle répéta ces mots : « Il faut mourir, partons ! » Un peu plus tard, elle éprouva une crise qui faillit l'emporter. Ayant repris ses sens, elle tint pendant près d'une heure les yeux fixés au ciel, puis elle dit : « Je me sens mieux ! » On reconnut que ce mieux n'était qu'une disposition surnaturelle pour la faire entrer dans le séjour de la paix.

Ce bonheur lui fut réservé pour le 27 août, vigile de saint Augustin, l'an 1641, contre l'attente commune, car l'on croyait dans le monastère à la prolongation de ses jours. La veille, elle répondit à la Prieure qui l'engageait à prendre bon courage : « Oui, ma Mère, je le fais ainsi, et j'entrerai dans la gloire plus tôt que vous ne pensez. » Elle redit deux fois ces paroles, et le lendemain, elle s'endormait du sommeil des justes. L'impression causée par cette mort fut telle qu'on se sentait beaucoup plus porté à invoquer la défunte qu'à prier pour elle.

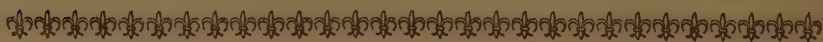
Une Sœur toutefois, en réfléchissant sur une vie si extraordinaire, se mit à douter sur le véritable esprit qui l'avait guidée. Or, le lendemain, à son réveil, elle se trouva tout à fait sourde. Reconnaisant dans cette épreuve la punition de sa téméraire incrédulité, elle demanda pardon à la Mère Madeleine, en priant son Ange gardien de lui servir de médiateur auprès d'elle. Peu après, elle recouvrait l'ouïe parfaitement.

La biographie que nous insérons dans ce volume est extraite des mémoires manuscrits laissés par la V. Mère. Le Père Bajolle, de la Compagnie de Jésus, qui la dirigea pendant quatre ans, a composé, de son côté, une fort belle vie de l'illustre Religieuse. Le Père Barthélemy Jacquinot, de la même Compagnie, Provincial de Guyenne et plus tard de Champagne, tenait, lui aussi, la sainte femme en très haute estime. Retiré à Dijon, il avait instamment demandé qu'on lui fît savoir le jour et les particularités de sa mort ; ce à quoi on ne manqua pas. Nous ne possédons plus la lettre qu'à cette occasion il écrivit sans doute au monastère, mais celle de son confrère nous a été pieusement conservée. Elle couronnera dignement notre récit.

« Ma Révérende Mère,

« La paix de Notre-Seigneur soit avec vous ! Béni soit Dieu qui a appelé à soi la Révérende Mère Madeleine de Saint-Paul, de très bonne et très heureuse mémoire ! O le précieux trésor que la terre a envoyé là-haut en Paradis, où je ne doute point que cette belle âme ne jouisse d'un fort haut et sublime degré de gloire, pour récompense de ses grands mérites et travaux. Si une affliction légère et momentanée soufferte pour Dieu opère un poids éternel de gloire, comme dit l'Apôtre, que pouvons-nous dire ou penser de tant de travaux de corps et d'esprit, si longs et si extrêmes, que cette vertueuse et pieuse servante de Dieu a soufferts avec tant de patience et avec un si grand excès d'amour ? La récompense que Dieu promet aux personnes religieuses qui quittent tout pour Lui, est grande : il en est de même de celle qu'il promet aux Vierges ses Epouses, et aux Martyrs qui meurent pour le soutien de la foi. Mais combien supérieure sera la récompense d'une âme qui a vécu si parfaitement dans ces trois états de Religieuse, de Vierge et de Martyre, martyre non pas de foi mais de charité, à raison de tant et de si étranges peines, endurées pour son Dieu, et plus grandes que celles de la plupart des martyrs ! De prier Dieu pour elle, ainsi que vous me le demandez sur la fin de votre lettre, c'est à quoi je n'ai pu me résoudre, tenant pour chose plus que moralement certaine qu'elle est au ciel. J'ai bien dit le *Te Deum laudamus*, et me suis recommandé en particulier à ses prières. Vous en pouvez faire autant avec toutes vos bonnes Sœurs et filles, qui se souviendront aussi de moi, s'il leur plaît, en leurs meilleures dévotions, comme d'une personne qui en a très grand besoin, et qui sera toujours de cœur, etc.

« Bajolle, de la Compagnie de Jésus. »



LE MÊME JOUR

1298 — A Dijon mourut l'illustrissime Père GUILLAUME DE HOTUN, Anglais de nation. C'était un personnage fort recommandable par la sûreté de sa doctrine et sa dextérité dans le maniement des affaires. Pour ce motif, le roi Edouard I^{er}, son souverain, le tenait en particulière estime.

L'an 1280, le V. Père prenait son grade de licencié, au couvent de Saint-

Jacques. Deux ans plus tard, le Chapitre général de Vienne en Autriche relevait de son office le Provincial d'Angleterre et lui donnait pour successeur notre Père Guillaume de Hotun, lequel occupait encore cette charge en 1287. A cette époque le Chapitre général de Bordeaux, usant de son droit, l'assigna à Paris pour y lire les Sentences. « *Absolvimus Fr. Guillelmum de Ottone Provincialem Angliae*, lisons-nous dans les Actes, *et assignamus eum conventui Parisiensi ad legendum Sententias*. » Le Père, retenu par des affaires très pressantes, ne put, paraît-il, se rendre à son nouveau poste ; l'année suivante 1288, nous trouvons dans les Actes du Chapitre, titre de *Paenitentia*, l'ordination suivante qui le vise directement : « Comme, par suite de l'absence de Fr. Guillaume de Hotun, qui n'a pas obtempéré à l'ordination faite à son sujet dans le dernier Chapitre, célébré à Bordeaux, notre Ecole de Paris s'est trouvée longtemps privée de cours, à la grande confusion de l'Ordre et la souffrance des études, nous donnons commission au Maître général de lui faire la correction, et nous voulons et ordonnons que les Maîtres en théologie en exercice à Paris ne s'éloignent pas du couvent, et ne puissent pas être envoyés au dehors, pendant le temps des cours, ni même celui des vacances, si ce n'est peut-être pour trois semaines, un mois au plus, et cela aux vacances seulement, pour une cause nécessaire, et par autorisation du Maître de l'Ordre, ou du Prieur Provincial de France, de façon toutefois que l'un des deux demeure toujours dans le couvent. »

Le Père Guillaume fit agréer auprès du Général, le R^{me} Père Munio, les raisons de son absence, et se rendit ensuite à Paris où il enseigna les Sentences pendant deux ans, ainsi que nous l'inférons de la Chronique de Bernard Gui, qui lui assigne le trente-troisième rang dans son catalogue des Maîtres en théologie du couvent de Saint-Jacques.

De 1290 à 1297, Guillaume de Hotun gouverna une seconde fois, en qualité de Provincial, la Province d'Angleterre ; puis la divine Providence l'invita à monter plus haut. Depuis le 11 octobre 1294, date de la mort de l'archevêque Jean de Saunford, l'Eglise métropolitaine de Dublin se trouvait sans pasteur. Thomas de Chatsworth, il est vrai, avait été élu, mais le roi Edouard ne voulut jamais consentir à donner son *placet*. Boniface VIII, sachant que le V. Père Guillaume était fort bien vu du prince, le nomma lui-même archevêque de Dublin avec la faculté de se faire sacrer par qui bon lui semblerait et n'importe où (16 juin 1297). Le digne Religieux usa de cette autorisation et reçut la consécration épiscopale à Gand, où il avait dû accompagner le roi d'Angleterre, des mains de l'évêque de Durham, suffragant d'York.

Les rois de France et d'Angleterre avaient alors entre eux de très grands démêlés. Le Père Guillaume, connu avantageusement des deux souverains, reçut la délicate mission de travailler à leur réconciliation. Messenger de paix entre les deux cours, il eut la joie d'amener une entente stable et heureuse.

Envoyé aussitôt à Rome pour en soumettre les articles à l'arbitre du Souverain Pontife, il expédia promptement l'affaire, et, le 20 juin 1298, le Pape rendait sa sentence en consistoire public et fixait la paix à certaines conditions, acceptées de part et d'autre. Le Prélat se mit aussitôt en devoir de regagner sa patrie, quand la mort l'arrêta à Dijon, la veille de Saint-Augustin de la même année. Sur son désir, son corps fut transféré à Londres et très honorablement inhumé dans notre église.

Nous renvoyons à Echard pour les ouvrages attribués au savant Religieux.
— (Echard.)

1359 — Au monastère du Saint-Esprit, à Ratibor, en Pologne, la B^{se} Sœur EUPHEMIE DOMICILLA, fille du duc Laski. Dès son enfance, elle consacra sa virginité à Jésus-Christ et se rendit un miroir de vertu. Elle passait ses nuits en oraison, châtiant son petit corps par les jeûnes, les veilles et les disciplines. Constamment elle portait sur sa chair une chaîne de fer et un cilice. Son humilité était très grande. Quand elle eut atteint sa douzième année, le duc de Brunswick la demanda en mariage : Domicilla lui fit répondre qu'elle avait en vue un meilleur parti, et se défit ainsi de ses poursuites. Avant de prendre l'habit religieux au monastère du Saint-Esprit, elle aperçut de sa fenêtre une colombe blanche comme la neige et entourée de rayons lumineux : pendant la messe qui suivit sa vêtue, on entendit dans les airs des chants mélodieux que l'on prit pour une marque de la joie qui éclatait au ciel à l'occasion de cette solennité. Dès ce moment, l'heureuse novice ne songea qu'à la vertu et aux moyens de l'acquérir, vivant dans une extrême pauvreté et se signalant surtout par son héroïque patience. Dieu, qui se plaît à honorer les âmes généreuses, favorisa la pieuse fille du don des miracles. Son père lui laissa plusieurs châteaux et domaines dont elle gratifia le monastère. Elle était Prieure, et jouissait d'une profonde estime dans la contrée, quand elle fut conviée aux joies éternelles. Après sa mort, elle se montra singulièrement secourable à quiconque l'invoquait dans les périls et les naufrages. D'après les chroniques du temps, quand un malheur menaçait la ville ou le monastère, on en était aussitôt averti par des bruits extraordinaires qui partaient du sépulcre de la Sœur. Bzovius range Euphémie Domicilla parmi les Bienheureuses de la Province de Pologne. — (Pio.)





XXVIII AOÛT

SAINT AUGUSTIN,
Auteur de la Règle dominicaine.



LE jour où il prend ses engagements irrévocables avec Dieu, le Frère Prêcheur déclare, par un acte solennel, qu'il « fait profession *selon la Règle de saint Augustin.* » L'évêque d'Hippone devient donc pour lui, en quelque sorte, un père, un ancêtre. Pour ce motif, il est convenable qu'à la date du 28 août, fête du grand Docteur, l'*Année Dominicaine* honore sa mémoire, et célèbre en quelques pages la Règle illustre qui le recommande spécialement à un nombre si considérable de familles religieuses.

I. — Saint Augustin, on le sait, ayant reçu le baptême, à l'âge de 33 ans, se dépouilla de toute ambition terrestre, et ne songea plus qu'à mener une vie conforme aux maximes de l'Evangile. La simple observance des préceptes ne lui suffisant pas, il aspira aussitôt à mettre en pratique les conseils de perfection. Disant adieu à la brillante carrière ouverte devant lui, il revint à Tagaste, sa patrie, vendit ses biens, en distribua une partie aux pauvres, et employa l'autre à bâtir, près de la ville, une petite solitude pour s'y retirer avec ses compagnons.

Là, pendant trois années, il consacrait chaque jour de longues heures à la prière, écrivait de savants ouvrages, vaquait aux œuvres de miséricorde, principalement à l'hospitalité envers les étrangers et les pauvres.

Ordonné prêtre par Valère, évêque d'Hippone, et, malgré sa résistance, attaché au service de cette Eglise, il obtint de construire dans un jardin voisin un monastère, qui ne tarda pas à se remplir de clercs, jaloux de travailler, sous la conduite d'Augustin, à leur propre sanctification et au ministère des âmes. Peu après, devenu évêque, astreint par suite à de nouveaux devoirs, saint Augustin forma dans sa maison épiscopale une communauté de prêtres, qui furent appelés chanoines réguliers, et auxquels il donna la Règle connue sous son nom.

A l'époque où saint Dominique, fondant son Ordre, dut, par la volonté formelle du Pape Innocent III, l'établir sur une règle approuvée déjà par le Saint-Siège, il adopta de préférence à toute autre la « Règle de saint Augustin ». Nous avons dit ailleurs la raison de ce choix. Néanmoins il ne sera pas superflu d'y revenir ici avec un peu plus de détails, en citant un passage du beau commentaire que nous a laissé notre cinquième Maître Général, le B. Humbert de Romans.

II. — « Quand les Ordres monastiques commencèrent à s'établir dans l'Eglise, il y eut deux sortes de Religieux : les anachorètes ou solitaires, et les cénobites ou moines vivant en communauté.

« Saint Benoît, dont la règle jouit d'une si grande autorité en Occident, composa sa règle sur le modèle de la vie des premiers cénobites. Quant à saint Augustin, il prit pour type la règle que les Apôtres ont pratiquée, comme on le chante dans l'Office de sa fête (1), et comme lui-même le dit dans un de ses sermons :

« *Nous voulons vivre suivant le modèle des Apôtres.* » Ce genre de vie n'est-il pas préférable à tout autre? Quelle grandeur par conséquent dans une règle qui prend sa forme d'un tel exemplaire!

« Cette règle se recommande ensuite par son antiquité. Non seulement elle a précédé toutes nos règles modernes, mais de beaucoup celle même de saint Benoît.

« De plus, les auteurs des autres règles, encore qu'ils soient inscrits au catalogue des Saints, n'étaient pas des lettrés, ou, s'ils l'ont été, ils n'ont pas eu l'autorité d'Augustin, qui fut un évêque, un esprit cultivé et un prodige de vertu. La condition de l'auteur est ainsi un nouvel éloge de sa règle.

(1) Factus ergo Presbyter, monasterium clericorum mox instituit, et cœpit vivere secundum regulam sub sanctis Apostolis constitutam. (1 Ant. Laud.)

« En outre, beaucoup d'autres règles imposent des observances matérielles ; celle de saint Augustin ne prescrit que des actes de perfection : l'amour de Dieu et du prochain, l'union des cœurs, la conformité des mœurs, la chasteté, l'obéissance, et autres points qui sont les sources de la sainteté.

« A l'encontre de certaines règles qui contiennent des préceptes ou trop onéreux, ou trop nombreux, ou d'une interprétation douteuse, la règle de saint Augustin possède une modération et une discrétion parfaites. Les prescriptions n'y sont ni multipliées, ni insuffisantes, ni obscures. L'auteur y a introduit un tel tempérament qu'elle ne va jamais à l'extrême, mais demeure toujours dans le milieu où se tient la vertu.

« Tel est le mérite de la règle de saint Augustin. Avant de dire comment elle s'adapte merveilleusement à la condition des Frères Prêcheurs, observons que l'état religieux semble mieux convenir au prédicateur que l'état séculier.

« D'abord, il est certain que l'état religieux est plus élevé en soi que l'état séculier. De même que le prédicateur domine son auditoire, lorsqu'il annonce la parole de Dieu, ainsi un état plus élevé lui convient, selon le texte d'Isaïe : « *Monte sur une haute montagne, toi qui évangélises Sion.* » (XL, 9.)

« Ensuite, le prédicateur n'a pas seulement à prêcher les préceptes, mais aussi les conseils évangéliques. Quelle créance aura sa parole en un sujet qu'il ne prend pas pour lui ? Son enseignement ne sera-t-il pas suspect ? Donc, à raison des conseils qu'il importe parfois de traiter, et que le Religieux accomplit par devoir, l'office de la prédication convient à ce dernier mieux qu'au prêtre séculier, qui ne fait pas profession de les mettre en pratique.

« Troisièmement, le prédicateur doit s'adresser non seulement aux bons et aux méchants, mais encore aux parfaits et aux imparfaits, aux mondains et à ceux qui méprisent le monde, à ceux qui vivent de la vie des sens et à ceux qui se conduisent selon l'esprit, à ceux qui usent de leur propre volonté, et à ceux qui l'ont abdiquée pour l'amour de Dieu : nul doute que le prêtre en qui apparaîtront plus de signes des biens meilleurs sera plus compétent pour parler à des âmes constituées elles-mêmes dans ces biens meilleurs que celui en qui l'on n'aperçoit pas de tels signes.

« L'état religieux est un état de contemplation ; mais c'est dans la contemplation surtout que s'amassent les matières de la prédi-

cation, suivant cette parole de saint Grégoire : « *L'apôtre puise dans la contemplation ce qu'il répand ensuite par la prédication.* » Selon toute probabilité, l'état religieux est donc d'autant plus propre que l'état séculier à l'office de la prédication qu'il est plus contemplatif de sa nature, et qu'il trouve non seulement par voie de doctrine, mais encore par voie de contemplation, des sujets plus abondants à proposer aux fidèles.

« Pour ces considérations, et d'autres encore, l'office de prédicateur sied donc mieux au Religieux qu'au prêtre séculier : d'où la Règle de saint Augustin convient mieux que toute autre aux Frères Prêcheurs.

« D'abord, des Prêcheurs doivent être lettrés. Saint Augustin, homme de grande littérature, veut que ses disciples soient studieux et ne passent aucun jour sans feuilleter les livres, sa règle le dit ; qu'il est donc convenable de militer sous cette règle, quand on a pour devoir d'apprendre et d'instruire assidûment !

« C'est en pratiquant cette règle que le B. Dominique, fondateur et Père des Frères Prêcheurs, a profité en toute sorte de biens, et a produit tant de fruits dans les âmes ; n'est-il pas juste que ses fils l'imitent avec soin, pour arriver à des résultats semblables ?

« Et, puisque la règle de saint Augustin a pour type la vie apostolique, quoi de meilleur à proposer à des prédicateurs, chargés de l'office des Apôtres ?

« Enfin, l'Ordre des Prêcheurs en fondation exigeait des statuts spéciaux, touchant l'étude, la prédication, la pauvreté, etc.. Il fallait donc choisir une règle qui n'offrît rien de contraire à ce qu'on voulait établir, et c'est le propre de celle de saint Augustin de ne contenir que des préceptes spirituels, et en petit nombre, auxquels il était facile d'ajouter tout ce qui semblerait expédient pour le ministère de la prédication. Ainsi tout s'accorde pour rendre la Règle de saint Augustin admirablement appropriée aux Frères Prêcheurs. »

III. — A la suite de ce prologue, le B. Humbert de Romans passe en revue chaque article de la règle, et, avec une science merveilleuse et une souveraine compétence, en tire des aperçus lumineux. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur qui le désirerait à cette magistrale Exposition (1). Contentons-nous, en terminant, de citer la pieuse et paternelle conclusion de la Règle elle-même.

(1) Cf. B. Humberti *de Vita regulari*, ed. Berthier, O. P., Romæ, typ. Befani, 1888.

« Que le Seigneur vous fasse la grâce d'observer avec amour toutes ces recommandations, comme il convient à des âmes éprises de la beauté spirituelle, et tout embaumées de la bonne odeur de Jésus-Christ. Souvenez-vous que vous êtes, non plus des captifs sous le joug de la loi mosaïque, mais des enfants de Dieu établis dans la liberté de la grâce. Afin donc que vous puissiez voir plus clairement votre conduite comme dans une sorte de miroir, lisez ces avis une fois par semaine, de peur que l'oubli ne vous en fasse négliger quelque point. Si vous trouvez alors que vous avez fait ce qui est écrit, vous en rendrez grâce au Seigneur, qui est l'auteur de tous les biens. Si, au contraire, l'un de vous s'aperçoit d'avoir manqué en quelque chose, il devra se repentir du passé et se tenir sur ses gardes pour l'avenir, en priant Dieu de lui remettre sa faute, et de ne point désormais le laisser succomber à la tentation. »



*Le R^{me} Père ALBERT DE GÈNES,
Dixième Maître Général des Frères Prêcheurs (*).*

(1300)

ALBERT DE GÈNES, ainsi appelé du nom de sa ville natale, et quelquefois Albert Clavari, du nom de sa famille, prit l'habit religieux au couvent de Gênes. C'était un homme de profonde vertu et de grande observance, d'un éminent savoir, reçu bachelier en théologie à la Faculté de Paris, digne de tous points d'être élevé à la première charge de l'Ordre.

Nicolas Boccasino, plus tard Benoît XI, ayant été promu au cardinalat, cessait par le fait ses fonctions de Maître général. Le Chapitre se réunit à Marseille, le samedi de la Pentecôte, 28 mai 1300, pour lui élire un successeur. On ouvrit les séances par la lecture d'une Lettre du Pape Boniface VIII, adressée aux électeurs. En voici la traduction :

« Boniface, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers

(*) Bernard Gui ; Echard.

filis, les électeurs du Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs :
Salut et bénédiction apostolique.

« La merveilleuse bonté du céleste Agriculteur a planté votre Ordre dans le jardin de l'Eglise pour le salut des fidèles. Champ fertile en vertus, recevant la bénédiction de la rosée d'en haut, cet Ordre possède, par un don de Dieu, d'habiles cultivateurs; il produit des hommes de bonne vie, porte des fruits salutaires et abondants. Les semences jetées dans son sein ne périssent pas, les fleurs écloses en ses parterres ne sèchent pas, enfin de ses gerbes multiples l'on récolte les grains d'une gloire éternelle.

« C'est pourquoi Nous chérissons d'une affection très tendre un tel Ordre, que Nous voyons fructifier ainsi dans l'Eglise universelle, et, pénétré à son sujet d'une paternelle sollicitude, Nous veillons à ce que, grâce à Dieu, préservé de tout mal, il reçoive toujours de salutaires accroissements et persiste dans la rigueur d'une solide charité. Ayant, par les devoirs de Notre charge pastorale, à vous inviter, en des avertissements paternels et des exhortations bienveillantes, à prendre tous les moyens possibles pour que ce même Ordre persévère dans l'abondance de la paix et jouisse de la fécondité d'un repos assidu, Nous prions et exhortons dans le Seigneur votre charité, afin que, payant d'un dévouement sans bornes Notre attachement paternel, vous ayez soin, par une élection unanime et pleine de concorde, de choisir pour exercer le magistère suprême de l'Ordre, l'homme le plus apte à une si haute charge et à un si grand honneur. Qu'il soit animé du zèle de la Religion, d'un conseil plein de maturité, d'une sage discrétion, d'une prévoyante circonspection. Qu'en lui resplendissent l'intégrité de la vie, le don de la mansuétude, la grâce de l'humilité; qu'attentif à planter les vertus, assidu à extirper les vices, il sache être utile à lui-même par le mérite de ses œuvres, et instruire les autres de salutaires exemples. Que l'on trouve en sa personne la sollicitude de Marthe associée à la contemplation de Marie, et qu'ainsi, par la prudence de son gouvernement, il excelle à diriger les intérêts du même Ordre, de façon que la diversité des nations et les conditions variées des personnes, relativement à l'Ordre lui-même s'unissent en un trésor unique de dévotion.

« Faites donc droit à Nos Prières apostoliques, rendez efficaces Nos considérations précédentes, en sorte que de cette élection résulte pour votre Ordre un fruit heureux d'honneur et d'avantage, que Nous

attendons avec impatience; et par là, méritez surabondamment la grâce de Dieu, la bénédiction du Siège apostolique et la Nôtre.

« Donné au Latran, le 3 des Ides d'avril, — 11 avril — de Notre Pontificat l'an VI. »

Aussitôt les électeurs, au nombre de vingt-neuf, s'assemblèrent suivant l'usage, et procédèrent en grande paix, selon la recommandation du Souverain Pontife, à l'élection du Maître général. On comptait neuf Provinciaux : Fr. Bernard de Juzic, Provincial de Provence; Fr. Guillaume de Cayeuc, Provincial de France; Fr. Berthold, Provincial de Lombardie; Fr. Hugues, Provincial de la Province Romaine; Fr. Thomas, Provincial d'Angleterre; Fr. Gilles, Provincial de Pologne; Fr. Olivier, Provincial de Dacie; les Provinciaux de Sicile et de Grèce, dont on n'a pas conservé les noms. Étaient absents les Provinciaux de Hongrie, d'Allemagne et de Terre-Sainte.

Or, ces très sages électeurs, sans se mettre en peine ni de la science, ni de la grâce que tous ces Pères avaient fait paraître dans la conduite de leurs Provinces, se portèrent au second scrutin sur le Père Albert, bachelier de Paris, comme nous l'avons dit, et alors Lecteur de théologie au couvent de Montpellier, l'un des plus importants de l'Ordre à cette époque. Sur les vingt-neuf électeurs présents, vingt-quatre lui donnèrent leurs voix, et les cinq autres votants acquiescèrent aussitôt et de grand cœur à l'élection. Religieux de mérite, le Père Albert était pour ses Frères d'un rare exemple, ami du silence, s'appliquant beaucoup à agir et très peu à parler. Dès son élection, il adressa à tout l'Ordre la Lettre circulaire suivante :

« A tous ses chers fils et frères dans le Fils de Dieu, Religieux de l'Ordre des Prêcheurs, Frère Albert, serviteur inutile des Frères du même Ordre : avec la ferveur de l'Esprit saint, aspirations et efforts incessants vers une grâce plus intime de salut.

« Afin que la plantation sacrée de notre Ordre ne cesse de porter des fruits abondants de salut, le céleste Agriculteur a toujours mis à sa tête d'habiles cultivateurs : je veux dire les Maîtres de l'Ordre, lesquels ont arrosé des pluies de leurs exhortations salutaires les arbres plantés dans ce jardin, en ont coupé avec les sarcloirs d'une vigoureuse correction les excroissances vicieuses, les ont nourris avec sollicitude des exemples de leur sainte vie, des mérites de leurs bonnes œuvres, des suffrages de leurs pieuses prières. Ajouté à leur nombre,

bien malgré moi, je voudrais pouvoir suivre leurs traces. C'est pourquoi, mes très chers Frères, j'exhorte dans le Seigneur votre charité, afin que chacun de vous, s'appliquant à examiner les débuts de sa conversion, remarque avec exactitude quels pas il a faits en avant ou en arrière, et mette tous ses efforts à se relever, s'il est tombé, ou rende grâces à Dieu, s'il est debout, se proposant de marcher plus généreusement encore.

« Donc que votre âme s'affermisse ou se laisse attirer par la pratique assidue de l'oraison silencieuse, l'allégresse de la louange divine, les prévenances d'une humilité charitable, la promptitude de l'obéissance, l'étude attentive des saintes Lettres, laquelle, appliquée à soi-même, réjouit le cœur, et communiquée au prochain, lui est d'un grand profit. Que chacun, mis en garde contre le détracteur, évite le poison mortel, qui, par l'artifice du démon, s'élabore avec des paroles bouffonnes, des courses vagabondes, des légèretés dissolues, des familiarités deshonnêtes; sorte de composition hétérogène, douce en apparence, mortelle en réalité. L'esprit qui s'en imprègne est comme saisi d'ivresse, et commence à chanceler de l'état de rectitude. Soumis, en effet, extérieurement à une délectation malsaine, il goûte moins les choses de Dieu; regardant les monitions comme des accessoires, jugeant de moindre importance les préceptes mêmes, négligeant les observances régulières, il devient haineux, se fâche des accusations, ne cesse dès lors de réfléchir au moyen de secouer totalement le joug du divin service.

« En outre, fils bien-aimés, étouffez de vos cœurs tout désir ambitieux de dignité temporelle, qui excite certains esprits déçus dans leurs espérances, à ourdir des mensonges, former des partis, excuser les coupables, tharger les innocents, critiquer les supérieurs, jalouser les égaux, accorder les inférieurs à leur diapason. De la sorte, la religion périt, la réputation est blessée, les haines s'engendrent, les scandales surgissent.

« Or, puisque sans la faveur bienveillante des Prélats, nous ne pouvons remplir efficacement le but de notre office, institué, on le sait, pour le salut des âmes, il est souverainement convenable et expédient que nous évitions toute irrévérence et offense à l'égard des Prélats et du clergé tout entier; et, parce qu'il nous importe plutôt de fléchir par notre humilité la hauteur de leurs âmes, et de briser leur raideur par notre douceur, il faut que l'humilité qu'ils cherchent en nous, et l'utilité de nos services dont ils ne peuvent se passer, non

seulement les engagent, mais les contraignent à nous témoigner une familiarité pleine de bienveillance.

« Ensuite, comme notre Saint-Père le Pape affectionne spécialement notre Ordre, selon que Sa Sainteté a dit maintes fois et écrit publiquement, et prouvé par des témoignages réitérés, comme le démontrent avec évidence la confirmation de nos antiques privilèges et la concession de nouveaux, il ne faut pas croire aisément que le Souverain Pontife veuille tenir longtemps dans la désolation ses fils qu'il répute si nécessaires à l'Eglise de Dieu, qu'il affirme lui être si chers; et quant à son Ordonnance sur les confessions, les prédications, le quart des offrandes à remettre aux curés, quelque grave et rude qu'elle paraisse, je veux, je commande, j'enjoins expressément qu'elle soit reçue par tous avec respect et fidèlement exécutée.

« Comme vous remarquerez enfin que mes défauts et mes progrès retombent sur vous, dans le but que votre prière se retourne sur votre âme, je vous conjure sans relâche de demander au Seigneur qu'il daigne conformer votre serviteur à vos besoins, afin que, pendant le temps de mon gouvernement, notre Ordre reçoive augmentation en toute sorte de vertus, et que tous, vous viviez en paix, jouissant toujours d'une salubre prospérité.

« Donné à Marseille, en notre Chapitre général, l'an du Seigneur 1300. »

II. — Dans cette Lettre remarquable, si le nouveau Général fait, d'un côté, paraître sa grande religion, on voit, de l'autre, éclater sa soumission aux ordres du Pape Boniface VIII par ces paroles : *volo, mando et injungo*; « je veux, je vous commande et vous enjoins. » Et plus encore peut-être par ces autres paroles qui précèdent : *quantumcumque gravis et aspera videatur*; « quelque grave et rude que vous paraisse cette ordonnance. » Il s'agit ici de la Bulle que le même Pape venait d'édicter contre nous et les Frères Mineurs, touchant la manière d'entendre les confessions, de prêcher la parole de Dieu, d'assister aux convois des fidèles et de recevoir leurs charités. Trois ans plus tard, notre bienheureux Pape Benoît XI, successeur de Boniface VIII, revint sur cette affaire par la célèbre Bulle *Inter cunctas*. Rappelant la Constitution de son prédécesseur, le saint Pontife fait observer « qu'au lieu du repos que l'on cherchait est né le trouble, que les dissentiments ont succédé à la concorde, qu'à la place de la tranquillité pullulent les inquiétudes, et qu'en croyant résoudre la question,

on n'a fait que serrer le nœud davantage; il ne faut pas s'en étonner, dit-il; bien souvent les innovations engendrent la discorde, surtout lorsque par une Constitution nouvelle on s'écarte d'un point qui avait longtemps paru fort juste. » C'est pourquoi, du conseil de ses vénérables Frères, les cardinaux, le Saint-Père rétablit les anciens privilèges des Religieux Mendiants, touchant les prédications, les confessions, la sépulture des étrangers, et pose des règles très sages et pleines de modération pour ménager les droits respectifs du clergé séculier et du clergé régulier.

Cette Bulle fut un véritable soulagement pour l'Ordre. La Constitution de Boniface VIII, que Benoît XI venait de révoquer, avait en effet paru si dure et si onéreuse à nos Pères que Bernard Gui, en la citant dans son Recueil des Actes de nos Chapitres, n'avait pu s'empêcher d'y faire en marge certaines annotations, comme celles-ci : *Punctura et clausura confessionum, et perplexum taedium confessorum, et damnum ac detrimentum non modicum confitentium*; « restriction par rapport à l'audition des confessions : de là perplexité pleine d'ennui pour les confesseurs, préjudice et détriment non médiocre pour les pénitents. » — *Ligatura verbi Dei, quod non debet alligari juxta Apostolum*; « la parole de Dieu nous est liée; cependant, d'après l'Apôtre, elle ne peut être enchaînée. » Et comme, à la fin de sa Constitution, le Pape recommande aux évêques et aux curés de nous aimer, de nous être bienveillants et favorables, l'auteur met en marge : *Brevis unctio post puncturam, modica consolatio post ruinam et caesuram*; « baume bien faible sur la blessure, consolation modique après nous avoir frappés et ruinés ! »

De fait, les restrictions si graves imposées à notre ministère étaient de nature à paralyser complètement notre action. Bien qu'en pratique il ne s'agît aucunement ni de l'examen, ni de la présentation personnelle des Religieux qui devaient être admis à confesser et à prêcher, puisqu'il suffisait que les Supérieurs désignassent eux-mêmes à l'autorité ecclésiastique ceux qu'ils se proposaient d'employer à ces fonctions saintes; néanmoins, même en cela, les deux Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique trouvaient tout à fait étrange qu'on les obligeât à ce devoir, après les services si considérables qu'ils rendaient à l'Eglise.

Les Actes du Chapitre de Marseille furent empreints d'un grand esprit de soumission : on rappela aux Religieux qu'il était de leur devoir d'accepter avec respect la fameuse Constitution de Boniface VIII

et de l'observer. On statua que pas un novice ne serait admis à la profession sans le consentement du couvent pour lequel on l'avait reçu, et à ce propos, on exhorta les Prieurs à ne donner le saint habit qu'à des jeunes gens sérieux, dont la conduite n'attirerait plus tard sur l'Ordre aucun désagrément.

Le Pape Boniface VIII avait écrit une autre Lettre au Chapitre touchant la division des Provinces dominicaines, qu'il jugeait fort opportune. En conséquence, il mandait au Général élu de se rendre immédiatement à Rome auprès de lui pour traiter cette affaire.

Le R^{me} Père Albert de Gênes partit sans retard de Marseille ; mais, arrivé à Anagni, il tomba malade et mourut saintement le samedi 27 août de l'année du grand Jubilé 1300, après avoir gouverné l'Ordre trois mois seulement.

Il fut inhumé le 28 août, et c'est à cette date que le Nécrologe des Maîtres généraux rappelle sa mémoire.

On lui attribue des Commentaires sur les Livres des Sentences et des annotations sur les Psaumes.



LE MÊME JOUR

1538 — Au couvent de Saint-Onufre, en Aragon, le V. Père JEAN AMAT, dévôt serviteur de la Sainte Vierge et prédicateur de son Rosaire. Il était natif de Viver, petite ville du royaume de Valence : devenu Religieux, il y revenait de temps à autre, descendait chez son frère et ne manquait jamais, après sa messe, de faire la quête et d'en porter les fruits aux pauvres de l'hôpital. Chaque jour, il récitait le Rosaire entier, et dans ses discours, ses entretiens, ses sermons, il portait constamment les fidèles à embrasser cette sainte Confrérie et à en bien garder les règles. Pendant qu'il prêchait un Carême à trois lieues de Lerida, en Catalogne, il entra dans une maison où se trouvaient plusieurs ecclésiastiques occupés à exorciser une possédée. Voyant que les démons se moquaient d'eux, il fit lui-même les exorcismes au nom du Rosaire, et finalement enlaça son chapelet bénit autour du cou de la malheureuse femme. Celle-ci en sentit aussitôt la vertu et se mit à crier que ces grains la brûlaient et la tourmentaient horriblement : la nuit suivante, les démons apparurent sous des formes visibles au vénérable Religieux, s'efforçant de lui arracher son Rosaire ; mais le Père cria vers Marie

avec tant de foi et de confiance qu'il fut entendu de tous les gens de la maison, et après un assez long combat, l'ennemi lâcha prise. Le lendemain, en se rendant à l'église, le saint prêtre rencontra la possédée sur son chemin : « Tu as eu une belle peur cette nuit, lui dirent les démons par la bouche de cette malheureuse ; sans ce chapelet que tu portes, tu aurais vu comme nous nous serions vengés du tourment que tu nous causas hier. » — « Eh bien, répartit le Père Amat, je vous adjure, au nom de Jésus-Christ et de sa glorieuse Mère, de laisser cette pauvre femme. »

Et, lui plaçant de nouveau son chapelet autour du cou, il la délivra à l'instant même.

Le V. Père, déjà vieux, revint au couvent de Saint-Onufre, en vertu de l'assignation que lui avait donnée le Chapitre de Valence de 1535. Quelque affaire l'ayant amené dans cette dernière ville, il y mourut l'an 1538, le 28 août. Le Père Jérôme de Tax, alors Prieur, fit peindre dans la chapelle du Rosaire le fait merveilleux que nous avons rapporté. Le tableau fut plus tard transporté au noviciat. Le V. Religieux y est représenté la tête ceinte d'une couronne d'or, le chapelet au cou : autour de lui une légion de démons faisant rage pour le lui enlever. Au-dessus apparaît la B^{te} Vierge avec son Fils, escortée de sainte Lucie et de sainte Marthe ; on lit cette inscription : *Praedica Psalterium meum* : « Prêche mon Rosaire. » Ce qui a donné lieu de croire qu'il tenait cette mission de la Reine du ciel elle-même. — (Diago.)

1570 — A Argentan, le V. Père GÉRARD DU MÉNIL, docteur de Paris, Régent et ancien Prieur du couvent de Saint-Jacques. Il s'était acquis une si haute réputation de savoir qu'on disait de lui par excellence *les résolutions de Du Ménil*, et sa vie exemplaire l'avait fait surnommer *le Saint*. On porta même tant de respect à son corps, après sa mort, que durant quelque temps on ne passait point sur sa sépulture. Il décéda le jour de Saint-Augustin, comme on chantait le neuvième Répons de l'Office : *Coram positis Fratribus et orantibus, dormivit cum Patribus suis* : « En présence de ses Frères rangés devant sa couche et priant, il s'endormit avec ses Pères. » — (J. de Réchac.)

1678 — Au couvent du Thor, le V. P. JEAN FRANÇOIS BERNARD, dont les trois noms nous marquent son esprit de grâce, sa profonde pauvreté et sa dévotion envers la Sainte Vierge. Il se distingua parmi ses Frères, comme un bon Israélite sans fraude ni déguisement, par sa fidélité à correspondre aux desseins de Dieu dans l'observance de la chasteté. Chaque jour, il avait soin de consacrer sa vertu à la Mère de pureté. Il jeûnait au pain et à l'eau le samedi, et toutes les veilles des fêtes en son honneur. Très dévot au Rosaire, il le prêchait avec une admirable ferveur. Sa piété brillait d'un si vif éclat, que le P. Antoine du Saint-Sacrement ne voulut point

retarder son ordination sacerdotale, comme il le faisait pour les autres Religieux. Le même Supérieur, étant sur le point de déposer sa charge, obtint aussi du Général que le P. Jean-François Bernard lui succéderait, malgré sa jeunesse. L'humble Religieux ne se soumit qu'avec larmes, pour obéir à Dieu et rendre service à son Ordre : pendant les vingt-deux mois qu'il survécut au saint réformateur, il sut conquérir l'affection et l'admiration de ses Frères et se faire bénir des séculiers. Durant plusieurs années, il avait été le compagnon assidu du P. Antoine dans ses missions. Il s'acquittait avec un zèle merveilleux des fonctions de l'apostolat. On pense même que son zèle avança le terme de ses jours. Les plus fortes chaleurs n'interrompaient point ses courses apostoliques ; or, un soir, à la suite de trois grands sermons qu'il avait donnés, il tomba d'épuisement. Son premier soin fut de se purifier par une confession générale, et, peu après, il mourait de la mort des justes, le 27 août 1678, dans la trente-cinquième année de son âge. La flexibilité de son corps après son trépas, dit le P. Souèges, fut la marque sensible de celle de son âme aux inspirations du Ciel. — (*Mém. du Thor.*)

1609 — A Agen, au couvent du Chapelet, la V. Sœur JEANNE DE NARGATIER. Elle mena une vie pleine de ferveur, fit du chœur ses plus chères délices et signala sa patience et sa dévotion surtout dans sa dernière maladie ; car malgré son état de langueur, elle ne laissait pas d'assister aux Offices divins avec une régularité fort exemplaire.

Peu de temps avant sa mort, elle eut un songe mystérieux : saint Jean-Baptiste et saint Augustin étaient devant elle, l'invitant à les suivre et semblant même entrer en discussion pour savoir lequel l'introduirait au ciel. Saint Jean alléguait qu'elle portait son nom, et saint Augustin qu'elle vivait sous sa Règle. Ces raisons paraissant justes, Notre-Seigneur mit les deux Saints d'accord, en rappelant à Lui la sainte fille le jour de la paisible mort de l'un et la veille de la Décollation de l'autre, au moment où elle récitait ces paroles : *Beati qui habitant in domo tua, Domine* : « Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent en votre maison. » C'était l'an 1609. — (*Mém. d'Agen.*)

1645 — A Dijon, la V. Mère FRANÇOISE ARNAUD, seconde professe de cette sainte maison. Les fondatrices du Monastère l'avaient amenée d'Avignon l'an 1612.

Sa mère qui l'aimait uniquement, n'ayant pu vaincre ni par des larmes ni par des promesses le vif attrait qu'elle manifestait pour l'Ordre de Saint-Dominique, dut enfin céder à ses instances. La vertueuse fille partit incontinent avec les Religieuses, sans même vouloir se rendre à Aix, où se trouvait son père, pour lui dire adieu. Elle reçut le saint habit peu après son arrivée à Dijon, et fit briller tant de maturité dans sa conduite, qu'on la jugea apte à remplir les charges les plus importantes.

En 1621 eut lieu la fondation de Toul, en Lorraine. Deux pieuses demoiselles de la ville de Commercy, qui avaient résolu de quitter le monde et de se consacrer à l'Époux des vierges, sous la blanche livrée de saint Dominique, établirent ce monastère. Elles étaient sœurs et se nommaient Nicole et Marguerite de Fleury. Après avoir obtenu, par le moyen de leurs amis, toutes les autorisations nécessaires, elles envoyèrent demander aux Religieuses de Dijon des Sœurs pour venir jeter les fondements spirituels de ce nouveau couvent, dont elles avaient assuré les fondements matériels. On leur en donna trois, parmi lesquelles la Mère Arnaud, qui fut désignée pour être Prieure. Elles arrivèrent à Toul et prirent possession le 24 mai, jour de la translation de notre Père saint Dominique, en l'année 1621.

« Ces Religieuses, écrivait vingt ans plus tard le Père Jean de Réchac, sont de la juridiction de Mgr de Toul, fort affectionnées pourtant à la direction des Pères de l'Ordre, lesquels, sous le bon plaisir de mon dit seigneur, leur ont rendu toujours de grands services. »

La Mère Arnaud s'acquitta excellemment de tous les devoirs de sa charge : elle fit de même à Chalon-sur-Saône, où la confiance des pieuses Dominicaines de cette ville l'avait appelée. L'évêque, fort affectionné à cette maison et très satisfait de la manière dont la prieure s'était acquittée de son emploi, écrivit au Provincial de France, afin de la garder pour un second triennat : ce qui lui fut gracieusement accordé. La V. Mère, dont la vertu rayonnait au loin, attira d'excellents sujets et laissa le monastère sur un très bon pied, tant au spirituel qu'au temporel. A leur tour, les Sœurs de Dijon voulurent se placer sous sa conduite ; bien qu'il en coûtât beaucoup à la Mère Françoise Arnaud de se rendre à leurs désirs, n'ignorant pas que la maison possédait plusieurs Religieuses qu'elle estimait incomparablement plus qu'elle-même, elle s'y résolut cependant et fit briller d'un nouvel éclat les vertus qui l'avaient rendue si recommandable ailleurs. Elle avait une grâce singulière pour tenir tout en paix, de sorte que son monastère était une image du Paradis. Dieu éprouva la sainte Religieuse sur la fin de sa vie, par une maladie qui exerça grandement sa patience, surtout le dernier mois. Ne pouvant se tenir couchée, elle restait jour et nuit assise sur une chaise. Elle languit ainsi jusqu'à la fête de saint Augustin, et le soir même de ce beau jour, elle allait jouir de la vue du Dieu qu'elle avait uniquement aimé et servi ici-bas. — (*Mémoires de Dijon.*)





XXIX AOUT

*Le V. Père ROLAND DE CRÉMONE,
Profès du Couvent de Bologne^(*).*

(1259)

LE premier Religieux qui entra dans l'Ordre après l'arrivée du B. Réginald à Bologne, fut Roland de Crémone. Il était, comme son nom l'indique, originaire de la ville de Crémone, dans le duché de Milan, et avait fait ses études à Bologne même, en compagnie de Moneta, son compatriote, qui devait, lui aussi, revêtir plus tard les livrées dominicaines.

Leurs cours achevés, le mérite de ces deux hommes les plaça parmi les Maîtres, et l'un et l'autre dirigèrent la célèbre Université avec beaucoup de succès et de renom. Une seule chose cependant leur manquait : occupés à former l'esprit de leurs disciples aux sciences profanes, ils paraissaient tout à fait étrangers aux choses de la grâce ; l'heure de la conversion arriva pour eux au moment où ils y pensaient le moins.

Roland de Crémone, le seul qui nous occupe, vivait donc, comme tant d'autres personnages universitaires, dans la magnificence et les plaisirs. Or, un jour de fête, lit-on dans les *Vies des Frères*, le jeune professeur, vêtu d'habits d'écarlate tout neufs et d'un grand prix, s'unit à ses amis dans un banquet solennel, et la journée entière se passa en jeux, en vanités et autres pompes de la gloriole humaine.

^(*) *Vie des Frères* ; Echard ; Tournon ; etc.

Le soir venu, faisant un retour sur lui-même, et Dieu touchant son cœur, il se prit à dire : « Que reste-t-il maintenant de notre fête et de nos amusements ? Quand je renouvellerais tous les jours pareilles jouissances, mon corps n'en serait que plus usé et mon âme plus coupable ; qu'aurai-je à répondre au Souverain Juge, lorsqu'il me fera comparaître à son tribunal ? » Changé tout à coup par ces réflexions salutaires, Roland de Crémone se résolut à quitter le monde et alla, dès le lendemain matin, frapper au couvent des Frères Prêcheurs. Il y arriva au moment où la communauté, réunie au Chapitre, était en proie à la plus vive tristesse. Deux Frères, cédant à une tentation violente, se disposaient à retourner au siècle. Maître Roland entre comme un homme tout hors de lui-même, et sans autre parole demande les livrées de l'Ordre. L'allégresse succède à la désolation. Frère Réginald, Prieur de Saint-Nicolas, n'attend pas qu'on aille chercher un habit ; il ôte son propre scapulaire et en revêt le postulant. Les Frères chantent le *Veni Creator* avec des voix étouffées par l'émotion : toutes les tentations ont disparu en un instant, et les deux Religieux, prêts à sortir, sont affermis à jamais dans leur sainte vocation. Tel est, en substance, le récit donné par Gérard de Frachet, et reproduit déjà en partie, dans la Vie de notre saint Fondateur.

Roland de Crémone, en échangeant ses somptueux vêtements contre les symboles de la pénitence et de la pauvreté, parut un homme nouveau, n'ayant plus que mépris pour tout ce qu'il avait aimé, et embrassant avec joie ce qui alarmait jusqu'alors sa délicatesse et son orgueil. Les veilles, les jeûnes, l'assiduité à la prière, la lecture des Livres saints faisaient ses plus chères délices. Dès le premier jour, et avec une ténacité qui ne se démentit jamais, il s'appliqua à mortifier ses passions par un renoncement total à sa propre volonté. Chargé par ses Supérieurs de l'instruction des jeunes Religieux, parmi lesquels il faut compter saint Pierre martyr, le B. Barthélemy de Bragance et plusieurs autres, devenus dans la suite du treizième siècle les apôtres de l'Italie, il travaillait le jour et priait la nuit, recherchant toujours avec empressement ce qui pouvait servir à mortifier sa chair ou à inspirer l'amour de la pénitence à ses anciens compagnons de plaisirs.

II. — Il y avait dix ans qu'il édifiait ainsi la ville de Bologne par la sainteté de ses exemples et par la ferveur de ses prédications, quand on l'envoya à Paris, à l'occasion du Chapitre général convoqué dans

cette ville pour le mois de mai 1228. Là, il eut la gloire d'occuper la première chaire des Frères Prêcheurs, au couvent de Saint-Jacques. Etienne de Salagnac est formel sur ce point : « *Frater Rolandus, natione Cremonensis, écrit-il, in saeculo magnus philosophus et primus de Fratribus Ordinis Praedicatorum licentiatius et doctor Parisius.* » Il fut donc le premier des nôtres à obtenir la licence et le grade de docteur, et ne contribua pas peu à fonder ces cours publics, qui devaient attirer à l'Université un redoublement d'éclat et à l'Ordre de si vives persécutions.

Mais après ses trois années d'enseignement réglementaire, il laissa sa chaire et ses disciples à Hugues de Saint-Cher, pour aller enseigner à Toulouse et y continuer les travaux évangéliques de son B. Père Dominique. Il se distingua surtout dans cette ville par un zèle indomptable à combattre, par sa parole et ses écrits, les Albigeois et les Vaudois. Son ardeur à démasquer les fauteurs de l'hérésie lui attira les reproches de quelques prudents du siècle, plus intéressés sans doute à cacher l'erreur qu'à la détruire. L'intrépide prédicateur, au courant de ce qui se tramait dans les assemblées nocturnes des sectaires, suivit le conseil d'Isaïe et *ne cessa de crier* contre les ennemis de Dieu. Foulques, l'évêque de Toulouse, et Raymond de Falgaire, son successeur immédiat, lui donnèrent l'un et l'autre leur appui et leurs meilleurs encouragements. Assurément, ce n'était pas sans besoin. A cette époque, le ministère de la prédication offrait plus d'un péril, car les questions de doctrine étaient toujours brûlantes et pour les aborder il fallait un cœur d'apôtre. Les Capitouls venaient d'interdire avec menaces aux Frères Prêcheurs de signaler les hérétiques dans leurs sermons, prétendant qu'il n'en existait plus dans la ville. A cette intimation, Maître Roland s'écrie : « C'est maintenant qu'il faut prêcher de plus en plus contre les hérétiques. » Ce qu'il fit, ajoute la chronique, lui et les autres Frères, virilement et puissamment.

Pendant que notre saint Religieux s'acquittait de ces glorieuses fonctions, les Supérieurs de l'Ordre le rappelèrent en Italie. Il y avait à peine cinq ans qu'il avait quitté sa patrie. Grégoire IX le nomma immédiatement Inquisiteur à Plaisance et dans les villes voisines. Le mal était grand, surtout en Lombardie. La corruption des mœurs, l'insolence des soldats de Frédéric répandus dans ces contrées, et la cruauté d'Eccelin le Féroce avaient mis l'Italie à deux doigts de sa perte. Il fallait aux ministres de l'Evangile un courage à toute épreuve

pour s'opposer à un tel débordement et résister à d'aussi puissants ennemis. Ces considérations, loin d'ébranler le serviteur de Dieu, ne firent qu'enflammer son zèle. Il eut à partager le travail et le péril avec saint Pierre de Vérone, et s'il n'eut pas comme lui la gloire de répandre son sang, il eut au moins celle de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. En 1233, nous le trouvons à Plaisance, attaquant et poursuivant sans merci les hérétiques réfugiés dans cette ville. Il parlait un jour sur la grande place de la cathédrale, devant une multitude de peuple, de clercs et de moines, lorsque les sectaires se ruèrent sur l'assistance, avec des pierres et des épées. Ils atteignirent Roland et blessèrent à mort un moine de Saint-Savin. Or, le podestat et les recteurs de la ville étaient du côté des agresseurs. Le trait suivant nous montre encore combien la lutte était sérieuse et difficile. C'était en 1238, au temps où Frédéric II assiégeait Brescia. Cet ennemi de l'Eglise ne pouvait manquer de caresser l'erreur. Ses armées, comme sa cour, étaient le rendez-vous de lettrés hostiles, qu'attirait le génie propre à la maison de Souabe. On y voyait des troubadours provençaux, exilés contraints ou volontaires, mais toujours pleins de rancune, après les revers des Albigeois. L'erreur savante avait surtout ses représentants dans le cortège de Frédéric. A Brescia, il était accompagné d'un personnage, appelé Théodore, et surnommé par les contemporains « le Philosophe de l'empereur ». Nouveau Goliath, il insultait le camp d'Israël par des discours insolents et impies. Plusieurs théologiens orthodoxes s'étaient déjà mesurés avec lui, mais sans grand succès. Instruit de ce qui se passe, Roland de Crémone, à ce moment dans sa ville natale, et souffrant de la goutte, sent se ranimer toute sa vigueur. Il fait seller un âne, parvient au camp des assiégeants, et abordant le philosophe, lui dit en présence d'un grand nombre de personnes qui l'avaient en haute estime : « Pour que tu saches, maître Théodore, que l'Ordre des Frères Prêcheurs a des philosophes invincibles, parce que la vérité est de leur côté, voici que je te propose de discuter sur toutes les matières que tu voudras choisir. » Le défi accepté, Roland triompha si bien dans une seule conférence, qu'il en revint à l'Ordre beaucoup de gloire et d'honneur.

III. — Un autre adversaire ne cessait de diriger ses forces contre l'Eglise, dont il s'était déclaré ouvertement le persécuteur. C'était le tyran Eccelin, digne lieutenant de Frédéric, faisant profession de ne

craindre ni Dieu ni les hommes. Il avait voué une haine implacable aux gens d'Eglise ; détruire les temples, renverser les autels, martyriser les prêtres et les hommes de bien, c'était un jeu pour lui. Le Pape Innocent IV essaya d'arrêter ses débordements, et, pour mettre un frein aux excès de son impiété, voulut le citer à son tribunal. Mais à qui confier pareille mission ? Qui oserait s'exposer à une mort certaine pour la remplir ? Roland de Crémone, dont le Souverain Pontife connaissait la sagesse et la fermeté, eut l'honneur d'être chargé de ce mandat périlleux. Il reçut, en effet, du Saint-Siège, un Bref daté du 12 mars 1244, pour l'engager à cette entreprise par le seul motif de la gloire de Dieu. On ignore quelles suites eut cette démarche ; mais un fait demeure acquis, c'est que le vénérable Religieux obéit avec toute la promptitude qu'il avait coutume de montrer dans l'exercice de sa charge d'Inquisiteur, et se mit vaillamment à prêcher la croisade contre l'ennemi du Christ et de son Eglise.

Pendant son séjour en Italie, il parvint, de concert avec Frère Moneta, à doter son pays natal d'un couvent de son Ordre, placé sous le vocable de Saint-Guillaume. Tandis qu'il s'occupait à cette œuvre, son mérite éclatait aux yeux des populations par le don des miracles. Il possédait surtout une grâce singulière pour chasser le démon du corps des possédés. Un jour, pendant un exorcisme, l'un des assistants s'avisa de demander au démon d'où venait qu'il cédait si promptement aux objurgations de Maître Roland. « C'est, répondit-il, que Maître Roland est vierge de corps et de cœur. »

Après avoir travaillé utilement pour l'Eglise dans les difficiles emplois qui lui furent confiés ; après avoir honoré, quarante années durant, l'habit de l'Ordre par l'éclat de sa doctrine et d'une vie irréprochable, ce digne enfant de saint Dominique tomba gravement malade au couvent de Bologne, et y décéda saintement, l'an 1259.

Le livre des *Vies des Frères* rapporte qu'au moment où il allait clore sa longue et militante carrière, un Lecteur du même couvent de Bologne aperçut, dans une vision nocturne, saint Dominique qui écrivait aux trois Frères, Roland, Rodolphe et Lambert. Une autre fois, il aperçut encore Frère Roland installé dans une chambre fort belle et décorée de peintures. Il raconta cette double vision à quelques-uns de ses compagnons avant qu'aucun des trois Religieux ne mourût. A quelques jours de là, décédait d'abord Frère Roland, puis Frère Rodolphe, autrefois chapelain de Saint-Nicolas-des-Vignes, et enfin Frère Lambert, homme discret et dévot, qui était Prieur du couvent.

Dans le même temps, Frère Jean de Vicence avait cru, pendant un songe, comprendre qu'on agissait dans les écoles du couvent une question relative à l'amour de Dieu, et comme on pressait sur cette question Frère Rodolphe, celui-ci répondait qu'il en aurait l'exacte solution quand il serait dans la patrie. De même, pendant la maladie des trois Religieux, le Frère infirmier crut voir leurs lits reliés ensemble et attirés au ciel par des cordages de pourpre et de soie. Et, en effet, les trois Frères, attirés par le Seigneur, partirent en même temps, et toutes ces choses furent racontées par ceux-là mêmes qui les avaient vues.

Etienne de Salagnac, dans son catalogue des écrivains de l'Ordre, attribue à Roland de Crémone une Somme de Philosophie, restée manuscrite : « *Frater Rolandus Cremonensis, qui Summam quam fecit Philosophiae, sale condidit.* » Ces deux mots *sale condidit* « il l'assaisonna du sel de la sagesse », ont fait croire à plusieurs qu'il s'agissait plutôt d'une Somme théologique.



*La Vénérable Mère LOUISE DE GONDI,
Prieure du Monastère royal de Poissy^(*).*

(1572-1661)

LE monastère, ou abbaye de Poissy, comme on l'appelait généralement, avait été fondé, nous l'avons dit ailleurs, par Philippe le Bel, sur le berceau de saint Louis, son aïeul. Gratifiée de nombreux privilèges par le royal fondateur, et placée « sous la règle et la juridiction de l'Ordre des Frères Prêcheurs », cette maison ne devait recevoir que des sujets d'élite : au roi était expressément réservé le droit d'y admettre, par une exception personnelle, des filles qui n'uniraient pas à l'éclat de la vertu l'éclat de la noblesse. Ce n'était pas à dire pour cela que la charge de Prieure appartînt exclusivement à une princesse de sang royal, ou même à une dame de haute naissance.

(*) Année dominicaine de Paris, 1891 : *La guerre de la succession de Poissy*.

Durant trois siècles, on trouve, dans la liste des Prieures, des noms obscurs mêlés à des noms illustres.

La V. Mère Louise de Gondi, qui fait l'objet de cette biographie, entra dans le susdit monastère, n'ayant que quatre ans, et revêtit aussitôt les livrées dominicaines. Elle était l'avant-dernière fille d'Albert de Gondi, maréchal duc de Retz, et de Claude-Catherine de Clermont. Elle avait ainsi pour frères Philippe-Emmanuel, comte de Joigny, marquis des Isles-d'Or, général des galères du roi, qui, devenu veuf, se démit de toutes ses charges, entra à l'Oratoire et y mourut en odeur de sainteté, et Jean-François, le premier archevêque de Paris. Le fameux cardinal de Retz était son neveu.

Les Gondi étaient notoirement et depuis longtemps dévoués à l'Ordre de Saint-Dominique. Volontiers ils le soutenaient de leurs largesses, et, faisant mieux encore, ils lui donnaient de bons sujets. Louise de Gondi en est un exemple. Elle avait d'ailleurs une jeune sœur, Marie-Madeleine de Gondi, plus habituellement appelée Madeleine de Dampierre, placée dès son bas âge à Poissy, et qui plus tard y embrassa aussi la vie religieuse. Leur nom du reste suffisait pour attirer au monastère de nobles recrues.

Mais l'histoire n'a pas manqué de remarquer dans la race des Gondi, en même temps qu'un dévouement incontestable à l'Eglise, un goût prononcé pour les dignités ecclésiastiques.

Des arrangements de famille transformèrent pendant près d'un siècle en une sorte d'apanage de la maison de Gondi le siège épiscopal de Paris. Le monastère de Poissy aurait eu le même sort sans la résistance des Religieuses et des Supérieurs de l'Ordre.

Louise de Gondi avait été amenée à la charge de Prieure par une disposition de ce genre. Sa tante, Jeanne de Gondi, l'avait occupée avant elle et lui en avait assuré la survivance. Un jour, le 11 octobre 1602, le roi Henri le Grand arrive en personne au monastère, il convoque les Religieuses et leur présente sa filleule Louise de Gondi, alors âgée de trente ans, pour être coadjutrice de sa tante, et Prieure, après sa mort. Il ajoute qu'il « les priaît de l'avoir pour agréable ; que si néanmoins elle n'était pas bonne Religieuse et qu'elles n'en fussent pas bien satisfaites, il n'y penserait plus. » Personne, pour le moment ne songea à protester.

Le 16 octobre 1606, Louise de Gondi reçut donc un brevet royal de coadjutrice. Toutefois, un acte si nouveau dans l'Ordre pouvant

paraître à quelques Religieuses discutable à plus d'un titre, sur la proposition du roi, le Père Jean Ménigant, ex-Provincial, qui conservait encore le gouvernement de la Province de France en attendant la confirmation de son successeur, réunit la communauté et ordonna à toutes les Religieuses, en vertu de la sainte obéissance, de dire librement si elles agréaient Louise de Gondi comme coadjutrice et future Prieure. Non seulement leur consentement fut unanime, mais elles adressèrent dans ce sens une supplique au Pape, qui leur répondit par une Bulle du 11 décembre 1606, et le tout fut accepté par le Maître général et par l'Ordre, le 7 juin 1608, au Chapitre de Rome.

Quoiqu'il ne fût plus possible de douter du complet assentiment de la communauté, du chef de la Province, de l'autorité suprême de l'Ordre, du chef de l'Eglise, on hésitait encore devant une telle nouveauté. La Bulle ne fut fulminée que le 10 novembre 1622. Les cinquante-huit Religieuses professes de Poissy y apposèrent leurs signatures et déclarèrent par là qu'elles l'acceptaient. Aussi le 9 octobre 1623, jour où la Prieure Jeanne de Gondi vint à mourir, le Père Huguony, Vicaire du monastère, put sans difficulté installer Louise de Gondi et la mettre en possession réelle de la charge priorale.

Après tant de précautions, une dernière confirmation de la nouvelle Prieure ne sembla pourtant pas superflue ; le 16 juin 1625, un Bref du Pape Urbain VIII, ratifiant tout ce qui avait été fait, ne laissait plus de place à une hésitation quelconque. C'était le Général de l'Ordre lui-même, Séraphin Sicchi, qui l'avait obtenu. En sollicitant l'expédition de cet acte, le prudent Général pensait peut-être moins au passé, sur lequel il n'y avait pas à revenir, qu'aux dangers que pouvait préparer l'avenir et contre lesquels il était nécessaire de se pourvoir. Le Bref, en effet, affirme nettement qu'après Louise de Gondi, devenue l'objet d'une exception personnelle, le monastère recevrait, comme il l'avait toujours fait, ses Prieures du libre choix des Religieuses, confirmé par les Supérieurs légitimes.

II. — La nouvelle Prieure fit oublier ce qu'il y avait eu d'insolite dans son entrée en charge ; elle avait été bonne Religieuse et fut bonne Supérieure. En dépit de toutes les petites oppositions, elle sut toujours se concerter avec le Général de l'Ordre pour faire fleurir à Poissy l'exacte observance des règles. Le 20 octobre 1640, le R^{mo} Père Turcus lui écrivait : « J'attends de la continuation de vostre zèle

le progrès que vos Religieuses, nos chères filles, feront dans la vie régulière et dans l'obéissance. Ce sont les sentiments que j'ai conçu de votre vertu, et l'estime particulière de ce qu'avez saintement fait sous mon prédécesseur m'assure que je ne dois pas espérer moins de votre heureuse conduite que ce qu'il a expérimenté pendant son gouvernement... Quand il sera besoin que je contribue davantage à la paix et bien de votre monastère, assurez-vous de recevoir toutes les grâces et faveurs que je pourray y contribuer. »

Le 13 septembre 1649, Thomas Turcus lui adressa une autre lettre. Elle est si belle, si propre à montrer dans quel esprit, sous l'impulsion et avec l'appui des Supérieurs majeurs, Louise de Gondi gouvernait les âmes, qu'elle doit, malgré sa longueur, trouver place ici ; c'est un coup d'œil sur l'intérieur du monastère, sur les petites misères qui tendaient à s'y introduire, et que la Prieure signalait au Général de l'Ordre pour qu'il l'aidât à les prévenir.

« J'ay reçu la vostre par le moyen de M. l'Ambassadeur, en laquelle je n'ay pas moins remarqué vostre fidélité pour moy que le peu de ferveur et de courage de vos filles qui, lassées de suyvre leur Espoux à la Montaigne parmy les pierres et les espines de l'observance qu'elles avoient si noblement et amoureusement embrassées et practiquées jusques icy, ne voudroient pas, ce disent-elles, ou s'arrêter ou retourner en arrière, mais prendre un chemin plus doux à la suite de leur Espoux, et pour ce demandent à Sa Sainteté quelque mitigation pour l'usage de la laine, pour l'abstinence et pour les jeusnes de l'Ordre ; et comme vostre vertu ne vous laisse tromper dans leurs desseins sans mon adveu et consentement que vous attendés, pour responce je vous diray que je n'y consens et n'y consentiray jamais, ne le pouvant faire selon Dieu et l'acquit de ma conscience, et que je consentirois plustôt qu'elles passent à un autre monastère ou à un autre Ordre, que de perdre et de détruire le nostre par leur lascheté. Si elles veulent faulcer la foy donnée à leur Espoux, je ne seray jamais complice de leur infidélité. J'avoueray bien plustôt qu'elles m'ont trompé, et que je m'estois tousjours promis que leur vertu surpasseroit ou au moins esgalleroit leur noblesse, et qu'ayant reconnu ordinairement dans les monastères, et histoires de l'Ordre, plus de sainteté dans les grandes naissances, j'avois espéré que ce monastère seroit l'exemple de nostre Ordre et le miroir de l'observance pour nos siècles, comme je ne l'ay que trop souvent produict en mes visites de France, Flandres, Espagne, Italie.

« Et aussy, pour vous dire mon sentiment, je crois que ces desseins sont plus inspirés que conçus dans les esprits, où j'ay trop reconnu la solidité pour leur vocation pour croire que ces conseils viennent d'elles et que leurs résolutions soient capables de ces changements. J'en accuse bien plus le dehors que le dedans, et la folle compassion des parens que la tiédeur de mes filles. Et crois que les intérêt de leurs Maisons, qu'ils veulent ordinairement purger dans nos cloistres et se décharger des moins propres pour le monde aux dépens de la Relligion, les font plustôt parler et s'empresser dans vos demandes, que la bonne volonté qu'ils ont pour nostre Ordre. Pour moy, je serois extraordinairement consolé que cette maison fust la retraite de la noblesse de France ; mais comme j'espère et souhaite la veoir une pépinière de Saintes, aussy je veux a conserver dans la perfection de l'observance qui la sanctifiera, et aime beaucoup mieux la veoir pauvre et déserte que relaschée. L'honneur et la perfection d'un monastère ne consistent pas au nombre mais en la sainteté de ses Relligieuses, dont bien souvent le grand nombre apporte plus de confusion que de service à la communauté. Sainte Thérèse pour cela ne voulait en ses monastères que douze filles, et je sçays bien que les plus grandes communautés ne sont pas tousjours les mieux reiglées. Enfin, encore une fois, je ne puis ny ne veux accorder à l'imperfection et à la lascheté, plustot qu'à la faiblesse de quelques-unes, que l'observance soit aucunement mitigée pour la communauté, et ny elles ny qui que ce soit ne l'obtiendra jamais de Sa Sainteté, de quoy je vous advertis, qui n'a garde de rien faire au préjudice de nos Constitutions et me renvoiera aussytost leur requeste. Mais tout ce que je puis accorder, et leur octroye désaprésent pour leur tesmoigner que je suis père, est que je vous donne pouvoir de dispenser sur les pointcs de vostre requeste, du conseil et advis du confesseur et du médecin, celles qui auront besoin d'estre dispensées. Vous exhortant autant que je puis à tenir la main que les autres, qui ont de la santé et des forces, gardent exactement l'observance, et croiés moi, beaucoup la peuvent garder, qui ne le pensent pas pour se trop flatter. La plupart des filles sont malades par opinion, et un peu de ferveur est un grand remède à tous les maux dans les cloistres, et Dieu qui se plaist à confondre la force des hommes par la faiblesse des filles, ne laisse jamais leur courage sans secours et leur faict souvent pouvoir tout ce qu'elles veulent. Tenés la main, ma fille, à la communauté, et puisque vous

avés la gloire d'y avoir remis l'observance, ne permettés jamais que sous vous elle se perde. » On devine, par un passage de la lettre, que la Prieure, si zélée qu'elle fût, avait fini par se laisser persuader et faisait entendre au Père Général que l'adoucissement réclamé par les Sœurs, à l'instigation évidente du dehors, ouvrirait la porte du monastère à de nombreuses et nobles recrues, repoussées par une règle trop sévère, et ferait de Poissy « la retraite de la noblesse de France ». Il faut le remarquer pour bien apprécier la fière et sainte réplique du Général.

Trois ans plus tard, un grave dissentiment parut s'élever entre la Prieure de Poissy et le successeur de Thomas Turcus, le Général de Marinis, à l'occasion d'un fait que ce dernier raconte lui-même en ces termes à l'archevêque d'Avignon, son frère : « Le monastère de Poissi, appréhendant les guerres civiles, et surtout les approches du duc Charles, avec ses Allemands, se divisa en deux bandes, dont les plus jeunes se retirèrent à Paris, ès maisons chacune de leurs parens qui les allèrent quérir dans leurs carrosses, où elles vivent sans supérieur ny supérieure et sans espérance d'en avoir et se renfermer en couvent, comme le Père Général l'a ordonné à Madame de Poissi, si ladite Prieure n'y vient elle-mesme, ce qu'elle ne fera pas si les troubles ne cessent, s'estant retirée à Rouen avec les plus vieilles et les novices au nombre de trente dans une maison assès étroite où elles vivent le moins mal qu'elles peuvent en communauté... Les Religieuses disent que c'est sur le conseil du Père Oygnon que Madame de Poissi les a dispersées chez leurs parens dans Paris, bien que l'on eust fait préparer l'hostel de Rouen à Paris pour les loger toutes ensemble... de quoy tout Paris est fort scandalisé, et M. de Gondi, Père de l'Oratoire et frère de Madame de Poissi, fort fâché... » Mais Louise de Gondi ayant témoigné au Général le déplaisir qu'elle ressentait, plus que personne, d'une situation si douloureuse, et promis « de ne rien épargner du sien, de ses parens, de ses amis, pour réunir ses filles dispersées », tout nuage se dissipa.

III. — Au milieu de ces multiples préoccupations, la vénérable Prieure vieillissait et l'on était amené à parler autour d'elle de l'éventualité de sa succession. Quelques mois avant la lettre que nous venons de citer, le P. Mahuet avait écrit au chef de l'Ordre qu'il serait peut-être prudent d'envoyer à Poissy une dispense autorisant la communauté à élire, le cas échéant, la sœur de la Prieure, Marie-

Madeleine de Dampierre. Les trois Chapitres généraux de Rome en 1608, de Paris en 1611 et de Rome en 1612, avaient en effet introduit dans la législation dominicaine cette sage disposition, qu'un frère ne pourrait jamais, sauf dispense du Général, succéder immédiatement à son frère dans la charge de Prieur ou de Provincial. Jean-Baptiste de Marinis, soucieux avant tout de la liberté des élections, avait répondu que la rendre d'avance, par la dispense qu'on lui demandait, capable de succéder à sa sœur, c'était la signaler trop nettement, presque l'imposer aux suffrages, et il n'avait rien envoyé. Mais la santé de Louise de Gondi semblait de plus en plus gravement atteinte, le P. Oygnon insistait au nom des intérêts les plus essentiels de la maison, et Marinis finit par céder : le 12 mai 1653, il expédia la dispense qui rendait Madeleine de Dampierre éligible à la charge de Prieure, pour le cas où sa sœur viendrait à disparaître. Il ne faisait, en somme, que renouveler une dispense précédemment accordée à la même Religieuse par Thomas Turcus, à la date du 31 janvier 1646.

Louise de Gondi se releva. Cependant la maladie prolongée de cette Prieure plus qu'octogénaire avait attiré l'attention : le monastère était richement doté ; il était peuplé de Religieuses portant des noms illustres ou apparentées aux familles les plus nobles et les plus influentes. La charge de Prieure, il est vrai, n'avait pas l'éclat de la dignité abbatiale ; à un point de vue plus positif, elle n'avait rien de commun avec les bénéfices que se disputaient les cadets et leurs sœurs, puisqu'elle n'assurait pas à sa titulaire, sous la forme d'une mense quelconque, des ressources personnelles en dehors de celles de la communauté elle-même. Mais des princesses de sang royal ne l'avaient point dédaignée, et, à plus d'un père de famille qui avait sa fille à Poissy, ce titre ne semblait pas non plus à dédaigner pour l'enfant qu'il avait donnée au cloître.

Aussi les langues allaient leur train. On prononçait même des noms propres. Mais surtout les esprits revenaient au premier projet qui favorisait les instincts envahissants et tenaces des Gondi, tout en sauvegardant le droit d'élection : pourquoi, dès qu'on aurait à se prononcer, ne pas réunir les voix sur Marie-Madeleine de Dampierre ? Sûrement le Général de l'Ordre, qui l'avait plusieurs fois relevée de l'incapacité inscrite dans la Constitution dominicaine, de succéder immédiatement à sa sœur, la confirmerait, ou plutôt, la dispense étant déjà octroyée, il n'y aurait qu'à procéder à l'élection

avec la certitude qu'elle serait agréée à la cour de France comme elle l'était d'avance à Rome.

Mais la Mère de Dampierre ne montrait aucun empressement à entrer dans cette combinaison. Il était d'ailleurs notoire que, si elle était d'une régularité exemplaire et d'une grande piété, on ne verrait pas revivre dans cette Religieuse, déjà fort âgée, les hautes capacités de Louise de Gondi.

On en était là quand, dans les derniers jours de l'année 1660, retentit comme un coup de foudre la nouvelle que Louise de Gondi résignait sa charge en faveur d'une coadjutrice avec future succession, et qu'un acte royal, ratifiant cet arrangement, allait mettre en possession de la coadjutorerie de Poissy, une Bénédictine de Chelles, à peine âgée de vingt-cinq ans, dont l'unique titre à un choix aussi invraisemblable était que son frère aîné, Louis de Cossé, duc de Brissac et pair de France, avait épousé une nièce de Louise de Gondi.

C'était le résultat d'une longue intrigue révélée par les Religieuses de Poissy dans un Mémoire qu'elles publièrent pour la défense de leurs droits. On avait commencé par agir sur l'esprit de la vieille Prieure, sans trop de succès. « Enfin, M. le cardinal Mazarin, qui traitait alors le mariage de sa nièce, M^{lle} Mancini, avec le fils de M. le maréchal de la Meilleraye, ayant esté prié par ce maréchal et par M^{me} sa femme, sœur de la dame de Cossé, de vouloir entrer dans cette affaire, ce cardinal, pour montrer l'estime qu'il faisait de leur alliance, promit de la faire réussir. Il envoya le sieur Coiffier, qui avait deux filles Religieuses dans la maison de Poissy, pour en faire la proposition à la Prieure, et afin de la gagner plus aisément en luy laissant une espèce de choix, il ordonna au sieur Coiffier de luy nommer de la part du Roi trois sujets : la princesse Louise, fille du roi de Bohême, depuis abbesse de Maubuisson, la dame de Béthune et la dame de Cossé-Brissac. La dame de Gondi, affaiblie par son grand âge, ne put résister à cette dernière attaque, et elle se détermina, comme on le désiroit, en faveur de la dame de Cossé. »

Le Général de l'Ordre en fut aussitôt averti par la Sous-Prieure, Sœur François de Houdan. C'était un fait sans précédent dans l'histoire de l'Ordre de Saint-Dominique : ses lois et ses traditions s'y trouvaient indignement violées ; ses droits les plus sacrés, les plus anciens, les plus chers, jetés en pâture à des ambitions misérables. Il fallait sans délai, sans pitié, protester contre ceux qui avaient préparé cette usurpation, ou qui y prêtaient la main. Le Général Jean-Baptiste

de Marinis écrivit à Louise de Gondi l'admirable lettre qu'on va lire.

« Révérende Mère Prieure et ma très chère fille,

« Je vous écris celle-ci, avec autant de douleur que d'estonnement des advis que l'on me donne, que vous estiez dans la volonté de prendre une Religieuse de l'Ordre de Saint-Benoist, aagée de 25 à 30 ans, pour vous ayder et succéder en vostre charge après vostre mort. L'estime que j'ai toujours faict de vostre probité et zèle pour le bien de nostre sacré Ordre, la connaissance que vous avés de nos saintes Constitutions, des ordonnances et volontés des généraux et supérieurs de l'Ordre au contraire, surtout de Séraphin Sicchi en sa visite, vous présente et consentante, et du tort éternel que doit causer cette subrogation à nostre monastère, si elle avait lieu ; le compte très sévère que vous estes preste d'aller rendre à Dieu de vostre gouvernement de tant d'années, et de cette dernière action où vous aurés la Sainte Vierge, Mère de nostre Ordre, et nostre glorieux Père saint Dominique pour parties, et tous les Saints et Religieuses de nostre Religion, si vous en estiez coupable, ne me permet pas de croire à ce premier bruit ; non plus que ma charge et l'affection que je vous porte à vous juger devant que de vous avoir entendue, et vous avoir exhortée, comme je faicts de tout mon cœur, en cas qu'on vous eust inspiré une résolution si indigne de vostre aage et profession et si préjudiciable à vostre salut et au repos de tant de bonnes filles, qui se sont jettées entre vos bras avec autant de confiance en vostre vertu à estre fidelle, *obéissante et soumise à l'Ordre et à son Général, selon nos Constitutions jusqu'à la mort*, comme vous l'avés vœué et promis en vostre profession, et ne perdre vostre couronne et le mérite de tant d'années, pour les sacrifier à la vanité et ambition de quelques esprits qui ne respondront et ne satisferont pour vous devant Dieu pour une si lourde faute, et la plus grande que vous puissiés faire au préjudice de vostre Ordre et de tant de saintes âmes, qui vous ont jusques icy aimée et honorée comme leur mère et leur sœur, et pour lesquelles les sentiments de la grâce devroient estre plus forts que ceux que la nature imprime si puissamment et si constamment aux parents dans le monde ; lesquelles de libres qu'elles sont nées dans l'Ordre, vous prétendés les faire esclaves et assujettir à une estrangère et qui n'a aucune part dans l'Ordre et dans leur héritage, poussée à cela par des respects humains et par des raisons de chair et de sang, et ce

sur le bord de vostre fosse, aux despens de vos vœux, de vostre salut et de vostre réputation.

« Revenés à vous, ma très chère fille, et rentrés dans vous-même, considérés vostre danger, pensant à celui où vous mettés vos sœurs et vos filles, et craignés, si vous ne changés de résolution, de vous déshériter vous mesme et d'estre désavouée pour fille de saint Dominique et privée des grâces et mérites de l'Ordre en la vie et en la mort, et en la terre et au ciel. Rendés et laissés à l'Ordre ce que vous en avés receu, et ne faictes un bénéfice d'une charge toute pure, que vous n'avés receue qu'en dépost, et pour la rendre à vos Sœurs et à l'Ordre en rendant vostre âme à Dieu dans la pauvreté et obéissance. C'est dans la pratique de ces vertus qu'il vous fault mourir fille de l'Ordre, sy vous prétendés quelque part dans le ciel. C'est dans ces exemples qu'ont vescu et sont morts tous les saints : faictes vous lire leurs vies, et sy vous n'en trouvés aucun de nostre Ordre ou dans l'Eglise qui ayct faict ce qu'on dit que vous voulés faire, pourquoi voulés vous risquer et passer par un chemin où pas un n'a passé? Sauvés vous, ma chère fille, et si vous le voulés faire, suivés nos Saints et les exemples des bons Religieux et saintes Religieuses. Imités les saintes Catherine, Agnès, Marguerite, Colombe, Claire, et non les vanités et maximes du monde, et les désordres des autres Religions et abuz qui y peuvent régner. C'est l'avis et conseil que je vous donne, afin que, pleine des grâces du ciel, vous puissiez un jour mériter la bénédiction de nostre glorieux Père saint Dominique. »

IV. — Un pareil langage ne pouvait laisser insensible la Prieure de Poissy. Il paraît qu'elle se hâta de rassurer le Général de l'Ordre, en lui disant que rien n'était fait, et qu'on pouvait compter sur son attachement aux traditions de sa famille religieuse, car dès le 1^{er} février 1661, Jean-Baptiste de Marinis lui écrit une nouvelle lettre. Il commence par se réjouir de ce qu'elle est fidèle aux Règles de l'Ordre, puis il ajoute : « Puisque, par la grâce de Dieu, les choses sont encore dans leur entier, aydés vostre Ordre et vos filles afin qu'elles ne tombent point entre les mains d'une estrangère et d'une âme mercenaire, qui n'a à cœur que ses interest ny d'autre veuë que la vanité du monde et l'ambition, autant qu'on en peut présumer d'une personne qui, ayant quitté le monde pour suivre l'humilité et l'obéissance sous la croix de Jésus-Christ, quitte sa première vocation et

son cloître pour commander. Leurs Majestés très chrétiennes, mes très chères filles, sont trop pieuses et trop saintes, pour ne considérer et vos raisons et vos prières, si vous leur faites connaître la ruine que causera cette nouveauté dans ce monastère, la perte de l'entière observance et de tant d'âmes qui y vivent... C'est à vous, ma chère fille, de combattre en cette occasion, non seulement comme fait la poule pour ses poussins, mais comme un aigle généreux et prouver votre naissance, votre cœur et votre piété par vos œuvres. »

Le Général, au reste, n'entendait pas s'en tenir à des protestations, à des réprimandes et à des exhortations. Il traça à la Sous-Prieure la ligne de conduite à tenir pour parer à toute éventualité dans la mesure de ses forces, et lui adressa une pagelle secrète pour la maintenir en charge, au cas où la Mère de Gondi à qui revenait le droit de pourvoir à son remplacement (car elle n'était pas Sous-Prieure perpétuelle), jetterait son dévolu sur une Religieuse disposée à accepter M^{me} de Cossé-Brissac. Et prévoyant tout avec une rare sagacité, il signifia au Père Vicaire du couvent la défense absolue, sous précepte formel, de recevoir à l'habit dans l'Ordre, au monastère de Poissy, la dite Bénédictine. La précaution était sage. Pour colorer l'intrusion de M^{me} de Cossé, les personnes de son parti ne seraient-elles pas capables d'organiser une cérémonie de vêtue ? Cette prohibition fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Dès cette notification, la faction ne garda plus de ménagements, et la prétendue coadjutrice se présenta peu de jours après, au nom du roi, à la porte de la clôture avec une escorte menaçante. Trois heures durant les Religieuses résistèrent, et c'est seulement quand les gens de M^{me} de Cossé-Brissac se préparaient à enfoncer les grilles, qu'elles finirent par ouvrir en protestant contre la violence. Informé de ce fait inouï, le Père de Marinis écrivit immédiatement à la Sous-Prieure les lignes suivantes : « J'ay veu vos oppositions à l'entrée de la R^{de} Mère Sœur Marguerite de Cossé, faites en bonne forme et à propos ; ça esté une violence qu'on a couverte du nom du Roy pour la faire réussir, mais de laquelle j'espère que le Roy nous fera justice puisque son seul respect vous la fait souffrir, le Provincial ni la Mère Prieure n'ayant eu aucune autorité pour recevoir dans la maison une estrangère. »

A la Mère Louise de Gondi, il écrit que l'appel étant de droit

naturel, défense lui est faite, sous précepte formel et sous peine de suspension de sa charge et autres peines « à luy arbitraires », de s'opposer aux consultations et correspondances des Religieuses qui se portent « appelantes contre un Brevet du Roy en faveur de la R^{de} Mère Sœur de Cossé, de l'Ordre de saint Benoist, du monastère de Chelles, vostre parente, pour vous servir de coadjutrice en la charge de Prieure durant vostre vie, et succéder après vostre mort ». Tous ces écrits ne devront passer que par le contrôle de la Sous-Prieure : le Vicaire du monastère est chargé d'y veiller, puis il ajoute : « J'ay appris qu'on a surpris un de mes paquets du mois de may destiné à la Sous-Prieure ; donnés ordre qu'il soit rendu à son adresse. Je ne puis croire que ce désordre vienne de vous. Il y a excommunication contre ceux qui font semblable faute et retiennent ou empeschent les lettres des Généraux. J'espère que vous ferés réparer cette faute sans que je sois obligé d'y mettre la main. »

Il annonce ensuite au Père Jean Godin qu'il retire du monastère de Poissy l'ex-Provincial, qui « par ses conseils a presque tout perdu », dit-il, et « je vous y place, comptant sur vostre zèle et vostre prudence ». Enfin, comme le nombre des Religieuses fidèles à sa pensée s'accroît de jour en jour, il indique à la Sous-Prieure la marche à suivre pour sauvegarder envers et contre tous les libertés sacrées de la vie religieuse : c'est-à-dire une élection immédiate, en bonne et due forme, dès que la charge priorale deviendrait vacante, élection qui serait aussitôt confirmée par qui de droit. Mais c'est surtout du Ciel qu'il veut que l'on espère le salut. « Confiés vous en Dieu et faictes faire des prières extraordinaires, écrit-il à la même, comme les litanies de la sainte Vierge, ainsi que j'ay escrit à la R^{de} Mère Prieure avec un *Veni Creator Spiritus* tous les jours si cela se peut. C'est avec ces armes, ma très chère fille, qu'il fault combattre et vaincre le monde ; vous mettant du costé de Dieu, il n'y a rien à craindre. Je loue Dieu de vostre courage et constance. Continués... »

V. — La Prieure dont il est ici incidemment question n'était plus Louise de Gondi, — nous raconterons tout à l'heure ses derniers moments, — mais la R^{de} Mère Elisabeth de Bermond, élue canoniquement et aussitôt confirmée en charge au nom du Père Général par le Vicaire qui en avait reçu le mandat spécial. Malgré cette élection, faite d'après toutes les règles du droit, Madame de Cossé-Brissac

avait eu l'audace de prendre officiellement possession du Priorat, dès qu'il était devenu vacant. On devine les difficultés incroyables dans lesquelles son intrusion jeta le monastère. Il y avait là, en effet, une Prieure imposée par le roi, introduite de force dans la maison, mais qui n'était pas réellement Prieure. Au fond elle le sentait si bien elle-même, qu'elle aurait voulu faire oublier par une élection en règle, à son profit, ce qu'il y avait d'irrégulier dans sa présence à Poissy et de faux dans son titre de Prieure. Elle essaya de se faire appuyer par l'évêque de Chartres, mêlé on ne sait comment à toute cette affaire, car le monastère était exempt de sa juridiction. Mais ce Prélat ne parvint à retenir en sa faveur que des voix sans valeur.

La situation, des plus compliquées pour les Sœurs, devenait non moins intolérable pour l'usurpatrice. Un détail indique qu'elle n'avait pas pu ou pas osé se mêler à la communauté pour les actes de la vie ordinaire, elle mangeait seule. On finit par désigner une des officières de la maison pour lui tenir compagnie, et le Général lui-même y avait consenti, mais à condition que cette concession restât temporaire.

En face de cette Prieure, qui n'en est pas une, se trouvait donc Elisabeth de Bermond, légitimement élue, dûment confirmée, ayant le droit absolu d'exercer la charge priorale, reconnue comme telle par l'autorité suprême de l'Ordre. Mais la prudence l'oblige à des ménagements infinis : elle doit dissimuler son autorité, il faut presque qu'elle se dissimule elle-même, qu'elle cède extérieurement au moins aux colères que suscite sa présence, aux violences dont elle serait elle-même l'objet. C'est ce qui ressort de ces mots du Général, à la date du 3 juillet 1662 : « Je suis tousché au vif des oppressions et violences que vous souffrés. J'espère toutefois qu'elles vous donneront à la fin la paix. » Précédemment il lui avait écrit : « Vous avez fait prudemment de céder pour un temps et vous retirer aux infirmeries, d'où vous pouvés donner vos ordres à la Sous-Prieure pour les faire exécuter. »

Cependant les choses traînaient en longueur, et rien ne venait ni de la cour, mieux instruite, ni de Rome où les Sœurs avaient envoyé une supplique. Les Dominicaines de Poissy, justement inquiètes de ces délais interminables, malheureuses dans le présent, plus anxieuses pour l'avenir, résolurent de frapper un nouveau coup du côté du Saint-Siège, par un exposé plus pressant de la situation. Cette seconde supplique est datée du 13 août 1662. Les pieuses filles y insistent

sur l'introduction irrégulière, violente, dans leur monastère, d'une jeune Bénédictine trop faible pour porter le poids des observances dominicaines et dont on prétendait faire leur Prieure ; sur les qualités de la Religieuse qu'elles ont élue et sur le dommage croissant que cause au spirituel et au temporel une compétition aussi invraisemblable. Le 14 août suivant, une lettre signale une détente, mais en même temps une concession fâcheuse faite aux représentations de M^{me} de Cossé. « J'ay receu, écrit le Général, et veu avec joie les lettres du Roy pour vostre satisfaction et vostre paix, et quoy qu'il y donne quelque chose à la R^{de} Mère de Cossé qui semble ne se debvoir, comme elle n'est de l'Ordre et y est intruse par le Roy, fault avoir patience jusques au bout. » En somme, la cause de M^{me} de Cossé était perdue. Moyennant une pension de trois mille livres imposée par le roi à Poissy, — c'est peut-être la concession déplorée par Marinis, — elle abandonna la lutte et rentra à Chelles.

A la suite des faits que nous venons de raconter succinctement, les négociations entamées en cour de Rome furent loin d'avoir le succès désirable. Après six ans d'attente, les Sœurs, toujours énergiques dans leur résistance, eurent la douleur de voir les menées ambitieuses de l'Ambassadeur de France aboutir toutes au gré de ses désirs. Le Général, en vertu d'une Bulle arrachée au Pape, indignement circonvenu et trompé dans cette affaire, dut, après une lutte sans trêve ni merci pour la défense des libertés sacrées de la vie religieuse, fouler aux pieds ses sentiments les plus intimes pour entraîner après lui, dans l'obéissance au chef de l'Eglise, ces héroïques épouses du Christ.

D'après la teneur du document pontifical, qu'on ne voulut montrer ni au Général ni aux Sœurs, mais dont le contenu leur fut simplement signifié de vive voix, M^{me} de Cossé-Brissac était définitivement remplacée par une Bernardine, M^{me} de Chaulnes, sœur de l'Ambassadeur de France, et nommée Prieure perpétuelle.

Ce premier succès obtenu, on ne devait plus songer à s'arrêter dans la voie désormais ouverte : la situation ne fit, en effet, que s'aggraver. Plus tard, quand un incendie eut détruit une grande partie de l'église, le roi ne voulut consentir à réparer le désastre que s'il obtenait un Bref l'investissant du droit de nommer des Prieures perpétuelles. Ce Bref lui fut expédié. C'était sur toute la ligne le triste triomphe de la cour de France. La conséquence de pareilles menées ne devait pas tarder à s'étaler au grand jour. Pendant près d'un siècle, les Prieures

se succédèrent ainsi dans la maison, sous le patronage du roi et par le moyen d'influences qui n'avaient rien de commun avec les vertus religieuses. C'était la continuation des traditions introduites à Poissy par les Gondi. A côté d'âmes énergiquement trempées et fidèles jusqu'au bout à la régularité et à l'observance, combien d'autres cédèrent à l'esprit contraire ! Introduites petit à petit, ou même imposées de vive voix par le pouvoir civil, ces irrégularités amenèrent la décadence, qui fut enfin consommée par les décrets révolutionnaires.

La Mère Louise de Gondi avait-elle pu prévoir tous ces désastres ? Il est permis d'en douter. Le 29 août 1661, elle expira à l'âge de 89 ans. La première préoccupation du Général de Marinis fut le salut de cette âme qui, à l'aurore de sa vie, s'était généreusement donnée à Dieu pour se laisser, au déclin, entraîner malheureusement dans des préoccupations toutes terrestres. On put le rassurer. La Prieure, voyant venir la mort, reconnut sa faute. En présence du Saint-Sacrement, elle en demanda pardon à la communauté réunie autour de sa couche ; elle chargea formellement la Sous-Prieure du gouvernement de la maison et finit en déclarant qu'elle n'avait jamais rien voulu faire contre les ordres du Père Général. En apprenant ces consolants détails, le chef de la famille dominicaine prit occasion de cette mort pour adresser au monastère de Poissy un avertissement sévère, puis relevant les bonnes dispositions dans lesquelles était morte Louise de Gondi, il écrivait : « J'aurais esté plus affligé de la mort de feu la Révérende Mère Sœur Louyse de Gondi, Prieure, si à l'heure de la mort elle n'eust reconnu la faute qu'elle a faicte demandant une coadjutrice. Dieu le luy pardonne comme je faicts... »



LE MÊME JOUR

1270 — A Périgueux, le V. Père BERNARD DES ESSARDS, recommandable par sa science et sa piété. Il fut dix-huit ans Lecteur au couvent de Limoges. C'était sa coutume de passer de longues heures agenouillé devant un crucifix, pleurant ses fautes passées. Or, une nuit qu'il vaquait à cet exercice, la sainte image s'anima tout à coup : le Christ,

armé de verges, le frappa rudement, non pour éprouver la sincérité de ses sentiments, mais plutôt, suivant la remarque du Père Souèges, comme une marque sensible de la grâce du pardon qu'il avait si souvent demandé. Les Frères qui avaient entendu les coups en rendirent témoignage, et Bernard Gui assure tenir le fait des Religieux contemporains. L'an 1259, le V. Père fut nommé définiteur au Chapitre Provincial de Montpellier, et depuis, élu Prieur du couvent de Périgueux, où il décéda le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste. — (*Ex cod. B. Guid. in Prior. Petracor.*)

1365 — A Limoux, le V. Père RAYMOND DE DURFORT, du couvent de Toulouse, Religieux d'une sagesse consommée, et onzième Provincial de la Province de Toulouse. Il eut toujours part aux emplois les plus glorieux de l'Ordre. Inquisiteur à Majorque, son zèle et sa modération le rendirent célèbre dans les pays les plus éloignés. Il eut l'honneur d'établir à Fanjeaux le couvent que l'Ordre y posséda depuis l'an 1346. Cette petite ville était chère entre toutes aux enfants de saint Dominique à cause du fameux miracle du feu que le Saint y avait opéré dans une conférence publique avec les hérétiques. Au xiv^e siècle, on eut la pieuse pensée de convertir le lieu du prodige en un sanctuaire dédié au saint Patriarche. En l'année 1325, Prouille voulut l'acquérir. On ne sait pas d'une manière certaine si dès lors il fut donné suite à ce projet. Quoi qu'il en soit, un acte du 4 septembre 1346 montre le damoiseau Roger de Durfort et Richa, sa femme, vendant leur propriété à Frère Raymond de Durfort, Provincial de la Province de Toulouse. « Considérant, disent-ils, que par la vertu d'en haut, un miracle a été opéré par le feu dans cette maison à l'honneur du B. Dominique et de la sainte foi, lorsque le Bienheureux prêchait en ce pays contre l'hérésie ; désirant de tout notre cœur qu'à la gloire de Dieu, de la B. Marie, de tous les Saints et du monastère de Prouille, une chapelle soit construite et un autel de saint Dominique érigé en ce lieu où s'est produit le miracle susdit, nous vendons, etc. » L'acte de vente fut passé à Prouille. Ce ne fut sans doute que la sanction écrite et légale d'une donation verbale faite antérieurement, car six jours après, le 10 septembre, le Provincial Raymond de Durfort et le Prieur de Prouille prenaient possession de la chapelle de Saint-Dominique, déjà prête, en présence de plusieurs autres Frères Prêcheurs et de toute la population de Fanjeaux. La messe fut célébrée avec pompe par le Prieur, et un sermon solennel fut donné par le Provincial. En cette fête, riches et pauvres témoignèrent une grande allégresse. En quittant son office, le V. Père fut nommé Prieur de Prouille. C'était encore l'usage, à cette époque, de choisir les Religieux les plus méritants de la Province de Toulouse pour succéder au saint Fondateur dans la direction du célèbre monastère. Le Père Raymond se rendit au poste que lui assignait l'obéissance. Quelque affaire l'ayant appelé à Limoux, il y tomba malade et mourut peu après. Sa

dépouille mortelle fut ramenée au couvent dont il était Prieur et qu'il avait gouverné en toute sainteté et bon exemple. — (*Ex suppl. B. Guid.*)

1687 — A Amiens, la vertueuse Sœur MARIE-LOUISE DE LA FERRIÈRE, que Dieu suscita pour être, dans sa ville natale, le modèle des jeunes filles de son âge. Elle appartenait à une famille noble, et ses pieux parents servaient eux-mêmes d'exemple aux personnes de leur condition. Ses inclinations, toutes saintes, contribuèrent beaucoup à lui faire conserver l'innocence baptismale. Jamais Louise ne put souffrir qu'on lui fit des propositions de mariage. Pour couper court aux tentatives dans ce sens, elle obtint la permission de prendre l'habit dominicain, en qualité de tertiaire. Sa vie était très retirée : elle passait quatre ou cinq heures de suite en oraison, avide de remplir son esprit et son cœur des lumières et des vérités de la foi. C'était une grande édification de la considérer, cachée derrière quelque pilier de l'église, immobile comme une statue et toute ravie en Dieu. Ses confesseurs ne pouvaient assez admirer le sens des choses saintes qu'elle possédait à un haut degré. Toutes ses lumières surnaturelles ne faisaient que rendre plus parfaite son humilité. On n'aurait pas trouvé de personne plus soumise à la volonté de ses parents, ni plus déferente vis-à-vis de ses supérieurs que cette vertueuse tertiaire. Elle gardait le grand jeûne de l'Ordre fort rigoureusement et sans boire de vin ; le soir, elle se contentait pour collation d'un peu de pain sec. Elle cachait soigneusement ses mortifications, bien qu'elle se montrât très avide de les rechercher. On a même pensé qu'en cela elle dépassa la juste mesure pour tomber dans un excès qui allait abrégier ses jours. Elle apportait beaucoup de discrétion à dissimuler ses charités et ses aumônes, pratiquant à la lettre le précepte évangélique qui ne veut pas que la main gauche sache ce que fait la droite. En dehors des occupations que lui confiaient ses parents, Sœur Louise employait ses moments libres à la confection de travaux ravissants pour l'ornementation des églises, tant de la ville que des campagnes. Nous pouvons citer entre autres l'église de la Ferrière et celle de nos Pères d'Amiens ; tout ce qu'elles renfermaient de plus beau et de plus riche venait de sa main. Elle eut comme le pressentiment de sa fin prochaine, et pour se préparer à une plus sainte mort, elle entreprit le voyage de Paris afin de conférer de son intérieur avec un Religieux du couvent de Saint-Honoré, son ancien directeur à Amiens. Elle lui fit une confession générale ; à peine de retour, elle tomba gravement malade et mourut avant d'avoir achevé une magnifique tapisserie, destinée à notre église, représentant la naissance du Sauveur. Elle laissa la somme voulue pour que le travail fût continué après elle. En s'appliquant ainsi à honorer, au déclin de sa vie, Notre-Seigneur dans son humilité et l'abaissement de sa crèche, elle mettait la dernière disposition à son élévation dans le ciel. Sa bienheureuse mort arriva la veille de sainte Rose, l'an 1687. — (*Ex certa Relat.*)



XXX AOUT

SAINTE ROSE DE LIMA

(1586-1617)

ROSE de Lima est une des Saintes vers lesquelles on se sent attiré comme d'instinct et qu'on aime tout de suite. Son nom d'abord, puis nous ne savons quel parfum poétique répandu sur cette vie simple, humble, ignorée, contrastant d'une façon si suave avec les scènes sanglantes qu'avait vues jusque-là le Nouveau Monde; et aussi, avouons-le, une joie bien légitime, une fierté de famille de voir l'Ordre de Saint-Dominique s'emparer d'une terre encore jeune par une gloire si pure, — notre héroïne étant la première fleur de sainteté éclore sur le sol américain, — tout cela marque l'illustre vierge d'un caractère à part, et dès qu'on approche d'elle, on ne peut se défendre d'un charme inconnu. Puisse cette biographie, rapide, abrégé d'une grande et belle *Vie*, édifier, instruire et intéresser le lecteur (1)!

I. — Dans la seconde moitié du xvi^e siècle, une famille d'origine espagnole se trouvait fixée à Lima. Le père, Gaspard Flores, ancien militaire, était né à Puerto-Rico : il appartenait par ses ancêtres à l'aristocratie de Tolède, mais les bouleversements politiques avaient fait sombrer sa fortune; il vivait dans la médiocrité. Marie Oliva, son épouse, originaire de Lima, avait eu déjà dix enfants, quand le 20 avril 1586,

(1) Voir *Sainte Rose, Tertiaire dominicaine, patronne du Nouveau Monde*, par A.-L. Masson. — Lyon, imp. Vitte, 1898.

elle mit au monde une fille, dont la naissance, à l'encontre des enfantements précédents, ne lui coûta presque aucune douleur. L'enfant fut ondoyée immédiatement, et la cérémonie du baptême différée jusqu'à la Pentecôte, fête désignée en espagnol sous le nom de « Pâque des Roses ».

Isabelle de Herrera, son aïeule maternelle, la tint sur les fonts sacrés et lui imposa son nom. Celui de Rose, qu'elle devait immortaliser, ne lui fut donné que plus tard, à la suite du prodige que nous allons rapporter. Un jour que la petite fille reposait dans son berceau, sa mère, en se penchant pour la contempler, remarqua sur sa figure l'image d'une rose fraîchement épanouie. Ravie d'un tel fait, Oliva prit l'enfant dans ses bras, la couvrit de ses baisers et lui dit tout bas, ou plutôt se dit à elle-même : « Désormais tu seras ma Rose, ma petite Rose, je ne t'appellerai plus autrement. » Elle comptait sans la marraine. Celle-ci, en effet, d'un caractère peu endurant, et très vexée sans doute de n'avoir pas été témoin de la merveille, crut voir dans ce changement de nom un mépris pour sa personne : de là des discussions interminables au logis, discussions dont l'innocente fillette allait être bientôt la victime. Quand elle eut un peu grandi, courait-elle à sa mère en répondant au nom de Rose, l'aïeule saisissant la verge la frappait rudement : se rendait-elle au contraire à l'invitation de la marraine qui l'appelait Isabelle, la verge, changeant de mains, servait encore au même usage dans celles de sa mère. Ainsi tiraillée, ne sachant comment faire pour contenter son monde, la pauvre enfant porta patiemment le poids de ces conflits domestiques jusqu'à ce qu'il plut au Seigneur de mettre un terme à cette guerre cent fois renouvelée. A l'époque où la fille de Marie Oliva reçut le sacrement de Confirmation, l'archevêque de Lima, saint Turribius, poussé par une inspiration céleste, substitua de son propre mouvement le nom de Rose à celui d'Isabelle. Devant l'autorité du fait accompli, toute hésitation cessa, et l'aïeule elle-même n'osa plus se plaindre. Plus tard cependant, la jeune fille eut un scrupule à cet égard, sachant que ce nom ne lui avait pas été donné au baptême et craignant de ne le devoir qu'à la vanité, par allusion à sa beauté naissante. Sa conscience s'alarma ; mais la Très Sainte Vierge vint la rassurer. Elle lui apparut dans l'église des Frères-Prêcheurs, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. » Mon divin Fils, lui dit-elle, approuve le nom de Rose et désire que tu y ajoutes le mien : à l'avenir tu t'appelleras Rose de Sainte-Marie. »

Quelques jours se passèrent; puis un matin, après avoir communiqué, la jeune fille pria sa mère de l'appeler désormais Rose de Saint-Marie. « Jésus et Marie le veulent, ajouta-t-elle, et plus vous répéterez ces mots, plus vous comblerez mon cœur de joie et l'embraserez de l'amour divin. » Les noms célestes lui furent acquis pour toujours. Cette faveur, gage d'une prédilection singulière, était aussi l'indice de l'appel d'en haut. Le Ciel choisissait et marquait cette âme d'enfant pour de grandes choses : voyons comment elle répondit à ses des-seins.

Bien avant cette époque, et dès le berceau, Rose montrait que son esprit et son cœur semblaient uniquement occupés de Dieu. Sa mère était frappée de ce qu'elle découvrait en elle d'admirable et de surnaturel : son entourage la félicitait d'avoir une enfant dont tout l'extérieur portait déjà l'empreinte des faveurs divines, et chacun pouvait se demander : « Que sera-t-elle un jour ? »

A certains récits que les historiens nous ont conservés, on saisit sans peine les premières lueurs de cette générosité qui sera le trait le plus expressif de sa mâle vertu. Destinée à rester dans l'obscurité, Rose n'aura qu'un amour au cœur, celui de Jésus crucifié; mais elle donnera de cet amour un héroïque témoignage par la souffrance acceptée ou recherchée avec un courage, une ténacité, une persistance qui nous confondent.

Elle était d'habitude souriante et gracieuse. Une fois cependant on la vit pleurer. Sa mère, fière de sa beauté, l'avait portée dans une maison du voisinage pour la montrer à une de ses amies. Mais l'enfant, âgée de quelques semaines, ne cessa de jeter des cris, comme si un sentiment inné d'humilité et de modestie se fût trouvé froissé de cette exhibition : dès son retour au foyer domestique, elle rede-vint tranquille. N'était-ce pas un signe de l'aversion profonde qu'elle aurait pour le monde? Dans une autre circonstance, elle révéla une force d'âme bien supérieure à la nature. Un jour, qu'elle refermait un grand coffre, le pouce de sa main droite se trouva pris sous le couvercle, que Rose n'eut pas la force d'arrêter à temps. Sa mère accourut : mais l'enfant, dissimulant sa douleur, glissait sa main sous son tablier en disant : « Ce n'est rien. » On s'aperçut bientôt qu'un dépôt de sang coagulé s'était formé sous l'ongle. Le chirurgien consulté appliqua d'abord un onguent corrosif qui dévora l'ongle en partie, puis il arracha avec des pinces ce qui en restait. Rose tendait sa petite main, et pendant qu'on lui ouvrait le doigt, s'efforçait de

sourire et d'encourager sa mère qui tremblait pour elle. Le chirurgien ne revenait pas de surprise, et longtemps après, il avouait n'avoir jamais rencontré, dans sa longue carrière, d'héroïsme comparable à celui de cette enfant de trois ans.

Soumise plus tard à de nouvelles opérations non moins cruelles, Rose, loin de frémir, restait sereine et joyeuse, comme si elle eût eu déjà l'intuition que la douleur était sa voie et le moyen de prouver à Dieu son amour et sa soumission.

Un matin, tandis qu'elle s'amusait au jardin avec son frère aîné, celui-ci, écartant le voile de sa sœur, se mit à répandre de la terre dans ses cheveux. Rose qui recherchait avidement la souffrance aimait aussi la propreté : elle ne prit point cette souillure pour un badinage, et laissant là le jeu, s'éloigna au plus vite. « D'où vient cette susceptibilité ? dit alors le petit espiègle ; tu ne sais pas, ma sœur, que la chevelure des jeunes personnes est souvent une occasion de péché : au lieu donc de te complaire dans la tienne, tu ferais beaucoup mieux de la tenir pour ce qu'elle vaut. » L'apostrophe n'était sur les lèvres du frère qu'une nouvelle taquinerie : elle produisit un effet fort inattendu. Ce fut pour Rose un trait de lumière : elle comprit et l'horreur du péché et le prix inestimable de la vertu. Alors, sans hésiter, n'ayant alors que cinq ans, l'imitatrice de sainte Catherine de Sienne coupe sa blonde chevelure et fait le vœu de virginité perpétuelle.

Les onze Religieux, six de l'Ordre de Saint-Dominique et cinq de la Compagnie de Jésus, qui entendirent ses confessions, ont tous affirmé après sa mort qu'elle n'avait jamais commis la moindre faute vénielle contre ce vœu.

II. — L'obéissance fut la loi de la vie entière de notre angélique Sainte : à aucun prix elle ne se serait permis de transgresser un ordre, d'enfreindre une défense. Sa délicatesse à cet égard allait si loin qu'elle résolut, pour se maintenir dans une complète dépendance, de ne rien prendre par elle-même de ce qui était nécessaire à son travail journalier : elle priait donc chaque matin sa mère de lui remettre tout ce dont elle avait besoin. Ennuyée d'une importunité qui lui semblait peu sensée, sa mère lui dit un jour sur un ton de colère : « Me prends-tu donc pour ta servante ? Ne peux-tu pas me laisser tranquille, et pourvoir toi-même à tes nécessités ? » — « Pardonnez-moi, ma mère, répondit doucement la jeune fille ; je voulais

joindre au mérite de mon travail celui de l'obéissance et vous payer ainsi le tribut de mon respect filial : je tâcherai désormais d'apporter plus de discrétion dans mes demandes. »

Frappée de cette réponse, Marie Oliva voulut mettre à l'épreuve cet esprit d'obéissance. Un jour que l'enfant brodait des fleurs en soie sur une étoffe : « Tu t'y prends mal, lui dit-elle : tiens ton ouvrage autrement et passe la soie de telle façon. » Le conseil était contraire à toutes les règles de l'art. N'importe, Rose ne répliqua rien et fit ce qu'on lui commandait, quoiqu'elle sût gêner ainsi son travail. C'est ce qui arriva. Quelques heures après, nouvelle inspection de l'ouvrage et grande explosion de mécontentement. « Mais ces fleurs sont faites à l'envers ! mais ce sont des monstres et non des fleurs ! » — « Malgré mon peu de goût, reprit l'enfant avec douceur, je trouvais comme vous, ma mère, ces fleurs fort mal réussies ; mais je ne pouvais faire autrement sans m'écarter de la méthode que vous m'aviez donnée, et j'aime encore mieux obéir que suivre mon propre jugement. » Qui n'admirerait l'héroïsme de cette simple action ?

Rose s'était fait une loi de ne jamais boire sans permission, et, dans son amour de la pénitence, elle demandait cette permission tout au plus une fois en trois jours. Or sa mère, n'ayant pas remarqué ces intervalles, répondait parfois négativement : la jeune fille attendait patiemment que trois autres jours se fussent écoulés, et loin de se plaindre de ces refus, elle avoua même un jour qu'elle les trouvait trop rares.

Les parents de Rose, avons-nous dit, n'étaient pas riches : il leur fallait travailler beaucoup pour élever la nombreuse famille que le Ciel leur avait donnée. L'aimable enfant le savait. Ardente et pressée, elle employait toute son activité à adoucir les moments de gêne où le nécessaire allait peut-être manquer. Elle était d'une adresse incomparable. Fait vraiment inouï et humainement inexplicable, tout en consacrant douze heures par jour à la prière, elle faisait encore plus de besogne en une journée que quatre ouvrières réunies. La chose a été attestée par un grand nombre de témoins. La famille de la Massa, chez qui demeura la Sainte, les trois dernières années de sa vie, déposa que ses ouvrages étaient en outre d'une incomparable beauté : ils se trouvaient aussi frais au moment où elle les terminait que si les Anges seuls y eussent mis la main, et les fleurs qui naissaient entre ses doigts rivalisaient avec celles des parterres.

Cette assistance miraculeuse ne s'étendait pas seulement aux travaux d'aiguille : elle relevait encore les autres industries de l'admirable vierge. Rose s'était réservé le soin du jardin de ses parents. Elle y fit des semis, des greffes, des boutures et obtint des plantes remarquables, qu'elle vendait au marché de la ville. Mais voici la merveille. Les fleurs des diverses saisons s'épanouissaient ensemble dans ce jardin béni, et l'éclat de leurs couleurs, la suavité de leurs parfums dépassaient tout ce qu'on avait jamais vu et senti. Comme on demandait un jour à l'habile jardinière si la culture de ses plantes était de quelque utilité à sa famille : « C'est un fort petit commerce à la vérité, répondit-elle en souriant, mais la miséricorde de mon Fiancé céleste en augmente le bénéfice. »

Elle était l'ange du foyer. La maladie visitait-elle l'humble logis, Rose passait les jours et les nuits au chevet des infirmes et ne le quittait plus à moins d'en être arrachée par l'obligation de rendre quelque autre service. Elle faisait les lits, préparait les remèdes, et se prêtait aux choses mêmes les plus répugnantes. La mère comprit, sans doute, à la longue qu'elle possédait un trésor : toutefois son caractère violent lui faisait vite oublier les services rendus par sa plus jeune fille. Elle la trouvait exagérée dans ses pratiques pieuses. Son silence, ses longues oraisons, son aversion du monde l'exaspéraient à tel point qu'elle l'accablait d'injures, de soufflets et de coups ; Dieu le permettant ainsi pour donner à cette âme choisie un trait de ressemblance — et des plus saisissants — avec son divin Fils.

Les frères de notre Sainte voulaient, de leur côté, voir en elle un esprit dérangé ; ils lui prédisaient qu'elle finirait ses jours dans les cachots de l'Inquisition et la traitaient de fourbe et d'hypocrite. Douce et calme au milieu de ces orages, l'humble vierge supportait tout en patience, et savait allier la déférence la plus parfaite avec les pressantes réclamations de la grâce céleste. Appelée par Dieu, elle n'était plus du monde et ne devait plus vivre selon le monde. Aussi, quand l'obéissance la poussait hors de la voie crucifiante, comme elle s'ingéniait pour y rentrer ! quelle sagacité surprenante pour trouver la pénitence dans ce qui semblait propre à flatter la nature ! Un jour, sa mère lui fit prendre pour coiffure une couronne de fleurs. Pour compenser l'éclat de cette parure, la jeune fille glissa en dessous une longue aiguille dont elle enfonça la pointe dans sa tête, en y plaçant les fleurs. Le port de cette couronne devint ainsi un tourment. Un autre jour, on commit l'imprudence de s'extasier devant la beauté

de ses mains. C'en fut assez pour que la généreuse enfant plongeât dans la chaux vive ces mains qui furent affreusement brûlées. Pendant un mois, elle endura de grandes douleurs sans regretter une seule fois de s'être condamnée à ce supplice. La guérison recouvrée, Marie de Flores, pour rendre à la peau sa beauté première, se mit un soir à frictionner les doigts de sa fille avec une composition très estimée au Pérou, et les enferma dans des gants jusqu'au lendemain. En vain Rose avait-elle instamment demandé qu'on lui épargnât cette recherche. Elle dut se soumettre. Mais Dieu prit lui-même en mains sa défense. Une fois couchée et la lumière éteinte, la jeune fille venait, non sans peine, de céder au sommeil, quand une vive douleur la réveilla. Ses mains brûlaient comme si elles eussent été plongées dans le feu : des flammes s'en échappaient et éclairaient toute la chambre. Dans son effroi et craignant un incendie, Rose s'empressa de retirer ses gants et aussitôt le feu s'éteignit. Le lendemain, les mains gardaient encore des traces de brûlures ; mais il fallut expliquer à la mère le prodige opéré.

Nous ne pouvons nous arrêter longtemps sur les moyens employés par cette jeune fille de quinze ans pour suivre l'attrait mystérieux qui l'emportait loin du monde et des frivolités terrestres. Parfois, si un ordre formel l'obligeait à paraître en société, elle se frottait le visage avec un poivre très mordant qui la défigurait et lui causait de grandes douleurs, ou encore elle se laissait tomber sur le pied une lourde pierre, et se trouvait contrainte de rester à la maison. Par d'héroïques stratagèmes, manifestement inspirés d'en haut, elle obtint enfin de se tenir éloignée de toute réunion mondaine et de suivre son goût pour la solitude et la retraite avec Dieu. Ses parents lui permirent de se construire au fond de leur jardin un ermitage rustique, mesurant cinq pieds de long sur quatre de large : une simple ouverture servait de fenêtre ; un siège, une table et une grande croix formaient tout le mobilier. « C'est trop étroit, lui dit son confesseur, vous ne sauriez rester dans un pareil réduit. » — « Oh ! répondit Rose, c'est bien assez grand pour Jésus et pour moi ; tous les deux, nous y serons à l'aise. » Cette humble cabane fut pendant plusieurs années le lieu de retraite où elle venait s'entretenir avec son Bien-Aimé : chaque matin, dès l'aube, elle s'enfuyait dans sa chère cellule, et là, seule avec son Dieu, priait, travaillait, souffrait.

A Lima, comme dans tous les pays chauds et humides, les moustiques sont nombreux. L'ermitage de Rose, placé sous les arbres, en était

infesté. Chose étrange, au lieu de la troubler par leurs désagréables piquûres, ils vivaient avec elle en bonne intelligence. Quand sa mère se hasardait dans la cellule, toute la troupe semblait se donner le mot pour la dévorer. « Sous cette plaie d'Egypte qui ne laissait aucun moment de repos, écrit l'un de ses biographes, Rose, au grand étonnement de ses visiteurs, demeurait tranquille et nullement tourmentée. »

III. — Depuis longtemps déjà l'angélique enfant s'était éprise d'amour pour sainte Catherine de Sienne : le récit de sa vie avait ému profondément son âme. Elle brûlait de suivre de plus près l'héroïque vierge ; aussi son rêve le plus cher était-il d'être admise parmi les Sœurs du Tiers-Ordre de la Pénitence. Mais nul chemin n'est sans épines : des difficultés surgirent qui parurent un moment rendre impossible la réalisation de tels désirs. Une tante de l'archevêque Turribius, fondatrice d'un couvent de Clarisses à Lima, crut faire une bonne œuvre en proposant la fille des Flores aux Religieuses nouvellement arrivées. Rose fut agréée sans même avoir été avertie. Tout en exprimant sa reconnaissance, elle demanda à réfléchir. La mère consultée refusa son consentement, et sa décision eût fait loi si elle ne s'était trouvée en opposition avec le jugement des directeurs de Rose. Ceux-ci, pensant qu'une jeune fille d'une telle piété serait mieux à sa place dans un couvent qu'au milieu du monde, lui conseillèrent de sacrifier son attrait pour l'Ordre de Saint-Dominique, et d'entrer résolument dans le monastère disposé à l'accueillir. Rose crut voir dans cet avis la volonté de Dieu, et sans rien dire, quitta, un dimanche matin, la maison paternelle, accompagnée d'un de ses frères qu'elle avait mis dans le secret. Passant devant l'église de Saint-Dominique, elle voulut s'y arrêter pour prendre la bénédiction de Notre-Dame du Rosaire. A peine s'était-elle agenouillée, qu'elle se sentit comme rivée au sol. En vain essayait-elle de faire un mouvement : peine inutile. Son frère s'approche ; mais il eut beau déployer toute sa force, il ne put parvenir à la soulever. Dans cette extrémité, la candide enfant croit comprendre que Dieu n'approuve pas son projet. Levant les yeux vers Marie : « O ma Mère, dit-elle, je vous promets, si vous me délivrez, de retourner à la maison de mes parents et d'y rester jusqu'à ce que vous m'ordonniez d'en sortir. » A ces mots, elle vit la Madone lui sourire : en même temps la vie et le mouvement revenaient dans ses membres. Elle put se lever et partir.

Assurée cette fois de la volonté divine, Rose revint à son désir d'appartenir à l'Ordre de sa protectrice, sainte Catherine de Sienne. Une circonstance singulière l'affermir dans cette résolution. Un jour qu'avec quelques pieuses jeunes filles, elle était occupée à orner une grande statue de la Sainte que l'on devait porter en procession à travers les rues, elle vit, pendant un temps assez long, un papillon noir et blanc voltiger autour d'elle, passant et repassant comme avec insistance devant ses yeux. En même temps une lumière intérieure lui fit comprendre que Dieu, par ce signe, l'autorisait à prendre l'habit blanc et noir du Tiers-Ordre dominicain. Sans plus tarder, elle demanda le consentement de sa famille, qui ne le refusa pas, et, le jour de Saint-Laurent 1606, elle reçut des mains de son confesseur, le Père Alphonse Vélasquez, le vêtement tant désiré de la *Pénitence de Saint-Dominique*. Elle avait 20 ans.

Or, à cette époque, le receveur des domaines royaux, Gonzalve de la Massa, qui fréquentait la famille de Rose, et tenait notre Sainte en grande estime, la pressait d'entrer chez les Carmélites. La vie de Tertiaire dans le monde ne lui semblait ni assez élevée, ni assez sûre pour Rose; lui-même s'offrait pour constituer la dot et aplanir toutes les autres difficultés. Rose, craignant de lui déplaire par un refus formel, demanda que l'on soumit la proposition à l'examen de quatre théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique, promettant de suivre leur décision. Il arriva que deux des théologiens opinèrent pour le Carmel et deux pour le Tiers-Ordre : et telle fut la ténacité des deux partis, qu'aucun ne voulut céder. Faute de majorité, Rose déclara qu'elle restait dans la voie où elle était entrée. Mais l'ennemi des âmes ne se tint pas pour battu. Ayant échoué en se servant des autres, il essaya d'entrer directement en lice pour lui enlever un habit gagné au prix de tant de lutttes. Il lui suggéra qu'elle était indigne de le porter.

« Blanche au dehors, lui disait-il, noire au dedans, c'est pure hypocrisie. Tu veux passer pour une Sainte, et c'est tout. » De fait, quand la jeune fille, vêtue des livrées dominicaines, et marchant avec une modestie ravissante, passait dans les rues, on se la montrait du doigt et plus d'un la comparait tout haut à la vierge de Sienne. Profondément affectée de tels hommages, la pauvre enfant n'osait plus sortir et ne savait à quoi se résoudre. Dans son angoisse, elle eut recours à Notre-Dame du Saint Rosaire. A peine fut-elle à genoux devant l'autel que toute inquiétude disparut, son visage abattu reprit

sa beauté sereine et une douce splendeur forma autour de sa tête comme une auréole de gloire. Quelques tertiaires présentes s'extasiaient devant ce spectacle. Rose les aperçut et toute joyeuse leur dit : « Courage, mes Sœurs, louons Dieu dont la bonté nous tient unies ensemble par un lien d'indestructible charité. » Satan était vaincu. C'est à partir de ce moment que le confesseur de Rose la vit plusieurs fois prendre et garder pendant quelques instants les traits de sainte Catherine.

IV. — Fille de saint Dominique, Rose de Sainte-Marie entendait justifier ce beau titre pour réaliser, dans la mesure du possible, le type achevé que Dieu lui-même lui mettait sous les yeux. C'est de ce côté qu'elle va diriger ses efforts, et nous allons voir quelle base solide elle posa, par l'humilité et la pénitence, à la vie de sublime contemplation où elle fut élevée.

Notre Sainte ne se bornait pas à recevoir avec patience et avec joie les injures et les railleries, de quelque côté qu'elles vinssent : pensant toujours en avoir mérité davantage, elle avait l'habitude, quand on l'accusait, d'amplifier encore ce qu'on lui imputait, comme si, à l'entendre, elle eût été coupable de grands crimes et digne d'être méprisée et maltraitée de tous.

Rien ne lui était plus insupportable que les louanges : elles étaient pour elle comme un trait acéré qui semblait percer son cœur ; à ses gémissements et à ses larmes on pouvait comprendre combien ces discours flatteurs lui étaient à charge. Si une adversité, si un accident fâcheux tombait sur sa famille, elle l'attribuait sérieusement à ses fautes, et comme elle se croyait très sincèrement la créature la plus misérable qui fût au monde, elle désirait vivement voir les autres partager sa conviction. Quand elle se présentait au saint tribunal, c'était avec une abondance de larmes et des soupirs qui l'auraient fait aisément passer pour une insigne pécheresse. Toutefois cette contrition si extraordinaire était toujours accompagnée et relevée par les ardeurs croissantes de la charité, et c'est dans cet esprit qu'avant de commencer, elle disait à son confesseur : « Dieu soit avec vous, mon Père. Que Jésus soit notre amour ! quand donc viendra le jour où nous l'aimerons parfaitement ? Ah ! qui ne l'aime pas, ou il ne le connaît pas ou il est sans cœur. » Outre les confessions sacramentelles, qu'elle renouvelait plusieurs fois la semaine, elle en faisait une spirituelle chaque jour, aux pieds de son Père saint Dominique :

elle lui accusait en détail tout ce qui pouvait être l'ombre d'une négligence ; puis elle demandait humblement au Seigneur, par les mérites du saint Patriarche, le pardon et le remède.

Elle cachait avec soin ses maladies, pour augmenter ses souffrances et aussi pour éviter d'attirer l'attention. Mais, ce qu'elle cherchait à dérober avec plus de soin encore, c'étaient ses progrès dans la vertu et les faveurs extraordinaires qu'elle recevait de Dieu. Rose ne parlait jamais de ces dernières que pressée par l'obéissance et avec une extrême réserve. « Dès mon enfance, déclara-t-elle un jour, j'ai supplié Dieu de ne pas permettre que les grâces opérées en moi par sa bonté fussent manifestées au dehors, et, connaissant la sincérité de ma prière, il a daigné m'exaucer. »

Si prodigieuse que nous paraisse sa vie, il est clair d'après cette parole que bien des merveilles nous en sont restées inconnues. Cependant Rose ne pouvait soustraire aux regards des hommes beaucoup d'actes héroïques : ses jeûnes et ses abstinences étaient forcément connus de ceux qui vivaient avec elle.

Dès son plus bas âge, elle s'imposait de nombreuses privations et s'interdit, entre autres choses, l'usage des fruits. A six ans, elle commença à jeûner au pain et à l'eau trois fois la semaine. Par une de ces pieuses adresses qu'on rencontre chez les Saints, elle avait trouvé le moyen de mortifier son appétit à la table commune, et cela, sous les yeux de sa mère, si prompte, pour la moindre indisposition, à accuser les rigueurs excessives de sa fille. Une servante Indienne, nommée Marianne, avait fini, à force d'amitié et de caresses de la part de Rose, par devenir un instrument docile des pénitences de sa jeune maîtresse. Rose obtint qu'à chaque repas, sous un prétexte quelconque, Marianne lui servît un mets spécial, composé de quelques herbes sauvages soigneusement dissimulées dans un semblant d'apprêt. Quelquefois elle s'en allait dans les champs à la cueillette de plantes ou racines nauséabondes, pour en fabriquer une sorte de liqueur mélangée d'absinthe et de fiel dont elle arrosait ses aliments, de sorte qu'on ne saurait vraiment dire si elle ne souffrait davantage en mangeant qu'en s'abstenant de manger. Les jours de jeûne ecclésiastique, elle se bornait à prendre, une seule fois, un peu de pain et d'eau. On la vit, pendant des Carêmes entiers, se sustenter seulement avec cinq pépins d'orange ou de citron chaque jour ; on la vit rester sept semaines sans boire, malgré les chaleurs insupportables du pays.

Rien de ce qui pouvait la faire ressembler à Jésus souffrant ne lui

paraissait au-dessus de ses forces. Dès sa quatorzième année, elle sortait, la nuit, dans le jardin, et, chargeant ses épaules meurtries par les disciplines d'une grande et lourde croix, elle marchait à pas lents dans les allées, méditant sur le trajet douloureux du Calvaire et se laissant parfois tomber à terre pour mieux imiter le Sauveur. Elle accomplissait ce pèlerinage pieds nus et par les plus rigoureuses températures.

Quoique son corps fût fort affaibli par les jeûnes, Rose ne laissait pas de pratiquer d'autres austérités presque incroyables. Elle se fit un cilice de crins, hérissé de pointes d'aiguilles et descendant jusqu'au-dessous des genoux. Elle le porta longtemps et ne le quitta que par obéissance. Mais aussitôt elle le remplaça par un sac grossier, dont le poids accablant et les aspérités ne lui permettaient de faire aucun mouvement sans ressentir dans tous ses membres un douloureux martyre.

Elle s'était tressé une discipline de cordes très rudes et armées de gros nœuds, et en faisait usage tous les jours, quelquefois à plusieurs reprises. Elle se servait aussi de chaînettes de fer, et avec tant de force que son sang jaillissait contre les murailles.

Elle se ceignit les reins d'une chaîne de fer à trois tours, la ferma d'un cadenas et en jeta la clef dans un puits. Cette ceinture, pénétrant dans les chairs, produisit à la longue des douleurs intolérables, auxquelles on ne pouvait apporter de soulagement par suite de la précaution héroïque de faire disparaître la clef du cadenas. La prière de la douce victime fit céder l'obstacle ; un soir, la serrure s'ouvrit par miracle et la chaîne tomba à terre.

Rose se rappela qu'à l'invitation du Sauveur, sainte Catherine de Sienne avait porté la couronne d'épines : devenue sa sœur par le Tiers-Ordre, elle aspirait à lui ressembler en ce point comme en tant d'autres. Après avoir essayé d'une couronne tressée de cordes et d'épines, elle se procura une lame d'argent qu'elle courba en cercle, munit d'un triple rang de clous très aigus, et serra fortement autour de sa tête, la recouvrant de son voile. De temps en temps, principalement le matin, en faisant sa toilette, elle changeait la position de sa couronne, afin de multiplier les plaies.

Quand parfois quelque mouvement tendait les muscles de la tête, sa souffrance était si vive que son visage se contractait et qu'elle perdait l'usage de la parole. Longtemps on ignora autour d'elle cette effroyable pénitence. Mais un jour que le père de Rose, une verge à

la main, poursuivait un de ses fils pour le corriger, il heurta la jeune fille à l'endroit de la couronne, et aussitôt trois jets de sang s'échappèrent de son front. Rose se retira précipitamment dans sa chambre; sa mère l'y suivit, et demeura interdite en apercevant le sanglant bandeau. Elle en parla au confesseur de Rose, Juan de Villalobos, recteur du collège des Jésuites, lequel se fit apporter la couronne, qu'il avait autorisée sans l'avoir vue, et voulut dissuader sa pénitente de porter désormais le terrible instrument. Mais celle-ci plaida si bien sa cause, que le Père se contenta d'émousser avec une lime la pointe trop acérée des clous, et laissa l'héroïque vierge suivre l'inspiration de l'Esprit Saint.

Ce n'est pas tout. Rose, remarquant un jour que dans la répartition des pénitences ses pieds étaient épargnés, imagina de les exposer nus à la bouche d'un four embrasé, si bien que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il ne restait rien en elle qui n'eût sa part d'expiation.

Si la journée de Rose était ainsi remplie de mortifications de tout genre, la nuit, elle aussi, avait son tour. Après divers essais, Rose inventa un lit plutôt de torture que de repos. Elle plaça, sur une longue planche, des morceaux de bois non équarris, les lia avec des cordes et remplit les intervalles de cailloux pointus, de débris de tuile et de vaisselle. Comme oreiller, elle se servit successivement d'une bûche, d'une pierre rugueuse, d'un sac garni de copeaux et de fragments de jonc ou d'osier qui lui écorchaient le visage. Avant de se coucher, Rose remplissait sa bouche d'un breuvage de fiel qu'elle tenait en réserve dans un flacon près de son lit. Ce breuvage amer lui causait, surtout au réveil, une inflammation du gosier accompagnée d'une soif inextinguible.

L'on aurait tort de croire que l'habitude de la souffrance en ôât à notre Sainte ou en diminuât même la sensation. Maintes fois la pauvre enfant ne pouvait approcher sans frémir de sa terrible couche. Un soir, elle luttait plus péniblement que de coutume contre la répugnance de la nature, quand Jésus-Christ lui apparut sous une forme visible. « Souviens-toi, ma fille, dit-il, que le lit de la croix sur lequel je m'endormis du sommeil de la mort était plus dur, plus étroit, plus effrayant que le tien ! » Consolée par ces paroles, Rose reprit courage, et pendant seize années continua cette horrible macération.

Si pénible et si agité que dût être le sommeil sur une pareille

couche, encore voulait-elle vaincre cet ennemi, le plus difficile à terrasser, de l'aveu de sainte Catherine elle-même. Sur les vingt-quatre heures de la journée, Rose en donnait douze à la prière, dix au travail des mains et réduisit à deux heures le temps consacré au repos et aux autres nécessités de la vie. Mais quelle violence il fallut faire à la nature pour obtenir un tel résultat ! L'héroïque jeune fille avait enfoncé un très gros clou dans le mur de sa chambre, à six pieds environ de hauteur. Dès que le sommeil la poursuivait, elle venait se pendre à ce clou par les cheveux qu'elle avait gardés sur le devant de la tête, et lorsqu'elle sentait qu'ils allaient céder, elle appuyait la pointe des pieds sur le plancher. Elle passait ainsi des nuits entières, veillant et priant avec Notre-Seigneur. En outre, elle fit faire une croix dans les bras de laquelle étaient fixés deux clous, capables de supporter le poids de son corps. Voulait-elle prier plus longuement la nuit ? elle dressait cette croix contre la muraille et s'y tenait suspendue pendant son oraison. C'est à la suite de cette pénitence qu'elle n'eut plus de combats à soutenir contre le sommeil. L'ennemi était vaincu par le même instrument qui a vaincu le péché.

V. — Assurément une vie de mortifications si extraordinaires ne saurait être proposée pour modèle : les voies des élus ne sont pas les mêmes pour tous. Néanmoins, ce spectacle, propre à épouvanter notre faiblesse, ne doit pas nous décourager : tout en louant Dieu, toujours admirable dans ses Saints, nous pouvons, sans viser si haut, suivre au moins la vierge de Lima dans la pratique de vertus plus à notre portée, qu'elle savait faire éclore sur chacune de ses douleurs.

Dans cette existence, semée de merveilles sans nombre, il est un fait peut-être plus admirable, c'est de voir la frêle adolescente, malgré ses maladies et ses pénitences, toujours la première au travail, toujours douce et affable, montrant une gaieté qui faisait le charme de ses parents et de ses amis. Prétendra-t-on qu'il n'y a rien à glaner ici ?

Mais là ne se termine point le chapitre des souffrances de notre bienheureuse Sœur. Une âme prédestinée comme la sienne pour être, au milieu du monde, une représentation vivante de Jésus crucifié, devait connaître tous les genres de peines, et spécialement les peines

intérieures. « Parce que vous étiez agréable à Dieu, disait l'archange Raphaël à Tobie, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » Il est pour les âmes justes, en effet, des heures sombres, qui succèdent par intervalles aux merveilleuses clartés de l'oraison, et aux jouissances sensibles de la grâce. Rose connut cette épreuve et y montra un prodigieux courage. Un changement subit s'opérait parfois dans son intérieur : elle se voyait seule dans un désert, au milieu d'une nuit épaisse : tout sentiment des choses de Dieu avait disparu. C'était comme une espèce de mort et de déchirement, une sorte de réprobation, qui lui faisait crier comme Jésus mourant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

L'espace de quinze années, il ne se passa pas un jour que la jeune vierge ne fût ainsi réduite à une mystérieuse agonie, durant une heure et plus ; l'habitude, loin de diminuer son tourment, ne servait qu'à en augmenter la rigueur. Les consolations qui suivaient, « inondaient, il est vrai, son âme en proportion de la grandeur de ses peines », mais le lendemain, à heure fixe, le même supplice recommençait. Il fallait que le calice fût bien amer pour que cette Sainte, si patiente et si mortifiée, priât Dieu de le détourner de ses lèvres. Mais incontinent, elle ajoutait : « Que votre volonté se fasse et non pas la mienne », et cette complète soumission lui apportait un peu de soulagement.

Ce n'était là du reste qu'un surcroît ajouté à ses peines ordinaires : la souffrance était l'état normal de sa vie. Dans son amour généreux pour Jésus-Christ, remarque un historien, elle eût rougi de se voir sans croix un seul instant : le Bien-Aimé de son cœur ne le permit pas. Rose eut à souffrir de tous les côtés à la fois : de la part de sa famille qui, croyant à un état fiévreux, voulait l'obliger à force remèdes : de la part même de directeurs inexpérimentés, trop prompts à rejeter sur la rêverie, l'imagination, l'excès du jeûne ou de la fatigue, les phénomènes extraordinaires dont elle était l'objet ; enfin les maladies ne la quittèrent jamais complètement.

La conduite de Dieu sur cette âme d'élite impressionna les plus fameux théologiens de l'Université de Lima, et l'on jugea utile de soumettre la fille de saint Dominique à de longs et minutieux interrogatoires. Elle répondit à tout sans hésitation. Avant de lever la séance, les docteurs déclarèrent à l'unanimité : « 1° que Rose était arrivée à l'oraison d'union par la voie la plus directe et sans avoir presque passé par la voie purgative, le Seigneur ayant attiré son

cœur à lui dès sa plus tendre enfance; 2° qu'elle avait supporté avec un courage héroïque la plus accablante épreuve qui se puisse imaginer, et qu'elle avait gardé dans cet état d'abandon et de désolation une soumission parfaite à la volonté divine. »

A dater de ce moment, elle fut regardée par les hommes de piété qui eurent occasion de la connaître comme une âme remplie de l'Esprit de Dieu, possédant le don de sagesse et gouvernée par une science divinement infuse. Un jour qu'elle se trouvait à l'église de Saint-Dominique, elle pria le Frère sacristain d'appeler son confesseur. Le Frère se rend aussitôt vers le Père de Lorenzana, religieux de grand savoir et de haute perfection, et lui dit : « Mon Père, la petite Rose est là, qui vous attend. — Ah ! mon Frère, répondit le saint homme, que dites-vous ? cette Rose que vous appelez petite, l'univers entier connaîtra un jour sa grandeur devant Dieu. »

VI. — On conçoit facilement qu'une âme dévouée à Dieu avec tant de générosité, devait recevoir dès ici-bas des récompenses hors de pair. Son Epoux céleste l'honorait de communications et de visions merveilleuses : elle vivait avec lui dans la plus étonnante et la plus divine familiarité.

Sous ce rapport, la vie de sainte Rose contient des traits ravissants qu'il faut lire avec la simplicité des enfants de Dieu. Malgré les longues heures qu'elle passait en oraison, la pieuse vierge ne laissait pas d'employer un certain temps à la lecture. Or, il arriva plusieurs fois que l'Enfant Jésus vint se poser sur le livre entr'ouvert. Sa taille, d'une ténuité extrême, ne dépassait guère la longueur de la main, mais ce corps et le visage étaient d'une grâce incomparable. « Lis-moi, lui disait-il intérieurement ; lis-moi avec attention, car je suis le Verbe ou la Parole éternelle, et si petit que tu me vois, je n'en renferme pas moins les trésors de la sagesse et toute la science de Dieu. »

Quand Rose, occupée de son travail manuel, faisait ses fleurs ou sa broderie, il s'asseyait sur son métier, lui souriant doucement, tendant vers elle ses petits bras comme pour l'inviter à le caresser. On suppose que ces faveurs durent lui être accordées tous les jours, à partir d'une certaine époque, car elle se plaignait amoureusement lorsque Jésus tardait à paraître. « Voici l'heure, et le Bien-Aimé ne paraît pas, disait-elle. La douzième heure a sonné et je suis encore privée de son aimable présence ! Venez, Seigneur, vous le savez, votre petite Rose ne peut vivre sans vous ! »

Une fois elle était demeurée très tard à sa cellule du jardin paternel. Après une longue oraison, elle fut prise d'un vertige : le malaise, loin de passer, ne faisait que croître : Rose était comme anéantie et se sentait près de mourir. Minuit venait de sonner ; comment appeler au secours ? Elle essaya cependant de sortir et de se traîner vers la maison de ses parents, afin de prendre quelques gouttes d'un élixir dont elle avait parfois expérimenté la puissance. Une pensée subite traversa son esprit : « C'est dimanche aujourd'hui et je dois communier : sacrifierai-je ce bonheur pour un soulagement corporel ? D'autre part, si je refuse à mon corps le secours qu'il réclame, ma faiblesse ne me permettra pas d'aller à l'église ! » Dans cette perplexité, elle recourut à son divin Epoux. Jésus apparut et lui dit : — « Applique tes lèvres à la plaie de mon côté ; il a été ouvert pour le salut du genre humain ; mes fidèles y trouveront toujours le réconfort dont ils ont besoin. » Et le Seigneur la fit boire non de bouche, comme sainte Catherine de Sienne, mais de cœur, à l'ouverture qui donne entrée à son adorable Cœur. — Une force nouvelle se répandit immédiatement dans les membres de Rose, en même temps qu'une joie surnaturelle inondait son âme.

La Sainte aimait beaucoup les fleurs. Elle en avait partout, dans son jardin, autour de son ermitage. Elle cultivait avec une sollicitude particulière un basilic très beau, qu'elle se proposait de porter à l'église quand il serait en pleine floraison. Peut-être s'y était-elle un peu trop attachée. Un matin, sans que le fait pût s'expliquer naturellement, le basilic se trouva déraciné et flétri. Rose se retirait tout attristée, lorsque Jésus se présenta à elle. « Eh quoi ! lui dit-il, vas-tu t'affliger pour la perte de cette plante, quand je te reste, Moi qui suis la fleur des champs et le lis de la vallée ? Tu es ma fleur, mais je veux que dans ton cœur il n'y ait place pour nul autre que pour Moi. »

Rose comprit la leçon, et s'appliqua si bien au détachement total et absolu, que le Seigneur pouvait dire, un peu plus tard, à une pieuse femme de Lima qui jouissait aussi des familiarités divines : « Je porte ma Rose dans l'endroit le plus intime de mon cœur, parce que le sien est tout à moi. » C'était vrai à la lettre. Le regard du Maître s'arrêtait donc sur cette petite fleur du parterre angélique, et bientôt un délicieux mystère d'amour allait s'accomplir en elle.

Un dimanche des Rameaux, après la bénédiction des palmes, les sacristains se répandirent dans l'église pour les distribuer au peuple. Tous les assistants reçurent la leur ; mais soit inattention, soit oubli,

seule parmi ses compagnes, Rose n'eut point de part à la distribution commune. Ce fut avec grande confusion qu'elle suivit la procession les mains vides. Quand la cérémonie eut pris fin, elle accourut se réfugier dans la chapelle du Rosaire, et là, sous le regard de sa bonne Mère, donna libre cours à ses larmes. Puis, surmontant son chagrin : « A Dieu ne plaise, ô ma douce Souveraine, dit-elle, que je regrette plus longtemps une palme qui m'eût été donnée par une main mortelle ! N'êtes-vous pas le palmier magnifique qui embellit le désert de Cadès ? Vous me donnerez un de vos rameaux et celui-là ne se flétrira pas. » Soudain la Reine du ciel abaisse un regard joyeux sur l'Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras et le reporte ensuite sur Rose avec une ineffable tendresse. Le divin Enfant la regarde à son tour et prononce distinctement ces mots : « Rose de mon cœur, sois mon épouse. » Hors d'elle-même, Rose s'écrie : « Je suis votre servante, Seigneur. Oui, si vous voulez ce que je n'oserais ambitionner, je serai à vous et vous demeurerai éternellement fidèle ! » — « Tu vois, ma fille, ajouta Marie, le rare honneur que Jésus a daigné te faire en te prenant pour épouse : pouvait-il mieux te prouver la grandeur de son amour ? » L'extase de Rose se prolongea longtemps, et son âme fut gratifiée d'une plénitude de dons célestes que la parole humaine est impuissante à décrire. A peine rentrée dans son ermitage, Rose pria l'un de ses frères de lui dessiner un anneau avec un emblème religieux, sans rien lui dire de la merveille accomplie en sa faveur. Celui-ci réfléchit quelques instants, et, saisissant un papier, y traça le dessin d'un anneau, orné d'un brillant sur lequel il écrivit le nom de Jésus. Rose lui demanda une petite inscription à l'intérieur du cercle : et sous le coup de la même inspiration, le jeune homme prit la plume et traça ces mots en exergue : *Rosa cordis mei, tu mihi sponsa esto* : « Rose de mon cœur, sois mon épouse. » La pieuse enfant ne fit rien paraître de sa surprise ; mais on devine sa joie et sa reconnaissance en entendant répéter et confirmer par son frère, ignorant de ce qui s'était passé, les paroles mêmes de son divin Epoux. L'anneau fut fabriqué, l'inscription gravée, et la sainte fille le porta au doigt jusqu'à sa mort.

Dès lors, son amour ne fit plus que s'élever ; les élans de son âme, qu'elle ne pouvait plus comprimer, se traduisaient par des paroles de feu ou par des invitations aux êtres de la création à aimer leur auteur. « Eléments, disait-elle, eaux et terres, anges et hommes, insectes et oiseaux, plantes fleuries, grands arbres, venez à mon aide : aimons Dieu, aimons Dieu ! »

Parfois, saisissant une harpe, bien qu'elle n'eût jamais appris à manier cet instrument, elle en tirait de doux accords pour accompagner la plaintive mélodie qu'elle adressait au Ciel. Et, à sa voix, les arbres, les plantes et les fleurs s'agitaient en cadence, comme pour payer un tribut à la louange du Créateur. Nous avons parlé plus haut des moustiques qui hantaient l'ermitage de Rose. Le matin, notre Bienheureuse, ouvrant la porte et la fenêtre de sa petite cellule, disait gracieusement à ces nombreux hôtes : « Allons, mes petits amis, chantons ensemble les grandeurs du Tout-Puissant. » Aussitôt, comme s'ils eussent été doués d'intelligence, guêpes, abeilles, mouches se divisaient en deux chœurs, les uns volaient et accompagnaient le chant de Rose du bourdonnement de leurs ailes, tandis que les autres demeuraient immobiles et silencieux : au bout de quelques instants, le second chœur reprenait l'accompagnement et le premier se reposait. Cela durait jusqu'à ce que la Sainte leur rendit la liberté. « Allez maintenant, petites sœurs, disait-elle, allez chercher votre nourriture, et ne manquez pas de revenir au coucher du soleil, afin que nous reprenions notre cantique. »

Pendant le Carême de l'année 1617, le dernier qu'elle passa sur terre, un petit oiseau vint un soir, après le coucher du soleil, chanter auprès de sa fenêtre. La Sainte l'écouta avec attendrissement et se prit à l'aimer. Le lendemain, le petit oiseau revint encore et à la même heure. Rose le reconnut et l'écouta avec encore plus de bonheur que la veille. Enfin, l'oiseau fut très exact, et elle ne manqua plus, dès lors, de se placer près de la fenêtre pour attendre son charmant visiteur. Rose composa même un cantique pour l'inviter à chanter : l'oiseau la suivait fort attentivement et reprenait ensuite de son mieux. Ce naïf entretien entre les deux créatures du bon Dieu durait environ une heure, après quoi l'oiseau s'envolait, et la Sainte un peu triste, disait alors pour se consoler : « Mon petit chantre m'a abandonnée : béni soit Dieu qui est toujours avec moi ! »

VII. — L'amour divin croissait de jour en jour dans le cœur de Rose, et il plut au Seigneur de rendre visible en diverses circonstances le feu qui la consumait. Une personne qui, par extraordinaire, passa une fois la nuit dans la chambre où couchait la servante de Dieu, vit des rayons lumineux se projeter au milieu des ténèbres. Très étonnée de ce phénomène, elle voulut en connaître la cause. Rose s'était levée sans bruit pour faire oraison, et les rayons aperçus par sa compagne portaient de son visage.

Combien de fois encore le prêtre qui lui donnait la communion aperçut sa tête entourée d'une auréole brillante ! Le P. Louis de Bilbao attesta qu'en lui présentant la sainte hostie, il avait peine à soutenir l'éclat de son visage qui paraissait en feu.

Juan de Lorenzana remarqua également qu'un changement merveilleux s'opérait sur ses traits quand elle s'approchait de la sainte Table : « On eût dit, affirmait-il, la tête radieuse d'un corps déjà glorifié. »

Tout cela se passait avant la communion. Qu'était-ce quand la pieuse vierge possédait dans son cœur Celui qui est venu apporter le feu sur la terre ? Aucune expression ne saurait rendre ces choses ineffables. « Quand je communie, dit-elle à un de ses confesseurs, il me semble qu'un soleil descend dans ma poitrine. Voyez ici-bas : le soleil ranime tout par sa chaleur et sa lumière ; il colore les fleurs et fait mûrir les fruits ; ses rayons pénètrent dans les eaux de la mer, ils font miroiter les pierres précieuses sur les montagnes, il réjouit les petits oiseaux, éclaire et vivifie l'univers. Eh bien ! voilà ce que fait dans mon âme la chair de Jésus-Christ. Elle relève tout ce qui était languissant ; sa présence réchauffe, éclaire, illumine. »

Le pain eucharistique la fortifiait à tel point qu'elle ne prenait généralement aucune autre nourriture de toute la journée. En vain la pressait-on de rompre son jeûne : « La table du Seigneur m'a si bien nourrie, répondait-elle, que je ne puis rien manger. » L'expérience le prouva, une seule bouchée de pain ou quelques gouttes d'eau lui causaient alors d'affreux étouffements. Voilà pourquoi, quand elle communiait chaque jour, pendant l'octave de certaines fêtes, il lui arrivait parfois de passer la semaine entière sans prendre aucun aliment.

Les jours où le Saint-Sacrement était exposé, elle ne quittait pas l'église et demeurait en adoration depuis le matin jusqu'au soir, agenouillée, immobile comme une statue, sans détourner un instant les yeux de l'ostensoir.

Tel était son amour pour la divine Eucharistie qu'elle aurait voulu verser son sang en témoignage de la présence réelle. Souvent elle avait exprimé ce désir ; on crut même une fois qu'il allait se réaliser. Le 24 août 1615, une flotte hollandaise parut sur les côtes du Pérou ; elle s'approchait déjà du port de Lima, et l'on s'attendait à voir la ville saccagée. Rose seule demeura intrépide au milieu de la consternation générale, et, malgré la faiblesse de son sexe, elle entra dans

l'église, se plaça sur le marchepied de l'autel, et animée d'un courage qui étonna les témoins de cette scène, elle se mit en devoir de défendre le tabernacle au péril de sa vie.

Alors, prenant des ciseaux, elle coupa un peu le bas de sa robe blanche qui traînait jusqu'à terre, replia ses manches et quitta ses souliers. « Je me prépare au combat, répondit-elle à ceux qui lui demandaient la raison de sa manière de faire : rien ne doit gêner mes mouvements. A mesure que les hérétiques entreront, je veux monter sur l'autel, embrasser le tabernacle, le couvrir de mon corps ; et quand les bourreaux porteront la main sur moi, je les prierai de ne pas me faire mourir d'un seul coup, mais de me déchirer par morceaux, afin que le plus longtemps possible ils épargnent le Saint des saints. » On en fut quitte pour une fausse alerte : un messenger vint annoncer que l'amiral hollandais venait d'être frappé d'apoplexie, et la flotte, privée de chef, prenait le large.

Assurément Rose partagea la joie de toute la ville, mais elle fit paraître aussi une douleur sincère d'avoir manqué l'occasion du martyre.

Sans parler de l'assurance certaine qu'elle ne perdrait jamais l'amour de Dieu, le divin Maître inonda son épouse bien-aimée de tous les dons merveilleux qu'il communique à ses plus chers amis : opérations surnaturelles, pénétration des cœurs, visions prophétiques. Durant dix ans, Rose ne cessa de prédire avec les plus minutieux détails la fondation d'un monastère de Dominicaines à Lima. Cette ville n'était pas encore très étendue : elle possédait déjà bon nombre de couvents et il n'était guère probable que le gouvernement en autorisât un nouveau. L'eût-il permis, où trouver les ressources nécessitées par une entreprise de cette nature ? N'importe, Rose ne varia jamais dans son affirmation. « Quand vous y verriez plus de difficultés encore, mon Père, disait-elle à son confesseur, quand vous supposeriez l'opposition de l'Espagne et de l'Amérique entière, soyez certain que la fondation se fera dans le lieu que je vous désigne : le monastère sera florissant, peuplé de saintes âmes : vous le verrez de vos yeux. »

Un jour qu'elle revenait sur ce sujet, elle se mit à dire que si l'autorisation, que l'on sollicitait alors, arrivait de son vivant, elle se chargerait seule, s'il le fallait, des frais de construction. Sa mère, en l'entendant, n'y tient plus. « Tu es folle, lui dit-elle ; où prendrais-tu cet argent ? Tu ferais mieux de te taire que de nous conter pareilles

inepties. » Rose, pourtant si docile, ne se tut point. « Patience, bonne mère, répliqua-t-elle, patience : le temps viendra où vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles, car vous serez la première à prendre le voile dans cette maison ; vous y ferez profession et persévérerez dans l'état religieux jusqu'à la mort. » C'était par trop fort vraiment, et la colère de Marie de Flores ne connut plus de bornes. « Moi, religieuse ! moi, qui ne sais ni chanter, ni psalmodier ; moi, qui ne puis tenir en place, aller me renfermer dans une clôture ! Va chanter à d'autres tes absurdités : les Grecs auront des calendes avant que je prenne le voile dominicain. »

Le commencement de l'année 1629 ne vit pas les calendes grecques, mais il vit Marie de Flores, veuve et sexagénaire, prendre le voile au nouveau monastère de Sainte-Catherine. L'année suivante, elle y faisait profession, et elle y mourut longtemps après en bonne et fervente Dominicaine.

VIII. — Rose, on l'a vu, répondait par de saintes folies et des prodiges d'amour aux faveurs qu'elle recevait d'en haut. Son esprit industrieux cherchait sans cesse quelque nouveau moyen de témoigner son affection à son Bien-Aimé. Voici une note que l'on trouva parmi ses papiers :

« Jésus ! — L'an 1616, avec le secours de mon Sauveur et de sa sainte Mère, je prépare un trousseau à mon très doux Jésus, qui doit bientôt naître pauvre, nu et tremblant dans l'étable de Bethléem. J'emploierai à tisser sa petite chemise cinquante litanies, neuf Rosaires et cinq jours de jeûne en mémoire de son Incarnation. Je composerai ses langes de neuf stations au pied du Saint-Sacrement, de neuf divisions du Psautier rosarien et de neuf jours de jeûne pour honorer les neuf mois qu'il passa dans le sein de sa mère. Je formerai les bandelettes qui doivent l'entourer de cinq jours d'abstinence, cinq Rosaires et cinq stations en l'honneur de sa Nativité. Je lui ferai une couverture de cinq couronnes du Seigneur, cinq jeûnes absolus et autant de stations en mémoire de sa circoncision. Quant aux franges destinées à broder son vêtement et au toit qui protégera sa crèche, je les composerai de trente-trois communions, trente-trois assistances à la Messe, trente-trois heures d'oraison mentale, trente-trois *Pater*, *Ave*, *Credo* avec autant de *Gloria* et de *Salve Regina*, de trente-trois jours de jeûne et trois mille coups de discipline, par vénération pour les trente-trois années qu'il passa sur la terre. Enfin je déposerai

pour aliments dans son berceau mes larmes, mes soupirs, mes affections et surtout mon cœur et mon âme, afin de ne plus rien posséder qui ne soit tout à lui. » L'Enfant Jésus montra dans la suite comment il agréait de telles inventions de l'amour.

A cette piété si vive envers Jésus, correspondait une tendre et filiale dévotion pour Marie, dévotion qui valut à Rose des faveurs signalées de la Reine des cieux. A 11 ans, la pieuse enfant avait obtenu d'être chargée d'entretenir la chapelle du Rosaire. Elle venait si souvent prier dans cette chapelle, elle mettait tant de soin à l'orner, qu'on l'accusait d'y avoir élu domicile. De nombreuses grâces lui furent accordées, les unes connues de Dieu seul, d'autres qui ne purent échapper aux regards des hommes. Pendant les années qu'elle habita nuit et jour sa cellule rustique, les visites de la Vierge Marie devinrent à peu près quotidiennes, et ses attentions pour sa fidèle servante des plus délicates.

Depuis longtemps la pieuse fille était affligée d'insomnie. Ses forces s'en allaient, sa vie même semblait menacée. Son confesseur lui ordonna d'user des remèdes prescrits par les médecins pour ramener le sommeil, et de se lever ensuite à une certaine heure qu'il lui fixa. Rose, après avoir eu de la peine à s'endormir, ne pouvait plus se réveiller et se désolait de manquer ainsi d'obéissance. Elle confia sa peine à sa bonne Mère, qui daigna apparaître à l'heure désirée auprès du lit de son enfant : « Lève-toi, ma fille, lui disait-elle d'une voix douce, voici l'heure de l'oraison. » Et Rose ouvrant les yeux s'éveillait dans le sourire de l'auguste Vierge.

Une nuit, le sommeil avait été plus long à venir. Rose était à peine endormie quand sonna l'heure du lever. « Je me lève, ma bonne Mère, je me lève tout de suite », répondit-elle à l'appel de Marie. Mais la nature fut plus forte que la volonté, et la pauvre enfant retomba endormie sur sa couche. La Sainte Vierge se rapprocha et la touchant de la main : « Lève-toi, ma petite fille, dit-elle, l'heure est déjà passée : c'est la seconde fois que je t'appelle. » A ce nom gracieux de « ma petite fille », Rose ouvrit les yeux ; mais déjà sa Mère du Ciel s'était retirée, et elle ne put, comme les autres jours, contempler son radieux visage. Toute confuse, elle vit là une punition de sa négligence, et pleura amèrement. Chaque fois que la jeune Sainte avait quelque grâce à demander, pour elle ou pour les autres, elle venait à la chapelle du Rosaire et priait en regardant le visage de la statue, jusqu'à ce qu'elle y découvrit une expression

favorable. Elle se retirait alors pleine de confiance, et le pressentiment qu'elle avait d'être exaucée ne la trompa jamais. Quelque effort qu'elle fît en pareille circonstance pour cacher sa joie, la sérénité de son visage la trahissait. « Aujourd'hui, lui disait-on, vous avez été l'objet de nouvelles faveurs. » — « C'est vrai, répondit-elle, ma bonne Mère du ciel comble sans cesse de bienfaits sa misérable enfant. » Interrogée un jour sur le mode de ses communications avec la Sainte Vierge, elle fit avec sa simplicité ordinaire l'aveu suivant : « Je n'entends aucune parole ; mais accoutumée à étudier la physionomie de ma bonne Mère, je lis dans ses yeux tout ce qu'elle veut me dire, et je la comprends aussi bien que si elle s'exprimait verbalement. Le visage de son Fils est pour moi un livre non moins intelligible. Je le regarde en priant, et l'expression de ce visage me dit sur quoi je puis compter. »

IX. — Intime avec Jésus et Marie, la pieuse fille vivait aussi dans une douce familiarité avec son Ange gardien. Tantôt il se montrait sous des traits aimables, pour prier ou converser avec elle, tantôt il se chargeait de ses messages et lui rendait d'utiles services.

Il arriva une fois que Rose était renfermée dans son ermitage ; sa mère, qui en avait la clef, suivant la convention faite entre elles deux, oubliait d'aller chercher sa fille, et il était minuit passé. Tout à coup Rose aperçoit par sa petite lucarne une forme légère venir de son côté. Elle comprit que c'était son bon Ange. La porte s'ouvrit, il fit signe à Rose de le suivre. L'un et l'autre traversèrent le jardin, arrivèrent à la maison, dont la porte s'ouvrit également, et l'aimable gardien de Rose ne la quitta que lorsqu'elle eut gagné sa chambre.

Une autre fois, encore le soir, Rose fut prise d'une défaillance soudaine, dans son ermitage. Elle consulta son bon Ange, et la porte, fermée à clef, s'ouvrit à l'instant. Rose arriva pâle, presque évanouie, à la maison paternelle. Sa mère s'empresse, et ordonne à la servante d'aller vite acheter du chocolat, aliment regardé alors au Pérou comme un tonique souverain. « Ma mère, dit Rose, n'envoyez pas ; on va m'apporter ce remède de la maison de la Massa. — Mais, ma fille, reprit Marie de Flores, comment veux-tu qu'on devine que cela t'est nécessaire ? » Elle parlait encore, quand quelqu'un frappa à la porte. C'était un domestique du questeur royal, lequel déposa sur la table une tasse pleine d'un chocolat tout préparé. « De la part de ma maîtresse, dit-il, j'apporte ceci à dona Rosa ». Marie de

Flores ne revenait pas de surprise. « Cessez de vous étonner, ma mère, dit Rose, c'est une attention de mon Ange gardien ; il se charge souvent de mes commissions ».

Hélas ! s'il y a de bons esprits, il s'en trouve aussi de mauvais, et notre vierge se vit plusieurs fois aux prises avec ces derniers. Une nuit que retirée dans sa cellule elle se livrait à la contemplation, un de ces monstres infernaux entreprit de lui faire quitter son pieux exercice. Il prit la forme d'un énorme chien noir, jetant des flammes par les yeux, et ouvrant une gueule garnie de formidables dents. Le hideux animal hurlait, dressait une queue aux poils hérissés, et rôdait autour de Rose, en répandant une odeur de soufre insupportable. Voyant Rose impassible, il se jeta sur elle, la roula par terre en la meurtrissant. Rose s'écria alors : *Domine, ne tradas bestiis animas confidentes tibi* ; « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes les âmes qui se confient en vous. » (Ps. 73.) A ces mots, le monstre disparut et Rose, tout étonnée de se voir saine et sauve, reprit en paix son oraison.

Un autre jour, pendant qu'elle faisait une lecture spirituelle dans Louis de Grenade, le démon lui jeta une pierre par derrière. Le choc fut si violent que Rose tomba par terre ; mais se relevant sans blessure, elle fit honte à son lâche ennemi. Celui-ci, pour se venger, eut l'idée de s'en prendre au livre. Il le lui arracha des mains, le mit en pièces et le jeta dans un fossé. Un instant après, Rose ayant fait chercher le volume, il lui fut rapporté intact et sans souillure.

Le nom de la Massa s'est présenté plusieurs fois déjà dans notre récit. C'était une famille espagnole, dont le chef, appelé Gonzalve, remplissait l'office de questeur royal, ou receveur des domaines de la couronne au Pérou. Les époux de la Massa, modèles de fidélité aux devoirs domestiques, s'étaient attachés à la famille des Flores, et pensèrent faire un acte charitable en prenant Rose à leur charge dans leur propre maison. Dieu permit que la chose s'arrangeât ainsi, pour donner sans doute de nouveaux témoins aux vertus héroïques de sa servante. Rose, en effet, passa dans la maison du questeur les trois dernières années de sa vie. Traitée comme une fille d'adoption, bien que les époux de la Massa eussent plusieurs enfants, elle pouvait librement vaquer à ses pratiques, travailler au profit de ses parents, et là encore elle recevait de Dieu des grâces extraordinaires.

Un soir qu'elle priaît avec la famille devant une image de la

Sainte Face, vénérée dans l'oratoire privé du questeur Gonzalve, la figure du Christ laissa couler des gouttes de sueur en abondance. Le miracle fut canoniquement attesté ; il avait duré plusieurs heures consécutives.

Une autre fois, une peinture, représentant la Sainte Vierge ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus endormi, prit, au regard de Rose, une expression délicieuse de joie, pendant que la dame de la Massa racontait des miracles opérés par la Madone d'Atocha, près de Madrid.

Rose avait obtenu de se construire au grenier un petit réduit avec de vieilles planches. Elle s'y retirait pour goûter une plus grande solitude ; plusieurs fois elle y eut à subir de nouveau les assauts du démon, et elle en triompha par sa confiance en Dieu.

Que dire de son zèle pour le salut des âmes ? « S'il m'était donné, disait-elle souvent, de faire l'office de prédicateur, je parcourrais pieds nus, couverte d'un cilice, et un crucifix à la main, tous les quartiers de la ville, en criant aux pécheurs : « Ayez donc pitié de vos âmes ! cessez d'offenser Dieu. Rentrez au bercail, le bon Pasteur vous appelle ; bientôt peut-être il ne sera plus temps ! » Et pour aider le ministère des hommes apostoliques, elle redoublait parfois de prières et de mortifications, frappait à coups de poing sur sa couronne d'épines ou se flagellait avec ses chaînes de fer. Regrettant que son sexe ne lui permît pas de travailler par elle-même à la conversion des peuples, elle forma un projet qui contient en germe l'idée de nos Ecoles apostoliques. Elle voulait adopter un enfant pauvre mais intelligent, pour être élevé par les Religieux de l'Ordre avec les aumônes de quelques personnes pieuses. Devenu prêtre, elle l'aurait prié, pour reconnaître ses bienfaits, d'aller planter dans un pays encore sauvage la croix de Jésus-Christ, et de lui donner une petite participation à ses mérites. La mort l'empêcha de réaliser cette pensée.

X. — Le Seigneur avait révélé à Rose, dès son enfance, qu'elle mourrait le jour de la fête de saint Barthélemy, et plus tard il lui fit comprendre d'une manière très précise que ce serait l'an 1617, un peu après minuit.

Vers la fin d'avril de cette année-là, Rose crut bon d'en avertir la dame de la Massa. « Sachez, ma mère, lui dit-elle, que dans quatre mois, je partagerai le sort réservé à toute chair, et mon âme délivrée de ses liens s'envolera vers son Bien-Aimé. Les douleurs de ma der-

nière maladie seront atroces, et je viens réclamer deux services de votre amitié. Lorsque, dévorée par une fièvre brûlante, j'implorerai un verre d'eau froide pour rafraîchir ma gorge et mes entrailles desséchées, au nom de Jésus-Christ, ne me le refusez pas. La seconde grâce que j'implore de vous, c'est qu'après ma mort, vous et ma mère rendiez seules à mon corps les services nécessaires. » Marie de la Massa, vivement émue, lui dit d'avoir confiance dans le sentiment maternel qu'elle lui portait.

Une dernière fois, Rose alla se prosterner devant sa chère statue de Notre-Dame du Rosaire, et lui fit les plus touchants adieux. De là, elle se rendit au petit ermitage du jardin paternel. Elle en baisa le sol et se mit à chanter avec l'accent d'une indicible poésie et d'un rythme admirable la fin de son exil et les joies de la patrie. Une vision mystérieuse, regardée par ses historiens comme l'un des faits les plus extraordinaires de sa vie, vint la préparer aux luttes suprêmes. Voici en quels termes la Sainte la rapporta : « Un jour que mon âme jouissait du repos de la contemplation, je me vis entourée d'une lumière éblouissante qui émanait de la Divinité, présente en tous lieux. Au milieu de cette lumière, je distinguai deux arcs superposés, aux couleurs éclatantes, et portant à leur centre une croix arrosée de sang, avec l'inscription « *Jesus Nazarenus rex Judaeorum* », et on y voyait la place des clous qui l'avaient percée. L'humanité du Verbe remplissait l'espace enfermé dans cette double voûte et opérait en moi des effets délicieux. Je me croyais délivrée des liens de ce monde et transportée au ciel. Autour de Jésus-Christ se trouvaient une balance et des poids. De nombreuses phalanges d'esprits angéliques vinrent s'incliner devant sa Majesté; beaucoup d'âmes arrivaient comme moi de la terre, s'inclinaient également et se retiraient à l'écart. Quelques Anges s'approchèrent alors, prirent la balance, placèrent des poids dans l'un des plateaux et chargèrent l'autre d'afflictions et de tribulations jusqu'à ce qu'il y en eût une mesure égale. Le Sauveur souleva la balance, comme pour s'assurer que l'équilibre était bien établi; puis il distribua les afflictions aux âmes présentes et j'en reçus une des plus grosses parts. Quand le plateau fut vide, il y mit grâces sur grâces jusqu'à ce qu'il y en eût un poids égal à celui des afflictions, et il les distribua dans la même proportion, me faisant par conséquent une part abondante. J'entendis Jésus-Christ disant : « L'affliction est toujours la compagne de la grâce; la grâce est proportionnée à la douleur. La mesure de mes dons augmente avec la

« mesure des épreuves. La Croix est la véritable et unique route
« pour aller au ciel. »

Or, au cours de cette vision, Rose connut que dans la longue agonie qu'elle devait subir, chacun de ses membres aurait son supplice particulier, qu'elle endurerait la soif du Sauveur mourant, que d'intolérables douleurs pénétreraient ses os, et que ces tortures, sans intervalles de soulagement, dépasseraient la proportion dans laquelle Dieu les contient d'ordinaire, selon les lois de la nature. Soumise à tout, elle accepta amoureusement le calice et s'abandonna d'avance aux dispositions de la Providence.

Le 31 juillet, elle était encore bien portante; mais le lendemain, vers minuit, une avalanche de maux fondit sur elle tout d'un coup. On la trouva inanimée sur le parquet de sa chambre, les membres crispés, respirant à peine.

On la déposa sur son lit. Le confesseur, appelé en toute hâte, lui ordonna, en vertu de l'obéissance, d'expliquer aux médecins ce qu'elle éprouvait. « Il me semble, dit-elle, que l'on promène sur moi un fer brûlant depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et que l'on me passe une épée de feu à travers le cœur. Je sens comme une boule de fer rouge qui roule à travers mes tempes; ma tête me produit l'effet d'être serrée dans un casque de fer, et secouée comme par des coups de marteau qui la frapperaient sans relâche. Cet incendie intérieur pénètre jusqu'à la moelle de mes os, et j'éprouve dans toutes les articulations des douleurs dont je ne saurais dire ni la violence ni la nature. Ma vie s'éteint sous l'action de ces tortures, lesquelles mettront encore du temps à la détruire. Que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi sans réserve ! »

Par une grâce spéciale, bien que son corps fût frappé de paralysie, Rose conserva la parole et l'usage de la raison. « Seigneur, murmurait-elle, ne m'épargnez pas, comblez la mesure : ajoutez douleur sur douleur selon votre bon plaisir ! » Le 22 août, elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une joie qui frappa tous les assistants. Que pouvait-elle craindre ! Elle était assurée de son salut et savait même qu'elle irait droit au ciel sans passer par le Purgatoire. Un dernier acte de piété filiale lui restait à accomplir.

Sa mère se tenait près du lit, les yeux noyés de larmes, et son père, malade et infirme, s'était fait transporter pour lui adresser un dernier adieu. Rose les regarda doucement et leur baisa les mains avec respect : « Je vais quitter, leur dit-elle, cette vie que vous

m'avez donnée ; je vous prie de me bénir. » Et, songeant plus particulièrement à la douleur de sa mère, elle ajouta d'une voix émue : « Seigneur, je la remets entre vos mains : ne permettez pas que son cœur soit brisé par l'affliction. » Dieu l'exauça d'une manière surnaturelle, car dès qu'elle eut rendu l'âme, sa mère se sentit inondée de consolation et dut même se retirer pour cacher la joie qui remplissait son cœur. Ce fut la dernière recommandation de Rose à son céleste Epoux. L'heure de la délivrance approchait. Minée par le feu d'une fièvre ardente, la Sainte tressaillait de bonheur, attendant le signal du départ. Minuit vint à sonner. Rose prend en main le cierge bénit, s'arme du signe de la croix, fait écarter son oreiller pour mourir la tête appuyée sur le bois, comme son divin Sauveur, et les yeux fixés au ciel, expire en disant : « Jésus ! Jésus ! soyez avec moi ! » Elle avait trente et un ans et quatre mois.

Marie de la Massa et Marie de Flores rendirent les derniers devoirs au corps de la défunte, et lui mirent, suivant l'usage du Pérou pour les vierges, une couronne de fleurs sur la tête.

Rose elle-même, peu après sa mort, apparut dans des visions distinctes à trois personnes de Lima, connues pour leur éminente vertu. Elles l'aperçurent vêtue de blanc, une palme à la main, conduite par les Anges devant le trône de la Sainte Vierge, et recevant de Marie la couronne de gloire. Sur la terre également, le trépas de l'humble fille de saint Dominique fut moins un deuil qu'une explosion d'allégresse divine. Le confesseur de Rose, Jean de Lorenzana, en contemplant son visage, si beau dans la mort, s'écria : « O Rose, bienheureux les auteurs de vos jours ! bienheureuse l'heure à laquelle vous êtes venue en ce monde ! bienheureux ceux qui vous ont connue et qui ont occupé quelque place dans votre cœur ! Vous êtes morte comme vous avez vécu, emportant au ciel votre robe baptismale dans toute sa pureté ; suivez, suivez maintenant l'Agneau partout où il va ! »

Toute la journée, il se fit auprès de la dépouille mortelle, un concours de peuple prodigieux, et le soir, quand on transporta dans l'église de nos Pères les précieux restes, ce fut l'occasion d'un triomphe comme le Nouveau Monde n'en avait jamais vu.

Le clergé séculier, les communautés et les confréries, les membres même du Chapitre métropolitain, qui ne prenaient part d'ordinaire qu'aux funérailles des archevêques, allèrent pour la levée du corps. Le Conseil royal, la noblesse, la Cour de justice et les autorités militaires se rendirent également à la maison mortuaire.

Le cortège s'avança lentement, au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste ; l'archevêque reçut le corps à la porte de l'église, et l'on déposa le cercueil, découvert, sur une estrade dans la chapelle du Rosaire. Tout à coup, la foule s'écrie : « Miracle ! miracle ! » On venait de voir la statue de Notre-Dame du Rosaire saluer d'un gracieux sourire sa fille bien-aimée.

Le lendemain, on célébra la cérémonie funèbre, vingt fois interrompue par des cris de reconnaissance ou des supplications. Il fallut, pour satisfaire le peuple, remettre à plus tard l'inhumation. Des milliers de personnes, venues de cinq à six lieues à la ronde, voulaient contempler le saint cadavre ; on en approchait des malades, des infirmes, des petits enfants ; beaucoup furent guéris par un simple attouchement. Malgré les soins des Religieux et les efforts des soldats du vice-roi, pour protéger la vénérable dépouille, on arrachait par lambeaux le voile et la tunique de Rose ; et il fallut renouveler ses vêtements jusqu'à six fois. Ce ne fut qu'en trompant la foule que l'on parvint, le troisième jour, à opérer la sépulture, sous le cloître du couvent.

Dix-huit mois après, par ordre de l'archevêque Turribius, le corps de Rose fut rapporté solennellement à l'église de Saint-Dominique et déposé à côté du maître-autel ; plus tard on le transporta dans la chapelle de Sainte-Catherine de Sienne, de la même église. Des miracles marquèrent ces translations et honorèrent le sépulcre de l'humble vierge.

L'an 1668, Clément IX béatifia la servante de Dieu, et Clément X la canonisa trois ans après. Le nom de Rose fut inscrit au Martyrologe romain et sa fête fixée, pour l'Eglise universelle, au 30 août. En même temps, le Souverain Pontife déclara Patronne du Pérou et de toute l'Amérique cette première fleur de sainteté produite par le Nouveau Monde.

O ROSE, notre sœur, qu'à votre considération Dieu nous bénisse, et que notre âme ait la vie, grâce à vous.

(Liturgie dominicaine).





Le B. CONRAD DE PRUSSE,
Premier Réformateur de l'Ordre en Allemagne^().*

(1426)

Nous avons peu de détails sur ce V. Père. Les auteurs qui en ont parlé incidemment, le représentent comme l'un des plus dignes fils du saint Patriarche au quinzième siècle et lui décernent le titre de Bienheureux. Mais n'y eût-il autre chose à mentionner que l'ardeur qu'il déploya pour rétablir dans sa Province la parfaite régularité, c'en serait encore assez pour relever son mérite.

Conrad de Prusse, appelé quelquefois Conrad de Grossy, prit l'habit dans l'un de nos couvents d'Allemagne et ne tarda pas à se révéler comme excellent théologien. Ce fut sans doute à cette considération que le Pape le choisit pour occuper pendant quelque temps la charge de grand Pénitencier, devenue depuis l'apanage de l'un des membres du Sacré-Collège les plus entendus dans les affaires. Le zèle de la maison de Dieu le dévorant, il mit la main à la restauration de l'observance dans sa Province, aidé en cela de l'appui de son frère, nommé Thomas, qui fut son principal coadjuteur dans cette grande œuvre. Il faisait, par ses exhortations et ses exemples, au milieu de ses Religieux, ce que, dans le même temps, mais sur un autre théâtre, saint Vincent Ferrier entreprenait pour le bien général de l'Eglise et la conversion des pécheurs, priant, pleurant, enseignant et agissant tantôt avec rigueur, tantôt avec douceur, pour planter le bon grain, arracher l'ivraie, couper court, en un mot, à tout ce qui entretenait le désordre et la dissolution.

Le P. Nyder, qui l'avait très intimement connu, n'en parle qu'avec respect et estime. Il cite dans son *Formicaire* quelques traits qu'il tenait de la bouche du saint Religieux; nous en rapporterons un seulement. Voici à quel propos il le met en scène : « Saint Thomas, dit-il, observe que la science et tout ce qui tient à la grandeur est

(*) *Ex variis Author.*

souvent pour l'homme une occasion de se fier à lui-même, et de ne pas se livrer totalement à Dieu. De là il arrive que parfois ces avantages sont occasionnellement un obstacle à la piété. Si néanmoins la raison se soumet parfaitement à Dieu, la dévotion en est par là même augmentée. » (2^a 2^m, 82, art. 3, ad 3.) Ce que Nyder confirme par l'exemple suivant : « J'ai souvent ouï dire à notre Père Provincial (le B. Conrad de Prusse), homme vénérable, tuteur et appui de tous les Religieux réformés, qu'à Goppingen, il y avait de nos jours une pauvre femme, chaste et dévote, laquelle, longtemps avant l'incendie du village, disait en pleurant aux habitants : « Ah ! quel grand malheur viendra bientôt fondre sur le pays ! » Et comme on lui demandait quel était ce malheur : « Le feu, répondit-elle, qui détruira toutes les maisons, et cela en punition des péchés des hommes. » Puis, précisant davantage, elle ajouta : « Voyez-vous cette maison ? c'est de là que partira l'incendie. » Or, le propriétaire de cette maison était un père de famille fort pieux : dès qu'il eut appris la sinistre prophétie, il s'empressa de quitter sa demeure et le pays, ne voulant pas passer pour l'auteur du fléau annoncé. Cependant, comme il jouissait d'une grande estime dans cet endroit, on le força à revenir ; mais peu de temps après son retour, le feu prit, on ne sait comment, sous son toit, gagna les maisons voisines, et réduisit tout en cendres. « Ainsi parle Nyder.

Fontana appelle Conrad de Prusse *Mirabilium magnalium patra-tor* : « l'auteur de grandes merveilles », et dit aussi qu'il fut le premier des nôtres à restaurer l'observance en Allemagne. Il devint, en effet, l'un des plus zélés coopérateurs du B. Raymond de Capoue dans l'œuvre de la réforme, inaugurée, comme on le sait, avec tant d'ardeur par le saint Général. Aussi quand le B. Raymond entreprit son voyage en Allemagne pour en visiter les couvents, une grande joie l'y attendait. Il rencontrait dans Conrad de Prusse un homme selon son cœur, rempli de courage et de ferveur pour faire refleurir partout les vertus monastiques. Il avait réuni une trentaine de Religieux, vivant avec lui au couvent de Colmar dans la plus exacte observance. Raymond de Capoue approuva leur dessein, les bénit, et en vertu de l'autorité apostolique leur donna pour Prieur ce saint et zélé Frère Prêcheur. Conrad de Prusse décéda au monastère de Schonestembac, après avoir consacré toute sa vie au service de l'Ordre. Sa mémoire y est restée en grande vénération.



LE MÊME JOUR

1359 — A Fribourg-en-Brisgau, le V. Père NICOLAS DE HARCILECH recommandable par sa profonde érudition et son amour de la régularité. Ne pouvant souffrir les abus qu'il voyait s'être introduits dans le cloître, il entreprit de les en bannir, en composant un beau livre qui tendait à conserver l'esprit religieux dans son lustre et sa perfection. On lui doit aussi un commentaire sur l'Épître de saint Jude. — (Pio; Echard.)

1575 — Au Pérou, le V. Père PAUL DE CASTRO, l'un des premiers fondateurs du couvent de Saint-Thomas d'Aquin, dans la vallée de Chinca, C'était un homme apostolique, de grande oraison et pénitence, zélé prédicateur des Indiens et partant implacable adversaire de leurs idoles et de leurs vices. Dans ses sermons, il tonnait constamment contre l'idolâtrie et les débauches de ces païens, leur disant et répétant sans cesse que, s'ils ne renonçaient à leurs habitudes criminelles, la justice de Dieu les exterminerait entièrement. La prophétie s'accomplit à la lettre. De trente mille Indiens qui habitaient alors ce district, à peine en reste-t-il aujourd'hui trois cents, écrit le Père Souèges. L'Archevêque de Lima faisait tant de cas des vertus de notre Religieux, qu'il le nomma Vicaire Général avec mission spéciale de travailler à l'extirpation des restes de l'idolâtrie. Le Père Paul de Castro s'employa toute sa vie à cette œuvre avec succès, détruisant les pagodes et brûlant les idoles partout où il les rencontrait. Le même Prélat, parlant de la sainteté de ce missionnaire, disait qu'il s'estimerait bienheureux d'être enterré à côté de lui. — (Melendez.)

1694 — A Rodez, le vertueux Père HYACINTHE ROQUETTE, profès du même couvent. Il compta près de cinquante ans de vie religieuse et resta plus de vingt ans paralysé de tous ses membres. On ne pouvait le voir en si triste état sans être touché de compassion; mais en même temps on admirait sa patience héroïque dans une si longue épreuve. Il mourut comme un Saint dans la soixante-sixième année de son âge. — (*Ex Epist. Encyc.*)

1300 — A Nancy, la sainte reine MARGUERITE DE NAVARRE, duchesse de Lorraine. L'an 1298, à la date du 30 juillet, elle et son mari, le duc Ferry, donnèrent leur magnifique palais à nos Sœurs, jusqu'alors logées au bois de Saint-Nicolas, dans les environs de la ville. La Sainte

Vierge voulut elle-même procurer cette translation. Elle apparut en songe aux deux époux séparément et leur dit que ses filles n'étaient pas bien placées, et, vu leur isolement, se trouvaient exposées aux hasards des bandes d'aventuriers qui traversaient fréquemment ces parages. Les souverains, au comble de la joie et désireux de témoigner leur reconnaissance à la Mère de Dieu, s'empressèrent de quitter leur palais, le donnèrent aux Sœurs et l'enrichirent de revenus plus que suffisants. La pieuse reine aimait à se retirer au milieu de ces excellentes filles, pour pratiquer avec elles leur sainte Règle. Elle fit consacrer leur église sous le vocable de l'Annonciation et y plaça une image miraculeuse de la Madone, grandement vénérée dans la ville, et des reliques insignes, notamment trois chefs des onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule. Il arriva à ce sujet un trait charmant, rapporté par le P. Souèges. La sacristine avait oublié un jour d'exposer les saintes reliques. Or, en se rendant au chœur pour les Matines, les Religieuses furent très surprises d'entendre un concert céleste, qu'elles attribuèrent aux saintes Martyres. Depuis ce jour, il fut résolu que la communauté ferait chaque année, à leur fête, une communion générale en leur honneur : des guérisons miraculeuses, obtenues par leur intercession, accrurent encore la confiance des pieuses filles et donnèrent encore un nouvel accroissement à leur dévotion. A la mort de son digne époux, Marguerite de Navarre quitta les grandeurs, son palais et les délices de la cour, et vint se renfermer avec les servantes de Dieu. Elle passait une partie de son temps en oraison, jeûnait, se mortifiait et s'humiliait en toute rencontre. De temps en temps, elle s'en allait visiter les hôpitaux, et tous les mercredis et vendredis de l'année, elle lavait les pieds aux pauvres. Elle préparait elle-même les mets à eux destinés, et les leur distribuait de sa main avec la même dévotion que si elle eût servi Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. Après le repas, elle remettait à chacun de ses protégés un pain blanc et une pièce d'argent. C'est par ces saintes pratiques qu'elle se disposa aux récompenses éternelles. Elle mourut le 30 août. Bien qu'elle eût fait d'autres fondations analogues, elle voulut être enterrée dans l'église de nos Sœurs. On voyait sur la tombe, écrit le Père Souèges, la statue de la défunte, près le grand autel. L'anniversaire de sa mort, célébré très pieusement chaque année, remettait en mémoire le souvenir de ses vertus et confirmait le beau titre que la reconnaissance publique lui avait décerné de : « La bonne et sainte Reine de Navarre ». — (*Ex Rel. fid.*)

1578 — A Bologne, au monastère de Sainte-Agnès, la V. Sœur EUPHRASIE LIBRI, Religieuse d'une simplicité et d'une dévotion admirables. On la trouvait quelquefois, après Matines, ravie en extase, devant un crucifix, les bras étendus en croix et la tête ceinte d'une auréole de gloire. Elle florissait l'an 1578. — (Pio.)



XXXI AOUT

*Le V. P. PIERRE-JEAN GUASCH,
Profès du couvent de Barcelone (*)*

(1613)

PIERRE-JEAN Guasch, d'une naissance assez humble, montra de très bonne heure un goût prononcé pour la vie religieuse. Ses parents, à raison de leur pauvreté, comptaient sur lui pour subvenir à leurs besoins ; aussi cherchèrent-ils énergiquement à le détourner de sa vocation. La Très Sainte Vierge apparut en songe au père de l'enfant, et lui montrant le petit Pierre agenouillé à ses pieds, fit entendre que Dieu le voulait Religieux dominicain. C'en fut assez pour que le père et la mère donnassent leur consentement.

Dès ses tendres années, le pieux adolescent avait contracté l'habitude de réciter chaque jour le Rosaire entier : devenu prêtre, il cultiva avec plus d'amour encore sa dévotion préférée. Lorsqu'il présidait cet exercice à l'une des messes du couvent, et expliquait au peuple les Mystères du Rosaire, ses paroles semblaient de feu.

Après le sermon, il se rendait invariablement au confessionnal pour mieux persuader à ses pénitents les vérités qu'il venait d'exposer en public. Il y demeurait ordinairement jusqu'à onze heures et montait alors à l'autel. Les conversions qu'il opérait tenaient du prodige, et personne ne s'étonnait en ville des changements extraordinaires que

(*) Lopez.

l'on constatait chez les pécheurs scandaleux, quand on apprenait qu'ils s'étaient adressés au saint Religieux. L'un d'eux était tellement perdu de vices, qu'il refusait obstinément de se convertir, sous prétexte qu'il n'y avait plus pour lui de pardon à espérer. Le P. Guasch vint le trouver, sans grand succès d'abord ; mais, ayant pu l'entretenir dans l'intimité, il lui représenta avec force l'injure qu'il faisait à Notre-Seigneur en doutant des mérites de sa Passion et du sang qu'il avait versé jusqu'à la dernière goutte pour son salut. Le pauvre homme, touché par de telles paroles, rentra en lui-même et se confessa avec une grande abondance de larmes : peu après, il fut saisi d'une congestion cérébrale et mourut, mais réconcilié avec Dieu.

On reconnut aussi dans certaines circonstances l'empire que le Père Guasch exerçait sur les démons. Un de ses proches parents, gravement malade, donnait des signes non équivoques de possession : on ne pouvait ni lui faire prononcer le très doux Nom de Jésus, ni lui faire baiser le Crucifix. A peine le V. Père fut-il entré dans la chambre du moribond, que celui-ci redevint calme et se trouva totalement changé : il demanda de lui-même le Crucifix, le couvrit de ses baisers, invoqua pieusement le Nom de Jésus et, s'étant confessé, trépassa saintement.

Durant ses différents priorats à Barcelone, à Puycerda, à Perpignan et ailleurs, le saint Religieux donna tous ses soins au développement et à l'éclat de la Confrérie du Rosaire : c'était assurément un beau spectacle de voir, tous les premiers dimanches du mois, près de deux cents associés s'approcher deux à deux de la table eucharistique, et le soir, prendre part à la procession d'usage qui se déroulait sous nos cloîtres au chant des Litanies.

II. — Le V. Père fut un grand imitateur de saint Dominique : il trouvait dans la vie du bienheureux Patriarche un stimulant à l'exercice des plus éminentes vertus. Lorsqu'il eut reçu le mandat d'aller fonder le couvent de Saint-Raymond, dans la province d'Aragon, il se levait dès l'aurore, s'enfonçait dans la solitude de la forêt voisine et passait de longues heures à prier ou à contempler la beauté du firmament. Ses disciplines étaient fort rudes. Il lui arriva plusieurs fois de recevoir au couvent de pauvres jeunes gens très vicieux ; il les accueillait même volontiers, et quand les Frères s'étaient retirés, il invitait ses visiteurs à le suivre à l'église, et là, sous leurs yeux, il se meurtrissait jusqu'au sang, implorant pour eux la miséricorde divine. Par ce moyen il leur

obtenait la grâce d'une conversion parfaite. Le plus souvent, il faisait ses voyages nu-pieds, priant sans cesse ou chantant des psaumes et des hymnes. Arrivé au terme de sa route, il se rendait directement à l'église pour continuer son oraison en face du Saint-Sacrement ou de l'autel de la Bienheureuse Vierge.

Pendant la fondation du couvent de Saint-Raymond, Dieu releva sa sainteté par le don des miracles. Le premier et non le moindre fut qu'avec les neuf réaux qui composaient son unique ressource, il put néanmoins achever l'édifice sans que jamais rien ne lui manquât. Un jour cependant il se trouva sans provision, et comme la rivière qui longeait la maison avait débordé pendant la nuit, il lui fut absolument impossible de sortir pour aller à la quête. Or, à l'heure du repas, il aperçut sur la table du réfectoire une corbeille pleine de figues magnifiques. Le V. Père ne douta pas un instant d'une intervention miraculeuse, car il savait très bien que personne ne s'était présenté. Il convoqua immédiatement la communauté, et tous ensemble de remercier joyeusement Celui qui daignait les secourir d'une façon si opportune.

Un gentilhomme avait formé une très vive opposition à l'installation des Religieux, et abusant du droit que lui donnaient sa qualité et son rang, il poussa la malice jusqu'à faire fermer l'église. Le P. Guasch, sans se laisser intimider, se mit en oraison et pendant sa prière les portes du lieu saint s'ouvrirent d'elles-mêmes. Ce fait rendit son ennemi plus furieux. Il arrive en toute hâte, se jette sur le Prieur, et commande à l'un de ses gens de le frapper d'un coup d'épée. On eut à peine le temps d'accourir pour arrêter le meurtrier, et c'est ici encore que l'on put admirer dans la conduite du serviteur de Dieu un miracle éclatant de douceur. Pour toute vengeance, il n'eut qu'une parole de pardon, et une prière dont l'efficacité fut de changer à l'instant même les dispositions de son persécuteur, lequel laissa terminer l'édifice sans aucune contradiction.

On venait au V. Religieux de tous les environs, et les prodiges qu'il opérait lui attiraient de plus en plus la dévotion des peuples. Un jour que l'eau manquait, il pria des ouvriers de creuser un puits sur un terrain rocailleux et fort sec. Ces braves gens obéirent, mais ne découvrant rien, représentèrent au Prieur que c'était en vain qu'ils travaillaient à tirer de l'eau là où il n'y en avait point. Le Père les encouragea à poursuivre quand même, et bientôt ils mirent à jour une source limpide qui depuis alimenta le couvent.

A deux lieues de là, une de ses parentes gravement malade et désespérée des médecins reçut sa visite. Le Père Guasch offrit pour elle le saint sacrifice : dès qu'il eut commencé la Messe et à mesure qu'il avançait, les forces revenaient à la mourante, qui se trouva entièrement débarrassée de la fièvre lorsque le Père quitta l'autel.

Un pauvre homme lui ayant amené son enfant dont le cou était rongé par une plaie incurable, le V. Père récita un évangile sur le petit malade, lui donna sa bénédiction et le guérit sans autre remède. Il délivra de la même manière, en se rendant au Chapitre de Saragosse, une femme estropiée d'un bras et souffrant d'un tremblement convulsif.

Pendant ce Chapitre, le Général Xavierre le créa docteur en théologie, pour les talents déployés par lui dans ses cours à Barcelone et à Gironne. Les Provinciaux le nommèrent aussi Visiteur de plusieurs couvents, ce dont il s'acquitta à l'unanime satisfaction des personnes sérieuses, qui admiraient en lui un Religieux parfaitement désintéressé, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il apporta un grand soin au bon recrutement de l'Ordre, et beaucoup d'excellents sujets se glorifièrent plus tard d'avoir été attirés par son moyen au service du divin Maître.

III. — Le Père Guasch avait atteint sa quarante et unième année de profession religieuse ; sentant sa fin approcher, il se rendit à Barcelone pour dire adieu aux connaissances qu'il y avait : moins encore les Religieux du couvent que ses amis célestes, sainte Eulalie, saint Raymond de Pennafort, Notre-Dame du Rosaire. Il prit également congé de la principale bienfaitrice du couvent de Saint-Raymond, et à peine de retour, il fut saisi d'une fièvre qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Il fit aussitôt sa confession générale au Prieur, mais avec tant de larmes et de sanglots qu'on pouvait l'entendre à distance, puis reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, revêtu de tous les habits de son Ordre. Il adressa quelques bonnes paroles aux assistants, et après les avoir vivement exhortés à toujours observer leurs règles comme de dignes enfants de saint Dominique, il remit pieusement son âme aux mains de son Créateur, le dernier jour du mois d'août de l'an 1613.

A la même heure, on entendit dans la maison de la bienfaitrice des Frères un concert de voix angéliques, qui confirmèrent cette dame et son entourage dans la haute opinion que tous avaient déjà de la

sainteté du serviteur de Dieu. Il avait exprimé le désir que son corps fût inhumé dans la chapelle du Rosaire, ce qui fut exécuté fidèlement. Mais en descendant le cercueil dans le caveau préparé pour le recevoir, l'un des Religieux se blessa si malheureusement qu'il en pensa mourir. On lui recommanda d'implorer aussitôt l'assistance du bienheureux défunt : il le fit et fut guéri à l'heure même. Une foule qu'il serait impossible d'évaluer accourut de la ville et des bourgs environnants, pour assister à la cérémonie des obsèques. On se pressait autour de la vénérable dépouille, pour contempler une dernière fois le grand Religieux, baiser ses mains et ses pieds, et couper des lambeaux de ses vêtements comme de précieuses reliques. Quant aux Frères du couvent de Saint-Raymond, ils honorèrent la tombe de leur fondateur et premier Prieur, comme celle d'un puissant intercesseur auprès de Dieu.



La V. Sœur FRANÇOISE DE SAINTE ROSE,
Tertiaire ()*

(1687)

CETTE digne imitatrice des vertus de la Sainte dont elle porte le nom, naquit à Ansouis, petit bourg du diocèse d'Aix, célèbre par la chapelle, encore vénérée, où saint Elzéar et sainte Delphine, son épouse, firent vœu de virginité. Ses parents, honnêtes et pieux, aimaient à la considérer comme le plus excellent fruit de leur mariage. Dès son plus jeune âge, cette enfant de bénédiction donna l'indice des desseins que le Ciel avait sur elle : on remarquait, en effet, dans cette petite fille, une prudence et une maturité consommées. Sa modestie était admirable, et la délicatesse de sa pudeur telle, qu'elle n'eût jamais voulu paraître devant sa mère avec une mise tant soit peu négligée.

Dieu, qui l'avait choisie pour en faire une autre sainte Lidwine et pour que Jésus-Christ, son Fils, lui fût un « époux de sang », permit

(*) *Ex Relat. Monast. Cadenet.*

que des plaies s'étendissent sur tout son corps. Elle avait à peine dix ans quand commença son martyre; mais elle s'y assujettit d'une manière si généreuse, qu'on ne soupçonna rien de son mal avant les quatre ou cinq dernières années de sa vie. On la voyait l'une des premières à tous les exercices religieux de la paroisse, qu'elle suivait avec une piété des plus édifiantes. Ses instances auprès des Sœurs du Tiers-Ordre la firent recevoir dans leur congrégation, où elle se comporta d'une manière vraiment admirable. Sa plus grande peine était de ne pouvoir s'approcher du Très Saint Sacrement aussi souvent qu'elle l'eût désiré, tant pour rassasier la faim de son âme que pour puiser dans le Cœur de son Bien-Aimé les consolations dont elle éprouvait le besoin. A la mort de ses parents, elle voulut que sa maison fût à l'usage des Sœurs du Tiers-Ordre. C'est là, en effet, que se réunirent dans la suite ces pieuses filles, les dimanches et les fêtes, pour la lecture spirituelle en commun, pour l'oraison mentale et les autres exercices de piété conformes à l'esprit de leur Règle.

Malgré ses infirmités et ses maladies, Sœur Françoise n'omettait aucun des jeûnes de Constitution; elle gardait en outre les abstinences de l'Ordre, et par une ferveur devenue rare chez les fidèles de cette époque, elle quittait sa couche au milieu de la nuit afin de s'unir à la prière nocturne des enfants de saint Dominique. Cette pratique était d'autant plus méritoire que le moindre mouvement rouvrait toutes ses plaies, de telle sorte qu'en voulant se recoucher, la pauvre fille se mettait tout en sang.

Le même martyre se renouvelait encore, quand elle devait changer le linge collé sur la chair vive : cette opération lui causait des douleurs inouïes; elle n'y procédait qu'avec une extrême répugnance, mais en même temps avec un courage héroïque, priant alors Marie, sa bonne Mère, de lui donner assez de force pour se soigner elle-même, sans être obligée de recourir à des mains étrangères. Sa patience, sa douceur, sa bonté inaltérable lui avaient conquis le dévouement de ses amies, et quand des embarras de famille lui eurent enlevé le moyen de recouvrer une rente que ses parents lui avaient laissée, on les vit rivaliser de zèle pour lui assurer le nécessaire à son entretien. Pendant longtemps elle fit tous les efforts possibles pour se traîner jusqu'à l'église et rendre ses devoirs à la Sainte Vierge, à l'autel du Rosaire, qui était comme le centre de ses dévotions; mais vaincue par son mal, elle dut s'aliter le jour des Rois, offrant ainsi à son divin Epoux cette myrrhe d'un si haut prix.

II. — Françoise de Sainte-Rose eut toujours pour ses confesseurs une obéissance aveugle, et n'aurait rien entrepris sans leur autorisation. Voyant en eux les représentants de Dieu, elle accueillait leurs conseils et leur direction avec autant de respect que de soumission. Le curé de la paroisse, connaissant sa haute piété, ne manquait pas de l'avertir quand il avait à porter le saint Viatique à un malade : nous ne saurions dire la fête que se faisait la vénérable Sœur d'accompagner ainsi son Bien-Aimé. Elle se consolait dans ses douleurs par la considération des souffrances de son Epoux : son image ne la quittait pas : elle la couvrait de ses baisers, et, avec une profonde humilité, priait les personnes qui la visitaient de demander pour elle à son Sauveur la patience ; c'est tout le soulagement, lisons-nous, qu'elle ait recherché dans une maladie si longue et si pénible.

Dieu, voulant la rendre tout à fait conforme à son divin Fils, la crucifia sur son lit, la dernière année de sa vie, d'une manière plus douloureuse encore ; car elle souffrait en toutes les parties de son corps comme si on lui eût brisé les os. Incapable du moindre mouvement, réduite au plus lamentable état, elle endurait, on peut le dire, des maux qui dépassent toute imagination. Elle se réjouissait cependant avec une sorte de complaisance, en pensant que les trente-deux plaies qu'elle portait étaient les instruments de la justice divine, pour lui faire expier ce qu'elle avait à se reprocher pendant les trente-deux années de sa vie, bien qu'elle eût vécu dans la plus grande innocence, n'ayant jamais commis aucune faute capable de lui enlever la grâce baptismale. Elle aurait même voulu avoir une trente-troisième plaie, pour honorer les trente-trois années de la vie de Jésus-Christ ; mais Dieu réservait cette faveur pour sa mort, qui fut vraiment sainte. Sentant sa fin approcher, la vénérable Sœur fit prévenir nos Pères de Cadenet, pour rendre son âme entre leurs mains. Elle mourut un vendredi, à trois heures du soir, le 29 août 1687, au moment où l'on chantait les premières Vêpres de sainte Rose, sa Patronne. Un de ses confesseurs le lui avait ainsi prédit longtemps auparavant, en lui affirmant qu'elle mourrait un vendredi, afin d'être en tout une copie fidèle de son céleste Epoux. Cette mort fut saluée par tous comme très précieuse aux yeux du Seigneur, et l'on s'estimait heureux d'obtenir quelque objet ayant appartenu à la sainte fille. Elle fut inhumée le lendemain dans le caveau des Sœurs du Tiers-Ordre, et sa mémoire est restée en bénédiction dans la paroisse d'Ansouis.





LE MÊME JOUR

1279 — A Orviéto, l'illustrissime Père ALDOBRANDINO CAVALCANTI, noble Florentin. Il se consacra fort jeune au service de Dieu, et en peu de temps devint un parfait Religieux. Bien que de faible complexion, il faisait ses délices des austérités de l'Ordre et employait la majeure partie de son temps à l'oraison, demandant à Dieu constamment deux choses : la destruction des hérésies qui s'étaient élevées à cette époque en plusieurs lieux, et l'accroissement de son institut. Il brûlait du désir de mourir pour la foi, et comme l'observance des règles en est un fidèle apprentissage, il les gardait dans toute leur rigueur. Il était d'un naturel affable et obligeant, d'une admirable humilité, d'une patience et d'une obéissance invincibles. Il dormait peu, et toutes les nuits, après Matines, il prolongeait ses prières jusqu'au jour. Pour l'étude, il fut très habile, et, au dire de plusieurs, l'un des premiers savants de son temps. Non moins remarquable était son habileté dans la conduite des couvents. Pendant son priorat de Sainte-Marie-Nouvelle, il gagna si bien le cœur des habitants de Florence, qu'il obtint d'eux cette belle place sur laquelle s'éleva plus tard la magnifique église qu'on y admire. Elu Provincial de la Province Romaine, dont le territoire s'étendait alors jusqu'en Sicile, il fit briller aux yeux de tous sa haute capacité et l'éclat d'une sainteté peu commune. Sur ces entrefaites, le Pape Grégoire X lui offrit l'évêché d'Orviéto. L'humble Religieux crut d'abord devoir décliner cette dignité et ne l'accepta finalement que sous la menace des censures. Evêque, il gardait fidèlement les observances monastiques compatibles avec son nouvel état. Vrai tuteur et père des pauvres, il faisait passer dans leurs mains tous les revenus de sa mense épiscopale, et dépensait sa vie et sa santé au service des âmes, prêchant, conseillant, récompensant et châtiant chacun selon ses vertus ou ses démerites.

Sa réputation était si grande, que le Saint-Père, en quittant l'Italie pour venir présider en France le second Concile de Lyon, l'établit son Vicaire à Rome. Sur ses vieux jours, le pieux Prélat renonça à son évêché et vint tout heureux se retirer à Florence au milieu de ses Frères. Il eut encore cette grâce d'apaiser par son crédit la faction des Guelfes et des Gibelins. Aux approches de la mort, il exhorta les Religieux à l'observance de leurs règles; puis, empruntant les paroles de David à son fils Salomon, au sujet de la construction du Temple, il ajouta : « Je laisse l'église de notre couvent commencée,

avec la forme et la manière de la bien finir. » Cela dit, il expira saintement, le dernier jour du mois d'août de l'an 1279. — (Pio.)

1410 — Au couvent de Bemfica, en Portugal, le V. Père DIÉGO GONZALVI, l'un des premiers et des plus fervents compagnons du Père Vincent de Lisbonne dans le rétablissement de la vie régulière. C'était un Religieux avancé en âge et très savant, lorsqu'il commença à se donner tout entier à l'œuvre de la réforme dans sa Province. Il s'y dévoua onze années durant, avec un zèle qui ne connut aucun déclin, et mourut dans une haute estime de sainteté, le 31 août 1410. Son épitaphe résume ce que nous venons de dire (1).

On grava, en outre, sur la tasse dont il se servait au réfectoire l'inscription suivante :

« Coupe du très dévot Père et principal zéléteur de la sainte Religion dans ce couvent, Frère Diégo Gonzalvi, admirable par sa vie, sa conversation, son humilité (2). » — (Sousa.)

1290 — En Allemagne, la V. Sœur de VINCKIN. Parmi ses pratiques de dévotion, on signale son amour pour le Crucifix. Se trouvant un jour dans une extrême détresse, elle vint s'agenouiller devant la sainte image, et pendant qu'elle épanchait son âme dans une fervente prière, tout à coup le Crucifix inclina sa tête vers elle, en l'exhortant à la confiance et en lui promettant qu'il ne l'abandonnerait jamais : cette assurance la remplit d'une si grande consolation, que rien au monde ne fut plus capable de l'affliger. Elle conseillait à toutes les Sœurs d'avoir toujours recours dans leurs peines au divin Crucifix. Etant malade à la mort, elle reçut la visite de la Très Sainte Vierge qui la bénit maternellement et lui rendit la santé. Une de ses compagnes, Sœur Hedwige de Horemberg, retenue comme elle à l'infirmerie, avait été bénie, à son insu, dans la même visite par la Mère de miséricorde. Notre V. Sœur lui fit part de ce qu'elle avait vu, et toutes deux s'unirent de cœur pour remercier la Reine des Anges de cette faveur. — (*Mém. d'Adelbausen.*)

1640 — A Tolède, au monastère de la Mère de Dieu, la V. Mère MARIE DE SAINT-AUGUSTIN, prévenue dès son enfance de faveurs admirables. A 33 ans, elle s'attacha au céleste Epoux par une union plus intime, et, à

(1) Hic situs est Fr. Didacus Gondisalvi, Ordinis Prædicatorum professor, vir scientia, moribus approbatus, gratus coram Deo propter merita, et coram hominibus per bona exempla. Hic fuit primus Pater et Patronus, quem corporaliter possedit illud monasterium, in quo in multa prudentia et carnis maceratione perseveravit usque ad mortem, quæ ei contigit anno Domini 1410, ultimo mensis Augusti.

(2) Hic est scyphus devotissimi Patris, zelatoris præcipui sacræ Religionis hujus conventus, scilicet Fratris Didaci Gondisalvi, vita, conversatione mirabilis, humilitate insignis.

partir de cette époque, sa vie ne fut plus qu'un long enchaînement d'extases, de ravissements et de grâces si extraordinaires qu'on ne pouvait douter que cette Religieuse ne fût une autre sainte Catherine de Sienne. — (*Act. Cap. Rom.*)

1653 — A Prouille, la V. Mère MARGUERITE CALOIX, qui, prévenue d'une grâce singulière, se consacra au Seigneur dès l'âge de quatre ans. Elle vécut dans un si profond silence qu'à peine exprimait-elle ses pensées autrement que par des signes. Son austérité était extrême; elle ne manquait jamais d'assister aux Matines, et, pour mieux garder l'abstinence prescrite par les Constitutions, elle ne prenait à ses repas qu'un peu de farine cuite à l'eau. Sa sœur Eléonore étant morte, et la Sœur Chantre n'osant plus l'inviter, par égard pour sa douleur, à chanter aucun verset de l'Office des morts, elle entendit une voix intérieure lui dire de ne point tant s'affliger, ce qui la remplit d'une indicible consolation : depuis ce moment, elle reparut au pupitre à son tour, et chanta les versets plus dévotement et plus joyeusement qu'elle ne l'avait jamais fait. Un gentilhomme de qualité, père de famille, affligé de n'avoir que des filles, vint un jour se recommander aux prières de la communauté. Sœur Marguerite était alors décédée. Elle apparut à une autre Sœur, lui apprit la démarche du gentilhomme et lui révéla que Dieu le permettait ainsi par une disposition particulière de sa Providence, qui réservait quelques-unes de ces jeunes filles à son service. — (*Mém. de Prouille*).





APPENDICE



*Lettre du Pape GRÉGOIRE XI
aux Inquisiteurs Dominicains & Franciscains*

L'an 1272.

*Dilectis filiis Praedicatorum et Minorum Ordinum Inquisitoribus haereticae
pravitatis.*

Admodum dolenter audivimus, et narramus, quod non solum quidam de saracena impietate ad christianam Fidem conversi, ad eandem sunt impietatem reversi, verum etiam quamplurimi Christiani, veritatem Fidei abnegantes, se damnabiliter ad Agarenorum perfidiam transtulerunt; quod tanto magis reprobum fore cognoscitur, quanto ex hoc per Christifideles nomen sanctissimum quadam familiari hostilitate securius blasphematur. Cum autem huic pesti damnabili congruis et festinis deceat remediis obviari, Universitati vestrae per Apostolica scripta mandamus, quatenus infra terminos vobis ad inquirendum contra haereticos autoritate Apostolicae Sedis designatos super praemissis, tam per Christianos, quam etiam per Saracenos inter Christianos morantes, inquisita diligenter et sollicite veritate, contra omnes, quos talia inveneritis hactenus commisisse, aut committere in futurum, tanquam contra haereticos; contra fautores etiam, et receptatores, ac defensores eorum, tanquam contra fautores, receptatores et defensores haeticorum procedere studeatis. Saracenos quoque, qui Christianos utriusque sexus ad dictam eorum perfidiam induxerunt, aut inveneritis de caetero inducentes, poena debita puniatis. Contradictores, etc., invocato ad hoc, si opus fuerit, auxilio brachii saecularis.

Datum apud Villam Novam Avinionensis Diocesis tertio Nonas Augusti, Pontificatus Nostri anno 2.

Autre Lettre du même Souverain Pontife

L'an 1274.

Dilecto filio Thomae de Bozolasco, Priori Provinciali Lombardiae Superioris, et Bartholomaeo Cherralii, Ordinum Praedicatorum et Minorum, sacrae Theologiae Magistris, Apostolicae Sedis Nuntiis, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Ad propagationem catholicæ Fidei, super cujus custodia sumus, licet insufficientibus meritis, a Domino deputati, et quorumlibet gloriantium nomine christiano, sed devientium a gremio sacrosanctæ Romanæ, ac Catholicæ et Apostolicæ Ecclesiæ, Matris et Magistræ cunctorum Christifidelium, cui auctore ipso Domino præsidemus, reductionem ac obedientiam, et reverentiam ipsius Ecclesiæ pastoralis sollicitudine intendentes, viam et formam hujusmodi deviis tenemur ostendere, per quas salubriter ad dictum gremium possint accedere, in eoque perpetuo permanere.

Sane cum vos viros utique fideles, et prudentes, habentes zelum catholicæ Fidei, et in Lege Domini eruditos, pro certis arduis etiam dictæ Fidei negotiis tractandis, et auctore Domino promovendis, ad civitatem Constantinopolitanam intendamus de proximo destinare : Nos attendentes quod tam in ipsa civitate, quam in aliis partibus ultramarinis, per quas transire habebitis, nonnullæ sunt personæ utriusque sexus Ecclesiasticæ, et Regulares, ac sæculares, quæ ab unitate Sanctæ, Catholicæ, et Apostolicæ Ecclesiæ sunt præcisæ, ac sperantes in Spiritu, qui ubi vult spirat, quod per ipsius gratiam, et vestram industriam, ac sanctam prædicationem, nonnullæ ex personis eisdem ad dictam venerint unitatem, ac obedientiam, et reverentiam debitam et devotam dictæ Ecclesiæ, extra quam non est salus : vobis, et utrique vestrum, in solidum, per vos, vel alium, seu alios, autoritate Nostra personas easdem, cujuscumque sexus, Ordinis, dignitatis, vel conditionis existant, etiamsi Pontificali, Imperiali, Regali, vel alia qualibet dignitate, seu præeminentia fulgeant, ad dictam unitatem recipiendi, et corpori ipsius Ecclesiæ uniendi, secundum subscriptam formam, in talibus per dictam Ecclesiam consuetam, servari, quæ talis est :

« Ego N., profiteor et credo sanctam Trinitatem, Patrem, Filium et Spiritum sanctum, etc... »

Et insuper, cum eisdem personis Ecclesiasticis, quæ dum erant in hujusmodi schismate, etiam scienter, quoscumque Ordines, etiam Sacerdotalem, ab Episcopis schismaticis, seu hæreticis, etiam eis in contemptum Fidei adhærendo, receperunt, autoritate Nostra per manus impositionem absolvendi,

et reconciliandi, ac dispensandi super ipsis Ordinibus, seu eorum executione, ipsosque ad eosdem Ordines habilitandi, et habiles reddendi.....

Datum apud Villam Novam Avinionensis Diœcesis Nonis Augusti, Pontificatus Nostri anno 4.

Lettre Circulaire

*du R^{me} P. HIPPOLYTE-MARIE BECCARIA,
Cinquante et unième Maître Général*

L'an 1600

Universis et singulis Patribus et Fratribus Ordinis Prædicatorum Fr. Hippolytus-Maria Beccaria de Monte-Regali, totius ejusdem Ordinis humilis Generalis Magister et Servus.

Laudabilis in nostro florentissimo Prædicatorum Ordine, Patres et Fratres in Christo dilectissimi, jamdiu viguit consuetudo, ut de triennio in triennium Comitia celebrentur generalia, quibus et collapsa pristinae sanctitatis norma reparetur, et universi Religiosi, qui ad perfectionem, ut sui status ratio postulat, totis viribus anhelare conentur.

Ut autem perfectionem adipiscamini, non contenti vitæ bonitate qua præditi estis, contendite semper fieri meliores, diligenter attendentes, et executioni mandantes quæ in Actis Capitulorum generalium pro communi Religionis decore, ac spirituali vestra salute, a gravissimis et sapientissimis quibusque totius Ordinis Patribus, maximo cum labore et vitæ suæ discrimine, edita vobis ob oculos ponimus. Bonus erat jam Paulus, et tamen nequaquam contentus, libenter se ad ea quæ ante se erant extendebat, posteriora obliviscens, et seipso semper fieri melior studens.

Quare recedant a nobis qui dicunt : ut quid nobis tot Capitula generalia, tot ordinationes, tot leges, tot sanctiones? Sic vivere volumus, ut nec pejores esse cupiamus. Sufficit nobis esse sicut heri et nudiustertius. Profecto qui ejusmodi sunt, et se existimant stare, cadant necesse est. Nam si studere perfectioni est esse perfectum, cum indefessum proficiendi studium, et jugis conatus ad perfectionem, a sancto Bernardo perfectio reputetur, certe nolle proficere, deficere et cadere erit. Vidit Jacob in scala Angelos ascendentes et descendentes; numquid stantem quempiam? Non est stare omnino in pendulo fragilis scalæ, aut ascendas oportet aut descendas; nam si attendas stare, ruas necesse est. Unde qui Christi sunt et se dicunt in ipso manere, debent sicut ille ambulavit et ipsi ambulare; at Christus non perstitit, sed *exultavit ut gigas ad currendam viam*. Porro currentem non

apprehendit, qui et ipse pariter non currit. Et quid prodest Christum sequi si non contingat consequi? Quare Paulus monebat : *Sic currite ut comprehendatis*. Quod sane fiet si nequaquam arbitremini vos comprehendisse, sed obliti quæ retro sunt extendatis vos ad anteriora, ad ea scilicet, quæ ante oculos vestros in hujusmodi Capituli Neapolitani Actis pro salute animarum vestrarum exarata conspiciatis.

Neque vero, Patres, in animum inducat is vestrum, suave Christi jugum, quod in Religione suscepistis, tot editis in Capitulo generali legibus, totque oneribus humero vestro impositis, onerosum et importabile redditum iri ; leve enim Salvatoris onus, quo amplius crescit, eo portabilius est. Nonne et aviculas levat, non onerat, pennarum sive plumarum numerositas ipsa? Tolle eas, et reliquum corpus suo pondere feretur ad ima. Sic suave Christi jugum, sic onus ipsius leve, tot Constitutionum, et Ordinationum in Capitulis generalibus conditarum, quasi pennis et plumis suffultum, portantem non gravat, sed sublevat. Imo vero quo ipsum deponeremus, eo deprimeremur et ipsi, et Religio funditus rueret universa ; quia portat potius quam portatur.

Quamobrem abundantius oportet, Patres charissimi, observare quæ vobis in hujuscemodi Actis tradidimus ; ne si minora hæc neglexeritis, paulatim perfluatis. Insipientiæ enim, imo vero insanix foret, majora peregissee, si minoribus hisce neglectis animas vestras in discrimen mortis æternæ vocaretis. Mundum contempsistis universum ; propinquorum abrenunciastis affectibus ; Conventuum carceribus mancipastis vosmetipsos ; imposuistis homines super capita vestra ; et denique carni et voluntati vestræ perpetuum indixistis bellum. Cur igitur minora quæ vobis proposita sunt non observabitis ? ne forte contingat hæc omnia vobis in insipientia vestra et negligentia deperire.

Agite ergo, dilectissimi Patres ; et in his quæ nostræ Regulæ et Constitutionum sunt, solliciti estote perseverare, et abundare magis in observatione eorum quæ in Actis Capitulorum generalium vobis demandantur, *ut augeantur in dies incrementa frugum justitiæ vestræ : etenim qui parce seminat parce et metet ; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet*. Et certe modicum seminis detrimentum non modicæ messis est detractio. *Justum autem, secundum officii nostri debitum, arbitramur quamdiu sumus in hoc tabernaculo profusis lachrimis semper commonere vos de his*, ut Regulam, Constitutiones et Capitulorum generalium Acta, quæ salvare possunt animas vestras, digna devotione amplectemini, suscipiatis et exequamini. Credimus enim quod pauci erunt dies nostri. Valet, et pro Nobis ad Deum continuos ac supplices fundite preces.

HYMNES DE L'OFFICE DE SAINT DOMINIQUE

dans la liturgie des Frères Prêcheurs.

HYMNE DES VÊPRES

Gaude, mater Ecclesia,
Lætam agens memoriam ;
Quæ novæ prolis gaudia
Mittis ad cæli curiam.

Prædicatorum Ordinis
Dux et Pater Dominicus
Mundi jam fulget terminis,
Civis effectus calicis.

Carnis liber ergastulo,
Cæli potitur gloria :
Pro paupertatis cingulo,
Stola dotatur regia.

Fragrans odor de tumulo,
Cum virtutum frequentia,
Clamat pro Christi famulo
Summi Regis magnalia.

HYMNE DES MATINES

Novus athleta Domini
Collaudetur Dominicus,
Qui rem conformat nomini,
Vir factus evangelicus.

Conservans sine macula
Virginitatis lilium,
Ardebat quasi facula
Pro zelo pereuntium.

Mundum calcans sub pedibus
Manum misit ad fortia :
Nudus occurrens hostibus,
Christi suffultus gratia.

ANNEE DOMINICAINE

Pugnat verbo, miraculis,
Missis per orbem Fratribus :
Crebros adjungens sedulis
Fletus orationibus.

HYMNE DES LAUDES

Hymnum novæ lætitiæ,
Dulci productum cantico,
Noster depromat hodie
Chorus sancto Dominico.

Vergente mundi vespere,
Novum sidus exoritur :
Et clausis culpæ carcere
Præco salutis mittitur.

Doctrinam evangelicam
Spargens per orbis cardinem,
Pestem fugat hæreticam,
Novum producens Ordinem.

Hic est fons ille modicus,
Crescens in flumen maximum,
Qui mundo jam mirificus
Potum largitur optimum.

Trino Deo et simplici
Laus, honor, virtus gloria :
Qui nos prece Dominici
Ducat ad cæli gaudia. Amen

SÉQUENCE DE LA MESSE

In cælesti hierarchia,
Nova sonet harmonia,
Novo ducta cantico.

Cui concordet in hac via,
Nostri chori melodia,
Congaudens Dominico.

Ex Ægypto vastitatis,
Virum suæ voluntatis
Vocat Auctor sæculi.

In fiscella paupertatis,
Flumen transit vanitatis,
Pro salute populi.

In figura catuli,
Prædicator sæculi
Matri præmonstratur.

Portans ore faculam,
Ad amoris regulam
Populos hortatur.

Hic est novus legislator,
Hic Elias æmulator,
Et detestans crimina.

Vulpes dissipat Samsonis,
Et in tuba Gedeonis,
Hostis fugat agmina.

A defunctis revocatum,
Matri vivum reddit natum,
Vivens adhuc corpore.

Signo Crucis imber cedit,
Turba Fratrum panem edit,
Missum Dei munere.

Felix per quem gaudia
Tota jam Ecclesia
Sumens exaltatur!

Orbem replet semine,
In cœlorum agmine
Tandem collocatur.

Jacet granum occultatum,
Sidus latet obumbratum;
Sed Plasmator omnium

Ossa Joseph pullulare,
Sidus jubet radiare,
In salutem gentium.

O quam probat carnis florem,
Omnem superans odorem,
Tumuli fragrantia!

Ægri currunt et curantur,
Cæci, claudi reparantur,
Virtutum frequentia.

Laudes ergo Dominico
Personemus mirifico,
Voce plena.

Clama petens suffragia,
Ejus sequens vestigia,
Plebs egena.

Et tu, Pater pie, bone
Pastor gregis, et Patrone,
Prece semper sedula :

Apud curiam summi Regis,
Derelicti vices gregis,
Commenda per sæcula. Amen.

*Lettre de l'Empereur du Monomotapa
au T. R. P. Maître DENYS DE LANCASTRE,
des Frères Prêcheurs,
Provincial du royaume d'Espagne.*

L'an 1652.

Dominicus Imperator Monomotapae Paternitati Vestrae salutem ac summam prosperitatem.

Cum acceperimus a vestri Ordinis Patribus in aula nostra commorantibus, Reverendam Vestram Paternitatem esse inter spectatissimos sui Ordinis in regno Lusitaniæ, nec non sanguine affinem Regi ejusdem, Joanni fratri nostro et amico : voluimus ad eam scribere, eique significare fructus immensos, qui ex adventu Fratrum suorum in hæc nostra regna obvenerunt, ad Dei gloriam, Regis vestri, fratris nostri, necnon me ipsius obsequium, et utilitatem. Constabunt ei omnia ex assertione, et relatione authentica, quam fieri curavimus, quamque ad vos cum hac epistola transmittimus, quatenus, V. R. Paternitatis seu Religiosorum in Curia nostra commorantium Prælati ope cuncta veniant ad notitiam Regis Joannis, ut de tam felici successu commonefactus, eis gratias agat et gratuletur,

sicut R. V. Paternitatem facturam speramus : imprimis R. P. Joanni de Melo, cui educationis nostræ cura olim commissa fuit, nosque prima christianæ Fidei rudimenta edocuit, ac tandem lustralibus aquis perfudit. Et quia singularibus hisce beneficiis obstringimur, ut eum Patris loco habeamus ac veneremur, speramus quoque e Paternitatis Vestræ zelo, quod eundem magno in pretio habebit, curabitque apud supremos Ordinis præsides, ut honoribus potiatur exquisitissimis, ejus meritis ac singulari virtuti debitis, necnon deferri solitis his qui impense adeo ac Religionis vestræ splendore laborant. Non mediocrem inde lætitiâ percepturi sumus, et compotes voti effecti, majori semper Religionem vestram affectu prosequemur, debitamque erga omnes illius alumnos, qui regna nostra incolunt, venerationem exhibebimus.

Rogamus autem Lusitaniæ Regem ut, his attentis, et quod labores pro Fide in terris ditionis nostræ amplificanda, nonnisi a Fratribus Prædicatoribus consumpti sunt, qui sese præclaris erga nos meritis commendarunt, et commendare non desinunt maximo zelo, nec minore fructu, Summo Pontifici significet me singularis gratiæ loco habiturum, quod omnes Prælati, Episcopi, et Archiepiscopi semper ex eodem Ordine Prædicatorio in his partibus assumantur, ut semper res crescant in melius ad Dei gloriam, necnon ad illius et mei ipsius beneficium. Et quandoquidem hujus nunc meminimus, pro singulari amore quo habitum vestrum prosequimur, rogamus V. R. Paternitatem, ut omnem curam inpendat, quatenus in hoc nostris desideriis fiat satis.

R. P. Præsentatus Frater Salvator a Rosario, quem V. R. Paternitas probe novit, venit quoque in hanc Curiam cum R. P. Joanne de Melo, qui ambo summopere collaborarunt pro animarum salute, tantumque obtinuit singularis eorum zelus atque industria, ut omnes aulæ proceres veram Domini nostri Jesu Christi Fidem amplexi sint, sicque duo solemnia baptismata celebrarunt. Primum contigit die Divo Dominico sacro, quo nos cum Regina aquis baptismalibus lustrati sumus, Patrini nostri munus obeunte R. P. Joanne de Melo : Reginæ vero R. P. Salvatore a Rosario. Secundum perfectum est die solemnî Assumptionis Deiparæ, in quibus omnibus sacris Cæremoniis enituerunt utriusque R. Patris zelus et pietas. Rogamus igitur V. R. Paternitatem, ut eisdem de tam feliciter gestis gaudium, et gratulationem exhibeat, Deumque obsecramus, ut eam ad longos annos servet incolumem.

Datum in hac nostra Curia Zimbaoë, die 20 Augusti, anno 1652.

Nota. — Le Certificat ajouté par le secrétaire du Prince n'étant qu'une amplification de la relation déjà lue, p. 304, il paraît superflu d'en donner ici le texte.

Lettre du Pape BENOIT XII aux Frères Prêcheurs

L'an 1335.

BENEDICTUS, *Episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis Magistro, Provinciabilibus, Prioribus, et Fratribus Ordinis Praedicatorum, Salutem et Apostolicam Benedictionem.*

Altitudo cælestis consilii supra cuncta tenens in excelsis imperium, sic dat esse rebus, et dispensat ineffabili providentia munera gratiarum, sic creaturarum conditiones, et status ordinat, ac prout vult variat et disponit, quod sensus humanus ejus secreta consilia perscrutari non valens, in horum consideratione potius hebetatur, cum sint investigabiles viæ Domini, et sapientiæ suæ magnitudinem humani non capiunt intellectus; facit enim fortem ex debili, balbutientibus eloquium tribuit, et ponit nonnunquam humiles in sublimi, plenam et perfectam habens ad singula, tanquam palmo concludens omnia, potestatem.

Sane felicitis recordationis Joanne Papa XXII, Prædecessore Nostro, sicut Domino placuit, ab hac luce subtracto, et ad cælestem patriam ab hujus mundi miseria, sicut pie credimus, evocato, ejusdem corpore cum solemnitate debita tumulato, venerabiles Fratres Nostri, Episcopi, Presbyteri, et Diaconi sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, de quorum numero tunc eramus, pro futuri substitutione Pastoris convenientes in unum, sub deliberatione consilii, quam tanti negotii qualitas exigebat, habito super electione futuri Papæ celebriori tractatu, licet consentire possent in alios majorum meritorum claritate conspicuos, et plurium virtutum titulis insignitos, tandem tamen ad Personam Nostram dirigentes unanimiter vota sua, Nos ad summi Pontificatus apicem Divinæ dignationis clementia evocarunt.

Nos igitur nostrarum insufficientiam virium, et administrationis tam arduæ sarcinam, tantique oneris gravitatem intenta consideratione pensantes intra nostra præcordia, quid inter tot diversas et varias sæculi fluctuationes et pugnas agendum, quidve pensandum extiterit, animo duximus trepido revolvendum. Demum vero spiritus virtute resumpta in Illo qui assurgit in occursum timentium et implorantium humiliter Nomen suum, quique clementer in semitis suis gressus hominis perficit, inter hujusmodi cogitationum fremitus, anchoram spei Nostræ fiximus ad ferendum sub ejus fiducia jugum servitutis Apostolicæ, imbecilles humeros humiliter submittentes, ac subsequenti benedictionis et coronationis solemnia, et cætera recepimus, secundum morem ejusdem Romanæ

Ecclesiæ, in personis Romanorum Pontificum prædecessorum Nostrorum hactenus observatum, anxio et humiliato Domino supplicando, ut ipse qui jugum hujusmodi subire concessit, sic ad ipsum portandum debilitatem Nostram, suæ virtutis robore fulciat, sicque illud faciat sua benignitate portabile, quod sub eo Nos non contingat ex Nostra debilitate deficere : sed ita sua omnipotentia Nobis et gregi Dominico, vigilantia Nostræ commisso, potius proficere ut de talento Nobis credito dignam valeamus in extremo judicio reddere rationem.

Considerantes igitur Nos tanquam hominem inter mundanos conflictus et turbines constitutos, Nostrumque imperfectum diligentius attendentes, ad devotionem vestram, Deo gratam, Nostræ mentis levamus oculos, et adstrarum orationum suffragia ferventius aspiramus. Eapropter Universalitatem vestram precamur, et obsecramus attentius per viscera misericordiæ Jesu Christi, quatenus pro persona Nostra, statuque salubri et felici universalis Ecclesiæ, orationes devotas et sedulas ad supernæ Majestatis clementiam effundatis, et etiam effundi faciatis in vestris Generalibus Capitulis celebrandis, ut Omnipotens Deus, qui humeris nostris imbecillibus molam imposuit Apostolicæ servitutis, Nobis suæ Omnipotentia dexteram porrigat, defectumque Nostrum virtutis plenitudine suppleat, ut dum navigabimus in hujus vitæ salo, tempestuoso fluctibus et procellis, sciamus et possimus dispersa colligere, fracta connectere, disperdita restaurare, custodire pingui, manuducere fortia, et humilia confovere, sicque sponsæ Nostræ, Nobis divinitus copulatæ, Romanæ præfatæ ac generali Ecclesiæ, præesse pariter et prodesse.

Nos enim Ordinem vestrum devotæ charitatis zelantes affectu, ipsius salutis et prosperitatis cupimus incrementum, cui libenti animo quantum secundum Deum poterimus prout expedire noverimus, annuemus.

Datum Avenione, quinto Idus Januarii, Pontificatus Nostri anno I.

Lettre Circulaire du R^{me} P. HUGUES DE VAUCEMAIN

L'an 1334.

In Dei Filio sibi charissimis Prioribus, Sub-Prioribus, ac Fratribus universis Ordinis Praedicatorum, Frater Hugo, ejusdem Ordinis servus inutilis, salutem et ad amœna Paradisi palatia, contempta valle miseriae, votis et actibus aspirare.

Ille gloriosus Agricola, qui agrum aridum mundi hujus sua gratuita pietate descendit invisere, ut ipsum gratiarum suarum fluvlis irrigaret, in campo Ecclesiæ hortum quemdam plantavit mirabilem, cujus aura quietior,

fructus suavior, et aspectus jucundior rerum attestazione probatur. Hortum sane deliciarum uberrimum, ac simillimum Paradiso divina sui dispositione delegit, suorumque secretorum mysteria continentem, sibi soli singulariter dedicavit, ut ex ipso fluente lucis et gratiæ in totam campi planitiem, totam scilicet universitatem fidelium, derivaret. Hic hortus irriguus est floridus Ordo noster, qui dum pace potitur, mundi labentis blandimenta contemnit, Evangelicam amplectitur paupertatem, collocat in arduis nidum suum, dum per obedientiæ jugum leve, propriam deserit voluntatem : Deo gratissimum fructum affert, dum insistit assidue studio veritatis ad jucundum Divinitatis intuitum mentis ejus oculus præparatur.

Sic instar Paradisi quatuor his dotatus et privilegiatus virtutibus, quasi quatuor fluminibus irrigatur. In hoc Horto angelico, Angelorum, non hominum diligentia excolendo, Ego homo, non Angelus, homo certe exigui temporis, et infirmus, Dei licet occulto judicio, custos institutus et cultor sub Agricola principali, quando intenta consideratione recogito oneris incumbentis excessum, meritorum meorum et virium insufficientiam, tanto ponderi nullatenus convenire, stupeo totus et timeo, utpote habens de vobis omnibus in extremo judicio reddere rationem, qui utique non invenio quid respondeam pro meipso, nisi me vestra clementia prævenire dignetur. Ad vestrum ergo subsidium implorandum, amantissimi Patres et filii, compulsus ex meæ infirmitatis consideratione recurrere, vos moneo et exhortor, per viscera misericordiæ Jesu Christi, quatenus non ut ligna præmortua, et a propria radice præcisa, vitalem deseratis humorem, carentes humido radicali devotionis et gratiæ : sed magis ut arbores virides et viventes radices mittatis in altum, et a præmissis fluminibus, quæ singulariter in sancto nostro Ordine abundant, humorem vivificum attrahatis.

Habetis, dulcissimi, intra parietes Paradisi, intra vestræ professionis essentiam, *Tygrin* fluvium, obedientiæ veræ votum, quo subditus Præsidentis arbitrio, in quolibet actu suo velociter se conformat, ex quo sugere studeatis placidum humilitatis honorem, ut sitis in omni opere vestro veloces, et Prælatorum imperia celeriter impleatis : ipsis quasi Dei Vicariis omnem reverentiam exhibete, non modo cordis affectu, sed gestu pariter et effectu: quod vobis præcipitur studiose perficite : quod interdicitur diligenti cura cavete : nolite causas præceptorum vel prohibitionum inquirere; hoc est enim vestrorum Judicum judices esse velle. Anfractuosa, ambitiosa pestis, perversa parens periculi, fomes facinorum, inobedientiæ nutrimentum, materque et materia omnis mali, locum in vobis non habeat. Hæc corda vestra si occupet, *Tygris* profecto effluit et arescit.

Habetis *Euphratem* rivum frugiferum, qui crescens continue decrementi detrimenta non novit, fluvium scilicet igneum et rapidum charitatis. Ad quam licet omnes generaliter obligentur, utpote quæ sola discernit inter filios perditionis et regni, nos tamen ad ipsam præ cæteris specialius obser-

vandam Regula nostra arctat. Ab hoc rivo recipite oleum unitatis, ut pacis unione conjuncti, unanimes habitetis in domo, et cor unum in Domino habeatis. Non regnet in vobis carnalis affectio, seu dilectio partialis : hæc enim unita corda dividit, divisa dispergit, dispersa debilitat, debilitata mortificat et occidit. Hæc invisiva divisio nutrix est litium, genitrix et altrix jurgiorum. Hæc si horti nostri finibus appropinquet, fluvius exarescit amoris.

Phison amnis latissimus, in Ordinis nostri hortulo vobis adest, voluntariæ videlicet observantia paupertatis, quæ dum mundi labentis deserta declinat, spiritualium catervam charismatum coacervat. Ab hoc amne suscipite corruptionis cujuslibet ablutionem, ita ut nullus lutum quærat, nullus se audeat sæcularibus negotiis immiscere. Res enim est nimium monstruosa paupertatis Evangelicæ professorem, suæ professionis immemorem, lucris temporalibus inhiantem, contra cupiditates mundanas posse vacua prædicare, et id prohibere divitibus, ad quod ipse pauper aspirat. *Meum* et *tuum* non nominetur in vobis : hæc enim vitiosa vocabula pravitatem mentis in quibus inveniuntur ostendunt. Sane cum signa interiorum sint voces externæ conceptuum, et ex cordis abundantia os loquatur, qui *meum* dicit, et *tuum* evidenter convincitur, quod reputat aliquid *suum* esse.

Fluit insuper in hoc horto *Gehon*, fluvius profunditatis immensæ, studium sapientiæ salutaris, in quo vos convenit assidue occupari. In fluvii hujus ripa sit lucta vestra cum Angelis, ut ab ipsis benedictionem, qua emarceat femur vestrum, mereamini reportare. Nihil est enim quod ita castitatem custodiat, et pariat puritatem, sicut studium legis Dei. Solidæ sancti Thomæ doctrinæ insistite, opiniones fatuas devitate. Demum quod superest, vestram exhortor in Domino charitatem, quatenus vestris precibus continuis apud Deum mea velitis onera supportare, ut ipse principalis Agricola dignetur excolere hortum suum, ipsumque suis beneficiis irrigare, ut ab omni periculo malo et scandalo præservatus, sicut cœpit fructificet in Ecclesia sancta Dei.

Datum apud Lemovicam in nostro Capitulo Generali, anno Domini 1334.

Autre Lettre donnée l'an 1341

In Dei Filio, etc...

Sanctorum Patrum institutorum Ordinis nostri et Rectorum vestigiis, congruis viribus illis impar et moribus, cupiens inhærere, quia fraternitati vestræ suasoria præsentia liter, ut optarem et teneor, ingerere nequeo documenta, absens corpore, sed spiritu vobiscum præsens, transmitto suppletiora per Epistolarum Carthulam hortamenta, ut repræsentet scriptura per imaginem illum quem non valet lingua præsens præbere sermonem.

Vos igitur, Fratres et filii dilectissimi, sollicita meditatione perpendite, quoniam ex humani generis multitudine vos specialiter Salvator elegit per gratiam, ut sitis vasa sanctuarii, vectes in Arca testimonii, tintinnabula in veste poderis, præcones Judicii, tubicines summi Regis, candelabra luminis, lucernæ ardentes, et luminaria splendentia super candelabrum. Studeat ergo unusquisque vestrum in sanctificatione possidere vas corporis, ut nulla vos immunditia polluat, qui hoc suscepistis officium, ut doctrina vestra de cordibus alienis maculas hujusmodi pollutionis tergat, ac munda sit mens et manus, quæ proximorum diluere sordes curat, atque vosmetipsos conspiciat, quam mundi existere debeatis, qui ad cæleste Templum vasa viventia deportatis. Et quia per ora vestra sapientiæ cælestis balsamum hominibus propinatur, cavete ne propter vasis rubiginem velut abominabile contemnatur.

Qui tinnitu sanctæ prædicationis alios ad Patriam evocatis, cavete ne dum alios ad perfectionem virtutum intromittitis, tanquam spiritu carentia insensibilia organa deforis maneatis, et qui veluti præcones æterni Judicis, districti judicii terrorem incutitis cordibus aliorum, motu sanctæ dilectionis privati, jaceatis infelicitate in sordibus vitiorum. Sit igitur intus in corde Deo gratus et lucidus nitor puritatis. Adsit foris in opere fulgens et splendidus decor honestatis. Ex ore procedat firmus ac solidus dulcor veritatis, ut salubriter exhibere possitis indigentibus medicamina sanitatis. Vos qui sacræ Scripturæ Arcam per orbem terrarum prædicando portatis, cavete ne per vitiorum devia ab ejus rectitudine declinetis.

Ignis sanctæ dilectionis in Ara cordis jugiter ardeat, et flammas rutilantium exemplorum ad proximos foris spargat, ut ex lucerna sancti operis vos videntes accipiant unde accendi valeant. Ad amorem et desiderium sanctitatis lampades vestræ plenæ sint oleo devotionis, unde nutriatur lucerna ardens et lucens fervidæ dilectionis, ac procul in aliis resplendeat fulgore imitationis, ut unusquisque vestrum spiritu sapientiæ, verbo doctrinæ, laudabilium operum venustate, sanctæ opinionis fama longe lateque, quasi lampas effulgeat, et ad cælestium amorem assurgat. Gratia Domini Nostri esu Christi sit semper cum omnibus vobis. Amen.

Datum Avenione in nostro Capitulo Generali, anno Domini 1341



Lettre Circulaire du R^{me} P. JEAN CLÉRÉE

L'an 1507.

In Dei Filio sibi charissimis Prioribus, Provincialibus et Conventualibus Magistris, Patribus, et Fratribus universis, ac Sororibus Ordinis Praedicatorum, Salutem, et transformari de claritate in claritatem.

Divina permissione ad universale Ordinis Magisterium delectus, cœpi mecum pertractare et supputare quotus sim in numero eorum qui Beatissimo Patri nostro Dominico in hoc onere succedere : et invenio me octavum et trigesimum locum attigisse, qui numerus est misericordissimæ curationis illius Evangelici Paralytici, non habentis deferentem se ad Piscinam salutiferam, et ideo tot annis languentis, quem supremo anno ægritudinis suæ benignissimi Jesu adventus brevi compendio verbi salutaris restituit sanitati.

O si etiam nunc spiritali paralyti laboranti Ordini nostro salutifera ipsius clementissimi Jesu visitatio velox curationis remedium adhiberet, ne forte incurabilis fiat ! Illo enim tanto amplius indigere cognoscitur, quanto morborum major est diversitas, multitudo et diuturnitas. Oportet autem si tam inveteratæ plagæ medicinalis manus salutem afferat, unumquemque vestrum pro virili sua operam dare, ut medici consilia, et salutaria non negligat documenta.

Et quidem quantum ad me attinet, cum tremore considerans quale onus humeros meos premat, qui scilicet districtissimo Judici non de una, aut de duabus, sed de tot mille animabus rationem redditurus sum : studebo pro viribus meis, divina suffragante gratia, ea quæ Officium meum decent exequi, et quidquid in me est virtutis, quidquid scientiæ, totum superimpendere Ordini instaurando, et lucris animarum, laborandoque omnibus omnia fieri, ut omnes lucrifaciam. Sed necesse est, ut si non esse debeat inanis labor noster, et sollicitudo, ut mihi in salute vestra cooperemini, omnique desiderio, ac devotione Patris vestri disciplinam suscipiatis, ad quod totis præcordiis hortor vos, et per viscera misericordiæ Dei obsecro, sit unusquisque salutis et professionis suæ memor, et studeat digne Deo ambulare vocatione qua vocatus est, laboretque pro viribus secundum gradum suum cooperari, ut collapsus Ordo in decorem pristinum resurgat ac reformetur.

Qui præsumt zelum Divini cultus induant in sollicitudine, circa commissum gregem vigiles, omnia sic prudenter et discrete moderantes, ut et fortes cupiant, et infirmi non refugiant. Corripiant inquietos, consolentur

pusillanimes, suscipiant infirmos, patientes sint ad omnes. Qui vero sub sunt, cum omni humilitate, promptitudine, et hilaritate obedientiam præsent, sic reverentia et amore eos qui præsumt prosequentes, ac si parentes et a Deo missi sint. Ante omnia vero charitatem fraternam continuam inter vos habentes, omnes idipsum sapientes in Domino, et non sint in vobis schismata, et dissensiones, sed Dei timor, zelus sanctarum institutionum, et dilectio mutua, ut supernæ civitatis, cujus cives decreti estis, regnum et gloriam consequi valeatis.





TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS



Noms des Religieux	Décès	Pages
Adolbrandino Cavalcanti.....	1279 Orvieto.....	992
Albert	16.. Capoue.....	99
Albert de Gênes	1300 Anagni.....	919
Alexis de Sétubal.....	1560 Indes.....	515
Alphonse de Montenegro	1553 Lima.....	56
Alphonse de Saint-Mathieu.....	1569 Lisbonne.....	471
Alphonse de la Zerna	1580 Lima	557
Ambroise de Cordoue.....	1638 Tropéa	502
Ambroise de Florence.....	1270 Rimini.....	25
André Alchero.....	1574 Mantoue	432
André de Longjumeau	125. France.....	519
André Noorth.....	1477 Hollande.....	602
André de Saint-Thomas.....	1644 Coïmbre.....	649
Anonyme	1240 Narbonne.....	602
Anonymes.....	1250 Gap.....	515
Anonymes martyrs.....	1672 Russie.....	888
Antoine Berthonnier.....	1587 Paris.....	590
Antoine de Macedo	1662 Indes.....	776
Antoine de Sande	1609 Portugal.....	648
Armand de la Paix	1648 Guadeloupe	304
Arnaud d'Orguel.....	1275 Cahors	25
Augustin (saint)	610 Hippone.....	915
Augustin	1282 Dacie.....	673
Augustin de Esbarroya.....	1554 Cordoue.....	515
Augustin de Gazothe (B.).....	1323 Nocera.....	437

Barthélemy de Comace.....	1485	Pérouse.....	27
Barthélemy Martinez.....	1629	Philippines.....	1
Barthélemy le Petit.....	1333	Arménie.....	593
Béranger.....	1233	Cracovie.....	345
Bernard des Essards.....	1270	Périgueux.....	948
Bernard Paxillow.....	1646	Pologne.....	815
Bernard de la Treille.....	1292	Avignon.....	302
Conrad de Prusse.....	1426	Prusse.....	981
Constantin de Médicis.....	1257	Grèce.....	534
Didier Scalia.....	1639	Rome.....	559
Diego Gonzalvi.....	1410	Portugal.....	993
Diego de Victoria.....	1540	Burgos.....	541
Dominique (saint).....	1221	Bologne.....	109
Dominique de Brescia.....	1500	Palerme.....	30
Dominique de Erquicia.....	1633	Japon.....	711
Dominique de Fregonio.....	1602	Muriano.....	59
Dominique Gonzalès.....	1626	Tolède.....	419
Dominique Gravina.....	1643	Rome.....	61
Dominique Lacoste.....	1685	Rodez.....	823
Dominique de Mendoza.....	1540	Canaries.....	553
Dominique Pérez.....	168.	Philippines.....	432
Dominique Rey.....	1663	Toulouse.....	731
Emmanuel de Sardigna.....	1652	Afrique.....	304
Etienne Estevanes.....	1435	Azeytan.....	708
Etienne de Gatinois.....	1290	Carcassonne.....	673
Etienne Mahiet.....	1629	Paris.....	537
François.....	1633	Japon.....	711
François Macedo.....	1560	Goa.....	554
François Magdalen.....	1632	Pérouse.....	555
François Martinez.....	1609	Philippines.....	360
François de Victoria.....	1546	Salamanque.....	541
Frugère de Penna.....	12..	Bologne.....	94
Georges Vetter.....	1618	Trèves.....	60
Gérard Gérardin.....	1652	Limerick.....	731
Gérard Hélie.....	1302	Limoges.....	573
Gérard du Ménil.....	1570	Argentan.....	926

TABLE DES NOMS

1013

Gérard de Vermeil.....	1230	Limoges.....	302
Gilles.....	1590	Canaries.....	573
Grégoire Castano.....	1564	Chiapa.....	345
Guérin.....	1260	Chartres.....	707
Guillaume.....	1240	Arles.....	589
Guillaume.....	1240	Orléans.....	888
Guillaume de Châtillon.....	1248	Dijon.....	572
Guillaume de Grasanis.....	1290	Carcassonne.....	756
Guillaume de Hotun.....	1298	Dijon.....	912
Guillaume Maclesfield.....	1303	Angleterre.....	26
Guillaume de Pise.....	1313	Pise.....	681
Hervé Noël.....	1323	Narbonne.....	527
Hippolyte-Marie Beccaria.....	1600	Naples.....	65
Hugues de Castelnaudary.....	1281	Nice.....	589
Hugues de Vaucemain.....	1341	Avignon.....	458
Hyacinthe (saint).....	1257	Cracovie.....	613
Hyacinthe Cistenez.....	1604	Guadeloupe.....	95
Hyacinthe Roquette.....	1694	Rodez.....	983
Hyacinthe de Saint-Jérôme.....	1640	Philippines.....	432
Ignace de Saint-Thomas.....	1652	Afrique.....	304
Ildefonse de la Croix.....	1646	Andalousie.....	502
Ithier de Compreignac.....	1305	Saint-Junien.....	813
Jacques de Bevagna (B.).....	1301	Bevagna.....	779
Jacques Blondi.....	1584	Paris.....	554
Jacques Castelbon.....	1286	Florence.....	673
Jacques Gil.....	1465	Rome.....	405
Jacques de Sainte-Marie.....	1633	Japon.....	664
Jean.....	1240	Arles.....	589
Jean I ^{er}	1433	Portugal.....	590
Jean Ainsper.....	13..	Metz.....	405
Jean Amat.....	1538	Aragon.....	925
Jean Cano.....	1604	Guadeloupe.....	95
Jean Clérée.....	1507	Pavie.....	505
Jean-François Bernard.....	1678	Le Thor.....	926
Jean Guerrero.....	1553	San-Salvador.....	94
Jean Le Roy.....	1591	France.....	815
Jean Martinez.....	1604	Guadeloupe.....	95
Jean de Melo.....	1652	Afrique.....	304
Jean Molini.....	1290	Cahors.....	589

Jean de Moratella	1604	Guadeloupe	9 ⁵
Jean de Salerne (B)	123.	Florence	477
Jean Senarens	1654	Toulouse	605
Jean de Vitt	1540	Bruges	603
Jean Valdespina	1640	Vienne	708
Jérôme Bernier	1611	Rome	472
Jérôme de Cadillas	1544	Aveiro	469
Jérôme de Foligno	1442	Venise	501
Jérôme de Monopoli	1528	Viterbe	431
Joachim Turriani	1500	Rome	28
Joseph-Arazil de Saint-Raymond	1650	Xativa	776
Laurent Jaoul	1622	Béziers	649
Laurent de Mont-Alègre	1500	Valladolid	687
Louis (Saint)	1270	Tunis	860
Louis Florès (B)	1622	Nangasaki	689
Louis-Marie Calco	1709	Italie	725
Martin de Barragan	1627	Lima	99
Martin de Ledesma	1584	Coïmbre	604
Martin de Saint-Pierre	1612	Salamanque	757
Martyrs divers	1620 et	1627 Japon	647
Mathias de la Paix	1579	Mexique	761
Mathieu des Ursins	1340	Avignon	675
Melchior des Rois	1585	Pérou	577
Michel-Archange Nanni	1671	Calio	486
Michel de Brescia	16..	Lombardie	649
Michel Foucaut	1584	Paris	554
Michel de Saint-Dominique	1557	Valence	509
Michel de Sainte-Marie	155.	Séville	30
Nicolas de Harcileth	1300	Fribourg en Brisgau	983
Nicolas de Marvia	1340	Bergen	648
Nicolas de Saa	1580	Goa	688
Noël Deslandes	1645	Tréguier	700
Pancrace	1266	Bitonto	756
Paul	1240	Venise	468
Paul de Castro	1575	Pérou	983
Pépin Rose	1569	Malines	407
Philippe de Viterbe	1575	Naples	573

TABLE DES NOMS

1015

Pierre Arsien.....	1278	Toulouse.....	26
Pierre Barriales.....	1555	Guatemala.....	604
Pierre Chatagnac.....	1690	Limoges.....	877
Pierre de Fanjeaux.....	1299	Prouille.....	537
Pierre Fontaine.....	1660	Guadeloupe.....	708
Pierre de Jaina.....	1501	Lisbonne.....	814
Pierre-Jean Guasch.....	1613	Barcelone.....	985
Pierre Manso.....	16..	Indes.....	62
Pierre Moreno.....	1604	Guadeloupe.....	95
Pierre de Plaisance.....	13..	Bobbio.....	589
Pierre Portillo.....	1620	Aragon.....	766
Pierre de Remiremont.....	1292	Metz.....	674
Pierre della Scala.....	1295	Vérone.....	94
Pierre de Tonnes.....	1270	Aragon.....	707
Pierre Vasquez (B).....	1624	Japon.....	847
Pierre Viscle de Rochechouart.....	1248	Limoges.....	589
Raymond de Durfort.....	1365	Limoux.....	949
Raymond Gossin.....	1535	Toulouse.....	881
Raymond Veguer.....	1630	Amérique.....	346
Réginald de Pétrazza.....	15..	Pérou.....	49
René Poyvet.....	1568	Angoulême.....	355
Richard.....	1270	Angleterre.....	345
Roland de Crémone.....	1259	Bologne.....	929
Romée.....	13..	Barcelonne.....	500
Salvador du Rosaire.....	1652	Afrique.....	304
Sanctès Pagnini.....	1541	Lyon.....	817
Thaddée Cahali.....	1652	Irlande.....	591
Thomas de Berlanga.....	1550	Berlanga.....	307
Thomas de Bozolasco.....	1274	Lombardie.....	25
Thomas de Fermo.....	1413	Gênes.....	413
Thomas de Fonla.....	16..	Fabriano.....	649
Thomas de Guzman.....	1541	Saragosse.....	603
Thomas de Lemos.....	1629	Rome.....	795
Thomas de Saint-André.....	1676	Cadenet.....	606
Timothée Justiniani.....	1571	Strongoli.....	548
Ventura.....	124.	Vérone.....	345
Vincent Bandelli.....	1501	Rome.....	891

Vincent Ferrier.....	1555	Coban.....	687
Vincent Justiniani.....	1625	Cologne.....	775
Vincent Palau.....	1604	Guadeloupe.....	95
Vincent Vernedo.....	1619	Pérou.....	737
William Maggillacunny.....	1614	Irlande.....	574
Zacharie.....	1620	Russie.....	408

Noms des Sœurs	Décès	Pages
Agnès de l'Assomption.....	1555	Toul..... 517
Agnès de l'Assomption.....	1625	Séville..... 592
Agnès Caraffa.....	1601	Naples..... 709
Alexandra.....	1550	Florence..... 516
Angélique de la Roque.....	1628	Langeac..... 30
Anne Fournier.....	1555	Poissy..... 607
Anne de Hach.....	1290	Adelhausen..... 889
Anonyme.....	1550	Florence..... 517
Antoinette.....	1630	Naples..... 538
Antoinette de Ulloa.....	1580	Toro..... 433
Béatrix de Leytoa.....	1480	Abrantès..... 103
Béatrix de la Trinité.....	15..	Sétubal..... 63
Béatrix Vèle.....	1480	Aveiro..... 759
Bénigne Brunet.....	1638	Beaune..... 889
Branche de Saint-François.....	1598	Moura..... 575
Camille Moletti.....	1602	Messine..... 346
Carite.....	1540	Florence..... 346
Catherine d'Atayde.....	1466	Aveiro..... 502
Catherine Borghèse.....	1398	Sienna..... 575
Catherine Gineste.....	1622	Béziers..... 607
Catherine Godefroy.....	1627	Poissy..... 878
Catherine de la Guignarde.....	1354	Poissy..... 63
Catherine de Saint-Alexis.....	1638	Bordeaux..... 465
Catherine de Saint-Jérôme.....	1570	Medina del Campo..... 575
Catherine de Sainte-Thérèse.....	1671	Rouen..... 540
Charlotte de l'Ascension.....	1667	Castelsarrasin..... 759
Charlotte du Verbe-Incarné.....	1692	Paris..... 587

TABLE DES NOMS

1017

Charlotte des Vierges.....	1636	Dinan.....	576
Claude Houel.....	1561	Poissy.....	816
Clémence Gérardet.....	1651	Nancy.....	435
Colombe Trocazani.....	1517	Milan.....	17
Constance Caraffa.....	1601	Naples.....	709
Denyse Vallot.....	1646	Dijon.....	650
Dominique du Paradis.....	1553	Florence... ..	313
Elisabeth de Hongrie.....	1280	Ile du Danube.....	886
Elisabeth de Senheimen.....	12..	Allemagne.....	538
Elisabeth de Vignères.....	1441	Prouille.....	757
Elvire Donadiez.....	1430	Alcaraz.....	757
Elvire de Mendoza.....	1500	Tolède.....	504
Emilie Bicchieri (B ^{se}).....	1314	Verceil.....	651
Euphémie Domicilla.....	1359	Ratibor.....	914
Euphrasie Libri.....	1578	Bologne.....	984
Françoise Arnaud.....	1645	Dijon.....	927
Françoise de Casemajou.....	1600	Prouille.....	476
Françoise de Lasseret.....	1641	Semur.....	734
Françoise de la Mère de Dieu.....	1663	Dinan.....	599
Françoise de Sainte-Rose.....	1687	Dijon.....	989
Gertrude.....	144.	Colmar.....	757
Gertrude de Vintzela.....	12..	Adelhausen.....	538
Grunburge de Kestelburg.....	1260	Adelhausen.....	537
Guiomard de Nazareth.....	1598	Moura.....	585
Hélène.....	1550	Aveiro.....	306
Hélène de Beaumanoir.....	1636	Dinan.....	433
Hélène de Torrelles.....	1593	Saragosse.....	517
Hippolyte de Rocaberti.....	1624	Barcelone.....	363
Ignace Palomeras.....	1584	Barcelone.....	555
Isabeau de Castille.....	1500	Salamanque.....	476
Jeanne d'Antonelle.....	1689	Arles.....	411
Jeanne d'Aza (B ^{se}).....	1119.	Caleruega.....	31
Jeanne de Court.....	1688	Avignon.....	349
Jeanne de la Croix.....	1682	Charmes.....	772
Jeanne Cropet.....	1662	Viviers.....	835
Jeanne de l'Evangéliste.....	1618	Montemor.....	591
Jeanne Froment.....	1673	Dijon.....	512

Jeanne Cuignet.....	1611	Abbeville.....	306
Jeanne de Jésus.....	1604	Evora.....	532
Jeanne de Nargatier.....	1609	Agen.....	927
Jeanne de Nelle.....	1484	Poissy.....	607
Jeanne de Saint-Joseph.....	1671	Bordeaux.....	410
Jeanne de Villalva.....	1540	Linarès.....	650
Laurence Lorini.....	1564	Florence.....	107
Louise de la Ferrière.....	1687	Amiens.....	950
Louise de Gondi.....	1661	Poissy.....	934
Louise du Saint-Esprit.....	1641	Paris.....	610
Louise de Saint-Paul.....	1660	Dinan.....	540
Lucine de Soncino.....	1488	Soncino.....	427
Madeleine.....	1677	Valence.....	556
Madeleine Marine.....	164.	Toulon.....	674
Maleleine de Saint-Antoine.....	1671	Rouen.....	816
Madeleine de Saint-Paul.....	1641	Bordeaux.....	897
Marguerite.....	1630	Santorin.....	667
Marguerite de Bleda.....	1628	Valence.....	30
Marguerite de Caloix.....	1653	Prouille.....	994
Marguerite Grillon.....	1680	Illiers.....	778
Marguerite-Luce de la Croix.....	1654	Lima.....	556
Marguerite de Navarre.....	1300	Nancy.....	983
Marguerite de la Vierge.....	1670	Rodez.....	576
Marie.....	1610	Manrèze.....	408
Marie de l'Assomption.....	1560	Séville.....	575
Marie Hubert.....	1640	Avignon.....	347
Marie Hyacinthe.....	1652	Autun.....	610
Marie de l'Incarnation.....	1660	Viviers.....	539
Marie-Louise de la Ferrière.....	1687	Amiens.....	950
Marie de Menezes.....	1500	Zamora.....	591
Marie de Monteils.....	1656	Prouille.....	410
Marie de Pise.....	1393	Pise.....	564
Marie Poussepin.....	1744	Sainville.....	286
Marie de la Présentation.....	1671	Rouen.....	64
Marie de Sainte-Anne.....	1674	Toulouse.....	540
Marie de Saint-Bernard.....	1600	Séville.....	733
Marie de Saint-Jérôme.....	1611	Séville.....	496
Marie de Saint-Laurent.....	1530	Linarez.....	516
Mechtilde.....	13..	Adelhausen.....	649

TABLE DES NOMS

1019

Paule de Ferrare.....	1509	Ferrare	685
Paule de Saint-Thomas	1634	Naples	78
Perrine de Saint-Jean.....	1655	Dinan.....	747
Philippe de Jésus.....	1646	Lisbonne.....	504
Reine de Vilingen	1290	Adelhausen.....	574
Renée	1652	Charmes.....	21
Rose de Lima (Sainte).....	1617	Lima.....	951
Suzanne.....	1654	Viviers	518
Thérèse Bernucci	1656	Naples	410
Thérèse de Saint-Joseph.....	1665	Saint-Omer.....	612
Tiburge de Narbonne.....	1311	Prouille.....	591





TABLE DES MATIÈRES



	Pages
APPROBATIONS.....	v
1 ^{er} AOUT	
Le V. Père Barthélemy Martinez, missionnaire apostolique et Provincial de la Province du Saint-Rosaire, aux Philippines.....	1
La B. Mère Colombe Trocazani, professe du Monastère de Saint-Lazare, à Milan.....	17
La V. Mère Renée, professe du monastère du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, à Charmes, en Lorraine.....	21
Notices.....	25
2 AOUT	
La B. Jeanne d'Aza, mère de notre glorieux Patriarche S. Dominique.	31
Le V. Père Réginald de Petrazza, premier vicaire général de la Province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.....	49
Notices.....	56
3 AOUT	
Le R ^m Père Hippolyte-Marie Beccaria, LI ^e Maître Général de l'Ordre.	65
La V. Paule de Saint-Thomas, Sœur du Tiers-Ordre de N. B. Père saint Dominique à Naples.....	78
Notices.....	94

4 AOUT

Le glorieux Patriarche saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.....	109
La V. Mère Marie Poussepin, fondatrice des Sœurs de charité Dominicaines de la Présentation de la Sainte Vierge.....	286
Notices.....	302

5 AOUT

L'Illustrissime Père Thomas de Berlanga, missionnaire au Nouveau-Monde et évêque de Panama	307
La V. Dominique du Paradis, fondatrice du Monastère de la Croix, à Florence.....	313
Notices	345

6 AOUT

Le V. Père René Poyvet, martyrisé à Angoulême par les Huguenots.	355
Le V. Père François Martinez, missionnaire en la Province du Saint-Rosaire, aux Philippines.....	360
La V. Servante de Dieu Hippolyte de Rocaberti, dite de Jésus, professe du Monastère des Anges, à Barcelone.....	363
Notices	405

7 AOUT

Le R ^{mo} Père Thomas de Fermo, XXIV ^e Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs et Nonce apostolique.....	413
Le V. Frère Dominique Gonzalès, convers, profès du Couvent royal de Saint-Pierre martyr, à Tolède.....	419
La B. Lucine de Soncino, du Tiers-Ordre séculier.....	427
Notices	431

8 AOUT

Le B. Augustin de Gazothé, évêque d'Agram en Croatie, puis de Nocera, au royaume de Naples.....	437
Le R ^{mo} Père Hugues de Vaucemain, profès du couvent d'Auxerre, docteur de Paris, XVI ^e Maître Général de l'Ordre.....	458

TABLE DES MATIÈRES

1023

La V. Sœur Catherine de Saint-Alexis, professe du Monastère de la Très Sainte Vierge, à Bordeaux.....	465
Notices.....	468

9 AOUT

Le B. Jean de Salerne.....	477
Le V. Père Michel-Archange Nanni, profès du couvent d'Urbino, dans la Province de Lombardie.....	486
La V. Mère Marie de Saint-Jérôme, professe du Monastère de Notre-Dame de Grâce, à Séville.....	496
Notices.....	500

10 AOUT

Le R ^{me} Père Jean Clérée, XXXVII ^e Maître Général.....	504
Le V. Père Michel de Saint-Dominique, profès du couvent de Valence, en Espagne.....	509
La V. Mère Jeanne Froment, professe du monastère de Dijon.....	512
Notices.....	515

11 AOUT

Le V. Père André de Longjumeau, Nonce apostolique et messenger du roi saint Louis en Orient.....	519
Le R ^{me} Père Hervé Noël, Breton, XIV ^e Maître Général.....	527
La V. Mère Jeanne de Jésus, professe du Monastère de Sainte-Catherine, à Evora.....	532
Notices.....	534

12 AOUT

Les vénérables Pères Diégo et François de Victoria, profès du couvent de Burgos.....	541
L'Illustrissime Père Timothée Justiniani, évêque d'Ario, de Chio et de Strongoli.....	548
Notices.....	553

13 AOUT

Le V. Père Alphonse de la Zerna, profès du couvent du Rosaire, à Lima.....	557
--	-----

L'Eminentissime Didier Scalia, appelé communément le Cardinal de Crémone	559
La V. Mère Marie de Pise, Religieuse du Monastère de Saint-Dominique de la même ville	564
Notices	572

14 AOUT

Le V. Père Melchior des Rois, missionnaire au Pérou	579
La V. Mère Guiomard de Nazareth, professe du Monastère de l'Assomption, à Moura	585
La V. Mère Charlotte-Marie du Verbe Incarné, fondatrice temporelle et première professe du Monastère de la Croix, à Paris	587
Notices	589

15 AOUT

Le B. Barthélemy le Petit, Patriarche des Arméniens et Martyr	593
La V. Mère Françoise de la Mère de Dieu, l'une des premières fondatrices du monastère de Dinan, en Bretagne	599
Notices	602

16 AOUT

Saint Hyacinthe, l'apôtre du Septentrion	613
Le martyr de plusieurs Confrères du Rosaire et Tertiaires de l'Ordre, au Japon	647
Notices	648

17 AOUT

La B. Emilie Bicchieri, du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique	651
Le B. Père Jacques de Sainte-Marie, martyr japonais	664
La vertueuse Sœur Marguerite, professe du monastère de Santorin	667
Notices	673

18 AOUT

L'Eminentissime Père Mathieu des Ursins, docteur de Paris, Provincial de la Province Romaine, évêque d'Agrigente, archevêque de Siponte et cardinal-prêtre du titre des SS. Jean et Paul	675
--	-----

TABLE DES MATIÈRES

1025

Le V. Frère Guillaume de Pise.....	681
La B. Sœur Paule de Ferrare, professe du Monastère de Sainte-Catherine martyre.....	685
Notices.....	687

19 AOUT

Le B. Louis Florès et ses Compagnons, martyrs au Japon.....	689
L'Illustrissime Père Noël Deslandes, évêque de Tréguier.....	700
Notices.....	707

20 AOUT

La vie et le martyre du V. Père Dominique de Erquicia et du Frère François, japonais.....	711
Le V. Père Louis-Marie Calco.....	725
Notices.....	731

21 AOUT

Le V. Père Vincent Vernedo, de la Province du Pérou.....	737
La V. Mère Perrine de Saint-Jean, professe du monastère de Dinan..	747
Notices.....	756

22 AOUT

Le V. Père Mathias de la Paix, l'un des fondateurs de la Province de Saint-Vincent, au Nouveau-Monde.....	761
Le V. Père Pierre Portillo, de la Province d'Aragon.....	766
La V. Mère Jeanne de la Croix, l'une des premières fondatrices du monastère de Charmes en Lorraine.....	772
Notices.....	775

23 AOUT

Le B. Jacques de Bevagna.....	779
Le V. Père Thomas de Lemos, l'un des plus célèbres théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique.....	795
Notices.....	813

24 AOUT

Le V. Père Sanctès Pagnini, savant orientaliste.....	817
--	-----

Le V. Père Dominique Lacoste, du couvent de Rodez.....	823
La V. Mère Jeanne Cropet, première Prieure du monastère de Viviers.....	835

25 AOUT

Le B. Pierre Vasquez, surnommé de Sainte-Catherine, martyrisé au Japon.....	847
Saint Louis et l'Ordre de Saint-Dominique.....	860
Notices.....	877

26 AOUT

Le V. Père Raymond Gossin, inquisiteur de Toulouse.....	881
La B ^e Elisabeth, fille d'Etienne V, roi de Hongrie.....	886
Notices.....	888

27 AOUT

Le R ^m Père Vincent Bandelli XXVII ^e Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.....	891
La V. Mère Madeleine de Saint-Paul, professe du monastère de Toulouse et l'une des fondatrices de celui de Bordeaux.....	897
Notices.....	912

28 AOUT

Saint Augustin, auteur de la Règle dominicaine.....	915
Le R ^m Père Albert de Gênes, X ^e Maître Général des Frères-Prêcheurs.	919
Notices.....	925

29 AOUT

Le V. Père Roland de Crémone, profès du couvent de Bologne.....	929
La V. Mère Louise de Gondi, prieure du Monastère royal de Poissy.	934
Notices.....	948

30 AOUT

Sainte Rose de Lima.....	951
Le B. Conrad de Prusse, premier réformateur de l'Ordre en Allemagne.	981
Notices.....	983

31 AOUT

Le V. Père Pierre-Jean Guasch, profès du couvent de Barcelone.....	985
La V. Sœur Françoise de Sainte-Rose, tertiaire.....	989
Notices.....	992

APPENDICE.

Lettre du Pape Grégoire XI aux Inquisiteurs Dominicains et Français.....	995
Autre lettre du même Souverain Pontife.....	996
Lettre circulaire du R ^{me} P. Hippolyte-Marie Beccaria, Li ^e Maître Général.....	997
Hymnes de l'Office de saint Dominique, dans la liturgie des Frères-Prêcheurs.....	999
Séquence de la Messe.....	1000
Lettre de l'Empereur du Monomotapa au T. R. P. Denys de Lancastre.....	1002
Lettre du Pape Benoît XII aux Frères-Prêcheurs.....	1004
Lettre circulaire du R ^{me} P. Hugues de Vaucemain.....	1005
Autre lettre donnée l'an 1341.....	1007
Lettre circulaire du R ^{me} P. Jean Clérée.....	1009
TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.....	1011

4381

271.2

AN 74

Annee Dominicaine (Aout)

AUTHOR

TITLE

